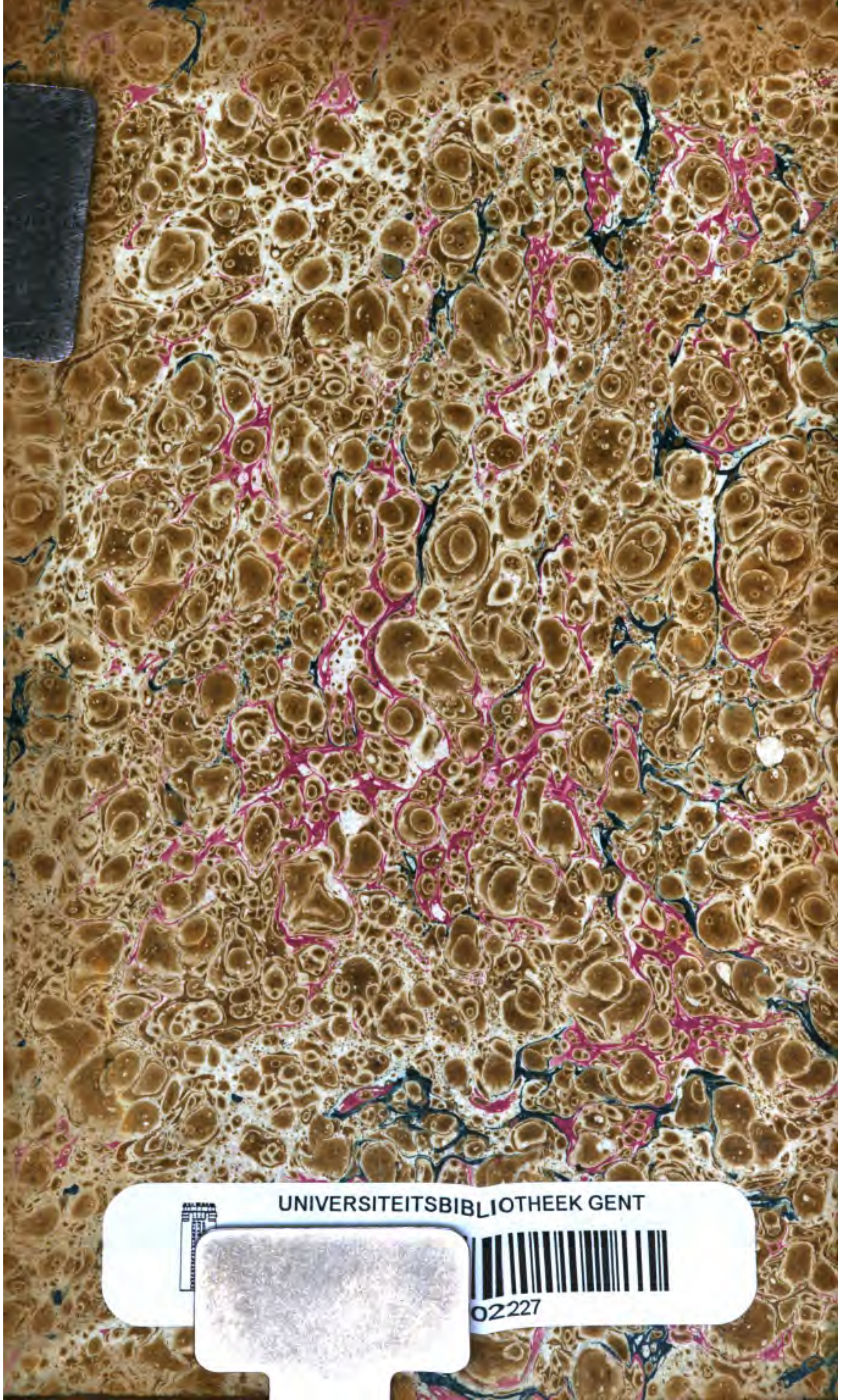
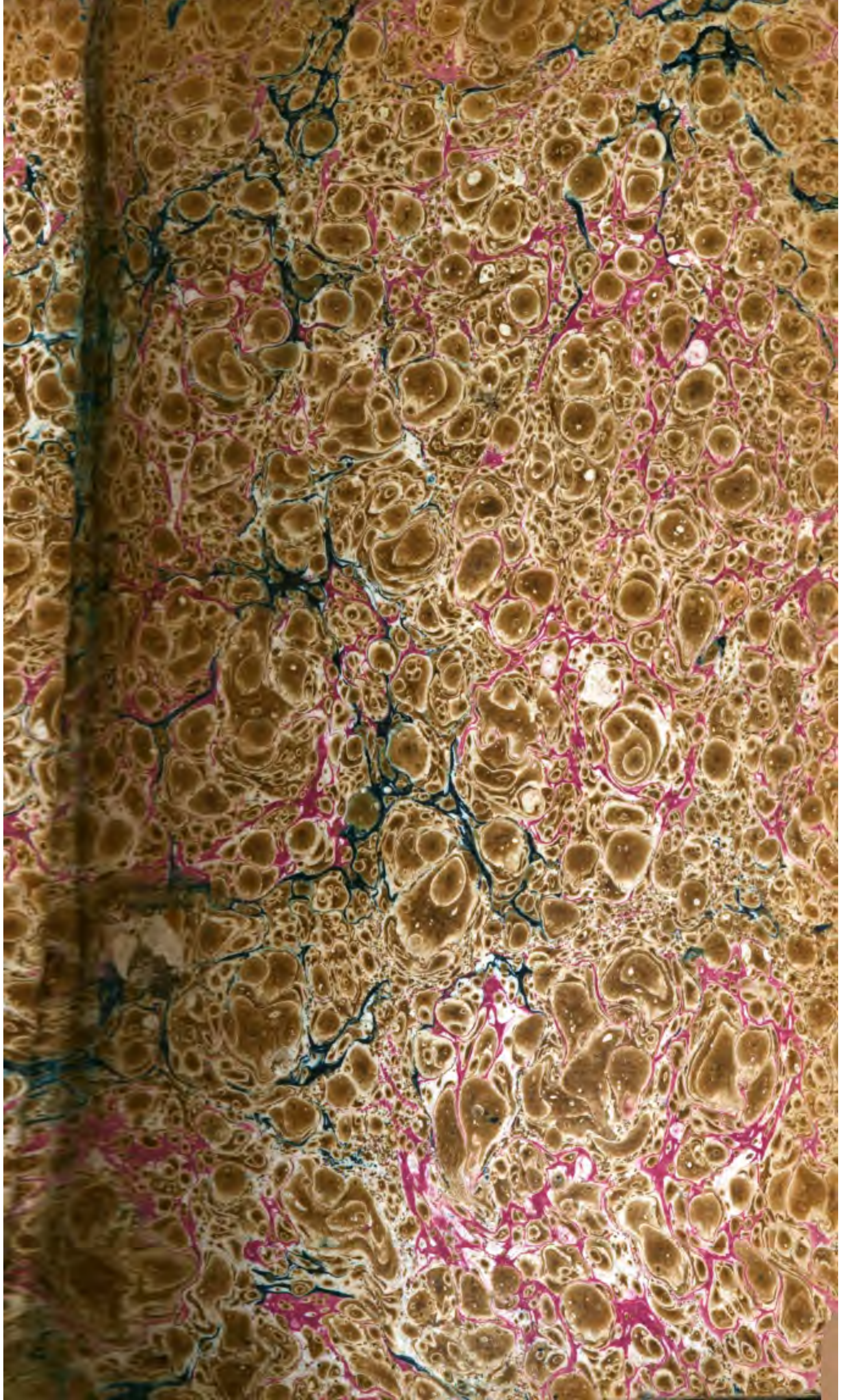



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
02227



DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME IX.

IAMB. = LAZZ.

CET OUVRAGE SE TROUVE

Chez { L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine; } à Paris.

Madame BUYNAND née BRUYSET	Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie	Caen.
Allô	Amiens.
Frère, aîné	Rouen.
Vallée, aîné	*Ibid.*
Renault, l'aîné	*Ibid.*
Blocquel et Castiaux	Lille.
Stapleaux	Bruxelles.
Gambier	*Ibid.*
Victor Mangin	Nantes.
Busseuil	*Ibid.*
Lafite	Bordeaux.
Durville	Montpellier.
Fourier-Mame	Angers.
Catineau	Poitiers.
Desoer	Liège.
Bovard	Aix-la-Chap.
Leroux	Mayence.
Élisée Aubanel	Tarascon.
Gosse	Bayonne.
Perthès	Hambourg.
Immerzeel et Compagnie	Amsterdam.
Umlang	Berlin.
Artaria	Vienne.
Alici, Libraire de la Cour	S. Pétersbourg.
Riss et Saucet	Moscou.
Brummer	Copenhague.
Borel et Pichard	Naples.
Borel et Pichard	Rome.
Giegler et Dumolard	Milan.
Grieshammer	Leipsick.
Esslinger	Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs des postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une *. Les articles anciens, corrigés ou augmentés sont distingués par une †.*

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés BROTIER et MERCIER DE SAINT-LÉGER, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME IX.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.

1810.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

IA (Mythol.), fille d'Atlas, couvrit de laine Achille, étant à l'extrémité. La fable rapporte qu'elle fut changé en violette.

IACCHUS (Mythol.) étoit fils de Cérès. Cette déesse, en cherchant sa fille Proserpine, arriva à Eleusis chez la vieille Baubo, où Iacchus consola sa mère et lui fit oublier, pour un peu de temps, sa douleur, en lui faisant boire d'une liqueur appelée *Circéon*, qu'il avoit composée; et c'est pour cela que dans les sacrifices qu'on faisoit à Eleusis on invoquoit Iacchus avec Cérès et Proserpine. — C'est aussi un des noms de Bacchus. Les bacchantes prononçoient ce mot parmi les cris qu'elles poussoient en célébrant les orgies; ce qui a donné lieu aux poëtes de l'attribuer à ce dieu.

IAMBE (Mythol.), fille de Pan et d'Echo, fut servante de Métanire, femme de Céléus, roi d'Eleusine. Personne ne pouvant consoler Cérès, affligée de la perte de sa fille Proserpine, elle sut la faire rire par ses bons mots, et adoucir sa douleur des contes plaisans dont elle l'entretenoit. On lui attribue l'invention des *Vers iambiques*.

* I. IAMBLICHUS, roi d'Arabie, à qui Auguste ôta ses états après la bataille d'Actium, pour le punir d'avoir donné des secours à Marc Antoine. Mais le même empereur remit le fils de ce prince sur le trône de son père l'an 22 avant J. C.

* II. IAMBLICHUS, auteur grec et musicien de profession, qui vivoit sous le règne de Marc Aurèle au 2e siècle, a composé quelques ouvrages en grec; entre autres, un livre intitulé *Babylonicus*. On le conserve à la bibliothèque de l'Escurial en Espagne; et Léo Allatius en a publié un fragment.

IAPIX, fils de Dédale, conquit une partie de la Pouille *ou* Apulie; ce qui fit donner le nom d'*Iapigie* à cette contrée d'Italie.

IARBE. *Voyez* HIARBAS.

IASIUS, fils de Cérite, roi de Toscane ou Etrurie, après la mort de son père, disputa la succession du trône à son frère Dardanus, et périt dans cette querelle jalouse. — Le père d'Atalante, laquelle se signala à la chasse du sanglier de Calydon, s'appeloit aussi IASIUS.

IBARRA (Joachim), imprimeur de la chambre du roi d'Espagne, né à Saragosse, et mort le 23 novembre 1785, à 60 ans, porta la perfection de son art à un point qui étoit inconnu en Espagne. Ses presses ont produit les *belles éditions* de la Bible, du Missel Mozarabe, de l'Histoire d'Espagne par Mariana, du Don Quichotte et du Salluste espagnol, 1772, in-fol. Cette traduction faite par l'infant don Gabriel est très-rare, parce que ce prince fit des présens de toute l'édition. Ibarra étoit inventeur d'une encre dont il augmentoit ou diminuoit à l'instant l'épaisseur. C'est lui qui, le premier, a fait connoître à ses compatriotes le moyen de lisser le papier imprimé pour en faire disparoitre les plis et lui donner un coup-d'œil plus agréable. Il dut presque tous ces secrets à lui-même ; car il n'étoit pas sorti de son pays.

IBAS, évêque d'Edesse, dans le cinquième siècle, d'abord nestorien, et ensuite orthodoxe, écrivit, dans le temps qu'il étoit hétérodoxe, à un Persan nommé Maris, une *Lettre*, qui fut quelque temps après une source de disputes. Il y blâmoit Rayulas, son prédécesseur, d'avoir condamné injustement Théodore de Mopsueste, auquel il prodiguoit les louanges. Dans le siècle suivant, Théodore, évêque de Césarée en Cappadoce, conseilla à Justinien, pour donner la paix à l'Eglise, de condamner les écrits de Théodore de Mopsueste, les anathèmes que Théodore de Cyr avoit opposés aux anathèmes de saint Cyrille, et la lettre d'Ibas. Ce prince les fit condamner dans le cinquième concile général, tenu à Constantinople l'an 553. C'est ce qu'on appela l'*Affaire des trois Chapitres*, qui causa un schisme dans l'Eglise pendant plus d'un siècle. Ibas avoit eu beaucoup à souffrir de la part de son clergé. On intenta contre lui plusieurs accusations ; mais divers conciles le lavèrent, particulièrement le concile général de Chalcédoine, en 451, qui reconnut l'orthodoxie personnelle de cet auteur, et non celle de sa lettre.

IBATZÈS. *Voyez* DAPHNOMÈLE.

* IBBOT (Benjamin), né en 1680 à Beachamwell dans le comté de Norfolck, se fit une réputation par ses *Ecrits* et par ses *Sermons*. En 1713 et 1714, appelé à remplir la fondation faite par Robert Boyle pour la défense de la religion chrétienne, il s'appliqua dans la suite des discours qu'il prononça à cette occasion à combattre les sophismes insidieux de Collins dans son ouvrage sur la *Liberté de penser* ; il y établit avec autant de jugement que de sagesse jusqu'à quel point elle doit être admise en matière de religion. Il mourut en 1725 âgé de 45 ans. Son ami le docteur Samuel Clarke publia après sa mort trente *de ses sermons* sur divers sujets de pratique choisis dans ses manuscrits, 1726, en 2 vol. in-8°. Ibbot est l'auteur anonyme de la traduction d'un traité de Puffendorf, intitulé *De habitu religionis christianæ ad vitam civilem*, in-8°, 1719.

*I. IBEK (Cothedin-Ibeck), esclave de Shehabeddin, sultan de l'Inde, qui, à la mort de son maître, usurpa le trône, et soumit à sa domination beaucoup de provinces de l'Indostan. On a composé une relation de ses conquêtes en un volume, intitulé *Tage al mather*.

* II. IBEK (Azzeddin-Ibek *ou* Ibeg), premier sultan des Mameloucks en Egypte, étoit d'abord un des officiers de Malek-al-Saleh, sul-

tan d'Egypte. A la mort de son maître il épousa sa veuve, et partagea son trône ; mais elle le fit assassiner l'an de J. C. 1257.

* III. IBEK, auteur arabe, mort en 1348, a écrit un *Livre* sur les devoirs et les qualités exigibles d'un secrétaire.

* I. IBNU-THOPHAIL, connu aussi sous le nom d'ABUBR-EBN-THOPHAIL, né à Séville de parens nobles, s'appliqua à la philosophie et à la médecine avec tant de succès, que sa réputation engagea Averroès, Rabbi Moses, et beaucoup d'autres à venir prendre ses leçons. On met la mort de ce médecin à l'an 571 de l'hégire. On a de lui un ouvrage ingénieux et bien écrit, que le docteur Pocock a publié en arabe et en latin, sous le titre de *Philosophus*..... Il fut imprimé à Oxford en 1671, et il a reparu plusieurs fois depuis; il a même été traduit en d'autres langues.

* II. IBNU-ZOHAR *ou* ZOR, vivoit dans le 12e siècle, et fut médecin de Mansor, calife et roi de Maroc. Il a laissé pluieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque un *Traité sur les maladies des yeux*. Il mourut à Maroc en 1197, âgé de 74 ans.

I. IBRAHIM, favori d'Amurat III, et gouverneur de la province de Romélie, causa des chagrins au sultan son maître. Le parvenu s'attira, par son trop grand crédit, l'envie et la haine de tous les ministres ottomans, qui conjurèrent sa perte : car, outre le malheureux penchant qu'il avoit pour s'emparer du bien d'autrui, il avoit encore trouvé l'invention de rogner et d'altérer les monnoies ; ce qui diminuoit considérablement la solde des troupes et les appointemens des officiers. Ses ennemis saisirent cette occasion pour soulever contre lui les janissaires, qui s'attroupèrent au nombre de cinq mille, et vinrent investir le sérail le 28 avril 1590, demandant qu'on leur livrât Ibrahim pour en faire justice, et qu'on réformât la monnoie. Amurat parut pour tâcher de les apaiser ; mais quoi qu'il pût leur dire, tous ses discours ne purent contenir cette soldatesque impérieuse et courroucée. Ils étoient même près d'en venir aux dernières extrémités, lorsque le sultan, par le conseil de ses ministres, se fit violence, et leur abandonna à regret son favori, qui eut aussitôt la tête tranchée en présence d'une foule innombrable de peuple ; ce meurtre rétablit le calme.

II. IBRAHIM, empereur des Turcs, fut tiré de prison le 8 février 1640, pour être mis sur le trône après la mort de son frère Amurat IV, dont il eut tous les vices, avec plus de foiblesse, sans nul courage. (*Voy.* HUSSEIN.) Ce fut cependant sous son règne que les Turcs conquirent Candie. Une aventure singulière attira les armes ottomanes sur cette île. Dix galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau turc, et vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de l'île nommée Calismène. On prétendit que le vaisseau turc portoit un fils du grand-seigneur : ce qui le fit croire, c'est que le kislar-aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du sérail, se trouvoient dans le navire, et que cet enfant étoit élevé par lui avec des soins et des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurèrent que l'enfant appartenoit à Ibrahim, et que sa mère l'envoyoit en Egypte. Il fut long-temps traité à Malte comme fils du sultan, dans l'espoir d'une rançon proportionnée à sa naissance. Le sultan dédaigna

de leur en faire proposer une. Ce prétendu prince, négligé enfin par les Maltais, se fit dominicain. On l'a connu long-temps sous le nom de P. *Ottoman ;* et les FF. prêcheurs se sont toujours vantés « d'avoir le fils d'un sultan dans leur ordre. » La Porte ne pouvant se venger sur Malte, qui de son rocher inaccessible bravoit la puissance turque, fit tomber sa colère sur les Vénitiens Elle leur reprochoit d'avoir, malgré les traités de paix, reçu dans leur port la prise faite par les galères de Malte. La flotte turque aborda en Candie. On prit la Canée en 1645, et peu après toute l'île. Ibrahim, livré à la mollesse et aux plaisirs du sérail, n'eut aucune part à cette conquête. Les janissaires, ne pouvant plus souffrir un maître si foible, le déposèrent, et le firent étrangler le 17 août 1648.

III. IBRAHIM. *Voy.* ABRAHAM, n^os I *et* IV.

IV. IBRAHIM-EFFENDI, Polonais d'origine, élevé par son courage et ses lumières aux plus hautes dignités de l'empire ottoman, établit la première imprimerie turque, en 1728. Le comte de Bonneval lui en fournit, dit-on, l'idée et les caractères. Le premier ouvrage qui en sortit fut un traité sur l'art militaire. Elle publia ensuite une relation de l'expédition contre les Aghuans, une histoire et une grammaire turques. Cet établissement utile disparut bientôt sous les attaques de la superstition. On prétendit dans le divan, suivant M. Peignot dans son savant Dictionnaire de bibliologie, qu'en imprimant l'Alcoran, on pourroit trop aisément y glisser des fautes, et que d'ailleurs il seroit inouï de voir tracer le nom de Dieu avec une encre dans laquelle il entre du fiel de bœuf.

* V. IBRAHIM, fils de Validé, troisième calife de la race des Ommiades, succéda à son frère Jezid, l'an de J. C. 748 : mais Marran, gouverneur de Mésopotamie, se révolta contre lui, prit Damas, et trois ans après réduisit Ibrahim à la vie privée. Un auteur prétend que ce prince fut mis à mort trois ans après avoir été déposé.

* VI. IBRAHIM, fils de Massoud, huitième calife de la dynastie des Gaznevides, mort en 1098, succéda à son frère Ferokzad. Il se fit la réputation d'un prince pieux et juste, et y joignit celle de conquérant, par les guerres qu'il soutint et les victoires qu'il remporta sur ses voisins. Son règne fut de 42 ans. Ibrahim, fondateur de beaucoup de villes, de mosquées, d'hôpitaux, fut toujours protecteur libéral des arts et des lettres.

* VII. IBRAHIM, fils du calife Mahadi, frère de Haroun Raschid, et oncle d'Amin et Mamon, mort en 839, fut également bon poëte et musicien, et le premier orateur de son temps. Ibrahim, à la mort de son neveu Amin, en 617, fut proclamé calife à Bagdad. Mais Mamon marchant sur Bagdad à la tête d'une puissante armée, Ibrahim crut prudent d'abdiquer. Il mourut à Samara.

* VIII. IBRAHIM-IMAM, chef des prêtres de la religion de Mahomet, descendant de l'illustre maison des Abbassides. Sa réputation et son autorité étoient telles que Marvan ou Hemar, dernier calife des Ommiades, redoutant sa puissance, crut devoir le faire mourir. Il lui fit plonger la tête dans la chaux vive.

IBYCUS, poëte lyrique grec, florissoit vers l'an 540 avant J. C. On dit qu'il fut assassiné par des voleurs, et qu'en mourant il prit

à témoins une troupe de grues qu'il vit voler. Quelque temps après, un des voleurs ayant vu des grues, il dit à ses compagnons : « Voilà les témoins de la mort d'Ibycus. » Ces paroles ayant été rapportées aux magistrats, les voleurs furent mis à la question, avouèrent le fait et furent pendus ; d'où vient le proverbe : *Ibyci grues*. Ce poëte avoit laissé des ouvrages, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis avec ceux d'Alcée par H. Etienne.

* ICADYQUY (Abou-s-sorour el Bekry ef), historien arabe, a laissé un ouvrage intitulé *Abrégé de la description historique et topographique du Caire et de l'Egypte* de Makryzy. Cette histoire, écrite en l'an de l'hégire 1056, 1646 de J. C., est augmentée d'une chronique succincte des événemens qui ont eu lieu en Egypte depuis l'année où s'arrête l'ouvrage de Makryzy jusqu'au temps où son abréviateur écrivoit, et de la vie des gouverneurs, principaux câdhys et juges des quatre sectes orthodoxes du même pays, d'après divers auteurs.

I. ICARE, fils de Dédale, prit la fuite avec son père, de l'île de Crète, où Minos les persécutoit. On prétend que, pour se sauver plus promptement, ils inventèrent les voiles de vaisseaux. Ce fait a donné lieu aux poëtes de feindre que Dédale avoit ajusté des ailes de cire à Icare son fils. Les historiens ajoutent que ce jeune homme fit naufrage. Les poëtes ont imaginé que le soleil avoit fondu ses ailes, et qu'il étoit tombé dans la mer, qui, depuis, fut nommée la Mer d'Icare ou *Icarienne*, pour éterniser son infortune. Dédale et Icare ont été représentés dans un tableau renommé de Garnier, peintre moderne. Chacun des deux personnages, a dit un connoisseur, a le caractère qui convient à son âge et aux pensées dont il est occupé. On lit sur la physionomie du père les conseils de la modération et de la prudence ; dans les regards du fils, les projets ambitieux qu'il médite et dont il ne peut manquer d'être bientôt la victime. Ce tableau a reparu dans l'exposition du salon de l'an 10. *Voyez* DÉDALE.

† II. ICARE (Mythol.), fils d'Oebalus, et père d'Erigone. Ayant fait boire du vin à des paysans qui ne connoissoient pas cette liqueur, ils en furent enivrés jusqu'à perdre la raison. D'autres paysans, les croyant empoisonnés, se jetèrent sur Icare, le tuèrent et le jetèrent dans un puits. Les femmes des assassins furent saisies aussitôt d'une fureur qui dura jusqu'à ce que l'oracle eût ordonné des fêtes en l'honneur d'Icare ; de là vinrent les *Jeux Icariens*. Ces jeux consistoient à se balancer sur une corde attachée à deux arbres ; ce que nous appelons l'*escarpolette*. Lorsqu'Icare fut tué, il y avoit près de lui une chienne appelée Méra, qui retourna promptement à la maison trouver Erigone, fille d'Icare ; et prenant le bas de sa robe avec les dents, elle la tira malgré elle jusqu'au puits où l'on avoit jeté son maître. Erigone, après mille imprécations contre les meurtriers de son père, se pendit de désespoir. La chienne demeura constamment auprès du puits, et y périt de douleur. Jupiter, touché de compassion pour ses maîtres et pour elle, les transporta au ciel, et les mit au rang des constellations. Icare est le Bootès ou Bouvier ; Erigone, le signe de la Vierge dans le zodiaque ; et la chienne, la Canicule.

III. ICARE, autre roi de Laconie, père de Pénélope. Ne pouvant se résoudre à se séparer de sa fille, il conjura Ulysse de fixer sa demeure à

Sparte; mais inutilement. Ulysse étant parti avec sa femme, Icare monta sur son char, et fit si grande diligence, qu'il revit sa chère fille, et redoubla ses instances auprès d'Ulysse pour l'engager à retourner à Sparte. Ulysse ayant alors laissé à sa femme le choix, ou de retourner chez son père, ou de le suivre à Ithaque, Pénélope ne répondit rien; mais baissant les yeux, elle se couvrit de son voile. Icare n'insista plus, il la laissa partir, et fit dresser en cet endroit un autel *à la Pudeur*.

† ICASIE, née à Constantinople, se trouva au nombre des plus belles filles de cette ville, que l'empereur Théophile fit assembler pour faire choix d'une épouse. Les charmes d'Icasie séduisirent l'empereur, et il alloit lui donner la préférence, lorsque l'esprit qu'elle fit paroître nuisit à son élévation et détruisit sa fortune. Une réponse trop fine, faite par Icasie à son amant, fit penser à celui-ci qu'une femme aussi spirituelle pourroit le subjuguer, et sur-le-champ il en choisit une autre qui l'étoit moins. Icasie se retira dans un monastère, où elle composa *divers ouvrages de piété*.

† ICTINUS, architecte. Périclès l'employa avec Callicrate à la construction du temple de Minerve, appellé le *Parthénion*, et élevé sur la plus haute partie du rocher qui dominoit la ville d'Athènes. Ce monument, qui s'est conservé dans son entier jusqu'en 1677, étoit digne de la déesse des arts à laquelle on l'avoit consacré. Pendant le siége d'Athènes par les Vénitiens, les Turcs avoient renfermé leurs poudres dans ce temple. Une bombe y étant tombée, l'explosion qu'elle causa le fit sauter presque en entier. L'antiquité dut aussi à Ictinus le fameux temple bâti à Eleusis, en honneur de Cérès et de Proserpine, et la construction de la Cella, d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle contenoit 30 mille personnes. Periclès chargea aussi Mnésicles d'élever ces portiques superbes qui servoient d'entrée à la citadelle d'Athènes, dont la façade étoit ornée de statues équestres.

IDACIUS, évêque espagnol, dans le 5e siècle, laissa une *Chronique*, qui commence à la première année de l'empire de Théodose, et qui finit à la 11e de celui de Léon, en 467. On lui attribue encore des *Fastes consulaires*, imprimés plusieurs fois. Le P. Sirmond a publié ces deux ouvrages en 1619, in-8°, à Paris.

IDATHYRSE ou INDATHYRSE, roi des Scythes européens, succéda à son père Saulie, et refusa sa fille en mariage à Darius, fils d'Hystaspes, roi de Perse. Ce refus causa une guerre très-vive entre ces deux princes. Darius marcha contre Idathyrse, avec une armée de 700,000 hommes; mais ses troupes ayant été défaites, il fut obligé de repasser dans la Perse. Idathyrse est nommé Jancire par Justin, liv. II. c. 6.

IDE (sainte), comtesse de Boulogne en Picardie, née l'an 1040, de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, épousa Eustache II, comte de Boulogne. Elle en eut Eustache III, comte de cette ville, le fameux Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, et Baudouin, qui succéda à son frère dans la possession du royaume de Jérusalem, outre plusieurs filles, dont l'une épousa l'empereur Henri IV. Elle mourut le 13 avril 1113.

* IDELFONSO DA S. CARLO (P.), des écoles pies, passa une partie de sa vie à Rome, et y devint précepteur de Charles Edouard, prince de Galles, dit *le prétendant*, et du cardinal Stuart, appelé duc d'Yorck,

fils de Jacques III, roi d'Angleterre. Il occupa plusieurs emplois honorables de son ordre, et traduisit en latin, par ordre de Benoît XIV, les *Edits, Notifications et Lettres pastorales* de ce souverain pontife, pour l'édition complète de ses œuvres, faite à Rome en 1748. Il mourut le 30 novembre 1790, âgé de 81 ans.

* IDIAQUEZ (François SAVERIO de), grand d'Espagne de première classe, né à Pampelune le 24 février 1711. Après avoir fait ses études à Bordeaux, sous la direction des jésuites, il se rendit à la cour de Madrid, où ses aimables qualités et son mépris des richesses lui acquirent l'estime et l'amitié des personnages les plus distingués. A l'âge de 81 ans, il renonça à ses vastes domaines et à ses titres, en faveur de son frère puîné, et entra dans l'ordre des jésuites. Il s'y distingua par ses vertus et son savoir, occupa les premières chaires de belles-lettres, de langue grecque, de théologie et de philosophie, et parvint aux principales charges de son ordre. En 1773, époque de sa suppression, il se fixa à Bologne, et mourut à Bertaglia, lieu peu distant de cette ville, le 1er septembre 1790, âgé de 80 ans. Il a fait imprimer, I. Pensées chrétiennes du P. Bouhours, traduites du français en latin. II. Plusieurs *écrivains latins* de son ordre, avec de savantes notes. III. Un traité *De methodo docendi*, dans lequel il a inséré ce qu'il y a de mieux dans le *Ratio studiorum* fait pour les écoles des jésuites. IV. Un *Opuscule sur la vie intérieure* du P. Palafox, insérée dans les *animadversioni* de Sampieri. V. Un autre opuscule dans lequel il prouve l'*antiquité des académies ecclésiastiques, antérieure à la fondation de Cordoue*, imprimé à Madrid. Les ouvrages suivans sont restés manuscrits : I. *De charitate confessarii*. II. *Réponse aux lettres pastorales de monseigneur D. Alphonse Rodriguez, archevêque de Burgos*, ou *Apologie des exercices de St.-Ignace*. III. *Le Newton de la théologie*, ou *Apologie de la théologie scholastique, en réponse aux critiques faites contre elle par l'abbé Andrès*. IV. *Traité sur la dévotion au saint cœur de Jésus, dans lequel on prouve son ancienneté, depuis le premier siècle de l'Eglise jusqu'au présent*. V. *Vie du P. Pierre Calatayud, Espagnol, de la compagnie de Jésus, et célèbre missionnaire apostolique, mort à Bologne le 27 février 1773*.

IDIOT *ou* LE SAVANT IDIOT, auteur que l'on a souvent cité ainsi, avant que le P. Théophile Raynaud eût découvert que Raymond Jordan, prévôt d'Uzès en 1381, puis abbé de Celles au diocèse de Bourges, est le véritable auteur des *ouvrages* qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, sous le nom d'Idiot. *Voy.* Théophile Raynaud, Opuscul. tom. II.

IDMON (Mythol.), fameux devin parmi les Argonautes, fils d'Apollon et d'Astérie, mourut dans son voyage comme il l'avoit prédit.

I. IDOMÉNÉE (Mythol.), roi de Crète, fils de Deucalion, et petit-fils de Minos, se signala au siége de Troie. En retournant dans ses états, son vaisseau fut battu par une tempête violente; il s'adressa aux dieux pour la calmer, et fit vœu à Neptune de sacrifier la première personne qui se présenteroit à lui, s'il en échappoit. Ce prince se repentit bientôt de cette témérité, car il rencontra d'abord son fils qu'il immola. Ce sacrifice fut cause d'une peste si cruelle, que ses sujets indignés le chassèrent. Il alla fonder un nouvel empire dans la Calabre, y bâtit la ville de Salente, et rendit

son peuple heureux. L'aventure d'Idoménée a fourni le sujet d'une tragédie à Crébillon, et d'un bel épisode à Fénélon, dans son Télémaque.

IDOTHÉE (Mythol.) enseigna à Ménélas le moyen d'obliger Prothée, pere de cette jeune fille, de lui découvrir un expédient pour sortir de l'île où il étoit retenu avec ses compagnons à son retour de Troie, et de lui révéler ce qui devoit lui arriver. —IDOTHÉE est aussi le nom d'une des nymphes qui prirent soin de l'enfance de Jupiter.

* IDRIS-GAWR, astronome gallois que la Grande-Bretagne compte avec Giridion ab Don, et Gwyn ab Nudd, au rang de ses grands astronomes. On ne sait pas dans quel siècle ce savant a vécu : il y a au pays de Galles une haute montagne qui s'appelle Cader-Idris, ou montagne d'Idris. On croit que c'est de lui qu'elle a pris son nom, peut-être y faisoit-il ses observations.

† I. IGNACE (saint), disciple de St. Pierre et de St. Jean, fut ordonné évêque d'Antioche, l'an 68, après St. Evode, successeur immédiat de St. Pierre en ce siége. Il gouverna son église avec le zèle qu'on devoit attendre d'un élève et d'un imitateur des apôtres. Dans la IIIe persécution qu'éprouva le christianisme, Ignace parut, et parla devant Trajan avec toute la grandeur d'ame d'un héros chrétien. Traduit d'Antioche à Rome, pour y être martyrisé, il vit St. Polycarpe à Smyrne, parcourut différentes églises, écrivit à celles qu'il ne put visiter, encourageant les forts, et fortifiant les foibles. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'opposa aux fidèles qui vouloient l'arracher à la mort. Exposé à deux lions, il les vit venir sans trembler, et leur servit de pâture le 10 décembre 107 de J. C. Les fidèles eurent soin de recueillir ses ossemens pour les porter à Antioche. Nous avons de lui sept *Epîtres*, écrites avec beaucoup de chaleur, de force et d'élévation, qu'on regarde comme un des plus précieux monumens de la primitive Eglise. Elles sont adressées aux Smyrnéens, à saint Polycarpe, aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Philadelphiens, aux Tralliens, et aux Romains. Les meilleures éditions sont celle de Cotelier dans ses *Patres apostolici*, en grec et en latin, Amsterdam, in-folio, 1698, avec les dissertations d'Ussérius, de Th. Smith et de Pearson, réimprimées à Oxford, 1709, in-4°; celle avec les notes de C. Aldrich, Oxford, 1708, in-8° : et celle de 1724 donnée par le Clerc, et augmentée des remarques de ce savant. Outre ces sept épîtres, il y en a *quelques autres* sous le nom de St. Ignace; mais elles sont supposées.

† II. IGNACE (saint), fils de l'empereur Michel Curopalate, monta sur la chaire patriarcale de Constantinople en 846. Le zèle avec lequel il reprenoit les désordres de Bardas, tout-puissant à la cour de Constantinople, irrita ce courtisan à tel point, qu'il fit mettre à sa place Photius, ordonné contre toutes les lois en 857. Celui-ci assembla un concile à Constantinople en 861, pour le condamner. Il s'y trouva 318 évêques, parmi lesquels on comptoit deux légats du pape, qui demandèrent qu'on fît venir Ignace. L'empereur Michel, dit l'*Ivrogne*, ne consentit qu'Ignace vînt qu'à condition qu'il paroîtroit en habit de moine. Il eut à y souffrir les insultes et les outrages les plus cruels, tant de la part du prince que de celle des légats et du reste de l'assemblée, qui, n'ayant pu obtenir qu'il donnât sa démission, le dépouilla de ses habits, et le renvoya

couvert de haillons. La cruauté de Michel ne fut pas satisfaite de cet affront public. Il le fit enfermer dans le tombeau de Copronyme, et le livra à trois hommes barbares pour le tourmenter. Après l'avoir défiguré à force de coups, ils le laissèrent long-temps couché, presque tout nu, sur le marbre, au plus fort de l'hiver. Pendant les quinze jours qu'il y fut, dont il passa la moitié sans manger, ils imaginèrent mille supplices différens pour vaincre sa constance. N'ayant pu y réussir, l'un d'eux lui prit la main de force, et lui fit faire une croix sur le papier, qu'il porta ensuite à Photius. Celui-ci y ajouta ces mots : « IGNACE, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré irrégulièrement dans le siége patriarcal, et que j'ai gouverné tyranniquement. » L'empereur le fit relâcher sur ce prétendu aveu, et lui permit de se retirer au palais de Pose, que l'impératrice sa mère avoit fait bâtir. Ignace en appela au pape, qui déclara nulle sa déposition et l'ordination de son persécuteur. Le saint évêque ne vécut pas moins dans l'exil. Mais lorsque Basile-le-Macédonien fut monté sur le trône impérial, il rappela Ignace et relégua Photius, l'an 867. Le quatrième concile général de Constantinople, assemblé deux ans après, à cette occasion, anathématisa celui-ci, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Ignace ne survécut pas longtemps à son triomphe; il mourut le 23 octobre 877, à 78 ans. Trois jours après, Photius, qui avoit séduit Basile par une fausse généalogie de ce prince, reprit possession de la chaire patriarcale.

* III. IGNACE, savant docteur arménien, florissoit vers le milieu du 12e siècle. On a de lui un *Commentaire sur l'Evangile de S. Luc*, imprimé à Constantinople. On ne sauroit assez admirer les charmes du style et les maximes de la plus pure morale que produit l'auteur dans tout son ouvrage. On trouve à la bibliothèque impériale, dans un manuscrit arménien, n° 46, une *Homélie* pour le jour de l'Ascension de J. C., écrite par cet auteur, et on peut la regarder comme un modèle d'éloquence.

† IV. IGNACE DE LOYOLA (saint), nommé *Inigo* en espagnol, fondateur de la compagnie de Jésus, né l'an 1491, d'un père seigneur d'Ognez et de Loyola, au château de ce dernier nom, en Biscaye, d'abord page de Ferdinand V, porta ensuite les armes sous le duc de Najara contre les Français, qui voulurent en vain retirer la Navarre des mains des Espagnols. Le siége ayant été mis devant Pampelune en 1521, le chevalier Biscaïen, qui montra dans cette occasion plus de courage que de prudence, fut blessé d'un éclat de pierre à la jambe gauche, et d'un boulet de canon à la droite. Il en resta boiteux, et se fit recasser la jambe pour en cacher la difformité. Une Vie des Saints qu'on lui donna pendant sa convalescence lui fit naître le dessein de se consacrer à Dieu. La galanterie l'avoit occupé jusqu'alors. Né avec une imagination vive et disposée à l'enthousiasme, il la porta dans la religion. Les mœurs de son pays et de son temps jetèrent sur les commencemens de sa dévotion une apparente singularité. Quand il fut guéri, il se rendit à Notre-Dame de Montferrat, fit la veille des armes, s'arma chevalier de la Vierge, et voulut se battre avec un Maure qui avoit contesté la virginité de Marie. Ignace étant parti de Montferrat le jour de l'Annonciation de la Vierge, en habit de pélerin, poursuivit, dit le continuateur de Fleury, son chemin

jusqu'à Maurèse, à trois lieues de Montferrat. Il s'y retira dans l'hôpital, en attendant qu'il pût aller s'embarquer à Barcelonne, pour faire son voyage de la Terre-Sainte ; là, il eut tout le temps qu'il désiroit pour faire pénitence sans être connu. Il jeûna toute la semaine au pain et à l'eau, excepté le dimanche, qu'il mangeoit un peu d'herbes cuites. Il se serra les reins d'une chaîne de fer, prit un rude cilice sous son habit de toile, macéroit son corps trois fois le jour, couchoit sur la terre, et dormoit peu. Outre cela, il alloit demander du pain de porte en porte, affectant toutes les manières d'un mendiant de profession : la négligence absolue de toute propreté rendit sa figure affreuse et ridicule. Aussi, quand il paroissoit, les enfans le montroient au doigt, lui jetoient des pierres, et le suivoient par les rues avec de grandes huées. Cependant le bruit ayant couru dans Maurèse qu'il pouvoit bien être un homme de qualité qui faisoit pénitence, il alla se cacher dans une caverne sous une montagne déserte, à un quart de lieue de la ville. Les mortifications excessives qu'il y pratiqua affoiblirent extrêmement sa santé, et lui causèrent des foiblesses continuelles. Quelques personnes qui avoient découvert sa retraite l'y trouvèrent évanoui, le firent revenir de sa défaillance, et le ramenèrent, malgré lui, à l'hôpital de Manrèse, où il fut tenté de quitter le genre de vie qu'il menoit, et de s'en retourner chez lui. Il se retira cependant chez les religieux dominicains de Manrèse ; mais, loin d'y trouver du soulagem[illegible] il se sentit encore plus tourmen[illegible] l'hôpital : il y tomba dans une [illegible] mélancolie; et étant un jour dans sa cellule, il eut la pensée de se jeter par la fenêtre pour finir ses maux. Il revint néanmoins de cet état. Mais passant à une autre extrémité, il résolut de ne prendre aucune nourriture qu'il n'eût rétabli la paix de son ame. Il passa sept jours entiers sans boire ni manger, et, qui plus est, sans rien relâcher de ses exercices accoutumés ; et sans doute auroit-il été plus loin, si son confesseur ne lui eût ordonné de prendre quelque nourriture. » Dès que le calme eut été rétabli dans son esprit, il partit pour la Terre-Sainte, où il arriva en 1523. De retour en Europe, il étudia, quoique âgé de 33 ans, dans les universités d'Espagne. Mais les traverses que son génie ardent lui occasionna, et la confusion que les études de la langue latine, de l'éloquence, de la métaphysique, de la physique, et sur-tout de la théologie scolastique, jetèrent dans sa tête, le déterminèrent de passer à Paris en 1528. Il recommença ses humanités au collége de Montaigu, mendiant de porte en porte pour subsister, et montrant un esprit plus singulier que solide et pénétrant. Il fit ensuite sa philosophie au collége de Sainte-Barbe, et sa théologie aux dominicains. Ce fut à Sainte-Barbe qu'il s'associa, pour l'établissement d'un nouvel ordre de religieux, François Xavier, Pierre Lefèvre, Jacques Lainez, Alfonse Salmeron, Nicolas-Alfonse Bobadilla, Simon Rodriguez. Les premiers membres de la société se lièrent par des vœux, en 1534, dans l'église de Montmartre. Ils passèrent ensuite à Rome, et de là à Venise, où ils furent ordonnés prêtres. Ils prêchoient dans la place publique. « Comme ils avoient la mine étrangère, dit le P. Fabre après le P. Bouhours, et qu'ils parloient mal italien, le peuple, qui les prenoit pour des tabarins et des saltimbanques venus des pays éloignés, s'assembloit en foule autour d'eux. Mais quelquefois ceux qui ne s'étoient arrêtés que pour rire s'en retournoient pleurant leurs pé-

chés.... » Ignace retourna à Rome en 1537, et présenta au pape Paul III le projet de son institut. Le fondateur en espéroit de si grands avantages pour l'Eglise, qu'il ne voulut jamais entrer dans l'ordre des théatins, quelques instances que lui fit le cardinal Cajetan. Le pape fit d'abord quelques difficultés d'approuver son ordre ; mais Ignace ayant ajouté aux trois vœux, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu d'obéissance absolue au pontife romain, Paul III confirma son institut en 1540, sous le titre de *Compagnie de Jésus*. Ignace avoit donné ce nom à sa nouvelle milice pour marquer que son dessein étoit de combattre les infidèles sous la bannière de J. C. Ses enfans prirent ensuite le nom de *Jésuites*, du nom de l'*Eglise de Jésus* qu'on leur donna à Rome. Ignace, élu, le 22 avril 1541, général de la famille dont il étoit le père, eut la satisfaction de la voir se répandre en Espagne, en Portugal, en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, dans la Chine, en Amérique. François Xavier, et quelques autres missionnaires sortis de sa société, portèrent son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Sa compagnie, qui n'avoit pas encore pu pénétrer en France, y eut un établissement en 1550, l'année même que Jules III donna une nouvelle bulle de confirmation. Le pape dit dans cette bulle, datée du 21 juillet, « qu'ayant appris par Paul III, son prédécesseur, le grand avantage qu'Ignace de Loyola et ses compagnons procuroient à l'Eglise par leurs prédications, leur vie exemplaire, leur charité, et leur dévouement entier aux successeurs de saint Pierre, il confirme leur institut, et avertit que tous ceux qui voudront entrer dans cette compagnie, à laquelle il donne le nom de *Société de Jésus*, doivent y combattre sous l'étendard de la croix de J. C., obéir au souverain pontife, son vicaire en terre, après les vœux solennels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance ; se persuader qu'ils deviennent membres d'une société qui n'est établie que pour la défense et la propagation de la foi, pour l'avancement des ames dans la vie chrétienne, pour prêcher et instruire en public, et remplir tous les exercices spirituels ; pour enseigner les élémens de la religion aux enfans et aux peuples ; écouter les fidèles en confession, leur administrer les sacremens ; consoler les affligés, réconcilier ceux qui sont divisés ; visiter les prisonniers et les pauvres dans les hôpitaux, et exercer toutes les œuvres de charité qui concourent à la gloire de Dieu et au bien public, en faisant tout gratuitement et sans recevoir aucune récompense. » Malgré ces éloges, le nouvel institut essuya en France de grandes traverses. Le parlement de Paris, la Sorbonne, l'université, alarmés de la singularité de ses priviléges et de ses constitutions, s'élevèrent contre lui. La Sorbonne donna un décret en 1554, par lequel elle le jugea plutôt né pour la ruine que pour l'édification des fidèles. Ce décret ayant été envoyé à Rome, les principaux jésuites voulurent répondre dans les formes, pour faire connoître aux docteurs qu'ils jugeoient mal leur société. Ignace, plus prudent que ses confrères, crut que la meilleure réponse étoit un profond silence. « Dans certaines causes, disoit-il à ces Pères, il vaut mieux se taire que de parler ; et l'on n'a pas besoin de se venger ou de se défendre par la plume, quand la vérité se venge et se défend elle-même. Quelque grande que soit l'autorité des théologiens qui nous condamnent, elle ne doit point nous faire peur : Dieu est notre défense : mettons notre cause entre ses mains et nous triom-

phèrons de la calomnie. » On ajoute qu'il les assura que, malgré tous ces obstacles, la société seroit reçue en France, et que le collége qu'elle auroit à Paris seroit un des plus célèbres de l'Europe. Il fut prophète. La patience et la politique dissipèrent peu à peu ces orages. Le parlement de Paris consentit enfin à l'établissement des jésuites en France, parce qu'ils lui parurent propres à combattre les protestans. Le fondateur mourut le 31 juillet 1556. Il avoit vu l'accomplissement des trois choses qu'il désiroit le plus : son livre des *Exercices spirituels* approuvé par le saint-siége, la société confirmée, et ses *Constitutions* rendues publiques. Sa compagnie avoit déjà douze provinces, qui avoient au moins cent colléges, sans les maisons professes. On comptoit au commencement du 17e siècle environ vingt mille jésuites, tous soumis à un général perpétuel et absolu ; mais leur nombre diminua depuis qu'ils eurent été supprimés par le pape Clément XIV. Pie VII, par sa bulle du 7 mars 1801, dérogeant à la constitution de ce pontife du 21 juillet 1773, a rétabli la compagnie de Jésus dans l'empire de la Russie supérieure, nommant pour général François Kareu, en lui enjoignant néanmoins de ne point former d'établissemens ailleurs. Ce fut dans le temps de la suppression des jésuites que Pasquin dit : *Et divites dimisit inanes.* En effet, ces religieux avoient joui jusqu'alors de l'éclat le plus brillant, et des plus grandes richesses, ou du moins de la réputation d'être très-riches. On les a vus gouverner dans les cours de l'Europe, se faire un grand nom par leurs études et par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse ; aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un temps le Japon chrétien, et donner des lois aux peuples du Paraguay. Le zèle a fait entreprendre à la société des choses étonnantes. Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait porté dans les contrées de l'Amérique l'idée de la religion, jointe à celle de l'humanité. Il seroit à souhaiter que la reconnoissance que lui devoit le genre humain, pour avoir tiré des hommes sauvages des bois et les avoir civilisés, n'eût pas été affoiblie par la cupidité et la passion de dominer, qui animèrent quelques-uns de ses membres. Cet esprit d'intrigue et d'intérêt n'étoit point celui du fondateur. Si sa jeunesse eut des défauts et des singularités, sa vieillesse fut un modèle de toutes les vertus. On peut en voir le tableau plus détaillé dans les Vies de ce fondateur, par Maffei et par Bouhours, deux de ses enfans. Ils lui ont attribué à la vérité des visions, des extases et des miracles; mais il faut pardonner quelque chose à la tendresse filiale. Les louanges que Bouhours donne à son patriarche (*voy.* BOUHOURS), sont très-modérées, en comparaison de celles qui lui furent prodiguées en Espagne dans le temps de sa béatification. Le jésuite Sollier a donné la traduction de trois discours prêchés alors, dans lesquels on trouve, « 1° qu'Ignace, avec son nom écrit sur un billet, avoit opéré plus de miracles que Moyse n'en avoit fait au nom de Dieu avec sa baguette; 2° que la sainteté d'Ignace étoit si relevée, même à l'égard des bienheureux et des intelligences célestes, qu'il n'y avoit que les papes, comme S. Pierre, les impératrices, comme la mère de Dieu, quelques monarques, comme Dieu le père et son Fils, qui eussent l'avantage d'avoir la préminence sur lui; 3° que les autres fondateurs religieux avoient été sans doute envoyés en faveur de l'Eglise; mais que Dieu nous a parlé en ces derniers temps par son fils Ignace, qu'il a établi héritier de toutes choses; 4° enfin, qu'Ignace

affectionnoit particulièrement le pape de Rome, le regardant comme le légitime successeur de J. C. et son vicaire sur la terre. » (*Voyez* aussi CAJETAN.) Ignace laissa à ses disciples, I. *Les Exercices spirituels*, au Louvre, 1644, in-fol. Ils ont été traduits en français par l'abbé Maupertuis, et dans presque toutes les langues de l'Europe. On prétend que cet ouvrage n'est qu'une copie de celui que le P. Cisneros, abbé du Mont-Serrat, mort en 1510, avoit publié, en 1500, pour les cénobites de cette montagne. Ceux qui ont vu le livre original, imprimé au Mont-Serrat même, ne doutent point de ce plagiat. II. Des *Constitutions*. Plusieurs écrivains les attribuent à Lainez, second général des jésuites. Il s'y trouve, selon eux, trop de pénétration, de force d'esprit, de fine politique, pour qu'elles puissent être de S. Ignace, qui, selon les mêmes auteurs, n'avoit pas autant d'étendue de génie que Lainez. Mais il est vraisemblable que S. Ignace, en rédigeant les Constitutions, consulta les premiers membres de la société. Quoi qu'il en soit, ces Constitutions parurent pour la première fois en 5 parties, à Rome, en 1558 et 1559, in-8°. La dernière édition est de Prague, 1757, 2 vol. petit in-folio. Il y a sur le même objet *Regulæ societatis Jesu*, 1582, in-12, et le *Ratio studiorum*, 1586, in-8°, rare. Ce dernier a été imprimé avec des changemens, en 1591, in-8° Le bénédictin Constantin Cajetan, le même qui avoit revendiqué avec raison les *Exercices spirituels*, comme un ouvrage de Garcias Cisneros son confrère, prétend, dans son *Vindex benedictinorum*, que S. Ignace avoit pris sa règle sur celle de S. Benoît, et qu'elle avoit été composée au Mont-Cassin par quatre bénédictins. C'est une fable. Les intérêts des particuliers sont peu ménagés dans cette règle, tout y est ramené à l'autorité d'un seul, et à l'avantage d'une puissance étrangère. — *Voyez* LAINEZ, n° I. ESTAMPES, n° I, *et* RICCI, n° V.

V. IGNACE, etc. DE GRAVESON. *Voy.* GRAVESON.

VI. IGNACE-JOSEPH DE JESUS MARIA. *Voy.* SANSON (Jacques).

* IGOLINO DE MONTECATINI, né vers l'an 1348, professa la médecine dans l'université de Pise pendant près de 25 ans, et écrivit le premier sur les bains de Pise, vers l'an 1410. Cette ville étant passée sous la domination de Jean Galeazzo, duc de Milan, il se démit de ses emplois et se transporta à Lucques, où il fut accueilli par Paul Guinigi. De là, Igolino passa peu de temps après au service de Malatesta, seigneur de Pesaro, avec une pension de 500 florins d'or. On a de ce savant, outre un *Traité sur les bains de la Toscane*, un autre ouvrage plus étendu, sous le titre *de Balneorum Italiæ proprietatibus ac virtutibus*, qui fut remis en un latin plus pur, et adressé au duc de Ferrare, Bosco d'Est ; on le trouve dans la collection des auteurs *de Balneis*, imprimée en 1553, à Venise, par les Giunti. D'après l'inscription sépulcrale qui étoit à Sta Maria Novella de Florence, il paroît qu'Igolino termina ses jours en 1425.

IGOR, souverain de Russie, succéda à son père Rourik dans le gouvernement de ce vaste empire. Après avoir fait long-temps la guerre aux peuples voisins, il partit avec dix mille barques et quatre cent mille combattans, pour aller ravager l'Orient. Il inonda de sang le Pont, la Paphlagonie et la Bithynie. Les Grecs ne purent s'en délivrer qu'à l'aide du feu grégeois qu'ils lancèrent sur la flotte russe. Igor

mourut en 945, laissant le gouvernement de ses états à son épouse Alga, qui dans sa vieillesse embrassa le christianisme.

* IHRE (Jean), savant suédois, connu par un grand nombre d'ouvrages sur la langue et les antiquités de sa patrie, mort vers 1770, dans un âge assez avancé. On a de lui, I. *Glossarium Sueco-gothicum*, Upsal, 1769, 2 vol. in fol. II. *Evangelia gothica versionis Ulphilanæ*, Upsal, 1763 in-4°. III. *Analecta Ulphilana, duabus comprehensa dissertationibus; prima de codice argenteo, et litteraturâ gothicâ; altera de Mœso-Gothorum nominibus*. Upsal, 1769, in-4°. IV. *Scripta versionem Ulphilanam, et linguam Mœso-gothicam illustrantia*, Berlin, 1773, in-4°. Cet ouvrage fut publié par les soins d'Antoine Frider Büsching.

† ILDEFONSE, ou HILDEPHONSE, disciple de St. Isidore de Séville, d'abord abbé d'Agali, ensuite archevêque de Tolède, mourut le 23 février 667, à 82 ans, laissant plusieurs ouvrages dont les seuls qui nous restent sont un *Traité de la virginité perpétuelle de Marie*, et un autre *De cognitione baptismi*, sauvé des ruines du temps par Baluze.

ILDEGARDE. *Voyez* HILDEGARDE.

ILDERIC, roi des Vandales, petit-fils du fameux Genseric, étoit un esprit doux et ennemi de la guerre. Son cousin Gilimer profita de ses dispositions pacifiques pour lui enlever le trône en 532, et la vie en 533. *Voy*. GILIMER.

* I. ILIA (Ubertinus d'), de Casal, religieux de l'ordre de St. François, vivoit en 1325. Il a donné une *Explication du Cantique de Siméon*, sur lequel il fut repris par Jean Gerson, qui prétendit qu'elle n'étoit pas orthodoxe. On a encore de lui un gros volume imprimé à Venise en 1485, sous le titre de *Arbor vitæ Crucifixi*.

† II. ILIA. *Voy*. RHÉA-SYLVIA.

* ILIVE (Jacob), imprimeur anglais, et fondeur de caractères, mort en 1768, a donné quelques écrits très-singuliers, tels qu'une prétendue *Traduction* du livre de Jasher, ou *Discours* dans lequel on prouve que ce monde est un enfer, que les hommes sont les anges déchus, et que le feu qui les détruira à la fin du monde sera immatériel.

* ILLESCAS (Gonsalve), ecclésiastique et historien espagnol, qui mourut en 1580, a écrit en espagnol l'*Histoire du pontificat catholique*, contenant les vies des papes, 2 vol. in-fol. 1570. Cet ouvrage a été continué par Louis de Babia, jusqu'en 1605; et Marc de Guadalaxara, religieux de l'ordre des carmes, y a ajouté un volume.

ILLHARAT DE LA CHAMBRE. *Voy*. CHAMBRE, n° III.

† ILLIERS (Milon d'), né d'une famille distinguée, qui descendoit en ligne directe des anciens comtes de Vendôme, fut évêque de Chartres depuis 1459 jusqu'en 1480. C'étoit un prélat ingénieux et qui avoit la repartie prompte. Louis XI l'ayant rencontré sur une mule magnifiquement enharnachée: « Ce n'est pas en cet équipage, lui dit le prince, que marchoient les évêques des temps passés. — Cela est vrai, sire, répondit d'Illiers, mais en ces temps aussi, les rois avoient la houlette et gardoient les troupeaux..... » Le même prince reprochant à ce prélat sa passion pour les procès, et voulant qu'il y renonçât: « Ah! sire, lui répondit-il, je vous

supplie de m'en laisser vingt ou trente pour mes menus plaisirs. — Son neveu René D'ILLIERS lui succéda en 1480 dans l'évêché de Chartres, et mourut en 1507.

ILLUS. *Voy*. LÉONCE.

ILLYRICUS (Flaccus). *Voyez* FRANCOWITZ.

* ILTYD-VARCHOGT *ou* ILTUTUS LE CHEVALIER (saint), mort l'an de J. C. 480, accompagna Garmon en Bretagne, et fut placé à la tête de la congrégation de Théodose, ainsi appelée, parce qu'elle fut instituée par cet empereur. Il introduisit parmi les Gallois une nouvelle méthode de labourage.

ILUS (Mythol.), quatrième roi des Troyens, fils de Tros, et frère de Ganimède et d'Assaracus, aïeul d'Anchise, reçut ordre de l'oracle de bâtir une ville au lieu où se coucheroit le bœuf dont lui avoit fait présent Bysis, roi de Phrygie. C'est la ville qui fut appelée *Ilium* de son nom. Ilus continua contre Pélops, fils de Tantale, la guerre que Tros avoit déclarée à Tantale, et le chassa de ses états. Il régna 54 ans.

I. IMBERT (Jean), né à La Rochelle, avocat, puis lieutenant criminel à Fontenay-le-Comte, mort à la fin du 16e siècle, avec la réputation d'un des plus habiles praticiens de son temps, a donné, I. *Enchiridion juris scripti Galliæ*, traduit en français par Theveneau, 1559, in-4°. II. Une *Pratique du barreau*, sous le titre de *Institutiones forenses*, in-8°, 1541. Guenoys et Automne ont fait des remarques sur ces livres, qui ont été beaucoup consultés et cités autrefois.

† II. IMBERT (Joseph-Gabriel), frère chartreux et peintre, né à Marseille en 1654, mort à Villeneuve-lès-Avignon en 1749, eut pour maître dans sa patrie le peintre Serre, et se fortifia à Paris sous Charles Le Brun et Van der Meulen. A trente-quatre ans, Imbert, dégoûté du monde, entra en qualité de frère lai dans l'ordre de Saint-Bruno, et ses supérieurs, loin de s'opposer à ses goûts, lui facilitèrent les moyens d'exercer ses talens. Cet artiste, avantageusement connu par la décoration de diverses chartreuses, l'est principalement par *les tableaux* qu'on voyoit de lui dans celles de Villeneuve-lès-Avignon et de Marseille. C'est dans cette dernière qu'il avoit épuisé l'art pour la *composition du Calvaire* qu'on admiroit au maître-autel. Ses *pèlerins d'Emmaüs*, qu'il acheva à plus de 80 ans, mirent le sceau à sa réputation. Pour bien apprécier le mérite d'Imbert, il faut lire le jugement qu'en porte Colson, un de ses élèves. «Le dessin de cet artiste, dit-il, est grand et d'un excellent goût, sa couleur vigoureuse et d'une grande harmonie, son pinceau sublime, sans pesanteur; ce qui cachoit un travail pénible dont, en voyant ses tableaux, on ne l'auroit pas soupçonné. Une connoissance profonde des difficultés et des moyens de son art le faisoit toujours remonter aux principes généraux, persuadé que tout système particulier rétrécit les moyens, et s'oppose aux progrès. Il croyoit qu'un peintre, en mettant à profit les effets particuliers adoptés par d'habiles gens, ne devoient point regarder leurs tableaux comme des modèles à suivre, mais comme la réunion de différens moyens que l'art emploie, en imitant la nature, pour offrir un spectacle agréable.»

† III. IMBERT (Barthélemi), de l'académie de Nîmes sa patrie, né en 1747, et mort le 23 août 1790, cultiva la poésie et la littérature avec succès. Son poëme du

Jugement de Pâris, plein de détails agréables, de tableaux peints avec fraîcheur et de vers heureux, fut bien accueilli, et l'auroit été encore mieux, si l'auteur avoit su resserrer l'action principale, abréger les longs discours, et soigner davantage son style. On a encore de lui un volume de *Fables*, imaginées en général avec esprit, et contées avec élégance. Imbert publia encore un volume de *Contes*, où l'on trouve des traits piquans et de la facilité. Les autres ouvrages d'Imbert sont des *Historiettes* en vers et en prose, 1781 ; *les Egaremens de l'amour*, roman agréablement écrit, publié en 1776, et réimprimé en 1793 ; un *Choix d'anciens fabliaux*, Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-12, où l'auteur a rajeuni le style de nos aïeux, sans rien faire perdre du naturel et de la simplicité de leurs contes ; *le Lord anglais*, comédie qui n'eut pas de succès. Imbert termina sa carrière littéraire par deux autres comédies, *le Jaloux sans le savoir*, et *le Jaloux malgré lui ;* et par la tragédie de *Marie de Brabant.* L'auteur, foible et forcé dans le tragique, fut plus ingénieux que plaisant dans le comique. Ses pièces réussirent pourtant, parce qu'elles offroient quelques scènes bien filées, et des vers dignes d'être retenus. Ce jeune écrivain étoit d'une société douce et agréable. Une forte constitution lui promettoit de longs jours, lorsqu'il fut emporté par une fièvre maligne.

* IMBONATI (P. D. Charles-Joseph), Milanais, de la congrégation réformée de S. Bernard, élève de P. Jules Bartolocci de Celleno dans le diocèse de Montesiascone, acheva le quatrième volume de *la Bibliotheca magna Bodlienica* que son maître avoit commencé, et publia à Rome la *Bibliotheca latina-ebraica,* 1696., 2 vol. in-fol. Cet ouvrage contient une notice des auteurs latins qui ont parlé des hébreux, de leur religion et de leurs mœurs. On a encore de cet auteur *Imbonati Caroli Josephi chronicon tragicum, sive de eventibus tragicis principum, etc.*, Romæ, 1696, in-4°.

* IMBRIANO (Jules-César), de Capoue, jurisconsulte renommé, vivoit dans le 16e siècle et au commencement du suivant. On lui doit *De judice regni et ejus ordinatione ; compendiosa tractatio ad pragmaticam de ecclesiasticis personis ad officia secularia non admittendis ; in titulum et legem I. C. De edendo enarrationes et prætermissarum l.* I. *; Tractatus de repulsa et repulsa repulsæ in duas partes distributus ; De primo et secundo beneficio, seu de restitutione ad pinguius probandum compendium tractatus ; De Campaniæ statu conservando, etc.*

IMBYSE (Jean d'), célèbre dans l'histoire de la conjuration des Flamands contre l'Espagne, étoit un homme fier, avare, ambitieux ; mais comme Gand lui devoit ses fortifications et plusieurs établissemens, il s'étoit attiré l'amour et l'estime du peuple gantois. On le fit consul. Il profita de l'autorité que sa charge lui donnoit, pour faire révolter les Gantois contre les catholiques en 1579. Non contens d'avoir confisqué tous les biens du clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les monastères et les églises, et abolirent entièrement l'exercice de la religion romaine. Leur but étoit de se soustraire à la domination espagnole, et même à celle des états. Ils engagèrent Bruges et Ypres dans leur parti, et y mirent des gouverneurs, aussi-bien que dans les villes de Dermonde, d'Oudenarde, d'Alost, et dans toutes les autres petites places

de Flandre. Ils rassemblèrent toutes les cloches des églises, et en y joignant du cuivre et de l'airain, ils fondirent un nombre de canons très-considérable. Mais le prince d'Orange, s'étant rendu maître de Gand, en chassa le factieux. Quelque temps après, Imbyse cabala pour les Espagnols, après avoir cabalé contre eux : les partisans du prince d'Orange lui firent son procès, et il fut décapité en 1584.

IMHOFF (Jean-Guillaume), fameux généalogiste, d'une famille noble d'Allemagne, mort en 1728 dans un âge avancé; il avoit une profonde connoissance des intérêts des princes, des révolutions des états, et de l'histoire des grandes familles de l'Europe. On a de lui divers ouvrages. I. *De notitiâ procreum Germaniæ*, Tubinge, 1732, 1734, 2 vol. in-fol. II. *Historia genealogica Italiæ et Hispaniæ*, Nuremberg, 1701, in-fol. — *Familiarum Italiæ*, Amsterdam, 1710, in-fol. — *Familiarum Hispaniæ*, Leipsick, 1712, in-fol. — *Galliæ*, 1687, in-folio. — *Portugaliæ*, Amsterdam, 1708, in-folio. — *Magnæ Britanniæ, cum appendice*, Nuremberg, 1690, 1691, 2 parties in-fol. III. *Recherches sur les grands d'Espagne*, Amsterdam, 1707, in-8°... *Voyez* les titres de ces différens ouvrages, plus détaillés dans les tomes X et XIV de la Méthode pour étudier l'Histoire de Lenglet.

IMOLA. *Voyez* JEAN D'IMOLA, *et* TARTAGNI.

* I. IMPERATO (François *et* Jérôme), peintres napolitains, florissoient vers 1565. On a de François *le martyre de l'apôtre saint André* dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve; de *saint Pierre, martyr*, placé à un autel de l'église de ce nom. On doit à Jérôme son fils plusieurs beaux ouvrages existans à Naples, tels que la *Table de l'Immaculée Conception*, placée au grand autel de l'église de la Conception, dite des Espagnols, et autres *Ouvrages*.

* II. IMPERATO (Ferrant), apothicaire napolitain, vécut dans le 16e siècle. On a de lui *lib. XXVIII Dell' istoria naturale;* ouvrage dans lequel il traite des plantes, des minéraux et des pierres précieuses avec méthode. Ses ennemis l'accusèrent de plagiat et d'avoir acquis pour 100 ducats son Histoire naturelle de Nicolas Stelliala ; mais il paroît qu'il a été lavé de cette accusation par plusieurs écrivains italiens. — Il ne faut pas le confondre avec François IMPERATO, jurisconsulte et philosophe estimé, qui fit imprimer à Naples en 1624-28, I. *Discorso intorno a diverse cose naturali.* II. *Discorsi intorno all' origine, reggimento e stato della gran casa della SS. Annunziata di Napoli.* III. *Privilegi capitali, e grazie concesse al popolo napolitano con le sue annotazioni di nuovo aggiunte; e il discorso interno all' officio de' decurioni, etc.*

* IMPERIA, fameuse courtisane romaine, du temps de Jules II, célébrée par Béroald Sadolet et plusieurs autres littérateurs. Bien différente d'IMPÉRIA, sa fille, elle périt en 1511, agée de 26 ans, par le poison, auquel elle eut recours pour se soustraire à la lubricité du cardinal Setrucci. Nicolas Campano, appelé aussi Strasimo, qui lui avoit donné des leçons de poésie, lui a dédié son poëme *Sopra il male incognito.*

* I. IMPERIALI (Jean-Vincent), duc de Saint-Ange, dans le royaume de Naples, né à Gênes d'un père qui fut juge de la république, occupa de bonne heure les principales

charges de sa patrie, fut envoyé en ambassade auprès du roi d'Espagne, du duc de Mantoue et du pape, et en 1625 chargé du gouvernement du Milanais. Impériali montra beaucoup de courage en plusieurs occasions, et particulièrement dans le port de Messine, ou il exposa sa vie pour défendre l'honneur du pavillon génois contre les prétentions de l'ordre de Malte. Il contribua à l'embellissement de sa patrie, qui le bannit, quoique innocent, dans un âge avancé. Il revint à Gènes, où il mourut en 1645. On lui doit *Lo stato rustico ; Gl' indovini pastori ; La santa Teresa, Gli argomenti della Gerusalemme conquistata del Tasso ; I funerali del cardinal Orazio Spinola Suozio ; cento discorsi politici*, etc. Il publia encore et dédia à Urbain VIII l'*Opere spirituali della divota vergine di Cristo D. Batista Vernacia Genovese Canon. regol. Lateranense*, 3 volumes.

II. IMPÉRIALI (Jean-Baptiste), né à Vicence en Italie l'an 1568, mort en 1623, exerça la médecine dans sa patrie. La république de Venise, la ville de Messine et plusieurs autres, s'efforcèrent de l'enlever à Vicence; mais il préféra toujours ses concitoyens aux étrangers. Ce médecin cultiva aussi la poésie: il tâchoit d'imiter Catulle, et n'en approchoit que de fort loin. Nous avons de lui *Exoticarum exercitationum libri duo*, Venise, 1603, in-4°.

III. IMPÉRIALI (Jean), fils du précédent, né en 1602, plus connu dans les facultés de médecine que son père, ne l'est pas moins dans la république des lettres. On a de lui, I. *Musæum historicum*, in-4°, Venise, 1640. C'est un recueil d'Eloges historiques. II. *Musæum physicum, sive De humano ingenio*, imprimé avec le précédent.

† IV. IMPÉRIALI (Joseph-René), cardinal, né à Gènes en 1651, mort à Rome en 1737, fut employé par les papes dans diverses affaires, et les termina toujours avec succès. Dans le conclave de 1730 il ne lui manqua qu'une voix pour être pape. En mourant il légua sa riche bibliothèque au public. C'est un des ornemens de Rome.

IMPRIMERIE (les inventeurs de l'). *Voyez* FUSTH *et* GUTTEMBERG, COSTER *et* MENTEL.

INA, roi de Westsex en Angleterre, célèbre par ses différentes expéditions contre la plupart de ses voisins qui troubloient sa tranquillité. Il alla à Rome en pélerinage en 726, après un règne glorieux de 37 ans, y bâtit un collége anglais, et assigna, pour son entretien, un sou par année sur chaque maison de son royaume. Cette taxe, appelée *romescot*, fut étendue depuis par Offa, roi de Mercie, sur toutes les maisons de la Mercie et de l'Estanglie; et comme l'argent qu'elle produisoit se payoit à Rome le jour même de Saint-Pierre, on nomma cette taxe le *denier Saint-Pierre*. Les papes prétendirent dans la suite que c'étoit un tribut que les Anglais devoient payer à saint Pierre, et à ses successeurs. *Voyez* ETHULPHE.

INACHUS (Mythol.), premier roi des Argiens dans le Péloponnèse, vers l'an 1858 avant J. C., père de Phroronée qui lui succéda, et d'Io, qui fut aimée de Jupiter.

INCARNATION (Marie de l'). *Voyez* AVRILLOT.

† INCHOFER (Melchior), jésuite allemand, né à Vienne en 1584, professa long-temps à Messine la philosophi[illegible] mathématiques et la théologie. [illegible]630 il publia un livre

in-fol. sous ce titre : *Epistolæ B. Mariæ virginis ad Messinenses veritas vindicata.* Cet ouvrage, réimprimé à Viterbe, in-fol., 1632, et dans lequel il croyoit avoir démontré que la Vierge avoit écrit aux citoyens de Messine, lui attira quelques tracasseries. On trouva mauvais à Rome qu'il eût parlé si affirmativement d'un fait si douteux. La congrégation de l'index l'obligea de comparoître : il en fut quitte en réformant le titre de son livre, et en y faisant quelques changemens peu considérables. Il passa quelques années à Rome. Mais les délais et les chicanes qu'il essuyoit de la part des examinateurs de ses livres le dégoûtèrent de cette ville. Deux raisons y contribuèrent encore. Zacharie Pasqualigo, dans ses Décisions morales, avoit justifié l'usage des musiciens à voix de femme, connus sous le nom de *castrati*. Inchofer, ayant réfuté son opinion, déplut à tous les amateurs de la musique ; et comme ils étoient en grand nombre, il avoit une partie de Rome contre lui. D'ailleurs on l'avoit fait entrer dans les congrégations de l'index, et du saint-office. Il falloit qu'il donnât à la révision des ouvrages des autres un temps qu'il vouloit employer à la perfection des siens. Il se retira donc à Macerata pour être plus tranquille, et ensuite à Milan, où il mourut le 28 septembre 1648. On a de lui diverses productions, entre autres, I. *Annalium ecclesiasticorum regni Hungariæ tomus primus*, 1644, in-folio, ouvrage plein de recherches ; il n'a paru que ce tome premier. II. *Historia trium magorum*, 1639, in-4°. L'auteur n'y paroît guère meilleur critique que dans son *Traité sur la prétendue lettre de la Vierge*. III. *De sacrâ latinitate*, 1635, in-4°. IV. On lui attribue l'ouvrage traduit en français par Restaud, 1758, et imprimé à Amsterdam, 1722, in-12, sous le titre de *Monarchie des Solipses ;* mais d'autres prétendent, avec plus de raison, que ce livre est de Jules-Clément Scotti, ex-jésuite. Quoi qu'il en soit, c'est un tableau satirique de l'esprit, de la politique et de la souplesse de cette société. L'abbé Bourgeois, qui étoit à Rome lorsque l'ouvrage parut pour la première fois, à Venise, 1648, in-12, prétend qu'Inchofer, ayant été condamné à mort par le général et les assistans des jésuites, fut enlevé la nuit, et conduit assez loin au-delà du Tibre par des chevaux tout prêts ; mais qu'ayant été ramené par ordre du pape Innocent X, on le vit le lendemain matin au collége des Allemands. (On peut consulter sur cette anecdote, que le P. Oudin a tenté de réfuter, 1° le tome XXXV des Mémoires de Nicéron, depuis la page 322 jusqu'à 346... 2° la Relation de Bourgeois, page 89 jusqu'à 97... 3° le premier volume des Mélanges de Michaut, depuis la page 349 jusqu'à 354... 4° l'abbé Barral, dans son Dictionnaire historique, tome III, page 883.) Inchofer est le seul jésuite que cet auteur ait loué de bon cœur. Il dit, avec sa douceur ordinaire, « que le P. Oudin se débat comme un énergumène, pour enlever l'ouvrage à Inchofer, et le donner à Scotti, un autre de ses confrères. » Mais qu'importe, après tout, que cet ouvrage soit de l'un ou de l'autre ? Est-ce bien la peine de dire des injures à un homme estimable pour un livre médiocre ? Au reste, ce livre fut réimprimé à Venise en 1652, avec le nom d'Inchofer. *Voyez* Scotti.

INCORRUPTIBLES. *Voy.* Utique.

INDAGINE (Jean de). *Voyez* Jean, n° LXXIII.

INDATHYRSE. *Voyez* Idathyrse.

INDIBILIS. *Voyez* MANDONIUS.

* INDULPHUS, 77ᵉ roi d'Ecosse, monta sur le trône en 959 de J. C. Les sept premières années de son règne furent paisibles; mais ensuite les Danois, irrités de l'alliance qu'il avoit faite avec l'Angleterre, firent des incursions dans ses états, et débarquèrent dans le nord de l'Ecosse avec des forces considérables. Indulphus marcha contre eux et les força de regagner leurs vaisseaux; mais son ardeur l'entraînant trop loin dans leur poursuite, il fut tué d'un coup de flèche.

INÈS DE CASTRO, dame d'honneur de la princesse Constance, première femme de don Pèdre, ou Pierre I, roi de Portugal, inspira un amour violent à ce prince, qui n'étoit encore qu'infant. Constance, indignée d'avoir une telle rivale, succomba à la jalousie que lui donnoit la passion de son époux. Sa mort ayant donné plus de liberté aux deux amans, l'infant don Pèdre épousa Inès en secret, et en eut Jean I. Alfonse IV, son père, fut instruit de cette union; et comme il désiroit une alliance plus illustre, il prit le parti de sacrifier Inès à la politique. Il se rendit au palais qu'elle occupoit à Coimbre; mais touché de sa beauté et de celle de ses enfans, il céda aux mouvemens de la nature, et se retira sans exécuter son dessein. Alvarès, Gonzalès, Pacheco, et Coello, trois courtisans qui l'avoient déjà irrité contre Inès, le firent enfin consentir à sa mort, et la poignardèrent en 1344 entre les bras de ses femmes. Don Pèdre, furieux, s'unit d'intérêt avec Ferdinand et Alvarès de Castro, frères de sa maîtresse. Il prend les armes contre son père, et met tout à feu et à sang dans les provinces où les assassins avoient leurs biens. Alfonse ne put le calmer qu'en les bannissant de son royaume. Dès que don Pèdre fut sur le trône, il chercha à se venger des meurtriers de son épouse. Le roi de Castille, qui avoit besoin de lui, et qui avoit d'abord accordé un asile à ces malheureux, lui livra Gonzalès et Coello. Don Pèdre les fit mettre à la question, et eut la cruauté de les tourmenter lui-même. Ensuite on les fit monter sur un échafaud, où on leur arracha le cœur pendant qu'ils étoient encore vivans. Ils furent ensuite brûlés, et leurs cendres jetées au vent. Pacheco, qui avoit prévu ce qui devoit arriver aux complices de son crime, s'étoit retiré en France, où il mourut. Don Pèdre fit exhumer le corps d'Inès. On le revêtit d'habits superbes, on lui mit une couronne sur la tête, et les principaux seigneurs du Portugal vinrent rendre hommage à ce cadavre, et reconnoître Inès pour leur souveraine. Après cette cérémonie, le corps fut transporté à Alcobace, et enfermé dans un tombeau de marbre blanc que son époux lui avoit fait élever. La mort d'Inès a fourni à Camoëns un bel épisode, et à La Mothe un sujet de tragédie très-intéressant.

* INGEGNERI (Angiolo), Vénitien, homme peu connu jusqu'à ce jour, florissoit dans le 16ᵉ siècle. Dès 1572 il *traduisit* en vers italiens les deux livres des remèdes d'amour d'Ovide, imprimés à Avignon en 1576. En 1581 il fit à Parme et à Casal-Maggiore *deux éditions* de la Jérusalem du Tasse, et en 1589 il publia à Vienne un drame pastoral, intitulé *Danza di Venere*, qui fut représenté à Parme. Etant entré au service du cardinal Cinzio Aldobrandini, il lui dédia ses trois livres du *Bon secrétaire*, petit ouvrage assez bien écrit et plein d'excellens conseils. Il mourut dans un

âge avancé, vers 1613; on ignore le lieu de sa mort. On a de lui, outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, une tragédie intitulée *Tomiri;* un ouvrage sur l'alchimie, sous ce titre : *Palidonia dell' Argonautica;* un *Discorso della poesia rappresentativa*, Ferrare, 1598; et des *Poesie scritte in dialetto veneziano*, Venise, 1613.

INGELBERGE. *Voyez* ENGELBERGE.

† INGELBURGE *ou* ISEMBURGE, fille de Valdemar I, roi de Danemarck, épousa Philippe-Auguste, roi de France en 1193. Ce prince conçut pour elle, dès le jour même de ses noces, une aversion invincible; ce qu'on attribua dans le temps à un sortilége; et, sous prétexte de parenté, il fit déclarer nul, dès le quatrième mois, son mariage, dans une assemblée d'évêques et de seigneurs, tenue à Compiègne. Un si prompt changement marquoit beaucoup de légèreté dans le mari, ou quelque défaut caché dans l'épouse. Le roi, sans s'expliquer, relégua la reine à Estampes, où elle fut traitée fort durement. « Sachez, dit-elle dans une lettre au pape, que je souffre des maux insupportables sans la plus légère consolation. Personne ne vient me visiter, si ce n'est quelqu'ame religieuse. On m'épargne la nourriture et les habits; on m'ôte la liberté de me faire saigner et de prendre le bain. Je n'entends que des choses désagréables, par des personnes qui cherchent à me rebuter. » En effet, Philippe vouloit la contraindre par cette dureté à fournir elle-même des prétextes au divorce; car, trois ans après, il se remaria avec Agnès de Méranie. Ingelburge se plaignit au pape; et après deux conciles, l'un tenu à Dijon en 1199, l'autre à Soissons en 1201, le roi, craignant l'excommunication, fut obligé de reconnoître sa femme. Il ne la reprit pourtant qu'au bout de douze ans, et lui laissa 10,000 livres par son testament. Cette princesse, morte à Corbeil en 1237 à 60 ans, étoit aussi belle que vertueuse. Etienne, évêque de Tournay, dit dans une lettre qui nous reste « qu'elle égaloit Sara en prudence, Rebecca en sagesse, Rachel en graces, Anne en dévotion, Hélène en beauté, et que son port étoit aussi noble que celui de Polixène... Oui, ajoute-t-il, si notre Assuérus connoissoit bien le mérite de son Esther, il lui rendroit ses bonnes graces, son amour et son trône. »

* INGENHOUSS (Jean), physicien, médecin de sa majesté impériale, membre de la société royale des sciences à Londres, et de plusieurs autres sociétés savantes, naquit à Breda en Hollande en 1730. Il passa une grande partie de sa vie en Angleterre, et composa différens ouvrages dans la langue de ce pays. Il s'étoit déjà livré pendant quelque temps à l'exercice de la medecine dans sa ville natale, lorsqu'en 1767 il se rendit en Angleterre pour connoître la méthode d'inoculation de Sutton. L'année suivante il alla à Vienne, où il inocula une archiduchesse et deux archiducs. Ces services rendus à la famille impériale lui valurent des titres et une pension de 600 florins. Il retourna en Angleterre, où il est mort à Bowood-park près de Londres le 7 septembre 1799. On est redevable à ce médecin de plusieurs découvertes utiles, relatives sur-tout à l'application de la chimie et de la physique à la médecine et à la physiologie végétale. Ces découvertes sont consignées dans ses écrits, dont plusieurs savans ont publié des collections, et qui ont été traduits dans différentes langues; en voici la liste.

I. *Nova, tuta, facilisque methodus curandi calculum, scorbutum, podagram, etc.; destruendique vermes in corpore humano nidulantes, variis morborum hâc curatorum historiis illustrata; cui addita est methodus extemporanea imprægnandi aquam aliosque liquores aëre fixo per simplicem ingredientium mixturam, absque ullo apparatu vel complicatâ machinâ, proposita, à Nth. Hulme M. D. Reg. coll. med. Lond. socio, etc. latino sermone donata ab J. Ingenhouss*, Leyde, 1778, gr. in-8°, traduit en allemand, Vienne, 1781, in-8°. II. *Expériences sur les végétaux, qui font connoître leur grande influence pour la purification de l'air atmosphérique, lorsqu'on les expose aux rayons du soleil, et les suites funestes qu'ils produisent lorsqu'ils se trouvent dans l'ombre et pendant la nuit*, en anglais, 1779, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par l'auteur, Paris, 1780, in-8°, en allemand et en hollandais. III. Un grand nombre de *Mémoires* dans les Transactions philosophiques et dans le Journal de physique.

INGENUUS (Decimus Lælius), gouverneur de la Pannonie, distingué par ses talens militaires, se fit déclarer Auguste par les troupes de la Mœsie en 260. Les peuples le reconnurent, dans l'espérance que son courage les garantiroit des incursions des Sarmates. L'empereur Gallien, ayant appris sa révolte, marcha contre lui, et le vainquit près de Murse. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée la plus grande partie des peuples et des soldats de la Mœsie; et il écrivit à cette occasion à un de ses officiers: « Tuez, massacrez, pourvu que cela ne paroisse pas trop odieux, et que ma colère vous enflamme...» On ignore quel fut le sort d'Ingenuus; les uns disent qu'il fut tué par ses soldats après la victoire de Gallien; d'autres assurent qu'il se donna lui-même la mort. Il n'avoit porté le titre d'empereur que pendant quelques mois.

* INGHEN (Guillaume Van), peintre d'histoire, né à Utrecht en 1651, d'abord disciple d'Antoine Grebber, étudia ensuite en Italie. A son retour il s'établit à Amsterdam. On estime beaucoup ses ouvrages.

* INGHERAMI (Thomas-Fédra), successivement secrétaire des brefs et du sacré collége, et bibliothécaire du Vatican, joua un rôle distingué vers la fin du 15e et au commencement du 16e siècle. Son mérite reconnu et particulièrement son talent peu commun pour la *poésie latine* lui firent conférer par l'empereur Maximilien, auprès duquel, en 1494, il fut envoyé en qualité de nonce, le titre de comte palatin et de poëte lauréat. Inghérami mourut à Rome, à la suite d'un accident fâcheux, en 1516 ou 1517, n'ayant pas encore 46 ans. Plusieurs de ses *écrits* restèrent imparfaits, et plusieurs sont inédits par cette raison. On lui attribue les *Additions de l'Aulularia* de Plaute, publiées d'abord à Paris en 1513. Il avoit composé *des remarques* sur cet auteur comique, sur Horace, Cicéron, etc. Erasme, se félicitant de l'avoir connu à Rome, dit qu'on le nommoit *le Cicéron* de son siècle.

* I. INGHIRAMI (Jacob), d'une famille noble, naquit à Volterre en 1565. Porté à la guerre par son goût, il s'attacha à acquérir les qualités nécessaires pour former un brave soldat. L'étude de l'architecture militaire et de la navigation forma son occupation favorite. Devenu

membre, en juillet 1581, de l'ordre de Sainte-Etienne, il donna de telles preuves de talent et de courage, qu'il parvint, dans l'espace de dix-huit ans qu'il commanda la flotte toscane, à conquérir six places sur les Turcs : il leur prit dix-neuf galères, cinquante gros vaisseaux et un grand nombre de petits, leur fit plus de six mille prisonniers, et arracha à l'esclavage et à la mort trois mille chrétiens. Il devint gouverneur de Livourne, et mourut dans sa patrie en 1643, âgé de 58 ans.

* II. INGHIRAMI (Curzio), de la famille du précédent, né à Volterre le 29 décembre 1614, et mort le 23 décembre 1655, âgé de 41 ans. Les fameux *Fragmens d'antiquités étrusques* qu'il publia en 1637, et qu'il affirma avoir déterrés dans une de ses maisons de campagne, située sur le penchant d'une haute montagne, dite Scornello, près Volterre, rendirent sa bonne-foi suspecte, et l'ont fait mettre de nos jours au nombre des imposteurs. Plusieurs écrivains, et parmi eux Niccolò, Lisci, et Muratori, ont essayé de le laver de cette imputation. Il doit aussi à Sugerami, de société avec Rafaele Maffei, son concitoyen, un volumineux *Trattato sopra le gesta, le traslazioni, e i prodigi de' santi che si venerano in Volterra*, et quelques autres *ouvrages*.

† INGOBERGE, princesse aimable, vertueuse, mais inconsidérée, femme de Cherebert, roi de France. Son époux étant devenu amoureux de deux filles de basse naissance, l'une appelée Miroflède, l'autre Mircouesve, et toutes deux filles d'un ouvrier en laine, la reine Ingoberge fut indignée de l'infidélité de son mari et de la bassesse de son choix. Pour la lui faire sentir plus vivement, elle fit venir le père de Miroflède, sans en avertir Cherebert, et lui ordonna de travailler à des ouvrages de son métier. Lorsqu'elle le vit occupé, elle engagea le roi à entrer dans l'appartement où cet artisan travailloit. « Vous allez voir, lui dit-elle, un spectacle nouveau. » Cherebert, sur le point d'entrer, et apercevant le père de Miroflède, recula quelques pas. « Eh! pourquoi, lui dit Ingoberge, ne pas vous donner le plaisir de voir l'adresse avec laquelle votre beau-père démêle sa laine? » Ce moyen indécent et maladroit ne lui réussit point. Le roi, outré de colère, la répudia et donna sa place à Miroflède. La princesse détrônée vécut très-long-temps depuis sa retraite, et ne mourut qu'après Cherebert en 589, âgée de 70 ans.

* INGOLSTETTER (Jean), né à Nuremberg en 1593, prit le bonnet de docteur en médecine à Bâle, et devint jusqu'à sa mort, arrivée en 1619, médecin ordinaire de la ville d'Amberg. Parmi ses ouvrages on en trouve de singuliers au sujet de la dent d'or qu'on prétendoit être venue naturellement à un enfant sicilien nommé Christophe Muller. Ils sont intitulés, I. *Dissertatio de naturâ naturalium et non naturalium, opposita demonstrationi judicii Martini Rulandi de aureo dente. Lipsiæ*, 1586, in-4. II. *De aureo dente pueri Silesii responsio, quâ demonstratur neque dentem, neque ejus generationem esse naturalem*, ibid. 1596, in-8. Il y combat toujours l'opinion de Martin Ruland qui croyoit cette dent naturelle. III. *De naturâ occultorum et prodigiosorum dissertatio ad Jacobum Horstium, quâ respondetur ipsius libello de aureo, qui putabatur dente*. Lipsiæ, 1597, 1598, in-8. IV. *Epistolæ medicæ*. Norimbergæ, 1625, in-8, dans la *Cista medica* de Jean Hornung.

† INGONDE, fille du roi Sigebert, mariée à Herminigilde, prince visigoth, et arien, entreprit et parvint à ramener son époux à la religion cathoolique; mais ce changement le fit condamner à mort par son père Leuvigilde. (*Voyez* ce dernier mot.) Ingonde eut part au malheur d'Herminigilde, et mourut quelque temps après en Afrique, comme les Grecs l'emmenoient prisonnière à Constantinople. Ce fut vers l'an 580.

INGOULT (Nicolas-Louis), jésuite, né à Gisors, mort en 1753, à 64 ans, cultiva le talent de la chaire. Après avoir été applaudi dans la capitale, il prêcha le carême à la cour en 1735, et ne reçut pas moins d'éloges qu'à Paris. La précision, la justesse des plans, la connoissance des mœurs caractérisoient ses *Sermons*; mais on trouvoit un peu d'affectation dans son style et dans ses gestes. C'est lui qui a publié le tome VIII des *Nouveaux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, 1745, in-12. Il y a quelques-uns de ses *Discours* dans le Journal chrétien.

* INGRAM (Robert), théologien anglais, né au comté d'Yorck, mort en 1804, élève d'abord de l'école de Béverley, et ensuite du collége de Corpus-Christi à Cambridge, où il fut boursier, et prit la maîtrise-ès-arts. Son premier bénéfice fut la chapellenie perpétuelle de Bridhurst au comté de Kent. Il obtint ensuite successivement les vicariats d'Orston au comté de Nottingham, de Wormington et de Boxted au comté d'Essex. Ingram a laissé beaucoup d'ouvrages remarquables par leur singularité. I. *Considérations sur les grands événemens des soixante-dix plaies*, ou *Temps auquel le mystère de Dieu sera accompli*, terminé par *la confirmation et l'explication des sept dernières plaies*. Rev. XV, XVI, dernière édition, 1785. II. *Les dix tribus d'Israël en Amérique*, publié originairement par Menasseh Ben Israël, avec des observations, etc., 1792. III. *Explication complète et uniforme des sept fioles de colère*, ou *les sept dernières plaies*, , etc. 1804.

† INGRASSIA ou INGRASSIAS (Jean-Philippe), médecin de Palerme, délivra en 1575 sa patrie de la peste. On a de lui divers livres sur son art. L'un des plus recherchés est sa *Veterinaria medicina*, Venise, 1568, in-4°, et *Commentarii de ossibus*, Palerme, 1603, in-folio. Il mourut en 1580, à 70 ans.

† INGUIMBERTI (Dominique-Joseph-Marie d'), né à Carpentras le 16 août 1683, entra dans l'ordre de S. Dominique. Le désir d'une plus grande perfection, joint à quelques mécontentemens, l'engagea à prendre l'habit de Cîteaux dans la maison de Buon-Solazzo, où son mérite le fit parvenir aux premières charges. Envoyé à Rome pour les affaires de son monastère, il s'acquit l'estime de Clément XII. Ce pontife le nomma archevêque de Théodosie *in partibus* et évêque de Carpentras le 25 mai 1733. Son discernement et ses lumières éclatèrent dans cette place autant que sa charité. Il vécut en simple religieux; mais les richesses qu'il épargna ne furent ni pour lui ni pour ses parens. Il institua les pauvres ses légataires universels, et fit bâtir un vaste et magnifique hôpital; il recueillit la plus riche bibliothèque qui fût en province, et la rendit publique. Il mourut à Carpentras en 1757. Piganiol de La Force, dans sa Description de la France, dit en parlant de Carpentras, « qu'il

n'a vu de remarquable dans cette ville que l'évêque, et la bibliothèque que ce prélat y a fondée... » Inguimberti est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont, I. *Genuinus character Rever. admodùm in Christo patris D. Armandi Joannis Butillierii Rancæi*, in-4°, Romæ, 1718. II. *Traduction*, en italien, de la Théologie religieuse, ou Traité sur les devoirs de la vie monastique, Rome, in-fol. 3 vol. 1731. III. Une autre *traduction*, dans la même langue, du Traité du P. Petit-Didier, sur l'infaillibilité du pape, Rome, in-fol., 1732. IV. Une *Edition* des Œuvres de Barthélemi des Martyrs, avec sa Vie, 2 vol. in-fol. V. La *Vie séparée*, 1727, 2 vol. in-4°, etc.

† INGULPHE, né à Londres en 1030, d'un père qui avoit une charge à la cour d'Edouard-le-Confesseur, et qui le plaça auprès de la reine Editha, dont il fut bien accueilli. En 1051, il passa la mer et obtint la faveur de Guillaume, duc de Normandie, qui le prit pour son secrétaire. En 1064 il fit un voyage à la Terre-Sainte, et à son retour prit l'habit de bénédictin dans le monastère de Fontanelle en Normandie, dont il fut bientôt nommé prieur. Guillaume, appelé au trône par le testament d'Édouard, manda Ingulphe et le nomma abbé de Croyland. Pendant plusieurs années il jouit d'une grande faveur soit auprès du roi, soit auprès de l'archevêque Laufranc; et il fit rebâtir le monastère de Croyland pour lequel il obtint de grands priviléges. Ingulphe mourut en 1109. On a de lui, *Historia monasterii Croylandensis ab anno* 664 *ad* 1091, qui se trouve dans le recueil des historiens de sa ville, imprimé à Londres en 1596. Cet ouvrage a été réimprimé à Francfort en 1601, et à Oxford en 1684; cette dernière édition est la plus complète des trois.

INIGO. *Voyez* JONES.

† INNOCENS (les saints), On appelle de ce nom, dans l'Église, les enfans qu'Hérode, suivant saint Matthieu, dit-on, fit mourir à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Ce tyran espéroit, dit-on encore, envelopper dans ce massacre le nouveau roi des Juifs, dont il avoit appris la naissance par les mages. Le culte des Innocens est très-ancien dans l'Église, qui les a toujours regardés comme les fleurs des martyrs. L'hymne qu'elle leur a consacrée est pleine de graces naïves et touchantes. Voltaire assure qu'aucun ancien auteur n'avoit fait mention du massacre des Innocens; il n'avoit qu'à ouvrir Macrobe qui en parle dans ses *Saturnalia*, livre 2, ch. 4.

† I. INNOCENT Ier (saint), natif d'Albane, élu pape d'un consentement unanime en 402, après Anastase I. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il prit la défense de saint Jean Chrysostôme; qu'il condamna les novatiens et les pélagiens. Après avoir vu Rome en proie aux barbares, et le paganisme rouvrir ses temples, il mourut à Ravenne le 14 février 417. Quelques mois auparavant, il avoit écrit à saint Jérôme, pour le consoler des horribles violences exercées par les pélagiens contre les personnes pieuses dont il prenoit soin. Nous avons de ce saint pontife, dans les Épîtres des papes de D. Coustant, in-fol., plusieurs *Lettres* écrites à différens évêques qui le consultoient sur la discipline ecclésiastique. Il relève beaucoup la dignité du siége de Rome.

II. INNOCENT II, Romain, appelé auparavant *Grégoire*, de la maison des Papis ou Paperescis,

chanoine régulier de Latran, cardinal-diacre de Saint-Ange, monta sur la chaire pontificale le 17 février 1130, après Honorius II. Il ne fut élu que par une partie des cardinaux; l'autre partie donna la tiare au petit-fils d'un juif nommé Pierre de Léon, qui se fit appeler Anaclet II. Celui-ci fut reconnu par les rois d'Ecosse et de Sicile; mais Innocent II le fut par le reste de l'Europe. Ce pontife, opprimé à Rome par la faction d'Arnauld de Brescia, se réfugia en France. Il y tint plusieurs conciles, à Clermont, à Reims, au Puy, etc. De retour à Rome, après la mort de l'antipape Anaclet, et l'abdication de son successeur Victor IV, il assista, en 1139, au second concile de Latran, composé d'environ mille évêques, et y couronna empereur le roi Lothaire, (*Voyez* ce mot, n° II.) Un auteur contemporain, rapportant la harangue que le pape prononça à l'ouverture de ce concile, lui faire dire entre autres choses: «Vous savez que Rome est la capitale du monde; que l'on reçoit les dignités ecclésiastiques par la permission du pontife romain, comme par droit de fief, et qu'on ne peut les posséder légitimement sans sa permission.» On n'avoit point encore vu cette comparaison des dignités ecclésiastiques avec les fiefs. Après le concile, le pape marcha contre Roger, roi de Sicile, qui venoit de subjuguer la meilleure partie de la Pouille. Il fut fait prisonnier par ce prince, et ne recouvra la liberté qu'en donnant à son vainqueur l'investiture de ce royaume. A cette guerre en succéda une autre que les Romains firent aux habitans de Tivoli. Elle avoit été terminée à des conditions raisonnables, lorsque les Romains, assemblés tumultuairement au Capitole, résolurent de rentrer en campagne. Le chagrin qu'en conçut le pape lui causa une fièvre violente, dont il mourut le 24 septembre 1143. Ce fut un foible honneur pour lui que d'avoir, dit-on, après sa mort, la même conque de porphyre qui avoit servi à l'empereur Adrien. Un plus grand honneur fut d'avoir eu des mœurs pures et une partie des vertus de son état. Il s'étoit conduit, pendant quelque temps, par les conseils de saint Bernard, mais il se refroidit ensuite à son égard, et cessa même de lui écrire. « Le pape, en général, dit le P. Fontenay, n'approuvoit pas toujours que saint Bernard entrât aussi avant et aussi ardemment qu'il le faisoit dans bien des affaires, où le poids de sa médiation ne le laissoit pas quelquefois entièrement maître d'en user comme il auroit voulu. » Cependant, comme saint Bernard lui avoit rendu des services essentiels, et donné des avis sages, Innocent II lui devoit de la reconnoissance. Ce pape veilla à Rome sur la justice. On rapporte un serment qu'il faisoit prêter aux avocats, par lequel il paroît qu'il y avoit alors dans cette ville des juges et des avocats gagés par le pape, pour y exercer leurs fonctions gratuitement. *Voyez* son Histoire par D. de Lannes, Paris, 1751, in-12.

† III. INNOCENT III, appelé auparavant Lothaire CONTI, natif d'Anagni, de la maison des comtes de Segni, connu par son savoir, qui lui mérita le chapeau de cardinal, fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre le 8 janvier 1198, à 37 ans, après Célestin III. Son premier soin fut d'unir les princes chrétiens pour le recouvrement de la Terre-Sainte; et afin d'y réussir, il voulut commencer par détruire les hérétiques, et sur-tout les Albigeois, qui habitoient le Languedoc. Il ne ménagea pas plus les monarques que les hérétiques. Philippe-Auguste ayant fait divorce avec Ingelburge, il mit en interdit le royaume de France; il excommunia Jean Sans-

Terre, roi d'Angleterre, qui ménageoit peu les droits du clergé, déclara ses sujets absous du serment de fidélité, et le déposa du trône par une bulle. (*Voyez* aussi EDMOND, n° I.) Il traita de même Raimond, comte de Toulouse. Sous lui, la puissance temporelle des papes fut bâtie sur des fondemens solides. La Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancône, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Il domina, en effet, d'une mer à l'autre. La république romaine n'en avoit pas plus conquis dans ses quatre premiers siècles ; et ces pays ne lui valurent pas ce qu'ils valoient au pape. Innocent III conquit même Rome : le nouveau sénat plia sous lui ; il fut le *sénat du pape*, et non des Romains. Le titre de consul fut aboli. Innocent donna au préfet de Rome l'investiture de sa charge, qu'il ne recevoit auparavant que de l'empereur. Les souverains pontifes commencèrent alors à être rois en effet, et la religion les rendoit, suivant les occurrences, les maîtres des rois. Innocent III se signala encore par la convocation du quatrième concile de Latran en 1215. Ce concile est compté pour le treizième œcuménique. Ses décrets sont fameux chez les canonistes, et ont servi de fondement à la discipline observée depuis. Le troisième canon défend *d'établir de nouveaux ordres religieux*, « de peur que la trop grande diversité d'habits et de règles n'apportât de la confusion dans l'Eglise. » Ce fut cependant sous le pontificat d'Innocent III que l'Eglise vit naître les enfans de saint Dominique et de saint François, les trinitaires et quelques autres. Innocent mourut à Pérouse le 20 juillet 1216, avec la réputation d'un homme aussi vertueux et aussi ardent que Grégoire VII. Dès sa jeunesse il s'étoit fait admirer par ses talens ; et aussitôt qu'il fut pape il les employa à rétablir le bon ordre, et à faire réguer la justice. Il la rendoit toujours par lui-même dans les consistoires publics, dont il rétablit l'usage, et qui attirèrent à Rome bien des causes célèbres. Baluze a publié, en 1682, les *Lettres* de ce pape, en 2 vol. in-fol. Une édition plus complète de ces Lettres se trouve dans la collection de Chartres, publiée par de Brequigny et La Porte du Theil. Elles sont intéressantes pour la morale et pour la discipline : quant aû style, on y trouve l'empreinte de son siècle. Dans celle qu'il écrivit au roi Jean Sans-Terre, en lui envoyant quatre anneaux garnis de pierreries, il y a des allusions un peu singulières. Il l'invite à considérer la forme, le nombre, la matière et la couleur de ces anneaux. La forme, qui est ronde, représente l'éternité, et doit le détacher de toutes les choses temporelles, pour le faire aspirer aux choses éternelles. Le nombre, qui est quatre, désigne la fermeté d'une ame supérieure aux vicissitudes de la fortune, et fondée sur les quatre vertus cardinales. La matière, qui est l'or, le plus précieux des métaux, signifie la sagesse, que Salomon préféroit à tous les biens. La couleur n'est pas moins mystérieuse que le reste. Le vert de l'émeraude annonce la foi ; le bleu du saphir, l'espérance ; le rouge du rubis, la charité ; et le brillant de la topaze, les bonnes œuvres. On a encore de lui trois livres, remplis d'onction et de piété : *De contemptu mundi*, sive *De miseriâ humanæ conditionis*, dont on a plusieurs éditions, une entre autres de Paris, 1645, in-8°. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Cologne, 1575, in-fol., ou Venise, 1578. C'est de lui qu'est la prose, *Veni, sancte Spiritus*, que des écrivains ont attribuée, sans fondement, à Robert I, roi de France. Innocent III a aussi passé pour auteur de l'*Ave, mundi spes, Maria*, et du

Stabat mater dolorosa, qui est de Jacopone da Todi.

IV. INNOCENT IV, SINIBALDE DE FIESQUE, Génois, d'abord chancelier de l'Eglise romaine, honoré de la pourpre en 1227 par Grégoire IX, fut pape le 24 juin 1243, après la mort de Célestin IV. Il obtint le pontificat dans le temps des querelles de Frédéric II avec la cour de Rome. Cet empereur avoit été fort uni avec Innocent, lorsqu'il n'étoit que cardinal ; ils se brouillèrent irréconciliablement dès qu'il fut pape, parce que Frédéric ménageoit peu les droits de l'Eglise, et qu'Innocent croyoit devoir les soutenir. Ce pontife, retiré en France, convoqua, en 1245, le concile général de Lyon, dans lequel il excommunia et déposa Frédéric. Saint Louis, à qui l'empereur se plaignit, n'approuva point des démarches si peu modérées. Il entreprit de réconcilier Frédéric avec le pape, et l'on croit que ce fut le principal sujet de la conférence qu'il eut avec lui à Cluni, à la fin de l'année. Mais il ne put rien obtenir du pontife. Cependant l'empereur menaçoit de venir à Lyon, à la tête d'une puissante armée, « afin, disoit-il, de plaider lui-même sa cause devant le pape... » Innocent étoit comme prisonnier dans cette ville. On avoit déjà pris plusieurs particuliers qui avoient voulu attenter à sa vie. Son palais étoit pour lui un cachot ; il s'y faisoit garder nuit et jour. Saint Louis, en passant par Lyon pour aller à la Terre-Sainte, représenta à Innocent que sa dureté envers Frédéric pouvoit attirer de fâcheuses affaires à la France, pendant qu'il seroit en Orient. Mais le pape répondit : « Tant que je vivrai, je défendrai la France contre le schismatique Frédéric, contre le roi d'Angleterre, mon vassal, et contre tous ses autres ennemis. » La croisade que ce pontife fit prêcher contre Frédéric nuisit beaucoup à celle de la Terre-Sainte ; parce que le pape accordoit la même indulgence, pour y exciter davantage. Cette croisade causa de grands mouvemens en Allemagne. Dans quelques villes on se souleva ouvertement contre les exécuteurs des ordres du pape. Marcellin, évêque d'Arezzo, prélat guerrier, qu'Innocent avoit mis à la tête d'une armée contre l'empereur, fut pris et pendu par ordre de ce prince. La mort de Frédéric, arrivée en 1250, termina ce différent. Le pape quitta Lyon l'année suivante, après y avoir demeuré six ans et quatre mois. De retour en Italie, il fut appelé à Naples pour recouvrer ce royaume. Ses troupes furent battues par Mainfroi, et cette défaite hâta sa mort, arrivée le 13 décembre 1254, à Naples même. Ce pape étoit profond dans la jurisprudence ; on l'appeloit le *Père du droit*. Il a laissé *Apparatus super decretales*, in-folio souvent réimprimé. On prétend que c'est lui qui a donné *le Chapeau rouge* aux cardinaux. Quant au caractère de ce pontife, nous avons tâché de le peindre par les faits dans cet article et dans celui de Frédéric. Il fut du nombre de ces papes qui, malgré leurs vertus, s'imaginèrent, suivant les expressions d'un écrivain ingénieux, « que Rome moderne pouvoit disposer aussi souverainement des couronnes avec des bulles, que l'ancienne Rome l'avoit fait avec des armées. » Une fausse jurisprudence canonique les trompa.

V. INNOCENT V (Pierre DE TARENTAISE), né dans cette province, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, devint archevêque de Lyon, cardinal, enfin pape le 21 février 1276, et mourut le 22 juin de la même année, laissant des *Notes* sur les Epîtres de saint Paul, sous le nom de Nicolas de Goaam, Colo-

gne, 1478, in-fol.; et des *Commentaires* sur le livre des Sentences, imprimés à Toulouse en 1652. Ses ennemis lui imputèrent des erreurs; mais saint Thomas d'Aquin, son confrère, le justifia.

† VI. INNOCENT VI (Etienne d'Albert), cardinal-évêque d'Ostie, puis grand-pénitencier, né près de Pompadour, dans la paroisse de Beissac, au diocèse de Limoges, d'une famille assez obscure, fut d'abord professeur en droit à Toulouse, ensuite évêque de Noyon, puis de Clermont, enfin cardinal, et parvint à la papauté, le 1er décembre 1352, après Clément VI. Il diminua beaucoup la dépense de la maison du pape, que son prédécesseur avoit portée trop haut. Il renvoya les bénéficiers dans leurs bénéfices; fit une constitution contre les commandes; fonda, quatre ans après son exaltation, la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon; travailla avec ardeur à réconcilier les rois de France et d'Angleterre, et mourut le 12 septembre 1362. Il eut, comme Clément VI, trop d'empressement à élever ses parens; mais avec cette différence, que les siens lui firent honneur, et qu'il n'en fut pas de même de ceux de Clément. Innocent VI eut d'ailleurs toutes les qualités d'un bon pape. Ami de la justice, protecteur des gens de lettres, zélé pour les intérêts de l'Eglise, plein de charité. Peut-être ne mit-il pas assez de sagesse dans l'exercice de cette dernière vertu; car les mendians se multiplièrent beaucoup sous son pontificat. Les malheurs de la France excitèrent vivement sa sensibilité. Il la cacha si peu, que les Anglais, après la bataille de Poitiers, en faisoient des plaisanteries. Le père Berthier cite celle-ci, qui n'est, selon lui, ni spirituelle, ni décente: « Le pape, disoient-ils, est devenu français, mais Jésus-Christ est tout anglais.... » On a quelques *Lettres* de lui dans le *Thesaurus* de Martenne.

VII. INNOCENT VII (Côme de Méliorati), né à Sulmone dans l'Abruzze, fut élu pape le 17 octobre 1404, par les cardinaux de l'obédience de Boniface IX, dans le temps du schisme, après avoir juré d'abdiquer le pontificat, si Pierre de Lune lui en donnoit l'exemple. Il oublia sa promesse, fut chassé de Rome par les armes de Ladislas, roi de Naples, rappelé ensuite, et mourut le 6 novembre 1406, regardé comme un savant jurisconsulte.

VIII. INNOCENT VIII (Jean-Baptiste Cibo), noble Génois, grec d'extraction, né en 1432, vécut long-temps à la cour de Naples. Il quitta cette ville, et s'attacha au cardinal de Bologne, frère du pape Nicolas V. Innocent s'éleva peu à peu, fut enfin cardinal et évêque de Melfi. Il mérita et obtint la tiare, le 24 août 1484, par le succes avec lequel il avoit rempli plusieurs commissions importantes sous Sixte IV, dont il étoit dataire. Il parut fort zélé pour la réunion des princes chrétiens contre les Turcs, et se fit remettre par le grand-maître de Malte, Zizime, frère de Bajazet II, action qui valut à Pierre d'Aubusson le chapeau de cardinal. Mais ce zèle prenoit, dit-on, sa source dans l'envie qu'il avoit d'amasser de l'argent, et d'enrichir ses enfans. Avant d'être dans les ordres il en avoit eu plusieurs, dont il ne négligea point la fortune durant son pontificat. Innocent VIII fut un modele de douceur et de bienfaisance. On le vit toujours semblable à lui-même, savant sans faste, pontife sans orgueil, politique impénétrable, et grand pacificateur. Il eut cependant des différens avec les Vénitiens, qui assiégèrent inutilement Ferrare pen-

dant cinq mois, et qui, malgré leurs pertes, obtinrent des princes d'Italie une paix avantageuse. Le chagrin que lui causa cette paix, faite sans sa participation, et qui lui étoit favorable, redoubla les accès de sa goutte, et le réduisit à l'extrémité. Il étoit tombé en apoplexie deux ans auparavant, et il refusa de mettre à exécution le conseil d'un médecin juif, qui prétendoit le guérir en lui faisant boire le sang de trois enfans âgés de dix ans. Il mourut le 28 juillet 1492. Ce pape, savant pour son temps, donna quelques *Traités* sur le sang de Jésus-Christ; sur la puissance de Dieu; sur l'immaculée conception de la Vierge. Il ordonna que ce dogme seroit prêché par toute l'Église, sans cependant qu'on pût accuser d'hérésie ceux qui soutiendroient en particulier l'opinion contraire. Il avoit entrepris de concilier la doctrine de saint Thomas et celle de Scot: « ce qu'il eût eu, dit l'abbé de Choisy, de la peine à exécuter. » Il fit tout ce qu'il put pour assoupir la grande dispute sur les stigmates de sainte Catherine de Sienne. Les jacobins les soutenoient réelles, et les franciscains les nioient. Innocent VII eut le sagesse de leur imposer un silence qu'ils ne gardèrent point. Enfin ce procès fut jugé par Urbain VIII, qui, en réformant le bréviaire romain, y fit insérer une légende où la sainte est honorée des stigmates, mais non visibles, comme celles de saint François. Innocent VIII confirma l'ordre des minimes, la congrégation des augustins déchaussés, et l'ordre de la Conception de la Vierge, institué par Béatrix de Silva. Il condamna plusieurs propositions avancées par Jean Pic de La Mirandole, comme suspectes d'hérésie, ou du moins de témérité. Il aima la justice, et n'éleva à la pourpre romaine que des personnes de mérite.

† IX. INNOCENT IX (Jean-Antoine Facchinetti), né à Bologne en 1519, distingué au concile de Trente, fut fait cardinal par Grégoire XIII, monta sur la chaire de Saint-Pierre le 29 octobre 1591, et mourut deux mois après, sans avoir pu exécuter les grands projets qu'il avoit formés. Son dessein étoit, dit le P. Fabre, de faire nettoyer le port d'Ancône, pour faciliter la navigation, et de creuser un canal près du château Saint-Ange, pour mettre la ville de Rome à couvert des inondations fréquentes du Tibre. Il avoit aussi résolu de délivrer le peuple romain des impôts dont on l'avoit chargé depuis peu, de travailler à la conversion des infidèles, d'extirper les hérésies, et de soulager, par ses libéralités, l'Église du Japon, affligée par le prince régnant; mais la mort vint interrompre tous ces projets. Il cessa de vivre le 30 décembre 1591, après avoir tenu le saint-siége seulement pendant deux mois.

† X. INNOCENT X (Jean-Baptiste Pamphili), Romain, successeur du pape Urbain VIII, le 4 septembre 1644, à l'âge de 72 ans, chassa de Rome les Barberins, auxquels il devoit son élévation. Il est principalement célèbre par sa bulle publiée le 31 mai 1653, contre les cinq propositions de Jansénius. Les propositions y sont qualifiées chacune en particulier. Les trois premières sont déclarées hérétiques; la quatrième fausse et hérétique; et la cinquième sur la mort de Jésus-Christ, fausse, téméraire et scandaleuse. Innocent X mourut le 6 janvier 1655, à 81 ans. L'ascendant qu'il laissa prendre sur lui à Olympia Maldachini sa belle-sœur, qu'il disgracia ensuite pour une raison qui fait honneur à son caractère, et à la princesse de Rossano, sa nièce, lui fit tort dans l'esprit des Romains.

Il avoit cependant d'excellentes qualités : sobre, haïssant le luxe, quoique magnifique dans les dépenses nécessaires ; rendant exactement la justice à ses sujets, et jugeant les affaires avec discernement et célérité.

† XI. INNOCENT XI (Benoît ODESCALCHI), né à Côme dans le Milanez en 1611, passa par différentes dignités, et fut élu pape le 21 septembre 1676. Il avoit porté les armes avant la tiare. Il ne lui resta de son ancien métier qu'une certaine fermeté, qui ne savoit pas s'accommoder au temps. Il se fit toujours un honneur de résister à Louis XIV dans les disputes de la régale, et soutint fortement les évêques qui disputoient ce droit à ce monarque. La querelle fut si vive, qu'il refusa des bulles à tous les Français nommés aux bénéfices, après les assemblées du clergé de 1681 et 1683, de façon qu'à sa mort il y avoit plus de trente églises qui manquoient de pasteurs. Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute sur les franchises du quartier des ambassadeurs ; il excommunia ceux qui prétendoient les conserver. Il fit plus ; en 1689 il s'unit, dit-on, avec les alliés contre Jacques II, parce que Louis XIV protégeoit ce prince. C'est alors qu'un plaisant dit, à ce que prétend un historien, « que pour mettre fin aux troubles de l'Europe et de l'Eglise, il falloit que le roi Jacques se fît huguenot, et le pape catholique. » Ce pontife mourut le 12 août 1689, après avoir condamné Molinos et les quiétistes. Burnet dit qu'il entendoit très-bien l'économie, et son exaltation fut fort utile à la chambre apostolique, épuisée par les prodigalités de ses prédécesseurs. Mais il lui refuse toute autre connoissance. Il prétend qu'il ne savoit pas plus de latin que de théologie. « Si Innocent, ajoute-t-il, haïssoit les jésuites, et paroissoit faire grand cas des jansénistes, ce n'étoit point qu'il eût étudié leurs disputes théologiques ; c'étoit uniquement parce que les premiers exaltoient Louis XIV, et que ce prince n'aimoit pas les autres. » Il faut observer que Burnet avoit de forts préjugés contre l'Église catholique et ses pontifes. Le P. d'Avrigny peint ainsi Innocent XI. « Il avoit l'air chagrin, les manieres fières, le jugement bon, l'esprit pénétrant. Il savoit peu parce qu'il avoit peu étudié. D'ailleurs, il étoit fort homme de bien, se réglant dans la pratique sur des maximes qui étoient austères jusqu'à la dureté ; mais opiniatre dans ses sentimens, inflexible, ne revenant presque point de ses premieres impressions, persuadé qu'elles étoient fondées sur la raison et la justice. » Le satirique Misson renchérit sur d'Avrigny et sur Burnet, en parlant d'Innocent XI, dans son Voyage d'Italie. Il prétend qu'il alléguoit toujours quelque fluxion, pour s'excuser de remplir les fonctions publiques du souverain pontificat. Cette allégation est très-maligne. Innocent XI eut une vieillesse infirme. Est-il étonnant qu'un pape accablé d'années et de maladies se refuse à des fonctions, dont les longues cérémonies exigent de la santé ; et qu'un vieillard, à qui la retraite étoit absolument nécessaire, ne voulût pas sortir de la sienne. Misson devoit-il en conclure qu'il falloit qu'*il y eût quelque chose de particulier dans la religion d'Innocent XI* ? Les historiens les moins favorables aux pontifes romains, Voltaire lui-même, avouent que celui-ci étoit un pape vertueux, et aucun n'a paru douter de son attachement au christianisme. *Voyez* NOSTRE *et* LOUIS XIV.

XII. INNOCENT XII (Antoine PIGNATELLI), Napolitain, d'une famille distinguée, né le 15 mars 1615,

fut employé par les papes dans plusieurs affaires importantes, et élevé aux premières dignités de l'Église. Enfin, le 12 juillet 1691, il succéda dans le souverain pontificat à Alexandre VIII. Ce qu'Innocent XI n'avoit pu faire pour l'abolition du népotisme, celui-ci l'exécuta par sa bulle de 1692. Il avoit toujours joui d'une haute réputation, et son pontificat ne le démentit point. Son élection fut une fête pour les Romains, et sa mort un deuil public. Son amour pour les pauvres étoit si tendre, qu'il les appeloit *ses neveux*. Il répandit sur eux tous les biens que la plupart de ses prédécesseurs prodiguoient à leurs parens. Son pontificat fut marqué, bien malgré lui, par la condamnation du livre des Maximes des Saints de l'illustre Fénélon. Il mourut le 27 septembre 1700. L'état de l'Eglise lui doit la fondation de plusieurs hôpitaux, et l'agrandissement des ports d'Anzio et de Nettuno.

XIII. INNOCENT XIII (Michel-Ange CONTI), Romain, le huitième pape de sa famille, né le 15 mai 1655, fut élu le 8 mai 1721, et mourut le 7 mars 1724, sans avoir eu le temps de signaler son pontificat par des actions éclatantes. Les maladies dont il fut affligé depuis son exaltation, ne lui permirent pas de faire tout ce que son zèle lui inspiroit. A son avènement au trône pontifical, il fit présent au prince Stuart, fils de Jacques III, d'une pension de huit mille écus romains. Comme on le pressoit, à l'heure de la mort, de remplir les places vacantes dans le sacré collége, il répondit : *Je ne suis plus de ce monde*. Duclos prétend que le chagrin d'avoir donné la pourpre à Dubois, qu'il avoit promise sous la condition que la faction de France lui procureroit la tiare, et les intrigues et les ruses dont se servit l'abbé de Tencin, pour avoir lui-même le chapeau, après l'avoir sollicité pour Dubois, conduisit Innocent XIII au tombeau. Cependant il est à croire que Conti auroit été pape, sans aucune manœuvre des négociateurs français, et qu'il auroit obtenu le pontificat par sa naissance et la considération dont il jouissoit.

INO (Mythol.), fille de Cadmus et d'Hermione, avoit épousé Athamas roi de Thèbes, après que Néphélé sa première femme l'eut quitté pour suivre les bacchantes dans les forêts. Ino traita en marâtre les enfans du premier lit, qui étoit Phrixus et Hellé; elle les obligea de s'enfuir et d'implorer la protection de Junon. La déesse, pour punir Ino de ses mauvais traitemens, rendit Athamas furieux, de façon que, dans ses accès, prenant Ino pour une lionne, et les deux fils qu'il avoit eus d'elle pour des lionceaux, il les poursuivoit pour les tuer. Il avoit déjà écrasé Léarque, l'aîné de ses fils, contre un rocher, et auroit traité de même le plus jeune, si sa mère ne l'eût pris entre ses bras, et, dans sa frayeur, ne se fût précipitée avec lui dans la mer. Les poëtes disent que les dieux, touchés de compassion, changèrent Ino en nymphe, que les Grecs révéroient sous le nom de Leucothoé, et les Latins sous celui de Matuta, et que son fils Mélicerte fut appelé Palémon ou Portunus, ou dieu des ports. (*Voyez* ALBUNÉE.) La Grange a puisé dans cette fable le sujet d'une tragédie intéressante.

INSTITOR (Henri), dominicain allemand, nommé par Innocent VIII, en 1484, inquisiteur-général de Mayence, de Cologne, de Trèves, etc., composa, avec Jacques

Springer son confrère, le Traité connu sous le titre de *Malleus maleficiorum*, Lyon, 1484, et réimprimé plusieurs fois depuis, in-8° et in-4°. Cet ouvrage atteste que son auteur n'étoit pas au-dessus de son siècle. On a encore de lui un Traité *De Monarchiâ*, et un autre *Adversùs errores circa Eucharistiam*, Lipsiæ, 1495, in-4°.

† INTAPHERNES, un des sept principaux seigneurs de Perse qui conspirèrent ensemble, l'an 521 avant Jésus-Christ, pour détrôner le faux Smerdis, usurpateur de la couronne. Ce seigneur, fâché de n'avoir pas obtenu le sceptre, s'étant soulevé, Darius le condamna à la mort avec tous ses parens, complices de sa révolte. Avant l'exécution, la femme d'Intaphernes alloit tous les jours à la porte du palais de Darius implorer sa miséricorde. Ce roi, touché de ses larmes, lui accorda la liberté de celui de ses parens qu'elle aimeroit le mieux. Elle demanda la vie de son frère; Darius étonné voulut savoir la raison de ce choix : « Je puis trouver, lui dit-elle, un autre mari et d'autres enfans; mais mon père et ma mère étant morts, je ne puis avoir d'autres frères. » Le roi pardonna à son fils aîné et à son frère, qu'il fit mettre en liberté. Intaphernes et les autres complices périrent par le dernier supplice.

† INTERIAN DE AYALA (Jean), religieux de la Merci, mort à Madrid le 20 octobre 1730, à 74 ans, principalement connu par un *Traité* sur les erreurs où tombent la plupart des peintres lorsqu'ils peignent des sujets pieux. Il leur donne des avis pour les éviter. Son ouvrage est intitulé *Pictor christianus eruditus*, in-fol., Madrid, 1720. On a encore de lui des *Poésies* et *d'autres écrits*. Sa versification est facile, naturelle, mais prosaïque. Il a aussi *traduit* en espagnol l'Institution au droit ecclésiastique par l'abbé Fleury.

INTEVILLE (les trois frères d'). *Voyez* MONTECUCULLI, n° I.

* INTORCETTA (Prosper), Sicilien et jésuite, né en 1625, et mort en 1696 dans la Chine, publia les ouvrages suivants : *Sinarum scientia politico-moralis cum characteribus sinensibus et latinis recondita, et edita soc.* 1667; *Confucius sinarum philosophus, sive scientia sinensis latine exposita; Testimonium de cultu sinensi datum anno* 1688; *Compendiosa narrazione dello stato della missione cinese*, etc.

† INVÈGES (Augustin), né à Siacca en Sicile, jésuite, enseigna d'abord la philosophie et la théologie, quitta ensuite la société, et mourut à Palerme en 1677, à 82 ans. Il est auteur d'une *Histoire* ou *Annales de la ville de Palerme*, 1649, en 3 vol. in-fol., en italien, dont le dernier est rare; et de l'*Historia paradisi terrestris*, 1651, in-4°. On a encore de cet écrivain, l'*Histoire de la ville de Cacabe* en Sicile, aujourd'hui Cacamo, sous le titre de *La Cartagine Siciliana*, etc., imprimée à Palerme en 1661, in-4°. Il dit dans cet ouvrage « que les habitans de Cacamo et ceux de Palerme furent ceux qui chantèrent le premier motet des Vêpres siciliennes, avec l'applaudissement général de tous les historiens. »

INVILLE (Philippe d'), né à Paris, entra chez les jésuites, et y mourut vers l'an 1715 dans la maison professe. Il est connu par un poëme agréable sur les *Oiseaux*, imprimé à Paris, en 1691, in-12.

IO *ou* ISIS (Mythol.), fille d'Inachus et d'Ismène. Jupiter la méta-

morphosa en vache pour la soustraire à la vigilance de Junon ; mais cette déesse la lui demanda, et la donna à garder à Argus. Mercure endormit cet Argus au son de sa flûte, et le tua par ordre de Jupiter. Junon envoya un taon qui piquoit continuellement Io, et qui la fit errer par-tout. En passant auprès de son père, elle écrivit son nom sur le sable avec son pied, ce qui la fit reconnoître. Mais dans le moment qu'Inachus alloit se saisir d'elle, le taon la piqua si vivement, qu'elle se jeta dans la mer. Elle passa à la nage toute la Méditerranée, et arriva en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme, et eut d'elle Epaphus. Les Égyptiens dressèrent des autels à cette divinité vagabonde, sous le nom d'Isis. Jupiter lui donna l'immortalité, et lui fit épouser Osiris. On représente Isis portant sur sa tête, ou de grands feuillages bizarrement assemblés, ou une cruche, ou des tours, ou des créneaux de murailles, ou un globe, ou un croissant, ou enfin une coiffure très-basse. Assez souvent on la trouve dans les anciens monumens avec un enfant qu'elle tient sur ses genoux, ou à qui elle présente la mamelle. Dans d'autres figures, elle est toute couverte de mamelles; dans quelques-unes elle est serrée d'un vêtement qui s'étend depuis les épaules jusqu'aux pieds, et qui est plein de figures hieroglyphiques. On la voit aussi portant à sa main droite la lettre T suspendue à un anneau, ou un sistre, instrument de musique qui a la forme d'un cerceau ovale ; ou enfin une faucille, que quelques auteurs prennent pour une clef. On la confond souvent avec Cybèle. Son culte passa de Grèce à Rome, où on lui bâtit un temple dans le Champ-de-Mars, qui étoit le rendez-vous de toutes les femmes galantes. Ses prêtres, appelés Isiaci, avoient la tête rasée, parce qu'Isis, à la mort de son mari, s'étoit arraché les cheveux de désespoir. Les femmes seules avoient droit de célébrer les fêtes d'Isis, auxquelles elles se préparoient par des sacrifices ; le vin leur étoit défendu pendant le temps qu'elles duroient. *Voy.* PAULINE, n° I.

IODAMIE (Mythol.), prêtresse de Minerve. Etant entrée pendant la nuit dans le sanctuaire du temple, la déesse la pétrifia en lui montrant la tête de Méduse.

IOLAS *ou* IOLAÜS) Mythol.), fils d'Iphicus et neveu d'Hercule, compagnon des travaux de ce héros, brûloit, dit-on, les têtes de l'hydre à mesure qu'Hercule les coupoit. Hébé, pour récompense de ce service, le rajeunit, à la prière d'Hercule, qu'elle avoit épousé dans le ciel.

IOLE (Mythol.), fille, du second lit, d'Euryte, roi d'Œchalie, fut aimée d'Hercule, qui la demanda en mariage. Iole lui ayant été refusée, il l'arracha à son père, qu'il tua, et emmena avec lui sa conquête, après avoir précipité du haut d'une tour son frère Iphite. Déjanire, femme d'Hercule, fut si irritée de cette passion, qu'elle lui envoya la chemise empoisonnée de Nessus, don fatal qui fit périr le héros.

* IOLO-GOCH, barde gallois qui a vécu de l'an 1370 à l'an 1420. Il étoit contemporain de Owen Glendower, qui l'a employé à composer des *chansons guerrières*, pour animer ses compatriotes contre les Anglais.

ION, fils de Xutus et de Créuse, fille d'Erecthée, épousa Hélicé, dont il eut plusieurs enfans, et régna dans l'Attique, qui fut assez long-temps appelée Ionie, de son nom. — On cite aussi un ION, poëte de

Chio, dont les *Tragédies* sont perdues.

IOXUS (Mythol.), petit-fils de Thésée, père des Ioxides en Carie, qui observoient des pratiques singulières dans leurs sacrifices, comme de n'y brûler jamais d'asperges, ni de roseaux, auxquels ils rendoient une espece de culte.

IPHIANASSE (Mythol.), fille de Prœtus, roi d'Argos, accompagna ses sœurs Iphinoé et Lysippe au temple de Junon, pour y insulter cette déesse, en lui soutenant que le palais de leur père étoit plus riche et plus brillant que son temple; d'autres ajoutent qu'elles osèrent préférer leur beauté à la sienne. La déesse, indignée de leur insolence, les changea toutes trois en vaches furieuses.

IPHICLUS (Mytholog.), fils de Philacus et de Péricliméne, et oncle de Jason, célèbre par sa grande agilité, fut un des Argonautes, et accompagna son neveu à la conquête de la toison d'or. — Il y eut un autre IPHICLUS, fils d'Amphitryon, et frère utérin d'Hercule, qui mourut d'une blessure qu'il reçut en combattant avec Hercule contre les Eléens. — Un des princes grecs, père de Protésilas, qui allerent au siége de Troie, avoit aussi ce nom. — *Voyez* encore MELAMPUS.

† IPHICRATE, fils d'un cordonnier, parvint au commandement général des armées d'Athènes. Il battit les Thraces, rétablit Seuthès, allié des Athéniens, et remporta des avantages sur les Spartiates l'an 300 avant J. C. Il se rendit principalement recommandable par son zèle pour la discipline militaire. Il changea l'armure des soldats, rendit les boucliers plus étroits et plus légers, alongea les piques et les épées, et fit faire des cuirasses de lin préparé de façon qu'il se durcissoit, et devenoit aussi difficile à pénétrer que le fer. La paix étoit pour lui l'école de la guerre: c'étoit tous les jours de nouvelles évolutions. Ses soldats, tenus en haleine par de fréquens exercices, étoient toujours prêts à combattre. Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace, et mourut l'an 380 avant J. C. On rapporte plusieurs mots remarquables d'Iphicrate. Un homme qui lui avoit intenté un procès, lui reprochant la bassesse de sa naissance, et faisant extrêmement valoir la noblesse de la sienne: « Je serai le premier de ma race, lui répondit ce grand homme, et toi le dernier de la tienne. » — Un jour, faisant fortifier son camp dans un endroit où il sembloit qu'on n'avoit rien à craindre, il répondit à ceux qui s'en étonnoient: « C'est une mauvaise chose pour un général que de dire: Je n'y pensois pas. » — Un orateur lui ayant demandé ce qu'il étoit, pour avoir tant de vanité: « Je suis, répondit Iphicrate, celui qui commande aux autres. » Ce général athénien dut beaucoup à sa réputation: aussi disoit-il, en marchant contre les barbares: « Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'ils n'aient pas entendu parler d'Iphicrate. »

IPHIGENIE *ou* IPHIANASSE (Mythol.), fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Son père ayant eu le malheur de tuer, en Aulide, un cerf consacré à Diane, la déesse en fut si irritée, qu'elle fit souffler des vents contraires qui suspendirent long-temps le départ de la flotte des Grecs pour le siége de Troie. Agamemnon, au désespoir de ce retard, et ne sachant comment apaiser la colère des dieux, fit vœu de leur immoler ce qu'il y avoit de plus beau dans son royaume. Le sort voulut que ce fût sa fille Iphigénie. On envoya

donc en Grèce, pour tirer la jeune princesse des bras de sa mère, Ulysse, qui, pour y parvenir, feignit qu'il s'agissoit d'en faire l'épouse d'Achille. Aussitôt qu'elle fut arrivée au camp, Agamemnon la livra au grand-prêtre pour l'immoler; mais, dans le moment qu'on alloit l'égorger, Diane enleva cette princesse, et fit paroître une biche en sa place. Iphigénie fut transportée dans la Tauride, où Thoas, roi de cette contrée, la créa prêtresse de Diane, à laquelle ce prince cruel faisoit immoler tous les étrangers qui abordoient dans ses états. Oreste, après le meurtre de sa mère, contraint par les Furies qui l'agitoient à errer de province en province, fut arrêté dans ce pays, et condamné à être sacrifié. Mais Iphigénie, sa sœur, le reconnut à l'instant où elle alloit l'immoler, et le délivra, aussi-bien que Pylade, qui vouloit mourir pour Oreste. Ils s'enfuirent tous trois, après avoir ôté la vie à Thoas, et emportèrent la statue de Diane..... Les anciens sont partagés sur le sacrifice d'Iphigénie. Lucrèce, Cicéron, Virgile et Properce écrivent qu'elle fut réellement immolée; Pausanias, Ovide, Hygin et Juvénal soutiennent le contraire. *Voyez* RACINE, n° I, CRÉBILLON, n° I, *et* GRANGE, n° III.

IPHIMÉDIE (mythol.), femme d'Aloeus, quitta son mari, et se jeta dans la mer pour épouser Neptune, dont elle eut deux fils, nommés Aloïdes.

I. IPHIS (Mythol.), jeune fille de l'île de Crète. Lygde, son père, ayant été obligé de faire un voyage, laissa Téléthuse enceinte d'Iphis, avec ordre d'exposer l'enfant, si c'étoit une fille. Aussitôt que Téléthuse fut accouchée, elle habilla Iphis en garçon. Lygde, de retour, fit élever son prétendu fils, et voulut le marier avec une fille nommée Ianthé. Téléthuse fort embarassée pria la déesse Isis de la secourir; et Isis métamorphosa Iphis en garçon. En reconnoissance d'un si grand bienfait, ses parens firent des offrandes à la déesse, avec cette inscription:

Iphis paya garçon, ce qu'Iphis promit fille.

Vota puer solvit, quæ femina voverat Iphis....

II. IPHIS (Mythol.), jeune homme de l'île de Chypre, se pendit de désespoir de n'avoir pu toucher le cœur d'Anaxarette, qu'il aimoit; et les dieux, pour punir la dureté de cette fille, la changèrent en rocher.

IPHITUS, fils de Praxonides, et roi d'Elide dans le Péloponnèse, contemporain du fameux législateur Lycurgue, rétablit les jeux olympiques 442 ans après leur institution par Hercule, vers l'an 884 avant Jésus-Christ. *Voyez* IOLE.

IRAILH (Augustin-Simon), né au Puy en Velay le 16 juin 1719, embrassa la profession ecclésiastique et devint chanoine de Monistrol. Après avoir fait une tragédie en prose, intitulée *Henri IV*, et *la Marquise de Verneuil*, ou *le Triomphe de l'Héroïsme*, il se livra à l'étude de l'histoire, et publia en ce genre deux ouvrages estimés: le premier a pour titre: *Querelles littéraires*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions de la république des lettres*, Paris, 1761, 4 vol. in-12. La légèreté du style et l'agrément de la narration firent soupçonner que Voltaire avoit eu part à cet écrit; mais l'unité de ton l'a fait restituer à son véritable auteur. II. Le second est une *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, 1764, 2 vol. in-12, écrite également d'une manière brillante et sage. Irailh est mort au mois de mars 1794.

* IRELAND (Samuel), auteur

de Mélanges, né en Angleterre, connu vers la fin du dernier siècle, mort en 1800, exerça d'abord un métier à Londres : mais, comme il avoit du goût pour le dessin et la gravure, il chercha à tirer parti de ces talens en donnant des voyages qu'il ornoit de planches. Ce fut ainsi qu'il publia en 1790 un ouvrage intitulé *Voyage pittoresque en Hollande, Brabant, et partie de la France*. En 1792 il donna une suite de *Vues pittoresques des rives de la Tamise*, in-8°, et en 1793 *les Vues pittoresques des rives de Medway*, enfin, en 1794, il publia *les Eclaircissemens grafiques de Hogarth*. Une affaire d'un autre genre donna encore de la célébrité à Ireland, mais elle lui faisoit moins d'honneur. C'étoit la publication d'une honteuse falsification et supposition de lettres et papiers, qu'il donnoit pour être de Shakespear, 1 vol. in-fol. La fraude fut bientôt découverte. Le fils de cet auteur a publié un précis de l'affaire, et a fait valoir tout ce qu'il a pu imaginer en faveur de son père. Le dernier ouvrage de Ireland a été *les Vues pittoresques* des colléges de justice.

† I. IRÈNE, impératrice de Constantinople, célèbre par son esprit, sa beauté et ses forfaits, née à Athènes, épousa l'empereur Léon IV en 769. Après la mort de son époux, elle gagna la faveur des grands, et se fit proclamer auguste avec son fils Constantin VI Porphyrogénète, âgé de neuf ans. Elle établit sa puissance par des meurtres. Les deux frères de son mari ayant formé des conjurations pour lui ôter le gouvernement, elle les fit mourir. L'empereur Charlemagne menaçoit alors l'empire d'Orient : Irène l'amusa par des promesses, et voulut ensuite s'opposer à ses progrès par les armes; mais ses troupes furent battues dans la Calabre en 788. L'année d'auparavant, elle avoit fait convoquer le deuxième concile de Nicée, contre les iconoclastes; presques tous ces hérétiques se retractèrent. Cependant Constantin, son fils, grandissoit; fâché de n'avoir que le nom d'empereur, il ôta le gouvernement à sa mère, qui le reprit bientôt après, et qui, pour régner plus sûrement, le fit mourir en 797. Ce fut la première femme qui gouverna seule l'empire. Son entrée à Constantinople sur un char brillant d'or et de pierreries, ses largesses au peuple, sur qui elle répandit l'or et l'argent, la liberté donnée à tous les prisonniers, ne la rassurèrent point sur les suites de son usurpation. Elle fit périr les oncles de son fils, et exila quelques ministres. On prétend que, pour mieux s'affermir en Orient et en Occident, elle forma le dessein d'épouser Charlemagne, et que cette alliance étoit sur le point de se conclure, lorsque Nicéphore, qui s'étoit fait déclarer empereur, la relégua dans l'île de Lesbos, où elle mourut le 9 août 803. (*V*. NICÉPHORE, n° III.) Son histoire a été élégamment écrite par l'abbé Mignot, 1762, in-12. *Voyez* aussi l'Histoire du Bas-Empire, T. 14, L. 66.

II. IRÈNE, jeune princesse byzantine, cruellement mise à mort par l'empereur Mahomet II, après que sa beauté eut assouvi les désirs de ce barbare. *Voyez* MAHOMET, n° III, vers le commencement.

† I. IRENÉE (saint), disciple de saint Polycarpe et de Papias, qui eux-mêmes avoient été disciples de saint Jean l'Évangéliste, naquit dans la Grèce vers l'an 130 de J. C. On croit qu'il fut envoyé par son maître dans les Gaules l'an 157. Il fut d'abord prêtre dans l'église de Lyon, et succéda ensuite à Pothin, martyrisé sous l'empire de Marc-Aurèle

l'an 177. Devenu le chef des évêques des Gaules, il en fut la lumière et le modèle. La dispute qui s'éleva entre les évêques asiatiques et le pape Victor Ier donna occasion à Irenée de faire briller ses talens et son amour pour la paix : il n'oublia rien pour la rétablir. Le sujet de la dispute rouloit sur la célébration de la Pâque. Les évêques d'Asie prétendoient qu'on devoit toujours la célébrer le quatorzième jour de la lune de mars ; Victor Ier et les évêques d'Occident soutenoient, au contraire, qu'elle ne devoit être célébrée que le dimanche. Le pape lança les foudres ecclésiastiques contre les prélats qui ne pensoient pas comme lui. Irenée désapprouva l'amertume de son zèle, et exhorta en même temps les adversaires du pontife romain à se conformer à la coutume de l'Église romaine. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet éteignirent cette guerre sacrée. La ville de Lyon devint, par ses soins, une de celles où le christianisme florissoit le plus ; aussi fut-elle distinguée des autres, lorsque la cinquième persécution s'éleva. Un très-grand nombre de chrétiens, à la tête desquels fut Irenée, souffrirent le martyre, l'an 202, sous l'empire de Sévère. Il nous reste de ce prélat *quelques ouvrages* d'un plus grand nombre qu'il avoit écrits en grec, et dont nous n'avons qu'une mauvaise version latine. Son style est serré, net, plein de force, mais sans élévation. Il dit lui-même qu'on ne doit point rechercher dans ses ouvrages la politesse du discours, parce que, demeurant parmi les Gaulois, il est impossible qu'il ne lui échappe plusieurs mots barbares. Son érudition étoit variée. Il connoissoit les poëtes, les philosophes, et sur-tout l'histoire et la discipline de l'Eglise. Il avoit retenu une infinité de choses que les apôtres avoient enseignées de vive voix, et que les évangélistes ont omises. Disciple de Papias, il étoit millenaire comme lui. On doit mettre aussi, parmi les fausses traditions qu'il reçut, l'opinion que J. C. avoit vécu sur la terre plus de 40 ou même 50 ans. L'histoire de l'Evangile atteste le contraire. Son principal ouvrage est son *Traité contre les hérétiques*, en 5 livres : C'est en même temps une histoire et une réfutation des différentes hérésies, depuis Simon-le-Magicien jusqu'à Tatien. De ces 5 livres qui divisent ce Traité, nous avons la moitié du premier livre dans la langue originale de cet évêque : tout le reste n'est qu'une traduction d'un écolier subalterne. Irenée écrivoit sans ménagement contre les hérétiques. « Notre charité, dit-il, leur paroît dure et sévère ; c'est qu'elle perce leurs plaies, pour en faire sortir le venin de l'orgueil qui les enfle. » Ce style-là est plus que sévère. Les éditions les plus recherchées des ouvrages de saint Irenée sont, 1° Celle de Grabe, habile protestant, qui la publia en 1702, avec des notes. (*Voy.* GRABE.) 2° Celle du P. Massuet, bénédictin de Saint-Maur, en 1710, in-fol, avec des fragmens de saint Irenée, cités dans tous les auteurs anciens, de savantes dissertations, et des notes pour éclaircir les endroits difficiles. Depuis cette édition, Pfaff a donné, in-8°, à La Haye en 1715, 4 *Fragmens* en grec et en latin, qui portent le nom de saint Irenée. Le même Pfaff a donné une nouvelle édition de toutes les *Œuvres* du second évêque de Lyon, à Venise en 1734, 2 vol. in-fol. On peut consulter sur ce Père de l'Église le tome II de l'Histoire des auteurs ecclésiastiques de dom Cellier ; et sa Vie par dom Gervaise, Paris, 1723, 2 v. in-12.

II. IRENÉE, nom de deux martyrs différens de celui dont on vient de parler. Le premier, diacre

de Toscane, confessa, au prix de son sang, la foi de Jésus-Christ l'an 275, sous l'empire d'Aurélien. — L'autre, évêque de Sirmich, dans la Pannonie, fut une des victimes de la persécution de Dioclétien et de Maximilien. Il eut la tête tranchée le 25 mars 304, et son corps fut jeté dans la Save.

IRETON, gendre de Cromwel, commandoit l'aile gauche de la cavalerie dans la bataille de Nazeby, donnée le 14 juin 1645. Le prince Robert, qui lui étoit opposé, le battit. Ireton fut blessé et fait prisonnier; mais le roi ayant perdu cette bataille, et ayant été obligé de fuir et d'abandonner ses prisonniers, Ireton recouvra la liberté. Lorsque le parlement d'Angleterre rappela Cromwel d'Irlande en 1650, celui-ci y laissa son gendre, avec la qualité de son lieutenant et de lord député. Ireton prit, après le départ de Cromwel, les villes de Waterford et de Limmerich. La prise de la dernière lui coûta la vie. Il y gagna une maladie pestilentielle, dont il mourut en 1651. Son corps, transporté en Angleterre, fut inhumé dans un magnifique mausolée que sa patrie lui fit bâtir à Westminster parmi les tombeaux des rois. Ireton, peu avant sa mort, ayant su que le parlement venoit de lui assigner une pension de 2000 livres sterling, la refusa en disant: « Le parlement feroit mieux de payer ses dettes que de faire des présens. Je le remercie de celui qu'il m'offre; mais je ne veux point l'accepter, n'en ayant pas besoin. Je serai plus content de lui voir employer ses soins au soulagement de la nation, que de lui voir faire des libéralités du bien public. » En 1660 les cadavres d'Olivier Cromwel, d'Ireton, de Bradshaw, etc., furent tirés de leurs tombeaux, et traînés sur une claie au gibet de Tiburn, où ils furent pendus depuis dix heures du matin jusqu'au soleil couchant, et ensuite enterrés sous le gibet.

* IREVISA (Jean), né en Cornouailles au 14ᵉ siècle, vicaire de Berkeley, au comté de Glocester, a donné une *Traduction du Poly. Chronicon*, qu'il a faite sous la direction de Thomas Berkeley, 1387.

I. IRIARTE (Jean). *Voyez* YRIARTE.

* II. IRIARTE (Ignace), né dans la Biscaye en 1635, mort à Séville en 1685, fut regardé par ses contemporains comme le plus grand paysagiste de son temps. Le célèbre Murillo disoit de lui que, « pour si bien exécuter, il falloit qu'il fût inspiré. » En effet, tous ses *Tableaux*, dont la plus grande partie existe dans les cabinets de Séville, sont achevés.

IRIS (Mythol.), fille de Thaumas et d'Electre, et sœur des Harpies, fut messagère de Junon. Cette déesse la métamorphosa en arc, et la plaça au ciel en récompense de ses services. C'est ce qu'on appelle l'*Arc-en-Ciel*. Junon l'aimoit beaucoup, parcequ'elle ne lui annonçoit jamais de mauvaises nouvelles.

IRMENSUL (Mythol.), dieu de la guerre des anciens Saxons habitant la Westphalie. Charlemagne renversa son temple et son idole sur la montagne d'Eresbourg.

† IRNERIUS, WERNERUS *ou* GUARNERUS, célèbre jurisconsulte, Allemand, suivant les uns, et, suivant d'autres, Milanais, après avoir étudié à Constantinople, enseigna à Ravenne, ensuite à Bologne, l'an 1128. Il eut beaucoup de disciples, devint le père des glossateurs et des commentateurs, et fut appelé *Lucerna juris*. On le regarde comme le restaurateur du droit romain. Il eut

beaucoup de crédit en Italie, auprès de la princesse Mathilde. Il engagea l'empereur Lothaire, dont il étoit chancelier, à ordonner que le droit de Justinien reprît son ancienne autorité dans le barreau, et que le Code et le Digeste fussent lus dans les écoles. Irnérius fut le premier qui exerça en Italie cette profession. Il mourut avant l'an 1150 à Bologne. Ce jurisconsulte introduisit dans les écoles de droit la cérémonie du doctorat. Cet usage passa dans le reste de l'Europe. Les écoles de théologie l'adoptèrent. On prétend que l'université de Paris s'en servit la première fois à l'égard de Pierre Lombard, qu'elle créa docteur en théologie.

* IRPINO (Enée), de Parme, poëte très-agréable, florissoit à la fin du 15e siècle. Il marcha sur les traces de Pétrarque sans l'imiter servilement, et en donnant à ses poésies un caractère particulier qui l'a placé à côté des poëtes les plus célèbres de son temps. En 1520 il publia ses *Poésies* en un volume, et les dédia à Bruno de Parcitadi, de Rimini, bon poëte comme lui. Le *Chansonnier* d'Irpino n'a pas été imprimé et se conserve à la bibliothèque de Parme.

† IRUROSQUE (Pierre), dominicain du royaume de Navarre, docteur de Sorbonne en 1297, s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en perdit la vue. Son principal ouvrage est une *Harmonie Evangélique*, imprimée en 1557, in-fol., sous ce titre : *Series Evangelii*, qui prouve dans cet auteur plus d'érudition que de jugement.

IRUS (Mythol.), mendiant du pays d'Ithaque, faisoit les messages des amans de Pénélope. Ayant insulté Ulysse, qui s'étoit présenté à la porte du palais sous la figure d'un mendiant, ce héros, indigné, lui porta un si grand coup de poing, qu'il lui brisa la mâchoire et les dents. Il en mourut. Sa pauvreté passoit en proverbe chez les anciens : *Pauvre comme Irus*.

* ISA (François d'), patricien et chanoine de Capoue, né en 1572, auteur de l'*Histoire de Capoue*, et de cinq comédies italiennes imitées des Grecs et des Latins, mises au nombre des meilleurs ouvrages de ce genre écrits dans cette langue. En voici les titres : *La Flamina ; la Fortuna ; la Ginevra ; l'Alvida ;* et *le Mal maritato*, publiées sous le nom d'Octave D'ISA son frère. Cet auteur mourut à Rome en 1622, âgé de 50 ans.

I. ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, né l'an 1896 avant Jésus-Christ, sa mère étant âgée de 90 ans, et son père de 100, fut appelé Isaac, parce que Sara avoit ri lorsqu'un Ange lui annonça qu'elle auroit un fils. Isaac, tendrement aimé de son père et de sa mère, étoit fils unique, et Dieu le leur avoit donné dans leur vieillesse. Le Seigneur, suivant l'Ecriture, voulut éprouver la foi d'Abraham, et lui commanda de l'immoler, l'an 1871 avant J. C. Le patriarche étoit sur le point d'égorger cet enfant chéri, lorsque Dieu, touché de la foi du père et de la soumission du fils, arrêta, par un ange, la main d'Abraham. Quand Isaac eut atteint l'âge de 40 ans, Abraham songea à le marier. Eliézer, son intendant, envoyé dans la Mésopotamie pour y chercher une femme de la famille de Laban, son beau-père, amena de ce pays Rebecca, qu'Isaac épousa l'an 1856 avant J. C. Il en eut deux jumeaux, Esaü et Jacob. Quelques années après, il survint dans le pays une grande famine, qui obligea Isaac de se retirer à Gérare, où régnoit Abimelech. Là, Dieu le bénit, et multiplia tellement ses trou-

peaux, que les habitans et le roi lui-même, jaloux de ses richesses, le prièrent de se retirer. Isaac se retira à Bersabée, où il fixa sa demeure. C'est là que le Seigneur lui renouvela les promesses qu'il avoit faites à Abraham. Comme il se vit fort vieux, il voulut bénir son fils Esaü; mais Jacob, par les conseils de Rebecca, surprit la bénédiction d'Isaac, qui étoit aveugle, et qui la confirma lorsqu'il en fut instruit. Ce patriarche, craignant que Jacob ne s'alliât, à l'exemple de son frère, avec une Chananéenne, l'envoya en Mésopotamie pour y prendre une femme de sa race. Il mourut peu de temps après, l'an 1716 avant J. C., à 180 ans.

† II. ISAAC (saint), solitaire de Constantinople au 4e siècle, avoit sa cellule auprès de cette ville. L'empereur Valens, prêt à porter les armes contre les Goths, ayant passé devant cette cellule, Isaac s'écria : « Où allez-vous, Seigneur, vous qui avez fait la guerre contre Dieu ? (Il favorisoit les ariens.) C'est lui qui a soulevé les barbares contre vous, parce que vous avez armé contre lui la langue des blasphémateurs, et que vous avez chassé des maisons religieuses ceux qui chantoient ses louanges. Cessez de lui faire la guerre, et il fera cesser celle qu'on vous fait. Si vous combattez avant de l'avoir apaisé, vous perdrez votre armée, et vous périrez. » — « Je vaincrai, lui dit Valens plein de colère; et je te ferai mourir, comme tu le mérites, pour ta fausse prédiction. » — « Oui, lui dit le saint, je consens que vous me condamniez à la mort, si ce que je vous annonce ne se trouve pas véritable. » Ce prince se vengea en effet de la prédiction, en faisant enfermer le prophète pour le faire mourir à son retour; mais il fut tué dans une bataille en 378. Isaac sortit de prison, et rentra dans sa cellule; il ne la quitta que pour se trouver au concile de Constantinople en 381. L'empereur Théodose lui donna de grandes marques d'estime. Isaac rassembla tous ses disciples dans un monastère au bord de la mer. Il mourut sur la fin du 4e siècle.

* III. ISAAC Ier, fils du patriarche Narsès Ier, fut élu grand-catholicos d'Arménie vers l'an 390, et s'occupa sérieusement de donner aux Arméniens une traduction exacte de la Bible. Il engagea le savant Mesrob à inventer les caractères dont les Arméniens se sont servis jusqu'à présent. La plupart des versions des saints grecs et syriaques ont été faites sous le patriarcat de ce grand homme, qui l'occupa l'espace de 50 ans. Vers le commencement de l'année 415, Isaac fit un voyage en Perse et obtint des ordres de la part d'Isdegerd pour faire cesser la persécution contre les chrétiens de cette contrée. Au retour en Arménie, il envoya quarante jeunes gens à Edesse, à Alexandrie, à Athènes et à Constantinople, pour s'instruire dans les sciences et dans les langues, et rapporter dans leur pays les meilleurs écrits sacrés et profanes. Ce patriarche mourut le 9 septembre 440 de J. C. On a de lui un *Livre de Canons*, *divisé en six parties*, *précédé par autant de Sermons ou Discours préliminaires*. Cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque impériale des manuscrits arméniens, n° 44.

* IV. ISAAC, fils d'Erram, philosophe et médecin, né à Damas, s'acquit une telle réputation dans son art, que Zaïde, vice-roi d'Afrique, le nomma son médecin; Zaïde étant tombé malade, un médecin chrétien, collègue d'Isaac, condamna si opiniâtrément tout ce qu'il ordonnoit, qu'il s'aperçut que

ce médecin n'avoit d'autre vue que de lui ôter la confiance du vice-roi. Il cessa de suivre la maladie de Zaïde, moins par humeur, que par une sorte d'attachement pour lui; car ce seigneur lui ayant demandé la raison de sa conduite, il lui répondit par ces mots remarquables : *la division de deux médecins est plus dangereuse qu'une fièvre tierce.* Isaac, auteur d'un livre *sur la cure des accidens causés par le poison*, mourut l'an de l'hégire 183.

V. ISAAC COMNÈNE, empereur grec, fils de Manuel, préfet de l'Orient, d'une famille illustre originaire de Rome, qui avoit passé à Constantinople avec Constantin, s'étoit consacré aux armes dès sa jeunesse, et il servoit avec distinction en Asie, lorsqu'il fut proclamé empereur, le 8 juin 1057, par les officiers généraux de Michel Stratiotique, qu'ils chassèrent du trône. Simple particulier, il s'étoit signalé par plusieurs exploits guerriers; monarque, il eut les vertus d'un grand prince. Il veilla sur ses ministres, réforma une partie des financiers, borna les moines au nécessaire, et réunit le superflu à son domaine. Cette action irrita le clergé contre lui; et le mécontentement fut encore plus grand lorsqu'il eut envoyé en exil le patriarche Michel. Frappé d'un éclair qui le fit tomber de cheval à la chasse, il se retira, l'an 1059, dans le monastère de Stude, où il fit l'office de portier, après avoir cédé l'empire à Constantin Ducas, qu'il croyoit le plus digne de gouverner. Il mourut deux ans après.

† VI. ISAAC L'ANGE, empereur grec, eut pour père Andronic, fils de Constantin l'Ange, et pour mère Theodora Comnène, fille d'Alexis I. Né si près du trône, il fut mis à la place d'Andronic Comnène, le 12 septembre 1185, après qu'il se fut défait de son prédécesseur. Il sembla vouloir réparer les maux qu'il avoit faits; il rappela les exilés, et les rétablit dans leurs biens. Mais cette lueur d'humanité se dissipa bientôt : il déshonora le trône, et tout le monde conspira contre lui. Alexis, son frère, gagna l'esprit des officiers, et se fit proclamer empereur. Isaac, à cette nouvelle, se sauva : mais on l'arrêta, et on lui creva les yeux l'an 1195. Après la mort d'Alexis, il sortit de prison pour remonter sur le trône; il mourut peu de temps après, en 1204, âgé d'environ 50 ans. C'étoit un prince voluptueux, mou et indolent, pusillanime à la tête des armées, enfant dans le conseil, avare, sans foi, sans honneur et sans religion. Il se faisoit servir sur sa table les vases de l'église, et buvoit dans des coupes d'or qui avoient été consacrées à Dieu, ou suspendues sur le tombeau des empereurs. Incapable de gouverner, il abandonnoit tout le soin des affaires à des vieillards imbécilles, ou à des jeunes gens sans expérience. Maimbourg dit que ce prince donnoit sa confiance à quelque favori, « qui étoit tantôt un vieil eunuque, et tantôt un jeune garçon à peine sorti de l'école, par lequel il se laissoit conduire comme un aveugle. » L'abbé Guyon dit qu'un de ces jeunes garçons apprenoit encore à écrire, lorsqu'il fut fait, par Isaac, premier ministre. Il avoit été marié deux fois. Il eut de sa première femme Alexis IV et deux princesses. Il se maria avec Marguerite, fille de Bela, roi de Hongrie, dont il eut le prince Manuel, à qui Boniface, marquis de Montferrat, et deuxième époux de Marguerite, fit prendre vainement le titre d'empereur.

* VII. ISAAC LE HOLLANDAIS *ou* JEAN-ISAAC LE HOLLANDAIS, de Stoik, village de la Hollande.

Boerhaave qui en parle dans la première partie de sa chimie, prétend qu'il y a eu deux ISAAC, qu'il nomme l'un ISAAC le Hollandais, et l'autre JEAN-ISAAC le Hollandais. Quelques auteurs disent qu'ils étoient frères, d'autres les regardent comme père et fils. Ils vivoient dans le 13e siècle. L'art d'émailler, et celui de colorer les pierres précieuses et le verre, en appliquant de légères plaques métalliques, est de leur invention. On y trouve tout ce qui concerne la fusion, la préparation et la séparation des métaux. On attribue encore à ces artistes, les ouvrages intitulés *Scientia chymiæ. De projectione infinitâ, de mineralibus et verâ metallorum metamorphosi. De vino, de vegetalibus.* Il y a une édition de Middelbourg de quelques-uns de ces traités, qui parut en 1600 in-8°, sous le titre d'*Opera mineralia, sive de lapide philosophico.*

* VIII. ISAAC *dit* BENIMIRAM, fils par adoption de Salomon, roi d'Arabie, vécut, selon les uns, vers l'an 660, selon d'autres, au milieu du 12e siècle. Il a écrit, dit-on, un grand nombre d'ouvrages de médecine; savoir, des *Définitions*, des *Elémens*, des *Diètes générales et universelles*, des *Diètes particulières*, des *Urines*, des *Fièvres*, dix *Livres* de théorie, dix *Livres* de pratique, un traité intitulé *le Viatique*, que Constantin s'est attribué. On en trouve encore quelques autres dans l'édition des *Œuvres* d'Isaac, qui parut à Lyon en 1515, in-fol.; mais le livre de *Diætis*, que Jean Posthius a traduit de l'arabe en latin, fut imprimé séparément à Bâle, en 1570 et 1577, in-8°; à Paris, 1607, et à Anvers, en 1608, in-8°.

* IX. ISAAC (Karo), rabbin, du nombre des juifs qui quittèrent l'Espagne lorsque l'édit de Ferdinand et Isabelle, en 1492, les eut mis dans l'alternative de se faire chrétiens ou de sortir du royaume. Karo se retira en Portugal, d'où s'étant rendu à Jérusalem il perdit en route ses enfans et ses livres. Il vécut dans une profonde solitude, où il composa un ouvrage intitulé *Toledot Jiskach, Génération d'Isaac*, c'est un commentaire en partie littéral et en partie cabalistique sur le Pentateuque, dont il y a eu plusieurs éditions; la première imprimée à Constantinople en 1518, une autre à Mantoue, une troisième à Amsterdam en 1708. Buxtorf attribue au même rabbin un rituel intitulé *Even Haheser, le Rocher de protection.*

X. ISAAC-LÉVITE (Jean), savant juif du 16e siècle, embrassa le christianisme, enseigna la langue hébraïque à Cologne, défendit avec force l'intégrité du texte hébreu, et prouva doctement, contre Guillaume Lindanus, que les juifs ne l'ont point altéré.

XI. ISAAC-LE-RABBIN. *Voyez* NATHAN, n° II.

* ISAACSON (Henri), savant chronologiste, secrétaire du savant évèque Andrews, né à Londres en 1581, mort en 1654, a compilé un immense ouvrage in-folio *sur la chronologie.*

ISABEAU. *Voyez* ISABELLE, n° II, *et* CREST.

† I. ISABELLE, fille de Philippe-le-Bel, roi de France, née l'an 1292, mariée en 1308 à Edouard, prince de Galles, depuis roi d'Angleterre sous le nom d'Edouard II. C'étoit une femme galante qui, après diverses aventures, fut enfermée par ordre de son fils Edouard III dans le château de Rising, où elle mourut après 28 ans de prison. La bizarrerie de

son époux et son attachement à ses mignons contribuèrent beaucoup à la jeter dans la galanterie. Quelques historiens ont prétendu qu'Edouard III avoit avancé les jours de sa mère. Mais c'est une calomnie, puisqu'Isabelle ne mourut qu'à l'âge de 75 ans. D'ailleurs, son fils, en la laissant dans le château où il l'avoit confinée, lui rendit toujours une ou deux visites chaque année, et la fit servir en princesse. *Voyez* CHARLES IV, nº IV; EDOUARD, nºs V *et* VI, *et* MORTIMER.

† II. ISABELLE *ou* ISABEAU DE BAVIÈRE, femme de Charles VI, roi de France, fille d'Etienne, dit *le Jeune*, duc de Bavière, fut mariée à Amiens le 17 juillet 1385. Les historiens français la peignent comme une marâtre, qui avoit étouffé tous les sentimens qu'elle devoit à ses enfans; et comme un flambeau fatal qui alluma la guerre dans le royaume. Etroitement unie avec le duc d'Orléans, qui tiroit à lui toutes les finances du royaume, elle fut accusée d'en envoyer une partie en Allemagne, et d'employer l'autre à son luxe et à ses plaisirs, tandis que le roi, les princes et les princesses ses enfans manquoient de tout. Le connétable d'Armagnac aigrit l'esprit du prince contre la reine, qui fut envoyée prisonnière à Tours. Avant cette disgrace, on parloit publiquement de ses amours avec un jeune seigneur nommé Louis de Bois-Bourdon, lequel, sans avoir le rang du duc d'Orléans, avoit succédé à toute sa faveur. La dignité du trône et l'intérêt du dauphin exigeoient qu'on écartât un pareil scandale. Le roi étant allé un jour sur le chemin de Vincennes, où demeuroit la reine, rencontra, à son retour, Bois-Bourdon, qui alloit au château. Au lieu de s'arrêter, il se contenta de saluer le roi en passant, poussa son cheval et continua son chemin. Le roi, transporté de colère, commanda au prévôt de Paris de courir après lui, et de le conduire au Châtelet. Il fut mis dans un cachot, les fers aux pieds, et on lui donna plusieurs fois la question, sans qu'il avouât rien. Il fut étranglé la nuit, et son corps jeté dans la rivière. C'est ce que les auteurs du temps appellent *Justice souveraine*. Isabeau, captive à Tours, ne respirant que la haine et la vengeance, vint à bout de briser ses fers, et s'unit avec le duc de Bourgogne. Paris fut pris, et les Armagnac furent, avec tous leurs partisans, exposés aux fureurs d'une milice sanguinaire, de la lie du peuple, que la reine autorisoit. Le connétable fut massacré le 12 juin 1418, et Isabelle en témoigna une joie insolente. Après la mort du roi, arrivée le 22 octobre 1422, cette princesse vécut dans l'opprobre, justement haïe des Français, auxquels elle avoit causé tant de maux, et méprisée des Anglais qu'elle avoit favorisés. Elle mourut à Paris, dans l'hôtel de Saint-Paul, le 30 septembre 1435, âgée de 64 ans. La Place lui a fait cette épitaphe:

Reine, épouse coupable, et plus coupable mère,
Après avoir livré le royaume aux Anglais,
Objet de leur mépris, exécrable aux Français,
Ci-gît Isabeau de Bavière.

On dit que, pour épargner les frais de ses funérailles, on l'envoya à Saint-Denys dans un petit bateau, où il n'y avoit que le confesseur et un valet qui l'accompagnoient, et deux bateliers pour ramer. Elle avoit cependant un tombeau et une statue de marbre dans l'église de Saint-Denys, près de son époux Charles VI. On prétend, dit le P. Daniel, que, dans ce monument d'honneur, la figure de louve qu'on a mise à ses pieds n'y est que comme un symbole de sa méchanceté. Bien des gens attribuèrent sa mort à un saisissement que lui causèrent les sanglantes invectives des seigneurs anglais :

ils lui disoient en face « que le roi Charles VII n'étoit point le fils de son époux. » Elle avoit été véritablement fort galante. Le plus célèbre de ses amans fut son beau-frère Louis, duc d'Orléans. Son cœur étoit extrêmement vindicatif, et son esprit plein de travers pernicieux. On ne sait pourquoi le P. Daniel lui donne néanmoins un grand esprit. Les traits qu'on voit d'elle dans toutes les Histoires ne confirment pas cette idée. L'ambition ne suppose pas toujours le talent. Pour satisfaire cette passion, ainsi que celle de la vengeance, elle prit toujours de fausses mesures ; et sa politique ne la conduisit qu'à dégrader sa famille, à ruiner l'état et à traîner une vieillesse honteuse. Cette mère dénaturée mit tout en œuvre pour exclure de la couronne le fils unique qui lui restoit, et pour la faire tomber à Henri V, roi d'Angleterre, qui avoit épousé Catherine, sa sixième fille. *Voy*. HENRI, n° XVIII, CHARLES, n°s VI *et* VII.

† III. ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Espagne, fille de Jean II, née en 1451, épousa, en 1469, Ferdinand V, roi d'Aragon, et hérita des états de Castille en 1474. (*Voyez* HENRI IV l'*Impuissant*, n° XXII.) On lui opposa sa nièce Jeanne, qui avoit des prétentions sur ce royaume; mais le courage d'Isabelle et les armes de son mari la maintinrent sur le trône, sur-tout après la bataille de Toro en 1476. Les états de Castille et d'Aragon étant unis, Ferdinand et Isabelle prirent ensemble le titre de roi d'Espagne. (*Voyez* FERDINAND, n° IX.) Aux graces et aux agrémens de son sexe, dit un historien, Isabelle joignoit l'ame d'un héros, la politique profonde et adroite d'un ministre, les vues d'un législateur, et les qualités brillantes d'un conquérant. Elle se trouvoit toujours au conseil, elle régnoit avec son époux, et voulut toujours être nommée dans tous les actes publics. La conquête du royaume de Grenade sur les Maures, et la découverte de l'Amérique, furent dues à ses encouragemens. On lui a reproché d'avoir été dure, fière, ambitieuse, et jalouse à l'excès de son autorité; mais ces défauts mêmes furent aussi utiles à sa patrie que ses vertus et ses talens. Il falloit une telle princesse pour humilier les grands, sans révolter; pour conquérir Grenade, sans attirer toute l'Afrique en Espagne; pour détruire les vices et les scélérats de son royaume, sans exposer la vie et la fortune des gens de bien. L'Espagne la perdit en 1504. Elle mourut à l'age de 54 ans, ne laissant qu'une fille nommée Jeanne, mariée avec Philippe, archiduc d'Autriche, père de Charles-Quint. Isabelle étoit presque toujours à cheval. Avant de mourir, elle fit jurer à Ferdinand, dont elle n'avoit cessé d'être extrêmement jalouse, qu'il ne passeroit pas à de secondes noces. Le pape Alexandre VI confirma aux deux époux, en 1492, pour eux et pour leurs successeurs, le titre de rois catholiques qu'Innocent VIII leur avoit donné. Ils méritoient ce titre par leur zèle pour la religion catholique, qui leur fit établir l'inquisition en Espagne, l'an 1480. Ce redoutable tribunal, accusé d'être sanguinaire dans une religion qui abhorre le sang, ne fut pas dans ses commencemens exempt de ces reproches. Il condamna comme hérétiques, dans une seule année, plus de 2000 personnes, qui, la plupart périrent par le feu. La crainte d'être dénoncé changea le caractère de la nation, qui devint extrêmement silencieuse et grave, malgré la vivacité que donne un climat chaud et fertile. La cruauté de ce tribunal sanguinaire étoit déjà fort adoucie lorsqu'il fut supprimé.

* IV ISABELLE D'ARAGON, fille d'Alfonse, duc de Calabre, et fils de Ferdinand, roi de Naples, morte en 1524, épousa, en 1489, Jean Galeazzo Sforza. Elle étoit alors mineure, sous la tutelle de son oncle Louis Sforza, qui, en la voyant, en devint amoureux. Comme les nouveaux époux n'avoient encore été mariés que par procuration, Louis Sforza trouva des moyens pour les éloigner l'un de l'autre, et déclara sa passion à Isabelle; mais elle refusa d'y répondre, et exhorta son mari à secouer le joug de son oncle. L'amour de Louis se changea alors en haine; il épousa Alfonsine, fille du duc de Ferrare, femme ambitieuse et entreprenante. Par ses artifices et par les ordres de Louis, Jean Galeazzo fut empoisonné. Louis s'empara de ses états, et Isabelle se réfugia à Naples. Cette ville fut prise par les Français, et Isabelle eut à pleurer toute sa famille. Elle se retira dans une petite ville du royaume de Naples, qui lui avoit été assignée pour son douaire. Cette princesse eut une fille qui a épousé Sigismond, roi de Pologne.

* V. ISABELLE, reine de Hongrie, sœur de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, épousa, en 1539, Jean de Zapole, roi de Hongrie. En 1540, pendant que le roi son mari assiégeoit Fogaras, elle accoucha d'un fils. La joie que Jean Zapole en ressentit fut extrême. A cette occasion, il donna à ses troupes un festin, où lui-même se livra à de tels excès d'intempérance, qu'il en mourut. Isabelle n'étoit pas en état de résister aux forces de Ferdinand d'Autriche, avec qui Jean étoit en guerre. Elle implora le secours de Soliman, sultan des Turcs. Mais ce prince barbare s'empara par une indigne trahison de la capitale des états d'Isabelle, qui fut contrainte de se retirer en Transilvanie. Elle fut ensuite obligée de céder ce pays à Ferdinand, et se retira à Cassovie. Dans la route, elle écrivit sur un arbre cette sentence latine : *Sic fata volunt.* « Ainsi l'ordonne le destin » En 1559 elle recouvra le Transilvanie; mais elle refusa de rendre la couronne à son fils quand il eut l'âge.

VI. ISABELLE DE GONZAGUE. *Voyez* GONZAGUE, n° XXI.

VII. ISABELLE DE DOUVRES. *Voyez* DOUVRES, n° III.

VIII. ISABELLE DE PORTUGAL. *Voyez* ELIZABETH, n° VIII.

IX. ISABELLE DE NAVARRE. *Voyez* JEAN, comte d'Armagnac, n° LXXVI.

X. ISABELLE, *Voyez* ELIZABETH, n° V.

* ISACCHI (Jean-Baptiste), ingénieur, né dans le 16e siècle, fut quelque temps au service du comte Louis Pic de La Mirandole. Son talent dans la mécanique le fit employer fréquemment pour les spectacles et les fêtes qu'on donnoit à cette époque, et il fut appelé à cet effet à Mantoue, à Novellara, à Bologne et dans sa patrie. Il vivoit encore en 1596. On a de lui : *Repertorio de' Segreti*, Reggio, 1575. On trouve dans cet opuscule le catalogue de ses inventions. II. *Invenzioni di Gri. Batista Isacchi di Reggio, nelle quali si manifestano varj secreti, e utili avvisi a persone di guerra, e per i tempi di piacere*, Parme, 1579, in-4°.

† ISAIE ou ESAIE, le premier des quatre grands prophètes, fils d'Amos, de la famille royale de David, prophétisa, suivant l'Écriture, sous les rois Osias, Joatham, Achaz et Ezéchias, depuis l'an 735 jusqu'à l'an 781 avant J. C. Le Seigneur la choisit dès son enfance pour être la lumière d'Israël. Un Séraphin prit

sur l'autel un charbon ardent, et en toucha ses lèvres pour les purifier. Dieu lui ordonna ensuite de se dépouiller du sac dont il étoit couvert, et de marcher nu pendant trois ans et demi, pour représenter plus vivement l'état déplorable auquel Nabuchodonosor devoit réduire le peuple de Juda. Ezéchias étant dangereusement malade, Isaïe alla de la part de Dieu lui annoncer qu'il n'en relèveroit pas. Dieu, touché par les prières et les larmes de ce prince, lui renvoya le même prophète, qui fit en sa présence rétrograder de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz, pour gage de sa guérison miraculeuse. Le roi Manassès, successeur d'Ezéchias, eut moins de vénération pour Isaïe. Choqué des reproches que le saint prophète lui faisoit de ses impiétés, il le fit déchirer par le milieu du corps avec une scie de bois, l'an 681 avant J. C. Il avoit alors environ 130 ans. Isaïe passe pour le plus éloquent des prophètes. Son style est grand et magnifique, ses expressions fortes et impétueuses. St. Jérôme dit que ses écrits sont comme l'abrégé des saintes Ecritures, et un précis des plus rares connoissances ; qu'on y trouve la philosophie naturelle, la morale et la théologie. Parmi les commentateurs de ce prophète, on distingue Vitringa, qui a publié son *Commentaire* en 2 volumes in-folio. M. Bonneville a mis en vers français plusieurs fragmens d'Isaïe.

ISAM. *Voyez* HISCHAM.

ISAMBERT (Nicolas), célèbre docteur et professeur de Sorbonne, natif d'Orléans, enseigna longtemps la théologie dans les écoles de Sorbonne, et mourut en 1642, à 77 ans. On a de lui des *Traités de théologie*, et un *Commentaire* sur la Somme de saint Thomas, en 6 vol. in-fol., qui prouvent autant de savoir que de patience.

* ISARD *ou* ISAR, frère d'un greffier de la chambre de l'édit de Castres, vint à Paris avec Pellisson, son compatriote, vers 1652 ; ils étoient à peu près du même âge, et tous deux firent leur cour à Mademoiselle Scuderi : la moderne Sapho se décida, malgré les avantages de la figure et les qualités extérieurs d'Isard, pour Pellisson, qui abusoit, dit-on, de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Cette préférence ne refroidit point leur amitié, et Pellisson chercha toutes les occasions de rendre service à son rival. Il lui procura la connoissance de Colbert, qui choisit Isard pour accompagner le marquis de Seignelay, son fils, en qualité de gouverneur, lorsque ce jeune ministre fit un voyage dans les cours étrangères. Ils parcoururent l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre ; et au retour, Isard périt par un accident malheureux. Il se trouva mal, et perdit connoissance dans une chambre dont le laquais de M. Seignelay avoit emporté la clef par mégarde ; Isard ne put appeler du secours, et mourut dans l'hôtellerie où il étoit logé vers 1673. Isard est auteur de ce joli impromptu sur lequel un habile musicien avoit fait un air :

Qu'une impatience amoureuse
Est un supplice rigoureux !
Qu'une heure qu'on attend, et qui doit rendre heureuse,
Cause de momens malheureux, etc.

il fut inséré, avec d'autres petites poésies, dans la petite fiction, qui est le seul ouvrage qui nous reste de lui, et qui fut imprimée sous le titre de *La Pistole parlante, ou la métamorphose du louis d'or*, dédiée à mademoiselle de Scuderi, Paris, 1660, in-12 de 48 pages ; quelques exemplaires portent *Lettre galante à mademoiselle de Scu-*

deri, en forme de dialogue, Paris, 1660.

ISAURE (Clémence) institua dans le 14e siècle les Jeux Floraux à Toulouse sa patrie. (*Voy.* LOUBÈRE.) On les célèbre tous les ans au mois de mai. On prononce son éloge, et on couronne de fleurs sa statue de marbre, qui est à l'hôtel-de-ville. Cette fille illustre laissa un prix pour ceux qui auroient le mieux réussi dans chaque genre de poésie: ces prix sont une *violette* d'or, une *églantine* d'argent, et un *souci* de même métal. Catel a prétendu que Clémence étoit un personnage imaginaire; mais il a été réfuté par le savant dom Vaissette.... (*Voyez* l'Histoire du Languedoc de ce bénédictin, tome IV, pag. 198; et surtout la note XIX à la fin du même volume, page 565.) On peut aussi consulter les Annales de Toulouse, par La Faille; et le Mémoire imprimé en 1776, au nom de cette société littéraire contre les entreprises du corps-de-ville, où il est solidement prouvé que l'illustre Toulousaine a existé, qu'elle est l'institutrice des Jeux Floraux, et qu'elle en a assuré à perpétuité la célébration, en laissant de grands biens aux capitouls ou officiers municipaux, à condition qu'ils en feroient l'emploi prescrit.

† ISBOSETH, fils de Saül, régua pendant deux ans assez paisiblement sur les dix tribus d'Israël, lorsque David régnoit à Hébron sur celle de Juda. Abner, général de son armée, auquel il étoit redevable de la couronne, en ayant reçu des sujets de mécontentemens, passa au service de David, et le fit reconnoître pour roi par les dix tribus, l'an 1048 avant J. C. Quelque temps après, deux benjamites assassinèrent Isboseth dans son lit, et portèrent sa tête à David. Ces misérables croyoient faire leur fortune par ce présent; mais le monarque les fit mourir. Le règne d'Isboseth ne dura que sept ans et demi.

ISBRAND (Eberard), né à Gluckstad dans le Holstein, s'attacha au czar Pierre, qui l'envoya comme ambassadeur à la Chine en 1692. La relation de son voyage par Adam Brand de Lubeck parut traduite en français, à Amsterdam, 1699, in-12. Isbrand étoit de retour depuis quatre ans de la Chine, et vivoit encore en 1700.

ISCARIOT *ou* ISCARIOTE. *Voy.* JUDAS, n° V.

† ISDEGERDE Ier, roi de Perse, successeur de Sapor, son aïeul, dont il n'imita pas les vertus, fut débauché, cruel et avare. Il fit la guerre aux empereurs d'Orient, qui refusoient de lui payer le tribut que ses ancêtres exigeoient d'eux. Théodose-le-Jeune traita de la paix avec ce prince. La religion chrétienne fit de grands progrès en Perse sous son règne; mais le zèle indiscret d'un évêque nommé Abdas excita une persécution, qui commença en 414, et qui dura près de trente ans. (*Voyez* ABDAS.) Isdegerde, mort vers l'an 420, éprouva, suivant les historiens persans, les effets de la vengeance divine. Il fut tué, disent-ils, par un coup de pied d'un cheval, trouvé par hasard à la porte de son palais, et qui disparut aussitôt. Ce conte ridicule a été rejeté par les historiens sensés.

I. ISÉE, orateur célèbre, né à Chalcis dans l'île d'Eubée, passé à Athènes vers l'an 344 avant J. C., y fut disciple de Lysias et maître de Démosthènes. Ce prince de l'éloquence grecque s'attacha à lui plutôt qu'à Isocrate, parce qu'il avoit de la force et de la véhémence, tandis que son rival n'étaloit que de vains ornemens. Un avantage qu'il eut

encore sur Isocrate, c'est qu'il tourna l'art de la parole du côté de la politique. Nous avons dix *Harangues* de lui dans les anciens Orateurs grecs d'Etienne, 1575, in-fol.

II. ISÉE, autre orateur grec, venu à Rome à l'âge de 60 ans, vers l'an 97 de J. C., fut les délices et l'admiration de tous ceux qui avoient conservé le bon goût de l'éloquence. Pline-le-Jeune dit dans ses Lettres qu'il ne se préparoit jamais, et qu'il parloit toujours en homme préparé. Rien n'égaloit, selon le même écrivain, la facilité, l'élégance et la variété de ses expressions. D'après ces éloges, la perte de ses *Ouvrages* est un malheur pour les lettres.

ISELIN (Jacques-Christophe), *Iselius*, né à Bâle en 1681, obtint la chaire d'histoire et d'antiquités de cette ville, ensuite celle de théologie, et la place de bibliothécaire. Il vint à Paris en 1717, et s'y acquit l'estime et l'amitié des savans. Il avoit dessein d'aller en Angleterre et en Hollande; mais l'université de Bâle l'ayant nommé recteur, il fut obligé de retourner dans sa patrie. Peu de temps après, l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris lui donna le titre d'académicien honoraire étranger, à la place de Cuper. Iselin mourut le 14 avril 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *De Gallis Rhenum transeuntibus, carmen heroïcum*, 1696, in-4°. II. *De Historicis latinis melioris ævi Dissertatio*, 1697, in-4°. III. Un grand nombre de *Dissertations* et de *Harangues* sur différens sujets. IV. Plusieurs *ouvrages de controverse*, qui sont aujourd'hui entièrement oubliés. L'auteur, en commerce de lettres avec une partie des savans de l'Europe, les aidoit de ses conseils et de ses recherches. Il fournit beaucoup de pièces au célèbre Lenfant pour son Histoire du Concile de Bâle. La plus grande partie de son temps étoit emportée par ses correspondances; mais il ne le regrettoit pas lorsqu'il pouvoit être utile.

ISEMBURGE. *V.* INGELBURGE.

I. ISIDORE DE CHARAX, auteur grec du temps de Ptolomée-Lagus, vers l'an 300 avant J. C., a composé divers *Traités historiques*, et une *Description de la Parthie*, que David Heschélius a publiée. Elle peut être utile. On la trouve aussi dans les Petits Géographes d'Oxford, 1703, 4 vol. in-8°.

II. ISIDORE D'ALEXANDRIE (saint), né en Egypte vers l'an 318, passa plusieurs années dans la solitude de la Thébaïde et du désert de Nitrie. Saint Athanase, qui lui avoit conféré la prêtrise, le chargea de recevoir les pauvres et les étrangers. Cette fonction lui a fait donner le nom d'*Isidore l'Hospitalier*. Il joignit à une vie austère un travail continuel. Il défendit avec zèle la mémoire et les écrits de saint Athanase contre les ariens. Isidore se brouilla dans la suite avec Théophile d'Alexandrie, et ce patriarche le chassa du désert de Nitrie et de la Palestine, avec trente autres solitaires. Il se réfugia à Constantinople l'an 400, et y mourut en 403.

III. ISIDORE DE CORDOUE (saint), évêque de cette ville sous l'empire d'Honorius et de Théodose-le-Jeune, composa des *Commentaires* sur les Livres des Rois. Il dédia cet ouvrage vers 412 à Paul Orose, disciple de saint Augustin. On le nomme aussi *Isidore l'Ancien*, pour le distinguer d'*Isidore-le-Jeune*, plus connu sous le nom d'Isidore de Séville. *Voy.* n° V.

† IV. ISIDORE DE PELUSE (saint), ainsi nommé parce qu'il

s'enferma dans une solitude auprès de cette ville, florissoit du temps du concile général d'Ephèse, tenu en 431, et mourut le 4 février 440. Saint Chrysostôme avoit été son maître. Isidore forma des disciples à son tour, et les conduisit avec prudence. Il reprenoit les uns avec douceur, les autres avec fermeté. « On ne gagne pas, disoit-il, tout le monde par les mêmes moyens, comme les mêmes remèdes ne guérissent pas toutes les maladies. » Nous avons de lui *Cinq livres de Lettres* en grec, et quelques autres *Ouvrages*, dont la meilleure édition est celle de Paris, donnée par André Schot en 1538, in-fol., en grec et en latin. Le style en est précis, élégant et assez pur. On y trouve de la précision et de la solidité. Christ. Aug. Heumann a publié, à Guettingue en 1737, une Dissertation, *Epistolas Isidori Pelusiotæ maximam partem esse confictas*. Ce saint est connu aussi sous le nom d'*Isidore de Damiette*.

† V. ISIDORE DE SÉVILLE (saint), fils d'un gouverneur de Carthagène en Espagne, et frère de Léandre, évêque de Séville, fut choisi, après la mort de ce prélat, pour son successeur en 601. Pendant près de 40 ans qu'il occupa ce siége épiscopal, il fut le père des pauvres, le consolateur des malheureux et l'oracle de l'Espagne. Il mourut le 4 avril 636, dans un âge avancé. Le concile de Tolède, tenu en 653, l'appelle le *Docteur de son siècle, et le nouvel ornement de l'Eglise*.... Isidore avoit présidé à un grand nombre de conciles assemblés de son temps, et en avoit fait faire les réglemens les plus utiles. Il existoit dans la belle bibliothèque de M. Laserna Santander de Bruxelles un manuscrit précieux, intitulé *Vera et genuina collectio veterum canonum Ecclesiæ Hispaniæ, à divo Isidoro Hispalensi adornata et ad mss. codd. antiqq. fidem exacta et castigata, studio et operâ Andreæ Burriel, soc. Jes. theol.*, 4 vol. in-fol. Sans la révolution, M. Laserna eût publié cet ouvrage dont il a fait une excellente préface, imprimée à la suite du Catalogue de sa bibliothèque. Il regarde ce manuscrit comme la vraie collection des canons de saint Isidore de Séville, par laquelle s'est gouvernée invariablement l'Eglise d'Espagne jusque vers la fin du 12e siècle. C'est, dit-il, la collection la plus pure, la plus ample et la mieux ordonnée qui ait jamais existé dans les églises d'Orient et d'Occident. Il ne faut pas la confondre avec la trop fameuse collection de canons, forgée vers la fin du 8e siècle dans l'empire franco-gallican, connue sous le nom de Collection d'Isidore Mercator, et pleine de fausses décrétales : nous en parlerons dans l'article suivant. Il n'existe de celle-ci qu'une seule édition, publiée à Paris en 1524 par les soins de Jacques Merlin, in-fol. Cet ouvrage n'a de prix que lorsque les exemplaires sont en vélin. Outre les canons dont nous venons de parler, on a encore d'Isidore de Séville plusieurs compilations qui décèlent beaucoup de savoir, mais peu de goût. Les principales sont, I. *Vingt livres des Origines* ou *Etymologies*. II. Des *Commentaires* sur les livres historiques de l'ancien Testament. III. Un *Traité*, assez curieux, *des Ecrivains ecclésiastiques*. IV. Un *Traité des Offices ecclésiastiques*, intéressant pour les amateurs de l'antiquité et de l'ancienne discipline. Isidore y marque *Sept Prières du Sacrifice*, qui se trouvent encore, avec le même ordre, dans la Messe mosarabique, qui est l'ancienne liturgie d'Espagne, dont ce saint est reconnu pour le principal auteur. L'édition du Missel, 1500, in-folio, et celle du Bré-

viaire, 1502, in-folio, imprimées par ordre du cardinal Ximenès, sont fort rares. On a fait paroître à Rome, en 1740, in-fol., un Traité sur cette liturgie. V. Une *Règle* qu'il donna au monastère d'Honori. Il y dit « qu'un moine doit toujours travailler, suivant le précepte et l'exemple de saint Paul et des patriarches.... Il ajoute, que ceux qui veulent lire sans travailler, montrent qu'ils profitent mal de la lecture, qui leur ordonne le travail. » VI. Une *Chronique depuis Adam jusqu'en* 626, utile pour l'Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves, quoique l'auteur montre peu de choix dans les faits et trop de crédulité. VII. Un Traité *De viris illustribus*. Les meilleures éditions de ces différens ouvrages sont celles de dom du Breuil, bénédictin, Paris, in-fol., en 1601, et Cologne, 1617; et d'Averalo, qui a été publiée en 7 vol. in-fol., à Rome, de 1697 à 1803, par les soins et aux frais de l'archevêque de Tolède. G. Gheerman, dans une savante note qui se trouve parmi celles sur l'Anthologie latine de Burman, tom. II, pag. 325, observe que l'on a oublié de mettre dans la collection des Œuvres d'Isidore deux *Hymnes* à sainte Agathe, qui se trouvent dans les *Acta Sanctorum* d'Anvers, sur le 5 février, p. 596.

VI. ISIDORE Mercator ou Peccator, auteur d'une *Collection de Canons* long-temps attribuée à Isidore de Séville, vivoit, à ce qu'on croit, au 8e siècle. Ce recueil renferme les fausses décrétales de plus de soixante papes, depuis saint Clément jusqu'au pape Sirice, et les canons des conciles convoqués jusqu'en 683. Riculfe, archevêque de Mayence, l'apporta d'Espagne, et en fit diverses copies, qu'il répandit en France vers l'an 790 ou 800. On y trouve plusieurs Lettres décrétales, attribuées aux papes Clément, Anaclet, Evariste, et aux autres jusqu'à saint Silvestre; mais elles contiennent des caractères visibles de fausseté. On y fait parler ces pontifes dans le mauvais style du 8e siècle; les dates sont presque toutes fausses; tout y est plein de fautes contre l'histoire, la géographie et la chronologie; on y suppose d'anciens canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un seul concile provincial sans la permission du pape, et que toutes les causes ressortiront à lui. Ce fut aussi depuis la publication de la compilation indigeste du faussaire Isidore, que les appellations à Rome se multiplièrent dans l'Eglise latine. Ce fut sur ces fausses décrétales que s'établit une nouvelle jurisprudence canonique, parce que l'ignorance et le défaut de critique les firent passer pour vraies. L'imposture qui les avoit fabriquées étoit grossière; mais c'étoient des hommes grossiers qu'on trompoit. L'ouvrage d'Isidore abusa les hommes pendant huit siècles; et enfin, quand l'erreur a été reconnue, les usages et les changemens qu'elle avoit introduits dans certains points de la discipline ont subsisté dans une partie de l'Église : l'antiquité leur a tenu lieu de vérité. Les savans pourront consulter, sur les fausses décrétales, l'excellent ouvrage de Blondel, intitulé *Pseudo-Isidorius et Turianus vapulantes*, et sur-tout ce qu'a dit le judicieux Fleury dans ses Discours III, IV et VII, sur l'Histoire ecclésiastique. Outre les preuves de supposition des décrétales rapportées plus haut, il y en a une décisive. Le fabricateur, dans toutes les citations des passages de l'Ecriture se sert de la Vulgate, version faite par saint Jérôme. Donc les pièces qu'il cite sont plus récentes que ce Père de l'Église. D'ailleurs, elles n'ont aucun rapport avec l'état de l'Eglise, tel qu'il étoit

dans les temps où on les suppose écrites.

VII. ISIDORE DE ISOLANIS, dominicain milanais, dans le 16e siècle, célèbre par ses opinions singulières et hardies, qui font rechercher ses ouvrages, imprimés à Milan en 1517, in-fol. Les principaux sont, I. *De imperio militantis Ecclesiæ*, ouvrage rare et curieux. II. *Disputationum catholicarum libri V*. Il y traite de l'enfer, du purgatoire et des indulgences. Ce livre est encore plus recherché que le précédent. III. *De principis institutione*.

* VIII. ISIDORE DE ST.-JOSEPH, selon les uns de Douay, selon d'autres de Dunkerque, entré dans l'ordre des carmes à Douay l'an 1622, enseigna la philosophie et la théologie aux Pays-Bas, et la controverse à Rome, fut fait consulteur du saint-office, procureur-général de la congrégation d'Italie de son ordre en 1650, et définiteur-général en 1656. Il étoit versé dans les langues et dans l'histoire de son ordre. Il mourut à Rome l'an 1666. On a de lui, I. *Vita et epistolæ spirituales Joannis à Jesu Mariâ carmelitæ*, Rome, 1649, in-24. II. *S. Gregorii Decapolitæ sermo nunc primum editus*, grec et latin, avec des notes, Rome, 1642. III. Une *Histoire des carmes de la congrégation d'Italie*, publiée en 1671, en 2 vol. in-fol., par le P. Pierre de Saint-André.

* IX. ISIDORE DE MILET, architecte, au 6e siècle, fut considéré comme un artiste célèbre ; mais ce qui rend sa réputation impérissable, c'est la part qu'il eut, avec Anthémius, à la construction de la superbe église de Sainte-Sophie à Constantinople, et de tous les édifices que l'empereur Justinien fit élever dans cette ville et dans les différentes parties de ses états. — Isidore de Milet eut un neveu surnommé ISIDORE DE BYSANCE, parce qu'il étoit né à Constantinople. Ce dernier, quoique fort jeune, bâtit, avec un artiste de son âge (Jean de Milet), la ville de Zénobie dans la Syrie, avec un succès tel qu'ils s'acquirent la réputation des deux meilleurs architectes de leur temps. *Voy.* ANTHÉMIUS, n° II.

† ISINGRINIUS (Michel), exerça l'art de l'imprimerie à Bâle en concurrence avec le célèbre Oporin, et donna, après Alde-Manuce, *une édition complète* des Œuvres d'Aristote en grec, avec Jean Bébelius son beau-père. Celle qu'il en fit paroître seul, en 1550, et de laquelle parle Conrad Gessner dans une épître dédicatoire adressée à cet imprimeur, est préférée à celle d'Alde-Manuce, tant pour la beauté des caractères et du papier, que par les figures dont elle est enrichie. Elle fut donnée d'abord en latin, et ensuite en allemand. Isingrinius imprima aussi plusieurs ouvrages de médecine, entre autres, *Leonharti Fuchsii medici stirpium historia*, et d'*autres Ouvrages*, comme on le voit dans la dédicace du second livre des Pandectes de Gessner, *De dialecticâ*.

ISIS. *Voyez* Io, qui, suivant les Grecs, étoit la même qu'Isis. Il est probable cependant que le culte de cette divinité étoit né en Egypte avant d'être connu dans la Grèce.

* ISLA, célèbre jésuite espagnol, se rendit en Italie à l'époque de la suppression de son ordre, et se fixa à Bologne, où il mourut en 1783. Frappé des faveurs et des sottises que certains orateurs sacrés débitoient dans leurs discours, et pour éloigner de la chaire les prédicateurs indignes d'y monter, il imagina un roman très ingénieux, intitulé *Storia del famoso fra Geruddio di Campazas*, ouvrage qu'il traita

avec une imagination féconde et riche, plein d'esprit et de bons mots, d'un style agréable, et qu'on met à coté de don Quichotte et de Guzman d'Alfarache. Le héros est le curé Labon, dont les prédications ridicules font le sujet du roman et offrent d'utiles leçons aux orateurs sacrés. Cet ouvrage a placé Isla au rang des auteurs originaux, et a singulièrement contribué à reformer l'éloquence de la chaire en Espagne; il a été traduit en anglais. On en a une édition en 2 vol. in-4° avec la date supposée de Madrid.

ISLE-ADAM (l'). *Voyez* VILLIERS, nos I *et* II.

† I. ISMAEL, fils d'Abraham et d'Agar, naquit l'an 1910 avant J. C. Ayant un jour maltraité son frère Isaac, Sara obligea Abraham de le chasser avec sa mère Agar. Ces deux infortunés se retirèrent dans un désert, où Ismaël, dit l'Ecriture, étoit prêt à mourir de soif, lorsqu'un ange du Seigneur apparut à Agar. Il lui montra un puits plein d'eau, dont ils burent. Ils continuèrent leur chemin, et s'arrêtèrent au désert de Pharan. Ismaël épousa une Egyptienne, dont il eut douze fils, desquels sortirent les douze tribus des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. Ses descendans habitèrent le pays qui est depuis Hévila jusqu'à Sur. Ismaël se trouva présent à la mort d'Abraham, et le porta avec Isaac dans la caverne du champ d'Ephron. Il mourut l'an 1773 avant J. C. C'est de lui que sont supposés descendre les Arabes et les Agaréniens, les Ismaélites, les Sarrasins et quelques autres peuples. Mahomet, dans son Alcoran, se fait gloire d'être sorti de la famille d'Ismaël.

† II. ISMAEL Ier, premier sophi de Perse, petit-fils, par sa mère, d'Usum-Cassan, rétablit l'empire persan l'an 1499, en se disant descendu d'Ali, gendre du faux prophète Mahomet, et en donnant une nouvelle explication à l'Alcoran. C'est ce qui a formé deux sectes parmi les Mahométans, qui se regardent mutuellement comme hérétiques. Ismaël commença son règne vers l'an 1505, et mourut en 1523, après avoir remporté diverses victoires sur ses ennemis. Pour établir plus solidement son trône, il sollicita les princes chrétiens de joindre leurs armes aux siennes contre les Ottomans; mais le temps des croisades étoit passé. Ses successeurs prirent, à son exemple, le titre de *Sophi*, parce que ce mot, en langue persienne, veut dire *laine*: c'est de cette matière que les princes persans faisoient leurs turbans. Il laissa quatre fils.

III. ISMAEL II *ou* SCHAH-ISMAEL, sophi de Perse, succéda à Thamas en 1575. On le tira de sa prison pour le mettre sur le trône, où il s'affermit par la mort de huit de ses frères, qu'il fit égorger; mais, après un règne de deux ans, il fut empoisonné par une de ses sœurs, parce qu'il paroissoit avoir trop d'inclination pour la religion des Turcs, que les Persans regardent comme des hérétiques. Il avoit plus de 50 ans.

† I. ISMÉNIAS, célèbre musicien de l'antiquité, né à Thèbes, ayant été fait prisonnier par Athéas, roi des Scythes, joua de la flûte devant lui, en présence de ses courtisans. Ceux-ci, enchantés, le comblèrent d'éloges; mais le roi, tournant leur admiration en ridicule: « J'aime mieux, dit-il, les hennissemens de mon cheval que les sons de cette flûte », jugement qui ne diminuoit rien de l'estime due aux talens d'Isménias, mais qui supposoit dans ce roi ou beaucoup de férocité, ou un vice d'organisation.

II. ISMÉNIAS, chef des Béotiens, ayant été envoyé par ses concitoyens en ambassade à la cour de Perse, les servit utilement, après avoir éludé une difficulté relative au cérémonial. Il fut averti « qu'il ne pouvoit parler au grand roi, s'il ne l'adoroit. » Quoiqu'il eût résolu de ne pas déshonorer le nom grec par cette bassesse, il se fit présenter, et, en entrant dans la salle où le roi l'attendoit, il laissa tomber sa bague sur le carreau. L'inclination qu'il fit pour la ramasser passa pour un acte d'adoration. Le roi, satisfait, écouta favorablement Isménias; et il crut ne devoir rien refuser à un homme qui lui avoit rendu, sans difficulté, un honneur que tous les autres Grecs s'opiniâtroient à lui refuser.

ISOCRATE, né à Athènes l'an 436 avant J. C., fils d'un artiste de cette ville qui amassa, en fabriquant des instrumens de musique, assez de bien pour être en état de lui donner une excellente éducation. Isocrate répondit aux soins de son père : il devint, dans l'école de Gorgias et de Prodicus, un des plus grands maîtres dans l'art de la parole; mais il ne put jamais parler en public dans les grandes affaires de l'état; la foiblesse de sa voix et sa timidité l'en empêchèrent. Il ouvrit à Athènes une école d'éloquence, qui fut une pépinière d'orateurs pour toutes les parties de la Grèce. « Il en sortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, une foule de personnages illustres. Si ses leçons furent utiles aux disciples, elles ne furent pas moins lucratives pour le maître. Gorgias de Léontium avoit dû à l'enseignement de la rhétorique une fortune qui le mit en état de décorer le temple de Delphes d'une offrande qui eût honoré la magnificence d'un monarque; Isocrate ne fut pas moins heureux; il amassa plus d'argent qu'aucun sophiste de son siècle, quoiqu'il n'exigeât rien des citoyens d'Athènes. Le fils d'un roi lui donna soixante mille écus pour un discours où il prouvoit très-bien qu'*il faut obéir au prince*. Bientôt après il en composa un autre, où il prouvoit au prince qu'*il doit faire le bonheur de ses sujets*. On venoit à lui de toutes parts. Egalement doué du talent de bien écrire et de celui de bien enseigner, il donnoit à la fois le précepte et l'exemple. Dans ce qui nous reste de lui, on voit un style doux, coulant, agréable, plein de graces naturelles, ni trop simple, ni trop orné. Ses pensées sont nobles, ses expressions fleuries et harmonieuses. Cependant Aristote, apparemment jaloux de ses succès, n'en parloit qu'avec mépris. « Il est honteux de se taire, disoit-il, lorsqu'Isocrate parle. » Cicéron n'en pensoit pas de même. Isocrate est le premier, suivant lui, qui ait introduit dans la langue grecque ce nombre, cette cadence, cette harmonie qui en font la première des langues. Denys d'Halicarnasse compare son éloquence avec celle de Lysias, et dit qu'il ne le cède point à ce dernier pour la pureté du langage, pour l'attention à ne se servir que des mots usités de son temps, sans se permettre jamais d'expressions vieillies; mais il reproche à sa diction grave et pompeuse une marche trop traînante, trop pénible. Quant à l'invention et à la disposition, il le trouve infiniment supérieur à Lysias. Le même critique le loue surtout pour le choix de ses sujets, toujours nobles, toujours dirigés vers l'utilité publique. L'illustre Fénélon ne pensoit point aussi favorablement d'Isocrate; il méprisoit des discours de parade où il ne croyoit trouver qu'une vaine pompe de mots. Isocrate n'étoit pas moins bon citoyen qu'excellent rhéteur. La nou-

velle de la défaite des Athéniens par Philippe, à la bataille de Chéronée, le pénétra d'une douleur si vive, qu'il ne voulut pas survivre au malheur de sa patrie. Il mourut du chagrin que lui causa cet événement funeste, l'an 338 avant J. C., après avoir passé quatre jours sans manger. On lui érigea deux statues, et on éleva sur son mausolée une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle étoit placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Ce sophiste désapprouva hautement la condamnation de Socrate. Le lendemain de sa mort, il parut en habit de deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple, assassin d'un philosophe qui faisoit sa gloire. « Des hommes, qui parloient de vertus et de lois en les outrageant, dit Thomas, ne manquèrent pas de le traiter de séditieux, lorsqu'il n'étoit qu'humain et sensible. » Nous avons de lui trente-une *Harangues*, traduites du grec en latin par Jérôme Wolfius. Toutes les *Œuvres* d'Isocrate furent imprimées par Henri Etienne, in-fol., 1593, réimprimées en 1604, in-8°. Elles contiennent ses *Harangues* et ses *Lettres*. L'imprimeur y joignit la traduction de Wolfius, ses remarques propres, et quelques fragmens de Gorgias et d'Aristide. On estime aussi l'édition des Aldes, 1513 et 1534, in-fol.; et celle de Londres, 1749, en 2 vol. in-8°. On a donné à Cambridge, pour l'usage des classes de l'université, une excellente édition de quatorze Harangues choisies d'Isocrate, 1729, in-8°. On y a joint des variantes et une nouvelle version, avec de savantes remarques. Les littérateurs pourront consulter les recherches de l'abbé Vatry sur les autres écrits qu'Isocrate avoit composés. On les trouve dans le tome 13° des Mémoires de l'académie des belles-lettres. Parmi les éditions modernes, il faut distinguer particulièrement celle qu'a donnée l'abbé Auger, Paris, 1782, 3 vol. in-8°: déjà, en 1781, le même éditeur avoit fait paroître une excellente traduction des Œuvres complètes d'Isocrate; et celle publiée par le docteur Diamant Coray, Paris, 1807, in-8°, qui fait partie de la nouvelle Bibliothèque grecque entreprise par ce savant helléniste.

* ISOLANI (Hercule-Marie-Joseph), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né à Bologne le 9 mars 1686, et mort dans cette ville le 24 novembre 1756. Une des principales occupations d'Isolani fut de rechercher le plus de vies de saints, de bienheureux, etc., qu'il put trouver, et d'en former un énorme recueil de 60 volumes qu'on trouve manuscrits dans la bibliothèque des Pères de l'Oratoire de Bologne. Outre cet ouvrage, il a fait imprimer, I. *Vita di Anna Maria Calegari Zucchini Bolognese*, Bologne, 1743. II. *Vita del padre Lonigi Fenaroli prete dell' Oratorio di Bologna*, Brescia, 1759.

ISOTTA NOGAROLE. *Voy.* NOGAROLA, n° I.

* I. ISRAEL (saint), prévôt de la collégiale de Saint-Junien en Limousin, puis grand-chantre de Dorat dans la même province, où il avoit embrassé l'institut des chanoines réguliers. Israël mourut le 22 décembre 1014. Son corps fut levé de terre en 1659; nous avons de lui, I. Une *Histoire de Jésus-Christ* en vers et en langue vulgaire, que l'on a faussement attribuée à un Isaac, abbé d'Esterp, dans le nouveau Glossaire de du Cange. Cet ouvrage prouve que la langue romancière étoit en usage avant le 12° siècle. Le père Labbe a publié dans Bibl. Nov. Mss., tome II, la Vie du bienheureux Israël, écrite quelques années après sa mort.

* II. ISRAEL (Menassch Ben),

savant rabbin, chef des juifs des Pays-Bas, s'employa en leur faveur auprès de Cromwel, pour traiter de leur établissement en Angleterre, pour lequel on dit qu'il offrit 200,000 liv. sterl. (4,800,000 liv. tourn.), sous la condition qu'on leur permettroit l'usage de la cathédrale de St.-Paul; mais cette offre ayant déplu à la plus grande partie du peuple, elle fut rejetée. Le catalogue de la Bibliothèque de Bodley fait mention de plusieurs ouvrages de Ben Israël. On peut consulter aussi la Bibliothèque hébraïque de Wolff. Ben Israël mourut en 1657.

* I. ISSA, fils Ali, surnommé *le Médecin*, auteur d'un *Dictionnaire syriaque*, qui a été traduit en arabe, étoit chrétien, et faisoit profession de l'art de guerir, qu'il avoit appris à l'école de son père.

II. ISSA, surnommé l'*Oculiste* et frère du précédent a composé un livre intitulé *Tadokerat al Cahhalin;* il traite des maladies des yeux et de leurs remèdes, et se trouve dans la bibliothèque impériale. L'auteur, qui s'étoit rendu les ouvrages de Galien familiers, en a extrait la plupart des choses intéressantes qu'on remarque dans son livre.

ISSACHAR, cinquième fils de Lia, et le neuvième des enfans de Jacob. Ses descendans sortirent d'Egypte au nombre de 54,400 combattans. Sa tribu s'adonna à l'agriculture. Ce patriarche étoit né l'an 1749 avant J. C.; on ignore la date de sa mort.

* ISSELT (Michel Van), natif de Dokkum en Frise, selon les uns, selon d'autres, d'Amersfoort, dans la province d'Utrecht, exerça la prêtrise en Hollande à l'époque où la réformation religieuse s'y introduisit à la suite de la liberté. L'attachement extrême d'Isselt à l'ancien régime et à l'ancien culte le fit successivement expulser de plusieurs endroits. Il se retira à Cologne, où il publia quelques ouvrages, et s'établit enfin à Hambourg, où il mourut en 1597. Ses principales productions sont, *Historia sui temporis*, imprimée à Cologne 1602, in-8°. On se doute bien de la partialité qu'elle respire. *Historia belli Coloniensis, libris* IV. ib. 1584 et 1620, in-8°. *Conciones*, ib 1694, in-8° et d'*autres livres ascétiques.*

† ISTUANFIUS (Nicolas), vice-palatin de Hongrie, né en 1558, et mort en 1615, a donné à Cologne en 1622, in-fol. puis en 1662, et en 1685, une *Histoire de Hongrie*, depuis 1490 jusqu'en 1612. On l'a réimprimée à Vienne en Autriche en 1757. La continuation de cette histoire par le jésuite Jacques Ketteler, qui parut en 1724, n'est pas estimée, à cause des mensonges dont il l'a remplie. La vie d'Istuanfius écrite par son contemporain Thomas Balasfy, évêque Bosnensis, a été imprimée par Kollar dans ses supplémens au catalogue des manuscrits de la bibliothèque impériale de Lanbecius, et elle se retrouve augmentée de notes importantes dans la *Memoria Hungarorum scriptis notorum* d'Alexis Hosany (1776, 3 vol. in-8°), 2e partie, page 247 et suivantes. L'Histoire d'Istuangus est d'autant plus estimable, que cet auteur avoit été employé par Maximilien II, et Rodolphe II, dans les affaires les plus délicates et les plus importantes.

ITALUS étoit, au rapport d'Hygin, fils de Télégon, et, selon d'autres, un roi de Sicile. Denys d'Halycarnasse le fait sortir d'Arcadie, pour venir s'établir dans cette partie de l'Italie qui étoit voisine de la Sicile, et qui s'appeloit Æuotrie; d'autres le font venir d'Afrique.

Quoi qu'il en soit, c'est lui qui donna son nom à l'Italie.

ITHACE, évêque de Sossube en Espagne, poursuivit, sous l'empire de Gratien, les priscillianistes avec un acharnement qui tenoit de la passion. Poursuivi lui-même par ces hérétiques, il se retira dans les Gaules; mais, sous Maxime, il montra encore plus d'acharnement contre eux, et demanda leur mort. (*Voy.* Martin, n° I.) Après la mort de Maxime, il fut privé de la communion ecclésiastique, et envoyé en exil, où il mourut vers l'an 390. Ce prélat espagnol, fastueux, hardi jusqu'à l'impudence, et dont le zèle inconsidéré traitoit de priscillianistes tous ceux qu'il voyoit jeûner et s'appliquer à la lecture, n'avoit ni la sainteté ni la gravité d'un évêque.

ITON, roi de Thessalie, fils de Deucalion, inventa, dit-on, l'art de fondre le cuivre, l'or et l'argent, pour en faire de la monnoie.

ITTE *ou* Ittuberge, femme de Pépin, maire du palais sous Dagobert, et sœur de saint Modoal, évêque de Trèves. Après la mort de son époux, elle quitta la cour pour vivre dans la retraite. Elle fit bâtir le monastère de Nivelle pour elle et pour sa fille sainte Gertrude, et elle y mourut l'an 552.

† ITTIGIUS (Thomas), savant professeur de théologie à Leipsick, travailla aux Journaux de cette ville avec succès, et mourut le 7 avril 1710, à 67 ans. Il eut de la réputation dans son pays. On a de lui, I. Un *Traité sur les incendies des Montagnes*, Leipsick, 1671, in-8°. II. Une *Dissertation*, très-estimée, *sur les hérésiarques des temps apostoliques*, 1703, in-4°. III. Une *Histoire des synodes nationaux, tenus en France par les prétendus réformés*, 1705, in-4°. IV. Une *Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles de l'Eglise*, 1709 et 1711, 2 vol. in-4°. V. Des *Œuvres théologiques*. Tous ses ouvrages sont en latin, et peu connus en France. On lui doit encore une *Edition* grecque et latine des Œuvres de Flavius Josèphe, Cologne, 1671, in-fol.

ITYLE (Mythol.), *Itylus*, fils de Zéthus et d'Adéone. Sa mère le tua la nuit par méprise, croyant que c'étoit Amiclée, fils d'Amphion, à qui elle portoit envie de ce qu'il avoit six fils, tandis qu'elle n'en avoit qu'un. Lorsqu'elle eut reconnu son erreur, elle en sécha de douleur. Les dieux, qui en eurent pitié, la changèrent en oiseau.

ITYS *ou* Ityle (Mythol.), fils de Térée, roi de Thrace, et de Progné, fille de Pandion, roi d'Athènes, fut massacré par sa propre mère, qui le fit manger à son mari, pour se venger de ce que ce dernier avoit violé Philomèle, sa sœur. Térée, ayant reconnu la tête de son fils, entra en fureur, et, l'épée à la main, il poursuivoit sa femme pour la tuer, lorsqu'il fut changé en hupe, Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Itys en faisan.

IVAN. *Voyez* Basilowitz, Iwan *et* Yvan.

IVELLUS. *Voyez* Jewel.

† I. IVES *ou* Yves de Chartres (saint), *Ivo*, né dans le territoire de Beauvais, d'une famille noble, dsiciple de Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, devint abbé, puis évêque de Chartres en 1092. Ives s'éleva contre le roi Philippe I, qui avoit pris Bertrade de Montfort, femme de Foulques-le-Rechin, comte d'Anjou, après avoir quitté son épouse, Berthe de Hollande. Il gouverna son diocèse avec zèle, y fit

fleurir la discipline ecclésiastique, et mourut le 21 décembre 1115, à 80 ans. On a de lui, quelques *Sermons*, une *Chronique abrégée des rois de France*, un *Recueil de Décrets ecclésiastiques* ; un grand nombre d'*Epîtres*, fort utiles pour connoître les mœurs de son temps. On voit par ces Lettres que ce prélat étoit plutôt un ministre adroit et opiniâtre de la politique de Rome, qu'un évêque français et ferme dans les principes immuables de l'Eglise gallicane. Sa sincérité est souvent en défaut ; il n'est pas toujours d'accord avec lui-même. De tous les auteurs ecclésiastiques, il n'y en a point qui ait un système moins suivi, soit sur les points de discipline, soit par rapport aux libertés de l'Eglise gallicane et au pouvoir du pape : tantôt il les élève, tantôt il les abaisse. C'est un point de vue que n'a point saisi l'auteur de l'Esprit d'Ives de Chartres, qu'on croit être Varillas, qui ne l'avoit envisagé qu'à la hâte. Ce n'est pas par une, deux ou plusieurs Lettres, c'est par la réunion et le corps des Lettres qu'il faut juger de ce prélat. (Anecdotes des reines de France par Duradier, tome II, pag. 228 et 229.) » Le jésuite Longueval, quoique plus favorable à saint Yves, rapporte une lettre de ce prélat au pape, où il lui donnoit des avis secrets sur les démarches que le roi Philippe faisoit pour obtenir son absolution. « Prenez garde à vous et à nous, et tenez toujours ce prince sous les clefs et dans les chaînes de saint Pierre. » Cette lettre prouve que saint Ives étoit un sujet très-peu fidèle ; quelquefois aussi il ne laissoit pas d'être un peu insolent avec son maître. Louis-le-Gros lui ayant un jour écrit pour exiger de lui le présent de quelques pelleteries, Ives lui répondit par la lettre suivante : « Il ne sied pas à la majesté royale de demander aux évêques des ornemens qui ne servent qu'à la vanité ; et il sied encore moins à un évêque de les donner à un roi. Je n'ai pu lire, sans rougir, la lettre par laquelle vous me demandez quatre peaux d'hermines ; j'ai eu peine à croire que vous ayez écrit cette lettre. Cependant je ne laisse pas d'y répondre, afin que vous ne demandiez jamais rien de semblable à un évêque, si vous voulez faire respecter la majesté royale. » Il faut convenir que c'est là un étrange saint. Toutes ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris, en 1647, in-fol.

II. IVES. *Voyez* YVES *et* SAINT-YVES.

† IVETEAUX (Nicolas VAUQUELIN, seigneur des), poëte français, né à La Fresnaye, château près de Falaise, d'abord lieutenant-général de Caen, charge dans laquelle il avoit succédé à son père (*voyez* FRESNAYE), fut nommé précepteur du duc de Vendôme, fils de Gabriel d'Estrées, et ensuite de Louis XIII, encore dauphin. Sa vie licencieuse le fit renvoyer de la cour avec des bénéfices, dont il se défit, sur les reproches que le cardinal de Richelieu lui fit de la corruption de ses mœurs. Soulagé du poids d'un état dont il n'avoit ni le goût ni les vertus, il se retira dans une belle maison du faubourg Saint-Germain, où il vécut en épicurien. Comme il s'imaginoit que la vie champêtre étoit la plus heureuse de toutes, il s'habilloit en berger ; et se promenant la houlette à la main, la panetière au côté, le chapeau de paille sur la tête, il conduisoit paisiblement, le long des allées de son jardin, ses troupeaux imaginaires, leur disoit des chansons et les gardoit du loup. Il étoit accompagné de sa maîtresse, nommée Dupuis ; cette femme jouoit de la harpe ; des rossignols dressés à ce manége sortoient

de leur volière, et venoient se pâmer sur l'instrument. Ce poëte voluptueux raffina tous les jours sur les plaisirs. Ce goût ne le quitta pas même au moment de la mort: car, en 1649, à l'âge de 90 ans, dans une maison de campagne près de Germigny, château des évêques de Meaux, sur le point d'expirer, il se fit, dit-on, jouer une sarabande, afin que son ame passât plus doucement de ce monde à l'autre. On a de lui, I. *Institution d'un prince*, en vers; ouvrage écrit avec jugement et avec énergie, et plein des plus belles leçons de la morale païenne et chrétienne, quoique composé par un épicurien. On a dit que ce poëte avoit dégoûté Mézerai de la poésie, où il réussissoit mal; ainsi, en nous délivrant d'un mauvais poëte, il nous a donné un meilleur historien. II. Des *Stances*, des *Sonnets* et d'*autres Poésies*, dans les *Délices de la poésie française*, 1620, in-8°, qui ne sont pas celles des gens de goût.

IVON. *Voyez* YVON.

I. IWAN V, *ou* JEAN ALEXIOWITZ, czar de Russie, second fils de Michaëlowitz, né en 1661, disgracié de la nature, étoit presque privé de la vue et de la parole, et sujet à des convulsions. Il devoit succéder à la couronne après la mort de son frère Fœdor Alexiowitz arrivée en 1682; mais comme son esprit étoit aussi foible que ses yeux, on voulut l'enfermer dans un monastère, et donner le sceptre à Pierre, son frère, né d'un second mariage. La princesse Sophie, leur sœur, espérant de régner sous le nom d'Iwan, excita une sédition pour lui conserver le trône. Après bien du sang répandu, on finit par proclamer souverains les deux princes Iwan et Pierre, en leur associant Sophie en qualité de corégente. Ce gouvernement partagé ne dura que six ans. L'ambitieuse Sophie ayant projeté, en 1689, de sacrifier le czar Pierre à la soif de régner seule, la conspiration fut découverte, et la princesse enfermée dans un couvent. Dès ce moment, Pierre régna en maître: Iwan n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics. Il mena une vie privée et tranquille, et mourut en 1696. Ce prince laissa cinq filles, dont la quatrième, Anne, mariée en 1710 au duc de Courlande, monta depuis sur le trône de Russie.

† II. IWAN VI, DE BRUNSWICK-BEVERN, déclaré czar après la mort de sa grand'tante Anne Iwanova, le 29 octobre 1740, descendoit de la sœur de cette princesse, fille comme elle du czar Iwan V, frère aîné de Pierre-le-Grand. Ernest, duc de Biren, favori d'Anne, eut la régence sous la minorité de ce jeune prince, qui n'avoit que trois mois; mais quelques semaines après, le duc de Biren fut destitué, et la régence déférée à Anne de Mecklembourg, duchesse de Brunswick-Bevern, mère du jeune empereur. Le 6 décembre 1741, Iwan fut détrôné, et enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, comme un prince foible de corps et d'esprit. Il fut bientôt séparé de ses parens, transporté alternativement dans la forteresse de Riga, et à Oranienbourg dans la froide province de Woronetz. Un moine, ayant eu accès dans la prison d'Iwan, l'enleva dans le dessein de le conduire en Allemagne; mais ce prince fut arrêté à Smolensko, et enfermé de nouveau dans un monastère de la ville de Waldaï, situé sur la route de Pétersbourg à Moscow. La princesse Elizabeth Pétrowna, fille de Pierre-le-Grand, qui fut déclarée impératrice, étant morte en 1762, et son neveu Pierre

III ayant été déposé six mois après, la princesse Catherine d'Anhalt-Zerbst, son épouse, monta sur le trône. C'est sous le règne de cette princesse que le malheureux Iwan fut massacré, le 16 juillet 1764, par ses gardiens Oulousieff et Tchekin, porteurs d'un ordre qui leur enjoignoit de tuer ce prince, si on tentoit de le délivrer. Des soldats s'étant présentés pour tirer Iwan de sa prison afin de le mettre à leur tête et d'opérer une révolution, hâtèrent sa mort. (*Voy.* MIROWITSCK). « Le lendemain, dit Castera, on exposa le corps d'Iwan revêtu d'un simple habit de matelot devant la porte de l'église de Schlusselbourg. Il avoit six pieds de haut, une blonde et superbe chevelure, des traits réguliers et la peau d'une extrême blancheur; aussi sa beauté sa jeunesse faisoient encore mieux sentir le malheur de sa destinée. Son corps fut enveloppé d'une peau de mouton, mis dans un cercueil et enterré sans cérémonie. » Le père du prince Iwan, Antoine Ulric de Brunswick, finit sa carrière à Kolmougri en Russie en 1781, après 39 ans de captivité et dans la 67e année de son âge. Anne, régente et mère d'Iwan, étoit morte en couches dans la même ville en 1746, laissant deux fils et deux filles, auxquels la czarine fit une pension.

IWANOWA. *Voyez* ANNE, nº XIV.

IXION (Mythol.), roi des Lapithes, fils de Phlégias, ou de Léontée, refusa à Déionée les présens qu'il lui avoit promis pour épouser sa fille Dia, ce qui obligea ce dernier à lui enlever ses chevaux. Ixion, dissimulant son ressentiment, attira chez lui Déionée et le fit tomber par une trappe dans un fourneau ardent. Il eut de si grands remords de cette trahison, que Jupiter le fit mettre à sa table pour le consoler. Ses première fautes ne le corrigèrent pas. Il osá aimer Junon, et tâcha de la corrompre; mais cette déesse en avertit son époux, qui, pour éprouver Ixion, forma une nuée bien ressemblante à Junon, et la fit paroître dans un lieu secret où Ixion la trouva. Il ne manqua pas alors de suivre les mouvemens de sa passion. Jupiter, trop convaincu de son dessein, foudroya ce téméraire et le précipita dans les enfers, où les Euménides l'attachèrent avec des serpens à une roue qui tournoit sans cesse. Le crime étoit héréditaire dans cette malheureuse famille. *Voyez* PHLÉGION *et* PIRITHOÜS.

* IZAACKE (Richard), antiquaire anglais, né à Exeter, mort avant 1724, élève du collége d'Exeter à Oxford, puis chambellan et secrétaire de la municipalité de sa ville natale, dont il a écrit l'*Histoire* et les *Mémoires*. La première édition a été imprimée en 1677, in-8°; et la dernière en 1724, depuis la mort de l'auteur. L'ouvrage a été continué par le fils de l'auteur.

IZABEAU. *Voy.* ISABELLE.

* IZARN, missionnaire dominicain et inquisiteur, employé à convertir les Albigeois, est aussi compté parmi les troubadours de son temps. Il nous reste de lui une pièce de huit cents vers alexandrins, modèle unique de déraison, de mensonge et d'atrocité. Le sujet est la *conversion d'un ministre albigeois.* Millot l'a donnée toute entière dans son *Histoire des Troubadours*, t. II, p. 42-78.

* IZREVI *ou* EREVI, fondateur d'un ordre de religieux turcs. On dit que cet homme se mortifioit par des jeunes continuels, et qu'il pleuroit si amèrement les péchés qu'il croyoit avoir commis, que les anges descendoient du ciel pour le consoler. Erevi

étoit un savant chimiste, et on prétend qu'il possédoit l'inestimable secret de faire l'or, secret qu'il communiquoit volontiers à ceux qui vouloient entrer dans son ordre. Humble, humain, charitable, il exerçoit les emplois les plus vils de la communauté, et il fonda un grand nombre d'hôpitaux. Son plus grand plaisir consistoit à acheter des entrailles de veau et de mouton pour nourrir les animaux abandonnés. C'est la seule action que les disciples d'Erevi se fassent gloire d'imiter, se livrant d'ailleurs à l'orgueil, au libertinage, à l'avarice et à la fainéantise. Ils portent l'impiété jusqu'à dire que pour servir Dieu il faut être hypocondriaque ou fou; et c'est en conséquence de cet horrible principe que, par dérision, ils attachent à la porte du monastère certaines couronnes en forme de rosaire, des rubans, des morceaux d'étoffes de soie et des cornes. Ces moines ont un couvent à Constantinople.

JAAP. JABE.

JAAPHAR BEN TOPHAIL *ou plutôt* JOAPHAR. *Voy.* ce mot.

* JAAPIKS (Gisbert), c'est-à-dire, fils de Jacques, né vers la fin du 16e siècle à Bolswaard en Frise, y exerça la profession de maître d'école, et dans le petit nombre d'auteurs qui nous ont transmis leurs écrits dans l'idiome frison, il est le plus connu et le plus distingué. Simon-Abbes Gabbema, historiographe de la province de Frise, a publié en un vol. in-4° de 358 pages, divisé en 2 parties, l'édition la plus complète des *Œuvres de Gisbert Jaapiks*, Leeuwarde, 1681; la plupart sont en vers, et l'on distingue dans ce nombre de *Traductions* des psaumes de David mis sur différens airs, ainsi que d'autres pièces du genre anacréontique, etc. Parmi ses *Œuvres en prose* se trouve une *Grammaire frisonne* écrite en latin, de même qu'un *Fragmentum de litteris Frisieis, etc.* Ces morceaux n'ont point pour auteur Gisbert Jaapiks; ils sont annoncés comme étant d'une date antérieure de plus d'un siècle et demi. La réputation littéraire de Gisbert Jaapiks engagea le savant François Junius le fils, si connu par ses recherches sur les anciennes langues gothique et anglo-saxonne, à faire un voyage à Bolswaard pour y passer quelque temps avec cet homme, non moins recommandable par ses connoissances que par la simplicité de son caractère. Son portrait est à la tête de ses Œuvres. Il est peint âgé de 34 ans, et le portrait est de 1657.

JABEL, fils de Lamech et d'Ada, de la famille de Caïn, fut le père des pasteurs qui habitoient la campagne sous des tentes, c'est-à-dire, qu'il inventa la manière de faire paître les troupeaux en les conduisant de contrée en contrée sans demeure fixe, et sans autre habitation que des tentes, comme depuis ont fait les Scythes et les Arabes Sénites. Le nom de *père* se prend souvent pour maître, chef, instituteur.

JABELLY (Barthélemi), originaire de la Marche, avocat au par-

lement de Paris dans le 17e siècle, y suivit le barreau avec succès. On a de lui les *Coutumes de la Marche expliquées, etc.* Cet ouvrage estimé a été réimprimé à Paris en 1744, in-12.

• JABIN, roi d'Azor, fit, avec trois rois ses voisins, une ligue contre Josué. Ce général alla au-devant de l'armée ennemie, la tailla en pièces, fit couper les jarrets aux chevaux, et brûler les chariots de guerre. Josué alla ensuite assiéger Jabin dans sa capitale. Elle fut prise, détruite, et le roi avec tout son peuple passé au fil de l'épée. — Un de ses descendans, nommé JABIN comme lui, le vengea deux cents ans après, l'an 1285 avant J. C., en assujettissant les Israélites. Mais Dieu, dit l'Ecriture, suscita Barach et Débora pour délivrer son peuple de la servitude. Sisara, lieutenant de Jabin, perdit la bataille et la vie. Jabin, voulant venger la mort de son général, subit le même sort. Sa ville capitale fut, pour la seconde fois, détruite et rasée entièrement.

* JABINEAU (Henri), né à Etampes, fit ses études à Paris, entra dans la doctrine chrétienne, professa à Vitry et y commença des instructions religieuses pour lesquelles il avoit un talent particulier. Il avoit toujours répugné à signer le formulaire, et conséquemment il n'étoit pas entré dans les ordres; Choiseul, évêque de Châlons, l'ordonna, et voici comment : le feu ayant consumé un gros village de son diocèse, il fit son possible pour secourir les incendiés. Un jour conversant avec Poncet des Essarts, celui-ci lui dit : « Vous vous plaignez, monseigneur, de manquer de bons sujets et vous les écartez par votre formulaire et votre bulle; vous avez à Vitry un Jabineau, doctrinaire excellent, ordonnez-le, et je vous donne 20,000 fr. pour vos incendiés. Tout cela se fit. Jabineau prècha souvent même à Châlons; mais M. de Choiseul étant mort, il vint à Paris. Beaumont, qui avoit quitté l'évêché de Bayonne pour l'archevêché de Vienne, et ce dernier pour celui de Paris, chercha querelle à Jabineau, qui, pour éviter des désagrémens à ses confrères doctrinaires, sortit de sa congrégation, se fit avocat, *écrivit* tantôt *sur les matières de jurisprudence*, tantôt *de théologie*, fut toujours ennemi du despotisme et du parti de l'opposition contre Meaupou; il applaudit d'abord à la révolution; mais ensuite il changea de système, combattit la constitution civile du clergé, et mourut en juillet 1792.

* JABLONOWSKI (Ladislas), né en Pologne en 1769, élève de l'école militaire, étoit, en 1789, lieutenant dans le régiment de royal-allemand, quand la guerre qui s'alluma dans sa patrie le fit voler à sa défense. En deux campagnes il y fut élevé aux plus hauts grades de l'armée; mais les efforts des Polonais n'ayant pu les soustraire à la servitude, Jablonowski revint en France et fut employé à l'armée d'Italie. Nommé successivement adjudant-général dans les légions polonaises, et général de brigade, il ne quitta la France à la paix que pour aller de nouveau signaler son courage à Saint-Domingue. C'est dans cette contrée que Jablonowski termina sa carrière.

I. JABLONSKI (Daniel-Ernest), théologien protestant, né à Dantzick en 1660, exerça le ministère dans diverses villes d'Allemagne, et devint ensuite conseiller ecclésiastique de Berlin, et président de la société des sciences de cette ville. Il mourut le 26 mai 1741, après avoir travaillé

long-temps, et sans succès, à la réunion des calvinistes et des luthériens. On a de lui des *Homélies*, des *Traités théologiques*, l'édition d'une *Bible en hébreu*, des *Réflexions sur l'Ecriture sainte*, et des *Versions latines* d'auteurs anglais, etc. *Voyez* MASIUS, n° I.

† II. JABLONSKI (Paul-Ernest), fils du précédent, professeur en théologie et pasteur de Francfort-sur-l'Oder, mort le 14 septembre 1757, à 64 ans, a éclairci divers articles de la langue et des antiquités égyptiennes. Son ouvrage le plus connu en ce genre est intitulé *Pantheon Ægyptiacum*. C'est un traité sur la religion des Egyptiens, publié en 1750-1752, 3 vol. in-8°, à Francfort-sur-l'Oder. On a encore du même auteur, I. *De Memnone Græcorum et Ægyptiorum*, Francfort, 1753, in-4°, avec figures. II. *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, 2 vol. in-8°, etc.

* III. JABLONSKI (Théodore), conseiller de la cour de Prusse, secrétaire de la société royale des sciences de Berlin, distingué par son mérite, et son amour pour les sciences qu'il cultivoit avec succès, sans se livrer à cette ambition qu'on ne remarque que trop souvent dans les gens de lettres, joignoit à une grande douceur de caractère une modestie rare qui l'empêcha de mettre son nom à la plupart de ses ouvrages, dont les plus essentiels sont un *Dictionnaire français-allemand*, *et allemand-français*, imprimé en 1711; un *Cours de morale en allemand*, 1713; *Dictionnaire universel des arts et des sciences*, 1721; une *Traduction en allemand* des Mœurs des Germains de Tacite, *avec des remarques*, 1724.

† IV. JABLONSKI (Charles-Gustave), membre de la société de Hall, mort en 1787, auteur d'un ouvrage allemand intitulé *Natursystem aller*, *etc.*, ou *Système de la nature de tous les insectes connus, indigènes et exotiques*, associa à son travail J.-François-G. Herbst, qui a continué cet ouvrage, composé de 18 v. in-8°, 1785-1802, en deux parties de neuf volumes. La première contient les scarabées, et la deuxième les papillons. Les planches ou figures sont au nombre de 397.

JACCÉTIUS. *Voyez* GIACCETO.

* JACCHEY *ou* JACCHÆUS (Gilbert), né à Aberden dans l'Ecosse septentrionale, reçu docteur en médecine à Leyde en 1611, y mourut en 1628. On a de lui, I. *Primæ philosophiæ institutiones*, Lugduni Batavorum, 1616, 1628, in-16. II. *Institutiones physicæ*, ibid, in-16; Amsterdam, 1644, in-16. III. *Institutiones medicæ*, Lugduni Batavorum, 1624, 1631, 1654, in-12.

* JACCHINUS (Léonard), médecin, né à Ampurias, ville d'Espagne dans la Catalogne, florissoit vers le milieu du 16e siècle. Il enseigna son art à Florence et à Pise, et s'acquit dans l'une et l'autre ville une réputation justement méritée. Sectateur ardent de la doctrine de Galien, il combattit celles d'Avicenne, de Mesué et de presque tous les écrivains arabes. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont, I. *De numero et entitate indicationum liber*, Lugduni, 1537, in-8°. II. *Methodus curandarum febrium*, Pisis, 1615, in-4°; Basileæ, 1625, in-8°.

* JACHAIA (Ben Joseph), rabbin portugais, né à Lisbonne, mort en 1539, a composé une *Paraphrase de Daniel*, dans laquelle il promet à ses frères leur prompt rétablissement dans leur antique héritage.

† I. JACKSON (Thomas), théologien anglais, président du collége du Christ à Oxford, ensuite doyen de Péterborough, né en 1579, et mort en 1640, s'étoit rendu recommandable par sa piété, par l'étendue de ses connoissances, par une extrême charité. Pendant qu'il étoit vicaire à Newcastle, il ne sortit jamais sans être entouré de pauvres auxquels il distribuoit tout ce qu'il avoit d'argent sur lui ; à tel point que ceux qui l'entouroient étoient obligés de veiller à ce qu'il n'en mît jamais trop dans ses poches. On a recueilli ses *Ouvrages* en 1673, en 3 vol. in-fol. On y trouve une *Explication du Symbole*, estimée des puritains, qui cependant lui reprochoient de pencher vers l'arminianisme.

* II. JACKSON (Arthur), théologien non-conformiste, mort en 1666, fut d'abord vicaire de St.-Faith à Londres, mais il fut dépossédé en 1662, depuis il fut emprisonné et condamné à une amende de 500 liv. sterling, pour avoir refusé de paroître en témoignage contre Christophe Love. A la restauration, il fut choisi par l'assemblée des ministres pour présenter une bible au roi Charles ; enfin Jackson fut un des commissaires à la conférence de Savoy. On a de lui un *Commentaire sur la Bible*; 3 vol. in-4°.

III. JACKSON, Irlandais, ministre de la religion anglicane, chargé, par les patriotes de son pays, de la correspondance avec les jacobins de France, leur adressa l'état des forces de l'Angleterre. Arrêté à Dublin en 1794, il s'empoisonna, et expira devant le tribunal qui alloit le condamner.

* IV. JACKSON (John), théologien anglais, né en 1686 à Lensay, au comté d'Yorck, mort en 1763, rendu célèbre par *plusieurs ouvrages* polémiques ou de controverse aujourd'hui sans intérêt. Sa *Chronologie ancienne*, en 3 vol. in-4°, publiée en 1752, est la plus essentielle de ses productions ; il avoit rassemblé beaucoup de matériaux et de notes pour une édition grecque du *nouveau Testament*, avec des scolies et les variantes des différentes versions: les infirmités de la vieillesse l'empêchèrent de mettre la dernière main à cet ouvrage. Le docteur Sutton de Leicester rend compte de ce travail, et a joint plusieurs corrections pour sa Chronologie ancienne, dans un Appendix aux Mémoires qu'il a donnés en 1764 de la vie de J. Jackson.

* V. JACKSON (Guillaume), compositeur de musique, et écrivain très-spirituel, né à Exeter en 1730, mort en 1803, après avoir reçu une très-bonne éducation, fut confié aux soins de l'organiste de la cathédrale d'Exeter, et ensuite il se perfectionna dans l'étude de son art sous Travern, célèbre musicien de Londres. En 1777 il fut nommé organiste de la cathédrale de sa ville natale, où il mourut. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, *Cantiques*, *Hymnes*, *Cantates* et *Sonates*, tous très-estimés. Ses productions littéraires sont, I. *Trente lettres sur différens sujets*, qui ont eu trois éditions. II. *De l'état actuel de la musique*, in-12, qui a eu deux éditions. III. Les *Quatre âges*, in-8°. IV. *Différens essais* qui ont été insérés dans une collection publiée par une société à Exeter. Un des fils de Jackson a été secrétaire du lord Macartney, et l'a suivi dans son ambassade en Chine : un autre a été chargé de l'ambassade en Sardaigne, puis à Paris et à Berlin.

† I. JACOB, patriarche célèbre dans l'Écriture, fils d'Isaac et de

Rebecca, né vers l'an 1836 avant J. C. Sa mère avoit plus d'inclination pour lui que pour Esaü son frère, à cause de la douceur de son caractère et de son attachement aux affaires domestiques. Esaü lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et Jacob lui enleva ensuite la bénédiction que son père vouloit lui donner. Obligé de fuir la colère de son frère, il passa en Mésopotamie, auprès de Laban son oncle. Dans la route, s'étant arrêté en un lieu favorable pour se reposer, il vit en songe une échelle mystérieuse, dont le pied touchoit à la terre et le haut au ciel. Les anges montoient, descendoient, et Dieu paroissoit en haut. Le patriarche étant arrivé chez Laban s'obligea de le servir sept années pour avoir Rachel, sa fille, en mariage. Il la lui promit : mais il lui donna Lia à sa place (c'étoit l'aînée de ses filles); et pour avoir la cadette, Jacob s'obligea de servir encore sept autres années. Le Seigneur consola Lia de l'indifférence que son époux avoit pour elle, en la rendant féconde : elle eut quatre enfans; savoir, *Ruben*, *Siméon*, *Lévi* et *Juda*. Rachel étant stérile, et Lia ayant cessé de produire, elles donnèrent leurs servantes à Jacob, qui eut des enfans de chacune d'elles; savoir, de Bala, servante de Rachel, deux fils, l'un appelé *Dan*, et l'autre *Nephthali*; et de Zelpha, servante de Lia, deux autres fils, *Gad* et *Aser*. (Lia donna encore à Jacob deux fils *Issachar* et *Zabulon*, et une fille nommée *Dina*.) Jacob servoit, depuis près de vingt ans, Laban son beau-père. Cet homme injuste, après lui avoir promis des récompenses, voulut lui enlever le bien acquis à la sueur de son front. Dieu rendit vaines toutes ces précautions, et bénit Jacob, qui devint très-riche. Il lui ordonna de retourner dans la terre de Chanaan : il le fit, et partit avec ses femmes, ses enfans, et tous ses troupeaux, sans en avertir Laban; celui-ci courut après lui, et l'atteignit sur les montagnes de Galaad. Après plusieurs plaintes réciproques, le gendre et le beau-père firent alliance entre eux, et dressèrent un monceau de pierres sur les monts de Galaad pour en être un monument. Ils se séparèrent ensuite; et Jacob, continuant son chemin vers la terre de Chanaan, arriva sur le torrent de Jaboc, où des anges vinrent à sa rencontre. Le lendemain, il lutta toute la nuit avec un de ces esprits célestes, qui, voyant qu'il ne pouvoit le vaincre, lui toucha le nerf de la cuisse, le rendit boiteux, et changea son nom de Jacob en celui d'Israël. Cependant Esaü, qui demeuroit dans les montagnes de Séir, informé de la venue de Jacob, vint au-devant de lui, et les deux frères s'étant donné réciproquement des marques d'amitié, Jacob vint s'établir d'abord à Socoth, et ensuite près de Sichem. Pendant le séjour qu'il y fit, sa famille fut troublée par l'outrage fait à Dina, et la vengeance que ses frères en tirèrent. Dieu lui ordonna alors de se retirer à Béthel. En étant parti avec toute sa famille, et étant arrivé près d'Éphrata, appelée depuis Bethléem, Jacob perdit Rachel, qui l'avoit fait père de Joseph, et qui mourut en accouchant de Benjamin. Il en ressentit une douleur extrême, et cette douleur fut augmentée par la perte de Joseph (le plus chéri de ses enfans), qu'il crut mort, et que ses frères avoient vendu à des marchands madianites. Ayant appris ensuite que ce fils, si pleuré, étoit premier ministre en Egypte, il vint l'y trouver l'an 1706 avant J. C. Il y vécut 17 ans; et sentant approcher la fin de ses jours, il fit promettre à Joseph qu'il porteroit son corps dans le sépulcre de ses pères. Il adopta Manassès et Ephraïm, fils du

même Joseph. Il donna aussi à ses enfans une bénédiction particulière; et, perçant dans l'obscurité des siècles futurs, il prédit à ses fils ce qui devoit leur arriver. Le saint vieillard mourut de la mort des justes, l'an 1689 avant J. C., âgé de 147 ans. Joseph fit embaumer le corps de son père, et obtint du roi la permission de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ses ancêtres. Il y a eu un autre Jacob, père de saint Joseph; on ne sait sur lui que ce qui en est dit dans la généalogie de J. C. par St. Matthieu.

II. JACOB, fanatique hongrois, apostat de l'ordre de Cîteaux, excita, en 1212, sur une prétendue vision, une multitude d'enfans en Allemagne et en France à se croiser pour la Terre-Sainte. Ils partirent tous avec l'empressement de leur âge; mais ils n'allèrent pas loin. La plupart s'égarèrent dans les forêts et dans les déserts, où ils périrent de chaud, de faim et de soif. Jacob, l'instigateur de cette émigration, étoit alors fort jeune. Devenu vieux, il ne fut pas plus sage. Saint Louis ayant été pris, en 1250, par les Sarrasins, Jacob prophétisa de nouveau. Il cria dans tous les carrefours de Paris « que la Sainte Vierge lui avoit commandé de prêcher la croisade aux bergers et aux paysans, et qu'elle lui avoit révélé que c'étoient eux qui devoient délivrer le roi. » Des pâtres et des laboureurs commencèrent à le suivre à grandes troupes. Il les croisa, et leur donna le nom de Pastoureaux. A ces premiers croisés, qui s'enrôlèrent avec lui par simplicité et par fanatisme, se joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, et tous ceux qu'on appeloit alors ribauds. La reine Blanche, chargée de la régence en l'absence de son fils, les toléra pendant quelque temps, dans l'espérance qu'ils pourroient délivrer le roi. Mais lorsqu'elle apprit qu'ils prêchoient contre le pape, contre le clergé, et même contre la foi, et qu'ils commettoient des meurtres et des pillages, elle prit la résolution de les dissiper. Elle y réussit plutôt qu'elle n'auroit osé espérer. Le bruit s'étant répandu que les pastoureaux venoient d'être excommuniés, un boucher tua d'un coup de coignée Jacob, chef de cette multitude, comme il prêchoit un jour avec son impudence ordinaire. A son exemple, on les poursuivit partout, et on les assomma comme des bêtes féroces.

III. JACOB Ben-Nephtali, rabbin du 5e siècle, inventa, dit-on, avec Ben-Aser, les points hébreux. Ils étoient l'un et l'autre l'ornement de l'école de Tibériade.

* IV. JACOB, fils de Laith ou Leith, chaudronnier et chef de voleurs, parvint, l'an 872, au trône de Perse et commença la dynastie des Soffaristes, nom qui signifie des chaudronniers. (*Voyez* Laith.) Il se rendit une nuit au trésor du prince de Sistan, dans l'intention de le piller; mais ayant rencontré un morceau de sel qui le fit tomber, il le porta à sa bouche. Le sel, parmi les Orientaux, est le symbole de l'hospitalité; celui qui en mange dans la maison d'un autre devient son ami. Le pieux voleur se retira aussitôt sans rien prendre et sans faire de dégât. Le prince de Sistan, instruit de ce fait, le combla d'éloges, le retint auprès de lui, le considéra comme un homme sur la fidélité duquel on pouvoit compter, et bientôt lui confia le commandement d'une armée. Jacob acquit de la célébrité à la guerre. Il subjugua pour son compte les pays du Segestan et du Thabarestan. L'an 873, il battit et fit prisonnier le calife Mothamed Billah, qui fut le dernier

calife de la dynastie des Tahériens. Le vainqueur fonda alors dans le Khorasan la dynastie qui fut appelée des Soffaristes. Il marchoit vers Bagdad, lorsqu'il fut arrêté par la fièvre. L'ambassadeur du calife lui demanda une audience. Jacob le fit venir au chevet de son lit. Il avoit à côté de lui, sur une table, un cimeterre nu, une croûte de pain noir et une botte d'oignons. « Si je meurs, dit-il, votre maître n'aura plus de crainte; si je vis, ce glaive décidera notre querelle; si je suis vaincu, je reprendrai sans peine la vie frugale de ma jeunesse. » Jacob mourut; mais son frère Amrou lui succéda, et le calife acheta, par des concessions sans nombre, la retraite de son armée. Bientôt après, le calife, trop foible pour résister, appela à son secours la dynastie des Samonides, qui passèrent l'Oxus, au nombre de dix mille cavaliers. Ils vainquirent l'armée des Soffariens; Amrou fut fait prisonnier et envoyé chargé de fers à la cour de Bagdad. Ce événement mit fin à la dynastie des Soffariens.

V. JACOB AL-BARDAÏ, disciple de Sévère, patriarche de Constantinople, fut un des principaux apôtres de l'eutychianisme dans la Mésopotamie et dans l'Arménie. C'est de lui, à ce qu'on prétend, que les eutychéens prirent le nom de jacobites, quoique quelques savans croient que ce nom leur a été donné d'un autre JACOB, disciple de Dioscore et d'Eutichès.

VI. JACOB BEN-HAÏM, rabbin du 16e siècle, publia, en 1525, à Venise, 4 vol. in-fol., la *Massore* dans toute sa pureté, et l'accompagna du texte de la *Bible*, des *Paraphrases chaldaïques*, et des Commentaires de quelques rabbins sur l'Ecriture.

VII. JACOB (Louis), né à Châlons-sur-Saône en 1608, entra dans l'ordre des carmes, fut bibliothécaire du cardinal de Retz, ensuite d'Achille de Harlay, alors procureur général, et depuis premier président. Il mourut chez ce magistrat en 1670, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Comme il étoit crédule, il se reposoit avec trop d'assurance sur la bonne-foi d'autrui: c'est ce qui lui a fait souvent citer comme de belles bibliothèques des cabinets très-médiocres. « Le P. Jacob étoit, dit Nicéron, un homme fort laborieux, et qu'une étude continuelle avoit mis assez au fait des livres et des auteurs. Il avoit formé, en ce genre, de grands desseins, dont on auroit pu voir l'exécution si sa vie avoit été plus longue; mais il n'en a paru qu'une petite partie. Il lui manquoit cependant plusieurs choses qui lui étoient nécessaires pour réussir dans ce travail. Il n'avoit point cette justesse de discernement, et ce goût critique, sans lesquels on ne peut guère éviter des fautes. La connoissance qu'il avoit des livres étoit superficielle, et se terminoit à ce qu'ils ont d'extérieur.... On ne peut guère l'excuser d'avoir fait passer plusieurs catholiques pour hérétiques, et d'avoir donné à des hérétiques quelques livres anonymes qui appartiennent à des catholiques. On a relevé une faute des plus ridicules qu'il ait commise lorsqu'il a mis parmi ceux qui ont écrit contre le pape: *Articulus Samacaldus, Germanus, Lutheranus, edidit de primatu et potestate papæ librum*, faisant ainsi un homme d'un ouvrage. Ses fautes n'ont pas été moins grossières lorsqu'il s'est avisé de citer des auteurs qui ont écrit en des langues étrangères. » Ses principaux ouvrages sont, I. *Bibliotheca pontificia*, Lyon, 1643, in-4°, réimprimée en 1647; compilation mal digérée et inexacte,

sur les papes et antipapes jusqu'à Urbain VIII, avec un Catalogue des écrits publiés pour ou contre eux. C'est dans cet ouvrage que se trouve la faute qu'on vient de relever. II. *Traité des plus belles bibliothèques*, in-8°, Paris, 1644, aussi savant, mais aussi inexact que le recueil précédent. III. *Bibliotheca Parisina*, in-4°, pour les années 1643, 1644, 45, 46 et 47, 48, 49 et 50. IV. *De claris scriptoribus Cabillonensibus*, 1653. V. *Bibliotheca Gallica universalis*, pour les années 1643 à 1653. Ces Catalogues sont moins inexacts que les autres ouvrages du P. Jacob. On prétend qu'ils ont donné la première idée des journaux.

* VIII. JACOB (Henri), savant théologien anglais, élève d'Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, obtint ensuite un bénéfice, naquit en 1561 au comté de Kent, mourut en 1621. Il a composé quelques écrits contre les brownistes et les puritains, et un ouvrage *sur la Passion de Jésus-Christ*.

* IX. JACOB (Henri), fils du précédent, né en 1608, mort à Cantorbéry en 1652, eut d'abord pour précepteur Erpenius, savant professeur de Leyde, sous lequel il acquit une connoissance très-profonde des langues orientales. A son retour en Angleterre, il entra boursier au collége de Merton à Oxford; mais sa bourse lui fut ôtée dans le temps des guerres civiles. On a de lui *plusieurs ouvrages* qui sont restés manuscrits. Wood lui attribue le *Delphi phœniciantes*, publié par Dickenson.

† X. JACOB-JEAN, Arménien, natif de Zulpha en 1641, chef des menuisiers du roi de Perse, est auteur de *plusieurs inventions de mécanique*. Dans un voyage qu'il fit en Europe, il conçut si bien tout ce qui regarde l'art de l'imprimerie, qu'il en dressa une à Ispahan, et qu'il fit lui-même les matrices des caractères dont il s'est servi. On y imprima en arménien les *Epîtres de saint Paul*, les *Sept Psaumes pénitentiaux*, et on avoit dessein d'imprimer toute la *Bible*; mais on ne put trouver le moyen de bien composer l'encre. D'ailleurs, cette imprimerie enlevoit les moyens de vivre à beaucoup d'écrivains, qui faisoient des plaintes continuelles pour empêcher l'établissement de ce nouvel art, par lequel leur métier se trouvoit anéanti. La charge de chef des menuisiers ne peut être exercée que par un mahométan, et ce fut par un privilége particulier que Jacob-Jean fut maintenu dans cet office, à cause de l'excellence de son génie. Le roi le sollicita souvent d'embrasser la religion de Mahomet; mais il s'y refusa toujours, quoique ses sollicitations fussent appuyées sur de grandes promesses.

* XI. JACOB (Gilles), savant jurisconsulte anglais, né en 1690, mort en 1744, est auteur d'un *grand nombre d'ouvrages* dans lesquels on distingue un *Dictionnaire de droit*, et les *Vies et caractères des poëtes anglais*.

XII. JACOB DE MONTFLEURY. *Voyez* MONTFLEURY.

† JACOBÆUS (Oligerus), né à Arrhus, dans la presqu'île du Jutland, en 1650, voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé professeur de médecine et de philosophie à Copenhague par le roi de Danemarck, et ensuite conseiller de justice. Il mourut en 1701. Jacobæus étoit à Florence et à Pise en 1678, avec son compatriote Nicolas Stenon (*voyez* ce nom), et il se lia avec Magliabecchi, qui lui conseilla de publier quelques anciennes histoires, anecdotes de

Toscane, ce qu'il fit pour l'ouvrage de Barthélemi Scala. Il devoit aussi publier l'Histoire de la guerre de Volterre, faite en 1472 par les Florentins (d'Antoine Hyvani de Sarsane), qu'il ne donna point, et que Muratori a publiée dans le tome XXIII de ses *Scriptores rerum Italicarum*. On trouve quelques anecdotes sur Jacobæus dans le tome XII, pag. 97 et suiv. des *Viaggi nella Toscana* du docteur Jean Targioni, 1779, in-8°. On a de lui divers ouvrages de physique, de médecine et de poésie. Ceux du premier genre sont, I. *Compendium institutionum medicarum*, 1684, in-4°. II. *De panis et lacertis dissertatio*, Parisiis, 1686, in-8°. III. *Musæum regium*, sive *Catalogus rerum tàm naturalium quàm artificialium*, *quæ in basilicâ bibliothecæ* Christiani Quinti *Hafniæ asservantur*, Hafniæ, 1696, in-fol.; livre curieux et réimprimé en 1710, avec les notes et observations de Lauerentzen.

JACOBATIUS (Dominique), évêque de Lucéra, employé en diverses affaires importantes par Sixte IV et par les papes suivans, et fait cardinal en 1517 par Léon X, mourut en 1527, à 84 ans. On a de lui un *Traité des Conciles* en latin, qui n'est recherché que par les bibliomanes. C'est le dernier volume de la collection des Conciles du P. Labbe. La première édition est de Rome, 1538, in-fol.; mais on n'estime que l'édition de Paris, faite pour le recueil qu'on vient de citer.

JACOBEL, hérétique du 15e siècle, natif de Mise en Bohême, curé de la paroisse Saint-Michel à Prague, et disciple de Jean Hus, prétendit que l'usage du calice étoit absolument nécessaire dans la communion. Il fut maître du fameux Roquesane.

* I. JACOBI (Pierre), né à Orléans, professeur de droit à Montpellier en 1511, a donné un ouvrage intitulé *Aurea practica libellorum*, Cologne, 1575, in-4°. On lit, au commencement de ce livre, que cet ouvrage est aussi nécessaire aux jurisconsultes que le bréviaire est indispensable aux ecclésiastiques.

* II. JACOBI (Frédéric-Paul), né en Prusse en 1724, chargé, en 1747, de donner des leçons au corps d'artillerie, devint en 1752 membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin. Un boulet de canon termina, devant Olmutz, en 1757, une vie trop courte, mais honorable. Ce jeune officier vécut en sage et mourut en héros. Son éloge a été prononcé par le secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin.

JACOBINS. *Voyez* DOMINIQUE (saint), n° II.

JACOBITES. *Voyez* ZANZALE.

* JACOBS (Julien), peintre, né en 1610 en Suisse, mort en 1664, disciple de François Suyders, dont il a imité la manière, a peint l'*histoire* et le *portrait*; mais il introduisoit dans ses compositions des figures d'animaux, dans lesquelles il a excellé.

† JACOBSEN ou JACOBSON (Michel), habile et brave marin, né à Dunkerque vers le milieu du 16e siècle, d'une famille originaire de la Flandre maritime, où elle paroît avec distinction dans des époques reculées. En 1509, Clays sir JACOBSEN de La Brille fut envoyé par Guillaume III, comte de Hollande, en Angleterre, pour traiter sur les dommages occasionnés de part et d'autre par les prises faites en mer. (*Voyez* Thomas Rymer,

tom. III, pag. 151.) En 1399, Didier JACOBSEN est mentionné comme un des notables citoyens de Delft. (*Id. ibid.*, tom. VIII, pag. 96.) En 1439, Evrard JACOBSEN, bourgmestre d'Amsterdam, fut chargé par son souverain de plusieurs commissions importantes. (Annales de Flandre, par Emmanuel Sueyro, tom. II, pag. 313.) Michel, qui est l'objet de cet article, se signala héroïquement au service d'Espagne, et devint par ses actions l'honneur de sa famille et l'ornement de sa patrie. Il commandoit, en 1588, un vaisseau dans la fameuse armée navale de Philippe II, dite l'invincible, et ce fut à son courage et à son intelligence que l'Espagne dut la conservation des débris de cette flotte malheureuse. En 1595 il commanda en chef une escadre espagnole, ayant sous lui Daniel de Koster, vaillant capitaine, et prit, brûla ou coula à fond tous les bâtimens hollandais employés à la pêche. Une continuité d'actions éclatantes lui procura successivement le grade d'amiral-général, et l'ordre de Saint-Jacques. En 1632 il amena d'Espagne à Dunkerque sa flotte avec 4000 mille hommes de troupes; et, sans s'effrayer du nombre des vaisseaux anglais et hollandais qui défendoient l'entrée du port, il y entra sans perte. Retournant ensuite avec cette même flotte en Espagne pour y chercher d'autres troupes, il battit dix vaisseaux turcs, et ramena tous les siens d'Espagne à Dunkerque : telle fut sa dernière expédition. « Mais, dit Faulconier, historien de Dunkerque, il ne jouit pas long-temps du bonheur de son voyage ; il mourut quelques jours après son arrivée, en 1633 : il y avoit cinquante ans qu'il servoit le roi d'Espagne, et toujours avec tant de valeur, de conduite et de fortune, que les Hollandais le surnommèrent *le Renard de la mer.* » Le roi fit transporter son corps à Séville ; il y fut enterré dans l'église où reposent les cendres de Christophe Colomb et de Fernand Cortez. Michel Jacobsen eut de Laurence Weus, son épouse, sept garçons et cinq filles ; quatre de ses fils furent capitaines de vaisseaux de guerre, et se distinguèrent à son exemple. — Jean JACOBSEN, l'un d'eux, soutint en 1622, avec un seul vaisseau, un combat de 14 heures contre neuf vaisseaux hollandais, coula à fond leur vice-amiral, Herman Kleuter, et deux autres vaisseaux ; puis voyant son tillac couvert de Hollandais qui étoient parvenus à l'aborder, il se fit sauter en l'air avec eux plutôt que de se rendre. — Antoine, aussi capitaine de vaisseau, et frère de Jean, a laissé une postérité masculine qui subsistoit en France dans Cornil-Guislain Jacobs, ancien aide-major de la capitainerie - garde - côte de l'île de Noirmoutier, où il étoit établi depuis plus de cinquante ans. C'est le premier qui dans cette île ait forcé la mer à reculer sur elle-même, en établissant des dessèchemens. Les services qu'il a rendus à la marine, au commerce et à l'agriculture, ajoutent un nouveau lustre à celui qu'il a reçu de ses ancêtres. C'est à son intelligence et à son courage infatigable qu'est due l'existence entière de l'île de la Crosnière, dont son fils, ancien député de Noirmoutier, porte le nom. Ce fut le premier avril 1767 qu'il rassembla 1100 hommes de dix-sept paroisses du continent voisin, et qu'il déroba cette île à l'Océan par cinq mille toises de digues. C'est, pour ainsi dire, une image en raccourci des travaux de la Hollande, pays de ses pères. Depuis ce temps il fit construire une église paroissiale, un presbytère, des maisons, etc. ; en sorte que cette nouvelle colonie, qui n'étoit auparavant qu'un banc-

couvert par les eaux de la mer, fut habitée, bâtie et défrichée. Dans l'exécution de sa noble entreprise, Jacobseu s'étoit associé Berceau son gendre : c'est à ces deux citoyens que le prince de Condé avoit concédé, en 1766, le terrain submergé qui forme aujourd'hui l'île de la Crosnière, et qu'il venoit d'obtenir du roi.

JACOBUS (Nagdalius), nommé *Jacobus Goudanus*, parce qu'il étoit de Goude en Hollande, se fit dominicain, s'appliqua à l'étude des langues savantes, et mourut vers 1520. Ses principaux ouvrages sont, I. *Ærarium poëticum*, Cologne, 1506, in-4°. II. *Correctorium Bibliæ, cum difficilium dictionum interpretatione; et compendium Bibliæ*, Cologne, 1508, in-4°. III. *Flavii Josephi liber de imperatrice ratione, è græco latinè versus*, Cologne, 1517, in-4°. La traduction du P. François Combefis lui est préférée.

* JACOMB (Thomas), théologien non-conformiste, né en 1622 au comté de Leicester, mort en 1687, d'abord élève du collége de la Magdeleine à Oxford, et ensuite de Cambridge, où il fut boursier au collége de la Trinité, vint en 1647 à Londres, où il eut la cure de Saint-Martin Ludgate; mais en ayant été privé en 1662, pour non-conformité, alors il fut reçu dans la maison de la comtesse d'Exéter, où il mourut. On a de Jacomb un *Traité de la consécration*, et des *Sermons*. Ce docteur a eu part aussi à la continuation des remarques de Pool.

† JACOMOT (Jean), né à Bar-le-Duc, mort à Genève en 1609 ou en 1615, y exerça le saint ministère en 1576, et, avec la permission du conseil, visita l'église de Neufchâtel en 1591, et celles du Valais en 1603. Jacomot avoit du talent pour la poésie latine, il a laissé, I. *Musæ Neocomenses*, Genève, 1597. II. *Varia poëmata*, Genève, 1601, in-8°. Il a écrit aussi une tragédie appelée *Ehud*. — Son fils Théodore a traduit de l'anglais les Œuvres de Joseph Hall.

† JACOPONE DE TODI, dont le vrai nom étoit *Jocopo de Benedetti*, ancien poëte italien, ami et contemporain du Dante, naquit à Todi, d'une famille noble. Devenu veuf, il distribua ses biens aux pauvres, et entra dans l'ordre des frères mineurs, où, par humilité, il voulut toujours rester frère convers. Il a composé des *Cantiques sacrés* pleins de feu et d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré la bigarrure de son style chargé de mots calabrais, siciliens et napolitains. On a de lui quelques autres *Poésies* du même genre, en latin, et il passe pour être auteur de la prose *Stabat Mater*; mais plusieurs contestent le fait. Ce poëte mourut fort vieux en 1306. L'édition la plus ample de ses *Cantiques spirituels* est celle de Venise, 1617, in-4°, avec des notes. La première, Florence, 1490, in-4°, est fort rare et recherchée des curieux, ainsi que la belle édition de Rome, 1558, in-4°.

† JACQUELOT (Isaac), fils d'un ministre de Vassy, né en 1647, fut donné pour collégue à son père dès l'âge de 21 ans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa à Heidelberg, et de là à La Haye. Le roi de Prusse, l'ayant entendu prêcher dans cette ville, l'appela à Berlin pour être son ministre; il accompagna ce titre d'une forte pension, dont Jacquelot jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1708, à 61 ans. On doit à ce vertueux et savant ministre plusieurs ouvrages bien raisonnés, mais qui manquent de mé-

thode et de précision. I. Des *Dissertations sur l'existence de Dieu*, in-4°, Amsterdam, 1697. II. Trois *Ouvrages* contre le Dictionnaire de Bayle, avec lequel il eut des démêlés fort vifs, terminés par la mort du lexicographe; le premier a pour titre : *Conformité de la foi avec la raison, ou Défense de la religion contre les difficultés répandues dans le Dictionnaire de Bayle*, Amsterdam, 1705, in-8°; le second, *Examen de la théologie de M. Bayle*, Amsterdam, 1706, in-12; et le troisième, *Réponse aux entretiens composés par M. Bayle*, in-12. III. Des *Dissertations sur le Messie*, in-8°, 1699. On y trouve de bonnes remarques; mais les citations y sont confuses et beaucoup trop multipliées. On y joint les *Dissertations sur l'existence de Dieu*, dont l'abbé Perau a publié une nouvelle édition augmentée de la la Vie de Jacquelot, Paris, 1744, 3 vol. in-12. IV. Un *Traité de l'inspiration des livres sacrés*, 1715, in-8°, en deux parties, dont la première est pleine de force. V. *Avis sur le tableau du socinianisme* : ouvrage de Jurieu, lequel suscita une violente persécution contre son censeur, 1690, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur. VI. Des *Sermons*, 2 vol. in-12. On y remarque, comme dans ses autres ouvrages, de l'esprit, de la pénétration, du savoir. Son extrême vivacité l'empêchoit d'y mettre toute la méthode nécessaire. VII. Des *Lettres aux évêques de France*, pour les porter à user de douceur envers les réformés. Cependant le ministre Benoît trouva les lettres de Jacquelot trop foibles, et publia des Avis sincères à MM. les prélats de France, où il y a encore plus de violence que de sincérité.

* JACQUEMARS-GIELÉE, connu par son roman du *Nouveau Renard*, satire ingénieuse et piquante, qu'il termina à Lille en Flandre, l'an 1290. Il n'y fait grace ni aux rois, ni aux pontifes romains, et y démasque sans ménagement les friponneries du clergé de ce temps-là. Il avoit fait graver à la tête de son ouvrage une roue de fortune, au-dessus de laquelle on voyoit un renard. Aux deux côtés de la roue étoient représentés l'orgueil et l'intrigue, avec une inscription dont le sens étoit qu'il n'en tomberoit jamais, tant qu'il auroit pour conseillers deux ecclésiastiques que leurs vexations rendoient alors odieux à toute la France.

* JACQUEMART (Nicolas-François), libraire, né à Sédan le 2 octobre 1735, et mort à Paris le 2 avril 1799, a publié, I. *Etrennes aux émigrés*, Paris, 1793, in-12. II. *Le nouveau Mississipi*, ou *les dangers d'habiter les bords du Scioto*, Paris, 1791, in-8° de 44 pages. III. *Réflexions d'un cultivateur américain, sur le projet d'abolir l'esclavage et la traite des nègres*, ouvrage traduit de l'anglais, Londres (Paris), 1790, in-12 de 99 pages. IV. *Remarques historiques et critiques sur les églises supprimées de la ville de Paris, d'après le décret de l'assemblée nationale du 2 février* 1791, Paris, 1791, in-8° : elles ont paru aussi sous le titre de *Ruines parisiennes depuis la révolution de* 1789, *et années suivantes*, etc.

I. JACQUES (saint), *le Majeur*, fils de Zébédée et de Salomé, appelé, suivant l'Ecriture, à l'apostolat avec son frère Jean l'évangéliste, par J. C., tandis qu'ils raccommodoient leurs filets à Bethsaïde, leur patrie, furent témoins, avec saint Pierre, de la transfiguration du Sauveur sur le mont Tha-

bor. Après la résurrection de J. C. les deux frères se retirèrent en Galilée, et revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Esprit avec les apôtres. On croit que saint Jacques sortit de la Judée avant les autres apôtres, pour prêcher l'Evangile aux juifs dispersés. Il revint en Judée, et y signala son zèle avec tant d'ardeur, que des juifs l'ayant dénoncé à Hérode-Agrippa, ce prince le fit mourir par le glaive, l'an 44 de J. C. Saint Jacques fut le premier apôtre qui subit le martyre. On voit à Jérusalem une église bâtie sous son nom, à trois cents pas de la porte de Sion; c'est une des plus belles et des plus grandes de la ville. A main gauche, en entrant dans la nef, il y a une petite chapelle, qui est le lieu où l'on croit que ce saint apôtre eut la tête tranchée, parce que c'étoit autrefois la place du marché public. Cette église appartient aux Arméniens schismatiques; ils y ont un monastère bien bâti, où il y a toujours un évêque et douze ou quinze religieux qui font le service ordinaire. On dit que l'église et les logemens ont été bâtis par les rois d'Espagne, pour y recevoir les pélerins de leur nation. Le corps de saint Jacques fut enterré à Jérusalem; mais les historiens espagnols ont prétendu que peu de temps après ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria Flavia, aujourd'hui El Padron, sur les frontières de Galice. On découvrit ses reliques sous le règne d'Alfonse-le-Chaste; on les transporta dans une ville voisine, qu'on nomma Giacomo Postolo, aujourd'hui Compostolo. Le père Cuper a rassemblé (*Acta sanctorum, tom.* 6, *julii*) un grand nombre de témoignages, pour prouver la tradition de l'Eglise d'Espagne. Les apôtres n'ayant guère prêché que dans les lieux voisins de la Judée pendant les douze premières années du christianisme, on conçoit difficilement comment saint Jacques auroit pu porter le flambeau de la foi en Espagne, ainsi que le prétendent quelques historiens, ni pourquoi ses disciples auroient transporté son corps si loin. Cependant il faut avouer que la tradition des Espagnols est ancienne : elle a été soutenue dans une dissertation de l'Espagnol Clemente de Arostegui, imprimée à Naples en 1763. *Voyez* MENARD, n° I.

† II. JACQUES (saint), *le Mineur*, frère de saint Simon et de saint Jude, fils de Cléophas et de Marie, sœur de la Sainte Vierge, surnommé *le Juste* à cause de ses vertus. L'Ecriture dit que Jésus-Christ ressuscité lui apparut en particulier. Quelques jours après l'ascension, il fut choisi pour gouverner l'église de Jérusalem; et en qualité d'évêque, il parla le premier après saint Pierre, dans le concile tenu en cette ville l'an 40 ou 50. Saint Paul l'appelle une des colonnes de l'Eglise. Sa vie parut si sainte, même aux ennemis du christianisme, que Josèphe croit que la ruine de Jérusalem arriva en punition de ce que les juifs l'avoient fait mourir. Ananus II, grand-sacrificateur des juifs, le fit condamner, et le livra au peuple. Eusèbe, après Hégésippe, dit que les juifs l'ayant pressé de désavouer publiquement la doctrine de Jésus-Christ, il l'avoit soutenue avec une merveilleuse constance, et que cette confession faite sur les degrés du temple, mettant en fureur les pharisiens, ses principaux ennemis, ils le précipitèrent en bas. Un foulon acheva de le tuer d'un coup de lévier, l'an 62 de J. C. Il nous reste de cet apôtre une *Epître*, la première entre les canoniques, adressée aux tribus d'Israël dispersées, c'est-à-dire aux fidèles d'entre les juifs

qui étoient répandus en diverses provinces. Il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisoient du principe de saint Paul, qui dit que « c'est la foi, et non les œuvres de la loi, qui nous rend justes devant Dieu. » Saint Jacques y établit fortement la nécessité des bonnes œuvres. Il enseigne la morale comme Salomon dans les proverbes, et comme font les Orientaux, c'est-à-dire par maximes séparées, et non par raisonnemens. On peut lui appliquer ce que saint Jérôme dit des Epîtres canoniques, qu'elles sont abrégées dans les paroles, mais longues dans le grand sens qu'elles renferment : *Breves in verbis, longas in sententiis*. Saint Jacques ne laisse pas d'appuyer ce qu'il dit sur l'Ecriture, et de l'orner par des similitudes et des allusions aux paroles des livres saints. Il cite quelques passages qui ne se trouvent pas en termes exprès dans l'Ecriture ; mais les auteurs sacrés du nouveau Testament, sur-tout lorsqu'ils parlent aux Hébreux, qui savoient les Écritures, et qui sentoient tout d'un coup les allusions qu'on y faisoit, ne s'assujettissoient pas toujours à citer mot pour mot : ils se contentoient de rapporter le sens, et de suivre l'intention de l'écrivain sacré. On attribue encore à saint Jacques une liturgie, mais qui n'est pas de lui, quoique très-ancienne. Elle fut traduite en latin par Léon Tuschus, qui y joignit celles de saint Basile et de saint Jean Chrysostôme; Claudes de Sainctes y ajouta des dissertations et des notes savantes. Ce recueil rare et curieux fut imprimé à Anvers en 1560, in-8°. On trouve aussi la Liturgie de saint Jacques dans les Apocryphes de Fabricius. La fête de saint Jacques se célèbre avec celle de saint Philippe, le premier mai. Le culte de ces deux apôtres, dit Baillet, ne fut point séparé pendant long-temps de celui qu'on rendoit à tous leurs coopérateurs, le 29 juin, à l'occasion de saint Pierre et de saint Paul. Ce qui a pu déterminer à consacrer le premier jour de mai à saint Jacques et à saint Philippe, a été l'église bâtie par le pape Pélage Ier dans Rome. On croyoit posséder leurs corps dans cette église, et l'on faisoit une fête annuelle de leur translation ; fête qui semble n'avoir commencé au plus tôt que dans le 7e siècle. Quant aux reliques de saint Jacques que diverses églises se flattent de posséder, nous n'en avons pas de plus précieuse, ni de plus certaine de lui, dit Baillet, que son Epître canonique.

† III. JACQUES (saint), évêque de Nisibe, sa patrie, se fit un nom immortel par la charité héroïque et le zèle éclairé qu'il fit éclater lorsque les Perses assiégèrent cette ville en 338, 347 et 350. Ce saint prélat mourut peu de temps après. Il avoit assisté au concile de Nicée. Il reste de lui plusieurs *Ouvrages* imprimés à Rome, 1756, in-folio, en syriaque et en arménien, avec des notes de Nicolas Antonelli, aidé d'un prêtre arménien nommé Etienne Adéodat, maître de sa langue au collége de la Propagande à Rome. Jacques avoit confessé la foi durant la persécution de Maximin II. Il ne faut pas le confondre avec un autre saint JACQUES, moine de Nisibe; ni avec JACQUES, évêque de Sarug, mort en 521 ; ni avec JACQUES, évêque d'Edesse, mort en 710. Assemani a prouvé que ces deux derniers prélats étoient catholiques et non jacobites, comme l'a prétendu le savant abbé Renaudot.

IV. JACQUES-ZANZALE. *Voyez* ZANZALE.

V. JACQUES (saint), ermite de Saucerre, ainsi appelé par les étrangers, quoique sa solitude fût à

Saxiacum, fort éloignée de Sancerre, étoit Grec de naissance. Après divers voyages, il vint en France l'an 859, et mourut dans la solitude de Saxiacum vers 865.

VI. JACQUES, premier patriarche des Arméniens, connu principalement par une *Version* de la Bible, en arménien, imprimée en Hollande, in-4°, en 1666.

VII. JACQUES I[er], roi d'Aragon, surnommé *le Guerrier* et *le Belliqueux*, monta sur le trône en 1213, après la mort de son père Pierre-le-Catholique. Plusieurs grands seigneurs avoient profité de sa minorité pour se soustraire à l'autorité royale; il les défit. Il conquit ensuite les royaumes de Majorque et de Minorque, de Valence, et plusieurs autres terres sur les Maures qui les avoient usurpées. Peu de règnes ont été aussi glorieux et aussi agités que le sien. Il eut différens démêlés avec les papes, qui vouloient rendre son royaume tributaire de l'Eglise romaine, et il mourut à Xativa le 27 juillet 1276, à 70 ans. Avant que d'expirer il céda la couronne à son successeur et se revêtit de l'habit de l'ordre de Citeaux, faisant vœu de mourir dans le cloître, si sa santé se rétablissoit. Son excessive foiblesse pour le sexe lui causa de violens chagrins, de la honte et des remords, sans jamais le corriger.

† VIII. JACQUES II, roi d'Aragon, fils de Pierre III et petit-fils du précédent, successeur de son frère Alfonse III en 1291, soumit la Sicile, sur laquelle il avoit des prétentions par sa mère Constance de Sicile. Il fut moins heureux dans une guerre qu'il entreprit contre les Maures et contre les Navarrais. A une assemblée des états du royaume, il fit ordonner que l'Aragon, Valence et la Catalogne, seroient irrévocablement unis à sa couronne. Il mourut à Barcelonne le 3 novembre 1327, à 66 ans. Ce prince est recommandable par son courage, sa modération et son équité. On rapporte que dans une succession qui lui étoit échue et qu'on lui contestoit, au lieu d'employer l'autorité, il eut recours, comme un simple citoyen, au grand justicier du royaume.

IX. JACQUES DE BOURBON, roi de Naples. *Voy.* JEANNE, n° VII.

X. JACQUES II, roi de Chypre. *Voyez* les Tables chronologiques, article CHYPRE.

XI. JACQUES I[er], roi d'Ecosse, fils de Robert III, pris en passant en France par les Anglais, qui le tinrent dix-huit ans en prison, et ne le mirent en liberté qu'en 1424, à condition qu'il épouseroit Jeanne, fille du comte de Sommerset, fit punir quelques-uns de ceux qui avoient gouverné le royaume durant sa prison; il fut assassiné, percé de vingt-six coups d'épée, dans son lit, en 1437, par les parens de ceux qu'il avoit fait punir. On assure que ce prince se déguisoit quelquefois, pour apprendre par lui-même comment se gouvernoient ses officiers. *Voyez* STUART, n° II.

XII. JACQUES II, roi d'Ecosse, successeur, à l'âge de sept ans, de Jacques premier, son père, donna du secours au roi Charles VII contre les Anglais, punit rigoureusement les seigneurs qui s'étoient révoltés contre lui, et fut tué au siége de Roxburg, d'un éclat de canon, le 3 août 1460, à 29 ans. Marie de Gueldre, femme courageuse, épouse de ce roi, vint au siége, et fit emporter la place. Jacques, prince actif et courageux, étoit ennemi implacable des Anglais, contre lesquels il ne cessa de faire des tentatives.

XIII. JACQUES III, roi d'Ecosse, monta sur le trône après Jacques II, son père. Séduit par quelques astrologues, il fit arrêter ses deux frères, Jean et Alexandre. Le premier fut massacré; et le second s'étant enfui arma contre lui, le fit prisonnier, et le délivra ensuite. Mais ses cruautés ayant irrité ses sujets, ils se soulevèrent et lui livrerent bataille. Jacques, vaincu, tomba de cheval dans la déroute, et se sauva dans un moulin, où il fut pris et tué avec quelques-uns des siens, le 11 juin 1488, dans sa trente-cinquième année. Les Ecossais aussitôt après s'assemblèrent, et déclarèrent que le tyran avoit été mis à mort justement, et qu'on ne poursuivroit point ceux qui avoient pris les armes contre lui; mais ils reconnurent pour son successeur l'aîné de ses fils, jeune homme de la part duquel l'exemple récent de son père ne leur laissoit guère d'appréhension.

XIV. JACQUES IV, roi d'Écosse, prince pieux et amateur de la justice, succéda à Jacques III son père, à l'âge de seize ans; défit les grands du royaume qui s'étoient révoltés contre lui; prit le parti de Louis XII, roi de France, contre les Anglais; et fut tué à la bataille de Floddenfield en 1513. On dit que sa dévotion l'avoit porté à s'entourer d'une chaine, à laquelle il ajoutoit un anneau tous les ans. C'est néanmoins un des plus grands rois qu'ait eus l'Écosse. (*Voy.* l'art. PERKINS.) On lui attribue l'institution de l'ordre de Saint-André ou du Chardon. L'ancienne marque de cet ordre de chevalerie étoit un collier d'or, formé de fleurs de chardon et de feuilles de rue, avec cette devise : *Nemo me impunè lacesset.*

XV. JACQUES V, roi d'Ecosse, n'avoit qu'un an et demi lorsque Jacques IV, son père, mourut. Sa mère, Marguerite d'Angleterre, eut part au gouvernement pendant sa minorité; ce qui causa des troubles, qui ne furent apaisés que quand le roi voulut gouverner par lui-même, à l'âge de 17 ans. Jacques V ayant amené seize mille hommes au secours de François Ier contre Charles-Quint, le roi lui donna par reconnoissance Magdeleine, sa fille aînée, en mariage, en 1535. Cette princesse étant morte deux ans après, Jacques V épousa en secondes noces Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise, et veuve de Louis d'Orléans, duc de Longueville. Il mourut le 13 décembre 1542, laissant pour héritière Marie Stuart, dont la reine étoit accouchée huit jours auparavant. Ce prince, ami de la justice, de la paix et de la religion, défendit les autels contre les réformateurs qui vouloient les renverser. *Voyez* MURRAY.

†XVI. JACQUES VI, roi d'Écosse, dit Jacques Ier, depuis qu'il fut roi d'Angleterre et d'Irlande, étoit fils de Henri Stuart et de l'infortunée Marie Stuart. Cette reine étoit enceinte de cinq mois lorsque son musicien Rizzo fut poignardé à ses yeux. La vue des épées nues et sanglantes fit sur elle une impression qui passa jusqu'au fruit qu'elle portoit. Jacques, qui naquit quatre mois après cette funeste aventure, en 1566, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort que fît son esprit pour surmonter cette disposition de ses organes. (*Voyez* DIGBY, n° I. *Voyez* aussi à l'article GAURIC, n° III, le danger imminent qu'il courut n'étant encore que roi d'Écosse.) Après la mort d'Élizabeth, qui l'avoit nommé son successeur, il monta sur le trône en 1603, et régna sur l'Écosse, l'Angleterre et l'Irlande. A son avénement, un Ecossais, entendant les acclamations extraordinaires du peuple, ne put s'empê-

cher de s'écrier : « Hé, juste ciel ! je crois que ces imbécilles gâteront notre bon roi. » L'événement fit voir qu'il avoit raison. Ce prince, nourri dans les chicanes de la controverse, signala son avénement à la couronne par un édit qui ordonnoit à tous les prêtres catholiques, sous peine de mort, de sortir d'Angleterre. Quelques furieux résolurent, en 1605, de se soustraire à cette proscription, en exterminant d'un seul coup le roi, la famille royale et tous les pairs du royaume. Ils résolurent de mettre trente-six tonneaux de poudre sous la chambre où le roi devoit haranguer le parlement. Tout étoit prêt ; on n'attendoit que le jour de l'assemblée pour exécuter ce forfait. C'en étoit fait des plus nobles et des plus sages têtes de l'état, si une lettre anonyme qu'un des conjurés écrivit à un de ses amis pour le détourner de l'assemblée, n'eût fait soupçonner la conspiration. On visita tous les souterrains, et l'on trouva à l'entrée de la cave qui étoit au-dessous de la chambre un artificier habile qui, peu d'heures après, devoit faire jouer la mine, et anéantir le parlement. La crainte arracha tout le secret de la conspiration à ce malheureux. Quelques-uns des conjurés furent tués en se défendant ; plusieurs sortirent du royaume ; huit furent pris et exécutés. (*Voyez* les articles de GARNET *et* d'OLDECORN.) Jacques Ier, pour s'assurer des catholiques, fit dresser en 1606 le fameux serment d'*allégeance*, par lequel ils promettoient d'obéir fidèlement au roi comme à leur légitime souverain, et protestoient contre le pouvoir que quelques controversistes attribuoient alors aux papes, de déposer les monarques, et de délier les sujets du serment de fidélité. Ceux qui signèrent cette formule, loin d'être persécutés, furent protégés comme les autres citoyens. Ce roi théologien censura vivement les presbytériens, qui enseignoient alors que l'enfer étoit nécessairement le partage de tout catholique romain. Son règne fut une paix de vingt-deux années ; le commerce florissoit, la nation vivoit dans l'abondance. Ce règne fut pourtant méprisé au dehors et au dedans. Étant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas contre les catholiques dans la grande crise de la guerre de Bohême. Jacques abandonna son gendre, l'électeur palatin ; négociant quand il falloit combattre ; trompé à la fois par la cour de Vienne et par celle de Madrid ; envoyant toujours de célèbres ambassades et n'ayant jamais d'alliés. Son peu de crédit chez les nations étrangères contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devoit avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva une grande diminution par l'abus qu'il en fit lui-même, en voulant lui donner trop de poids et trop d'éclat. Il ne cessoit de dire à son parlement que « Dieu l'avoit fait maître absolu, que tous leurs priviléges n'étoient que des concessions de la bonté des rois. » Par-là, il excitoit les parlemens à examiner les bornes de l'autorité royale et l'étendue des droits de la nation. Ce fut dans celui de 1621 que se formèrent les deux partis si connus, l'un sous le nom de *Torys*, pour le roi ; l'autre sous le nom de *Wighs*, pour le peuple. L'éloquence pédantesque du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques sévères. On ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'elle méritoit. Henri IV ne l'appeloit jamais que *Maître Jacques*, et ses sujets ne lui donnoient guère des titres plus honorables. Aussi disoit-il à son parlement : « Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez point dansé ; je vous ai chanté des lamentations, et vous n'avez point été attendris. »

Ce prince aimoit les calembourgs et les jeux de mots. Ses flatteurs lui donnoient le nom de *Salomon*. Henri IV, qui ne l'aimoit pas, et qui avoit adopté les bruits que le public malin avoit répandus sur Marie Stuart sa mère, disoit « qu'ils avoient raison, pouvant bien être, comme Salomon, le fils d'un joueur de harpe »; bon mot qu'on ne doit pas prendre à la lettre. (*Voyez* RIZZO, n° II.) Le même Henri IV, intéressé à le connoître à fond, parce qu'il étoit son allié et son voisin, le peint avec énergie dans une dépêche à Beaumont, son ambassadeur à Londres : « Je ne trouve, dit-il, dans le caractère de Jacques Ier que des sujets de défiance. Je n'y vois ni bonne-foi ni solidité. La légèreté et l'inconstance en font la base. La mauvaise intrigue et l'artifice maladroit y paroissent à leur tour; mais avec l'envie de faire des dupes, Jacques Ier finit par l'etre toujours lui-même. De là, je conclus qu'il n'y aura aucun fond à faire ni sur les paroles ni sur les actions de ce foible prince. Il intrigue sans cesse à Rome, en Espagne, et par-tout ailleurs, comme il fait avec moi, sans s'attacher à aucun point fixe, selon qu'il est poussé, entraîné ou retenu. Les premières espérances l'élèvent, et l'excitent au gré de celui qui les lui donne. Il se laisse gouverner par tout ce qui l'entoure, sans aucun égard ni pour le mérite ni pour la vérité. Ainsi je prévois qu'il se laissera tromper dans toutes les occasions. » Ce qui aliéna sur-tout le cœur de ses sujets, ce fut la confiance qu'il donna à ses favoris. Un Ecossais nommé Carr le gouverna absolument; et depuis, il quitta ce favori pour George de Villiers, connu sous le nom de duc de Buckingham. Il mourut le 8 avril 1625, avec la réputation d'un prince plus indolent que pacifique, plus foible que bon, quoiqu'il eût réellement un grand fonds d'humanité, d'un roi savant, et d'un politique peu habile. On auroit dit qu'il n'étoit que passager dans le vaisseau dont il devoit être le pilote. La chasse fut une de ses passions. Les Anglais disoient de lui « qu'il faisoit plus de cas d'un cerf que d'un vaisseau ; qu'il aimoit mieux le son des cors que le bruit du canon. » Il étoit libéral jusqu'à la prodigalité. Un de ses favoris, voyant passer une charge d'argent qu'on portoit au trésor, dit à son voisin : « Que cet argent me rendroit heureux ! » Le roi demanda ce qu'il disoit, et l'ayant appris, lui donna sur-le-champ toute la somme, qui montoit à trois mille livres sterling. « Vous vous croyez heureux de posséder une pareille somme ; et je le suis plus que vous, ajouta-t-il, d'obliger un honnête homme que j'aime. » (*Voyez* ALFONSE V, n° VIII.) Ses profusions le jetèrent dans une sorte d'indigence. Il fut arrêté un jour dans son carrosse au milieu de Londres par les archers de la justice. Ses gardes vouloient écarter ces insolens; mais le roi, les ayant écoutés paisiblement, apprit d'eux qu'ils n'avoient agi ainsi qu'à la prière du sellier de la cour, à qui l'on devoit, depuis quelques mois, environ 50 louis. Le roi le fit payer à l'instant, en disant : « Celui qui fait les lois, doit les observer le premier. » Les Anglais se prévalurent du besoin qu'il avoit d'argent pour lui faire la loi. Ses revenus montoient, dit-on, en 1617, à 450,000 liv. sterling, et les secours extraordinaires qu'il tira du parlement pendant son règne, à trois millions seulement de livres sterling. La somme de chaque subside étoit bien diminuée, même du temps d'Elizabeth, quoique la nation devînt plus riche de jour en jour, parce que la répartition se faisoit fort négligemment, qu'on taxoit les propriétaires sur l'ancienne estimation de leurs

biens, dont les uns avoient augmenté et les autres diminué de prix. Des colonies anglaises s'établirent sous ce regne en Amérique d'une manière très-avantageuse ; mais toutes les tentatives ne réussirent pas. (*Voyez* RAWLEG.) Les progrès de l'agriculture augmentèrent sensiblement, parce qu'Elizabeth avoit permis l'exportation des grains. Les beaux-arts, les plaisirs de la société attiroient la noblesse à Londres. Jacques, voyant avec peine l'accroissement de la capitale, invitoit les gentilshommes à se retirer dans leurs provinces. « A Londres, leur disoit-il, vous êtes comme des vaisseaux en mer, qui ne paroissent rien; mais dans vos villages, vous êtes comme des vaisseaux sur une rivière, qui paroissent quelque chose de grand.... » Ce prince est le premier qui ait pris le titre de roi de la Grande-Bretagne. On a de lui Quelques *ouvrages de controverse*, intitulés bizarrement, écrits de même : I. *Le triple coin pour le triple nœud; Tortura torti* : celui-ci est contre Bellarmin, qui, dans un de ses ouvrages, avoit pris le titre de Matthæus Tortus. II. *La vraie loi des monarchies libres*. III. *Des Discours au parlement*, qui offrent souvent de belles pensées et de sages réflexions. IV. Βασιλικον δωρον, ou *Présent royal*, dans lequel il donne à son fils Henri d'excellens principes pour l'institution des rois. Cet ouvrage, imprimé trois ou quatre fois en latin, a été traduit en français par Jean de Williers Hotman, dont la version souvent réimprimée se trouve parmi les Opuscules des trois Hotman, Paris, 1603, in-8°. Les paroles de Jacques Ier à son fils sont à peu près les mêmes que celles que le dernier roi de France, Louis XVI, adressa au dauphin enfant. On trouve aussi parmi les ouvrages de Jacques Ier trois livres *de Démonologie*, dans lesquels l'auteur rapporte de curieuses expériences de physique; enfin, on y trouve aussi un *Opuscule badin contre l'abus du tabac*, où il répond à tous les argumens des partisans de cette poudre. Ses ennuyeuses productions recueillies par Jacques Montagu, ont été imprimées à Londres, en 1619, in fol. (*Voyez* DOMINIS.) Jacques Ier avoit épousé, en 1590, Anne de Danemarck, fille de Frédéric II, roi de Danemarck. Il en eut Henri-Frédéric, prince de Galles, et Robert, l'un et l'autre morts jeunes; Charles Ier, qui lui succéda; et Elizabeth, mariée à Frédéric V, électeur Palatin, duc de Bavière, dont la postérité succéda depuis à la couronne d'Angleterre.

† XVII. JACQUES II, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, né à Londres le 14 octobre 1633, de l'infortuné Charles Ier, et de Henriette de France, fut proclamé duc d'Yorck dès le moment de sa naissance ; mais les cérémonies de la proclamation furent différées jusqu'en 1643. Les horreurs des guerres civiles l'obligerent de se sauver en 1648, déguisé en fille. Il passa en Hollande, de là en France, où il se signala sous le vicomte de Turenne, et ensuite en Flandre, où sa valeur n'éclata pas moins sous don Juan d'Autriche et le prince de Condé. Charles II, son frère aîné, ayant été rétabli sur le trône de ses pères, il le suivit en Angleterre, et fut fait grand-amiral du royaume. Il remporta, en 1665, une victoire signalée, après un combat très-opiniâtre, sur Opdam, amiral de Hollande, qui périt dans cette journée, avec quinze ou seize vaisseaux. Généralissime des deux armées navales de France et d'Angleterre en 1672, il fut vaincu par l'amiral Rüyter; mais il montra beaucoup de courage dans sa défaite. Jacques II parut digne du trône, tant qu'il ne régna

pas ; mais dès qu'il y fut monté, après la mort de son frère, en 1685, ce ne fut plus le même homme. (*Voyez* COLOMBIÈRE, n° I; KIRKE, *et* MONTMOUTH.) Attaché à la religion catholique depuis sa jeunesse, il joignit à cet attachement le désir de la répandre. Ce désir lui devint fatal, sur-tout par les moyens dont il se servit. Il révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjuroit la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Cette loi, qui excluoit des charges et du parlement tous ceux qui refusoient de s'y soumettre, avoit été portée contre les catholiques sous le règne de Charles II. On prévit dès-lors ce qui arriva ; que la chambre haute et la chambre basse, que les armées de terre, que les flottes alloient être remplies par des sujets de la religion du monarque. « Cependant, dit Burnet, il condamnoit hautement les persécutions, qu'il disoit être aussi opposées aux lois de la religion qu'à celles de la politique. » Il donna des asiles aux protestans chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes. Il fit faire des quêtes pour eux, et leur accorda des immunités. Il est très-probable qu'il vouloit faire triompher la religion catholique, mais non détruire la religion anglicane. Jacques accorda donc la liberté de conscience à tous ses sujets, afin, disoit-il, que tous les catholiques pussent en jouir sans jalousie. Le jésuite Peters, son confesseur, intrigant, impétueux, dévoré, dit-on, de l'ambition d'être cardinal et primat d'Angleterre, inspira au roi toutes ces démarches, que les ennemis du monarque et de l'Eglise romaine ne manquèrent pas d'envenimer. L'ambassadeur d'Espagne lui avoit déjà insinué qu'il devoit moins écouter des hommes qui ne devoient pas se mêler de l'administration. « Quoi donc ! lui répondit Jacques II, le roi d'Espagne ne consulte-t-il pas son confesseur ? — Oui, répliqua l'ambassadeur espagnol, et ses affaires n'en vont pas mieux. » La nation anglaise, déjà alarmée, acheva de s'aigrir, par le spectacle d'un nonce qui fit son entrée publique à Londres. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et gendre de Jacques II, appelé par les Anglais pour régner à sa place, vint détrôner son beau-père en 1688. L'infortuné monarque alla chercher un asile en France, après s'être vu chassé de sa maison, arrêté prisonnier à Rochester, insulté par la populace, et après avoir reçu les ordres du prince d'Orange dans son propre palais. Jacques II alla descendre à Paris chez les jésuites : il étoit, dit-on, jésuite lui-même ; étant encore duc d'Yorck, il s'étoit fait associer à cet ordre par quatre jésuites anglais, à ce que prétend Burnet, dont le témoignage peut être suspect. Louis XIV lui donna, en 1689, une flotte et une armée. Il passa en Irlande, où mylord Tyrconnel maintenoit encore l'autorité royale; mais l'usurpateur Guillaume l'en chassa bientôt. Jacques II fut battu à la bataille de la Boyne, en 1690. Les Français combattirent vaillamment dans cette journée ; les Irlandais prirent la fuite. Quoique Jacques eût toujours montré beaucoup de valeur, il ne parut dans l'engagement de la bataille, ni à la tête des Français, ni à la tête des Irlandais, et se retira le premier. Le roi Guillaume, après sa victoire, fit publier un pardon général. Le roi Jacques, vaincu, en passant par une petite ville nommée Galloway, fit pendre quelques citoyens qui avoient voulu lui faire fermer les portes. De deux hommes qui se conduisoient ainsi, dit un historien, il étoit bien aisé de voir qui devoit l'emporter. Jacques, quoique bon homme, avoit traité

plusieurs de ses sujets avec barbarie, soit qu'il fût conseillé par le cruel Jeffreys, son chancelier, soit qu'il crût agir par zèle pour la justice ; et sa cruauté avoit autant servi à indisposer ses sujets contre lui que ses imprudences. Le monarque détrôné, désespérant de recouvrer son royaume, passa le reste de ses jours à Saint-Germain, touchant les écrouelles et conversant avec les jésuites. Il y vécut des bienfaits de Louis XIV, et d'une pension de 70,000 francs, que lui faisoit sa fille Marie, reine d'Angleterre, après lui avoir enlevé sa couronne. Il mourut le 16 septembre 1701. Son corps fut déposé dans l'église des bénédictins anglais, rue du Faubourg-Saint-Jacques, à Paris, où le poêle qui couvroit son cercueil, ainsi que la tenture, tomboient en lambeaux, sans que le cardinal d'Yorck, son petit-fils, ait daigné, malgré les représentations qui lui furent faites, faire donner de l'argent pour la restauration de ces choses. Jacques dit à son fils, quelques heures avant sa mort : « Si jamais vous remontez sur le trône de vos ancètres, pardonnez à tous mes ennemis ; aimez votre peuple ; conservez la religion catholique, et préférez toujours l'espérance d'un bonheur éternel à un royaume périssable.... » Jacques II avoit peu de génie pour les affaires. On disoit de lui, en le comparant à son frère : « Charles pourroit tout voir s'il le vouloit, et Jacques voudroit tout voir s'il le pouvoit. » Il ne sut pas mieux choisir ses maîtresses que ses ministres. Charles II disoit « qu'il sembloit que son frère reçût ses maîtresses de la main de ses confesseurs, qui les lui donnoient pour pénitence. » Elles étoient toutes assez laides. (*Voyez* FITZ-JAMES, n° I.) Quelques jésuites irlandais prétendirent qu'il se faisoit des miracles à son tombeau, et que ses reliques avoient guéri l'évêque d'Autun de la fistule. Nous ignorons si Jacques II opéra des prodiges après sa mort; mais il auroit été plus heureux pour ses descendans qu'il en eût fait pendant sa vie. Il avoit d'ailleurs de bonnes qualités : ouvert dans ses inimitiés, ferme dans ses alliances, plein d'honneur dans les affaires. Dépourvu d'argent, se contentant d'une nourriture frugale, paroissant fort ingénu, il se fit beaucoup de partisans.

† XVIII. JACQUES III (Franç.-Edouard), fils du précédent, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, naquit le 20 juin 1688. A sa naissance, le parti qui préparoit de loin une révolution répandit les bruits les plus absurdes. Guillaume d'Orange tâcha bientôt de les accréditer. Il se plaignit qu'on vouloit le frustrer de ses droits à la couronne de la Grande-Bretagne, par la supposition d'un prince de Galles. Il fallut que Jacques II convoquât un grand conseil où il fit entendre tous les témoins de l'accouchement de la reine. Parmi ces témoins se trouvèrent la reine douairière et le chancelier. Malgré des preuves aussi authentiques, les partisans du prince d'Orange, entre autres Burnet, tâchèrent d'appuyer la supposition. Leurs raisons étoient qu'on n'avoit pas appelé à l'accouchement l'archevêque de Cantorbéry, qui étoit alors enfermé à la tour de Londres, et la princesse Anne, qui prenoit les eaux à Bath, comme si l'on avoit pu prévoir le moment précis des couches de la reine, et l'indigne accusation qu'on devoit intenter contre cette princesse. « Si Jacques II n'avoit pas été catholique, dit d'Avrigny ; s'il n'avoit pas fait baptiser son fils selon le rit romain, personne ne se seroit avisé de jeter le moindre doute sur la naissance d'un prince de Galles. » C'est le titre que

porta d'abord Jacques III. Quoi qu'il en soit, il passa en France avec la reine sa mère le 20 décembre de la même année, porta le titre de prince de Galles du vivant de son père, après la mort duquel il fut reconnu roi de la Grande-Bretagne par le pape et par plusieurs princes de l'Europe. Ce prince, qui s'étoit embarqué le 17 mars 1708 pour passer en Ecosse, fut obligé de revenir à Dunkerque, où il arriva le 8 avril suivant; il fit la même année la campagne de Flandre sous le duc de Bourgogne, et se trouva à la bataille près de Mons le 11 septembre 1709 à la tête de la maison du roi. Après la paix il se retira en Lorraine, s'embarqua pour l'Ecosse en 1715, où il arriva le 2 janvier 1716, et fut proclamé, le 21, roi d'Ecosse par les troupes qui lui prêtèrent serment de fidélité; mais bientôt sans troupes et sans munitions, il fut obligé de se rembarquer le 15 février, passa incognito en France, se rendit à Avignon le 31 mars, et y resta jusqu'au 6 février 1717 qu'il partit pour l'Italie, où il arriva au mois de mars suivant; il quitta Rome le 8 février 1719, et alla en Espagne où il séjourna peu de temps. De retour à Rome, il y épousa la même année Marie Clémentine Sobieski, fille du prince Jacques-Louis-Henri Sobieski. Il fixa son séjour dans cette ville, où il mourut le 2 janvier 1758. Ce prince laissa deux fils, Charles-Edouard-Louis-Philippe Casimir, (le Prétendant), et Henri-Benoit, cardinal d'Yorck. Le premier, né à Rome le 31 décembre 1720, voulant remonter sur le trône de ses pères, aborda à la fin d'août 1745 en Ecosse, et publia un manifeste qui exposoit ses droits au royaume d'Angleterre. Son nom et sa valeur rassemblèrent 10,000 montagnards sous un morceau de taffetas apporté de France, qui servit de drapeau. Le prince, à la tête de cette troupe, s'empara d'Edimbourg et de plusieurs autres places. Quatre mille Anglais l'ayant voulu arrêter à Preston, furent taillés en pièces. Charles-Edouard, profitant de ces premiers succès, pénètre en Angleterre, arrive à Lancastre, et s'avance à 14 lieues de Londres. Le duc de Cumberland vient le combattre avec une armée; le Prétendant est forcé de se replier sur l'Ecosse. La bataille de Falkirk, gagnée par Charles-Edouard, le 28 janvier 1746, releva beaucoup ses espérances; mais celle de Culloden les ruina entièrement. Abandonné de son armée, proscrit, fugitif, il erra de caverne en caverne, tantôt avec deux amis, compagnons de son infortune, tantôt avec un seul, et poursuivi sans relâche par ceux qui vouloient gagner le prix mis à sa tête. Un jour, ayant fait dix lieues à pied, pressé de la faim et prêt à succomber, il se hasarda d'entrer dans une maison dont il savoit bien que le maître n'étoit pas de son parti. « Le fils de votre roi, lui dit-il en entrant, vient vous demander du pain et un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi, mais je sais que vous êtes incapable d'abuser de ma confiance et de mon malheur. Prenez les lambeaux qui me couvrent, gardez-les; vous pourrez me les rapporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. » Le gentilhomme, touché comme il devoit l'être, le secourut autant que sa pauvreté pouvoit le permettre dans un pays à demi sauvage. Enfin le prince Charles-Edouard, après avoir essuyé diverses catastrophes, s'embarqua sur un petit vaisseau qui le conduisit sur les côtes de Bretagne. Il vint à Paris, et y demeura jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, par lequel Louis XV fut obligé de le priver de cet asile. S'étant obstiné à rester malgré le traité et les instances du roi, il fut conduit au château de Vincennes, et renvoyé

ensuite hors de France. Il se retira à Bouillon et de là à Rome, où il se maria avec la princesse de Stolberg-Gueudern, dont il n'a point eu d'enfans. Il n'a laissé qu'une fille légitimée, connue sous le nom de princesse d'Albanie. Ce prince étoit non seulement recommandable par son courage, mais par sa générosité. Après sa défaite à Culloden, par le duc de Cumberland, sa tète ayant été mise à prix, il défendit, par un contraste frappant, d'attenter à la personne de George II. (*Voyez* EDOUARD, n° XII.) Henri-Benédict-Marie-Clément Stuart, second fils de Jacques III et de Marie-Clémentine Sobieski, et frère de Charles-Edouard, étoit né à Rome le 26 mars 1725, où il a toujours résidé jusque vers la fin de 1745, époque où il vint en France pour se mettre à la tête de 15,000 hommes, rassemblés près de Dunkerque sous le commandement du duc de Richelieu, par ordre de Louis XV. Avec cette armée, Henri Stuart devoit descendre en Angleterre, pour aller secourir son frère Charles. Cependant, quoique les préparatifs pour l'embarquement de ces troupes fussent faits; quoiqu'une partie fût effectivement embarquée, aucun bâtiment ne quitta la rade de Dunkerque, et Henri, ayant appris la perte de la bataille de Culloden, retourna à Rome. Au grand déplaisir de son frère et des amis de sa famille, il se détermina à prendre les ordres; il fut fait cardinal par le pape Benoît XIV, en 1747, et ensuite évêque de Frascati et chancelier de l'église de Saint-Pierre. Depuis ce temps, le cardinal d'Yorck, nom qu'il prit à sa promotion, se livra aux fonctions de son ministère, et parut avoir renoncé à toutes les vues mondaines, jusqu'à la mort de son père, qui arriva en 1758; alors il fit frapper des médailles, portant d'un côté son effigie, avec ces mots; *Henricus nonus Angliæ rex*, et sur le revers une ville, et *Gratiâ Dei, sed non voluntate hominum.* Le roi d'Angleterre possède, dit-on, une de ces médailles. Le cardinal d'Yorck avoit en France deux riches bénéfices, les abbayes d'Enchin et de Saint-Amand; il avoit aussi une pension considérable de la cour d'Espagne; il perdit tout par la révolution. Pour aider le pape Pie VI à compléter la somme demandée par le gouvernement français en 1796, le cardinal donna tous ses bijoux, et entre autres un rubis, le plus gros et le plus beau que l'on connût., évalué à 50,000 livres sterling. Il se priva ainsi des derniers moyens d'une subsistance indépendante, et se trouva réduit à la plus grande misère lors de l'expulsion de Pie VI et de sa cour de Rome. Le cardinal Borgia ayant eu occasion de connoître en Italie sir John Hippisley Coxe, ministre d'Angleterre, lui exposa dans une lettre le malheur du cardinal d'Yorck. Sir John envoya cette lettre à M. Stuart, qui dressa un mémoire que M. Dundas (aujourd'hui lord Melville) présenta au roi; sa majesté assura sur-le-champ au cardinal d'Yorck une pension annuelle de quatre mille livres, dont il a joui jusqu'à sa mort. Ainsi finit, en 1807, à l'âge de 82 ans et quelques mois, le dernier rejeton en ligne directe de la maison royale des Stuarts.

XIX. JACQUES III, duc de Courlande, vécut au commencement du 17e siècle. Il ne manqua qu'un plus grand théâtre à son empire pour en faire un prince très-renommé. Malgré la petitesse de ses états, il n'acquit pas moins en Europe beaucoup de gloire et de considération. Il conclut des traités avantageux avec la France et l'Angleterre; il eut des finances bien réglées; et ses vaisseaux étendirent leur navigation aux

Antilles, dans les ports de l'Islande et en Afrique.

* XX. JACQUES (Jean), ou *Joannes Jacobus*, docteur du 14e siècle, professeur de médecine du temps de Gui de Chauliac, qui le cite souvent dans sa chirurgie, et qui l'appelle son ami et son compagnon, est auteur de deux traités : l'un sur toutes les maladies en particulier et sur toutes les espèces de fièvre, intitulé *Thesaurus medicinæ;* et l'autre *De peste.*

† XXI. JACQUES DE VORAGINE, ainsi nommé du lieu de sa naissance dans l'état de Gènes, né vers 1230, se fit dominicain, fut provincial et définiteur de son ordre, et ensuite archevêque de Gênes en 1292. Il est auteur de la *Légende dorée*, chef-d'œuvre d'une imbécille extravagance. Le peu de vérités qui se trouvent dans ce recueil, y est défiguré par des contes absurdes, et par une foule de miracles bizarres et ridicules. Il n'a pas inventé les fables qu'il débite. On les voit dans Métaphraste, dans Vincent de Beauvais, etc. Mais il a ajouté à ces fables des ornemens, des circonstances, des dialogues, qui prouvent de l'imagination et du talent pour le genre romanesque. Le père Berenger de Landore, général des dominicains, mort en 1330, désapprouva la *Légende dorée*, et chargea le père Bernard Guidonis d'en publier une autre fondée sur des actes plus fidèles. Jacques de Voragine, prélat plus pieux qu'éclairé, mourut en 1298. La première édition en latin de sa *Légende* est de Cologne, 1470; la traduction italienne de Venise est de 1476; la première édition de la traduction française, par Jean Batallier, est de Lyon, 1476. Ces trois éditions sont in folio, et fort rares. On a encore de cet écrivain une *Chronique de Gênes*, publiée dans le tom. XXVI du recueil des Ecrivains d'Italie par Muratori; et un grand nombre de *Sermons*, 1589, 1602, deux vol. in-8°.

XXII. JACQUES DE VITRY, né dans un petit bourg de ce nom, près de Paris, fut curé d'Argenteuil, suivit les croisés dans la Terre-Sainte, obtint l'évêché de Ptolémaïde, ensuite le chapeau de cardinal et l'évêché de Frescati. Employé dans diverses légations, il y montra beaucoup de talent et encore plus de hauteur. Il mourut à Rome en 1244, laissant trois livres de l'*Histoire orientale et occidentale*, en latin. Les deux premiers furent publiés dans les *Gesta Dei per Francos*, et dans le Recueil de Canisius; le dernier dans le 3e vol. des Anecdotes de dom Martenne.

* XXIII. JACQUES D'ARMAGNAC, duc de Nemours, comte de Pardiac, de Castres, et Beaufort, vicomte de Carlat et de Murat, descendant des comtes souverains d'Armagnac, étoit petit-fils de Bernard VII, comte d'Armagnac, et fils aîné de Bernard, comte de Pardiac; il eut pour mère Eléonore de Bourbon, fille de Jacques, comte de la Marche et de Castres, roi de Sicile et de Hongrie. Il épousa, en 1462, Louise d'Anjou, fille de Charles, comte du Maine; et quelques mois après, il figura, à la tête de sept cents lanciers, dans l'armée que commandoit Gaston, comte de Foix, dans le Roussillon. Lorsque Louis XI fut monté sur le trône de France, Jacques, duc de Nemours, entra, avec un grand nombre de seigneurs, dans la ligue dite du *bien public.* Le roi parvint à le détacher de ce parti, en lui donnant le gouvernement de l'Ile-de-France; et le duc de Nemours fit serment de le défendre envers et contre tous, même contre le duc

de Normandie, frère de ce roi : mais ce serment ne fut qu'une vaine cérémonie. De nouveaux troubles agitèrent le royaume; les ducs de Bourgogne, de Bretagne, et le frère du roi en étoient les chefs. Le duc de Nemours, ainsi que son cousin Jean V, comte d'Armagnac (*voyez* Jean V), et son frère, évêque de Castres, secondèrent de tous leurs moyens les entreprises de ces princes. Ils projetoient, dit-on, de s'emparer de la ville de Toulouse. En 1469, Louis XI envoya en Guienne Antoine de Chabanne, comte de Dammartin, qui, à la tête de forces suffisantes, mit en fuite le comte d'Armagnac, s'empara de ses terres, et chargea le sénéchal de Normandie d'assiéger le duc de Nemours dans son château du Carlat où il faisoit sa résidence. Mais ce duc s'y défendit pendant dix-huit mois : ses ennemis levèrent le siége, et le comte de Dammartin conclut, en janvier 1470, un traité par lequel le duc de Nemours juroit d'être fidèle au roi, consentoit que tous ses domaines fussent confisqués s'il manquoit à son serment. Le duc de Nemours ne le respecta guère; de nouvelles intrigues se tramèrent contre Louis XI; il y prit une part active, et ce roi envoya, en 1475, Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, en Auvergne, avec ordre d'assiéger de nouveau le château de Carlat, et d'y faire prisonnier le duc de Nemours; le siége fut poussé avec vigueur. La place fut prise, le duc de Nemours fait prisonnier, conduit d'abord au château de Pierre-en-Cise, et puis à la Bastille, et enfermé, par ordre du roi dans une cage de fer. Louise d'Anjou fut tellement affectée de la prise de son mari, qu'elle avorta et mourut. Jacques, duc de Nemours, écrivit de sa prison une lettre fort touchante à Louis XI. Il lui demande grace pour *ses pauvres enfans;* il eût inspiré un plus grand intérêt, s'il se fût borné à parler en leur faveur; mais il demanda grace pour lui en s'avouant coupable. Cette lettre est ainsi datée et signée : « Ecrit en la cage de la Bastille, le dernier jour de janvier 1477, *le pauvre Jacques.* » Louis XI fut insensible à de telles prières. Le 4 août, Jacques, duc de Nemours, condamné à mort, eut la tête tranchée sur la place de Grève. Le roi ordonna que ses fils, encore jeunes, placés sous l'échafaud, la tête nue, les mains jointes et vêtues de blanc, participassent au supplice, et que le sang du père rejaillit sur ses enfans.

*XXIV. JACQUES de la Crimée, savant docteur arménien, vivoit vers le milieu du 15e siècle. Après avoir étudié avec succès la théologie, l'astronomie, la physique et l'histoire sacrée et profane, il succéda à son maître, George Ezengantzy, et professa avec distinction les connoissances qu'il possédoit. Il laissa en mourant plusieurs ouvrages fort estimés, qui sont, 1° *Traité anatomique du corps humain;* 2° *Histoire généalogique écrite par la demande de Thomas Mézcpatzy;* 3° *Commentaires sur les calendriers.* La bibliothèque impériale possède un exemplaire (au n° 115 des manuscrits arméniens) de ce dernier ouvrage, qui suppose dans l'auteur beaucoup d'érudition et de connoissances physiques et historiques.

* XXV. JACQUES de Harka, évêque arménien, vivoit vers l'an 1004. Il se rendit célèbre par une haine implacable qu'il conçut contre la révélation et la foi de J. C. Pour bien répandre sa doctrine, il forma d'abord, dans son diocèse de Harka, un grand nombre de partisans parmi les prêtres, les religieux et les gens instruits; ensuite, par son éloquence et par ses raisonnemens, il attira à

lui plusieurs princes et personnages distingés du pays. Ce prélat, en semant ses principes, qui étoient ceux des anciens adorateurs du soleil, vouloit aussi abolir les pratiques religieuses. « Il n'y a point de péché, disoit-il, hors du mal qu'on fait à autrui ; nous ne sommes responsables que de nos actions personnelles avec la société, que les sacrifices, les prières et les cérémonies ne peuvent rien ajouter ou diminuer au résultat de nos opérations. » Toute l'Arménie auroit suivi cette doctrine, qui avoit été celle de ses premiers ancêtres, si le patriarche de ce pays n'eût pas soulevé le clergé et le peuple contre Jacques et ses sectateurs. Ce prélat étant pris par un stratagème, fut exposé d'abord à la raillerie publique pendant quelque temps, ensuite on le condamna à une dure prison ; mais au bout de quelques mois, Jacques trouva le moyen de se sauver de cet endroit et d'aller à Constantinople, et de là à Monfarghïn, où il mourut peu de temps après, selon Arys Daghès Lasdivertzy.

* XXVI. JACQUES DE KERNA, savant ecclésiastique arménien, florissoit au commencement du 14e siècle. Après avoir étudié la théologie et les langues grecque et latine, il reçut le bâton doctoral et forma un grand nombre d'élèves : il disoit souvent à ses disciples : « Je préfère une vie calme et obscure à un règne agité et glorieux. On a de lui, I. *Traité des Vertus, traduit du latin en arménien*. II. *Traité des Vices, traduit du latin en arménien*. Ces deux ouvrages ont été imprimés plusieurs fois à Venise; la dernière édition et la plus correcte est celle de 1772, 2 volumes in-4°.

XXVII. JACQUES DE TERAMO. *Voy.* PALLADINO ou ANCHARANO, n° II.

XXVIII. JACQUES DE VALENCE. *Voyez* PARÈS.

XXIX. JACQUES (Frère). *Voyez* BAULOT.

† I. JACQUET DE LA GUERRE (Elizabeth-Claude), musicienne française, née à Paris en 1669, morte dans la même ville en 1729, excelloit à toucher le clavecin et à chanter. Elle avoit encore un très-beau génie pour la composition, et beaucoup d'art pour conduire sa voix, qui étoit fort belle. Peu de personnes de son sexe ont réuni autant de talent pour la musique. Elle a composé un Opéra qui a pour titre : *Céphale et Procris ;* des *Cantates ;* des *Sonates*, etc.

II. JACQUET (Pierre), avocat au parlement de Paris, mort à Grenoble, sa patrie, au mois d'avril 1766, se fit ordonner prêtre à l'âge de plus de 69 ans, et donna différens ouvrages, dont quelques-uns n'eurent qu'un succès médiocre. Nous avons de lui, I. Un *Commentaire sur la coutume de Touraine*, 1761, deux vol. in-4° ; auquel il substitua le titre de *Commentaire sur toutes les Coutumes*, 1764, 2 vol. in-8°. II. *Traité des Fiefs*, 1762, in-12. III. *Traité des Justices des seigneurs et des droits en dépendans*, 1764, in-4°. IV. La *Clef du paradis*, ou *Prières chrétiennes*, 1764, in-12 et in-18.

III. JACQUET (Jacques), Lyonnais, entré dans l'ordre des carmes, publia divers écrits de controverse, entre autres des *Dialogues entre un catholique et un protestant*, publiés en 1604, qui eurent beaucoup de succès. Jacquet mourut en 1628.

† IV. JACQUET (Louis), né à Lyon le 6 mars 1732, embrassa l'état ecclésiastique, devint chevalier de l'église Saint-Jean, fut de l'académie de Lyon, et exerça la

profession d'avocat. De la force, de l'originalité dans les idées, un style net et précis distinguent ses ouvrages. On lui doit un *Parallèle* ingénieux *des tragiques grecs et français*, 1760, in-12. Il remporta deux prix à l'académie de Besançon; le premier, sur cette question : *La candeur et la franchise ne sont-elles pas communément plus utiles dans le maniement des affaires que la ruse et la dissimulation?* Le second, sur celle-ci : *Le désir de perpétuer son nom et ses actions dans la mémoire des hommes est-il conforme à la nature et à la raison?* Ces deux Discours couronnés furent imprimés en 1761. En 1789, il publia une brochure, intitulée *Idée des quatre concours*, relativement au prix proposé par l'abbé Raynal, sur la découverte de l'Amérique. C'est un modèle de rapport littéraire et de concision. Il travailloit à un long ouvrage sur l'*Origine du langage, des arts et de la société*, lorsqu'il mourut dans une campagne, près de Lyon, où il s'étoit réfugié pendant les jours de deuil de 1793. L'abbé Jacquet, admirateur de J. J. Rousseau, avoit dans ses habitudes et la tournure piquante de ses conceptions plusieurs traits de ressemblance avec cet écrivain.

* V. JACQUET DE MALZET (Louis-Sébastien), abbé, professeur de géographie et d'histoire à l'académie militaire impériale à Vienne en Autriche, né à Nanci en 1715, mort le 17 août 1800, est auteur des ouvrages suivans : I. *Elémens de l'histoire profane, tant ancienne que moderne*, 1755, in-8°. II. *Elémens géographiques* ou *description abrégée de la surface du globe terrestre*, Vienne, 1755, in-8°. III. *Le Militaire citoyen*, ou *Emploi des hommes*, 1759, in-8°. IV. *Elémens de l'histoire ancienne*, 1763, in-8°. V. *Sur l'électricité*, 1775, in-8°. VI. *Lettre d'un abbé de Vienne à un de ses amis à Presbourg, sur l'électrophore perpétuel*, 1776, in-8°.

* JACQUETEL ou JACTEL, de Stenay, historien du 17e siècle, est auteur d'un *Sommaire historique des choses plus mémorables arrivées depuis l'an 101 jusqu'en 1676 ès païs de Lorraine et Barrois, et notamment à Commercy, Saint-Mihiel, Verdun, Dun, Toul, Bar et Luxembourg*. Cet écrit est dédié au prince de Vaudemont, et se trouve, non imprimé, entre les mains de plusieurs personnes. Il est superficiel, et l'auteur manque de critique. Dom Calmet en parle dans son Catalogue alphabétique des écrivains de Lorraine. Cet ouvrage, au reste, peut-être utile pour renseignemens.

I. JACQUIER (Maurice), mort en 1753, publia sur les langues française et latine divers ouvrages, qui n'eurent qu'un succès éphémère. Les plus connus sont sa *méthode* d'enseigner le latin, 1752, 4 vol. in-8°, et son *coup d'œil* des dictionnaires français, 1748, in-12.

II. JACQUIER (le père). *Voyez* SUEUR (Thomas le), minime.

* JACQUINOT (Barthélemi), né à Dijon, entré dans la compagnie de Jésus en 1587, à l'âge de 16 ans, se distingua par ses talens et par son application constante dans l'accomplissement de ses devoirs, fut recteur du grand collége de Lyon, supérieur des maisons professes de Toulouse et de Paris, successivement provincial des cinq provinces de France, confesseur de la reine d'Angleterre, et enfin assisteur-général. Il mourut à Rome en 1647, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse et de piété. Le plus célèbre dans ce genre est *le Chrétien au pied des autels rendant au très-august*

sacrement de l'Eucharistie les devoirs des visites religieuses, Paris, 1640, in-12. Le même ouvrage, traduit en latin par l'auteur, a été imprimé à Lyon en 1646, in-12, sous ce titre : *Christianus ad aras.*

* JACQUOT (Blaise), né à Besançon dans le 16e siècle, entra de bonne heure dans la société des jésuites, et en sortit pour se livrer à l'étude du droit ; il y réussit tellement que le duc Henri II de Lorraine le nomma doyen de la faculté de droit de l'université de Pont-à-Mousson. Il jouit de cette place pendant quatre ans, et soutint avec hauteur les priviléges de sa place. Cela déplut aux jésuites qui vouloient dominer dans cette université, et qui n'y voyoient point d'un bon œil un déserteur de leur ordre. Une farce occasionnée par la superstition les débarrassa de cet objet de leur haine. Il se trouva à Nanci une possédée que les jésuites exorcisoient, elle prétendit qu'il y avoit en Lorraine un célèbre magicien dont elle ne voulut jamais dire le nom. On commanda au démon de faire à ce magicien une marque sur une partie du visage qu'on lui désigna, sans le tuer ni lui faire aucune plaie considérable. Pendant que cela se passoit à Nanci, Jacquot reçut à Pont-à-Mousson un coup au visage précisément dans l'endroit spécifié. Aussitôt le bruit se répandit que le magicien étoit découvert et que c'étoit Blaise Jacquot. Il fut obligé de fuir pour éviter le bûcher. Il se retira au 1628 à Besançon, où il mourut peu de temps après. Il a composé un ouvrage intitulé *Mars togatus*, sive *de jure et justitiâ militari*, Pontamissi, 1625, in-12; et un petit *Poëme latin* sur le canal d'Arcier près Besançon, dans lequel il dit que J. César a présidé à ce canal ; mais Chifflet est d'avis que c'est plutôt l'ouvrage de Marc Agrippa, qui séjourna quelque temps vers Besançon avant de passer le Rhin, tandis que César a fait un séjour trop court dans cette ville, et qu'il étoit trop occupé de la guerre. On doit encore à B. Jacquot un traité *De Origine juris et magistratuum ;* et un autre *De juridicæ curiæ recognitione.*

JADDUS *ou* JADDOA, souverain pontife des juifs, dont le pontificat est célèbre par un événement singulier, rapporté par l'historien Josèphe, mais dont on ne trouve aucune trace dans la Bible, ni dans les historiens profanes; ce qui l'a fait regarder comme fabuleux par tous les hommes éclairés. Alexandre-le-Grand, irrité contre les juifs qui n'avoient pas voulu fournir des vivres à son armée pendant le siège de Tyr, vint à Jérusalem dans le dessein de se venger de leur refus. Jaddus eut recours à Dieu, qui lui ordonna d'aller au-devant d'Alexandre, revêtu de ses habits pontificaux, lui promettant d'adoucir le cœur du roi. En effet, Jaddus étant sorti à la tête de ses prêtres et de son peuple, Alexandre se jeta aux pieds du grand-prêtre, et adora le nom de Dieu, écrit sur la lame d'or qu'il portoit au front. Parménion lui demanda la raison d'une telle conduite. Ce prince lui avoua que, lorsqu'il étoit encore en Macédoine, plein du projet de la guerre contre les Perses, ce même homme devant lequel il s'étoit prosterné, et revêtu des mêmes habits, lui avoit apparu en songe, et l'avoit exhorté à passer l'Hellespont, l'assurant que son Dieu lui feroit vaincre les Perses. Ensuite ce conquérant étant entré dans la ville, Jaddus lui montra les prophéties de Daniel qui prédisoient la destruction de l'empire des Perses par un roi de Grèce. Alexandre partit de Jérusalem, après y avoir sacrifié, et avoir comblé les juifs de

ses bienfaits. Jaddus tenoit le pontificat vers l'an 333 avant J. C.

JADELOT (Nicolas), né à Nanci en 1736, médecin dans cette ville, y mourut le 26 juin 1793. On lui doit, outre des *Dissertations* sur les causes de la mort subite, sur les maladies produites par la suppression de la transpiration insensible, sur les lois de l'économie animale, sur un agneau sans tête, sur la cause de la pulsation des artères, sur les moyens de perfectionner l'enseignement de la médecine, divers ouvrages plus considérables. Tels sont, I. *Tableau de l'Economie animale*, 1769, in-8°. II. *Cours complet d'Anatomie*, 1772, in-folio. On y trouve quinze grandes planches gravées en couleur par Gauthier d'Agoty. III. *Physica hominis sani*, 2 vol. in-12. IV. *Pharmacopée des pauvres*, 1784, in-8°.

† JÆGER (Jean-Wolfgang), théologien luthérien, né à Stuttgard en 1647, d'un conseiller du duc de Wirtemberg, eut la charge de son père, et fut nommé professeur de théologie, chancelier de l'université, et prévôt de l'église de Tubinge. Il mourut en 1720, après avoir donné plusieurs savans ouvrages écrits en latin. Les plus connus sont, I. Une *Histoire ecclésiastique, comparée avec l'Histoire profane*, Hambourg, 1706, 2 vol. in-fol. II. Un système et un *Compendium* de Théologie. III. Plusieurs *Traités de Théologie mystique*, où il réfute Poiret, Fénélon, etc., 2 vol. in-8°. IV. Des *Observations* sur Puffendorff, et sur le Traité du droit de la guerre et de la paix de Grotius. V. Un *Traité des lois*, in-8°. VI. *Examen de la vie et de la doctrine de Spinosa*. VII. Une *Théologie morale*.

JAEL. *Voyez* JAHEL.

† JAFAR SCADYQ, le sixième imâm, étoit petit-fils, par sa mère, d'Aboubekr premier khalyf, successeur de Mahomet, il vit le jour à Médyneh, l'an 83 de l'hégire, et mourut à 65 ans lunaires, l'an 148 - 774 de J. C. Les musulmans en ont fait un preux de leur chevalerie, et l'on rencontre des livres tout pleins de ses prétendues prouesses. Il alloit, disent-ils, livrant de grands et terribles combats en pays ennemis, redressant les torts, vengeant les opprimés; une fois qu'un démon retenoit par ses maléfices un pieux musulman emprisonné dans le sein d'une montagne, il la fendit d'un coup de son sabre et délivra le prisonnier. Ja'far étoit un homme fort sage, grand ennemi de la fin du monde par le néant, il prétendoit qu'il y auroit au moins vingt créations nouvelles, parce que, disoit-il, c'est offenser Dieu que de croire que sa puissance demeure inactive par une destruction éternelle. Idée fort belle. Cet imâm étoit très-versé dans la jurisprudence religieuse de sa religion. Le célèbre docteur Hanyfah dit qu'il ne se voyoit jamais sans être saisi de cette crainte involontaire qu'un profond respect inspire, et plus interdit, qu'en paroissant devant le khalif même.

JAGELLON, roi de Pologne. *Voyez* LADISLAS V, n° VII.

* JAGO (Richard), poëte anglais, né le 11 octobre 1715, forma, au comté de Warwick, pendant le cours de ses premières études, des liaisons intimes avec Shenstone, qui ont duré pendant la vie de l'un et de l'autre. En 1732 il entra dans l'université d'Oxford, où Shenstone, qui en étoit membre, le présenta à plusieurs de ses amis. Jago prit les ordres en 1737, et l'année suivante le grade de maître-ès-arts. Quoique livré aux fonctions du ministère, il ne cessa de sacrifier à son goût pour la poésie, et d'entretenir ses liaisons avec Shens-

tone. Le docteur Hankesworth publia, en 1752, son *élégie* sur les merles, qui fut insérée dans l'*Adventurer*, et attribuée alors à Gilbert West ; elle a été réimprimée depuis dans la collection de Dodsley, sous le nom de son véritable auteur. Les autres ouvrages de Jago sont *Edgehill*, poëme descriptif en vers blancs, publié en 1767, qui lui acquit une grande réputation ; le *Travail et le Génie*, fable qu'il dédia à Shenstone, plusieurs églogues et élégies....., etc. Aimable dans la société de ses amis, il étoit beaucoup plus réservé auprès des étrangers. Il ne peut sans doute être regardé comme un poëte du premier rang, mais il eut assez de mérite pour garantir sa mémoire de l'oubli. Il mourut en 1781.

* JAHED ABOU OTSMAN ANROU, né à Bassorah, mort en 255 de l'hégire, 868 de notre ère, dans la ville de Bagdad, s'y étoit fait, par l'éloquence de sa plume et la pureté de sa doctrine, un nom qui lui survivra aussi long-temps qu'on parlera la langue arabe et qu'on l'étudiera pour l'intelligence de ses auteurs. Les peuples chez qui elle est en usage, vantent quatre hommes également célèbres dans quatre genres tout-à-fait différens, et qui en ont atteint le *nec plus ultrà*. Hanyfèh (Abou) jurisconsulte ; Khalyl, grammairien ; Témâm (Abou) poëte, et Jahed, dont la prose éloquente fait leurs délices. Il est presque le Buffon de l'Arabie ; son Histoire des animaux, souvent citée par les naturalistes orientaux et dont Ibn Khâlekân et hajjy Khalfah font une mention très-honorable dans leurs Bibliothèques, étoit dans la bibliothèque publique de Hambourg, et son Supplément, composé par l'auteur, se trouve dans celle de l'Escurial. Cet ouvrage semble avoir obtenu le premier rang parmi les écrits aussi nombreux qu'estimés qu'il a composés.

JAHEL, femme juive, épouse de Heber-le-Cinéen. Sisara, général de l'armée des Chananéens, ayant été défait par Barach, se cacha chez cette femme, qui le tua en lui enfonçant un clou dans la tête, l'an 1285 avant J. C. : l'Ecriture dit que Dieu lui avoit inspiré cette action, qu'on ne sauroit justifier si le maître de la vie et de la mort ne l'avoit lui-même inspirée. La manière dont cette femme parla d'abord à Sisara, supposant qu'elle eût dès-lors envie de le tuer, ne seroit pas susceptible de justification, et il faudroit la regarder comme un mensonge dont elle seroit seule coupable ; mais il se peut faire que Dieu ne lui inspira la pensée de tuer Sisara que lorsque ce général fut endormi.

JAHIA. *Voyez* CASSEM, n° I.

JAI. *Voyez* JAY.

JAILLOT (Alexis-Hubert), géographe ordinaire du roi, (dont le vrai nom étoit *Chauvigni*), né dans un petit village de la Franche-Comté, nommé Avignon, près St.-Claude, s'adonna d'abord à la sculpture ; mais ayant épousé la fille d'un enlumineur de cartes, il prit du goût pour la géographie. Les Sansons lui cédèrent la plus grande partie de leurs dessins, qu'il fit graver avec autant de netteté que d'exactitude. Il ne cessa d'augmenter son recueil jusqu'à sa mort, arrivée en 1712. Les cartes qui concernent la France sont très-détaillées et pour la plupart exactes. Celle de Lorraine est la meilleure qui ait été faite jusqu'ici de cette province. Ses filles cédèrent leur fonds à Jean-Baptiste Renou, sieur de Chauvigni leur parent, qui prit le nom de JAILLOT en épousant une de ces demoiselles. Il devint géographe ordinaire du roi, et mourut le 5 avril 1780. Ses *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris*, avec

le plan de chaque quartier, 6 vol. in-8°, 1772, sont un livre savant et curieux : il s'étend depuis le commencement de cette capitale jusqu'au temps de la mort de l'auteur.

JAIR, juge des Hébreux l'an 1209 avant Jésus-Christ Sous lui ce peuple fut réduit en servitude par les Philistins et les Ammonites, en punition de son idolâtrie. Jaïr jugea les juifs pendant 22 années, en comprenant celles de leur esclavage, qui dura dix-huit ans.

* JAKAJA, 3e fils de Mehemet III et de Laparé, né vers l'an 1584. Les vicissitudes qu'éprouva ce prince turc et sa mère forment une partie intéressante de l'histoire ottomane. Laparé étoit née dans la Grèce de parens chrétiens, et avoit été baptisée sous le nom d'Hélène : elle le méritoit par sa rare beauté qui causa son esclavage et l'amour du sultan. Quoiqu'elle eût changé de religion, elle conserva néanmoins un tendre souvenir de celle qu'elle avoit quittée, et elle s'efforça en secret d'en instruire son fils. Ayant réussi à s'échapper tous deux, Jakaja se rendit en Pologne, et ensuite à Vienne, auprès de l'empereur Léopold II, qui le reçut d'une manière digne de sa naissance, et lui assura une forte pension. Il alla ensuite à Florence auprès de Ferdinand de Médicis, et de là à Naples, recevant par-tout un accueil très-honorable ; il se retira enfin à la Chartreuse de Dijon, où il finit sa vie. La mère de ce jeune prince se rendit à Salonique, et rentra dans le sein de l'Eglise.

* JALABERT (Jean), né à Genève en 1711, y fut reçu au ministère évangélique en 1737, mais des raisons de santé le lui firent quitter en 1744. La même année 1737 le conseil avoit érigé pour lui une chaire de physique expérimentale, qu'en 1752 il échangea contre celle de philosophie, vacante par la mort de Cramer. La réputation de Jalabert engagea les académies les plus distinguées de l'Europe à se l'associer comme membre. Cependant il a peu écrit, et outre quelques *Mémoires* épars dans différentes collections, on n'a de lui qu'un *Discours* latin *sur l'utilité de la philosophie expérimentale et sur son rapport avec les mathématiques*, 1739, in-4° ; des *Observations sur les seiches*, 1742 ; des *Expériences sur l'électricité*, 1748 ; et une *Description du tremblement de terre arrivé à Genève en 1756, avec l'énumération de tous ceux qu'on y a ressentis depuis le 4e siècle.* En 1739, Jalabert nommé bibliothécaire de Genève, s'acquitta de cette place avec distinction, et a laissé des *Notes* savantes et curieuses sur les richesses de ce dépôt littéraire. Il est mort en 1768.

* JALAMY (Abou-l-A'bbas es-), né à Mansçour en Egypte, l'an 798 de l'hégire, 1395 de J. C., quitta cette ville pour venir s'établir au Caire en 825. Il s'y acquit promptement comme poëte et comme jurisconsulte une réputation méritée, qu'il soutint jusqu'à sa mort. La bibliothèque impériale de Paris possède mss. un *Dyouân* ou *Recueil* des poésies de cet auteur. Elles jouissent de l'estime des nationaux et des orientalistes qui les entendent.

* JALUNA (Jean-Baptiste), de l'ordre des mineurs conventuels de St.-François, fameux astronome, a publié *Introductio regul. et tractatus astronomiæ.*

* JAMBELLI (Frédéric), Mantouan, un des plus habiles ingénieurs que son siècle ait produits, envoyé au secours d'Anvers par la reine Elisabeth, lorsque le prince de Parme mit le siège devant cette

ville en 1585, inventa plusieurs machines pour détruire les travaux des assiégeans; mais la persévérance des Espagnols et les expédiens par lesquels ils prévenoient ou réparoient les dégâts de ses machines les rendirent inutiles aux assiégés qui furent obligés de se rendre.

† JAMBLIQUE, nom de deux philosophes platoniciens. Le premier, disciple d'Anatolius et de Porphyre, étoit de Chalcide et avoit du mérite. Le second, né à Apamée en Syrie, ne lui fut point inférieur. Julien l'Apostat lui écrivit plusieurs lettres, où il lui parle du ton le plus flatteur. « Je m'aperçois, lui dit-il, avec quelle discrétion vous repreuez. Vos lettres sont assaisonnées de louange et de critique, et par-là même doublement instructives. Soyez sûr que si j'avois manqué en la moindre chose à ce que je vous dois, je tâcherois de me justifier, ou je vous avouerois sans détour que j'ai tort; car vous excusez facilement vos amis, quand ils ne font que se méprendre. » Il l'appelle dans la même lettre son *Dieu tutélaire*. Il est assez étrange que ceux qui ont travaillé sur Jamblique confondent ensemble les deux philosophes de ce nom. Quoiqu'ils aient vécu à peu près dans le même pays, et qu'ils aient eu tous deux un Sopatre pour disciple ou pour ami, il étoit néanmoins aisé de les distinguer par les temps; l'un est mort sous Constantin, et l'autre sous Valens. Nous avons une Histoire de la vie et de la secte de Pythagore, sous le nom de Jamblique. περὶ τȣ̃ Πυθαγορικȣ̃ Βίȣ. Un nouvel éditeur de cet ouvrage aura à rétablir le véritable titre et l'ordre des quatre livres qui nous en restent sur neuf. Villoison, dans ses *Analect. Græc.*, page 188, a mis au jour le troisième, qui traite de l'utilité des mathématiques et de l'étude qu'en faisoient les pythagoriciens. On y trouve trois ou quatre passages remarquables d'Archytas, Amsterdam, 1707, in-4°; Strasbourg, 1770, avec les Commentaires d'Obrecht; mais on ne sait qui en est l'auteur. On est dans le même embarras par rapport à l'écrit contre la Lettre de Porphyre, sur les Mystères des Egyptiens, Oxford, 1678, in-fol. Il avoit déjà été publié avec d'autres Traités philosophiques, à Venise, 1497, in-fol. Cet ouvrage est un traité de théologie, dans lequel le platonisme est ajusté sur le christianisme : on y voit, à travers une foule d'absurdités, beaucoup d'esprit et de sagacité, et une morale sublime. Il n'en est pas de même des Remarques sur l'Arithmétique et sur le Traité du Destin de Nicomaque, publiées en latin à Arnheim, 1668, in-4°, qui passent pour être du chalcidien. Il ne faut pas les confondre avec JAMBLIQUE le romancier, auteur des Babyloniques ou des Amours de Rhodanis et de Simonis. On croit qu'il naquit sur la fin du règne de Trajan; il vivoit encore sous Marc-Aurèle et L. Vérus. Phohiüs nous en a conservé quelques fragmens, et il s'en trouve aussi de nombreux lambeaux dans Suidas. Plusieurs savans se sont jetés dans d'étranges méprises sur cet ouvrage.

† JAMBRI, dont la famille faisoit sa demeure à Medaba, assassina Jean, frère de Judas Machabée et de Jonathas. Ce dernier en tira une lâche vengeance : apprenant que cette famille menoit en grande pompe la fille d'un des plus qualifiés des Arabes, qu'elle épousoit, il s'embusqua sur la route avec une troupe de soldats, et extermina toute cette famille.

† I. JAMES (Thomas), *Jametius*, savant docteur de l'université d'Oxford, et premier bibliothécaire

de la bibliothèque bodleïenne, né à Newport en 1571, mort en 1629, est principalement connu par *Ecloga - oxonio - cantabrigiensis*, sive *Catalogi manuscriptorum academiarum Oxoniæ et Cantabrigiæ*, Londini, 1600, in-4°, qui passe pour exact ; auquel il faut ajouter un second ouvrage, intitulé *Philobiblon Richardi Dunelmensis*, sive *de amore librorum et institutione bibliothecæ, cum appendice et manuscriptis Oxoniensibus, operâ Th. James*, Oxford, 1599, in-4° ; et par un *Traité de l'office de juge chez les Hébreux et chez les autres peuples*, in-4°. James a écrit contre l'Eglise romaine et contre les jésuites. Il a prétendu prouver dans un écrit particulier, 1626, in-4°, « qu'il y avoit beaucoup de falsifications dans le texte des saints pères donné par les catholiques. » C'est dans les mêmes vues qu'il composa, en 1600, in-4°, le *Bellum papale*. Cette espèce de satire, imprimée à Londres, est faite pour relever les différences qu'il y a entre l'édition de la Vulgate donnée par Sixte V, et celle qui l'a été par Clément VIII. Cette Dissertation est assez curieuse. (*Voy.* BIANCHINI, n° I.) L'écrit intitulé *Les Jésuites menacés de leur ruine par les prêtres séculiers, pour leur mauvaise vie, leurs mœurs corrompues, leur doctrine hérétique et leur politique, qui l'emporte sur celle de Machiavel* (en anglais), Oxford, 1612, in-4°, ne prévient, ni en faveur de l'auteur, ni en faveur de l'ouvrage. James traduisit en anglais une autre critique, intitulée *Fiscus papalis, seu Catalogus indulgentiarum et reliquiarum urbis Romæ*, Londres, 1617, in-4° ; plusieurs attribuent cette satire à Guillaume Crashaw, de Cambridge. Thomas James a été regardé comme l'un des adversaires du catholicisme le plus acharné et le plus infatigable qu'ait produit l'université d'Oxford depuis l'établissement de la religion anglicane.

† II. JAMES (Robert), né à Kinverston dans Staffordshire en 1703, médecin anglais, célèbre par la préparation d'une excellente poudre fébrifuge. Elevé dans l'université d'Oxford, il pratiqua d'abord la médecine à Sheffield, à Litchfield, à Birmingham et ensuite à Londres, où il se fit également distinguer par sa pratique et par ses écrits. On a de lui un *Dictionnaire de médecine*, qu'il publia en 1743 en 3 vol. in-fol., traduit en français en 1746, 6 volumes in-fol., par Diderot, qui s'associa dans ce travail Eidous et Toussaint (*voy.* DIDEROT) ; une *Traduction anglaise* du Traité de Ramazzini sur les maladies des artisans, à laquelle il joignit l'ouvrage de Fréd. Hoffmann sur les maladies endémiques ; *Pratique de la médecine*, in-8°, 2 vol., 1746 ; un *Traité sur la rage canine*, in-8°, 1760 ; un *Dispensaire*, in-8°, 1764. En 1778, on publia de lui une *Dissertation sur les fièvres ;* une *Défense de la poudre fébrifuge*, et un court *Traité des maladies des enfans*, in-8°. Cette édition de la *Dissertation*, publiée pour la 1re fois en 1751, est la 8e de cet ouvrage, qui a pour objet de constater les bons effets de la poudre fébrifuge et d'indiquer la manière de l'administrer. La défense de ce remède est un ouvrage posthume, la mort ayant surpris l'auteur en 1776, pendant qu'il y travailloit encore. Il paroît que Johnson, lié intimement avec James l'aida dans la rédaction de son grand Dictionnaire, et lui prêta sa plume. Le docteur James avoit de la rudesse dans le ton et dans ses manières ; on l'a accusé d'intempérance ; mais la grossièreté de ses expressions recéloit ordinairement beaucoup de sens, et

on n'a pu que louer sa profonde sagacité, lorsque sa tête n'étoit point troublée par les vapeurs de la boisson. On disoit de lui méchamment qu'il falloit se méfier de ses ordonnances lorsqu'il les donnoit après ses repas, et que dans l'habitude où il étoit de comparer l'état de son pouls avec celui de son malade, il avoit quelquefois pris l'un pour l'autre. Il est néanmoins hors de doute que, malgré tous ses défauts, il fut un très-habile praticien en médecine. Il s'étoit réservé le secret de sa poudre fébrifuge, qui trouva parmi ses confrères beaucoup de détracteurs, mais qui n'en a pas moins été reconnue comme un remede très-efficace. Le docteur Pearson, qui a cherché à en faire l'analyse, en a donné la composition dans les Transactions philosophiques de 1791, et prétend que son invention attribuée à plusieurs chimistes est antérieure de près de cent cinquante ans au temps où James l'a mise en vogue et en a propagé l'usage.

* III. JAMES (Richard), neveu du précédent, né comme lui à Newport dans l'île de Wight, se voua au ministère en 1615, et en 1619 voyagea dans le Groenland et en Russie, où il fit des observations sur les pays qu'il avoit parcourus. Il concourut avec Selden à la publication des *Marmora Arundeliana*, qui parurent en 1628, et se rendit très-utile à sir Robert Cotton et à son fils sir Thomas, pour l'arrangement et la disposition de la célèbre bibliothèque qui porte son nom. La mort l'enleva en 1638, au commencement de sa carrière, dans laquelle il eût surpassé son oncle. Il avoit beaucoup plus de jugement; il étoit excellent critique, bon helléniste, savant antiquaire, et très-versé dans la connoissance de l'ancienne langue des Saxons et des Goths, ainsi que dans celle de plusieurs langues modernes.

* IV. JAMES (Thomas), savant théologien, né à Saint-Nest, au comté de Huntingdon, mort en 1804; élève d'Eton, puis du collége du roi à Cambridge, où il obtint une bourse et fut reçu maître-ès-arts, il professa dans ce collége pendant beaucoup d'années, et en 1776 il fut maître de l'école de Rugby, et se fit beaucoup d'honneur par la manière dont il remplit cette place jusqu'en 1793. A cette époque il la quitta, et obtint pour prix des services qu'il avoit rendus un canonicat de la cathédrale de Worcester: on y joignit la cure de Harringthon, dans le même comté. On doit au docteur James, I. un *Compendium de géographie*, qu'il a composé pour l'usage de l'école de Rugby, II. une *Application de l'algèbre au 5e livre d'Euclide*, et *deux Sermons.*

† JAMET (Pierre-Charles), né le 15 février 1701, dans le diocèse de Séez, écrivain laborieux, qui a fourni des *Notes* et des *Remarques* au Dictionnaire de Trévoux, à celui de droit, à la nouvelle édition de Rabelais, Paris, 1732, 6 vol. in-8°, à celle de Montaigne, Paris, 1725, 3 vol. in-4°; il a publié encore, I. *Essais métaphysiques*, 1732, in-12. II. *Dissertation sur la création*, 1735, in-8°. III. *Lettres sur le goût et la doctrine de Bayle*, 1740, in-8°. IV. *Lettre à Lancelot sur l'infini*, 1740, in-8°. V. *Daneche-Menkan*, philosophe mogol, 1740, in-12. VI. *Lettres sur le lieu et l'espace*, 1742, in-12. VII. Du *Devoir des gens en place*, 1753. VIII. *Lettres sur les caractères distinctifs de la métaphysique et de la logique*, in-12. IX. Autres *sur des mémoires manuscrits relatifs au commerce des Indes*, 1754, in-fol. Jamet est mort à la fin du 18e siècle. — Son frère, François-Louis JAMET,

mort en 1778, aussi érudit, a fourni des *Remarques* au Manuel lexique, à l'Histoire des lanternes, aux Lois forestières de France, et plusieurs *Articles* à l'Année littéraire.

† JAMIN (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Dinan en Bretagne, mort à Paris le 9 février 1782, étoit prieur de Saint-Germain-des-Prés lorsqu'il publia la première édition de ses *Pensées théologiques, relatives aux erreurs du temps*, 1769, Paris, in-12, où il a rédigé, avec ordre et précision, ce qu'on avoit dit contre les incrédules; mais comme il associa les jansénistes aux philosophes, et que le gouvernement craignoit de renouveler des disputes assoupies, le livre fut supprimé par un arrêt du conseil du 4 février 1769. On a encore de D. Jamin, I. *Le Fruit de mes lectures*, in-12: recueil des plus beaux passages des auteurs profanes, philosophes et poëtes, sur les principaux points de la morale. II. *Placide à Maclovie, sur les scrupules*, Paris, 1774, in-12, auquel on ajoute: *Placide à Scolastique, sur la manière de se conduire dans le monde*, Paris, 1775, in-12. III. *Traité de la lecture chrétienne*, in-12. IV. *Traité des scrupules*, in-12. Les ouvrages de D. Jamin ne sont proprement que de bonnes compilations; il n'y a de lui que la forme; et quant au style des morceaux qu'il n'a pas copiés, il n'est pas assez distingué pour lui faire un nom.

* JAMOT (Frédéric), médecin du 16e siècle, né à Béthune, possédoit à fond les langues grecque et latine; il avoit même quelques talens *en poésie*. Les ouvrages qu'il a écrits sur la médecine consistent en une *Paraphrase de Galien*, que Erasme a mise en latin, et que Jamot a non seulement revue avec beaucoup de soin, mais qu'il a encore enrichie de notes savantes. L'édition qu'on lui doit fut publiée à Paris en 1583, in-4°, sous le titre de *Galeni paraphrasis in Menodoti exhortationem ad artium liberalium studia*. Il a mis en français le livre de Demetrius Pepagomène, sur la *goutte;* cette traduction parut avec des remarques à Paris en 1573, in-8°. C'est sur la version de Jamot que Jean Bourgeois a fait celle qu'on imprima en latin à Saint-Omer en 1619, in-8°.

* JAMY (d'), auteur du poëme persan de *Medjnoun el Leïla*, et d'un grand nombre d'*autres ouvrages* en vers et en prose, jouit d'une grande réputation parmi les Persans. Il faisoit le principal ornement de la cour du sultan Hossaïn Mirza, et le visir de ce prince, Mir-Alischir, ne cessa de le traiter avec la plus grande distinction jusqu'à sa mort arrivée l'an 898 de l'hégire (de J. C. 1092.) Le poëme de *Medjnoun, etc.*, traduit en français par A. L. Chezy, 2 vol. in-18, Paris, 1805, est rempli, dit-on, d'images gracieuses. La versification en est harmonieuse et élégante. Il a été traduit en allemand par Hartman.

† JAMYN (Amadis), poëte français, contemporain et ami du poëte Ronsard, né à Chaource en Champagne, mort dans la même ville vers l'an 1585, fut secrétaire et lecteur ordinaire des rois François II, Charles IX et Henri III; il vécut dans leur intimité, et profita de sa faveur pour faire le bien. Jamyn avoit voyagé dans la Grèce, en Asie, et parcouru toutes les îles de l'Archipel. De retour à Paris, ce poëte, heureux par l'ambition et par l'amour, fut aimé des grands et des belles. On le compara au célèbre Amadis de Gaule; et pour

justifier cette comparaison, il célébra sa maîtresse sous le nom d'*Oriane*. Sur la fin de ses jours, il quitta la cour pour se retirer dans sa patrie, où il fonda divers établissemens utiles, entre autres un collége pour l'enseignement des langues grecque et latine. On trouve dans les ouvrages de ce poëte, admis par Ronsard dans sa *Pléyade française*, du naturel et de la facilité. Quelques auteurs l'ont préféré même à Ronsard, quoique celui-ci ait une réputation plus étendue. Ses *Œuvres poétiques*, imprimées en 1575, in-4°, ou 1577 et 1584, 2 vol. in-12, consistent en pièces morales. On a encore de lui une *Traduction* des trois premiers livres de l'Odyssée d'Homère, et des XIII derniers livres de l'Iliade ; celle des XI premiers est de Hugues de Salel, 1580, in-8°. Celui-ci avoit employé les vers de dix syllabes ; Jamyn eut le mérite de sentir qu'Homère ne pouvoit être rendu qu'en grands vers. Sa poésie a de la douceur et de la grace ; mais rien n'est plus ridicule que d'y avoir donné aux Grecs les titres modernes de la féodalité. Neptune, comme cadet de Jupiter, y est appelé le chevalier Neptune, et on y trouve aussi le vieux chevalier Nestor et le duc Idoménée.

* JANCARDO (Vincent), né à Palerme, de l'ordre des prédicateurs, mort en 1631, jouissoit dans son temps d'une grande réputation de savoir. On a de lui *Decisiones, ac definitiones casuum memorabilium, quæ in S. Officii tribunali ad examen revocatæ sunt, tractatus philosophicus, theologicus et canonicus.*

JANCIRE. *Voyez* IDATYRSE.

JANET (François CLOUET, dit), peintre français, florissoit sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Son talent étoit *la miniature* à l'huile. Il excelloit aussi à peindre le *portrait*. Ronsard en a fait l'éloge dans ses poésies.

* JANEWAY (Jacques), théologien anglais non-conformiste, né au comté de Hertford. Elève de l'église du Christ à Oxford, il perdit un bénéfice à la restauration, et ensuite tint des conférences à Rotherhithe, où il mourut en 1674. Janeway a laissé plusieurs ouvrages. I. *Le Ciel sur la terre*, in-8°. II. *Présent aux enfans*, 1 vol. in-12, souvent réimprimé. III. Après sa mort on a encore publié son *Legs à ses amis*, in-8°.

* JANICHIUS (Pierre), de Colbert en Poméranie, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier vers l'an 1610. Parmi les traités qu'il avoit écrits dans les écoles de cette université, sous la dictée de Jean Varandal, dit *Varandæus*, il choisit celui *De affectibus renum et vesicæ*, et un autre sous le titre de *Formulæ remediorum internorum et externorum*, pour les faire imprimer. Le dernier parut à Hanovre en 1617, in-8°.

† JANIÇON (François-Michel), né à Paris le 24 décembre 1674, d'un avocat au conseil, protestant, fut envoyé en Hollande dès l'âge de neuf ans pour y étudier. Il suspendit pendant quelque temps ses études, et servit en qualité d'enseigne et d'aide-major. A la paix de Riswick, il reprit ses travaux littéraires, et travailla long-temps aux gazettes d'Amsterdam, de Roterdam et d'Utrecht. Un style simple et historique, une attention singulière à suivre les intérêts des princes, à débrouiller le fil des événemens, à choisir les faits, lui promettoient un succès

durable. Mais son imprimerie ayant été supprimée à cause d'un écrit qui parut chez lui, auquel cependant il n'avoit aucune part, il se retira à La Haye, où il eut le titre d'agent du landgrave de Hesse. Il y mourut le 18 août 1730. On a de lui, I. Des *Gazettes* qui furent assez recherchées. L'auteur avoit le goût de l'histoire; il écrivoit naturellement, savoit les langues, et n'ignoroit point la politique. II. La *Bibliothèque des dames*, traduite de l'anglais de Richard Steele, un des auteurs du Spectateur, en 3 vol. in-12, 1717-1719. Cette Bibliothèque, instructive et quelquefois agréable, est un recueil de règles générales pour la conduite des femmes dans les différens états de la vie. III. La *Traduction* d'une mauvaise satire contre les moines et les prêtres, publiée sous le titre burlesque de *Passe-par-tout de l'Eglise romaine*, ou *Histoire des tromperies des prêtres et des moines en Espagne*, Londres (Amsterdam), 1724, 4 vol. in-12. L'ouvrage original avoit été écrit en anglais par Antoine Gavin, prêtre espagnol, qui se fit ministre anglican. On voit que l'auteur a voulu, à quelque prix que ce fût, flatter le parti qu'il avoit embrassé, en déchirant celui qu'il avoit abandonné. Il met sur le compte des moines d'Espagne toutes les historiettes qui se trouvent dans les contes facétieux et galans. Ainsi, il raconte comme une chose nouvellement arrivée une historiette mise en vers par La Fontaine, sous le titre de *La Confidente sans le savoir*. IV. *Etat présent de la république des Provinces-Unies, et des Pays-Bas qui en dépendent*, etc., 1729-1730, 2 volumes in-12. Cet ouvrage, un des plus exacts que l'on ait eu jusqu'à présent sur cette matiere, n'est cependant pas exempt de défauts, suivant Nicéron.

I. JANSEN (Corneille), peintre d'Amsterdam, mort à Londres, où il peignit avec distinction sous Jacques I[er] et Charles I[er], se fit remarquer par la beauté de ses draperies.

* II. JANSEN (Zacharie), faiseur de conserves à Middelbourg, inventa et exécuta le premier les lunettes d'approche, ainsi que l'a prouvé Borelli dans son *Traité du Télescope*, imprimé en 1618. Jansen fit d'abord part de sa découverte à Maurice, prince d'Orange, qui en exigea le secret, dans le dessein qu'il avoit de s'en servir à la guerre. Mais cette découverte transpira bientôt, et Jansen ne tarda pas à avoir des imitateurs qui prétendoient en partager l'honneur. Les états-généraux envoyèrent deux de ces télescopes à Henri IV en 1608.

I. JANSÉNIUS (Corneille), né à Hulst en Flandre l'an 1510, mort évêque de Gand le 10 avril 1576, eut cet évêché à son retour du concile de Trente, où il avoit fait éclater son savoir et sa modestie. Il avoit été auparavant curé de Saint-Martin de Courtrai, et ensuite professeur de théologie à Louvain, et doyen de Saint-Jacques de la même ville. Nous avons de lui, I. Une excellente *Concorde des évangélistes*, in-fol. II. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte. III. Une *paraphrase* des Psaumes. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec beaucoup d'érudition et de solidité. Le nom des deux Jansénius étoit JANSEN; mais pour paroître savant dans leur siècle il falloit latiniser son nom.

† II. JANSÉNIUS (Corneille), né en 1585 dans le village d'Accoy près de Léerdam en Hollande, vint à Paris en 1604. L'abbé de Saint-Cyran le plaça chez un conseiller pour être

précepteur de ses enfans. La même façon de penser, la même piété, la même ardeur pour les matières théologiques, unirent étroitement ces deux hommes. Saint-Cyran appela Jansénius quelque temps après à Baïonne, où ils étudièrent ensemble pendant plusieurs années, cherchant de bonne foi dans saint Augustin ce qui n'y étoit point, mais croyant l'y trouver. Le jeune théologien, revenu à Louvain en 1617, prit le bonnet de docteur en 1619, obtint la direction du collége de Sainte-Pulchérie, et une chaire d'Ecriture sainte. L'université de Louvain le députa deux fois auprès du roi d'Espagne pour faire révoquer la permission accordée aux jésuites de professer les humanités et la philosophie dans cette ville; ce qu'il obtint. Pour faire sa cour au monarque espagnol, il publia un livre contre la France, intitulé *Mars Gallicus, seu de justitiâ armorum et fœdorum regis Galliæ*, 1636, in-4°, troduit en français par Ch. Hersent, 1637, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec chaleur, fut composé à l'occasion de l'alliance que les Français avoient faite avec les puissances protestantes. On prétend que ce livre, peu connu aujourd'hui, fut la première origine de la haine du cardinal de Richelieu contre Jansénius et ses disciples. Un an après la publication de cette satire, il fut nommé à l'évêché d'Ypres par Philippe IV, et il gouverna cette église jusqu'au 8 mai 1638, qu'il mourut de la peste. Il avoit été attaqué de cette maladie en distribuant à ses diocésains, affligés de ce fléau, les secours spirituels et temporels. Ce prélat retiré, sobre, pieux, charitable, prêchoit avec beaucoup de zèle, et quelquefois avec onction. Quoiqu'il n'estimât pas les scolastiques, parce que la plupart étoient opposés à saint Augustin, il ne laissoit pas de les étudier pour les combattre. On lui reprochoit seulement d'être un peu vif, et il comparoit lui-même «ces mouvemens subits d'une colère passagère au salpêtre qui s'allume à l'instant, et qui s'éteint le moment d'après.» Ses ouvrages sont, I. Des *Commentaires* sur les Evangiles, in-4°; sur le Pentateuque, in-4°; sur les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiastique, Anvers, 1614, in-fol., pleins d'érudition et écrits avec netteté. II. Quelques livres de *Controverse*. III. L'ouvrage si célèbre qui porte pour titre: *Augustinus Corn. Jansenii episcopi*, seu *Doctrina sancti Augustini de humanæ naturæ sanctitate, ægritudine, medicinâ, adversùs Pelagianos et Massilienses*, Louvain, 1640, et Rouen, 1652, in-folio. Cette dernière édition est la meilleure, parce qu'on y trouve un écrit où Jansénius fait le parallèle des sentimens et des maximes de quelques théologiens jésuites avec les erreurs et les faux principes des semi-pélagiens de Marseille. Il doit y avoir à la fin le traité *De statu parvulorum sine baptismo decedentium*. L'auteur avoit travaillé vingt ans à ce livre, que le savant Leibnitz regardoit comme un ouvrage profond. La doctrine de la grace prit entre les mains de Jansénius un ordre systématique. Il n'offrit son livre que comme le développement des vérités qu'il croyoit établies par saint Augustin. Pour le composer, il avoit lu dix fois tous les ouvages de ce grand docteur et trente fois ses Traités contre les pélagiens. Ce prélat, soit qu'il prévît l'orage que son ouvrage pouvoit former, soit qu'il voulût faire éclater sa soumission au saint-siége, écrivit, peu de jours avant sa mort, au pape Urbain VIII, qu'il soumettoit sincèrement à sa décision et à son autorité l'*Augustinus* qu'il venoit d'achever; et que si le saint père jugeoit qu'il y fallût faire quelques changemens, il y acquiesçoit avec une parfaite obéissance. « Je

me trompe assurément, disoit-il dans cette lettre, si la plupart de ceux qui se sont appliqués à pénétrer les sentimens de saint Augustin ne se sont étrangement mépris eux-mêmes. Si je parle selon la vérité, ou si je me trompe dans mes conjectures, c'est ce que fera connoître cette pierre, l'unique qui doive nous servir de pierre de touche, contre laquelle se brise tout ce qui n'a qu'un vain éclat, sans avoir la solidité de la vérité. Quelle chaire consulterons-nous, sinon celle où la perfidie n'a point d'accès? A quel juge enfin nous en rapporterons-nous, sinon au lieutenant de celui qui est la voie, la vérité et la vie, dont la conduite met à couvert de l'erreur, Dieu ne permettant jamais qu'on se trompe en suivant les pas de son vicaire en terre?..... Ainsi, tout ce que j'ai pensé, dit ou écrit dans ce labyrinthe hérissé de disputes, pour découvrir les véritables sentimens de ce maître très-profond dans ses écrits, et par les autres monumens de l'Eglise romaine, je l'apporte aux pieds de votre sainteté, approuvant, improuvant, avançant, rétractant, suivant ce qui me sera prescrit par cette voix de tonnerre qui sort de la nue du siége apostolique. » Cette lettre, quoiqu'écrite d'un style dur et singulier, étoit édifiante; mais elle fut supprimée par ses exécuteurs testamentaires, Calénus et Fromond. Selon toutes les apparences, on n'en auroit jamais eu aucune connoissance, si, après la réduction d'Ypres, elle n'étoit tombée entre les mains du grand Condé qui la rendit publique. Jansénius, quelques heures avant de mourir, et dans son dernier testament, soumit encore et sa personne et son livre au jugement et aux décisions de l'Eglise romaine. Voici les propres termes qu'il dicta une demi-heure avant d'expirer: *Sentio aliquid difficulter mutari posse: si tamen Romana sedes aliquid mutari velit, sum obediens filius, et illius Ecclesiæ in quâ semper vixi, usque ad hunc lectum mortis obediens sum. Ita postrema mea voluntas est. Actum sexta maii* 1638. Ainsi, ce savant évêque devint chef de parti sans le vouloir. Tout son système se réduit, suivant un auteur jésuite, à ce point capital: « Que depuis la chute d'Adam, le plaisir est l'unique ressort qui remue le cœur de l'homme; que ce plaisir est inévitable quand il vient, et invincible quand il est venu. Si ce plaisir est céleste, il porte à la vertu: s'il est terrestre, il détermine au vice; et la volonté se trouve nécessairement entraînée par celui des deux qui est actuellement le plus fort. Ces deux délectations, dit l'auteur, sont comme les deux bassins d'une balance; l'un ne peut monter sans que l'autre ne descende. Ainsi, l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grace ou la cupidité. De là il s'ensuit, *qu'il y a certains commandemens impossibles, non seulement aux infidèles, aux aveugles, aux endurcis, mais aux fidèles et aux justes, malgré leur volonté et leurs efforts, selon les forces qu'ils ont; et que la grace, qui peut rendre ces commandemens possibles, leur manque.* » Cette analyse n'a pas paru exacte aux partisans de Jansénius. Voici celle qu'en donne l'abbé Racine dans son Histoire ecclésiastique. « L'*Augustinus* est divisé en trois parties. Dans la 1re on expose, avec un grand détail, les sentimens des pélagiens et des sémi-pélagiens... Dans la 2e, après quelques questions préliminaires sur l'autorité de saint Augustin dans les matières de prédestination, « il traite de la grace, du bonheur des anges, et de l'homme avant sa chute, mettant dans un bel ordre tout ce que saint Augustin en a dit, et répondant à tout ce qu'on

pouvoit y opposer. De là il passe à l'état de l'homme criminel et misérable : expliquant, par saint Augustin, la nature et les suites funestes du péché originel et comment tous les hommes naissent criminels, demeurant sous la domination de la concupiscence et dans les ténèbres de l'ignorance, jusqu'à ce que la grace du Sauveur les éclaire et les délivre de ces ténèbres et de cet esclavage. Enfin, il parle de l'état que les théologiens appellent *de pure nature ;* et il prouve évidemment que c'est renverser tous les principes de la doctrine que saint Augustin a soutenue jusqu'à sa mort contre les pélagiens, et ruiner la nécessité de la grace, que de reconnoître la possibilité de cet état ; rien n'étant plus opposé, selon ce saint docteur, à la sagesse de Dieu, à sa bonté, à sa justice, que de donner l'être à une créature raisonnable, en l'abandonnant à elle-même, quoiqu'elle soit innocente, sans vouloir la faire jouir de sa gloire, sans lui donner aucun secours pour y arriver, ou en lui faisant souffrir les misères de cette vie et la mort, qui ne peuvent être que la peine du péché.... Dans la 3e partie, Jansénius traite de la guérison de l'homme, et de son rétablissement dans la liberté qu'il avoit perdue par le péché. C'est là qu'il rapporte, avec autant de netteté que d'exactitude, tout ce que saint Augustin a écrit sur cette matière. » Quoi qu'il en soit de la justesse des deux analyses que nous avons données, dès que l'*Augustinus* eut vu le jour, la guerre fut allumée dans l'université de Louvain. « Jansénius, dans le corps de son ouvrage, dit Pluquet, attaque souvent Molina, Lessins, et tous ceux qui pensoient comme eux. Lessius et Molina étoient membres d'une société féconde en savans, en théologiens profonds, qui avoient combattu avec gloire les erreurs des protestans ; Lessius et Molina eurent dans leurs confrères des défenseurs ; ils en trouvèrent même parmi les docteurs de Louvain et de Paris. On vit donc alors en France deux partis, dont l'un prétendoit défendre la doctrine de saint Augustin, et combattre dans ses adversaires les erreurs des pélagiens et des semi-pélagiens, tandis que l'autre prétendoit défendre la liberté de l'homme et la bonté de Dieu contre les erreurs de Luther et de Calvin. » Les esprits s'échauffèrent, et chaque jour il paroissoit de petites brochures et de gros livres pour et contre. Urbain VIII crut mettre la paix, en défendant, l'an 1642, le livre de Jansénius, comme renouvelant les propositions condamnées par ses prédécesseurs ; mais la guerre, loin de cesser, passa de Flandre en France ; et elle n'y fut pas moins vive. La Sorbonne censura cinq propositions extraites de l'*Augustinus.* Innocent X les condamna peu après, en 1653. Les Jansénistes crurent éluder la bulle, en distinguant entre le sens hérétique et le sens orthodoxe. Ils prétendirent que ces cinq propositions n'étoient point dans l'ouvrage de l'évêque flamand ; ou que si elles y étoient, on leur donnoit un mauvais sens. Trente-huit évêques, assemblés à Paris, écrivirent à ce sujet une lettre au pape, le 28 mars 1654, dans laquelle ils marquoient « qu'un petit nombre d'ecclésiastiques rabaissoient honteusement la majesté du décret apostolique, comme s'il n'avoit terminé que des controverses inventées à plaisir ; qu'ils faisoient bien profession de condamner les cinq propositions, mais en un autre sens que celui de Jansénius ; qu'ils prétendoient par cet artifice se laisser un champ ouvert pour y rétablir les mêmes disputes ; qu'afin de prévenir ces inconvéniens, les évêques soussignés, assemblés à Paris, avoient déclaré par une lettre circulaire jointe

à celle qu'ils écrivoient au pape, que ces cinq propositions sont de Jansénius; que sa sainteté les avoit condamnées en termes exprès et très-clairs au sens de Jansénius, et que l'on pourroit poursuivre comme hérétiques ceux qui les soutiendroient. » Innocent X répondit par un bref du 29 septembre, dans lequel il déclara que dans les cinq propositions de Corneille Jansénius il avoit condamné la doctrine contenue dans son livre. Alexandre VII confirma la décision d'Innocent X par une bulle du 16 octobre 1656. Il y déclare que les cinq propositions sont tirées du livre de Jansénius, et qu'elles ont été condamnées dans le sens de cet auteur. Ce pape agissoit de concert avec le plus grand nombre des évêques de France. Ces évêques, non contens d'un formulaire qu'ils avoient déjà fait, en dressèrent un second, dont voici les termes : « Je condamne de cœur et de bouche la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de Corneille Jansénius; laquelle doctrine n'est point de saint Augustin, que Jansénius a mal expliquée. » Cette formule fit une foule de rebelles, et encore plus d'hypocrites. On en exigea la signature de tous ceux qui prétendoient aux ordres et aux bénéfices. Le mépris des gens sages, le ridicule répandu par les bons esprits sur les fanatiques des deux partis, ont éteint ces sottes querelles, auxquelles les grands talens des solitaires de Port-Royal ont pu seul donner un éclat passager. Les jansénistes furent d'abord ou fauteurs ou partisans de la révolution française; plusieurs d'entre eux la combattirent ensuite, quand ses excès leur parurent trop violens. Leydecker a écrit la Vie de Jansénius en latin, in-8°, Utrecht, 1695. (*V.* aussi l'Histoire ecclésiastique du 17e siècle, par Dupin; et l'Histoire des cinq propositions de Jansénius, par Dumas.) Il n'y a point de système philosophique dans l'antiquité qui ait fait autant de bruit que le jansénisme dans nos temps modernes. Des opinions innocentes renfermées dans un livre ennuyeux, empoisonnées par l'esprit théologique, condamnees par l'autorité, devinrent la source de querelles interminables et de persécutions barbares. De grands hommes ont donné aux erreurs de Jansénius un caractère respectable. Peu de personnes, même parmi les moins ignorantes, connoissent les livres de ce théologien; mais la juste réputation des illustres disciples qu'il eut à Port-Royal, et qui inspirent pour cette maison célebre la vénération que commandent les grands talens, les travaux utiles, la noblesse du caractère et la solide piété, donnent une sorte de faveur à des opinions qui, sans ces heureuses circonstances, n'auroient excité que la pitié ou le mépris des sages.

† I. JANSON *ou* JANSONIUS, Jacques), né à Amsterdam en 1547, de parens de la religion catholique, fut envoyé par sa mère, après la mort de son père, à Louvain en 1564 pour y étudier la philosophie et la théologie. Il fut licencié en théologie en 1575, ensuite docteur, professeur en théologie, et doyen de l'église collégiale de Saint-Pierre, mort le 20 juillet 1625, a donné, I. Des *Commentaires* peu estimés sur les Psaumes, in-4°; sur le Cantique des Cantiques, in-8°; sur Job, in-fol; sur l'Evangile de saint Jean, in-8°; et sur le Canon de la messe. II. *Institutio Catholici Ecclesiastæ.* III. *Enarratio passionis* IV. Quelques *Oraisons funèbres*, sans éloquence et sans vérité. Jean Masius a écrit la vie de Janson, mais elle n'est d'aucun intérêt.

† II. JANSON (Abraham), excel-

lent peintre du 16e siècle, né à Anvers, avec des dispositions extraordinaires pour la peinture, s'éleva dans sa jeunesse fort au-dessus de tous ses émules; mais s'étant épris d'une jeune personne d'Anvers, qu'il épousa bientôt après, il sacrifia ses talens et sa profession à l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Il se livra à une dissipation qui eut bientôt épuisé sa fortune, et attribuant au peu d'égard qu'on avoit pour son mérite un malheur dont il ne devoit accuser que son changement de vie, il devint jaloux de Rubens, et lui envoya un défi, soumettant à la décision des connoisseurs, dont il lui donna la liste, le jugement de leurs ouvrages. Rubens répondit qu'il lui cédoit volontiers le mérite de la supériorité, et abandonnoit au public le soin de leur rendre justice à l'un et à l'autre. On conserve dans les églises d'Anvers plusieurs des *ouvrages* de Janson. Il a peint pour la grande église de Bois-le-Duc une *Descente de Croix* qui n'est inférieure à aucun des ouvrages de Rubens.

III. JANSON. *Voyez* FORBIN, nº I, *et* JENSON.

IV. JANSON. *Voyez* BLAEU *et* ALMELOVEEN.

* JANSSE (Lucas), pasteur de l'église réformée de Rouen, retiré à Roterdam à la révocation de l'édit de Nantes, y mourut le 24 avril 1686. Il est auteur d'un petit livre recherché, intitulé *La Messe trouvée dans l'Ecriture*, pour réfuter le P. Fr. Véron, qui, dans une édition de la Bible française de Louvain, imprimée en 1646, avoit mis (act. XIII, v. 2) *eux disant la messe au Seigneur*. Ce livre a été réimprimé à Villefranche, avec le Hibou des jésuites, par Ch. Drelincourt. Il fut aussi reproduit avec ce titre : *Le Miracle de P. Véron*, ou *la Messe trouvée dans l'Ecriture*, Londres, 1699, in-12.

* I. JANSSENS (Victor-Honorius), peintre d'histoire, né à Bruxelles en 1664, mort en 1739, fut protégé par le duc de Holstein qui lui procura les moyens d'aller à Rome perfectionner ses études. A son retour il se fixa dans sa patrie, où il travailla pour des communautés religieuses et autres églises.

II. JANSSENS (Herman), récollet, né à Anvers l'an 1685, passa par toutes les charges de son ordre, et mourut à Angers le 5 avril 1762. On lui doit : I. *Prodromus sacer*, Anvers, 1731, in-4º. Il y donne des règles pour traduire l'Ecriture sainte, et montre les défauts des traductions flamandes. II. *Explanatio rubricarum Missalis Romani*, etc., Anvers, 1757, 2 vol. in-8º. Cet ouvrage est plus estimé que le précédent.

* JANSZ ou JANSZOON (Juste), artiste hollandais, auteur de la fameuse horloge de Strasbourg, mort à Amsterdam en 1590, excelloit *dans la sculpture*, à *dessiner* des plans et des cartes géographiques, etc.

JANUA (Jean de) ou JANUENSIS), ainsi nommé de Gênes sa patrie. *Voyez* BALBI, nº I.

* JANUARIO (Nicolas-Marie), né à Messine en 1654, de l'ordre des prédicateurs, professeur de théologie, publia les ouvrages suivans : *Adversùs atomos redivivas opusculum dogmaticum; De immanitate ecclesiasticâ; Usura detecta in contractibus stricti juris et bonæ fidei, etc.*

† I. JANVIER (saint), évêque de Bénévent, eut la tête tranchée à Pouzzol, sous l'empereur Dioclétien. Son corps fut transporté à Naples,

où il a une magnifique chapelle dans la cathédrale. Ce qui a servi à donner beaucoup d'éclat à son culte, est un prétendu miracle qui se renouvelle, dit-on, tous les ans, lorsqu'on approche de son chef une fiole pleine de son sang. On suppose que ce sang paroît alors liquide, et même qu'il bouillonne, et qu'en tout autre temps il est dur comme du sang caillé ou mêlé de terre. Plus d'un protestant s'est répandu en invectives contre le miracle du sang liquéfié. Addison dit qu'il n'a jamais vu en Angleterre de tour de charlatan plus grossier. « Tous ces auteurs pouvoient observer, dit Voltaire, que ces institutions ne nuisent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police civile et ecclésiastique ; et que probablement les imaginations ardentes des climats chauds ont besoin de signes visibles qui les mettent continuellement sous la main de la divinité. » On ne se seroit pas attendu à voir Voltaire s'ériger en apologiste d'un tel miracle. On attribue encore à saint Janvier, suivant Baillet, l'extinction d'un horrible embrasement du Vésuve. Sa fête se célèbre avec beaucoup de solennité le 19 septembre et le premier dimanche de mai, jour de la translation de ses reliques de Pouzzol à Naples.

* II. JANVIER, moine du monastère dit *des Apôtres*, mort en 589, est auteur d'une *épitaphe* qui se lisoit sur le tombeau de saint Florentin dans l'église de Sainte-Croix d'Arles. Les lettres initiales de cette pièce, composée de trente-sept vers hexamètres, forment une seconde épitaphe sous les termes que voici : *Florentinus abbas, hîc in pace quiescit. Amen.* Cette unique production du moine Janvier est un chef-d'œuvre de style lapidaire.

III. JANVIER (Ambroise), bénédictin, né à Sainte-Suzanne dans le Maine en 1614, se rendit habile dans la langue hébraïque. Après avoir professé pendant plusieurs années dans son ordre avec réputation, il mourut à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 25 avril 1682. On a de lui, I. Une *Edition* des Œuvres de Pierre de Celles, Paris, 1671, in-4°. La préface de cette édition est du père Mabillon. II. Une *Traduction latine* du Commentaire hébreu de David Kimchi sur les Psaumes, 1669, in-4°.

* JANVILLE (Louis-François-Pierre LOUVEL), né en 1743 à Paluel, dans le pays de Caux, occupa d'abord la charge de conseiller au parlement de Rouen, et fut ensuite nommé président de la chambre des comptes de cette ville. Ce magistrat ne se borna point aux fonctions de son état, il étudia aussi l'agriculture. Chargé de faire des essais sur le plantage du blé, il étoit parvenu à faire rapporter à un grain 108 épis qui produisirent 1560 grains ; mais il n'admettoit point cette méthode pour nos campagnes où la main-d'œuvre est très-chère. Il fit sur la vigne et sur les abeilles des expériences qui eurent le plus grand succès. Il a aussi composé un *Mémoire* sur les plantations, et, joignant la pratique à la théorie, il avoit formé des pépinières très-étendues dans toutes ses propriétés. Janville est mort à Eterville près de Caen le 29 juillet 1808.

JANUS (Mythol.), roi d'Italie, commença d'y régner avant qu'Énée vînt s'y établir. Il étoit fils d'Apollon et de Créuse, fille d'Érecthée, roi des Athéniens. Xiphus, mari de Créuse, l'adopta sans le connoître. Janus vint avec une puissante flotte aborder en Italie, en poliça les peuples, leur apprit la religion, et bâtit sur une montagne une ville qu'il

appela de son nom Janicule. Dans le temps qu'il signaloit son règne parmi les peuples barbares, Saturne, chassé de l'Arcadie par Jupiter, aborda dans ses états, et y fut reçu en ami. Janus, après sa mort, fut adoré comme une divinité, et c'est la première de celle que ces peuples invoquoient. Romulus lui fit bâtir dans Rome un temple, dont les portes étoient ouvertes en temps de guerre, et fermées en temps de paix. Le temple avoit douze portes, qui désignoient les douze mois de l'année. Les Romains étoient dans l'usage de mettre sur les portes une petite statue de Janus, tenant un clef d'une main et un bâton de l'autre. L'Histoire romaine, depuis Romulus jusqu'à la bataille d'Actium, ne fait mention que de deux circonstances où le temple de Janus fut fermé; la première, sous le règne de Numa, et l'autre après la seconde guerre punique. On sait qu'il le fut trois fois sous le règne d'Auguste. Les anciens ne sont point d'accord sur la raison pour laquelle le temple de Janus étoit ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix, et l'on ignore ce qui donna lieu à cet usage chez les Romains; car les Grecs ne connoissoient point Janus, comme le dit Ovide. Des médailles qui sont à la bibliothèque impériale le représentent avec quatre visages, qui marquent les quatre saisons. On le peignoit tenant un bâton de la main droite et une clef de la gauche, et communément avec deux visages, comme présidant au jour et à la nuit, et connoissant l'avenir et le passé.

† JAPHET, fils de Noé, eut sept fils, Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Mosoch et Tiras, dont la postérité, s'il en faut croire quelques savans, peupla une partie de l'Asie et toute l'Europe. C'est de ce fils de Noé que les poëtes ont fait leur Japet, fils du ciel et de la terre, et roi des Thessaliens, qui de la nymphe Asie eut Hesper, Atlas, Epiméthée, Prométhée. C'est du moins le sentiment de quelques mythologistes; mais ce sentiment est rejeté par plusieurs hommes habiles.

* JARAVA (Jean de), médecin espagnol, établi à Louvain vers l'an 1550, a *traduit* en sa langue maternelle l'Icaro-Ménippe de Lucien et les ouvrages de Cicéron intitulés les Offices, de l'Amitié, de la Vieillesse, les Paradoxes, le songe de Scipion; il a encore *mis en espagnol* l'Histoire des plantes de Léonard Fuch, qui avoit été publiée à Paris en 1549 : sa version fut imprimée à Anvers en 1557, in-8°, sous le titre *d'Historia de las yervas, y plantas, sacada de Dioscoride Anarzabeo, y otros insignes autores, etc.*

JARCHAS, le plus savant des philosophes indiens appelés brachmanes, et grand astronome: selon saint Jérôme, Apollonius de Tyanes, allant aux Indes, le trouva enseignant dans une chaire d'or.

JARCHI (Salomon), célèbre rabbin, connu aussi sous les noms de *Raschi*, de *Jarki*, d'*Isaaki*, né à Troyes en Champagne l'an 1104, voyagea en Europe, en Asie, en Afrique; il devint très-habile dans la médecine et dans l'astronomie, dans la Mischne et dans la Gémare, et mourut à Troyes en 1180. Bartolocci l'a dit mal à propos né à Lunel, diocèse de Montpellier, parce qu'il avoit été envoyé dans cette ville, où étoit une académie juive dans laquelle il se fit beaucoup d'honneur. Fleury le fait mourir à Trèves, d'autres en Souabe, sans désigner le lieu, mais comme il fut enterré à Troyes, sa patrie, il est très-vraisemblable qu'il y mourut. On a de

lui des *Commentaires* sur la Bible, sur la Mischne, sur la Gémare, sur la Pirke-Avoth, qui se trouvent dans la Bible hébraïque d'Amsterdam 1660, en 4 vol. in-12. Sa nation les reçut avec applaudissement, et les estime encore beaucoup.

† JARD (François), prêtre doctrinaire, né à Boulène près d'Avignon en 1675, mort à Auxerre le 10 avril 1768, étoit très-attaché à la doctrine de Jansénius. Sa *Religion chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, Paris, 1745 - 63, 6 vol. in-12, ouvrage fait avec l'abbé Débonnaire a eu du succès. Ses *sermons*, publiés en 1768, 5 vol. in-12, ont moins réussi ; le style en est froid, et le fond n'a rien de neuf.

* I. JARDIN (Nicolas Henri), architecte, membre de la ci-devant académie d'architecture et de plusieurs autres académies, né à Saint-Germain-des-Noyers en Brie le 22 mars 1720, remporta le grand prix d'architecture à l'âge de 22 ans, et partit pour Rome le 7 juin 1744. L'application sérieuse qu'il apporta à ses études lui mérita la considération la plus distinguée. A son retour d'Italie en 1754, il fut appelé par le roi de Danemarck, Frédéric V, pour la construction d'une église toute en marbre et de la plus grande magnificence. A son arrivée il eut le titre d'intendant-général des bâtimens de sa majesté. En jetant un coup-d'œil sur son *Œuvre*, dont la majeure partie est gravée de sa main, on juge de la quantité, de la variété et du mérite de ses *productions* pendant les dix-huit années qu'il resta à Copenhague. L'amour de la patrie le rappela dans sa famille, où il mourut en 1799.

II. JARDIN (du). *V.* DUJARDIN ; HORTA (Garcie d') ; *et* SELLIUS.

† JARDINIER (Claude DOMAT), graveur, né à Paris en 1726, mort en 1769, après avoir été successivement élève de Nicolas Dupuis et de Le Bas, ne tarda pas à donner des preuves de sa capacité. Les ouvrages qu'il a gravés au burin étonnent par une marche savante, l'harmonie, la variété du style et l'intelligence des oppositions. Le roi ayant voulu se procurer la représentation de mademoiselle Clairon dans le rôle de Médée, Carle Vanloo se chargea de peindre le sujet, et la gravure en fut confiée à Jardinier qui l'exécuta sous les yeux de Laurent Cars. C'est à tort qu'elle est attribuée à ce dernier et à Beauvarlet ; ils n'ont fait que la retoucher. Cette estampe est généralement regardée comme un chef-d'œuvre. Les principaux ouvrages de cet artiste sont une *Vierge et l'enfant Jésus*, d'après Carle Maratte, pour le recueil de la galerie de Dresde ; le *Génie de l'honneur et de la gloire*, d'après Annibal Carrache, pour la même galerie ; le *Silence*, d'après Greuze, et un *Sujet représentant des soldats qui jouent aux cartes.*

† JARDINS (Marie-Catherine des), née à Alençon vers l'an 1640, d'un père qui étoit prévôt. Les passions et l'esprit furent précoces en elle. Une aventure qu'elle eut avec un de ses cousins l'ayant obligée de quitter Alençon, elle vint à Paris, où elle cultiva le genre dramatique et romanesque. Ce dernier lui fit une réputation. Elle eut bientôt des soupirans, parmi lesquels son cœur distingua un jeune capitaine d'infanterie, plein d'esprit et d'une figure aimable, nommé Villedieu, marié depuis un an. Elle lui persuada de faire casser son mariage. L'idée étoit extravagante ; mais elle ne cherchoit qu'à faire excuser son attachement pour un homme déjà engagé. Villedieu entreprit cependant de la réaliser ; mais

il y trouva des oppositions. Sa maîtresse ne le suivit pas moins à Cambrai, où étoit son régiment; et lorsqu'ils revinrent à Paris, elle y parut sous le nom de madame de Villedieu. Une telle union ne pouvoit être heureuse. Il y avoit déjà eu de grandes divisions entre les deux amans, lorsque Villedieu fut obligé de partir pour l'armée, où il perdit la vie. Sa prétendue veuve ne fut point une Artémise, elle continua de se partager entre l'amour, les romans et le théâtre. La mort subite d'une de ses amies la frappa. Elle se retira dans une maison religieuse, où elle vécut avec sagesse, jusqu'à ce que ses aventures ayant été connues de la communauté, elle fut congédiée. Mad. de Saint-Romain, sa sœur, reçut chez elle la nouvelle dévote, qui ne le fut pas long-temps. Elle y connut le marquis de La Chasse, qu'elle épousa ensuite. Ce marquis étoit marié; mais il avoit congédié sa femme. Quoique madame de Villedieu ne l'ignorât pas, elle ne fit pas de difficulté de lui donner sa main secrétement: le fruit de cette union fut un fils, qui ne vécut qu'un an. La Chasse le suivit d'assez près, et sa veuve épousa bientôt en troisièmes noces un de ses cousins, qui lui permit de prendre le nom de Villedieu. Après avoir passé encore quelques années dans le monde, elle se retira à Clinchemare, petit village dans le Maine, où elle mourut en 1683. On prétend qu'elle abrégea ses jours par des excès d'eau-de-vie, dont elle faisoit usage, dit-on, pendant ses repas; cette assertion ne mérite aucune foi, et semble avoir été controuvée pour jeter de la défaveur sur cette dame. Ses *Œuvres*, en vers et en prose, ont été recueillies, 1702, 10 volumes in-12; 1721, 12 vol. in-12, dont les deux derniers ne sont point de madame de Villedieu. On y trouve plusieurs romans; les *Désordres de l'Amour*; le *Portrait des foiblesses humaines*; *Cléonice*; *Carmente*; les *Galanteries Grenadines*; les *Amours des Grands Hommes*; *Lysandre*; les *Mémoires du Sérail*; les *Nouvelles Africaines*; les *Exilés de la Cour d'Auguste*; les *Annales galantes*. Tout y est peint avec vivacité; mais le pinceau n'est pas toujours assez correct, ni assez discret. Elle emploie quelquefois des couleurs trop romanesques; et dans ses *Mémoires du Sérail* il y a trop d'événemens tragiques et peu vraisemblables. On ne voit que des foiblesses dans les romans de madame de Villedieu. Un autre reproche qu'on peut lui faire, c'est qu'en prêtant des intrigues galantes aux plus grands hommes de l'antiquité, elle a également gâté l'histoire et le roman. Ce mélange dangereux de la fable et de la vérité contribue à répandre de l'incertitude sur les faits les plus vrais, et accrédite les anecdotes les plus fausses, sur-tout dans l'esprit des femmes et des jeunes gens. Les ouvrages poétiques de madame de Villedieu sont fort inférieurs à sa prose: sa versification est foible et languissante. Elle a donné deux tragédies, *Manlius Torquatus* et *Nitetis*, jouées en 1663. Nous avons son portrait par elle-même, et ce petit écrit, dont nous ne donnons ici qu'un léger extrait, prouve qu'à certains égards, elle n'avoit pas profité du précepte du philosophe: *Nosce te ipsum*: « J'ai, dit-elle la physionomie heureuse et spirituelle, les yeux noirs et petits, mais pleins de feu; la bouche grande, mais les dents assez belles pour ne pas rendre son ouverture désagréable; le teint aussi beau que peut l'être un reste de petite vérole maligne; le tour de visage ovale, les cheveux châtains. Mais j'ose dire que j'aurois bien plus d'avantage à montrer mon ame que mon corps, et mon esprit que mon visage; car, sans vanité, je n'ai ja-

mais ou d'inclination déréglée. Mon ame n'est agitée ni par l'ambition, ni par l'envie, et sa tranquillité n'est jamais troublée que par la tendresse que j'ai pour mes amis. J'ai plus de joie des biens qu'ils reçoivent que s'ils m'étoient envoyés; mais ma tendresse n'est pas aussi générale qu'elle est forte : car je ne la donne qu'à peu de gens; et pour qu'un homme soit digne d'être mon ami, il faut que ses inclinations soient conformes aux miennes, et qu'il soit le plus discret homme de son siècle. Ce n'est pas que je donne grande matière de discrétion, car j'ai de la vertu, et de cette vertu qui est également éloignée du scrupule et de l'emportement, dont la simplicité fait la force, et la nudité le plus grand ornement. J'ai une fort grande fierté; mais comme elle ne sied bien qu'aux belles, et que je ne suis pas de ce nombre, je tâche de mettre en sa place une douceur qui ne m'est pas si naturelle, mais qui m'est plus convenable. J'aime à railler, et ne me fâche jamais qu'on me raille, pourvu que je sois présente, etc. »

JARED, fils de Malaléel, père d'Hénoch, qu'il engendra, suivant l'Ecriture, dans sa 162e année, mourut âgé de 962 ans, 2582 avant J. C.

JARNAC (Gui CHABOT de), d'une famille illustre, originaire du Poitou, gentilhomme de la chambre du roi, et maire de Bordeaux, célèbre par l'avantage qu'il remporta, le 10 juillet 1547, sur La Châteigneraye, et qui a donné lieu à ce proverbe : « C'est un coup de Jarnac », pour signifier un coup imprévu, et que l'on ne songeoit pas à parer. On trouve le cartel de ces deux combattans dans les Essais sur Paris, tom. I. Le détail du combat est rapporté à l'article CHATEIGNERAYE (la) (*Voyez* ce mot.) Mais un trait honorable à Jarnac, qui n'y est pas, c'est que le roi Henri II, vaincu par la modestie de ce seigneur, lui dit en l'embrassant : « Vous avez combattu en César, et parlé en Cicéron.... » Ronsard fit une ode à sa louange.

JAROPOL, duc de Kiovie, ville de l'Ukraine, porta, par ses mauvais conseils, tous le seigneurs de Russie à conspirer contre Boleslas III, roi de Pologne, vers l'an 1126. Ceux-ci, sous prétexte d'amitié, envoyèrent une ambassade à ce roi, qui se trouva tout à coup investi de ses ennemis. Le palatin de Cracovie, qui commandoit la plus grande partie de la cavalerie de Pologne, s'étant retiré au premier bruit de cette surprise, le roi Boleslas, aussi indigné de cette lâcheté que de la perfidie de ces traîtres, lui envoya une peau de lièvre, une quenouille avec du lin, et une corde. C'étoit pour lui faire connoître par ces symboles qu'il s'étoit rendu semblable à un lièvre par sa fuite; qu'il devoit plutôt manier les armes des femmes que celles des hommes; et qu'enfin sa lâcheté méritoit le dernier supplice. Ce palatin, au désespoir de ces reproches, se pendit dans une église, aux cordes des cloches; et depuis ce temps-là, le châtelain de Cracovie précéda le palatin, soit pour la dignité, soit pour l'autorité.

JAROSLAW, grand-duc de Russie, dans le 10e siècle, fit ses délices de la lecture, appela des savans à sa cour, et fit traduire plusieurs livres grecs en langue russe en 1019; il donna aux habitans de Novogorod, sous le titre de *Sramota sondepuaja*, une espèce de code de jurisprudence : ce sont les premières lois qui aient été rédigées par écrit en Russie. Ce souverain rendit sa cour la plus brillante du nord, et l'asile des princes malheureux; il fonda même une

école publique, où il fit instruire à ses frais 300 enfans.

JARRIGE (Pierre), jésuite de Tulles en Limousin, assez bon prédicateur pour son temps, quitta son ordre en 1647, et se sauva en Hollande. Les états-généraux lui firent une pension. Cet apostat publia, peu de temps après, un livre exécrable, intitulé *Le Jésuite sur l'échafaud*, in-12. C'est un des plus sanglans libelles que la vengeance ait enfantés. Le P. Ponthelier, son confrère alors à La Haye, auprès d'un ambassadeur, détermina Jarrige à rentrer dans l'Eglise catholique. Retiré chez les jésuites d'Anvers en 1650, il composa une ample rétractation de tout ce qu'il avoit avancé dans son Jésuite sur l'échafaud. Il le traita d'avorton, que sa mauvaise conscience avoit conçu, que la mélancolie avoit formé et que la vengeance avoit produit. Cette rétractation fut imprimée à Anvers en 1650, in-12, et l'on y fit deux réponses assez aigres. Jarrige, de retour en France, eut le choix de rentrer dans la compagnie, ou de vivre en prêtre séculier. Il choisit ce dernier parti, et se retira à Tulles, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 26 septembre 1670, à 65 ans.

† I. JARRY (Laurent JUILLARD du), né vers 1658 à Jarry, village près de Saintes, s'adonna de bonne heure à la chaire et à la poésie. Il prêcha avec applaudissement à Paris et en province; et quoique poëte médiocre il obtint deux couronnes de l'académie française, en 1679 et en 1714. L'auteur de la Henriade, alors fort jeune, composa cette dernière année pour le prix, et fut vaincu par l'abbé du Jarry. Le poëme couronné, au-dessous du médiocre du côté de la poésie, étoit encore gâté par une méprise qui supposoit dans le poëte une ignorance grossière. Un de ses vers commençoit par Pôles glacés, brûlans, etc. Le vainqueur et même les juges furent très plaisantés dans le temps, sur-tout par le vaincu. L'abbé du Jarry avoit encore remporté le prix de l'académie en 1683, ou du moins il le partagea avec La Monnoye. Les deux pièces ayant eu un égal nombre de suffrages, l'académie fit frapper deux médailles, chacune valant la moitié du prix, et elles furent données aux deux auteurs. On a de du Jarry, I. Des *Sermons*, des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, en 4 vol. in-12, qui, sans être du premier mérite, ont des beautés, entre autres celle de Fléchier. On y ajoute *Dissertation sur les Oraisons funèbres*, Paris, 1706, in-12, et *Essais de Sermons pour les dominicales* et l'*avent*, Paris, 1696, 3 vol. in-8°. II. Un *Recueil* de divers ouvrages de piété, Paris, 1689, in-12. III. *Des Poésies chrétiennes, héroïques et morales*, Paris, 1715, in-12: la versification en est foible. IV. Le *Ministère évangélique*, ou *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, in-12, Paris, 1726: l'auteur avoit étudié cette matière plutôt en orateur qu'en philosophe. (*Voy.* BRETTEVILLE.) Il mourut en 1730, dans son prieuré de N. D. du Jarry, au diocèse de Saintes.

† II. JARRY (Nicolas), écrivain et noteur de la musique du roi Louis XIV, un des plus habiles calligraphes du 17e siècle, entra aux invalides pour cause de blessures, après avoir fait la guerre. La beauté de son écriture effaça tout ce qu'on connoissoit jusqu'à lui de supérieur en ce genre. On peut citer, 1° *Heures de Notre Dame*, écrites à la main, 1647, in-8°, manuscrit de 120 feuillets sur vélin, en lettres rondes et bâtardes: ces œuvres se trouvoient dans la bibliothèque de La Vallière, et Debure les désigne ainsi: « Elles sont un chef-d'œuvre d'écriture. Le fameux Jarry, qui n'a pas eu encore

son égal en l'art d'écrire, s'y est surpassé, et a prouvé que la régularité, la netteté et la précision des caracteres du burin et de l'impression pouvoient être imitées avec la plume à un degré de perfection inconcevable. Ce beau manuscrit, orné de sept miniatures, a été vendu, en 1784, 1601 liv. » II. La *Guirlande de Julie*, pour mademoiselle de Rambouillet, 1641, in-fol. Ce manuscrit sur vélin, appelé par Huet le chef-d'œuvre de la galanterie, a été décrit par l'abbé Rive. Il a trente miniatures peintes par Robert, et représentant des fleurs: et soixante-un madrigaux, tous écrits sur un feuillet séparé par Jarry. Il a été vendu, à la même époque, 14,510 liv., après avoir été acheté 780 liv. à la vente de Gaignat (*voyez* ce nom). III. La *Copie* de ce même ouvrage, simple in-8° sur vélin, ne contenant, en quarante feuillets écrits en batarde, que les madrigaux sans peinture, s'est vendue 406 liv. Jarry étoit de Paris: on ignore l'année de sa mort. La bibliothèque impériale possède plusieurs manuscrits de lui.

I. JARS (Marie le). *Voyez* GOURNAY.

II. JARS (Louis le), secrétaire de la chambre de Henri III, fit jouer, en 1576, la *tragi-comédie* de Lucelle, imprimée à Paris la même année.

III. JARS (François DE ROCHECHOUART, chevalier de), mort l'an 1670, chevalier de Malte, commandeur de Lagny-le-Sec, et abbé de Saint-Satur, homme d'un génie hardi et d'un caractère ferme, fut mis à la Bastille, dans le temps de la détention du garde des sceaux de Chateauneuf, en 1633. Accusé d'avoir voulu faire passer la reine-mere et Monsieur en Angleterre, ce dont il n'y avoit pas de preuve, on l'interrogea quatre-vingts fois avec toute la sévérité possible. Il se défendit toujours avec la même fermeté, sans jamais se couper, et sans rien dire qui pût embarrasser ses amis. Le cardinal de Richelieu, voulant absolument découvrir le fond de l'intrigue pour laquelle il l'avoit fait arrêter, le fit, dit-on, condamner à mort, en donnant parole aux juges qu'il auroit sa grace. Le chevalier de Jars fut condamné à être décapité. La sentence lui fut lue; il monta sur l'échafaud d'un air héroïque, et lorsqu'il fut en posture de recevoir le coup de la mort, on cria *Grace*! Comme il étoit près de descendre de l'échafaud, un des juges eut la bassesse de l'exhorter à reconnoître la clémence du roi, en découvrant les desseins de Châteauneuf; mais il lui répondit que, « s'il en avoit eu, rien ne seroit capable de lui faire trahir ses amis. » Ce fut Laffemas, qu'on appeloit le bourreau du cardinal de Richelieu, qui fut chargé, avec le présidial de Troyes, de la commission de juger le chevalier de Jars. Jugé par un tel homme, il ne pouvoit qu'être condamné. Tout son crime, suivant les historiens les plus impartiaux, fut d'avoir entretenu une étroite correspondance avec les ennemis du premier ministre, et d'être instruit de toutes les intrigues qu'on formoit à la cour contre lui. Jars, ayant obtenu sa liberté, passa en Italie, et revint en France après la mort de Louis XIII.

† IV. JARS (Gabriel), né à Lyon en 1732, d'un pere intéressé dans les mines du Lyonnais, montra beaucoup de goût pour la métallurgie. Trudaine, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts et chaussées. Il prit les connoissances propres à l'emploi auquel on le destinoit; c'étoit de perfectionner l'exploitation de nos mines par l'inspection de celles de l'étranger, et des différentes manières de les exploiter. En 1757 il visita avec Du-

hamel les mines de la Saxe, de la Bohême, de l'Autriche, de la Hongrie, et termina en 1759 sa tournée par le Tirol, la Stirie, la Carinthie. En 1765 il fut seul chargé de visiter les mines de l'Angleterre et de l'Écosse. En 1766, son frère fut nommé pour l'accompagner dans l'électorat d'Hanovre, le duché de Brunswick, la Hesse, la Norwège, la Suède, les pays de Liège et de Namur, et la Hollande. De retour de ses longues et pénibles courses, Jars fut reçu de l'académie des sciences en 1768, et mourut l'année suivante. Son frère a publié ses observations sous le titre de *Voyages métallurgiques*, ou *Recherches et observations sur les mines et forges de fer*, etc., faites en Allemagne, Suède, Norwège, Angleterre et Écosse, Paris, 1774—1777, en 3 vol. in-4°, dont le premier a paru à Lyon en 1774. C'est une collection complète de minéralogie théorique et pratique, est à la fois curieuse et méthodique. Les procédés prescrits y sont traités avec clarté et précision, et on y trouve des dessins exacts des machines et des fourneaux nécessaires pour l'exploitation des mines.

JASINSKI, noble Polonais, à la tête des mécontens, qui, en 1794, voulurent arracher leur patrie à l'envahissement des Russes, fit insurger Wilna, capitale de la Lithuanie, avec tant d'adresse, que ces derniers y furent surpris et faits prisonniers, sans qu'ils pussent faire la moindre défense. Jasinski, actif, entreprenant, plein d'esprit et de courage, parcourut rapidement toute la Lithuanie, et y créa une armée qu'il opposa plusieurs fois aux Russes avec succès. Il commandoit une division dans Varsovie, lorsqu'il y périt les armes à la main, en défendant contre le général Souvarow le faubourg de Prague.

I. JASON (Mythologie), fils d'Eson et d'Alcimède; Eson, en mourant, le laissa sous la tutelle de Pélias, son frère, qui le donna à élever au centaure Chiron. Ce prince gagna tellement l'affection des peuples, que Pélias chercha tous les moyens de le perdre, pour s'assurer le trône. Il persuada à Jason qu'il falloit entreprendre la conquête de la toison d'or, espérant qu'il n'en reviendroit pas. Le bruit de cette expédition s'étant répandu par-tout, les princes grecs voulurent y avoir part. Ils partirent sous ses drapeaux pour la Colchide, où cette toison étoit pendue à un arbre, et défendue par un dragon monstrueux. On les appela Argonautes, du nom de leur navire nommé Argo. Les auteurs sont partagés sur l'étymologie du nom d'Argo : Les uns veulent que ce soit celui du constructeur; les autres disent que ce vaisseau fut ainsi appelé parce qu'il portoit des Argiens : c'est le sentiment de Cicéron. Il y en a qui tirent son nom de sa vitesse, et d'autres de sa pesanteur. Tous s'accordent à dire qu'il étoit fort long, et le premier de cette espèce qui parut sur les mers de la Grèce; car Pline assure que les Grecs ne se servoient que de vaisseaux ronds. Ce qu'il avoit de plus merveilleux, c'est qu'il étoit construit d'arbres de la forêt de Dodone, qui rendoient des oracles; c'est pour cela que les poëtes ont dit qu'il articuloit des sons. Quoi qu'il en soit, Jason aborda d'abord à l'île de Lemnos, où il fut magnifiquement traité par la reine Hypsipile. De là il se rendit chez le roi Phinée, dont il apprit comment il pourroit pénétrer à Colchos à travers les rochers Cyanées. Y étant heureusement descendu, Médée, fille du roi de Colchos, fut si éprise de la beauté de ce jeune prince, qu'elle lui promit, s'il vouloit l'épouser, de lui donner les moyens de

dompter les taureaux à pieds d'airain, et d'assoupir un monstrueux dragon qui gardoit la toison d'or. Jason y consentit, et, après avoir triomphé de tous les obstacles, il enleva la toison; mais son amour et son apparente reconnoissance ne survécurent guère au succès qui en étoit l'objet. S'étant retiré chez Créon, roi de Corinthe, il abandonna sa bienfaitrice pour épouser la fille de ce roi. (*Voy.* CRÉUSE, n° II.) Médée, irritée, après avoir conseillé aux filles de Pélias de tuer leur père, et de le faire bouillir dans une cuve d'airain, leur faisant espérer qu'elles le rajeuniroient, massacra elle-même ensuite les enfans qu'elle avoit eus de Jason, et les lui servit par morceaux dans un festin. Ayant de plus empoisonné toute la famille royale de Créon, excepté Jason qu'elle laissoit vivre pour lui susciter continuellement de nouvelles traverses, elle se sauva dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés. Cependant Jason s'empara de Colchos, où il régna tranquillement le reste de ses jours.

*II. JASON d'Argos, grammairien, c'est-à-dire homme de lettres, vivoit dans le 2e siècle : il écrivit un *Ouvrage* sur la Grèce, en 4 livres, comprenant les temps anciens, la guerre contre les Mèdes, les exploits d'Alexandre, ceux d'Antipater, et finissant à la prise d'Athènes. Il composa encore un *Traité* particulier sur les sacrifices d'Alexandre, dont Athénée cite le 3e livre. *Voyez* Sainte-Croix, extrait des histoires d'Alexandre, pag. 58.

III. JASON-LE-CYRÉNÉEN, écrivit l'*Histoire des Macchabées*, en 5 livres. *Voyez* le livre II des Macchabées, 2, 24.

IV. JASON, frère d'Onias, grand-prêtre des juifs, acheta d'Antiochus-Epiphanes la grande sacrificature, et en dépouilla son frère, l'an 175 avant J. C. Dès qu'il en fut revêtu, il tâcha d'abolir le culte du Seigneur dans Jérusalem ; mais à peine eut-il exercé deux ans le souverain pontificat, que Ménélaüs, de la tribu de Benjamin, le supplanta à son tour, en gagnant Antiochus par une plus grande somme. Jason, forcé de céder, se retira chez les Ammonites. Il s'y tint caché jusqu'à ce que le bruit de la mort d'Epiphanes s'étant répandu, il sortit de sa retraite, entra à main armée dans Jérusalem, d'où il chassa Ménélaüs, et exerça toutes sortes d'hostilités contre ses concitoyens. Le bruit de la prétendue mort du roi s'étant dissipé, il fut contraint de sortir de la ville, et erra quelque temps chez les Arabes, d'où il passa en Égypte. Ne s'y croyant pas en sûreté, il se retira à Lacédémone, comme dans une ville alliée ; mais il y mourut dans un tel abandon, que personne ne voulut prendre soin de sa sépulture.

V. JASON, de Thessalonique, logea chez lui l'apôtre saint Paul. Les juifs de la ville soulevèrent le peuple, et vinrent fondre sur la maison de Jason, dans le dessein d'enlever Paul et Silas. Ne les ayant pas trouvés, ils saisirent Jason et le menèrent aux magistrats, qui le renvoyèrent, à condition de représenter les accusés. Il paroît, par l'Epître aux Romains, que Jason étoit parent de St. Paul. Les Grecs le font évêque de Tarse en Cilicie, et honorent sa mémoire le 28 avril.

* JASSOLINUS (Jules), anatomiste du 16e siècle, appelé en 1570 à la chaire d'anatomie et de chirurgie en l'université de Naples, sa patrie, s'acquit aussi une grande réputation dans la pratique. Le principal de ses ouvrages, et qui seul mérite d'être remarqué, est intitulé *de' Rimedj naturali che sono nell'*

isola di Pithecusa, *oggi detta Ischia*, *libri II*, Naples, 1689, in-4°. C'est un recueil des remèdes qui se rencontrent parmi les abondantes productions de l'île Ischia au royaume de Naples, sur la côte de la terre de Labour.

JATRE (Matthieu), religieux grec du 13e siècle, dont on a deux ouvrages considérables en vers grecs, d'une mesure plus propre pour la poésie que pour la musique; l'un roule sur *les Offices de l'église de Constantinople*, et l'autre sur *les Officiers du palais* de la même ville. Le père Goar les fit imprimer en 1648, in-fol., en grec et en latin, avec des notes.

JAVAN, 4e fils de Japhet, père des Ioniens, ou des Grecs qui habitoient l'Asie Mineure, eut pour fils Elisa, Tharsis, Cethin, et Dodanin ou Rhodanim, qui peuplèrent l'Elide, la Cilicie, la Macédoine, et le pays de Dodone ou de Rhodes.

† I. JAUBERT (Pierre), de l'académie de Bordeaux, sa patrie, curé de Cestas près de cette ville, cultiva la littérature et les sciences, sans négliger ses fonctions de pasteur. On a de lui, I. une *Traduction* des Œuvres d'Ausone, 1769, 4 vol. in-12, avec le texte. Son auteur étoit un poëte médiocre, et le traducteur n'est guère au-dessus. On doit pourtant lui savoir gré de sa version, qui est en général exacte et fidèle. II. *Dictionnaire raisonné universel des arts et métiers, contenant leur description et la police des manufactures de France et des pays étrangers*, Paris, 5 vol. in-8°, 1773. C'est une nouvelle édition de cet ouvrage, qui n'étoit d'abord qu'en 2 vol. in-8°. L'abbé Jaubert, qui n'en étoit pas le premier auteur, se chargea de le revoir et de l'augmenter; il y a joint l'historique de chaque art, son origine et ses degrés de perfection: il a encore ajouté un grand nombre d'arts qui manquoient à la première édition. Plusieurs articles sont traités avec la clarté et l'étendue convenables, et d'autres aussi importans n'offrent pas tout le développement qu'on pourroit leur désirer. III. Des *Recherches* manuscrites *sur Bordeaux*, dont il se proposoit d'écrire l'histoire. On a encore de lui, IV. *Causes de la dépopulation, et moyens d'y remédier*, Londres et Paris, 1767, in-12. V. *Eloge de la roture*, Paris, 1766, in-12. L'abbé Jaubert mourut vers 1780, emportant l'estime de ses compatriotes.

* II. JAUBERT DE BARRAULT (Jean), évêque de Bazas, puis archevêque d'Arles, vivoit sur la fin du 16 siècle et au commencement du suivant; il étoit destiné à être grand-aumônier de la reine d'Angleterre; mais les protestans qui avoient à se plaindre de lui réussirent à rompre les mesures qui avoient été prises pour l'élever à cette dignité. On a de lui un ouvrage intitulé, *le Bouclier de la foi contre les hérétiques*, 2 vol. dont le premier parut en 1626, et l'autre en 1631. Il mourut à Paris en 1643.

† JAUCOURT (le chevalier Louis de), de la société royale de Londres, des académies de Berlin et de Stockholm, mort à Compiègne le 3 février 1780, à 76 ans, autant distingué par son désintéressement et ses vertus que par la noblesse de son origine, préféra la retraite, la vraie philosophie, un travail infatigable, à tous les avantages que pouvoit lui procurer sa naissance, dans un pays où, l'argent excepté, l'on préfère cet avantage à tout le reste. Il avoit approfondi de bonne heure tout ce qui

regarde la médecine, les antiquités, les mœurs des peuples, la morale et la littérature. Les nombreux articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie* dans ces différens genres sont traités d'une manière nette, méthodique; le style en est agréable et facile. Le chevalier de Jaucourt avoit travaillé à la *Bibliothèque raisonnée*, journal rempli de très-bons extraits, depuis son origine jusqu'en 1740. Il publia, conjointement avec les professeurs Gaubius, Musschenbroëk et le docteur Massuet, le *Musæum Sebæanum*, 4 vol. in-fol., 1734, et années suivantes: livre peu commun, curieux et recherché. Il avoit composé un *Lexicon Medicum universale.* Mais ce manuscrit important, prêt à être imprimé en 6 vol. in-fol., à Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portoit en Hollande. On a encore de lui quelques *autres ouvrages* moins étendus sur des objets de physique ou de médecine. Jaucourt fut pendant cinq ans le disciple du célèbre Boerhaave. « Il me sollicita long-temps, dit ce médecin, avant que je quittasse l'académie de Leyde, d'y prendre le degré de docteur en médecine; et je ne crus pas devoir me refuser à ce désir, quoique résolu de ne tirer de cette démarche d'autre avantage que celui de pouvoir secourir charitablement de pauvres malheureux. » Cependant Boerhaave, charmé de sa déférence et instruit de ses talens, le fit appeler par le stathouder, aux conditions les plus flatteuses, comme gentilhomme et comme médecin; mais il préféra l'obscurité d'une vie studieuse. Les promesses de cour ne pouvoient guère toucher un homme « sans besoin, sans désir, sans ambition, sans intrigue, assez courageux pour présenter ses respects aux grands, assez prudent pour ne les pas ennuyer, et qui s'étoit bien promis d'assurer son repos par l'obscurité de sa vie studieuse. » C'est ainsi que le chevalier de Jaucourt se peint lui-même.

JAVELLO (Chrysostôme), savant dominicain italien, professeur de philosophie et de théologie à Bologne avec beaucoup de succès, et mort vers 1540, a donné, I. Une *Philosophie.* II. Une *Politique.* III. Une *Economie chrétienne.* IV. Des *Notes sur Pomponace.* V. D'autres *Ouvrages* imprimés en 3 vol. in-fol., Lyon, 1567, et in-8°, 1574. Toutes productions médiocres, même pour leur temps.

JAUFFROY (Etienne), prêtre de la doctrine chrétienne, plein de vertus et de lumières, né à Ollioules, diocèse de Toulon, mort le 10 mai 1760. On a de lui, I. Des *Statuts synodaux publiés dans le synode général tenu à Mende en* 1738; 1739, in-12. II. *Conférence de Mende*, 1761, in-12.

† JAULT (Augustin-François), né à Orgelet en Franche-Comté, docteur en médecine, et professeur en langue syriaque au collége royal, a traduit, I. les *Opérations de chirurgie* de Scharpe, 1742, in-12. II. *Recherche critique sur la chirurgie* du même, 1751, in-12. III. *Histoire des Sarrasins* d'Ockley, 1748, 2 vol. in-12. IV. Le *Traité des Maladies vénériennes* d'Astruc, 1740, 4 vol. in-12. V. *Pneumathopathologie*, ou le *Traité des maladies venteuses* de Combalusier, Paris, 1754, 2 vol. in-12. VI. Le *Traité de l'Asthme*, contenant la description, les causes et le traitement de cette maladie, par Floyer, 1761, in-12. VII. Jault a encore donné la nouvelle édition du *Dictionnaire Etymologique de Ménage*, Paris, 1751, 2 vol. in-fol. Ce savant, mort en 1757, à 50 ans, avoit des connoissances très-variées, et ses traductions sont en général exactes.

* JAVOQUES (C.), né à Bellegarde en 1759, député de Rhône-et-Loire à la convention nationale, figura peu à la tribune, mais se rendit célèbre par la mission qu'il exerça à Lyon. Nommé commissaire à l'armée qui fit, en 1793, le siége de cette ville, il y signala son entrée par la réinstallation du club jacobin, dans le sein duquel il prononça ensuite les panégyriques de Biard et de Châlier, et déclama contre les propriétaires. Les royalistes l'ont accusé d'avoir prêché hautement le meurtre, le pillage et la loi agraire, et d'avoir poussé l'exagération jusqu'à assurer que « c'étoit vertu, dans une république, de dénoncer son propre père. » Digne collégue de Collot, il eut part à toutes les mesures révolutionnaires qui dépeuplèrent et détruisirent en partie la cité de Lyon. « Javoques, dit Prudhomme, déjà fameux par ses cruautés et ses brigandages à Lyon, parcourut les départemens de l'Ain et de la Loire, à la tête d'une armée révolutionnaire, et débuta par établir à Feurs un tribunal composé d'hommes ignorans et crapuleux. « Mon ami, dit-il à l'un d'eux, il faut que les sans-culottes profitent du moment pour faire leurs affaires; ainsi, fais guillotiner tous les riches, et tu le deviendras. » Avec de tels moyens, il organisa promptement la mort et le pillage. Dépouiller les citoyens, en faire conduire tous les jours un grand nombre à l'échafaud, tel est le tableau qu'offre sa conduite dans les villes qu'il parcourut. Les épouses des détenus venoient solliciter la liberté de leurs maris : « Ils sortiront, disoit-il, quand ils auront payé. » Ces femmes faisoient les plus grands sacrifices pour compléter les sommes exigées; Javoques promettoit alors la liberté pour le lendemain, et le lendemain il les envoyoit au tribunal révolutionnaire. Une de ces malheureuses, ainsi trompée, s'étant évanouie, Javoques s'écria en riant : « Ces b....-là font les bégueules; je vais faire amener une guillotine, cela les fera revenir. » On l'accuse encore d'avoir commis les mêmes cruautés, et sur-tout les mêmes exactions, à Bourg; d'avoir enlevé de cette ville, pour son compte, des sommes considérables en numéraire, en argenterie; de s'être livré à la plus crapuleuse débauche; d'avoir déclamé, dans le club, contre les propriétaires, et assuré que « la république ne s'affermiroit que sur leurs cadavres et sur celui du dernier des honnêtes gens. » On prétend qu'à Saint-Étienne il sacrifia à son incontinence la fille d'un officier municipal qu'il venoit de faire périr; que cette atrocité occasionna même une insurrection, dont il auroit été la victime, s'il n'eût aussitôt pris la fuite. A Mâcon, il s'enivroit dans des orgies, en buvant dans les vases sacrés volés aux églises; enfin, sa conduite étoit si atroce, qu'en février 1794, Couthon accusa Javoques d'exercer sa mission *avec la cruauté d'un Néron.* Cependant il se justifia auprès de ce dernier, et ils s'embrassèrent tous deux au sein de la convention, qui les applaudit. La chute de la Montagne n'ayant point ralenti son zèle révolutionnaire, il fut décrété d'arrestation le 13 prairial an 3 (1er juin 1795), comme l'un des auteurs de la conspiration jacobine qui avoit éclaté contre la convention dans les journées des 1er, 3 et 4 du même mois (20, 22 et 23 mai 1795), et coûté la vie au député Ferraud; amnistié par la suite, il figura de nouveau, en septembre 1796, dans l'insurrection du camp de Grenelle; il fut condamné à mort et fusillé le 9 octobre.

† JAUREGNY (Jacques), domestique d'Amiastro, marchand d'An-

vers, tenta, à la persuasion de son maître, d'assassiner Guillaume, prince d'Orange. Il lui tira un coup de pistolet le 18 mars 1582 ; mais la balle perça les deux joues sans produire aucun accident mortel. Jauregny fut tué à l'instant. Il avoit été poussé à ce crime par un jésuite fanatique qui lui avoit promis une place dans le ciel au-dessus de la sainte Vierge, s'il exécutoit son dessein.

* JAUREGUI *et* AGUILAR (Jean de), chevalier de l'ordre de Calatrava, écuyer de la reine Isabelle de Bourbon, né à Séville vers l'année 1570, se livra à l'étude des belles-lettres, et plus particulièrement à la peinture, qu'il cultiva de manière à devenir en peu de temps un professeur excellent; il passa à Rome vers l'année 1607 ; ce fut à cette époque qu'il publia son *Aminte* dédiée à Ferdinand Henri de Ribera, duc d'Alcala, célèbre par son génie. Quelque temps après ayant obtenu la place d'écuyer de la reine d'Espagne Isabelle de Bourbon, il vint à Madrid, et y termina sa carrière vers l'année 1650. Il a laissé, I. Les *Rimes*; c'est un recueil de toutes ses poésies lyriques imprimées à Séville en 1618, lesquelles renferment l'Aminte du Tasse; c'est une des meilleures traductions de l'italien que l'Espagne possède. II. La *Pharsale*, poëme espagnol, traduction libre de Lucain, bien inférieure à la traduction de l'Aminte, imprimée à Madrid en 1684, 1 vol. III. *Orphée*, poëme héroïque, publié en 1624, dont le but est de combattre le style obscur et affecté. IV. *Discours poétique*, en prose. V. La *comédie du Solitaire*. VI. *Mémoire adressé au roi*. VII. *Eloge de l'Oraison prononcée aux funérailles de Philippe III, par Hortensio Palavicino*. VIII. *Apologie de la peinture*, imprimée à Madrid en 1633.

JAUSSIN (Louis-Amand), apothicaire à la suite de l'armée de Corse, se fit connoître par des *Mémoires historiques* sur les principaux événemens arrivés dans cette île, en 2 volumes in-12, 1759. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation mal digérée, il s'y trouve des choses curieuses. On a encore de lui un *Traité sur la perle de Cléopâtre*, in-8°, et un *Mémoire sur le Scorbut*, in-12. Il mourut à Paris en 1767.

I. JAY (Gui-Michel le), savant avocat au parlement de Paris, très-versé dans les langues. Mécontent des Polyglottes qui avoient paru jusqu'à son temps, il projeta d'en former une nouvelle, et fit venir des Maronites de Rome, pour le syriaque et l'arabe. Sa Polyglotte fut imprimée en 1645 par Vitré, qui fit frapper les caractères par Le Bé et Jacques Sanlecque. Le papier, également fabriqué exprès, mérita, par sa beauté, le nom de *Papier impérial*, qu'il conserve encore. Cet ouvrage, en acquérant de la gloire à Le Jay, lui coûta plus de cent mille écus, et ruina sa fortune. Les Anglais, auxquels il voulut le vendre trop cher, chargèrent Walton de l'édition d'une Polyglotte beaucoup plus commode que celle de Paris. Le Jay auroit pu gagner encore beaucoup, s'il avoit voulu laisser paroitre la sienne sous le nom du cardinal de Richelieu, jaloux de la réputation que le cardinal Ximenès s'étoit faite par un ouvrage de ce genre. Le Jay, devenu veuf et pauvre, embrassa l'état ecclésiastique, fut doyen de Vezelai, obtint un brevet de conseiller d'état, et mourut en 1676. La *Polyglotte* de Gui-Michel Le Jay, en 10 volumes, très-grand in-fol., est un chef-d'œuvre de typographie; mais dom Calmet dit qu'il s'y est glissé beaucoup de fautes. Elle est d'ailleurs incommode par la grandeur excessive du format et le poids des volumes. Elle est en

sept langues, et a de plus que la Polyglotte de Ximenès le syriaque et l'arabe. Mais le samaritain, le syriaque et l'arabe ne se trouvant point imprimés à côté des quatre autres langues, celui qui les veut comparer entre elles est forcé de parcourir plusieurs volumes. Il manque d'ailleurs à cette Bible un apparat, pour en faciliter la recherche et l'explication. Elle parut depuis 1628 jusqu'en 1645. — Il ne faut pas confondre Louis Armand Le Jay, avec Nicolas Le Jay, baron de Tilly, garde des sceaux et premier président au parlement de Paris, mort en 1640, après avoir rendu des services signalés à Henri IV et à Louis XIII.

† II. JAY (Gabriel-François le), jésuite, né à Paris en 1662, régenta la rhétorique au collége de Louis-le-Grand pendant plus de trente ans. Il mourut à Paris l'an 1734. On a de lui, I. Une *Traduction* en français des Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse. II. *Bibliotheca rhetorum*, Paris 1725, 2 vol. in-4°, devenue rare. C'est une collection de ses œuvres classiques, qui contient bien des choses peu analogues au titre. Elle renferme, 1° *Rhetorica*, divisée en cinq livres; 2° *Orationes sacræ*, d'une latinité pure; mais moins riches en choses et en idées qu'en paroles; 3° *Orationes panegyricæ*; ce sont des harangues, dont la plupart sont à la louange de la nation française; 4° Des *Plaidoyers*, les uns en latin, les autres en français; 5° *Epistolæ*; 6° *Fabulæ*; 7° *Poëtica*; 8° *Tragædiæ*, dont quelques-unes sont traduites par l'auteur même, en vers français; 9° Des *Comédies* en latin. La *Bibliotheca rhetorum* fut d'abord négligée et jetée en maculature, après quoi on la rechercha; et comme elle étoit devenue fort rare, on la réimprima en 1747, à Venise, en 2 vol. aussi in-4°, édition peu recherchée en France. M. Amare Duvivier vient d'en publier une nouvelle édition, en 2 vol. in-8°, accommodée pour les colléges. Dès 1704 le P. Le Jay avoit fait imprimer à Paris une harangue latine sur la naissance du duc de Bretagne. On a fait un grand nombre d'éditions de sa *Rhétorique*, qui a été long-temps un livre classique dans bien des colléges.

* JEACOCKE (Caleb), pâtissier de Londres, distingué pendant bien des années comme président de la première société de Robin Hood, mort en 1786, étoit doué d'une éloquence naturelle très-surprenante; et l'on dit que dans la dispute il l'emporta souvent sur le célèbre Burke, et sur plusieurs des orateurs les plus distingués du barreau et du parlement. En 1765 il publia un pamphlet intitulé *Défense du caractère moral de saint Paul accusé de fausseté et d'hypocrisie par le lord Bolyngbrocke, le docteur Middleton, et autres.*

I. JEAN, surnommé *Gaddis*, fils de Mathathias, et frère des Machabées, fut tué en trahison par les enfans de Jambri, en conduisant le bagage des Machabées ses frères chez les Nabuthéens leurs alliés.

II. JEAN-BAPTISTE (saint), fils de Zacharie et d'Elizabeth, et, suivant l'Ecriture, précurseur du Christ, naquit six mois avant lui. Un ange l'annonça à Zacharie, son père, qui, n'ajoutant pas assez de foi à ses paroles, parce qu'Elizabeth sa femme étoit avancée en âge, et stérile, perdit dès le moment l'usage de la voix. Cependant Elizabeth devint enceinte. Lorsque la Vierge alla la visiter, Jean-Baptiste tressaillit dans les entrailles de sa mère. Jean se retira dans le désert, et y vécut d'une manière très-austère. Son habillement étoit fait de poil de chameau, et sa nourriture n'étoit com-

posée que de sauterelles et de miel sauvage. L'an 29 de Jésus-Christ, il commença de prêcher la pénitence le long du Jourdain, et baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux juifs qu'il étoit le Messie; mais il leur dit « qu'il étoit la voix de celui qui crie dans le désert. » Jésus-Christ étant allé se faire baptiser, il le montra à tout le monde, en disant « que c'étoit l'agneau de Dieu, la victime par excellence. » Son zèle fut la cause de sa mort. Ayant repris avec force Hérode-Antipas, qui avoit épousé Hérodias, femme de son frère, ce prince le fit mettre en prison au château de Macheronte. Quelque temps après, il eut la foiblesse de le sacrifier à la fureur de cette femme, qui sut profiter d'une promesse indiscrète qu'Antipas avoit faite à Salomé, fille d'Hérodias. Saint Jérôme dit qu'Hérodias lui perça la langue avec une aiguille de tête, pour se venger, après sa mort, de la liberté de ses paroles. Les disciples de Jean, ayant appris sa décollation, vinrent enlever son corps. L'Evangile ne marque pas où ils l'enterrèrent. Mais il n'y a nulle apparence qu'ils l'aient enseveli à Sébaste, comme l'ont écrit quelques légendaires, sur-tout lorsqu'on pense à l'opposition qui étoit entre les juifs et les samaritains. Quand il seroit vrai que le saint corps eût été transporté de Macheronte à Sébaste, les païens, sous Julien l'Apostat, ouvrirent le tombeau qui étoit dans cette ville, et brûlèrent les os de saint Jean-Baptiste, vers l'an 362, avec ceux du prophète Elisée. Les historiens qui rapportent ce fait n'ont point remarqué qu'ils en épargnassent aucune partie; au contraire, ces idolâtres, dans leur fureur autorisée par le prince apostat, brûlèrent avec ces saints corps des ossemens de divers animaux, et ayant mêlé toutes ces cendres, les jetèrent au vent. Il est vrai que Ruffin dit que quelques moines, mêlés parmi les païens qui ramassoient ces os pour les brûler, en sauvèrent quelques-uns, qu'ils portèrent à Jérusalem. « Mais c'est un garant peu sûr que Ruffin, dit le continuateur de Fleury, lorsque les Grecs gardent un profond silence là-dessus. Si les reliques de ce saint n'ont pas été tirées de Sébaste avant Julien l'Apostat, ou si elles n'ont pas été prises à Alexandrie, elles ont dû être suspectes. » La fête de saint Jean est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Il a été un temps que l'on célébroit trois messes ce jour-là, comme à la fête de Noël. On faisoit aussi la fête de sa conception le 24 septembre. Comme saint Jean-Baptiste vécut dans la retraite et dans la mortification, saint Jérôme et saint Augustin l'appellent le *Maître des solitaires, et le premier des moines :* MONACHORUM PRINCEPS. Il laissa des disciples.

† III. JEAN L'ÉVANGÉLISTE (saint), né à Bethzaïde en Galilée, fils de Zébédée et de Salomé, et frère cadet de saint Jacques-le-Majeur, dont l'emploi étoit de gagner leur vie à la pêche. Jean n'avoit que 25 à 26 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par le Sauveur, qui eut toujours pour lui une tendresse particulière; il se désigne lui-même ordinairement sous le nom de *Disciple* que Jésus aimoit. Il étoit vierge, et c'est pour cette raison, dit saint Jérôme, qu'il fut le bien-aimé du Christ, qu'à la cène il reposa sur son sein, et que Jésus-Christ sur la croix le traita comme un autre lui-même, et lui donna des marques singulières de son amour, en le rendant témoin de la plupart de ses miracles, et sur-tout de sa gloire au moment de la transfiguration. Dans le jardin des Oliviers, il voulut l'avoir auprès de lui pendant le temps de son agonie. Ce disciple

fut le seul qui l'accompagna jusqu'à la croix, où Jésus-Christ lui laissa en mourant le soin de la Vierge. Après la résurrection du Christ, Jean le reconnut le premier, et fut un de ceux qui mangèrent avec lui. Il assista au concile de Jérusalem, où il parut comme une des colonnes de l'Eglise, selon le témoignage de saint Paul. Cet apôtre alla prêcher l'Evangile dans l'Asie, et pénétra jusque chez les Parthes, auxquels il écrivit sa première *Epître*, qui portoit autrefois ce titre. Il fit sa résidence ordinaire à Ephèse, fonda et gouverna plusieurs églises. Dans la persécution de Domitien, vers l'an 95, il fut mené à Rome, et plongé dans de l'huile bouillante, sans en recevoir, dit-on, aucune incommodité. Il en sortit plus vigoureux, et fut relégué dans la petite île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse*. Nerva, successeur de Domitien, ayant rappelé tous les exilés, Jean revint à Ephèse. Ce fut dans cette ville qu'il composa son *Evangile*, à la sollicitation des évêques d'Asie, pour combattre Ebion et Cirinthe, qui soutenoient que Jésus-Christ n'étoit qu'un homme. Nous avons encore de lui trois *Epîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques : la première, citée autrefois sous le nom de Parthes; la deuxième, adressée à Electe; et la troisième à Caïus. Jean vécut jusqu'à une extrême vieillesse; et ne pouvant plus faire de longs discours, il ne disoit aux fidèles que ces paroles : « Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples, étonnés d'entendre toujours la même chose, lui en parlèrent; et il leur répondit : « C'est le précepte du Seigneur; et si on le garde, il suffit pour être sauvé. » Enfin, ce saint apôtre mourut à Ephèse, sous le règne de Trajan, la 100e année de Jésus-Christ. On le surnomme *le Théologien*, à cause de ses révélations, et sur-tout du commencement de son Evangile; car les autres évangélistes ont rapporté les actions de la vie mortelle de Jésus-Christ; mais saint Jean s'élève comme un aigle au-dessus des nues, et va découvrir, jusque dans le sein du Père, le Verbe de Dieu égal au Père. C'est la raison pour laquelle on le peint ayant à son côté un aigle, l'un des quatre animaux symboliques marqués dans la vision d'Ezéchiel. « On ne peut ôter à ce saint, dit l'éditeur de la Bible d'Avignon, la grandeur des choses et la majesté de l'expression dans bien des endroits; mais il y en a d'autres où son style paroît simple et bas : on y remarque des traits de la langue syriaque ou hébraïque : on y voit des répétitions et des tours de phrase qui ne sentent pas la délicatesse de la langue grecque. Tout le monde sait que saint Jean l'évangéliste n'avoit pas étudié, qu'il n'avoit aucune teinture de l'éloquence ni de la rhétorique artificielle, et cela ne lui fait pas de tort. Ce petit défaut se trouve bien réparé par les lumières surnaturelles, par la profondeur des mystères, par l'excellence des choses, par la solidité des pensées et par l'importance des instructions. Le Saint-Esprit qui l'a choisi et animé est au-dessus de la philosophie et de la rhétorique. Il possède au souverain degré le talent de porter la lumière dans l'esprit et le feu dans le cœur. Il instruit, il convainc, il persuade sans l'aide de l'art et de l'éloquence. Quelques auteurs modernes ont prétendu qu'il avoit puisé dans Platon ou dans Philon le juif ce qu'il a dit du Verbe. Il a pu apprendre de vive voix par ses disciples, ou par les philosophes mêmes, quelque chose du Verbe en général, et du principe dont parle Platon; et il y a même beaucoup d'apparence qu'il les avoit principalement en vue, dans ce qu'il dit au com-

mencement de son Evangile : mais c'étoit pour les réfuter ; et dans son Evangile, le Verbe dont il parle est fort différent de celui des platoniciens et de Philon. Il est aisé à quiconque a du goût et du discernement en matière de style et de philosophie, de reconnoître que saint Jean n'avoit aucune teinture, ni de la philosophie, ni de l'éloquence des Grecs, ni de celle de Platon en particulier. » On dépeint saint Jean avec un calice, d'où sort un serpent, parce que des hérétiques lui ayant présenté du poison dans un verre, il fit le signe de la croix sur le vase, et tout le venin se dissipa sous la forme d'un serpent. Ce miracle, rapporté par le faux Procore, put être fondé sur une tradition plus ancienne que l'auteur qui a pris ce nom.

IV. JEAN (saint), surnommé Marc, disciple des apôtres, fils d'une femme nommée Marie, qui avoit une maison dans Jérusalem, où les fidèles et les apôtres s'assembloient ordinairement. Jean-Marc s'attacha à saint Paul et à saint Barnabé, et les accompagna dans le cours de leurs prédications, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Perges en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jérusalem. Quelques années après, Paul et Barnabé se disposant à retourner en Asie, Barnabé voulut prendre avec lui Jean-Marc, qui étoit son parent. Mais Paul s'y opposant, ces deux apôtres se séparerent, et Marc suivit Barnabé dans l'île de Chypre. On ignore ce que fit Jean-Marc depuis ce voyage jusqu'au temps qu'il se trouva à Rome, en l'an 63, et qu'il rendit de grands services à saint Paul dans sa prison. On ne connoît ni le genre ni l'année de la mort de ce disciple ; mais il y a assez d'apparence qu'il mourut à Ephèse, où son tombeau fut depuis fort renommé.

† V. JEAN (saint), célèbre martyr de Nicomédie, fut rôti sur un gril pour la défense de la foi de J. C. durant la persécution de Dioclétien, le 24 février 303.

† VI. JEAN-CALYBITE (saint), probablement le même que saint Alexis, né d'Eutrope et de Théodora, d'une illustre famille de Constantinople, qui l'élevèrent de bonne heure à l'étude des sciences. A l'âge de 12 ans, il se laissa enlever secrètement de la maison paternelle par un religieux acemète, qui l'emmena dans son monastère, où il s'exerça aux vertus chrétiennes. Six ans après, le désir de revoir ses parens le fit retourner à Constantinople. Comme il y revenoit, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ses habits, et se revêtit des haillons dont ce mendiant étoit couvert. En cet état, il alla se coucher devant la maison de son père, et obtint des domestiques la permission de se faire une cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il y vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé au mépris et au rebut de tout le monde. Cependant le père, touché de la patience avec laquelle ce malheureux supportoit sa pauvreté, lui envoyoit tous les jours les choses nécessaires à la vie. Enfin, saint Jean-Calybite étant sur le point de mourir se découvrit à son père et à sa mère, en leur disant : « Je suis ce fils que vous avez si long-temps cherché. » Quelques auteurs ont révoqué en doute ce fait, et peut-être avec fondement. Il mourut vers l'an 450. Son culte est devenu célèbre à Rome depuis qu'on lui a bâti une belle église dans l'île du Tibre. Il fut surnommé Calybite, parce qu'il étoit demeuré long-temps inconnu dans la cabane qu'il s'étoit faite dans sa propre maison. *Voyez* les Vies des Saints de Baillet, au 15 janvier.

† VII. JEAN-CHRYSOSTOME (saint), né à Antioche en 344, d'une

des premières familles de la ville. Ce fut son éloquence qui le fit surnommer *Chrysostôme*, c'est-à-dire *Bouche d'or*. Après avoir fait ses études avec succès sous le fameux Libanius, il voulut d'abord suivre le barreau; mais changeant bientôt de résolution, il s'enfonça dans un désert, et choisit, pour le lieu de sa retraite, les montagnes voisines d'Antioche. S'y trouvant encore trop près du monde, il s'enferma dans une grotte, où il passa deux ans dans les travaux de l'étude et les exercices de la pénitence. Ses maladies l'ayant obligé de revenir à Antioche, Mélèce l'ordonna diacre, et Flavien, son successeur, l'éleva au sacerdoce en 383. Il fut bientôt chargé de la prédication. Ce fut alors que, sa manière n'étant pas encore assez mûre, ni assez populaire, une pauvre femme lui dit au sortir d'un de ses sermons : « Mon père, nous autres pauvres d'esprit, nous ne te comprenons pas. » Il profita de cet avis, se corrigea, et remplit sa mission avec d'autant plus de fruit, qu'à une éloquence touchante et persuasive il joignoit des mœurs austères. Aussi le peuple d'Antioche écoutoit ses sermons avec une ardeur et une admiration incroyable. On l'interrompoit souvent par des acclamations et des battemens de mains qui blessoient sa modestie. « De quoi me servent vos louanges, leur disoit-il, puisque je ne vois pas que vous fassiez aucun progrès dans la vertu? Je n'ai besoin ni de ces applaudissemens ni de ce tumulte. L'unique chose que je désire est qu'après m'avoir écouté paisiblement, et avoir fait connoître que vous comprenez ces vérités, vous les pratiquiez. Ce sont les seuls éloges que j'ambitionne. » Ses talens et ses vertus le firent placer sur le siége de Constantinople après la mort de Nectaire, en 398. Son premier soin fut de réformer le clergé. Il déracina l'abus qui s'étoit introduit parmi les ecclésiastiques de vivre avec des vierges qu'ils traitoient de sœurs adoptives ou sœurs agapètes, c'est-à-dire charitables. Ce bon pasteur donna l'exemple à son troupeau, et sur-tout pour les œuvres de charité. Il fonda plusieurs hôpitaux, et envoya des prêtres chez les Scythes pour travailler à leur conversion. Ses missions et ses abondantes charités exigeoient ou de grands revenus ou une grande économie. Le saint patriarche se réduisit à une vie très-sobre, ce qui lui donna le moyen de soulager tous ceux qui étoient dans l'indigence. Sa charité et son application infatigable à remplir ses devoirs lui gagnèrent bientôt l'amour et la confiance de son peuple. Constantinople changea de face. Il vint à bout de corriger plusieurs désordres. Il établit l'office de la nuit dans les églises, introduisit le chant des psaumes dans les maisons mêmes des particuliers, en détourna plusieurs de l'oisiveté et des spectacles, et les rappela à une vie sérieuse et occupée. Cependant la véhémence avec laquelle il parloit contre l'orgueil, le luxe et la violence des grands; son zèle pour la réformation du clergé, pour la conversion des hérétiques, lui attiroient une foule d'ennemis : Eutrope, favori de l'empereur; le tyran Gaynas à qui il refusa une église pour les ariens; Théophile, d'Alexandrie, partisan des origénistes; les sectateurs d'Arius qu'il fit bannir de Constantinople, se réunirent tous contre l'archevêque. L'occasion de se venger de lui se présenta bientôt. Chrysostôme crut que son ministère l'obligeoit de s'élever contre les préventions de l'impératrice Eudoxie et de son parti. Il en parla indirectement dans un sermon sur le luxe des femmes. Ses ennemis ne manquèrent pas d'envenimer ses paroles auprès de l'impératrice, qui dès-lors conçut pour lui une haine mortelle.

Quelques courtisans présentèrent des mémoires contre lui. Eudoxie les appuya; elle fit tenir le fameux conciliabule du Chêne en 403. L'archevèque y fut condamné par Théophile d'Alexandrie, qui s'étoit rendu à Constantinople avec un grand nombre d'évêques qu'il avoit appelés des Indes même. Chrysostôme, après sa condamnation, fut chassé de son siége; mais cet exil ne dura pas long-temps. La nuit qui suivit son départ, il arriva un tremblement de terre si violent, que le palais en fut ébranlé. Eudoxie, effrayée, pria l'empereur de rappeler l'archevêque. Chrysostôme revint donc dans son église. Il y fut reçu aux acclamations de tout le peuple, et reprit les fonctions de son ministère, malgré la sentence du conciliabule. (*Voyez* l'article JOANNITES.) A peine avoit-il été huit mois en repos depuis son retour, qu'on dressa à Constantinople une statue en l'honneur de l'impératrice. Elle fut élevée dans la place, entre le palais où se tenoit le sénat et l'église Sainte-Sophie. A la dédicace de cette statue, le préfet de la ville, manichéen et demi-païen, excita le peuple à des réjouissances extraordinaires, mêlées de superstitions. Il y eut des danses, des farceurs qui s'attiroient de grands applaudissemens, et des cris dont le service divin étoit troublé. Le pontife ne put souffrir ces réjouissances; il en parla avec sa liberté ordinaire, et blâma non seulement ceux qui les faisoient, mais ceux qui les commandoient. Eudoxie offensée jura de nouveau sa perte. Jean-Chrysostôme monta en chaire, et loin de chercher à calmer la colère d'Eudoxie, il commença un sermon par ces mots: « Voici encore Hérodiade en furie; elle danse encore; elle demande encore la tête de Jean........ » Eudoxie ne fit pas entièrement le personnage que l'impétueux évêque lui attribuoit; mais elle résolut de faire assembler un nouveau concile contre lui. Plusieurs évêques, gagnés par les libéralités de la cour, furent ses accusateurs. Arcade, connoissant la sainteté du prélat, dit à l'un d'eux que cette affaire lui donnoit de grandes inquiétudes. L'évêque dévoué à Eudoxie lui répondit : « Seigneur, nous prenons sur notre tête la déposition de Jean. » Le saint fut condamné, chassé de l'église le lundi 10 juin 404, et envoyé en Bithynie. Son exil fut suivi d'une persécution contre tous ceux qui défendoient son innocence. On imagina différens prétextes pour verser le sang, comme on avoit fait sous les empereurs païens. Jean-Chrysostôme souffrit beaucoup dans son exil; toute sa consolation fut dans les lettres que lui écrivoient le pape Innocent I, et les plus grands évêques d'Occident, qui prenoient part à son infortune. L'empereur Honorius écrivit inutilement en sa faveur à son frère Arcade. Enfin, après une longue détention à Cucuse, lieu désert et dénué de toutes les choses nécessaires à la vie, on le transféra à Arabysse en Arménie. Comme on le menoit à Pythionte sur le Pont-Euxin, il fut si maltraité des soldats qui le conduisoient, qu'il mourut en chemin, à Comane, le 14 septembre 407. Ses ennemis, poursuivant sa mémoire même après sa mort, refusèrent long-temps de mettre son nom dans les dyptiques. Mais saint Cyrille d'Alexandrie, successeur de Théophile, imita enfin l'exemple des patriarches Alexandre d'Antioche et Attique de Constantinople, qui avoient marqué publiquement leur vénération pour Chrysostôme. Son culte prit chaque jour des accroissemens. Théodose-le-Jeune ayant fait transporter son corps de Comane à Constantinople, il fut reçu en triomphe par le patriarche Proclès, et par toute la ville, le 27 janvier 438.

C'est le jour de cette translation que l'Église a choisi pour faire sa fête. Quant à l'Église grecque, elle en [illegible] en fête la plupart des évènemens de sa vie, mais sur-tout son retour à [illegible] après son premier bannissement. [illegible] se célébroit le 13 novembre. Saint Jean-Chrysostôme a [illegible] des lumières de l'Église de [illegible]. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité du sacerdoce*, qu'il composa dans sa solitude. II. Un *Traité de la providence*, traduit en français par Hermant. III. Un *Traité de la divinité de Jésus-Christ*. IV. Des *Homélies sur l'Écriture sainte*. Saint Jean-Chrysostôme l'avoit étudiée depuis son enfance. V. Un grand nombre d'autres *Homélies* sur différens sujets. On peut regarder cet illustre Pere comme le Cicéron de l'Église grecque. Son éloquence ressemble beaucoup à celle de ce prince des orateurs latins. C'est la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même richesse d'expressions, la même hardiesse dans les figures, la même force dans les raisonnemens, la même élévation dans les pensées. Quelque grand homme que soit saint Augustin, on n'a pas assez loué saint Chrysostôme en le comparant à lui, du moins pour l'éloquence de la chaire. Celle du Pere latin est défigurée quelquefois par les pointes, les jeux de mots, les antithèses qui faisoient le goût dominant de son pays et de son siecle. Celle du Pere grec auroit pu être entendue à Athènes et à Rome, dans les plus beaux jours de ces deux républiques. « Il est vrai, dit Fleury, que saint Chrysostôme n'est pas si serré que Démosthènes, et il montre son art; mais, dans le fond, sa conduite n'est pas moindre. Il sait juger quand il faut parler, ou se taire; de quoi il faut parler, et quels mouvemens il faut apaiser ou exciter. Voyez comme il agit dans l'affaire les statues. Il demeure d'abord sept jours en silence pendant le premier mouvement de la sédition, et interrompt la suite de ses Homélies à l'arrivée des commissaires de l'empereur. Quand il commence à parler, il ne fait que compatir à la douleur de ce peuple affligé, et attend quelques jours pour reprendre l'explication ordinaire de l'Écriture. Voilà en quoi consiste le grand art de l'orateur, et non pas à faire une transition délicate, ou une prosopopée. » La morale de Jean-Chrisostôme est très-exacte, excepté lorsqu'il s'est laissé emporter par l'envie de justifier quelques personnages de l'ancien Testament, tels qu'Abraham qu'il excuse d'avoir exposé la vertu de Sara, pour que le roi d'Égypte n'attentât pas à sa vie. Il fut le premier prédicateur et le premier écrivain du siecle le plus brillant de l'éloquence chrétienne. Comme l'illustre Bossuet, il fit la guerre à ceux qu'on traitoit d'hérétiques; il brilla comme lui par l'éloquence et par le talent de la controverse; tous deux aimerent la gloire, excitèrent l'admiration; tous deux furent les colonnes de leur communion, et la terreur de leurs rivaux. Mais le prélat français triompha de ses ennemis, et le patriarche de Constantinople eut la douleur de voir un heureux rival occuper son siége, et l'arianisme que protégeoit sa persécutrice insulter à sa disgrace. De toutes les éditions des ouvrages de Jean-Chrysostôme, les plus exactes et les plus complètes sont celle de Henri Savile, en 1612, 8 tomes in-folio, tout grec; celle de Commelin et de Fronton du Duc en grec et en latin, 10 vol. in-folio; et celle de dom de Montfaucon, 1718 à 1738, en 13 vol. in-folio, en grec et en latin. Cette dernière édition est enrichie de la Vie du saint docteur, de Préfaces intéressantes, de notes, de variantes, etc. Quelques

critiques ont trouvé cependant qu'elle n'étoit ni assez exacte, ni dans un ordre commode pour les lecteurs. Bernard de Montfaucon a adopté la traduction latine du père Fronton du Duc, et n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avoient point été par le jésuite. On désireroit que ce qui est de lui fût d'un style plus élégant. Plusieurs des ouvrages du célèbre évêque de Constantinople ont été traduits en français. Nicolas Fontaine a traduit ses *Homélies sur la Genèse*, 2 vol. in-8° (avec Sacy, les *Homélies sur saint Matthieu*, 3 vol in-4° ou in-8°); les *Homélies sur saint Paul*, 7 vol. in-8°. Le père de Bonreceuil a traduit ses *Lettres*, 2 vol. in-8°. Maucroix a traduit ses *Homélies au peuple d'Antioche*, in-8°. Bellegarde a traduit ses *Sermons choisis*, 2 vol. in-8°; les *Sermons sur les Actes des apôtres*, 1 vol.; et ses *Opuscules*, 1 v. in-8°, en tout 26 v. in-12 et in-8°; enfin Ath. Auger a fait un recueil intitulé Homélies et Lettres choisies de saint Chrysostôme, avec des extraits tirés de ses ouvrages, Paris, 1785, 4 vol in-8°. Nous avons deux Vies de ce saint; la première, par Hermant, écrite d'un style un peu enflé, mais d'ailleurs très estimable; la seconde, par Tillemont, écrite plus simplement et avec une grande exactitude. Celle-ci se trouve dans le tome onzième de ses Mémoires.

VIII. JEAN *le Nain* (saint), abbé et solitaire, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, se consacra dans la solitude de Scété au travail, au jeûne, à la prière, aux exercices de piété. — Un jour on lui demanda ce que c'étoit qu'un moine : « C'est, répondit-il, un homme de travail. » — Un autre frère lui demandant à quoi servoient les veilles et les jeûnes : « Ils servent, répondit-il, à abattre et à humilier l'ame, afin que Dieu, la voyant abattue et humiliée, en ait compassion et la secoure. » Saint Jean le Nain avoit aussi coutume de dire, « que la sûreté du moine est de garder sa cellule, de veiller sur soi, et d'avoir toujours Dieu présent à l'esprit. Il disoit que comme la pluie fait pousser les palmiers, ainsi l'esprit de Dieu, en descendant dans les cœurs des saints, les reverdit et les renouvelle. » Il mourut vers le commencement du cinquième siècle.

† IX. JEAN *le Silencieux* (S.), ainsi nommé à cause de son amour pour la retraite et pour le silence, naquit à Nicopole, ville d'Arménie, en 454, d'une famille illustre. Devenu maître de son bien et ayant pris le parti de se consacrer à Dieu, il bâtit un monastère, où il se retira avec dix autres personnes. Un travail utile occupoit les compagnons de sa solitude, sans les charger. Il fut fait évêque de Colonie. Cette dignité ne changea rien à sa façon de vivre. Il continua toujours la pratique de la vie monastique. Neuf ans après, il quitta secrètement son évêché, et se retira dans le monastère de Saint-Sabas. Il mourut vers 558.

† X. JEAN-CLIMAQUE (saint), surnommé aussi *le Scolastique* et *le Sinaïte*, né dans la Palestine vers 523, se retira dans la solitude dès l'âge de 16 ans, et, malgré sa résistance, il fut élu abbé du Mont-Sinaï; mais il retourna dans sa cellule, quelque instance qu'on fit pour le retenir. Il mourut le 30 mars 605. Nous avons de lui un livre intitulé *Climax* ou *l'Echelle des Vertus*. Il l'écrivit pour la perfection des solitaires. L'Echelle est composée de 30 degrés, dont chacun comprend une vertu. Ambroise le camaldule, l'abbé Jacques de Billy, et le P. Rader l'ont traduit de grec en latin. Nous en avons une excellente version en français, avec la Vie du saint, par Arnauld

d'Audilly, 1 vol. in-12. La meilleure édition de l'original est celle de Paris, en 1633, in-fol., avec la traduction latine de Rader.

XI. JEAN (saint), dit *l'Aumônier*, à cause de ses charités extraordinaires, natif de l'île de Chypre, dont son père avoit été gouverneur, fut élevé, l'an 610, sur le siége patriarcal d'Alexandrie, après Théodore. Les aumônes qu'il répandit étoient si considérables, que quelques gens malintentionnés en prirent occasion de dire au gouverneur Nicétas qu'il falloit obliger le patriarche d'employer pour les besoins pressans de l'état les sommes immenses qu'on lui apportoit de tous côtés. Nicétas l'alla donc trouver, et après lui avoir représenté les grandes guerres que l'empire avoit à soutenir contre tant de peuples barbares, il le pressa de donner l'argent qu'il avoit pour être mis dans le trésor public. « Il ne m'est pas permis, lui dit Jean, de donner au roi de la terre ce qui a été offert au roi du ciel ; mais voilà le coffre où je mets l'argent de J. C. : faites ce que vous voudrez. » Aussitôt le gouverneur fit enlever cet argent, et ne laissa au saint que cent écus. En descendant, il rencontra des gens qui montoient, portant plusieurs petites cruches pleines d'argent, qu'on envoyoit d'Afrique au patriarche. Il eut la curiosité d'en lire les étiquettes. Il y avoit sur les unes, *Miel excellent ;* sur les autres, *Miel tiré sans feu*. Comme il savoit que le patriarche étoit incapable de ressentiment, il le pria de lui envoyer de ce miel. Le saint, averti de ce qui étoit dans ces cruches, en envoya une à Nicétas, et lui fit dire que toutes les autres, aussi-bien que celle-là, étoit pleines d'argent et non pas de miel. Il accompagna ce présent d'un petit billet conçu en ces termes : « Dieu, qui nous a promis de ne point nous abandonner, ne peut mentir, et un homme mortel ne sauroit lier les mains à celui qui donne à toutes choses la nourriture et la vie. » Nicétas fut si touché, que, sur l'heure, il fit rapporter tout l'argent chez le patriarche, en y ajoutant une somme considérable du sien..... La tendresse compatissante de Jean pour les malheureux éclata sur-tout dans la famine qui désola son peuple en 615. La crainte qu'il eut des malheurs qui menaçoient la ville d'Alexandrie et l'Egypte, lesquelles tombèrent peu après sous la domination des Perses, le fit résoudre à quitter sa ville épiscopale pour se retirer en Chypre. Il mourut à Limisso, que l'on appeloit alors Amathonte, lieu de sa naissance, le 11 novembre 616, à 57 ans. Son testament fut aussi édifiant que court ; le voici : « Je vous rends grace, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière, et de ce qu'il ne me reste qu'un tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé dans la maison épiscopale d'Alexandrie environ 4000 livres d'or, outre les sommes innombrables que j'ai reçues des amis de Jésus-Christ. C'est pourquoi j'ordonne que ce peu qui reste soit donné à vos serviteurs. » Ce testament fait voir quelles étoient les richesses de l'église d'Alexandrie, et rend plus vraisemblable ce qu'on dit des aumônes immenses du patriarche Jean. L'ordre dit *de Saint-Jean de Jérusalem* tire son nom de ce saint.

† XII. JEAN-DAMASCÈNE (saint), ou de *Damas*, prêtre savant, né dans cette ville vers l'an 676, de parens très-riches, qui lui donnèrent une bonne éducation, fut instruit dans les sciences par un religieux italien nommé Côme, qui avoit été fait prisonnier par les Sarrasins. Jean, quoique chrétien, s'acquit de bonne heure l'estime du calife de

Damas. Ce prince le fit son premier ministre. Mais Jean ayant senti que plusieurs le haïssoient à cause de sa religion, et craignant de succomber sous leurs calomnies, quitta les lieux où le turban insultoit à la croix. Il se retira au monastère de Saint-Sabas à Jérusalem. Du fond de cette retraite, il défendit avec zèle le culte des images contre les hérétiques qui les attaquoient. Il mourut vers l'an 760. Un religieux de son monastère, ayant perdu un de ses parens, dont la mort le remplissoit de douleur, demanda à Jean quelques vers pour sa consolation. Le saint solitaire lui donna l'équivalent de ce vers français :

Ce que le temps détruit n'est rien que vanité.

Nous avons de lui, I. Quatre *Livres de la foi orthodoxe*, dans lesquels il a renfermé toute la théologie d'une manière scolastique et méthodique. On y voit qu'il croyoit que le Saint-Esprit procédoit du père seulement, et non du fils. II. Plusieurs *Traités théologiques*. III. Des *Hymnes*. IV. Une *Dialectique* et une *Physique*. On lui attribue, mais sans fondement, *Liber Barlaam et Josaphat, Indiæ regis*, sans date ni lieu d'impression, mais imprimé vers 1470, in-fol., rare : il y en a plusieurs traductions françaises, anciennes et peu recherchées, et particulièrement celle de Jean de Billy, Lyon, 1592, in-12. Son zèle pour la foi étoit si grand, qu'il adoptoit quelquefois de pieuses fables pour appuyer des vérités. C'est le premier qui ait rapporté la délivrance de Trajan par le pape saint Grégoire-le-Grand. Jean de Jérusalem, qui vécut dans le 10ᵉ siècle, l'ôta des ouvrages de ce saint. Il écrivoit avec assez de méthode, de force et de clarté. Bellarmin dit que dans les matières théologiques il a surpassé ceux qui l'avoient précédé, et même qu'il a ouvert des routes nouvelles à ceux qui l'ont suivi. Arnauld ajoute que les Grecs le regardent avec le même respect qu'ont les Latins pour saint Thomas, et que ses décisions sont suivies préférablement à celles des autres Pères de l'Eglise orientale. Le ministre Claude est du même avis qu'Arnauld, et c'est peut-être la première fois que ces deux grands adversaires se sont trouvés d'accord. La meilleure édition de ses *Ouvrages* est celle du P. Michel Le Quien, Paris, 1712, in-fol., 2 vol., grec et latin.

XIII. JEAN-CAPISTRAN. *Voyez* CAPISTRAN (saint Jean de).

XIV. JEAN DE MATERA (saint), né à Matera dans la Pouille, vers 1050, d'une famille distinguée, s'illustra par la prédication. Il institua, sur le Mont-Gargan, vers 1118, un ordre particulier qui ne subsiste plus, et qu'on appeloit l'*Ordre de Pulsano*. Il mourut le 20 juin 1139, et fut canonisé par la voix du peuple.

XV. JEAN DE MATHA (saint), né en 1160 à Faucon, bourg de la vallée de Barcelonnette en Provence, reçut le bonnet de docteur à Paris, où il avoit étudié avec succès. Sa piété l'unit avec le saint ermite Félix de Valois ; ils fondèrent, de concert, l'ordre de la Sainte-Trinité, pour la rédemption des captifs. Innocent III l'approuva, et leur donna solennellement, en 1199, un habit blanc, sur lequel étoit attachée une croix rouge. L'instituteur fit ensuite un voyage en Barbarie, d'où il ramena cent vingt captifs. Il mourut peu de temps après à Rome, le 22 décembre 1214. Le pape Innocent III, en lui donnant l'habit de son ordre, avoit confirmé sa règle. Elle porte, entre autres choses, que les frères réserveront la troisième partie de leurs biens pour la rédemption des captifs. L'ordre des trini-

taires fit en peu de temps de grands progrès en France, en Lombardie, en Espagne, et même au-delà de la mer. Le moine Albéric, qui écrivoit quarante ans après, dit qu'ils avoient déjà jusqu'à six cents maisons, entre lesquelles étoit celle de Saint-Mathurin, nommée auparavant l'*Aumônerie de saint Benoît*, qui leur fut donnée par le chapitre de l'église de Paris. C'est de cette maison que leur est venu en France le nom de Mathurins...... *Voyez* les Annales de cet ordre, publiées à Rome en 1683, in-fol.

XVI. JEAN DE MÉDA (saint), né à Méda auprès de Côme en Italie, supérieur de l'ordre des humiliés, qui n'étoit alors composé que de laïques, y fit entrer des prêtres. Il mourut le 26 septembre 1159. L'ordre des humiliés ne subsiste plus. *Voyez* BORROMÉE, n° I.

XVII. JEAN-COLOMBIN (saint), noble Siennois, instituteur de la congrégation des jésuates. Ce nom leur fut donné, parce qu'ils avoient toujours à la bouche le nom de Jésus. Ils s'occupoient à composer et à distribuer des médicamens pour les pauvres; et, après leurs exercices de piété, ils alloient servir dans les hôpitaux, où ils donnoient des exemples de dévouement et de charité. Comme plusieurs d'entre eux distribuoient et vendoient de l'eau-de-vie, quelques plaisans s'avisèrent de les appeler les *Pères de l'eau-de-vie*. Leur règle étoit austère, leurs jeûnes fréquens et pénibles, leurs cellules petites et basses. Cet ordre, approuvé par Urbain V en 1367, fut supprimé en 1668 par Clément IX, qui en fit servir les biens à la guerre contre les Turcs. Le saint instituteur mourut en 1367. Son ordre s'appeloit aussi les *Jésuates de saint Jérôme*, parce qu'il avoit recommandé à ses disciples une dévotion particulière à ce saint.

† XVIII. JEAN DE DIEU (saint), né, en 1495, à Monte-major-el-Novo, petite ville de Portugal, d'une famille pauvre, commença par être domestique. Un sermon de Jean d'Avila le toucha tellement, qu'il résolut de consacrer le reste de sa vie au service des malades; son ardeur surmonta tous les obstacles. Il acheta une maison à Grenade; et du sein de la pauvreté, on vit sortir cette magnifique maison d'hospitalité, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui a servi de modèle à toutes les autres. C'est là que Jean jeta les premiers fondemens de son institut, approuvé par le pape Pie V en 1572, et répandu depuis dans toute l'Europe. Le jour il s'occupoit à secourir les malades, et le soir à faire la quête pour eux. Sa charité ne se bornoit pas là. Il visitoit aussi les pauvres honteux, et procuroit du travail à ceux qui n'en avoient pas. Il prenoit un soin particulier des filles qui ne trouvoient point d'appui, et dont la pauvreté exposoit la vertu à de grands dangers. Il entreprit même d'aller dans les lieux de débauche, pour tâcher d'en retirer quelques malheureuses, et il y réussit. Don Guerrero, archevêque de Grenade, favorisa tous les desseins de Jean, et lui donna des sommes considérables pour agrandir son hôpital. L'évêque de Thui, président de la chambre royale de Grenade, seconda aussi son établissement : il donna au fondateur le nom de *Jean de Dieu*, et lui prescrivit une forme d'habit pour lui et pour ceux qui deviendroient ses compagnons. Il mourut le 8 mars 1550. Urbain VIII le déclara bienheureux en 1630, et Alexandre VIII le canonisa en 1699. Il n'avoit point laissé d'autre règle à ses disciples que son exemple : ce fut Pie V qui leur donna celle de saint Augustin. Ce pontife y ajouta quelques autres réglemens, pour donner de la stabilité à cette congrégation, qui fut ap-

pelée l'ordre de la Charité. Voltaire dit que les dominicains, franciscains, bernardins, bénédictins, ne reconnoissent pas les frères de la Charité; qu'on ne parle pas seulement d'eux dans la continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury, etc., etc. Rien n'est plus faux; c'est précisément dans la continuation de Fleury que nous avons pris l'article de Jean de Dieu. On peut y voir sa vie et son institut dans le livre 146, sous l'année 1550.

† XIX. JEAN D'YEPEZ, plus connu sous le nom de *Jean de la Croix* (saint), né d'une famille noble à Ontiveros, bourg de la vieille Castille, prit l'habit de carme au couvent de Medina-del-Campo, et lia une étroite amitié avec sainte Thérèse, qui l'arracha au dessein qu'il avoit formé de se retirer dans la chartreuse de Ségovie. Il vint avec cette sainte à Valladolid; il y quitta l'habit qu'il portoit pour prendre celui de carme déchaussé. Après avoir travaillé à la réforme de plusieurs couvens, il fut envoyé à Avila, pour être confesseur des carmélites, et pour les porter à se réformer. Les religieux de cet ordre le firent enlever et mener à Tolède, où ils le renfermèrent dans un cachot. Il y demeura neuf mois, et en fut enfin tiré par le crédit de sainte Thérèse; mais on lui suscita de nouvelles persécutions. Il mourut dans le couvent d'Ubeda, le 14 décembre 1591, âgé de 49 ans. Il a laissé des livres de spiritualité en espagnol, traduits en italien et en latin, intitulés *La Montée du Mont-Carmel;* la *Nuit obscure de l'ame;* la *Flamme vive de l'amour;* le *Cantique du divin Amour*. Dans ces ouvrages, écrits d'un style alambiqué, l'auteur suit les principes d'une mysticité incompréhensible. Le P. Maillard, jésuite, les traduisit en français, sans trop les entendre, Paris, 1694, mais après y avoir fait divers retranchemens. Le P. Honoré de Sainte-Marie et le P. Dosithée de Saint-Alexis, religieux du même ordre, ont donné la Vie de ce saint. Celle du P. Dosithée a été imprimée à Paris en 1727, 2 vol. in-4°. Collet a écrit aussi la Vie de ce saint, Paris, 1769, in-12.

† XX. JEAN DE BERGAME (saint), placé sur le siége épiscopal de cette ville vers l'an 656, l'occupa l'espace de vingt-sept ans. Il s'éleva vivement contre les ariens, et en ramena plusieurs à l'Eglise catholique, même de ceux qui la persécutoient; mais les chefs de cette secte, furieux et jaloux de ses succès, le firent assassiner en 683.

* XXI. JEAN (saint), archidiacre de Capoue, né d'une famille noble de cette ville, se distingua par sa piété et ses mœurs exemplaires. Les moines du Mont-Cassin, réfugiés à Teano, parce que leur monastère avoit été brûlé par les Sarrasins, élurent Jean pour leur abbé. Il prit l'habit monastique, car c'étoit l'usage que quand on prenoit un séculier pour abbé, il commençoit par se faire moine, et fut béni par le pape Jean X. Il attira ses moines de Teano dans la ville de Capoue, où il leur bâtit un vaste monastère, acheva aussi de rebâtir celui du Mont-Cassin, et mourut à Capoue l'an 934. On a de lui une *Chronique* des dévastations et des malheurs qu'a soufferts le Mont-Cassin, et des prodiges qui y ont été opérés. On le croit encore auteur d'une *Chronique* des derniers comtes de Capoue, publiée par Camille Peregrin dans son Histoire des princes de la Lombardie.

XXII. JEAN Ier, Toscan, monta sur la chaire de Saint-Pierre après Hormisdas, en 523. Théodoric, voyant que l'empereur Justin persécutoit les ariens, s'en vengea sur les

orthodoxes. Il fit enfermer Jean dans une dure prison à Ravenne, où il mourut en 526, regardé comme un martyr.

XXIII. JEAN II, surnommé *Mercure*, Romain, pape après Boniface II, en janvier 533, approuva cette fameuse proposition, qui avoit fait tant de bruit sous Hormisdas : « Un de la Trinité a souffert » ; il y ajouta, « a souffert dans sa chair », afin que cette proposition ne révoltât point les personnes peu instruites. Il mourut en mai 535.

XXIV. JEAN III, surnommé *Catelin*, Romain, pape après Pélage I, le 18 juillet 560, montra beaucoup de zèle pour la décoration des églises, et mourut le 13 juillet 573.

XXV. JEAN IV, de Salone en Dalmatie, élu pape en décembre 640, et mort en octobre 642, tint un concile à Rome, où il condamna l'Ectèse d'Héraclius, qui ne tarda pas à se rétracter. *Voyez* son article.

XXVI. JEAN V, Syrien, digne d'occuper le saint siége par son zele, sa douceur et sa prudence, y monta en juillet 685, et mourut en août 687.

XXVII. JEAN VI, Grec de nation, monté sur la chaire pontificale après Sergius, le 28 octobre 701, mourut le 9 janvier 705.

† XXVIII. JEAN VII, Grec, pape après le précédent, le 1er mars 705, mort le 17 octobre 707, ternit son pontificat par sa complaisance pour l'empereur Justinien. Ce prince avoit toujours à cœur de faire confirmer par le pape, les canons du concile de Trulle, qui s'étoit assemblé par son ordre. Il en envoya les volumes à Rome, avec une lettre adressée au pape, par laquelle il le conjuroit d'assembler un concile, de confirmer ce qu'il approuveroit dans ces volumes, et de rejeter le reste ; mais le pape Jean VII, dit l'abbé Fleury, « craignant de déplaire à l'empereur, lui envoya ces volumes sans avoir rien corrigé. » Ce pape rétablit dans son siége saint Wilfride, archevêque d'Yorck.

XXIX. JEAN VIII, Romain, pape après Adrien II, le 14 décembre 872, couronna empereur Charles-le-Chauve en 875, vint en France l'an 878, se rendit à Troyes, et y tint un concile, où il reconnut solennellement Louis-le-Bègue, non comme empereur, mais comme roi. La nouvelle qu'il eut des ravages que les Sarrasins faisoient en Italie l'obligea de repasser les Alpes ; il fut même contraint, dit-on, de leur payer un tribut annuel de 25,000 marcs d'argent. Dans le même temps, à la prière de Basile, empereur d'Orient, il reçut Photius, patriarche intrus, à la communion de l'Eglise, et le rétablit sur le siége de Constantinople. Cette complaisance surprit tous les orthodoxes, et a fait dire au cardinal Baronius que c'est ce qui a sans doute donné occasion au vulgaire de s'imaginer que Jean VIII étoit femme, et que c'est là le fondement de la fable de la papesse Jeanne. Photius vint à bout de faire tenir un concile nombreux à Constantinople, en 879, dont il régla toutes les opérations selon ses vues. Il y présenta les lettres du pape, qui, quelque favorables qu'elles pussent lui être, ne l'étoient pas encore assez à ses yeux. Les lettres qu'il présenta, étoient altérées et bien différentes des originaux ; les Grecs en conviennent eux-mêmes. (*Voy*. Beveridge *Pandectæ, can. apost. et conc.*) Le pape ayant ensuite envoyé Marin, en qualité de légat, à Constantinople, pour s'informer exactement de tout ce qui s'étoit passé au concile de Photius, déclara nul ce

synode, dans lequel ses légats, intimidés ou gagnés par Photius, avoient agi contre les ordres qu'ils avoient reçus dans leurs instructions, et excommunia en même temps Photius. Ce pontife, mort le 15 décembre 882, a laissé 320 *Lettres*, par lesquelles on voit qu'il prodiguoit tellement les excommunications, qu'elles passoient en formules. Il fit une brêche à l'ancienne discipline, en commuant les pénitences en pélerinages.

XXX. JEAN IX, natif de Tivoli, diacre et moine de l'ordre de Saint-Benoit, successeur du pape Théodore II, au mois de juillet 898, mourut en novembre 900.

XXXI. JEAN X, évêque de Bologne, puis archevêque de Ravenne sa patrie, succéda à Landon, monta sur le trône pontifical en 914, par le crédit de Théodora, femme puissante et sa maîtresse. Ce pontife, plus propre à manier les armes que la crosse, défit les Sarrasins, qui désoloient depuis quelque temps l'Italie. Jean X fut enfermé dans un cachot par ordre de Marosie, fille de Théodora, et on l'étouffa le 2 juillet 928, en lui pressant un oreiller sur la bouche. Luitprand dénigre ce pape, qui ne dut son intronisation qu'à l'intrigue; mais le panégyriste de l'empereur Bérenger le représente comme un pontife sage et attaché à ses devoirs. Entre ces deux témoignages contradictoires, il est difficile d'asseoir un jugement impartial.

† XXXII. JEAN XI, fils d'Albéric, duc de Spolette, et de Marosie (la même qui fit périr Jean X), fut fait pape à 25 ans, par le crédit de sa mère, en mars 931. Marosie, monstre d'ambition et de lubricité, ayant épousé Hugues, roi d'Italie, après la mort de Gui, duc de Toscane, son deuxième mari, Albéric, son fils, la fit enfermer avec le pape Jean XI, son frère utérin, dans le chateau Saint-Ange. Le pontife y mourut en 936.

† XXXIII. JEAN XII, Romain, fils d'Albéric, patrice de Rome, succéda à la dignité et à l'autorité de son père, quoique clerc. Il se fit ordonner pape le 20 août 956, et prit le nom de Jean XII. C'est le premier pape qui ait changé de nom à son avénement au pontificat (il s'appeloit *Octavien Sporco*). Il n'avoit que 18 ans lorsqu'il fut élu. Bérenger, s'étant alors fait couronner roi, tyrannisoit l'Italie. Jean XII implora le secours d'Othon Ier, qui passa les monts et vengea le pontife. Jean couronna l'empereur, et lui jura, sur le corps de saint Pierre, une fidélité inviolable; mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Il s'unit avec le fils de Bérenger contre son bienfaiteur. Othon revint à Rome, et fit assembler un concile en 963. L'indigne pontife fut accusé de plusieurs crimes, entre autres, « d'avoir paru l'épée au côté, la cuirasse sur le dos, et le casque en tête; d'avoir bu à la santé du Diable; d'avoir donné à ses maîtresses le gouvernement de plusieurs villes, les croix et les calices de l'église de Saint-Pierre. » On le déposa et on mit à sa place Léon VIII. Le pape déposé rentra dans Rome après le départ de l'empereur : il se vengea en faisant mutiler les deux principaux moteurs de sa déposition, en leur faisant couper la langue, le nez et les doigts; il assembla ensuite un concile, pour casser les actes de celui qu'on avoit convoqué contre lui. Ses infortunes ne l'avoient pas corrigé : il fut assassiné peu de temps après, en 964, par un mari dont il avoit souillé le lit. Quelques historiens paroissent étonnés que sous ce pontife scandaleux,

et sous quelques autres papes qui lui ressembloient, l'Eglise romaine ne perdit ni ses prérogatives, ni ses prétentions. Ils ne font pas attention que les évêques ayant à demander à Rome, ou des dispenses, ou des graces, n'auroient rien gagné en se séparant du saint-siège, pour quelques vices, quelquefois réels, mais souvent exagérés. Leur intérêt principal étoit de paroître unis au chef de l'Eglise, parce que cette union leur attiroit les égards des souverains, et les respects des peuples. Le clergé italien sur-tout se faisoit un devoir de révérer la papauté, à laquelle quelques-uns de ses membres pouvoient aspirer; et la place, quoique souillée par des égaremens passagers, n'en étoit pas moins regardée comme sacrée par les hommes religieux, et même par les politiques.

† XXXIV. JEAN XIII, Romain, élu pape le 1er octobre 965, par l'autorité de l'empereur, contre le gré des Romains. Pierre, préfet de Rome, le fit chasser en 966. Othon fit pendre douze des principaux auteurs de la sédition, et livra Pierre au pape, qui le fit fouetter et promener par la ville, assis à rebours sur un âne, et l'exila. Jean mourut le 6 septembre 972.

XXXV. JEAN XIV, évêque de Pavie et chancelier de l'empereur Othon II, obtint la papauté après Benoît VII, en novembre 983. Il quitta le nom de *Pierre* qu'il avoit auparavant, par respect pour le prince des apôtres, dont aucun des successeurs n'a porté le nom. Mis en prison au château Saint-Ange, par l'antipape Boniface VII (*voyez* ce mot), il y mourut de misère ou de poison le 20 août 984.

XXXVI. JEAN XV, Romain, fils de Robert, élu pape après Jean XIV; mais soit qu'il mourût avant son ordination, ou pour d'autres raisons, on ne dit rien de son pontificat. Jean étoit savant, et avoit composé *divers ouvrages*.

XXXVII. JEAN XVI, Romain, mis sur le saint-siége après la mort de l'antipape Boniface VII et celle de Jean XV, l'an 985, canonisa saint Udalric, évêque d'Augsbourg, le 3 février 993; et c'est le premier exemple de canonisation solennelle. Jean XVI eut beaucoup à souffrir du patrice Crescentius, qui s'étoit emparé de l'autorité dans Rome. Il n'oublia rien pour maintenir ou rétablir la paix entre les princes chrétiens, et mourut le 30 avril 996.

XXXVIII. JEAN XVII, nommé auparavant *Siccon*, Romain, d'une famille illustre, élu pape après la mort de Sylvestre II, le 13 juin 1003, mourut le 7 décembre de la même année. — Il faut le distinguer de l'antipape JEAN XVII, nommé auparavant *Philagathe*, auquel les gens de l'empereur Othon III coupèrent les mains et les oreilles, et arrachèrent la langue, en 998. *Voyez* les art. OTHON III *et* GRÉGOIRE V.

XXXIX. JEAN XVIII, Romain, successeur de Jean XVII, le 26 décembre 1003. On prétend que de son temps l'élection des papes fut ôtée au peuple pour être transportée au clergé. Sur la fin de sa vie, il abdiqua pour se retirer à l'abbaye de Saint-Paul de Rome, où il embrassa la vie monastique. Il mourut le 18 juillet 1009.

† XL. JEAN XIX, fils de Grégoire, comte de Tusculum, et frère du pape Benoît VIII, lui succéda en 1024. Il couronna l'empereur Conrad II en 1027, et mourut en mai 1033. Sous son pontificat, les Grecs corrompirent la plu-

part des prélats de la cour romaine, dans le dessein d'obtenir le titre d'*Œcuménique* pour le patriarche de Constantinople.

† XLI. JEAN XX *ou* XXI, Portugais, fils d'un médecin et médecin lui-même, devint archevêque de Brague, cardinal et enfin pape le 13 septembre 1276. On devoit le nommer Jean XX, puisque le dernier pape du même nom étoit Jean XIX; mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean fils de Robert, et qu'ils ont aussi compris dans leur nombre l'antipape *Philagathe*, on a nommé celui-ci Jean XXI. Il envoya des légats à Michel Paléologue, pour l'exhorter à observer ce qui avoit été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire X, et révoqua la constitution de ce pape touchant l'élection du souverain pontife. Jean XXI fut écrasé, environ huit mois après son élection, le 16 mai 1277, par la chute d'un bâtiment qu'il faisoit construire à Viterbe. On a de lui des *Ouvrages* de philosophie, de médecine et de théologie.

† XLII. JEAN XXII, né à Cahors, d'une bonne famille. Son nom étoit *Jacques d'Euse*. Charles II, roi de Naples, instruit de son mérite, le donna pour précepteur à son fils. De dignité en dignité, il parvint à la pourpre, dont Clément V le décora en 1312, et enfin à la papauté le 7 août 1316. Les cardinaux ne pouvant s'accorder après la mort de Clément V, résolurent, dit Villani, de s'en rapporter à lui pour le choix d'un nouveau pontife. Il se nomma lui-même, en disant *Ego sum papa*. Mais la vérité de cette anecdote de Villani est combattue par la lettre circulaire du nouveau pontife aux évêques et aux princes. Il y parle de l'unanimité des suffrages des cardinaux, et de l'état d'incertitude où l'avoit laissé la crainte de s'imposer le pesant fardeau du pontificat. L'un des premiers soins de Jean XXII fut d'ériger diverses abbayes en évêchés, et de former des métropoles de plusieurs villes épiscopales. Toulouse devint un archevêché Les évêchés de Saint-Flour, de Vabres, de Castres, de Tulle, de Condom, de Sarlat, de Luçon, de Maillezais, furent érigés. Le pontificat de Jean XXII fut troublé par plusieurs querelles. On détaillera la première dans l'article de l'empereur Louis V. (*Voyez* aussi CORBIÈRE.) La seconde ressemblant assez à la dispute de l'île de Lilliput, sur la manière d'ouvrir un œuf, éclata vers l'an 1322. Un Bérenger enseigna, d'après on ne sait quel Bégnard, mis à l'inquisition de Toulouse, «que Jésus-Christ ni les apôtres n'avoient rien possédé, ni en commun ni en particulier.» C'étoit, selon lui, un article de foi. Les franciscains demandèrent à cette occasion « s'ils pouvoient dire que leur potage leur appartînt lorsqu'ils le mangeoient.» Les uns soutenoient l'affirmative, les autres la négative. L'affaire fut portée au pape, qui voulut bien perdre son temps à l'examiner. Les cordeliers assemblés alors à Pérouse pour leur chapitre général, au lieu d'attendre la décision du pontife, se déclarèrent contre la non-propriété, et la firent enseigner par leurs docteurs. Une autre querelle, non moins intéressante, électrisoit depuis quelque temps les têtes des premiers hommes de l'ordre. Leur habit devoit-il être blanc, gris, noir, court ou long, de drap ou de serge? Le capuchon devoit-il être pointu ou rond, large ou étroit? Ces graves impertinences produisirent une infinité de chapitres, de congrégations, de bulles, de manifestes, de livres et de satires. Toutes ces questions furent décidées, après de longs débats, par les docteurs

du chapitre de Pérouse. Jean XXII, offensé de ce que les frères mineurs avoient prévenu son jugement, condamna leurs arrêtés par ses décisions extravagantes, *Cum*, *inter*, *etc.* Les cordeliers, irrités de leur côté, embrassèrent le parti de l'empereur, brouillé alors avec le pape. Ils traitèrent Jean d'hérétique, et ne cessèrent de déclamer contre lui. Quelques-uns de ces fanatiques périrent dans le bûcher. Le pontife résolut d'abolir l'ordre entier, et il l'auroit fait, si la politique n'eût arrêté le bras de la vengeance... La troisième dispute qui agita son pontificat fut celle de la *vision béatifique*. Ce fut le jour de la Toussaint de l'année 1331 qu'il développa dans un sermon ses sentimens sur cette matière. « La récompense des saints, dit-il, avant la venue de Jésus-Christ, étoit le sein d'Abraham ; après son avénement, sa passion et son ascension, leur récompense jusqu'au jour du jugement est d'être sous l'autel de Dieu, c'est-à-dire, sous la protection de l'humanité de J. C. ; mais après le jugement, ils seront sur l'autel, c'est-à-dire, sur l'humanité de J. C. » Le pape répéta la même doctrine dans deux autres sermons qui firent beaucoup de bruit. Ses ennemis s'en prévalurent pour l'accuser d'hérésie ; ses partisans prétendirent qu'il avoit plutôt voulu exposer qu'établir cette doctrine. En effet, dans sa dernière maladie, il donna, sur la question des ames saintes après la mort, une déclaration solennelle qui ne renfermoit rien que d'orthodoxe. Il mourut le 4 décembre 1334, à 90 ans. Ce pontife avoit l'esprit pénétrant et capable des plus grandes affaires. L'amour de l'étude avoit nourri en lui l'éloignement du faste, des vanités et des plaisirs. La frugalité de sa table répondoit à sa sobriété ; on y servoit des mets plus grossiers que délicats. Il étoit naturellement très-économe. On trouva dans son trésor, suivant Villani, la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont sept millions en vaisselle, bijoux, croix, vases d'église, et dix-huit millions en especes. Jean XXII avoit employé toutes sortes de moyens pour amasser ce trésor, qu'il destinoit, dit-on, à la conquete de la Terre-Sainte. Il s'étoit attribué la réserve de toutes les prébendes, de presque tous les évêchés, et le revenu de tous les bénéfices vacans. Il avoit trouvé par l'art des réserves celui de prévenir presque toutes les élections, et de donner tous les bénéfices. Jamais il ne nommoit un évêque, qu'il n'en déplaçat sept ou huit ; chaque promotion en attiroit d'autres, et toutes valoient de l'argent. Il se reprocha, sans doute, ces différentes manières de grossir son épargne ; car, dans ses derniers momens, il abolit les réserves. C'est à lui qu'on attribue les *Taxes de la chancellerie romaine*. La meilleure édition de ce livre est de 1564, in-8° : la dernière de 1744, in-12, est plus ample que les précédentes ; voici son titre : *Taxe de la chancellerie romaine, ou la banque du pape, dans laquelle l'absolution des crimes les plus énormes se donne pour de l'argent ; ouvrage qui fait voir l'ambition et l'avarice des papes ; traduit de l'ancienne édition latine, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de plusieurs remarques et de plusieurs pièces qui ont rapport à la même matière.* On peut consulter, sur ce monument honteux de la dépravation de la cour romaine, le Dictionnaire historique de Prosper Marchand, au mot *taxæ sacræ cancellariæ et penitentiariæ Romanæ et apostolicæ*. L'auteur dit que c'est un des livres les plus odieux, les plus détestables qui aient jamais été faits. On a de Jean XXII des *Lettres* et des *bulles* bien écrites pour son temps, et *plusieurs ouvrages*, sur-

tout sur la médecine, science qu'il connoissoit autant qu'on pouvoit la connoitre dans un siècle dépourvu d'expérience et de lumières. I. *Thesaurus pauperum :* c'est un traité de remèdes, imprimé à Lyon en 1525. II. Un *Traité des maladies des yeux*. III. Un autre *sur la formation du fœtus*. IV. Un autre *de la goutte*. V. Des *Conseils pour conserver la santé*. VI. On lui attribue l'*Art transmutatoire des métaux*, qui se trouve dans un recueil imprimé à Paris, 1557, in-12; mais il y a grande apparence que ce livre n'est pas de lui.

XLIII. JEAN XXIII (Balthasar Cossa), Napolitain, commença par exercer le métier de corsaire. Devenu ensuite légat à Bologne, il s'y étoit conduit comme sur mer. L'argent qu'il sut répandre à propos, après la mort du pape Alexandre V, lui procura la tiare en 1410. Il promit de renoncer au pontificat, si Grégoire XII et Pierre de Lune, qui se faisoit appeler Benoît XIII, se désistoient de leurs prétentions. Il ratifia cette promesse le 2 mars 1415, dans une session du concile de Constance. L'empereur l'avoit forcé à cette démarche : il s'en repentit bientôt. Il n'étoit venu à Constance qu'à regret; et en regardant cette ville avant que d'arriver, il avoit dit à ses compagnons de voyage : *Je vois bien que c'est ici la fosse où l'on attrape les renards.* Il avoit fait une chute dans une montagne du Tirol; et comme on lui demandoit s'il n'étoit point blessé. « Non, répondit-il : mais je suis à bas, et je vois bien que j'aurois mieux fait de rester à Bologne. » Ayant résolu de s'évader de Constance, Fréderic, duc d'Autriche, donna un tournoi pour favoriser le dessein du pontife. Jean XXIII s'échappa dans la foule déguisé en palefrenier. Il fut saisi à Fribourg, et transféré dans un château voisin. Le concile commença à instruire son procès. Selon les dépositions des témoins qu'on entendit, « Jean XXIII avoit été dès l'enfance sans docilité, sans pudeur, sans bonne foi, sans affection pour ses proches. Il s'étoit rendu habile dans toute espèce de simonie. Durant ses légations, il avoit été le fléau des peuples qui dépendoient de lui. Pour arriver au pontificat, il avoit hâté la mort d'Alexandre V par une potion empoisonnée. Etant pape, il ne s'étoit appliqué à aucun de ses devoirs. Point d'offices, point d'abstinences. Si quelquefois il disoit la messe, c'étoit sans décence et sans gravité, plutôt en cavalier qu'en pontife, plutôt pour conserver son rang que par dévotion. Ce sont les termes de la procédure. Suivant les mêmes dépositions, Jean XXIII étoit l'oppresseur des pauvres, l'ennemi de la justice, l'appui des méchans, l'idole des simoniaques, l'esclave des voluptés, la sentine des vices, le scandale de l'Eglise; un marchand public de prélatures, de bénéfices, de reliques et de sacremens; un dissipateur des biens de l'Eglise romaine; un empoisonneur, un homicide, un parjure, un fauteur du schisme; un homme entièrement décrié pour les mœurs, qui n'avoit respecté ni la pudeur des vierges, ni la sainteté du mariage, ni la barrière des cloîtres, ni les lois de la nature, ni celles de la parenté. C'étoit un homme endurci, incorrigible, un hérétique notoire et opiniâtre, un impie, qui croyoit que l'ame n'est point immortelle. Nous ne rapportons que la moindre partie de cette effrayante procédure. On voit par-là, dit Clavreau, qu'il y a quelquefois une grande différence entre le *saint père* et l'*homme saint*. Il y a apparence que Jean XXIII n'étoit point coupable de tous les crimes dont on l'accusoit, ou que

du moins les témoins les avoient un peu exagérés ; mais il en avoit commis assez pour être déposé. Il le fut le 29 mai 1415, et la sentence fut suivie de la prison. Après y avoir été retenu pendant trois ans, il n'en sortit que pour reconnoître Martin V. Ce pape l'accueillit avec beaucoup de bonté, le fit doyen du sacré collége, et lui donna une place distinguée dans les assemblées publiques. Cossa mourut à Florence six mois après, le 22 novembre 1419, et fut enterré magnifiquement par les soins de Côme de Médicis, son ami. Quelque reproches qu'on ait faits à ce pontife, on ne peut lui refuser beaucoup de courage dans l'adversité. Loin de se prévaloir du grand nombre d'amis qui s'offroient à le soutenir dans les derniers jours de sa vie, il sacrifia sa fortune au repos de l'Eglise, et mourut en philosophe, après avoir passé sa jeunesse en brigand. Il fit même des vers latins dans la prison où il avoit été enfermé : ils prouvent qu'il avoit de l'esprit et du goût pour les lettres ; il s'y plaint de ses amis, qui, la plupart, le trahirent ou l'abandonnèrent.

Qui modo summus eram, gaudens et nomine præsul,
Tristis et abjectus nunc mea fata gemo.
Excelsus solio nuper versabar in alto,
Cunctaque gens pedibus oscula prona dabat.
Nunc ego pœnarum fundo devolvor in imo,
Vultum deformem quemque videre piget.
Omnibus in terris aurum mihi sponte ferebant,
Sed nec gaza juvat, nec quis amicus adest.
Sic varians fortuna vices, adversa secundis
Subdit, et ambiguo nomine ludit atrox.

† XLIV. JEAN Ier, surnommé *Zimiscès*, d'une famille illustre, officier des légions d'Orient, dut son élévation à l'impératrice Théophanon, femme de Nicéphore Phocas. Cette princesse s'étoit lassée bientôt d'un époux, l'homme le plus mal fait et le plus laid de tout l'empire, qui d'ailleurs n'aimant pas les femmes, couchoit presque toujours seul et sur la terre. Théophanon ayant mis dans ses intérêts Jean Zimiscès, ce général se fit descendre dans une corbeille avec quelques conjurés vis-à-vis de l'appartement de Nicéphore, et il y entra par une fenêtre. On le trouva profondément endormi, couché sur une peau d'ours étendue par terre. Zimiscès lui donna un coup de pied pour l'éveiller, afin qu'il sentît toute l'horreur de son sort. Les conjurés se jetèrent sur lui, le percèrent de plusieurs coups, et lui tranchèrent la tête. Zimiscès fut alors déclaré empereur ; mais le patriarche de Constantinople refusa de le couronner, jusqu'à ce qu'il eût expié son crime par la pénitence. On exigea encore de lui que l'impératrice fût chassée du palais, reléguée dans une île, et que les meurtriers de l'empereur fussent bannis. Zimiscès consentit à tout. Théophanon fut envoyée dans un monastère d'Arménie. Zimiscès, pour rendre son usurpation moins odieuse, s'associa Basile et Constantin, fils de Romain-le-Jeune et de Théophanon. Il fut solennellement couronné le jour de Noël, en 969. Quoiqu'il fût monté sur le trône par un crime, il gouverna glorieusement, remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares et les Sarrasins. Il avoit pris plusieurs places sur ceux-ci, et se préparoit à se rendre maître de Damas, lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques, et ayant appris qu'elles appartenoient à l'eunuque Basile, son grand-chambellan, il poussa un profond soupir, et dit : « Il est bien triste que les travaux des Grecs ne servent qu'à enrichir un eunuque !... » Basile, craignant que son maître ne s'en tînt pas à des plaintes de sa conduite, engagea un échanson à

mettre du poison dans le breuvage de ce prince. Ce crime fut exécuté, et Zimiscès mourut le 10 janvier 976. Il fit graver le premier sur la monnoie l'image de Jésus-Christ, avec cette inscription: *Jésus-Christ, roi des rois*.

† XLV. JEAN II (COMNÈNE), empereur de Constantinople, surnommé *Cato-Jean*, à cause de sa beauté, monta sur le trône après Alexis Comnène, son père, en 1118. Il épousa la princesse Irène de Hongrie, combattit les Mahométans, les Serviens, et plusieurs autres barbares, sur lesquels il remporta de grands avantages. Ayant voulu reprendre Antioche sur les Français, il ne put y réussir, et passa le reste de ses jours à Constantinople, répandant des bienfaits sur le peuple, pardonnant à ses sujets rebelles, même à ceux qui avoient attenté à sa vie, et bannissant le luxe de la cour. Il mourut le 8 avril 1143, à 55 ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite à la chasse par une flèche empoisonnée. Un médecin lui ayant fait espérer, dit-on, de conserver sa vie, s'il vouloit se résoudre à se laisser couper la main: « Non, non, répondit-il, je je n'en ai pas trop de deux pour manier les rênes de mon vaste empire. » Ce mot n'est guère censé: c'est avec la tête qu'un prince gouverne; il est probable que c'est une sottise imaginée par quelque prétendu bel esprit.

XLVI. JEAN III (DUCAS-VATACE), empereur à Nicée, tandis que les Latins occupoient le trône impérial de Constantinople, étoit né à Didimotèque en Thrace, et sortoit de la famille impériale des Ducas. Il avoit épousé Hélène, fille unique de Théodore Lascaris, qui l'avoit désigné pour son successeur en 1222. Il régna glorieusement. Les Latins ne purent rien contre, et il fit tout contre eux. Il recula les bornes de son empire, et fit des progrès rapides dans les pays qui l'environnoient, principalement sur les croisés, qu'il réduisit, sous le règne de Robert de Courtenai, au seul territoire de Constantinople. Ayant conclu et ensuite rompu la paix avec cet empereur, il fit, sous Baudouin II, alliance avec Azan, roi des Bulgares; et ces deux guerriers vinrent à trois différentes reprises mettre le siége devant Constantinople, d'où ils furent toujours repoussés. Après la levée du dernier siége, l'an 1240, Vatace fut défait par Baudouin, qui l'obligea à faire la paix. Il abandonna alors le projet de se rendre maître de Constantinople; et ayant tourné ses armes dans la Thessalie, contre Jean Comnène, successeur de Théodore, il le rendit son tributaire, conclut ensuite un traité d'alliance avec les Turcs, et alla porter la guerre dans la Bulgarie, possédée par Michel, fils du roi Azan. Ce royaume devint le théâtre de sa gloire: il y combattit plusieurs années, jusqu'à ce qu'il eût repris toutes les villes que les Bulgares avoient conquises sur leurs voisins. Il attaqua de nouveau les croisés, et leur enleva des îles qu'ils possédoient sur les côtes maritimes de l'Asie. Ces conquêtes l'ayant rendu formidable, il borna ses soins à rendre son peuple heureux; et, pour y mieux réussir, il vécut toujours avec frugalité. Ce prince sage disoit « que les dépenses d'un monarque étoient le sang de ses sujets; que son bien étoit le leur, et qu'il devoit l'employer pour eux. » Il mourut en 1255, à 62 ans. Son attachement pour une jeune Allemande, à laquelle il accorda les mêmes honneurs qu'à son épouse, et qui lui fit commettre bien des injustices, ternit l'éclat de ses grandes qualités.

XLVII. JEAN IV (LASCARIS), fils de Théodore-le-Jeune, lui succéda

au mois d'août 1259, à l'âge de six ans. Il fit son entrée, le 14 août 1261, dans Constantinople, qui avoit été reprise sur les Latins; mais le despote Michel-Paléologue arracha le sceptre impérial à cet enfant, et lui fit crever les yeux le jour de Noël de la même année. Il le fit conduire ensuite en Bithynie où il traîna une vie languissante jusqu'au temps d'Andronic II Paléologue, sous l'empire duquel il mourut.

† XLVIII. JEAN V (CANTACUZÈNE), ministre et favori d'Andronic Paléologue-le-Jeune, se servit de son pouvoir pour usurper l'empire. Ce prince lui ayant recommandé, en mourant, Jean et Emmanuel, ses deux fils, le perfide Cantacuzène se fit déclarer empereur, en 1345, à la place de ses pupilles. Il entra à Constantinople les armes à la main, et força le jeune Jean Paléologue à épouser sa fille, et à lui laisser le titre d'empereur. Cet arrangement rétablit la paix pour quelque temps. Les Génois, qui formoient depuis longtemps une république florissante, firent le siége de Constantinople en 1349, et remportèrent de grands avantages sur la flotte impériale. Cantacuzène leur offrit la paix, qu'ils acceptèrent. Si ce prince avoit tenu seul le sceptre, il auroit rendu de grands services à l'état: mais obligé de consulter son collègue, il ne pouvoit faire tout le bien qu'il auroit voulu. Les deux empereurs, pour comble d'adversité, se brouillèrent tout-à-fait, et prirent les armes l'un contre l'autre. Cette guerre civile dura près de trois ans. Enfin la réunion se fit; mais Cantacuzène, craignant que la paix ne fût pas sincère, prit le parti de renoncer à la couronne. Il se fit apporter un habit de moine dans le palais même, et s'en revêtit en présence de toute la cour. Après avoir quitté les marques de la dignité impériale, il alla en 1355 s'enfermer dans un monastère du Mont-Athos, et y vécut en philosophe. Ses sujets, dont il avoit été plutôt le père que le maître, le regrettèrent. A sa perfidie près, on ne peut que le louer : grand prince, bon politique, excellent général, joignant à ces qualités beaucoup d'esprit, il fit cependant une faute, en donnant une de ses filles à Orcan, sultan des Turcs : ce fut un prétexte pour ce prince de se saisir de tout ce que les Grecs possédoient encore en Asie, et de prendre plusieurs places en Europe. Avant d'abdiquer, il avoit fait proclamer empereur Matthieu, son fils, que Jean Paléologue dépouilla de la dignité impériale. On a de Cantacuzene une *Histoire de l'empire d'Orient*, depuis 1340, jusqu'en 1354, écrite avec beaucoup d'élégance, mais peut-être avec trop peu de vérité, du moins dans les événemens qui le regardent. Il y rappelle à tous propos ses services. Il fait parade d'éloquence dans de longs discours qu'il s'attribue, ou qu'il met dans la bouche des autres. Son *Histoire*, qui fait partie de la byzantine, a été imprimée au Louvre, en 1655, 3 vol. in-folio, et traduite quelques temps après par le président Cousin.

† XLIX. JEAN VI (PALÉOLOGUE), succéda à son père, Andronic-le-Jeune, en 1341, dans l'empire de Constantinople. Il n'eut d'abord que la qualité d'empereur, par l'usurpation de Jean Cantacuzène; mais l'usurpateur s'étant démis, il occupa seul le trône. (*Voyez* MATTHIEU, n° II.) Cantacuzène avoit su contenir ou réprimer les ennemis de l'état, tantôt par la force, tantôt par la douceur, par des ménagemens, ou par des alliances. Mais dès la première année de son abdication, en 1355, les Turcs se rendirent maîtres de la Chersonèse, et entrèrent dans la Thrace sans trouver aucune résis-

tance. Paléologue, obligé de traiter avec Amurat, leur empereur, en obtint une trève de quelques années, pendant laquelle il alla à Rome implorer le secours des princes d'Occident. Il passa par Venise, où plusieurs particuliers lui prêtèrent des sommes considérables. N'ayant pu rien obtenir des puissances de la chrétienté, il revint à Venise, où on le retint pour ses dettes. Manuel, son fils, le racheta. De retour à Constantinople, il eut à combattre un fils rebelle, Andronic, à qui il avoit laissé le gouvernement de l'état pendant son absence. Andronic, plein d'ambition et de cruauté, mit son père et ses frères en prison; ils n'en sortirent que deux ans après. Paléologue, qui n'aimoit que son repos, le jeu, la table, les femmes et la chasse, essuya bientôt d'autres disgraces. Bajazet, successeur d'Amurat, fit de nouvelles conquêtes sur l'empire. Paléologue songea à fortifier Constantinople, dans la crainte qu'elle ne fût assiégée. Sous prétexte d'embellir la ville, il fit élever deux tours de marbre blanc, destinées à la défendre. Bajazet, ayant pénétré ses vues, ordonna à Paléologue de les abattre, et le menaça de faire crever les yeux à Manuel son fils, qu'il avoit en otage. L'empereur se vit obligé de démolir les tours; et le chagrin que lui causa cet affront le fit mourir peu de temps après, l'an 1390. L'empire, déjà très-affoibli, n'avoit pas alors plus d'étendue que le tiers de la France, encore, dans ce petit espace, les Turcs étoient maîtres des principales villes. Il auroit fallu un héros pour soutenir le trône chancelant des Césars. Paléologue, souverain aussi négligent que foible, ne s'occupant que de plaisirs, mourut ruiné de débauches, bravé par ses ennemis, et méprisé de ses sujets.

L. JEAN VII (Paléologue), empereur de Constantinople, monta sur le trône en 1425, après la mort de son père Emmanuel, et ne fut pas plus heureux que lui. Les Turcs augmentèrent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Ils prirent Thessalonique l'an 1431, et Jean craignit avec raison que son empire ne fût bientôt leur proie. Il ne pouvoit espérer du secours que des Latins; c'est ce qui lui fit souhaiter l'union des Eglises grecque et latine. Le pape Eugène IV le sut, et lui envoya des légats pour le maintenir dans ce dessein, et lui faire savoir qu'il avoit indiqué un concile à Ferrare. Jean y vint lui-même, l'an 1438, suivi de plusieurs prélats et princes grecs, et y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Le concile ayant été transféré à Florence à cause de la peste, l'union des Grecs et des Latins y fut conclue l'an 1439. En conséquence de cette union, le pape avoit promis à l'empereur, 1° d'entretenir tous les ans 300 soldats et deux galères pour la garde de la ville de Constantinople; 2° que les galères qui porteroient les pélerins jusqu'à Jérusalem iroient à Constantinople; 3° que quand l'empereur auroit besoin de vingt galères pour six mois, ou de dix pour un an, le pape les lui fourniroit; 4° que s'il avoit besoin de troupes de terre, le pape solliciteroit fortement les princes chrétiens d'Occident de lui en fournir. Le décret d'union ne contenoit aucune erreur. Il ne changeoit rien dans la discipline des Grecs, il n'altéroit en rien la morale; on y reconnoissoit la primauté du pape. L'union procuroit d'ailleurs un secours de la plus grande importance pour l'empire de Constantinople. Cependant le clergé, toujours opiniâtre dans ses décisions, ne voulut ni accéder au décret, ni admettre aux fonctions ecclésiastiques ceux qui l'avoient signé. Bientôt on vit contre les partisans de l'union une conspiration générale du clergé, du

peuple, et sur-tout des moines, qui gouvernoient presque seuls les consciences, et qui soulevèrent tous les citoyens, jusqu'à la plus vile populace. Ce soulèvement général engagea la plupart de ceux qui avoient été à Florence à se rétracter. On attaqua le concile tenu dans cette ville, et tout l'Orient condamna l'union qui s'y étoit faite. L'empereur voulut soutenir son ouvrage; on le menaça de l'excommunier s'il continuoit de protéger l'union, et de communiquer avec les Latins. Tel étoit l'état d'un successeur de Constantin-le-Grand. C'est au milieu de ces dissensions que Jean retourna en Orient. Il mourut le 31 octobre 1448, après un règne de 29 ans. Les chagrins que lui causèrent les agitations de son empire hâtèrent sa mort. Ce prince, sans aucune vertu militaire, opposa la politique pour unique arme à ses ennemis, et il sut en faire usage. *Voyez* EUGÈNE IV.

LI. JEAN, dit *le Bon*, fils de Philippe de Valois, roi de France, succéda à son père le 22 août 1350, à 40 ans, et commença son règne par faire couper la tête, sans aucune forme de justice, au comte d'Eu, connétable. Cette violence, au commencement d'un règne, aliéna tous les esprits, et causa en partie les malheurs du roi. Charles d'Espagne de La Cerda, qui avoit la charge du comte d'Eu, fut assassiné peu de temps après par le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais. Ce prince étoit irrité de ce qu'on lui avoit donné le comté d'Angoulême, qu'il demandoit pour la dot de sa femme, fille du roi Jean. Ce dernier monarque s'en vengea en faisant trancher la tête à quatre seigneurs amis du Navarrais. Des exécutions aussi barbares produisirent des cabales qui mirent le royaume sur le bord du précipice. Charles, dauphin de France, ayant invité le roi de Navarre à venir à Rouen à la réception du duc de Normandie, le fit arrêter le 5 avril 1356. Cette détention réunit contre la France les armes de Philippe, frère du roi de Navarre, et celles d'Edouard III, roi d'Angleterre. Edouard, prince de Galles, fils du monarque anglais, connu sous le nom de *Prince Noir*, s'avança avec une armée redoutable, quoique petite, jusqu'à Poitiers, après avoir ravagé l'Auvergne, le Limousin et une partie du Poitou. Le roi Jean accourt à la tête d'un corps nombreux, l'atteint à Maupertuis à deux lieues de Poitiers, dans des vignes, d'où il ne pouvoit se sauver, et lui livre bataille, le 19 septembre 1356, malgré les offres que faisoit Edouard de rendre tout, et de renoncer à reprendre les armes pendant sept ans. Cette journée, connue sous le nom de *Bataille de Poitiers*, fut fatale au roi Jean. Il fut entièrement défait avec une armée de plus de 40 mille hommes, quoique les Anglais n'en eussent que 12 mille; la discipline l'emporta sur la bravoure et sur le nombre. Les principaux chevaliers de France périrent; le reste prit la fuite. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier, avec Philippe, un de ses fils, par un de ses sujets qu'il avoit bannis, et qui servoit chez les ennemis. Le Prince Noir donna à souper au roi Jean, qui ne parut point abattu par son malheur. « Je comptois, dit-il à Edouard, vous donner à souper aujourd'hui; mais la fortune en a disposé autrement, et a voulu que je soupasse à votre table. — Quoique la journée, lui répondit le vainqueur, n'ait pas été heureuse pour vous, vous avez pourtant lieu de vous en applaudir, puisque vous y avez montré la plus grande valeur. » Le prince Noir mena ses deux prisonniers à Bordeaux et à Londres, où il les traita avec autant de po-

litesse que de respect. Lorsque Jean arriva dans cette ville, Edouard avoit à sa cour les rois d'Ecosse et de Chypre. Ce qui paroîtra aujourd'hui extraordinaire, c'est que le maire de Londres, simple marchand de vin, invita chez lui ces quatre princes, et les reçut avec une magnificence dont on n'a pas d'idée. Le roi de France fit paroître autant de courage que de résignation pendant sa prison. Edouard lui ayant offert sa liberté à condition qu'il feroit hommage du royaume de France, comme relevant de celui d'Angleterre, il lui fit une réponse aussi ferme que noble : « Les droits de ma couronne, lui dit-il, sont inaliénables. J'ai reçu de mes aïeux un royaume libre ; je laisserai un royaume libre à mes descendans. Le sort des combats a pu disposer de ma personne, mais non des droits sacrés de la royauté. » La prison du roi fut dans Paris le signal de la guerre civile. Le dauphin, déclaré régent du royaume, le voit presque entièrement révolté contre lui. Il est obligé de rappeler ce même roi de Navarre qu'il avoit fait emprisonner. C'étoit déchaîner son ennemi. Le Navarrais n'arrive à Paris que pour attiser le feu de la discorde. Marcel, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de paysans appelée *la Jacquerie*, fait massacrer Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne, en présence et dans la chambre même du dauphin. Les factieux s'attroupent de tous côtés ; et, dans cette confusion, ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils portent leur fureur brutale jusqu'à faire rôtir un seigneur dans son château, et à contraindre sa fille et sa femme de manger la chair de leur époux et de leur père. Marcel, dans la crainte d'être puni de tous ses crimes par le régent qui avoit investi Paris, alloit y mettre le comble en livrant la ville aux Anglais, lorsqu'il fut assommé par Jean Maillard d'un coup de hache, le 1er août 1358. On publie à l'instant la trahison et la mort du coupable ; on égorge ses complices. Les Parisiens, touchés de repentir, envoient une députation au régent, pour le prier d'entrer dans la ville, où il est reçu avec acclamation. Un bourgeois lui dit néanmoins avec impudence : « Pardieu, sire, si l'on m'avoit cru, vous n'y seriez pas entré ; mais on y fera peu pour vous. » Cet insolent alloit être puni, lorsque le dauphin arrêta le coup, en répondant froidement : « On ne vous auroit pas cru, beau sire. » Une amnistie générale, dont les plus séditieux furent exceptés, affoiblit beaucoup l'esprit de révolte. Dans ces convulsions de l'état, Charles de Navarre aspiroit à la couronne. Le dauphin et lui s'étoient fait une guerre sanglante, qui ne finit que par une paix simulée. Enfin, le roi Jean sortit de sa prison de Londres. La paix fut conclue à Brétigni en 1360 : Edouard exigea pour la rançon de son prisonnier environ trois millions d'écus d'or, le Poitou, la Saintonge, l'Agenois, le Périgord, le Limousin, le Querci, l'Angoumois et le Rouergue. La France s'épuisa. On fut obligé de rappeler les juifs, et de leur vendre le droit de vivre et de commercer. Le roi Jean compta 600 mille écus d'or pour le premier paiement ; mais n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon, il retourna se mettre en otage à Londres, et y mourut le 8 avril 1364. On dit malignement dans le temps, et on l'a répété depuis, que son amour pour la belle comtesse de Salisbury fut le principal motif de son retour en Angleterre. C'est ainsi qu'on ternit, par des motifs ridicules, les actions les plus louables...

La variation des monnoies sous ce règne est la preuve la plus forte des malheurs qui le désolèrent. Le roi fut réduit à payer ce qu'il achetoit pour sa maison avec une petite monnoie de cuir, qui avoit au milieu un petit clou d'argent. Cette variation étoit l'impôt le plus commun de ces temps funestes, et sans doute le plus fatal au commerce : aussi le peuple obtint-il, comme une grace, qu'il fût remplacé par les tailles. Les états-généraux accordèrent une aide à Jean, et ce prince leur permit de nommer les officiers qui devoient faire cette levée. C'est à ces officiers, qui ne devoient subsister qu'autant que l'aide devoit avoir cours, que l'on peut rapporter l'origine des cours des aides. Ce qui est étrange, c'est que le luxe ne fut jamais porté plus loin par les grands seigneurs : le roi leur en donnoit lui-même l'exemple. Une chose qu'on ne doit pas oublier, c'est que dans les états-généraux de 1355 il signa presque les mêmes réglemens, la même charte qui fait les fondemens de la liberté de l'Angleterre. Mais la charte des Français ne fut qu'un réglement passager, au lieu que celle des Anglais fut une loi perpétuelle. Jean étoit certainement un preux chevalier, mais un prince sans génie, sans conduite, sans discernement ; n'ayant que des idées fausses ou chimériques, outrant la probité comme la bravoure ; d'une facilité étonnante avec un ennemi qui le flattoit, et d'un entêtement orgueilleux avec des ministres affectionnés qui osoient lui donner des conseils : impatient, fantasque, et ne parlant que trop souvent avec humeur au soldat. Un jour qu'on chantoit la chanson de Roland, comme c'étoit l'usage dans les marches : « Il y a long-temps, dit-il, qu'on ne voit plus de Rolands parmi les Français. — On y verroit encore des Rolands, lui répondit un vieux capitaine, s'ils avoient un Charlemagne à leur tête. » Les principales qualités de Jean furent la bravoure, la franchise et la générosité. Il disoit que « si la foi et la vérité étoient bannies du reste du monde, elles devroient se retrouver dans la bouche des rois. » Il institua en 1351, ou, selon d'autres, il rétablit l'ordre de l'étoile, qui fut, dit-on, institué par le roi Robert. Cet ordre reçut pour devise : *Monstrant regibus astra viam.* « Les astres dirigent la course des rois (par allusion aux rois Mages...) » Jean institua cette dignité chevaleresque, pour faire revenir à sa cour les seigneurs qu'il vouloit en décorer, et pour tâcher de regagner leur amitié. « La devise, dit un auteur, étoit d'autant plus flatteuse pour les nouveaux chevaliers, que le roi, en les présentant sous l'emblème des astres, sembloit leur promettre de les consulter désormais, et de les prendre pour guides. » Cet ordre fut éteint en 1460. Jean avoit épousé en premières noces Bonne de Luxembourg, morte en 1349 ; et en secondes, Jeanne, comtesse d'Auvergne, qui mourut en 1361, et dont il n'eut point d'enfans. *Voy.* CHARLES, n° V.

† LII. JEAN-SANS-TERRE, roi d'Angleterre, 4ᵉ fils du roi Henri II, usurpa la couronne, en 1199, sur Artus de Bretagne, son neveu. Ce prince, ayant voulu le chasser du trône dont il s'étoit emparé, fut pris dans un combat en 1202. Le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen, et le poignarda, dit-on, de sa main. L'Europe accusa avec raison le roi Jean d'avoir ôté la vie à son neveu. Constance, mère de ce jeune prince, demanda justice à Philippe-Auguste de ce meurtre commis dans ses terres, et sur la personne de son vassal. L'accusé, ajourné à la cour des pairs, ayant refusé de comparoître, fut condam-

né à mort, et toutes ses terres situées en France confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de profiter du crime de son vassal. Jean, endormi dans la mollesse et dans les plaisirs, se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, et se retira en Angleterre, où il étoit haï et méprisé. Son indolence fut si grande, que, sur le rapport qu'on lui fit des progrès du roi de France : « Laissez-le faire, dit-il, j'en reprendrai plus en un jour qu'il n'en prendra dans une campagne. » Abandonné de tout le monde, il crut regagner le cœur de ses sujets en signant deux actes, le fondement de la liberté, comme la source des guerres civiles d'Angleterre. Le premier fut nommé la grande charte et le second, la charte des forêts. Pour comble de malheur, ses prétentions sur le clergé de son royaume, et la manière dure dont il les faisoit valoir, le brouillèrent, en 1212, avec le pape Innocent III. (*Voy.* ce mot.) Ce pontife mit l'Angleterre en interdit, et défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Il ne sortit de l'embarras où l'audace du Vatican l'avoit jeté qu'en soumettant sa personne et sa couronne au saint-siége. Un légat du pape reçut l'hommage qu'il lui en fit à genoux, en ces termes: « Moi Jean, par la grace de Dieu, roi d'Angleterre, et seigneur d'Hibernie, pour l'expiation de mes péchés, de ma pure volonté, et de l'avis de mes barons, je donne à l'Eglise de Rome, au pape Innocent et à ses successeurs, les royaumes d'Angleterre et d'Irlande avec tous leurs droits, je les tiendrai comme vassal du pape; je serai fidèle à Dieu, à l'Eglise romaine, au pape mon seigneur, et à ses successeurs légitimement élus. Je m'oblige de lui payer une redevance de mille marcs d'argent par an, savoir 700 pour le royaume d'Angleterre, et 300 pour l'Hibernie. » Alors on mit de l'argent entre les mains du légat, comme premier paiement de la redevance. On lui remit la couronne et le sceptre. Le ministre italien foula l'argent aux pieds, et garda la couronne et le sceptre cinq jours; il rendit ensuite ces ornemens au roi, comme un bienfait du pape, leur commun maître. Cette donation, en le faisant mépriser de ses sujets, produisit bientôt des révoltes. Après que Jean eut été battu en plusieurs rencontres, et que le roi Philippe-Auguste eut gagné la bataille de Bouvines en 1214, les barons se soulevèrent. Le primat Langton se mit à la tête des factieux. On força le prince à signer la grande charte, regardée comme le fondement de la liberté anglaise. Les articles principaux sont: « Le roi n'imposera aucune taxe sans le consentement d'une assemblée de la nation; on ne fera le procès à personne que d'une manière légale; nul homme libre ne sera emprisonné, ni banni que par le jugement de ses pairs. Tous les hommes libres pourront sortir du royaume et y rentrer; Londres et les autres villes et bourgs conserveront leurs anciennes franchises; tout homme libre disposera de ses biens à sa volonté, et ses héritiers naturels lui succèderont, s'il meurt sans testament; les officiers de la couronne ne pourront prendre ni voiture, ni chevaux, ni bois malgré les propriétaires; les amendes seront proportionnées aux délits, et n'iront jamais jusqu'à la ruine entière du coupable. Un vilain ou paysan, s'il est mis à l'amende, ne pourra être dépouillé de ses instrumens de labourage, etc. » Le roi Jean se crut plus lésé en laissant par cette charte à ses sujets les droits les plus naturels, qu'il ne s'étoit cru dégradé en se soumettant au pape. Il se plaignit de cette charte, comme du plus grand affront fait à la dignité royale. En parcourant ce titre important, on verra seulement que les

droits du genre humain n'y ont pas été assez défendus. On s'apercevra que les communes qui portoient le plus grand fardeau, et qui rendoient les plus grands services, n'avoient nulle part à ce gouvernement, qui ne pouvoit fleurir sans elles. Les barons ayant élevé ce rempart contre le despotisme, s'emparèrent de l'autorité royale. Ils appelèrent Louis, fils du même Philippe, et le couronnèrent à Londres le 20 mai 1216; Jean en conçut un si grand désespoir, que, si nous en voulons croire Matthieu Pàris, il fut prêt à suivre Miramolin, roi des Sarrasins, et à se faire mahométan, s'il le délivroit de ses ennemis. Ce projet ne doit point surprendre dans un prince qui ne croyoit pas à l'immortalité de l'ame; qui disoit que, depuis qu'il s'étoit réconcilié avec Dieu et avec le pape, il n'avoit essuyé que des disgraces, et qui se permettoit sur la religion les plaisanteries les plus fortes. Enfin, après avoir erré de ville en ville, il essuya un nouveau malheur qui hâta sa mort. Au passage de l'Ouash, près de Lyn, dans la province de Norfolck, ses joyaux et sa caisse militaire furent engloutis dans des gouffres. Il prit si fort à cœur cet accident, qu'une indigestion provenue de ce qu'il avoit mangé des pêches avec excès, se joignant le soir même à son chagrin, il fut saisi d'une fièvre violente qui l'emporta le 19 octobre 1216. Le règne de ce prince est une grande époque. Quoique la grande charte n'abolît point les anciennes cours, et qu'elle n'établît point une nouvelle forme dans l'administration de la justice, elle changea peu à peu la face du gouvernement. Les barons du royaume, en joignant l'intérêt du peuple à leurs propres intérêts, affermirent leur pouvoir et affoiblirent celui des monarques, qui ne furent plus que les premiers magistrats d'un peuple libre.

LIII. JEAN D'AUTRICHE. *Voy.* JUAN.

LIV. JEAN DE BRIENNE. *Voyez* BRIENNE, n° II.

LV. JEAN SOBIESKI. *Voy.* SOBIESKI.

LVI. JEAN III, roi de Suède, fils du fameux Gustave Wasa, succéda en 1568 à Eric XIV, son frère aîné, que ses cruautés avoient fait chasser du trône. Les premiers soins qui l'occupèrent furent le rétablissement de la tranquillité publique dans son état, et un traité de paix avec le Danemarck. A la sollicitation de sa femme Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne, il travailla aussi à rétablir, dans la Suède, la religion catholique, que son père avoit bannie; les conseils des grands du royaume, son propre penchant, et la mort de la reine, le rengagèrent dans le luthéranisme qu'il avoit abjuré; et cet exemple du souverain acheva d'affermir ses sujets dans la nouvelle religion, qui avoit déjà jeté de profondes racines. Jean III mourut l'an 1592, après un règne de 25 ans. *Voy.* GARDIE, n° I.

LVII. JEAN II, fils de Henri III, proclamé roi de Castille en 1406, à l'âge de deux ans, fut élevé auprès de sa mère, qui, par une tendresse et une complaisance coupables, et par la mauvaise éducation qu'elle lui donna, en fit un prince efféminé. Devenu majeur, il se livra à tous ses penchans, et ne fut occupé que de ses plaisirs. Il se déchargea des soins de la royauté sur Alvarès de Luna, favori insolent, qui aliéna par sa conduite et ses actions les esprits de tous les grands de Castille. Dès que Jean fut en état de porter les armes, il se vit obligé de les prendre contre les rois de Navarre et d'Aragon. Ses premières armes furent heureuses, il mit ces princes dans la nécessité de lui demander la paix, qu'il

leur accorda : mais il n'en jouit pas long-temps ; car il fut obligé de tourner ses armes contre les Maures de Grenade. Le roi de ces peuples, qui lui devoit son rétablissement, l'attaqua bientôt. Jean l'en fit repentir; il lui tua 12,000 hommes en 1431, et ravagea les environs de Grenade. On dit qu'il auroit emporté cette ville, sans ce même Alvarès, connétable de Castille, qu'avoit corrompu l'argent des Maures. Ce favori, qui excita pendant plusieurs années des troubles dans la Castille, eut depuis la tête coupée. Le roi Jean mourut en 1454. On dit que sur la fin de ses jours « il regrettoit amèrement d'être roi, et qu'il auroit voulu être le fils du dernier des hommes. » Jean avoit tous les vices de la foiblesse ; ses favoris étoient des despotes sanguinaires et avides : ce ne fut qu'à leur prière qu'il renonça au dessein de se faire moine.

LVIII. JEAN II, roi de Navarre, succéda, l'an 1458, à son frère Alfonse, dans l'Aragon, et soutint long-temps la guerre contre Henri IV, roi de Castille. Ce prince, mort à Barcelonne en 1479, dans sa 82e année, avoit conservé dans un âge si avancé une partie de la vigueur et même des vices de la jeunesse ; car on rapporte qu'il avoit encore une maîtresse. Habile guerrier, politique éclairé, il n'eut cependant, avec ces qualités, que de foibles succès. Il étoit trop inquiet, trop vif, trop turbulent et trop précipité dans ses démarches ambitieuses, pour donner à ses projets le temps de mûrir. Quoique ce prince fût porté à la galanterie, et même à la débauche, il poussa quelquefois la sévérité jusqu'à la barbarie. Il réunissoit sur sa tête les couronnes d'Aragon, de Navarre et de Sicile. Par son testament, il laissa l'Aragon et la Sicile à Ferdinand et à ses descendans, soit mâles, soit filles, même du côté des femmes, en cas que ce prince mourût sans postérité masculine. A l'égard de la couronne de Navarre, elle étoit dévolue, par les anciennes conventions, à sa fille dona Léonore, comtesse de Foix, qui n'en jouit pas long-temps. Elle mourut à Tudèle le 10 février 1479, instituant par son testament, pour son héritier, François-Phœbus, son petit-fils, âgé de onze ans, et mettant le royaume de Navarre sous la protection de la France.

LIX. JEAN D'ALBRET, roi de Navarre. *Voy.* CATHERINE, n° IX, *à la fin ;* et BORGIA, n° I.

LX. JEAN, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, de la maison de Luxembourg, élu à l'âge de 14 ans, en 1309, au préjudice de Henri, duc de Carinthie, que ses tyrannies rendirent insupportable aux Bohémiens, épousa Elizabeth, fille du roi Venceslas, et fut couronné avec elle à Prague. Il soumit la Silésie, donna de grandes marques de son courage dans la Lombardie en 1330, 31 et 32. Il avoit été appelé auparavant en Pologne par le grand-maître des porte-croix de Prusse ; et après avoir défait les Lithuaniens païens, il avoit pris le titre de roi de Pologne Jean essuya des échecs, et perdit un œil dans cette expédition. Il alla *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux docteurs de cette célèbre université, où un médecin juif lui fit perdre l'autre œil. Cette perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que Casimir, roi de Pologne, l'envoya défier « de décider leurs querelles, enfermés tous deux dans une chambre, chacun avec un poignard. » Le roi Jean lui répondit « qu'il devoit auparavant se faire aussi crever les yeux, afin qu'ils pussent combattre à armes égales... »

Jean mena du secours au roi Philippe de Valois, et se trouva à la bataille de Créci, que les Français perdirent le 26 août 1346. Tout aveugle qu'il étoit, il combattit fort vaillamment, après avoir fait attacher son cheval par la bride à ceux de deux de ses plus braves chevaliers : et il s'avança si fort dans la mêlée, qu'il y fut tué.

LXI. JEAN Ier, roi de Portugal, surnommé le *Père de la patrie*, fils naturel de Pierre, dit *le Sévère*, et d'Inès de Castro, fut élevé sur le trône l'an 1383, au préjudice de Béatrix, fille unique de Ferdinand Ier, son frère. Jean Ier, roi de Castille, qui avoit épousé cette princesse, lui disputa la couronne; mais il fut obligé d'y renoncer après la perte de la bataille d'Alinbarota. Tranquille de ce côté-là, le roi de Portugal tourna ses armes contre les Maures d'Afrique, leur prit Ceuta et d'autres places. Il mourut le 14 août 1433, à 76 ans. Sous son règne les Portugais commencèrent leurs découvertes maritimes. Ils lui doivent aussi une partie de leurs lois. Fernand Eryceyra a écrit son Histoire en portugais.

LXII. JEAN II, roi de Portugal, dit *le Grand* et *le Parfait*, né le 3 mai 1455, succéda à son père Alfonse V en 1481. Quelques seigneurs de son état lui donnèrent beaucoup de peine au commencement de son règne; mais il dissipa leurs desseins, et fit mourir les chefs, entre autres Ferdinand, duc de Bragance, auquel il fit couper la tête. Il se trouva à la prise d'Arzile et de Tanger en 1471, et se signala à la bataille de Toro, contre les Castillans, en 1476. Ses actions éclatantes lui acquirent le nom de *Grand;* et l'exactitude qu'il eut à faire observer la justice lui fit donner celui de *Parfait*. Il dit un jour à un juge avide et indolent : « Je sais que vous tenez vos mains ouvertes et vos portes fermées; prenez garde à vous !.... » Les auteurs espagnols l'ont ridiculement accusé de lâcheté, parce qu'il refusa d'entrer dans la ligue du pape et de leur roi, contre Charles VIII, roi de France, son allié. Jean II perdit son fils unique, qu'il aimoit tendrement : « Ce qui me console, disoit-il, c'est qu'il n'étoit pas propre à régner, et que Dieu, en me l'ôtant, a montré qu'il veut secourir mon peuple » : parlant ainsi, dit un historien portugais, parce que son fils aimoit beaucoup les femmes. Ce sage monarque favorisa de tout son pouvoir les colonies du Portugal en Afrique et dans les Indes, et mourut le 25 octobre 1495. C'est en parlant de lui qu'un Anglais disoit à Henri VII : « Ce que j'ai vu de plus rare en Portugal, c'est un prince qui commande à tous, et à qui personne ne commande. » En effet, il ne laissa prendre sur lui aucun ascendant, ni par ses ministres, ni par ses favoris. Il avoit une si grande affection pour ses sujets, que, quand on lui proposoit de mettre sur eux des impôts : « Examinons d'abord, disoit-il, s'il est nécessaire de lever de l'argent. » Et ce point étant éclairci : « Voyons à présent, ajoutoit ce bon roi, quelles sont les dépenses superflues. » Les gentilshommes portugais étoient presque toujours assurés d'obtenir des graces s'ils s'adressoient à lui directement, et non à ses ministres. « Puisque vous avez des bras pour me servir, dit il un jour à un officier timide, pourquoi manquez-vous de langue pour me demander les récompenses qui vous sont dues ? »

† LXIII. JEAN III, roi de Portugal, successeur d'Emmanuel, son père, commença de régner en 1521.

Cette année fut marquée par d'horribles tremblemens de terre, dont Lisbonne et plusieurs autres villes voisines furent très-endommagées pendant le mois de février. Ces tremblemens durèrent huit jours, et renversèrent beaucoup d'églises, de palais, et plus de quinze cents maisons dans la capitale. Trente mille personnes périrent sous les ruines. Sanctarin, Almerin, et d'autres villes, bourgs et villages s'abîmèrent, avec leurs habitans, dans la terre entr'ouverte. Le roi, la reine, les infans furent obligés de se sauver et de camper sous des tentes. Un débordement affreux des eaux du Tage inonda la moitié du Portugal, et mit le comble aux calamités de ce royaume. Jean tâcha de remédier à ces maux. Il mourut en 1557, à 55 ans. Il rendit son nom respectable par son amour pour la paix, par la protection qu'il accorda aux sciences et aux savans, et par la sagesse de sa législation. Ses vaisseaux découvrirent le Japon en 1542, et il envoya saint François Xavier dans les Indes. « Il fonda, dit Macquer, des hôpitaux pour les pauvres, un asile pour les veuves des officiers et des soldats morts en combattant les infidèles d'Afrique, et une retraite honnête pour les filles de condition. Attentif à éloigner les guerres du Portugal, il étoit toujours prêt à repousser la violence, et il embellit ses états de plusieurs monumens et édifices utiles. Il fortifia les principales villes de son royaume, fit réparer les grands chemins, construire des aqueducs; ce fut lui qui rétablit l'université de Coimbre, et qui donna un nouveau lustre à l'ordre de Christ, en réunissant à la couronne les domaines de celui d'Avis et de celui de Saint-Jacques. »

LXIV. JEAN IV, dit *le Fortuné*, fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance, naquit le 19 mars 1604. Les Espagnols s'étoient rendus maîtres du Portugal, après la mort du roi don Sébastien et du cardinal Henri, en 1580, et l'avoient gardé sous les règnes de Philippe II, Philippe III et Philippe IV. Il se forma, sous ce dernier roi, une conspiration contre l'Espagne. Les Portugais, lassés d'une domination étrangère, donnèrent la couronne à Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1640, sans le moindre tumulte : un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Un Castillan, témoin du triomphe de Bragance et des transports de Lisbonne, ne put s'empêcher de s'écrier en soupirant : « Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître? » Cet ennemi ne s'étoit prêté qu'en tremblant à la conjuration : il avoit eu besoin que son épouse, Louise de Guzman, lui inspirât toute sa fermeté et sa grandeur d'ame pour l'élever au-dessus de lui-même. « Acceptez, monsieur, acceptez, disoit-elle à son époux, la couronne qu'on vous offre : il est beau de mourir roi, quand on ne l'auroit été qu'un quart d'heure. » Il est constant que plusieurs Portugais, peu prévenus en faveur du courage et des talens de Bragance, proposèrent d'adopter chez eux le gouvernement républicain. Ce conseil fut rejeté par quelques-uns des principaux conjurés, qui déclarèrent qu'ils ne souffriroient point qu'on fît une pareille injustice à leur maître légitime. Bragance fut donc roi. Michel de Vasconcellos, ministre et secrétaire d'état d'Espagne, qui avoit long-temps abusé de son autorité, fut massacré dans sa chambre. (*Voyez* VASCONCELLOS.) Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, vice-reine, arrêtée dans le palais, vouloit haranguer les conjurés ; mais Norogna ne lui en

donna pas le temps, et la fit rentrer dans son appartement : « Craignez, madame, lui dit-il, que ce peuple ne vous perde le respect. — Hé ! que peut-on me faire, répliqua-t-elle? — Jeter votre altesse par les fenêtres, lui répondit Norogna. » Elle rentra dans sa chambre, et fut quelque temps gardée à vue, et ensuite renvoyée à Madrid. Jean IV avoit des droits légitimes à la couronne, comme petit-fils de Catherine, fille de l'infant Edouard, fils du roi Emmanuel; au lieu que Philippe II, qui s'étoit emparé du royaume, descendoit d'Isabelle, sœur d'Édouard. Les Espagnols, contre leur politique ordinaire, avoient laissé les ducs de Bragance jouir en paix de leurs grandes terres et de leurs richesses. Jean, duc de Bragance, ne leur donna aucun ombrage tant qu'il fut particulier; mais dès qu'il fut sur le trône, l'Espagne l'attaqua par des conjurations et par des armées; il échappa aux unes et aux autres, et mourut à Lisbonne le 6 novembre 1656. La France ne contribua pas peu à le maintenir sur le trône; et ce qui n'y servit pas moins, ce furent sa douceur et son affabilité. Généreux, bienfaisant, juste, il eut des vertus paisibles, et fut plus politique que guerrier. (*Voyez* Freire.)

† LXV. JEAN V, successeur de Pierre II, né en 1689, proclamé roi de Portugal l'an 1707, prit le parti des alliés dans la guerre de la succession d'Espagne; mais le sort ne favorisa pas les efforts de ses armes. Depuis la paix d'Utrecht en 1713, il ne s'occupa plus que des moyens de faire fleurir le commerce et les lettres dans son royaume. L'empereur de la Chine lui fit présent du plus bel aimant que l'on connoisse. Il soutient un poids de 176 livres, et M. Dalabella, Portugais, s'en est servi dans une longue suite d'expériences magnétiques très-curieuses, dont on peut lire le détail dans le premier volume des Mémoires de l'académie de Lisbonne, publié en 1788. Le gouvernement sage et prudent, et les vertus généreuses et patriotiques de Jean V firent le bonheur de ses sujets. Il y réunissoit cependant des idées originales, et qui dans tout autre auroient paru extravagantes. Il assistoit fréquemment à matines, chez les dominicains, ayant à la main un bâton avec lequel il frappoit sur les moines qui s'endormoient; il payoit mal la solde de ses troupes; mais en revanche, il leur avoit donné la permission de quêter; et lorsqu'il rencontroit de ses soldats couverts de haillons, il les appeloit les pauvres disgraciés. Ce monarque mourut en 1750, à l'âge de 61 ans. Joseph de Bragance, son fils, monta sur le trône après lui.

LXVI. JEAN V *et* VI, czars de Russie. *Voyez* Iwan.

† LXVII. JEAN Sans-Peur, comte de Nevers, puis duc de Bourgogne, né à Dijon en 1371, signala sa valeur à la bataille de Nicopolis en 1396, contre Bajazet, vainqueur en cette journée. Le comte de Nevers fut fait prisonnier avec plus de 600 gentilshommes, que le mahométan fit tous massacrer en sa présence, à l'exception de 15, pour lesquels il exigea 200,000 ducats de rançon. Le comte de Nevers ayant succédé, en 1404, aux états de Philippe-le-Hardi, son père, vint à la cour de France pour y exciter des troubles et s'emparer du gouvernement. Le duc d'Orléans fut indigné de ses prétentions et de ses cabales. Jean Sans-Peur, né scélérat, le fit assassiner entre les sept et huit heures du soir, le 23 novembre 1407. Le lendemain, il assista à ses funérailles, le plaignit et le pleura ; mais

voyant qu'on alloit faire des perquisitions exactes, il s'enfuit en Flandre. Revenu ensuite avec 1000 hommes, il osa faire trophée de son crime. Un cordelier, son orateur, nommé Jean Petit, soutint dans une audience, à laquelle le dauphin présidoit, que le duc d'Orléans s'étoit montré un impie et un tyran; qu'il étoit permis de tuer les tyrans; que par conséquent on n'avoit fait en le tuant qu'une action juste, et que le duc de Bourgogne, loin d'être puni, devoit être récompensé, comme l'archange saint-Michel l'avoit été d'avoir chassé Lucifer, et Phinées d'avoir tué Zambri. (*Voyez* PETIT, n° I.) Cette apologie n'empêcha pas que le duc de Bourgogne n'eût à soutenir pendant sept ans une guerre civile contre les frères et les partisans de son ennemi. Sa faction s'appeloit des *Bourguignons*, et celle d'*Orléans* étoit nommée des *Armagnacs*, du nom du comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans. Celle des deux qui dominoit faisoit tour à tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire. Jean Sans-Peur, ayant surpris Paris en 1418, y fit un massacre horrible des Armagnacs, s'empara de la personne du roi et de toute l'autorité. L'année d'après, il se réconcilia avec le dauphin, depuis Charles VII, après s'être uni avec le roi d'Angleterre contre lui et le roi Charles VI son père. Cette réconciliation simulée, et qui n'étoit inspirée que par l'intérêt, eut des suites funestes. Le dauphin ménagea une entrevue avec le duc de Bourgogne sur le pont de Montereau-Fault-Yonne. Chacun d'eux s'y rendit avec dix chevaliers. Jean Sans-Peur y fut assassiné aux yeux du dauphin le 10 septembre 1419. Ainsi, le meurtre du duc d'Orléans fut vengé par un autre meurtre encore plus odieux, s'il est vrai qu'il fût médité. Quelques historiens doutent qu'il le fût. Le lecteur peut voir ce point très bien discuté dans le troisième volume des *Essais sur Paris*. On gardoit encore à Montereau l'épée du duc Jean, suspendue dans la principale église.

LXVIII. JEAN DE FRANCE, duc de Berri, comte de Poitou, né l'an 1340, du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, sa première femme, se signala à la bataille de Poitiers, à celle de Rosebec, et en divers autres combats. Ayant eu part, pendant quelque temps, à l'administration des affaires, il essuya des revers qu'il soutint avec fermeté, se déclara, l'an 1410, pour la maison d'Orléans, contre celle de Bourgogne. Il mourut à Paris le 15 juin 1416, et fut enterré dans la sainte chapelle de Bourges, qu'il avoit fait bâtir. (*Voyez* BETHISAC.)

LXIX. JEAN V, duc de Bretagne, surnommé *le Vaillant* et *le Conquérant*, resta paisible possesseur du duché de Bretagne après la bataille d'Aurai, en 1364. Charles V entreprit de le dépouiller: mais sa noblesse le défendit. Charles VI se réconcilia avec lui, et voulut ensuite lui faire la guerre pour avoir donné retraite à Craon, assassin du connétable de Clisson; mais ce monarque tomba en démence en marchant vers la Bretagne. Jean V mourut à Nantes le premier novembre 1399. Ce prince, extrême en tout, aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, et ne revenant jamais de ses préventions, institua l'ordre militaire de l'Hermine. Ce qu'il y avoit de particulier dans cet ordre, c'est que les dames pouvoient en être. La devise étoit : A MA VIE. Deux chaînes formoient le collier, où pendoit une double couronne. Le duc vouloit marquer par la devise qu'il avoit exposé sa vie pour conserver sa dignité, et par les deux couronnes,

qu'il avoit conquis deux fois la Bretagne.

LXX. JEAN VI, duc de Bretagne, pair de France, dit *le Bon* et *le Sage*, succéda à Jean V son pere à l'âge de dix ans, et se fit tellement aimer de ses sujets, que le comte de Penthievre l'ayant fait prisonnier, toute la noblesse de Bretagne prit les armes, et lui fit rendre la liberté. Il servit bien Charles VII, roi de France, contre les Anglais, et mourut en 1442, avec la réputation d'un prince juste et charitable, mais trop facile et trop bon. Il avoit épousé Jeanne, fille de Charles VI, roi de France. Peu de temps avant sa mort, il fit supplicier le fameux Laval.

LXXI. JEAN-FRÉDERIC I *et* II, électeurs de Saxe. *Voyez* ADÉLAÏDE, n° III, *et* FRÉDÉRIC, n° XX.

LXXII. JEAN V, le dernier des princes souverains d'Armagnac, comte de Fézensac, de Rodez, etc., vicomte de Loumagne, fils de Jean IV, comte d'Armagnac, et d'Isabelle de Navarre, naquit vers l'an 1420. Son pere étant mort en 1450, il lui succéda dans la principauté d'Armagnac, et devint bientôt après éperdument amoureux d'Isabelle, la plus jeune de ses sœurs, dont la beauté étoit célebre, et eut d'elle deux enfans. Cet inceste lui attira l'excommunication du pape et l'indignation de Charles VII, roi de France. Ce roi lui députa des gens de confiance pour le ramener à son devoir et lui assurer que, s'il renonçoit à cette union illégitime, il obtiendroit son absolution. Le comte d'Armagnac promit d'y renoncer et fut absous; mais sa passion étoit trop vive. Au lieu de la vaincre, il voulut la légitimer par un mariage. Il mit dans ses intérêts deux ecclésiastiques en dignité. Antoine de Cambrai, référendaire du pape, depuis maître des requêtes et évêque d'Alet, et Jean de Voltaire, notaire apostolique, fabriquerent de fausses lettres du pape qui portoient dispense et autorisation au frere d'épouser sa sœur. En vertu de cette piece, un chapelain leur donna la bénédiction nuptiale. Le pape excommunia une seconde fois les deux prétendus époux. Le roi de France envoya de nouveau auprès d'eux, à Lectoure, où ils faisoient leur résidence, leurs propres parens pour les porter à rompre cette union scandaleuse; mais les démarches du roi de France ne firent pas plus d'effet que l'excommunication du pape, et un troisieme enfant naquit de ce mariage incestueux. Le comte d'Armagnac, au lieu d'adoucir l'esprit de Charles VII, l'irrita en faisant nommer à l'archevêché d'Auch le batard de Lescun, au préjudice de Philippe de Lévis, que ce roi protégeoit. Charles VII alors ne garda plus de ménagement; il envoya une armée de vingt-quatre mille hommes qui, vers la fin de mai 1455, mit le siége devant Lectoure. Cette ville fut prise. On saisit les biens du comte d'Armagnac, qui, avec sa sœur, s'étoit évadé et réfugié dans les états du roi d'Aragon. Il fut cité l'année suivante au parlement de Paris; il y comparut, subit interrogatoire, fut emprisonné, parvint à s'échapper; mais le parlement continua ses procédures, et, le 13 mai 1460, le comte d'Armagnac fut condamné au bannissement et tous ses biens furent confisqués au profit du roi. Dans cet état de dénuement, il s'adressa au pape, fut à Rome en mendiant son pain. Pie II lui imposa une pénitence rigoureuse, lui donna l'absolution et écrivit au roi de France pour lui demander la grace du comte pénitent. Charles VII fut inflexible; mais, après sa mort, Louis XI, qui lui succéda, rappela, en 1461, le comte et le rétablit dans tous ses

domaines, droits et prérogatives. Le comte d'Armagnac, peu sensible à ce bienfait, prit bientôt les armes contre le roi dans la guerre civile, appelée *du bien public*. Louis XI défendit à tous les nobles et autres de le suivre à la guerre. La paix étant faite, le comte jura avec serment, le 5 novembre 1465, de servir le roi envers et contre tous, même contre son propre frère, le duc de Normandie; mais ce serment fut bientôt violé. Il entretint des intelligences avec les ennemis de la France, et se lia avec le duc de Bourgogne contre le roi qui chargea, en 1469, Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, d'assiéger Lectoure et de saisir les biens du comte. Celui-ci prit la fuite, laissa ses terres sans défense, et sortit du royaume. Charles, frère et ennemi du roi, étant duc de Guienne, rétablit le comte d'Armagnac dans ses biens, accrut ses dignités et le nomma son lieutenant-général. Le comte en profita, et conquit, à main armée, ses anciennes propriétés et plusieurs autres qui ne lui avoient jamais appartenu. Cet état de prospérité ne fut pas de longue durée. Le duc de Guienne mourut, le 28 mai 1472, empoisonné, dit-on, par les ordres du roi, son frère, et par la main de l'abbé de Saint-Jean-d'Angély. Dépourvu de cet appui, le comte d'Armagnac se vit assiéger dans Lectoure par une armée de quarante mille hommes, commandée par Pierre de Bourbon et par Jean Geoffroy, cardinal et archevêque d'Albi. La famine et la foiblesse de ses troupes l'obligèrent à demander une capitulation le 15 juin 1472. Il s'engageoit à rendre la place, à céder tous ses domaines, à condition que le roi lui feroit une pension de douze mille livres. Cette capitulation fut acceptée. Pierre de Bourbon entra dans Lectoure, y mit garnison, et congédia son armée. Au mois d'octobre suivant, le comte d'Armagnac, auquel la violation des sermens ne coûtoit rien, s'étoit ménagé des intelligences dans Lectoure. Il engagea le cadet d'Albret à surprendre cette ville; elle fut prise, et Pierre de Bourbon et autres seigneurs y furent faits prisonniers. A cette nouvelle, Louis XI, irrité, convoqua toute la noblesse du Languedoc pour aller de nouveau assiéger Lectoure. Au mois de janvier 1473, l'archevêque d'Albi, qui commandoit l'armée du roi, commença le siége de cette place. Le comte d'Armagnac s'y défendit avec la plus grande valeur, et soutint pendant plus de deux mois tous les efforts de l'armée royale. L'archevêque, voyant le peu de succès du siége, fit au comte des propositions avantageuses; elles furent acceptées. La capitulation fut signée, et, pour la rendre plus solennelle et plus solide, les deux contractans, se méfiant, avec raison, l'un de l'autre, communièrent ensemble et reçurent chacun la moitié d'une même hostie consacrée. La ville fut rendue; tout annonçoit la cessation des hostilités, lorsque le lendemain, le comte d'Armagnac, étant dans sa chambre avec son épouse légitime, Jeanne de Foix, vit entrer Guillaume de Montfaucon, accompagné d'un gendarme et d'un franc archer, vêtu et armé d'une manière effrayante. Après quelques saluts et paroles amicales, Montfaucon fait signe au franc archer; celui-ci tire aussitôt son épée, en perce le comte de plusieurs coups, aux yeux de sa femme. Son corps est traîné dans la cour, le palais est au pillage, les femmes du comte échappent avec peine aux violences des soldats. Tous les habitans de Lectoure, à l'exception de quatre hommes et de trois femmes, sont massacrés; les maisons et les églises de cette ville, tout devient la proie des flammes. La comtesse fut conduite prisonnière

au château de Buzet; elle y avoua sa grossesse, et plusieurs gentilshommes vinrent quelque temps après dans sa prison, la forcerent d'avaler un breuvage qui la fit avorter et mourir. Le cadet d'Albret, qui avoit surpris Lectoure, eut la tète tranchée. Cet événement tragique combla de joie Louis XI. Ce roi récompensa le franc archer qui avoit assassiné le comte d'Armagnac, en lui donnant une tasse d'argent pleine d'écus et en le plaçant parmi ses gardes. — Quant à Isabelle, sœur de ce comte, après avoir reçu plusieurs domaines de son frère, elle se fit religieuse dans le couvent du Mont-Sion à Barcelonne; mais il paroit qu'elle épousa, dans la suite, malgré ses vœux, Gaston de Lyon, sieur de Besaudun. Charles, comte d'Armagnac, frère de Jean V, quoiqu'il ne fût pas complice de son frère, éprouva la même persécution; il fut pris, enfermé à la Bastille, où il resta quinze ans et n'en sortit qu'à la mort de Louis XI. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, leur cousin, fut pris, conduit à la Bastille, condamné à mort, et décapité en 1477. Louis XI ordonna que ses enfans fussent placés sous l'échafaud, afin que le sang de leur père rejaillit sur eux. (*Voyez* NEMOURS, n° I.) Ce récit fidèle de quelques événemens du 15[e] siècle donne une idée des mœurs des temps passés que des déclamateurs ignorans ou de mauvaise foi préconisent. *Voy.* Histoire générale du Languedoc, tome V; Histoire généalogique de France, tome III, etc., etc.

* LXXIII. JEAN DE GAUNT *ou* DE GAND, duc de Lancaster, 3[e] fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, né à Gand en 1340, mort en 1399, épousa en secondes noces Constance, fille naturelle de Pierre-le-Cruel, roi de Castille et de Léon. A la mort de ce monarque, Jean fit valoir contre Henri de Transtamare les droits qu'il avoit à la couronne par sa femme, mais ce fut sans aucun succès. Il servit glorieusement en France avec son frere le prince Noir, après la mort duquel il gouverna les affaires d'Angleterre tant que son père vécut. Lorsque Richard II monta sur le trône d'Angleterre, Jean se retira; mais les courtisans, et particulièrement des ecclésiastiques, dont il s'étoit attiré la haine en protégeant Wickliffe, le poursuivirent dans sa retraite. On lui suscita, sur de frivoles prétextes, une accusation de haute trahison, et l'on soutint qu'il avoit conçu le projet de s'emparer de la couronne; mais il triompha de ses ennemis. En 1386 sa fille unique épousa l'héritier présomptif du trône de Castille, et Jean renonça, moyennant une somme très-considérable et une forte pension, à toutes ses prétentions au trône d'Espagne. Il épousa en troisièmes noces Catherine Swinford, sœur du poëte Chaucer, son intime ami. Jean de Gand fut remarquable par sa valeur, sa prudence et sa générosité sans bornes. Ce fut son fils qui monta sur le trône d'Angleterre sous le nom de Henri IV.

LXXIV. JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois. *Voyez* DUNOIS.

† LXXV. JEAN I[er], secrétaire de l'empereur Honorius, s'empara de l'empire après la mort de ce prince, arrivée en 423. Secondé par Castin, général de la milice, il devint maître de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. Théodose-le-Jeune, à qui cette riche succession appartenoit, la céda à son cousin Valentinien III, qu'il envoya en Italie avec Placidie, mère de ce jeune prince, à la tête d'une armée nombreuse. Mais Jean ayant eu le temps de former un corps de troupes, se défendit vigoureusement, et fit même prisonnier Ar-

debure, le plus illustre des généraux romains. Il traita ce général avec bonté, et lui laissa une liberté dont celui-ci profita lâchement pour le trahir et pour détacher de son parti ses principaux officiers. Ardebure chargea ensuite secrétement Aspar son fils de venir assiéger Ravennes, où il étoit avec Jean. Le siége fut formé, et Ardebure livra Ravennes et se saisit de l'usurpateur. Placidie lui fit couper la main qui avoit porté le sceptre. On le couvrit de haillons et on le promena sur un âne, suivi de farceurs qui lui insultoient; après quoi il fut conduit à la place du Cirque, où on lui trancha la tête, à la vue d'une immense populace. Cette scène se passa vers le milieu de juillet 425. Le tyran avoit environ 45 ans.

LXXVI. JEAN, fils de Mesua, médecin arabe, qui vivoit sur la fin du 13ᵉ siècle, laissa des *ouvrages* imprimés en latin à Venise, 1402 in-fol. — Il est différent de JEAN, fils de Sérapion, autre médecin arabe qui vivoit vers 1470. Ses *Œuvres* parurent à Venise, in-fol., 1497, et ont été réimprimées en 1550.

LXXVII. JEAN-ANDRÉ. *Voyez* ANDRÉ, nᵒˢ VII et VIII.

LXXVIII. JEAN-CORVIN. *Voy.* HUNIADE.

LXXIX. JEAN D'ANANIE, *ou* D'ANAGNIE, archidiacre et professeur en droit canon à Boulogne, dont on a des *Commentaires* sur les Décrétales, in-folio, et un vol. de *Consultations*, aussi in-folio, mourut en 1455.

LXXX. JEAN D'ANTIOCHE, patriarche de cette ville en 1429, tint un conciliabule en 431, dans lequel il déposa saint Cyrille d'Alexandrie et Memnon d'Ephèse. Dans la suite, changeant d'idée et de sentiment, il se réconcilia avec saint Cyrille, anathématisa l'hérésiarque Nestorius, et mourut en 442.

LXXXI. JEAN DE BAYEUX, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen, laissa un livre des *Offices ecclésiastiques*, publié en 1679 par Le Brun des Marettes, in-8°, avec des notes et des pièces curieuses. Ce prélat se démit de son archevêché, et mourut en 1079, dans une maison de campagne, où une attaque violente de paralysie l'avoit obligé de se retirer.

LXXXII. JEAN DE BRUGES, peintre. *Voyez* BRUGES.

LXXXIII. JEAN DE CASTEL BOLOGNÈSE, célèbre graveur, travailla pour le pape Clément VII et pour l'empereur Charles-Quint. Il grava sur de petites pierres l'*Enlèvement des Sabines*; des *Bacchanales*, des *Combats sur mer* et d'*autres grands sujets*.

LXXXIV. JEAN DE CHELM, ainsi appelé parce qu'il étoit évêque de Chelm en Pologne, occupoit ce siége au commencement du 16ᵉ siècle. La sévérité de son zèle approchoit beaucoup de l'amertume. C'est pour cette raison qu'on lui attribue un traité singulier et peu commun, imprimé sous ce titre : *Onus Ecclesiæ, seu Excerpta varia ex diversis auctoribus, potissimùmque Scripturâ, de afflictione, statu perverso, et necessitate reformationis Ecclesiæ.* C'est une déclamation pleine de chaleur contre les abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise, et une espèce de satire contre les mœurs des ecclésiastiques dont il reprend la conduite scandaleuse, et dévoile les actions honteuses et criminelles : elle est recherchée par les curieux. Ce livre ayant paru en 1531 à Cologne, in-folio; et en 1620, in-4°, sous un titre un peu différent, quoique réellement le même, quelques bibliogra-

phes ont fait deux ouvrages distingués, dont ils en ont attribué un à un certain Jean, évêque de Chiemsée en Bavière, siége actuellement réuni à l'archevêché de Saltzbourg. Ce dernier Jean n'a peut-être jamais existé. Quoi qu'il en soit, les protestans donnèrent à l'*Onus Ecclesiæ* une importance que cet ouvrage ne méritoit guère.

LXXXV. JEAN DE GARLANDE. *Voy.* GARLANDE, n° III.

LXXXVI. JEAN DE HAGEN, *de Indagine*, savant chartreux, né à Hain, mort en 1475, en odeur de sainteté, avoit pris l'habit à Erford à vingt-cinq ans, et il en passa environ trente-cinq dans son ordre. Ses *Ouvrages*, en grand nombre et manuscrits, roulent sur des sujets de piété.

† LXXXVII. JEAN DE HAUTE-SELVE, moine de l'abbaye de ce nom, auteur d'un très-ancien roman, intitulé *Historia calumniæ novercalis quæ septem Sapientium dicitur*, Antuerpiæ, 1490, in-4° : le même, traduit en français, Genève, 1494, in-folio, goth., avec des figures en bois : l'un et l'autre rares. Boccace en a imité plusieurs contes, et le roman d'Erastus en a été tiré. Le poëte Hébert l'a mis en vers français vers 1220. Il se trouvoit aussi dans la bibliothèque impériale et dans celle de l'arsenal. On attribue au même moine l'*Abusé en cour*, en vers et en prose, Vienne, 1484, in-folio, rare; mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraisemblance, à René, roi de Sicile.

LXXXVIII. JEAN D'IMOLA, disciple de Balde l'Ancien, enseigna le droit avec beaucoup de réputation, et mourut le 18 février 1436. On a de lui des *Commentaires* sur les Décrétales et sur les Clémentines, in-folio, et d'autres *Ouvrages* autrefois estimés.

LXXXIX. JEAN DE JÉSUS-MARIE, carme déchaussé, né à Calaruéga, au diocèse d'Osma en Espagne, l'an 1564, passa par toutes les charges de son ordre, et mourut le 28 mai 1615, avec la réputation d'un religieux plein de mérite et de vertus. Saint François de Sales, Bellarmin, Bossuet en ont parlé avec éloge. On a de lui *Disciplina claustralis*, Cologne, 1650, 4 vol. in-folio. Ils renferment des commentaires sur l'Ecriture sainte, et un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

† XC. JEAN DE LA CONCEPTION (le père), réformateur des trinitaires déchaussés d'Espagne, né à Almodovar, dans le diocèse de Tolède, en 1561, mourut à Cordone le 14 février 1613, après avoir fondé dix-huit couvens de sa réforme.

† XCI. JEAN DE LEYDEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et dont le véritable nom étoit *Bécold*, tailleur de profession, connu par son fanatisme, s'associa avec un boulanger, et devint chef des anabaptistes. Le boulanger, appelé Jean-Matthieu ou Mattison (*voy.* MUNCER), changea son nom en celui de Moyse. Il envoya douze de ses disciples, qu'il appela ses apôtres, se vantant d'être envoyé du Père Éternel pour établir une nouvelle Jérusalem. Ces fanatiques se rendirent maîtres de Munster en 1534, et y commirent des horreurs et des cruautés incroyables. Les magistrats s'étant opposés à leur fureur, Jean-Matthieu fut tué dans une émeute. Jean de Leyde étant devenu, par sa mort, chef des anabaptistes, changea la forme du gouvernement. Il feignit une extase de trois jours, après laquelle il déclara que Dieu avoit commandé d'établir douze juges à la place de ceux qui composoient son conseil. Il nomma ceux qui lui étoient les plus attachés, et

par-là devint maître absolu du gouvernement. Il établit bientôt la polygamie, après avoir fait décider par ses prétendus prophètes qu'elle n'étoit pas défendue par la parole de Dieu. Mais le gouvernement des douze juges ne subsista pas long-temps. Bécold se fit déclarer roi au bout de deux mois par celui qui passoit pour le plus grand prophète de la secte. Il fut couronné le 24e jour de juin 1334, prit aussitôt les marques de la royauté, et fit battre monnoie. Il étoit vêtu magnifiquement, marchoit accompagné de gardes et d'officiers, et faisoit porter à son côté droit une couronne et une Bible, et à son côté gauche une épée. Ce roi, d'une nouvelle espèce, assis sur un trône au milieu de la place, y rendoit la justice à ses sujets. Il y avoit quelquefois des repas communs où le roi et la reine, aidés des officiers de la couronne, servoient eux-mêmes le peuple. Le repas étoit suivi de danses, après lesquelles le monarque anabaptiste montoit sur son trône, faisoit des prières, et terminoit les différens. C'étoit alors que les nouveaux prophètes débitoient leurs rêveries, que le peuple séduit écoutoit comme des oracles. Le 12e de juillet, Jean Bécold fit publier un édit dont voici le préambule : « Nous faisons savoir à tous ceux qui aiment la vérité et la divine justice quelle est la manière dont ils doivent combattre sous les étendards de Dieu, comme de vrais Israélites dans le nouveau temple et sous le nouveau règne. Depuis long-temps il avoit été prévu ce règne, et annoncé par les prophètes. Aujourd'hui la révélation est accomplie dans la personne de *Jean-le-Juste*, assis sur le trône de David. Que tous apprennent leurs devoirs, et observent nos lois en général et en particulier, pour la gloire de Dieu et l'amplification de son royaume. Les transgresseurs seront punis sévèrement. Ainsi soit-il. » L'édit contient ensuite vingt-sept réglemens, et finit ainsi : « Tous ces articles ont été dictés par le Seigneur même, et déclarés par Jean-le-Juste, roi du nouveau temple, ministre du Très-Haut, la vingt-sixième année de son âge, et la première de son regne. » Cet homme, qui s'intituloit *roi de Jérusalem et d'Israël*, avoit d'autres insensés à ses gages, qui annonçoient que, « comme le Seigneur avoit autrefois établi Saül sur Israël, et après lui David, quoiqu'il ne fût qu'un simple berger, de même il avoit établi Jean de Leyden son prophète, roi en Sion. » Il espéroit fonder sa puissance sur les débris de celle des potentats de l'Europe ; mais l'évêque de Munster l'ayant pris avec ses principaux disciples, il les fit mourir par de rigoureux supplices en 1536, après les avoir promenés quelque temps dans les pays circonvoisins. Jean de Leyden ayant autorisé la polygamie, usa largement de la permission qu'il avoit donnée à ses sujets. Il épousa jusqu'à dix-sept femmes, toutes dépendantes de la veuve de Jean-Matthieu, qui seule avoit le nom de reine. Il les traitoit avec le dernier despotisme. Pendant le siége de la ville de Munster, livrée à la plus cruelle famine, une de ses femmes ayant osé déplorer le sort de tant de malheureux qui mouroient de faim, tandis que le roi d'Israël avoit d'abondantes provisions, Bécold la fait mettre à genoux, lui tranche la tête, et force ses compagnons à chanter et à danser après cette exécution barbare.

XCII. JEAN DE MONTRÉAL. *Voyez* MULLER.

XCIII. JEAN DE PARIS, fameux dominicain, docteur et professeur en théologie à Paris, et célèbre prédicateur, prit la défense du roi Philippe-le-Bel, contre le

pape Boniface VIII, dans son traité *De regiâ potestate et papali.....* Ayant avancé en chaire quelques propositions qui ne parurent pas exactes sur le dogme de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, il fut déféré à Guillaume, évêque de Paris. Ce prélat lui fendit de prêcher et d'enseigner. Il en appela au pape, et alla à Rome pour s'y défendre : mais il mourut peu de temps après, en 1304. On a de lui, I. *Determinatio de modo existendi corporis Christi in Sacramento altaris*, Londres, 1686, in-8°. II. *Correctorium doctrinæ sancti Thomæ.* Ces écrits sont peu estimés.

XCIV. JEAN DE RAGUSE, né à Raguse, dominicain, devint docteur de Sorbonne, et président du concile de Bâle, fut chargé d'aller plusieurs fois à Constantinople, pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut ensuite évêque d'Argos dans la Morée, et mourut vers 1450. On a de lui, I. Un *Discours* prononcé au concile de Bâle, dans l'Histoire de ce concile. II. Les *Actes de sa légation* à Constantinople, dans les Actes du concile de Bâle. III. Une *Relation* de son voyage d'Orient, dans *Leo Allatius.*

XCV. JEAN DE RUREMONDE, l'un des héritiers du fanatisme de Jean de Leyde. *Voyez* RUREMONDE.

XCVI. JEAN DE SALISBURY ou DE SARISBERY. *V.* ce dernier mot.

XCVII. JEAN DE SPIRE, ancien imprimeur de Venise, imagina, le premier, de numéroter les pages des livres qu'il publia. L'édition de Tacite qu'il fit dans cette ville, en 1469, offrit la première cette nouveauté. Ce livre offre aussi à la fin de chaque feuille les premières réclames, qui ne furent employées en France que vers l'an 1520.

XCVIII. JEAN DE WESTPHALIE ou DE PADERBORN, premier imprimeur de la Belgique, vint s'établir à Louvain en 1473. Il avoit appris son art à Mayence. On a de lui, depuis l'époque de son établissement jusqu'en 1496, environ cent vingt éditions importantes, dont les caractères, plus romains que gothiques, sont remarquables par leur netteté. On ignore l'année de sa mort.

XCIX. JEAN (d'Udine), ville capitale du Frioul, naquit en 1494. Son goût pour la peinture se perfectionna sous le Giorgion à Venise, et à Rome sous Raphaël. Il excelloit à peindre les *animaux*, les *fruits*, les *fleurs* et les *ornemens* : c'est aussi le genre dans lequel Raphaël l'employoit. Il a très-bien réussi dans les ouvrages de stuc : c'est à lui qu'on attribue la découverte de la véritable matière que les anciens employoient pour ce travail. Jean d'Udine fut beaucoup occupé à Rome, où il mourut l'an 1564 à 70 ans, en finissant de peindre une loge pour le pape Pie IV. Ses dessins sont très-recherchés par ceux qui aiment les ornemens d'un grand goût.

C. JEAN (Jacob). *Voyez* JACOB, n° X.

CI. JEAN LE JEUNEUR, ainsi nommé à cause de ses grandes austérités, patriarche de Constantinople en 582, prit la qualité d'*Evêque œcuménique*, ou universel, contre laquelle les papes Pélage et Grégoire-le-Grand s'élevèrent avec force. Ce patriarche, homme vertueux, mais aigre, hautain et opiniâtre, mort en 595, donnoit aux pauvres tout ce qu'il avoit. Après sa mort, on ne lui trouva qu'une robe usée et un méchant lit de bois : l'empereur Maurice le prit, et y couchoit lorsqu'il vouloit faire pénitence. On trouve le *Pénitenciel*

de Jean-le-Jeûneur à la fin du traité *De Pœnitentiâ* du P. Morin.

CII. JEAN LE MILANAIS *ou* DE MEDIOLANO, composa, suivant la plus commune opinion, à la fin du 11e siècle, au nom des médecins du collége de Salerne, un *Livre de Médecine*, en 1239, en mauvais vers latins, dont il ne reste plus que 373, publiés d'abord par Arnaud-de-Villeneuve. Ce livre, tantôt intitulé *Medecina Salertina*, tantôt *Regimen sanitatis Salertinæ*, tantôt *Flos Medicinæ*, est connu aujourd'hui sous le nom d'*Ecole de Salerne*, ville qui obtint autrefois le surnom de *Urbs Hippocratica*, comme consacrée à l'étude d'Hippocrate. On trouve dans cet écrit, souvent publié, plusieurs observations fausses, parmi un plus grand nombre de vraies. Les médecins ont fait différentes remarques sur cet ouvrage. Dès qu'il parut, on le chargea de commentaires, et ceux qui se mêloient anciennement de médecine se firent un devoir de le connoître et de l'expliquer. Les médecins de Salerne le présentèrent, en 1100, à Robert, duc de Normandie, lorsqu'il passa à Salerne, en revenant de la Terre-Sainte. Les meilleures notes sur l'école de Salerne sont celles de René Moreau, Paris, 1625, in-8°. Elle a été traduite en français, en prose et en vers. Le docteur anglais Ackerman, en 1792, en a publié à Londres une nouvelle édition latine, précédée d'une Notice intéressante sur le collége de médecine anciennement établi à Salerne.

CIII. JEAN LE TEUTONIQUE, dominicain, natif de Wildeshusen dans la Westphalie, mort en 1252, fut pénitencier de Rome, puis évêque de Bosnie, et quatrième général de l'ordre de St-Dominique. On lui attribue une *Somme de Prédicateurs* et une *Somme de Confesseurs*, imprimées, la première à Reutligen, 1487, in-folio; et la seconde à Lyon, 1515, aussi in-fol.; mais le P. Echard soutient que ces deux ouvrages sont de JEAN de Fribourg, appelé aussi le Teutonique, autre dominicain, mort en 1313. L'un et l'autre eurent de la réputation dans leur siècle.

† CIV. JEAN PHILOPON, dit *le Grammairien*, d'Alexandrie, l'un des principaux chefs des Trithéites au 7e siècle, avoit obtenu par son crédit auprès d'Amrou, général du calife Omar Ier, que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie seroit sauvée du pillage; mais le barbare Omar rendit ses soins inutiles, et en fit la proie des flammes. Philopon étoit un auteur très-fécond. Photius dit que son style est élégant et pur, mais que sa doctrine est impie. Il rejetoit la résurrection des corps. On a de lui, I. Un *Traité de la création du monde*, publié à Vienne par le père Cordier, 1630, in-4°. II. Plusieurs autres *Ecrits*, grecs et latins, sur Aristote, recueillis à Venise, 1536, in-folio, en 15 tomes.

* CV. JEAN, surnommé *Malala*, d'Antioche, écrivit au commencement du 10e siècle une *Chronique* depuis le commencement du monde jusqu'au temps de Justinien. Elle a été imprimée à Oxford en latin et en grec, l'an 1691, in-8°, avec des notes par Edmond Chilmead.

* CVI. JEAN DE PARME, élu général de l'ordre de Saint-François en 1247, fortement attaché aux sentimens des spirituels, rappela ceux-ci de leur exil, remit l'ordre dans son état primitif, et n'en fut pas moins accusé d'hérésie au tribunal d'Alexandre IV, qui l'obligea à se démettre de son poste. On lui attribue l'ouvrage intitulé *Introduction à l'Evangile éternel*.

* CVII. JEAN, abbé de Péterborough, écrivit sous le règne d'Edouard III un poëme héroïque intitulé *Bellum Navarrense* (1366) *de Petro rege Arragoniæ et Eduardo principe*, composé, dit-on, de 560 vers, et conservé en manuscrit dans la bibliotheque bodléienne.

* CVIII. JEAN (prêtre) *ou* PRÊTRE-JEAN, de son vrai nom s'appeloit *Ungeam.* C'étoit un prêtre nestorien qui, à la mort de Koirem-Cham ou de Kenchan, le plus puissant monarque que l'on connût dans les régions orientales de l'Asie, s'empara de son royaume avec tant de valeur et de succès, que les habitans le reconnurent pour leur souverain vers la fin du 11ᵉ siècle. Les Grecs et les Latins conçurent la plus haute idée de la grandeur et de la magnificence de ce prêtre-roi, sur les lettres qu'il écrivit à Frédéric I, empereur des Romains, et à Emmanuel, empereur des Grecs. Ces lettres étoient pleines de jactance et d'exagération. Les nestoriens, de leur côté, appuyoient les fanfaronnades de ce conquérant d'un nouveau genre. D'autres savans ont placé l'empire du Prêtre-Jean, non point dans la Tartarie asiatique limitrophe au Cathay, mais dans le pays des Abyssins. Quoi qu'il en soit, ce prêtre n'étoit pas sans mérite; il avoit de l'étendue dans les idées et des connoissances. Il eut pour successeur son fils, ou, selon d'autres, un frère nommé David, que l'on continua d'appeler du même nom de PRÊTRE-JEAN, et qui fut privé à la fois de la vie et de ses états par Gengis-kan, en 1187, selon les uns, en 1202, selon d'autres.

* CIX. JEAN D'AUBUSSON, troubadour du 13ᵉ siècle, ne nous est connu que par une pièce curieuse et originale, dont le sujet est l'expédition de l'empereur Frédéric II contre la ligue de Lombardie. Dans un *Dialogue* avec Nicolet, le poëte dépeint ses sentimens sous les images allégoriques d'un songe.

* CX. JEAN, surnommé *le Sophiste*, le chef de la secte des nominalistes, dans le 11ᵉ siècle. Du Boulay, Hist. acad., Paris, tom. I, pag. 443 et 612, conjecture que ce Jean-le-Sophiste est le même que JEAN de Chartres, surnommé *le Sourd*, premier médecin de Henri I, roi de France, et qui acquit une grande célébrité par son esprit et son érudition. Mabillon, dans ses Ann. Bened., tom. V, liv. 67 et 78, p. 261, croit que Jean-le-Sophiste est le même qui fit connoître à Anselme l'erreur de Roscelin sur la Trinité.

* CXI. JEAN, surnommé *Pediasimos*, à cause de son égalité d'ame, et *Galenos* pour la sérénité de son esprit, diacre et gardien des archives (chartophilax) de la première Justiniane et de toute la Bulgarie dans le 14ᵉ siècle, a composé des *Scolies* sur Hésiode et sur le Syrinx de Théocrite. Sa *Géométrie*, son *Abrégé* d'un ouvrage du mathématicien Héron, son *Allégorie anagogique* sur les quatre premiers vers du 4ᵉ livre de l'Iliade, sa courte *Dissertation* sur trois espèces d'allégories des Fables poétiques, ses *Mémoires de physique, de morale et de théologie* existent manuscrits à la bibliothèque impériale de Vienne. Ses *Scolies* sur Eléomèdes, encore inédites, se trouvent dans plusieurs bibliothèques, ainsi qu'un livre sur les noces. Enfin, nous avons un écrit de Jean Pediasimos sur la duplication du cube, et un autre sur le 1ᵉʳ livre des Analytiques d'Aristote. Luc Holstenius transcrivit à Paris, sur un manuscrit de la biblioth. aujourd'hui impériale, des vers ïambes de cet auteur, sur la bonne et la méchante femme; il les publia avec d'autres anciens ouvrages, à Rome,

en 1638, in-12. Thomas Gale les réimprima dans la 1ere édition de ses *Opuscula mythologica*, et J. A. Fabricius les a insérés dans le 13e vol. de la Biblioth. gr. On en peut lire une traduction en vers français par M. Fortia.

* CXII. JEAN DE FLORENCE, a composé dans le 14e siècle, sous le nom de Pecorone, un recueil de *Nouvelles*, imprimé à Milan en 1558, et réimprimé plusieurs fois.

* CXIII. JEAN DE NOVARRE, ecclésiastique, voulant déterminer l'époque précise où l'on doit célébrer la fête de pâques, s'occupa un des premiers de la rectification du calendrier, et proposa à Jules II un ouvrage sur cette matière.

* CXIV. JEAN DELLE CORNIVOLE *ou* DES CORNALINES, ainsi nommé, parce qu'il excelloit dans l'art de graver sur ces pierres, vivoit à Florence dans le 15e siecle. Laurent de Médicis, protecteur des arts, le fit instruire, et l'élève surpassa bientot ses maîtres. On le regarde en Italie comme le restaurateur de la gravure en pierres fines. Entre une infinité d'ouvrages de cet artiste, on admira particulièrement le *Portrait du celèbre Savonarole*, gravé sur une grande cornaline.

* CXV. JEAN IV, surnommé *le Philosophe*, patriarche d'Arménie, né vers le milieu du 7e siècle, étoit d'un physique agréable, doué d'un esprit vif, et d'une éloquence naturelle. Ses parens, voyant en lui de grandes dispositions pour les sciences, le destinèrent à l'état ecclésiastique, et le confièrent de bonne heure aux soins d'un habile maître nommé Théodore Kertenavor; après avoir étudié avec succès les sciences sacrées et profanes, Jean IV devint un prodige de mémoire et un des premiers savans de son siècle. L'histoire, l'antiquité, la philosophie et la théologie lui étoient également familières; il les professa pendant long-temps et forma un grand nombre d'élèves. Vers l'an 718, élu grand-patriarche d'Arménie, il convoqua de suite un concile national, afin de réformer certains abus, et y prononça un discours plein d'érudition et de philosophie. En 727, Jean IV alla à Damas auprès du calife Omar; mais avant d'entrer dans l'appartement du successeur de Mahomet, ce patriarche se mit en habit pontifical, se parfuma, et fit arranger sa barbe d'après la mode pratiquée alors parmi les grands; cette mode étoit de boucler la barbe en plusieurs nattes, les disposer en rangée, et les tenir l'une à l'autre par des fils en or garnis de perles. Le calife, étonné de toutes ces parures, demanda au patriarche s'il étoit permis à un vicaire du Messie tant d'ajustement et d'éclat; Jean IV lui répondit, qu'étant privé du don des miracles qu'avoient les anciens, il étoit obligé d'avoir recours aux éclats pour en imposer au peuple, et par-là le faire obéir aux lois du Messie. Pour prouver au calife que tous ces ornemens n'étoient point par vanité et par mollesse de son corps, il se découvrit sur la poitrine et fit voir des habits de grosse laine qu'il portoit en dessous. Omar se jeta alors au cou du patriarche; il l'embrassa avec effusion de cœur, et lui accorda les priviléges qu'il demandoit en faveur des Arméniens. Jean IV, au retour de ce voyage, mourut après 11 ans de patriarcat. On a de lui, I. Un *Traité contre les policiens et les adorateurs du soleil*. II. Un *Traité contre la secte des visibilaires*. La bibliothèque impériale des manuscrits possède un exemplaire de cet ouvrage. III. Un *Livre de canons*. IV. Un grand nombre d'*Homélies*. Dans tous ces ouvrages remplis d'é-

rudition et de maximes de morale, l'auteur parle toujours avec éloquence, sagesse et dignité.

* CXVI. JEAN VI, patriarche d'Arménie, florissoit vers la fin du 9e siècle; après avoir étudié avec succès les sciences sacrées et profanes, il devint l'intendant de la maison patriarcale; et au commencement de l'année 897 il fut élu grand-catholicos de ce pays, et gouverna l'église arménienne avec une sagesse admirable, au milieu des vicissitudes et des guerres intestines qui affligeoient alors cette contrée. Jean VI, au bout de 27 ans de patriarcat, mourut dans un âge fort avancé, et laissa les deux ouvrages suivans: I. Une *Histoire d'Arménie, depuis le déluge jusqu'à l'an* 920 *de J. C.* La bibliothèque impériale en possède un exemplaire in-4°, n° 91. Cet ouvrage est regardé chez les Arméniens comme un chef-d'œuvre d'éloquence, et peut servir de modèle pour écrire une histoire avec art et avec méthode. II. *Histoire chronologique des patriarches d'Arménie, depuis leur origine jusqu'à son temps.* Cette dernière production se trouve aussi parmi les manuscrits arméniens de la bibliothèque impériale.

*CXVII. JEAN-MAMIGONIAN, savant évêque arménien, florissoit dans le 7e siècle. Issu d'une famille illustre et puissante, Jean reçut une éducation très-soignée, et à l'âge de 33 ans il fut sacré évêque de la province de Daron, et mourut vers l'an 687. On a de lui, I. Une *Histoire de la province de Daron, depuis le commencement du 4e siècle jusqu'à l'an* 640, imprimée à Constantinople en 1716, avec les œuvres de Clag. II. Un *Recueil d'homélies en l'honneur des saints.* On a de lui aussi une *Lettre écrite à Vachagan, roi d'Albanie*, et la bibliothèque impériale en possède un exemplaire dans le n° 44 des manuscrits arméniens.

* CXVIII. JEAN, médecin arménien, florissoit vers la fin du 9e siècle: il possédoit à fond les langues arménienne, grecque, arabe, persane et syriaque. Il laissa en mourant plusieurs ouvrages sur son art et sur l'histoire. I. Un *Traité anatomique divisé en trois livres.* II. *Traduction* des Œuvres de Galien, en arménien. III. Un *Traité sur les fièvres.* IV. *Traduction* de la Vie de saint Denys l'aréopagiste et de plusieurs autres. Le manuscrit arménien de la bibliothèque impériale, n° 3, fait mention de cet auteur, et de ses ouvrages qui sont manuscrits.

* CXIX. JEAN *ou* HENNÉ, docteur arménien, natif de Jérusalem, occupoit la place de vicaire général auprès du patriarche des Arméniens, dans cette ville, et vivoit vers le commencement du 18e siècle; il écrivit par ordre de ce prélat une *Histoire détaillée de Jérusalem, et d'autres lieux de la Terre-Sainte*: elle a été imprimée à Constantinople, en un volume in-8°.

CXX. JEAN, etc. *Voyez* BROGNI; EUDÆMON; MAÎTRE-JEAN; MANOZZI; GISCALA; NÉPOMUCÈNE.

CXXI. JEAN-SCOT. *V.* SCOT.

* JEANES (Henri), théologien anglais, né en 1611 à Albersay, au comté de Sommerset, mort en 1662, élève de Hart-hall, à Oxford, fut ensuite recteur de Beer-crocomb et de Capland, au comté de Sommerset. Ce docteur se rangea du côté des presbytériens, et obtint la cure de Chedzoy, qui avoit été ôtée au docteur Gautier Raleigh. Jeanes a laissé un très-grand nombre d'ouvrages singuliers. I. *Traité de l'abstinence du mal*, in-8°. II. *Le défaut de gou-*

vernement dans l'Eglise n'est pas une excuse pour ceux qui s'éloignent de l'Eucharistie, in-8°. III. *Traité de l'indifférence des actions humaines*. in-4°. IV. *De la pureté originelle, et de la concupiscence*, in-4°. Différens *Traités polémiques* contre le docteur Hammond, Jérémie Taylor, et Jean Goodwin.

† I. JEANNE, épouse de Chusa, intendant d'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, étoit une des femmes qui suivoient Jésus-Christ dans ses voyages, et qui l'aidoient de leurs biens. Chez les juifs, les femmes fournissoient la table et les vêtemens à ceux qu'ils regardoient comme leurs maîtres dans la religion et la piété. Jeanne suivit J. C. au Calvaire. Elle assista aussi à sa sépulture, et fut une de celles qui allèrent au tombeau porter des aromates, et à qui, suivant l'Ecriture, Notre-Seigneur apparut comme elles en revenoient.

† II. JEANNE, reine de France et de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, fille unique et héritière de Henri I[er], roi de Navarre, comte de Champagne, étoit une princesse aussi spirituelle que courageuse. Le comte de Bar étant venu fondre en Champagne l'an 1297, elle y courut à la tête d'une petite armée; ce qui épouvanta tellement le comte, qu'il se rendit sans coup férir. Il ne sortit de prison qu'à des conditions très-dures, entre autres, de rendre à la reine, en qualité de comtesse de Champagne, hommage pour le comté de Bar qu'il croyoit indépendant. Jeanne aimoit l'éclat extérieur de la royauté, et poussoit le penchant à la magnificence jusqu'à la jalousie. Ayant accompagné, en 1299, Philippe-le-Bel à Bruges, elle vit avec chagrin que les bourgeoises de cette ville, la plupart femmes de marchands, se montroient devant elle avec une parure aussi brillante que la sienne: « On ne voit, dit-elle, que des reines à Bruges. Je croyois qu'il n'y avoit que moi qui dût représenter cet état. » Pour punir la ville et les bourgeois de leur faste, elle engagea le roi son mari à les maltraiter, et il eut la foiblesse de se prêter à la petitesse de sa femme. Elle mourut à Vincennes le 2 avril 1305, à 33 ans. On accusa Guichard, évêque de Troyes, de l'avoir fait périr par un maléfice. Son innocence fut reconnue. Il n'y eut pas moins d'injustice dans les bruits désavantageux qu'on répandit sur la conduite de la reine de Navarre. On l'accusa d'entretenir des liaisons galantes. Ces accusations, répétées par quelques auteurs modernes, ont été réfutées par des écrivains voisins des temps de Jeanne. Elle avoit fondé, quelque temps avant sa mort, le collége de Navarre, et cet acte de bienfaisance accrédita les bruits semés par la malignité. On prétendit qu'elle faisoit servir les écoliers de cette maison à ses plaisirs.

III. JEANNE D'ARAGON. *Voyez* ARAGON, n° I.

IV. JEANNE DE BOURGOGNE, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, et femme de Philippe-le-Long, morte à Roye en Picardie le 22 janvier 1325, après avoir fondé à Paris le collége de Bourgogne, où est actuellement l'école de chirurgie. Jeanne fut accusée d'adultère en 1313, et condamnée à finir ses jours en prison, dans le château de Dourdan; mais son époux la reprit un an après, persuadé de son innocence, ou feignant de l'être. Un écrivain moderne, dit du Radier, paroit accuser cette princesse des désordres qu'on avoit imputés à Jeanne de

Navarre.[1] (*Voyez* l'article précédent.) « Jeanne de Bourgogne, dit-il, demeura à l'hôtel de Nesle après la mort de Philippe-le-Long. Cet hôtel est indiqué par-tout comme le théâtre des scènes de libertinage dont il s'agit. La princesse, jeune à la mort de Philippe, fut près de huit ans veuve. » Mais on peut être veuve et femme honnête. Les autres historiens ne l'accusant point, il est prudent de ne pas condamner sa mémoire; ou du moins, si l'on ne veut pas l'absoudre, il ne faut pas lui attribuer toutes les infamies dont l'historien cité par du Radier voudroit la charger. Quoi qu'il en soit, Jeanne eut de Philippe-le-Long un prince et quatre princesses. — Il ne faut pas la confondre avec JEANNE de Bourgogne, première femme de Philippe VI, morte à Paris en 1348, à 55 ans.

† V. JEANNE DE FRANCE (la bienheureuse), institutrice de l'ordre de l'Annonciade, fille du roi Louis XI, née en 1464, étoit petite, contrefaite, et un peu bossue. Louis XI força Louis, duc d'Orléans, son cousin, connu depuis sous le nom de Louis XII, à l'épouser en 1476. Le jeune prince étoit aussi aimable que son épouse l'étoit peu. Pendant la vie de Louis XI, le duc d'Orléans n'osa déclarer trop ouvertement son aversion. Il étoit obligé de vivre avec elle en époux, et de donner à la crainte ce que l'amour n'auroit pas obtenu de lui. Cependant il ne put s'empêcher un jour de laisser transpirer son mécontentement. Parlant de Jeanne au roi lui-même, il fit de son mérite et de sa beauté un éloge si ironique, que Louis XI, pour lui imposer silence, répondit malignement qu'il en disoit beaucoup, mais qu'il ne disoit pas tout encore. « Vous oubliez, ajouta le roi, de dire que la princesse est vertueuse et sage, et qu'elle est fille d'une mère dont la sagesse n'a jamais été soupçonnée. » La réponse étoit un reproche que le roi faisoit à son gendre, dont la mère, Marie de Clèves, avoit contracté, depuis la mort de son mari, un mariage secret avec Rabondanges, son maître-d'hôtel. Ce mariage avoit déshonoré la duchesse d'Orléans, et supposoit des liaisons fort équivoques pendant la vie de Charles, duc d'Orléans, son époux. Après la mort de Louis XI, le duc son gendre garda moins de mesure avec Jeanne; il n'osa néanmoins s'en séparer, par respect pour le roi Charles VIII, son beau-frère, et dans la crainte de trouver de sa part, et de celle de madame de Beaujeu et du duc de Bourbon, des obstacles qu'il n'eût pu vaincre. Mais il ne se contraignit plus dès qu'il fut sur le trône. Il fit dissoudre son mariage en 1498 par le pape Alexandre VI. Jeanne souffrit cette mortification sans se plaindre. Lorsqu'on l'interrogea sur les moyens de cassation, elle répondit « qu'elle ignoroit la parenté spirituelle qu'on mettoit en avant; qu'elle n'avoit aperçu aucune violence, et qu'elle respectoit assez la mémoire du roi son père, pour penser qu'il n'avoit employé que des voies légitimes; et que, quant au défaut de consommation, l'honnêteté ne lui permettoit pas de s'expliquer nettement; mais que sa conscience l'empêchoit d'en demeurer d'accord. » Elle se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciation* ou de l'*Annonciade*. L'habit en étoit singulier : le voile noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise et la ceinture de corde. Il y en avoit plusieurs monastères en France et dans les Pays-Bas. Le pape Alexandre VI en 1501, et Léon X en 1517, confirmèrent cet institut. Jeanne de France fonda aussi un collége dans l'université de Bour-

ges, et mourut dans cette ville le 4 février 1504, à 40 ans. « Il seroit difficile, dit le P. Berthier, d'imaginer une princesse plus illustre, plus malheureuse et plus sainte. Elle étoit née dans une cour pleine d'intrigues, la simplicité, la candeur firent son caractère. Sa vertu se soutint au milieu des viles passions qui s'agitoient en tout sens autour d'elle. Elle se trouva promise dès l'enfance au premier prince de la maison royale; et toutes ses inclinations la portoient à la retraite, à la fuite des honneurs. Elle fut liée à un époux qui ne l'aima jamais; néanmoins ce prince ayant été emprisonné comme rebelle, sa vertueuse épouse imagina toutes sortes de moyens pour procurer sa délivrance, qu'elle obtint enfin par ses larmes et ses prières. (*Voy.* LOUIS XII.) Elle monta ensuite sur le trône avec ce même prince qui lui avoit tant d'obligations; et ce fut pour être répudiée avec un éclat dont il n'est guère d'autre exemple dans l'histoire. » Quelques jours avant sa mort, elle avoit donné à son confesseur un écrit qu'elle intitula *Testament*. Elle lui conseille d'éviter les emplois à la cour, les intrigues d'affaires séculières, l'ambition des prélatures. Le pape Benoît XIV l'a béatifiée en 1743. Le père d'Attichi publia sa Vie en 1625, in-12, fort malécrite. Il s'étend trop sur des choses peu importantes, et en omet de très-essentielles.

† VI. JEANNE Iere, reine de Jérusalem, de Naples et de Sicile, fille de Charles de Sicile, née vers l'an 1326, n'avoit que dix-neuf ans lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle étoit mariée alors à André de Hongrie. La haine qu'elle avoit pour son époux étoit extrême. Ce prince ayant été assassiné, elle fut violemment soupçonnée d'être complice de ce meurtre. Jeanne épousa Louis de Tarente, qui en étoit en partie l'auteur. Cependant Louis de Hongrie, frere d'André, s'avançoit pour venger la mort de son frère sur Jeanne, qui avoit été jugée innocente dans un consistoire tenu à Avignon, auquel cette princesse avoit assisté. Le roi de Hongrie appela de ce jugement trois ans après; le procès fut revu dans le même tribunal. Il falloit sauver une reine chargée de soupçons et ménager un roi extrêmement prévenu. Voici le tempérament qu'on imagina. On suggéra à la reine de déclarer que l'antipathie pour son mari étoit l'effet de quelque maléfice, auquel la foiblesse de son sexe n'avoit pu résister. Elle le prouva par témoins; elle fut donc déclarée innocente de tous les effets qu'il avoit pu produire, parce que tout s'étoit passé malgré elle et contre sa volonté; le roi de Hongrie ne répondit à la lettre que Jeanne lui écrivit pour se justifier que ces mots: « Jeanne, votre vie déréglée, l'autorité retenue par vous, la vengeance négligée, un mariage précipité, et vos excuses, prouvent que vous êtes coupable. » Ce prince s'avançoit toujours, et Jeanne fut obligée de fuir avec son nouvel époux en Provence, dont elle étoit comtesse. Ce fut alors qu'elle vendit au pape Clément VI Avignon et son territoire pour 80,000 florins d'or. De retour à Naples, elle perdit son second mari, et donna bientôt la main à un troisième, Jacques, infant de Majorque, mort peu de temps après. Enfin, à l'âge de 46 ans, elle se maria pour la quatrième fois à un cadet de la maison de Brunswick, nommé Othon. C'étoit choisir plutôt un mari qui pût lui plaire qu'un prince qui pût la défendre. Comme elle n'avoit point d'enfans, elle adopta son parent Charles de Duras, qu'elle avoit élevé avec beaucoup de soin, lui avoit fait épouser

sa nièce, et le regardoit comme son fils. Cependant ce prince ingrat, soulevé par le roi de Hongrie, se révolta contre Jeanne. La reine de Naples, à la sollicitation de Clément VII qui tenoit le pontificat à Avignon, dans le temps qu'Urbain VIII le tenoit à Rome, transféra son adoption à Louis de France, duc d'Anjou, fils du roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras, furieux, se rendit maître de Naples et de Jeanne, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. Ce monstre fit enfermer sa bienfaitrice au château de Muro dans la Basilicate, où elle fut étouffée entre deux matelas. Cette princesse, regrettée par les savans et les gens de lettres, dont sa cour étoit leur asile, joignoit aux charmes de la figure ceux de l'esprit, et presque toutes les qualités du cœur. La postérité, toujours juste quand elle est éclairée, la plaignit, dit Voltaire, parce que le meurtre de son premier mari fut plutôt l'effet de sa foiblesse que de sa méchanceté; parce qu'elle n'avoit que 19 ans quand elle consentit à ce crime; et que depuis ce temps, on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté, ni injustice. (*Voyez* son Histoire par l'abbé Mignot, 1764, in-12, qui en fait un portrait un peu flatté.) Le sujet de Jeanne est un des plus dramatiques que l'histoire fournisse. La Harpe en a fait une tragédie bien conduite, mais froide, et foible d'intérêt et de coloris. Il a défiguré l'histoire, en faisant faire à la reine l'aveu du meurtre d'André de Hongrie devant les états assemblés, et se punissant elle-même en se donnant la mort. Il eût produit plus d'effet peut-être, s'il eût suivi la vérité historique.

† VII. JEANNE II, reine de Naples, sœur et héritière de Ladislas, née en 1371. Cette princesse sans mœurs, livrée d'abord à un favori, excita des murmures et un mécontentement général. Jacques de Bourbon, comte de la Marche, vint l'épouser en 1415, et fut reconnu roi. Il fit exécuter le favori et enfermer la reine. Peut-être auroit-il régné tranquillement, s'il avoit ménagé l'esprit inquiet des Napolitains; mais les ayant irrités en prodiguant les charges aux Français, il se forma des cabales contre lui. Jeanne ne recouvra son autorité que pour en abuser de nouveau, et Jacques, qui l'avoit fait enfermer, fut enfermé à son tour. Les Français furent chassés, tandis qu'un nouveau favori s'emparoit de la reine et du royaume. Le pape Martin V obtint la liberté du roi, comme il avoit obtenu la restitution des places conquises par Ladislas sur le saint-siége. Jacques, las de lutter contre la fortune, vint se faire cordelier à Besançon, où il termina ses jours ... Jacques Sforce, connétable de Naples, indigné de la faveur de Caraccioli (*voy.* CARAZZOLE), amant et ministre de Jeanne, excita Louis III d'Anjou à venir s'emparer d'un royaume où ses pères n'avoient eu que le titre de rois. Jeanne avoit besoin d'un défenseur contre ce prince; elle adopta, en 1420, Alfonse V, roi d'Aragon et de Sicile. Les deux compétiteurs arrivent et se font la guerre. Le monarque aragonais, s'apercevant que la reine changeoit de sentiment à son égard, fait empoisonner son favori, et se rend odieux à Jeanne. Sforce saisit cette occasion d'attaquer Alfonse, qu'il vainquit; et après s'être réconcilié avec Caraccioli, il engagea la reine à adopter Louis d'Anjou. Alfonse fut contraint de se retirer. René d'Anjou, adopté après la mort de Louis son frère, jouit en France de titres pompeux, mais sans réalité. Jeanne, qui régnoit depuis 1414 d'une manière

si bizarre, mourut en 1435. Elle s'étoit occupée du soin de faire fleurir les sciences et la justice, avoit réformé les coutumes, fondé l'université de droit et de médecine de Naples, et l'hôpital de l'Annonciade, réprimé l'usure excessive des juifs, et les avoit contraints à porter un *T* sur leur vêtement, pour les distinguer de ses autres sujets. La première maison d'Anjou s'éteignit dans sa personne. Après sa mort, les deux prétendans à la couronne se la disputèrent. Leur guerre finit en 1442, par la conquête de Naples, que le roi d'Aragon emporta d'assaut, et où il se fit reconnoitre souverain. René retourna en France, où il se consola, dans le sein de la littérature et des arts, de la perte d'une couronne.

VIII. JEANNE DE BOHÊME. *Voy.* NÉPOMUCÈNE.

† IX. JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, mère de Henri IV, naquit en 1531. Fille de Henri II d'Albret, roi de Navarre, prince foible, elle eut encore un plus foible époux. Elle fut mariée à Moulins, le 20 octobre 1548, à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, prince indolent, inquiet, toujours flottant entre les différens partis qui agitoient alors la France. Jeanne d'Albret, d'un caractère tout opposé, pleine de courage et de résolution, redoutée de la cour de France, chérie des protestans, estimée des deux partis, avoit toutes les qualités qui font les grands politiques; ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue et de la cabale. « Elle n'avoit, dit d'Aubigné, de femme que le sexe, l'ame entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, et le cœur invincible aux grandes adversités. » Une chose remarquable, c'est qu'elle se fit protestante dans le même temps que son époux devint catholique, et fut aussi constamment attachée à la nouvelle religion, qu'Antoine étoit chancelant dans la sienne. Jeanne embrassa le parti des huguenots par haine contre le pape, qui avoit enlevé à son père le royaume de Navarre par une bulle appuyée des armes de l'Espagne. Le pape Pie IV donna aussi une bulle en 1562, personnellement contre cette princesse; mais Charles IX la supprima si bien, qu'on ne la trouve point aujourd'hui dans le recueil des constitutions de ce pape. Elle se distingua dans ce parti par une fermeté à toute épreuve, et dans l'Europe par son goût pour les lettres. Elle mourut deux mois avant l'horrible exécution de la Saint-Barthélemi, le 9 juin 1572, après cinq jours d'une fièvre maligne. Quoique sa mort eût été naturelle, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage donnoit à la cour, enfin sa maladie, qui se déclara au moment où elle venoit d'acheter des gants et des collets parfumés, tout cela fit croire fort mal à propos qu'elle étoit morte empoisonnée. On trouve des *Vers* de sa composition parmi les œuvres de Joachim du Bellay, et du Verdier assure qu'elle en avoit fait beaucoup d'autres qui n'ont point été imprimés. Le P. Garasse parle de ses *Contes*, dans sa Doctrine curieuse; mais il est aisé de voir, comme l'a observé La Monnoie, qu'il s'est trompé, et que, prenant la fille pour la mère, il a attribué à la reine Jeanne les Contes de la reine Marguerite. (*Voyez* HENRI IV; MONTGOMMERY, *et* MOULIN, n° II, au commencement.) On a prétendu que Jeanne d'Albret, après la mort d'Antoine de Navarre, épousa un gentilhomme, nommé Goyon, et qu'elle en eut un fils qui fut ministre protestant à Bordeaux. C'est un fait rapporté par plusieurs historiens

calvinistes; nous ignorons sur quoi ils l'appuyent.

† X. JEANNE, fille de Louis de Flandre, comte de Nevers, épousa Jean VI de Montfort, duc de Bretagne, mort en 1345. C'étoit une femme au-dessus de son sexe. Il n'y avoit point d'homme qui fût plus ferme à cheval, et qui frappat dans l'occasion de plus furieux coups que cette amazone. On raconte d'elle deux actions intrépides. Hennebond, place assiégée par les Français, alloit être prise d'assaut, si cette femme forte, sautant par une poterne, à la tête de trois cents gendarmes, ne se fût jetée à l'improviste sur un quartier des assiégeans; ce qui les obligea de quitter la brèche sur laquelle ils étoient déjà. Poursuivie à son tour, elle s'enfuit par des défilés, marchant l'épée à la main, à la tête de sa petite troupe, afin d'être la première à repousser les ennemis, quand ils viendroient l'attaquer. Un si grand exploit ne lui coûta que deux hommes. Quinze jours après, n'ayant que cinq cents chevaux, elle força une seconde fois les lignes des Français, et entra comme en triomphe dans Hennebond, qui tenoit encore. La ville, rassurée par le retour de cette héroïne, reprit de nouvelles forces, et continua de se défendre avec tant de vigueur, que les Anglais eurent le temps de la secourir.

XI. JEANNE D'ESPAGNE, que les historiens espagnols appellent *la Folle*, fille de Ferdinand et d'Isabelle, rois d'Espagne, fut mariée, en 1496, à Philippe, archiduc d'Autriche, dont elle eut l'empereur Charles-Quint. Son époux étant mort en 1506, d'un verre d'eau empoisonnée qu'il but en jouant à la paume, le cerveau de Jeanne, déjà très-foible, se dérangea entièrement, et l'on fut obligé de la tenir presque toujours enfermée. Quelque soin qu'on prît de cacher sa maladie, il sembloit qu'elle s'appliquât à la faire éclater. Le jour de la Toussaint, elle voulut aller à la chartreuse de Miraflorès, où étoit le corps de son époux en dépôt. Après y avoir fait ses dévotions, il lui prit envie de faire ouvrir son tombeau, pour avoir la triste consolation de le voir. On lui remontra là-dessus tout ce qui étoit capable de l'en détourner; mais bien loin d'y avoir égard, elle s'emporta, et commanda avec menaces qu'on lui obéît. On ouvrit donc le tombeau, et on en tira le cercueil. Le nonce du pape, les ambassadeurs de l'empereur et du roi catholique, et quelques évêques y furent appelés, et, quoique le corps n'eût presque plus la figure d'homme, la reine le regarda, le toucha plusieurs fois, sans répandre une seule larme: après quoi on referma le cercueil, qu'elle fit couvrir d'une étoffe d'or et de soie. Pierre d'Angleria, qui étoit alors à la cour d'Espagne, dit qu'un chartreux de Miraflorès lui avoit fait espérer que son mari ressusciteroit, comme il avoit vu d'un autre roi qui avoit eu ce privilége quinze ans après sa mort. La bonne reine le crut; mais elle attendit vainement ce miracle. Elle mourut dans sa démence en 1555, à 73 ans.

†XII. JEANNE D'ARC *ou* DU LYS, appelée ordinairement *la Pucelle d'Orléans*, née vers l'an 1412 à Domremy, près de Vaucouleurs en Lorraine, d'un paysan appelé Jacques d'Arc, étoit encore à la fleur de l'âge quand elle s'imagina voir saint Michel, qui lui ordonnoit d'aller faire lever le siége d'Orléans, de faire sacrer ensuite à Reims le roi Charles VII. Ses visions engagèrent ses parens à la présenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs. Ce gentilhomme se moqua d'abord de la Pucelle, et l'envoya ensuite au

roi, après avoir cru reconnoître en elle quelque chose d'extraordinaire. « Le roi, dit l'abbé de Choisy, étoit alors à Chinon, assez embarrassé de ce qu'il avoit à faire, et désespérant, pour ainsi dire, de pouvoir secourir Orléans. Il avoit été averti de l'arrivée de la Pucelle. Il la fit entrer dans sa chambre, qui étoit toute pleine de jeunes seigneurs, dont la plupart avoient de plus beaux habits que lui. Elle s'adressa d'abord au roi, et le salua avec un air modeste et respectueux; il vouloit la tromper, et lui dit : « Ce n'est pas moi; voilà le roi », en lui montrant un de ses courtisans: mais elle l'assura qu'elle le connoissoit bien, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, et lui parla avec tant d'esprit, de hardiesse et de grace, que toute la cour crut voir en elle quelque chose de divin. Elle promit hautement de secourir Orléans, et de faire sacrer le roi à Reims ; et pour s'attirer une entière croyance, elle lui dit, en présence de son confesseur, du duc d'Alençon, et de Christophe de Harcourt, des choses secrètes qu'il n'avoit jamais confiées à personne : « Vous souvient-il, sire, lui dit-elle, que le jour de la Toussaint dernière, avant que de communier, vous demandâtes à Dieu deux graces; l'une de vous ôter le désir et le courage de faire la guerre, si vous n'étiez pas légitime héritier du royaume; et l'autre, de faire tomber toute sa colère sur vous, plutôt que sur votre peuple ? » Le roi fut étonné. Il crut que, pour s'assurer de la vérité, il falloit d'abord savoir si elle étoit pucelle. La belle-mère du roi la fit examiner, en sa présence, par des sages-femmes, qui la trouvèrent vierge. Il fut même décidé qu'elle n'étoit pas encore sujette aux incommodités ordinaires de son sexe, quoiqu'elle eût passé l'âge où ces incommodités commencent. Après l'examen des sages-femmes, elle subit celui des docteurs. Tous conclurent que Dieu pouvoit bien confier à des filles les desseins qui, ordinairement, ne sont exécutés que par des hommes. Le parlement, à qui le roi renvoya l'inspirée, fut un peu plus difficile; il la traita de folle, et lui demanda un miracle. Jeanne répondit qu'elle n'en avoit pas encore sous sa main ; mais qu'à Orléans elle ne manqueroit pas d'en faire. Les Anglais assiégeoient alors cette ville; ils étoient sur le point de la prendre. Charles crut devoir profiter du courage et de l'enthousiasme de la pucelle. Jeanne d'Arc, vêtue en homme, armée en guerrier, conduite par des capitaines habiles, entreprit de secourir la place, parla à l'armée au nom de Dieu, et lui communiqua la confiance dont elle étoit remplie. Elle marcha ensuite du côté d'Orléans, y fit entrer des vivres, et y entra elle même en triomphe. Un coup de flèche, qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts, ne l'empêcha pas d'avancer. « Il m'en coûtera, dit-elle, un peu de sang ; mais ces malheureux n'échapperont pas à la main de Dieu ! » et tout de suite elle monta sur le retranchement des ennemis, et planta elle-même son étendard. Le siége d'Orléans fut bientôt levé ; les Anglais furent battus dans la Beauce. La Pucelle se montra par-tout comme une héroïne. Le premier article de sa mission rempli, elle voulut accomplir le second. Elle marcha vers Reims, y fit sacrer le roi le 17 juillet 1429, et assista à la cérémonie son étendard à la main. Charles, sensible, comme il le devoit, aux services de cette fille guerrière, anoblit sa famille, lui donna le nom *du Lys*, et y ajouta des terres pour pouvoir soutenir ce nom. Jeanne d'Arc cessa bientôt d'être heureuse ; elle fut blessée à l'attaque de Paris, et prise au siége de Compiègne, dans une sortie. Ce revers fit disparoître l'étonnement et la vénération dont

elle avoit pénétré tout le monde, jusqu'à ses ennemis. On s'avisa de l'accuser, suivant l'esprit du siècle, d'être sorcière. Les prédicateurs le prêchèrent par-tout, et l'université de Paris le confirma. Cauchon, évêque de Beauvais, cinq autres prélats français, un évêque anglais, un frère prêcheur, vicaire de l'inquisition, et une cinquantaine de docteurs, la jugèrent à Rouen. On lui fit bien des questions dignes de ce temps. On lui demanda si les saints qui lui apparoissoient avoient des cheveux : « A quoi cela est-il bon? » répondit-elle. Et comme on insistoit sur la chevelure de saint Michel, elle dit : « Pourquoi la lui auroit-on coupée? — Mais, ajoutèrent ces hommes graves, cet archange étoit-il nu?.... — Croyez-vous, dit-elle, que Dieu n'ait pas de quoi lui donner un vêtement?... » Cauchon, vendu aux Anglais, cherchoit à la rendre coupable. Il supprima même, dans le procès-verbal, la demande que fit la Pucelle, d'être conduite au pape. Sur quoi Jeanne lui dit : « Vous ne voulez écrire que ce qui est contre moi, et vous ne voulez pas faire mention de ce qui est pour moi. » Dès qu'on eut fini les interrogatoires, on mena la Pucelle au cimetière de St.-Ouen de Rouen, à la vue du peuple. Un prêtre prêcha un mauvais sermon, dans lequel il insulta le roi Charles et son héroïne. Jeanne l'interrompit, et lui donna un démenti à haute voix. Cette assurance irrita ses juges. On la condamna, l'an 1431, comme sorcière, devineresse, sacrilège, idolâtre, blasphémant le nom de Dieu et des saints, désirant l'effusion du sang humain, ayant du tout dépouillé la pudeur de son sexe, séduisant les princes et les peuples, etc. Ce n'est pas ainsi qu'avoit été traitée la comtesse de Montfort, en Bretagne, qui maintint ses droits par ses armes; ni Marguerite d'Anjou en Angleterre, qui se mit à la tête des troupes pour conserver la couronne à Henri IV, son époux. Jeanne parut sur le bûcher le 30 mai avec la même fermeté que sur les murs d'Orléans. Les Anglais eux-mêmes pleurèrent sa mort. Charles VII ne fit rien pour la venger : il fit seulement intervenir ses parens, dix ans après, pour demander au saint-siége la révision du procès. Callixte III réhabilita sa mémoire; il la déclara martyre de sa religion, de sa patrie et de son roi. Ses juges se déshonorèrent par son supplice. Ils violèrent le droit des gens, en la condamnant, tandis qu'elle étoit prisonnière de guerre; et les règles du bon sens, en la brûlant comme magicienne. Elle n'étoit certainement pas sorcière; mais il ne faut pas non plus l'invoquer comme une sainte, suscitée par la Providence pour délivrer les Français. « Une jeune fille se présente, dit un savant; elle se croit inspirée : on profite de l'impression que son enthousiasme peut faire sur les soldats, et, sans rien mettre au hasard, les généraux qui la conduisent ont l'air de la suivre. Elle n'a point de commandement, et paroit ordonner de tout : son audace, que l'on cherche à entretenir, se communique à toute l'armée, et change la face des affaires. Il n'y a point d'histoire où l'on ait fait entrer plus de merveilleux que dans celle de Jeanne d'Arc. C'est une pauvre bergère que le ciel tire de l'obscurité pour soutenir le trône de nos rois contre les usurpations des Anglais. Saint Michel descend pour lui annoncer sa mission. Elle la prouve aux incrédules, en reconnoissant le roi confondu dans la foule des courtisans, et en devinant ses plus secrètes pensées. Cette fille de 17 ans fait des prodiges de valeur dans l'âge où les hommes n'ont pas acquis toute leur force. Elle succombe ensuite et subit le plus cruel supplice; mais sa mort est aussi mer-

veilleuse que sa vie. Tous ses juges meurent d'une mort vilaine, comme dit Mézerai ; et sur son bûcher elle prédit aux Anglais les malheurs qui les accablèrent ensuite. Son cœur se trouve tout entier dans les cendres, et on voit s'envoler du milieu des flammes une colombe blanche, symbole de son innocence et de sa pureté. Ce n'est pas tout : on la fait revivre après sa mort, et on lui fait épouser un seigneur lorrain. Il ne manquoit plus que de la rendre immortelle, pour certifier à la postérité toutes ces merveilles étonnantes. Revenons à présent sur chacun de ces prodiges, ou du moins de ces contradictions. Ne parlons point de l'apparition de saint Michel : personne n'a vu cet archange parler à Jeanne. Elle dit avoir eu des conversations avec lui ; il faut la croire sur sa parole. Mais on peut s'assurer du moins de l'âge qu'elle avoit, si on ne peut pas approfondir les preuves de sa mission. Les uns lui donnent 19 ans, les autres 29. Rapin de Thoyras est de ce dernier sentiment, et il peut être appuyé sur quelques conjectures. La Pucelle avoua dans son interrogatoire qu'elle avoit eu un procès en Lorraine à l'officialité, à l'occasion d'un mariage. Est-on en état à cet âge de soutenir, dit un auteur, un tel procès en son nom ? On répond que cela n'est point ordinaire ; mais une jeune héroïne, qui a le courage d'affronter les dangers de la guerre, peut bien avoir celui de paroître devant un juge. Cette anecdote a inspiré à quelques esprits des soupçons sur cette fameuse virginité qui augmentoit sa gloire ; mais ces soupçons nous paroissent injustes, ou du moins téméraires. On peut plaider contre un fourbe qui nous a fait une promesse de mariage ; et on peut avoir conservé avec lui sa vertu. Comment d'ailleurs accorder les idées défavorables à l'honneur de la Pucelle, avec la déposition des sages-femmes ? Dira-t-on que, comme il y eut des juges payés pour la perdre et la flétrir, il y eut des femmes gagnées pour l'honorer ? Cette idée est fine ; mais est-elle aussi vraie ? nous ne saurions le croire. On ne marche qu'à tâtons dans presque toutes les histoires, et sur-tout dans celle-ci, parce que les historiens n'ont rien oublié pour y répandre des ténèbres. Que n'a-t-on pas dit pour prouver que Jeanne avoit échappé au supplice du feu ? Que ne dit-on pas encore ? Cette partie de l'histoire de Jeanne d'Arc est sur-tout singulière. On la condamne à être brûlée vive, pour satisfaire à l'animosité des Anglais ; mais comme elle n'étoit pas assez coupable pour mériter le supplice, on lui substitue une malheureuse, qui avoit mérité une mort aussi infâme. Voilà un récit bien arrangé ; mais peut-il prévaloir contre les actes du procès, rapportés par du Haillan et par d'autres historiens, contre le jugement des commissaires délégués par le pape pour la justification de cette illustre héroïne ; contre l'apologie que le chancelier de l'université fit de sa mémoire en 1456 ? Tous ces gens-là auroient-ils ignoré cette aventure surprenante ? Et s'ils l'avoient sue, à quoi bon tant de soins pour la laver de l'infamie du supplice ?.... Mais il y a quelques familles, dira-t-on, qui prétendent venir de la Pucelle d'Orléans. Mais n'y en a-t-il pas, dans toute l'Europe, qui ont la bêtise de se faire descendre des héros de la fable ? Les croit-on sur leur parole ? Non sans doute. Autrement, il faudroit ajouter foi à la généalogie que fait Gilles sur le théâtre de la foire, lorsqu'en changeant deux lettres de son nom, il se fait descendre de Jules César. Qu'il y ait des familles qui appartiennent à la Pucelle, cela peut être en ligne collatérale ; mais cela paroît évidemment faux, en ligne directe.

Il est vrai que, quelques années après son supplice, il parut en Lorraine une aventurière qui, quelques années après la mort de Jeanne d'Arc, se disoit la Pucelle d'Orléans, et qui, à la faveur de ce beau nom, épousa un seigneur des Armoises. Mais n'a-t-on pas vu des faux Démétrius en Russie? Le seigneur des Armoises aura épousé aussi la fausse Jeanne, qu'il prenoit pour la véritable. Il aura, sans doute, découvert le mensonge dans la suite, mais son amour-propre lui aura dit de garder le secret pour lui, et il aura toujours donné à sa femme aventurière le nom respectable de la vengeresse du nom français. Voilà l'origine de tous les actes qu'on a cités et produits sous le nom des Armoises et de Jeanne du Lys. C'est la vanité qui les a écrits, et une vaine curiosité qui les déterre. A l'égard du cœur de la Pucelle d'Orléans, respecté par les flammes, supposé que le fait soit vrai, il peut n'être pas merveilleux. On a vu, dit-on, de semblables prodiges parmi les païens, entre autres dans la personne de Germanicus, adopté par l'empereur Tibère. Son corps fut brûlé selon la coutume des Romains, et son cœur parut, dit-on, tout entier au milieu du bûcher. Mais, sans chercher à expliquer des choses peu vraisemblables par d'autres faits aussi difficiles à croire, il seroit plus court de rester dans le doute sur tout ce qui ne regarde point les matières sacrées. Mais tel est l'homme; il faut qu'il bâtisse des systèmes sur les événemens passés et sur les présens; sur les globes de lumière qui roulent sur nos têtes, et sur les insectes qui rampent à nos pieds.... On a remarqué, avec raison, que Jeanne d'Arc étoit destinée à donner lieu à toutes les singularités. Ce n'est pas une chose à oublier, que le sort des deux poëtes français qui ont chanté la Pucelle: l'un Chapelain, s'occupe pendant 30 années à la célébrer; et lorsqu'après un si long travail il fait paroître son *Poëme*, il passe pour le dernier des versificateurs, après avoir été considéré comme le premier. L'autre, Voltaire, ne perd pas, à la vérité, sa réputation de brillant versificateur, mais il affoiblit sa réputation de philosophe par des tableaux dont l'Arétin auroit rougi. Il lui impute des horreurs qui révoltent la nature, quoique, dit-on, dans les camps elle gardât son armure la nuit, et qu'elle eût deux de ses frères à ses côtés, et que ses ennemis mêmes ne lui aient attribué aucune de ces foiblesses qui tiennent de si près à la nature humaine. Une médaille frappée à l'honneur de la *Pucelle*, après qu'elle eut fait sacrer Charles VII à Reims, nous apprend qu'elle avoit pour devise une main portant une épée, avec ces mots : *Consilio firmata Dei.* (Voyez l'Histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne et martyre d'état, en 2 petits volumes in-12, publiée par l'abbé Lenglet du Fresnoy en 1753, sur un manuscrit d'Edmond Richer, et réimprimée en 1759, en trois parties, sous ce titre : Histoire de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.) M. Chaussard a publié en 18... *Jeanne d'Arc*, recueil historique et complet, 2 vol. in-8°. C'est principalement des manuscrits conservés à la bibliothèque impériale que l'auteur a extrait les matériaux qui lui ont paru propres à donner des éclaircissemens sur cette époque mémorable. On trouve à la fin du premier volume tous les renseignemens désirables sur le procès fait à cette fille courageuse et infortunée; sur sa condamnation et la réhabilitation de sa mémoire. Le 2e volume contient une nomenclature raisonnée et systématique de tous les ouvrages qui traitent ce point de notre histoire. Il paroît que la tradition qui fait Jeanne d'Arc servante d'hôtellerie, avant qu'elle allât trou-

ver le roi Charles, n'est pas fondée, quoiqu'appuyée de l'autorité de Monstrelet. Du moins il n'en est pas fait mention dans l'extrait de M. Chaussard; il y est, au contraire, assuré qu'elle ne quitta pas ses parens jusqu'à son départ pour Chinon.

† XIII. JEANNE (la papesse), *Voy.* BENOIT III, n° VI; JEAN VIII, n° XXIX; LÉON IV.) Son histoire fabuleuse a été écrite par Jacques Lenfant. David Blondel en a publié en particulier une réfutation très-complète. (*Voy.* BLONDEL, n° VI.)

XIV. JEANNE DE CASTRO. *Voy.* PADILLA *et* PIERRE-LE-CRUEL.

XV. JEANNE-GRAY. *V.* GRAY, n° I, *et* SEYMOURS.

† JEANNIN (Pierre), avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1540, parvint par ses talens et sa probité aux premières charges de la robe. Les états de Bourgogne le chargèrent des affaires de la province, et eurent à se féliciter de ce choix. Quand on reçut à Dijon les ordres du massacre de la St.-Barthélemi, en magistrat plein d'honneur et de vertu, il s'opposa de toutes ses forces à leur exécution, et quelques jours après, un courrier vint défendre les meurtres. Les places de conseiller, de président, et enfin de premier président au parlement de Dijon, furent la récompense de son mérite et de ses services. Ebloui par le zèle religieux et politique qu'affectoient les ligueurs, Jeannin entra dans cette faction; mais il découvrit bientôt la perfidie et la méchanceté. Envoyé par le duc de Mayenne auprès de Philippe II, il reconnut que l'intérêt de l'Église n'étoit qu'un prétexte dont le monarque espagnol se servoit pour enlever la France à son roi légitime. Le combat de Fontaine-Française ayant donné le dernier coup à la Ligue; Henri IV l'appela près de lui, et l'admit dans son conseil. Comme Jeannin faisoit quelques difficultés, ce bon prince lui dit: « Je suis bien assuré que celui qui a été fidèle à un duc le sera à un roi. » Il lui donna en même temps la charge de premier président au parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiteroit avec un autre. Dès ce moment Jeannin fut le conseil, et, si on l'ose dire, l'ami de Henri IV, qui trouvoit en lui autant de franchise que de prudence. Il joignoit, dit de Thou, à une grande candeur, une rare éloquence et une habileté extraordinaire pour les négociations. Il fut chargé de celle entre les Hollandais et le roi d'Espagne, une des plus difficiles qu'il y eut jamais. Il en vint à bout en 1609, et fut également estimé des deux partis. Scaliger, témoin de sa prudence, et Barneveldt, l'un des meilleurs esprits de ce temps-là, protestoient qu'ils le quittoient toujours meilleurs et plus instruits. Le cardinal Bentivoglio dit « qu'il l'entendit parler dans le conseil avec tant de vigueur et d'autorité, qu'il lui sembla que toute la majesté du roi respiroit dans son visage. » Henri IV se plaignant à ses ministres que l'un d'eux avoit révélé un secret, il ajouta ces paroles en prenant le président Jeannin par la main: « Je réponds pour le bonhomme; c'est à vous autres de vous examiner. » Le roi lui dit, peu de temps avant sa mort, « qu'il songeât à se pourvoir d'une bonne haquenée pour le suivre dans toutes ses entreprises. » Ce prince rendit un jour à sa vertu un témoignage bien flatteur. L'ambassadeur d'Espagne lui demandant quel étoit le caractère de ses ministres, pour pouvoir traiter plus facilement avec eux, Henri IV lui dit: « Je vais sur-le-champ vous les faire connoître. » Il fit appeler le chancelier de Sillery, et lui dit: « Je suis fort en peine, monsieur le chancelier, de voir sur

ma tête un plancher qui semble menacer ruine. — Sire, dit le chancelier, il faut consulter des architectes, et faire les réparations, si elles sont nécessaires; mais il ne faut pas aller si vite. » Le roi, ayant fait entrer Villeroi, lui tint le même discours; et le ministre, sans regarder le plancher, lui répondit: « Sire, vous avez grande raison, cela fait peur. » Enfin vint le président Jeannin, qui lui dit avec sa franchise ordinaire: « Je ne sais pas, sire, ce que vous voulez dire; ce plancher est fort bon, ou j'ai la berlue. Allez, allez, sire, dormez en repos; il durera plus que vous. » Quand les trois ministres furent sortis, le roi dit à l'ambassadeur: « Vous connoissez à présent mes ministres: le chancelier ne sait jamais ce qu'il veut faire; Villeroi me donne toujours raison; Jeannin pense toujours bien, ne me cache rien de ce qu'il pense, et me le dit sans me flatter. » La reine mère, après la mort de Henri IV, se reposa sur lui des plus grandes affaires du royaume, et lui confia l'administration des finances. Il les mania avec une fidélité dont le peu de fortune qu'il laissa à sa famille fut une bonne preuve. Le roi Henri IV, qui se reprochoit de ne lui avoir pas accordé assez de bienfaits, dit en plusieurs rencontres « qu'il doroit quelques-uns de ses sujets pour cacher leur malice; mais que pour le président Jeannin, il en avoit toujours dit du bien sans lui en faire. » Dans le temps qu'il étoit simple avocat, il s'étoit signalé par une éloquence mâle et persuasive. Un riche particulier, l'ayant entendu discourir dans les états de Bourgogne, fut si charmé de ses talens, qu'il résolut de l'avoir pour gendre. Il alla le trouver, et lui demanda en quoi consistoit son bien. L'avocat porta la main à sa tête, et lui montra ensuite quelques livres: « Voilà tout mon bien, lui dit-il, et toute ma fortune. » On dit qu'un prince cherchant à l'embarrasser en lui rappelant sa naissance, lui demanda *de qui il étoit fils*. Il répondit: *De mes vertus*. Ce respectable ministre vit, dans l'espace de 80 ans, sept de nos rois occuper successivement le trône de France. Il mourut le 31 octobre 1622. Nous avons de lui des *Mémoires* et des *Négociations* publiés à Paris, in-fol., en 1656, par de Castille, son petit-fils; chez les Elzevir, 1659, 2 vol. in-12; et en 1695, 4 vol. in-12. Ils sont estimés, et utiles à ceux qui veulent apprendre à traiter les affaires épineuses. Le cardinal de Richelieu en faisoit sa lecture ordinaire dans sa retraite d'Avignon, et trouvoit toujours à y apprendre.

† JEAURAT (Edme-Sébastien), né à Paris le 14 septembre 1725, fondateur de l'observatoire de l'École militaire, membre de l'académie des sciences, et ensuite de l'institut, est mort au mois de mars 1803. On lui doit les ouvrages suivans: I. *Traité de perspective*, Paris, 1750, in-4°, adopté dans les écoles d'artillerie et de génie. II. *Nouvelles tables de Jupiter*, 1766, in-4°. III. *Observations sur la comète de* 1759, insérées dans le recueil des Savans étrangers, vol. in-4°. Cette comète avoit déjà été calculée en 1531, 1607 et 1682. IV. *Méthode graphique de la trisection de l'angle*, 1793. V. *Observations de l'éclipse de soleil du* 5 *septembre* 1793. VI. *Mémoire sur les lunettes diplantidiennes*, an 5. VII. Il a publié en outre plusieurs volumes de la *Connoissance des temps*, et divers *Mémoires* qui se trouvent parmi ceux de l'académie des sciences.

† I. JEBB (Samuel), docteur en médecine, né à Nottingham, mort dans le Derbyshire en 1772, eut des succès dans la pratique de son art. Il

fut connu aussi comme savant littérateur. On a de lui, I. *Vita Mariæ Scotorum reginæ, quæ scriptis tradidére authores XVI*, Londres, 1725, 2 vol. in-fol. II. Une *édition* d'Aristide. (*V.* ARISTIDE, n° IV.) III. *Baconis Opus majus*, 1733, in-fol. IV. *Humphredi Hodii libri duo de Græcis illustribus*, 1742, in-8°. V. *S. Justini martyris cum Tryphone dialogus*, 1719, in-8°. VI. Une édition très-correcte *de Caii Britanni de canibus Britannicis liber unus; de variorum animalium et stirpium*, etc. *liber unus; de pronunciatione græcæ et latinæ linguæ, cum scriptione novâ, libellus; de libris propriis liber unus.* Londini, 1729, in-8°. Les notes et les remarques de Jebb sur les auteurs dont il a donné des éditions prouvent son goût et sa vaste érudition.

* II. JEBB (John), né à Londres en 1736, frère de sir Richard Jebb, célèbre parmi les partisans ardens d'une liberté sans bornes, tant en matière de religion que de politique, étoit rempli de talens et d'érudition, mais se livra trop à son goût pour la controverse et la dispute. Voué d'abord aux travaux ecclésiastiques, il y renonça pour embrasser l'état de médecin. On a de lui, I. *Excerpta quædam è Newtoni principiis philosophiæ naturalis, cum notis variorum*, Cantabrigiæ, in-4°, ouvrage adopté par l'université de cette ville. II. Le *Recueil de ses Ouvrages*, publié en 1787 par le docteur Disney, en 3 vol. in-8°, contient des *Sermons*, un *Traité de la Paralysie*, et divers morceaux de *Controverse* ou de *Politique*. Jebb mourut en 1786. Son esprit actif, entreprenant, ou plutôt turbulent, ne l'empêcha pas d'être recommandable par ses mœurs et par sa probité.

* JEBER-ABOU-MONÇA naquit dans le Harran (pays du patriarche Abraham) dans le 3e siècle de l'hégire, qui répond au 9e de l'ère vulgaire. C'étoit l'époque la plus marquée du règne de l'ignorance et de la sottise sur tout le monde connu. Jeber se fit un nom célèbre dans la pratique et la théorie de la science la plus chimérique de ces temps de ténèbres, l'alchimie. Les gens qui parmi nous ont donné dans ce travers citent cet homme avec de grands éloges. On lui attribue quelque cinq cents expériences sur la pierre philosophale; c'étoit pourtant un philosophe rangé par les Arabes dans la classe des plus célèbres qu'ils aient eus. Le siècle, le pays et les mœurs trouvent bien rarement des génies qui s'élèvent au-dessus d'eux.

JEBUS, fils de Chanaan, père des Jébuséens, qui donnèrent leur nom à la ville de Jérusalem, d'où ils furent chassés par David.

JÉCHONIAS, fils de Joachim, roi de Juda, associé par son père à la couronne, régna seul vers l'an 599 avant J. C., et ne jouit du trône que pendant peu de mois. Nabuchodonosor, ayant pris Jérusalem, le mena en captivité à Babylone. Il demeura dans les fers jusqu'au règne d'Evilmerodac, qui l'en tira pour le mettre au rang des princes de sa cour. On ne sait ce qu'il devint depuis.

* I. JEFFERY (John), théologien anglican, né à Ipswich en 1647, lié avec le célèbre docteur Fillotson, qui le nomma en 1694 archidiacre de Norwich, mourut en 1720, âgé de 72 ans. Il a donné une édition de la *Morale chrétienne*, par sir Thomas Brown; — *Aphorismes de morale et de religion*, recueillis des papiers du docteur Whichcote, 1702, et 3 volumes de *Sermons* du même auteur. — Il avoit publié, en 1701, 1 vol. de ses *Sermons*, et, 20 ans auparavant,

différens *Discours* imprimés séparément, recueillis et publiés en 1751, en 2 vol. in-8°. Le docteur Jeffery, ennemi des controverses en matière de religion, parce que, disoit-il, elles produisent plus de chaleur que de lumière, a laissé après lui de nombreux manuscrits.

* II. JEFFERY (Thomas), ministre anglais dissident, né à Exeter vers 1700, mort vers 1728, fut d'abord élève de Haller, et son adjoint en 1726. Cet ecclésiastique fut desservant d'une congrégation au petit Baddow, dans le comté d'Essex. Peu après il retourna dans sa province, où il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Les véritables fondemens de la religion chrétienne, en opposition avec le déisme de Collins*, in-8°. Jeffery, dans cet ouvrage, ne lutte pas toujours avec avantage contre son adversaire. II. *Sermons sur la divinité du christianisme, prouvée par l'Ecriture sainte.* III. *Revue de la controverse entre l'auteur des véritables fondemens de la religion chrétienne et ses adversaires*, in8°. IV. Le *Christianisme est la perfection de toutes les religions*, in-8°.

* III. JEFFERY DE MONMOUTH (Arthur), historien anglais, célèbre sous le règne de Henri Ier, né à Monmouth, dont il fut archidiacre avant d'être promu, en 1152, à l'évêché de S. Asaph, étoit versé profondément dans l'histoire d'Angleterre et dans la connoissance de ses antiquités; ce fut à lui que l'on confia la traduction d'une ancienne chronique d'Angleterre que Walter Mapæus, archidiacre d'Oxford, découvrit dans un voyage qu'il avoit fait dans l'Armorique, et qui excita d'autant plus la curiosité qu'elle étoit alors absolument inconnue. On conserva à Cambridge la traduction latine qu'en fit Jeffery, écrite d'un style clair et simple. Cette Histoire est remplie de récits fabuleux qui ont rendu suspecte la sincérité du traducteur; Polydore Virgile, Buchanan et quelques autres la regardent comme une pure fiction; d'autres savans, tels que Usher, Leland, Sheringham, John Rice ne partagent pas leur opinion; ils ne nient point qu'elle contienne des faits absurdes et incroyables, mais ils pensent que la vérité du fond de l'histoire ne doit pas être rejetée, quelque blâme que mérite d'ailleurs la crédulité de l'historien. On connoit deux éditions de l'histoire de Jeffery, l'une imprimée à Paris, par Ascensius en 1517, in-4°; l'autre in-fol. par Commeline, à Heidelberg, en 1587, se trouve dans le recueil intitulé *Rerum Britannicarum scriptores vetustiores et præcipui*; cette édition est la plus belle et la plus correcte. Aaron Thompson en a donné à Londres, en 1718, une traduction anglaise, in-8°.

† I. JEFFREYS (lord George), baron Wem; connu communément sous le nom du juge Jeffreys, né à Acton dans le Derbishire d'une famille nombreuse et peu aisée, s'appliqua à l'étude du droit. Etant en 1666 aux assises de Kingston, d'où la peste avoit éloigné la plupart des avocats, la nécessité lui fit permettre de plaider, et il continua à s'appliquer à la pratique jusqu'à ce qu'il fût parvenu aux plus hauts degrés de la magistrature. Un alderman de son nom, et peut-être son parent, chercha à le produire parmi ses concitoyens, et il fut nommé greffier. Le crédit qu'il sût s'acquérir lui valut la confiance du duc d'Yorck, qui le chargea de ses intérêts dans une affaire importante: il fut successivement créé chevalier en 1680, appelé à la place de chef de justice de Chester et chargé de remplir le même emploi à la cour du banc du roi. Lorsque Jacques II

monta sur le trône, il parvint à être nommé chancelier. Jeffreys fut l'instigateur et le promoteur de toutes les mesures oppressives et arbitraires qui signalèrent ce malheureux règne. La conduite inhumaine et sanguinaire qu'il tint envers les adhérens du duc de Monmouth a voué le nom de Jeffreys à l'infamie et à l'exécration des siècles. Ce n'est pas que dans les occasions indifférentes où aucune passion ne l'agitoit il ne montrât comme juge beaucoup d'équité et de talent; il parloit avec autant de facilité que d'esprit; mais ses réprimandes étoient des insultes grossières, ses expressions alors étoient le langage des halles. Un notaire de Wapping ayant été traduit à son tribunal, Jeffreys le maltraita de paroles et l'épouvanta par la décomposition de ses traits à un tel point, que le notaire dit en se retirant qu'au prix de sa vie il ne voudroit pas s'exposer à paroître une seconde fois devant un juge de cette espèce. Lorsque l'invasion du prince d'Orange eut chassé du trône Jacques II, dans un moment où la confusion régnoit par-tout, le lord chancelier, abhorré du peuple, songea à quitter l'Angleterre; le notaire qu'il avoit ainsi maltraité le reconnut dans une taverne, où, déguisé en matelot, il s'occupoit à boire. Ce fut en vain que Jeffreys, s'apercevant qu'il étoit observé, voulut échapper à ses regards; il fut reconnu : la populace se jeta sur lui et le mena chez le lord maire, d'où il fut conduit à la tour sous une forte escorte. Il y mourut le 18 avril 1689.

* II. JEFFREYS (George), né en 1678 à Waldron dans Northamptonshire, étoit dans le principe destiné au barreau; mais après avoir rempli quelque temps les fonctions de secrétaire auprès du docteur Hartstrong, évêque de Derry, vers la fin du règne de la reine Anne et le commencement de celui de George I[er], il passa le reste de sa vie auprès des deux derniers ducs de Chandos, ses parens. Il a publié en 1754, 1 v. in-4°. de *Mélanges* en vers et en prose, dans lesquels on trouve *Edwin* et *Mérope*, et un oratorio intitulé le *Triomphe de la vérité*. Jeffreys mourut en 1755, âgé de 77 ans.

† JEGHER (Christophe), habile graveur en bois, né en 1578 en Allemagne, s'établit à Anvers. Rubens le choisit pour graver sous ses yeux plusieurs sujets dont il vouloit être l'éditeur. Après la mort de Rubens, le plus grand nombre de ces planches devinrent la possession de Jeghar. Les principales sont *Hercule exterminant la Fureur et la Discorde; l'Enfant Jésus et saint Jean jouant avec un agneau; une conversation entre plusieurs amans*, etc., etc.

I. JÉHU, fils d'Hanani, envoyé vers Baasa, roi d'Israël, pour l'avertir de tous les maux qui arriveroient à sa maison. Ce prince, irrité de cette prédiction, le fit mourir l'an 930 avant J. C.

† II. JÉHU, fils de Josaphat et 10[e] roi d'Israël, commença de régner environ l'an 885 avant J. C. Il tua Joram, roi d'Israël, d'un coup de flèche, et fit mourir Ochosias, roi de Juda. Jézabel, femme d'Achab, ayant insulté Jéhu lorsqu'il entra dans la ville de Jezrahel, ce prince la fit jeter par la fenêtre, donna ordre ensuite qu'on fît mourir tous les fils et les parens d'Achab, et tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec ce prince. Ayant trouvé sur le chemin de Samarie quarante-deux frères d'Ochosias, il les fit massacrer. Il rassembla ensuite tous les prêtres de Baal dans le temple de cette divinité, les y fit tous égorger, et détruisit le temple. Le Sei-

gueur, dit l'Ecriture, satisfait de la vengeance que Jéhu avoit exercée contre la maison d'Achab, lui promit que ses enfans seroient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la 4e génération. Cette prédiction fut accomplie dans les personnes de Joachaz, Joas, Jéroboam et Zacharie. Ce prince, qui avoit paru si zélé à exécuter les ordres de Dieu, ne l'avoit fait que par des vues politiques. Dieu l'en punit en le livrant à Hazaël, roi de Syrie, qui désola son royaume, tailla en pièces tout ce qu'il trouva sur les frontières, et ruina tout le pays de Galaad, que possédoient les enfans de Ruben, de Gad et de Manassès. Jehu mourut l'an 856 avant J. C. Son règne fut souillé par l'idolâtrie et la cruauté.

* I. JEKYL (sir Joseph), jurisconsulte anglais, et patriote, fils d'un ecclésiastique du comté de Northampton, né en 1663, et mort en 1738, se distingua, sous le règne de Guillaume III, par son attachement au parti des Wighs, et fut un des commissaires dans le procès du docteur Sacheverel. A l'avénement de George I, il fut fait chevalier, garde des registres de la chancellerie, et conseiller privé. Jekyl a soutenu l'indépendance de cette charge contre le lord chancelier du roi, dans un écrit intitulé *L'Autorité juridique de la charge de garde des registres de la chancellerie établie et défendue.*

* II. JEKYL (Thomas), frère du précédent, élève du collége de la Trinité à Cambridge, vicaire de Rowd au comté de Wilts, prédicateur à Newland au comté de Glocester, et ministre de la chapelle de Sainte-Marguerite de Westminster, fut reçu docteur, et donna plusieurs ouvrages. I. *Sermon sur la Paix et la Charité chrétienne*, prêché à Bristol en 1674. II. *Le Papisme, grand mystère d'iniquité*, sermon prêché en 1680. III. *La Justice et la paix, seuls moyens de prévenir la perdition*, prêché en présence du lord Mayor, en 1681. IV. *La vraie Religion est le véritable honneur*, prêché en 1682. V. *Exposition du Catéchisme de l'Eglise*, in-8°.

* I. JELAL-ED-DYNE (Keljy) fonda dans l'Inde la dynastie des empereurs Keljys, en s'emparant du trône. L'an 688 de l'hégire, la petite ville de Délhy ayant servi de retraite à tous les grands de l'empire qui improuvoient son usurpation, elle devint, par-là, en peu de temps si peuplée, si grande et si florissante, que les habitans obtiurent de Jélal-ed-Dyne, à force de prières et de sermens de fidélité, d'y venir établir sa résidence. Ses bienfaits ayant gagné les grands, il les répandit ensuite sur la ville avec tant de profusion, qu'il en fit la plus belle comme la plus riche de l'Inde. Telle est l'origine de la grandeur de la célèbre Délhy. Quelque temps après, Tchedjou, gouverneur destitué de Kara, marcha contre lui, et fut pris après avoir été vaincu. Les Rajépouts, qui s'étoient révoltés, furent défaits également. Le vainqueur rapporta à Délhy le butin immense qu'il avoit fait dans leur pays. Quelque temps après, il mit en déroute l'armée d'Olakou Khan, que ce prince avoit envoyée dans l'Indostan, et donna sa fille en mariage à un neveu de Jenjiz Khan, qui prit du service dans ses troupes. Jelal-ed-Dyne périt peu de temps après, par la trahison d'Ala-ed-Dyne, son fils, qui lui fit trancher la tête, en haine de sa belle-mère, l'an 695 de l'hégire, après un règne de sept ans. Les historiens le placent au nombre des bons empereurs, tant pour son amour de la justice que pour sa piété et sa clémence : vertus qu'il possédoit au suprême degré, et

qui relevoient la gloire du monarque guerrier et toujours vainqueur.

* II, JELAL-ED-DYNE (Mahmoudal-Margany), né dans la ville de Margan, au commencement du 8[e] siècle de l'hégire, jouissoit déjà d'une certaine réputation d'éloquence et de piété, lorsque Tymour (Tamerlan) passa par son pays; un distique qu'il eut occasion de lui présenter le fit bien venir de ce prince, ami des gens de lettres, des savans, et leur admirateur. Le conquérant tartare l'attacha à sa personne, et continua de l'estimer, sur-tout à cause de son caractère simple, de sa conduite sans détour, et d'un rare désintéressement. Jelal-ed-Dyne mourut en 780 de l'hégire, laissant un Commentaire sur le Coran, intitulé *Aschyâ Jélâly*. Cet ouvrage, peu connu en Europe (où on ne s'occupe guère de théologie mahométane), est en grande vénération chez les pieux Musulmans.

*JELGERSMA (Wiltet-Bernard), Frison, docteur en philosophie, mort à Amsterdam en 1798, des fonctions pastorales avoit passé à celles de secrétaire des états de Frise; mais il est principalement connu par plusieurs *Mémoires*, couronnés, *sur divers sujets de métaphysique et de morale.*

* JELLINGER (Christophe), théologien presbytérien, né en Allemagne en 1579, mort à Kingsbridge en 1662, fit ses études à Bâle et à Leyde, servit quelque temps dans les armées, et passa à Genève, où on l'engagea à aller en Angleterre. Il parvint à parler très-purement l'anglais, et obtint la cure de Brent au Devonshire; mais elle lui fut ôtée en 1662 pour non-conformité. Jellinger a laissé, I. *Disputatio theologica de sacrâ cœnâ.* II. Quinze *Conférences avec Jésus-Christ.* III. *Nouvelle route vers la mort.* IV. *Le Commerce spirituel*, et *autres livres mystiques.*

* I. JÉMAL *et* POLTA étoient deux frères, rajas de l'Inde ou princes souverains de cette contrée, immortalisés par une de ces actions de désespoir ou de valeur mal entendue, qu'on nomme héroïques. Après avoir défendu jusqu'à la dernière extrémité la forteresse de Cheytour contre les troupes victorieuses du sultân Akbar, ils firent, à la tête du peu de monde qui leur restoit, une sortie désespérée, et furent tués en combattant, aimant mieux mourir que de se rendre. Akbar, prince noble, et plus généreux envers ses ennemis que n'ont coutume de l'être les souverains orientaux, déplora leur perte, et leur fit ériger à chacun une statue de marbre placée sur un éléphant, à l'endroit où l'on trouve aujourd'hui la ville de Jihân-abâb.

* II. JÉMAL-ED-DYNE (Aly ben Youssef), né en Egypte d'un père cophte, vers la fin du 6[e] siècle de l'hégire, et du 13[e] de notre ère, suivit la carrière de ses coréligionnaires, qui, bien que chrétiens, sont reçus au service des souverains mahométans dans l'administration des biens et des revenus de l'état, de sorte que le ministre des finances d'Egypte, si l'on peut appeler ainsi celui qui en a l'intendance générale, est presque toujours de la nation cophte. Jémâl-ed-dine, avec un mérite très-grand, parvint rapidement à ce poste distingué, dans lequel il eut souvent l'occasion de signaler son zèle et sa capacité. La faveur du prince en fut la récompense. Habile dans le ministère, il se distingua aussi dans des occupations moins brillantes, mais plus douces. Les lettres le délassèrent des travaux de son emploi. Il s'y fit un nom par plu-

sieurs ouvrages assez estimés : *Les Annales de sa nation*; une *Histoire des Seljoucides*, et celle *des hommes de lettres*, depuis Mahomet jusqu'à l'époque où il l'écrivit, qui existe manuscrite dans la bibliothèque de Leyde, sont au premier rang. Il mourut dans un âge peu avancé, l'an de l'hégire 646, et de l'ère chrétienne 1248.

* III. JÉMAL-ED-DYNE (Aly), fils de Youssef, auteur du 7e siècle de l'hégire, 13e de notre ère, est connu par plusieurs bons ouvrages écrits en arabe, et qui sont venus jusqu'à nous. I. *Histoire des gens de lettres*, depuis les premiers siècles jusqu'en 646 (1248), année de sa mort. II. *Annales de la nation cophte*. III. *Histoire des Seljoukys*. Jémâl-ed-Dyne étoit cophte, et parvint, par son mérite, et malgré la religion qu'il professoit, aux honneurs du visiriat. Mais sa grandeur étoit un fardeau que la culture des lettres pouvoit seule soulager, et qu'il aimoit à oublier dans leur commerce.

* IV. JÉMAL-ED-DYNE (Ben Heschâm), habile grammairien, né au Caire en 708 de l'hégire, 1308 de J. C., mort en 761 (1359), descendoit en ligne directe des habitans de Médine, qui avoient protégé la fuite du prophète Mahomet. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, jouissent d'une estime générale. On distingue sur-tout trois de ses *Commentaires sur les poëmes arabes*, *Alfyeh*, *Borda*, *et de Ca'b ben Zohaïr*; on les trouve manuscrits dans la bibliothèque de l'Escurial. Celle de Leyde possède un autre *Commentaire*, aussi manuscrit, *sur les sept Mo'allakat*, anciens poëmes arabes. Ses ouvrages les plus estimés après ceux-là sont, I. Un *traité de Grammaire*, Oxford, manuscrit, avec un Commentaire de l'auteur. II. Un autre *Traité* du même genre, à l'Escurial, manuscrit. III. Un *Ouvrage de rhétorique*. IV. Un *Commentaire* de la Grammaire d'Ebn Hâjeb, etc., etc.; tous écrits en arabe sous des titres amphigouriques à la manière des Orientaux, comme, par exemple, *La goutte de rosée*; *la Mouelle des mouelles*; *la Lumière*. La masse des écrits de Jémâl-ed-Dyne est divisée entre toutes les grandes bibliothèques publiques d'Europe, où on les trouve isolément.

* JEMLAH (Mohammed), né à Ardistân près d'Ispahan, de parens pauvres mais honnêtes, entra en qualité de commis chez un marchand de diamans, qui l'emmena avec lui à Golconde. Le jeune homme l'ayant quitté quelque temps après, et se sentant des dispositions à faire quelque entreprise, se mit à faire le commerce pour son compte, et fut heureux. Il acheta de ses gains une charge à la cour de Gotob, souverain de Tellingâna. Son mérite le mit en peu de temps à la tête des armées de ce souverain, et il remplit glorieusement ce poste pendant dix années; mais après avoir conquis tout le Carnatic, quelques mécontentemens lui firent quitter le service de ce monarque pour entrer à celui de Schah Jéhan, souverain de l'Indostan, qui lui donna aussitôt un corps de 5,000 hommes à commander. C'étoit en 1066 de l'hégire, 1656 de J. C. Fait premier ministre peu après, par les intrigues d'Aureng Zeyb, fils de Schah Jéhan, à qui il étoit tout dévoué, il entra en campagne avec lui l'année suivante, contre le souverain de Bijapour, lui enleva plusieurs places, et le vainquit en bataille. C'est dans cette expédition que fut réglé le plan de révolte d'Aureng Zeyb contre son père. Il quitta le camp pour venir le détrôner, et laissa le visir seul commandant des forces de l'em-

pire; mais le prince n'ayant point réussi d'abord comme il le croyoit, Dara, son frère, ennemi de Jemlah, fit saisir sa famille comme otage de sa fidélité : le ministre désobligea, pour conserver ses parens, le prince au parti duquel il s'étoit voué : celui-ci le fit arrêter l'an 1658. Rétabli dans son poste, Jemlah reprit en 1659 le cours de ses victoires, défit Mohammed fils d'Aureng Zeyb, qui avoit passé dans le parti des ennemis de son père, et soumit tout le nord du Bengale. Il seroit trop long d'entrer dans tout le détail des victoires consécutives qu'il remporta depuis cette époque jusqu'en l'année de l'hégire 1075 (1665), où il mourut dans la ville d'Azo, au moment de marcher contre l'empire de la Chine. Voici le portrait que Dow, Anglais, trace de ce grand homme dans son Histoire de l'Inde, d'après les auteurs orientaux. « Quoique Jemlah soit parvenu d'une condition basse au faite des grandeurs, on attribue moins son élévation à la fortune qu'à son mérite. Prudent, doué d'une grande pénétration, sage, il surpassa tous les généraux de son siècle et de son pays en conduite, en jugement, en génie. En dix ans il soumit, à la tête de l'armée du roi de Tellingâra, le Carnatic et les provinces voisines, dont plusieurs places ont résisté jusqu'à présent à la discipline européenne. Il se tenoit également en garde contre les intrigues de cabinet, et contre les stratagèmes de la guerre. Il étoit sage dans ses plans, hardi dans l'exécution, maître de lui-même au plus fort de l'action, quoique bouillant de courage. Dans la vie privée, homme aimable et humain, il montroit une justice intègre dans ses actions publiques. Il dédaignoit d'employer contre ses ennemis des moyens indignes de lui. Il témoigna souvent de la joie de voir qu'ils échappassent au fléau de ses armes. Enfin il avoit toute l'habileté d'Aureng Zeyb, sans participer à la duplicité qui caractérise la plupart des actions de ce prince.

* JEMSCHYD, ancien roi de Perse, monta sur le trône de ses pères environ huit cents ans avant J. C., et gouverna avec beaucoup de sagesse. Ses sujets lui durent plusieurs innovations utiles et de grands travaux. Il établit le premier des bains publics, introduisit l'usage de l'année solaire, et inventa les tentes. Il fonda la ville d'Hamadân, acheva celle d'Isthakhar (Persépolis), construisit deux des anciens faubourgs d'Ispahan, et jeta sur le Tigre un grand pont, que les écrivains orientaux disent avoir été détruit par les Grecs. Ce monarque, aussi libéral que sage et magnifique, encouragea la pêche des perles par des récompenses considérables, institua de grandes réjouissances, qu'on célébroit le premier jour de l'année, où le soleil entre dans le signe du bélier, et qu'on appelle *Nourouz*. Il donna une nouvelle religion à ses sujets; c'est, à ce qu'on croit, le *magisme*. L'astronomie date aussi, dit-on, de son règne. Jemschyd, avec les grandes qualités qui le décoroient, auroit dû jouir d'une prospérité longue et sans bornes; il arriva tout le contraire. Le malheur s'attacha constamment à ses armes, et il fut détrôné par Zohhâk, qui usurpa la couronne. Jemschyd consuma le reste de ses jours à errer en fugitif, que la mort menace de toutes parts, dans les mêmes états où tout trembloit sous sa puissance quelques années auparavant, et présentant le spectacle affligeant de l'homme vertueux aux prises avec le malheur.

JENEBELLI (Frédéric), Mantouan, un des plus habiles ingénieurs de son siècle, envoyé au secours d'Anvers par la reine Eliza-

beth, lorsque le prince de Parme mit le siége devant cette ville en 1585, inventa plusieurs machines pour détruire les travaux des assiégeans; mais les assiégés, réduits à l'extrémité, ne pouvant profiter des avantages que leur promettoit l'art de Jenebelli, se rendirent.

JENISCHIUS (Paul), d'Anvers, également versé dans les langues et dans les sciences, père de dix-neuf enfans, dont quatre seulement vécurent, donna le jour à un vingtième, qui lui procura plus de renom et demanda plus de soins que tous les autres, c'est son livre intitulé *Thesaurus animarum*, qui le fit bannir de son pays. Il mourut à Stuttgard, le 18 décembre 1647, à 89 ans.

* I. JENKIN (Guillaume), théologien non-conformiste, fils d'un ministre puritain, né en 1612 à Sudbury, au comté de Suffolck, mort en 1684. Élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, il fut nommé en 1641 ministre de l'église du Christ, près de Newgate, à Londres, et dépossédé en 1662 pour non-conformité. Compromis dans la conspiration de Love, il fut mis à la Tour; mais, en s'adressant à Cromwel, il obtint son élargissement. En 1684, Jenkin, mis en prison à Newgate, pour s'être trouvé à des assemblées illicites, y mourut quatre mois après. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Exposition de l'épître de Jude*, in-fol. II. *Celeusma*, ou *Clamor ad theologos hierarchiæ anglicanæ*. III. Quelques *Sermons* et *Écrits* de controverse.

* II. JENKIN (Robert), savant théologien anglais, né en 1656 dans l'île de Thanet, précenteur de l'église de Chichester en 1688, a donné plusieurs ouvrages estimés. I. *Examen historique de l'autorité des conciles généraux*, 1688. II. *Défense de la profession de foi de l'évêque Lako à sa mort.* III. *Defensio S. Augustini adversùs Jo. Phereponum*, 1707. IV. *Traduction anglaise* de la vie d'Apollonius de Thyanes, d'après le français de Tillemont. V. *Examen* de l'Histoire des Juifs de Basnage; des Sermons de Whiston, des Notes de Locke sur les Epîtres de saint Paul, et de la Bibliothèque choisie de Le Clerc. VI. *La certitude de la religion chrétienne*, dont il a paru en 1721 une cinquième édition corrigée. Jenkin mourut en 1707, à l'âge de 70 ans.

* I. JENKINS (Henri), Anglais, phénomène très-remarquable de longévité, naquit en 1501, au comté d'Yorck, et mourut en 1670; ainsi il vécut 169 ans. Dans sa vieillesse, il donnoit des détails sur la bataille de Flodden-Field, et porta témoignage aux assises sur une circonstance passée depuis plus de 140 ans. Sa mémoire la lui rappeloit parfaitement, car il conserva ses facultés jusqu'à la fin de sa vie. Comme il étoit né avant le temps de l'établissement des registres des paroisses, il ne s'en trouva aucune qui voulût le reconnoître et se charger de lui; de sorte qu'il fut obligé de mendier pour vivre. Cependant la paroisse de Bolton, au comté d'Yorck, à laquelle il appartenoit réellement, lui a élevé dans son église un monument qui atteste toutes ces particularités.

* II. JENKINS (sir Leoline), homme d'état habile et docteur en droit civil, issu d'une famille de Glamorganshire, dans le pays de Galles, né en 1625, fut envoyé en 1641 pour finir ses études au collége de Jésus à Oxford. La guerre civile ayant bientôt éclaté, il prit les armes, et se rangea parmi les royalistes avec plusieurs autres étudians. Les troubles s'interrom-

pirent point ses études, qu'il suivit avec ardeur. Il ne quitta Oxford qu'après la mort du roi. Retiré alors dans le pays de Galles, le docteur Mansell, principal du collége de Jésus, lui procura l'éducation du fils aîné de sir John Aubrey, qui lui attira bientôt d'autres élèves. Le parlement, ne voyant cette réunion qu'avec jalousie et avec crainte, l'eut bientôt dissipée. Jenkins, regardé comme un homme dangereux, chercha son salut dans la fuite, et voyagea, suivi de ses élèves, en France, en Hollande et en Allemagne. De retour en Angleterre en 1658, il s'y rendit extrêmement utile à Gilbert Sheldon, archevêque de Cantorbéry, fondateur du célèbre théâtre qui porte son nom, et d'où sont sorties tant de belles éditions. Lorsque la premiere guerre avec la Hollande, en 1664, vint à éclater, il fut choisi parmi les jurisconsultes appelés à revoir les lois maritimes, et à en former un corps de législation pour l'adjudication des prises dans la cour de l'amirauté, dont il fut nommé juge-assistant. Bientôt après, Jenkins fut chargé par le roi lui-même d'une affaire qui lui étoit personnelle. La reine-mère, Henriette-Marie, veuve de Charles I[er], étant morte en France en 1669, ce fut lui qui vint réclamer à Paris ses biens, auxquels Louis XIV, son neveu, avoit des prétentions. Il eut le bonheur de réussir, et fut nommé chevalier en 1669. Cet honneur ne tarda pas à lui en procurer un plus grand encore. Il fut chargé de traiter avec les commissaires nommés par l'Ecosse, de la réunion des deux royaumes, et en 1674 il fut appelé à être l'un des négociateurs du traité de Nimègue. On peut voir dans les Mémoires du chevalier Temple quelle part il prit dans cette importante mission. A son retour en Angleterre, en 1679, l'université d'Oxford le nomma pour son député. On le vit, à deux reprises, s'opposer avec la plus grande force dans le parlement au bill proposé pour l'exclusion du duc d'Yorck de ses droits à la couronne. Il combattit avec non moins d'ardeur, mais sans succès, la proposition, faite en 1681, de l'impression des délibérations et des débats de la chambre des communes, qu'il regardoit comme incompatible avec la dignité d'une pareille assemblée, et comme un appel inconsidéré au peuple. A peu près dans le même temps, nommé secrétaire d'état, il avoit reçu les sceaux en cette qualité dans des temps aussi critiques que dangereux. Se trouvant dans beaucoup d'occasions en opposition avec la cour, ennemi constant de tous les projets fantastiques dont s'occupoit le conseil privé, et fatigué des fonctions de sa place, il obtint sa retraite en 1684, et paya le tribut à la nature en septembre 1685. Ses lettres et ses papiers, recueillis par W. Wynne, ont été imprimés en deux volumes in-fol. en 1724, sous le titre d'*Œuvres* de Jenkins.

* JENKS (Benjamin), pieux théologien de l'Eglise d'Angleterre, né en 1646 au comté de Shrop, mort en 1724, fut recteur de Harley dans cette province, chapelain du comté de Bradfort, et pendant 56 ans ministre de l'église d'Harley, où il a été enterré. On a de lui I. Deux volumes de *Méditations*. II. *Dévotions dans l'intérieur des maisons*, in-12. III. *Soumission à la justice divine*, in-12, et d'*autres livres de piété* très-estimés, et d'un usage journalier.

* JENKYNS (David), juge anglais, célèbre par son intrépidité, né à Pendoyleu, au comté de Glamorgan, mort en 1663. Admis comme élève en 1597 à Edmond-Hall d'Oxford, il y prit le baccalauréat, puis passa au collége de justice

de Gray, où il fut conseiller, et se fit beaucoup d'honneur dans ses fonctions. Le roi Charles Ier le nomma juge du pays de Galles. En 1645, son zèle ardent pour la cause du roi lui fut fatal. Il fut arrêté à Hereford, et envoyé à la Tour. Quand il comparut à la barre de la chambre des communes, il protesta contre sa compétence, et ne voulut pas se mettre à genoux. Pour cette insubordination, il fut condamné à une amende de 1000 livres sterling, et renvoyé en prison. En 1650, un autre acte du parlement ordonna que son procès lui fût fait. On dit que ce fut Harry Martin qui, par un discours hardi, empêcha les suites de cette mesure. Jenkyns, qui s'attendoit à être pendu, déclara qu'il vouloit être exécuté avec une Bible sous un bras, et la grande charte sous l'autre. En 1656 il fut élargi. On a de lui des *Traités* sur la politique et sur les lois, imprimés en 1681, in-12.

† JENNENS (Charles), gentilhomme anglais, de la province de Leicester, mort en novembre 1773, composa des *Oratorios*, qu'Handel mit en musique. On cite celui du Messie comme l'un des meilleurs. Mais ce qui distingua sur-tout Jennens, ce fut sa fortune et la magnificence de sa maison. Il vécut en grand seigneur.

* JENNINGS (David), célèbre ministre dissident, né en 1691, mort en 1762, a desservi pendant quarante-quatre ans une congrégation à Old-Gravel-Lane. Il a aussi été reçu docteur en Ecosse, et mis à la tête de l'académie fondée par M. Coward. Le docteur Jennings a publié plusieurs ouvrages. I. *Introduction à l'usage des globes et des cadrans solaires*, in-8°. II. *Introduction à la connoissance des médailles*, in-12. III. *Les antiquités juives*, 2 vol. in-8°. IV. Plusieurs *Sermons*.

JENSON (Nicolas), célèbre imprimeur et graveur en caractères à Venise, dans le 15e siècle, étoit originairement graveur de la monnoie de Paris. Dans les premières années du règne de Louis XI, le bruit de la découverte de l'imprimerie inventée à Mayence commençant à se répandre, il fut envoyé dans cette ville, par ordre du roi, pour s'instruire secrétement dans cet art. C'est ce qu'on lit dans un ancien manuscrit sur les monnoies de France, qui paroît avoir été composé dans ce temps même, et dont voici le passage original. « Ayant su qu'il y avoit à Mayence gens adroits à la taille des poinçons et caractères, au moyen desquels se pouvoient multiplier par impression les plus rares manuscrits, le roi, curieux de toutes telles choses et autres, manda aux généraux de ses monnoies y dépêcher personnes entendues à ladite taille, pour s'informer secrétement de l'art, et en enlever subtilement l'invention; et y fut envoyé Nicolas Jenson, garçon sage, et l'un des bons graveurs de la monnoie de Paris. » Dans un autre manuscrit à peu près semblable, que possédoit Mariette, il est dit en marge, dans une note qui se rapporte à l'année 1458, « que Charles VII, informé de ce qui se faisoit à Mayence, demanda aux généraux de ses monnoies une personne entendue pour aller s'en informer, et que ceux-ci lui indiquèrent Nicolas Jenson, maître de la monnoie de Tours, qui fut aussitôt dépêché à Mayence; mais qu'à son retour en France, ayant trouvé Charles VII mort, il étoit allé s'établir ailleurs... » Voilà deux leçons différentes, dont la dernière semble mériter la préférence, en ce qu'elle explique au moins comment Jenson, après avoir

été envoyé à Mayence aux frais du roi, alla porter à Venise les fruits de son industrie, au lieu d'en enrichir sa patrie. Quoi qu'il en soit, Jenson se fit une grande réputation dans les trois parties de la typographie; c'est-à-dire, la gravure des poinçons, la fonte des caractères et l'impression; talens que peu d'artistes ont réunis. C'est lui qui le premier imagina et détermina la forme et les proportions du caractère romain, tel qu'il existe aujourd'hui dans les imprimeries. Il forma les majuscules de capitales latines, et les minuscules de lettres espagnoles, lombardes et françaises, ou carolines, auxquelles il donna une figure plus simple. Malgré les progrès de l'art, on admire encore à présent l'élégance et la propreté de ses caractères, et ses éditions sont recherchées avec empressement. La première, sortie des presses de Jenson, est celle du rare ouvrage intitulé *Decor Puellarum*, in-4°, datée de 1461, mais par erreur, et qui est véritablement de 1471, parce qu'il y est question d'un autre livre italien imprimé in-4° par le même, en 1471, avec ce titre: *Luctus christianorum ex passione Christi*......... Jenson imprima, la même année, un autre petit livre in-4°, en italien, également intitulé *Gloria mulierum*, qui paroît une suite naturelle du *Decor puellarum*. Plusieurs *éditions* d'auteurs latins et autres suivirent celles-ci jusqu'en 1481 que l'on peut conjecturer être l'année de sa mort, puisqu'il paroît avoir cessé d'imprimer vers temps-là. *Voyez* JANSON.

* JENYNS (Soame), né à Londres en 1704, poëte et littérateur, n'étoit pas sans mérite. On trouve dans ses ouvrages plus d'élégance et de correction que de verve et d'invention; élégant et agréable, il ne put s'élever au niveau des poëtes du premier rang. La première de ses productions, publiée en 1728, fut l'*Art de la danse*, suivi d'autres *pièces* dont il forma un volume qu'il publia en 1752. Cette production se fait encore lire avec plaisir. Ses *Poésies* ont été rassemblées et imprimées collectivement trois fois de son vivant; la première édition est celle dont on vient de parler; la seconde est de 1761, en 2 volumes petit in-8°; la dernière, en 1 seul v. gr. in-8°, est de 1778. On a encore de lui *Recherches sur l'origine du mal*, in-8°, 1757; *Vues sur l'évidence du christianisme*, 1776, in-12; *Différens Traités de politique*, et *quelques Dissertations sur des sujets de philosophie.* Nalson Cole a rassemblé ces derniers ouvrages après la mort de l'auteur, en 4 vol. in-8° qui ont paru en 1790. Jenyns mort en décembre 1787, âgé de 83 ans, avoit aidé Moore dans la rédaction de l'ouvrage périodique intitulé *The World.*

* JEPHSON (Richard), écrivain dramatique, né en Irlande, mort auprès de Dublin en 1803, servit dans les armées en qualité d'officier, fut pendant plusieurs années lieutenant-général de la cavalerie, et aussi pendant quelque temps membre de la chambre des communes d'Irlande. Jephson a donné beaucoup d'ouvrages dramatiques et quelques autres. I. *Braghenza*, représentée avec succès à Drury-Lane, et imprimée en 1755. II. *Les lois de Lombardie*, tragédie qui eut 9 représentations à Drury-Lane en 1779. III. *La cour de Narbonne*, qui fut bien reçue. IV. *L'Amour aux Indes orientales*, opéra. V. *Julie*, ou *l'Amour italien*, tragédie. VI. *Deux cordes à votre arc*, farce. VII. *La Conspiration*. VIII. En 1794 il a publié *les Confessions de Jean-Baptiste Conteau, citoyen français*, 2 vol. in-12. Satire sévère de la dépravation des mœurs en France. IX.

La même année il donna *les Portraits romains, poëme en vers héroïques, avec des remarques historiques et des notes*, 1 v. in-4°.

† JEPHTÉ, successeur de Jaïr dans la judicature des Hébreux, tourna ses armes contre les Ammonites vers l'an 1187 avant J. C. Pour obtenir la victoire, il fit vœu de sacrifier la première tête qui se présenteroit à lui après le combat. Ce fut sa fille unique, que Philon nomme Séila : il l'immola deux mois après. Les saints Pères sont partagés sur le droit et sur le fait de ce vœu si extraordinaire de Jephté. Plusieurs l'ont condamné comme téméraire, et son exécution comme impie et cruelle; ils prétendent qu'il est contre la loi naturelle et contre la loi divine, d'immoler un homme comme une victime. Quelques-uns disent, pour justifier ce vœu, que le maître de la vie et de la mort l'avoit inspiré à Jephté, et en avoit exigé l'accomplissement sans qu'on puisse lui demander raison de sa conduite, ni en tirer aucune conséquence. D'autres enfin supposent que l'immolation de la fille de Jephté ne fut que spirituelle; que Jephté consacra la virginité de sa fille au Seigneur, et qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence. (Juges, XI.) Jephté mourut l'an 1181 avant J. C. *Voyez* IDOMÉNÉE.

† I. JÉRÉMIE, prophète, fils du prêtre Helcias, natif d'Anathoth près de Jérusalem, commença, suivant l'Ecriture, de prophétiser sous le règne de Josias, l'an 629 avant J. C. Les malheurs qu'il prédisoit aux Juifs, et la liberté avec laquelle il reprenoit leurs désordres, les mirent si fort en colère contre le prophète, qu'ils le jetèrent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. On eut bientôt occasion d'admirer l'esprit de Dieu qui l'animoit. Il avoit prédit la prise de Jérusalem : cette ville se rendit effectivement aux Babyloniens, l'an 606 avant J. C. Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, donna au prophète la liberté, ou d'aller à Babylone pour y vivre en paix, ou de rester en Judée. Le prophète préféra le séjour de la Judée pour conserver le peu de Juifs qui y étoient demeurés. Il donna de bons avis à Godolias, gouverneur de ce pays; mais cet homme imprudent, les ayant négligés, fut tué avec ceux de sa suite. Les Juifs, craignant la fureur du roi de Babylone, voulurent chercher leur sûreté en Egypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, et fut enfin contraint de les suivre avec son disciple Baruch. Là, il ne cessa de leur reprocher leurs crimes avec son zèle ordinaire; il prophétisa contre eux et contre les Egyptiens. L'Ecriture ne parle point de sa mort; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapidèrent à Taphné l'an 590 avant J. C. Les prophéties de Jérémie contiennent cinquante-un chapitres. Ce prophète, si nous en croyons saint Jérôme, est simple dans ses expressions, sublime dans ses pensées; mais cette simplicité offre souvent des expressions énergiques. Il y a quelques visions symboliques faciles à expliquer. Le Seigneur montra en vision à Jérémie deux paniers placés devant le temple, dont l'un étoit plein de figues exquises, et l'autre de figues si mauvaises qu'on n'en pouvoit manger. Le prophète reçut de Dieu même l'explication de cet emblème. Il apprit que les excellentes figues, que le Seigneur recevoit comme une offrande très-agréable, désignoient la partie du peuple de Juda captive à Babylone; les mauvaises figues qu'il rejetoit avec horreur, comme un présent indigne de lui, étoient

le roi Sédécias et les Juifs demeurés à Jérusalem, ou retirés en Egypte. Arnaud Baculard a *traduit* en vers français les Lamentations de Jérémie, 1757, in-8°.

II. JÉRÉMIE, métropolitain de Larisse, élevé l'an 1572 sur la chaire patriarcale de Constantinople, à l'âge de 36 ans. Les luthériens lui présentèrent la confession d'Augsbourg, dans l'espérance de la lui faire approuver; mais il la combattit de vive voix et par écrit. Il ne paroissoit pas même éloigné de réunir l'Eglise grecque à l'Eglise romaine, et avoit adopté la réformation du calendrier de Grégoire XIII. Ses envieux en prirent occasion de l'accuser d'entretenir des relations avec le pape, et le firent chasser de son siége en 1579. On a imprimé sa *Correspondance* avec les luthériens, en grec et en latin, à Wittemberg, 1584, in-fol. Un catholique l'avoit déjà publiée en latin, en 1581. Ce prélat mourut après 1585.

* JERMAK-TIMOFEW, ataman, ou chef des Cosaques, réalisa les projets d'Iwan Basilowitz pour soumettre la Sibérie à l'empire russe. Cet homme remarquable, avec une poignée de monde, et dans le court espace de 4 ans (de 1580 à 1584), conquit ces vastes provinces et poursuivit les anciens oppresseurs de la Russie jusque dans leurs asiles les plus reculés. Il périt dans les eaux du Vagai.

I. JÉROBOAM I, fils de Nabath, de la tribu d'Éphraïm, plut tellement à Salomon, que ce prince lui donna l'intendance des tribus d'Éphraïm et de Manassès. Le prophète Ahias lui prédit qu'il régneroit sur dix tribus. Salomon, pour empêcher l'effet de cette prédiction, donna ordre de l'arrêter; mais il s'enfuit en Egypte, où Sésach lui donna un asile, et il y demeura jusqu'à la mort du roi. Roboam, successeur de Salomon, fut le tyran de son peuple; dix tribus se séparèrent de la maison de David, et firent un royaume à part, à la tête duquel elles mirent Jéroboam vers l'an 972 avant J. C. Ce nouveau roi, craignant que, si le peuple continuoit d'aller à Jérusalem pour y sacrifier, il ne rentrât peu à peu dans l'obéissance de Roboam, son prince légitime, fit faire deux Veaux d'or. Il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna à ses sujets de les adorer, et leur fit défendre d'aller désormais à Jérusalem. Ce prince éleva au sacerdoce les derniers du peuple, qui n'étoient pas de la tribu de Lévi, établit des fêtes solennelles à Béthel comme à Jérusalem, et réunit dans sa personne la dignité du sacerdoce à la majesté royale. Un jour, dit l'Ecriture, qu'il faisoit brûler de l'encens sur l'autel de Béthel, un prophète vint lui annoncer que cet autel seroit détruit; qu'il naîtroit un fils de la race de David, nommé Josias, lequel égorgeroit sur cet autel tous les prêtres qui l'encenseroient. Il ajouta que, pour preuve qu'il disoit la vérité, l'autel alloit se fendre en deux à l'heure même. Jéroboam ayant étendu la main pour faire arrêter le prophète, sa main se sécha, et l'autel se fendit aussitôt. Alors le roi pria le prophète d'obtenir sa guérison, et sa main revint à son premier état. Ce prodige ne changea pas le cœur de Jéroboam. Il mourut dans son impiété, après 22 ans de règne, l'an 954 avant J. C. Sa famille fut détruite et exterminée par Baasa, selon la prédiction d'Ahias de Silo.

II. JÉROBOAM II, fils de Joas, et roi d'Israël comme lui, rétablit le royaume d'Israël dans son ancienne splendeur. Il monta sur le

trône l'an 836 avant J. C., reconquit les pays que les rois de Syrie avoient usurpés et démembrés de ses états, et réduisit sous son obéissance toutes les terres de delà le Jourdain jusqu'à la mer Morte. La mollesse, la somptuosité régnoient dans Israël avec l'idolâtrie. On adora les veaux d'or à Béthel, on fréquenta tous les hauts lieux du royaume, et l'on y commit toutes sortes d'abominations. Jéroboam mourut l'an 795 avant J. C., après 41 ans de règne.

† I. JÉROME (saint), *Hieronymus*, né vers l'an 340 à Stridon sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, où Eusèbe, son père, tenoit un rang distingué. Après avoir fait donner à son fils une excellente éducation, il l'envoya à Rome, où ce jeune homme fit des progrès rapides dans les lettres et dans l'éloquence. Ses écrits donnent lieu de penser que sa jeunesse fut bouleversée par les passions. Au retour d'un voyage dans les Gaules, il se fit baptiser à Rome : il fut dès ce moment un homme nouveau. Entièrement consacré à la prière et à l'étude de l'Ecriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de cette ville immense, et en saint au milieu de la corruption et de la débauche. De Rome il passa à Aquilée, et ensuite dans la Thrace, dans le Pont, la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce. Après avoir parcouru ces différentes provinces, il s'enfonça dans les déserts brûlans de la Chalcide en Syrie. Les austérités qu'il y pratiqua paroitroient incroyables, s'il ne les rapportoit lui-même; et malgré ces étonnantes mortifications, il éprouvoit des souvenirs qui troubloient son repos. « Combien de fois, dit-il, étant dans la plus profonde solitude, m'imaginois-je néanmoins être au spectacle des Romains! Mes membres, secs et décharnés, étoient couverts d'un sac; mes jours se passoient en gémissemens; et si le sommeil m'accabloit quelquefois, malgré la terre dure sur laquelle je me couchois, c'étoit moins un repos pour moi qu'une espèce de tourment. Cependant je ne pouvois arrêter mon imagination volage. Mon visage étoit défiguré par le jeûne, et mon cœur brûloit malgré moi de mauvais désirs. Toute ma consolation étoit de me jeter aux pieds de J. C. sur la croix, et de les arroser de mes larmes. » Il avoit résolu de consumer ses jours dans cette affreuse solitude; mais les moines qui habitoient le même désert, venant sans cesse le tourmenter pour lui demander compte de sa foi, et le traitant de Sabellien, parce qu'il se servoit du mot d'*hypostase*, il passa à Jérusalem, et de là à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce. Jérôme ne consentit à son ordination qu'à condition qu'il ne seroit attaché à aucune église. Plusieurs légendaires ont dit qu'il n'offrit jamais le sacrifice de l'autel, par humilité. Mais pourquoi se seroit-il donc fait ordonner? Le désir d'entendre saint Grégoire de Nazianze le conduisit à Constantinople en 381. Il se rendit l'année suivante à Rome, où le pape Damase le chargea de répondre en son nom aux consultations des évêques sur l'Ecriture et sur la morale. Un grand nombre de dames romaines, illustres par leur esprit et par leurs vertus, recevoient journellement de lui des leçons sur les saintes lettres. Ces liaisons éveillèrent l'envie, qui excita l'imposture. On imputa au saint solitaire un crime contre la pureté. Les accusateurs, étant mis à la question, avouèrent leur calomnie, et rendirent hommage à son innocence; mais le peuple, prévenu par les prêtres que Jérôme censuroit avec zèle, et peut-être avec trop peu de ménagement, le crut toujours

coupable. Des amis hypocrites *lui baisoient les mains, et employoient leurs langues de vipère à le déchirer*. Voyant qu'il causoit du trouble et de la division à Rome, il se retira à Bethléem, et s'y appliqua à conduire les monastères que sainte Paule y avoit fait bâtir, à traduire l'Ecriture et à réfuter les hérétiques. Il écrivit, le premier, contre Pélage, et foudroya Vigilance et Jovinien. Pélage, hérésiarque, soutenu par Jean de Jérusalem, ennemi de saint Jérôme, avec lequel il s'étoit brouillé au sujet des origénistes, s'en vengea en excitant une persécution contre son vainqueur. Ce saint avoit rompu pour la même dispute avec Rufin, autrefois son ami intime; Théophile d'Alexandrie les raccommoda, mais ce ne fut pas pour long-temps. Cette querelle, portée aux dernières extrémités, causa bien du scandale. Saint Jérôme étoit très-emporté. Quiconque se déclaroit contre lui, ou contre ses ouvrages, étoit presque toujours le dernier des hommes. Il traita Rufin avec hauteur et avec violence. Quand on lit les injures dont il l'accabla, injures souvent empruntées des poëtes satiriques, on est surpris que des invectives si fortes soient sorties d'une bouche si pure. Ce saint, qui n'est pas moins illustre pour avoir été homme, mourut le 30 septembre 420. Dans les derniers momens qui précédèrent sa mort, il regarda d'un œil serein ceux qui environnoient son lit: « Mes amis, leur dit-il, prenez part à ma joie. Voici l'heureux instant où je vais être libre pour toujours. Que les hommes ont tort de peindre la mort si affreuse! elle ne l'est que pour les méchans. Depuis que Jésus-Christ l'a aimée, elle plaît même dans les tortures, parce qu'elle est toujours accompagnée de l'espérance d'un bonheur éternel. Voulez-vous éprouver combien il est doux de mourir, tâchez de bien vivre. » Aucun écrivain ecclésiastique de son siècle ne le surpassa dans la connoissance de l'hébreu, et dans la variété de l'érudition. Son style, pur, vif, élevé, seroit plus agréable, s'il étoit moins inégal et moins bigarré. Sa morale a paru quelquefois trop sévère, et ses conseils peu indulgens. Attaché à la discipline du célibat, il parle trop désavantageusement des secondes noces. D'abord partisan d'Origène, il se montra ensuite contre les origénistes, et suggéra aux empereurs des lois pour leur proscription. De toutes les éditions qu'on a faites des *Ouvrages* de ce père, la meilleure est celle de dom Martianay et dom Pouget, bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, en 5 volumes in-folio, publiée depuis 1693, jusqu'en 1706. Quoique cette édition ait quelques défauts (*voy.* l'art. MARTIANAY), elle n'a pas été éclipsée par celle des Vallarsi, Vérone, 1734, 11 vol. in-folio. Les principales productions renfermées dans ce recueil sont, I. une *Version* latine de l'Ecriture sur l'hébreu, que l'Eglise a depuis déclarée authentique sous le nom de *Vulgate*. La *Version* latine des Psaumes, telle que nous l'avons dans les bréviaires, a été retenue presque en entier de l'ancienne version, qui est la plus respectable par son antiquité, mais qui n'est pas la plus claire. II. Une *Version* latine du Traité du Saint-Esprit, par Didyme. III. De savans *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien et du nouveau Testament. Si saint Jérôme eût joui du loisir nécessaire pour revoir ses nombreux ouvrages, il en auroit retranché diverses notes écrites avec trop de précipitation. Il avoue lui-même qu'il se bornoit souvent à dicter à son copiste, soit ses pensées, soit celles des autres, sans que ce copiste impatient lui donnât le temps de choisir ce qu'il y avoit de meilleur. IV. Des *Traités*

polémiques, contre Montan, Helvidius, Jovinien, Vigilance, Pélage, Rufin, et les partisans d'Origène. V. Un *Traité de la Vie et des Ecrits des auteurs ecclésiastiques*, ouvrage qui a été d'un grand secours aux bibliograhes modernes. VI. Une *Suite* de la Chronique d'Eusèbe, jusqu'à l'année 379, continuée par saint Marcellin. VII. Des *Lettres* écrites avec chaleur et avec noblesse, contenant les vies de quelques saints solitaires, des éloges, des instructions morales, des réflexions ou des discussions critiques sur la Bible. VIII. *Histoire des Pères du Désert*, Anvers, 1628, in-folio. IX. Un *Martyrologe* qui lui est attribué, Lucques, 1668, in-folio. On a traduit ses *Lettres*, 3 vol. in-8°, 1713. On dit que saint Jérôme introduisit dans l'Ecriture sainte la division par versets, d'où on a inféré que les manuscrits latins qui sont ainsi divisés, ne peuvent être réputés antérieurs à ce Père de l'Eglise. On ne parlera point ici du prétendu cardinalat de saint Jérôme ; on sait qu'il faut mettre ce conte avec ceux de la Légende dorée.... *Voy.* la Vie de ce Père de l'Eglise, à la tête de l'édition citée de dom Martianay, et celle du P. Dolei, extraite des écrits de saint Jérôme, Ancône, 1730.

† II. JÉROME DE PRAGUE, qui tiroit son nom de la ville capitale de Bohême, le plus fameux disciple de Jean Hus, devint bien supérieur à son maître en esprit et en éloquence. Il avoit étudié à Paris, à Cologne, à Heidelberg, et avoit été reçu maître-ès-arts dans ces trois universités. Il embrassa les opinions de Jean Hus. Cet hérétique ayant été arrêté au concile de Constance, Jérôme vint pour l'y défendre, et fut emprisonné comme lui. La crainte du supplice l'obligea de se rétracter; mais ayant appris avec quelle fermeté son maître étoit mort, il eut honte de vivre. Dans une deuxième audience que le concile lui accorda, il désavoua sa rétractation, comme le plus grand crime qu'il eût jamais pu commettre, et déclara qu'il étoit résolu d'adhérer, jusqu'à son dernier soupir, à la doctrine de Wiclef et de Jean Hus, excepté pourtant aux opinions de l'hérésiarque anglais sur l'Eucharistie. Le concile le livra au bras séculier. Jérôme alla au bûcher avec la même fermeté que Jean Hus. Il partit en chantant le Symbole des Apôtres et les Litanies. Quand il fut au lieu du supplice, il quitta lui-même ses habits, et, se jetant à genoux, baisa le poteau auquel il devoit être attaché. On le lia d'abord enchaîné et tout nu avec des cordes mouillées. Ensuite on mit autour de lui de gros morceaux de bois, entremêlés de paille. Le feu ayant pris, il se mit à chanter une hymne, qu'il ne discontinua pas, malgré le feu et la fumée. Comme le bourreau approchoit le feu par derrière, de peur qu'il ne le vît, « Avancez, lui dit-il avec courage, et mettez le feu devant moi : si je l'avois craint, je ne serois point venu ici, pouvant l'éviter. » Cette exécution se fit le 1er juin 1416. Le Pogge, Florentin, témoin de ce supplice, en a fait l'histoire dans une lettre à Léonard Arétin. Il dit, qu'à voir son intrépidité, on l'eût pris pour un autre Caton. Mais il lui attribue aussi un défaut que ce Romain n'avoit point, l'esprit de satire et de plaisanterie indécente. « Il piquoit souvent, dit-il, ses adversaires par des railleries sanglantes, ou même il les forçoit de rire dans un sujet si triste, en donnant un tour ridicule à leurs objections. Quand on lui demanda quel étoit son sentiment sur le sacrement de l'Eucharistie : « Naturellement, répondit-il, c'est du pain ; pendant et après la consécration, c'est le vrai corps de Jésus-Christ. »

— Quelques-uns lui ayant reproché d'avoir dit qu'après la consécration le pain demeuroit du pain : « Oui, dit-il, celui qui est demeuré chez le boulanger. » — Il dit à un dominicain qui s'emportoit contre lui : « Tais-toi, hypocrite ! » Et à un autre qui affirmoit avec serment ce qu'il avoit avancé contre lui : « C'est là, dit-il, le meilleur moyen de tromper. » Il ne traita jamais un de ses principaux antagonistes que d'*âne* et de *chien*. » (*Voyez* un extrait de l'écrit de Pogge, dans le Dictionnaire de Chaufepié.) De telles plaisanteries ne pouvoient guère calmer ses ennemis. Ses *Ouvrages* ont été recueillis avec ceux de son maître. (*Voyez* l'article de HUS.) — Il y a eu un autre JÉRÔME DE PRAGUE, pieux solitaire, qu'il ne faut pas confondre avec le disciple de Jean Hus, contre lequel il s'éleva.

† III. JÉROME DE SAINTE-FOI, juif espagnol, nommé auparavant *Josué Lurchi*, embrassa le christianisme, et reçut à son baptême le nom de Jérôme de Sainte-Foi : il devint ensuite médecin de Pierre de Lune, qui prenoit le nom de Benoît XIII. Cet antipape étant en 1412 dans le royaume d'Aragon, alors le seul lieu de son obédience, Jérôme lui inspira le dessein de signaler son zèle en attaquant les juifs par une conférence publique indiquée à Tortose en Catalogne : elle commença le 7 février 1413, en présence du pape, de plusieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques, et de savans théologiens. Le nasi, ou chef des synagogues d'Aragon, y étoit présent, avec les plus savans rabbins de ce royaume. Jérôme de Sainte-Foi y établit que le Messie étoit venu, et que J. C. avoit rempli les vingt-quatre caractères indiqués de sa venue. La conférence ne finit que le 10 mai 1413. Jérôme de Ste.-Foi présenta le 10 novembre de la même année, à l'antipape, son *Traité* sur les choses qui dans le Talmud sont opposées à la loi de Moyse, au messie et aux chrétiens. Ce livre fit tant d'impression sur les juifs, qu'il s'en convertit au christianisme environ 5000. (*V.* JOSEPH ALBO, nº XII.) Le *Traité* de Jérôme de Sainte-Foi a été imprimé à Francfort en 1602, [illegible]éré dans la Bibliothèque des P[illegible].

* IV. JÉROME DE CARDIE, un des compagnons d'Alexandre dans son expédition de l'Inde, paroît avoir écrit beaucoup de choses concernant ce prince ; mais il se fit sur-tout connoître par son *Histoire des successeurs de ce conquérant*, aux sanglans démêlés desquels il prit part, s'étant attaché à Eumène, à qui il demeura fidèle jusqu'à sa chute. Il étoit peu recommandable par le style ; et la haine et la partialité semblent avoir caractérisé ses écrits.

* V. JÉROME-XAVIER, jésuite, parent de saint François-Xavier, partagea ses travaux apostoliques, et mourut à Goa. On a de lui une *Histoire de saint Pierre*, écrite en persan, qu'a publiée, avec sa traduction latine et des notes, Louis de Dieu, protestant, à Leyde, Elzévir, 1639, in-4°. On trouve dans la *Bibliotheca Hispanica nova* de Nicolas Antonio, tom. Ier, p. 609, les titres de plusieurs *Ouvrages* de Jérôme-Xavier ; mais on ne dit pas s'ils ont été imprimés.

VI. JÉROME (dom). *Voy.* GEOFFRIN, nº I.

* JERVAS (Charles), peintre anglais, moins connu par ses ouvrages que par les éloges de Pope, auquel il avoit donné des leçons de son art, et par l'influence qu'ils ont eue sur l'opinion publique, naquit en Ir-

laude, et fut quelque temps l'élève de sir Godfrey Kneller. Pope paroît en parler avec plus de prévention que de goût, plutôt avec complaisance que par un sentiment intime, et on peut s'en rapporter plus sûrement au jugement de lord Orford, qui, en parlant de Jervas, dit « qu'il pécha également dans le dessin, dans le coloris et dans la composition. » Il est auteur d'une *Traduction anglaise de* don Quichotte, qu'il entreprit, dit Pope, sans entendre l'espagnol. Le sort de Cervantes est d'être défiguré dans les traductions anglaises, car on a fait le même reproche à Smollet. Warburton a fait un supplément à la préface que Jervas avoit mise à la sienne, sur l'origine de la chevalerie. Ce peintre mourut en 1740.

JÉSABEL, JÉSID. *Voyez* JÉZABEL, JÉZID.

* JESSENIUS DE JESSEN (Jean), noble Hongrois, né à Nagi-Jessen, village dans le comté de Turocz en Hongrie, l'an 1566, s'appliqua à la médecine, et enseigna cette science à Wittemberg et à Prague avec succès. Les empereurs Rodolphe II et Mathias l'honorèrent du titre de leur premier médecin. Il ternit la gloire que sa science lui avoit acquise par la plus noire trahison. Il se rangea du parti des belles pour déposer Ferdinand II, et alla en Hongrie animer ses compatriotes à la révolte; mais il paya de sa tête ce crime de félonie l'an 1621. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la médecine; les principaux sont, I. *De plantis*. II. *De cute et cutaneis affectibus*. III. *Anatomiæ abs se solemniter celebratæ historia*. Cette histoire anatomique est estimée, quoiqu'il n'ait presque fait qu'abréger Vesel. IV. *Institutiones chirurgicæ*. On a encore de lui *Vita et mors Tychonis-Brahei*, Hambourg, 1601, in-4°. Cette vie renferme des faits précieux, qu'on ne trouve pas ailleurs. Jessen avoit été l'ami particulier de cet astronome.

* JESSY (Henri), ministre anglais non-conformiste, né en 1627 à West-Rowton au comté d'Yorck, où il fut reçu maître-ès-arts, mort en 1663, embrassa le parti des indépendans, et fut mis en prison en 1741; mais le parlement le fit mettre en liberté. Dans le temps de la rébellion, Jessy desservoit l'église de Saint-George en Southwarck; à la restauration il fut dépossédé et remis en prison. Jessy a laissé des ouvrages. I. *La gloire et le salut de Juda et d'Israël*. II. *Description de Jérusalem*. III. *Histoire de mistriss Sarah Wright*. IV. *Miroir des enfans*. V. *Lexicon, grec-anglais*, etc.

* JESTYN-AB-GWRGANT, prince de Glamorgan, à la mort de son père en 1030, fut écarté du trône où l'appeloit sa naissance, à cause de la violence de son caractère. Son oncle Howel fut couronné à sa place; mais à sa mort, en 1043, Jestyn lui succéda. Ayant déclaré la guerre à Rhis-ab-Tudor, prince d'un pays voisin, il chargea Einion son allié d'engager les Anglais à embrasser son parti, et Rhys fut vaincu; mais Jestyn ayant refusé de donner sa fille à Einion à qui il l'avoit promise par serment, celui-ci s'adressa à son tour aux Anglais, qui tournèrent leurs armes contre le prince parjure, le chassèrent de ses états et se les partagèrent.

† JÉSUA-LÉVITE, rabbin espagnol du 15e siècle, auteur d'un livre utile pour l'intelligence du Talmud, intitulé *Halichot olam*, c'est-à-dire, *les voies de l'éternité*. Constantin l'Empereur en a fait une traduction latine dont Bachuisen a donné une bonne édition en 1714, in-4°, en hébreu et en latin.

JÉSUATES. *Voy.* JEAN-COLOMBIN, nº XVII.

JÉSUITES. *Voyez* IGNACE, nº IV; LAINEZ, nº I; CLÉMENT, nº XVI; RICCI, nº V; *et* ESTAMPES, nº I.

JÉSUITESSES. *Voyez* MAGNY.

† I. JÉSUS, fils de Sirach, né à Jérusalem, auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, qu'il composa vers l'an 234 avant J. C. — Un autre Jésus, son petit-fils, le *traduisit* en grec, et cette version nous a fait perdre le texte hébreu. *Liber Jesu Siracidæ græce, ad fidem codd. et versionum emendatus, et perpetuâ commentatione illustratus, à Car Gottl. Bretschneider*, Ratisbonne, 1806, un vol. in-8º.

II. JÉSUS, fils de Joïada. *Voyez* JONATHAS, nº III.

† III. JÉSUS-CHRIST, Sauveur du monde, fils de Dieu, et Dieu lui-même. Conçu par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie, il naquit dans une étable à Bethléem. La Vierge et Joseph son époux s'étoient rendus dans cette ville pour se faire inscrire lors du dénombrement ordonné par Auguste, l'an du monde 4004, 3e avant notre ère vulgaire. Aussitôt après sa naissance, des anges l'annoncèrent aux bergers, et une étoile apparut en Orient, et amena des mages qui vinrent adorer ce Dieu enfant. (*Voyez* BALTASAR.) Il fut circoncis le 8e jour, et le 40e sa mère le porta au temple. Hérode, soupçonneux et cruel, fit mourir tous les enfans de deux ans et au-dessous; il comptoit y envelopper celui que les mages lui avoient annoncé comme le *roi des Juifs;* mais Joseph, averti par un ange, s'etoit retiré avec la mère et l'enfant en Egypte, d'où il ne revint qu'après la mort du tyran. Ils demeuroient à Nazareth, et alloient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Ils y menèrent Jésus à l'âge de 12 ans; il y resta après eux; s'en étant aperçus dans le chemin, ils retournèrent à Jérusalem, où ils le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Jésus-Christ jusqu'au moment de sa manifestation. Il croissoit en sagesse, en âge et en grace, étant soumis à son père et à sa mère. Comme ils étoient obligés, par leur pauvreté, de travailler pour subsister, on ne peut douter que J. C. ne leur ait témoigné son obéissance en travaillant avec eux. C'étoit sans doute le métier de charpentier qu'il exerçoit, puisque les Juifs lui en donnent le nom. L'an 15e de Tibère, Jean-Baptiste, qui devoit lui préparer les voies, commença de prêcher la pénitence. Il baptisoit, et J. C. vint à lui pour être baptisé. Au sortir de l'eau, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe; et on entendit une voix qui dit : *Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* C'étoit l'an 30e de l'ère, et J. C. avoit environ 33 ans. Il fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert, y passa 40 jours sans manger, et voulut bien y être tenté. En ce temps il prêcha l'Evangile. Accompagné des douze apôtres qu'il avoit appelés, il parcourut toute la Judée, et la remplit de ses bienfaits, confirmant les vérités qu'il enseignoit par des miracles. Les démons et les maladies lui obéissent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressuscitent. En faisant du bien aux hommes, il leur apprend à se vaincre, à ne rien désirer sur la terre, et par conséquent à n'y avoir besoin de rien. Il ne prêche que la charité, que l'humanité, que la douceur. Il rassemble autour de lui

des enfans, et propose pour modèle leur innocence. S'il permet que l'on soit prudent comme le serpent dans les occasions où l'on a des piéges à craindre, il veut que par-tout ailleurs on soit simple comme la colombe. Lorsque les prêtres et les docteurs de la loi veulent l'embarrasser par des sophismes, par des questions insidieuses, il les confond par des réponses aussi justes que sublimes. On lui demande si l'on doit payer le tribut à César. Il répond en demandant une pièce de monnoie. « De qui est cette image, dit-il à ses ennemis?.... De César, lui répondirent-ils.... Rendez donc, leur dit-il, à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » On lui amène une femme surprise en adultère; ses ennemis lui tendent un piége en lui demandant son sentiment sur le châtiment qu'elle devoit subir. « Que celui d'entre vous, répond Jésus, qui est sans péché lui jette la première pierre.» — Un jour qu'il prêchoit l'amour du prochain : « Et qui est mon prochain, lui demanda un docteur qui feignoit de ne pas le savoir? — Je vais vous l'apprendre, lui répondit J. C. : Un homme avoit été dépouillé et blessé par des voleurs. Deux prêtres passent par l'endroit où étoit cet infortuné, et ne lui donnent aucun secours; deux lévites y viennent ensuite, qui ne le regardent pas. Mais enfin un Samaritain, l'ayant aperçu, l'emporte dans une hôtellerie voisine, panse ses plaies, lui fait donner tout ce qui lui est nécessaire, et donne de l'argent pour qu'il soit soigné. Lequel, du prêtre, des lévites ou du Samaritain a été le prochain de ce pauvre abandonné, demanda Jésus? — C'est, répondit le docteur, celui qui a eu soin de lui. — Allez donc, reprit J. C., et faites de même. » Voilà de quelle manière J. C. instruisoit les simples, et fermoit la bouche aux docteurs. Il apprenoit aux premiers cette prière, dans laquelle il nous dit de nous adresser à Dieu comme à notre père, et de lui parler comme ses enfans, pour lui demander tous nos besoins. Dans les huit béatitudes, qui sont le précis de toute sa morale, il annonce un bonheur que le monde connoit très-peu. « Heureux les pauvres d'esprit! Heureux les cœurs purs! etc. Pour précautionner ses apôtres contre le scandale de la croix et de ses humiliations, J. C. parut dans un état glorieux sur une montagne où il avoit conduit Pierre, Jacques et Jean son frère. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtemens blancs comme la neige. Les apôtres virent la gloire éclatante dont le fils de Dieu étoit revêtu, et aperçurent Moyse et Elie qui s'entretenoient avec lui de ses supplices, et de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem. Alors Pierre, prenant la parole, proposa à Jésus-Christ de dresser trois tentes dans cet endroit, une pour lui, une pour Moyse, et une pour Élie. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse les couvrit, et il en sortit une voix qui proféra ces paroles : « C'est ici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le. » Les disciples, à ces mots, furent frappés d'une grande crainte, et tombèrent le visage contre terre; mais Jésus s'approchant les toucha, et les rassura. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Moyse et Elie parurent avec Jésus-Christ pour nous convaincre que la loi représentée par le premier, et les prophètes figurés par le second, n'avoient pour but que Jésus-Christ, ne regardoient que lui, et que c'est n'y rien entendre que d'y chercher autre chose que Jésus-Christ et son Eglise. Il est constant, suivant le texte sacré, que ces deux prophètes parurent en per-

sonne et non en figure, comme le prétendent quelques-uns. La jalousie des pharisiens et des docteurs de la loi, animée par les prodiges qu'opéroit Jésus-Christ, le fit condamner à un supplice infâme. Un de ses disciples le trahit, un autre le renia, tous l'abandonnèrent. Le pontife et le conseil le condamnèrent, parce qu'il s'étoit dit le fils de Dieu. Il fut livré à Ponce-Pilate, président romain, et condamné à mourir, attaché à la croix; il offrit le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A sa mort, le ciel s'obscurcit, la terre trembla, le voile du temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent. L'Homme-Dieu mis en croix expira le soir du vendredi 3 avril, le 14 de nisan, l'an 33e de l'ère, et le 36e de sa vie. Son corps fut mis dans le tombeau, où l'on posa des gardes. Le 3e jour, qui étoit le dimanche, Jésus-Christ sortit vivant du sépulcre. Il apparut d'abord à plusieurs saintes femmes, ensuite à ses disciples et à ses apôtres. Il resta avec eux pendant 40 jours, leur apparoissant souvent, buvant et mangeant, leur faisant voir par beaucoup de preuves qu'il étoit vivant, et leur parlant du royaume de Dieu. Quarante jours après sa résurrection, il monta au ciel en leur présence, leur ordonnant de prêcher l'Evangile à toutes les nations, et leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. On connoît le prétendu portrait de Jésus-Christ, tracé par Abgare, roi d'Edesse, et dont il est fait mention dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. (*Voyez* l'article ABGARE.) Le R. P. Pilartius est auteur d'un petit Traité *de singulari Jesu Christi pulchritudine*, Paris, 1641, in-12, dans lequel il s'attache à prouver que Jésus-Christ a été le plus beau d'entre les enfans des hommes. Le célèbre Nicolas Rigault étoit d'un sentiment opposé; car dans son édition de Tertullien, Paris, 1664, in-fol., et dans les notes sur saint Cyprien, il veut que Jésus-Christ ait été laid de visage. Le P. Vavasseur, qui a écrit avec autant de prudence que d'érudition sur la figure et les traits de Jésus-Christ, soutient qu'il n'étoit ni difforme, ni extrêmement beau, mais d'une physionomie noble et aimable. (*Voyez* l'art. VAVASSEUR.) Il termine ainsi son ouvrage : *Ad humiliora atque abjectiora descendes, et minima quæquæ et occultissima scrutari, quemadmodùm nonnulli otiosè curiosi fecerunt.... Non solùm minutum ac supervacaneum puto, verùm etiam illiberale per se atque indecorum, neque Deo dignum neque lectoribus consentaneum.* Le P. Théophile Raynaud, dans son livre intit. *Laus brevitatis*, après avoir établi que la sainte Vierge avoit le nez long et aquilin, en conclut que son fils, qui lui ressembloit parfaitement, avoit aussi un grand nez. Le carme Pierre de Saint-Louis, dans son bizarre poëme de la Magdeleine, commence ainsi le portrait du Sauveur :

Sa perruque est dorée, et sa mise si belle,
Qu'il ne s'en vit jamais sur la terre une telle.
Qui le voit est ravi de son bel entregent :
Que si son poil est d'or et sa voix est d'argent,
Sa taille avec cela ne peut être que riche.

Il finit par ce trait qui rachète en quelque sorte ce qu'il y a de burlesque et de trivial dans le reste :

Ou plutôt c'est un Dieu dans le plus grand des hommes.

Un philosophe a parlé ainsi de la morale de l'Evangile : « La sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'his-

toire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grace touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui peut agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint, trait pour trait, Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper..... Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer : celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Non : ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est éluder la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. » Les nations infidèles, les païens, les mahométans ont reconnu les miracles et la sagesse divine de Jésus-Christ. Un poëte musulman a parlé de sa morale dans ces termes : « Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles. — L'ame reprend sa vie et sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom. — Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la divinité; c'est de vous qu'il tire ses lumières pour les connoître, et c'est vous qui lui donnez l'attrait. » Après la mort de leur maître, les chrétiens se dispersèrent dans toute la Palestine et dans une partie de l'Orient. L'Evangile fut bientôt prêché par les apôtres à toutes les nations. On vit donc sur la terre une société d'hommes qui attaquoient ouvertement le paganisme, qui annonçoient aux hommes « qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui a créé le ciel et la terre, dont la sagesse gouverne le monde ; que l'homme s'est corrompu par l'abus

qu'il a fait de la liberté qu'il avoit reçue de son créateur : que sa corruption s'est communiquée à sa postérité; que Dieu, touché du malheur des hommes, a envoyé son fils sur la terre pour les racheter; que ce fils étoit, en tout, égal à son père; qu'il s'étoit fait homme; qu'il avoit promis un bonheur éternel à ceux qui croyoient sa doctrine et qui pratiquoient sa morale; qu'il avoit prouvé la vérité de ses promesses par des miracles, etc. » Les apôtres annonçoient tout ce qu'ils avoient vu; ils mouroient plutôt que de méconnoître les vérités qu'ils étoient obligés d'enseigner. Si leur morale étoit sublime et simple, leurs mœurs étoient irréprochables. On avoit vu, dans le sein de l'idolâtrie, des philosophes attaquer le polythéisme, mais avec précaution, et sans éclairer l'homme sur son origine, sur sa destination. Ils avoient découvert dans l'homme, au milieu de ses égaremens, des semences de sagesse; mais ils avoient cherché vainement un remède à la corruption, un frein aux vices, un motif d'encouragement à la vertu; et ceux d'entre eux qui s'étoient élevés au-dessus des passions se soutenoient à ce degré de hauteur par le ressort de l'orgueil. Mais on n'avoit point vu encore une société entière d'hommes, grossiers et ignorans pour la plupart, expliquer ce que les philosophes avoient cherché inutilement sur l'origine du monde, sur la nature et sur la destination de l'homme; enseigner une morale qui tend à produire sur la terre une bienveillance générale, une amitié constante, une paix perpétuelle; qui met l'homme sans cesse sous les yeux d'un Être suprême et tout-puissant, qui hait le crime, et qui aime la vertu; qui récompense, par un bonheur infini, le culte qu'on lui rend, le bien qu'on fait, la résignation dans les maux; et qui punit, par des supplices sans fin, l'impiété qui l'offense, le vice qui dégrade l'homme, et le crime qui nuit au bonheur général de la société humaine. Les premiers chrétiens offrirent donc au monde un spectacle aussi nouveau qu'intéressant : spectacle dont le tableau raccourci ne doit pas paroître un hors d'œuvre dans l'article du divin auteur du christianisme. Tout ce qui regarde ce Dieu sauveur est si précieux aux chrétiens, que plusieurs églises se flattent d'avoir quelqu'une des choses qui lui ont appartenu, ou qui contribuèrent à ses souffrances. Toutes les reliques et les instrumens de la passion de Jésus-Christ peuvent se réduire à son sang, au bois de la croix, au roseau, à la colonne, aux clous, à la lance, à la robe sans couture, aux linceuls ou suaires, au tombeau. Mais de tous ces précieux restes, les critiques ne conviennent que de la conservation de la croix, trouvée par l'impératrice Hélène (*voyez* ce mot), et de celle du saint sépulcre. La figure de la croix a été différente, suivant les temps et la diversité des nations. La plus ancienne n'étoit qu'un pal de bois tout droit, sur lequel on attachoit le criminel : les autres croix, composées de deux pieces de bois, ont été de trois sortes de figures; l'une étoit comme un X, ou ce qu'on appelle sautoir, en terme de blason; c'est ce qu'on entend par croix de saint André : l'autre étoit faite en T, c'est-à-dire que l'une des deux pièces de bois étoit droite, et l'autre en travers, précisément au bout de celle-là : la troisième enfin étoit faite de telle manière, que la pièce de bois, qui étoit en travers, n'étoit pas sur le haut de la pièce droite, mais le bout du bois droit passoit un peu au-delà du bois en travers; et c'est de cette manière qu'étoit la croix où Jésus-Christ fut attaché, comme on peut le conjecturer par l'inscription que Pilate fit mettre au bout d'en haut.

Le sépulcre de Jésus-Christ étoit taillé dans un roc sur la colline du Calvaire. Ce monument a reçu les hommages des chrétiens dans tous les siècles, quelques oppositions que les princes païens, ou hérétiques, ou mahométans aient mises à la conservation du tombeau, ou à la vénération des peuples. Sous Constantin, ce sépulcre ayant été tiré de l'espèce d'humiliation où les païens, et sur-tout l'empereur Adrien, avoient voulu l'ensevelir, l'affluence fut bien plus grande. On renversa les temples de Jupiter et de Vénus, qu'on y avoit élevés, pour les profaner, et l'empereur y substitua une superbe basilique. Depuis cette restauration, les peuples, selon le témoignage de saint Augustin, y alloient en foule, et en apportoient de la poussière. Dans le 12e siècle, les croisés tirèrent des mains des Sarrasins ce saint lieu; mais le succès des croisades entreprises pour en faire la conquête ne se soutint point. Les Mahométans, qui s'en rendirent encore les maîtres, en ont enfin laissé la garde aux religieux de Saint-François, dont ils exigent un tribut. Le grand-seigneur, à ce que dit Baillet, prend avec ostentation la qualité de protecteur du saint sépulcre du Christ, avec celle d'esclave de Mahomet. *Voyez* l'excellente Vie de Jésus-Christ, par le P. Montreuil, jésuite, Paris, 1741, 3 vol. in-12.

* IV. JÉSUS-HALY, médecin du 10e siècle, fils de Haly-Abbas, qui lui inspira de bonne heure le goût de l'art qu'il professoit. Il ne parvint pas cependant au degré de célébrité de son père. On a de lui un traité sur les maladies des yeux, intitulé *De cognitione infirmitatum oculorum et curatione eorum*, Venetiis, 1499, in-folio, *cum Guidonis Cauliaci et aliorum scriptis chirurgicis*, ibid., 1500, in-fol., *cum Albucasis chirurgiâ*.

JÉTHRO, surnommé *Raguel*, sacrificateur des Madianites, reçut Moyse dans sa maison, le garda tout le temps que la crainte qu'il avoit de Pharaon l'obligea de ce cacher, et lui fit épouser sa fille Séphora. Lorsque Moyse eut délivré les Israélites, Jéthro alla au-devant de son gendre, vers l'an 1490 avant Jésus-Christ, et lui amena sa femme et ses enfans. Il lui conseilla de choisir des personnes prudentes, capables de former un conseil sur lequel il pourroit se décharger d'une partie des affaires dont il étoit accablé. Il lui enseigna ensuite l'art de discipliner ceux qui étoient destinés à porter les armes. Artapan, dans Eusèbe, le nomme roi d'Arabie, sans doute parce que dans ce pays la royauté étoit jointe au sacerdoce.

† I. JEUNE (Jean le), né à Poligny en Franche-Comté, l'an 1592, d'un père conseiller au parlement de Dôle, renonça à un canonicat d'Arbois, pour entrer dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Le cardinal de Bérulle eut pour lui les bontés d'un père pour un enfant de grande espérance. Le P. Le Jeune se consacra aux missions pendant soixante ans que durèrent ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 35 ans. Quoique naturellement vif et impétueux, cette infirmité ne le contrista point. Le père Le Jeune eut d'autres infortunes. Il fut deux fois taillé de la pierre, et on ne l'entendit jamais laisser échapper aucune parole d'impatience. Les plus grands prélats avoient tant d'estime pour sa vertu, que le cardinal Bichi le servit à table durant tout le cours d'une mission. La Fayette, évêque de Limoges, l'engagea, en 1651, à demeurer dans son diocèse.

Le père Le Jeune y passa toute sa vie, et y établit des dames de la charité dans toutes les villes. Dans sa dernière maladie qui fut longue, il reçut souvent la visite des évêques de Limoges et de Lombez. On lui avoit permis de dire la messe, quoiqu'il fût aveugle; mais il ne voulut jamais user de cette permission, dans la crainte de commettre quelque *quiproquo* ou quelque irrévérence en célébrant les saints mystères. Il mourut à Limoges le 17 août 1672. Plusieurs seigneurs de la cour étant venus à Rouen, où il prêchoit le carême, le prièrent de leur débiter son plus beau sermon; il se contenta de leur faire une instruction familière, touchant les devoirs des grands, et l'obligation de veiller sur leurs familles et leurs domestiques. Sa réputation, comme directeur, étoit si grande, qu'on venoit de fort loin pour se mettre sous sa conduite. On a de lui des *Sermons*, intitulés Le *Missionnaire de l'Oratoire*, ou les *Sermons pour les advents*, *caresmes*, etc., Paris, 1671, ou Toulouse, 1688, en dix gros vol. in-8°. Ils furent traduits en latin, et imprimés à Mayence sous ce titre: *Johannis Junii deliciæ pastorum*, sive *Conciones*, in-4°. Le célèbre Massillon y trouva des matériaux pour plusieurs de ses discours, qu'il sut mettre en usage avec autant de sagacité que d'éloquence. « Ce sermonnaire, disoit-il, est un excellent répertoire pour un prédicateur, et j'en ai profité. » Le père Le Jeune est simple, touchant, insinuant; on voit qu'il étoit né avec un génie heureux et une ame sensible. Le recueil de ses *Sermons* est devenu assez rare. On a encore de lui une *Traduction* du Traité de la vérité de la religion, 1 vol. in-12 imprimé en Hollande.

II. JEUNE (Martin le), célèbre imprimeur de Paris dans le 16e siècle, succéda à Robert Etienne, et publia avec soin *divers ouvrages* en langues orientales. On estime sur-tout son ancien Testament en hébreu.

JEUNESSE. *Voy.* JOUVENCE.

* JEVRAS (Charles), peintre de portraits, élève de Kneller, né en Irlande, mort vers 1740. La libéralité d'un de ses parens le mit en état de voyager en France et en Italie. A son retour on lui confia des travaux importans, ce qu'il dut peut-être plus à l'amitié du pape et à d'autres personnes de distinction qu'à son propre mérite. Il a publié une *Traduction* du Don Quichotte, à laquelle le docteur Warburton a ajouté un Appendix sur l'origine des romans et de la chevalerie.

† JEWEL (Jean), savant prélat anglais, élève de l'école de Barnstaple, puis d'Oxford, de Merton, et de Corpus Christi, naquit à Berry-Narber au Devonshire, et mourut en 1571. Sous le règne d'Edouard VI, Jewel, professant hautement la religion protestante, fut un prédicateur très-suivi. Sa réputation le mit dans un danger imminent sous les règnes suivans. Ayant appris que l'évêque Bormer se disposoit à le faire arrêter, il passa en pays étranger, et se retira à Strasbourg et à Zurich, avec Pierre-Martyr. A la mort de Marie, Jewel revint dans sa patrie et fut un des soixante théologiens protestans choisis pour disputer devant la reine Elizabeth sur leur religion, contre un égal nombre d'ecclésiastiques catholiques. En 1559 il fut nommé à l'évéché de Salisbury; et en 1565 il fut reçu docteur en théologie à l'université d'Oxford. Sa conduite dans son siége fut exemplaire. Il s'occupa constamment de la réforme dans son diocèse, et son

application à l'étude alla jusqu'à lui faire négliger la maladie dont il mourut. Ce prélat a été enterré dans la cathédrale de Salisbury. Son savoir et ses talens l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe. On a sur-tout admiré son *Apologie de l'Eglise d'Angleterre*, qui a été attaquée par Thomas Harding son compatriote, et son condisciple au collége. La réponse de Jewel, dit-on, fut péremptoire et sans réplique. Ce n'est qu'en comparant les deux ouvrages qu'on peut établir une opinion fondée sur le mérite de l'un ou de l'autre. On a rassemblé en un vol. in-fol. la collection des *Œuvres* de cet auteur, et on l'a regardée comme assez importante pour mériter d'être placée dans les églises pour l'édification du peuple anglais.

† JÉZABEL, fille d'Ithobal, roi de Sidon, et femme d'Achab, roi d'Israël, porta son époux à détruire entièrement dans ses états le culte du Dieu d'Israël, pour y substituer celui de Baal. Elie, le seul qui eût osé résister à cette reine impie, fut contraint de prendre la fuite, et de se retirer sur la montagne d'Horeb. Le même roi, ayant envie de posséder la vigne d'un nommé Naboth, qui la lui refusa, Jézabel suscita de faux témoins, et fit condamner Naboth à être lapidé. Achab demeura en possession de la vigne; mais Dieu, dit l'Ecriture, pour punir Jézabel, éleva Jéhu sur le trône de Samarie. Ce prince la fit jeter du haut d'une fenêtre, et les chiens dévorèrent son corps, l'an 884 avant J. C. — Il est parlé dans l'Apocalypse d'une JÉZABEL, qui faisoit la prophétesse, et sous ce faux titre prêchoit des erreurs. Elle y est menacée d'une maladie mortelle, si elle ne fait pénitence de ses péchés, comme tous ceux qui participeront à ses erreurs. Il est assez difficile de dire qu'elle étoit cette Jézabel: c'étoit apparemment quelque princesse puissante qui protégeoit les Nicolaïtes.

* JÉZARY (Abou-l-a'z Isma'il al), homme d'un mérite aussi rare que le genre dans lequel il se développa est peu commun chez les Orientaux, a écrit en arabe un *Traité des Machines ingénieuses* en six livres, dont un qui traite des machines hydrauliques est manuscrit à la bibliothèque impériale. Sa description des horloges, des vases d'une structure extraordinaire et curieuse, des instrumens de musique, etc, remplit les cinq autres. C'est dommage que cet ouvrage nous manque; il nous montreroit à quel point en sont les peuples de l'Orient dans les arts mécaniques et dans plusieurs autres. Il a été traduit en turc et dédié à l'empereur Sélim.

JÉZID Ier, cinquième calife, ou successeur de Mahomet, et le second de la race des Ommiades, régna l'an 680 après la mort de son père Moavia; mais il n'en imita pas le courage et les grands desseins. Son unique plaisir étoit de composer des vers sur l'amour. La seconde année de son règne, les Arabes de Cufa élurent pour calife Hussein, second fils d'Ali. Jézid leva une puissante armée, et fit tuer Hussein en trahison, comme ils étoient près de se donner bataille dans la plaine de Cazaballa, aux environs de Cufa. Jézid persécuta ensuite toute la race d'Ali, et fit mourir une partie de la noblesse d'Arabie. Ces exécutions cruelles le rendirent odieux à tous les peuples. Après la mort de Hussein, Abdallah, fils de Zobaïr, qui étoit de la famille d'Ali, souleva toute la Perse contre Jézid, qu'il peignit comme un homme plus capable d'être poëte que d'être roi. Le règne de ce lâche prince ne dura que trois ans et neuf mois: il mourut l'an 683 de J. C.

* JEZLAH (ben), Yahya ben Yssa, médecin de Bagdad, chrétien, et pauvre quoique fort habile, troqua sa foi contre la fortune et se fit mahométan pour ne point mourir de faim. Il écrivit cependant pour atténuer cette défavorable idée de la cause de son apostasie une *belle lettre* en faveur de l'islamisme, dans laquelle il prend le langage de la conviction. Cette adresse lui réussit à merveille, et le mit en grand crédit près du khalyfe Mogtady, à qui il dédia des *Tables médicinales*, espèce de dictionnaire de médecine dans lequel les maladies et les remèdes sont classés par ordre alphabétique. Mais celui de ses *Ouvrages* à qui il doit toute sa réputation est son traité de médecine, intitulé *Menhag*, qui est manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Jezlah mourut à Bagdad l'an 493 de l'hégire, 1099 de notre ère, avec la réputation méritée d'un des plus habiles hommes que les Arabes comptent dans la médecine.

† JOAB, fils de Sarvïa, sœur de David, frère d'Abisaï et d'Azaël, attaché au service de David, commanda ses armées avec succès. La première occasion où il se signala fut le combat de Gabaon, où il vainquit Abner, chef du parti d'Isboseth, qu'il tua ensuite en trahison. Joab monta le premier sur les murs de Jérusalem, marcha contre les Syriens qui s'étoient révoltés contre David, le mit en fuite, et s'étant rendu maître d'un quartier de la ville de Rabbath sur les Ammonites, il fit venir David, pour qu'il eût la gloire de cette conquête. Joab se signala dans toutes les guerres que ce monarque eut à soutenir; mais il se déshonora en assassinant Abner et Amasa. Il réconcilia Absalon avec David, et ne laissa pas de tuer ce prince rebelle dans une bataille, vers l'an 1023 avant J. C. David, en considération de ses services, et par la crainte de sa puissance, toléra ses attentats; mais en mourant il commanda à son fils Salomon de l'en punir. Ce jeune prince fit tuer le coupable qui avoit pris parti contre lui pour servir Adonias, au pied de l'autel où il s'étoit réfugié, croyant y trouver un asile, l'an 1014 avant J. C.

† I. JOACHAZ, roi d'Israël, succéda à son père Jéhu l'an 856 avant J. C., et régna 17 ans. L'Ecriture dit que le Seigneur, irrité de ce qu'il avoit adoré les dieux étrangers, le livra à la fureur d'Azaël et de Bénadad, rois de Syrie, qui ravagèrent cruellement ses états. Ce prince, dans cette extrémité, eut recours à Dieu qui l'écouta favorablement. Joas son fils et son successeur rétablit les affaires d'Israël, et remporta plusieurs victoires sur les Syriens.

II. JOACHAZ, fils de Josias, roi de Juda, choisi pour succéder à son père l'an 610 avant J. C., avoit 23 ans lorsqu'il monta sur le trône. Il ne régna qu'environ trois mois à Jérusalem, et se signala par ses impiétés. Néchao, roi d'Egypte, de retour de son expédition contre les Babyloniens, rendit la Judée tributaire; et pour faire un acte de souveraineté, sous prétexte que Joachaz avoit osé se faire déclarer roi sans sa permission, au préjudice de son frère aîné, il donna le sceptre à celui-ci. Le roi détrôné mourut de chagrin en Egypte, où il avoit été emmené.

I. JOACHIM *ou* ÉLIACIM, fils de Josias et frère de Joachaz, fut mis sur le trône de Juda par Néchao, roi d'Egypte, l'an 610 avant J. C., déchira et brûla les livres de Jérémie, et traita avec cruauté le prophète Urie. Il fut détrôné par Nabuchodonosor, et mis à mort par les

Chaldéens, qui jetèrent son corps hors de Jérusalem, et le laissèrent sans sépulture, vers l'an 600 avant Jésus-Christ.

II. JOACHIM, fils du précédent. *Voyez* JÉCHONIAS : c'est le même.

III. JOACHIM (saint), fut selon une pieuse tradition, époux de sainte Anne, et père de la Sainte Vierge. On ne sait rien de sa vie, et l'Écriture sainte ne fait aucune mention de saint Joachim. Le seul livre ancien qui en parle est traité d'apocryphe par saint Augustin. Le B. Pierre Damien disoit que c'étoit une curiosité vaine et superflue de vouloir rechercher quel étoit le père, quelle étoit la mère de la Sainte Vierge; « mais personne n'a contesté à son père l'avantage d'être descendu de David, puisqu'elle étoit du sang royal par elle-même, aussi bien que par S. Joseph, son époux. Il s'appeloit Héli, selon ceux qui prétendent que c'est la généalogie de la Ste. Vierge que S. Luc a rapportée dans l'Evangile. S. Jérôme s'étoit persuadé qu'il se nommoit Cléophas, parce que la sœur de la Ste. Vierge est appelée Marie de Cléophas, comme étant sa fille, selon lui; au lieu que d'autres ont cru que Cléophas étoit le nom de son mari. Mais dès le temps de ce saint docteur, on commençoit à recevoir une autre opinion, qui donnoit le nom de Joachim au père de la Ste. Vierge, et celui d'Anne à sa mère, soit que cela fût venu de quelque tradition, comme semble l'insinuer saint Epiphane, soit que ces noms, étant plutôt appellatifs que propres, leur eussent été donnés après coup par les chrétiens, pour marquer la préparation du Seigneur par celui de Joachim, et la grace par celui d'Anne. (Baillet, Vie des Saints, au 20 mars.) » L'Eglise grecque a institué la fête de S. Joachim dès le 7e siècle; mais elle n'a été introduite que fort tard dans l'Eglise latine. On prétend que ce fut le pape Jules II qui l'institua.

IV. JOACHIM, natif du bourg Célico, près de Cosenza, voyagea dans la Terre-Sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux dans le monastère de Corazzo, dont il fut prieur et abbé. Joachim quitta son abbaye avec la permission du pape Luce III, vers 1183, et alla demeurer à Flore, où il fonda une célèbre abbaye, dont il fut le premier abbé. Il eut sous sa dépendance un grand nombre de monastères auxquels il donna des constitutions approuvées par le pape Célestin III. L'abbé Joachim mourut en 1202, à 72 ans, laissant un grand nombre d'*Ouvrages*, Venise, 1516, in-folio, dont quelques propositions furent condamnées dans la suite au concile général de Latran, en 1215, et au concile d'Arles en 1260. Voici, suivant l'abbé Pluquet, quelles étoient ses erreurs. « Pierre Lombard avoit dit qu'il y a une chose immense, infinie, souverainement parfaite, qui est le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'abbé Joachim prétendoit que cette chose souveraine, dans laquelle Pierre Lombard réunissoit les trois personnes de la Trinité, étoit un Être souverain et distingué des trois personnes, selon Pierre Lombard; et qu'ainsi il faudroit, selon les principes de ce théologien, admettre quatre Dieux. Pour éviter cette erreur, l'abbé Joachim reconnoissoit que le Père, le Fils et le Saint-Esprit faisoient un seul Être, non parce qu'ils existoient dans une substance commune, mais parce qu'ils étoient tellement unis de consentement et de volonté, qu'ils l'étoient aussi étroitement que s'ils n'eussent été qu'un seul être. C'est ainsi qu'on dit que plusieurs hommes font un seul peuple. L'abbé Joachim tâchoit de prouver son sentiment par les passages dans lesquels Jé-

sus-Christ dit qu'il veut que « ses disciples ne fassent qu'un, comme son père et lui ne font qu'un » ; par le passage de S. Jean, qui réduit l'unité des personnes à l'unité du témoignage. L'abbé Joachim étoit donc Trithéite, et ne reconnoissoit que de bouche, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne faisoient qu'une essence et une substance. » On l'accusoit d'erreur sur la Trinité ; il étoit de plus outré sur la pratique de la morale, et il trouva des disciples qui allèrent encore plus loin que leur maître. Ces enthousiastes, appelés *Joachimites*, prétendoient qu'il ne falloit pas se borner aux préceptes de l'Evangile, parce que le nouveau Testament étoit imparfait. Ils assuroient que la loi de Jésus-Christ seroit suivie d'une meilleure loi, qui seroit celle de l'esprit et qui dureroit éternellement. Ces rêveries, fondées sur une interprétation mystérieuse de quelques passages de l'Ecriture sainte, furent développées dans un livre intitulé *L'Evangile éternel*, attribué à un fanatique nommé Jean de Rome, et condamné par le pape Alexandre IV. Les ouvrages les plus connus de l'abbé Joachim sont les *Commentaires* sur Isaïe, sur Jérémie et sur l'Apocalypse. On a encore de lui des *Prophéties*, qui, de son vivant, le firent admirer par les sots et mépriser par les gens sensés. On s'en tient aujourd'hui à ce dernier sentiment. L'abbé Joachim étoit bien présomptueux, de se flatter d'avoir la clef des choses dont Dieu s'est réservé la connoissance. Dom Gervaise a écrit sa Vie, 1745, 2 vol. in-12.

V. JOACHIM. *Voy.* GIOACHINO.

VI. JOACHIM II, électeur de Brandebourg, fils de Joachim Ier, né l'an 1505, succéda à son père en 1532, et embrassa la doctrine de Luther en 1539. On ne sait pas les circonstances qui donnèrent lieu à ce changement : on sait seulement que ses courtisans et l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple. L'électeur Joachim acquit par ce changement les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lébus, qu'il incorpora à la Marche. Il n'entra point dans l'union que les protestans firent à Smalkalde ; et il maintint la tranquillité dans son électorat, tandis que des guerres de religion désoloient la Saxe et les pays voisins. L'empereur Ferdinand II lui vendit le duché de Crossen dans la Silésie ; et son beau-frère Sigismond-Auguste, roi de Pologne, lui accorda en 1569 le droit de succéder à Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers. Le règne de Joachim fut doux et paisible. On l'accusa d'être libéral jusqu'à la prodigalité, et d'avoir le foible de l'astrologie. Il mourut en 1571 à 67 ans, du poison qu'un médecin juif lui donna.

VII. JOACHIM (George), surnommé *Rhætius*, parce qu'il étoit de la Valteline, appelée en latin *Rhætia*, enseigna les mathématiques et l'astronomie à Wittemberg. Dès qu'il fut instruit de la nouvelle hypothèse de Copernic, il l'alla voir, et embrassa son système. Ce fut lui qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages. Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui les *Ephémérides*, selon les principes de Copernic ; et *plusieurs autres ouvrages* sur la physique, la géométrie et l'astronomie, qui ne sont plus aujourd'hui recherchés, ces sciences ayant fait des progrès qui ne permettent plus de recourir aux anciens ouvrages.

JOACHIMITES. *Voy.* JOACHIM, n° IV.

* JOAD *ou* JOIADA, grand-prêtre des juifs, fit mourir la reine Athalie, et donna le sceptre à Joas l'an 883 avant J. C. Il fut inhumé, en

considération de ses services, dans le sépulcre des rois de Jérusalem. *Voyez* JOAS, roi de Juda, n° I.

*JOANNICIUS (Clément), reçut la couronne de laurier, en qualité de poëte, des mains de l'empereur Maximilien I, et par reconnoissance, dédia à ce prince les *Vies des rois de Pologne*, en vers élégiaques. A l'imitation d'Ovide, il composa des Livres des *Tristes*, et *divers autres poëmes*.

JOANNITES. C'est ainsi qu'on appela les hommes généreux qui restèrent attachés à S. Jean-Chrysostôme, dans le temps qu'il étoit persécuté par l'impératrice Eudoxie, et qui le suivirent dans son exil. *Voyez* l'article de ce saint.

JOANNITZ. *Voyez* CALO-JEAN.

JOAPHAR *ou* ABOUGIAFAR, philosophe arabe, contemporain d'Averroès, le même, selon quelques-uns, qu'Avicennes, composa dans le 12ᵉ siècle *le roman* philosophique de Hai, fils de Jockdhan, dans lequel il règne une fiction ingénieuse. L'auteur y montre, dans la personne de son héros, par quels degrés on peut s'élever de la connoissance des choses naturelles à celle des surnaturelles. Edouard Pococke le fils a donné une bonne version latine de cet ouvrage, sous le titre de *Philosophus autodidactus*, ou *le Philosophe sans études*, Oxford, 1671, in-4°. Cet auteur est appelé par quelques-uns *Jaaphar ben Tophail*.

I. JOAS, fils d'Ochosias, roi de Juda, échappé, par les soins de Josabeth sa tante, à la fureur d'Athalie, sa grand'mère, qui avoit fait égorger tous les princes de la maison royale, fut élevé dans le temple, sous les yeux du grand-prêtre Joïada, mari de Josabeth. Quand le jeune prince eut atteint sa 7ᵉ année, Joïada le fit reconnoître secrétement pour roi par les principaux officiers de la garde du temple. Athalie, qui avoit usurpé la couronne, fut mise à mort l'an 883 avant J. C. Joas, conduit par Joïada, gouverna avec sagesse; mais lorsque ce pontife fut mort, le jeune roi adora les idoles. Zacharie, fils de Joïada, le reprit de ses impiétés; mais Joas, oubliant ce qu'il devoit à la mémoire de son bienfaiteur, fit lapider son fils dans le parvis du temple. Dieu, pour punir ce crime, rendit la suite de la vie de ce prince aussi triste que le commencement en avoit été heureux. Il suscita contra lui les Syriens, qui, avec une petite poignée de gens, défirent son armée, et le traitèrent lui-même avec la dernière ignominie. Après être sorti de leurs mains, accablé de cruelles maladies, il n'eut pas même la consolation de mourir paisiblement; trois de ses serviteurs l'assassinèrent dans son lit : ainsi fut vengé le sang du fils de Joïada qu'il avoit répandu. Ce prince régna quarante ans, et périt l'an 843 avant J. C.

II. JOAS, fils de Joachaz, roi d'Israël, successeur de son père dans le royaume qu'il avoit déjà gouverné deux ans avec lui, imita l'impiété de Jéroboam. Elisée étant tombé malade de la maladie dont il mourut, Joas vint le voir, et parut affligé de le perdre. Le prophète reconnoissant lui dit de prendre des flèches et d'en frapper la terre. Comme il ne frappa que trois fois, Elisée lui dit que s'il fût allé jusqu'à la septième, il auroit entièrement ruiné la Syrie. Joas gagna contre Bénadad trois batailles, comme Elisée, suivant l'Ecriture, l'avoit prédit, et réunit au royaume d'Israël les villes que les rois d'Assyrie en avoient démembrées. Amasias (*V.* ce mot), roi de Juda, lui ayant déclaré la guerre, Joas le battit, prit

Jérusalem, et fit le roi lui-même prisonnier. Il le laissa libre, à condition qu'il lui paieroit un tribut, et revint triomphant à Samarie, chargé d'un butin considérable. Il y mourut en paix, peu de temps après cette victoire et après un règne de seize ans, l'an 826 avant J. C.

I. JOATHAM, le plus jeune des fils de Gédéon, échappé au carnage qu'Abimélech fit de ses autres frères, prédit, du haut d'une montagne, suivant l'Écriture, aux Sichimites les maux qui les attendoient, pour avoir élu roi Abimélech l'an 1235 avant J. C. Il se servit, pour leur rendre leur ingratitude plus sensible, de l'ingénieux apologue du figuier, de la vigne, de l'olivier et du buisson.

II. JOATHAM, fils et successeur d'Ozias, autrement Azarias, 759 ans avant J. C., prit le maniement des affaires, à cause de la lèpre qui séparoit son père de la compagnie des autres hommes. Il ne voulut pas prendre le nom de roi tant que son père vécut. Il fut fort aimé de ses sujets, pieux, magnifique, et bon guerrier, remporta plusieurs victoires, remit Jérusalem dans son ancien état, imposa un tribut aux Ammonites, et mourut l'an 742 avant J. C.

† JOB, célèbre patriarche, né dans le pays de Hus, entre l'Idumée et l'Arabie, vers l'an 1700 avant J. C., étoit un homme juste qui élevoit ses enfans dans la vertu, et offroit des sacrifices à l'Être-Suprême. Pour éprouver ce saint homme, Dieu, dit l'Écriture, permit que tous ses biens lui fussent enlevés, et que ses enfans fussent écrasés sous les ruines d'une maison, tandis qu'ils étoient à table. Tous ces fléaux arrivèrent dans le même moment, et Job en reçut la nouvelle avec une patience admirable. « Dieu me les a donnés; Dieu me les a ôtés, dit-il en parlant de ses enfans et de ses biens; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son saint nom soit béni! » Le démon, à qui Dieu avoit permis de tenter son serviteur, fut au désespoir de la constance que Job opposoit à sa malice. Il crut la vaincre en l'affligeant d'une lèpre épouvantable qui lui couvroit tout le corps. Le saint homme se vit réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec des morceaux de pots cassés le pus qui sortoit de ses plaies. Le démon ne lui laissa que sa femme, pour augmenter sa douleur et tendre un piége à sa vertu. Elle vint insulter à sa piété, et traiter sa patience d'imbécillité; mais son époux se contenta de lui répondre. « Vous avez parlé comme une femme insensée; puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux? » Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad et Sophar, vinrent aussi le visiter, et furent pour Job des consolateurs importuns. Ne distinguant pas les maux que Dieu envoie à ses amis pour les éprouver, de ceux dont il punit les méchans, ils le soupçonnèrent de les avoir mérités. Job, convaincu de son innocence, leur prouva que Dieu châtioit quelquefois les justes pour les perfectionner, ou pour quelqu'autre raison inconnue aux hommes. Le Seigneur prit enfin la défense de son fidèle serviteur, et rendit à Job ses enfans, une parfaite santé, et plus de biens et de richesses qu'il ne lui en avoit ôté. Il mourut vers l'an 1500 avant J. C. à 211 ans. Quelques-uns ont douté de l'existence de Job, et ont prétendu que le livre qui porte son nom étoit moins une histoire véritable qu'une parabole : mais ce sentiment est contraire, 1° à Ézéchiel et à Tobie, qui parlent de ce saint homme comme d'un personnage qui a réellement existé; 2° à saint Jacques, qui le propose

aux chrétiens comme un modèle de la patience avec laquelle ils doivent souffrir les maux ; 3° à toute la tradition des juifs et des chrétiens. D'ailleurs le nom de Job est cité dans cette histoire comme le nom propre d'un homme. Sa qualité y est exprimée; il est représenté comme le plus riche des Orientaux. Son pays y est désigné par son nom. « Il y avoit un homme dans le pays de Hus, appelé Job ; cet homme étoit simple et craignant Dieu. » Le nombre de ses enfans et la quantité de ses biens y sont spécifiés. Les noms et la patrie de ses amis y sont rapportés ; et quoique la plupart de ces noms puissent avoir des significations mystiques, cela n'empêche pas que ce ne soient des noms véritables et réels, puisqu'il en est de même de presque tous les noms hébreux. Il n'y a rien d'ailleurs dans toute son histoire qui puisse prouver que Job soit un personnage romanesque. « Ce seroit donc, dit Dupin, une espèce de témérité, de s'éloigner du sentiment commun des Pères et des chrétiens sur la vérité de cette histoire. Mais il faut aussi reconnoître de bonne foi que ce n'est pas une simple narration d'un fait. La manière dont elle est contée, le style dont elle est écrite, les conversations de Dieu et du démon, la longueur des discours des amis de Job, font voir clairement que c'est une narration que l'auteur a embellie, ornée et amplifiée, pour donner un exemple sensible et plus touchant d'une patience achevée, et des instructions plus fortes et plus étendues sur les sentimens que l'homme doit avoir dans la prospérité et dans l'adversité. » Quelques-uns attribuent le livre de Job à Moyse, d'autres à lui-même, d'autres à Isaïe, et il est difficile de décider à qui il appartient. Il est écrit en langue hébraïque, mêlée de plusieurs expressions arabes, ce qui le rend quelquefois obscur. Il est en vers, et l'antiquité ne nous offre point de poésie plus riche, plus relevée, plus touchante que celle-ci. On ne connoît pas quelle est la cadence des vers ; mais l'on y remarque aisément le style poétique, et les expressions hardies et nobles qui sont l'ame de la poésie.

* JOBELOT (Jean-Ferdinand), magistrat distingué autant par ses vertus privées que par ses principes religieux et son zèle pour le travail, naquit à Gray en Franche-Comté, dans le 17e siècle. D'abord avocat-général au parlement de Dôle, il en devint conseiller, puis premier président en 1675, à la mort de Cl. Jacquot de Dôle. Il a été plus de 22 ans au parlement de Dòle, et 27 à celui de Besançon ; il harangua Louis XIV, qui venoit de s'emparer de la province : « Sire, lui dit-il, vous avez soumis nos villes par la force de vos armes ; vos grandes qualités vous soumettent nos cœurs. » On a de lui *une édition* de l'Ordonnance civile de 1667, avec *des notes*, Besançon, 1685, in-12. Il a en outre laissé en *manuscrit* un recueil in-fol. de notes sur le droit et sur les questions les plus intéressantes qu'il avoit vu juger pendant 40 ou 50 ans d'exercice au palais. Jobelot, mort en 1702, légua plus de cent mille francs à l'hôpital Saint-Jacques de Besançon.

JOBERT (Louis), jésuite parisien, littérateur et prédicateur, mort dans sa patrie le 30 octobre 1719, à 72 ans, est célèbre par sa *Science des Médailles*, réimprimée en 1739, en 2 vol. in-12, par les soins de Bimard La Bastie, mort en 1742, qui l'a enrichie d'un grand nombre d'observations : elle a été mise en latin par C. Juncker, sous ce titre : *Notitia rei numerariæ ad erudiendos eos qui nummorum veterum et modernorum intelligentiam studere incipiunt*, Lipsiæ, 1695, in-8°. Le

P. Jobert a fait aussi quelques *Livres* de piété.

JOCABED, femme d'Amram, mère d'Aaron, de Moyse et de Marie.

JOCASTE, mère d'Œdipe et femme de Laïus, épousa, sans le savoir, son fils Œdipe après la mort de son époux; elle en eut deux fils, Étéocle et Polynice, qui se firent une guerre cruelle, dans laquelle ils s'égorgèrent mutuellement. Jocaste, n'ayant pu soutenir le poids de ses malheurs, se tua de désespoir.

JOCONDE *ou* JUCONDE. *Voyez* GIOCONDO.

† JODDIN (Pierre), né à Genève en 1715, mort en 1761, habile horloger, avoit scruté la théorie de son art. On a de lui *les Echappemens à repos comparés à ceux à recul*, 1754, in-12; *Examen* des Observations de M. de La Lande, 1755, in-12. En 1759 il présenta à l'académie le *modèle* d'un moulin à lavure.

* I. JODE (Pieter de), célèbre graveur, surnommé *le Vieux*, naquit à Anvers en 1570, élève de Goltzius: après avoir appris les élémens de son art, il passa en Italie, où il *grava* plusieurs estampes d'après divers maîtres de ce pays. Son dessin étoit correct, et sa gravure plus estimée que celle de son maître. On remarque *le Jugement dernier*, en plusieurs feuilles, d'après Jean Cousin; *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*, d'après Rubens; les meilleures épreuves sont avec l'adresse d'Erasme Quillinus; *la Vie et les Miracles de sainte Catherine de Sienne*, d'après Vanni; *une Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus*, d'après Le Titien, etc.

* II. JODE (Pieter de), fils du précédent, l'un des meilleurs graveurs de son temps, naquit à Anvers en 1602. Dans le nombre de ses planches, on remarque une *Sainte Famille*, d'après Le Titien; *l'Image de la mort*, représentée par un enfant étendu par terre, d'après le même; *l'Alliance de la Terre et de la Mer*, représentée par celle de Cybèle et de Neptune, etc.

* III. JODE (Arnould de), fils du précédent, moins habile graveur que son père. On distingue néanmoins, dans le nombre de ses planches, *l'enfant Jésus embrassant saint Jean*, d'après Van Dyck, gravé à Londres en 1666; *l'Education de l'Amour par Mercure*, d'après Le Corrège; *plusieurs morceaux*, d'après Fouquières, etc.

† JODELLE (Etienne), sieur DE LIMODIN, né à Paris en 1532, fut l'un des poëtes de la Pléïade imaginée par Ronsard. Sa *Cléopâtre*, la première de toutes les tragédies françaises, est d'une simplicité fort convenable à son ancienneté. Point d'action, point de jeu; grands et mauvais discours par-tout. Il y a toujours sur le théâtre un chœur à l'antique, qui finit tous les actes, et qui est ordinairement fort embrouillé. La *Cléopâtre* fut jouée en 1552, à Paris, devant Henri II, à l'hôtel de Reims, et ensuite au collège de Boncour. « Toutes les fenêtres, dit Pasquier, étoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur. Les entreparleurs sur la scène étoient tous hommes de nom. Remi Belleau et Jean de La Péruse jouèrent les principaux rôles. » Il est un peu extraordinaire, selon Fontenelle, que des auteurs distingués dans leur temps aient bien voulu servir à représenter et à faire valoir, aux yeux du roi et de tout Paris, l'ouvrage d'un autre. Quelle fable, par rapport à nos mœurs! Si les tragédies, ajoute Fontenelle, étoient alors bien simples, les poëtes l'étoient bien aussi.

Pour célébrer le succès de la *Cléopâtre* de Jodelle, ses amis lui donnèrent une fête où, à l'imitation des Grecs, ils lui offrirent un bouc couronné de lierre. C'étoit la récompense des plus anciens poëtes tragiques, et le mot même de *tragédie* signifioit en grec *chanson du bouc*. Les théologiens se plaignirent de cette fête, la regardant comme un sacrifice impie fait à Bacchus, et firent un crime au poëte Ronsard d'y avoir paru comme sacrificateur. *Didon* suivit *Cléopâtre*, et fut aussi applaudie, quoiqu'elle ne valût pas mieux. Jodelle donna encore des *Comédies*, un peu moins mauvaises que ses *Tragédies*; mais aucune ne lui coûta plus de dix matinées de travail. Henri II l'honora de ses bienfaits; ce poëte, qui faisoit consister la philosophie à vivre dans les plaisirs et à dédaigner la grandeur, négligea de faire sa cour, et mourut dans la misère en juillet 1573, au rapport de l'auteur de l'Anti-Machiavel et de Théodore Agrippa d'Aubigné, gentilhomme de Saintonge, qui, dans ses vers funèbres sur la mort de Jodelle, s'exprime ainsi :

> Jodelle est mort de pauvreté;
> La pauvreté a eu puissance
> Sur la richesse de la France.
> O dieux! quels traits de cruauté!
> Le ciel avoit mis en Jodelle
> Un esprit tout autre qu'humain;
> La France lui nia le pain,
> Tant elle fut mère cruelle.

Le *Recueil* de ses *Poésies*, avec un *Discours de la Poésie française*, imprimé à Paris en 1574, in-4°, et à Lyon en 1597, in-12, fut publié par Charles de La Mothe. On y trouve, I. Deux tragédies, *Cléopâtre* et *Didon*. II. *Eugène*, comédie. III. Des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Odes*, des *Elégies*, etc. Quoique ces poésies françaises aient été estimées de son temps, il faut avoir aujourd'hui beaucoup de patience pour les lire. Nicolas Bourbon, qui eut cette patience, d'après la réputation de Jodelle, mit ces mots à la tête : *Minuit præsentia famam.* Il n'en est pas de même de ses *Poésies latines*. Le style en est pur et coulant. Jodelle s'étoit rendu habile dans les langues grecque et latine; il avoit du goût pour les arts, et il entendoit bien l'architecture, la peinture et la sculpture.

JODOCE. *Voy.* Josse, n° II.

* JŒCK (Charles), né à Ludwigsbourg dans le royaume de Wurtemberg le 11 mars 1763, se voua, dès sa plus tendre jeunesse, aux arts, et particulièrement *à la gravure* des cartes géographiques et des caractères, dans laquelle il acquit de la réputation; après avoir voyagé quelque temps en Italie, en Angleterre, en Hollande et en France, pour perfectionner ses connoissances, il se fixa à Berlin, où il est mort le 22 janvier 1809.

I. JOEL, fils de Phatuel, et le second des douze petits prophètes, prophétisa, vers l'an 778 avant J. C. Sa *Prophétie*, écrite d'un style véhément, expressif et figuré, roule sur la *Captivité de Babylone*, la *Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres*, et le *Jugement dernier*.

* II. JOEL (Jean), médecin autrichien, mort vers 1597, auteur de *plusieurs ouvrages*. Le principal, qui est en 6 vol. in-4°, parut sous le titre d'*Opera medica*, tom. I, Hambourg, 1616; tom. II, *ibid.*, 1617; tom. III, *ibid.*, 1618; tom. IV, Lunebourg, 1622; tom. V, Rostoch, 1629; tom. VI, *ibid.*, 1630. Il y en a une édition complète à Amsterdam en 1663, in-4°. On a encore du même auteur, I. *De Morbis hyperphysicis et rebus magicis, cum appendice de ludis lamiarum in monte Bructero*, Rostochii, 1599, in-8°. II. *Methodus medendi*, Leydæ, 1637, in-12;

ibid., 1652, in-12, *cum dispensatorio Valerii Cordi.*

JOHAN (Claude-Joseph), vieillard remarquable par sa longévité, né au village de Pentoux, près de Saint-Claude, le 6 février 1684, jouit constamment d'une santé robuste et d'une grande gaieté. Il marchoit sans bâton, et conduisoit encore la charrue quelques mois avant sa mort, arrivée en février 1802, à l'âge de 118 ans. Dans la même contrée, Jean Jacob, né en 1669, parvenu à l'âge de 120 ans, fit le voyage de Paris, et alla porter lui-même une pétition à l'assemblée constituante, qui se leva, par respect, devant ce doyen du peuple français.

I. JOHNSON. *Voyez* JONSON.

† II. JOHNSON (Samuel), né dans le comté de Warwick en 1649, fit ses premières études dans l'école de Saint-Paul à Londres, où ses progrès furent si rapides, qu'il fut choisi pour bibliothécaire de cette école ; il s'appliqua pendant ce temps aux langues orientales avec tant de succès, qu'elles lui furent, dans la suite, d'une grande utilité dans la théologie. En 1669 il fut nommé curé de Corringham. Ayant quitté sa cure pour se mêler de politique, il fut condamné à une amende de 500 marcs, et à la prison jusqu'au paiement de cette somme, pour avoir composé un libelle furieux contre le duc d'Yorck, sous le titre de *Julien l'Apostat*, ou *Abrégé de sa Vie ; le sentiment des anciens chrétiens sur la succession à l'empire, et leur conduite envers lui;* avec un *Parallèle du papisme et du paganisme*; mais le roi Guillaume cassa cette sentence, le fit élargir, et lui accorda de fortes pensions. Il faillit à être assassiné en 1692, et il n'échappa aux coups des assassins qu'à force de prières. Ses *Ouvrages*, recueillis à Londres en 1713, in-folio, roulent sur la politique et sur la jurisprudence anglaise. Son *Traité sur la grande Charte*, qu'on trouve dans ce recueil, est curieux. Dans cet ouvrage, il dit que l'idée qu'on doit se faire de la *grande charte* revient à ceci. C'est qu'elle est un abrégé des droits naturels et inhérens des Anglais, que les rois normands, en donnant dans la suite une chartre se sont engagés à ne point violer, en sorte qu'elle n'est qu'un acte de sûreté à la manière normande, que ces droits ne seront point violés. On a de lui *Remarques* sur le livre du docteur Sherlock intitulé Le cas de la résistance à l'autorité souveraine, établi et décidé selon la doctrine de l'Écriture sainte. Ces remarques composées en 1685, furent imprimées en 1689; *Réflexions sur l'Histoire de l'obéissance passive*, imprimées pour la première fois en 1689; *Argument par lequel on prouve que la déposition du roi Jacques par la nation anglaise, et l'élévation du prince d'Orange, prince de la famille royale, sur le trône, en la place du roi Jacques sont conformes à la constitution du gouvernement d'Angleterre, et qu'il prescrit ; par opposition aux fausses et perfides hypothèses d'usurpation, de conquête, de désertion, et de soumission aux puissances en possession.* Cet ouvrage, imprimé pour la première fois à Londres en 1692, in-4°, fut dédié aux communes d'Angleterre assemblées en parlement; *Discours sur divers sujets de morale*, contenant onze sermons.

* III. JOHNSON (Thomas), apothicaire, né dans les environs de Kinston-Uponhul, ville d'Angleterre dans le duché d'Yorck, exerça sa profession avec autant de talent que

de succès ; l'étude des plantes, dans laquelle il fit des progrès rapides, le fit bientôt considérer comme le premier botaniste de son pays. A toutes ces connoissances, il joignit celles des autres parties de la médecine, et, après avoir fait le cours entier de cette science dans l'université d'Oxford, il y fut reçu docteur en 1643. Mais, par un caprice aussi bizarre que singulier, il abandonna l'étude, pour se jeter dans le tumulte des armes. Emporté par un faux zèle pour l'intérêt de sa patrie, il s'engagea en qualité de lieutenant, et mourut en 1644, des suites d'un coup de fusil qu'il avoit reçu à l'épaule. Il a donné en anglais un *Traité sur les eaux de Bath*, et *traduit* en la même langue l'Herbier de Jean Gérard, ainsi que les ouvrages de chirurgie d'Ambroise Paré. On doit encore à Thomas Johnson *quelques autres ouvrages* de sa composition, parmi lesquels on distingue, I. *Mercurius botanicus*, sive *Descriptio itineris*, *anno* 1634, *plantarum gratiâ suscepti*, Londini, 1634, in-8°. Les noms des plantes sont en latin et en anglais. II. *Mercurii botanici pars altera*, sive *plantarum itineris in Walliam suscepti descriptio*, ibid., 1641, in-8°. Il fit ce voyage en 1639.

IV. JOHNSON (Anne), renommée en Angleterre pour sa longévité, mourut le 26 octobre 1777 à Askew, à 150 ans. A la fin de sa 115e année, elle devint un peu sourde; ce fut son unique infirmité.

* V. JOHNSON (Christophe), médecin anglais, vivoit dans le 16e siècle. Il pratiqua son art à Winchester et à Londres avec une égale célébrité; il se distingua aussi par ses talens dans la poésie latine, ainsi que par un ouvrage qu'il écrivit en anglais sur les maladies contagieuses. Il mourut au mois de juillet 1597.

† VI. JOHNSON (Samuel), célèbre littérateur anglais de ces derniers temps, né à Litchfield le 7 septembre 1709, d'un libraire peu favorisé de la fortune, fut envoyé en 1728 au collége de Pembroke à Oxford, et s'y fit connoître avantageusement par une *Traduction* de la Pastorale sur le Messie de Pope, qui en fit un éloge bien flatteur, en disant qu'un jour on seroit embarrassé à décider lequel des deux poëmes étoit l'original. Johnson, réduit à lutter dans le commencement de sa carrière contre les malheurs de l'indigence, fut bientôt forcé de quitter l'université pour revenir à Litchfield, où la mort de son père ne lui laissa pour tout héritage qu'une modique somme de vingt livres sterling. Après de vains efforts pour se soustraire aux horreurs de la misère, il voulut établir une école dans le voisinage de Litchfield, mais ne put obtenir que trois élèves, au nombre desquels il compta David Garrick. Ce fut avec lui que Johnson fit son premier voyage à Londres, où tous deux avoient pour but d'essayer leurs talens, où tous deux étoient destinés à obtenir une grande célébrité. L'amour des lettres eut bientôt lié Johnson avec Cave, alors rédacteur du Gentleman's-Magasine, qui l'associa à ses travaux. Depuis le 19 novembre 1740 jusqu'au 23 février 1743, il rendit compte dans ce journal, des débats du parlement, et l'enrichit des Vies de plusieurs personnages éminens ou remarquables. Celle de Savage, comme lui victime de l'indigence, et avec lequel il avoit été lié, fut imprimée séparément en 1744. En 1738 il avoit publié un Poëme intitulé *Londres*, imité de la 3e satire de Juvénal, qui, réimprimé dans la même semaine où il parut, mar-

qua l'époque du commencement de sa réputation. Constamment réduit aux expédiens pour se procurer une existence facile, il continua à chercher à se faire une ressource de sa plume. Il étoit plus habile encore à former des plans qu'à les exécuter; on a vu de lui une liste de près de quarante projets littéraires dont aucun, soit par sa versatilité, soit par défaut d'encouragement, ne fut exécuté A la fin il s'attacha à de plus vastes entreprises. En 1747 il s'occupa de l'*Edition* qu'on lui doit de Shakespear, et publia le plan de son grand *Dictionnaire anglais*, calqué, à quelques égards, sur celui de l'académie française. Il traita de cet ouvrage avec ses libraires pour 1575 livres sterling (à peu près 36,000 fr.); il l'exécuta avec autant de rapidité que de succès, à l'aide de six copistes, à chacun desquels il avoit distribué ses fonctions pour la partie qu'il devoit remplir, se réservant à chaque article le soin des définitions, des étymologies et des différentes significations du mot, ainsi que du choix des passages qui y sont cités. Le travail qu'exigeoit ce grand ouvrage ne l'empêcha pas de former, en 1748, un club littéraire qui, dans la suite, compta parmi ses membres MM. Burck, Langton, Joshua Reinolds, le docteur Nugent, Beauclerck, Hawkins, Goldsmiths, etc. Garrick qui, à cette époque, étoit parvenu à la direction du théâtre de Druy-Lane, par complaisance pour son ancien ami, fit jouer la tragédie d'*Irène*, que Johnson avoit composée dans sa jeunesse, et qu'il n'avoit pu parvenir à faire jouer; mais *Irène* n'eut aucun succès. En 1750 il fit paroître le *Rambler* (*le Rodeur*), ouvrage périodique dans le goût du Spectateur, qu'il continua jusqu'en 1752, et successivement il publia, en 1758, *le Paresseux* (*the Idler*), autre Feuille continuée sous le titre d'*Universal Chronicle*, jusqu'en avril 1760. Malgré tant de travaux, Johnson n'étoit point encore parvenu à se soustraire aux angoisses de la pauvreté, lorsque, par les soins de M. Wedderbune, depuis lord chancelier, il obtint du roi, en 1762, une pension annuelle de 300 liv. sterling, à titre de récompense, pour le mérite et l'utilité de ses ouvrages. Ce monarque lui demanda un jour s'il songeoit à faire paroître quelque nouvelle production; Johnson répondit avec modestie: « J'ai bien déjà assez écrit. — Je le penserois aussi, lui dit le roi, si vous ne l'aviez fait avec tant de succès. » Johnson, parvenu à ce degré de considération que le mérite ambitionne et n'obtient pas toujours, jouit d'une fortune modeste mais proportionnée à ses besoins, et d'autant plus honorable, qu'elle étoit le fruit et la récompense de ses travaux. En 1773 Johnson visita l'Ecosse et publia un *Voyage aux îles Hébrides*; en 1777 il entreprit son dernier grand ouvrage des *Vies des Poëtes anglais*, qu'il acheva en 1781. Quoiqu'il l'eût commencé à l'âge de 68 ans, on y retrouve le même jugement et la même énergie de pensée qui caractérisent ses premiers ouvrages; son style, comparé à celui du *Rambler* et de plusieurs autres de ses œuvres, semble même rajeuni et mieux adapté au ton du jour où il écrivoit. Depuis cette époque, ses forces commencèrent à décliner. Johnson mourut le 13 décembre 1784, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, au pied du mausolée de Shakespear et près du tombeau de Garrick, son élève et son ami. On lui a érigé dans la cathédrale de Saint-Paul un monument, ouvrage du sculpteur Bacon, et qui a été le fruit d'une contribution volontaire. On a recueilli ses ouvrages, précédés de sa Vie par sir John Hawkins, en 1787, en 11 vol. in-8°;

et il en a paru une nouvelle édition en 1792, en 12 volumes du même format, avec un Essai sur la vie et le génie de l'auteur, par Arthur Murphy. Indépendamment des ouvrages que renferme cette collection, on a encore de lui des *Prières* et des *Méditations*, publiées par G. Strahan, en 1785, in-8°; Un *Recueil de Lettres*, dont on doit la publication à mistriss Piozzi, en 2 vol. in-8°, 1788. On attribue à Johnson les *Sermons du docteur Taylor*, in-8°, 2 vol., imprimés en 1788 et 1789; et les *Débats du parlement*, dont il avoit rendu compte dans le *Gentleman's Magazine*, en ont été extraits et recueillis en 2 volumes in-8°, 1787, par M. Stockdale.

* VII. JOHNSON ou JANSEN (Corneille), peintre qui excella particulièrement dans *les Portraits*, soit en miniature, soit de grandeur naturelle. Il naquit à Amsterdam où il résida quelque temps, et passa ensuite en Angleterre sous le règne de Jacques Ier, qu'il *peignit* plusieurs fois avec succès. Contemporain de Van Dyck, la réputation d'un pareil rival éclipsa la sienne; malgré le fini précieux de ses ouvrages, le velouté de son pinceau et la perfection de ses draperies, il n'atteignit pas cette hardiesse de dessin qui caractérisa Van-Dyck. Johnson mourut à Londres, on ne sait dans quelle année.

* VIII. JOHNSON (Martin) fut tout à la fois habile graveur et excellent peintre de paysage. Habile dans le choix des sites, ses *ouvrages*, recherchés et rares, furent distingués par un coloris bien entendu, et par un jugement sage. Johnson mourut à Londres dans les premières années du règne de Jacques II.

* IX. JOHNSON (Charles), destiné à l'étude du droit, préféra suivre le penchant qui le portoit à travailler pour le théâtre; et à l'aide des amis qu'il s'étoit formés, il parvint à faire jouer et admettre ses *Comédies*. Plusieurs ont eu du succès, et comme auteur dramatique, il ne doit pas être relégué parmi ceux du dernier ordre. Le dessein et l'intrigue de ses pièces sont rarement originaux, mais il sait leur donner un air de nouveauté et les travestir d'une manière assez plaisante pour que le mérite lui en appartienne. Pope, qui ne l'aimoit pas, le ridiculise dans une note de sa Dunciade, en le présentant comme martyr de l'embonpoint et victime de la rotondité de ses membres. Johnson, mort en 1744, a laissé dix-neuf *Pièces* dont la Biographie dramatique d'Angleterre contient l'énumération.

* X. JOHNSON (Maurice), excellent antiquaire anglais, fondateur de la société littéraire de Spalding en 1712, ayant également participé à la fondation de la société des antiquaires de Londres en 1717, naquit à Spalding dans le comté de Lincoln, d'une famille distinguée, dès le 17e siècle, et mourut le 6 février 1755. Marié de bonne heure, il avoit eu de sa femme vingt-six enfans, dont seize étoient habituellement réunis à sa table. La franchise et la bienveillance de son caractère lui concilièrent l'estime générale. Il se plaisoit à communiquer le résultat de ses recherches littéraires, et accueilloit avec empressement les étrangers, qui n'avoient besoin auprès de lui d'autre recommandation que le désir de s'instruire. Il avoit un superbe médailler, et une abondante collection de plantes qu'il se plaisoit à cultiver lui-même. Les Recueils de la société des antiquaires de Londres, et ceux de la société de Spalding renferment plusieurs *Mémoires* de Maurice Johnson, auquel on doit encore une ample *collection*

de pièces et de médailles pour l'Histoire de Carausius, tyran en Angleterre dans le 3e siècle.

* XI. JOHNSON (Jean), savant théologien, né en 1662 près de Rochester, mort en 1725, élève de Cambridge, où il fut boursier du collége de Corpus Christi. L'archevêque Sancroft lui donna deux bénéfices au comté de Kent, et Tenison lui donna la cure de Margate, et le vicariat de Cranbrook. A l'avénement de George I, Johnson refusa le serment; mais ensuite il se soumit. On a de lui, I. Le *Vade mecum de l'ecclésiastique*, 1708, 2 vol. in-12. Cet ouvrage contient *l'état ancien et l'état présent de l'Eglise anglicane, les devoirs et les droits du clergé, leurs priviléges et leurs peines, où l'on trouve les directions touchant l'ordination, l'investiture et la prise de possession, et les principales difficultés que les ecclésiastiques rencontrent communément dans l'exercice de leurs fonctions*. L'auteur développe dans ce livre une grande connoissance de toutes les lois qui regardent l'Eglise d'Angleterre, tant civiles qu'ecclésiastiques. Cet ouvrage fut si bien reçu du public, et sur-tout du clergé, qu'il fallut, environ tous les trois ans, en faire une nouvelle édition. La dernière est de 1723. II. *Recueil des lois ecclésiastiques, des canons, etc.*, 2 vol. in-8°. III. *Le Sacrifice non sanglant de l'autel dévoilé et soutenu*, in-8°. IV. *Paraphrase sur les Psaumes*. L'ouvrage est intitulé *Le saint homme David et ses anciens traducteurs anglais éclaircis et justifiés;* contenant 1° *Les directions pour faire usage de psaumes avec plus de dévotion, et une courte histoire de la version et des traducteurs;* 2° *Le psautier ou les psaumes de David, selon la version de la grande Bible, imprimés tels qu'on les chante ou qu'on les récite dans les églises, avec d'amples notes pour les expliquer;* 3° *Une défense générale de cette ancienne version contre toutes les objections et les chicanes qu'on y a faites*. Il fit voir dans cet ouvrage qu'il possédoit parfaitement le grec et l'hébreu, et qu'il étoit bon critique pour décider en quels cas il vaut mieux suivre la version des septante que notre texte hébreu, ponctué par les Masoréthes.

* XII. JOHNSON (Richard), grammairien anglais, maître-ès-arts (mais on ignore de quelle université), chef de la nouvelle école de Nottingham depuis 1707 jusqu'à sa mort en 1720, a publié, I. *Noctes Nottinghamicæ*. II. *Commentaires sur la grammaire*. III. *Aristarchus anti-Bentleianus, et cursus equestris Nottinghamiensis, carmen hexametrum, etc.* Dans un accès de désespoir, il se noya près de Nottingham.

XIII. JOHNSON. *Voyez* BEHN.

* JOHNSTON (Arthur), né à Caskieben près d'Aberdeen, étudia la médecine, voyagea pour s'instruire dans son art, et fut reçu docteur dans l'université de Padoue en 1610. Après avoir parcouru successivement l'Allemagne, le Danemarck, la Hollande, l'Angleterre, il vint s'établir en France, et s'y fit distinguer parmi les poëtes latins modernes. Il y séjourna pendant une vingtaine d'années, et revint en Ecosse en 1632, où il se lia avec l'évêque Laud qui l'engagea à venir à Londres, et à compléter son ouvrage intitulé *Psalmorum Davidis paraphrasis poëtica*, dont la première édition donnée en 1637, à Aberdeen, fut réimprimée à Londres la même année. Cet ouvrage a depuis eu de nombreuses éditions, à Middlebourg, en 1642; à Londres, en 1657; à Cambridge, en ...... ; à

Amsterdam, en 1706; à Edimbourg, en 1739, et enfin à Londres, en 1741, in-8°. On a joint à cette dernière édition la Vie de l'auteur. Ses autres ouvrages de *Poésies* ont été publiés à Londres en 1635, in-8°. Johnston, nommé médecin de sa majesté, mourut en 1641.

* JOHNSTONE (George), marin écossais, mort en 1787, fils d'un baronnet, embrassa de lui-même l'état militaire. Après avoir passé par tous les grades inférieurs de la marine, il étoit en 1760 lieutenant de vaisseau, et en 1762, capitaine. A la paix il fut nommé gouverneur de la Floride occidentale, et à son retour en Angleterre il prit une part active aux affaires de la compagnie des Indes orientales; mais il eut des débats particuliers avec lord Clive. En 1771 il publia ses *Pensées sur les acquisitions des Anglais dans les Indes orientales, sur-tout relativement au Bengale*, 1 vol. in-8°. Il fut nommé au parlement d'abord pour Cockermouth, et ensuite pour Appleby, et se battit en duel avec le lord Germaine pour quelques réflexions qu'il s'étoit permises au parlement et qui portoient sur ce seigneur. Enfin il fut un des commissaires envoyés pour traiter avec les Américains.

* I. JOHREN (Conrad), né en 1653 à Gudensberg dans la Hesse, après avoir été reçu docteur en médecine dans l'université de Giessen, passa à Rintlen, où il enseigna successivement l'éloquence, la médecine et la physique. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1716, après avoir publié à Francfort sur-le-Mein, en 1684, in-fol., une *belle édition* des Œuvres medico-chimiques de Jean Hartmann. On lui doit aussi *quelques ouvrages* de sa composition sur la chimie qui parurent sous les titres suivans : I. *Praxis chymiatrica*, Rintelii, 1676, in-8°. II. *Praxis chymiatricæ sectio secunda*, Francofurti et Rintelii, 1678, in-8°.

* II. JOHREN (Martin-Daniel), professeur en médecine à Colberg, composa un traité intitulé, *Vade mecum botanicum*, seu *Hodegus botanicus*, dont il y a deux éditions; l'une de Colberg, 1710, in-12; l'autre de 1717, à Francfort-sur-l'Oder. Les plantes y sont disposées suivant la méthode de Tournefort. Il a aussi laissé un herbier, peint par H. Ribbing, et qui est dans la bibliothèque de Berlin.

† JOINVILLE (Jean, sire de), sénéchal de Champagne, d'une des plus anciennes maisons de cette province, fils de Simon, sire de Joinville et de Vaucouleurs, et de Béatrix de Bourgogne, fille d'Etienne III, comte de Bourgogne, fut un des principaux seigneurs de la cour de saint Louis qui le suivirent dans toutes ses expéditions militaires. Il écrivit la *Vie et l'histoire* de ce monarque. Nous avons un grand nombre d'éditions de cet ouvrage, entre autres, une excellente par les soins de Charles du Cange, qui la publia en 1668, in-fol. On y trouve le fidèle tableau des mœurs et des usages de nos ancêtres, une simplicité touchante, une aimable naïveté; là, respire toute entière la grande ame de Louis IX. Ses plus éloquens panégyristes ne parviendront jamais à s'élever au-dessus de Joinville. Les notes et les dissertations de du Cange, au nombre de vingt-sept, offrent tout ce qu'il est possible de connoître sur les mœurs et les coutumes de la seconde race de nos rois. Il faut consulter, à ce sujet, la Dissertation de Bimar de La Bastie sur la *Vie de saint Louis*, écrite par Joinville, dans le tom. XV des Mémoires de l'académie des inscriptions, pag. 692; et l'addition du même à cette dissertation, dans les

mêmes Mémoires, pag. 736, et suiv. On a recouvré, depuis quelques années, un manuscrit de la *Vie de saint Louis* par le sire de Joinville, plus authentique et plus exact que ceux qu'on a eus jusqu'ici. Ce manuscrit étoit à la bibliothèque impériale. L'abbé Sallier l'a fait connoître dans une curieuse Dissertation qu'il lut à ce sujet à l'académie des belles-lettres le 12 novembre 1748, et on l'a suivie dans l'édition de 1761. Saint Louis se servoit du sire de Joinville pour rendre la justice à la porte du château de Vincennes. Joinville en parle lui-même dans la Vie de ce monarque. « Il avoit de coutume, dit-il, de nous envoyer, les sieurs Nesle, de Soissons et moi, ouïr les plaids de la porte, et puis il nous envoyoit querir et demandoit comme tout se portoit, et s'il y avoit aucune affaire qu'on pût dépêcher sans lui? et plusieurs fois, selon notre rapport, il envoyoit querir les plaidoyans, et les contenoit, les mettant en raison et droiture. » On voit par ce passage tiré de l'ancienne édition, que le français de l'Histoire de Joinville n'est pas le même que celui que parloit ce seigneur. On l'a sans altération dans la nouvelle édition de 1761, in fol., de l'imprimerie royale, donnée par Capperonnier, d'après les recherches de Mélot, garde de la bibliothèque du roi. La Chaise a fait entrer ce que Joinville raconte de plus curieux dans son Histoire de saint Louis, roi de France, 2 vol. in-4°, 1688, lâchement écrite, mais estimée pour les recherches. M. Th. John, qui a donné une traduction anglaise de Froissart, a également traduit Joinville, Londres, 1807, 2 vol. in-4° ou in-8°. Voltaire prétend que nous n'avons point la véritable Histoire de Joinville; que ce n'est qu'une traduction infidèle d'un écrit qu'on entendroit aujourd'hui très-difficilement; il est cependant certain que le vrai texte de l'histoire de saint Louis se trouve dans cette édition. Joinville mourut vers 1318, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un courtisan aimable, d'un brave militaire et d'un homme vertueux. Il avoit l'esprit vif, l'humeur gaie, l'ame noble, les sentimens élevés. Il laissa un fils maréchal de France, mort vers 1351, dont la petite-fille épousa Ferri de Lorraine. Le dernier mâle des branches co...térales de la famille de Joinville mourut vers 1410. *Voyez* SORBON.

* JOL (Corneille), natif de Scheveningen, village situé au bord de la mer près de La Haye en Hollande, l'un des marins les plus distingués de son temps, d'abord mousse, puis matelot, bas-officier, ensuite capitaine, s'éleva enfin jusqu'au rang d'amiral. Il servit avec honneur sa patrie contre les Espagnols, et, après le célèbre Piet Heyn, c'est lui qui remporta le plus de butin sur ce puissant ennemi. En 1644 il prit Loanda de Saint-Paul sur la côte d'Afrique. Au courage et aux talens il joignoit un grand fonds d'humanité. Dans une de ses expéditions s'étant emparé d'un corsaire de Dunkerque, et se voyant obligé, par un ordre exprès de ses commettans, de jeter ses prisonniers deux à deux à la mer, il témoigna son regret de cette cruelle exécution, en s'écriant itérativement, pendant qu'il se promenoit sur son bord, et qu'il montroit de son doigt la résidence de son souverain: « C'est pour votre compte, messieurs les Etats, c'est pour votre compte. » Considéré chez les Espagnols autant que craint, ils l'appeloient communément *Pie de palo* (Jambe de bois).

* JOLA (François-Joseph), jésuite espagnol, né en 1703 à Villavidane dans le royaume de Léon, s'est fait connoître par un Traité sur l'éloquence chrétienne, sous ce titre: *Vie du célèbre prédicateur frère*

Gerundio de Campesas, publié en espagnol en 1758. C'est plutôt une satire contre les prédicateurs ineptes; mais elle renferme indirectement de bons préceptes. Comme on crut que cet ouvrage pouvoit affoiblir le respect dû au ministère de la chaire, l'auteur reçut défense de publier la suite; cependant Baretti, connu par son Voyage de Rome à Gênes, apporta à Londres le manuscrit du second tome, et traduisit en anglais l'ouvrage entier. Il y en a une autre traduction par M. Bertuch. Jola s'étoit déguisé sous le nom de François Lobon de Salazar. Il mourut à Bologne le 2 novembre 1781. Dans son épitaphe il est appelé *In oratoriâ, Tullius; in historiâ, Livius; in lyricis ac ludicris, Horatius.*

* JOLI (Antoine), né à Modène, un des meilleurs peintres d'architecture et d'ornement qui aient existé de nos jours, apprit les principes de son art dans sa patrie, et se rendit ensuite à Rome, où il se perfectionna singulièrement sous la direction du célèbre peintre Jean-Paul Panini de Plaisance. De retour à Modène vers 1725, il commença à donner des preuves de ses talens. Joly se rendit à Venise, où il se maria, voyagea en Allemagne, et y peignit des *Vues perspectives* de beaucoup de forteresses. Il alla en Espagne, en Angleterre, et y fut fréquemment employé *à peindre* des décorations pour plusieurs théâtres. S'étant enfin établi à Naples, on l'y occupa au théâtre royal en qualité de décorateur : il montra de la fécondité dans l'invention, du naturel dans l'expression, et sur-tout un art admirable dans la manière de rendre et de développer l'idée des poëtes. On vit avec un plaisir très-vif *la décoration du labyrinthe* dans le drame d'Ariadne et Thésée. Lors du départ de Charles III pour l'Espagne, en 1759, Joli peignit trois grands tableaux représentant *le Départ du roi avec la flotte royale*, *le couronnement de Ferdinand IV, roi des deux Siciles*, et une *Eruption du Vésuve*, admirés des connoisseurs. Cet artiste, mort à Naples le 29 avril 1777, âgé d'environ 70 ans, laissa un legs de 20,000 ducats au Mont-de-Piété de la Miséricorde, et des *Dessins* qui ont confirmé sa réputation.

JOLIVET. *Voy.* TOURNEMINE.

I. JOLY (N.), né à Troyes en Champagne, se forma et travailla long-temps sous l'illustre Girardon. La *Statue* équestre de Louis XIV qui décoroit la place du Peirou à Montpellier, étoit son ouvrage. Établi en cette ville, il jouissoit d'une pension de 3000 livres que lui faisoient les états du Languedoc. Joly vivoit encore en 1740.

II. JOLY (Claude), né à Paris en 1607, chanoine de la cathédrale en 1631, fit deux voyages, l'un à Munster et l'autre à Rome. De retour à Paris, il fut fait official et grand-chantre. Parvenu jusqu'à l'âge de 93 ans sans avoir éprouvé les infirmités de la vieillesse, il tomba dans un trou fait dans l'église de Notre-Dame, pour la construction du grand-autel, et mourut de cette chute le 15 janvier 1700, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque à son chapitre. Les agrémens de son caractère, la candeur de ses mœurs, son exacte probité, et ses autres vertus, le firent long-temps regretter. Il dut sa longue vieillesse à un régime exact, et à son enjouement tempéré par la prudence. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité des restitutions des grands*, La Haye, 1665, in-12. Ce livre est très-instructif; et si quelques grands le trouvent trop sévère, les honnêtes gens en adopteront la morale.

II. *Traité historique des écoles épiscopales*, 1678, in-12. III. *Voyage de Munster en Westphalie*, 1670, in-12. IV. *Recueil des maximes véritables et importantes pour l'institution du roi, contre la fausse et pernicieuse politique du cardinal Mazarin*, 1652, in-12. Cet ouvrage, réimprimé en 1663, avec deux lettres apologétiques de l'ouvrage même, qui d'ailleurs est vif, hardi et satirique, fut brûlé par la main du bourreau en 1665. Il faut à la fin la sentence du châtelet et la réponse de Joly; elles se trouvent toujours dans l'édition de 1663. L'auteur fit imprimer un autre livre relatif à celui-ci; il est intitulé *Codicile d'or;* c'est un recueil de maximes pour l'éducation d'un prince chrétien, tirées d'Erasme et d'autres auteurs. V. *De reformandis horis canonicis, ac ritè constituendis clericorum muneribus consultatio; auct. Stella*, 1644-1675, in-12. Joly, qui s'est caché dans cet ouvrage sous le nom de Stella, y recherche l'origine de l'usage de réciter l'office divin en particulier. Quoiqu'il n'eût jamais manqué à cette obligation secrète, et qu'il fût très-assidu à l'office public, dit Niceron, il ne semble pas faire un crime aux ecclésiastiques qui, ayant d'autres occupations indispensables, omettroient de réciter leur bréviaire en particulier. VI. *Traditio antiqua ecclesiarum Franciæ circa assumptionem Mariæ*, Senonis, 1672, in-12. VII. *De verbis Usuardi assumptionis B. M. Virginis*, Senonis, 1669, in-12, avec une *Lettre* apologétique en latin, pour la défense de cet ouvrage, Rouen, 1670, in-12. Joly rapporte dans ces deux ouvrages tout ce que les anciens et les modernes ont écrit pour et contre l'assomption corporelle de la Vierge. Presque tous les livres de ce pieux chanoine sont curieux et peu communs. Il avoit principalement étudié les auteurs du moyen et du bas âge, sur-tout les historiens français. Il mêle agréablement l'érudition ecclésiastique et profane, l'histoire et la théologie; mais son style est dur et sans ornement.

† III. JOLY (Guy), conseiller du roi au châtelet, neveu du chanoine de l'église de Paris, nommé, en 1652, syndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris, suivit long-temps le cardinal de Retz, lui fut attaché dans sa faveur et dans ses disgraces, et finit cependant par le quitter. Cet intrigant, d'une humeur bizarre, soupçonneuse et inconstante, laissa des *Mémoires, depuis* 1648 *jusqu'en* 1665, qui sont à ceux du cardinal ce que le domestique est au maître, pour nous servir de l'expression de l'auteur du Siècle de Louis XIV. Si l'on en excepte la fin, ils ne sont proprement qu'un abrégé de ceux du cardinal, qu'il peint avec assez de vérité. Ses *Mémoires*, qui forment 2 vol. in-12, ont été réunis avec ceux du cardinal de Retz. On a encore de lui, I. Quelques *Traités*, composés par ordre de la cour, *pour la défense des droits de la reine*, contre Pierre Stockmans, célèbre jurisconsulte, Paris, 1688, in-12. II. Les *Intrigues de la paix*, et les *Négociations faites à la cour par les amis de M. le Prince, depuis sa retraite en Guienne*, in-4°, 1652. III. Une *Suite* de ces mêmes *Intrigues*, 1652, in-4°, etc., etc.

IV. JOLY (Claude), né à Bury, dans le diocèse de Verdun, d'abord curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, ensuite évêque de Saint-Paul-de-Léon, et enfin d'Agen, mourut en 1678, à 68 ans, après avoir occupé avec distinction les principales chaires des provinces et de la capitale. Les huit volumes in-12, Paris, 1702, de *Prônes* et de *Sermons*, qui nous restent de

lui, écrits avec plus de solidité que d'imagination, furent rédigés après sa mort par Richard, avocat. Le pieux évêque ne jetoit sur le papier que son exorde, son dessein et ses preuves, et s'abandonnoit, pour tout le reste, aux mouvemens de son cœur. On a encore de lui les *Devoirs du Chrétien*, in-12, 1719. Ce fut lui qui obtint l'arrêt célèbre du 14 mars 1669, qui règle la discipline du royaume sur l'approbation des réguliers pour l'administration du sacrement de pénitence.

V. JOLY (Guillaume), lieutenant-général de la connétablie et maréchaussée de France, mort en 1613, est auteur, I. d'un *Traité de la justice militaire de France*, in-8°. II. De la *Vie de Guy Coquille*, célèbre jurisconsulte.

† VI. JOLY (François-Antoine), censeur royal, né à Paris en 1672, mort dans cette ville en 1753, débuta par quelques *Pièces de théâtre* pour les comédiens italiens et pour les français. La plus estimée est *l'Ecole des Amours*. Il fit aussi un opéra de *Méléagre*, qui n'obtint pas un grand succès; mais on l'estime davantage pour ses *Editions*, de Molière, Paris, 1734 et 1739, 6 vol., réimprimés en 1747, 8 vol. in-12 et in-4°; du Théâtre de P. Corneille, Paris, 1738, 6 vol. in-12: le même, avec les Œuvres de Thomas Corneille, Paris, 1758 et 1759, en 19 vol. in-12; de Racine, Paris, 1736, 2 vol. in-12; et de Montfleury, in ... Il a laissé un ouvrage manuscrit considérable, intitulé *Le nouveau et grand cérémonial de France*, gros in-folio, déposé à la bibliothèque impériale. L'auteur en donna le Prospectus sous ce titre: *Projet d'un nouveau cérémonial français, augmenté d'un grand nombre de pièces qui n'ont pas été publiées*, Paris, 1746, in-4°.

† VII. JOLY DE FLEURY (Guillaume-François), né à Paris en 1675, d'une ancienne famille de robe, reçu avocat au parlement en 1695, devint avocat-général de la cour des aides en 1700, et avocat-général au parlement de Paris en 1705. Il fit briller dans ces différentes places les qualités du cœur et de l'esprit. Ses *plaidoyers*, ses *harangues*, ses *autres discours publics* se distinguoient par un naturel qui n'étoit pas sans élégance. L'illustre d'Aguesseau ayant été fait chancelier de France en 1717, Joly de Fleury le remplaça dans sa charge de procureur-général. Il falloit un tel homme pour calmer les regrets des bons citoyens. Le nouveau procureur-général remplit tous les devoirs de sa place avec une activité d'autant plus louable, qu'il avoit une santé très-délicate. Son zèle pour le bien public le porta à faire mettre en ordre les registres du parlement. Il en tira de l'obscurité plusieurs qui étoient ensevelis dans la poussière des greffes. Il sut y découvrir mille choses curieuses et utiles propres à l'éclaircissement du droit, de la pratique judiciaire, et de divers points d'histoire. C'est à lui pareillement que l'on doit le travail commencé, dans le même goût, sur les rouleaux du parlement; pièces dont, avant lui, l'on n'avoit proprement aucune connoissance. Il en a fait faire, sous ses yeux, des extraits et des dépouillemens. Il a aussi dirigé jusqu'à sa mort les inventaires et les extraits que l'on faisoit à des pièces renfermées dans le trésor des chartes. Sa vie fut un travail continuel, consacré au bien et à l'utilité publique. On a dit de lui que si les lois se perdoient en France, on les retrouveroit dans sa tête. Ses infirmités l'obligèrent, en 1746, de se démettre de sa charge de procureur-général en faveur de son aîné, digne fils d'un tel père. Son cabinet devint alors comme

un tribunal où se rendoient le pauvre comme le riche, la veuve et l'orphelin. Il mourut le 22 mars 1756, laissant trois fils, l'un procureur-général, l'autre président à mortier, et le troisième conseiller d'état. Joly avoit été employé, en 1752, à calmer les différens qui déchiroient alors l'Eglise de France. Il reste de lui plusieurs manuscrits. I. Des *Mémoires* qui sont tout autant de Traités sur les matières qu'ils embrassent. II. Des *Observations*, des *Remarques* et des *Notes* sur les différentes parties de notre droit public. III. Les tomes VIe et VIIe du Journal des Audiences offrent quelques extraits de ses *Plaidoyers*. L'homme privé ne fut pas moins estimable dans ce célèbre magistrat que l'homme public. Son caractère étoit doux et bienfaisant, son abord ouvert, ses mœurs pures. La vivacité de ses yeux annonçoit celle de son esprit, sans donner de mauvaises impressions sur les qualités de son cœur.

* VIII. JOLY DE FLEURY (Omer), fils du précédent, né à Paris le 26 octobre 1715, entra dans la magistrature en 1735, comme substitut de son père, procureur-général. En 1737 il fut avocat-général au grand conseil; en 1746, avocat-général au parlement de Paris, et en 1760, président de la même cour. Dès ses premiers pas, il ne parut ni enorgueilli, ni découragé par le nom de son illustre père. On se souviendra long-temps de ses *Réquisitoires*, qui furent le sujet de la fureur de Voltaire, mal déguisée sous le voile de la plaisanterie. Quelques-uns de ces réquisitoires sont écrits avec éloquence et énergie. Joly de Fleury joignoit à un sens droit une érudition profonde en plus d'un genre. Aussi instruit dans l'histoire et la politique que dans la jurisprudence, il avoit pressenti en homme d'état les effets des opinions dangereuses qu'il combattit avec courage. Sa vie fut laborieuse, ses mœurs graves et simples. On ne sait par quel miracle il a su échapper à la hache révolutionnaire, qui fit tomber presque toutes les têtes du parlement de Paris. Il est mort le 29 janvier 1810, ayant vu sa cinquième génération. Son fils a été le dernier procureur-général du parlement.

* IX. JOLY DE FLEURY (J. F.), frère du précédent, ancien ministre d'état, et doyen du conseil, né le 8 juin 1718, montra des talens, de l'activité et une prudence rare. Appelé à la place de conseiller au parlement de Paris, il continua de s'y distinguer, et son mérite le fit porter successivement aux fonctions de maître des requêtes, d'intendant de Bourgogne, de conseiller d'état, et enfin de contrôleur des finances. Il ne garda pas long-temps ce dernier emploi, et la révolution l'obligea ensuite à la retraite. Il s'entoura alors plus que jamais de sa famille, ne parut dans aucune crise politique; et se renfermant dans une heureuse obscurité, il eut le bonheur d'éviter le sort fatal réservé à tant d'autres de ses collègues et de sauver même les têtes qui lui étoient les plus chères. Il mourut à Paris le 13 décembre 1802, âgé de 84 ans. Son corps fut transporté avec pompe dans la sépulture de ses ancêtres. Aucun des magistrats de ce nom n'a péri victime de la révolution, quoiqu'aucun n'ait abandonné son poste.

X. JOLY. *Voyez* CHOIN, n^os^ I *et* II.

† XI. JOLY (Jean-Pierre de), avocat au parlement de Paris, doyen du conseil du duc d'Orléans, né à Milhau, en Rouergue, l'an 1697, mourut à Paris en 1774. Nous avons de lui *Réflexions de l'empereur*

Marc-Aurèle Antonin, surnommé le *Philosophe* (traduites du grec par monsieur et madame Dacier), distribuées par ordre des matières, avec quelques notes et des remarques qui servent à l'éclaircissement du texte, Paris, 1742, in-12, et une édition très-exacte du texte grec de ces *Réflexions*.

* XII. JOLY (Hugues-Adrien), né à Paris le 10 avril 1718, de parens honnêtes, mais sans fortune, s'éleva sous les auspices de la marquise de Prie, et sur-tout de Charles-Nicolas Coypel, premier peintre du roi, qui le dirigea dans ses études et développa ses heureuses dispositions pour les arts et la littérature. Il fut secrétaire des académies de sculpture, peinture et architecture, pendant plus de trente ans, et garde du cabinet des estampes et pierres gravées de la bibliothèque du roi pendant un demi-siècle; dans tous ces honorables emplois, il contribua aux progrès de l'art et des sciences par un travail assidu qui absorboit son temps, ses facultés et presque ses affections. Il est mort en 1799, regretté de tous les artistes dont il avoit été le guide et l'appui.

* XIII. JOLY (Philippe-Louis), né à Dijon, chanoine de la Chapelle-aux-Riches de la même ville, est auteur, I. De l'*Eloge historique de l'abbé Papillon*, 1738, in-8°, dont il a *publié*, en 1743, la Bibliothèque des auteurs de Bourgogne, 2 vol. in-fol. II. *Remarques critiques* sur le Dictionnaire de Bayle, Paris, 1748 ou 1752, in-fol. Cet ouvrage, qui contient une foule de remarques curieuses sur les écrits de Bayle, est fort estimé. On peut lui reprocher cependant de la partialité, et de n'avoir pas toujours rendu justice à ce philosophe. En 1742, l'abbé Joly publia une *édition* des nouvelles poésies de La Monnoye, in-8°; et en 1751, les Mémoires historiques, critiques et littéraires de David-Augustin Bruéys, 2 vol. in-12. Dans la même année, il *publia* le Traité de versification qui se trouve dans la nouvelle édition du Dictionnaire des rimes, in-8°. III. *Eloges de quelques auteurs français*, Dijon, 1742, in-8°, ouvrage estimé et qui mérite de l'être. Dans ce volume, il y a trois éloges qui ne sont pas de l'abbé Joly; savoir, ceux de Dalechamp et de Meré par Michault, et celui de Montaigne, par le président Bouhier. IV. Plusieurs *articles* intéressans dans les nouveaux Mémoires de l'abbé d'Artigny et dans le Journal des Savans.

* XIV. JOLY (Joseph-Romain), capucin, né à Saint-Claude, en Franche-Comté, le 15 mars en 1715, mort à Paris en 1805, fit ses humanités à Saint-Claude dans un collége fondé depuis plus de 200 ans par un ecclésiastique de sa famille, la plus ancienne de cette ville. Il étudia la logique et la métaphysique chez les carmes réformés, et prit l'habit au couvent des capucins de Pontarlier, cultiva presque tous les genres de littérature, sans qu'on puisse dire qu'il ait réussi dans aucun. Il a composé des discours, des histoires, des critiques, des satires, des contes, des épigrammes, des cantiques, des tragédies, un poëme épique en douze chants, des lettres sur les spectacles, sur les duels, sur le sabbat des sorciers, sur la reine des abeilles, sur les convulsionnaires. On ne peut cependant lui refuser des connoissances, de l'érudition, des idées; mais ces qualités sont perdues quand elles ne sont pas mises en œuvre par le talent, ou relevées par le mérite du style. Voici la liste de ses principaux ouvrages. I. *Histoire de la prédication dans tous les siècles*, 1767, in-12. II. *Conférences*

pour servir à l'instruction du peuple, sur les principaux sujets de la morale chrétienne, 1768, 6 vol. in-12. III. *Idée des mamillaires modernes*, 1770, in-8°. IV. *Lettres sur les mouches à miel*, 1770, in-8°. V. *Conférences sur les mystères*, 1771, 3 volumes in-12. VI. *Dictionnaire de morale philosophique*, 1771, 2 volume in-12. VII. *Lettres sur divers sujets importans de la géographie sacrée et de l'Histoire sainte*, 1772, in-4°. Il en a paru, en 1784, une nouvelle édition in-4° sous ce titre : *La Géographie sacrée, et les monumens de l'Histoire sainte.* VIII. *L'Egyptiade ou le Voyage de saint François d'Assise à la cour du roi d'Egypte*, poëme en douze chants, nouvelle édition, 1785, in-12. IX. Beaucoup de *Mémoires* et de *Poësies* dans le Mercure, l'Année littéraire et d'autres journaux.

* XV. JOLY (M.), célèbre actrice des Français, née à Versailles en avril 1761, débuta le premier mai 1781 dans l'emploi des soubrettes. Un organe agréable, de la finesse, et du naturel tout à la fois, joint à une gaieté piquante, la firent accueillir avec transport et la rendirent une actrice parfaite. Le public la vit, avec étonnement, se plier à tous les rôles, et remplir même celui d'Athalie avec quelque succès. Emprisonnée en 1793 avec ses camarades, elle n'obtint sa liberté qu'à la condition de jouer sur le théâtre de la république; elle y resta 18 mois, paya un dédit considérable, et se réunit à Louvois avec les débris de la scène française. Les malheurs altérèrent considérablement sa santé, et elle mourut d'épuisement le 6 mai 1798. Elle avoit épousé un jeune homme de Caen, nommé Dulongbois, avec lequel elle vécut plusieurs années. Il fit transporter le corps de sa femme dans une terre qui lui appartient sur les côtes de Normandie; il a fait élever un monument sur un rocher, et placer sur sa tombe cette inscription.

Éteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie
Pour la première fois a fait pleurer Thalie.

JOMBERT (Charles-Antoine), libraire, né à Paris en 1712, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1784, s'appliqua particulièrement à *publier* les ouvrages ornés de cartes, de planches et d'estampes. C'est à lui qu'on doit les *Catalogues raisonnés* des Œuvres de Cochin, de Leclerc et de Labelle. Il a fait *les Tables* de l'art de la guerre par Puységur, des Œuvres anatomiques de Duverney, du Traité de l'attaque des places, par Le Blond. A ce dernier ouvrage, Jombert ajouta le petit dictionnaire, intitulé Manuel de l'ingénieur et de l'artilleur.

† JOMMELLI *ou* JOMMELLA (Nicolas), célèbre maître de chapelle, né à Atilla, ou Saint-Alpino, dans le royaume de Naples, en 1714. Après avoir fait une étude profonde de la musique pratique sous le fameux Léonard Léo, il en étudia la théorie à Bologne sous la direction du célèbre P. Martini, dont il ne dédaigna pas les conseils, quoiqu'il eût déjà composé lui-même la musique de plusieurs drames pour les premiers théâtres, et qu'elle eût obtenu beaucoup de succès. Devenu maître d'un des conservatoires de Venise, et attaché au service de l'église de Saint-Pierre de Rome, il se rendit à la cour du duc de Wittemberg, où les distinctions et les récompenses que lui prodigua ce souverain le retinrent très-long-temps. Jean V, roi de Portugal, ne pouvant l'attirer à sa cour, lui assigna une pension considérable, avec la seule condition de lui envoyer les copies de ce qu'il composeroit. De retour à Naples, il y mourut le 28 août 1774. Les *Ouvrages* de cet artiste sont un témoi-

guage éclatant de son génie ; mais on en trouve peu en Italie, parce que, décidé à retourner en Allemagne, il les laissa tous à Stuttgard, où ils sont conservés comme un objet très-précieux. Jommelli s'efforça de se distinguer par un style entièrement à lui, par une imagination toujours féconde, des conceptions toujours lyriques et pindariques, et en passant d'un ton dans un autre d'une manière toute nouvelle et savamment irrégulière. Il écrivit beaucoup d'ouvrages, parce que sa grande facilité le rendit presque improvisateur en musique ; et ce qui paroît étrange, c'est qu'au milieu de cette abondance, il pécha presque toujours par trop d'art et de difficultés, ce qui lui procura les éloges des connoisseurs, et lui fit perdre quelquefois ceux du peuple. Une musique dont toutes les parties, ainsi que la sienne, sont liées intimement, qui demande beaucoup d'ensemble, une excellente exécution et toute l'attention des auditeurs, ne pouvoit convenir à ces ames fatiguées de jouissances qui négligent les fruits pour les fleurs. Jommelli, pendant son séjour à Naples, *fit la musique* d'Armide, ouvrage de Francesco Saverio de' Rogati, qui eut un succès brillant et obtint l'approbation générale. Il *composa* ensuite celle de Démophoon, dans laquelle il s'éloigna un peu du goût vulgaire, mais qui lui attira les éloges des connoisseurs. La musique de l'Iphigénie, qu'*il écrivit* avec un style encore plus élevé et d'un goût exquis, mécontenta la multitude, peut-être parce qu'elle fut mal exécutée, et cet ouvrage, négligé dans sa nouveauté, fait maintenant les délices des connoisseurs ; c'est un des meilleurs titres à la gloire de Jommelli. Ce célèbre musicien termina son honorable carrière par un *Miserere* à deux voix, singulièrement loué par Métastase et mis en vers italiens par Saverio Mattéi.

JON (du). *Voyez* JUNIUS, n° II.

† JONADAB, fils de Réchab, descendant de Jéthro, beau-père de Moyse, recommandable par la sainteté et l'austérité de sa vie, prescrivit à ses descendans un genre de vie très-dure, et des privations pénibles auxquelles la loi n'obligeoit personne. Il leur défendit l'usage du vin, des maisons, de l'agriculture, la propriété d'aucun fonds, et leur ordonna d'habiter sous des tentes, doctrine peu propre à lui faire des disciples, et cependant il en eut ; ils s'appelèrent *Réchabites*, du nom de son père. Ils pratiquèrent la règle qu'il leur avoit donnée durant plus de trois cents ans. La dernière année du règne de Joakim, roi de Juda, Nabuchodonosor étant venu assiéger Jérusalem, les Réchabites furent obligés de quitter la campagne et de se retirer dans la ville, sans toutefois abandonner leur coutume de loger sous des tentes. Pendant le siége, Jérémie reçut ordre d'aller chercher les disciples de Réchab, de les faire entrer dans le temple, et de leur présenter du vin à boire. Il exécuta cet ordre, et leur ayant offert à boire, ils répondirent qu'ils ne buvoient point de vin, parce que leur père Jonadab le leur avoit défendu. Le prophète prit de là occasion de faire aux juifs de vifs reproches sur leur endurcissement. Il opposa leur facilité à violer la loi de Dieu, à l'exactitude rigoureuse avec laquelle les Réchabites observoient les ordonnances des hommes. Les Réchabites furent emmenés captifs après la prise de Jérusalem par les Chaldéens, et l'on croit qu'après le retour de la captivité, ils furent employés au service du temple ; qu'ils y exercèrent les fonctions de portiers, et même de chantres, sous les lévites.

† I. JONAS, fils d'Amathi, cinquième des petits prophètes, natif de Géthepher dans la tribu de Zabulon, vivoit sous Joas, Jéroboam II, rois d'Israël, et du temps d'Osias, roi de Juda. Dieu, suivant l'Ecriture, enjoignit à ce prophète d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens, pour prédire à cette grande ville que Dieu alloit la détruire. Jonas, au lieu d'obéir, s'enfuit, et s'embarqua à Joppé pour aller à Tharse en Cilicie. Le Seigneur ayant excité une grande tempête, les marins tirèrent au sort pour savoir celui qui étoit cause de ce malheur, et le sort tomba sur Jonas. On le jeta dans la mer, afin que sa mort procurât le salut aux autres ; et aussitôt l'orage s'apaisa. Dieu fit trouver là un poisson pour recevoir Jonas, qui demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de l'animal aquatique. Le poisson le jeta après ce temps sur le bord de la mer. Le prophète ayant reçu un nouvel ordre d'aller à Ninive, il obéit. Les habitans, effrayés de ses menaces, firent pénitence, ordonnèrent un jeûne public, et le Seigneur leur pardonna. Jonas se retira à l'orient de la ville, à couvert d'un treillage qu'il se fit, pour voir ce qui arriveroit. Voyant que Dieu avoit révoqué sa sentence touchant la destruction de Ninive, il appréhenda de passer pour un faux prophète, et se plaignit au Seigneur, qui lui demanda s'il croyoit que sa colère fût bien juste? Pour le défendre encore plus contre l'ardeur du soleil, il fit croître dans l'espace d'une seule nuit un lierre, ou plutôt ce qu'on nomme *Palma Christi*, qui lui donna beaucoup d'ombre. Mais dès le lendemain, le Seigneur envoya un ver qui piqua la racine de cette plante, la fit sécher, et laissa Jonas exposé, comme auparavant, à la violence du soleil. Cet événement fut fort sensible au prophète, qui, dans l'excès de sa douleur, souhaita de mourir. Alors Dieu, pour l'instruire, lui dit que « puisqu'il étoit fâché de la perte d'un lierre, qui ne lui avoit rien coûté, il ne devoit pas être surpris de voir fléchir sa colère envers une grande ville, dans laquelle il y avoit plus de 120,000 personnes qui ne savoient pas distinguer entre le bien et le mal. » Jonas revint de Ninive dans la Judée, et saint Epiphane raconte qu'il se retira avec sa mère près de la ville de Sur, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 761 avant J. C. Les *Prophéties* de Jonas sont en hébreu, et contiennent quatre chapitres. Il y a des mythologistes qui prétendent que la fable d'Andromède a été inventée sur l'histoire de Jonas ; mais les gens sensés n'adoptent pas des idées si bizarres. Les savans ont beaucoup disputé sur le poisson qui engloutit Jonas. Ce n'étoit point une baleine ; car il n'y a point de baleine dans la mer Méditerranée où ce prophète fut jeté. D'ailleurs, le gosier des baleines est trop étroit pour qu'un homme y puisse passer. Les savans croient que le poisson dont il s'agit étoit une espèce de requin ou de lamie.

II. JONAS, évêque d'Orléans, la terreur des hérétiques de son temps, le modèle des évêques et l'ornement de plusieurs conciles, mort en 841, laissa deux ouvrages estimés. Le premier, intitulé *Instruction des laïcs*, fut traduit en français par dom Mége, 1582, in-12. Le second a pour titre : *Instruction du Roi Chrétien*, traduit en français par Desmarêts, 1661, in-8°. L'un et l'autre se trouvent en latin dans le *Spicilège* de d'Acheri. Il y a encore de Jonas un *Traité des miracles* dans la Bibliothèque des Pères, et imprimé séparément, 1645, in-16.

III. JONAS (Juste), théologien

luthérien, un des plus ardens disciples de Luther, né dans la Thuringe en 1493, mort le 9 octobre 1555, doyen de l'université de Wittemberg, laissa, I. Un *Traité en faveur du mariage des prêtres*, à Helmstadt, 1631, in-fol. II. Un *de la messe privée*. III. Des *Notes* sur les Actes des apôtres, et d'autres ouvrages, in-8°.

† IV. JONAS (Arnagrimus), astronome islandais, disciple de Tycho-Brahé, et coadjuteur de l'évêque de Hole en Islande, mourut en 1640, à 95 ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont : I. *Specimen historicorum Islandiæ et magnâ ex parte chorographicum*, Amsterdam, 1643, in-4°, avec la *Défense* de cet ouvrage, estimable pour l'érudition et les recherches. Il prétend que l'Islande n'a été habitée que vers l'an 874 de J. C., et que par conséquent elle n'est point l'ancienne Thulé. II. *Idea veri magistratûs*, Hafniæ, 1689, in-8°. III. *Crymogœa, sive rerum Islandicarum libri tres*, Hambourg, 1610, in-4°. IV. *La Vie de Gundebrand de Thorlac*, en latin, in-4°, etc. Ce prélat épousa, à l'âge de 91 ans, une jeune fille.

I. JONATHAS, fils de Saül, célèbre par sa valeur et par l'amitié constante qu'il eut pour David contre les intérêts de sa maison, défit deux fois les Philistins, et eut été mis à mort par Saül, pour avoir mangé d'un rayon de miel (contre l'édit de son père, qu'il ignoroit, par lequel il étoit défendu, sous peine de la vie, de manger avant le soleil couché), si le peuple ne s'y fût opposé. La guerre s'étant de nouveau allumée quelque temps après entre les Hébreux et les Philistins, Saül et Jonathas se campèrent sur le mont Gelboé, avec l'armée d'Israël. Ils y furent forcés, leurs troupes taillées en pièces, et Jonathas tué l'an 1055 avant J. C. La nouvelle en ayant été portée à David, il composa un *Cantique funèbre*, où il fait éclater toute sa tendresse pour son ami. Il l'aima au-delà du tombeau, dans la personne de son fils, que souvent il faisoit asseoir à sa table. Jonathas est un modèle admirable de générosité et d'amitié. La gloire de David efface la sienne, et il n'en est point jaloux. Quoique héritier présomptif de la couronne, il prend, aux dépens de ses propres intérêts, ceux de l'innocent persécuté.

II. JONATHAS, fils de Samaa, neveu de David, tua, en combat singulier, un géant de 9 pieds de haut, qui avoit six doigts à chaque main et à chaque pied.

III. JONATHAS (qu'on nomme aussi JONATHAN *ou* JOHANNAN), fils de Joïada, et petit-fils d'Eliasib, succéda à son père dans la charge de grand-sacrificateur des Juifs, qu'il occupa pendant environ quarante ans. Ce pontife déshonora sa dignité par une action barbare et sacrilège. Il avoit un frère nommé Jésus, qui prétendoit parvenir à la souveraine sacrificature par la protection de Bogose, général d'Artaxerces. Jonathas en conçut de la jalousie. Un jour que les deux frères se rencontrèrent dans le temple, la dispute s'échauffa si fort, que Jonathas tua Jésus dans le lieu saint.

IV. JONATHAS, surnommé *Apphus*, fils de Mathathias et frère de Judas Machabée, l'un des plus grands généraux qu'aient eu les Juifs, força Bachide, général des Syriens, qui faisoit la guerre aux Juifs, d'accepter la paix, l'an du monde 161 avant Jésus-Christ. La réputation de Jonathas fit rechercher son alliance par Alexandre Balas, et par Démétrius Soter, qui se disputoient le royaume de Syrie. Il em-

brassa les intérêts du premier, et prit possession de la souveraine sacrificature, en conséquence de la lettre reçue de ce prince, qui lui donnoit cette dignité. Deux ans après, Alexandre Balas ayant célébré à Ptolémaïde son mariage avec la fille du roi d'Egypte, Jonathas y fut invité, et parut avec une magnificence royale. Démétrius, qui succéda à Balas, le confirma dans la grande sacrificature; mais sa bonne volonté ne dura pas long-temps. Jonathas l'avoit aidé à soumettre Antioche soulevé contre lui.: Démétrius n'eut pas la reconnoissance qu'il devoit pour un si grand service : il le prit en aversion, et lui fit tout le mal qu'il put. Diodote Tryphon, ayant résolu d'enlever la couronne au jeune Antiochus, fils de Balas, songea d'abord à se défaire de Jonathas. Il l'attira à Ptolémaïde, le prit par trahison, et le fit charger de chaînes; ensuite, après avoir tiré de Simon une somme considérable pour la rançon de son frère, ce perfide le fit mourir l'an 144 avant J. C.

V. JONATHAS, juif d'une naissance obscure, distingué par sa bravoure au siége de Jérusalem, sortit un jour de la ville pour défier les Romains et en appeler quelqu'un en duel. Un nommé Pudens courut à lui pour éprouver ses forces; mais comme il s'avançoit précipitamment, il tomba. Jonathas, profitant de sa chute, le tua sans lui donner le temps de se relever, et le foula aux pieds, l'insultant avec une cruauté lâche. Un autre Romain nommé Priscus, outré de cette insolence, lui décocha une flèche qui le fit tomber mort sur son ennemi.

VI. JONATHAS, tisserand du bourg de Cyrène. Après la ruine de Jérusalem par Titus, fils de l'empereur Vespasien, il gagna un grand nombre de juifs et les mena sur une montagne, leur promettant des miracles, s'ils le choisissoient pour chef; mais il fut arrêté par Catulle, gouverneur de Lydie. Ce séducteur dit qu'on l'avoit engagé à cette révolte, et nomma Flavius Josèphe l'historien entre ses complices. Mais comme celui-ci étoit innocent, on ne s'arrêta point aux accusations du calomniateur, qui fut condamné à être brûlé vif.

† JONCOUX (Françoise-Marguerite de), née en 1660 d'un gentilhomme auvergnat, mourut en 1715, après s'être distinguée par sa piété, ses talens et son attachement aux religieuses de Port-Royal. On lui doit la *Traduction* des notes de Nicole (cachée sous le nom de Wendrock) sur les Provinciales. Cette version a été imprimée dans les éditions des fameuses *Lettres* de Blaise Pascal, de 1754 et de 1712, en 3 vol. in-12. Mademoiselle de Joncoux avoit appris le latin, afin de trouver plus de goût aux offices de l'église. *Voyez* LOUAIL.

* JONCQUET (Denys), de Dourdan, docteur en médecine dans l'île-de-France en 1639, devint professeur de botanique au jardin du roi. Il a publié le catalogue des plantes qu'on y cultivoit en 1658 et 1659 sous le titre d'*Hortus*, sive *Index onomasticus plantarum*, Paris, 1659, in-4°. On a du même auteur *Horti regii Parisiensis pars prior, cum præfatione Joannis Vallot*, Parisiis, 1663, in-fol.

† I. JONES (Henri), né à Drogheda en Irlande, joignit à sa profession de briquetier un goût marqué pour la poésie. Le comte de Chesterfield envoyé en Irlande en qualité de lord-lieutenant, ayant découvert ses heureuses dispositions, l'engagea à l'accompagner à Londres et favorisa la souscription qui mit Jones à portée de publier *ses Poésies*. Les bienfaits de ses protec-

teurs l'eussent mis dans une situation heureuse, si l'inégalité de son caractère insouciant et capricieux lui eût permis d'en jouir. Accablé de misère, il mourut dans un galetas en 1770. On a de lui *Le Comte d'Essex*, tragédie médiocre, mais applaudie dans le temps.

* II. JONES (Griffith), écrivain anglais recommandable par une foule de petits ouvrages utiles et instructifs pour les enfans, a travaillé avec le docteur Johnson au *Litterary magazine*, et a été associé avec Smolett et Goldsmith à la composition du *British magazine*. On lui doit nombre *de traductions* du français, auxquelles il n'a point mis son nom. Il mourut en 1786.

* III. JONES (Jean), auteur dramatique sous le règne de Charles Ier, a donné une pièce intitulée *Adrasta or the Woman's spleen.*

* IV. JONES (Jean), médecin anglais, né dans la principauté de Galles, prit ses degrés en médecine à Cambridge, vers le milieu du 16e siècle, et s'occupa de la pratique de cette science, qu'il exerça avec beaucoup de succès à Bath. On a de lui, I. *The dial of fevers*, 1556 (le Cadran des fièvres.) II. *Le Guide des bains de Bath*, 1572. III. *Bonté des anciens bains de Buckstone*, 1572. IV. *Discours sur le développement de tout ce qui a vie ou accroissement*, 1574. V. *L'Art de conserver la santé du corps et de l'ame*, in-4°, 1579. Ces divers écrits sont en anglais.

* V. JONES (Jean), médecin, né au pays de Galles, mort en 1580, reçu docteur à Cambridge, a donné, I. Un *Traité de la goutte*, 1556. II. *Traduction de quatre livres des Elémens de Galien.*

† VI. JONES (Inigo), né à Londres en 1572, mort en 1652, à 80 ans, excella dans l'architecture et fut le Palladio de l'Angleterre, où le vrai goût et les règles de l'art étoient presque inconnus avant lui. Il se distingua de bonne heure par ses progrès *dans le dessin* et son habileté *dans la peinture du paysage*. Le comte Guillaume de Pembroke, son protecteur, le fit voyager à ses frais en Italie et dans la plupart des contrées les plus civilisées de l'Europe. Etabli à son retour à Venise, il s'étoit acquis une réputation brillante. Christian IV, roi de Danemarck, voulut se l'attacher, et le nomma son architecte; mais ce prince dont la sœur avoit épousé Jacques Ier, ayant fait en 1606 un voyage en Angleterre, il ramena Jones dans sa patrie, où Jacques Ier lui confia l'intendance générale de ses bâtimens. Cette place fournit à Jones l'occasion de donner la preuve d'un désintéressement rare. L'administration qui avoit été sous le règne précédent chargée de cette partie s'étoit, par des circonstances extraordinaires, extrêmement endettée; le conseil privé voulut avoir l'avis de l'intendant des bâtimens sur les moyens d'éteindre cette dette; Jones proposa de son propre mouvement de ne toucher aucun émolument de sa place jusqu'à ce qu'elle fût acquittée. Son exemple excita l'émulation de ceux qui étoient attachés avec lui à ce service, et l'arriéré de cette dette eut bientôt disparu. Exemple rare, même parmi les artistes, et qui n'aura pas beaucoup d'imitateurs. A la mort de Jacques Ier, son successeur Charles Ier maintint Jones dans le poste honorable qui lui avoit été confié, et qu'il continua à remplir sous Charles II. On lui doit *les dessins* du palais de Whitehall, et *le plan* de l'amphithéâtre anatomique de Londres, *La chapelle* de la reine Catherine dans le palais de Saint-

James, l'*église* et la *place* de Covent-Garden, etc. On peut consulter le recueil de Campbell, intitulé *Vitruvius britannicus*, pour la plupart des constructions de ce savant architecte. M. Kent a donné en 1727 et en 1744 une collection *de ses dessins;* Isaac Ware en a publié *quelques autres.* Jones a laissé après lui des notes curieuses sur l'*Architecture de Palladio*, qui ont été insérées dans l'édition que Leoni en a donnée à Londres en 1714.

* VII. JONES (Richard), théologien gallois, mort en 1658 en Irlande, a compilé dans sa langue un ouvrage assez curieux, intitulé *Gemma Cambricum*, qui contenoit un sommaire de tous les livres et chapitres de la Bible.

* VIII. JONES (Jean), moine anglais, né à Londres, mort dans la même ville en 1636, élève de l'école de Merchant Taylor, et ensuite du collége de Saint-Jean à Oxford. Comme il étoit porté pour la religion romaine, il alla en Espagne où il l'embrassa, et entra dans l'ordre de Saint-Benoît. Alors il changea son nom en celui de Léandre de Saint-Martin, et fut reçu docteur. On lui donna ensuite une chaire d'hébreu et une de théologie; enfin il devint vicaire-général de son ordre. Parmi les ouvrages que ce religieux a publiés, on distingue, I. *Sacra ars memoriæ ad Scripturas divinas in promptu habendas, memoriterque ediscendas accommodata*, in-8°. II. *Conciliatio locorum communium totiusque Scripturæ.* III. *La Bible* avec des *Commentaires*, 6 vol. in-fol.

* IX. JONES (N.), médecin anglais, né à Landaff, petite ville épiscopale au pays de Galles, fut reçu dans le collége royal de Londres vers la fin du 17e siècle. On a de lui les ouvrages suivans: I. *Novarum dissertationum de morbis abstrusioribus tractatus primus, de febribus intermittentibus, in quo obiter febris continuæ natura explicatur*, Londini, 1683, in-8°; Hagæ Comitis, 1684, in-8°. II. *De morbis Hibernorum et de dyssenteriâ hibernicâ*, Londini, 1698, in-4°. III. *The mysteries of opium revealed*, Londres, 1701, in-8°.

* X. JONES (Jérémie), savant théologien anglais dissident, né, à ce qu'on croit, dans le nord de l'Angleterre en 1693, mourut en 1724. Jones, élevé par son oncle le révérend Samuel Jones de Tewkesbury, précepteur des évêques Chaudler, Butler et Secker, desservit ensuite une congrégation à Avening au comté de Gloucester; mais il demeura toujours à Nailsworth où il ouvrit une académie. Jones, savant très-attaché à ses études, n'en étoit pas moins un homme de société. Ses ouvrages sont, I. *Défense de la première partie de l'Evangile de S. Matthieu, accusé de transpositions, etc.*, par Wiston. II. *Méthode nouvelle et complète pour établir l'autorité canonique de l'ancien Testament*, 3 vol. in-8°, 1726. Ces deux ouvrages, devenus rares, ont été réimprimés à Oxford, et ne méritoient pas cet honneur.

* XI. JONES (David), poëte gallois, natif de Caernarvonshire, qui a vécu de 1750 à 1780, a publié deux recueils de *Poésies galloises*, et a formé une ample collection d'anciens manuscrits dans cette langue.

XII. JONES (Guillaume), né en 1675 dans l'île d'Anglesey, habile mathématicien, ami et contemporain de Newton, enseigna les mathématiques à Londres avec beaucoup

de succès, et y forma plusieurs élèves d'un rang distingué. Un ouvrage intitulé *Synopsis palmariorum matheseos*, qu'il publia à l'âge de 26 ans, lui valut l'amitié de Newton; Jones y avoit rassemblé avec beaucoup de précision et de clarté tout ce qu'il est utile de savoir dans l'étude des mathématiques; depuis, l'auteur y ajouta beaucoup, et y donna de grands développemens. Il étoit sur le point de le livrer à l'impression, lorsque la mort l'enleva en 1749. Son *Manuscrit*, que l'auteur avoit confié pour le rendre public à son ami lord Macclesfield, s'est perdu. On doit à Jones un *Nouvel Abrégé de l'art de la navigation pratique*, et plusieurs *Mémoires* insérés dans les Transactions philosophiques.

* XIII. JONES (sir Guillaume), juge anglais et savant écrivain, fils du précédent, né à Londres en 1749, mort dans les Indes en 1794, perdit son père dès son enfance, et fut élevé par sa mère, femme d'un rare mérite, qui lui donna toutes les premières connoissances, et le mit en état de passer à l'école de Harrow. Il y fit de si grands progrès, que le docteur Summer, qui tenoit cette école, déclara que son élève savoit mieux le grec que lui-même. En 1764, Jones entra au collége de l'université à Oxford, où il ajouta à ses vastes connoissances des auteurs classiques l'étude des langues persane, arabe, espagnole, italienne et portugaise. A 19 ans il fut chargé de l'éducation du lord Athorpe, actuellement comte de Spencer. Il employa la plus grande partie du temps qu'il passa dans cette maison à étudier l'ancien Testament en hébreu. Il fit ensuite un voyage en France; et dans le même temps, le roi de Danemarck l'engagea à traduire en français, sur un manuscrit persan, l'*Histoire de Nadir-Shah*. En 1770 il commença à s'appliquer à l'étude des lois, mais sans négliger celle des langues et de la littérature orientale. En 1774 il publia ses *Commentaires sur les poésies asiatiques*, dédiées à l'université d'Oxford. En 1779 parurent ses *Discours d'Isæ*, traduits du grec, avec des notes; et l'année suivante il donna ses *Recherches sur les moyens qu'offroient les lois pour réprimer les séditions*. Les scènes scandaleuses qui avoient affligé l'Angleterre cette année avoient occasionné cet ouvrage. On l'engagea dans le même temps à se mettre sur les rangs pour la place de représentant de l'université d'Oxford au parlement, mais il s'en défendit. En 1793 il fut nommé juge de la cour suprême à Calcutta, place qu'il avoit toujours beaucoup désirée. Dans cette circonstance, il eut l'honneur d'être fait chevalier, et peu après il épousa Marie Shiplet, fille de l'évèque de Saint-Asaph. En avril de cette même année, il s'embarqua pour les Indes, et quitta sa patrie pour ne la plus revoir. En entreprenant ce voyage, son imagination active formoit le plan d'une société qu'il vouloit établir au Bengale pour s'occuper des langues, de la littérature et des antiquités orientales. Il a eu le bonheur de voir ses vues remplies à cet égard. Sous ses auspices, et par ses soins, la société de Calcutta est parvenue à un très-haut degré d'estime. Les volumes de ses transactions sont inappréciables, et enrichis de *beaucoup de productions*, dignes en tout de cette savante plume. Dans sa place de juge, Jones s'est montré impartial et infatigable. Il acquit une parfaite connoissance des lois du pays, et des notions si étendues du Sanscrit et du Code des brahmines, qu'il se fit admirer des plus savans personnages de l'Inde. A tant de titres qu'il avoit à l'estime publique, il joignit l'humilité et la foi d'un chrétien. Il étoit intimement

convaincu de la vérité de l'Ecriture sainte, et rendit toujours un témoiguage éclatant à son autorité sacrée. Enfin, ses recherches eurent pour but de l'appuyer et d'en corroborer les preuves par des faits inattaquables. Les ouvrages recueillis de cet estimable auteur ont été imprimés et publiés en 1799, 6 vol. in-4°, et sa Vie a été donnée par sir Jean Shore, (lord Teignmouth), 1804. La compagnie des Indes a érigé à sa mémoire un magnifique monument dans la cathédrale de Saint-Paul.

* XIV. JONES (Paul), premier marin de l'Amérique septentrionale, né à Selkirk en Ecosse, mort à Paris en 1792, alla s'établir en Amérique, et obtint en 1775 le commandement d'un vaisseau de l'escadre sous les ordres de Hopkins. En 1776, le président du congrès le nomma capitaine de la marine des Etats-Unis. Cet officier se distingua dans la guerre par une bravoure peu commune et par des actions d'éclat. La république naissante des Etats-Unis lui dut en partie ses succès. Etant descendu à White-Haven, à la tête d'un petit corps de trente volontaires, il s'empara du fort, brûla les vaisseaux qui étoient dans le port, et encloua les canons. Ayant fait voile aussitôt vers le nord de l'Ecosse, il entreprit d'enlever le comte de Selkirk, et auroit réussi dans ce projet, si le hasard n'eût éloigné le comte de sa résidence. Ce même jour, Jones se contenta d'exiger de la comtesse la remise de toute son argenterie; encore fut-il contraint par son équipage à cette exaction qui répugnoit à son caractère. A son retour, il força la frégate *le Drake* à amener pavillon, quoiqu'il fût inférieur en forces au bâtiment anglais. Après cette expédition, qui ne fut que de 28 jours, il rentra à Brest, où il ramenoit plus de 200 prisonniers. Jones, chargé ensuite d'une autre expédition dans le nord de l'Irlande, pour laquelle la France mit sous ses ordres les trois vaisseaux *le Richard, la Pallas* et *la Vengeance*, inquiéta toutes les côtes, en ravagea plusieurs parties, et rencontra la flotte de la Baltique qui étoit convoyée par la frégate *le Sérapis*, et *la comtesse de Scarborough*, vaisseau de ligne. Après un combat terrible, il prit l'un et l'autre bâtiment. Louis XVI donna à cet officier distingué, en témoignage de son estime, la croix du mérite, et une épée d'or. La carrière des exploits de Jones finit avec la guerre d'Amérique. Il passa en Hollande pour des affaires particulières, et peu après étant revenu à Paris, il y mourut. La convention nationale nomma une députation pour assister à ses obsèques, et il fut enterré au cimetière des protestans. Ce militaire distingué avoit aussi cultivé la littérature. Il a publié un *Abrégé de l'Histoire britannique*, et des *Mémoires* qu'il avoit fait traduire sous ses yeux. Il est encore auteur de *quelques autres ouvrages*.

*XV. JONES (Guillaume), théologien anglais, né en 1725 à Lowick, au comté de Northampton, mort en 1801, élève de Charterhouse, et ensuite d'Oxford, où il fut reçu maître ès-arts, prit les ordres en 1749. Son premier bénéfice fut la cure de Finedon, au comté de Northampton. Ce fut là qu'il écrivit en 1753 son excellente *Réponse* à l'Essai sur l'Esprit, par l'évêque de Clayton. L'année suivante, il épousa une fille du révérend Brook Bridges, et s'établit à Wadenhoe, où il fut vicaire de son beau-frère. Il y écrivit son livre de *la Doctrine catholique de la Trinité*, qui a eu un grand nombre d'éditions, et que personne n'a con-

tredit. En 1762 il publia un *Essai sur les premiers principes de la physique*, dans lequel il adopta le système de Hutchinson, et pour supplément à cet ouvrage, il donna, en 1781, ses *Recherches physiologiques*, ou *Discours sur la physique des élémens*. L'archevêque Secker lui donna en 1764 le vicariat de Bethersden au comté de Kent, et peu après le rectorat de Pluckley, dans ce comté. Quelques années ensuite il passa à Rayland, au comté de Suffolck, et échangea son bénéfice de Pluckley contre un autre à Paston, au comté de Northampton; mais il continua de résider à Rayland. Lorsque le docteur Horne eût été nommé évêque de Norwich, ce prélat appela auprès de lui Jones son ancien ami, en qualité de chapelain. Jones a montré sa reconnoissance pour son protecteur en composant d'*excellens mémoires de sa vie*. Sur la demande de ce pieux prélat, Jones a publié, en 1790, deux volumes de ses *Sermons*. Dans ce temps, la révolution éclata en France, et les principes démocratiques se répandirent jusque dans l'Angleterre. Jones publia quelques écrits à cette occasion, et une collection assez considérable de dissertations, intitulées *Le docteur armé*, 2 vol. in-8°. C'est à lui aussi qu'on doit le commencement de l'excellent ouvrage, intitulé *Le critique Breton*. Le lord Kenyon pria Jones de se charger de l'éducation de ses fils, dont l'aîné, jeune homme de beaucoup d'espérance, mourut peu après, et emporta les vifs regrets de son père et de son gouverneur. En 1798, l'archevêque de Cantorbéry donna à Jones le rectorat de Hollingbourne, au comté de Kent. Les ouvrages de ce docteur, précédés de sa vie, ont été imprimés en 12 volumes in-8°.

XVI. JONES (Marie). On ne connoît aucuns détails sur la vie de cette dame anglaise, dont les ouvrages sont estimés. Ce sont des *Mélanges* en prose et en vers, imprimés en 1748 et en 1752. Marie a dans ses vers parfaitement saisi la manière de Pope. On distingue dans leur nombre une *Epître sur la patience*, et une chanson célèbre en Angleterre, qui a pour titre *la Fille de la colline*. La prose de mistriss Jones, sur-tout dans ses *Lettres*, est peut-être supérieure à tout ce qu'ont produit les femmes auteurs de la Grande-Bretagne. Il y règne un fonds inépuisable de gaieté, une grace et une négligence qui lui sont particulières. Son style est pur, coulant, jamais affecté, et ses réflexions sont justes et solides.

* JONG (Ludolphe de), peintre, né en Hollande en 1619, mort en 1697, peignoit très-bien *le portrait*, et a gagné une fortune considérable par ses travaux.

JONGH (du). *Voyez* JUNIUS, n° I.

* JONGHE (Jean), dit *Juvenis* médecin de la ville d'Ypres, vécut vers le milieu du 16e siècle. On a de lui, *Commentarius in Galeni libellum de theriacâ; De medicamentis Bezoardicis*, Antverpiæ, 1587, in-16.

* JONGTYS (Daniel), de Dordrecht, homme érudit, également poëte et historien, pratiqua la médecine à Roterdam, où il remplissoit une place dans la magistrature, et mourut dans cette ville en 1654. Ses ouvrages consistent en *Traductions* de quelques Traités de Sennert, qu'il a mis de latin en flamand, et qui furent imprimés à Dordrecht en 1638. Il a écrit aussi plusieurs livres en flamand, dont on peut rendre les titres par ceux-ci : I. *Défense de la supériorité du sexe masculin sur le féminin*, contre le docteur Jean Van Beverwyck, Roterdam,

1646, in-4°. II. *Traité contre l'usage de la torture*, Roterdam, 1651, in-12; Amsterdam, 1740, in-12. III. *Théâtre de la Jalousie*, Roterdam, 1666, 2 vol. in-12; Amsterdam, 2 vol. in-12 avec figures.

JONIN (Gilbert), jésuite, né en 1596, mort en 1638 à 42 ans, distingué par son talent pour la poésie grecque et latine, excella surtout dans le lyrique. On remarque dans *ses poésies* de la vivacité, de l'élégance, de la facilité, quelquefois de la négligence. On a de lui, I. Des *Odes* et des *Epodes*, Lyon, 1630, in-16. II. Des *Elégies*, Lyon, 1634, in-12. III. D'autres *Poésies* en grec et en latin, 6 vol. in-8° et in-16, 1634 à 1637.

JONSIUS (Jean), né à Flensbourg dans le duché de Sleswick, sous-recteur des écoles à Francfort, lorsqu'il mourut à la fleur de son âge en 1659, est auteur d'un *Traité* estimé, *des Ecrivains de l'histoire de la philosophie*, en latin. Dornius, qui en donna une bonne édition en 1716, in-4°, Iene, a continué cet ouvrage jusqu'à son temps.

† JONSON (Benjamin), poëte anglais d'origine écossaise. Son père, poursuivi pour cause de religion, ayant perdu toute sa fortune, prit les ordres et s'établit à Westminster, où il mourut en 1574, un mois avant la naissance de son fils Benjamin. Sa mère, s'étant remariée avec un briquetier, voulut le forcer à suivre l'état de son beau-père. Jonson, mécontent et sans ressources pour son existence, s'enrôla et partit pour l'armée de Flandre, où il eut occasion de se distinguer. A son retour il recommença ses premières études à Cambridge; mais n'ayant que de foibles moyens d'existence, son goût pour le théâtre le porta à suivre l'exemple de Shakespear, qui, placé dans les mêmes circonstances, s'y étoit livré avec succès. Ses talens lui firent des protecteurs, Shakespear lui donna son amitié, et bientôt après toute son estime. Le jeune poëte faisoit humblement sa cour aux comédiens, pour les engager à jouer une de ses pièces. La troupe orgueilleuse refusoit. Shakespear voulut voir cet ouvrage; il en fut si content et le vanta à tant de personnes, qu'il fut représenté et applaudi. C'est ainsi que Molière encouragea l'illustre Racine, lorsqu'il voulut donner au public les Frères ennemis. Benjamin Jonson fut le premier poëte comique de sa nation qui introduisit un peu de régularité et de bienséance sur le théâtre. C'est principalement dans la comédie qu'il obtint des succès. Il étoit forcé dans la tragédie, et celles qui nous restent de lui sont peu dignes de sa réputation. Ses pièces manquent de goût, d'élégance, d'harmonie et de correction. Copiste trop servile des anciens, il traduisit en mauvais vers anglais les beaux morceaux des auteurs grecs et latins. Son génie stérile ne savoit les accommoder ni à la manière de son siècle, ni au goût de sa patrie. Il mourut en 1637, à 65 ans, dans la pauvreté, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On ne grava sur son tombeau que ces mots: *O rare Ben-Jonson!* On rapporte qu'ayant fait demander quelques secours à Charles Ier, ce prince lui envoya une gratification modique de 10 livres sterling. « Je suis logé à l'étroit, dit-il à celui qui lui remit la somme, mais je vois, par l'étendue de cette faveur, que l'ame de sa majesté n'est pas logée plus au large. » La brusquerie du caractère de Jonson peut avoir accrédité ce propos peu vraisemblable, mais le fait est controuvé. Le roi le gratifia dans sa maladie d'une somme de cent livres: une petite pièce de Jonson, écrite à cette occasion et dans cette même année, atteste le bienfait et la re-

connoissance de celui qui l'avoit reçu. Le recueil de ses ouvrages a été imprimé à Londres en 1716, en 6 vol. in-8°, et en 7 vol. en 1756, avec des notes et des additions par l'éditeur Walley. Selon M. Wistanley, Jonson fut souverain dans la poésie dramatique. « Il enseigna au théâtre à se conformer exactement aux règles de la comédie..... Il n'est parvenu à ce dégré de perfection, ni par la supériorité de ses talens naturels, ni par une éducation extraordinaire; mais par sa propre industrie et par son application à la lecture..... Ses pièces de théâtre sont au-dessus de la portée du vulgaire, qui ne goûte que des obscénités révoltantes; elles ne prennent pas si bien du premier coup qu'à une seconde fois quand on les examine; elles pourront même soutenir la lecture sans perdre de leur mérite, tant que l'esprit et le savoir ne seront pas bannis de chez nous. » On sait à quoi s'en tenir sur ce jugement.

† JONSTON (Jean), naturaliste et médecin, Ecossais d'origine, né à Sampter dans la grande Pologne en 1603, parcourut tous les pays de l'Europe, et mourut dans sa terre de Ziebendorf en Silésie le 8 juin 1675. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Histoires des Poissons*, des *Oiseaux*, des *Insectes*, des *Quadrupèdes*, des *Arbres*, etc., en latin, Hambourg, 4 part. en 2 volumes in-fol., 1650. Cette édition, qui est la première, est aussi rare que recherchée. On a encore de lui un traité *De Arboribus et Fructibus*, à Francfort-sur-le-Mein, 1662, in-fol. C'est, de toutes les productions de cet infatigable naturaliste, la meilleure et la moins commune. Ces ouvrages de médecine sont, I. *Enchyridii nosologici generalis et specialis libri octo*, 1625, in-8°. II. *Naturæ constantia*, Amstelodami, 1632, in-12. III. *Index universæ medicinæ practicæ libris duodecim absoluta*, Amstelodami, 1644, in-12; Lugduni, 1655, in-8°; Francofurti, 1664; en anglais, avec les augmentations de Nicolas Culpeper, Londres, 1652, in-8°, 1665, 1684, in-fol. Il y a encore une édition de Breslaw, 1673, et de Leipsick, 1722, in-8°. IV. *Magni Hippocratis Coi, medicoruum principis, coacæ prænotiones*, Amstelodami, 1660, in-12. Cet ouvrage comprend le texte grec avec la version latine de Foès, et les notes de l'éditeur. V. *Idea hygicines recensita libris duobus*, Jenæ, 1661, in-12; Francofurti, 1664, in-8°. Tous ces ouvrages ont été réimprimés en dix tomes in-fol., 1755 à 1768. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume JONSTON, Écossais, mort en 1609, dont on a un *Abrégé* de l'Histoire de Sleidan.

* JORAÏR, célèbre poëte arabe, qui florissoit vers la fin du deuxième 2e siècle de l'hégire et au commencement du troisième, surpassa tous les autres poëtes dans l'art d'émouvoir les passions. On trouve un de ses *Poëmes* dans l'Antologie arabe, publiée à Iéna, 1774, par Hirz. Joraïr mourut l'an 110 de l'hégire, de J. C. 728, et semble être le même que Joraïr al-khatefy de Bassorah, qui cessa de vivre à la même époque.

† I. JORAM, fils d'Achab, roi d'Israël après son frère Ochosias, l'an 896 avant J. C., vainquit les les Moabites, selon la prédiction du prophète Elisée, et fut dans la suite assiégé dans Samarie par Benadad, roi de Syrie. Ce siége réduisit cette ville à une famine effroyable. Une femme étant convenue avec une autre de manger leurs enfans, et ayant d'abord livré le sien, vint demander

justice à Joram contre l'autre mère qui refusoit de faire le même sacrifice. Ce prince, désespéré d'un accident si barbare, tourna sa fureur contre Elisée, et envoya des gens pour lui couper la tête. Mais se repentant bientôt d'un ordre aussi injuste, il courut lui-même pour en empêcher l'exécution ; et le prophète l'assura que le lendemain, à la même heure, la farine et l'orge se donneroient presque pour rien. Cette prédiction s'accomplit en effet. Les Syriens, ayant été frappés d'une frayeur divine, prirent la fuite en tumulte, et laissèrent un très-riche butin dans le camp. Tant de merveilles ne convertirent point Joram ; il continua d'adorer les dieux étrangers. Enfin, ayant été blessé dans une bataille contre Azaël, successeur de Benadad, il se fit conduire à Jezraël. Il y fut percé de flèches dans le champ de Naboth, par Jéhu, général de son armée, qui fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, l'an 884 avant J. C.

† II. JORAM, roi de Juda, succéda à son père Josaphat l'an 889 avant J. C. Loin d'imiter sa piété, il ne se signala que par des actions d'idolâtrie et de fureur. Il épousa Athalie fille d'Achab, qui causa tous les malheurs dont son règne fut affligé. A peine fut-il sur le trône, qu'il se souilla par le meurtre de ses propres frères, et des principaux de son royaume que Josaphat avoit le plus aimés. Il éleva des autels aux idoles dans toutes les villes de Judée. Les Iduméens, qui, depuis les victoires de Judas, avoient toujours été assujettis aux rois de Juda, se soulevèrent contre lui. La ville de Lobna se retira de son obéissance. Les Philistins et les Arabes firent une irruption dans la Judée, où ils mirent tout à feu et à sang. Joram mourut l'an 885 avant J. C.

† JORDAENS (Jacques), peintre, né à Anvers en 1594, mort dans la même ville en 1678, fut d'abord élève d'Adam-Vand-Oort, et se forma ensuite à l'école de Rubens. Une opinion assez accréditée, mais démentie par ceux qui connoissoient les sentimens élevés de ce dernier, c'est qu'ayant pris de l'ombrage des rares talens de Jordaens, il le chargea *de peindre à gouache* les dessins que le roi d'Espagne lui avoit demandés pour ses tapisseries, espérant que la détrempe lui feroit perdre la vigueur de son pinceau. En supposant que Rubens ait été capable d'une jalousie aussi basse, il fut trompé. Jordaens exécuta fort bien ses dessins, et conserva son bon goût et son énergie. C'est sur-tout dans les grands ouvrages que le génie de cet artiste se montre avec plus d'éclat. On le voit dans l'exécution des douze *Tableaux de la Passion*, qu'il peignit pour Charles-Gustave, roi de Suède, et celui, haut de quarante pieds, monument élevé à la gloire du prince Frédéric-Henri de Nassau, par Emilie de Salms, sa veuve. Son *Roi-boit*, et le *Satyre* soufflant le chaud et le froid, prouvent un grand talent pour traiter toute sorte de sujets. Les principaux *Ouvrages* de Jordaens sont à Anvers et dans quelques villes de Flandre.

JORDAIN, général des dominicains, né à Borrentrich dans le diocèse de Paderborn, gouverna son ordre avec sagesse, et y fit fleurir la science et la piété. Il périt en mer, auprès de Satalie, en revenant de la Terre-Sainte, l'an 1237. Ce fut lui qui introduisit l'usage, aujourd'hui presque universellement reçu, de chanter le *Salve regina* après les complies. On a de lui une *Histoire de l'origine de son ordre*, telle qu'on devoit l'attendre d'un homme zélé pour la gloire de son corps, et que le P. Eschard a insé-

tée dans celle des écrivains dominicains.

* I. JORDAN (Jérôme), né à Brunswick, après avoir étudié la médecine à Helmstadt pendant neuf ans, alla prendre le bonnet de docteur à Gottingue, dont il devint médecin stipendié. On a de lui un ouvrage intitulé *De eo quod divinum aut supernaturale est in morbis corporis humani, ejusque curatione; Consilium pro cordis affectu vero; Historia morbi veneficio illati de angelis; De Paralysi*, Francofurti, 1651, in-4°.

* II. JORDAN (Hyacinthe), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Sainte-Agatha au royaume de Naples, étudia la médecine, et s'y rendit assez habile pour composer un ouvrage imprimé à Naples en 1643, in-4°, sous le titre de *Theorica medecinæ sancti Thomæ, doctoris angelici, aliorumque SS. Patrum.*

* III. JORDAN (Thomas), écrivain dramatique sous le règne de Charles Ier, a donné deux *Comédies* et un *Divertissement* dont Langbaine parle avec éloge.

* IV. JORDAN (Thomas), né à Coloswar en Transilvanie en 1539, fut reçu docteur en médecine à Vienne en Autriche, et nommé, en 1566, à l'emploi de premier médecin de l'armée de l'empereur Maximilien II. La place de physicien de la province de Moravie, qu'il obtint après avoir quitté le service des hôpitaux, le mit à même de publier les ouvrages suivans: I. *Pestis phœnomena, seu de iis quæ citra febrem pestilentem apparent: accedit bezoar lapidis descriptio, et ejusdem auctoris ad Laurentii Jouberti Paradoxon VII decadis secundæ responsio*, Francofurti, 1576, in-8°. II. *Brunno Gallicus, seu luis novæ in Moravia exortæ descriptio*, ibid, 1577, 1583, in-8°. III. *De aquis medicatis Moraviæ commentariolus*, ibid, 1586, in-8°, 1598, in-fol.; Tubingæ, 1606, in-8°.

* V. JORDAN (sir Joseph), vaillant amiral anglais, qui par sa présence d'esprit gagna, en 1672, la bataille de Solebay. L'avantage fut long-temps du côté de la flotte hollandaise, et les Anglais furent d'abord accablés par le nombre. Mais sir Joseph, s'étant jeté au milieu des ennemis, porta la confusion dans leurs rangs. La fortune du combat changea totalement, et les Anglais remportèrent la victoire.

* VI. JORDAN (Jean-Christophe), conseiller privé du roi de Bohême, savant antiquaire; et auteur de quelques *Ouvrages* estimés, a éclairci la Chronologie de Polybe, de Denys d'Halicarnasse, de Diodore de Sicile et de Tite-Live. Il est mort en 1740.

† VII. JORDAN (Charles-Etienne), né à Berlin en 1700, d'une famille originaire du Dauphiné, montra de bonne heure beaucoup de goût pour les lettres et pour l'étude. Après avoir exercé le ministère, il fut conseiller privé du grand directoire français, curateur des universités, et vice-président de l'académie des sciences de Berlin, où il mourut en 1745. Le roi de Prusse, qui l'estimoit et l'aimoit, lui fit ériger un mausolée de marbre, sur lequel on lit: « Ci-gît JORDAN, l'ami des muses et du roi. » Ce prince, dans un éloge académique qu'il lui consacra, en fait un portrait fort avantageux. Ses principaux ouvrages sont, I. L'*Histoire d'un voyage littéraire* en France, en Angleterre et en Hollande, semée d'anecdotes curieuses, d'observations sur les bibliothèques et sur les littérateurs français, an-

glais et allemands, vivans en 1735, époque de ce voyage. Étant protestant et homme d'esprit, il n'est pas étonnant qu'il lui soit échappé plusieurs sarcasmes contre les abbés commandataires et les religieux en général ; cependant personne n'a été plus juste envers ces corporations respectables qui ont rendu de si grands services aux lettres, La Haye, 1735, réimprimé en 1736, in-12. II. Un *Recueil de littérature, de philosophie et d'histoire*, Amsterdam, 1730, in-12, où l'on trouve des remarques savantes. III. Une *Vie de La Croze. Voyez* son article.

VIII. JORDAN (Raimond). *Voy.* IDIOT.

* IX. JORDAN (Lelio), natif de Zagarolle, habile jurisconsulte, et évêque d'Acerra, dans le 16e siècle, écrivit pendant les contestations de saint Charles Borromée avec le sénat de Milan, un *Traité* en faveur des *Immunités*, pour soutenir la juridiction ecclésiastique.

† JORDANS (Luc), peintre, surnommé *La Presto*, à cause de la célérité avec laquelle il travailloit, naquit à Naples en 1632. Paul Véronèse fut le modèle auquel il s'attacha le plus. Le roi d'Espagne Charles II l'appela près de lui pour embellir l'Escurial. Le roi et la reine prenoient plaisir à le voir peindre, et le firent toujours couvrir en leur présence. Jordans avoit une humeur gaie, et des saillies qui amusoient la cour. L'aisance et la grace avec laquelle il manioit le pinceau se faisoient remarquer de tout le monde. La reine lui parla un jour de sa femme, et témoigna le désir de la connoître. Le peintre aussitôt la représenta dans le tableau qui étoit devant lui, et fit voir son portrait à sa majesté, qui fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne se doutoit point de son intention. Cette princesse détacha dans l'instant son collier de perles, et le donna à Jordans pour son épouse. Le roi lui montra un jour un tableau du Bassan, dont il étoit fâché de n'avoir pas le pendant : Luc peu de jours après lui en fit un qu'on crut d'abord être de la main du Bassan. Tel étoit le talent de Jordans ; il imitoit à son gré tous les peintres célèbres. Le roi le nomma chevalier. Après la mort de Charles II, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1705. Ses *principaux Ouvrages* sont à l'Escurial, à Madrid, à Florence et à Rome. Ses Tableaux sont en trop grand nombre pour que la plupart ne soient pas incorrects ; mais il en a laissé quelques-uns de très-finis et dans tous on admire une grande célérité de pinceau.

* JORDEN (Edouard), médecin anglais, né en 1569 à Trighaden, dans le comté de Kent, exerça la médecine à Londres avec beaucoup de succès, et s'y distingua par l'étendue de ses connoissances en chimie et en minéralogie. Il nuisit à sa fortune en prenant un intérêt dans une manufacture d'alun, sur laquelle le roi Jacques Ier lui avoit alloué une partie des profits par une faveur qui fut ensuite révoquée. Sur la fin de ses jours il se retira à Bath, où il mourut en 1632. On a de lui, I. courte Notice sur la maladie nommée *Suffocation de la mère*, in-4°. II. *Discours sur l'Histoire naturelle de Bath et ses eaux minérales*, in-4°, 1631 ; réimprimé depuis, in-8°, par Guidott, qui y a ajouté un *Traité de l'antiquité des eaux de la ville de Bath*.

JORDI. *Voyez* MESSEN.

† JORNANDÈS, Goth d'origine, secrétaire des rois goths en Italie, sous l'empire de Justinien, vivoit en 552 : voilà tout ce qu'on sait de sa vie. On a de lui deux ou-

vrages, dont l'un porte pour titre : *De rebus Gothicis*, dans la Bibliothèque des Pères. Il a été traduit par l'abbé Drouet de Maupertuy, Paris, 1703, in-12. Il est si conforme à l'Histoire des Goths par Cassiodore, qu'on croit que ce n'en est qu'un abrégé. Cet ouvrage fut composé l'an 552, si l'on en juge par ce qu'il dit dans le chapitre 9e, que neuf ans avant qu'il écrivit ces choses, la peste avoit presque tout désolé dans l'empire romain; ce qui arriva l'an 545, après le consulat de Basile. L'autre est intitulé : *De origine mundi, de rerum et temporum successione*, 1617, in-8°, et se trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères. Jornandès, dans cet ouvrage, a beaucoup pris de Florus sans le citer. Cet auteur est partial, sur-tout dans les endroits où il parle des Goths.

* JORNATA (Jules), né à Popoli, dans l'Abruzze, de l'ordre des mineurs conventuels, mort en 1613, a fait imprimer *De principio individuationis*, etc.

* JORRE (François), imprimeur-libraire à Rouen, exilé et mort à Milan, vivoit dans le 18e siècle. On a de lui, I. *Aventures portugaises*, Bragance (Paris, 1756), 2 petits vol. in-12. II. *Voltairiana*, ou *Éloge amphigourique de Fr.-M. Arouet de Voltaire*, Paris, 1748, in-8°; ouvrage faussement attribué à Saint-Hyacinthe.

* JORRY (FAUR DE SAINT-). *Voyez* FAUR, n° II.

† JORTIN (Jean), archidiacre de Londres, né dans cette ville en 1698; connu par ses sermons et par plusieurs ouvrages de littérature, a donné, I. Quatre *Sermons sur la vérité de la religion chrétienne*, 1730, réimprimés en 1746, in-8°. II. *Observations sur les auteurs anciens et modernes*, 2 vol. in-8°; 1751. III. *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique*, in-8°, 5 vol., qui ont paru successivement en 1751, 1752, 1754 et 1773. IV. Six *Dissertations sur différens sujets*, 1755, in-8°; la dernière roule sur l'état des morts, tel qu'il est décrit dans Homère et dans Virgile. V. *Vie d'Erasme*, 1758, in-4°, à laquelle il joignit en 1760 des remarques sur les ouvrages de cet auteur, en un vol. in-4°. VI. *Remarques* sur Spencer, sur Milton, sur Sénèque, sur les Sermons de Tillotson, et plusieurs autres pièces imprimées dans différens recueils. VII. Ses *Sermons*, en 4 vol. in-8°, publiés par son fils en 1771, un an après sa mort, et réimprimés en 1772, avec l'addition de 3 nouveaux volumes. Jortin mourut en 1770, âgé de 72 ans.

* JORZ (Thomas de), Anglais, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, docteur en théologie dans l'université d'Oxford, et prieur du couvent de son ordre dans la même ville, fut confesseur d'Edouard III, qui l'envoya en 1305 avec plusieurs autres personnages de marque auprès du pape Clément V, pour traiter d'affaires qui regardoient son honneur, son état et celui de sa couronne. Le 15 décembre de la même année il fut fait cardinal, et depuis employé dans diverses négociations. Il mourut à Grenoble en 1310. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui se sont perdus, à l'exception d'un *Commentaire* sur le premier livre des Sentences, où il tâche de réfuter Jean Duns Scot sur toutes ses opinions contraires à saint Thomas.

JOSABETH, femme du grand-prêtre Joïada, sauva Joas du massacre que faisoit Athalie des princes du sang de David. *Voy.* JOAS, n° I.

† JOSAPHAT, fils et successeur d'Asa, roi de Juda, l'an 914 avant J. C., détruisit le culte des idoles,

et envoya des lévites et des docteurs dans toutes les provinces de son obéissance, pour instruire le peuple de ce qui concernoit la religion. La seule chose que l'Ecriture reproche à ce prince pieux, c'est d'avoir fait épouser à son fils Joram Athalie, qui fut la ruine de sa maison, et d'avoir entrepris la guerre contre les Syriens avec ce même prince. Cette guerre fut malheureuse; le roi d'Israël y fut tué. Les Ammonites, les Moabites et les Arabes étant venus l'attaquer, il s'adressa, dit l'Ecriture, à Dieu, qui lui accorda la victoire sur ces peuples d'une manière miraculeuse. Les chantres du temple se mirent à la tête de ses troupes, et commencèrent à chanter les louanges du Seigneur. Leur voix ayant répandu la terreur parmi les infidèles, ils s'entretuèrent et ne laissèrent à Josaphat que la peine de recueillir leurs dépouilles. Ce prince, mort l'an 889 avant J. C., avoit dans ses états, suivant le témoignage de l'Ecriture, 1,160,000 hommes propres à porter les armes.

† I. JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, frère utérin de Benjamin. Ses autres frères, envieux de la prédilection que leur père avoit pour lui, méditèrent sa perte. Un jour qu'il étoit allé, de la part de son père, visiter ses frères, occupés au loin dans la campagne à faire paître les troupeaux, ils résolurent de le tuer; mais sur les remontrances de Ruben (l'un d'eux), ils le jetèrent dans une vieille citerne sans eau, à dessein de l'y laisser mourir de faim. A peine fut-il dans la citerne, que Judas, voyant passer des marchands madianites et ismaélites, persuada à ses frères de le vendre à ces étrangers. Ils le leur livrèrent pour vingt pièces d'argent, et ayant trempé ses habits dans le sang d'un chevreau, ils les envoyèrent tout déchirés et ensanglantés à leur père, en lui faisant dire qu'une bête féroce l'avoit dévoré. Les marchands qui avoient acheté Joseph le menèrent en Egypte, et le vendirent au général des armées de Pharaon, nommé Putiphar. Bientôt il gagna la confiance de son maître, qui le fit intendant de ses autres domestiques. La femme de Putiphar conçut pour lui une passion violente. Un jour qu'elle vouloit le retenir dans son appartement, le jeune Israélite s'enfuit en lui abandonnant son manteau, par lequel cette femme l'arrêtoit. Outrée du mépris de Joseph, elle dit à son mari que l'Hébreu avoit voulu lui faire violence, et que, dans la résistance qu'elle avoit faite, son manteau lui étoit resté entre les mains. Putiphar indigné fit mettre Joseph en prison. Il y expliqua les songes de deux prisonniers illustres qui étoient avec lui. Pharaon, instruit de ce fait, dans un temps où il avoit eu un songe effrayant, que les devins et les sages d'Egypte ne pouvoient expliquer, fit sortir Joseph de prison. Celui-ci, dit l'Ecriture, lui prédit une famine de sept ans, précédée d'une abondance de sept autres années. Le roi lui donna l'administration de son royaume, et voulut qu'il traversât la ville sur un chariot précédé d'un héraut, criant « que tout le monde eût à fléchir le genou devant ce ministre. » La famine ayant amené ses frères en Egypte pour demander du blé Joseph feignit de les prendre pour des espions. Il les renvoya, en leur ordonnant de lui amener Benjamin, et retint Siméon pour otage. Jacob refusa d'abord de laisser aller Benjamin; mais, la famine croissant, il fut contraint d'y consentir. Joseph ayant reconnu son jeune frère, fils de Rachel comme lui, ne put retenir ses larmes. Il fit préparer un grand festin pour tous ses frères, qu'il fit placer selon leur âge,

et eut des attentions particulières pour Benjamin. Joseph se fit enfin connoitre à ses frères, leur pardonna et les renvoya, avec ordre d'amener promptement leur père en Egypte. Jacob eut la consolation de finir ses jours auprès de son fils, dans la terre de Gessen, que le roi lui donna. Joseph, après avoir vécu 110 ans, et avoir vu ses petits-fils jusqu'à la troisième génération, tomba malade. Il fit venir ses frères, leur prédit que Dieu les feroit entrer dans la terre promise, et leur fit jurer qu'ils y transporteroient ses os. Moyse exécuta sa volonté lorsqu'il tira les Israélites de l'Egypte; et ce corps fut donné en garde à la tribu d'Ephraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avoit donné en propre à Joseph peu avant sa mort. Ce patriarche mourut l'an 1635 avant J. C., après avoir gouverné l'Egypte pendant 80 ans. Il laissa deux fils, Manassès et Ephraïm, de sa femme Aseneth, fille de Putiphar, grand-prêtre d'Héliopolis. Tout le monde connoît son Histoire en prose poétique, par Bitaubé.

† II. JOSEPH, fils de Jacob, petit-fils de Mathan, et mari de la Vierge, de la tribu de Juda et de la famille de David. On ignore le lieu de sa naissance; mais on ne peut douter qu'il ne fût établi à Nazareth, petite ville de Galilée dans la tribu de Zabulon. Il résulte de l'Evangile qu'il étoit artisan, puisque les Juifs parlant de Jésus-Christ, disent qu'il étoit *fabri filius*. Il étoit fiancé à la Vierge Marie. Le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu ne fut pas d'abord révélé à Joseph. Ayant remarqué la grossesse de son épouse, il voulut la renvoyer; mais l'ange du Seigneur, dit l'Ecriture, lui apparut, et lui révéla le mystère. Joseph n'eut jamais de commerce conjugal avec la Vierge. Il l'accompagna à Bethléem lorsqu'elle mit au monde le Fils de Dieu. Il s'enfuit en Egypte avec Jésus et Marie, et ne retourna à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. L'Ecriture dit que Joseph alloit tous les ans à Jérusalem avec la Vierge pour y célébrer la fête de Pâques, et qu'il y mena Jésus-Christ à l'âge de 12 ans. Elle ne rapporte rien de plus de sa vie, ni de sa mort. On a été long-temps dans l'Eglise sans rendre un culte religieux à saint Joseph. Sa fête étoit établie en Orient long-temps avant de l'être en Occident. On dit que les carmes sont les premiers qui l'ont célébrée en Europe. Sixte IV l'institua pour Rome, et plusieurs Eglises ont suivi cet exemple.

III. JOSEPH-BARSABAS, surnommé *le Juste*. *Voyez* BARSABAS.

IV. JOSEPH *ou* JOSUÉ, fils de Marie et de Cléophas, frère de saint Jacques le Mineur, de saint Simon et de saint Jude, et proche parent de J. C. selon la chair. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus à ce sujet.

† V. JOSEPH D'ARIMATHIE, ainsi nommé d'une petite ville de Judée, située sur le Mont-Ephraïm, dans laquelle il naquit, vint demeurer à Jérusalem. Saint Matthieu l'appelle *Riche*; et St. Marc un noble *Décurion*, c'est-à-dire, conseiller ou sénateur. Cet office lui donnoit entrée dans les plus célèbres assemblées de la ville; et c'est en cette qualité qu'il se trouva chez le grand-prêtre Caïphe, lorsque J. C. y fut mené: mais il ne voulut point consentir à sa condamnation. L'Evangile nous apprend que c'étoit un homme juste et vertueux, du nombre de ceux qui attendoient le royaume de Dieu. Il étoit même disciple de J. C.; mais il n'osoit se déclarer ouvertement par la crainte des

Juifs. Après la mort du Christ, il alla trouver Pilate, et lui en demanda le corps pour l'ensevelir ; il l'obtint, et le mit dans un sépulcre neuf qu'il avoit fait creuser dans le roc d'une grotte de son jardin. L'Ecriture ne dit plus rien de Joseph d'Arimathie.

VI. JOSEPH, beau-frère d'Hérode-le-Grand, par Salomé sa sœur qu'il avoit épousée. Ce roi, en partant pour aller se justifier auprès d'Antoine, sur la mort d'Aristobule, grand-sacrificateur, le chargea du gouvernement de ses états pendant son absence. Il lui ordonna en même temps, sous le sceau du secret, de faire mourir Mariamne sa femme, s'il ne pouvoit se disculper. L'imprudent Joseph découvrit son secret à Mariamne. Celle-ci le reprocha à Hérode, qui de dépit fit mourir Joseph, sans écouter ses justifications.

† VII. JOSEPH *ou plutôt* JOSÈPHE (Flavius), né à Jérusalem l'an 37 de J. C. de parens de la race sacerdotale, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de pénétration. Dès l'âge de 14 ans les pontifes le consultoient. Il fut l'ornement de la secte des pharisiens dans laquelle il entra. Un voyage qu'il fit à Rome perfectionna ses talens et augmenta son crédit. Un comédien juif, que Néron aimoit, le servit beaucoup à la cour de ce prince. Cet acteur lui fit connoître l'impératrice Poppée, dont la protection lui fut très-utile. De retour dans la Judée, il eut le commandement des troupes, et se signala au siége de Jotapat, qu'il soutint pendant sept semaines contre Vespasien et Titus. Vespasien ayant résolu d'employer le bélier pour battre la place, dit D. Calmet, Josèphe, afin de diminuer l'effet de cette machine, fit suspendre quantité de sacs pleins de paille, et les fit tomber par des cordes à l'endroit où le bélier devoit frapper. Mais les Romains avec des faux coupèrent ces cordes, et rendirent inutile la précaution de Josèphe. Au point du jour, il y eut une brèche considérable, et les assiégés la réparèrent avec une diligence incroyable, avant que les Romains eussent dressé un pont pour aller de leurs machines sur les murs de la place. Le jour même, Vespasien fit donner un assaut général par trois endroits, et fit envelopper la ville entière, afin que nul des assiégés ne pût échapper. Josèphe s'attacha principalement à la défense de la brèche, qui étoit l'endroit le plus dangereux ; et après avoir soutenu avec beaucoup de vigueur les efforts des ennemis, voyant qu'il alloit succomber à la multitude des assiégeans, il fit jeter sur eux plusieurs chaudières d'huile bouillante, ce qui les obligea de se séparer et de se retirer. Cependant Vespasien fut averti par un Juif transfuge que les assiégés étoient accablés de fatigue, et que l'heure la plus propre pour livrer l'assaut seroit vers le point du jour, lorsque, épuisés par la veille et les travaux de la nuit, ils prendroient un peu de repos. Vespasien profita de cet avis, et sans faire de bruit, fit avancer le tribun Domitius Sabinus, et quelques soldats choisis, qui tuèrent les sentinelles, et entrèrent dans la ville sans trouver la moindre résistance ; ils furent suivis par leurs camarades, et la ville étoit prise long-temps avant que les assiégés fussent éveillés. On tua tout ce qu'on rencontra, sans distinction. La place fut emportée le premier de juillet de l'an 69 de J. C., après quarante-sept jours de siége. On y compta 40 mille Juifs de tués, sans parler de 1200 prisonniers. Josèphe s'étoit sauvé dans une caverne creusée à côté d'un puits fort profond, où il trouva quarante des siens, qui avoient des provisions pour quel-

que temps. Il n'en sortoit que la nuit pour voir s'il pouvoit trouver quelque moyen de se sauver. Le troisième jour une femme le découvrit à Vespasien, qui lui fit proposer de se rendre; mais Josèphe en fut empêché par ses compagnons, qui le menacèrent de le tuer s'il y consentoit. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis, proposèrent de se donner la mort; et Josèphe ne réussit qu'avec peine à leur persuader de ne pas tremper leurs mains dans leur propre sang, et de recevoir la mort par la main d'un autre. Ils tirèrent donc au sort pour savoir qui seroit tué le premier par celui qui le suivoit. Josèphe eut le bonheur de rester avec un autre à qui il persuada de se rendre aux Romains. Vespasien vouloit garder son prisonnier pour l'envoyer à l'empereur Néron; Josèphe l'ayant su demanda une audience particulière qui lui fut accordée. Vespasien étant seul avec Titus et deux de ses intimes amis, Josèphe, à ce qu'on raconte, lui prédit qu'il seroit élevé à l'empire. Pour le convaincre de la vérité de cette prédiction, il assura qu'il avoit annoncé aux habitans de Jotapat le jour précis auquel cette place devoit être prise : prédiction qui avoit été suivie de l'effet, selon le témoignage des prisonniers juifs. Quoique Vespasien ne fît pas alors grand fond sur les promesses de Josèphe, l'événement les justifia. Quelque temps après il tint une assemblée à Béryte, où, après avoir loué publiquement le courage de son captif, il fit briser les chaînes dont il avoit été lié jusqu'alors, et lui rendit la liberté. Josèphe, ayant accompagné Titus au siége de Jérusalem, essaya plusieurs fois de faire rentrer ses compatriotes en eux-mêmes, et les engagea à recourir à la clémence des Romains. Les Juifs ne répondirent à ses sages remontrances que par des injures et des malédictions. Un jour même, comme il leur parloit assez près des murailles, il reçut un coup de pierre qui le renversa sans connoissance. Il seroit tombé entre les mains de ces furieux, si les Romains n'étoient accourus pour l'emporter. Après la prise de Jérusalem il obtint la liberté de plusieurs de ses compatriotes, et le vainqueur lui donna les livres sacrés qu'il lui avoit demandés. Titus, retournant à Rome, mena Josèphe avec lui l'an 71 de J. C. Vespasien, alors empereur, le logea dans la maison qu'il occupoit avant qu'il fût parvenu à l'empire. Il le fit citoyen romain, lui assigna une pension, et lui donna des terres en Judée. Titus ne lui marqua pas moins de bonté; et ce fut en reconnoissance des faveurs dont ces princes l'avoient honoré qu'il prit le nom de *Flavius*, qui étoit celui de la famille de Vespasien. Dans le loisir où Josèphe se trouva à Rome, il composa ou continua la plupart des ouvrages qui nous restent de lui. I. L'*Histoire de la guerre des Juifs*, en sept livres. L'auteur l'écrivit d'abord en syriaque, et la traduisit en grec. Cette histoire plut tant à Titus, qu'il la signa de sa main, et la fit déposer dans une bibliothèque publique; le style en est noble et animé. C'est celui de tous les historiens grecs qui approche le plus de Tite-Live; aussi saint Jérôme l'appeloit-il le *Tite-Live de la Grèce*. Mais s'il a les beautés de l'historien latin, il en a aussi les défauts. Il est long dans ses harangues, et exagérateur dans ses récits. II. *Les Antiquités judaïques*, en vingt livres : ouvrage écrit avec autant de noblesse que le précédent, les chrétiens reprochent à l'auteur d'avoir déguisé, affoibli ou anéanti les miracles attestés par l'Ecriture, et d'avoir corrompu ce qui pouvoit blesser les gentils. Il paroît que Josèphe étoit encore meilleur politique que bon

Israélite. L'intérêt le dirigea dans ses écrits comme dans sa conduite. Il appliqua les prophéties sur le messie à l'empereur Vespasien. III. Deux *Livres contre Apion*, grammairien alexandrin, un des plus grands adversaires des Juifs. Cet ouvrage est précieux par divers fragmens d'anciens historiens que l'auteur nous a conservés. IV. Un *Discours sur le martyre des Machabées*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence : Josèphe eût pu être grand orateur, comme il est grand historien. V. Un *Traité de sa vie*. La meilleure édition de ses ouvrages est celle d'Amsterdam, 1726, en 2 v. in-f. en grec et en latin, par les soins du savant Havercamp. Il y en a une autre par Hudson, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol. un peu moins estimée. Nous en avons deux traductions en notre langue; la première par Arnauld d'Andilly, Amsterdam, 1681, in-f., et Bruxelles, 1701-1703, 5 v. in-8°; la deuxième par le P. Gillet, Paris, 1756, 4 vol. in-4°; celle-ci est faite avec plus d'exactitude, l'autre est écrite avec plus de force. (*Voyez* leurs articles.) — Il ne faut pas le confondre avec un autre juif JOSEPHE de Palestine, dit *le comte Joseph*, chef de sa nation sous Constantin. Sa sévérité à maintenir les bonnes mœurs et la discipline lui ayant fait beaucoup d'ennemis, il embrassa le christianisme. L'empereur Constantin le fit comte, et lui donna la permission de bâtir des églises à Tibériade, à Diocésarée et dans d'autres villes de la Palestine. Sa demeure étoit à Scythopole, où les Juifs et les Syriens se réunirent pour troubler son repos. On présume qu'il mourut vers l'an 360. On lui donne le titre de *saint* dans plusieurs martyrologes.

† VIII. JOSEPH BEN-GORION *ou* GORIONIDES (c'est-à-dire, fils de Gorion), fameux historien juif, que les rabbins confondent mal à propos avec le célèbre historien Josèphe, vivoit vers la fin du 9ᵉ siècle, ou au commencement du 10ᵉ. Il nous reste de lui une *Histoire des Juifs*, écrite en hébreu, où, à la faveur de son nom, il se donne pour le célèbre Flavius Josephus, contemporain des empereurs Tite et Vespasien; mais cet imposteur se trahit grossièrement en plusieurs endroits de son *Histoire*. Gagnier l'a traduite en latin, Oxford, 1760, in-4°. Il y en a une édition hébraïque et latine, de Gotha, 1707, in-4°. On voit par ce livre même que l'auteur étoit, selon toutes les apparences, un juif du Languedoc. Le premier écrivain qui a cité cet ouvrage est Saadias-Gaon, rabbin célèbre, qui vivoit au milieu du 10ᵉ siècle.

† IX. JOSEPH Iᵉʳ, 15ᵉ empereur de la maison d'Autriche, fils aîné de l'empereur Léopold, né à Vienne le 28 juillet 1678, fut couronné roi héréditaire de Hongrie en 1687, élu roi des Romains en 1690, et monta sur le trône impérial après la mort de son père, le 5 mai 1705. Joseph étoit vif et entreprenant, étranger aux finesses de la politique, plus propre à brusquer les événemens qu'à les attendre; il consultoit ses ministres et agissoit par lui-même. Ce prince soutint le système que son père avoit embrassé. Il engagea le duc de Savoie, les Anglais et les Hollandais dans ses intérêts contre la France, et voulut faire reconnoître l'archiduc roi d'Espagne. Il força Clément XI à lui donner ce titre, en déclarant dépendans de l'empire beaucoup de fiefs qui relevoient jusqu'alors des papes. (*Voyez* BARRE, n° VI.) Après avoir rançonné le pape, il fit mettre, en 1706, les électeurs de Bavière et de Cologne au ban de l'empire, pour les punir d'avoir pris le parti de la France. Il les dépouilla de leurs électorats; il en donna les fiefs à ses parens et à ses créatures; il re-

tint les enfans du Bavarois, et leur ôta jusqu'à leur nom. Le duc de La Mirandole lui ayant donné quelque léger mécontentement, il le dépouilla comme les électeurs de Bavière et de Cologne. Par ses armes ou par ses intrigues, il devint maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples et de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avoit regardé en Italie comme feudataire fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane et Mantoue, et même Parme, Modene, Lucques, Gênes, malgré leur liberté, furent comprises dans ses impositions. Joseph fut heureux par-tout. Sa fortune le fit encore triompher des mécontens de Hongrie. La France avoit suscité contre lui le prince Ragotzki, armé pour soutenir les priviléges de son pays : il fut battu, ses villes prises, son parti détruit, et il se retira en Turquie. Au milieu de ses succès, Joseph fut attaqué de la petite-vérole, et en mourut dans la force de l'âge, le 17 avril 1711. Sa mort fut le salut de la France, et rendit la paix à l'Europe. Plusieurs historiens ont donné à ce prince une humeur altière. Cependant sa conduite lente et généreuse à l'égard des Hongrois, les témoignages de bonté dont il combla les Bohémiens à l'époque de leur soulèvement, l'affection qu'il marqua toujours pour le corps germanique, son empressement à combler de faveurs les talens utiles ou le mérite distingué, l'accueil qu'il faisoit aux simples soldats qui s'étoient signalés par leur bravoure; enfin, son peu d'attachement pour le vain cérémonial de la cour : tout cela prouve au moins que sa fierté n'étoit pas nuisible à ses sujets. On lui a reproché d'avoir gouverné l'Allemagne avec un pouvoir absolu, et d'avoir disposé à son gré des lois et des fiefs de l'empire. Ce reproche, fait à presque tous les empereurs autrichiens, auroit été mérité vraisemblablement par tout autre prince qui auroit été à leur place. Il est difficile d'avoir des occasions de s'agrandir et de ne pas en profiter. D'ailleurs en maintenant l'équilibre dans les états de l'empire, et en bornant l'ambition et l'autorité de certains princes, ils ont peut-être rendu service à l'humanité, autant qu'en maintenant les lois, l'ordre et la subordination. Joseph laissa l'empire dans l'état le plus florissant. Il avoit épousé Guillelmine-Amélie, fille de Jean-Frédéric, duc de Brunswick-Lunebourg, dont il eut, en 1699, Marie-Josèphe, mariée au prince électoral en 1719; Léopold-Joseph, qui ne vécut que 13 mois; Marie-Amélie, épouse de l'électeur de Bavière, connu depuis sous le nom d'empereur Charles VII.

† X JOSEPH II, né le 13 mars 1741, élu roi des Romains le 27 mars 1764, couronné empereur à Francfort l'année suivante, roi de Hongrie et de Bohême, et souverain des états héréditaires, à la mort de Marie-Thérèse, le 29 novembre 1778. Le commencement de son règne fut marqué par un acte de clémence. Un employé au bureau de Saint-Polsen avoit soustrait 600 florins à sa caisse, et fut condamné à la mort. L'empereur, connoissant la modicité des appointemens de sa place et les besoins de sa nombreuse famille, lui pardonna, et doubla ses appointemens. En 1766, il parcourut une partie de ses états, visitant tout par lui-même, s'informant de l'état des troupes, des fortifications, du commerce et de l'agriculture. En Transilvanie, il s'occupa des moyens d'y arrêter la disette qui s'y faisoit sentir; s'étant convaincu que des monopoleurs s'étoient concertés pour faire augmenter le prix de la viande, il les condamna à conduire eux-mêmes les bestiaux dans les villes qui en avoient besoin. En Croatie, il conçut l'idée d'un grand chemin, pour faciliter le commerce de la

Hongrie, depuis Zing jusqu'à Carlstadt. A Venise, il régla, avec le sénat, les limites de l'Autriche et de la république : il visita le champ de bataille où le général Schwerin avoit perdu la vie en remportant la victoire, et ordonna qu'on élevât à ce guerrier un monument qui rappelât son triomphe et sa mort. En Bohême, il apaisa la famine que les troubles de la Pologne y avoient fait naître. Pendant tout son séjour à Prague, il ne se permit pas d'aller une seule fois au spectacle, et répondoit à ceux qui l'y engageoient : « Les besoins du peuple sont trop pressans, et j'ai trop d'affaires pour songer à mes plaisirs. » Dans ce voyage, il ordonna que tous les impôts sur les denrées seroient mis en régie, mais il en exclut les juifs, dont les monopoles étoient l'une des principales causes des malheurs publics. Joseph II vint à Rome en 1769, et y séjourna assez long-temps pour y visiter les monumens et les chefs-d'œuvre que renferme cette ville immense. « J'ai voyagé assez utilement, disoit-il, parce que je n'ai pas voyagé seul. En Italie, nous étions quatre, chacun avoit son département, son objet différent d'observations. Le soir, chacun étant retiré écrivoit ses réflexions : je les ai ensuite réunies et rédigées. En Bohême et en Hongrie, j'avois avec moi des hommes très savans dans l'art militaire. Nous nous arrêtions dans tous les lieux propres à quelque observation ; et par ce moyen j'ai eu le plaisir de faire des campagnes sans qu'il en ait rien coûté à l'humanité. » Peu de souverains ont voyagé avec cette méthode et ces avantages. A Livourne, l'empereur monta à bord de deux frégates anglaises qui se trouvoient dans le port, et en examina avec soin la construction. A Milan, il diminua de deux cent mille florins les impôts annuels. Ayant visité en personne les couvens des filles, et s'étant fait rendre compte des occupations peu utiles des religieuses, il leur envoya une grande quantité de pièces de toile, pour en faire des chemises aux soldats. A l'exemple de l'empereur de la Chine, Joseph II, au mois d'avril 1769, voulut honorer et encourager l'agriculture, en labourant lui-même solennellement un champ dans le territoire de Posovitz ; et le prince de Lichtenstein a fait élever un monument sur le terrain labouré, pour consacrer cette action. Joseph, ayant pris de bonne heure le roi de Prusse pour modèle, désira une entrevue avec ce monarque : elle eut lieu à Neiss en Silésie. Les deux souverains y traitèrent du partage de la Pologne ; mais l'empereur, par égard pour le prince de Kaunitz, son principal ministre, ne voulut s'engager à rien sans avoir pris ses conseils ; Kaunitz ayant approuvé le projet d'envahissement, Joseph II se rapprocha une seconde fois de Frédéric à Neustadt en Autriche ; et alors ils arrêtèrent le démembrement de l'ancien royaume des Sarmates. L'empereur acquit toute la rive gauche de la Vistule, depuis les Salines jusqu'à l'embouchure du Wiroz, le Palatinat de Belz, la Russie rouge, et la plus grande partie de la Volhinie. Ce pays renferme deux millions et demi d'habitans. Joseph, sous le nom du comte de Falkenstein, vint, en 1777, de Bruxelles en France. Il en parloit la langue de préférence à toute autre : il visita le canal de Picardie, dirigé par Laurent ; et en parcourant son immense cavité souterraine, il s'écria : « Je suis fier d'être homme, en voyant un homme imaginer et exécuter un ouvrage aussi vaste et aussi hardi. » Il s'étendit ensuite avec complaisance sur l'utilité de cette entreprise pour faciliter le commerce et les communications de la France avec les Pays-Bas autrichiens ; il alla observer les manufactures de Lyon,

et parut envieux de la splendeur de cette cité : il fut reçu à Paris avec autant d'accueil que de pompe, mais rien ne put lui faire quitter sa vie frugale et son austère simplicité. De retour dans ses états, il s'y conduisit, en général, comme un prince habile et humain. Ayant rencontré un enfant de neuf ans qui mendioit, il l'interrogea, et sachant qu'il ne quêtoit de l'argent que pour avoir un médecin pour sa mère malade, il se fit passer pour médecin, visita l'infortunée, et donna une ordonnance qui fut une assignation de 50 ducats sur sa caisse particulière. — Une jeune personne, allant vendre des hardes pour subvenir aux besoins de sa famille, se confia à lui sans le connoître. Elle se plaignit de l'empereur qui avoit laissé son père, vieux officier, mourir sans récompense, et sa mère dans la détresse. Après avoir payé le prix des hardes, il se chargea de faire parler à l'empereur de cet abandon, et la pria de se rendre, deux jours après, au palais. Pendant ce temps, Joseph s'instruisit des faits, et les ayant reconnus vrais, il ordonna qu'on fît parvenir jusqu'à lui la mère et la fille. En leur remettant le brevet d'une pension égale aux appointemens du père, il leur dit : « Pardonnez-moi le retard qui vous a mis dans l'embarras. Vous voyez qu'il étoit involontaire. Dorénavant, si on disoit quelque mal de moi, je vous demande de me défendre. » Depuis ce temps, il fixa un jour par semaine où tout citoyen pouvoit lui parler et lui présenter des placets. — Des seigneurs, se récriant de ce qu'ils ne pouvoient jouir à leur aise de la promenade, lui demandèrent de faire fermer le Prater, et d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'aux personnes d'un certain rang ; l'empereur leur répondit : « Si je ne voulois voir que mes égaux, il faudroit aller m'enfermer dans les caveaux des capucins où reposent mes ancêtres. Vous ne connoissez donc pas le grand plaisir d'être l'égal de tous, et d'égaler tout le monde à soi. » — Ce qu'on a justement reproché à ce souverain, importuné de la gloire de Frédéric II et de Catherine, c'est d'avoir trop cherché à les imiter. Comme cette dernière, il conçut l'idée d'expulser le Turc de l'Europe, et de le confiner en Asie ; et il eut sur ce sujet diverses conférences avec elle à Mohilow en Pologne. L'impératrice l'ayant invité à venir en Russie, ce monarque, avide de voyages et d'instructions, partit pour Moscow en 1780. Il y visita les hospices, le Khitaigorod où se fait le commerce des pelleteries, les archives de l'histoire du nord, mises en ordre par le savant Muller, la manufacture d'acier de Toula ; il examina de même le port de Cronstadt, l'arsenal, les chantiers, et tout ce que Pétersbourg offre à l'attention des voyageurs. Lorsqu'il parut à l'académie des sciences de cette ville, on lui présenta un volume de cartes géographiques parmi lesquelles celle de son voyage de Vienne à Pétersbourg se trouvoit déjà gravée. A l'académie des arts, il vit un recueil d'estampes où étoit son portrait avec ces vers d'Horace, relatifs à son goût pour les voyages :

Multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit.

En 1784, Joseph II voulut rendre libre la navigation de l'Escaut ; sa réclamation à cet égard étoit d'autant plus juste, que ce fleuve baignoit diverses parties de son territoire. Cependant les Hollandais, se fondant sur des traités anciens et une jouissance non interrompue, et craignant pour la sûreté de leurs frontières, s'y opposèrent d'abord ; mais d'après la médiation de Louis XVI, et dans la crainte que Catherine II, qui soutenoit les droits de l'empereur, ne leur fermât l'entrée

de la Baltique, ils consentirent du moins à éteindre les prétentions de celui-ci en lui donnant de l'argent. Joseph se rendit dans la Crimée pour y voir l'impératrice de Russie qui y voyageoit alors avec une magnificence extraordinaire. Il la joignit à Kaïdak, et l'accompagna à Cherson. Là, il reçut les premières nouvelles de l'insurrection du Brabant, qu'il parut d'abord peu redouter, et il n'en seconda pas moins de tout son pouvoir Catherine dans son expédition contre les Ottomans. L'empereur envoya le prince de Saxe-Cobourg, à la tête de trente mille Autrichiens, s'unir à Potemkin, qui commandoit en chef les armées russes. Le Bannat, la Transilvanie furent dès-lors livrés aux dévastations. Malgré leur bravoure, les Autrichiens furent obligés de reculer jusque sous Témeswar, et les Turcs eurent tout l'avantage de la première campagne. La suivante, dirigée par le général Laudhon et le prince de Cobourg, fut plus heureuse. On prit Belgrade et Orsova; mais Joseph, qui dépérissoit depuis deux ans, touchoit à sa fin; et en effet, il mourut le 20 février 1790, avec le regret de n'avoir pas terminé la guerre. Quoiqu'on ait représenté sa politique extérieure comme excessivement remuante, il fut constant dans ses alliances, et plus porté à obtenir ce qu'il désiroit par des négociations que par des conquêtes. Après avoir envahi la Bavière en 1777, il se prêta à des conditions de paix. Très-peu de souverains ont réuni au même degré l'amour de l'ordre et de la justice, le désir du bien public, la haine des abus, l'activité et l'étendue des connoissances. L'armée autrichienne fut soumise à une discipline qui la mit au rang des meilleures troupes de l'Europe. L'administration des finances fut exempte d'avarice et de dissipation; mais la guerre exigeant des impôts extraordinaires, on ne put fixer l'économie du trésor impérial à des mesures permanentes. Cependant on y mit de l'ordre, de la vigilance; on simplifia la comptabilité et on continua régulièrement le paiement des dettes. Dans les autres branches d'économie politique, Joseph II, trop plein d'idées nouvelles et de l'esprit de réforme, multiplia les ordonnances à l'excès. Mais on ne put qu'être étonné de l'immensité des détails qu'il embrassoit, et des abus qu'il attaquoit. L'édit de tolérance maintenu avec fermeté, la loi sur les mariages, la réforme du code criminel, l'égalité de protection accordée aux différentes classes de sujets, l'excès des priviléges féodaux combattu sans relâche, l'amélioration des études, la louable et uniforme sévérité dans l'exécution des lois civiles et criminelles, d'heureux efforts pour extirper la mendicité, doivent distinguer ce règne de dix ans, si court et si rempli. La réforme du clergé fut l'effet d'un plan général, prémédité depuis long-temps. La cupidité ne fut point étrangère aux innovations de Joseph; mais elles lui firent perdre en partie les Pays-Bas soulevés contre lui. Les biens monastiques servirent à la vérité à former des hôpitaux, des écoles, des établissemens utiles dans plus d'un genre; car, dans le nombre des nouveautés qu'il tenta, il y en eut quelques-unes d'heureuses. Mais comme ces continuelles ordonnances rendoient tous les états sans stabilité, il excita plus de murmure que de reconnoissance; c'est ce qu'il avoua lui-même au lit de la mort. « Je ne regrette pas le trône, dit-il à un de ses ministres; je suis tranquille; un seul souvenir pèse sur mon cœur, c'est qu'après toutes les peines que je me suis données, j'ai fait peu d'heureux et beaucoup d'ingrats. » Si de sa carrière publique on passe à ses mœurs personnelles, on

doit faire remarquer sa simplicité populaire sans être affectueuse, sa bienfaisance, son mépris pour l'ostentation, son éloignement pour les hommages publics, son attention à chercher le mérite et à le récompenser par des dons ou une familiarité noble, son attachement à ceux qu'il aimoit, cette vie frugale et laborieuse à laquelle il s'étoit soumis, enfin, son ardeur infatigable pour le travail. Il avoit été marié deux fois, 1° à l'infante Isabelle de Parme, morte en 1763; 2° à la princesse Marie-Joséphine-Antoinette de Bavière, qu'il perdit en 1767. Il n'a pas laissé d'enfans.

† XI. JOSEPH Ier, roi de Portugal, de la famille de Bragance, né en 1714, monta sur le trône en 1750. Le tremblement de terre de 1755, qui engloutit une partie de Lisbonne; la funeste conspiration de 1758, où ce prince fut attaqué près d'une de ses maisons de plaisance, et sauvé par le courage de son cocher; l'exécution qui en fut la suite; l'expulsion des jésuites et la confiscation de leurs biens; les disputes avec la cour de Rome, qui suivirent cet événement mémorable; enfin, la guerre avec l'Espagne en 1761, sont les événemens les plus remarquables de ce règne. (*Voyez* AVEIRO, MALAGRIDA, POMBAL.) Joseph Ier avoit le goût des sciences et des lettres, et il en favorisa les progrès. Avant lui le Portugal se trouvoit dans un état absolu d'ignorance et d'asservissement dont on se feroit difficilement une idée. Dans l'espace de dix ans, et de 1760 à 1770, le monarque réforma les écoles du peuple, fonda un collége pour l'éducation de la noblesse, fit planter le premier jardin botanique que ses peuples aient connu; commença un cabinet d'histoire naturelle, éleva une imprimerie royale, avec un établissement pour la fonte des caractères, que les Anglais avoient toujours, jusqu'alors, fournis aux imprimeurs portugais. Joseph Ier ne se borna pas à ces bienfaits: au moyen d'une légère imposition mise sur l'eau-de-vie et les liqueurs venant des colonies, et qu'on appela *subside littéraire*, il établit des écoles gratuites pour les langues, la philosophie et la rhétorique. Chaque ordre religieux consacré à l'enseignement avoit un plan d'études différent; l'instruction devint uniforme, et le recueil des réglemens publiés par la cour sur cet objet offre un monument de prudence, de sagesse et d'utilité digne d'honorer le souverain. Celui-ci mit un terme à la censure illimitée des livres par l'inquisition, et créa un tribunal plus modéré formé d'ecclésiastiques et de magistrats, auquel il attribua tout pouvoir sur l'impression des livres nouveaux et l'introduction des livres étrangers. En 1773 l'université de Coimbre fut régénérée. Tout juge, avocat, médecin, tous les dignitaires de l'état, doivent y avoir reçu les principes de leur éducation; cinquante professeurs les répandent parmi plus de mille élèves nationaux ou venus des colonies. On appela des savans étrangers pour remplir les chaires; on abrogea d'anciens statuts pour en établir de plus libéraux; on ouvrit pour la première fois près de cette université un laboratoire de chimie, un observatoire pour l'astronomie, un théâtre d'anatomie, un jardin pour l'étude des plantes, et un cabinet d'histoire naturelle. Joseph mourut le 24 février 1777. On lui a reproché d'avoir été trop facile à se laisser entraîner par la colère et les insinuations étrangères; de s'être montré trop vindicatif et de n'avoir pas su pardonner; d'avoir enfin suivi trop rigoureusement les conseils altiers de Pombal, son premier ministre; mais le grand nombre de ses lois sages et justes

forme un recueil qui doit le placer au rang des législateurs éclairés et utiles. Quelque temps avant sa mort il remit le gouvernement à son épouse Marie-Anne-Victoire d'Espagne, qui le fit passer à sa fille.

XII. JOSEPH-ALBO, savant juif espagnol du 15e siècle, natif de Soria, se trouva en 1412 à la fameuse conférence qui se tint entre Jérôme de Sainte-Foix et les juifs. Il mourut en 1430. On a de lui un livre célèbre intitulé en hébreu *Sépher Ikkarim*, c'est-à-dire, le *Livre des fondemens de la Foi*, Venise, 1618, in-folio. Plusieurs savans ont entrepris de le traduire en latin; mais il n'en a encore paru aucune version. Joseph y prétend que « la croyance de la venue du Messie n'est point nécessaire au salut, ni un dogme essentiel. » Il avança, dit-on, cette proposition pour raffermir la foi des juifs, que Jérôme de Sainte-Foix avoit ébranlée en établissant la venue du Messie.

XIII. JOSEPH-MEIR, savant rabbin, né l'an 1496 à Avignon, d'un de ces juifs chassés d'Espagne par le roi Ferdinand, fut emmené depuis par son père en Italie, et mourut près de Gênes en 1554. On a de lui un ouvrage très-rare en hébreu, intitulé *Annales des Rois de France et de la Maison Ottomane*, Venise, 1554, in-8°. Il est divisé en deux parties : dans la première, il rapporte les guerres que les Français ont soutenues pour la conquête de la Terre-Sainte contre les Ottomans. Il prend de là occasion de faire l'histoire de ces deux peuples. Il commence celle des Français par Marcomir, Sumnon et Génébalde. Avant de parler des Ottomans, il donne une idée de Mahomet, d'Abubeker et d'Omar. Cette première partie finit à l'an 1520. Dans la deuxième, l'histoire des Ottomans est précédée de celle de Saladin, de Tamerlan, d'Ismaël Sophi, et de plusieurs autres Orientaux. Il parle, en passant, des princes de l'Europe, et termine cette partie à l'an 1555. Son style est simple et convenable à l'histoire.

† XIV. JOSEPH DE PARIS, célèbre capucin, plus connu sous le nom de *Père Joseph*, naquit à Paris le 4 novembre 1577, de Jean Le Clerc, seigneur du Tremblay, président aux requêtes du palais. Le jeune du Tremblay voyagea en Allemagne et en Italie, et fit une campagne sous le nom du Baron de Mastèce. Au milieu des espérances que ses talens donnoient à sa famille, il quitta le monde pour se faire capucin en 1599. Après son cours de théologie, il fit des missions, entra en lice avec les calvinistes, en convertit quelques-uns, et obtint les premiers emplois de son ordre. Le cardinal de Richelieu, instruit de la souplesse de son génie, lui donna toute sa confiance, et le chargea des affaires les plus épineuses. Renfermé dans sa cellule, il pouvoit méditer plus profondément sur les projets qu'ils formoient tous deux. Ce fut sur-tout lorsque le cardinal fit arrêter la reine Marie de Médecis que le capucin fut utile au ministre. Il le fut encore plus en 1636, lorsque les Espagnols entrèrent par les Pays-Bas dans la Picardie. Richelieu, en butte aux murmures des Parisiens, fut sur le point de quitter le ministère. Le P. Joseph le rassura, et lui conseilla de se montrer sans gardes dans les principales rues de Paris, pour calmer le peuple par cet air de confiance, ou pour lui en imposer par son courage. L'événement justifia ce conseil. « Hé bien ! lui dit le capucin à son retour, ne vous avois-je pas bien dit que vous étiez une poule mouillée, et qu'avec un peu de fer-

meté, vous rétabliriez les affaires ? » « Ce religieux, dit un historien, étoit aussi singulier en son genre que Richelieu même; enthousiaste et artificieux à la fois, dévot et politique, voulant établir une croisade contre les Turcs, fonder des religieuses, faire des vers, négocier dans toutes les cours, et s'élever à la pourpre et au ministère. (*Voyez* WEIMAR, *et* RICHER, n° I. ») Ce capucin, admis dans un conseil secret, dit au roi « qu'il pouvoit et devoit, sans scrupule, mettre sa mère hors d'état de s'opposer à son ministre. » Le P. Joseph ne se fit pas plus d'honneur dans l'affaire du docteur Richer, duquel il extorqua une rétractation, en partie par intrigue, en partie par violence. Le rusé capucin envoyoit en même temps des missions en Angleterre, au Canada, en Turquie, réformoit l'ordre de Fontevrault, et créoit celui des religieuses bénédictines du calvaire. (*Voyez* ANTOINETTE.) Louis XIII lui procura le chapeau de cardinal; mais il mourut à Ruel, le 18 décembre 1638, avant de l'avoir reçu. Le pape avoit refusé pendant longtemps de le nommer, sous prétexte qu'il ne vouloit pas remplir de franciscains le sacré collége, où il y en avoit déjà trois; mais réellement parce qu'il n'aimoit ni Richelieu, ni ses partisans, ni ses créatures. « Quoique le P. Joseph affectât une grande modestie, dit de Bury, il ne regardoit pas le chapeau avec indifférence, puisque Chavigny mandoit au maréchal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome : « Ne manquez pas de mettre dans vos dépêches que vous pressez la promotion; cela est nécessaire pour satisfaire le Père Joseph. » Il désignoit ce capucin dans ses lettres, tantôt par le nom de *Patelin*, qui marquoit sa douceur apparente, et tantôt par celui de *Nero*, pour caractériser sa rigueur inflexible. « *Nero*, écrit-il au cardinal de La Valette, m'assure tous les jours qu'il est votre serviteur; mais je ne sais si c'est avec autant de vérité que moi... » « Ecrivez à *Patelin*, lui dit-il dans une autre lettre, avec grande amitié. » Les ministres étoient forcés de faire des caresses à ce capucin, qu'on appeloit l'*éminence grise*, s'ils vouloient ne pas déplaire à Richelieu, qui dit en versant des larmes, lorsqu'on lui apprit sa mort: « Je perds ma consolation, mon unique secours, mon confident et mon ami.... » « Je ne connois, disoit quelquefois le cardinal, aucun ministre en Europe capable de faire la barbe à ce capucin, quoiqu'il y ait belle prise. » Il se rendit auprès de lui dans ses derniers momens, et lui cria : « Courage ! Père Joseph, courage ! Brisach est à nous » ; mais rien ne put le ranimer. Le parlement en corps assista à ses obsèques, et un évêque prononça son oraison funèbre. L'abbé Richard a publié deux Vies de cet homme singulier ; l'une sous le titre de Vie du Père Joseph, 2 vol. in-12; l'autre, plus fidèle, intitulée Le véritable Père Joseph, 1704, in-12, réimprimée à Saint-Jean-de-Maurienne, 1750, 2 vol. in-12, auquel le même abbé Richard fit une suite, sous le titre de Réponse au livre intitulé le Véritable Père Joseph, etc., Paris, 1703, in-12. Dans la première, il le peint comme un saint, et dans la seconde, comme un homme de cour. Il tâchoit d'être l'un et l'autre, alliant toutes les finesses d'un politique avec les austérités d'un religieux. Les courtisans trouvoient ce mélange singulier; mais les personnes qui ont l'expérience du monde n'ignorent pas que tout s'allie dans certaines têtes. C'est la réflexion d'Anquetil, qui a peint le P. Joseph dans son Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII, précisément comme il l'est dans cet article. *Voyez* encore ce

qui est dit de ce capucin, d'après le P. d'Avrigny, dans l'article de l'abbé Richard.

† XV. JOSEPH (Pierre de Saint-), feuillant, né en 1594, dans le diocèse d'Auch, d'une famille appelée Comogère, mort en 1662, publia plusieurs ouvrages de théologie contre les jansénistes.

XVI. JOSEPH (Ange de Saint-), carme déchaussé. *Voyez* ANGE, n° II.

XVII. JOSEPH (le père), moine apostat, se mit, vers 1678, dans le temps de la révolte de Hongrie, à la tête de six mille bandits. Il prit en main la cause des Hongrois, qu'il appeloit le peuple de Dieu; et, sous le nom de Josué, il entra dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche. Il avoit du courage, de l'habileté, et sur-tout une haine implacable contre la religion catholique. Son fanatisme passa à sa troupe, qui exerça les plus horribles brigandages. Semblables à ces fameux scélérats qui désolèrent l'Allemagne et la Bohême sous le règne de Wenceslas, ses soldats pilloient, brûloient, massacroient, violoient. Les églises furent démolies, les prêtres passés au fil de l'épée. Le chef de ces malheureux, voulant, dans un accès de fureur, faire un sacrifice à Luther, égorgea, dit-on, de sa main deux religieuses, après les avoir abandonnées à la brutalité du soldat. Il se vantoit de détruire bientôt la folie romaine en Allemagne; mais sa mort, arrivée subitement, mit fin à ses projets. Les complices de ses crimes, se voyant sans chef, retournèrent dans leur pays, où la plupart périrent malheureusement.

XVIII. JOSEPH DE CUPERTIN (saint), ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville du diocèse de Nardo, dans le royaume de Naples, né en 1603 de parens pauvres, entra dans l'ordre des franciscains conventuels, fut élevé aux ordres sacrés, et se sanctifia par la pratique de toutes les vertus propres à son état. Le procès de sa canonisation fait mention d'un grand nombre de faveurs extraordinaires qu'il reçut de Dieu. Il mourut en 1663 à Osimo, et fut canonisé en 1767. Pastrovicchi, religieux de son ordre, a écrit sa Vie en 1753 avec peu de goût et de critique.

* XIX. JOSEPH D'ISKE, dit aussi D'EXCESSER, au comté de Devon, d'où il a pris en latin les noms d'*Iscanus* et de *Devonius*, vivoit sur la fin du 12[e] siècle et au commencement du 13[e]. Il avoit de l'érudition et mérite d'être distingué dans le nombre de ceux qui, à cette époque, cultivèrent la poésie latine. Son principal ouvrage est celui de *la Guerre de Troie*, en 6 livres, publié pour la première fois à Bâle, par Albanus Torinus, en..... et qui a couru en Allemagne sous le nom de *Cornelius Nepos*. Il a mieux aimé s'y traîner sur les traces de Darès-le-Phrygien, que de marcher sur celles d'Homère, qu'il traite de menteur. Son style ne manque ni de pureté, ni même d'une sorte d'élégance.

XX. JOSEPH DE LA MÈRE DE DIEU. *Voyez* CASALANZIO.

XXI. JOSEPH. *V.* ABOU-JOSEPH.

JOSEPIN ou JOSEPHIN. *Voyez* ARPINO.

JOSIAS, roi de Juda, succéda à son père Ammon I l'an 64 avant J. C., à l'âge de huit ans. Il renversa les autels consacrés aux idoles, établit de vertueux magistrats pour rendre la justice, et fit réparer le temple. Ce fut alors que le livre de la loi de Moyse fut trouvé par le grand-prêtre Helcias. Sur la fin

de son règne, Nechao, roi d'Egypte, allant faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens, s'avança jusqu'auprès de la ville de Magédo, qui étoit au royaume de Juda. Josias s'opposa à son passage, et lui livra bataille au pied du Mont-Carmel : il y fut blessé dangereusement, et mourut de ses blessures l'an 610 avant J. C. Le peuple donna à sa mort les marques de la plus vive douleur. Jérémie composa un Cantique lugubre à sa louange. Ce deuil étoit devenu si célèbre, que le prophète Zacharie le compare à celui que l'on devoit faire à la mort du Messie.

JOSLIN DE VIERZY, évêque de Soissons, un des principaux ministres de Louis VII, et un modèle de vertu, mort en 1152, ne se fit pas moins aimer de ce monarque par ses lumières. Il laissa une *Exposition du Symbole et de l'Oraison Dominicale*, qu'on trouve dans la *Collectio maxima* de dom Martenne. Il fonda des abbayes, entre autres Longpont, assista au concile de Paris, tenu contre Gilbert de La Porée, en 1142, et à celui de Troyes en 1127, où il mérita l'estime du pape Eugène III, et celle de toute la France.

† JOSQUIN ou JOSKIN DESPREZ, d'abord enfant de chœur à Saint-Quentin en Picardie, ensuite maître de musique de la chapelle de François I[er]. Les anciens recueils de musique, et entre autres ceux de Ballard, renferment plusieurs de ses airs. On dit que désirant obtenir du roi un canonicat, que ce monarque lui avoit promis plusieurs fois sans le lui donner, il fit un *Motet* sur ces mots d'un psaume : *Memento, Domine, verbi tui*, et le fit exécuter continuellement. Le roi, ennuyé d'entendre toujours les mêmes paroles et le même air, en demanda la raison. Desprez répondit qu'on le changeroit lorsque le roi en auroit bien compris le sens. Aussitôt le canonicat fut accordé, et le lendemain le musicien fit exécuter un autre *Motet*, sur ces paroles : *Fecisti, Domine, secundùm verbum tuum*. « Vous avez, Seigneur, exécuté votre promesse. »

† I. JOSSE (saint), fils de Juthaël, qui reprit le titre de roi de Bretagne. Son frère Judicaël, résolu de quitter le trône pour s'ensevelir dans la retraite, pria Josse de se charger du gouvernement de ses armées et de l'éducation de ses enfans; mais celui-ci, également dégoûté du monde, sortit, déguisé en pélerin, de la Bretagne, et alla se cacher dans le Ponthieu, où il fit bâtir un monastère en un lieu appelé à présent Ray. Il y mourut en 668. Il y avoit à Paris une paroisse qui portoit son nom, en mémoire du séjour que ce saint y avoit fait.

† II. JOSSE ou JODOCE DE LUXEMBOURG, marquis de Moravie, fut déclaré empereur après la mort de Robert en 1410; son règne fut si court, que les historiens n'en parlent presque pas. Les uns prétendent qu'il fut empoisonné; d'autres, qu'il mourut naturellement. Ce fut à Brin en Moravie qu'il cessa de vivre le 8 janvier 1411; trois mois huit jours après son élection. Il étoit âgé de 60 ans, et ne laissa point de postérité. Il étoit cousin de Sigismond, roi de Hongrie, qui, dans la même diète où Josse fut choisi, avoit eu le suffrage de trois électeurs. Dès qu'il eut appris l'élection du marquis de Moravie, il lui écrivit pour savoir s'il accepteroit l'empire, et s'il comptoit aller à Francfort? Josse lui répondit que c'étoit son intention. *Et moi*, répliqua Sigismond, *je vais en Moravie*. En effet, il alloit entrer en armes dans cette province, lorsqu'il apprit la mort de son rival, auquel il succéda.

I. JOSSELIN. *Voyez* NORADIN.

II. JOSSELIN, évêque de Soisons. *Voyez* JOSLIN DE VIERZY.

III. JOSSELIN, médecin anglais dans le 17e siècle, sous le règne de Charles II, laissa une *Histoire naturelle des possessions anglaises* en Amérique. Il rapporte ce qui s'y trouve de plus rare, avec les remèdes dont se servent les habitans du pays pour guérir les maladies, les plaies et les ulcères.

I. JOSUÉ, fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm. Dieu, suivant l'Ecriture, le choisit du vivant même de Moyse pour gouverner les Israélites, et il vainquit sous lui les Amalécites. (*Voyez* MOYSE, n° I.) Josué succéda à ce législateur l'an 1451 avant J. C. Il envoya d'abord des espions pour examiner la ville de Jéricho. Dès qu'ils lui eurent fait leur rapport, il passa le Jourdain avec toute son armée. Dieu suspendit le cours des eaux, et le fleuve demeura à sec dans une étendue d'environ deux lieues. Peu de jours après ce miracle, Josué fit circoncire tous les mâles qui étoient nés pendant les marches du désert. Il fit ensuite célébrer la Pâque, et vint assiéger Jéricho. Suivant l'ordre de Dieu, il fit faire six fois le tour de la ville par l'armée, en six jours différens; les prêtres portant l'arche et sonnant de la trompette. Les murailles tombèrent d'elles-mêmes au septième jour. Haï fut prise et saccagée, et les Gabaonites, craignant le même sort pour leur ville, se servirent d'un stratagème pour faire alliance avec Josué. Adonibésech, roi de Jérusalem, irrité de cette alliance, s'étant ligué avec quatre autres rois, alla attaquer Gabaon. Josué fondit sur les cinq rois, qu'il mit en déroute. Comme les ennemis fuyoient dans la descente de Bethoron, Dieu fit pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres, qui en tua un grand nombre. Alors Josué commanda au soleil de s'arrêter, et cet astre, soumis à sa voix, prolongea sa demeure sur l'horizon douze heures entières. Josué, poursuivant ses victoires, prit presque toutes les villes des Chananéens en six ans. Il distribua les terres aux vainqueurs, conformément à l'ordre de Dieu; et, après avoir placé l'arche d'alliance dans la ville de Silo, il mourut à 110 ans, l'an 1424 avant J. C. Il gouverna le peuple d'Israël pendant vingt-sept ans. Nous avons, sous son nom, un *Livre canonique*, écrit en hébreu, que plusieurs savans lui attribuent, sans en avoir aucune preuve.

II. JOSUÉ. *Voyez* les articles JOSEPH, nos IV et XVII.

JOTAPIEN, tyran qui, s'étant soulevé dans la Syrie, sur la fin du règne de l'empereur Philippe, fut défait sous celui de Dèce, vers l'an 249. Sa tête fut portée à Rome.

* JOTSANLD, moine de Cluni, a composé *l'histoire de saint Odilon*, son ancien maître; il est peu d'écrits du onzième siècle dont on puisse comparer le style à celui de cet historien. Sa diction est ordinairement vive et correcte: on y remarque de la chaleur et de l'onction. Cette histoire est suivie d'un *Poëme élégiaque* sur la mort du saint abbé, où l'on rencontre quelques vers dignes d'un meilleur siècle.

† I. JOUBERT (Laurent), savant médecin, professeur royal et chancelier de l'université de Montpellier, naquit à Valence en Dauphiné l'an 1529, et mourut à Lombez le 29 octobre 1582, médecin ordinaire du roi de France et du roi de Navarre. Henri III, qui désiroit passionné-

ment d'avoir des enfans, l'avoit fait venir à la cour, espérant qu'il lèveroit tous les obstacles qui rendoient son mariage stérile; mais Joubert n'y put réussir. Il laissa un *Traité contre les erreurs populaires*, 1578, in-8°. Il fit beaucoup de bruit, parce que son auteur eut la hardiesse de dédier à Marguerite, reine de Navarre, femme de Henri IV, cet ouvrage, où il découvroit les secrets de la nature et les parties du corps humain les plus cachées. Il sentit lui-même l'indécence de sa dédicace; et dans la seconde édition de 1579, in-8°, il dédia son livre à Pibrac. Barthélemi Cabrol, chirurgien de Montpellier, donna une seconde partie des Erreurs populaires, qui fut corrigée par Joubert, Paris, 1580, in-8°; et Gaspard Bachot en ajouta une troisième, touchant la médecine et régime de santé, Lyon, in-8°, 1626. Ce livre, dont l'idée étoit bonne, pouvoit être mieux exécuté et par Joubert et par ses continuateurs. II. Un *Traité du ris contenant son essence, ses causes et merveilleux effets, curieusement recherchés, raisonnés et observés*, Paris, 1579, in-8°, trois parties, avec la *cause du ris de l'excellent et très-nommé Démocrite expliquée par Hippocrate*. Il y a des choses curieuses dans ce Traité; mais les raisonnemens de l'auteur ne sont pas toujours concluans, ni fondés sur la bonne physique. III. Un *Dialogue sur la cacographie française expliquant la cause de sa corruption*, Paris, 1759, in-8°, à la suite du précédent. L'auteur y relève les défauts de l'orthographe ordinaire. IV. *De Balneis antiquorum*. V. *De gymnasiis et generibus exercitationum apud antiquos celebrium*, etc. La plupart de ses écrits latins, recueillis en 2 vol. in-fol., à Lyon, 1582, et à Francfort en 1599 et 1645, roulent presque tous sur la médecine. Les deux qui concernent les antiquités se trouvent dans le supplément de Sallengre, au Trésor des antiquités de Grævius et de Gronovius, in-fol., tom. I, pag. 333 et suivantes. On en trouve la liste dans les notes de Tessier sur les Eloges de de Thou, et dans le tome XXXV de Nicéron. — Laurent Joubert laissa un fils, nommé Isaac JOUBERT, qui a fait une *Apologie de l'orthographe française*, et qui a *traduit* quelques ouvrages de son père.

† II. JOUBERT (Joseph), jésuite de Lyon, connu seulement par un *Dictionnaire français-latin*, in-4°. Il n'a guère été en usage que dans les colléges. L'auteur mourut vers l'an 1724.

† III. JOUBERT (François), prêtre de Montpellier, fils du syndic des états de Languedoc, charge qu'il avoit lui-même exercée avant d'être promu au sacerdoce, naquit en 1689, et mourut le 23 décembre 1763. Son jansénisme le fit renfermer à la bastille pendant six semaines. Il est auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, imprimé à Paris en 1762, en 2 vol. in-12, sous le titre d'Avignon. On a encore de lui divers autres ouvrages, dont quelques-uns roulent sur la doctrine de Jansénius. Les principaux sont, I. *De la connoissance des temps par rapport à la religion*, in-12. II. *Lettres sur l'interprétation des Ecritures*, Paris, 1744, in-12. III. *Explication de l'Histoire de Joseph*, in-12, Paris, 1728. IV. *Eclaircissement sur le discours de Job*, in-12. V. *Traité du caractère essentiel à tous les prophètes*, in-12. VI. *Explication des prophéties de Jérémie, Ezéchiel, Daniel*, Avignon (Paris), 1749, 5 volumes. VII. *Commentaires sur les douze petits prophètes*, Avignon, 1754 et années suivantes, 6 volumes in-12. VIII. *Dissertations sur les effets physiques des convulsions*, in-12.

† IV. JOUBERT (Barthélemi-Catherine), né à Pont-de-Vaux en Bresse, le 14 avril 1769, fut d'abord destiné au barreau, qu'il quitta en 1789 pour entrer dans la carrière militaire. Il commença par être grenadier, s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de général en chef, et dut chaque promotion à un trait d'intelligence ou à un acte de bravoure. Employé sous Bonaparte dans la conquête d'Italie à Millésimo, il s'élança, lui septième, dans les retranchemens ennemis, et fixa la victoire. A Ceva, il emporta de vive force la ville et le camp retranché qui la défendoit. A Montebaldo il repoussa l'ennemi avec une perte considérable, et à Rivoli il décida la victoire par une manœuvre savante et hardie. Joubert développa sur-tout les plus grands talens dans sa campagne du Tirol, que M. Carnot dans ses Mémoires appelle une campagne de géans. Enfoncé avec sa division dans ce pays montueux et difficile, isolé du reste de l'armée, entouré d'un peuple aguerri, il força tous les passages, et opéra sa jonction avec l'armée qui le croyoit perdu. Arrivé au quartier-général, il se présente chez Bonaparte; la sentinelle, qui avoit la consigne de ne laisser entrer personne, lui refuse la porte : Joubert force le passage. Aux cris de la sentinelle, Bonaparte sort de son cabinet, serre Joubert dans ses bras, et dit au soldat étonné : « Va, celui qui a forcé le Tyrol peut bien forcer une consigne. » Le héros de l'Italie honoroit Joubert de son estime et de son amitié. En partant pour l'expédition d'Egypte, il dit à ses compagnons d'armes qui redoutoient les suites que pouvoit avoir son absence : « Je vous laisse Joubert. » Envoyé en Hollande dans des circonstances difficiles, il y déploya une conduite pleine de circonspection et de sagesse. Nommé général en chef de l'armée d'Italie, il s'empara de Turin : les abus les plus crians dévoroient l'Italie et son armée; il voulut les réformer ; mais celui qui avoit vaincu les Autrichiens ne put vaincre les déprédateurs; il s'en plaignit au directoire, et n'en obtenant aucune satisfaction, il donna sa démission et se retira dans ses foyers. Après la journée du 30 prairial an 7 (19 juin 1799), nommé nouveau général en chef de l'armée d'Italie, pour s'opposer aux progrès des Russes, commandés par Suwarow, il s'arracha des bras de mademoiselle de Montholon, belle-fille de l'ambassadeur Sémonville, qu'il venoit d'épouser : il fut tué en entrant en campagne, au commencement de la bataille de Novi, le 16 août 1799. Moreau, qui l'étoit venu remplacer, et qui avoit consenti à l'aider de ses conseils dans cette journée, reprit aussitôt le commandement pour diriger la retraite. Le corps législatif vota une somme de 20,000 francs pour un monument qui lui a été élevé à Bourg, département de l'Ain, où il étoit né.

JOUE (Jacques de la), peintre, dont on a une *belle perspective* qui forme le fonds de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, mourut en 1762.

† I. JOVE (Paul), historien célèbre, né à Côme en Lombardie l'an 1483, d'abord médecin, fut ensuite élevé sur le siége épiscopal de Nocéra. Ses mœurs n'avoient rien de sacerdotal; une maison de campagne délicieuse où il avoit réuni les chefs-d'œuvre de l'art et tous les raffinemens de la volupté, étoit le charmant asile où il oublioit le soin de son troupeau et les préceptes de la morale évangélique. Il désira en vain être transféré à Côme; Paul III lui refusa constamment cet évêché, mais François I[er] le traita avec plus de distinction. Il lui écrivit des lettres flatteuses, et lui accorda une pension considérable.

Cette pension fut retranchée par le connétable de Montmorency, sous le règne de Henri II. Paul Jove s'en vengea en déchirant le connétable dans le trente-unième livre de son Histoire. La partialité et l'impudence caractérisoient cet historien. La haine ou l'intérêt conduisoit toujours sa plume. Il ne faisoit pas difficulté d'avouer « qu'il en avoit deux, l'*une d'or* et l'*autre de fer*, pour traiter les princes suivant les faveurs ou les disgraces qu'il en recevoit. » Ses *Lettres* prouvent à quel point il avoit l'ame intéressée. On n'a jamais quêté avec autant d'effronterie et de lâcheté; il demande à l'un des chevaux, à l'autre des confitures. Cet historien mercenaire mourut à Florence le 11 décembre 1552, à 69 ans, conseiller de Côme de Médicis. Considéré comme évêque, il ne brilla guère par les vertus ecclésiastiques. On peut voir ce qu'en dit Cardan dans le tome 25ᵉ des Mémoires de Nicéron... On a de lui, I. Une *Histoire* en quarante-cinq livres, qui commence à l'an 1494, et qui finit en 1547, Florence, 1550 et 1552, 2 vol. in-fol. Il y en a une traduction française par Denys Sauvage, Lyon, 1552, in-fol. L'abondance et la variété des matières la font lire avec plaisir. La scène est tour à tour en Europe, en Asie, en Afrique. Les principaux évènemens de cinquante années, décrits avec beaucoup d'ordre et de clarté, mais quelquefois avec emphase, forment un corps d'histoire qui pourroit être très-utile, si la fidélité de l'historien égaloit l'intérêt de la matière. Pensionnaire de Charles-Quint, et protégé par les Médicis, il ne parle de ces princes qu'avec la plus basse flatterie. Paul Jove, dit Bodin, n'a pas voulu dire la vérité lorsqu'il l'a pu, sur les évènemens passés en Italie; et il ne l'a pas pu dire lorsqu'il l'a voulu, quand il parle des affaires étrangères. Quoique l'Histoire de Paul Jove renferme quarante-cinq livres, il s'y trouve une lacune considérable depuis le 19ᵉ jusqu'au 24ᵉ inclusivement. Ces six livres dont nous n'avons plus que les sommaires, s'étendoient depuis la mort de Léon X jusqu'à la prise de Rome en 1527. Jove perdit au sac de cette ville ce qu'il avoit composé sur cette partie de l'histoire: et il ne voulut pas la refaire par deux raisons : 1° il craignoit le ressentiment de ceux que blesse la fidélité historique; 2° il ne vouloit pas exercer sa plume sur une matière injurieuse à l'Italie. Paul Jove, à l'imitation de quelques anciens, a fait entrer diverses harangues dans son histoire; mais il y a dans quelques-uns de ses discours peu de précision, et plus de brillant que de naturel. II. Les *Vies des hommes illustres*. III. Les *Eloges des grands hommes*. On reproche à ces deux ouvrages, ainsi qu'à sa grande *Histoire*, un style trop oratoire, un ton trop enflé; mais ils sont utiles pour la connoissance des faits et dits des hommes célèbres. IV. *Vies des douze Visconti, souverains de Milan*, Paris, 1549, in-4°. V. *Vie de Léon X*, traduite du latin en français par Michel de Pure, Paris, 1675, in-12. VI. Plusieurs autres *Ouvrages*, dans lesquels on remarque de l'esprit, mais peu de goût et de justesse. Paul Jove doit être compté au nombre des premiers cultivateurs de l'histoire naturelle parmi les modernes. Il dédia au cardinal Louis de Bourbon, et publia en 1524 un petit traité sous le titre *De piscibus Romanis*, qui fut réimprimé en 1527, in-8°. On a recueilli en 1578 toutes ses *Œuvres* à Bâle en 6 vol. in-fol., qu'on relie ordinairement en trois : c'est l'édition la plus complète.

* II. JOVE (Bénédict), frère du

précédent, mort à Côme, sa patrie, en 1552, dans un âge assez avancé, très-savant en latin, en grec et en hébreu, avoit, en outre, une mémoire prodigieuse. Ses talens lui valurent la protection des rois Louis XII et François Ier. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui sont plus estimés que ceux de son frère. I. *De Situ et moribus Helvetiorum*, in-fol. II. *Histoire de la ville de Côme*, imprimée à Venise en 1629. III. *Des Poésies latines sur différens sujets;* une *Version latine* du Poëme grec de Musée sur Héro et Léandre; des *Lettres* d'Apollonius de Tyanes; enfin, *plusieurs Ouvrages* restés manuscrits, dont Luigi Tatti donne la liste dans ses Annales sacrées de Cosme, 3e décade, édition de Milan, 1734. — Son petit neveu, Paul JOVE, mort en 1582, cultiva avec succès *la poésie italienne.*

JOUENNES (François), né à Gonneville, diocèse de Coutances, vint de bonne heure à Paris pour tenter une fortune qu'il ne trouvoit pas dans le sein de sa famille. Il s'appliqua à la librairie, et s'y rendit fort habile. C'est à lui qu'on doit l'invention des *Etrennes mignonnes*, qui parurent pour la première fois en 1724. Il travailla aussi plusieurs années à la bibliothèque du roi, et mourut en 1741.

† JOUFFROI, JOFFREDI, *ou* GÉOFFROI (Jean), né à Luxeuil, dans la Franche-Comté, d'une famille si obscure, qu'il ne la connoissoit pas lui-même, prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Luxeuil, et en devint abbé. Cette place ne fit qu'irriter son ambition. Il passa au service de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et il avoit 60 ans qu'il n'étoit qu'aumônier du commun chez ce prince. Lorsque le duc institua la Toison d'or, il l'envoya solliciter à Rome l'approbation de cet ordre de chevalerie, qui n'en avoit nul besoin. Jouffroi eut à son retour l'évêché d'Arras, et fut employé dans diverses négociations. Le duc le fit son premier secrétaire; mais ce prélat n'étant pas encore satisfait de sa fortune, s'attacha au dauphin pendant qu'il étoit en Brabant. Ce prince, devenu roi sous le nom de Louis XI, lui donna toute sa confiance, et sollicita pour lui un chapeau de cardinal. Pie II le promit, à condition que le prélat engageroit le roi à supprimer la Pragmatique-Sanction. Jouffroi, soupirant après la pourpre, obtint de ce monarque, à force d'intrigues et de faux exposés, une déclaration telle que le pape la souhaitoit. Il avoit fait au roi les plus belles promesses; mais il les oublia dès qu'il eut le chapeau. Louis XI, reconnoissant qu'il avoit été trompé, disgracia l'évêque d'Arras. Pour remédier aux maux que sa déclaration pouvoit occasionner en France, il fit de nouvelles ordonnances touchant les réserves et les expectatives, qui étoient presque le seul avantage que l'abolition de la Pragmatique avoit procuré au souverain pontife; et jusqu'au temps du concordat, la cour de Rome ne put avoir la satisfaction qu'elle désiroit. Cependant Jouffroi recueillit le fruit de ses artifices. Le pape ajouta au chapeau de cardinal l'évêché d'Albi; il n'en jouit pas long-temps, étant mort au prieuré de Rulli, diocèse de Bourges, en 1473.

† JOVIEN (Flavius Claudius), empereur romain, né l'an 331 à Singidon, ville de la Pannonie, du comte Varonianus, étoit primicère des gardes, et il servoit dans l'armée romaine, en Perse, lorsque l'empereur Julien y fut tué. L'armée, troublée de la mort de son chef, s'occupoit à donner un successeur à

l'empire. On jeta les yeux sur Salluste, qui refusa cette dignité. « Pendant qu'on délibéroit encore, dit Ammien-Marcellin, quelques turbulens, comme il arrive dans les grands embarras, élurent Jovien, chef des gardes, qui n'avoit qu'une réputation médiocre. » Revêtu à la hate des ornemens impériaux et tiré brusquement de sa tente, il parcourut les rangs de l'armée. Les troupes, entendant proclamer Jovien, frappées de la ressemblance de ce nom avec celui de Julien, crurent que ce dernier empereur étoit rétabli de sa blessure et firent de plus fortes acclamations ; mais lorsqu'elles virent la figure allongée et le corps courbé de Jovien, elles s'abandonnèrent à la tristesse. Le 27 juin 363, Jovien fut élevé à la dignité d'Auguste. L'armée romaine se voyoit entourée par celle des Perses ; Sapor, leur roi, étoit instruit de la mort de Julien. Le danger devenoit éminent. Jovien ne se sentit ni le courage ni les talens nécessaires dans une pareille circonstance ; il renonça aux projets de son prédécesseur, fit rétrograder l'armée, qui eut beaucoup à souffrir pendant une longue retraite, et conclut avec les Perses une paix de 30 ans, paix honteuse et devenue indispensable par son incapacité. Il fallut céder toutes les conquêtes que les Romains venoient de faire sur la Perse, et plusieurs provinces de l'empire. Jovien parvint à Ancyre avec les débris de son armée, et y prit le consulat avec son fils Varronien, qui étoit encore enfant ; de là, il se rendit à Dadanaste, ville qui sépare la Bithynie de la Galatie, où son règne et sa vie furent terminés. Le matin qui suivit la nuit du 16 au 17 février 364, on le trouva mort dans son lit, ce qui donna lieu à plusieurs soupçons qu'on ne chercha pas à éclaircir. On dit qu'il périt par l'effet de l'odeur de la chaux, dont on avoit récem[illegible]ent enduit [illegible] chambre à coucher, ou [illegible] la vapeu[illegible] de charbons allumés, ou d[illegible] indigestion. Il n'étoit âgé que de [illegible]ans. Les actions de son règne ne so[illegible] nombreuses ni mémorables. Il s'[illegible]cupa à favoriser le christianisme rappela saint Athanase et quelques évêques exilés, et fit cesser en quelques lieux le culte des dieux que Julien avoit rétabli, ce qui lui valut les éloges de la part des écrivains chrétiens qui, par esprit de parti ou par reconnoissance, ont beaucoup trop exalté les actions de cet empereur. Voici le portrait qu'en a laissé Ammien-Marcellin, historien impartial qui a suivi ce prince dans ses expéditions, et qui a été témoin des événemens de son règne : « Il marchoit pesamment, avoit un air fort gai et les yeux bleus ; sa taille étoit si haute et si épaisse, qu'on fut longtemps à trouver des vêtemens royaux qui s'y ajustassent. Il avoit pris Constance pour modèle, s'occupoit quelquefois après midi de choses sérieuses, et s'amusoit souvent à badiner en public avec ses courtisans. Il aimoit la religion chrétienne, lui accorda même quelquefois des distinctions, et, quoiqu'il n'en eût qu'une connoissance médiocre, il témoigna son penchant pour elle, en donnant des places à ceux qui la professoient. Il mangeoit beaucoup, et s'abandonnoit au vin et aux femmes. Peut-être que la décence que l'on doit au trône l'eût dans la suite corrigé de ces vices. » Carito, son épouse, mourut en allant au-devant de lui. On fit crever un œil à son fils Varronien, pour l'exclure du trône impérial, parce qu'un borgne ne pouvoit pas être empereur. Ce fut, dit-on, par l'ordre de Valens. L'abbé de La Bletterie a publié la Vie de l'empereur Jovien, avec la traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien, 2 vol. in-12, Paris, 1748.

JOUI. *Voyez* JOUY.

† JOUIN (Nicolas), né à Chartres, banquier à Paris, où il mourut le 22 février 1757, à 73 ans. On a de lui, I. les *Procès contre les jésuites*, Ambroise Guys, etc., 1750, in-12, ou suite des causes célèbres, auxquels il ajouta *Chanson d'un inconnu*, nouvellement découverte, et mise au jour avec des remarques critiques, etc., par le docteur Chrysostôme Mathanasius, sur l'air des pendus, ou *Histoire véritable et remarquable, arrivée à l'endroit d'un R. P. de la compagnie de Jésus* (le père Couvriguy), Turin (Rouen), 1737, in-12. II. Les *Sarcelades*, satires en vers, en faveur des disciples de Jansénius, dont les premières ont un peu plus de sel que les suivantes, et dont les unes et les autres sont assez grossières. III. *Le Porte feuille du diable*, suite du Philotanus; le tout recueilli en 1764, 2 vol. in-12. Les éditeurs du 4e vol. de la France littéraire prétendent à tort qu'il est auteur du Philotanus attribué à l'abbé de Grécourt.

* JOUINI, auteur arabe, mort en 1284, de l'hégire 683, surnommé *le Rhétoricien*, étant profondément versé dans les belles-lettres. Dans son Histoire de la conquête du monde, intitulée *Taric Gehanguscha*, composée en 1260, sous le règne de Mangou Caan, fils de Tulican, fils de Genghizcan, il dit que le vrai pays de Genghizcan étoit très-étendu vers l'orient et le nord, du côté du désert de Tartarie; que le vrai pays des Mogols avoit huit mois de chemin, tant en longueur qu'en largeur; que les divers peuples qui l'habitoient étoient partagés en tribus, appelées Mogols; et que parmi toutes ces tribus il n'y en avoit qu'une qui fût civilisée, savoir celle de Niton Caïat, dont Genghizcan, fils de Pisouca, fut le souverain après la mort de son père. Il traite de l'histoire de Genghizcan et de Hulacoucan, son fils, du règne des rois mogols et des autres rois de leur temps. Il est cité par Ouasoff dans son Histoire chronologique.

JOVIN, noble Gaulois, et capitaine plein de bravoure, déclaré empereur à Mayence l'an 411, dans le temps qu'on assiégeoit le tyran Constantin à Arles, dut ce dangereux honneur à la brigue de Goar, Alain, et de Guindicaire, chef des Bourguignons. Il associa à cette dignité son frère Sébastien; mais ils ne jouirent pas long-temps de la pourpre. L'an 413, Ataulphe, roi des Visigoths, qui suivoit le parti de Jovin, l'ayant délaissé, cet usurpateur fut tué dans le temps qu'on le conduisoit à l'empereur Honorius, qui étoit alors à Ravenne, et qui reçut aussi la tête de Sébastien. Jovin avoit porté le nom d'Auguste près de deux ans. Né avec un esprit léger et un caractère inconstant, il abandonna la vie tranquille et agréable que ses richesses et sa naissance pouvoient lui faire mener, pour prendre la pourpre; et il n'éprouva depuis que des chagrins et des malheurs. Quelques auteurs ont écrit qu'ils étoient tous deux de Narbonne, et sortis de la famille dont étoit saint Sébastien, martyr.

† JOVINIEN, moine de Milan, sortit de son monastère où il avoit vécu très-austèrement, ne mangeant qu'un peu de pain, buvant de l'eau, marchant pieds nus, et travaillant de ses mains. Il se rendit à Rome, et porta plusieurs vierges à se marier, en leur insinuant que l'état du mariage étoit aussi parfait que celui de la virginité, et qu'elles ne valoient pas mieux que Sara, Susanne, et les autres femmes de l'antiquité sacrée. Il soutint encore que la vierge Marie n'étoit pas demeurée vierge après l'enfantement; que la chair du Sauveur n'étoit pas véritable, mais fan-

tastique; que les jeûnes et les autres œuvres de pénitence n'étoient d'aucun mérite; qu'on peut faire bonne chère et manger de toutes sortes de viandes pourvu qu'on en use avec actions de grace. Ce moine se conduisoit suivant ces principes. Saint Augustin et saint Jérôme, qui les combattirent, lui reprochent son luxe, sa mollesse, et son goût pour le faste et les plaisirs. Jovinien fut condamné à Rome par le pape Syrice, et à Milan, par saint Ambroise dans un concile tenu en 390. Les empereurs Théodose et Honorius l'exilèrent; le premier dans un désert, et l'autre dans une ile, où il mourut vers l'an 412.

* JOVINO (Jérôme), Sicilien, né en 1640, mort en 1693, fut homme d'église, très-savant en théologie et en philosophie, et laissa des *Panégyriques* et un *Carême*.

JOVITA-RAPICIUS, né dans le Bressan, auteur d'un *ouvrage* divisé en cinq livres sur le nombre oratoire, qui parut à Venise l'an 1554, dédié au cardinal Polus, de l'imprimerie de Paul Manuce, fils d'Alde. Quelques gens d'esprit et de lettres regardoient le nombre oratoire comme une chimère dont l'objet n'a rien de fixe, et varie au gré de nos caprices. Rapicius prétend qu'il y a un rhythme, une cadence propre à la prose comme aux vers, et donne des leçons sur la manière de l'introduire dans le discours.

JOVIUS. *Voyez* JOVE.

* I. JOURDAIN (Antoine), jésuite de Saint-Flour, mort en 1636, a publié à Lyon, en 1624, in-8°, des *Racines de la langue hébraïque*, qu'il a renfermées dans une centaine de décades en vers, avec leur explication latine, et il y a joint une autre décade de ses remarques.

* II. JOURDAIN (Raimond), chanoine régulier de S. Augustin, prevôt de l'église d'Uzès, et ensuite abbé de Saint-Celles, est auteur du livre intitulé *Contemplationes idiotæ, de amore divino, de Mariâ virgine, de verâ pœnitentiâ*, Parisiis, 1519, in-4°, et 1530, in-12; ouvrages qu'on cite dans les Bibliographies, mais qu'on ne lit plus.

I. JOURDAN. *Voy.* GIORDANI.

† II. JOURDAN (Raimond), vicomte de Saint-Antoine dans le Querci, parut à la cour de Raimond Bérenger, comte de Provence, et s'y distingua par ses talens. Il fit plusieurs *Pièces de vers* pour Mabille de Riez, dont il étoit devenu amoureux. Comme elle parut insensible à son amour, il prit le parti de s'éloigner, et se croisa contre Raimond, comte de Toulouse. Le bruit ayant couru qu'il avoit été tué dans cette expédition, Mabille en fut si touchée, qu'elle en mourut de douleur. Le vicomte, de retour, lui fit dresser une statue colossale de marbre dans l'abbaye de Mont-Majour à Arles. Il prit ensuite l'habit religieux, renonça à la poésie, et mourut vers 1206. Avant sa retraite, il avoit fait un traité de *Lou fontaumary de las donnas*.

† III. JOURDAN (Maur), religieux bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, mort le 20 juillet 1782, a publié deux ouvrages estimables. I. Sur les voies romaines, un *Mémoire* couronné par l'académie de Besançon. II. Des *Eclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire ancienne de France et de Bourgogne*, 1774, in-8°.

† IV. JOURDAN (Jean-Baptiste), né à Marseille, et mort vers 1791, a donné au théâtre italien l'*Ecole des prudes*, comédie en trois actes, jouée en 1753. On a encore de lui, I. *Première Lettre du correcteur*

des bouffons à l'écolier de Prague, Paris, 1753, in-8°. II. *Seconde Lettre du correcteur des bouffons à l'écolier de Prague*, *contenant quelques observations sur l'opéra de Titon*, *le Jaloux corrigé* et *le Devin du village*, Paris, 1753, in-12. III. Le *Guerrier philosophe*, La Haye (Paris), 1744, 4 parties in-12. IV. *Histoire d'Aristomène*, *général des Messéniens*, *avec quelques réflexions sur la tragédie de ce nom*, Paris, 1749, in-12 de 52 pag. V. *Histoire de Pyrrhus*, *roi d'Epire*, Amsterdam, 1749, 2 v. in-12. VI. La *Vie de la dame Olympe Maldachini*, traduite en français de l'italien de Grégorio Léti, Genève et Paris, 1770, 2 part. in-12. VII. Une *Traduction* du grec des Amours d'Abrocome et d'Anthia, histoire éphésienne, 1748, in-12.

† V. JOURDAN (Matthieu), scélérat altéré de sang, né à Saint-Just, près le Puy, en 1749, fut successivement boucher, contrebandier sur les frontières de Savoie, soldat au régiment d'Auvergne, enfin marchand de vin à Paris. Ayant été long-temps esclave à Maroc, il y avoit appris à couper les têtes. Les troubles de la révolution lui ouvrirent bientôt une affreuse carrière de crimes ; il la parcourut avec audace, et en se glorifiant de l'horrible surnom de *Jourdan-Coupe-tête*. Il figura dans les premiers massacres de 1789, et il étoit à Versailles le 6 octobre pour y exercer son fatal ministère sur les deux gardes du corps Deshuttes et Varicourt, qui lui furent livrés. A son retour à Paris, il se plaignit hautement d'avoir trouvé si peu d'occasions d'exercer sa rage. Il avoit déjà signalé sa cruauté en arrachant le cœur à l'intendant Berthier, et à son beau-père Foulon. Le comtat d'Avignon devint bientôt après le théâtre de ses expéditions sanglantes. On y avoit formé un rassemblement sous le nom d'armée de Vaucluse, destiné à combattre ceux qui s'opposeroient à la réunion de ce petit état à la France. Ce corps composé d'hommes avides de meurtres, après avoir incendié Sérian et Monteux, venoit de fusiller Patrix, son propre général, accusé de mollesse, et d'avoir facilité la fuite de quelques prisonniers qui devoient périr. Jourdan fut nommé généralissime. Aussitôt il ordonna le siége de Carpentras ; mais il en fut vigoureusement repoussé. Outré de cette résistance, il courut à Avignon. Le peuple de cette dernière ville avoit immolé un nommé Lescuyer, complice de Jourdan. Celui-ci, pour le venger, rassemble dans le palais appelé la Glacière soixante-une personnes, parmi lesquelles se trouvoient treize femmes, et les fait assommer à coups de barre de fer. Cet attentat ne fut que le prélude de ses fureurs. Amnistié en 1792, il reparut à Avignon aussitôt après, et y fit périr tous ceux qui avoient déposé contre lui, ou qu'il soupçonna de ne pas applaudir à sa barbarie. Il vint à Paris rendre compte au comité de salut public du résultat de sa mission sanguinaire, et déclara à plusieurs membres qu'il étoit disposé à couper les têtes de tous les Parisiens si l'on osoit porter atteinte à un seul membre de la convention. Un pareil dévouement parut digne de la confiance des comités de salut public et de sûreté générale ; ses fonctions consistoient à se tenir alternativement à la porte des deux comités, et de conduire dans les diverses prisons les personnes qu'on venoit de mettre en état d'arrestation..... Ce misérable disoit tout bas au concierge « Je t'amène du gibier à raccourcir. » Enfin le comité de salut public, qui quelquefois immoloit les bourreaux après leurs victimes, traduisit Jourdan devant le tribunal révolutionnaire qui, le condamnant le

27 mai 1794, l'envoya subir la mort qu'il avoit donnée à tant d'autres. Il y fut condamné comme fédéraliste, comme ayant usurpé à vil prix, et par la terreur, des biens nationaux, et méconnu toutes les autorités publiques. Jourdan se plut dans le commencement de la révolution à porter une longue barbe, qu'il gardoit teinte de sang; et lorsqu'il pleuvoit, il la cachoit sous un manteau de crainte qu'elle ne fût décolorée.

JOURNET (Françoise), née à Mâcon, se maria à un jeune homme qui avoit déjà une femme; apprenant cet événement, elle le quitta, se rendit à Paris, et entra à l'opéra, où elle débuta en 1705; elle y devint une actrice renommée dans les premiers rôles. Le système de Law lui avoit procuré une fortune immense: cette fortune s'étant évanouie avec le papier monnoie, elle en mourut de chagrin en 1722. Cette actrice a été peinte en Iphigénie par le célèbre Raoux; et ce fut le chef-d'œuvre de ce peintre.

† JOUSSE (Daniel), conseiller au présidial d'Orléans, sa patrie, né en 1704, mort en 1781, fut un des plus célèbres jurisconsultes de France. Peu d'auteurs ont été plus cités de leur vivant, sur-tout dans les matières criminelles. Ce fut un digne émule et un contemporain de Pothier; ils ont fait tous deux l'honneur de leur patrie. Les principaux ouvrages de Jousse sont, I. *Coutume d'Orléans*, par Fornier, avec les Notes de Pothier et de Jousse, 2 vol. in-12. II. *Commentaire sur l'Ordonnance criminelle*, in-4°, et 2 vol. in-12. III. *Commentaire sur l'Ordonnance civile*, in-4°, et 2 vol. in-12. IV. *Commentaire sur l'Edit du mois d'avril* 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, Paris, 1770, in-4°, et 2 vol. in-12. V. *Traité de la Juridiction des présidiaux*, in-12. VI. *Commentaire sur l'Ordonnance du commerce*, in-12. VII. *Traité des fonctions des Commissaires enquêteurs*, Paris, 1759, in-12. VIII. *Traité du gouvernement spirituel et temporel des paroisses*, Paris, 1769, in-12. IX. *Traité de la Juridiction des officiaux*, Paris, 1769, in-12. X. *Traité de la Justice criminelle de France*, 4 vol. in-4°. XI. *Traité de l'Administration de la justice*, 2 volumes in-4°. XII. *Commentaire sur l'Ordonnance des eaux et forêts du mois d'août* 1669, Paris, 1772, in-12. XIII. *De la Juridiction des trésoriers de France*, 2 vol. in-12. XIV. *Détails historiques de la ville d'Orléans*, Orléans, 1752, in-12. XV. *Lettres à M. Linguet*, in-8°. XVI. *Nouveau Traité de la Sphère*, Paris, 1755, in-12. Son fils, aussi conseiller au présidial d'Orléans, est auteur de la *Lettre d'un Orléanais à un de ses amis*, sur la nouvelle Histoire de l'Orléanais, par le marquis de Luchet, Bruxelles et Paris, 1766, in-8° de 40 pages.

* JOUVE (Joseph), jésuite, né à Embrun en 1701, mort le 2 avril 1758, est auteur d'une *Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux*, Lyon, 1754, 2 vol. in-12. Il s'est déguisé sous le nom de Voyen de Bunem; il y a joint un accord chronologique des annales de la monarchie chinoise avec les époques de l'ancienne histoire, depuis le déluge jusqu'à J. C. On prétend que le père Jouve a tiré cette histoire de l'établissement de la dynastie régnante, des Annales de la Chine du père de Mailla, qui n'avoient pas encore été imprimées, sources peu propres à donner de la confiance. On a encore du même *Histoire de Zénobie, impératrice reine de Palmyre*, Paris, 1758, in-12, sous le nom de *Envoi de Hauteville*, écrite d'une manière in-

téressante, et qui a eu beaucoup de succès.

JOUVENCE (Mythol.), déesse qui présidoit à la jeunesse, et que les Latins nommoient *Juventa* ou *Juventas*. Les poëtes et les romanciers on imaginé la fontaine de Jouvence, dont l'eau, suivant eux, rajeunissoit ceux qui en faisoient usage.

† JOUVENCY (Joseph), jésuite parisien, né en 1643, professa les humanités à Caen, à La Flèche et à Paris, avec un succès peu commun. Il mourut le 29 janvier 1719 à Rome, où ses supérieurs l'avoient appelé pour y continuer l'*Histoire de la Société*. L'historien, oubliant qu'il étoit Français, l'écrivit en jésuite italien. Il eut la témérité criminelle de faire l'apologie de son confrère Guignard, pendu sous Henri IV, à l'occasion de l'attentat de Jean Châtel. Jouvency regardoit l'arrêt du parlement qui condamna ce jésuite comme un jugement inique. Il loue sur-tout ce *martyr de la vérité*, ce *héros chrétien*, cet *imitateur de la charité de J. C.*, de n'avoir jamais voulu demander pardon au roi et à la justice, lorsqu'il fit amende honorable. Les juges qui le condamnèrent sont à ses yeux des *persécuteurs*, et il ne craint pas de comparer le premier président de Harlay à Pilate, et le parlement aux Juifs. L'ouvrage du père Jouvency forme la 5e partie de l'*Histoire des jésuites*, depuis 1591 jusqu'en 1616, in-fol., imprimé à Rome en 1710. Il fut condamné par deux arrêts du parlement de Paris, l'un du 22 février, et l'autre du 24 mars 1713. Ce dernier arrêt supprime l'ouvrage, et contient la déclaration des sentimens des jésuites français touchant la souveraineté du roi. Toutes ces raisons font rechercher ce livre, qui par-là est devenu peu commun et cher. L'ouvrage du père Jouvency méritoit certainement cette flétrissure, quoique estimable à plusieurs égards. Il est écrit avec autant de pureté que d'élégance. Le ton en est trop oratoire, et l'auteur attribue à ses confrères une quantité de miracles qui ont fait rire le public. En 1713 on imprima à Liége un *Recueil* in-12 *de Pièces touchant cette Histoire*. Ce recueil n'est pas commun. (*Voyez* l'article MAIGROT.) On a encore du père Jouvency, I. Des *Harangues latines*, prononcées en diverses occasions, en 2 vol. in-12. II. Un Traité *De Arte discendi et docendi*, bon, mais superficiel; réimprimé in-12, 1778, à Paris, chez Barbou, et dont M. Le Fortier, professeur à l'école militaire de Fontainebleau, a donné une très-bonne traduction. III. *Appendix de Diis et Heroïbus poeticis*. C'est un excellent abrégé de Mythologie. La latinité en est très-pure, et le style concis et sans faux ornemens. Cet ouvrage a été souvent réimprimé. La dernière édition a été publiée en 1805 par M. Roger, membre de la commission des livres classiques. IV. Des *Notes* pleines de clarté et de précision sur Térence, Horace, les Métamorphoses d'Ovide, Perse, Juvénal, Martial, et sur quelques ouvrages de Cicéron. V. Une *Version latine* de la première Philippique de Démosthènes, que l'abbé d'Olivet a insérée dans sa Traduction française des Philippiques et des Catilinaires, Paris, Barbou, 1771, in-12. On reconnoît dans tous les écrits de Jouvency un homme nourri des bonnes productions des anciens. La pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'antiquité; mais il y a dans ses ouvrages plus de mots que de choses.

† JOUVENET (Jean), peintre,

né à Rouen en 1644, mort à Paris le 5 avril 1717. Le tableau du Mai, qu'il fit à l'âge de 19 ans, et dont le sujet est la *Guérison du paralytique*, annonça l'excellence de ses talens. On appeloit tableau du Mai celui que la communauté des orfèvres de Paris donnoit chaque année à la cathédrale de cette ville, et qui restoit exposé sous le portail de l'église pendant tout le mois de mai. Le Brun présenta ce maître à l'académie, où il fut reçu en 1675. On l'en nomma depuis directeur et recteur perpétuel. On connoît les *quatre morceaux* qu'il composa pour l'église de Saint-Martin-des-Champs. Le roi voulut les voir, et en fut si satisfait, qu'il ordonna à Jouvenet de les recommencer, pour être exécutés en tapisserie. Jouvenet peignit donc les mêmes sujets; mais en homme de génie, sans s'attacher servilement à ses premières idées. Il se surpassa lui-même dans ces derniers tableaux, qui sont aux Gobelins. Le czar Pierre I, ayant vu les tapisseries qui étoient exécutées d'après lui, en fut frappé, et les choisit pour la tenture que le roi lui avoit offerte. Louis XIV chargea Jouvenet de peindre à fresque les *douze Apôtres*, au-dessous de la coupole de l'église des Invalides; et l'illustre artiste s'en acquitta de la manière la plus brillante. Son pinceau fut aussi employé dans la chapelle de Versailles. Il eut une attaque d'apoplexie, et demeura paralytique du côté droit. Cependant il dessinoit encore de la main droite, mais avec beaucoup de difficulté. Enfin, il s'habitua à se servir de la main gauche. On voit plusieurs magnifiques ouvrages qu'il a exécutés de cette main, entre autres le tableau appelé le *Magnificat*, qui se voyoit dans le chœur de Notre-Dame de Paris, et qui est maintenant au Musée Napoléon, et le *plafond* de la deuxième chambre des enquêtes du parlement de Rouen, où il représenta *l'innocence poursuivie par le mensonge et la fureur, et se réfugiant dans les bras de la justice*. Sa mémoire étoit des plus heureuses. Il peignit un jour sur le parquet, avec de la craie blanche, un de ses amis absent depuis quelque temps; la ressemblance étoit frappante: on fit enlever la feuille du parquet, qui devint un tableau d'autant plus précieux, que l'amitié l'avoit tracé. Jouvenet avoit de l'enjouement et de la vivacité dans l'esprit. Un peintre médiocre, ayant placé un de ses tableaux à côté d'un de ceux de Jouvenet, alléguoit, pour excuser la foiblesse de sa composition, que Jouvenet avoit retouché son ouvrage, depuis qu'il avoit vu la production de celui qui croyoit être son rival. « Non, répondit Jouvenet, c'est bien plutôt lui qui a retouché mon tableau, en mettant le sien tout auprès. » Ce peintre ne vit point l'Italie, et se forma, par la seule étude de la nature, un goût de dessin fier, nerveux, correct et savant, au point que, dans Rome même, la vue seule des estampes gravées d'après ses tableaux le fit surnommer *le Carrache* de la France. Il donnoit du relief et du mouvement à ses figures; ses expressions sont vives, ses attitudes vraies, ses draperies bien jetées, ses figures heureusement contrastées. Il réussissoit sur-tout dans les grandes machines; il traitoit avec beaucoup de succès l'*Histoire*, la *Fable*, l'*Allégorie* et l'*Episode*. Il a fait encore des *Portraits* fort estimés. Son pinceau ferme et vigoureux, la richesse de sa composition, sa grande manière charment et étonnent le spectateur, sans le séduire par le coloris, qu'il a peut-être un peu trop négligé. Lorsqu'il se trouvoit de l'architecture dans ses tableaux, il la faisoit peindre par d'autres mains. On doit mettre au rang de ses chefs-d'œuvre *les Vendeurs chassés du temple*, et la *Descente de Croix*, qui est dans

une des salles de l'académie de peinture à Paris : ce tableau réunit les plus belles parties de l'art. (*Voyez* DUCHANGE.) Restout fut le neveu et le plus célèbre des élèves de Jouvenet.

† JOUY (Louis-François de), avocat au parlement et du clergé de France, né à Paris le 2 mai 1714, mort dans la même ville le 6 février 1771, à 57 ans, livré particulièrement aux matières ecclésiastiques, fut chargé des affaires du clergé, et s'en acquitta avec honneur. On a de lui, I. *Principes sur les droits et obligations des gradués*, in-12. II. *Supplément aux lois civiles*, dans leur ordre naturel, in-fol. III. *Arrêts de réglemens recueillis et mis en ordre*, 1752, in-4°. IV. *Conférence des ordonnances ecclésiastiques*, 1753, in-4°. V. *La Coutume de Meaux*.

* JOUZY (Ibn) Sept Aboul-Faraje, mort l'an de l'hégire 597, 1200 de l'ère chrétienne, laissa plusieurs ouvrages d'histoire, entre autres, I. une *Chronique en vers*. II. *Histoire des nègres d'Ethiopie*. III. *Le miroir du temps*. C'est une histoire manuscrite des hommes célèbres, en différens livres dispersés dans plusieurs grandes bibliothèques. On en trouve deux dans celle impériale de Paris, trois dans celle de l'Escurial, et quelques autres à Oxford et ailleurs. Cet ouvrage, qu'on dit avoir été écrit à Damas vers l'an 579 (1183), est en arabe et a été augmenté depuis d'une continuation en 2 vol., par Cathb-ed-Dyne Mouça. IV. *Commentaire sur le Corân*, à Oxford, manuscrit.

* JOYANT (A. A. A.), dit d'*Assas*, l'un des coaccusés de George, né à Lénac, département du Morbihan. Son extrême jeunesse l'empêcha de prendre part aux premiers troubles de la Bretagne. Il vivoit à Rennes dans l'oisiveté, et y prit le parti des chouans; le gouvernement le fit arrêter et conduire au Temple en l'an 7 (1798); et il n'obtint sa liberté qu'en rejetant ses écarts sur son jeune âge. Lors de l'insurrection de l'an 8, il recruta publiquement pour George, et devint son aide-de-camp. L'amnistie lui fournit l'occasion de venir à Paris; il y resta sous prétexte d'affaires de commerce, et contribua à l'explosion du 3 nivôse. Il suivoit la machine déguisé en charretier. Recherché pour cet attentat, il erra en différens endroits, et parvint enfin à s'embarquer pour Jersey, d'où il gagna Londres. Ses anciennes liaisons avec George l'engagèrent à le suivre en France dans les premiers jours d'août 1804. Ils débarquèrent ensemble et arrivèrent dans la capitale, où la police le fit arrêter et conduire de nouveau au Temple : il ne tarda pas à être mis en jugement, et fut condamné à mort le 21 prairial an 12 (10 juin 1804); au moment de l'exécution, qui eut lieu le 5 messidor suivant, il cria, « Vive le roi », à plusieurs reprises, et mourut sans montrer la moindre altération dans ses traits. Il étoit âgé de 26 ans.

I. JOYEUSE (Guillaume, vicomte de), fils puîné de Jean de Joyeuse, gouverneur de Narbonne, d'une famille illustre. On le destina à l'Eglise, et il eut même l'évêché d'Aleth du vivant de Jean-Paul, son frère aîné; mais comme il n'étoit pas lié par les ordres sacrés, il embrassa depuis la profession des armes, et succéda à son frère. Il servit utilement le roi Charles IX dans le Languedoc durant les guerres civiles de la religion, et fut fait maréchal de France par le roi Henri III. Il mourut fort âgé en 1592.

II. JOYEUSE (Anne de), fils du précédent, duc et pair, et amiral de

France, premier gentilhomme de la chambre, et gouverneur de Normandie, fut un des principaux favoris du roi Henri III, qui lui fit épouser Marguerite de Lorraine, sœur puînée de la reine Louise son épouse. (*Voyez* BALTHAZARINI.) Ses noces coûtèrent au roi plus de douze cent mille écus. Quelques courtisans, trouvant cette dépense excessive, prirent la liberté de le dire à ce prince, qui répondit : « Je serai sage et bon ménager quand j'aurai marié mes trois enfans. » C'étoient le duc de Joyeuse, le duc d'Epernon et le marquis d'O. Joyeuse commanda en 1586 une armée dans la Guienne contre les huguenots ; il y remporta quelques avantages, et ne voulut faire aucun quartier à un détachement qu'il surprit au mont Saint-Eloi. Cette barbarie fut bientôt punie ; car ayant été vaincu à Coutras le 20 octobre 1587, les huguenots le tuèrent de sang froid, en criant le mont Saint-Eloi, quoiqu'il offrît cent mille écus pour racheter sa vie. L'amiral de Joyeuse, si cruel les armes à la main, étoit doux et généreux dans la société. Un jour ayant fait attendre trop long-temps les deux secrétaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en leur abandonnant un don de cent mille écus que le roi venoit de lui faire. Il étala même dans les camps une grande magnificence. On comparoit son armée à celle de Darius, et l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Ayant été envoyé en ambassade à Rome quelque temps après son mariage, il fut traité comme s'il eût été frère du roi. On prétend que, quelque temps avant sa mort, sa faveur à la cour avoit bien diminué. Davila rapporte que le duc d'Epernon, qui aspiroit à posséder seul les bonnes graces de Henri III, le desservit auprès de ce prince, lequel, dans un moment d'humeur, lui dit « qu'il ne passoit à la cour que pour un poltron, et qu'il feroit bien de se laver de cette tache. » Mais cette anecdote, que quelques historiens contestent, prouve seulement que le rôle de favori a ses épines comme les autres professions.

III. JOYEUSE (François de), cardinal, frère du précédent, né en 1562, successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse et de Rouen, fut chargé des affaires les plus difficiles et les plus importantes par les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, s'acquit tous les suffrages par sa prudence, sa sagesse, et sa capacité dans les affaires. Il mourut à Avignon, doyen des cardinaux, le 27 août 1615, à 53 ans, après s'être illustré par plusieurs fondations : 1° d'un *Séminaire* à Rouen ; 2° d'une *Maison* pour les jésuites à Pontoise ; 3° d'une autre à Dieppe pour les pères de l'Oratoire. — Il y a eu un troisième JOYEUSE de Saint-Dizier (George), frère des deux précédens, favori de Henri III, qui ayant assisté nu-pieds, la nuit du vendredi au samedi saint, à une procession de flagellans avec le roi, y contracta une maladie dont il mourut en 1583.

IV. JOYEUSE DU BOUCHAGE (Henri de), né en 1567 de Guillaume, vicomte de Joyeuse, porta d'abord les armes avec distinction jusqu'en 1587. La perte de sa femme, et une vision qu'il crut avoir, le déterminèrent à faire profession chez les capucins, sous le nom de Frère Ange. L'année d'après les Parisiens ayant résolu de députer à Henri III, pour le prier de revenir habiter la capitale, frère Ange se chargea de la commission. Il partit processionnellement à la tête des députés, qui chantoient des psaumes et des litanies ; et, pour représenter notre Seigneur montant au calvaire, il se mit sur la tête une couronne d'épi-

nes, une grosse croix de bois sur les épaules, et se fit accompagner de tous les personnages qu'on employoit en ce temps-là pour représenter la passion: tous les autres députés étoient en habits de pénitens. Le roi étoit à vêpres lorsque cette singulière députation arriva. Il fut touché de compassion en voyant entrer dans l'église le frère Ange, nu jusqu'à la ceinture, que deux capucins frappoient à grands coups de discipline. Cette pieuse farce ne produisit que de mauvaises plaisanteries.... Frère Ange resta dans son ordre jusqu'en 1592. Le grand-prieur de Toulouse, son frère, s'étant noyé dans le Tarn vers ce temps-là, les ligueurs du Languedoc l'obligèrent de sortir de son cloître pour se mettre à leur tête. (*Voyez* CHAT, n° II.) Le guerrier capucin combattit vaillamment pour le parti de la Ligue jusqu'en 1596, qu'il fit son accommodement avec le roi Henri IV. Ce prince l'honora du bâton de maréchal de France; mais quelque temps après s'étant trouvé avec lui à un balcon au-dessous duquel beaucoup de peuple regardoit, il lui dit: «Mon cousin, ces gens-ci me paroissent fort aises de voir ensemble un roi apostat et un moine décloîtré.» Cette plaisanterie le fit rentrer en lui-même, et il reprit tout de suite son ancien habit. Le cloître ne fut plus pour lui qu'un tombeau; il s'y livra aux jeûnes, aux veilles et à la plus rigoureuse pénitence. Il mourut à Rivoli près de Turin, le 27 septembre 1608. Il avoit épousé la sœur du duc d'Epernon, qui ne lui donna qu'une fille, Henriette-Catherine, laquelle épousa en 1599 le duc de Montpensier, et en 1611 le duc de Guise. Elle mourut en 1656, à 71 ans. Callières a écrit la Vie de frère Ange de Joyeuse.

V. JOYEUSE (Jean-Armand, marquis de), maréchal de France, le second fils d'Antoine-François DE JOYEUSE, comte de Grand-pré, se distingua par sa bravoure depuis 1648 jusqu'en 1697. Il commanda l'aile gauche à la bataille de Nerwinde, où il fut blessé. Sa valeur fut récompensée par le gouvernement de Metz, Toul et Verdun, en 1710. Il mourut à Paris le 1er juillet 1713, à 79 ans, sans postérité.

* JOYNER (William, *alias* LYDE), né à Oxford en 1622, abjura la religion anglicane en 1644 pour se réunir à l'Église romaine, et s'attacha au comte de Glamorgan, qu'il suivit d'abord en Irlande, et ensuite dans ses voyages sur le continent. A son retour, il vécut fort retiré à Londres, où il fut arrêté sur le soupçon qu'il étoit jésuite; mais ayant été mis en liberté, il passa ses dernières années dans une grande pauvreté. On a de lui, I. une comédie intitulée *l'Impératrice romaine*, Londres, 1670, in-4°. II. Des *Observations sur la vie du cardinal Pole*, 1686, in-8°. III. Plusieurs *pièces de Poésies* en anglais et en latin assez estimées, éparses dans divers recueils, spécialement dans l'ouvrage intitulé *Horti Carolini Rosa altera*, 1640. Joyner mourut en 1706.

JOYRE (René-Gros de Saint-), gentilhomme de Lyon, recueillit, en 1614, les ouvrages du poëte Guichard, sous le nom de *Fleur de poésie morale*, et présenta à Louis XIII ce volume écrit en lettres d'or. Ce sont des quatrains sur les vanités du monde et sur le caractère des empereurs romains.

JOZABAD, fils de Somer, se ligua avec quelques autres pour se défaire de Joas, roi de Juda, et ils assassinèrent ce prince l'an 845 avant J. C.

JOZABETH. *Voyez* JOSABETH.

† I. JUAN d'Autriche (don), fils naturel de l'empereur Charles-Quint, qui déclara ce secret en mourant à Philippe II, son fils, naquit à Ratisbonne en 1547. Sa mère fut long-temps inconnue : mais c'est téméràirement qu'on a assuré que Charles l'avoit eu de sa propre sœur Marie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Il l'eut d'une demoiselle allemande nommée Barbe Blomberg, dans le temps qu'il étoit veuf. Le jeune prince fut élevé secrètement à la campagne par la femme de Louis Quixada, grand-maître de la maison de l'empereur. Après la mort de Charles-Quint, Philippe II l'appela à Valladolid, où il étoit alors. Don Juan se mit à genoux devant ce prince, lorsqu'il lui fut présenté par Quixada... « Savez-vous bien, lui dit Philippe en le faisant relever et en souriant, quel est votre père ! Vous êtes fils d'un homme illustre. Charles-Quint est votre père et le mien. » Il le fit élever à sa cour, où don Juan, développant les talens et les qualités les plus heureuses, se distingua de bonne heure par sa politesse et sa grandeur d'ame. Philippe II, qui l'aimoit, l'envoya, en 1570, contre les Maures de Grenade, qu'il réduisit. La haute réputation qu'il acquit dans cette guerre le fit choisir pour généralissime d'une flotte de près de trois cents voiles, que l'Espagne et l'Italie avoient préparée contre les Turcs, vers le golfe de Lépanthe, proche des mêmes lieux où Antoine et Auguste combattirent autrefois pour l'empire du monde. (*Voyez* Maurolico.) Les chrétiens et les musulmans en vinrent aux mains le 7 octobre 1571, avec un acharnement sans exemple. Don Juan, par sa valeur et sa présence d'esprit, fixa la victoire. Il s'empara de la capitane ennemie, et obligea les Turcs à prendre la fuite. Les vainqueurs prirent cent trente galères, en brûlèrent ou coulèrent à fond cinquante-cinq, tuèrent 25,000 Turcs, parmi lesquels étoit Hali-Bacha, leur général (*Voyez* ce mot), firent 10,000 prisonniers, et délivrèrent 15,000 esclaves chrétiens. Ce brillant succès, qui lui fit appliquer ce mot heureux : *Fuit Homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes*, dont on avoit déjà honoré un empereur d'Orient, coûta dix mille hommes aux Espagnols. Don Juan donna le combat malgré don Louis de Requesens, qu'on avoit chargé de modérer l'ardeur de ce prince intrépide. Il vouloit aller droit à Constantinople : c'étoit le seul parti qu'il avoit à prendre ; son conseil s'y opposa. Dans la consternation où étoient les musulmans, on pouvoit facilement se rendre maître de la capitale de leur empire, et même les chasser de la Thrace et de la Grèce. Don Juan d'Autriche se fit tout d'un coup la plus grande réputation dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne, dit un historien, ne compte que ses héros, et néglige ceux des autres peuples : don Juan, comme vengeur de la chrétienté, étoit le héros de toutes les nations. On le comparoit à l'empereur Charles-Quint, son père, dont il avoit la figure, la valeur, le génie, l'activité, avec plus d'humanité et de générosité. Deux ans après, il prit Tunis, comme Charles-Quint, et fit, comme lui, un roi africain tributaire d'Espagne. Il se couvrit d'une nouvelle gloire en 1576, lorsqu'il eut été nommé gouverneur des Pays-Bas révoltés, se rendit maître de Namur, de diverses places, et défit entièrement les rebelles dans les plaines de Gemblours en 1578. Les ennemis perdirent 6,000 hommes dans cette journée, qui, au rapport de Ferréras, ne coûta la vie qu'à deux soldats espagnols. Le général des rebelles fut pris, avec

l'artillerie, les bagages et les drapeaux ; le vainqueur, profitant de la victoire, soumit rapidement Louvain, Dieste, Nivelle, Philippeville, Limbourg, Harlem. Une mort prématurée enleva ce héros au milieu de ses conquêtes. Il expira le 7 octobre de la même année, dans les convulsions qu'excita en lui, suivant les uns, la douleur d'avoir perdu son ministre Escovedo, lâchement assassiné, et, suivant les autres, un poison lent que lui fit donner Philippe II, jaloux de sa gloire, et dans la crainte qu'il n'épousât Elizabeth, reine d'Angleterre. Ce sont du moins les motifs que lui ont attribués divers historiens. Don Juan laissa deux filles naturelles, qui moururent toutes deux presque le même jour, en février 1630.

† II. JUAN D'AUTRICHE (don), fils naturel de Philippe IV, et de Marie Calderona, comédienne, naquit en 1629, fut grand-prieur de Castille, et commanda, en 1647, les armées du roi d'Espagne en Italie, où il réduisit la ville de Naples. Il se rendit encore maître de Barcelonne en 1652. Don Juan commanda ensuite en Flandre, et devint généralissime des armées de terre et de mer contre les Portugais. Cette dernière expédition ne fut pas heureuse. Don Juan se flattoit qu'il n'auroit qu'à se présenter, et que le Portugal se soumettroit. Il se croyoit si assuré de le subjuguer, qu'il fit afficher dans Madrid l'état des troupes, de l'artillerie, des munitions de toute espèce qu'il avoit préparées pour cette conquête. Mais il fut entièrement défait à Estremeros. Il eut la principale administration des affaires à la cour de Charles II, et mourut à Madrid en 1679. Marie Calderona, sa mère, avoit d'abord été maîtresse du duc de Medina, et conservoit encore avec lui des liaisons galantes. Philippe, en ayant été instruit, exila le duc, et envoya la Calderona dans un couvent, où elle prit le voile. Quelques auteurs prétendent que sa retraite fut volontaire, et qu'elle n'eut jamais d'autre inclination que celle que lui inspira Philippe. *Voyez* la Vie de cette favorite, Genève, 1686.

* III. JUAN BERNAL DIAZ DE LUCO (don), né en 1495, selon les uns à Luco dans la province d'Alaves, selon d'autres à Séville, distingué par sa sainteté, ses talens et ses écrits, professa le droit canon à Salamanque et devint membre du conseil des Indes. Son mérite le fit nommer à l'évêché de Calahorra par Charles-Quint, qui l'envoya au concile de Trente, où il brilla, et se fit estimer par l'énergie de son caractère. On lui doit, I. *La Practica criminal*, imprimée en 1542. Il réclame dans cet ouvrage contre la défaveur légale qui flétrit les enfans illégitimes quoiqu'ils ne soient pas complices du crime de ceux qui leur ont donné la vie ; c'est là sans doute ce qui a servi de prétexte à quelques auteurs pour dire qu'il étoit bâtard. II. *Aviso de curas*, bon ouvrage. III. Des *Dialogues* latins qui n'ont pas été imprimés, et qui, dit-on, seroient dignes de voir le jour. Il s'y montre grand partisan de la liberté. Diaz, ami des pauvres, protecteur des sciences et des lettres, étoit en même temps un digne prélat qui régloit parfaitement son diocèse, le visitoit, tenoit régulièrement ses synodes à Logrogne. Ses statuts synodaux ont été imprimés à Lyon, ainsi que son missel, qui contient entre autres, quatre *Messes* de sa composition pour la conversion des gentils et des hérétiques, pour les pénitens, pour les mourans et pour ceux qui naviguent. C'est encore à Lyon qu'ont été imprimées ses *Re-*

glas del derecho. Diaz mourut en 1556.

† IV. JUAN Y SANTACILIA (George), savant astronome espagnol, né dans le royaume de Valence en 1713, après avoir rempli les premières places dans la marine, fut adjoint, avec don Juan Ulloa, aux savans français envoyés au Pérou pour y faire des expériences astronomiques : à son retour, il publia, I. *Observations faites sur l'astronomie et la physique, par ordre de sa majesté catholique, dans le royaume du Pérou, par don Jorge Juan y don Antoine Ulloa*, Madrid, 1773. II. *Dissertation historiographe sur la méridienne entre l'Espagne et le Portugal*, Madrid, 1749, *par don Jorge Juan y don Antoine Ulloa*. III. *Traité de mécanique appliquée à la construction des vaisseaux*, Madrid, 1771, 2 vol. in-4°. IV. *Abrégé sur l'art de la navigation à l'usage des officiers de marine*, Madrid, 1757. Ces ouvrages, qui placent cet écrivain au rang des premiers mathématiciens de son temps, ont été traduits en français par M. Lévêque, Nantes, 1783, 2 vol in-4°. Don Jorge Juan, membre de la société royale de Londres, de l'académie des sciences de Paris, de celle de Berlin et de plusieurs autres sociétés savantes, termina sa carrière à Madrid le 21 juin 1773.

† JUANES (Jean-Baptiste), né à Valence en Espagne l'an 1540, mort en cette ville en 1596, jouit dans sa patrie, s'il faut en croire l'auteur espagnol des Vies des peintres, sculpteurs et architectes de sa nation, d'une réputation qui le place à côté de Raphaël, dont il fut disciple, et au-dessus de Moralès, surnommé *le Divin*. Parmi ses ouvrages très-nombreux, d'un dessin exquis et d'une touche délicate, on admire sur-tout un tableau de *Jésus-Christ* placé sur la porte de la sacristie de Saint-Pierre à Valence, et un autre de la *Conception*, dans une chapelle de l'église de la maison professe des jésuites de la même ville.

* JUANNET (Honoré DE COLIN du), oratorien, né à Lambesc le 12 septembre 1611, mort à Notre-Dame-de-Grace, près de Cotignac, en 1691, est auteur de l'ouvrage intitulé *Sanctus Augustinus per se ipsum docens catholicos et vincens pelagianos*, Vitré, 1644, in-8°, et Paris, 1647, in-12, qu'il composa à la sollicitation d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens. Cet ouvrage, qui déplut à quelques personnes, lui attira des désagrémens, et troubla sa tranquillité.

* JUB, ancien prophète des Turcs. Il y a à Constantinople une mosquée dédiée à Jub, dans laquelle se fait le couronnement du nouvel empereur ottoman. Le grand-seigneur y jure de soutenir et de défendre la religion des musulmans et les lois de leur prophète Mahomet.

† I. JUBA Ier, roi de Mauritanie et de Numidie, succéda à son père Hiempsal, et suivit le parti de Pompée contre Jules César. Après la mort de Pompée, il fut défait par ce dernier. Aucune ville de sa domination ne voulant le recevoir, il se fit donner la mort, à la fin d'un repas, par Pétréius, compagnon de son malheur, l'an 42 avant J. C.

II. JUBA II, fils du précédent, fut mené à Rome, et orna le triomphe de César. Il fut élevé à la cour d'Auguste, qui lui fit épouser Cléopâtre la jeune, fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre, et lui donna, l'an 30 avant J. C., le royaume des deux Mauritanies et d'une partie de la Gétulie. Il se signala

par les agrémens de son caractère et les connoissances de son esprit. Cet avantage le rendit plus illustre que celui que la couronne lui donnoit. Juba, par la douceur de son règne, gagna le cœur de tous ses sujets. Sensibles à ses bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs dieux. Pausanias parle d'une statue que les Athéniens lui avoient érigée. Il étoit bien juste qu'une ville, de tout temps consacrée aux Muses, donnât des marques publiques de son estime à un roi qui tenoit un rang illustre parmi les savans. Suidas attribue à ce prince plusieurs *Ouvrages* écrits en latin, dont il ne nous reste aujourd'hui que des fragmens. Il avoit écrit sur l'histoire d'Arabie, sur les antiquités d'Assyrie, sur les antiquités romaines, sur l'histoire des théâtres, sur celle de la peinture et des peintres, sur la nature et les propriétés de différens animaux, sur la grammaire et sur d'autres matières semblables.

JUBAL, fils de Lamech et d'Ada, et frère de Jabel, inventa les *instrumens de musique*, et apprit aux hommes à s'en servir. Genèse, chap. 4, v. 21.

† JUBÉ (Jacques), né à Vanvres près de Paris en 1674, connu par son érudition, cultiva les langues savantes. Son attachement au jansénisme remplit sa vie de soins et d'amertumes. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1745. On a de lui les *Journaux de ses voyages* en manuscrit. L'auteur s'y attache surtout à marquer l'état de la religion dans les différentes contrées qu'il a parcourues.

† JUCUNDUS *et* TYRANNUS, deux gardes d'Hérode-le-Grand. Ce roi de Judée les affectionnoit particulièrement à cause de leur haute stature et de leur force extraordinaire. Mais en ayant reçu quelque mécontentement, il les éloigna. Alexandre, fils d'Hérode, les reçut dans la compagnie de ses gardes. Hérode en conçut de l'inquiétude, et leur fit donner la question. Ils la souffrirent d'abord assez constamment; mais enfin succombant à la violence de la douleur, ils déposèrent qu'Alexandre les avoit sollicités à tuer le roi lorsqu'il iroit à la chasse, quoiqu'il n'y eût rien de plus faux. Cette déposition fut en partie cause de la mort d'Alexandre.

I. JUDA, quatrième fils de Jacob et de Lia, né l'an 1755 avant J. C. Lorsque les fils de Jacob voulurent mettre à mort Joseph leur frère, il leur conseilla plutôt de s'en défaire en le vendant; et cet avis lui sauva la vie. Juda épousa la fille d'un Chananéen nommé Sué, et il en eut trois fils, Her, Onan et Séla. Il eut aussi de Thamar (*voyez* ce mot), femme de l'aîné de ses fils, dont il jouit sans la connoître, Pharès et Zara. L'Ecriture raconte qu'en bénissant ses enfans Jacob dit à Juda: « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le législateur de sa postérité, jusqu'à la venue de celui qui doit être envoyé, et à qui les peuples obéiront. » Cette prédiction s'accomplit en la personne de Jésus-Christ. Juda mourut l'an 1636 avant l'ère vulgaire. Sa tribu, qui tenoit le premier rang parmi les autres, a été la plus puissante et la plus nombreuse. Au sortir de l'Egypte, elle étoit composée de 74,600 hommes capables de porter les armes. Cette tribu occupoit toute la partie méridionale de la Palestine. La royauté passa de la tribu de Benjamin, dont étoit Saül et Isboseth, dans la tribu de Juda, qui étoit celle de David et des rois ses successeurs. Les dix tribus s'étant séparées, celle de Juda et celle de

Benjamin demeurèrent attachées à la maison de David, et formèrent un royaume qui se soutint avec éclat contre la puissance des rois d'Israël. Après la dispersion et la destruction de ce dernier royaume, celui de Juda subsista et se maintint même dans la captivité de Babylone. Au retour, cette tribu vécut selon ses lois, ayant ses chefs; les restes des autres tribus se rangèrent sous ses étendards, et ne firent plus qu'un peuple que l'on nomma Juif. Les temps où devoient s'accomplir la promesse du Messie étant arrivés, la puissance romaine, à qui rien ne résistoit, assujettit ce peuple, lui ôta le droit de se choisir un chef, et lui donna pour roi Hérode, étranger et Iduméen. Ainsi cette tribu, après avoir conservé le dépôt de la religion et l'exercice public du sacerdoce et des cérémonies de la loi dans le temple de Jérusalem, et avoir donné naissance au Messie, fut réduite au même état que les autres tribus, dispersée et démembrée comme elles.

† II. JUDA-HAKKADOSCH, c'est-à-dire *le Saint*, rabbin célèbre par sa science, par ses richesses et par ses talens, fut, selon les juifs, ami et précepteur de l'empereur Antonin. Il recueillit, vers le milieu du 2e siècle, les constitutions et les traditions des magistrats et des docteurs juifs qui l'avoient précédé. Il en composa un livre, qu'il nomma *Mischna*, et qu'il divisa en six parties. La première traite de l'agriculture et des semences, la seconde des jours de fêtes; la troisième des mariages et de ce qui concerne les femmes; la quatrième, des dommages, intérêts, et de toutes sortes d'affaires civiles; la cinquième, des sacrifices; et la sixième, des puretés et impuretés légales. Surenhusius a donné une bonne édition de ce livre en hébreu et en latin avec des Notes; elle est sous ce titre : *Mischna, sive totius Hæbræorum juris, rituum, antiquitatum ac legum oralium systema*, Amsterdam, 1698, 1703, 6 parties qui se relient en 3 vol. in-folio. Les juifs font un grand cas de cet ouvrage. Il seroit à souhaiter que le Talmud, qui est un commentaire de la *Mischna*, et que l'on appelle la Gémare, fût aussi traduit en latin.

III. JUDA-CHIUG, célèbre rabbin, natif de Fez, et surnommé le *Prince des grammairiens juifs*, vivoit au 11e siècle. On a de lui divers *Ouvrages manuscrits* en arabe, qui sont très-estimés; entre autres, un *Dictionnaire arabe*, qui pourroit être fort utile pour l'intelligence de l'Ecriture sainte, s'il étoit imprimé.

* IV. JUDA, lévite, savant philosophe, grammairien et poëte hébreu, florissoit en Espagne au commencement du 12e siècle : il est auteur, entre *autres Ouvrages*, d'une célèbre *Dissertation* en arabe sur la vérité du judaïsme. Elle est en forme de dialogue entre un juif, un gentil et un chrétien, qui plaident chacun pour leur religion; et l'auteur, selon l'usage, rassemble les meilleurs argumens en faveur de la sienne, et ne la combat que par de foibles objections; aussi les interlocuteurs finissent-ils par confesser la verité de la foi mosaïque. Ce livre précieux est manuscrit dans la bibliothèque d'Oxford. Il fut traduit plusieurs fois en hébreu, et imprimé; puis en latin, Bâle, 1666; en espagnol, Amsterdam, 1663, aussi rare qu'estimé. La version hébraïque, tant manuscrite qu'imprimée, est fort commune. Mais cet ouvrage est extrêmement rare dans sa langue originale. L'auteur y a joint des *Notes*. Ses *autres écrits*, assez nombreux, sont en langue hébraïque.

† V. JUDA (Léon), fils de Jean Juda, prêtre de Germoren en Alsace, et d'une concubine, entra dans l'ordre ecclésiastique, et embrassa depuis les opinions de Zuingle. Il s'acquit une grande réputation dans son parti, et mourut à Zurich en 1542, à 60 ans. Sa *Version latine* de la Bible est celle qui est jointe aux Notes de Vatable. On a de lui d'*autres Ouvrages* qui prouvent son érudition.

VI. JUDA. *Voy.* Léon-Hébreu, nº XXVI.

† JUDACILIUS, citoyen d'Ascoli, à la tête d'une troupe de rebelles, tandis que Pompée assiégeoit cette ville, résolut de s'en servir pour donner du secours aux assiégés. Dans ce dessein, il les avertit que dès qu'ils le verroient aux prises avec les Romains, ils fissent une sortie pour le soutenir. Quelques habitans d'Ascoli détournèrent les autres de seconder Judacilius, et lorsqu'il se présenta devant la ville, aucun des assiégés ne remua. Il ne laissa pas de se faire jour l'épée à la main, et d'arriver à la porte de la ville, qui lui fut ouverte. Dès qu'il fut entré dans la place, il fit égorger ceux qui avoient empêché qu'on ne se joignît à lui. Puis ayant invité ses amis à un grand repas, quand la bonne chère et le vin l'eurent un peu échauffé, il se fit apporter une coupe pleine de poison et l'avala, pour n'être pas témoin de la profanation des temples de sa patrie et de la captivité de ses compatriotes. Il se fit porter ensuite dans un temple, où il avoit fait préparer son bûcher funèbre, et son corps y fut réduit en cendres, il mourut ainsi au milieu de ses amis. Bientôt après Ascoli se rendit à Pompée.

I. JUDAS, *dit* Machabée, fils de Mathathias, de la famille des Asmonéens, succéda à son père dans la dignité de général des Juifs l'an 167 avant J. C. Mathathias le préféra à ses autres enfans, et le chargea de combattre pour la défense d'Israël. Judas ne trompa point ses espérances : secondé de ses frères, il marcha contre Apollonius, général des troupes du roi de Syrie, le défit et le tua. Il tourna ses armes contre Séron, autre capitaine qui avoit une nombreuse armée, qu'il battit également, quoique avec des troupes fort inférieures en nombre. Antiochus, ayant appris ces deux victoires, envoya contre Judas trois généraux de réputation, Ptolomée, Nicanor et Gorgias. La prodigieuse armée qu'ils firent marcher en Judée épouvanta d'abord ceux qui accompagnoient Judas ; mais son courage ayant ranimé celui de ses gens, il tomba sur cette multitude, et la dissipa. Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, désespéré de ce que les ordres de son prince étoient si mal exécutés, crut qu'il feroit mieux par lui-même. Il vint donc en Judée avec un grand nombre de troupes : mais il ne fit qu'augmenter le triomphe de Judas, qui l'obligea de retourner en Syrie. Le vainqueur profita de cet intervalle pour rétablir Jérusalem : il donna ses premiers soins à la réparation du temple, détruisit l'autel que les idolâtres avoient profané, en bâtit un autre, fit faire de nouveaux vases, et l'an 165 avant J. C., trois ans après que ce temple eut été profané par Antiochus, il en fit célébrer la dédicace. Peu de temps après cette cérémonie, Judas défit encore Timothée et Bacchides, deux capitaines syriens, battit les Iduméens, les Ammonites, tailla en pièces les nations qui assiégeoient ceux de Galaad, et revint chargé de riches dépouilles. Antiochus Eupator, qui avoit succédé à Epiphanes, irrité des mauvais succès de ses généraux, vint lui-même en Judée,

et assiégea Bethsure. Judas marcha au secours de ses frères. Du premier choc, il tua six cents hommes des ennemis; et ce fut alors que son frère Eléazar périt accablé sous le poids d'un éléphant, qu'il tua croyant faire périr le roi. La petite armée de Judas ne pouvant tenir tête aux troupes innombrables du roi, ce général se retira à Jérusalem. Eupator l'y vint assiéger; mais, averti de quelques mouvemens qui se tramoient dans ses états, il fit la paix avec le général hébreu, qu'il déclara chef et prince du pays. Il retourna ensuite en Syrie, où il fut tué par Démétrius qui régna en sa place. Le nouveau roi envoya Bacchides et Alcime avec la meilleure partie de ses troupes. Les deux généraux marchèrent contre Judas, qui étoit à Béthel avec 3000 hommes. Cette petite armée, saisie de frayeur à la vue des troupes ennemies, se débanda, et il ne resta que huit cents hommes au camp. Judas exhorta ce petit nombre à mourir courageusement, fondit sur l'ailè droite, et fut tué dans la mêlée l'an 161 avant Jésus-Christ. Simon et Jonathas, ses frères, enlevèrent son corps et le firent porter à Modin, où il fut enterré avec magnificence dans le sépulcre de ses pères.

II. JUDAS-ESSÉEN se mêloit de prophétiser, et prédit qu'Antigone, premier prince des Asmonéens, périroit dans la tour de Straton. Cependant le jour même qu'il avoit assuré que le roi mourroit, il parut douter du succès de sa prédiction, parce qu'il savoit que ce prince étoit à Jérusalem, éloigné de la tour de Straton d'environ 25 lieues. Il fut surpris, peu de temps après, d'apprendre que le roi venoit d'être tué dans une chambre du palais qu'on appeloit la *Tour de Straton* : endroit qu'il avoit nommé sans le connoître, trompé par la ressemblance des noms. C'étoit un saint homme. Quelques savans pensent que ce Judas est le même que l'auteur du *IIe Livre des Machabées*.

† III. JUDAS, fils de Sarriphée, s'étant joint à Mathias fils de Margalotte, docteur de la loi, persuada à ses disciples et à quelques autres Juifs d'abattre l'aigle d'or qu'Hérode-le-Grand avoit fait poser sur le plus haut du temple en l'honneur d'Auguste. Ce prince le fit brûler vif. Après la mort d'Hérode, le peuple qui aimoit Judas demanda à son successeur Archélaüs la punition de ceux qui avoient conseillé ce supplice; et sur le refus qui en fut fait, il s'alluma une sédition qu'on ne put éteindre que par le sang de 3000 hommes.

IV. JUDAS, chef de voleurs, après la mort d'Hérode-le-Grand, assembla une troupe avec laquelle il pilla les trésors du roi, et se rendit assez redoutable pour pouvoir aspirer à la couronne. (Josèphe, Antiq. l. 17. c. 12.)

† V. JUDAS-ISCARIOT, ainsi appelé parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans la tribu d'Ephraïm, fut choisi par Jésus-Christ pour être l'un des douze apôtres. Son avarice lui fit censurer l'action de Magdeleine, qui répandoit des aromates précieux sur les pieds du Sauveur, et lui fit livrer aux Juifs son maître pour 30 deniers. Il reconnut ensuite l'horreur de sa trahison, rendit aux prêtres l'argent qu'il avoit reçu d'eux, et se pendit de désespoir. Les savans ne sont pas d'accord entre eux sur la valeur des trente deniers que reçut Judas. Les hérétiques corinthiens l'honoroient d'une manière particulière, et se servoient d'un Evangile qui portoit le nom de cet apôtre infidèle.

VI. JUDAS DE GAULAN, chef d'une secte parmi les Juifs, s'opposa au dénombrement que fit Cyrinus

dans la Judée, et suscita une révolte. Il prétendoit que les Juifs étant libres, ils ne devoient reconnoître aucune autre domination que celle de Dieu. Ses sectateurs aimoient mieux souffrir toutes sortes de supplices que de donner le nom de *Maître* ou de *Seigneur* à quelque homme que ce fût. Le même Judas est nommé le Galiléen dans les Actes des apôtres, parce qu'il étoit de la ville de Gamala dans la Gaulanite, petit pays de Galilée.

VII. JUDAS *ou* JUDE, surnommé *Barsabas*. *Voyez* ce dernier mot.

† JUDDE (N.), jésuite, né à Rouen en 1661, et mort à Paris en 1735, est connu par divers écrits moraux et ascétiques. Le P. Chéron, théatin, a publié ses *Exhortations sur les principaux devoirs de l'état religieux*, Paris, 1780, 2 vol. in-12. Ses *Réflexions chrétiennes sur les grandes vérités de la foi* ont été publiées par l'abbé Mascrier, Paris, 1756, in-12. En 1781 et 1782, l'abbé du Parc publia une collection complète des *Œuvres spirituelles* du P. Judde, Paris, 7 vol. in-12.

† JUDE (saint), apôtre, nommé aussi *Lebbée*, *Thadée*, ou *le Zélé*, frère de St. Jacques le Mineur. Dans la dernière cène il dit au Christ, suivant l'Ecriture, « Seigneur, pourquoi vous manifesterez-vous à nous, et non pas au monde ? » Jésus lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; et mon père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Après avoir reçu le Saint-Esprit avec les autres apôtres, Jude alla prêcher l'Evangile dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée et la Libye. On prétend qu'il reçut la couronne du martyre dans la ville de Béryte, vers l'an 80 de J. C. Nous avons de lui une *Epître*, qui est la dernière des sept Epîtres catholiques. Il l'écrivit après la prise de Jérusalem, principalement pour les juifs convertis au christianisme. Il y attaque les nicolaïtes, les simoniens, les gnostiques, et les autres hérétiques, qui combattoient la nécessité des bonnes œuvres. On avoit d'abord fait quelque difficulté de mettre cette Epître dans le canon des Ecritures, à cause de la citation du livre apocryphe d'*Enoch ;* mais elle y fut reçue avant même la fin du 4e siècle.

† JUDEX (Matthieu), homme laborieux et savant, l'un des principaux écrivains des *Centuries de Magdebourg* (publiées à Bâle, 1552 à 1574, 8 vol. in-fol.), naquit à Tippolswalde en Misnie l'an 1528. Il enseigna la théologie dans l'académie de Iéna, et mourut à Rostock le 15 mai 1564, âgé de 36 ans. On a de lui *plusieurs Ouvrages* dont on peut voir le catalogue dans le Dictionnaire de Bayle. On estime particulièrement l'ouvrage intitulé *De Typographiæ inventione et prelorum legitimâ inspectione libellus*, Copenhague, 1566, in-8°.

† I. JUDITH, femme juive. (*Voy.* HOLOPHERNE.) Il est difficile de fixer le temps auquel est arrivé le meurtre qu'on lui attribue, et il est presque impossible, quelque parti qu'on prenne, de satisfaire à toutes les objections. Scaliger et Grotius prétendent que le livre de Judith n'est qu'une parabole, composée pour consoler les Juifs dans le temps qu'Antiochus-Epiphanes vint en Judée. L'authenticité du livre de Judith a été fort contestée ; le concile de Trente l'a reconnue. Saint Jérôme assure qu'elle l'avoit déjà été par le concile de Nicée. L'auteur, qui est tout-à-fait inconnu, a écrit son ouvrage en hébreu, et il fut traduit en grec par les septantes. Quelques-uns veulent

que ce soit Judith elle-même ; d'autres le grand-prêtre Eliacim, dont il est parlé dans ce livre ; tout cela est sans aucune preuve. Nous n'avons plus l'original de ce livre, mais seulement une version latine faite par St. Jérôme sur le chaldaïque. Ce Père dit dans sa préface qu'il avoit rendu le sens sans s'attacher à la lettre ; qu'il avoit retranché les variétés vicieuses des divers exemplaires, et qu'il n'avoit mis dans sa traduction que ce qui lui avoit paru le vrai sens de l'original. Outre sa version, on en a deux autres, l'une grecque, l'autre syriaque. Ces traductions contiennent des circonstances qu'on ne lit point dans celle de St. Jérôme, et dont quelques-unes semblent être les différentes leçons rejetées par ce Père.

II. JUDITH, fille de Charles-le-Chauve, avoit d'abord été mariée à Etulphe, et ensuite à Ethelrède I, rois anglais. Celui-ci, las de la tyrannie qu'elle vouloit exercer sur lui, la chassa de son lit et de son trône. Revenu en France, elle se fit enlever par Baudouin Bras-de-Fer, comte, ou selon d'autres, grand-forestier de Flandre, qu'elle épousa. Charles-le-Chauve fit son gendre comte de Flandre vers l'an 870, et il fut la souche de tous les autres princes de ce nom. Judith, galante et impérieuse, fit de ses époux ses premiers esclaves.

III. JUDITH DE BAVIÈRE, aïeule de la précédente, fut seconde femme de l'empereur Louis-le-Débonnaire, dont elle eut Charles-le-Chauve : ce mariage ne fut pas heureux pour ce prince. Louis, dit Montesquieu, mêlant toutes les complaisances d'un vieux mari avec toutes les foiblesses d'un vieux roi, mit dans sa famille un désordre qui entraina la chute de la monarchie. Judith, princesse ambitieuse et tendre, aima Bernard, comte de Barcelonne, qu'elle éleva aux premiers emplois, tandis qu'elle indisposoit Louis contre ses enfans du premier lit. Ces princes se révoltèrent et la firent enfermer pour quelque temps dans un monastère. Elle fut rendue à son époux en 833, et mourut à Tours le 18 avril 843.

JUELLUS. *Voyez* JEWEL.

† JUENIN (Gaspard), prêtre de l'Oratoire, né à Varenbon en Bresse, mort à Paris en 1713, à 63 ans, professa long-temps la théologie. On a de lui, I. *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, en 7 vol. in-12. On n'avoit pas encore vu de meilleure Théologie scolastique ; mais le savant auteur y ayant glissé avec beaucoup d'art quelques opinions nouvellement condamnées, son ouvrage fut proscrit à Rome et par quelques évêques de France. II. *Commentarius historicus et dogmaticus de sacramentis*, à Lyon, 1696, en 2 vol. in-fol., dont l'auteur tira 3 vol. in-12, sous le titre de *Théorie et pratique des sacremens*, Paris, 1701. III. Un *Abrégé de ses institutions*, à l'usage de ceux qui se préparent aux examens dont les ordinations sont précédées, 1 vol. in-12 en latin. IV. *Théologie morale*, ou *Résolution des cas de conscience sur la vertu, la justice et l'équité*, Paris, 1761, 4 vol. in-12. On lui reproche un peu trop de sévérité.

* JUGLARIS (Aloysius), jésuite italien, né à Nice, professa la rhétorique pendant dix ans, et fut appelé à la cour de Savoie pour l'éducation du prince Charles-Emmanuel. Il publia ses premiers ouvrages à Turin ; ils ont ensuite été recueillis à Lucques en 1710. Cet écrivain avoit adopté un genre d'éloquence dont il ne s'est point écarté ; il n'a publié que des panégyriques. Ses œuvres se composent, I. De cent *Panégyriques de J. C.*,

imprimés pour la première fois à Gênes en 1641. II. Quarante *Panégyriques en l'honneur de Louis XIII*, Lyon, 1644. III. *Inscriptions, Eloges et Epitaphes*, Lyon, 1644. IV. *Panégyriques des évêques les plus illustres qui ont paru dans l'Eglise*, Lyon, même année. Ils ont été réimprimés à Gênes en 1653. Juglaris mourut à Messine en 1653.

† JUGURTHA, fils de Manastabal roi de Numidie, fut élevé à la cour de Micipsa son oncle. Celui-ci ayant démêlé dans son neveu beaucoup d'ambition, lui donna le commandement d'un détachement qu'il envoyoit à Scipion, qui faisoit alors le siége de Numance. Micipsa espéroit qu'il ne reviendroit pas de cette expédition; mais il fut trompé. Jugurtha, courageux sans être téméraire, fit éclater sa valeur, et ne perdit pas la vie. Son oncle l'adopta dans son testament, et partagea ses états entre lui et ses deux fils, Adherbal et Hiempsal, espérant que les bienfaits du père l'attacheroient aux enfans. Il se trompa encore. Jugurtha fit mourir Hiempsal, attaqua l'autre frère, l'obligea de s'enfermer dans Cirthe sa capitale, l'y réduisit par la famine à se rendre à composition, et le fit périr dans les plus cruels tourmens, contre la foi du traité. Adherbal avoit eu recours aux Romains; il étoit venu lui-même se plaindre au sénat; mais l'or de Jugurtha lui en avoit fermé toutes les avenues. Ce prince corrompit les sénateurs et les généraux qu'on envoya contre lui; ce qui lui fit dire « que Rome n'attendoit pour se vendre qu'un acheteur, et qu'elle périroit bientôt, s'il s'en trouvoit un. » Cæcilius Métellus, plus généreux, ne se laissa gagner ni par les promesses, ni par les présens. Il vainquit Jugurtha, et le réduisit à quitter ses états pour aller mendier du secours chez les Gérules et les Maures. Marius, qui continua la guerre après Métellus, la fit avec le même succes. Bocchus, roi de Mauritanie, beau-père de Jugurtha, le livra aux Romains l'an 106 avant J. C. Le monarque captif, après avoir été donné en spectacle au peuple romain, depuis la porte triomphale juqu'au Capitole, attaché au char de triomphe de Marius, fut jeté dans un cachot, où il mourut de faim au bout de six jours.

* JUIF ERRANT (le). On insère ici, d'après la Biographie anglaise, quelques particularités sur l'origine d'une tradition populaire qui paroît fort ancienne, quoiqu'elles soient étrangères au but de cet ouvrage. Elles sont puisées dans le Dictionnaire de la Bible de dom Calmet et dans Moréri, et peut-être intéresseront-elles quelques lecteurs. Les exemples d'Enoch et d'Elie qui n'ont point éprouvé la mort, l'intime persuasion où sont les Juifs que le prophète Elie est invisiblement présent à la cérémonie de la circoncision de leurs enfans; les paroles de J. C. dans l'Evangile de S. Jean, où il dit en parlant de cet apôtre : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe » ; dans lesquelles plusieurs auteurs anciens et modernes ont cru voir une promesse du Sauveur que S. Jean ne mourroit point avant le jour du jugement, sont autant de motifs qui, ajoutés à d'autres notions confuses et étayées de l'amour du merveilleux, ont contribué à établir la croyance qu'il existoit réellement un juif errant. Les partisans de cette opinion s'appuient encore sur les légendes mahométanes, qui rapportent que l'an 16 de l'hégire, un capitaine nommé Fadhila, commandant un corps de cavalerie de trois cent hommes, étant arrivé au déclin

du jour entre deux montagnes, et ayant ordonné la prière du soir qu'il commença lui-même à haute voix, entendit une voix qui répétoit ses paroles d'un bout à l'autre. Il crut d'abord que l'écho seul lui répondoit; mais ayant observé que les paroles de la prière étoient entièrement et distinctement répétées, il se mit à crier: « O toi qui me réponds, si tu es un ange, que la vertu de Dieu soit toujours avec toi; si tu appartiens à un autre ordre d'esprits, que le bonheur t'accompagne; mais si comme moi tu appartiens à l'espèce humaine, montre-toi à mes yeux. » A peine avoit-il achevé, qu'il vit paroître devant lui un vieillard chauve, un bâton à la main, semblable à un derviche. Fadilha le salue et lui demande son nom. — Je m'appelle Zérib, petit-fils d'Elie; je suis ici par ordre du seigneur Jésus, qui m'a laissé dans ce monde pour y attendre sa seconde venue. J'attends le Seigneur, source de toute espèce de bonheur, et c'est par ses ordres que j'habite cette montagne. — Et dans quel temps viendra le seigneur Jésus? — A la fin du monde, au jour du jugement dernier. — Quels sont les signes qui annonceront les approches de ce jour. — Alors prenant un ton prophétique, le vieillard lui répond, il sera prêt à arriver, lorsque les hommes et les femmes vivront ensemble sans distinction de sexe; lorsque l'abondance des biens de la terre n'en fera pas diminuer le prix; lorsque le sang innocent sera répandu par-tout; lorsque le pauvre demandera l'aumône sans qu'on la lui donne, lorsque toute charité sera éteinte; lorsque les hommes mépriseront les saintes Ecritures, et que les temples du vrai Dieu ne seront plus remplis que d'idoles. A ces mots le vieillard disparut. Cette étrange histoire a été regardée comme un témoignage de l'existence du juif errant. On juge aisément que d'autres auteurs en ont parlé différemment. Matthieu Pàris rapporte qu'en 1229 un prélat arménien vint en Angleterre avec des lettres de recommandation du pape pour les évêques de cette contrée. Paris, qui vivoit alors, nous assure que plusieurs personnes avoient demandé à l'archevêque arménien des renseignemens sur le juif errant qui étoit en Orient, et, entre autres questions, s'étoient informées s'il étoit toujours vivant, qui il étoit, ce qu'il racontoit de son histoire et de sa vie. L'archevêque assura que ce juif étoit Arménien, et un officier de sa suite ajouta qu'il étoit portier de Ponce-Pilate, qu'il s'appeloit Cataphilus, que lorsqu'on entraînoit Jésus hors du prétoire, il l'avoit frappé du poing sur le dos pour le faire sortir plus promptement, et que Jésus se retournant lui avoit dit: « Le fils de l'homme remplit sa carrière, mais pour toi tu attendras sa venue. » Le portier fut converti, reçut le baptême des mains d'Ananie et prit le nom de Joseph; il doit vivre jusqu'à la fin du monde. Au renouvellement de chaque siècle, il tombe malade, éprouve ensuite un évanouissement pendant lequel il rajeunit, et revient après à l'âge où Jésus mourut. Le même officier, continue Matthieu Pàris, nous assura que Joseph étoit connu de son maître, qu'il l'avoit vu à sa table peu de temps avant son départ de Jérusalem; qu'il répondoit avec beaucoup d'assurance et de gravité lorsqu'il étoit interrogé sur d'anciens événemens, tels que la résurrection des morts au moment du crucifiement, l'histoire des apôtres et des saints personnages de ce temps. Il étoit, dit toujours le même officier, continuellement effrayé de la venue de J. C. qui devoit être le dernier de ses jours, le souvenir de sa faute le faisoit trembler, cependant, comme il ne l'avoit commise que par

ignorance, il n'avoit point perdu l'espoir d'être pardonné. Il a paru de temps en temps plusieurs imposteurs de ce genre qui, abusant de la crédulité du peuple, ont voulu se faire passer pour le juif errant, et qui, ayant quelque connoissance de l'histoire ancienne et des langues orientales, sont parvenus à persuader aux gens simples qu'ils étoient ce personnage prétendu. Il en vint un à Hambourg en 1547. Un auteur chrétien assure l'avoir vu et entendu prêcher dans une des églises de cette ville; qu'il paroissoit âgé de cinquante ans; qu'il étoit d'une haute stature, portant une longue chevelure flottante sur ses épaules; on l'entendoit gémir fréquemment, ce qu'on attribuoit au repentir de sa faute. Il avoit été, disoit-il, cordonnier à Jérusalem, au temps de la passion de J. C., et se trouvoit placé près la porte qui conduisoit au Calvaire; alors il professoit le judaïsme et s'appeloit Assuérus. Jésus étant fatigué, et ayant voulu se reposer sur le banc de son échoppe, il l'avoit frappé, sur quoi le Sauveur lui répondit: « Je me reposerai ici, mais pour toi tu ne cesseras de courir jusqu'à ce que je vienne. » Dès ce moment Assuérus suivit J. C. et n'a cessé depuis d'errer çà et là. On en a vu paroître un autre en Angleterre dans le 13e siècle. Dom Calmet cite une lettre de la duchesse de Mazarin à madame de Bouillon, où elle raconte qu'il y étoit venu un homme qui prétendoit avoir vécu plus de 1600 ans, et se disoit avoir été du sanhédrin de Jérusalem lorsque Jésus-Christ fut condamné par Pilate, et avoir poussé fort rudement le Sauveur hors du prétoire, en lui disant: « Retirez-vous, sortez d'ici, pourquoi resteriez-vous ici? » Il ajoutoit que J. C. lui avoit répondu: « Je m'en vais, mais vous, « resterez jusqu'à ce que je revienne. » Il se souvient, continue madame de Mazarin, d'avoir vu tous les apôtres; il vous décrira leurs traits et leur physionomie, la couleur de leurs cheveux, la manière dont ils les portoient, ainsi que leur habillement. Il a parcouru tous les coins du monde et il marchera jusqu'à la fin des siècles. Il prétend guérir les malades par son attouchement, parle plusieurs langues, et rend un compte si exact de tout ce qui s'est passé dans les différentes contrées qu'il a parcourues, qu'on ne sait que penser de lui. Les deux universités ont envoyé leurs plus savans docteurs pour converser avec lui, sans qu'aucun d'eux ait pu le trouver en contradiction avec lui-même. Un homme infiniment instruit lui a parlé arabe, il lui a répondu dans la même langue sans hésiter, et lui a dit qu'à peine y avoit-il dans le monde une histoire qui fût vraie. On lui a demandé ce qu'il pensoit de Mahomet. « J'ai connu très-bien son père, a-t-il reparti, à Ormus en Perse; quant à Mahomet, c'étoit un homme rempli de pénétration et de connoissances, mais sujet à se tromper, comme nous le sommes tous; l'une de ses principales erreurs est de nier le crucifiement de J. C. dont j'ai été témoin moi-même, puisque je l'ai vu clouer à la croix. » Il ajoutoit à la même personne qui l'interrogeoit « qu'il se trouvoit à Rome lorsque Néron en ordonna l'embrasement, qu'il avoit vu Saladin au retour de ses conquêtes dans le Levant; il raconta diverses particularités sur Soliman-le-Magnifique; il avoit connu Tamerlan, Bajazet, Eterlan, et il citoit plusieurs traits de la guerre des croisades. Il parle de venir dans quelques jours à Londres où il satisfera la curiosité des personnes qui voudront le voir et l'interroger. » Tel est le contenu de la lettre de mad. de Mazarin, qui observe que, tandis que les gens simples croient voir un miracle dans cet étonnant person-

nage, ceux qui sont plus instruits ne le regardent que comme un imposteur.

JUIGNÉ-BROISSINIÈRE (D. de sieur DE MOLIÈRE), gentilhomme angevin et avocat en parlement, publia un *Dictionnaire théologique, historique, poétique, cosmographique et chronologique*, Paris, 1644, in-4°; Rouen, 1668, etc. L'auteur a beaucoup profité de l'ouvrage de Charles Etienne, mais il y a ajouté un grand nombre d'articles nouveaux. « Presque toutes les additions sont tirées des ouvrages de Magin et de Sébastien Munster, auteurs peu estimés pour avoir trop donné dans les fables. Ainsi ce nouveau Dictionnaire est peu utile pour les jeunes gens qui ne savent pas distinguer le vrai d'avec le faux. » C'est la censure que fit de ce livre Moréri, dans la préface de son Dictionnaire; censure qui lui a été rendue au centuple, et souvent avec raison. Malgré les fautes souvent répétées qu'on trouva dans le livre de Juigné, on ne laissa pas d'en voir paroître en moins de trente ans une douzaine d'éditions. Le défaut de critique, les anacronismes, les articles tronqués, les erreurs sans nombre, l'incorrection et la foiblesse du style, n'arrêtoient pas les lecteurs auxquels une pareille compilation manquoit.

I. JULES-CÉSAR. *Voy.* CÉSAR, n° I.

II. JULES-CONSTANCE, père de l'empereur Julien, et fils de l'empereur Constance-Chlore et de Théodora sa seconde femme, étoit un prince doux et modéré, qui vit sans jalousie le diadème sur la tête de son frère Constantin. Jules, fut le particulier de son siècle le plus illustre par sa naissance, par ses richesses, par son crédit, et l'un des premiers sénateurs de Rome, qui firent profession publique du christianisme. Il avoit été engagé dans le parti du tyran Maxence; mais Constantin victorieux respecta, dans ce grand homme, des talens supérieurs, et une vertu encore supérieure aux talens. Il le fit consul, préfet, etc. Jules-Constance périt l'an 337, dans le massacre que les fils de Constantin firent de leur famille après la mort de leur père.

III. JULES (saint), soldat romain, servit long-temps dans les armées des empereurs, et eut la tête tranchée vers l'an 302, par ordre de Maxime, gouverneur de la basse Mœsie.

IV. JULES Ier (saint), Romain, successeur du pape St. Marc, le 6 février 337, soutint avec zèle la cause de saint Athanase, envoya ses légats au concile de Sardique en 347, et mourut le 12 avril 352. On a de lui deux *Lettres* dans les Œuvres de saint Athanase, et dans les Épîtres des Papes de dom Coustant, qui sont, au jugement de Tillemont, deux des plus beaux monumens de l'antiquité ecclésiastique. Les autres ouvrages qu'on lui attribue sont supposés.

† V. JULES II (Julien DE LA ROVÈRE), né au bourg d'Albizale près de Savone, élevé successivement sur les siéges de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Bologne, d'Avignon et de Mende, fut honoré de la pourpre en 1471 par le pape Sixte IV son oncle, qui lui confia la conduite des troupes ecclésiastiques contre les peuples révoltés en Ombrie. Le cardinal de La Rovère, né avec un génie guerrier, dompta les rebelles. Ses exploits et ses entreprises lui acquirent beaucoup de pouvoir dans Rome. Après la mort d'Alexandre VI, il empêcha que le cardinal d'Amboise ne fût placé sur le trône pon-

tifical, et y fit monter Pie III, qui mourut au bout de 22 jours, et auquel il succéda le 1er novembre 1503. L'argent, répandu à propos, lui avoit assuré la tiare, même avant qu'on fût entré dans le conclave. Il fit mentir le proverbe : « que celui qui entre pape au conclave en sort cardinal. » Le nouveau pontife se fit appeler Jules. Comme il avoit les inclinations guerrières, ses ennemis répandirent qu'il avoit pris ce nom en mémoire de Jules-César. Son premier soin fut de faire rendre par le duc César de Borgia les places qu'il avoit usurpées. Ayant ensuite conçu le dessein de faire construire l'église de Saint-Pierre, il en posa la première pierre en 1506. Cet édifice, un des plus beaux que les hommes aient élevés, fut bâti sur le Vatican, à la place de l'église construite par Constantin. Jules II, qui, comme ses prédécesseurs, auroit voulu chasser tous les étrangers de l'Italie, cherchoit à renvoyer les Français au-delà des Alpes ; mais il vouloit auparavant que les Vénitiens lui remissent les villes qu'Alexandre VI avoit prises sur eux, et dont ils s'étoient ressaisis après la mort de ce pontife. Ces républicains voulurent garder leurs conquêtes; Jules II s'en vengea, en liguant toute l'Europe contre Venise. Cette ligue, connue sous le nom de *Ligue de Cambrai*, fut signée en 1508, entre le pape, l'empereur Maximilien (*voyez* ce mot), le roi de France Louis XII, et le roi d'Aragon Ferdinand-le-Catholique. Les Vénitiens, réduits à l'extrémité, excommuniés par le pontife romain, et battus par les autres puissances, demandèrent grace, et l'obtinrent à des conditions assez dures. Jules II leur donna l'absolution le 25 février 1510; absolution qui leur coûta une partie de la Romagne. Ce pontife n'ayant plus besoin des Français, qu'il n'aimoit pas d'ailleurs, parce qu'ils avoient traversé son élection au pontificat, se ligua contre eux la même année avec les Suisses, avec le roi d'Aragon, et avec Henri VIII, roi d'Angleterre. Il n'étoit pas de l'intérêt des Anglais de faire la guerre à la France; ils y furent entraînés par une galéasse chargée de vins grecs, de fromages et de jambons, que le pape envoya à Londres précisément à l'ouverture du parlement. Le roi et les membres des communes et de la chambre haute, à qui l'on distribua ces présens, s'empressèrent tous de servir le ressentiment du pontife. Le pape, ne trouvant aucun prétexte de rupture ouverte avec Louis XII, fit demander à ce prince quelques villes sur lesquelles le saint-siège prétendoit avoir des droits : Louis les refusa, et fut excommunié. La guerre commença vers Bologne et vers le Ferrarais. Le pape assiégea la Mirandole en personne, pour donner de l'émulation à ses troupes. On vit ce pontife septuagénaire, le casque en tête et la cuirasse sur le dos, visiter les ouvrages, presser les travaux, et entrer en vainqueur par la brèche le 20 janvier 1511. Sa fortune changea tout à coup. Trivulce, général des troupes françaises, s'empara de Bologne. Les Bolonais renversèrent et mirent en pièces, après l'avoir traînée dans la boue, la statue de Jules II, ouvrage de Michel-Ange. Les débris servirent au duc de Ferrare à la fonte d'un canon, auquel il donna le nom de Jules. La tête de ce monument fut conservée, et on la montra pendant quelque temps comme une curiosité dans le musée de Ferrare. Pierius Valerianus a fait sur cette tête, les vers suivans :

Quò, quò tam trepidus fugis viator,
Ac si te Furiæve Gorgonesve,
Aut acer basiliscus insequantur?
Non hic Julius, at figura Julii est.

L'armée papale et celle des Vénitiens furent mises en pleine déroute. Jules

II, obligé de se retirer à Rome, eut le chagrin de voir en passant à Rimini les placards affichés pour intimer l'indiction du concile général de Pise. Louis XII, excommunié, en avoit appelé à cette assemblée, qui inquiéta beaucoup le pape. Après diverses citations, il fut déclaré suspens par contumace, dans la 8e session tenue le 21 avril 1512. Ce fut alors que Jules, ne gardant plus aucune mesure, mit le royaume de France en interdit, et délia les sujets du serment de fidélité. Louis XII irrité fit excommunier à son tour Jules II, et fit battre des pièces de monnoie qui portoient au revers : PERDAM BABYLONIS NOMEN; *je détruirai jusqu'au nom de Babylone.* Jules opposa au concile de Pise celui de Latran, dont l'ouverture se fit le 3 mai 1512; mais il n'en vit pas la fin. Une fièvre lente, occasionnée, dit-on, par le dépit de n'avoir pas pu porter les Vénitiens à s'accommoder avec l'empereur, jointe au chagrin que lui causa son neveu le duc d'Urbin, qui assassina en pleine rue, l'an 1511, François Aledosi, cardinal de Pavie, l'emporta le 21 février 1513, à 70 ans. Il pardonna en mourant aux cardinaux du concile de Pise, avec cette restriction, qu'ils ne pourroient assister à l'élection de son successeur. « Comme Julien de La Rovère, dit-il, je pardonne aux cardinaux schismatiques; mais comme pape, je juge qu'il faut que la justice se fasse. » Jules II avoit dans le caractère un fonds d'inquiétude qui ne lui permettoit pas d'être sans projets, et une certaine audace qui lui faisoit préférer les plus hardis. S'il eut l'enthousiasme propre à communiquer ses passions à d'autres puissances, il manqua de cette probité qui rend les alliances sincères, et de l'esprit de conciliation qui les rend durables. Il étoit très-peu esclave de sa parole, encore moins des traités. Il dit un jour aux ambassadeurs de Madrid et de Venise que leurs maîtres ne devoient point être alarmés de la paix qu'il avoit faite avec la France. « Mon but, ajouta-t-il, est d'endormir cette couronne, afin de la prendre au dépourvu. » Sans la majesté de son siége, et les dissensions qui de son temps partageoient l'Europe, son ambition et sa mauvaise foi l'auroient précipité dans les plus grands malheurs. Tout entier aux armes et à la politique, il ne chercha dans la puissance spirituelle que le moyen d'accroître le pouvoir temporel. Il n'est pas vrai pourtant « qu'il jeta un jour dans le Tibre les clefs de saint Pierre pour ne se servir que de l'épée de saint Paul », comme tant d'historiens protestans et catholiques l'assurent, d'après les témoignages d'un mauvais poëte satirique. Ce qui a pu donner lieu à cette anecdote, est un trait historique rapporté dans la Vie de Michel-Ange. Le pape l'avoit chargé de jeter en fonte sa statue. L'artiste la modela en terre. Ne sachant que mettre dans la main gauche du pontife, il lui dit : « Voulez-vous, saint père, que je vous fasse tenir un livre? — Non, répondit le pape, une épée : je la sais mieux manier. » Parme et Plaisance, détachés du Milanais, furent joints par ce pape au domaine de Rome, du consentement de l'empereur, et en furent séparés depuis. Si son pontificat eût été moins agité, et si les plaisirs de la table et de la chasse l'eussent moins occupé, il auroit été favorable aux savans. « Les lettres, disoit-il, sont de l'argent pour les roturiers, de l'or pour les nobles, et des diamans pour les princes. » Il encouragea la peinture, la sculpture, l'architecture; et de son temps on vit enfin renaître les beaux-arts.

VI. JULES III (Jean-Marie DU MONT), né dans le diocèse d'Arezzo,

annonça de bonne heure des dispositions pour la littérature et la jurisprudence. Il eut successivement l'administration de plusieurs évêchés, l'archevêché de Siponte, le chapeau de cardinal en 1536, et la tiare le 8 février 1550. Il avoit présidé au concile de Trente sous Paul III : il le fit rétablir dès qu'il fut souverain pontife, et le suspendit ensuite par une bulle. Il prit les armes avec l'empereur contre Octave Farnèse, duc de Parme, et ne fut pas heureux dans cette courte guerre. Ce pontife avoit dû en partie la chaire pontificale au cardinal Farnèse. Ce fut pour lui marquer sa reconnoissance qu'il avoit mis Octave, neveu de ce cardinal, en possession du duché de Parme, en répondant à ceux qui lui reprochoient l'aliénation de ce petit état « qu'il aimeroit mieux être un pape pauvre avec la réputation d'un gentilhomme, qu'un pape riche avec la réputation d'avoir oublié les bienfaits reçus et les promesses faites. » Mais d'autres intérêts le firent changer de façon de penser. Jules III établit en 1553 une nombreuse congrégation de cardinaux et de prélats, pour travailler à la réforme de l'Eglise; mais cette congrégation n'eut aucun succès. Il mourut le 23 mars 1556, dans sa 68e année. Les médecins lui ayant fait changer son régime de vie, pour le soulager dans la goutte qui le tourmentoit beaucoup, la fièvre le saisit et le conduisit au tombeau. « D'autres disent qu'étant pressé par son frère Baudouin de lui céder la ville de Camérino, à quoi les cardinaux ne vouloient pas consentir, il feignit d'être malade pour ne pas tenir le consistoire, et d'user de régime comme s'il l'eût été réellement, ce qui rendit sa maladie sérieuse et lui causa la mort. Trois choses entre autres ont pu ternir son pontificat; la malheureuse expédition de Parme, la dissolution du concile de Trente, et le traité de Passaw. Panvini prétend qu'avant son élévation il avoit agi avec tant de sévérité dans toutes les affaires, que les cardinaux ne le mirent qu'avec peine sur le trône de saint Pierre, et qu'on le vit depuis changer de conduite et s'abandonner au luxe et aux plaisirs. Ce jugement est contredit par d'autres auteurs qui prétendent au contraire qu'autant il avoit été ami des plaisirs, autant parut-il modéré, modeste et appliqué au gouvernement, quand il fut devenu pape; ce qui fit dire à Charles-Quint qu'il s'étoit également trompé dans ce qu'il avoit prédit au sujet de deux papes : qu'il croyoit Clément VII un pontife d'un esprit paisible, ferme et constant, et qu'il s'est trouvé d'un esprit inquiet, brouillon et variable : au contraire, qu'il s'étoit imaginé que Jules III négligeroit toutes les affaires pour ne penser qu'à se divertir; et que cependant on n'avoit jamais vu de pape plus diligent, n'ayant autres plaisirs que ceux qu'il trouvoit dans les affaires. » (Fabre, Histoire ecclésiastique, livre 150, n° 88.) Cependant il fut peu respecté de sa cour, dit le P. Berthier, parce qu'il n'avoit pas assez de gravité dans les manières; peu regretté de ses sujets, parce qu'il les accabla d'impôts. L'ambassadeur de France à Rome marquoit au connétable de Montmorency : « Le pape a été pleuré par le peuple, tout ainsi qu'il est accoutumé de faire à Carême-prenant. » Ce fut du reste, ajoute le P. Berthier, un pontife zélé pour l'Eglise, un prince qui ne manquoit ni de talens, ni de vues. Trop d'affection pour sa famille, trop peu de dignité dans sa conduite, firent douter si ses défauts ne l'emportoient pas sur ses vertus. Quelques historiens lui ont reproché d'avoir élevé au cardinalat un jeune aventurier, son domestique, qui n'avoit d'autre talent que celui de divertir le singe du pape; ce qui le fit appeler par les malins *le cardi-*

nal Simia. Quand les autres cardinaux se plaiguirent au pontife de la promotion de cet homme de néant, Jules répondit : « Je ne sais pas aussi moi-même quel mérite vous m'aviez trouvé pour me faire chef de l'Eglise. » La vie déréglée de Simia dut faire repentir Jules d'avoir élevé un tel homme.

VII. JULES-PAUL (Julius Paulus), jurisconsulte célèbre qui florissoit vers l'an 193 de J. C., fut conseiller d'état avec Ulpien et Papinien. Les Padouans, voulant honorer le fameux médecin Apon, firent choix de Julius Paulus avec Tite-Live pour accompagner le buste de leur concitoyen sur la porte du sénat : ce qui suppose une grande estime pour ce jurisconsulte. On a de lui quelques ouvrages de droit, entre autres les *Receptœ sententiœ*, dont Sichard a donné une bonne édition.

VIII. JULES-POLLUX, grammairien, de Naucrate en Egypte, vers l'an 180 de J. C., devint professeur de rhétorique à Athènes. On a de lui un *Onomasticon*, ou *Dictionnaire grec*, Venise, 1502, et Florence, 1520, in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1706, in-fol., 2 vol. en grec et en latin, avec des notes de Jungerman et de divers autres savans.

IX. JULES. *Voyez* les JULIUS.

X. JULES AFRICAIN. *Voyez* AFRICAIN, n° II.

XI. JULES-ROMAIN. *V.* ROMAIN, n° VIII.

JULIA-DOMNA. *Voyez* JULIE, n° VI.

JULIANA. *Voyez* JULIENNE, n° II.

JULIARD (Guillaume), prévôt de la cathédrale de Toulouse, neveu de la célèbre madame de Mondonville, institutrice des Filles de l'enfance, publia deux brochures. I. *L'Innocence justifiée*. II. *Le Mensonge confondu*, pour défendre la mémoire de sa tante contre Reboulet, auteur d'une Histoire satirique de cette congrégation. L'abbé Juliard mourut en 1737, à 70 ans, après avoit fait condamner au feu, par le parlement de Toulouse, l'ouvrage de son adversaire. *Voy.* MONDONVILLE (Jeanne de).

* JULIARIUS (Paul), médecin de Vérone, florissoit vers le milieu du 16e siècle. Il est auteur des deux opuscules suivans : I. *De leprâ et ejus curatione*, Veronæ, 1545, in-12. Ce traité ne contient que 6 pag. II. *De vulnerum capitis curatione libellus. Item expositio primi libri Hippocratis de victu in morbis acutis*, Veronæ, 1581, in-4°. Cet auteur, toujours laconique, n'a donné que 5 pages d'étendue à ce traité qui méritoit de plus longs détails.

I. JULIE (sainte), vierge et martyre de Carthage. Cette ville ayant été prise et saccagée en 439 par Genseric, roi des Vandales, Julie fut vendue à un marchand païen, et menée en Syrie. Quelques années après, ce marchand s'étant embarqué avec elle pour transporter des marchandises en Provence, le vaisseau s'arrêta au cap Corse, pour y célébrer une fête en l'honneur des fausses divinités. Julie, qui n'y prenoit aucune part, fut citée devant le gouverneur Félix comme chrétienne, et envoyée au supplice.

† II. JULIE, fille de César et de Cornélie, qui passoit pour la plus belle et la plus vertueuse femme de Rome. Son père la maria d'abord à Cornélius Cœpion; mais il l'engagea ensuite à faire divorce, pour lui faire épouser Pompée, qu'il vouloit s'attacher. Julie fut le nœud de l'amitié de ces deux

grands hommes, qui ne fut point troublée pendant sa vie; mais étant morte en couches l'an 53 avant J. C., on vit bientôt naître ces querelles funestes qui finirent par la ruine de la république. Pompée avoit aimé tendrement Julie. — Il ne faut pas la confondre avec JULIE, épouse de Marc-Antoine-le-Crétique, et mère de Marc-Antoine le triumvir. Celle-ci, pendant les sanglantes exécutions du triumvirat, se conduisit avec une noble intrépidité. Marc-Antoine avoit laissé mettre sur la liste des proscrits Lucius César, son oncle. Julie, sœur du proscrit, le cacha dans sa maison. Un centurion, ayant des soldats à sa tête, veut en forcer les portes. Julie se présente, et étendant ses bras pour empêcher les assassins d'entrer : « Avant de tuer l'oncle de votre général, leur dit-elle, vous tuerez sa mère. » Ces mots arrêtèrent les furieux. Alors Julie se rendit à la place où Marc-Antoine, son fils, étoit assis sur son tribunal avec ses deux collègues. « Je viens, lui dit-elle, me dénoncer comme recélant Lucius César. Ordonnez qu'on me fasse mourir, puisque la peine de mort est prononcée contre ceux qui sauvent les proscrits. » Ces paroles ayant désarmé Antoine, Lucius César jouit d'une entière sûreté.

† III. JULIE, fille unique d'Auguste, avoit des graces, de l'esprit et de la beauté. Elle épousa Marcellus. Julie s'abandonna à la débauche la plus effrénée. Elle entra un jour dans l'appartement de son père avec une parure indécente, qu'Auguste lui reprocha. Le lendemain, elle en prit une plus modeste. « Hier, dit-elle à ce prince, j'étois parée pour mon époux, aujourd'hui je le suis pour mon père. » Devenue veuve, elle épousa Agrippa, et ne fut pas plus sage. Son mari étoit vieux, elle se livra à tous les jeunes gens de Rome (*Voyez* GRACCHUS, n° II, *et* OVIDE.) « C'étoit assez, à son avis, qu'elle fût fidèle à son époux tant qu'elle n'étoit pas enceinte, et qu'elle ne lui donnât point d'enfant étranger.... » Après la mort d'Agrippa, Auguste la fit depuis épouser à Tibère, qui ne voulant être ni témoin, ni dénonciateur des débauches de sa femme, quitta la cour. Sa lubricité augmenta tous les jours; elle poussa l'impudence jusqu'à faire mettre sur la statue de Mars autant de couronnes qu'elle s'étoit prostituée de fois en une nuit. Auguste, instruit de ses excès, l'exila dans l'île Pandataire, sur la côte de Campanie, après avoir fait défense à tout homme, quel qu'il fût, d'aller la voir sans une permission expresse. Tibère, devenu empereur, l'y laissa mourir de faim l'an 14e de J. C. Sa fille, JULIE, femme de Lépidus, fut aussi exilée pour ses débauches.

IV. JULIE, fille de l'empereur Titus, mariée à Sabinus, son cousin germain. Domitien, frère de Titus, devint amoureux de sa nièce, qui répondit à sa passion. Ce prince, étant parvenu à l'empire, fit assassiner Sabinus, pour jouir de son épouse avec moins de contrainte, et répudia en même temps sa femme Domitia. Julie, s'étant retirée dans le palais impérial, devint publiquement sa concubine. Mais ayant voulu se faire avorter, le breuvage que Domitien lui fit donner agit d'une manière si violente, qu'elle en mourut l'an 80 de J. C., quoiqu'elle fût, dit-on, accoutumée à ce crime. Domitien la plaça au rang des divinités. *Voyez* SABINE.

V. JULIE, surnommée *Livilla* (Julia-Junior), troisième fille de Germanicus et d'Agrippine, née dans l'île de Lesbos l'an 17 de J. C., mariée, à l'âge de seize ans, au sénateur Marcus-Vinutius, jouit d'abord d'une grande faveur sous

l'empereur Caligula, son frère, qui ayant été, dit-on, son premier corrupteur, l'avoit livrée ensuite aux compagnons de ses débauches. Mais ce prince, s'étant imaginé qu'elle étoit entrée dans une conspiration contre lui, l'exila dans l'île de Ponce. Rappelée à Rome par Claude, son oncle, l'an 41, elle n'y demeura pas long-temps. Messaline, jalouse de son crédit et de sa beauté, la fit exiler de nouveau, sous prétexte d'adultère, et massacrer peu de temps après par un de ses satellites. Elle n'avoit pas encore 24 ans. Ses mœurs étoient très-corrompues ; et l'on prétend que le philosophe Sénèque fut un de ses nombreux amans, et qu'il fut relégué dans l'île de Corse pour l'avoir séduite. Celui-ci se vengea de son exil sur la mémoire de Claude, en prétendant, dans son Apocalocinthose, que cet empereur, n'ayant pas été trouvé digne d'habiter le ciel ou les enfers, avoit été changé en citrouille.

† VI. JULIE-DOMNE, femme de l'empereur Septime Sévère, née à Emesse dans la Phénicie, d'un père prêtre du Soleil. La nature lui accorda la beauté, l'esprit, l'imagination, le discernement ; elle augmenta ces avantages par l'étude des belles-lettres, de l'histoire, de la philosophie, de la géométrie, et de quelques autres sciences qu'elle cultiva toujours. Ses lumières la rendirent extrêmement chère aux savans. Elle vint à Rome dans l'intention de faire fortune, et y réussit, en épousant Septime-Sévère, vingt ans avant son élévation à l'empire. Les conseils qu'elle donnoit à son époux, et qu'il suivoit presque toujours, contribuèrent à lui mériter la haute réputation qu'il avoit parmi les troupes, quand l'armée d'Illyrie le proclama empereur l'an 193. Julie, qui s'étoit livrée depuis son mariage à la galanterie, suivit, après être montée sur le trône, son penchant à la volupté ; elle se plongea même dans les plus grands désordres, sans que Sévère osât l'en reprendre, quoiqu'il fût d'un caractère farouche et violent, et qu'il condamnât, par des édits rigoureux, les crimes qu'il toléroit dans sa femme. On prétend que cette princesse, après avoir déshonoré publiquement son époux, ajouta la perfidie aux affronts dont elle l'avoit couvert, et qu'elle entra dans une conjuration formée contre lui. Quoi qu'il en soit de ce fait, Julie parut rentrer en elle-même ; et, pour effacer en quelque façon ses désordres, elle s'attacha plus que jamais aux sciences. Elle ne paroissoit plus dans tous les lieux qu'elle fréquentoit qu'environnée de savans, qui ne la regardoient qu'avec admiration. Après la mort de Septime-Sévère, cette impératrice employa tous ses soins à maintenir en bonne intelligence ses deux fils Caracalla et Géta, qui régnoient ensemble ; mais elle ne put y parvenir et elle vit assassiner dans ses bras Géta qu'elle aimoit tendrement. Caracalla, son meurtrier, la blessa même à la main, comme elle embrassoit Géta pour tâcher de lui sauver la vie. Quelque touchée qu'elle fût de cette mort, le désir de gouverner lui fit prendre le parti de la dissimulation; et elle ne pleura point son fils. Caracalla lui laissa une ombre d'autorité, quoiqu'il ne la consultât guère sur l'administration. Après la mort de ce prince, elle aspiroit à s'emparer de l'empire ; mais Macrin, qui connoissoit son ambition, la fit sortir d'Antioche. Son désespoir fut extrême. Elle se laissa mourir de faim l'an 217. Ses déréglemens lui attirèrent une repartie bien vive de la part d'une femme de la Grande-Bretagne, qu'elle railloit sur le peu de pudeur du sexe de son pays. « Vous autres Romaines, lui dit cette dame, vous n'avez rien à

nous reprocher à cet égard : nous recevons sans honte la compagnie d'hommes estimables par leur courage, afin d'avoir des enfans qui leur ressemblent ; mais vous, Romaines, c'est furtivement que vous vous livrez aux plus lâches et aux plus méprisables des hommes ! » Quelques historiens ont prétendu que Julie n'étoit que belle-mère de Caracalla, et, d'après cette idée qui est fausse, ils ont adopté le conte de son mariage incestueux avec ce prince. Spartien, qui le rapporte, dit que Caracalla, ayant vu Julie toute découverte, dit : « je le voudrois bien, si cela m'étoit permis » ; qu'elle répondit : « cela vous est permis, si vous le voulez », et que Caracalla l'épousa bientôt après. Mais ce fait est faux, parce que Dion et Hérodien, qui n'ont point épargné Caracalla, n'auroient pas manqué de lui reprocher ce crime.

VII. JULIE. *Voyez* CÉSONIE. — GONZAGUE, n° XXII. — *et* SOÉMIAS.

I. JULIEN (saint), premier évêque du Mans et apôtre du Maine sur la fin du 3e siècle, doit être distingué de St. JULIEN, martyrisé, dit-on, à Brioude en Auvergne, sous Dioclétien. Ce n'est que par tradition qu'on sait ou qu'on croit que saint Julien a catéchisé dans le Maine. Aucun monument n'atteste même le temps où il a vécu.

† II. JULIEN (saint), illustre archevêque de Tolède, mort en 690, laissa, I. Un traité contre les Juifs, dans le livre intitulé *Testamentum XII prophetarum*, Hagenoæ, 1532, in-8°. II. *Pronostica futuri sæculi*, dans la Bibliothèque des Pères. III. *Historia Wambæ*, dans les Historiens de France de Duchesne. IV. D'autres *Ecrits* savans et solides.

† III. JULIEN (Flavius Julius Claudius), empereur romain, que les chrétiens surnommèrent l'*Apostat*, fils de Jules-Constance, frère de Constantin-le-Grand et de Basiline sa seconde femme, fille du préfet Julien, naquit à Constantinople le 6 novembre 331. Julien avoit à peine six ans lorsqu'il vit son père et plusieurs personnes de sa famille massacrés par les soldats de l'empereur Constance II, son oncle, fils de Constantin-le-Grand. Lui et son jeune frère Gallus n'échappèrent qu'avec peine à ce massacre. On crut que Julien, atteint alors d'une maladie dangereuse, ne s'en relèveroit pas, et on eut pitié de l'enfance de Gallus. Il ne resta à ces deux jeunes princes pour appui que des ennemis. Leur éducation fut confiée à Eusèbe de Nicomédie qui leur donna Mardonius pour gouverneur. On les éleva dans le christianisme, religion nouvelle alors à la cour des empereurs. On les fit même entrer dans le clergé, afin de les écarter du trône impérial; ils eurent les fonctions de lecteurs dans leur église. Cette éducation agit diversement sur les deux frères dont les tempéramens étoient fort différens. Gallus le plus jeune resta toujours attaché au christianisme, et mérita les éloges des écrivains ecclésiastiques. Elevé à la dignité de César et de gouverneur de la Syrie, il se livra à tous les excès de la débauche et de la cruauté. Il forma même, dit-on, le projet de détrôner l'empereur Constance qui le fit arrêter et condamner à mort. (*Voyez* GALLUS, n° V.) Julien plus âgé avoit senti plus vivement la persécution exercée contre sa famille, ainsi que l'état de contrainte et de terreur dans lequel on avoit maintenu sa jeunesse. Il chercha des consolations dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie ; il s'y livra avec ardeur. Il avoit vingt-quatre ans lorsqu'il vint à Athènes, où il suivit les leçons de divers maîtres, et sur-tout celles

du philosophe Maxime, Les lumières vraies ou fausses qu'il y puisa, et le ressentiment de ses malheurs, le portèrent à renoncer à la religion des assassins de sa famille. Il embrassa, par conviction et non par intérêt, les dogmes de cette religion antique que nous nommons le paganisme et qui n'étoit point encore abolie. Mais en renonçant à une religion nouvelle qu'il n'aimoit pas, il tomba dans les erreurs de l'ancienne; il adopta l'astrologie, la science des aruspices, l'art de se rendre favorable de prétendus esprits intermédiaires, et de prévoir par leur secours les événemens à venir. Cette fausse doctrine étoit alors publiquement enseignée dans les écoles. Julien n'eut pas une force de raison suffisante pour en sentir la vanité, et cette erreur d'esprit est la principale faute qu'on ait à reprocher à sa mémoire. L'empereur Constance, accablé sous le poids des affaires, voyant sur-tout l'empire menacé du côté de la Gaule par les Germains qui, depuis un an, ravageoient sans obstacle ce pays, se détermina, d'après les conseils d'Eusébie sa femme, à appeler Julien et à lui confier le soin de purger la Gaule de ses ennemis. Julien renonça avec regret à son goût pour les études et pour la vie privée. Il falloit obéir au farouche et soupçonneux Constance qui l'accueillit à Milan, le proclama solennellement César le 6 novembre 355, lui donna sa sœur Hélène en mariage, et l'envoya, avec de foibles troupes, dans les Gaules. Il y arriva le premier décembre suivant. On ne devoit pas s'attendre qu'un homme qui ne s'étoit jusqu'alors occupé que de l'étude des belles-lettres et de la philosophie pût, avec peu de ressources, vaincre les redoutables Germains et en délivrer la Gaule. Il paroît même que l'empereur n'y comptoit pas. Tandis que Julien passoit l'hiver à Vienne, il fut créé consul par Constance, et fit tous les préparatifs pour la guerre qu'il alloit entreprendre. Le 24 juin suivant il marche à Autun au milieu des ennemis qui harceloient son armée, s'empare d'Auxerre, de Troyes; livre plusieurs combats, reprend Cologne, est assiégé à Sens par les Allemands, parvient, avec une foible garnison, à les mettre en fuite; enfin obtient à Strasbourg une victoire éclatante sur sept rois allemands, et la Gaule, par ces divers exploits, est entièrement purgée des ennemis qui la désoloient. Pour prévenir de nouvelles incursions de ces barbares, il passe le Rhin et va combattre et vaincre jusque dans leurs foyers ces éternels ennemis de l'empire romain. Julien ne se montra pas seulement un guerrier habile, il rétablit les finances des Gaulois, régla les contributions, en diminua beaucoup le fardeau, réforma plusieurs abus dans les tribunaux, dans les corps municipaux, jugea lui-même les affaires les plus importantes, fit reconstruire des forteresses et des villes détruites, et donna à la Gaule une organisation nouvelle. Pendant que, par ses victoires et par de sages réglemens, il réparoit les grands maux qu'avoient éprouvés ses habitans, des courtisans le calomnioient auprès de Constance, le qualifioient de *singe revêtu de la pourpre*, de *petit écolier grec*. Le soupçonneux Constance fut bientôt jaloux et effrayé des succès brillans qu'obtenoit son neveu dans les Gaules; il lui suscita plusieurs ennemis intérieurs et lui demanda ses meilleures troupes sous prétexte de les employer contre les Perses. Cette demande intempestive porta les soldats à se mutiner, ils refusèrent de partir, et en passant à Paris, où séjournoit le César Julien, ils parvinrent, malgré sa résistance, à le proclamer Auguste au mois de mars 360. Julien écrivit à Constance pour lui raconter cet événement. L'empereur lui ordonna de renoncer à cette nouvelle dignité,

de se contenter du titre de César. Les légions gauloises s'y opposèrent. Constance arma contre Julien, celui-ci fit ses dispositions pour se défendre. Il quitte la Gaule, après y avoir séjourné plus de cinq ans, suit les bords du Danube, s'empare de Sirmium, capitale de l'Illyrie, fait le siége d'Aquilée et apprend la mort de Constance. Alors il traverse la Thrace, arrive le 11 décembre 361 à Constantinople, où il est solennellement reconnu pour empereur romain. Pendant son séjour dans cette ville il s'occupa de la réforme de plusieurs abus. Le luxe, la mollesse, une foule de maux désoloient l'empire. Julien y remédia avec zèle. Sa maison fut réformée, et les courtisans devinrent modestes. Un jour que l'empereur avoit demandé un barbier, il s'en présenta un superbement vêtu. Le prince le renvoya, en lui disant: « C'est un barbier que je demande, et non un sénateur. » Son prédécesseur avoit près de mille de ces [redacted]; Julien n'en garda qu'un : « C'est encore trop, disoit-il, pour un homme qui laisse croître sa barbe. » Le palais renfermoit autant de cuisiniers que de barbiers. Un jour qu'il en vit passer un magnifiquement habillé, ayant fait paroître le sien vêtu suivant son état, il demanda à ceux de sa suite : « Qui des deux étoit officier de cuisine ? » — C'est le vôtre, répondirent les courtisans.» Alors Julien congédia le cuisinier fastueux et tous ses camarades, en leur disant : « Vous perdriez tous vos talens à mon service. » Il chassa aussi les eunuques, dont il déclara n'avoir aucun besoin, puisqu'il n'avoit plus de femme. Il avoit perdu Hélène, sœur de Constance, avant que d'être proclamé empereur, et fidèle à la mémoire d'une épouse qu'il aimoit, il ne voulut pas se remarier. Les *curiosi*, officiers qui, sous prétexte d'informer l'empereur de choses utiles, étoient des espions dangereux et le fléau de la société, furent supprimés. Ce retranchement de tant de charges inutiles tourna au profit du peuple : il lui remit la cinquième partie des impôts. Il ne regardoit le souverain pouvoir que comme un moyen de plus de faire du bien aux hommes. « Voici ce qu'il écrivoit étant empereur. « Qu'on me montre un homme qui se soit appauvri par ses aumônes ; les miennes m'ont toujours enrichi, malgré mon peu d'économie. J'en ai fait souvent l'épreuve, lorsque j'étois particulier. Donnons donc à tout le monde, plus libéralement aux gens de bien, mais sans refuser le nécessaire à personne, pas même à notre ennemi : car ce n'est pas aux mœurs ni au caractère, c'est à l'homme que nous donnons... » Ceux qui s'étoient déclarés contre lui, quand il étoit simple particulier, n'eurent qu'à se louer de son indulgence lorsqu'il fut empereur. Julien avoit témoigné en public son mécontentement à un magistrat nommé Thalassius. Différens particuliers qui plaidoient contre ce magistrat profitèrent de la conjoncture. Ils abordèrent l'empereur en lui disant : « Thalassius, l'ennemi de votre piété, nous a enlevé nos biens ; il a commis mille violences. » L'empereur, craignant qu'on ne voulût abuser de la disgrace d'un malheureux, répondit aux accusateurs : « J'avoue que votre ennemi est aussi le mien ; mais c'est précisément ce qui doit suspendre vos poursuites contre lui jusqu'à ce qu'il m'ait satisfait : je mérite bien la préférence. En même temps, il défendit au préfet de les écouter, jusqu'à ce qu'il eût rendu ses bonnes graces à l'accusé ; et il les lui rendit bientôt après. — Pendant son séjour à Antioche, étant sorti de son palais pour aller sacrifier à Jupiter sur le Mont-Cassius, un homme

vint lui embrasser les genoux, et le supplier humblement de lui accorder la vie. Il demanda qui c'étoit? «C'est, lui répondit-on, Théodote, ci-devant chef du conseil d'Hiéraple; et quelqu'un ajouta méchamment: En reconduisant Constance, qui se préparoit à vous attaquer, il le complimentoit par avance sur la victoire, et le conjuroit, avec des gémissemens et des larmes, d'envoyer promptement à Hiéraple la tête de ce rebelle, de cet ingrat: c'est ainsi qu'il vous appeloit. — Je savois tout cela il y a long-temps, dit l'empereur; puis adressant la parole à Théodote, qui n'attendoit que son arrêt de mort: Retournez chez vous sans rien craindre. Vous vivez sous un prince qui, suivant la maxime d'un grand philosophe, cherche de tout son cœur à diminuer le nombre de ses ennemis, et à augmenter celui de ses amis.» —Julien méprisa toujours les délateurs, comme des ames viles qui couvroient leurs inimitiés personnelles du prétexte du bien général. Un de ces misérables étant venu lui dénoncer un de ses concitoyens comme prétendant à l'empire, il ne fit pas attention à cette accusation ridicule. Le délateur continuant de se présenter à son audience, pour intenter les mêmes accusations, l'empereur lui demanda: «Quelle est la condition du coupable que vous dénoncez? — C'est, dit-il, un riche bourgeois. — Quelle preuve avez-vous contre lui? ajouta le prince en souriant. — Il se fait faire un habit de soie couleur de pourpre....» Julien n'en voulut pas écouter davantage; et comme le délateur insistoit, il dit au grand-trésorier: «Faites donner à ce dangereux babillard une chaussure couleur de pourpre, afin qu'il la porte à celui qu'il accuse, pour assortir son habit...» Les philosophes qui avoient perfectionné un naturel si heureux lui persuadèrent d'ordonner par un édit général d'ouvrir les temples du paganisme. Il fit lui-même les fonctions de souverain pontife. Sachant que le peuple se gagne par les images extérieures, il rétablit toutes les idoles détruites. Il fit peindre à côté de lui, dans tous ses portraits, Jupiter qui lui donnoit la couronne et la pourpre, Mars et Mercure qui l'honoroient du don de la valeur et de l'éloquence. Il assigna des revenus aux prêtres des idoles, dépouilla quelques églises de leurs biens, pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à son domaine; révoqua quelques-uns des priviléges que les empereurs chrétiens avoient accordés à l'Eglise, et ôta les pensions que Constantin avoit données pour nourrir les clercs, les veuves et les vierges. Plus adroit que ses prédécesseurs, il ne crut pas devoir employer la violence pour en venir à son but; il usa même de beaucoup de douceur envers les chrétiens, et rappela tous ceux qui avoient été exilés sous Constance à cause de la religion. Il tâchoit de les gagner par des caresses, par des bienfaits, ou de les intimider par des vexations étrangères à la religion. S'il enlevoit les richesses des églises, «c'étoit, disoit-il, pour faire pratiquer aux chrétiens la pauvreté évangélique»: il leur défendit de plaider, et d'exercer les charges publiques. Il fit plus, il ne voulut pas qu'ils enseignassent les belles-lettres, sachant les grands moyens que leur fournissoient les livres profanes pour combattre le paganisme. Quoiqu'il témoignât du mépris pour les chrétiens, qu'il appeloit toujours Galiléens, cependant il sentoit l'avantage que leur donnoit la pureté de leurs mœurs. Tel fut le caractère de la prétendue persécution de Julien; ses opinions le portoient à sévir contre les chrétiens, mais ses principes philosophiques le con-

tenoient. (*Voyez* Bonose, n° II. — Cesaire, n° I. — Delphidius et l'article suivant.) Il voulut convaincre de faux la prédiction de Notre-Seigneur sur le temple de Jérusalem, et entreprit de le faire rebâtir par les juifs, environ 300 ans après sa démolition; mais on dit que du voisinage il sortit des fondemens des tourbillons de flammes qui empêchèrent cette réédification, et brûlèrent quelques ouvriers. Ce fait, contre lequel il y auroit beaucoup à dire, est raconté par Ammien-Marcellin, qui n'en parle que par ouï-dire, et par quelques écrivains intéressés. Le même historien se moque de sa superstition, qui lui fit dépeupler le monde de bœufs, pour le grand nombre de sacrifices qu'il offrit; et Eutrope, qui le compare à Marc-Aurèle, dit pourtant qu'il étoit *nimius religionis christianæ insectator*... L'empereur Julien, résolu d'éteindre le christianisme, vouloit auparavant terminer la guerre contre les Perses. Il brûloit de venger l'empire romain des pertes que ces peuples lui faisoient souffrir depuis 60 ans. Ses premières armes furent heureuses. Il prit plusieurs villes aux ennemis, et s'avança jusqu'à Ctésiphon. Il fit passer le Tigre à son armée au-dessus de cette ville, et voulut pénétrer dans le cœur de l'Assyrie; mais, au bout de quelques jours de marche, ne trouvant ni grains ni fourrages, parce que les Perses avoient fait par-tout le plus grand dégât, il fut contraint de revenir sur ses pas et de se rapprocher du Tigre. Dans l'impossibilité de le repasser, faute de bateaux, il prit pour modèle de sa retraite celle des dix-mille, et résolut de gagner, comme eux, le pays des Carduques, appelé, de son temps, la Carduenne. Supérieur dans tous les petits combats aux lieutenans de Sapor, roi de Perse, il avançoit toujours, lorsque, le 26 juin 363, il fut blessé mortellement. Julien parut regretter peu la vie. « Je me soumets, dit-il, avec joie aux décrets éternels, convaincu que celui qui est attaché à la vie, quand il faut mourir, est plus lâche que celui qui voudroit mourir quand il faut vivre. Ma vie a été courte, mais mes jours ont été pleins. La mort, qui est un mal pour les méchans, est un bien pour l'homme vertueux; c'est une dette qu'un sage doit payer sans murmure. J'ai été particulier et empereur, et dans ma vie privée et sur le trône je n'ai rien fait, je pense, dont j'aie lieu de me repentir. » Il employa ses derniers momens à s'entretenir de la noblesse des ames avec le philosophe Maxime, et expira la nuit suivante, à 32 ans. On lui fit cette épitaphe: « Ci-gît Julien, qui perdit la vie sur le bord du Tigre; il fut un excellent roi et un vaillant guerrier. » Ayant toujours su se défendre de l'amorce des plaisirs, il disoit souvent, d'après un poëte grec, que « la chasteté est en fait des mœurs ce que la tête est dans une belle statue, et que l'incontinence suffit pour déparer la plus belle vie. » Dans la guerre qu'il fit contre les Perses, il s'abstint, à l'exemple d'Alexandre-le-Grand, de voir des vierges captives dont on lui avoit vanté les charmes. Dans cette même expédition, ayant aperçu à la suite de l'armée plusieurs chameaux chargés de vins exquis, il défendit aux chameliers de passer outre. « Emportez, leur dit-il, ces sources de débauche et de volupté; un soldat ne doit pas boire de vin s'il ne l'a pris sur l'ennemi, et moi-même je veux vivre en soldat. » Il n'y a guère de princes dont les auteurs aient parlé plus diversement, parce qu'ils l'ont regardé sous différens points de vue, et qu'il étoit lui-même un amas de contradictions. « Il y avoit en lui, dit Fleury, un tel mélange de bonnes et de mauvaises

qualités, qu'il étoit facile de le louer ou de le blâmer sans altérer la vérité. » D'un côté, savant, libéral, tempérant, sobre, vigilant, juste, clément, humain. D'un autre côté, léger, inconstant, bizarre, donnant dans le fanatisme et les superstitions les plus extravagantes, courant après la gloire, voulant être tout à la fois Platon, Marc-Aurèle et Alexandre, estimant, par un goût faux, ce qui pouvoit le singulariser. Il nous reste de lui plusieurs *Discours*, des *Lettres*, des *Satires*. La *Satire des Césars*, dont Michel Heusinger a, d'après Spanheim, donné une excellente édition, avec des notes latines et françaises, Gotha, 1736, in-8°, traduite en français avec des remarques d'après la première édition, parut à Amsterdam, 1728, in-4°, avec des figures de Bernard Picart. Le Traité intitulé *Misopogon*, qui est une satire contre les habitans d'Antioche, et quelques *autres pièces* ont été publiées en grec et en latin par le P. Petau, Paris, 1630, in-4°. Ezéchiel Spanhein en donna, en 1696, une belle édition, à Leipsick, in-folio. L'abbé de La Bletterie en a traduit une partie avec autant de fidélité que d'élégance, dans sa vie de Jovien, en 2 vol. in-12. Il n'est personne qui n'admire la satire des Césars; à quelques plaisanteries près, qui sont un peu froides, elle est très-curieuse. Un jugement critique de ceux qui ont été assis sur le premier trône du monde, par un philosophe austère qui y a été assis lui-même, a de quoi plaire et intéresser. Son *Misopogon* est plein d'esprit et d'ironie. Il déprime étrangement les habitans d'Antioche, et ne s'épargne pas les louanges. Les différens ouvrages qui nous restent de Julien prouvent que cet empereur avoit un beau génie, un esprit vif, aisé et fécond; mais il s'est trop abandonné au goût de son siècle, où la déclamation tenoit lieu d'éloquence, les antithèses de pensées, et les jeux de mots de plaisanteries. (*Voy.* LIBANIUS.) Julien composa un ouvrage contre la religion chrétienne, dont saint Cyrille d'Alexandrie nous a conservé plusieurs fragmens dans le dessein de les réfuter. Ces fragmens ont été traduits par le marquis d'Argens, sous ce titre: *Discours de l'empereur Julien contre les chrétiens.* Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; la dernière a été imprimée à Berlin en 1768, avec de nouvelles notes de divers auteurs, chez Chrétien-Frédérik Vooss. L'abbé de La Bletterie a fait une Histoire de cet empereur, qui a eu du succès; elle a été réimprimée à Paris en 1746, in-12. Thomas, dans le vingtième chapitre de son Essai sur les Éloges, en rendant justice à la bonté, au courage de Julien, à son économie, à son amour pour ses peuples, ne dissimule pas ses défauts. « Nous savons, dit-il, par l'histoire, quels furent son caractère et ses goûts. Passionné pour les Grecs, nourri nuit et jour de la lecture de leurs écrivains, enthousiaste d'Homère, fanatique de Platon, avide et insatiable de connoissances, né avec ce genre d'imagination qui s'enflamme pour tout ce qui est extraordinaire, ayant de plus une ame ardente et cette force qui sait plus se précipiter en avant que s'arrêter; d'ailleurs, accoutumé dès son enfance à voir dans un empereur chrétien le meurtrier de sa famille, et dans le fond de son cœur rendant peut-être la religion complice des crimes qu'elle condamne; placé entre l'ambition et la crainte; inquiet sur le présent, incertain sur l'avenir; ses goûts, son imagination, son ame, les malheurs de sa famille, les siens, tout sembla le préparer d'avance au changement qu'il voulut opérer dans la religion. On ne peut douter en le lisant qu'il

ne fût séduit par cette espèce de théologie platonique qui régnoit alors, et dont il parle dans tous ses écrits avec enthousiasme. On ne peut presque pas douter non plus qu'il n'ait cru aux génies. Deux fois il crut voir celui de l'empire; l'une en songe dans les Gaules, lorsqu'il délibéroit s'il accepteroit le trône; l'autre dans la Perse, et peu de temps avant sa mort, lorsque, pendant la nuit, il méditoit sous sa tente. Enfin, quand on le voudroit, il seroit également impossible de douter qu'il n'eût un penchant profond à la superstition. Oracles, présages, sacrifies, mystères, divinations, cérémonies théurgiques, il embrassoit tout, il se livroit à tout. L'idée que la divinité pouvoit se communiquer à l'homme tourmentoit et agitoit son esprit. On a beau dire, je ne puis croire que sa politique seule fît sa superstition. La politique a moins de zèle et n'a point sur-tout cette activité inquiète et curieuse. L'intérêt qui veut traîner le peuple aux autels peut bien se mêler aux sacrifices dans les fêtes et les cérémonies publiques; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux tous les jours, tous les instans et dans tous les détails de la vie. Que penser donc de Julien? Qu'il fut beaucoup plus philosophe dans son gouvernement et sa conduite que dans ses idées; que son imagination extrême égara souvent ses lumières; que, fixé sur la morale par ses principes, il avoit sur tout le reste l'inquiétude d'un homme qui manque d'un point d'appui; qu'il porta, sans y penser, dans le paganisme même, une teinte de l'austérité chrétienne où il avoit été élevé; qu'il fut chrétien par les mœurs, platonicien par les idées, superstitieux par l'imagination, païen par le culte, grand sur le trône et à la tête des armées, foible et petit dans ses temples et ses mystères; qu'il eut, en un mot, le courage d'agir, de penser, de gouverner et de combattre; mais qu'il lui manqua le courage d'ignorer; que, malgré ses défauts (car il en eut plusieurs), les païens durent l'admirer, et que les chrétiens durent le plaindre. » On ne sait pas s'ils le plaignirent; mais on sait que, dans leurs déclamations intéressées, ils exagérèrent beaucoup ses défauts, méconnurent ses rares qualités et le calomnièrent souvent. Les écrivains chrétiens ont montré trop de partialité à son égard. Julien fut, par ses talens, son génie, ses vertus civiles et même par son courage, fort supérieur à la plupart de ses prédécesseurs, et à tous ceux qui lui ont succédé dans l'empire. Il savoit concevoir de grands projets, et avoit la force de les exécuter. Il a pu se tromper dans ses moyens; mais toutes ses résolutions avoient pour but le rétablissement de la justice, de la morale, la gloire de l'empire romain et le bonheur des peuples. Sans ses extravagances religieuses, il mériteroit d'être placé à côté des Titus et des Antonins.

† IV. JULIEN, oncle maternel de l'empereur Julien, comte d'Orient, haïssant les chrétiens autant que son neveu, saisissoit toutes les occasions de leur faire subir le dernier supplice. Il fit fermer toutes les églises d'Antioche. N'ayant jamais pu obliger le prêtre Théodoret, économe d'une église catholique, à renier J. C., il le condamna à perdre la tête. Le même jour, il se rendit à l'église principale, profana les vases sacrés, et donna un soufflet à un évêque qui vouloit s'opposer à cette profanation. « Qu'on croie maintenant, dit-il, que Dieu se mêle des affaires des chrétiens! » L'empereur, ayant appris la mort du prêtre Théodoret, la lui reprocha: « Est-ce ainsi, lui dit-il, que vous entrez dans mes

vues? Tandis que je travaille à ramener les Galiléens par la raison, vous faites des martyrs sous mon règne et sous mes yeux! Ils vont me flétrir comme ils ont flétri leurs plus odieux persécuteurs. Je vous défends d'ôter la vie à personne pour cause de religion, et vous charge de faire savoir aux autres ma volonté. » Ces reproches furent un coup de foudre pour le comte, qui mourut peu de temps après.

V. JULIEN, gouverneur de la province de Vénétie en Italie, prit le titre d'empereur après la mort de Numérien en 284. Comme il avoit de la bravoure, il se maintint pendant quelque temps en Italie contre les troupes de l'empereur Carin. Mais les deux concurrens à l'empire s'étant rencontrés dans les plaines de Vérone, Julien fut vaincu. Les uns disent qu'il périt dans la bataille; d'autres, qu'il se tua lui-même après. Il n'avoit porté la pourpre impériale qu'environ cinq à six mois.

† VI. JULIEN D'ÉCLANE, évêque de cette ville, fils de Mémorius, évêque de Capoue, se distingua par son éloquence et par les graces de son esprit et de son style. Ses talens lui gagnèrent le cœur de St. Augustin; mais ils se brouillèrent, lorsqu'il refusa de souscrire aux anathèmes lancés, en 418, contre les pélagiens, dans le concile général d'Afrique. Julien se joignit à dix-sept autres évêques, pour faire une confession de foi dans laquelle ils prétendoient se justifier. Le pape les condamna tous. Ils en appelèrent à un concile général; mais St. Augustin, un des plus ardens adversaires du pélagianisme, soutint que cet appel étoit illusoire. Julien mourut en 450, après avoir été chassé de son église, anathématisé par les papes, et proscrit par les empereurs. Bede lui attribue un livre intitulé *de l'Amour;* un *Commentaire* sur le Cantique des Cantiques, où il dit que le poison étoit caché sous les fleurs de l'éloquence. Il fait encore mention d'un ouvrage de Julien, intitulé *de la Constance;* mais il se trompe, lorsqu'il assure que ce même Julien écrivit à Démétriade, parce qu'il est constant que ce fut Pélage. Après avoir lu le premier livre des Noces et de la Concupiscence, publié par saint Augustin, il entreprit de le réfuter, et composa un ouvrage en quatre livres à ce sujet. On cite encore de lui deux *Epîtres* relatives à des matières de controverse, qui furent écrites en 419, et envoyées au pape Zozime, et auxquelles saint Augustin répondit par quatre livres, adressés à Boniface, successeur de Zozime.

† VII. JULIEN (le comte), général de Vittiza, roi des Visigoths, en Espagne, commandoit à Ceuta, l'une des colonnes d'Hercule, lorsque vers l'an 705, Muza, à la tête des Musulmans, vint attaquer cette place. (*Voyez* MUZA.) Le comte Julien les repoussa d'abord avec courage. Mais bientôt changeant de principe et de conduite, il envoya au général musulman un message par lequel il lui offroit sa personne, son épée, et la place qu'il commandoit. Il fit plus, il sollicita l'indigne gloire d'introduire les Sarrasins ou Musulmans dans le centre de l'Espagne. Cette trahison, qui contribua à la conquête de ce pays et d'une grande partie de la France, devoit avoir un motif puissant. Les historiens espagnols racontent que le comte Julien avoit une fille appelée Cava, qui fut séduite et violée par Vittiza son souverain, et que ce père outragé sacrifia à sa vengeance sa religion et son pays. Il est plus vraisemblable de croire que les deux fils de Vittiza, que Rodrigue venoit de détrôner, cher-

chant à rétablir leur père qui vivoit encore, formèrent une conspiration contre l'usurpateur, dans laquelle entra le comte Julien; mais que n'ayant pu rassembler des forces suffisantes pour détrôner Rodrigue, ils prirent le parti d'implorer le secours des Sarrasins d'Afrique. Quoi qu'il en soit, le comte Julien fut un des premiers moteurs d'une révolution qui changea la face d'une partie de l'Europe, et qui produisit huit siècles de calamités. En 710 il ouvrit les portes de Ceuta aux Sarrasins; l'année suivante il fournit à Tarif, qui commandoit leur armée, des navires pour les transporter en Espagne (*voyez* TARIF); il employa son crédit pour faire enrôler dans l'armée sarrasine plusieurs chrétiens mécontens. Après la bataille de Xérès, qui décida du sort de l'Espagne, le comte Julien, qui n'avoit d'espoir que dans la ruine totale de son pays, conseilla au général sarrasin les opérations qui devoient terminer la conquête de la manière la plus sûre. « Le roi des Visigoths, lui dit-il, est tombé sous votre glaive, les princes ont pris la fuite; l'armée est en déroute, la nation est épouvantée; jetez dans les villes de la Bœtique un nombre suffisant de troupes; marchez en personne et sans délai à la cité royale de Tolède, et ne laissez pas aux chrétiens troublés le loisir ou le repos nécessaire à l'élection d'un monarque. » Les conseils du comte Julien furent adoptés par Tarif et mis à exécution avec succès. Muza vint en Espagne pour jouir des fruits de la victoire de Tarif, et ce fut le comte Julien qui l'accueillit en 713 lors de son débarquement au port d'Algézire. Il étouffoit le cri de sa conscience et montroit par ses paroles et par ses actions que la victoire des Sarrasins n'avoit point diminué son attachement pour eux. On ignore quel fut le sort de ce traître, et l'histoire ne nous apprend point s'il subit la peine que méritoit son crime.

* VIII. JULIEN DE PARME (Simon), nom qu'il adopta par reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus du duc de Parme étant à Rome, naquit en 1736, de parens pauvres, au village de Carigliano près de la petite ville suisse de Locarno, sur les bords du lac Majeur, surmonta par son génie tous les obstacles que la pauvreté sema sur sa route dans les beaux-arts. Julien n'eut pendant long-temps que la nature pour unique maître, parce qu'il n'avoit pas les moyens de s'en procurer d'autres. Envoyé à l'école française de Rome, sous la direction de Natoire, il y prit un tel goût pour la manière italienne, qu'il la fit dominer dans toutes ses compositions; aussi les peintres, ses contemporains, le surnommèrent *Julien l'Apostat*, pour faire allusion à ce changement. Revenu à Paris, il s'y distingua par des ouvrages estimables, parmi lesquels on cite un *Jupiter endormi dans les bras de Junon sur le mont Ida*. Il fit dans l'hôtel de la princesse de Kinski un *S. Dominique*, trois *plafonds*, et autres *décorations* qui fixèrent l'attention des connoisseurs et des étrangers. On a encore de lui *le Triomphe d'Aurélien*, et un tableau représentant *l'Etude qui répand des fleurs sur le Temps*, exposé au salon de 1788. Ce dernier ouvrage est d'une belle composition, et peut être comparé pour la couleur aux meilleurs tableaux de Lafosse. Ce tableau a passé en Angleterre. Le dernier ouvrage important que Julien de Parme ait mis au jour est un tableau d'autel pour la chapelle de l'archevêque de Paris, à Conflans, représentant *S. Antoine en extase*. Cet artiste est mort de misère en 1799.

* IX. JULIEN (Pierre), sculpteur, professeur des écoles spéciales de

sculpture et de peinture, membre de l'institut de France, de la légion d'honneur, né à S. Paulien, département de la Haute-Loire, en 1731, commença la carrière des arts dans la ville du Puy en Velay, chez Samuel, sculpteur, où il resta deux ans. Son oncle, Julien, jésuite, le plaça à Lyon chez un sculpteur nommé Riache, où il fit des progrès rapides, et, après avoir remporté un prix à l'académie de cette ville, il vint à Paris, entra dans l'école de Guillaume Coustou, sculpteur du roi, en 1765, et remporta le prix de sculpture sur un bas-relief qui représentoit Sabinus offrant son char aux vestales pour fuir, au moment où les Gaulois alloient s'emparer de Rome. La simplicité du style, un meilleur goût dans les ajustemens, la noblesse dans les caractères y contrastoient singulièrement avec la manière de faire qui régnoit alors dans les académies. Pierre Julien, suivant l'usage de ce temps-là, demeura trois ans à la pension de Paris, et ne passa à Rome qu'en 1768 : précédé par un succès marquant dans son art, à son arrivée à Rome il fut chargé, par le président Belenger, de l'exécution d'un mausolée en marbre que ce magistrat vouloit consacrer sur la tombe de sa femme et de son fils. Julien sculpta l'une et l'autre figure dans la proportion de trois pieds. Outre les travaux prescrits aux pensionnaires, il fit pour le président Ocardi des copies en marbre de l'*Apollon du Belvédère*, de la *Flore du palais Farnèse* et du *Gladiateur du palais Borghèse*. Ces statues sont aujourd'hui au musée de Versailles. Appelé à Paris pour aider Coustou dans l'exécution du mausolée du dauphin et de la dauphine, Julien termina la figure de l'*Immortalité* qui restoit encore à faire, et fut chargé de conduire le placement de ce beau monument dans la cathédrale de Sens, où on le voit encore. Julien, dont la réputation commençoit à s'étendre, modeste autant que savant, étudioit et méditoit continuellement sur son art; voulant se faire connoître davantage, il présenta à l'académie de peinture et de sculpture, comme morceau de réception, un *Ganymède* qu'il avoit exécuté; mais il ne fut pas admis; cependant un style savant, un dessin pur et des formes remplies de grace, constituoient l'ensemble de cette statue. Ce refus, quoiqu'injuste, loin de le décourager, ne le rendit que plus actif et plus laborieux. Il s'enferme pendant quelque temps dans son atelier et fait un *Gladiateur mourant* qui lui ouvre enfin les portes de l'académie en 1779. Ce morceau réunit au plus rare degré la science de l'art à la grace naturelle et à la perfection du ciseau. C'est une figure d'environ trois pieds, représentant un guerrier ou un gladiateur blessé à mort. Ses jambes ont fléchi; il est affaissé sous lui-même. Il vit encore, mais le souffle qu'il aspire sera le dernier. L'ensemble de la figure et la pose ne ressemblent à aucune statue antique connue, et cependant elle en a le caractère et la perfection. C'est la beauté virile d'un homme en parfaite santé qui meurt d'un accident. Pierre Julien fut ensuite chargé par le roi de l'exécution en marbre et en pied de la statue de *Jean de La Fontaine.* C'est ici que le génie et le talent du sculpteur se font admirer. L'abandon, la simplicité et la naïveté du fabuliste sublime sont si bien exprimées dans cet ouvrage, que l'on oublie l'art, croyant contempler la nature. Il fut également chargé de décorer la laiterie du château de Rambouillet de plusieurs bas-reliefs, représentant des sujets de pastorales et une *Baigneuse* de grandeur naturelle, placée maintenant au musée du Sénat conserva-

teur. Ce chef-d'œuvre excitera toujours l'admiration la plus vive. Tout ce qu'on peut supposer de grace, de fraîcheur, de beauté dans une bergère innocente à peu près nue, mais timide, qui a l'intention de se plonger dans le cristal d'une onde pure, dont elle fait l'essai avec le bout de son pied, le statuaire a eu l'art de l'exprimer sur son marbre, et il est généralement reconnu que cette statue est un des plus beaux ouvrages modernes. C'est à tort qu'on a attribué à Julien, dans plusieurs écrits, l'exécution des statues de du Guesclin et de S. Vincent de Paule. La première est de M. Froucou; et la seconde de M. Stouf. Le dernier ouvrage de ce grand artiste est *la statue en marbre* de Nicolas Poussin, placée maintenant à l'Institut. Que de génie dans la conception de ce monument que l'on a consacré au premier peintre français ! que de force et de beauté dans son exécution ! Julien, dans cet excellent ouvrage, a, pour ainsi dire, fondu sa grande réputation avec la renommée extraordinaire de l'immortel Poussin. Enfin ce célèbre sculpteur, épuisé de fatigue, mourut à Paris, à la suite d'une maladie de langueur, en janvier 1804. Son tombeau et son effigie tracée sur le marbre par M. Dejoux, sculpteur, membre de l'institut, de la légion d'honneur, son digne ami, et son exécuteur testamentaire, ont été placés dans le jardin Elysée du musée impérial des monumens français.

X. JULIEN (Didius Severus Julianus). *Voy.* DIDIER-JULIEN, n° V.

XI. JULIEN (Aurelius Julianus), *Voyez* MAXIMIEN, n° I, au commencement.

XII. JULIEN (ST.-). *Voyez* ST.-JULIEN.

I. JULIENNE, prieure du monastère du Mont-Cornillon, près de Liège, naquit en 1193, et mourut en 1258, à 65 ans, en odeur de sainteté. Une vision qu'elle prétendit avoir eue donna lieu à l'institution de la *Fête du St.-Sacrement*, qui, célébrée d'abord dans quelques églises particulières, le fut ensuite dans l'église universelle. *Voyez* URBAIN IV.

* II. JULIENNE ou JULIANA, surnommée *l'anachorète de Norwich*, vivoit en 1373. Cette femme, dont le cerveau étoit dérangé, prétendit avoir le don de prophétie. A l'âge d'environ 30 ans, elle rêva à plusieurs reprises que J. C. daignoit lui apparoître et s'entretenir avec elle sur le texte platonique de l'amour divin. Elle écrivit ses rêves, qui parurent sous le titre de *Soixante révélations de l'amour divin à une dévote servante du Seigneur, nommée la mère Julienne, qui vivoit du temps du roi Edouard III d'Angleterre.* La mère Julienne a pratiqué pendant sa vie des austérités surprenantes. Elle avoit fait murer sa cellule, et elle y a vécu plusieurs années entre quatre murailles.

* JULIIS (Paul), de Naples, clerc régulier, vivoit dans le 17ᵉ siècle, et a écrit : *Fasciculus novorum liliorum è divinarum Scripturarum horto, hoc est, meditationes novem, etc.*, Naples, 1654. Cet ouvrage, traduit en espagnol en 1657, a été imprimé à Madrid.

* JULIOT (Fery), poëte francomtois, né à Besançon dans le 16ᵉ siècle. On croit qu'il fut notaire. Juliot avoit suivi les cours de droit que Charles Dumoulin donnoit à Besançon, et s'étoit fait aimer de ce savant jurisconsulte. Il étoit également fort lié avec Antoine Ludin, écuyer, et frère Matthieu de Masso, commandeur de Saint-Jean-de-Jérusalem à Besançon. On doit à ce poëte un petit ouvrage très-bien imprimé pour le

temps, sous le titre : *Elégies de la belle fille, lamentant sa virginité perdue, avec plusieurs Epîtres*, etc., imprimées aux dépens d'Antoine Ludin, écuyer (par Jacques Etanges), Besançon, 1557, 1 vol. in-12 de 96 pages. Tout est poésie dans ce volume, jusqu'à l'avis de l'imprimeur : on y trouve dix vers de Ludin et quarante de Masso; le reste est de Fery Juliot. Le portrait de la belle fille, fait par elle-même, qui s'adresse à Nature dans la seconde Elégie, page 19, commence ainsi :

Orné m'avez le chef de blonds cheveux,
Polis, luisans, longs comme je les veux,
Lesquels m'ont fait montrer de toutes parts,
Ma face bonnie étant dessus épars;
Un front quarré, deux yeux étincelans,
Plus que le cler diamant pululans,
Assis et mis sur deux joues vermeilles,
Minces de peau . . . .

On peut juger du style de l'auteur par cet échantillon. On ignore la date de sa mort.

† JULIUS-CANUS, illustre Romain, a rendu son nom célèbre par sa constance. L'empereur Caligula, irrité sans sujet contre lui, l'avertit de se préparer à la mort. *Je vous suis bien obligé, César!* répondit cet homme intrépide, sans paroître ému. On le conduisit en prison, et lorsqu'on vint le prendre pour le mener au supplice, on le trouva jouant aux échecs. Sa partie étoit la plus belle, et afin que son adversaire ne se glorifiât pas après sa mort de l'avoir battu, il pria le centurion d'être témoin de l'avantage qu'il avoit sur lui. Il se leva ensuite, et suivit l'exécuteur avec une fermeté qui surprit et toucha tous les spectateurs. *Voyez* Sénèque, *De tranquillitate animi*, cap. 14.

JULIUS, etc. *V.* BAROOCHEBAS. — CELSE, n° I. — CAPITOLINUS. — FIRMICUS. — GRÉCINUS. — les derniers JULES. — OBSEQUENS. — AFRICAIN, n° II. — SABINUS, n°. II.

JULLIÉRON (Guichard), célèbre imprimeur de Lyon, attaché au parti de Henri IV, empêcha les Suisses, qui n'étoient plus payés, de quitter le service du roi. Il vendit deux maisons qu'il possédoit et leur en distribua le prix. Henri IV, voulant ensuite lui rembourser ses cinquante mille livres, il les refusa et ne lui demanda que le titre d'imprimeur du roi à Lyon; ce qui lui fut accordé en 1594.

* JUMELIN (J. B.), docteur-régent, professeur de l'ancienne faculté de médecine, professeur de physique et de chimie au lycée impérial, mort à Paris en 1807, est auteur de plusieurs bons ouvrages, entre autres d'un *Traité élémentaire de physique et de chimie*, 1 vol., qui a paru en 1809; un second volume qui devoit traiter des *Sciences physico-mathématiques* est resté dans son porte feuille. Il étoit considéré comme médecin, comme physicien et comme voyageur. Comme médecin, il s'occupa à reconnoitre par des expériences les effets que produit l'électricité sur l'économie animale; ceux de l'usage des styptiques sur l'irritabilité et l'action des liqueurs enivrantes sur la même faculté. Comme physicien, il inventa un moyen de prendre l'eau au haut des syphons recourbés, sans interrompre le courant établi dans le syphon; une machine pneumatique d'une structure particulière, et une pompe à feu nouvelle. Comme voyageur, il fut du nombre des savans qui accompagnèrent M. de Choiseul-Gouffier à Constantinople. Il fit dans la capitale de l'empire ottoman, avec l'abbé Spallanzani, des expériences microscopiques très-curieuses, et ce fut lui qui découvrit les ruines de Githium, sur lesquelles il a donné un mémoire à l'institut.

† JUNCKER (Christian), né à Dresde en 1668, se rendit habile dans la science des médailles. Il fut successivement recteur à Schleusingen, à Eysenach et à Altenbourg, où il mourut le 19 juin 1714, avec le titre d'historiographe de la maison de Saxe-Ernest, et de membre de la société royale de Berlin. La mort subite de sa femme, qu'il chérissoit tendrement, accéléra la sienne. Il a fait un grand nombre de *Traductions* allemandes d'auteurs anciens, et plusieurs *éditions* d'auteurs classiques, avec des notes, dans le goût des éditions de Minellius. On a encore de lui, I. *Schediasma de diariis eruditorum.* II. *Centuria feminarum eruditione et scriptis illustrium.* III. *Theatrum latinitatis universæ Rehero-Junckerianum.* IV. *Lineæ eruditionis universæ et historiæ philosophicæ.* V. *Vita Lutheri ex nummis.* VI. *Vita Ludolphi*, etc. Sa pauvreté l'obligeoit de travailler un peu à la hâte, et ses ouvrages se sentent de cette précipitation.

JUNCTES (Les). *Voyez* JUNTES.

JUNCTIN. *Voyez* GIUNTINI.

I. JUNGERMAN (Godefroi), fils d'un professeur en droit de Leipzick, connu par une *édition* de Pollux; et par une autre, fort recherchée, d'une ancienne version grecque des sept livres de la Guerre des Gaules, de J. César, Francfort, 1606, 2 vol. in-4°; et par une *Traduction* latine des Pastorales de Longus, avec des notes, Hanoviæ, 1605, in-8°. On a aussi de lui des *Lettres* imprimées. Il mourut à Hanau le 16 août 1610.

II. JUNGERMAN (Louis), frère du précédent, cultiva l'histoire naturelle, et particulièrement la botanique. Il mourut à Altorf en 1653. C'est à lui qu'on attribue *Hortus Eystettensis*, Nuremberg, 1613, in-fol. mag. (*Voyez* BESLER.) *Catalogus plantarum quæ circa Altorfinum nascuntur*, Altorf, 1646, in-8°. *Cornucopia Floræ Giessinsis*, Giesse, 1623, in-4°.

* I. JUNGIUS (Joachim), né à Lubeck en 1587, nommé à la chaire de mathématiques de Giessen, la remplit avec honneur depuis 1609 jusqu'en 1614, qu'il alla à Augsbourg pour étudier la médecine. Reçu docteur en cette science à Padoue en 1624, il se rendit à Rostoch, et de là à Helmstadt, où il se mit à enseigner. Enfin, il passa à Hambourg en 1629, et il y professa la logique et la physique avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1657. On a de lui, I. *Doxoscopiæ physicæ minores, sive Isagoge physica Doxoscopica*, Hamburgi, 1662, in-4°. Cet écrivain méthodique ne s'est point contenté de rapporter tout simplement les opinions alors en vogue; il en a fait l'analyse, et même la critique la plus sévère. II. *Præcipuæ opiniones physicæ. Accedit auctoris harmonica et Isagoge phytoscopia*, Hamburgi, 1679, in-4°, par les soins de Jean Vaget. Dans le premier ouvrage, il réfute les erreurs les plus accréditées sur les plantes; dans le second, il descend dans le plus grand détail au sujet des végétaux qu'il a arrangés d'ailleurs avec tant d'ordre et de méthode, que Ray et Linnæus ont beaucoup profité de son travail. III. *Historia vermium*, Hamburgi, 1692, in-4°.

* II. JUNGIUS (George-Sébastien), de Vienne en Autriche, reçu docteur dans les écoles de cette ville, devint médecin de la cour impériale. Selon quelques bibliographes, il est auteur de plusieurs *Observations* insérées dans les Mémoires de l'académie des curieux de la nature. Il a publié un

ouvrage écrit dans le goût de cette académie, sous le titre : *Chrysomelum, seu malum aureum, hoc est, Cydonii collectio, decorticatio, enucleatio et præparatio physico medica*, Vendobonæ, 1673, in-8°.

* JUNGKEN (Jean-Holfric), né à Kalern dans la Hesse en 1648, fut reçu docteur en médecine à Marpurg en 1671. Après avoir voyagé plusieurs années pour étendre ses connoissances, il se rendit à Francfort-sur-le-Mein, où il fut nommé médecin de l'hôpital en 1693, et physicien ordinaire en 1695. Il mourut dans cette dernière ville en 1726. Ce médecin a beaucoup écrit; parmi ses ouvrages, on distingue les suivans : I. *Chymia experimentalis curiosa ex principiis mathematicis demonstrata*, Francofurti, 1681, 1694, in-8°, 1701, in-4°. II. Une *Chirurgie* en haut allemand, Francfort, 1691, in-8°; Nuremberg, 1700, 1718, in-8°. III. *Compendium physicæ*, Francofurti, 1713, in-12.

† JUNIE (Junia Calvina), différente de Junia Silana, autre dame romaine, fameuse par ses galanteries, descendoit de l'empereur Auguste. Elle joignoit à l'éclat de sa naissance une rare beauté, mais qui n'étoit pas relevée par la sagesse. Son intimité avec Silanus, son frère, où il entroit peut-être plus d'indiscrétion que de crime, l'exposa à des soupçons odieux. Que l'inceste fût vrai ou supposé, l'empereur Claude exila Junie de Rome; elle fut rappelée par Néron, et vécut jusqu'au règne de Vespasien.... Racine, dans sa tragédie de Britannicus, l'a peinte bien autrement que les écrivains anciens, en quoi il a usé du privilége des auteurs dramatiques.

† JUNIEN (saint), célèbre solitaire, né à Briou en Poitou, fonda un monastère à Mairé, dont il fut le premier abbé. Il mourut le 13 août 587, le même jour que sainte Radegonde, avec laquelle il avoit été en commerce de lettres et de mysticité. *Voyez* les Vies des saints de Baillet, 13 août.

JUNILIUS, évêque d'Afrique au 6e siècle. On a de lui deux livres *De la Loi divine*, en forme de dialogues, dans la Bibliothèque des Pères. C'est une espèce d'introduction à l'étude de l'Ecriture sainte.

I. JUNIUS (Adrien), DU JONGH, né à Horn en Hollande, le 1er juillet 1511, s'appliqua de bonne heure à la littérature et à la médecine, et parcourut l'Allemagne et l'Angleterre pour se perfectionner. Appelé en Danemarck pour être précepteur du prince royal, il ne put s'accommoder ni du climat ni du génie de la nation. Il revint en Hollande en 1564, et mourut à Armuiden, près de Middelbourg, le 16 juin 1575, de regret d'avoir vu piller sa bibliothèque par les Espagnols. La perte de plusieurs manuscrits prêts à être envoyés à l'impression, qui lui avoient coûté beaucoup de travail, dut aggraver son chagrin. Il laissa, I. Des *Commentaires* peu connus sur divers auteurs latins. II. Un poëme en vers prosaïques, intitulé *La Philippide*, Londres, 1554, in-4°, sur le mariage de Philippe II, roi d'Espagne. III. Quelques *Traductions* d'ouvrages grecs; mais elles sont peu fidèles, et dans la seule version d'Eunapius il a fait plus de six cents fautes. IV. Six livres d'*Animadversorum*, que Gruter a insérés dans son Trésor critique. Ils roulent sur divers points de critique. « L'auteur y fait paroître, dit Nicéron, une connoissance profonde de l'antiquité grecque et romaine, une critique également fine et judicieuse, de la politesse dans le style, jointe à toute la can-

deur et à toute la modestie d'un écrivain qui travaille sincèrement à découvrir la vérité.» Ces six livres, imprimés séparément à Roterdam, en 1708, in-8°, sont suivis d'un Traité, *de Comâ*, curieux et rempli d'érudition. Thiers en a fait usage dans son Histoire des Perruques. V. *Phalli ex fungorum genere descriptio*, Leyde, 1601, in-4°; Dordrecht, 1652, in-8°. On trouve dans cette édition des *Lettres* de Junius, mais elle n'a pas de figures. VI. *Nomenclator omnium rerum*, 1567, in-8°. Cet ouvrage curieux et recherché, a beaucoup servi à l'abbé Dinouart pour la nouvelle édition de l'*Indiculus universalis* du P. Pomey. Le choix des termes en huit langues n'y est pas moins une preuve d'érudition de l'auteur, que de sa patience infatigable. Ce n'est pas qu'on n'y trouve des fautes et même des fautes grossières; mais c'est un inconvénient inévitable dans des ouvrages si étendus et si variés. Colomiez rapporte, au sujet de ce livre, une anecdote qui est apparemment un conte. Il dit que J. Sambuc, étant allé en Hollande exprès pour voir Junius, apprit chez lui qu'il buvoit avec des charretiers; à cette nouvelle, il conçut tant de mépris pour lui, qu'il s'en retourna sans le voir. Junius, l'ayant appris, s'excusa sur ce qu'il ne s'étoit trouvé avec ces sortes de gens que pour apprendre d'eux quelques termes de leur métier, qu'il vouloit mettre dans son *Nomenclator* (*Voyez* le tome XVI[e] des Mémoires de Nicéron, qui donne un catalogue détaillé de ses nombreux écrits.) On ne peut nier qu'il n'eût un grand fonds de littérature.

† II. JUNIUS *ou* DU JON (François), né à Bourges en 1545, se rendit habile dans le droit, les langues et la théologie, et fut ministre protestant dans les Pays-Bas. En 1597 il obtint une chaire de théologie à Leyde, où il mourut le 13 octobre 1602. On a de lui, I. une *Version latine* du texte hébreu de la Bible, qu'il fit avec Emmanuel Tremelius. Elle a souvent été imprimée en différentes formes : celle qui a plus de notes est d'Herborn, 1643, en 4 vol. in-fol. II. Des *Commentaires* sur une grande partie de l'Ecriture sainte, etc., publiés à Genève, 1607, en 2 vol. in-folio. « Junius peut passer, dit Dupin, pour un bon grammairien et un médiocre théologien. » Il n'étoit pas calviniste rigide. Quoiqu'il crût, suivant le préjugé vulgaire de sa secte, que l'Eglise romaine étoit *Meretrix Babylonica*, il prétendoit, dit Nicéron, « qu'on pouvoit s'y sauver; que c'étoit un corps vivant, mais plein d'ulcères; que c'étoit une prostituée, mais qui ne laissoit pas d'être l'épouse de Jésus-Christ, parce qu'il ne l'avoit pas répudiée. » Ce sentiment, quoique exprimé d'une manière offensante pour la véritable Eglise, déplut aux théologiens de Genève.

† III. JUNIUS (François), fils du précédent, né à Heidelberg en 1589, prit d'abord le parti des armes; mais, après la trève conclue en 1609, il se livra tout entier à l'étude. Il passa en Angleterre en 1610, et demeura pendant trente ans chez le comte d'Arundel. Junius mourut à Windsor, chez Isaac Vossius, son neveu, en 1678, laissant ses manuscrits à l'université d'Oxford. Il se fit beaucoup estimer par sa profonde érudition, ses vastes connoissances, et la pureté de ses mœurs. Ainsi que son père, il n'avoit aucune passion que celle de l'étude, et, ce qui est bien rare, cette passion n'altéra jamais sa santé. Il ne songeoit ni aux biens, ni aux dignités de la terre. On mit dans son épitaphe : *Sine querelâ*

aut injuriâ, Musis tantùm et sibi vacavit. Sa philosophie servit à conserver son enjouement, qui l'accompagna jusqu'à sa dernière vieillesse; et il reçut toujours avec affabilité ceux qui le visitoient, quoiqu'il craignît d'être détourné de son travail : c'étoit un érudit très-profond. Il aimoit tellement les langues septentrionales, qu'ayant su qu'il y avoit en Frise quelques villages où l'ancienne langue des Saxons s'étoit conservée, il y alla demeurer deux ans. On a de lui, I. un Traité *De Picturâ veterum libri III.* Il y a peu de choses dans les auteurs grecs et latins, sur la peinture et sur les peintres, qui aient échappé aux recherches laborieuses de l'auteur. La meilleure édition est de Roterdam, en 1694, in-fol. II. *Quatuor Evangelia gothica, per Fr. Junium, Fr. T., et Anglo-Saxonica, per Thomam Mareschallum, Anglum. Accedit glossarium gothicum, runicum*, etc. *operâ ejusd. Fr. Junii*, à Dordrecht. Cette traduction en langue gothique des quatre Evangiles est celle d'Ulphilas, (*voyez* son article), 1665, in-4°. III. Un *Commentaire* sur la Concorde des quatre Evangiles, par Tatien, manuscrit. IV. *Etymologicum anglicanum*; c'est un glossaire en cinq langues, dans lequel il explique l'origine des langues septentrionales; il a été publié à Oxford en 1643, in-fol., par Edouard Lye, savant Anglais. Junius étoit aussi très-versé dans les langues orientales.

* IV. JUNIUS (Melchior), professeur de rhétorique à Strasbourg, mort en 1604, a prouvé, par les ouvrages qu'il a laissés, qu'il étoit digne d'occuper cette chaire. Ces ouvrages sont I. *Eloquentiæ comparandæ methodus*, Strasbourg, 1591, in-8°. Ce livre est fort court (mérite rare dans un docteur allemand), mais sa brièveté n'empêche pas qu'il ne soit rempli de choses utiles. II. *Analyse raisonnée* des harangues de Cicéron, sous le titre de *Resolutio oration. Cicer.*, etc., 1594, in-8°. III. *Ratio animorum conciliandorum ac movendorum*, Montbeillard, 1596, in-8°. IV. Un recueil en plusieurs volumes de *Discours* prononcés à Strasbourg par lui-même, ou par ses disciples, sous sa direction. V. *Scholæ rethoricæ de epistolarum contexendarum ratione*, réimprimé à Iena, avec un Commentaire de Phil. Horstius, sous le titre de *Epistolographia.*

* V. JUNIUS. Nom qu'un écrivain politique anglais a pris dans l'*Advertiser*, où il a publié, en 1769, des *Lettres* sur les affaires publiques de l'Angleterre, adressées aux personnages les plus célèbres du temps. Une de ces *Lettres*, au roi, fut cause que l'auteur, l'imprimeur et le libraire furent poursuivis; l'auteur s'est dérobé à toutes les recherches, quoiqu'on ait eu différens soupçons. Ces lettres ont été assez généralement attribuées à plusieurs écrivains, entre autres à M. Burke, qui les a publiquement désavouées. On en a aussi soupçonné, avec quelque apparence de raison, M. Guillaume-Gérard Hamilton, qui les a désavouées aussi. Les autres personnes sur lesquelles le soupçon s'est le plus arrêté sont, Jean Wilkes, M. Dunning, depuis lord Ashburton, M. Adair, le Rév. Jean Rosenhagen, Jean Roberts, M Charles Lloyd, M. Samuel Dyer, le général Lée, et Hugues Boyd; mais le voile qui couvre le véritable auteur n'a jamais été levé. Ces lettres, d'un style clair et nerveux, d'une logique pressante, sont mordantes et pleines d'aigreur; souvent les expressions en sont grossières jusqu'à l'indécence. On les a réimprimées en particulier, et elles ont eu plusieurs

éditions : il y en a même une de Paris, et une traduction également de Paris ; enfin, on les a traduites en allemand.

† JUNON (Mythol.), fille de Saturne et de Rhée, sœur et femme de Jupiter, et déesse des royaumes et des richesses. Ayant échappé à la cruauté de Saturne, qui vouloit dévorer tous ses enfans, elle épousa Jupiter, et en eut Ilithye, Ména et Hébé. Elle devint si jalouse, qu'elle l'épioit continuellement, ne cessant de persécuter ses concubines, et même les enfans qu'il en avoit. Elle suscita une infinité de traverses à Europe, Sémélé, Io, Latone, et aux autres maîtresses de Jupiter. Après la défaite des dieux, auxquels elle s'étoit jointe dans leur révolte, son époux la suspendit en l'air ; et par le moyen d'une paire de mules d'aimant, que Vulcain inventa pour se venger de ce qu'elle l'avoit mis au monde tout contrefait, il lui attacha sous les pieds deux enclumes, après lui avoir lié les mains derrière le dos avec une chaîne d'or. Les dieux ne purent la délier, et sollicitèrent Vulcain de leur rendre ce service, avec promesse de lui donner Vénus en mariage. Junon ne put jamais pardonner à Pâris de ne lui avoir pas adjugé la pomme d'or sur le mont Ida, lorsqu'elle disputa le prix de la beauté à Vénus et à Pallas. Elle se déclara, dès ce moment, l'ennemie irréconciliable du nom troyen. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, ayant appris qu'il avoit mis au monde Pallas sans sa participation, et qu'il l'avoit fait sortir de son cerveau, donna, toute seule aussi, la naissance à Mars. Cette déesse présidoit aux mariages et aux accouchemens. Quand les dames romaines ne pouvoient avoir d'enfans, elles alloient dans son temple, où, s'étant dépouillées de leurs vêtemens et couchées contre terre, elles recevoient plusieurs coups de fouet, avec des lanières de peau de bouc, par un prêtre lupercal : aussi représente-t-on Junon tenant un fouet d'une main, et de l'autre un sceptre, avec cette inscription : JUNONI LUCINÆ. Les poëtes lui ont donné diverses épithètes dans leurs ouvrages. Ils l'appellent *Lucina*, *Opigena*, *Juga*, *Domiduca*, *Cinxia*, *Unxia*, *Fluonia*. Elle fut nommée *Lucina* (*à luce*), de la lumière, parce qu'elle aidoit les femmes à mettre les enfans au monde, et à leur faire voir la lumière. On la nommoit, pour la même raison, *Opigena* et *Obstetrix*, parce qu'elle soulageoit les femmes dans leurs couches. (*Voyez* GALANTHIS.) Elle étoit appelée *Juga*, parce qu'elle présidoit au joug du mariage. Elle avoit, sous cette qualité, un autel dans une des rues de Rome, qui fut nommée *vicus Jugarius*, la rue des Jougs. On la nommoit *Domiduca*, parce qu'elle conduisoit la mariée dans la maison de son époux : *Unxia*, à cause de l'onction que faisoit la nouvelle mariée au jambage de la porte de son mari en y entrant : *Cinxia*, parce qu'elle aidoit au mari à délier la ceinture que la mariée portoit. Enfin, on la nommoit *Fluonia*, parce qu'elle arrêtoit les pertes de sang. En un mot, Junon servoit aux femmes comme d'ange gardien, de même que le dieu Génius aux hommes ; car les anciens croyoient que les génies des hommes étoient mâles, et ceux des femmes femelles. Aussi les femmes juroient par Junon, et les hommes par Jupiter. Junon étoit honorée d'un culte particulier à Argos, à Carthage, etc. Les poëtes la représentent sur un char traîné par des paons, avec un de ces oiseaux auprès d'elle.

* JUNKER (N.), ancien professeur à l'école royale militaire, et

à l'école centrale de Fontainebleau, mort dans cette ville au mois d'avril 1805, agé de 90 ans, étoit savant dans la langue allemande. On a de lui, une *Grammaire* en cette langue, qui est estimée, une *Traduction* de la Messiade du théâtre allemand et de beaucoup d'autres ouvrages en cette langue.

* I. JUNQUIÈRES (de), mort à Senlis en 1765, est auteur, I. De L'*Epître de Gris-Bourdon*, 1756, in-8°. II. De *l'Elève de Minerve, ou Télémaque travesti*, Senlis, 1759, 3 vol. in-12. III. *Caquet Bon-Bec, la poule à ma tante*, 1763, 1 vol. in-12, poëme badin, en vers, et qui n'est pas sans mérite.

* II. JUNQUIÈRES (de), fils du précédent, mort en 1777, est auteur d'une comédie qui a pour titre : *le Guy de chêne*, ou *la Fête des Druides*, en un acte et en vers, 1763, in-12.

† JUNTES, célèbres imprimeurs d'Italie, y exercèrent leur art avec beaucoup de distinction, ainsi qu'à Venise, à Florence et à Lyon, où ils donnèrent une *édition* des Lettres de Léon X, par Le Bembe, et des Œuvres du jacobin Santès-Pagninus. Cette famille, fertile en artistes distingués, florissoit aux 15e et 16e siècles. Philippe s'établit à Gènes en 1497, et y mourut vers l'an 1519. Il avoit pour associé son frère, ou son cousin Bernard, dont on ignore l'époque de la mort. Philippe ayant eu lieu de soupçonner que ses éditions pourroient être contrefaites, selon la coutume usitée dès ce temps-là, obtint de Léon X, pour les ouvrages tant grecs que latins qu'il pourroit publier, un privilége de dix ans. Les éditions grecques de Philippe Junte sont très-estimées. Voici le titre des principales : *Basilii magni liber de exercitatione grammaticâ*, in-8°, 1515; *Antonii sophistæ præludia*, *et Hermogenis rhetorica*, in-8°, 1515; *Musæi Batrachomyomachia*, *Oppiani halientica*, in-8°, 1515; *Novem comediæ Aristophanis*, in-8°, 1515; *Apollon de constructione*, in-8°, 1515; *Theodori Gazæ grammatices introductionis libri IV*, in-8°, 1515; *Dion. Areopagitæ opera*, in-8°, 1516; *Xenophontis opera*, in-fol., 1516; *Plutarchi vitæ parallelæ*, in-folio, 1517; *Philostrati icones et heroïc.*, etc., in-folio, 1517; *Aristidis orationes*, in-fol., 1517; *Sophocles cum scholiis græcis*, in-8°, 1518; *Homeri opera*, in-8°, 1519. Cette édition d'Homère est le dernier ouvrage qu'il imprima. Le *Florilegium diversorum epigrammatum*, in-8°, parut après sa mort, qu'on suppose être arrivée en 1519.

JUPITER (Mythologie), le plus grand des dieux du paganisme, fils de Saturne et de Rhée. Cette déesse s'étant aperçue que son mari dévoroit ses enfans à mesure qu'elle les mettoit au monde, et craignant pour Jupiter et pour Junon, leur substitua un caillou, que Saturne dévora. Jupiter fut élevé au son des instrumens des Corybantes, et nourri secrétement du lait de la chèvre Amalthée, laquelle, en récompense de ce service, fut changée en constellation. Il donna de bonne heure des marques de sa puissance; il attaqua Titan, délivra son père, et le remit sur le trône. Saturne ayant appris du Destin que Jupiter étoit né pour commander à tout l'univers, chercha tous les moyens de perdre son fils, qui le chassa du ciel, et le contraignit d'aller se cacher dans le Latium. Jupiter, s'étant emparé du trône de son père, se vit maître, en peu de temps, du ciel et de la terre. Ce fut alors qu'il épousa Junon sa sœur, et qu'il partagea la succession de son père avec ses frères. Il se réserva le

ciel, donna l'empire des eaux à Neptune, et celui des enfers à Pluton. Junon, Pallas et les autres dieux voulurent, bientôt après, se soustraire à sa domination; mais il les défit, et les contraignit de se sauver en Egypte, où ils prirent diverses formes. Il les poursuivit sous la figure d'un bélier, et fit enfin la paix avec eux. Lorsqu'il se croyoit tranquille, les Géans, enfans de Titan, voulant rentrer dans leurs droits, entassèrent plusieurs montagnes les unes sur les autres, pour escalader le ciel, et pour l'en chasser. Jupiter, qui s'étoit déjà rendu maître du tonnerre, les foudroie, et les écrase sous ces mêmes montagnes. Après cette victoire, il ne songea plus qu'à s'abandonner à ses plaisirs; il eut une infinité de concubines. Il se métamorphosoit de toutes les manières pour les tromper. Il se cacha sous la forme d'une pluie d'or, pour surprendre Danaé enfermée dans une tour d'airain. Amoureux d'Europe, fille d'Agénor, il se métamorphosa en taureau; et cette princesse s'étant mise sur son dos, il prit la fuite, passa la mer à la nage, et l'enleva. Il prit la figure d'un cygne pour tromper Léda, femme de Tyndare, qui accoucha de deux œufs, d'où sortirent Castor et Pollux, Hélène et Clytemnestre. Enfin, il se transforma en aigle pour enlever Ganymède, fils de Tros, et le porta au ciel, où il se fit verser le nectar par lui à la place d'Hébé. Voilà les idées que les païens avoient de la divinité principale qu'ils adoroient. Ils regardoient Jupiter comme le maître absolu de tout, et le représentoient toujours la foudre à la main, porté sur un aigle, oiseau qu'il prenoit sous sa protection. Le chêne lui étoit consacré, parce qu'à l'exemple de Saturne, il apprit aux hommes à se nourrir de glands. On lui éleva des temples superbes par tout l'univers, et on lui donna des surnoms, suivant les lieux où il avoit des autels. Voici ceux qu'on trouve le plus communément dans les auteurs latins. *Jupiter Capitolinus*, à cause du temple que Tarquin-le-Superbe lui fit bâtir sur la montagne de ce nom. *Jupiter Feretrius*; Romulus lui donna ce nom en reconnoissance des forces qu'il lui avoit données pour tuer Acron, roi des Céciniens, dont il lui consacra les dépouilles appelées Opimes, dans un temple qu'il érigea en son honneur. *Jupiter Stator*, parce que Romulus, dans une bataille où les Sabins avoient le dessus, promit de lui dédier un temple, s'il arrêtoit la déroute de ses troupes qui fuyoient. *Jupiter Hospitalis*, parce qu'il étoit le protecteur des droits sacrés de l'hospitalité. *Jupiter Litialis*, parce qu'il étoit adoré sous ce nom par les peuples du Latium, parmi lesquels les Romains tenoient le premier rang. *Jupiter Lapis*, parce que ceux qui faisoient serment par Jupiter tenoient une pierre à la main. *Jupiter Tonans*, parce qu'il étoit maître du tonnerre. Les Egyptiens le nommoient *Jupiter-Ammon* (*voyez* AMMON), et l'adoroient sous la figure d'un bélier; mais son principal surnom étoit *Olympien*, parce qu'il demeuroit, dit-on, avec toute sa cour, sur le sommet du mont Olympe. (*Voyez* PHIDIAS.) On prétend que Varron avoit compté jusqu'à trois cents Jupiter, dont les auteurs de l'antiquité, et sur-tout les poëtes, ont réuni tous les traits pour n'en faire qu'un seul, auquel, comme à Hercule, on attribua les actions de tous les autres. En style familier ou burlesque, les poëtes français le nomment souvent *Jupin*.

* JUPPIN (Jean-Baptiste), né à Namur, perfectionna ses talens pour la peinture sous d'habiles maîtres en Italie, et se fixa ensuite à Liège, où il se fit connoître par des

Paysages d'une grande beauté. On regrette ceux qui avoient été faits pour l'hôtel des états, et qui furent consumés par un incendie; mais les étrangers se dédommagent en quelque manière de cette perte, en admirant ceux qui ornent le chœur des chartreux. Ses sites sont très-heureusement choisis, ses points de vue à travers les forêts admirables; ses coups de lumière, d'un grand effet; son feuiller, délicat; ses eaux, presque inimitables. Il mourut à Namur l'an 1729.

JURAIN (Claude), avocat et maire d'Auxonne, publia, en 1611, l'*Histoire* des antiquités de cette ville, in-8°.

JURE (Jean-Baptiste de Saint-), né en 1588, mort à Paris en 1657, entra chez les jésuites en 1604, à l'âge de 16 ans, et se distingua par ses travaux. On remarque sur-tout *Le livre des élus*, ou *Jésus crucifié* (qu'il ne faut pas confondre avec Jésus-Christ crucifié de Duguet), Paris, 1771, in-12. *La connoissance et l'amour de Jésus-Christ*, réimprimé à Paris en 1791, in-12.

JURET (François), natif de Dijon, chanoine de Langres, mort le 21 décembre 1626, à 73 ans, cultiva l'étude et les belles-lettres avec beaucoup d'assiduité. On a de lui, I. Quelques pièces de *Poésie* qu'on trouve dans les *Deliciæ poëtarum Gallorum*. II. Des *Notes*, remplies d'érudition, sur Symmaque, Paris, 1604, in-4°; et sur Yves de Chartres, 1610, in-8°.

† JURIEU (Pierre), fils d'un ministre de Mer, dans le diocèse de Blois, naquit le 24 décembre 1637. Sa réputation le fit choisir pour professer la théologie et l'hébreu à Sédan. L'académie de cette ville ayant été ôtée aux calvinistes en 1681, il se retira à Rouen, et de là à Roterdam, où il obtint une chaire de théologie. Jurieu, homme d'un zèle ardent et emporté, s'y signala en se mêlant de présages, de miracles, de prophéties. La révocation de l'édit de Nantes ayant affoibli le calvinisme en France, les restes de ce parti, dispersés dans les différentes provinces, et obligés de se cacher, ne voyoient aucune ressource humaine qui pût les remettre en état de forcer Louis XIV à leur accorder les priviléges et la liberté de conscience dont ils avoient joui sous ses prédécesseurs. Il falloit, dit l'abbé Pluquet, pour soutenir la foi de ces restes dispersés, des secours extraordinaires, des prodiges : ils éclatèrent de toutes parts parmi les réformés, pendant les quatre premières années qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes. On entendit dans les airs, aux environs des lieux où il y avoit eu autrefois des temples, des voix si parfaitement semblables aux chants des psaumes, tels que les protestans les chantent, qu'on ne put les prendre pour autre chose. Cette mélodie étoit céleste, et ces voix angéliques chantoient les psaumes selon la version de Clément Marot et de Théodore de Bèze. Ces voix furent entendues dans le Béarn, dans les Cévennes, à Vassy, etc. Des ministres fugitifs furent escortés par cette divine psalmodie, et même la trompette ne les abandonna qu'après qu'ils eurent franchi les frontières du royaume. Jurieu rassembla avec soin les témoignages de ces merveilles, et en conclut que « Dieu s'étant fait des bouches au milieu des airs, c'est un reproche indirect que la Providence fait aux protestans de France de s'être tus trop facilement. » Il osa prédire (dans son *Accomplissement des prophéties*, 1686, 2 vol. in-12) qu'en 1689 le calvinisme seroit rétabli en France. Il se déchaîna contre toutes les puissances de l'Europe opposées au protestantisme, et fit frapper des mé-

dailles qui éternisent sa démence et sa haine contre Rome et contre sa patrie. « Nous irons bientôt porter, disoit-il, la vérité jusque sur le trône du mensonge, et le relèvement de ce qu'on vient d'abattre se fera d'une manière si éclatante, que ce sera l'étonnement de toute la terre. » Ce rétablissement glorieux des réformés devoit, selon Jurieu, se faire sans effusion de sang, ou avec peu de sang répandu ; ce ne devoit pas même être, ni par la force des armes, ni par des ministres répandus dans la France, mais par l'effusion de l'esprit de Dieu. Des ministres protestans adoptèrent les idées de Jurieu, les portèrent dans les Cévennes, où elles produisîrent, quelque temps après, une guerre civile. Bayle, qui fut son ami d'abord, eut avec lui de grands démêlés auxquels on assigna diverses causes. La véritable fut, sans doute, la jalousie qu'inspira à Jurieu le succès de la critique de l'Histoire du calvinisme de Mainbourg, qu'il avoit censurée en même temps que Bayle. L'abbé d'Olivet a prétendu trouver le principe de la haine de Jurieu dans les liaisons de Bayle avec madame Jurieu. Cette femme, de beaucoup d'esprit et de mérite, connut, dit-il, Bayle à Sédan, et l'aima. Son amant vouloit se fixer en France; mais lorsque Jurieu passa en Hollande, l'amour l'emporta sur la patrie, et il alla joindre sa maîtresse. Ils y continuèrent leurs liaisons, sans même en faire trop de mystère. Tout Roterdam s'en entretenoit ; Jurieu seul n'en savoit rien. On étoit étonné qu'un homme qui voyoit tant de choses dans l'Apocalypse ne vît pas ce qui se passoit chez lui. Il ouvrit enfin les yeux. Un cavalier, en pareil cas, dit le même académicien, tire l'épée, un homme de robe intente un procès, un poëte fait une satire, Jurieu fit des livres. Ce procès occupa longtemps la Hollande. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que madame Jurieu n'étoit point une femme galante, et que ce roman, imaginé par quelque faiseur d'anecdotes, n'auroit pas dû être adopté par un homme d'esprit tel que l'abbé d'Olivet. (*V.* Bayle, nº I.) La contention et la chaleur avec laquelle Jurieu écrivit jusqu'à la fin de ses jours épuisèrent son esprit. Il tomba en enfance, et mourut à Roterdam le 11 janvier 1713. Il avoit beaucoup de feu et de véhémence ; son zèle alloit jusqu'à la fureur. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Traité de la dévotion.* II. Un Ecrit sur *la nécessité du baptême.* III. *Apologie de la morale des prétendus réformés*, contre le livre de d'Arnauld, intitulé Le Renversement de la morale par les calvinistes, La Haye, 1685, 2 vol. in-8º. IV. *Préservatif contre le changement de religion*, in-12, opposé au livre de l'Exposition de la foi catholique de Bossuet. V. Des *Lettres* contre l'Histoire du calvinisme de Mainbourg, 4 vol. in-12, et 2 vol. in-4º. VI. D'autres *Lettres* de controverse, entr'autres celles qui sont intitulées *Les derniers efforts de l'innocence affligée*, La Haye, 1782, in-12. VII. *Traité de la puissance de l'Eglise*, Quevilly, 1677, in-12. — *Le vrai système de l'Eglise*, 1686, in-8º. — *Unité de l'Eglise*, 1688, in-8º. Il y prétend qu'elle est composée de toutes les sociétés chrétiennes qui ont retenu les fondemens de la foi ; on y trouve une *Réplique à Nicole*, qui avoit réfuté cet ouvrage. VIII. Une *Histoire critique des dogmes et des cultes de la religion des Juifs*, Amsterdam, 1704, in-4º. IX. L'*Esprit de M. Arnauld*, 1684, Deventer, 2 vol. in-12, ouvrage rempli d'invectives et de calomnies, et qui souleva tous les honnêtes gens, même en Hollande et dans les pays protestans. X. *Traité historique d'un protestant sur la*

théologie mystique, à l'occasion des démêlés de Fénélon avec Bossuet, 1699, in-8°, peu commun. XI. *Janua cœlorum reserata*, 1692, in-4°. XII. *La religion du latitudinaire*, Roterdam, 1686, in-8°. XIII. *La politique du clergé de France*, 1681, 2 vol. in-12. (*Voyez* l'art. Oatès.) XIV. *Préjugés légitimes contre le papisme*, 1685, in 4°. XV. Des *Lettres pastorales*, 3 vol. in-12, où il souffloit le feu de la discorde entre les nouveaux catholiques et les protestans, etc. etc. *Voy*. Jacquelot.

† JURIN (Jacques), secrétaire de la société royale de Londres, d'après le choix de Newton, et président des médecins de cette ville, mort en 1750 dans un âge assez avancé, cultiva la médecine et les mathématiques avec un égal succès. Il contribua beaucoup à rendre les observations météorologiques plus exactes et plus communes, et servit infiniment à répandre l'inoculation, par les écrits qu'il publia sur cette matière. Il eut de violentes disputes avec Michelloti, sur le mouvement des eaux courantes ; avec Robins, sur la vision distincte ; avec Keill et Sénac, sur le mouvement du cœur ; et avec les partisans de Léibnitz, sur les forces vives. Il étoit très-zélé pour la philosophie de Newton.

I. JUSSIEU (Antoine de), secrétaire du roi, docteur des facultés de médecine de Paris et de Montpellier, professeur de botanique au Jardin-royal, naquit à Lyon en 1686. La passion d'herboriser fut très-vive en lui dès sa jeunesse, et lui mérita une place, à l'académie des sciences en 1712. Il parcourut une partie des provinces de France, les îles d'Hières, la vallée de Nice, les montagnes d'Espagne, et rapporta de ses savantes courses une nombreuse collection de plantes. Devenu sédentaire à Paris, il enrichit les volumes de l'académie d'un grand nombre de *Mémoires* : sur le *café* ; le *kali* d'Alicante ; le *cachou* ; le *macer* des anciens, ou *simarouba* des modernes ; sur l'altération de l'eau de la Seine, arrivée en 1731 ; sur les *mines de mercure* d'Almaden ; le magnifique *Recueil de plantes et d'animaux*, peints sur vélin et conservé à la bibliothèque impériale ; sur une *fille* qui n'avoit point de langue et qui parloit cependant très-bien ; sur les *cornes d'Ammon* ; les pétrifications animales ; les pierres appelées *Pierres de Tonnerre*. C'est lui qui a fait l'*Appendix* de Tournefort, et qui a rédigé l'ouvrage du P. Barrelier sur les plantes qui croissent en France, en Espagne et en Italie, 1714, in-fol. On a imprimé son Discours sur *le progrès de la botanique*, 1718, in-4°. A ses occupations littéraires, il joignoit la pratique de la médecine, et voyoit sur-tout les pauvres de préférence. Il y en avoit tous les jours chez lui un nombre considérable ; il les aidoit de ses soins et de son argent : car il avoit acquis une fortune considérable, dont son frère Bernard fut le seul héritier. Antoine mourut le 22 avril 1758, âgé de 72 ans.

† II. JUSSIEU (Bernard de), frère du précédent, né à Lyon le 17 août 1699, se distingua, comme lui, dans la pratique de la médecine, et par ses connoissances dans la botanique. Ses talens lui procurèrent la chaire de démonstrateur des plantes au Jardin du roi, et une place à l'académie des sciences de Paris : il fut aussi membre de plusieurs autres célèbres sociétés de l'Europe littéraire. On a dit qu'il avoit peu écrit, mais qu'il avoit parlé, et que d'autres avoient écrit d'après lui. On lui doit l'édition de l'*Histoire des plantes*

qui naissent aux environs de Paris, par Tournefort, 1725, 2 vol. in-12, et l'*Ami de l'humanité*, ou *Conseils d'un bon citoyen à sa nation*, in-8°, imprimé après sa mort. Jussieu, appelé par Louis XV, pour former l'arrangement d'un jardin des plantes à Trianon, eut de fréquens entrétiens avec le monarque, qui goûtoit également son savoir, sa candeur et sa simplicité; mais il ne demanda rien, et on ne lui donna rien, pas même le remboursement des dépenses que ses fréquens voyages lui avoient causées. Cependant le roi ne l'avoit pas oublié. Il cessa, au bout de quelques années, de le mander à Trianon, où sa présence n'étoit plus utile; mais il parloit souvent de lui avec intérêt. La modestie de Jussieu étoit extrême; souvent il répondit aux questions qu'on lui proposoit, «Je ne sais pas»; et cette réponse embarrassoit quelquefois les consultans, honteux alors de s'être crus plus savans que lui. Il haïssoit la charlatanerie, et pardonnoit aux charlatans. Une gaieté douce, et des plaisanteries sans fiel que sa bonhomie rendoit piquantes, assaisonnoient les conversations qu'il avoit sur ce sujet avec ses amis; c'étoit alors qu'il faisoit à certaines opinions une guerre innocente, et où jamais le nom de leurs auteurs n'étoit prononcé. Le cèdre du Liban manquoit au Jardin du roi; Jussieu eut le plaisir de voir les deux pieds de cet arbre qu'il avoit apportés d'Angleterre, dans son chapeau, croître sous ses yeux, et leurs cimes élevées au-dessus des plus grands arbres. Le célèbre Linnée étant venu en France, assista à une de ses herborisations. Les élèves de Jussieu, voulant éprouver la sagacité de leur maître, lui présentoient souvent des plantes qu'ils avoient mutilées exprès pour déguiser leurs caractères, et Jussieu ne manquoit jamais de reconnoître l'artifice, nommoit la plante, le lieu où elle croissoit naturellement, les caracteres qu'on avoit ou effacés ou déguisés. Une fois les élèves de Jussieu voulurent tenter la même plaisanterie avec Linnée. «Il n'y a qu'un Dieu, ou votre maitre, dit-il, qui puisse vous répondre.» Bernard de Jussieu, mort le 6 novembre 1777, dans sa 79e année, avoit embrassé dans ses recherches l'histoire naturelle toute entière; c'est lui qui a démontré, par ses observations, la nature animale des coraux, madrepores et autres zoophytes que Peyssonnel n'avoit fait qu'annoncer; il est aussi l'un des premiers qui aient appelé l'attention des naturalistes sur les pétrifications d'espèces inconnues, monumens étonnans des révolutions du globe. Mais son travail favori fut toujours l'étude des plantes, et sur-tout leur distribution en familles, fondée sur la ressemblance générale de leurs parties, ou ce que l'on appelle *méthode naturelle*. La difficulté de ce travail consistoit sur-tout à trouver des caractères simples et constans, qui pussent faire reconnoître sans équivoque les familles établies : pour les trouver, Jussieu imagina une sorte de calcul, de l'importance des organes dans lesquels on pouvoit les prendre; la semence, qui contient toutes les plantes en abrégé, lui parut devoir être mise au premier rang. Les premières divisions reposèrent donc sur le nombre des lobes de la semence, mais il n'osa ou ne voulut pas aller plus loin. Son neveu, continuant son travail, et passant aux organes de la reproduction, vit que ni ceux d'un sexe, ni ceux de l'autre ne pouvoient être considérés isolément, et qu'il falloit avoir égard à leur position réciproque. De là ses subdivisions des premières grandes classes en classes inférieures, selon que les étamines sont posées, ou sur le pistil, ou

dessous, ou autour, ou enfin dans des fleurs séparées. Enfin, pour multiplier les classes, il a encore ajouté la considération de la corolle, ou d'une pièce ou de plusieurs, ou manquant tout-à-fait : mais ces différentes coupes, qui ont pour objet de guider les commençans dans la recherche des familles, n'ont ni autant de valeur ni autant de certitude que les familles mêmes. Bernard de Jussieu s'est occupé de ce travail pendant plus de cinquante années ; et il paroît que la plupart de ceux qui ont écrit sur ce sujet, même les plus habiles, comme les Linnæus et les Adanson, avoient pris dans ses conversations une grande partie de leurs idées. Son neveu, devenu si célèbre par un ouvrage classique sur cette matière, reconnoit qu'il doit à son oncle sa première instruction et l'ébauche de son tableau.

III. JUSSIEU (Joseph de), frère du précédent, et membre de l'académie des sciences, né à Lyon en 1704, accompagna, en 1735, La Condamine au Pérou, et n'en revint qu'en 1771, après avoir bravé beaucoup de dangers pour faire des découvertes en botanique, et y avoir exercé la médecine avec distinction. Doué d'une grande variété de talens, il fut encore employé par les Péruviens comme ingénieur. Il construisit un pont et dirigea des chemins tandis qu'il guérissoit des malades. Il devoit publier le Journal de ses Voyages, lorsqu'il tomba en enfance. La perte absolue de sa mémoire fut suivie d'un assoupissement qui termina sa laborieuse carrière le 11 avril 1779.

IV. JUSSIEU-MONTLUEL. *Voyez* MONTLUEL.

† I. JUSTE, *ou* JUST (saint), né de parens nobles du Vivarais, savant évêque de Lyon, quitta ce siége à l'occasion d'un frénétique qui fut mis en pièces par le peuple. Ce malheur lui fut si sensible, qu'il se retira dans les déserts de l'Egypte, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du 4e siècle. — Il y a eu d'autres saints de ce nom : ST. JUSTE de Beauvais ; ST. JUSTE de Cantorbéry, et une martyre célèbre du 14e siècle, placée dans le martyrologe au 19 juillet. Elle scella l'Evangile de son sang, à Séville en Espagne, avec sainte Rufine. L'une et l'autre vendoient de la vaisselle de terre, et le refus qu'elles en firent pour les sacrifices fut cause de leur mort.

† II. JUSTE, évêque d'Urgel, mort en 540, est auteur d'un petit *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, inséré dans la Bibliotèque des Pères.

III. JUSTE-LIPSE. *Voy.* LIPSE.

JUSTEL (Christophe), Parisien, conseiller et secrétaire du roi, né en 1580, mort dans sa patrie en 1649, l'homme de son temps le plus versé dans l'histoire du moyen âge, possédoit parfaitement celle de l'Eglise et des conciles. C'est sur les recueils de ce savant homme que Henri Justel, son fils, non moins savant que son père, mort à Londres en 1693, bibliothécaire du roi, et Guillaume Voël, publièrent la *Bibliotheca Juris canonici veteris*, en 2 vol. in-fol., Paris, 1661. C'est une collection très-bien faite de pièces fort rares sur le droit canon ancien. On y trouve plusieurs canons grecs et latins tirés de manuscrits inconnus jusqu'à lui. Justel étoit en commerce de lettres avec tout ce que l'Europe avoit de plus savant, et il en étoit respecté. On a de lui, I. Le *Code des canons de l'Eglise universelle*, 1628 ; ouvrage justement estimé. II. L'*Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*, in-fol., pleine

de recherches. On y trouve diverses pièces curieuses pour la connoissance de l'histoire de France.

† JUSTI (Jean-Henri GOTTLOB de), minéralogiste allemand, né sans fortune, étudioit à Iène en 1720, revêtu du manteau bleu, marque à laquelle on reconnoît en Allemagne les écoliers privés des secours de leurs parens. Le célèbre Zink, qui professoit l'économie politique, distingua Justi et prit soin de ses études. Justi, en les terminant, s'engagea au service du roi de Prusse, et se maria, en 1749, à une paysanne qu'il abandonna ensuite. Un *ouvrage* qu'il publia sur l'Economie politique le fit connoître à Vienne, où il fut appelé pour remplir une chaire dans cette partie; mais lorsqu'il y fut arrivé, elle ne lui fut point donnée. Un séjour assez long que Justi avoit fait en Saxe l'avoit mis dans le cas d'acquérir quelques connoissances en minéralogie; il cultiva cette science avec ardeur. Nommé membre du conseil des mines, il parcourut celles de Schemnitz en Hongrie, et de Hauneberg en Basse-Autriche, et se retira à Gottingue, où il fut admis à l'académie de cette ville, et où il professa l'économie politique et l'histoire naturelle. Il mourut quelque temps après. Il a été le rédacteur principal de la *Traduction des arts et métiers* de l'académie des sciences de Paris, publiée par les libraires de Leipsick; on lui doit en entier celle de l'art des forges, par Duhamel et Bouchu. Ses autres écrits sont, I. Diverses *Critiques* et *Pamphlets* contre ses nombreux adversaires. II. Plusieurs *Extraits* fournis au journal de Gottingue, écrits avec clarté, mais souvent avec trop d'amertume. III. *Traité de minéralogie,* 1757; ouvrage imparfait, offrant des détails heureux et des descriptions bien faites. Il attaque dans la préface Linnée, Valérius, Voltessdorff; il promet de rectifier leurs erreurs, ne le fait pas, et en publie beaucoup qui lui sont particulières. En effet, il présente comme espèces de simples variétés; il trouve de l'argent dans le bismuth; il prétend que le spath pesant est un métal, et que le mica jaune, qu'on appelle *or de chat*, donne un régule. Ses opinions, qu'il soutenoit avec aigreur et emportement, lui attirèrent de justes critiques et des ennemis. IV. *Traité sur les monnoies.* C'est le meilleur ouvrage sorti de la plume de cet écrivain. Il y démontre que les princes, en diminuant la valeur réelle du numéraire, et la maintenant néanmoins sur un pied plus haut qu'elle ne le comporte, se trompent eux-mêmes, puisque les espèces rentrent dans leurs trésors. Le roi de Prusse et le duc de Wirtemberg changeoient alors leurs monnoies et en augmentoient l'alliage. Indignés de la manière hardie avec laquelle Justi les blâmoit, ils le firent enfermer, pour toute réponse, dans la citadelle de Breslaw. Il y éprouva d'abord toutes les rigueurs de la captivité; on lui accorda ensuite un traitement beaucoup plus doux. V. *Mélanges de chimie et de minéralogie,* 2 vol. in-4°. Ils renferment un grand nombre d'observations sur des sujets ordinairement frivoles et peu importans. En général ce savant a été chimiste médiocre, minéralogiste méthodique, économiste habile; il fut caustique dans ses écrits, inconséquent dans sa conduite, courageux dans l'infortune, bienfaisant et désintéressé. On a encore de lui en français, I. *Elémens généraux de police*, traduits par Eidous, Paris, 1769, in-12. II. *La Vie et le caractère du comte de Bruhl, premier ministre du roi de Pologne,* 1760, in-12.

† I. JUSTIN (saint), philosophe platonicien, de Naplouse en Palestine.

Quoiqu'il eût embrassé le christianisme, il garda l'habit de philosophe, nommé en latin *pallium*. C'étoit une espèce de manteau. Tertullien remarque que les philosophes et tous les gens de lettres portoient cet habit. Plusieurs chrétiens le prirent, non comme philosophes, mais comme faisant profession d'une vie plus austère. La persécution s'étant allumée sous Antonin, successeur d'Adrien, Justin composa une *Apologie pour les chrétiens*, dans laquelle il cherche à démontrer l'absurdité des inculpations qu'on leur faisoit. Il en présenta dans la suite une autre à l'empereur Marc-Aurèle, dans laquelle il soutint l'innocence et la sainteté de la religion chrétienne, contre Crescent, philosophe cynique, et quelques autres. Il fut martyrisé l'an 167. Ce philosophe chrétien est mis au rang des docteurs de l'Eglise. Son style est simple, dénué d'ornemens et chargé de citations. Il dit que ceux qui ont vécu suivant la raison sont chrétiens. Ainsi, selon lui, le philosophe Socrate l'étoit. Il a d'autres idées qui paroîtroient peu orthodoxes aujourd'hui. La seconde *Apologie* de saint Justin pour les chrétiens a été traduite du grec en français par Chanut. Elle parut à Paris, 1670, in-12, sous le nom de P. Fondet. Outre ces deux *Apologies*, il nous reste de lui, I. Un *Dialogue avec le juif Tryphon*. II. Deux *Traités* adressés aux Gentils. III. Un *Traité de la monarchie*, ou *de l'Unité de Dieu*. On lui attribue encore d'autres *ouvrages*. Les meilleures éditions de saint Justin sont celles de Robert-Etienne, en 1551 et 1571, en grec; celle de Commelin 1593, en grec et en latin; celle de Morel, en 1656, celle de dom Prudent Maran, savant bénédictin, Paris, 1742, in-fol.; enfin celle publiée par Oberthur, Wircebourg, 1777, en 3 vol. in-8°. La *Lettre à Diognète*, qu'on trouve parmi les *Œuvres de saint Justin*, est d'un auteur plus ancien. C'est un morceau précieux.

† II. JUSTIN Ier, dit *le Vieux*, empereur d'Orient, né l'an 450 à Bédériane en Thrace, d'une famille de barbares, sortit avec deux autres paysans de son village, et abandonna l'état de berger pour embrasser la profession militaire. Munis d'une mince provision de biscuit qu'ils portoient dans leur havresac, ils arrivèrent à pied à Constantinople. Leur force et leur haute stature les firent bientôt admettre parmi les gardes de l'empereur Léon. L'heureux Justin parvint à la fortune et aux honneurs. Sous les deux règnes suivans il échappa à quelques dangers qui menaçoient sa vie, et lorsqu'il fut sur le trône on ne manqua pas d'imputer cette délivrance à l'ange gardien qui veille sur le sort des rois. Ses longs et notables services dans les guerres d'Isaurie et de Perse n'auroient pas sauvé son nom de l'oubli; mais ils justifient les dignités militaires qu'il obtint successivement dans le cours de cinquante années; il devint tribun, comte, général, sénateur, et il commandoit les gardes au moment de crise où l'empereur Anastase mourut. L'eunuque Amantius qui régnoit alors au palais, voulant placer le diadème sur la tête d'une de ses créatures, résolut de mettre les gardes dans ses intérêts, et chargea Justin d'acheter leur suffrage, en leur distribuant une somme considérable qui devoit en être le prix. Le perfide Justin distribua l'argent, mais il le fit tourner à son profit. Proclamé par les soldats qui connoissoient sa bravoure; par le clergé et le peuple qui le croyoient orthodoxe; et par les habitans des provinces qui se soumettoient aveuglément aux volontés de la capitale, on vit le paysan de la Thrace, le 9 juillet 518, revêtu

de la pourpre impériale : il avoit alors 68 ans. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit accuser l'eunuque Amantius de conspiration et d'hérésie, et lui fit trancher la tête. Trois de ses compagnons, les premiers domestiques du palais, furent en même temps punis de mort ou exilés, et le malheureux à qui cet eunuque avoit voulu donner la couronne fut mis dans un cachot, tué à coups de pierres et jeté dans la mer sans sépulture. Il attira auprès de lui, et accueillit dans son palais, Vitalien, chef goth, qui avoit obtenu la faveur du peuple, et pendant qu'il étoit à sa table il le fit percer de dix-sept coups de poignard : Justinien, neveu de Justin, et qui hérita de la dépouille de ce malheureux, fut accusé de ce meurtre. Il travailla à faire cesser le schisme qui duroit depuis trente-quatre ans, à calmer l'orgueil et la colere du pontife de Rome, et à inspirer aux Latins une opinion favorable de son respect pour le siége apostolique. Il rétablit ainsi l'union entre l'Eglise de Constantinople et celle de Rome. A l'aide de quelques jurisconsultes instruits, il parvint à faire une réforme utile dans les lois; il diminua le fardeau des impôts, et accorda des immunités au peuple. La foiblesse d'esprit et de corps où le réduisit une blessure qu'il avoit à la cuisse ne lui permit bientôt plus de tenir les rênes de l'empire; il manda le patriarche et les sénateurs, et en leur présence il plaça le diadème sur la tête de son neveu Justinien, qui fut conduit au cirque, où le peuple lui prodigua les hommages accoutumés. Justin mourut quatre mois après cette cérémonie, le 1er août 527, âgé de 77 ans, après un regne de 11 ans et 12 jours. Son ignorance paroîtra étonnante aujourd'hui : il ne savoit ni lire ni écrire. Théodoric, roi d'Italie, qui régnoit en même temps, n'étoit pas plus instruit. Lorsque Justin signoit des actes, il se servoit d'une tablette de bois, au travers de laquelle étoient percées à jour les quatre premières lettres de son nom.

† III. JUSTIN II, le Jeune, surnommé *Curopalate*, ou *grand-maître du palais*, fils de Dulcissime et de Vigilantia, succéda à Justinien, dont il étoit un des neveux. Ses partisans, au moment de la mort de cet empereur, vinrent pendant la nuit, au nom du sénat, lui annoncer que Justinien, avant d'expirer, avoit choisi pour son successeur celui de ses neveux qui étoit le plus chéri et doué de plus de mérite; ils supplièrent Justin de prévenir les désordres que pourroit causer la multitude si elle s'apercevoit au point du jour qu'elle n'avoit plus de maître. Justin composa son visage, montra de la surprise, de la douleur, et se soumit avec une modestie affectée aux volontés du sénat. On le conduit au palais à la hâte et en silence, les gardes le proclament souverain; il est revêtu de la pourpre, élevé sur le bouclier, béni et couronné par le patriarche le 14 novembre 565. Justin harangua le sénat et le peuple, promit de réformer les abus qui avoient déshonoré la vieillesse de son prédécesseur, et de faire revivre, dans sa personne, le nom et la libéralité d'un consul romain. Il commença par payer les dettes de son oncle. Son épouse, l'impératrice Sophie, délivra une foule de citoyens indigens de la misère, en payant leurs dettes. Le septième jour de son règne, Justin donna audience aux ambassadeurs des Avars. Il eut soin, pour frapper ces barbares d'étonnement et de respect, de s'environner dans cette cérémonie de toute la pompe impériale. Le chef de l'ambassade parla au nouvel empereur avec la liberté et la fierté d'un Scythe. Justin répondit sur le même ton : « L'empire, leur dit-il, est rempli

d'hommes et de chevaux, et il a des armes en assez grand nombre pour défendre ses frontières et châtier les barbares. Vous nous offrez des secours, vous nous menacez de la guerre; nous méprisons votre inimitié et vos secours.... Mon oncle accorda des largesses à votre misère; je veux vous rendre un service plus important; je vous ferai connoître votre foiblesse: éloignez-vous de ma présence. La vie des ambassadeurs est en sûreté, et si vous venez me demander pardon, vous goûterez peut-être les fruits de ma bienveillance.» Tout annonçoit dans Justin un gouvernement juste, humain, énergique; mais de si belles espérances ne se réalisèrent point. Son règne fut honteux au dehors et misérable au dedans. Du côté de l'occident il perdit l'Italie; il vit ravager l'Afrique, et n'arrêta point les conquêtes des Perses. L'injustice domina dans la capitale et les provinces: les riches trembloient pour leur fortune, les pauvres pour leur sûreté. Il se montra foible, voluptueux et cruel. Vers l'an 566 il fit assassiner, par jalousie, son cousin Justin qui avoit rendu de grands services à l'état, et eut la lâcheté de fouler aux pieds sa tête qu'il se fit apporter. Des historiens attribuent les vices de son gouvernement à une maladie qui dérangea les organes de son cerveau. Lorsqu'il connut son impuissance, il abdiqua la couronne l'an 574. Il montra du discernement et de la magnanimité dans le choix de son successeur, qui fut son gendre Tibère. Dans un discours qu'il adressa en public au nouvel empereur, lors de son élévation au trône, on remarque les phrases suivantes: «ne prenez pas de plaisir à verser le sang des hommes; abstenez-vous de la vengeance; évitez les actions qui ont attiré sur moi la haine publique, et, au lieu d'imiter votre prédécesseur, profitez de son expérience.... Aimez votre peuple à l'égal de vous-même; cultivez l'affection et maintenez la discipline de l'armée; protégez la fortune des riches, et soulagez la misère des pauvres, etc.» Justin passa les quatre dernières années de sa vie dans une obscurité paisible, et mourut le 5 octobre l'an 578. Il n'y a de louable dans la conduite de cet empereur que le commencement et la fin de son règne.

†IV. JUSTIN, historien latin du 2e siècle, selon l'opinion la plus probable, *abrégea* la grande Histoire de Trogue-Pompée. Son ouvrage instructif et curieux, qui fit, dit-on, perdre l'original, est écrit avec agrément, et même avec pureté, à quelques mots près, qui se ressentent de la décadence de la langue latine. On lui a reproché d'avoir négligé d'extraire de Trogue les détails érudits que celui-ci avoit publiés sur l'origine et les antiquités des peuples, et d'avoir laissé dans son style un peu de monotonie. Sa narration d'ailleurs est nette; ses réflexions sont sages, quoique communes, et ses peintures quelquefois très-vives. On trouve chez lui plusieurs morceaux de la plus grande beauté, des parallèles ingénieux, des descriptions bien faites, des harangues éloquentes; seulement il aime un peu trop l'antithèse. On le blâme aussi de rapporter quelques traits minutieux et quelques faits absurdes; mais c'est le défaut d'un grand nombre d'historiens de l'antiquité. Ses expressions ne sont pas toujours modestes. Le savant Abraham Gronovius a joint des notes au texte de cet auteur. Les meilleures éditions de Justin sont celles de Jacques Bongars, Paris, 1581, in-8°; d'Oxford, en 1705, in-8°, par Thomas Héarn; de Leyde, 1719 et 1760, in-8°; et de Paris, chez Barbou, 1770, in-12, faites sur plusieurs manuscrits de la bi-

bliothèque impériale. Il y en a une d'Elzévir, 1640, in-12. On doit aussi remarquer les éditions dites *variorum*, Amsterdam, 1669, in-8°, et celle *ad usum delphini*, Paris, 1677, in-4°, par le P. Pierre-Joseph Cantel, jésuite. La première est de Venise, 1470, in-4°. L'abbé Paul, qui s'est exercé avec succès sur Paterculus, a publié en 1774 une traduction de *Justin*, en 2 vol in-12, qui a été réimprimée en 1806, et a éclipsé celles de Favier, de Ferrier de La Martinière, Paris, 1708, 2 vol. in-12.

† JUSTINE (Flavia *Justina*), née dans la Sicile, de Juste, gouverneur de la Marche d'Ancône, fut mariée au tyran Magnence, mort l'an 355. Son esprit et sa beauté charmèrent Valentinien Ier, qui l'épousa en 368. Elle eut quatre enfans, Valentinien II, Justa, Galla et, Grata. Son fils fut élevé à l'empire en 375, quoiqu'il n'eût que 5 ans. L'empereur Gratien confirma cette élection, et, après la mort de ce prince, elle eut, en 383, la régence des états de son fils, c'est-à-dire d'une partie de l'empire d'Occident. Le tyran Maxime la chassa de l'Italie en 387. Justine se retira à Thessalonique, où elle mourut l'année suivante, dans le temps que Théodose son gendre, vainqueur de Maxime, alloit rétablir Valentien dans l'empire d'Occident.

† I. JUSTINIANI (saint Laurent), né à Venise en 1381, premier général des chanoines de Saint-George *in Alga*, en 1424. Le pape Eugène IV le nomma évêque et premier patriarche de Venise en 1451. Justiniani mourut le 8 janvier 1455. Modèle des évêques, il ne voulut ni tapisserie ni vaisselle d'argent : quand on lui représentoit qu'il pouvoit accorder quelque chose de plus à sa dignité et à sa naissance, il répondoit « qu'il avoit dans les pauvres une famille nombreuse à nourrir. » Un de ses pauvres l'ayant prié de contribuer à la dot de sa fille, il lui répondit : « Si je vous donne peu, ce ne sera pas assez pour vous ; si je vous donne beaucoup, il faudra que, pour enrichir un seul, je prive une foule d'indigens de leur nécessaire. » Il mourut pénitent comme il avoit vécu. Il refusa, dans sa dernière maladie, tout autre lit que la paillasse sur laquelle il couchoit ordinairement ; et comme il vit qu'on lui préparoit un lit de plume, il dit : « C'est sur un bois dur, et non sur un lit de plume, que Jésus-Christ a été couché sur la croix. — Pourquoi pleurez-vous? dit-il à ceux qui l'entouroient : c'est aujourd'hui un jour de joie et non de larmes. » On a de lui plusieurs *Ouvrages de piété*, assez médiocres, recueillis à Brescia, 1506 ; à Lyon, 1568, 2 v. in-fol. ; et à Venise, 1755, in-fol. — La famille Justiniani en Italie, qu'on écrit aussi, et même plus exactement, *Giustiani*, a produit un grand nombre de personnages illustres.

† II. JUSTINIANI (Bernard), neveu du précédent, mort en 1489, à 81 ans, reçut la robe de sénateur à 19 ans. Le pape Calixte III le manda à Rome, et lui donna diverses commissions. A son retour à Venise il fut envoyé en ambassade auprès de Louis XI, roi de France, et successivement à Rome en différens temps. En 1474 il fut promu à la place de procureur de Saint-Marc, la plus éminente de la république après celle de doge..... Bernard cultiva les lettres avec succès, et laissa *divers ouvrages*. Le plus considérable est une *Histoire de Venise*, depuis son origine jusqu'en 809, in-fol., à Venise, 1492 et 1504 ; elle est en italien. Il écrivit dans la

même langue en 1475, in-4° la *Vie* de son oncle saint Laurent. C'est un panégyrique.

† III. JUSTINIANI (Augustin), évêque de Nebbio en Corse, né à Gênes en 1470, d'une maison illustre, se fit dominicain à Paris en 1488, où il acquit un nom par son habileté dans les langues orientales, fut nommé, en 1514, évêque de Nebbio, par le pape Léon X, et assista au cinquième concile de Latran, fit fleurir la science et la piété dans son diocèse, et périt dans la mer en passant de Gênes à Nebbio, l'an 1536, à 66 ans, avec le vaisseau qui le portoit. Vers 1519, François Ier l'avoit appelé pour enseigner à Paris, au collége de Reims, les langues hébraïque et arabe. Son séjour en France est l'époque de l'établissement de la typographie hébraïque à Paris. Son principal ouvrage est un *Psautier* en hébreu, en grec, en arabe et en chaldéen, avec des *Versions* latines et de courtes *Notes*, Gênes, 1516, in-fol. Avec les gloses et les scolies il présente huit colonnes ; l'hébreu est imprimé avec des points orthographiques et musicaux ; les caractères grecs et romains sont de la plus grande beauté. C'est le premier Psautier qui ait paru en diverses langues. L'auteur le fit imprimer à ses dépens. Il espéroit en retirer une somme considérable pour le soulagement des pauvres ; mais peu de personnes achetèrent ce livre, qui n'étoit pas à la portée du plus grand nombre, quoique tous les savans en parlassent avec éloge. Le titre de cet ouvrage estimable, auquel l'auteur ne mit pas son nom, est *Psalterium hebræum, græcum, arabicum et chaldæum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis ; impressit miro ingenio Petrus Paulus Porrus, in ædibus Nicolaï Justiniani Pauli, præsidente reipublicæ Gennensi, pro serenissimo Francorum rege, præstanti viro Octaviano Fulgoso.* On a encore de lui des *Annales de Gênes*, en italien, ouvrage posthume, publié in-fol., 1537. Il revit le traité de Porchetti, intitulé *Victoria adversùs impios Judæos*, imprimé à Paris, in-fol., en 1520, sur papier et sur vélin. Cette dernière édition, recherchée des curieux, est peu commune.

* IV. JUSTINIANI (Benoît), né à Gênes l'an 1550, se fit jésuite, et enseigna la théologie à Toulouse, à Messine et à Rome. Clément VIII l'envoya en Pologne avec le cardinal Cajetan, l'an 1596, en qualité de théologien du cardinal. Il mourut l'an 1622 à Rome, dans le collége de la Pénitencerie, qu'il avoit gouverné pendant plus de vingt ans. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, 3 vol. in-fol.

V. JUSTINIANI (Fabio), né à Gênes en 1578, de Léonard Taranchetti, (qui fut adopté dans la famille Justiniani, pour n'avoir pas voulu tremper dans la conjuration de Fiesque), entra dans la congrégation de l'Oratoire de Rome en 1597. Il fut, en 1616, nommé évêque d'Ajaccio, où il mourut le 3 janvier 1627. On a de lui, I. *Index universalis materiarum Biblicarum*, Rome, 1612, in-fol. II. *Tobias explanatus*, 1620, in-fol.

VI. JUSTINIANI (le marquis Vincent), de la famille illustre de saint Laurent Justiniani, fit graver par Bloëmaërt, Mellan et autres, sa *Galerie*, Rome, 1642, 2 vol. in-fol. Il en a été tiré, depuis 1750, des épreuves, qui sont bien inférieures aux anciennes.

VII. JUSTINIANI (l'abbé Bernard), de la famille du précédent, donna en italien l'*Origine des ordres militaires*, Venise, 1692, 2 v.

in-fol., dont a été extraite l'Histoire des ordres militaires, Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8°; à laquelle on joint ordinairement l'Histoire des ordres religieux, Amsterdam, 1716, 4 vol. in-8°. Ces deux ouvrages, assez mal écrits, manquent de critique et d'exactitude à plusieurs égards; les figures en font presque tout le prix.

† I. JUSTINIEN Ier, neveu de Justin, empereur d'Orient, né le 11 mai 483, d'une famille obscure (*voyez* JUSTIN, n° II), fut élevé par Théophile qui l'instruisit dans les lettres. Il suivit la fortune de son oncle auquel il dut la sienne. Nommé consul en 521, il étala sa magnificence dans des spectacles très-dispendieux qu'il donna au public, dont il cherchoit à flatter les goûts. Il cultiva aussi l'affection du sénat, qui lui donna le titre royal de nobilissime. Son oncle, affoibli par l'âge et par une blessure, abdiqua en quelque sorte sa couronne; mais ce ne fut qu'après sa mort que Justinien fut proclamé empereur, le 1er août 527. Justinien, revêtu de l'autorité suprême, la partagea avec la fameuse Théodora, qu'il aimoit, et qui, des vils métiers de pantomime et de courtisane, fut élevée au rang d'impératrice. Elle conserva constamment, par ses artifices et par son mérite, un empire absolu sur l'esprit de son auguste époux. Les factions du cirque se manifestèrent avec fureur sous son règne. Les bleus et les verts ensanglantèrent la ville de Constantinople par leurs querelles frivoles. Justinien sembla, par un édit, annoncer la ferme résolution de soutenir les innocens et de châtier les coupables, sans aucune distinction de couleur; mais il favorisoit secrétement les bleus. Les moyens violens qu'il employa allumèrent le feu de la sédition, au lieu de l'éteindre. Une grande partie de la ville de Constantinople et ses principaux édifices furent la proie des flammes. La vie même de Justinien fut exposée. Il alloit quitter la ville, lorsque la fermeté de Théodora le retint et ranima son courage abattu. Ce fut par des torrens de sang et par des supplices que s'apaisa momentanément la fureur de ces factions. Justinien termina la guerre avec les Isauriens, en soutint une très-longue contre les Perses, sur lesquels Bélisaire, son général, remporta trois victoires célèbres, dans les années 528, 542 et 543. Le même général détruisit, l'an 534, le royaume des Vandales en Afrique, et conduisit leur roi, Gilimer, prisonnier à Constantinople. L'Espagne et la Sicile furent reconquises. Les Ostrogoths qui possédoient l'Italie furent vaincus; Bélisaire entra dans Rome en 536. L'eunuque Narsès, autre général de Justinien, acheva, l'an 553, de détruire la domination des Ostrogoths en Italie. Ces conquêtes rendirent à l'empire romain une partie de son ancienne étendue. Après avoir rétabli la tranquillité au dedans et au dehors, Justinien mit de l'ordre dans les lois, qui depuis long-temps étoient dans une confusion extrême. Il chargea dix jurisconsultes, choisis parmi les plus habiles de l'empire, de faire un nouveau Code, tiré de ses constitutions et de celles de ses prédécesseurs. Ce Code fut divisé en douze livres, et les matières séparées les unes des autres, sous les titres qui leur étoient propres. Terrasson, auteur de l'Histoire de la jurisprudence romaine, remarque que Tribonien, le chef des jurisconsultes rédacteurs de cet ouvrage, suivit un mauvais ordre dans la distribution des matières. Il détaille, par exemple, les formalités de la procédure, avant d'avoir parlé des actions et des autres choses qui doivent les précéder. Ce Code fut suivi, I. Du *Digeste* ou

Pandectes, recueil d'anciennes décisions répandues dans plus de 2000 ouvrages. Il fut imprimé à Florence en 1553, in-fol. qui se partage en 2 ou 3 vol. Il faut qu'il y ait à la fin 8 feuillets non chiffrés, cotés *eeee*. On a encore l'édition que Pothier en a donnée à Paris, 1748, 3 vol. in-fol., qui est estimée. Le Digeste ou les Pandectes ont été traduits en français, texte latin en regard, par Hulot et Berthelot, Metz, 1803—1805, en 7 v. in-4°. II. Des *Institutes*, qui comprennent en quatre livres, d'une manière claire et précise, le germe de toutes les lois et les élémens de la jurisprudence, imprimées à Leyde, 1733, in-8°, avec les notes de Fabrot. Elles ont été traduites en français par Hulot, texte latin en regard, Metz, 1807, in-4°. III. Du *Code des novelles*, dans lequel on a recueilli les lois faites depuis la publication de ses différentes collections. Les meilleures éditions de ces ouvrages, réunis sous le titre de *Corpus juris civilis*, sont, 1° celle d'Elzévir, 1664, 2 vol. in-8°, plus belle que la réimpression de 1681; 2° celle qui contient les grandes Gloses et l'*Index* de Daoyz, Lyon, 1627, 6 vol. in-fol.; 3° celle où sont les notes de Godefroy, Paris, Vitré, 1627, 2 v. in-fol.; 4° d'Amsterdam, Elzévir, 1663, 2 vol. in-fol... On estime encore celles de Bâle, 1756 ou 1781, 2 vol. in-fol. Justinien, attentif à tout, fortifia les places, embellit les villes, en bâtit de nouvelles, et rétablit la paix dans l'Eglise. Il éleva aussi un grand nombre de basiliques, et surtout celle de Sainte-Sophie à Constantinople, qui passe pour un chef-d'œuvre d'architecture. L'autel fut fait d'or et d'argent fondu, et orné d'une quantité immense de différentes pierres précieuses. Justinien, contemplant cette magnifique église, le jour de la dédicace, s'écria : « Gloire à Dieu ! Je vous ai vaincu, Salomon. » Mais son malheur, comme celui du roi de Judée, fut de vieillir sur le trône. Sur la fin de ses jours, ce ne fut plus le même homme. Il devint avare, méfiant, cruel, accabla le peuple d'impôts, ajouta foi à toutes les accusations, et persécuta les papes Anaclet, Silvère et Vigile. Il mourut sans laisser d'enfans, le 14 novembre 565, âgé de 84 ans, ayant régné 38 ans 7 mois et 13 jours, et 8 mois après la mort de Bélisaire, auquel il devoit tant de reconnoissance, et qu'il eut l'ingratitude de persécuter dans sa vieillesse. (*Voy.* BÉLISAIRE.) Justinien étoit d'une taille proportionnée, avoit le teint vermeil, des manières affables et polies. Il étoit d'une sobriété et d'une continence exemplaires; mais ses fidèles amours pour Théodora firent plus de mal à l'empire que n'en auroient pu faire des goûts plus variés. Son régime tenoit plus de l'austérité du moine que de la tempérance du philosophe. Ses jeûnes étoient rigoureux; il passoit souvent deux jours et deux nuits sans prendre de nourriture. Il fut doué d'un ardent amour pour la gloire, pour les honneurs, même pour des titres frivoles; il vouloit être musicien et architecte, homme de loi et théologien. Sa pénétration découvrit les talens de Bélisaire dans les camps, et ceux de Narsès dans l'intérieur du palais. Mais son nom est éclipsé par ceux de ces deux généraux. Il étoit avare et somptueux, s'occupa beaucoup de législation, et laissa impunément violer les lois par ses ministres. Très-souvent on le voyoit disputer sur des mots dans les synodes, et jamais on ne le vit combattre à la tête de ses armées. Son goût pour les moines, pour les saints, pour les querelles théologiques ne le sauva point de la censure ecclésiastique : il mourut hérétique. Il fit élever plu-

sieurs édifices et reconstruire, notamment l'église de Sainte-Sophie, qui avoit été consumée par les flammes, lors des séditions des bleus et des verts. Ce monument superbe existe encore, et les musulmans l'ont converti en mosquée. Il faut le dire, sans Bélisaire et Narsès, dont les grandes actions ont illustré son règne, sans la collection de lois qui a donné de la célébrité à son nom, Justinien eût été classé au rang des princes les plus obscurs du Bas-Empire.

II. JUSTINIEN II, le Jeune, surnommé *Rhinotmète*, ou *le Nez coupé*, fils aîné de Constantin-Pogonat et d'Anastasie, fut déclaré Auguste à douze ans, et monta sur le trône de son père en 685, à seize ans. Il reprit quelques provinces sur les Sarrasins, et conclut avec eux une paix assez avantageuse. Ses exactions, ses cruautés et ses débauches ternirent la gloire de ses armes. Il ordonna à l'eunuque Etienne, qu'il avoit fait gouverneur de Constantinople, de faire massacrer, dans une seule nuit, tout le peuple de la ville, à commencer par le patriarche. Cet ordre barbare ayant transpiré, le patrice Léonce souleva le peuple et fit détrôner ce nouveau Néron. On lui coupa le nez, et on l'envoya en exil dans la Chersonèse en 695. Léonce fut aussitôt déclaré empereur; mais Tibère-Absimare le chassa en 698. Comme Justinien ne parloit que du rétablissement de son trône, les peuples de la Chersonèse craignant qu'il ne leur causât la guerre, résolurent de le faire périr. Informé de leur dessein, il se retira chez le cham des Chazares, qui lui fit épouser sa sœur ou sa fille Théodora. Mais Justinien, ayant craint dans la suite que ce prince ne le livrât à Tibère, se réfugia chez le roi de Bulgarie, qui arma une flotte en 705, pour le reconduire à Constantinople. Un de ses officiers lui dit, pendant qu'il essuyoit une tempête : « Faites vœu que si vous échappez au péril, et si vous remontez sur le trône impérial, vous pardonnerez à tous vos ennemis. — Je veux, lui répondit Justinien, que Dieu me fasse périr si je pardonne à un seul. » Il tint sa parole. Léonce et Tibère-Absimare furent mis à mort, le patriarche Callinique aveuglé, etc. Justinien, peu reconnoissant à l'égard de ses libérateurs, rompit bientôt la paix avec les Bulgares, qui, après lui avoir tué beaucoup de monde, l'obligèrent de s'enfuir honteusement à Constantinople. L'adversité le rendit plus cruel. Ayant envoyé une flotte contre la Chersonèse, il ordonna de ruiner le pays et de massacrer les habitans, qui avoient, dans le temps de ses malheurs, tâché de le faire périr. Cette flotte ayant été dispersée par les tempêtes, il en arma une autre, avec ordre d'égorger, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitans de Chersone, capitale du pays. L'histoire ajoute, en parlant de cette cruelle expédition, que Justinien ne se mouchoit jamais qu'il n'envoyât au supplice quelqu'un des partisans de Léonce. Le sang de tant de victimes cria vengeance. Philippique Bardane fut proclamé empereur par les Chazares. Justinien se mit en marche pour le combattre, mais le nouveau souverain étoit déja en possession de Constantinople. Bardane fit partir aussitôt le général Elie, dont Justinien avoit fait tuer les enfans, pour aller à la poursuite de ce prince. Elie le joignit dans les plaines de Damatris, et, après avoir déterminé ses soldats à l'abandonner, il lui fit couper la tête au milieu de son camp, en décembre 711. Sa tête fut envoyée à Constantinople pour y être exposée. Ce prince avoit régné seize ans ;

c'est-à-dire, dix avant son bannissement, et six depuis son retour. En lui fut éteinte la famille d'Héraclius. Justinien fut le fléau de ses sujets et l'horreur du genre humain. Le peuple sous son regne fut accablé d'impôts, et livré à des ministres lâches et avares, qui ne songeoient qu'à inventer des calomnies contre les particuliers pour les faire périr et envahir leur patrimoine.

* JUSTUS ou JOOSTENS (Pacquier), médecin du 16e siècle, né à Ecloo, village du comté de Flandre, fit plusieurs voyages en France, en Italie et en Espagne pour augmenter le fonds de ses connoissances. Son art, qu'il pratiqua avec distinction dans les Pays-Bas, lui procura de l'emploi auprès de plusieurs princes; mais tant de savoir et de réputation furent pour ainsi dire ternis par la passion du jeu, dont il connoissoit les cruels excès, et contre laquelle il a écrit un Traité intitulé *De aleâ, sive de curandâ ludendi in pecuniam cupiditate, libri duo*, Basileæ, 1561, in-4°; Francofurti, 1616; Amstelodami, 1642, in-12.

JUTURNE (Mythol.), fille de Daunus et sœur de Turnus, roi des Rutules en Italie. Jupiter, dont elle fut aimée, lui accorda l'immortalité, et la fit nimphe du fleuve Numicus. Elle rendit de grands services à son frère dans la guerre qu'il fit à Enée son rival; mais voyant qu'il étoit sur le point de périr, elle alla se cacher pour toujours dans les eaux du fleuve.

JUVARA (Philippe), célèbre architecte, né à Messine en 1685, fut élève du chevalier Fontana. Le roi de Sardaigne, qui fut quelque temps roi de Sicile, l'appela à Turin. Juvara orna cette ville et ses environs d'*un grand nombre de monumens*. On cite l'église vouée par Victor Amédée pour la levée du siége de Turin, et la superbe chapelle de la Vénerie. En 1734, le vieux Palais-royal de Madrid fut incendié. Le roi Philippe V voulant en avoir un autre, et ayant ouï dire que Juvara passoit pour le meilleur architecte de son siècle, le demanda au roi de Sardaigne. Juvara donna le plan d'un édifice magnifique; mais l'exécution en devoit être si coûteuse, qu'elle fut renvoyée de jour en jour. Juvara ne jouit pas du plaisir de la voir. Il mourut en 1735. Quelque temps après sa mort, le roi, qui pensoit sérieusement à faire construire un palais, s'informa si cet artiste n'avoit pas laissé après lui quelqu'un de ses élèves capable de profiter des idées de son maître, et de les exécuter? Il s'en trouvoit deux à la cour du roi de Sardaigne. Sacchetti, qui passoit pour le plus habile, fut envoyé en Espagne, où il fit le modèle du palais actuellement existant. Juvara avoit le titre de premier architecte du roi de Sardaigne, qui lui donna l'abbaye de Selve et une pension de 3500 liv. Il avoit aussi travaillé pour la cour de Portugal, et avoit rapporté de Lisbonne l'ordre du Christ et une pension de 15,000 livres.

* JUUB (Pierre), un des plus beaux génies de la Norwège, publia, en 1721, un poëme vraiment original sous ce titre: *La vie la plus heureuse sur la terre, ou Dialogue entre l'imagination et l'expérience.* Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce poëte, tout occupé de l'idée du bonheur temporel, fut supplicié l'année suivante pour ses forfaits.

† JUVÉNAL (Decius Junius), poëte latin d'Aquin en Italie, passa à Rome, où il commença par faire des déclamations, et finit par des satires. Il s'éleva contre la passion de Néron pour les spectacles, et sur-

tout contre un acteur nommé Pâris, bouffon et favori de cet empereur. Le déclamateur satirique resta impuni sous le règne de Néron; mais sous celui de Domitien, Pâris eut le crédit de le faire exiler; il fut envoyé, à l'âge de quatre-vingts ans, dans la Pentapole, sur les frontières de l'Egypte et de la Libye. On prétexta qu'on y avoit besoin de lui pour commander la cavalerie. Le poëte guerrier eut beaucoup à souffrir de l'emploi dont on l'avoit revêtu par dérision; mais, quoique octogénaire, il survécut à son persécuteur. Il revint à Rome après sa mort, et il y vivoit encore sous Nerva et sous Trajan. Il mourut à ce qu'on croit l'an 128 de J. C. Nous avons de lui seize *Satires*. Ce sont des harangues emportées. Juvénal, misantrope furieux, médisoit sans ménagement de tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire; eh! qui ne lui déplaisoit pas? Le dépit, comme il le dit lui-même, lui tint lieu de génie: *Facit indignatio versum.* Son style, fort, âpre, véhément, manque d'élégance, de pureté, de naturel et de décence. Il s'emporte contre le vice et met les vicieux tout nus pour leur faire mieux sentir le fouet de la satire. Quelques savans, chargés de grec et de latin, mais entièrement dénués de goût, l'ont mis à côté d'Horace; mais quelle différence entre l'emportement du censeur impitoyable du siècle de Domitien, et la délicatesse, l'enjouement, la finesse du satirique de la cour d'Auguste. « Juvénal, dit l'auteur de l'Année littéraire, année 1779, n° IX, n'a qu'un ton, qu'une manière; il ne connoît ni la variété ni la grace. Toujours guindé, toujours emphatique et déclamateur, il fatigue par ses hyperboles continuelles et son étalage de rhéteur. Son style rapide, harmonieux, plein de chaleur et de force, est d'une monotonie assommante. Il est presque toujours recherché et outré dans ses expressions, et ses pensées sont souvent étranglées par une précision dure qui dégénère en obscurité. Horace, au contraire, est toujours aisé, naturel, agréable; et pour plaire, il se replie en cent façons différentes; il sait

D'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Son style pur, élégant, facile, n'offre aucune trace d'affectation et de recherche. Ses *Satires* ne sont pas des déclamations éloquentes; ce sont des dialogues ingénieux, des scènes charmantes, où chaque interlocuteur est peint avec une finesse et une variété admirables. Ce n'est point un pédant triste et farouche, élevé dans les cris de l'école; un sombre misantrope, qui rebute par une morale chagrine et sauvage, et fait haïr la vertu, même en la prêchant; c'est un philosophe aimable, un courtisan poli, qui sait embellir la raison et adoucir l'austérité de la sagesse. Juvénal est un maître dur et sévère, qui gourmande ses lecteurs; Horace est un ami tendre, indulgent et facile, qui converse familièrement avec les siens. Les invectives amères, les reproches sanglans de Juvénal, irritent les vicieux sans les réformer; les traits plaisans, les peintures comiques d'Horace, corrigent les hommes en les amusant. » Les meilleures éditions de Juvénal sont, I. du Louvre, 1644, in-fol. II. *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1684, in-8°. III. *Ad usum delphini*, 1684, in-4°. IV. De Casaubon, Leyde, 1695, in-4°. Cette édition qui est fort estimée n'est autre que celle d'Utrecht, 1685, in-4°, à laquelle on a ajouté *Perse* et un frontispice nouveau. V. De Paris, 1747, in-12, fort belle. VI. De Baskerville, 1761, in-4°, fort belle. Enfin, celle de Sandby, 1763, in-8°, fig., dont les exemplaires en

grand papier sont préférés. Les traductions de ce poëte, par Tarteron, Maupetit et M. Aug. Creuzé, ont été éclipsées par celle qu'a publiée Dussaulx en 1770, et dont il a paru en 1803 une quatrième édition, corrigée et augmentée de l'éloge historique du traducteur par M. Villeterque, 2 vol. in-8°. Cette traduction n'est ni servile, ni trop libre; le style en est vif, clair et correct. On a donné, même année 1803, les Pensées de Juvénal et de Perse; la traduction, jointe au texte de ces fragmens est faite avec soin.

† JUVENCUS (Caïus Veccius Aquilinus), l'un des premiers poëtes chrétiens, né en Espagne, d'une famille illustre, mit en vers latins *la Vie de Jésus-Christ*, en 4 livres, vers 329. Ce poëme, estimable, moins par la beauté des vers et la pureté du latin que par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle l'auteur a suivi le texte des évangélistes, se trouve dans la Bibliothèque des Pères, et dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. St.-Jérôme, dans ses Commentaires sur saint Matthieu, cite ce vers de lui, au sujet des trois rois qui vinrent adorer le fils de Dieu à Bethléem :

Aurum, thus, myrrham, regique hominique deoque,
Dona ferunt.

et ce vers est un des meilleurs.

I. JUVENEL DES URSINS. *Voyez* URSINS, nos I *et* II.

† II. JUVENEL DE CARLENCAS (Félix de), né à Pézenas, au mois de septembre 1669, fit ses études chez les oratoriens de cette ville, et vint à Paris, où il demeura une année; il retourna ensuite chez lui, et s'y maria. Juvénel fit les *Principes de l'Histoire*. C'est un vol. in-12, publié en 1733, à Paris; il fit ensuite des *Essais sur l'Histoire des Sciences, des Belles-Lettres et des Arts*; dont il y a eu quatre éditions à Lyon, chez les frères Duplain. La 1re en 1740, en un volumes in-12; la 2e en 1744, 2 vol.; la 3e en 1749, 4 vol.; et la 4e en 1757, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, catalogue assez imparfait des richesses littéraires des différens siècles, a cependant eu beaucoup de succès. Il a été traduit en allemand et en anglais. Ce livre est une preuve des connoissances de son auteur; mais il n'est pas propre peut-être à tirer le commun des lecteurs de leur ignorance. Pour qu'il eût produit cet effet, il auroit fallu que l'auteur eût possédé l'esprit d'analyse et de précision, et qu'il se fût appliqué à traiter chaque article plus au long et avec plus de profondeur; connoître tous les bons auteurs sur chaque matière, en porter des jugemens réfléchis, et laisser dans l'oubli une foule d'écrivains qu'on ne peut pas lire. Le style est, en général, pur, net et précis; mais on y désireroit plus de finesse et d'énergie. Cet auteur, membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, mourut à Pézenas le 12 avril 1760.

* JUXON (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, né à Chichester, mort en 1663, d'abord élève de l'école de Merchant-Taylor, et ensuite du collége de St.-Jean à Oxford, où il fut boursier en 1598, et président en 1621. En 1627, Juxon fut nommé chanoine de Worcester, et en 1633, secrétaire du cabinet du roi. Enfin, l'année suivante, il obtint l'évêché d'Hereford; mais, avant sa consécration, il fut promu à l'évêché de Londres. En 1635, ce prélat fut nommé grand trésorier; ce qui fit beaucoup crier contre l'archevêque Laud; mais la conduite irréprochable de Juxon dans cette place fut une excellente justification de ceux qui la lui avoient donnée. Dans la révolution il perdit

les revenus de ses places et la plus grande partie de sa propre fortune. En 1648, ce prélat assista le roi sur l'échafaud : les régicides le jetèrent ensuite dans une prison, et s'efforcèrent de lui arracher les secrets que sa majesté avoit pu lui confier ; mais leur cruauté et leurs ruses échouèrent contre son intégrité et sa prudence. A la restauration, Juxon fut fait archevêque de Cantorbéry. Ce respectable prélat a été enterré dans la chapelle du collége de Saint-Jean à Oxford.

KABB KADL

* KAAU-BOERHAAVE (Abraham), médecin de Leyde, professeur de médecine en l'université de Pétersbourg, membre de l'académie impériale de la même ville, né à La Haye en 1715, de Jacques Kaau, docteur en droit et en médecine, et de Marguerite Boerhaave, sœur du célèbre Herman, fut appelé en 1740 à Pétersbourg, en qualité de médecin de la cour impériale. En 1743 il obtint la dignité de conseiller d'état, et en 1748 celle de premier médecin, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Moscou le 7 octobre 1753. On a de lui plusieurs mémoires insérés dans le nouveau recueil de l'académie de Pétersbourg, ainsi que les ouvrages suivans I : *Perspiratio dicta Hippocrati per universum corpus illustrata*, Lugduni Batavorum, 1738, in-12. II. *Impetum faciens dictum Hippocrati per corpus consentiens philologicè et physiologicè illustratum*, ibid., 1745, in-12. III. *Sermo academicus de iis quæ virum medicum perficiunt et ornant*, ibid., 1752, in-8°, etc., etc.

KABEL. *Voy.* VANDER-KABEL.

KABBETÉ (Jean), peintre hollandais, dont le véritable nom étoit ASSELEYN, parcourut la France et l'Italie pour y étudier son art, et se fit élève de Bamboche. Il traita avec un égal succès les *sujets d'histoire et les paysages*. Sa touche est douce, légère et brillante. A son retour d'Italie, où il laissa un grand nombre de ses tableaux, sur-tout à Venise et à Rome, il s'arrêta à Lyon, y épousa la fille d'un marchand d'Anvers, qu'il amena à Amsterdam, où il mourut en 1660. Pérelle a gravé d'après ce maître des ruines et vingt-quatre paysages. Asseleyn peignoit avec une main torse et des doigts crochus, ce qui le fit surnommer *Kabbeté*; cependant sa manière est aussi fraîche que gracieuse; et rien n'y annonce la gêne, ni une main estropiée.

* KADLUBECK, *ou* KADLUBKO, *ou* KODLUBKO (Vincent), le plus ancien historien polonais que l'on connoisse, né dans la terre de Kariwow, étudia la théologie, prit les ordres sacrés, et fut élu évêque de Cracovie; il occupa ce siége dix ans, au bout desquels il se retira dans une abbaye de l'ordre de Cîteaux, et l'on croit qu'il y prit l'habit religieux en 1218. Ce fut dans cette retraite qu'il finit son *Chronicon regni Poloniæ*, écrit en forme de dialogue, qui s'étend jusqu'au règne de Wladislas Lascon : cette histoire, écrite d'un style dur, et pleine d'anachronismes, fut imprimée en 1612. Kadlubeck mourut, selon les uns, en

1223, et selon d'autres en 1233.

* KAFOUR-EL-AKHCHYDY, élevé, par son mérite, de l'esclavage à la royauté, étoit noir et eunuque; il avoit été acheté 18 dinars par Akhchyd, souverain d'Egypte et de Syrie, dans les bonnes graces duquel il fit des progrès si rapides, qu'il lui laissa à sa mort, arrivée en 334 de l'hégire, et de l'ère chrétienne 945, la tutelle de ses deux fils, avec la régence du royaume. Kafour remplit ce double emploi avec tant de sagesse, sa conduite annonça tant de grandeur d'ame, et on vit briller en lui un si grand nombre de vertus royales, que ses pupilles étant morts l'un et l'autre, il fut choisi, d'un commun accord, pour leur succéder. L'attente des peuples qui l'avoient choisi ne fut point déçue. Son règne fut sage et paisible. Kafour aimoit les lettres, protégeoit les savans, et mérita les louanges que le célèbre Motanebby lui décerna. Sa bravoure égaloit ses autres vertus, et il servit utilement Akhchyd, son maître, à la tête de ses armées. Il avoit obtenu de grands avantages; mais la fortune lui avoit été quelquefois contraire; et si l'on ne doit point le ranger dans la classe des conquérans, il doit obtenir une place distinguée parmi les guerriers qui ont consacré avec succès leurs talens à la défense de la patrie. On met sa mort en l'année 358 de l'hégire, 968 de J. C.

KAHLER (Wigand *ou* Jean), théologien luthérien, né à Wolmar, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1649, professeur en poésie, en mathématiques et en théologie à Rinteln, et membre de la société de Gottingen, mourut en 1729. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* sur des matières de théologie et de philosophie, réunies en 2 vol. in-12, Rinteln, 1710 et 1711.

KAIE (Jean de), Anglais, né à Nordwick en 1510, livré à la profession de la médecine, alla à Padoue prendre des leçons du célèbre Montanus. De retour dans son pays, son mérite le fit choisir pour médecin d'Edouard VI, de la reine Marie et de la reine Elizabeth. Il a publié divers ouvrages, entre autres, I. Des *Recherches historiques sur les universités de Cambridge et d'Oxford.* Malgré quelques erreurs, ces recherches sont précieuses. II. *De variorum animalium et stirpium historiâ.* Cet ouvrage n'est guère qu'une compilation. III. *De pronunciatione græcæ et latinæ linguæ libellus.* Ce livre, bon à l'époque où il parut, ne mérite plus d'être recherché. Le docteur anglais Jebb a publié une édition complète de toutes les *Œuvres* de Kaie.

† KAIN (Henri-Louis le), célèbre acteur de la comédie française, né à Paris le 14 avril 1728, étoit d'abord occupé à travailler en acier les instrumens propres aux opérations de chirurgie; mais un tapissier le fit connoître à Voltaire, qui, démêlant ses talens pour la scène tragique à travers une figure peu agréable et un organe peu sonore, lui donna des leçons fréquentes, et le fit recevoir à la comédie française. « Baron, disoit-il, étoit plein de noblesse, de grace et de finesse; Beaubourg étoit un énergumène; du Fresne n'avoit qu'une belle voix et un beau visage; Le Kain seul a été véritablement tragique. » Ce poëte ne vit pourtant jamais sur le théâtre français celui qu'il appeloit son *grand acteur*, son *Garrick*, son *enfant chéri*. Le Kain ne put y monter que quelques jours après le départ de l'auteur de la Henriade pour la Prusse; et, au moment où Voltaire, âgé de 84 ans, rentroit à Paris après une absence de 27 ans, on lui annonça que Le Kain venoit de des-

cendre au tombeau.... Cet acteur débuta le 14 septembre 1750, par le rôle de Titus, dans la tragédie de Brutus; son début, qui dura 17 mois, fut aussi pénible que brillant. Mademoiselle Clairon, qui rend à Le Kain la plus éclatante justice dans ses Mémoires, n'en empêcha pas moins jusqu'à deux fois sa réception. Dégoûté par tant d'intrigues, découragé par tous les obstacles, Le Kain alloit partir pour Berlin; la scène française étoit à la veille de le perdre, lorsque le comédien Ribou tua son camarade Roseli. Ribou prit la fuite, et on fut obligé de retenir Le Kain. On ne l'appeloit que le *convulsionnaire.* Tout le monde disoit du mal du nouvel acteur, et tout le monde couroit le voir. Ce ne fut qu'après avoir joué à la cour le rôle d'Orosmane qu'il put obtenir son ordre de réception : il en fut redevable aux suffrages de Louis XV. On avoit tâché de prévenir ce prince contre lui; mais, après la représentation, il parut étonné qu'on parlât si mal d'un acteur qui l'avoit ému. « Il m'a fait pleurer, dit le roi, moi qui ne pleure guère »; et il fut reçu sur ce mot. Le Kain avoit en effet de grands talens. Le feu sombre et terrible de ses regards, le grand caractère imprimé sur son front, la contraction de tous ses muscles, le tremblement de ses lèvres, le renversement de tous ses traits, tout en lui servoit à peindre les différens accens du désespoir, de la douleur, de la sensibilité, et à marquer les différentes attitudes, de la grandeur, de la menace, de la fierté. Des études constantes et réfléchies l'avoient conduit à la perfection de son art, auquel il consacroit tout son temps, ses soins, ses dépenses. Il est le premier qui ait eu de véritables habits de costume, et il les dessinoit lui-même avec l'exactitude d'un homme qui connoissoit l'histoire et les mœurs des peuples. Cet acteur contribua beaucoup, par son jeu pathétique, au succès des tragédies du grand homme qui l'avoit formé, et sur-tout à celui d'Adélaïde du Guesclin, qu'il remit au théâtre en 1763. Elle avoit été jouée en 1734, et sifflée. On reprocha à son auteur d'avoir imputé à un prince du sang un crime qu'il n'avoit pas commis, et qui avoit été attribué par les historiens à un duc de Bretagne. Le Kain, cherchant dans l'ancien répertoire de la comédie un rôle propre à son talent, trouva celui de Vendôme, qu'il jugea fait pour lui, et le rendit célèbre. Il avoit un sens droit, quelquefois de la gaieté; mais on apercevoit plus souvent en lui cette mélancolie, principe et aliment des passions qu'il éprouvoit comme il savoit les peindre. Quelques critiques lui ont cependant reproché de s'être fait une manière trop péniblement énergique, d'avoir circonscrit le nombre de ses rôles dans un cercle trop étroit, et de n'être pas toujours entré dans l'esprit de ses personnages. Par reconnoissance pour Voltaire, il ne jouoit guère, sur la fin de sa vie sur-tout, que les pièces de ce poëte; et c'étoit celles qu'il jouoit le mieux en général. Il étonnoit dans Mahomet, Gengis-Kan et Tancrède. On doit cependant ajouter qu'il réussit parfaitement dans les rôles de Néron, de Nicomède et de Manlius. Il mourut à Paris le 8 février 1778. Voltaire, connoissant l'avilissement où étoit parmi nous l'état de comédien, lui avoit d'abord conseillé de jouer la comédie pour son plaisir, mais de n'en jamais faire son état. Le fils de Le Kain a publié en 1801 les *Mémoires* de son père. Dans l'Abrégé de l'Histoire du théâtre français, par le chevalier de Mouhy, on trouve un *Mémoire sur la comédie française et sur les moyens de lui donner autant de célébrité qu'elle peut en être susceptible.* Ce mémoire est de Le Kain, qui n'y

épargne pas infiniment le plus grand nombre de ses camarades.

KAISERSBERG (Jean GEILER de), né à Shaffhouse en 1445, docteur en théologie et prédicateur à Strasbourg, mort en 1510, a donné les ouvrages suivans : I. *Miroir de consolation.* II. Des *Sermons*, en allemand, sur les Evangiles. III. Des *Sermons* sur le Vaisseau des fous de Brand que Jacques Olther traduisit en latin, et qui ont été imprimés en allemand, sous le titre de *Miroir du Monde*, Bâle, 1574.

* KAKIK, supérieur de l'abbaye appelée Adom dans la province de Vaspouragan, florissoit vers la fin du 9e siècle. On connoît de lui différens ouvrages estimés, I. Une *Grammaire arménienne*, divisée en quatre parties. II. Une *Rhétorique* divisée en cinq livres. III. Un livre appelé *Adomatir*, qui contient les vies des principaux saints. IV. L'*Histoire des hérésies d'Arius et de Nestor.*

* KALDI (George), né à Tyrnaw en Hongrie, l'an 1570, d'une ancienne famille, refusa la prévôté de Strigonie pour se faire jésuite, prêcha avec succès à Vienne, enseigna la théologie à Olmutz, et fit bâtir le collége de Presbourg, où il mourut le 20 octobre 1634. Pierre Pazmann, cardinal et archevêque de Strigonie, lui consacra un éloge funèbre. On a de lui, I. La *Bible* traduite en hongrois, Vienne, 1622, in-fol. II. Des *Sermons* en hongrois, Presbourg, 1621, in-folio, assez estimés, et plusieurs *Ouvrages* restés manuscrits.

* KALF (Guillaume), peintre, né à Amsterdam en 1630, mort en 1693, passa ses premières années dans l'école de Henri Pot, peintre d'*histoire* et de *portraits ;* mais entraîné par un goût particulier, il quitta ce genre de peinture pour s'adonner à celle *des fruits, des vases d'or, d'argent* et *de nacre*. Ces sortes de tableaux, peu intéressans par eux-mêmes, ne le deviennent que quand on y voit la nature imitée avec la plus grande vérité et disposée avec goût. C'est ce mérite rare qu'offrent presque tous les ouvrages de Kalf. Ses tableaux touchés avec force et bien coloriés ont été très-recherchés et le sont encore. On en voit beaucoup en Hollande et en Flandre.

* KALIDASA, poëte indien, auteur du *Sakountala* ou *la Bague enchantée*, drame composé en sanskrit et en prasbict, en 6 actes, et traduit en anglais, en allemand et en français.

KALIL. *Voyez* PATRONA.

* KALITCHANDER, gouverneur de Mahavân pour Maldeou, souverain de l'Indostan, se trouvant, à la mort de son maître, chef d'une bonne armée et possesseur de sommes considérables, soumit tous les petits rajas de ses dépendances, gagna le peuple par ses largesses, et prit le titre de raja de Mahavân, qu'il établit capitale de son nouvel état. La justice exacte qu'il rendit, sa piété, sa générosité, lui gagnèrent l'amour de ses sujets. Il étoit sur le point de faire une invasion dans le Bengale et le Décan, lorsque son cousin Darabtchander, à qui il avoit confié le commandement d'une de ses armées, l'assassina et se fit déclarer son successeur sur la fin du 4e siècle de l'hégire, 10e de l'ère chrétienne. Kalitchander, fils de Gapaldeou, rajepout, originaire du pays d'Assar, avoit régné 27 ans en paix.

* KALKASCANDY ABEN-L-A'BBAS AHMED SCHAFEY est auteur d'un ouvrage arabe fort estimé, sous le titre insignifiant de la *Lumière dans les ténèbres* : c'est un traité

de l'art épistolaire, en dix livres, formant 7 vol. L'auteur y entre dans tous les détails, même minutieux, de son sujet. Il va jusqu'à parler de la plume, de l'encre, du papier et de la manière dont il faut s'en servir. Il fait mention ensuite des différens caractères d'écriture en usage dans telle province ou dans telle autre. Jusque-là son ouvrage est plutôt le manuel d'un écrivain qu'un traité de l'art épistolaire; mais l'auteur aborde enfin sa matière; il commence par indiquer les formules du commencement et de la fin des lettres, point fort essentiel dans l'Orient, où sur vingt-deux lignes il y en a toujours à peu près dix d'épithètes ridicules qui forment le début, dix autres à la fin, de souhaits pour la personne à qui l'on écrit, et deux qui énoncent le sujet de la lettre. Il traite ensuite du style de cour, et des diverses façons d'écrire selon le rang des personnes à qui l'on s'adresse.

* KALKBRENNER (Christian), célèbre compositeur, né en 1755 à Munden, dans l'électorat de Hesse-Cassel, se livra exclusivement dès l'âge de 14 ans à l'étude de la musique. Maîtrisé par une imagination ardente, dévoré sur-tout de la noble ambition d'augmenter ses connoissances musicales, il quitta Hesse-Cassel pour se rendre à la cour de Berlin, où il fut attaché successivement à la reine, qui le combla de bienfaits, et au prince Henri, frère du grand Frédéric, qui le fit son maître de chapelle et lui confia en même temps la direction de son théâtre français. Kalkbrenner a composé pour ce théâtre un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres, la *Veuve du Malabar*, *Démocrite*, les *Femmes et le Secret*, etc. Aspirant depuis long-temps à voyager en Italie et en France, il partit enfin au commencement de 1796, parcourut encore quelques cercles de l'Allemagne, visita ensuite l'Italie et de là se rendit en France. Paris devint le terme de ses courses et de ses voyages; il y fixa son séjour. Reçu peu de temps après à l'académie impériale de musique, il y a fait jouer successivement *Olympie*, *Saül*, *Don Juan*, etc. Il préparoit la mise en scène de son dernier ouvrage, intitulé *Œnone*, opéra en deux actes, lorsqu'il mourut le 10 août 1806. Kalkbrenner a composé aussi quelques ouvrages élémentaires, car il possédoit à fond la théorie de son art. Les principaux sont un *Traité de l'accompagnement*, gravé à Berlin, et un autre *Traité de la fugue et du contrepoint*, d'après le système de Richter. On lui est encore redevable d'une *Histoire de la musique*, Paris, 1802. Ce livre est plein de recherches curieuses; la mort a empêché l'auteur de lui donner l'extension dont il le jugeoit susceptible.

* KALLGREEN, un des premiers poëtes satiriques et lyriques de la Suède, mort à Stockholm en 1798, connu par l'opéra de *Gustave Vasa*, dont on prétend que le feu roi Gustave III lui avoit fourni le sujet. Dans un n° d'un journal qui s'imprime en Suède, sous le titre de *Recherches sur divers sujets*, on lit un poëme sur la mort de Kallgreen; les quatre premiers vers y forment ce refrain que l'on peut rendre ainsi :

Sots, fripons, réjouissez-vous !
Et toi, misérable horde de rimeurs,
Échappée au péril de seize années,
Respire ! Kallgreen n'est plus.

* KALOUST, issu d'une illustre famille arménienne, appelée Abro, né à Smyrne vers l'an 1732, s'appliqua de bonne heure avec succès aux études; possédant à fond les langues arménienne, grecque, turque, arabe,

persane, italienne, française et anglaise, il occupa avec distiuction dans cette ville la place de premier drogman. Mais pour jouir du repos et satisfaire mieux son esprit, il se donna entièrement aux loisirs littéraires, et cultiva les muses jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva l'an 1778. On a de lui, I Une *Traduction en vers arméniens* des Œuvres de Hafis, célèbre poëte mahométan II. Un *Recueil de poésies arméniennes, sur différens sujets sacrés et profanes.* III. Une *Histoire chronologique des rois arméniens de la dynastie Roupinian.*

† KALTEYSEN (Henri), dominicain, né dans un château près de Coblentz, au diocèse de Trèves, de parens nobles, parut avec éclat au concile de Bâle. Il devint ensuite archevêque de Drontheim en Norwège, et de Césarée. Ce prélat se retira sur la fin de ses jours dans le couvent des frères prêcheurs à Coblentz, où il mourut le 2 octobre 1465. Il nous reste de lui un *Discours* qu'il prononça au concile de Bâle, sur la manière de prêcher la parole de Dieu.

* KALY (Abou-Aly-Ismaïl), surnommé *l'Orateur* et *le Philologue de l'Espagne*, né dans un faubourg de Bagdad l'an 288 de l'hégire, 900 de J. C., quitta sa patrie à l'âge de 41 ans pour venir s'établir à Cordoue, sous le kalyfat d'Abd-al-Rahmane-al-Nâsser, qui lui confia l'éducation de son fils Hakem. Kaly professoit en même temps la rhétorique, et s'acquitta de son double emploi de manière à conserver la faveur du souverain et à s'attirer l'admiration publique. C'étoit un homme éloquent, profondément versé dans la connoissance de l'arabe et qui l'écrivoit avec délicatesse. On remarque sur-tout entre ses ouvrages, qui jouissent tous de la célébrité de leur auteur, I. *Dictionnaire arabe.* II. *Traité d'orthographe.* Il mourut à Cordoue, l'an de l'hégire 356, 966 de l'ère vulgaire, emportant les justes regrets des amis des lettres et des élèves qu'il y avoit initiés.

KANDLER (Jean-Joachim), commissaire de la chambre de la cour électorale de Saxe, né en 1706 à Selingstadt en Saxe, mort en 1776, fut le maître des modèles de la fabrique de porcelaine de Meissen. Il excella dans ce genre. On a un grand nombre d'ouvrages exécutés par lui ou sur ses dessins : on ne peut rien trouver de plus élégant ni de plus moelleux. Tels sont l'*apôtre saint Paul*, de grandeur naturelle; *saint Xavier mourant;* la *Flagellation du Sauveur;* les douze *Apôtres;* un *Carillon* tout de porcelaine; divers *Crucifix*, etc. Il fit, en 1730, un chef-d'œuvre : c'étoit un *Cadre* avec des guirlandes de fleurs, et diverses autres figures historiées en relief pour entourer un trumeau de glace de la manufacture de Dresde, avec la *Table* à console qui devoit être placée dessous. Le roi Auguste avoit destiné ce présent à Louis XV. L'artiste en fut le porteur. A l'exception de ce voyage en France, Kandler n'étoit jamais sorti de son pays; il n'avoit point vu ces fameuses galeries de statues dont l'Italie se glorifie. Son maître étoit un Allemand. Il atteignit cependant à la perfection de son art, et dut tout à son génie.

† KANG-HI, empereur de la Chine, petit-fils du prince tartare qui la conquit en 1644, monta sur le trône en 1661, et mourut en 1722, à 71 ans. Ce prince, ami et protecteur des arts, les cultiva lui-même. C'est à lui que l'on doit la *Traduction* de la grande Histoire chinoise, c'est-à-dire des conquérans tartares, dans la langue des Mantchoux. Il

assembla dans cette vue ce que l'empire avoit de plus habiles lettrés dans les deux langues. Il abolit plusieurs lois funestes, et entre autres celle qui ordonnoit de sacrifier des femmes et des esclaves dans les obsèques des princes de la famille impériale. Son goût pour les sciences des Européens l'engagea à souffrir les missionnaires dans ses états. Ce prince avoit tout l'orgueil et tout le faste des Asiatiques. Sa vanité alloit, dit-on, jusqu'à ne pouvoir souffrir que, dans les cartes géographiques, on ne mît pas son empire au centre du monde. La plupart de celles qu'on a dressées sous son règne, au moins depuis qu'il eut fait connoître son ambition sur ce point, sont conformes à ses désirs. Le P. Matthieu Ricci, jésuite, fut obligé de les respecter comme les autres, et de renverser l'ordre qu'il devoit suivre dans la mappe-monde chinoise qu'il dressa à Pékin. Celle de la Chine et de la Tartarie chinoise, que l'empereur fit lever par le P. de Mailla, est cependant très-exacte, et a été gravée en France en 1732. Le *Recueil* complet de la grande géographie de Kang-Hi forme plus de 300 vol. qui se trouvent à la bibliothèque impériale. Il contient quinze parties, dont chacune renferme la description d'une province. Cet ouvrage fut fait pour l'instruction des mandarins, et lorsque ceux-ci paroissoient devant l'empereur, s'ils en ignoroient quelque détail et n'étoient pas en état de répondre aux questions du prince, leur silence causoit la perte de leur place. La bibliothèque impériale possède encore un magnifique ouvrage fait par l'ordre de Kang-Hi. C'est un *Recueil d'édits* de différens empereurs, de *Mémoires* faits par les ministres pour la réforme du gouvernement, de *Discours sur les calamités publiques, les moyens de soulager les peuples, la guerre, l'art de régner, etc.* Ces pièces sont rangées par ordre chronologique. Rien ne peut égaler la beauté de cette édition; les notes du premier auteur, et celles qu'il a prises dans les ouvrages des savans qui l'ont précédé, sont imprimées en bleu, couleur affectée aux morts; celles des savans qui, du temps de Kang-Hi, donnèrent cette édition, sont en rouge, couleur qui désigne ceux qui sont vivans; celles enfin que cet empereur y ajouta de sa main sont en jaune, qui est la couleur de la dynastie actuelle. La curiosité de Kang-Hi n'avoit point de bornes : il vouloit savoir même jusqu'aux choses qu'il lui convenoit d'ignorer, et un jour il voulut s'enivrer pour connoître par lui-même l'effet du vin.

KANOLD (Jean), médecin de Breslaw, mort en 1729, à 49 ans, laissa des *Mémoires*, très-curieux, en allemand, sur la nature et sur les arts.

* KANT (Emmanuel), philosophe prussien, né à Kœnigsberg, en 1724, d'un sellier qui avoit été caporal au service du roi de Suède, descendoit d'une famille d'Ecosse, dont le nom s'écrivoit Cant; mais le fils jugea à propos de le changer en celui de Kant. Elevé dans une école de charité de sa paroisse, il passa ensuite au collége, puis en 1740 il fit ses études dans l'université de Kœnigsberg, où il devint répétiteur et ensuite professeur de philosophie. Kant fut précepteur des enfans d'un ecclésiastique, qu'il quitta pour donner des leçons particulières, et mourut à Kœnigsberg le 12 février 1804. Son premier ouvrage (il étoit alors âgé de vingt-quatre ans) fut *Pensées sur la véritable évaluation de forces vitales*, imprimées en 1748. En 1755 il donna son *Histoire naturelle de l'univers*, et sa *Théorie du ciel, d'après les principes de Newton*, où il établit des

conjectures et une hypothèse sur des corps célestes qui devoient exister au-delà de Saturne (Herschell ne découvrit Uranus que 26 ans plus tard). Ces ouvrages commencèrent à étendre la réputation de Kant. En 1762 parut son *Traité des premiers élémens des connoissances humaines*, en latin, et son *Essai de la manière dont on pourroit introduire dans la philosophie l'idée des grandeurs négatives*, en allemand ; mais ce fut en 1764 que ce professeur fixa sur lui l'attention générale par un écrit intitulé *Unique base possible à une démonstration de l'existence de Dieu*. Depuis, l'auteur, peu conséquent dans ses principes et dans ses opinions, désavoua, combattit et détruisit tout ce qu'il avoit employé de paradoxes dans cette prétendue base unique. Dans l'intervalle de 1764 à 1781 se prépara la doctrine qui occupe aujourd'hui tant de raisonneurs ; ce fut dans le courant de cette dernière année que parut le fameux livre qui devoit confondre toutes les idées, et opérer une révolution en philosophie, *La critique de la raison pure*... F. G. Born a mis en latin tous les ouvrages qui concernent la *philosophie critique*, Leipzick, 1796-1798, 4 vol. in-8°. M. Ch. Villers a traduit en français la philosophie de Kant, Metz, 1801, 2 tom. en 1 vol. in-8°. Cet ouvrage fut vivement censuré, et avec raison, par la plupart des journaux allemands, qui, entre autres reproches, firent à l'auteur celui justement mérité, d'être inintelligible ; mais comme souvent on admire ce qu'on n'entend pas, et que l'obscurité a ses prosélytes, on a fait des principes de Kant une affaire de parti : de nombreux disciples l'ont proclamé chef d'école, et Kant s'est vu placé à la tête des métaphysiciens du nord, et célébré comme un des génies les plus profonds. Sa doctrine a déja pénétré par-tout. On la prêche aujourd'hui publiquement dans quelques églises de Kœnigsberg, sous le nom de *Christianisme national*. La morale de Kant, dit le docteur anglais Willich, semble avoir pour objet de favoriser l'ancien adage : « Pense avec les sages, et agis avec le vulgaire. » En suivant sa méthode, la philosophie sera dorénavant resserrée dans un cercle plus étroit d'initiés, auxquels on imposera la tâche de couvrir les armes de la logique d'un voile énigmatique, qui puisse préserver les classes inférieures du fléau de l'impiété, et épargner aux autres les dangers de l'indiscrétion. Rien n'est essentiellement bon (dit Kant au commencement de sa *Métaphysique des mœurs*) que la bonne intention ; c'est d'après cette qualité seule qu'il apprécie la conduite et le mérite des hommes, comme le prouve l'anecdote suivante. Dans une société où ce philosophe se trouvoit, la conversation tomba sur notre état vraisemblable dans une autre vie, sur ce que nous y reverrions les personnes qui nous ont été chères, sur le plaisir que nous aurions dans la société des héros et des sages des siècles passés. Chacun désiroit y rencontrer particulièrement quelques hommes célèbres, tels que Cicéron, Homère, Horace, etc. Kant, étant interrogé sur son avis, répondit ; « La personne que je désire rencontrer la première dans une autre vie, c'est mon fidèle Lampe (c'est le nom du vieux domestique de Kant, qui étoit presque toujours avec lui). Ce philosophe savoit séparer complètement ses heures de travail de celles de loisir ; de cela même résultoit que la moindre interruption le troubloit dans ses occupations ; cela s'étendoit jusque sur ses cours, où le moindre bruit pouvoit, et sur-tout dans ses dernières années, lui faire perdre le fil de son discours, comme on en peut juger par l'anecdote suivante : Kant n'avoit jamais eu la voix forte,

et, en avançant en âge, elle le devint toujours moins. Ses auditeurs cherchoient par conséquent à être toujours placés fort près de lui, car, à cinq pas, on avoit de la peine à l'entendre. Ceux qui écrivoient formoient toujours la ligne la plus proche, et Kant étoit habitué à les regarder et à fixer sur-tout celui d'entre eux qui étoit assis précisément vis-à-vis de lui : ce fut pendant long-temps un jeune homme à l'habit duquel il manquoit un bouton, qu'il négligeoit toujours d'y faire recoudre : Kant le fixoit continuellement; après quelque temps, l'étudiant, ayant fait recoudre à son habit le bouton qui y manquoit, vint au cours : pendant l'heure entière Kant fut distrait, et perdit plusieurs fois le fil du discours. L'heure du cours passée, il fait prier le jeune homme de venir chez lui, et lui dit qu'il avoit remarqué que long-temps il avoit manqué un bouton à son habit; le jeune homme l'interrompt en lui demandant pardon de sa négligence : « Non, non, ce n'est point ce que je voulois dire, reprend Kant, je vous prie au contraire de vouloir bien faire découdre ce bouton au plus vite, car il m'empêche de suivre le cours de la leçon. »

* **KAORK**, surnommé *Meghrig*, c'est-à-dire *mielleux*, naquit l'an 1043 de J. C., et s'appliqua à l'étude de la philosophie et de la théologie. La douceur de son caractère et les connoissances qu'il avoit acquises lui assurèrent bientôt la place de secrétaire auprès du patriarche d'Arménie; ce chef d'église lui accorda ensuite le bâton doctoral et le nomma de son conseil. Kaork remplit les devoirs de ses fonctions avec honneur et dignité, et mourut vers l'an 1113, âgé de 70 ans. On connoît de lui, I. *La vie de St. Grégoire, illuminateur, écrite en vers arméniens*. II. Un *Commentaire de Job*. III. Un *Traité de philosophie, d'après le système d'Aristote*. IV. Une *Logique à l'usage des écoles*.

KAPEL. *Voyez* CAPEL.

KAPNION. *Voyez* REUKLIN.

* **KAPOSI** (Samuel), né en Hongrie d'un ministre, parcourut, pour étendre ses connoissances, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Doué d'une mémoire extraordinaire, il apprit le grec et l'hébreu en très-peu de temps. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur de l'Écriture sainte à Alba Julia, aujourd'hui Carlsbourg, et mourut l'an 1713, dans un âge peu avancé. On a de lui, I. *Memoriale hebraïcum*, Coloswar, 1698, in-8°, et Utrecht, 1738. Ce sont des vers techniques qui renferment les règles de la langue hébraïque. II. *Breviarium biblicum*, Coloswar, 1699, et *plusieurs Ouvrages* manuscrits.

* **KAPRINAI** (Etienne), né à Neuhensel, dans le comté de Neitra, en 1714, entra chez les jésuites en 1729, enseigna l'histoire et l'éloquence sacrée dans l'université de Cassovie, et se fit connoître par plusieurs ouvrages, et particulièrement en tirant de l'oubli les écrits et les monumens qui ont illustré la Hongrie. Il avoit rassemblé une collection très-précieuse de livres, de manuscrits, de chartes, de médailles, de monnoies, propres à répandre la lumière dans les annales de cette grande et généreuse nation; il s'en servit pour donner un grand nombre d'écrits relatifs à cet objet, parmi lesquels on distingue, *Hungaria diplomatica temporis Mathiæ de Hungad, regis Hungariæ*, Vienne, 1767—1772, 2 vol. in-4). On a encore de lui, I. *De Eloquentiâ sacrâ speciatim, ex veterum ac recentiorum præceptionibus adornatâ*, Cassovie, 1 volume in-8°. III. *Discours sur la présence*

réelle de J. C. dans l'Eucharistie. Il mourut en 1786.

I. KARA-MEHEMET, bacha turc, signala son courage aux siéges de Candie, de Kaminieck, et de Vienne, et se distingua au combat donné à Choczin. Après avoir été pourvu du gouvernement de Bude en 1684, il y fit une vigoureuse résistance contre les Impériaux; mais il mourut pendant le siége, d'un éclat de canon qu'il reçut en donnant des ordres sur les remparts. Il avoit, peu de temps auparavant, fait tuer quarante esclaves chrétiens, en présence d'un officier qui le sommoit de se rendre de la part du prince Charles de Lorraine : action horrible, qui ternit toute sa gloire.

II. KARA. *Voyez* CARA.

* KARG (Jean-Frédéric), ministre de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, ensuite chancelier de Joseph-Clément, son frère, électeur de Cologne, mort en 1719, est connu par *quelques ouvrages* sur la politique et sur le droit canon. Celui qui lui a acquis le plus de réputation est intitulé *Pax religiosa*, Wurtzbourg, 1680. L'auteur voit les moines comme des corps auxiliaires envoyés aux ministres de l'Eglise, et dont les services et le zèle peuvent être très-utiles, pourvu qu'ils soient soumis aux règles et aux constitutions de la hiérarchie ecclésiastique. Cette idée est heureusement exprimée par une gravure qui est en tête de l'ouvrage, dans laquelle on voit les apôtres dans un vaisseau occupés à tirer un filet tellement plein, qu'ils sont obligés d'appeler à leur secours des pêcheurs qui sont dans une barque voisine : *et annuerunt iis, qui erant in aliâ navi, ut venirent et adjuvarent.* Soit que l'auteur eût montré de la partialité contre les moines, soit que l'ouvrage eût été jugé avec trop de sévérité, les inquisiteurs de Rome mirent à l'*Index* la *Pax religiosa, donec corrigatur.* L'auteur, docile, corrigea en en effet son ouvrage, l'augmenta et l'enrichit beaucoup. Mais les imprimeurs de Venise, ignorant ces changemens, le réimprimèrent en 1778, tel qu'il avoit paru en 1680. Le manuscrit destiné à la nouvelle édition est dans les mains du baron de Le Clerc, à Liège. Le fameux Sébastien Le Clerc a fait la gravure qui doit être au frontispice : le sujet est le même que celui de l'ancienne édition, mais il est mieux dessiné et est exécuté d'une manière digne de cet artiste célèbre.

KARIB-SCHAH, descendant des anciens rois des Kileks, peuple de la province de Kilan, dans le royaume de Perse, naquit avec de l'ambition et du courage, et voulut ôter la possession de cette province à Schah-Sophi, roi de Perse, successeur de Schah-Abbas, qui l'avoit conquise en 1600. Il leva une armée de quatorze mille hommes, et prit d'abord la ville de Rescht. Il occupa ensuite toutes les avenues de Kilan; mais le roi de Perse envoya contre lui une armée de quarante mille hommes, qui défit entièrement la sienne, et se saisit de sa personne. Il fut mené à Casbin, où étoit le sophi, lequel ordonna qu'on lui fît une entrée magnifique par dérision, et qu'il fût accompagné de cinq cents courtisanes, qui lui firent essuyer mille indignités. Lorsqu'il eut été condamné à mort, on commença son exécution par un supplice cruel et bizarre. Il fut ferré aux pieds et aux mains comme un cheval; et, après qu'on l'eut laissé languir ainsi pendant trois jours, il fut attaché au haut d'une perche dans le Meidan, au grand marché, et tué à coups de flèches. Le roi tira le premier coup.

KARMATIENS. *Voyez* ABU-DHAHER.

* KAROLI (Gaspard), Hongrois, philosophe, théologien et philologue estimé parmi les calvinistes, dont il suivoit les opinions, vivoit vers l'an 1580 et 1590. Il a *traduit* la Bible en hongrois sur l'hébreu. Elle parut en 1608 à Hanovre, in-4°, et en 1612 à Oppenheim, in-8°. Albert Molnar revit cette traduction, et la fit réimprimer en 1608 à Francfort : elle le fut encore à Nuremberg en 1704.

* KARTLOS, fils de Torgom et frère de Haïk, fut la souche des Géorgiens, d'après le rapport de l'historien Ourbel. Il fut le premier qui donna aux habitans de cette contrée une forme de gouvernement monarchique, et fit diverses institutions civiles et militaires. Les Géorgiens le reconnoissent comme leur premier père, et lui attribuent la fondation des villes de Chamcholdé et de Mezkhitz qui existent encore en partie jusqu'à présent.

* KASSOU, l'un des plus pieux prélats du 5e siècle : il professa d'abord le métier des armes pendant plusieurs années; après la mort de son épouse il embrassa l'état ecclésiastique, et par ses vertus et ses talens il fut sacré bientôt évêque de Daron, grande province de l'Arménie majeure, et mourut vers l'an 478 en odeur de sainteté. On connoît de lui deux ouvrages manuscrits qui sont fort estimés. I. *L'Histoire de l'établissement du christianisme en Arménie.* II. *Réponse aux manichéens et à ceux qui admettoient les deux principes.*

* KASTNER, mathématicien allemand, connu par de nombreux ouvrages justement estimés, est mort en 1800, octogénaire, à Gottingue, où il professoit les mathématiques depuis 44 années, joignoit la culture des muses à celle des sciences exactes.

* KASYRY (Ben), Abd-al-Bahmân, né à Grenade, disciple d'Ibn Roschd (Averroès), florissoit dans le sixième siècle de l'hégire, et se fit une grande réputation comme jurisconsulte et comme philosophe. Ses ouvrages en arabe, aussi nombreux que bien écrits, jouissent tous d'une grande réputation. La bibliothèque de l'Escurial en possède plusieurs manuscrits, entre autres une *Histoire des hommes illustres.* Kasyry, aussi bon poëte qu'orateur distingué, périt l'an 576 de l'hégire (1180 de J. C.), d'un genre de mort peu commun aux gens de lettres; il fut tué dans un combat naval livré par les chrétiens aux musulmans. L'académie de Cordoue se l'étoit associé quelque temps avant sa mort.

† I. KATEB, poëte persan, né à Bust, distingué à la cour des sultans de la race des Samanides, a composé un *Poëme* dont on cite diverses maximes : en voici quelques : « Les présens sont les cordes et les machines qui donnent le plus grand mouvement à toutes les affaires. — Celui qui s'habille plus richement que sa condition ne l'exige est semblable à l'homme qui met du vermillon sur ses joues pendant qu'il a un chancre qui le dévore. — L'acquiescement à la volonté de Dieu doit être la règle de notre conduite. »

* II. KATEB (Ibn) Mohammed, auteur arabe d'une grande noblesse, regardé par son mérite et par sa naissance, comme l'Abou-l-Féda de l'Espagne, naquit à Grenade en 713 de l'hégire (1313 de J. C.). Les souverains de sa patrie lui marquèrent leur estime par les honneurs dont il fut comblé. Il remplit avec distinction les premiers postes

de l'état, et son crédit étoit sans bornes. Le haut rang qu'il occupoit ne fit que rendre sa chute plus éclatante. Accusé par un ennemi moins puissant, mais rusé, qui sut, à force d'adresse, le perdre dans l'esprit d'Alamar, alors régnant à Grenade, son innocence ne put point le sauver; il fut condamné à mort l'an 776 — 1374, et la sentence reçut aussitôt son exécution. Kâteb, homme d'une vaste érudition, écrivoit avec une pureté toujours rare dans un savant. Il a composé des *Mémoires* sur sa vie. Ses principaux ouvrages sont, I. *Histoire des rois de Grenade.* II. *Histoire de Grenade*, en 15 volumes. III. *Histoire des khalyfs d'Espagne.* IV. *Histoire de la dynastie de Ben Nasser.* V *Chronologie des khalifs d'Espagne et des rois d'Afrique*, en vers, avec un *Commentaire* de l'auteur. Cet ouvrage a été traduit en latin. VI. *Table chronologique des Aglabites et des Fatémites qui ont régné en Afrique et sur la Sicile*, insérée, avec une version latine, dans la compilation de dom Grégorio, intitulée Histoire des Arabes en Sicile, 1 vol. in-fol. VII. *De l'utilité de l'Histoire.* VIII. *De la Monarchie*, ouvrage singulier, en 30 sections. IX. *Bibliothèque arabico-espagnole.* C'est le plus célèbre des ouvrages d'Ibn Kâteb. Il est divisé en onze parties, dont les cinq dernières seulement existent manuscrites dans la bibliothèque de l'Escurial. On trouve dans le 2ᵉ volume de la Bibliothèque de Kasiri de longs extraits de cet ouvrage, dont il fait un grand éloge. Il a été composé en l'année 763-1361. X. Plusieurs *Ouvrages de médecine*, assez insignifians. XI. *Traité des devoirs d'un visir* (ministre). XII. *Poëme sur le régime politique.* XIII. *Recueil de Poésies*, etc. Les autres ouvrages d'Ibn Kâteb, qui sont en fort grand nombre, ont presque tous pour sujet la politique et le gouvernement.

* KATHA' (Ben), Abou-l-Kassem A'ly al-Sa'dy, grammairien arabe du 6ᵉ siècle de l'hégire, 12ᵉ de l'ère chrétienne, a laissé, I. *Traité des verbes et de leur conjugaison.* II. *Traité de la composition des noms*, ouvrages assez estimés. Il est encore auteur d'une Histoire des poëtes arabes, sous le titre ridicule de *Sel du siècle.* Si l'on jugeoit des ouvrages orientaux par les titres, il seroit difficile de trouver rien de plus pitoyable. C'est que les auteurs y font assaut de recherches. Katha mourut l'an de l'hégire 514 ou 515. Il n'avoit point à se plaindre de la fortune, et fut moins regretté pour son mérite d'auteur qu'à cause de l'emploi qu'il savoit faire de ses biens.

* KATONA (Etienne), chanoine, laborieux historien des rois de Hongrie de la maison d'Autriche, en a publié l'*Historia critica*, en 41 vol. in-8°, dont le libraire Weingard, à Pest, a recueilli la collection. Le dernier volume a paru en 1801. Il existe encore une lacune entre le 32ᵉ et le 41ᵉ volume, parce que la censure de Vienne a refusé d'approuver quatre volumes qui contiennent le règne de Léopold. Dans la liste des auteurs du règne de François II, l'auteur dit modestement de lui-même : *Katona* (*Stephanus*) *an inter scriptores numerum facere possit alii judicant.*

* KAUFFMANN (Angelica), fille d'un peintre tirolien, qui menoit une vie errante, naquit à Coire dans le pays des Grisons. Son père, étonné de ses dispositions précoces pour *le dessin*, *la peinture* et *la musique*, la conduisit à Rome. Elle y acquit rapidement ces talens qui lui obtinrent de si brillans succès à Londres.

George III se fit peindre par elle, et voulut aussi qu'elle peignît tous ses enfans. Angelica, douée d'agrémens personnels très-séduisans, mettoit en outre une expression singulière dans ses compositions. On lui fit plusieurs propositions de mariage, mais elle ne prêta l'oreille à aucune, tant étoit exclusif en elle l'amour de de son art et de son indépendance! Parmi les hommes qui recherchèrent sa main, on distingua un artiste anglais, membre du parlement. Les refus d'Angelica irritèrent l'amour-propre de ce peintre, qui, de concert avec quelques amis, chercha à se venger de la manière suivante. Un jeune homme, pris dans la plus basse classe du peuple, mais porteur d'une belle figure, fut revêtu d'habits somptueux, et stylé à jouer le rôle d'un baronnet épris des charmes et des talens d'Angelica. La jeune artiste, pleine de candeur, fut complètement dupe de cet artifice; elle donna son cœur, et bientôt après sa main au fourbe déguisé. Le mariage à peine conclu, le peintre rebuté se hâta de dévoiler son manège. La malheureuse Angelica tomba dans un désespoir qui faillit aliéner sa raison. Ses amis l'excitèrent à porter plainte devant la loi. La justice prononça en sa faveur; elle fut séparée de son vil époux, mais avec l'obligation de lui faire une pension viagère. Il n'en jouit pas long-temps, la débauche hâta sa mort. Angelica, redevenue libre, épousa un peintre vénitien, nommé Zucchi, qui la rendit heureuse, mais il ne résulta point d'enfant de cette union. Le climat nébuleux de l'Angleterre ne convenant point à la santé d'Angelica Kauffmann, elle alla s'établir à Rome, dont elle ne s'éloigna qu'une seule fois pour faire un voyage dans le Milanais. Zucchi étant mort, sa veuve ne vécut plus que pour son art et pour ses amis. Sa maison étoit particulièrement ouverte aux étrangers; et les Italiens disoient qu'il ne seroit pas plus pardonnable à un voyageur de passer à Rome sans voir Angelica Kauffmann, que sans voir le pape. La quantité d'*ouvrages* dus au pinceau de cette célèbre artiste surpasse l'imagination; la gravure en a répandu une partie dans toutes les contrées de l'Europe. Angelica excelloit spécialement *dans le portrait*; elle en a fait de toutes les dimensions. Quand elle travailloit pour elle-même, ses compositions avoient communément pour objets des traits historiques ou des figures féminines idéales. Sans avoir peut-être atteint le suprême degré de la science et de la force, ses ouvrages se distinguent tous, du moins par une grace ravissante, et plus encore par un coloris qui lui étoit particulier. S'il est vrai qu'un artiste, vraiment digne de ce nom, se peigne dans ses œuvres, il sera facile de juger du caractère d'Angelica Kauffmann. Une douceur touchante embellit ses tableaux; une sérénité inaltérable a présidé à leur composition, sans exclure une chaleur d'ame qui ne s'éteignit jamais chez elle. Elle mourut à Rome le 5 novembre 1807.

† KAUNITZ-RITTBERG (le prince de), mort à Vienne le 27 juin 1794, âgé de 84 ans, fut pendant 40 chancelier et principal ministre d'Autriche. Il avoit commencé sa carrière politique par l'ambassade de France, et, de retour dans sa patrie, il y obtint la confiance successive de Marie-Thérèse, de Joseph II et de Léopold II. Sous son administration, le cabinet de Vienne acquit une grande influence sur les autres cours. On ne lui a reproché que d'avoir secondé de tout son pouvoir les innovations exécutées par l'empereur Joseph dans les Pays-Bas.

KAUT, fameux anabaptiste, qui s'éleva à Worms vers l'an 1530,

et qui pensa plonger le Palatinat dans de nouvelles guerres civiles. Il prêcha avec le même esprit que le fanatique Muncer. Il annonçoit qu'il falloit exterminer les princes, et qu'il avoit reçu pour cela l'inspiration infaillible du Très-Haut. L'électeur le fit avertir de contenir son zèle. Kaut n'en devint que plus insolent. Il osa même déclarer au prince qu'il opposeroit à ses armes le glaive de la parole. La ville de Worms étoit tellement attachée alors à ce faux prophète, que le prince crut plus prudent de ne pas le traiter à la rigueur. On le fit observer, et l'on garda les avenues de la ville, pour empêcher les anabaptistes étrangers de s'y introduire. Enfin, pour dernière précaution, on opposa au fanatique deux prédicateurs luthériens. La faction naissante, étant devenue la plus foible à Worms, ne fut plus en état de défendre son pasteur; mais elle le suivit dans son exil. On vit une troupe de personnes des deux sexes courir à la campagne après cet apôtre de la sédition. Enfin, son supplice rendit la tranquillité au Palatinat.

* KAY (Guillaume), peintre *d'histoire* et *de portraits*, né à Bréda en 1520, mort en 1668. On dit que tandis que le duc d'Alva lui donnoit une séance pour son portrait, il entendit ce seigneur prononcer la sentence de mort des comtes d'Egmont et de Horne. Il en fut si frappé qu'il en mourut.

* KAYÇAN (Ibn), Abou I'ça I'smaïl, surnommé *Abou Atacya*, natif du Héjaz (l'Arabie pétrée), l'an de l'hégire 130, et de l'ère chrétienne 747, se fit de bonne heure un nom célèbre par l'élégance de *ses poésies arabes*, dont la réputation s'est soutenue après sa mort arrivée à Bagdad l'an 211 — 826. Reiske, célèbre orientaliste, dit, peut-être avec un peu trop de prévention, que ses vers soutiennent le parallèle avec ceux d'Abou-l-Naouâs, autre poëte fort estimé qui florissoit dans le même temps; mais il faut en croire cette décision à peu près sur parole, car, outre qu'on est toujours mauvais juge en matière poétique dans une langue étrangère, et sur-tout dans une langue morte, les *Œuvres* de Kayçân sont trop rares pour qu'on soit à même de les lire en entier.

*KAYCY, Abou Nâcer al-Fédah, auteur arabe, né à Séville, et mort à Maroc l'an de l'hégire 535 — 1140 de l'ère chrétienne, florissoit en Espagne, sa patrie, sous la puissance des khalyfs. Les ouvrages qu'il a laissés sont nombreux. On doit distinguer dans la foule ses *Eloges des grands hommes dans la guerre et les lettres*, qui se trouvent manuscrits sous trois titres différens dans les bibliothèques publiques de Paris, de l'Escurial et de Leyde. Kasyry donne dans sa Bibliothèque des extraits de cet ouvrage, dont il loue l'élégance et l'érudition.

KAYE. *Voyez* CAIUS, n° VI.

*KAYOUMARATS, premier roi de Perse et le fondateur de l'empire, établit sa résidence dans l'Azerbaïjân, vers l'an 890 avant J. C. Malgré les traverses qu'il essuya de la part des Arabes et des Tartares, peuples sauvages, voisins et habitans de ces contrées, et dont la comparaison avec les Persans, déjà policés à cette époque, est le principe de la fiction des *Dives*, qui sont les démons, ou géants de la mythologie persane, on a supposé que Kayoumarats étoit ce roi d'Elam, mentionné dans l'Ecriture sainte. On lui attribue la fondation d'Isthakhar (Persépolis); tout le reste de ce qu'on débite sur son règne appartient aux fables orientales. On doit cependant remarquer ici que quelques savans, principa-

lement M. Langles, ont de fortes raisons de croire que la dynastie des Pychdâdyens, dont Kayoumarats est le chef, n'est que la seconde, et qu'elle s'établit à l'époque où il y eut scission dans le pouvoir de la première, dite des Abadyens, qui régnoient sur la Perse et sur l'Inde.

* KEACH (Benjamin), théologien qui vivoit à la fin du 17e siècle. On a de lui une pièce allégorique à la manière de Bunyan, intitulée *les Voyages de la véritable dévotion;* mais son plus grand ouvrage, qui exigeoit beaucoup de lecture, et qui annonce une profonde érudition, est un volume in-fol. *sur les métaphores de l'Ecriture sainte*, réimprimé en 1777.

* KEARNEY (Barnabé), jésuite, né à Cashell en Irlande, enseigna la rhétorique et la langue grecque à Anvers et à Lille; il fut ensuite envoyé en mission dans sa patrie, où il mourut en 1640, agé de 75 ans. On a de lui, I. *Heliotropium, seu conciones de dominicis ac festis totius anni*, Lyon, 1622, in-8°. II. *Heliotropium, sive conciones de passione dominicâ, seu de mysteriis redemptionis humanæ*, Paris, 1633, in-8°.

* KEATE (George), écrivain anglais dont on a divers ouvrages, né en 1729 à Trowbridge, au comté de Wilt, mort en 1797, élève de l'école de Kingston, fit un voyage à Genève, et eut occasion de voir Voltaire, avec lequel il se lia intimement. Après avoir voyagé dans toute l'Europe, il revint en Angleterre, et s'appliqua à l'étude des lois, au collége de Justice. Kéate fut reçu avocat; mais n'ayant pas trouvé de grands encouragemens dans cette profession, il y renonça. Son premier ouvrage a été un poëme qu'il a intitulé *Rome ancienne et moderne*, 1650; mais il en a publié beaucoup d'autres depuis. Celui de tous qui a fait le plus de bruit a été *la relation des îles Pelew*, qu'il avoit compilée des mémoires du capitaine Wilson. Il y en a une bonne traduction en français, en 2 vol. in-8°.

KEATING (Geoffroi), docteur et prêtre irlandais, natif de Tippérari, mort vers 1650, est auteur d'une *Histoire des poëtes* de sa nation, traduite d'irlandais en anglais, et imprimée magnifiquement à Londres en 1738, in-fol., avec les généalogies des principales familles d'Irlande.

* KEBLE (Joseph), jurisconsulte anglais, né au comté de Suffolck en 1632, pendant l'usurpation de Cromwel, mort en 1710, s'est fait remarquer, après la restauration, par son assiduité extraordinaire à toutes les audiences de la cour du banc du roi, depuis 1661 jusqu'en 1710, d'autant plus singulière que jamais il n'a eu de cause à y défendre. Il a publié *Explication abrégée des lois contre les Récusans*, 1681, in-8°. Le *Guide des juges de paix*, 1683, in-fol. Les *Statuts en grand avec leurs paragraphes en sections*, in-fol. *Rapports à la cour du banc du roi*, 3 vol. in-fol. *Essai sur la nature de l'homme*, ou *la création du genre humain*. *Essai sur les actions humaines*, *etc.* Il s'étoit familiarisé à tel point avec l'habitude d'écrire, qu'il en avoit fait en quelque sorte son unique occupation. Il y étoit tellement habile qu'il a laissé après lui cent volumes in-fol. et cinquante in-4° écrits de sa main; il avoit transcrit, au nombre 4,000, les sermons prononcés dans la chapelle de Gray's-Inn.

* KÉÇAY, Aboul haçan A'ly, fit, quoique Persan de naissance, de si grands progrès dans la langue et

la littérature arabe, qu'il vainquit dans une dispute le premier des grammairiens de cette langue, Abou Baschar Al-Sibôuiyéh. Ce triomphe étant parvenu aux oreilles du khalyf Haroun-er-Raschyd, le monarque, ami des grands talens, lui confia l'éducation de Hâmoun, son fils, héritier présomptif du khalyfat, et le combla de toute sorte de témoignages de confiance et d'estime. Kéçay, après avoir rempli dignement son glorieux emploi, se retira dans le Khorâçân, sa patrie, où il mourut l'an de l'hégire 189, — 804 de notre ère. Son *Histoire des patriarches et des prophètes*, écrite en arabe, traduite en persan, se trouve manuscrite dans la bibliothèque publique de Leyde. Elle mit le sceau à sa réputation, et jouit encore aujourd'hui d'une grande renommée dans l'Orient.

KECKERMANN (Barthélemi), professeur d'hébreu à Heidelberg, et de philosophie à Dantzick sa patrie, mourut dans cette ville en 1609, à 36 ans. On a de lui plusieurs ouvrages (ou plutôt plusieurs compilations) recueillis à Genève, 1614, 2 vol. in-fol. Les plus connus sont deux *Traités* sur la rhétorique; le premier, publié d'abord en 1600, sous le titre de *Rhetoricæ ecclesiasticæ libri duo*; et le second en 1606, sous le titre de *Systema rhetoricæ*. Ces deux productions sont assez méthodiques; mais les réflexions qu'elles renferment ne sont ni neuves, ni profondes.

* KEDER (Martin), de la société royale des antiquaires de Stockholm, publia en 1708 un ouvrage in-4°, sous le titre de *Recherches des médailles frappées en Irlande avant qu'Henri II se fût emparé de ce royaume*. On voit dans le même ouvrage une liste des *Médailles anglaises et anglo-danoises* qui se trouvent dans le cabinet de l'auteur. Il paroît qu'avant l'an 800 de J. C. on battoit de la monnoie d'argent en Irlande; Kéder l'assure, et Jacques Waræus le prouve dans ses Antiquités d'Irlande.

* I. KEENE (Edmond), prélat anglais, né à Lynn au comté de Norfolck, où son père étoit alderman, mort en 1781, fut élevé au collége de Caïus à Cambridge, et obtint en 1740 le rectorat de Stanhope, dans le diocèse de Durham. En 1750 il fut nommé maître du collége de St.-Pierre, et deux ans après il suppléa le vice-chancelier, et donna des réglemens pour améliorer la discipline de l'université. En 1752 il fut nommé évêque de Chester, et passa ensuite à l'évêché d'Ely. Ce fut lui qui obtint un acte pour transférer le siége de cet évêché à Holborn; cette translation débarrassa l'évêché d'une grande incommodité, et l'enrichit considérablement. Ce fut aussi lui qui rebâtit le palais d'Ely.

* II. KEENE (N.), frère du précédent, fut plusieurs années ambassadeur d'Angleterre à la cour d'Espagne.

* KEIL, dit *Cunœus* (André), seigneur de Klein, vivoit à Zell, dans le duché de Lunebourg, vers l'an 1688 : il se fit beaucoup de réputation dans les cours d'Allemagne, où il pratiqua la médecine avec distinction. On a de lui un traité intitulé *Diversorum morborum descriptio*, Zell, 1688, in-8°; et un autre en allemand sur les eaux minérales de Pyrmont. — Elizabeth-Marguerite PURTZ, sa femme, a donné dans la même langue une *Instruction pour les sages-femmes*.

† I. KEILL (Jean), professeur d'astronomie à Oxford, membre de la société royale de Londres, né à Edimbourg en 1671, et mort

en 1721, à 50 ans, fut disciple de David Grégory, l'un des premiers sectateurs des principes et de la philosophie de Newton; Keill s'appliqua à les propager, les développa d'après les expériences sur lesquelles ils étoient établis, et paroît l'avoir fait à l'aide des instrumens qu'il inventa pour les démontrer. Son premier ouvrage, publié en 1698, fut un *Examen de la Théorie de la terre du docteur Burnet*, auquel il joignit des *Remarques sur la nouvelle Théorie de la terre de Whiston*. Bientôt après (en 1701) il mit au jour son célèbre ouvrage, intitulé *Introductio ad veram physicam*, où il paroît s'étonner de la lenteur des progrès des principes de Newton. La première édition ne contenoit que quatorze leçons; il en ajouta deux à la seconde qui parut en 1705: il y en eut une troisième en anglais en 1736, qui fut donnée à l'invitation de Maupertuis, qui se trouvoit alors en Angleterre. Attaché à la société royale, il inséra en 1708 dans les Transactions philosophiques un écrit *sur les lois et les principes physiques de l'attraction*; peu de temps après s'éleva la fameuse dispute sur le premier inventeur de la méthode des fluxions (*voy.* l'art. LEIBNITZ), à laquelle Keill prit une part très-active en faveur de Newton. Ce fut au milieu de cette controverse que la reine Anne le nomma son déchiffreur; il avoit pour remplir cette place un talent naturel si décidé, qu'on prétend qu'il a déchiffré des notes écrites en suédois, sans avoir la moindre connoissance de cette langue. En 1715 il donna une *nouvelle édition* de l'Euclide de Commandin, à laquelle il joignit ses propres remarques; fit paroître en 1718 l'*Introductio ad veram astronomiam*, et termina sa carrière en 1721. A l'invitation de la duchesse de Chandos, il avoit donné cette même année une *traduction anglaise* de ce dernier ouvrage, dont l'original a été réimprimé à Leyde en 1739, in-4°, traduit en français par Lemonnier fils, Paris, 1746, in-4°. Keill, philosophe modéré, étoit ami de la retraite et de la paix.

† II. KEILL (Jacques), frère puîné du précédent, né en 1673, se consacra à l'étude de l'astronomie. Après avoir professé cette science dans deux universités, il publia en anglais une *Anatomie du corps humain*, à l'usage de ses élèves, et exerça la médecine à Northampton. En 1706 il rendit compte, dans les Transactions philosophiques, de la mort et de la dissection d'un vieillard âgé de 130 ans. On a encore de lui un *Traité sur les sécrétions animales*, *sur la quantité de sang qui circule dans le corps humain*, *et sur le mouvement musculaire*, publié en anglais en 1708, et quelque temps après réimprimé en latin avec l'addition du *Medicina statica*. Ce dernier ouvrage reparut en 1717 en anglais, avec un *Essai sur la force à l'aide de laquelle le cœur porte le sang dans toutes les parties du corps*. Ce dernier écrit fut l'origine d'une vive contestation entre le docteur Jurin et lui. (*Voyez* JURIN.) Keill mourut en 1719, dans toute la vigueur de l'âge.

† I. KEITH (George), fameux quaker, né en Ecosse d'une famille obscure, nioit l'éternité des peines de l'enfer, et enseignoit la métempsycose et plusieurs autres opinions. Celle des deux Christs, (l'un terrestre et corporel, fils de Marie, né dans le temps; l'autre spirituel, céleste et éternel, résidant dans tous les hommes depuis la constitution du monde), lui causa de longues et fâcheuses affaires. Keith étoit le plus savant homme de la communauté des quakers. Ce qui le brouilla surtout avec ses frères Américains, ce

fut sa sévérité à fronder quelques-unes de leurs notions fantastiques, et spécialement son opposition à leur méthode de convertir toute l'histoire de la vie et des souffrances de J. C. en une pure allégorie ou image symbolique des devoirs du christianisme. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique, semant partout ses rêveries. De retour en Europe, en 1694, il parut au synode général de la secte des trembleurs, tenu à Londres la même année, et y fut condamné; mais il ne voulut pas se rétracter.

† II. KEITH (Jacques), feld-maréchal des armées du roi de Prusse, fils cadet de George Keith, comte-maréchal d'Ecosse, et de Marie Drummond, fille du lord Perth, grand-chancelier d'Ecosse sous le règne de Jacques I, naquit en 1696 à Freterressa dans le Shérifsdon de Kincardin, et annonça de bonne heure son goût pour les armes. A l'âge de 18 ans il embrassa, à l'instigation de sa mère, le parti du prétendant, et se trouva à la bataille de Sheriffmuir, où il fut blessé. L'armée du prétendant ayant été mise en déroute, il se réfugia en France, s'y appliqua à l'étude des mathématiques, sous la direction et les soins de Maupertuis, avec tant de succès, qu'à l'aide de la recommandation de son maître il fut admis à l'académie des sciences. Après avoir parcouru, en homme avide de s'instruire, l'Italie, la Suisse et le Portugal, il eut l'occasion d'être présenté à Paris, en 1717, au czar Pierre I[er], qui lui offrit d'entrer au service de Russie; Keith ne répondit point à cette offre pour ne pas porter les armes contre Charles XII, pour lequel il avoit une grande vénération. Il partit pour Madrid, où le duc de Lyria le fit entrer dans les brigades irlandaises, alors sous le commandement du duc d'Osmond; quelque temps après le duc de Lyria, son protecteur, ayant été nommé ambassadeur extraordinaire en Russie, Keith l'y accompagna, et entra au service de la czarine, qui le fit brigadier-général, et bientôt après lieutenant-général et chevalier de l'aigle noir. Il signala son courage dans toutes les batailles qui se donnèrent entre les Turcs et les Russes sous le règne de cette princesse, et à la prise d'Ockzackow, il fut le premier qui monta à la brèche, et fut blessé au talon. Dans la guerre entre les Russes et les Suédois, il servit en Finlande en qualité de lieutenant-général. Ce fut lui qui décida le gain de la bataille de Wilmanstrand, et qui chassa les Suédois des îles d'Aland, dans la mer Baltique. A la paix conclue à Abo en 1743, il fut envoyé, par l'impératrice, comme ambassadeur à la cour de Stockholm, où il se distingua par sa magnificence. De retour à Pétersbourg, l'impératrice l'honora du bâton de maréchal; mais ses appointemens étant trop modiques, il se rendit auprès du roi de Prusse, jaloux de fixer les talens à sa cour. Ce prince lui assura une forte pension, et le mit dans sa confiance la plus intime. Il parcourut avec lui la plus grande partie de l'Allemagne, de la Pologne, de la Hongrie. La guerre s'étant déclarée en 1756, Keith entra en Saxe en qualité de feld-maréchal de l'armée prussienne. Ce fut lui qui assura la belle retraite de cette armée après la levée du siége d'Olmutz en 1758. Il fut tué cette même année, lorsque le comte de Daun surprit et attaqua le camp des Prussiens à Hockirchem. Le général Keith, homme de tête et de main avoit médité beaucoup sur l'art militaire; il possédoit d'ailleurs d'autres qualités qui lui méritèrent l'estime des honnêtes gens. Milord Maréchal, son frère, écrivit à mad. Geoffrin : « Mon frère m'a laissé un bel héri-

tage ! il venoit de mettre à contribution toute la Bohème, à la tête d'une grande armée, et je lui ai trouvé 70 ducats. » Le grand Frédéric recherchoit dans les grandes affaires les conseils de Keith, et constamment sa société dans ses amusemens. Le maréchal avoit eu l'idée de faire jeter en fonte plusieurs milliers de petits soldats tout armés, et s'amusoit avec le roi à les disposer en ordre de bataille les uns contre les autres. En les faisant ainsi manœuvrer, tous deux s'étoient formé un amusement de l'étude de la guerre.

† I. KELLER (Jacques), *Cellarius,* jésuite allemand, né à Seckinghen en 1568, mort à Munich le 23 février 1631, professa les belles-lettres, la philosophie et la théologie. On a de lui *divers ouvrages* contre les luthériens et contre les puissances ennemies de l'Allemagne. Il s'y déguise souvent sous les noms de Fabius Hercinianus, d'Aurimontius, de Didacus Tamias, etc. Son ouvrage contre la France, intitulé *Mysteria politica*, 1625, in-4°, fut brûlé par sentence du châtelet, censuré en Sorbonne, et condamné par le clergé de France. On attribue à Keller le *Canea turturis*, pour répondre au Chant de la tourterelle de Gravina. *V.* ESTAMPES, n° I.

† II. KELLER (Jean-Balthasar), excellent ouvrier dans l'art de fondre en bronze, né à Zurich, vint s'établir à Paris dans le plus beau temps du règne de Louis XIV. On remarqua bientôt la hardiesse avec laquelle il entreprenoit la fonte des morceaux les plus considérables. Vers la fin du 17e siècle, Girardon fit le modèle d'une statue équestre haute de 2[illegible] pieds. A différentes époques, les statues de Marc-Aurèle, de Côme de Médicis, de Henri IV, de Louis XIII, avoient été coulées par parties détachées : Keller entreprit de couler celle de Louis-le-Grand d'un seul jet. Il lui fallut ajouter de nouveaux moyens à ceux qui étoient connus, faire des essais nombreux, créer des instrumens, et former l'intelligence des ouvriers qu'il employoit. Enfin, 80,000 pesant de métal furent jetés dans le moule, et la statue de Louis XIV en fut retirée comme en triomphe, et élevée sur la place Vendôme en 1692, au milieu de ce peuple qui, un siècle après, l'a renversée de son piédestal. Cet ouvrage faisoit sans contredit autant d'honneur à Keller qu'à Girardon. On pourroit même dire que les beautés du modèle n'égaloient pas la hardiesse et la perfection du jet. Le nom de Keller n'est connu que parmi les artistes, et l'on n'a conservé rien de précis sur la vie de cet homme habile. Seulement on sait que le roi lui donna l'inspection de la fonderie de l'Arsenal : que les ministres ne l'oublièrent point dans la distribution des bienfaits du monarque, et qu'il finit sa carrière en 1702. Lorsque l'on fondit la statue de Louis XV, que l'on voyoit sur la place de ce nom, il fallut recourir aux Mémoires de quelques artistes, pour s'instruire des procédés que Keller avoit suivis. — Jean-Jacques KELLER, son frère, mort à Colmar en 1700, à 65 ans, étoit aussi très-habile dans le même art.

† KELLEY (Edouard), célèbre nécromancien anglais, né à Worcester en 1515, s'associa avec le fameux docteur Dee, l'accompagna dans ses voyages, et devint auprès de lui l'interprète des esprits qu'à l'aide d'enchantemens et de cérémonies superstitieuses il croyoit pouvoir évoquer et consulter. Elias Ashmole, fameux rose-croix, rapporte que Kelley et Dee avoient eu le bonheur de trouver dans les ruines de l'abbaye de Glastonbury une

ample provision d'un élixir qui devint pour eux la pierre philosophale, et qu'à Trebona en Bohême, Kelley en ayant versé un grain sur une once et un quart de mercure ordinaire, la transmutation produisit sur-le-champ une once d'or très-pur. Une autre fois, ayant enlevé d'une bassinoire une pièce de métal, sur laquelle ils versèrent, sans autre préparation, quelques gouttes de leur élixir, elle se changea en argent à la seule approche du feu. La bassinoire, et la pièce qui en avoit été enlevée, furent envoyées à la reine Elizabeth par son ambassadeur, alors résident à Prague. Une indiscrétion de Kelley l'ayant fait emprisonner par ordre de l'empereur Rodolphe II, qui l'avoit fait chevalier, il chercha à s'évader par la fenêtre, et fit une chute dont il mourut en 1595. Kelley a laissé *deux poëmes*, l'un sur la chimie, l'autre sur la pierre philosophale, tous deux insérés dans l'ouvrage intitulé *De lapide philosophorum*, Hamburgi, 1676, in-8°. On lui attribue un ouvrage anglais, sous le titre de *Relation fidèle et véritable de ce qui s'est passé entre le docteur Dee et quelques esprits pendant plusieurs années*, publiée par le docteur Marie Casaubon, Londres, 1659, in-fol. On conserve dans la bibliothèque d'Ashmole, à Oxford, d'*autres opuscules* manuscrits de Kelley.

* KELLNER (David), médecin du 17ᵉ siècle, né à Gotha dans la Thuringe, passa la plus grande partie de sa vie à Nordhausen, où il s'occupa de la pratique de son art, de la composition de différens ouvrages et de la publication de ceux des autres. On remarque, parmi les derniers, *Synopsis musæi metallici viri incomparabilis Ulyssis Aldrovandi, omnium metallorum materiam, proprietates, differentias, generandi et præparandi rationem et usum succinctè tradens, innexis variis curiositatibus, scitu lectuque dignis*, Lipsiæ, 1701, in-12. Les écrits de ce médecin sont presque tous en allemand; tels sont un *Traité de la cure des vieux ulcères des jambes*; un autre sur la *bière de Reuterling* et *l'Art du brasseur*, etc.

* KELLY (Hugues), Irlandais, s'étant voué d'abord à la stérile profession de copiste à gages, parvint, quoique sans études et sans autre secours que la fréquentation de quelques gens de lettres, à se faire un nom parmi les auteurs dramatiques. On a de lui un poëme intitulé *Thespis*, qui eut beaucoup de succès, trois comédies, *la Fausse délicatesse*, *un Mot au sage*, et *l'Ecole des femmes*; *le Roman d'une heure*, divertissement comique; *Clémentine*, tragédie; les *Mémoires de Magdeleine*, roman, et *plusieurs autres pièces fugitives*. Il mourut jeune, en 1777.

* I. KÉMAL-ED-DYNE a composé sur la ville d'Alep une histoire qu'on regarde avec raison comme un des meilleurs morceaux d'histoire partielle qui soit dans la littérature arabe. M. Sylvestre de Sacy, qui en a donné l'extrait dans les notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale, en a porté ce jugement. Dom Berthereau, savant bénédictin, en a laissé de longs extraits manuscrits, qui vont de 488—1095 à 640—1242. Cet ouvrage pourroit être mis au jour; mais le peu de goût qu'on a, et avec raison, en France, pour les traductions littérales des langues de l'Orient, joint au peu d'intérêt qu'il présente, font croire qu'on ne le donnera pas de sitôt, à moins que l'Allemagne ne l'entreprenne. C'est un travail qui appartient à ses savans.

* II. KÉMAL-ED-DYNE, Amyn-ed-Doulet-Abou-l-Hassân, médecin samaritain et renégat, se fit musulman, et devint médecin du premier ministre d'A'lemjâd sultan. Cet homme, de la plus vaste érudition, s'est rendu célèbre par ses nombreux ouvrages, écrits en arabe, sur l'*histoire naturelle*, *l'astronomie et la médecine*, sciences dans lesquelles il a porté de grandes lumières. Les compilateurs de dictionnaires des hommes célèbres de l'Orient en parlent avec un parfait accord d'éloges.

* III. KÉMAL-ED-DYNE, Abou-l-Barakât-al-Ambâry, écrivain arabe, auteur d'une Histoire des hommes illustres par leurs écrits et leur érudition, dans laquelle il parle également des anciens et des modernes, mais dont l'ouvrage n'est à consulter que pour les écrivains du pays; car l'ignorance des Orientaux est portée au comble dans tout ce qui a rapport à l'Europe ancienne et moderne; au lieu de faits, leurs histoires ne renferment qu'un tissu de fables plus ridicules les unes que les autres. Kémâl-ed-Dyne mourut l'an 577 de l'hégire, et de l'ère chrétienne 1181.

KEMNITIUS. *Voyez* CHEMNITZ.

* I. KEMPE (Etienne), religieux de l'ordre des capucins, qui embrassa la religion luthérienne, mort en 1540 à Hambourg. Kempe, ennemi acharné de la religion qu'il avoit quittée, contribua beaucoup à la réformation à Luneborg, où il se maria. Cet apostat usa de son crédit pour faire chasser de Hambourg tous ceux qui étoient attachés à la religion romaine.

* II. KEMPE (André), médecin suédois, mort en 1689, à Altona, célèbre par son zèle fanatique pour ses folles idées, a publié un livre intitulé *Langues du paradis*, dans lequel il soutient que Dieu parla à Adam en suédois, qu'Adam répondit en danois, et que le serpent tenta Eve en français.

† KEMPHER (Gérard), vice-recteur de l'université d'Alcmaër, un des meilleurs poëtes latins d'Allemagne, auteur d'*excellentes observations* sur les Eglogues de Calpurnius, imprimées à la suite de l'*Hiéracosophium* de Rigault, Paris, Morel, 1612, in-4°; ainsi que sur les *Poëtæ latini rei venaticæ scriptores et bucolici antiqui*, Leyde, 1728, in-4°.

† KEMPIS (Thomas A), né à Kempen, petite ville de l'ancien électorat de Cologne en 1380, entra en 1399 dans le monastère des chanoines réguliers du Mont-Sainte-Agnès, près de Zwol; son occupation principale étoit de copier des *ouvrages de piété* et d'*en composer*. Les meilleures éditions que nous ayons sont celles qui ont été faites sur l'autographe d'Anvers en 1441; 1° Sommalius a publié toutes ses *Œuvres*, à Anvers, 1607 et 1615, 3 v. in-4°; 2° Rosweyde a donné son *Imitation*, Anvers, 1618 et 1626, in-12; 3° Bollandus a publié la même, Leyde, Elzévir, 1630, in-16; *idem*, 1658, in-12; *idem*, Bruxelles, Foppens, 1660, in-12; 4° Philippe Chifflot a donné la même *Imitation* à Anvers, Plantin, 1647, in-12. La plus grande partie de ces productions a été traduite par l'abbé de Bellegarde, sous le titre de Suite de l'Imitation de Jésus-Christ, in-24; par le P. Valette, doctrinaire, sous celui d'élévation à Jésus-Christ, sur sa vie et ses mystères. Thomas A Kempis mourut le 25 juillet 1471. On lui attribue assez généralement le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Cet ouvrage a été un sujet de querelle entre les bénédictins de Saint-Maur et les chanoines réguliers de

Sainte-Geneviève, réunis à ceux de Saint-Victor de Paris. Cet ouvrage, admirable malgré la négligence du style, a été traduit dans toutes les langues. Une des premières éditions latines que l'on connoisse avec date certaine est celle de 1487, petit in-8°, caractère gothique; un autre d'Ausbourg, Erhar Ratdolt, 1488, in-4°; une troisième de Strasbourg, 1489, in-8°, gothique. C'est sur cette dernière que fut faite une traduction en vieux langage français, imprimée à Paris en 1493. On en connoît une autre sous le titre de l'Eternelle consolation, imprimée aussi à Paris. L'abbé Lenglet a tiré de cette ancienne traduction un chapitre qui n'étoit pas dans les versions latines. Ce livre a été imprimé plusieurs fois dans le 16e siècle, in-8°. L'abbé Vallart publia une jolie édition de l'*Imitation*, chez Barbou, 1759, in-12, mais faite sur un autre manuscrit que celui d'Anvers; voilà pourquoi il en diffère dans plus de six cents endroits. Beauzé a donné aussi la sienne à Paris, chez J. Barbou, 1788. Quoiqu'il l'annonce exécutée sur celle de Rosweyde, il est cependant de fait qu'elle y est dissemblable dans plus de trois cents endroits. Celle d'Elzévir, in-16, à Leyde, portant la date des kalendes de juin 1630, dans l'épître dédicatoire de Bollandus, avec la figure de Thomas A Kempis placée avant le premier livre, est encore plus recherchée et beaucoup plus chère. Il y en a une édition imprimée au Louvre, in-fol. 1640, en gros caractères, dont l'impression est très-belle. L'abbé Desbillons en a donné une édition à Manheim, 1780, in 8°, faite sur celle de Rosweyde, mais l'éditeur a négligé de diviser les chapitres par verset, ce qui en diminue beaucoup le mérite. Parmi les différentes versions françaises qu'on en a faites, on distingue celle de la traduction de de Beuil (Le Maistre de Sacy), in-8°, 1663, avec figures. Les autres traductions sont celles, 1° de Pierre Corneille, Rouen, 1656, in-4°; 2° du P. Gonnelieu, Paris, 1727, in-8°. Ceux qui désireront une histoire détaillée des contestations survenues au sujet de l'*Imitation*, entre les bénédictins et les génovéfains, peuvent consulter la relation curieuse que dom Vincent Thuilliers en a donnée à la tête du tome premier des Œuvres posthumes des PP. Mabillon et Ruinart, et la Dissertation latine qu'Ellier Dupin a placée à la tête de son édition des Œuvres de Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, tome premier, Anvers, 1706, in-fol. (*Voyez* GONNELIEU, CORNEILLE, n° VII), et FRONTEAU.) On rapporte qu'un roi de Maroc avoit l'Imitation dans sa bibliothèque, et qu'il lisoit cet ouvrage avec plaisir. Il n'est point d'ouvrage qui ait été traduit et imprimé aussi souvent; un célèbre libraire de Paris, P. Piget, disoit en 1739 au P. Desbillons, qu'il connoissoit plus de 1800 éditions de l'*Imitation*. L'auteur de ce chef-d'œuvre de piété prit autant de soin de se cacher que les autres écrivains s'en donnent pour être connus. Il pratiqua lui-même le conseil qu'il donne; il étoit doux avec ses confrères, soumis avec ses supérieurs, charitable et compatissant envers tous.

† KEN (Thomas), évêque de Bath en Angleterre, né à Barktamstead, dans la province de Hertford, en 1632, et mort à Longe-Léat le 29 mars 1711, instruisit son clergé, fonda des écoles, secourut les pauvres, et laissa plusieurs ouvrages de piété estimés par les anglicans. Quelqu'un l'ayant accusé auprès du roi sur certaines propositions d'un sermon qu'il avoit prêché à Whitehall, le roi l'envoya

chercher pour répondre à ce reproche; l'évêque de Bath lui dit insolemment : « Si votre majesté n'avoit pas négligé son devoir et qu'elle eût assisté au sermon, mes ennemis n'auroient pas eu occasion de m'accuser. » Il justifia ensuite ce qu'il avoit dit dans son sermon, et le roi ne s'offensa pas de cette hardiesse. On rapporte que ce prélat avoit un goût très-vif pour la musique et la poésie, qu'il dormoit peu, qu'il chantoit tous les jours une hymne aux accords de son luth, avant de s'habiller. On a imprimé ses *Œuvres* en vers et en prose, 1721, 4 volumes. Ken publia en 1685 une *Exposition du catéchisme de l'Eglise anglicane*, et des *Prières à l'usage de son diocèse*. On a encore de lui un *Poëme épique* en treize chants, intitulé *Edmond*, qui n'a été publié qu'après sa mort. Tous ses ouvrages, qui consistent en divers Traités de piété, soit en prose, soit en vers, ont été recueillis en 1721, en 4 volumes.

* KENENS (Henri-Charles), né à Sar-Louis, se livra de bonne heure à l'étude de la médecine; commença ses cours à Strasbourg et vint ensuite les finir à Paris. Dans un voyage à Nanci, et à l'âge de 22 ans, il concourut pour une chaire de professeur en médecine, et réunit tous les suffrages: mais sa trop grande jeunesse parut un obstacle à sa nomination. Cependant le bruit de ses talens précoces parvint à la cour de Lunéville; le roi Stanislas le nomma, par brevet, son médecin ordinaire en 1763. Six ans après, un nouveau concours et un travail forcé lui occasionnèrent une maladie grave, dont la suite fut une surdité qu'il a conservée toute sa vie. Cette infirmité ne l'empêcha pas d'étudier sans cesse, et d'obtenir les plus grands succès dans son art. Nommé médecin en chef de l'hôpital militaire de Nanci en 1765, il y opéra, pendant plus de dix ans, les cures les plus extraordinaires. En 1785, madame la duchesse de Choiseul, attaquée depuis un an d'une maladie désespérée, ayant entendu parler des talens du médecin Kenens, l'invita à venir la voir à Paris, et il eut le bonheur de la guérir. Ce fut à la demande de madame la duchesse qu'il obtint, en 1786, la place de médecin de l'Ecole militaire. Cet établissement supprimé, le docteur Kenens fut nommé, pendant le cours de la révolution, à différentes places relatives à son art. Napoléon, revenant triomphant de l'armée d'Italie, l'honora de sa confiance pendant tout le séjour qu'il fit à Paris. A son retour d'Egypte, et après la célèbre journée du 18 brumaire, l'empereur en fit encore son médecin; l'impératrice lui accorda la même confiance, et il eut l'honneur de l'accompagner dans plusieurs voyages de Plombières. L'empereur, ne pouvant nommer Kenens son medecin, voulut lui donner encore des marques de bienveillance; il le créa membre de la légion d'honneur, et le laissa jouir du traitement d'inspecteur des eaux minérales, quoiqu'il ne pût en exercer les fonctions. Ce médecin est mort le 27 juin 1807, âgé de 67 ans.

* I. KENNEDY (Jean), né en Ecosse et docteur en médecine, mort en 1760 dans un âge avancé, résida quelque temps à Smyrne et s'est fait un nom par une riche collection de tableaux et de médailles grecques et latines. On a de lui des *Dissertations* sur des objets d'antiquité, et particulièrement sur les médailles de Carausius.

* II. KENNEDY (Jacques), second fils de sir William Kennedy et de Marguerite, fille de Robert III, roi d'Ecosse, né en 1404, se voua à l'état ecclésiastique et fut abbé

d'Aberbrothvic. Il fut appelé à la régence pendant la minorité de Jacques II, ainsi qu'à la place de chancelier d'Ecosse, et successivement à l'archevéché de Saint-André, où il fonda et dota le collége de Sainte-Marie. Il mourut en 1472.

* III. KENNEDY (Jean), théologien de l'Eglise d'Angleterre, et recteur de Bradley au comté de Derby, a donné en 1751 une *Chronologie de l'Ecriture*, in-8°, que l'on prétend n'être pas toujours fidèle : en 1753 un *Examen des antiquités chronologiques du révérend M. Jackson* : la *Doctrine de la commensurabilité des mouvemens diurne et annuel*.

† I. KENNET (White), évêque de Péterboroug, né à Douvres en 1660, mort en 1728, fonda une bibliothèque d'antiquités et d'histoire dans sa ville épiscopale, prêcha et écrivit avec succès. Les ouvrages qui restent de lui, presque tous en anglais, annoncent un savant et un bon littérateur. Indépendamment de beaucoup d'opuscules politiques ou polémiques, et de plusieurs *Sermons*, on a de lui une *traduction anglaise* de l'Eloge de la folie d'Erasme, intitulé *Witt against Wisdom or a panegyric upon folly*, 1684, Oxford; du Panégyrique de Trajan de Pline, même année. Kennet se chargea de continuer jusqu'au règne de la reine Anne la collection des historiens anglais donnée par Hugues, en 2 vol. in-fol., et qui se terminoit au règne de Charles Ier. Ce nouveau volume parut en 1706 avec les deux premiers, et l'ouvrage entier fut réimprimé en 1719, avec des changemens et des notes de Strype.

† II. KENNET (Basile), frère du précédent, et savant comme lui, né en 1674 à Postling, dans le comté de Kent, embrassa l'état ecclésiastique et devint chapelain du comptoir anglais à Livourne. Poursuivi par l'inquisition pour ses écrits théologiques, menacé d'être emprisonné à Pise, il revint en Angleterre et fut élu président du collége d'Oxford en 1714. Kennet ne jouit pas long-temps de cette place ; il mourut l'année suivante. Ses principaux ouvrages sont, I. *Romæ antiquæ notitia*, 1696, 2 vol. in-8°. C'est un ouvrage élémentaire sur les antiquités romaines, précis et instructif, précédé de deux opuscules sur la littérature des Romains et sur leur éducation. Ce traité d'antiquités, dont il a été fait plus de dix éditions, paroît avoir été destiné à l'instruction du duc de Glocester. II. *Vitæ antiquorum poëtarum Græcorum*, 1697, in-8°. L'ouvrage de Tannegui Le Fèvre sur le même sujet a sans doute donné à Kennet l'idée du sien qui est beaucoup plus étendu. III. *De Creatione apostolorum*, 1705. IV. On lui doit encore des *Sermons* en 5 vol. in-8°, 1715, *une Paraphrase* des Psaumes, et *une version* du Traité des Lois de Puffendorff. On a inséré dans le tome second des Mélanges de littérature étrangère la *traduction* du petit essai historique de Kennet *sur la littérature romaine*. Il a donné une *traduction anglaise* des Instructions pastorales de Godeau, des Pensées de Pascal sur la religion, de l'Arsitippe de Balzac, etc.

* I. KENNETH II, 69e roi d'Ecosse, successeur de son père Alpin en 823, et mort en 854, fit la guerre aux Pictes, s'empara de tout le nord de leurs états, et en partagea les terres à ses soldats. Il transporta le siége de pierre à Scône, où tous ses successeurs furent couronnés, jusqu'à ce qu'Edouard Ier fit enlever ce monument qui fut porté en Angleterre. Kenneth est compté au nombre

des princes barbares qui n'ont épargné ni l'âge ni le sexe dans les contrées soumises par la force de leurs armes.

* II. KENNETH III. fils de Malcolm, mort en 994, subjugua les Bretons de Stracheluyd, et eut un égal succès contre les Danois qui avoient envahi ses états; mais il périt dans une émeute populaire, en préparant une révolution pour mettre la succession du trône dans sa famille.

† KENNICOTT (Benjamin), savant théologien anglais, né en 1718 à Torness, au comté de Dévon, où son père étoit clerc d'une paroisse, mort en 1783 à Oxford. La libéralité de quelques seigneurs le mit à portée d'étudier à Oxford au collége d'Exeter. Il fit de tels progrès dans ses études, qu'avant même d'être gradué, il publia deux *Dissertations* assez insignifiantes, l'une *sur l'Arbre de vie*, l'autre *sur Caïn et Abel*. Quoi qu'il en soit, l'université distingua ces deux écrits et reçut l'auteur bachelier, sans frais, avec dispense des interstices qu'il devoit garder. Alors Kennicott entreprit de donner *une édition* correcte du texte hébreu de l'Ecriture, collationné sur les anciens manuscrits. Il fut encouragé dans cet immense ouvrage pour lequel il sembloit fait, par sa patience, ses talens et sa profonde érudition, car plusieurs souverains et des personnes de la première qualité voulurent que leurs noms figurassent sur la liste de ses souscripteurs; et pour le mettre à portée de tout ce qui étoit nécessaire à son travail, il fut nommé bibliothécaire de Radcliffe et chanoine de l'église du Christ. Le premier volume parut en 1776, et le 8e et dernier en 1780. Après sa mort on a publié ses *Remarques sur certains passages de l'ancien Testament*.

* KENRICK (William), né à Watford, au comté d'Hertford, fut d'abord destiné à une profession mécanique, qu'il s'empressa d'abandonner pour se livrer à la culture des lettres, et vint achever ses études à Leyde. De retour dans sa patrie en 1759, il publia des *Epîtres philosophiques et morales* en vers; mais parmi ses nombreuses productions, celle qu'on a le plus remarquée est la comédie intitulée *Les Noces de Falstaff*, qui parut en 1766. Il avoit eu l'intention de la donner comme une pièce originale de Shakespear, et il est certain qu'on trouveroit difficilement une imitation plus heureuse. Kenrick travailla quelque temps au journal intitulé *The monthly review*; mais ayant eu quelque différent avec l'entrepreneur, il publia un autre journal littéraire; une semblable dispute le fit renoncer à la rédaction du *Morning-Chronicle* dont il avoit été le premier éditeur. On lui doit une *excellente traduction* en anglais de la Nouvelle Héloïse et de l'Emile de J.-J. Rousseau, ainsi que des Elémens de l'Histoire d'Angleterre de l'abbé Millot, et un très-grand nombre de pièces de théâtre. Kenrick mourut en 1777.

* KENT (Guillaume), né dans le comté d'Yorck, mis en apprentissage chez un peintre de voitures, se sentit appelé à des travaux plus relevés, et vint en 1710 à Londres où il réussit à se faire des protecteurs, dont les largesses le mirent à portée de faire le voyage de Rome, où il fit ses études sous Bernard Lutti. Malgré quelques succès qu'il y obtint, il ne réussit qu'imparfaitement dans le genre de l'*histoire* et du *portrait*, auquel il s'adonna à son retour en Angleterre. La nécessité le forçant à se charger des ouvrages qui se présentoient, il fit *quelques dessins* pour

les Fables de Gay; ceux de Spencer's Fairy Queen, ainsi que ceux de la grande édition des œuvres de Pope, sont de lui. Son vrai talent et celui dans lequel il fut le plus justement admiré, est l'architecture: le *Temple de Vénus* à Stowe, la *Maison du comte de Leicester*, à Holkham dans le comté de Norfolck, et plusieurs autres édifices particuliers, fixent l'attention des connoisseurs. M. Walpole le regarde comme l'inventeur des jardins modernes que nous avons imités en France, sous la dénomination de *jardins anglais* ou *à l'anglaise*. Kent mourut en 1748, âgé de 63 ans.

* KENTIGERN, *ou* St.-MUNGO, Ecossais, fut au 6e siècle disciple de Palladius. Camden dit qu'il fut évêque de Glascow et membre de l'université d'Oxford. On prétend aussi qu'il fut fondateur du monastère de S. Asaph.

* KENTMANN (Jean), médecin botaniste et célèbre métallurgiste, né à Dresde en 1528, commença ses études dans sa patrie, et se rendit ensuite à Padoue, où il suivit les professeurs les plus célèbres. Reçu docteur en médecine, il exerça son art avec distinction à Torgau en 1568. Il a laissé un *Poëme* adressé aux curieux en botanique, imprimé à Giessen en 1609, à Wittemberg en 1629, et à Kiel en 1667, in-fol., qui contient un catalogue des plantes, suivant le temps et les endroits où elles croissent, avec une liste alphabétique de celles qui sont les plus communes en Allemagne. Il a encore laissé un traité en allemand sur la peste, et deux autres en latin, qui ont été imprimés de son vivant, sous ces titres: I. *Calculorum qui in corpore ac membris hominum innascuntur genera duodecim, eorumque descriptio et historia*, Tiguri, 1565, in-8°. II. *Nomenclatura rerum fossilium quæ in Misnia præcipuè et aliis in regionibus inveniuntur*, ibid., 1565, in-8°. Cet ouvrage est tiré en grande partie de celui *de Fossilibus* de Conrad Gessner, son ami, avec qui il fut long-temps en correspondance.

* KENYON (Lloyd lord), célèbre juge anglais, fils aîné de Lloyd Kenyon de Brignon dans le même comté, élève de l'école de Ruthin, au comté de Denbigh, naquit en 1733, à Gredington au comté de Flints, et mourut à Bath en 1802. Après avoir fait ses études, il entra chez Tomlinson, procureur à Nantwich au comté de Chess, en qualité de clerc; il y demeura quelques années, puis en 1761 fut reçu membre d'une société d'avocats au collége de justice de Lincoln. Ensuite il travailla quelques années dans le notariat et commença à se faire connoître. Bientôt il acquit une réputation comme jurisconsulte, et enfin il devint avocat de la chancellerie. A cette époque il fut chargé avec M. Erskine de défendre la cause du lord Gordon. En 1782 Kenyon fut nommé procureur-général et premier juge de Chester, et en même temps représentant au parlement pour Hindon au comté de Wilts. En 1784 il fut nommé greffier, et sur la démission du comte de Mansfield en 1788, lord Thurlow le fit nommer premier juge du banc du roi, puis il fut créé baron de Kenyon. Comme juge, on ne peut que donner des éloges à l'impartialité de la conduite de Kenyon. Si quelquefois il a montré un peu trop de chaleur, ce n'a jamais été que par un zèle ardent pour la justice qui l'emportoit au-delà des bornes. Lord Kenyon a soutenu de tout son pouvoir l'Eglise anglicane. Sa vie a toujours été sans tache; et jamais, quand il a eu à réprimer les vices si répandus dans le monde, il ne leur a fait grace. On attribue la maladie dont il est mort à

Bath au chagrin de la perte de son fils aîné, jeune homme de la plus belle espérance. Kenyon a laissé deux fils, George, actuellement lord, et l'honorable Thomas KENION.

† I. KEPLER (Jean), célèbre astronome, né à Weil le 27 décembre 1571, d'une famille illustre qui essuya bien des malheurs qui retardèrent ses études; mais dès qu'il put les continuer, il alla au-delà de ce qu'on auroit dû espérer d'un jeune homme. Dès l'âge de 20 ans il professa la philosophie; et s'étant attaché ensuite à la théologie, il prononça quelques discours qui annonçoient les plus grands talens pour le ministère. Sa passion pour l'astronomie le dégoûta de toute autre occupation. Il se vit bientôt en état de remplir la chaire des mathématiques à Gratz. Un calendrier qu'il fit pour les grands de Stirie, auxquels il devoit cette place, lui fit un nom distingué. Tycho-Brahé l'appela près de lui en Bohême l'an 1600; et, pour qu'il se rendît plus vite à cette invitation, il le fit nommer mathématicien de l'empereur. Depuis, ces deux grands hommes ne se quittèrent plus. Si Tycho-Brahé fut d'un grand secours par ses lumières à Kepler, celui-ci ne lui fut pas moins utile par les siennes. La mort lui ayant enlevé cet illustre ami, ce généreux bienfaiteur, en 1601, Kepler consacra ses regrets dans une *Elégie* touchante. L'empereur Rodolphe II, qui se piquoit d'être astronome et même astrologue, suppléa très-foiblement à ce que la mort de Tycho-Brahé lui faisoit perdre: « Je suis obligé, dit Kepler, dans une de ses lettres, pour ne pas déshonorer sa sacrée majesté impériale, de faire et de vendre à sa cour des almanachs à prédictions, les seuls ouvrages qu'on y achète et qu'on y lise. » Les empereurs Mathias et Ferdinand II le traitèrent avec plus de générosité. Ils lui continuèrent le titre de mathématicien impérial, et lui accordèrent différentes gratifications. Il obtint en 1629 une chaire de mathématiques dans l'université de Rostock; mais il n'eut pas le temps de l'occuper. S'étant rendu l'année suivante à la diète de Ratisbonne pour se faire payer d'une somme que l'empereur lui avoit promise, il tomba malade dans cette ville, et y mourut le 15 novembre 1630. Kepler eut des chagrins dont il fut très-touché. Sa mère lui en donna, en 1620, de fort cuisans. Cette femme acariâtre et caustique avoit insulté gravement une amie, à laquelle elle avoit reproché des débauches réelles, mais cachées. Elle fut attaquée en justice comme calomniatrice. La mère de Kepler, se livrant à l'emportement de son caractère, reprocha, en termes injurieux, au juge de son affaire, sa lenteur à la finir. Ce magistrat la fit arrêter. On produisit de nouvelles accusations, et madame Kepler, accusée d'avoir insulté, le fut encore d'avoir ensorcelé son amie. Il n'y avoit, ni ne pouvoit y avoir de témoins d'un tel crime. Le juge ne trouva rien de mieux que de la condamner à la question, et elle n'échappa à la torture que par les instances de son fils, qui épuisa son crédit pour la faire décharger de cette accusation ridicule : elle fut déclarée innocente; mais ce ne fut qu'après que Kepler se fût donné des mouvemens qui troublèrent la tranquillité de sa vie et interrompirent ses études. Ce savant, considéré comme mathématicien, mérite une place distinguée dans l'histoire des sciences; il fut le premier maître de Descartes en optique, et le précurseur de Newton en physique. On le regarde avec raison comme un législateur en astronomie. Il a eu la première idée des tourbillons célestes. Il devina, par la seule force de son génie, les lois mathématiques des as-

tres. C'est à lui qu'on doit la découverte de cette règle admirable, connue sous le nom de *Règle de Kepler*, selon laquelle les planètes se meuvent autour du soleil dans un orbe elliptique, dont un des foyers est occupé par le centre de l'astre solaire; mais chaque planète diffère dans l'axe, l'excentricité et l'inclinaison de son ellipse. Il détermina encore que les aires décrites autour du soleil par les rayons vecteurs des planètes sont proportionnelles aux temps employés à les décrire; que les satellites aussi ont deux mouvemens, l'un de rotation sur leur axe, l'autre périodique autour de leurs planètes, et que ce dernier se fait d'occident en orient dans des orbes elliptiques dont le centre de la planète occupe un des foyers, et que les aires décrites autour des planètes par les rayons vecteurs des satellites sont proportionnelles aux temps employés à les décrire. En trouvant ces lois importantes, Kepler n'en découvrit pas la raison. Moins bon philosophe qu'astronome admirable, il dit que le soleil a une ame; non pas une ame intelligente, *animum;* mais une ame végétante, agissante, *animam :* qu'en retournant sur lui-même, il attire à soi les planètes; mais qu'elles ne tombent pas dans le soleil, parce qu'elles font une révolution sur leur axe. En faisant cette révolution, dit-il, elles présentent au soleil, tantôt un côté ami, tantôt un côté ennemi; le côté ami est attiré, et le côté ennemi est repoussé, ce qui produit le cours annuel des planètes dans les ellipses. Il faut avouer, pour l'humiliation de la philosophie, que c'est de ce raisonnement si peu philosophique qu'il avoit conclu que le soleil devoit tourner sur son axe. L'erreur le conduisit par hasard à la vérité. Il devina la rotation du soleil sur lui-même, plus de 15 ans avant que les yeux de Galilée le reconnussent à l'aide des télescopes. C'est à lui encore qu'on est redevable de la découverte de la vraie cause de la pesanteur des corps, et de cette loi de la nature dont elle dépend, que « les corps mus en rond s'efforcent de s'éloigner du centre par la tangente. » L'antiquité n'avoit point fait de plus grands efforts, et la Grèce n'avoit pas été illustrée par de plus belles découvertes. Kepler n'étoit donc pas trop vain lorsqu'il disoit « qu'il préféroit la gloire de ses inventions à l'électorat de Saxe. » Ceux qui voudront les connoître plus en détail peuvent consulter les nombreux ouvrages sortis de sa plume. Les principaux sont, I. *Prodromus dissertationum cosmographicarum*, Tubingæ, 1596, in-4°. Il donna aussi à ce livre le titre de *Mysterium cosmographicum*. II. *Paralipomena quibus astronomiæ pars optica traditur*, 1604, in-4°. III. *De stellâ novâ in pede serpentarii*, Praguæ, 1606, in-4°. IV. *Physica cœlestis, tradita commentariis de motibus stellæ mortis*, Praguæ, 1609. C'est un des plus étonnans ouvrages exécutés par l'homme armé de la patience et du génie. V. *De cometis libri tres*, Augustæ-Vindelicorum, 1611, in-4°. VI. *Eclogæ chronicæ*, Francofurti, 1515. VII. *Ephemerides novæ*, Lincii, 1616, in-4°. VIII. *Tabulæ Rodolphinæ*, Ulmæ, 1627, in-fol.: ouvrage qui lui coûta vingt ans de travail. IX. *Epitome astronomiæ Copernicanæ*, 1635, 2 vol. in-8°. X. *Astronomia nova*, 1609, in-fol. XI. *Chilias logarithmorum*, *etc.*, in-4°. XII. *Nova stereometria doliorum vinariorum*, *etc.*, 1615, in-fol. XIII. Une *Dioptrique*, in-4°. XIV. *De vero natali anno Christi*, in-4. Kepler ordonna qu'on mît sur son tombeau cette épitaphe :

Mensus eram cœlos, nunc terræ metior umbras :
Mens cœlestis erat, corporis umbra jacet.

(*Voy.* sa Vie à la tête de ses *Lettres*,

imprimées en latin à Leipsik en 1718, in-fol., par les soins de Michel Gottlieb Hanschius.) L'Allemagne témoigne encore la plus grande vénération pour la mémoire de ce savant. En 1808 il lui a été élevé dans la ville de Ratisbonne un magnifique monument, dont le bas-relief, en marbre de Carrare, représente le Génie de l'astronomie soulevant le voile d'Uranie. Cette muse offre au génie le télescope inventé par Kepler. Le buste est du célèbre M. Dannecker, de Stuttgard.

II. KEPLER (Louis), fils du précédent, médecin à Kœnigsberg en Prusse, publia l'ouvrage de son père, intitulé *Somnium*, seu *De astronomiâ lunari*, Francfort, 1634, in-4°. C'est dans cette production qu'il débite les rêveries dont nous avons parlé plus haut. Louis naquit à Prague en 1607, et mourut à Kœnigsberg en 1663. On a de lui quelques *Ecrits*, entre autres *Idea pestis*, et *de febri epidemiâ Regiomontanâ anni* 1649, Lubeck, 1657, in-fol., et Elbingæ, 1650, in-4°.

* KEPPEL (Auguste, vicomte de), célèbre amiral anglais, second fils du comte d'Albemarle (*V.* ALBEMARLE, n° II.), mort en 1786, accompagna l'amiral Anson dans son voyage autour du monde, et s'éleva ensuite aux premiers grades militaires. En 1778 il commandoit la flotte du canal, et le 12 juillet de la même année il rencontra la flotte française sous le commandement du comte d'Orvilliers. Une action s'engagea. L'amiral anglais se proposoit de renouveler le combat au point du jour; mais l'ennemi avoit effectué sa retraite. La nation anglaise blâma beaucoup la conduite de Keppel, et le commandant en second, Hugues Palliser, augmenta les désagrémens de l'amiral en portant une accusation contre lui. Cependant l'issue de cette contestation fut entièrement favorable à Keppel. Il fut honorablement acquitté, et sir Hugues censuré. En 1782 Keppel, élevé à la pairie, fut aussi deux fois lord de l'amirauté. Ce seigneur, un des plus habiles officiers de la marine anglaise, ne s'est pas moins distingué par son caractère humain et son intégrité que par ses talens militaires.

* KÉRALIO (Louis-Félix GUINEMENT de), chevalier de St.-Louis, major d'infanterie, membre de l'académie des belles-lettres, de celle des sciences de Stockholm, ancien professeur à l'école militaire, né à Rennes le 17 septembre 1731, et mort à Paris le 10 décembre 1793, est auteur de plusieurs ouvrages, I. *Traduction de différens morceaux sur l'histoire naturelle et civile des pays du nord*, 1763, 2 vol. in-12. II. *Voyage en Sibérie* par Gmelin, traduction libre de l'allemand, 1767, 2 vol. in-12. III. *Recherches sur les principes généraux de la tactique*, 1769, in-12. IV. *Histoire naturelle des glacières de Suisse*, traduction libre de l'allemand de Grounet, 1770, in-4°. V. *Mémoires de l'académie royale de Stockholm, concernant l'histoire naturelle, l'anatomie, la chimie, l'économie, les arts, etc.*, traduction, tome I, 1772, in-4°. VI. *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, traduit de l'anglais de J. Grégory, 1776, in-12. VII. *Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie, et particulièrement de la campagne de* 1769, avec des notes et des observations du prince Dimitri de Gallitzin, Saint-Pétersbourg (Amsterdam), 1773, in-4° et in-8°, avec les cartes et les plans nécessaires, 1777, 2 vol. in-12; 1780, 2 v. in-8°. VIII. *Discours sur l'amour de la patrie*, par Rich. Price, traduit de l'anglais, 1789, in-8°. Il a

travaillé au *Journal des savans* depuis 1785 jusqu'à la fin de 1792; au *Mercure national;* et il a eu part aux *Notices* et *Extraits* des manuscrits de la bibliothèque impériale. Il avoit épousé Marie-Françoise Abeille qui a *traduit* de l'anglais les Fables de Gay, suivi du poëme de l'Eventail, Paris, 1759, in-12; et le Succès d'un fat, petit roman fort agréable, Paris, 1762, en 2 part. in-12. Kéralio a laissé plusieurs *ouvrages* en manuscrits; il est père de mademoiselle DE KÉRALIO, auteur de *plusieurs ouvrages*, parmi lesquels on remarque une *Histoire d'Elizabeth*, en 5 vol. in-8°.

KERCADO, *Voyez* MOLAC et SÉNÉCHAL.

† KERCKRING (Thomas), célèbre médecin d'Amsterdam, membre de la société royale de Londres, mort en 1693 à Hambourg, où il avoit passé la plus grande partie de sa vie avec le titre de résident du duc de Toscane, se fit un nom par ses découvertes et par ses ouvrages. Ce fut lui qui trouva le secret d'amollir l'ambre jaune, sans lui ôter sa transparence. Ses principales productions roulent sur l'anatomie. I. *Spicilegium anatomicum*, Amsterdam, 1670, in-4°. II. *Anthropogeniæ ichnographia*, Amsterdam, 1670, in-4°, où il soutient que l'on trouve dans le corps de toutes les femmes des œufs dont les hommes sont engendrés. On lui attribue encore une *Anatomie* imprimée en 1671, in-folio. Tous ses ouvrages d'anatomie ont été recueillis et imprimés sous le titre de *Opera omnia anatomica*, Lugduni Batavorum, 1717, in-4°.

† KERGUELEN-TREMAREC (Yves-Joseph de), né à Quimper en Bretagne, distingué dans la marine royale, mourut en 1797. Tandis que les officiers les plus braves et les plus expérimentés de l'Angleterre, contre lesquels il avoit combattu, rendoient justice à ses talens et à ses vastes connoissances, l'état qu'il avoit si glorieusement servi le payoit d'ingratitude. On ne fut pas plus juste envers lui pendant la révolution, puisqu'il n'échappa aux fureurs tyranniques de 1793 que pour être enveloppé dans les réformes de 1796. A cette époque désastreuse on vit destituer un brave marin, ayant fait deux voyages longs et périlleux dans les mers des Terres australes, et des Indes, voyages couronnés par la découverte dans les mers du Sud d'une île de deux cents lieues d'étendue à laquelle le capitaine Cook avoit donné le nom de *Kerguelen*. Après avoir été adjoint au ministère de la marine, on lui donna le commandement d'une division de l'armée navale de l'Océan; mais Kerguelen fut encore arrêté à Brest et traduit à Paris, où il recouvra bientôt la liberté. Peu après il publia un ouvrage intitulé, I. *Histoire des événemens des guerres maritimes, des causes de la destruction de la marine française, et des moyens d'y remédier*, 1796, in-8°, précédée de la *Relation des combats et des événemens de la guerre maritime de* 1778, *entre la France et l'Angleterre*. II. *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades et de Norwège*, fait en 1767 et 1768, imprimé à Paris, et l'année suivante à Amsterdam, in-4°. III. *Relation de deux voyages dans les mers Australes et des Indes, faits en* 1771 *et* 1773, *pour la vérification d'une nouvelle route à la Chine*, Paris, 1781, in-8°.

† I. KÉRI (François-Borgia), né dans le comté de Zemplin en Hongrie, jésuite, se distingua dans

cette société par la variété de ses connoissances et par sa piété. Il mourut à Bude l'an 1769. On a de lui, I. Une *Histoire des empereurs d'Orient, depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople*, Tyrnaw, 1744, in-fol. en latin, ornée de figures et de médailles. II. *Histoire des empereurs ottomans, depuis la prise de Constantinople*, Tyrnaw, 1749, 9 petits vol. ou parties, en latin. Le P. Nicolas Schmith, jésuite, a continué cette Histoire, et en a publié 2 v. in-fol. en 1760 et 1761. III. *Dissertation sur le vide, sur le mouvement des corps, et sur les causes du mouvement*, Tyrnaw, in-8°. Kéri contribua beaucoup à perfectionner le télescope, et se fit un nom célèbre par ses observations astronomiques.

* II. KÉRI (Jean), Hongrois, embrassa l'ordre de Saint-Paul, premier ermite (ordre qui n'existe qu'en Hongrie), et s'y distingua par sa piété et par son zèle apostolique. Il fut ensuite successivement évêque de Sirmich et de Watzen, et mourut à Tyrnaw l'an 1685, après avoir publié, I. *Ferocia Martis Turcini*. C'est une histoire de la guerre des Turcs en Hongrie de son temps. II. Un *Cours de philosophie* en 3 vol.

*KERKCHOVE (Joseph Van der), peintre d'histoire, né à Bruges en 1669, mort en 1724. Il y a de lui, dans la salle de l'hôtel-de-ville d'Ostende, un très-beau tableau représentant *le Conseil des dieux*.

† KERKHERDÈRE (Jean-Gérard), Hollandais, né vers 1678 à Fauquemont, petite ville d'Outre-Meuse, à deux lieues de Mastricht, étudia la philosophie et la théologie à Louvain, enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, donna des leçons d'histoire au collége des Trois-Langues, fut fait historiographe de l'empereur Joseph I[er] en 1708, et mourut le 16 mars 1738. On a de lui, I. *Systema apocalypticum*, imprimé à Louvain, 1708, in-12; c'étoit l'essai d'un ouvrage plus considérable qu'il intitula *De monarchiâ Romæ paganæ secundùm concordiam inter SS. prophetas Danielem et Joannem : consequens historia à monarchiæ conditoribus, usque ad urbis et imperii ruinam. Accessit series historiæ apocalypticæ*, Louvain, 1727, in-12. II. *Prodromus Danielicus, sive novi conatus historici, critici, in celeberrimas difficultates historiæ veteris Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipuè in Danielem prophetam*, Louvain, 1711, in-12. L'érudition est répandue à pleines mains dans ces deux ouvrages; les hypothèses qu'on y propose ont de grandes vraisemblances, et jettent beaucoup de jour sur les difficultés historiques, chronologiques et géographiques de l'Ecriture sainte. III. *De situ paradisi terrestris*, Louvain, 1731, in-12. Il place le paradis terrestre un peu au-dessus de la Babylome, prend pour le Phison le bras occidental de l'Euphrate jusqu'à son embouchure, et pour le Gehon, le bras oriental du même fleuve, depuis la ville de Cippara, où il se mêle à un bras du Tigre, jusqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville et l'île de Charax. Kerkherdère a fait précéder ce traité du *Conatus novus de Cephâ reprehenso*, où il soutient que ce Cephas est différent de saint Pierre. On trouve encore dans ce volume une *Dissertation sur le nombre des années que J.-C. a employées à instruire le peuple*; et une autre intitulée *De Cephâ ter correpto*. IV. *Grammatica latina*, Louvain, 1706, in-12 de 117 pag., où il y a plus d'érudition que dans la plupart des grammaires, même volumineuses. V. Un grand nombre de *Poésies latines*.

† KERSAINT (Armand-Gui-Simon, comte de), né à Paris, capitaine de vaisseau, embrassa d'abord avec chaleur les opinions révolutionnaires de 1789, et fut nommé député de Paris à la première législature. Il s'y attacha au parti de la Gironde. Elu de nouveau membre de la convention, la veille de la condamnation de Louis XVI, il écrivit au président « que s'il avoit été réduit à être le collégue des panégyristes et des promoteurs des massacres de septembre, il vouloit du moins défendre sa mémoire du reproche d'avoir été leur complice; qu'il ne lui restoit plus qu'un moment, que *demain* il ne seroit plus temps, et qu'il donnoit sa démission. » Dénoncé aussitôt, sur cette lettre, comme ennemi de la république, il fut mandé à la barre, y parut avec sang-froid, s'y défendit avec noblesse, et refusa aussitôt de rentrer dans le sein de la convention, et même de profiter des honneurs de la séance qu'on avoit proposé de lui accorder. Il se retira, immédiatement après cette comparution, dans une profonde retraite, où il fut découvert par les agens du comité de salut public, arrêté, et condamné à mort le 5 décembre 1793, à l'âge de 52 ans.

* KERSALAUR (Euzenou de), conseiller au parlement de Bretagne, né au château du Cosquer près Quimper, au mois de septembre 1714, et mort au même lieu le 14 juin 1810, fut l'ami et le compagnon de gloire et d'infortune de La Chalotais. C'étoit un de ces véritables magistrats dont le nom ne se prononce qu'avec un sentiment de vénération, un homme de beaucoup d'esprit et d'un très-grand caractère. Après une révolution parlementaire, pour l'indemnité de l'étrange procédure dans laquelle il fut impliqué avec La Chalotais, laquelle fut accompagnée d'une longue détention, et suivie de l'exil, malheurs qu'il souffrit avec un courage imperturbable, il eut le choix des récompenses. Il n'en vouloit aucune, on ne put lui faire accepter qu'un titre d'honneur, qu'une autre révolution lui enleva. Mais la conduite qui le lui fit obtenir sera dans l'histoire un monument plus durable. Il laisse un fils qui avoit commencé à se faire connoître avec avantage dans le même parlement.

* KERSBELLO (Philippe), Sicilien, quoique quelques personnes le croient né dans la Belgique, mort en 1485, a écrit : *Tractatus de conceptione immaculatâ B. Virginis contra Vincentium de Castronow*, et d'*autres ouvrages*.

* KERSEY (Jean), mathématicien anglais, né en 1616, à Bodicot près de Bambury, au comté d'Oxford, mort vers 1790, a donné un excellent ouvrage *sur l'algèbre*, 1 vol. in-fol., dont on a fait une mention honorable dans les Transactions philosophiques. Il a publié aussi une *édition* corrigée de l'Arithmétique de Wingate, et un *Dictionnaire des mots peu usités de la langue anglaise*.

KERVER (Jacques), célèbre imprimeur de Paris, mort en 1583. On estime *ses éditions* grecques. Il fut le premier à qui les papes Pie V et Grégoire XIII accordèrent le privilége d'imprimer l'*Office de l'Eglise*, suivant la réforme du concile de Trente. Le roi Charles IX confirma ce privilége.

KERVILLARS (Jean-Marin de), jésuite, né à Vannes en 1668, mort en 1745, à Paris, où il professoit la philosophie, avoit du goût et de la littérature. Nous avons de lui une *Traduction* des Fastes et Elégies d'Ovide, 5 vol. in-12,

1724, 1726, 1742. L'auteur, dans la préface, dit qu'il a poussé l'ambition jusqu'à ôter à son ouvrage l'air de traduction, pour lui donner celui d'un ouvrage de première main; on ne peut blâmer cette ambition; mais pour la satisfaire, il en coûte quelquefois à la fidélité de l'interprétation, et il y a plusieurs endroits où le sens du poëte est manqué. A l'égard du style, à quelques affectations près, il est élégant et varié, et on peut ajouter que le traducteur paroît trop souvent le paraphraste de son auteur. Il avoit travaillé quelque temps aux Mémoires de Trévoux.

I. KESLER (Nicolas), l'un des premiers imprimeurs du 15e siècle, contemporain de Faust, a publié, à Bâle, depuis 1486 jusqu'eu 1494, année ou il mourut, *six éditions*, parmi lesquelles on distingue une *Bible*. L'ouvrage intitulé *Liber deflorationum* ne porte point le nom de Kesler; mais la ressemblauce des caractères de ce livre avec ceux employés par cet imprimeur le lui a fait attribuer.

II. KESLER (André), théologien luthérien, pensionné par Jean Casimir, duc de Saxe, né à Cobourg en 1595, et mort en 1643, avec la réputation d'un bon prédicateur, et d'un assez bon controversiste, laissa une *Philosophie* en 3 vol. in-8°, qu'on ne lit plus, et des *Commentaires sur la Bible*, in-4°, qu'on ne consulte guère.

† I. KESSEL (Jean Van), peintre, né à Anvers en 1626, célèbre par son talent dans le genre des *fleurs*, des *oiseaux* et des *insectes*, qu'il peignoit selon les différentes saisons de l'année. Ses ouvrages sont devenus très-rares. Il s'est distingué aussi comme peintre *de portraits* dans la manière de Van Dick, qu'il avoit admirablement bien saisie.

† II. KESSEL (Ferdinand Van), fils du précédent, né à Anvers en 1660, fut tellement estimé de Jean Sobieski, roi de Pologne, que ce prince fit construire un cabinet uniquement destiné aux ouvrages de cet artiste: il exigea même qu'il ne travailleroit que pour lui. Kessel vint à Breda, ou il *peignit* d'abord sur cuivre les quatre élémens. Il fit ensuite les quatre parties du monde, des figures, des paysages, des plantes, des fleurs, des fruits, des animaux bien dessinés, bien coloriés, et d'un fini parfait. Les flammes ayant consumé ses ouvrages dans le cabinet où ils étoient placés, le roi engagea l'artiste à réparer le dommage. Kessel avoit toutes ses compositions et ses études; tout fut rétabli, et à cette époque Jean Sobieski lui accorda des lettres de noblesse, et voulut l'attacher à sa cour comme son premier peintre; mais cet habile artiste eut le courage de préférer sa liberté à tant d'honneurs, et s'excusa sur ses infirmités.

* III. KESSEL (Théodore Van), habile graveur flamand, né en 1652. Dans le grand nombre d'estampes qu'il a gravées, les plus recherchées sont un sujet allégorique représentant *l'Abondance*, d'après Rubens; *la Samaritaine*, et *la Femme adultère*, d'après Annibal Carrache, et *plusieurs autres* sujets.

* KETEL (Corneille), né à Gouda en 1548, peintre de l'école hollandaise, et très-versé dans la littérature, fut employé en France aux travaux de Fontainebleau, et obligé de les abandonner par ordre de son souverain. Ketel, ne trouvant que peu d'occupation dans son pays, passa à Londres, où ses ouvrages furent très estimés. Il fit *le portrait* de la reine Élizabeth et ceux de presque toutes les personnes de sa cour. De retour dans sa patrie, il adopta par

singularité une manière de peindre bien extraordinaire. Il ne se servoit plus de pinceaux. Il trempoit ses doigts dans la couleur et fit ainsi *quelques tableaux* assez bons. On cite de lui à Amsterdam *un tableau* représentant une compagnie entière d'arquebusiers, remarquable par la richesse de l'ordonnance, la juste imitation des étoffes et la parfaite ressemblance des portraits; un autre pour la compagnie de Saint-Sébastien, dans lequel, malgré le grand nombre des portraits, rien n'est ni froid ni confus. Cet artiste *modeloit* en terre et en cire, *peignoit* l'histoire en grand et en petit, et avoit dans son pays la réputation d'un bon poëte. Il mourut à Amsterdam en 1602.

* KETELAER (Vincent), médecin hollandais, régent du collége de Ziziczée, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui un ouvrage qui a été plusieurs fois imprimé sous ce titre : *Commentarius medicus de aphthis nostratibus, seu Belgarum Sprouw*, Lugduni Batavorum, 1672, in-12; Amstelodami, 1715, in-12, avec le traité *de morbis infantium*, par Vautier Harris, Genevæ, 1727, in-4°, avec les ouvrages de Richard Morton.

* KETHAM (Jean de), Allemand, vécut dans le 15 siècle, et jouit de quelque réputation sous le pontificat d'Alexandre VI. Les auteurs qui parlent de lui le considèrent moins comme médecin que comme empirique. On a de lui un ouvrage dans lequel il a traité de différentes matières, et auquel il a joint les écrits qui étoient le plus en vogue de son temps. Il est intitulé *Fasciculus medicinæ, tractans de judiciis urinarum cum suis accidentiis; de phlebotomiâ; problemata de membris generationis, de matrice et testiculis, seu de secretis mulierum; de chirurgiâ; de ægritudinibus particularibus; de peste consilium Petri de Tussignano; anatomia Mundini. Rhasis de ægritudinibus puerorum*, Venetiis, 1493, 1500, 1522, in-fol. On a ajouté à la dernière étition l'anatomie d'Achillini, et un livre *de venenis omnium mineralium*.

KETT (Guillaume), chef d'une rébellion sous Edouard VI, roi d'Angleterre, fils d'un tanneur, et tanneur lui-même, étoit délié, souple, rusé, plein de hardiesse et de courage. S'étant mis à la tête du peuple de Norfolck, il s'empara de la ville de Norwich; mais le duc de Warwick, ayant eu ordre de marcher contre lui, le prit et le fit pendre à un chêne, avec dix des principaux complices de cette révolte.

KETTLER (Gothard), grand-maître des chevaliers Porte-glaive, devint, en 1561, duc souverain de Courlande, dont le roi de Pologne, Sigismond-Auguste, lui donna l'investiture. Ses descendans ont conservé ce duché jusqu'en 1737. Ferdinand, le dernier d'entre eux, le perdit, pour avoir commandé l'armée saxonne contre le czar Pierre I, et l'impératrice Anne, qui succéda à ce dernier, força les Courlandois à élire pour duc son favori Biren. *Voyez* BIÉRON.

† KETTLEWELL (Jean), théologien anglican, né dans la province d'Yorck, mort de consomption en 1695, est connu dans son pays par plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est intitulé *Les Mesures de l'obéissance chrétienne*. Les Anglais, républicains, ne trouvent pas ses mesures tout-à-fait exactes. L'auteur, zélé royaliste, avoit dédié son livre à Compton, évêque de Londres, partisan de l'autorité royale comme lui; mais ce prélat ayant changé de

sentiment, et s'étant mis à la tête d'un régiment de gentilshommes contre le roi, Kettlewell fit ôter la dédicace. M. Nelson dit de lui « qu'il étoit savant sans orgueil, dévot sans aigreur et sans affectation, affable sans flatterie, juste sans être sévère, charitable avec modestie, et religieux sans esprit de parti. » Ses *ouvrages*, qui roulent en entier sur des sujets de piété, ont été recueillis et imprimés en 1718, 2 volum. in-folio.

* KEUFNER (Jean), médecin du 16e siècle, né à Hall en Saxe, passa une grande partie de sa vie à Strasbourg, où il pratiqua son art avec autant de talens que de succès. Ses principaux ouvrages sont, I. *Tabula curativa adversùs pestilentem cephalæam locis pluribus exitialiter grassantem*, Ingolstadii, 1543, in-8°. II. *De peste libellus*, ibid. 1544, in-8°. III. *Scholia in practicam medicinalem Leonelli Faventini de Victoriis*, Lugduni, 1574, in-12, avec l'ouvrage de *Leonelli de Victoriis*. Keufner est aussi l'*inventeur* de la greffe appelée improprement *greffe anglaise*.

KEULEN. *Voyez* VAN-KEULEN.

* KEYSER (Henri de), né à Utrecht en 1567, nommé en 1594 architecte de la ville d'Amsterdam, l'a enrichie de plusieurs édifices publics, monumens irréfragables de son mérite et de ses talens. La *bourse* est de ce nombre. Hooft et Vondel parlent de lui avec les plus grands éloges. Il est mort en 1621.

† KEYSLER (Jean-George), né à Thornau en 1689, voyagea en France, en Angleterre, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Allemagne, en Hongrie, et se fit estimer par son érudition. Il mourut en 1743, dans une terre appartenante à M. de Bornstorff, premier ministre du roi d'Angleterre, dans l'électorat d'Hanovre. Il avoit accompagné les petits-fils de ce seigneur dans leurs voyages. La société de Londres se l'associa en 1718. Son principal ouvrage fut publié en 1720, à Hanovre, sous le titre d'*Antiquitates selectæ septentrionales et celticæ*, in-8°. Ce recueil contient *de deâ nehalleniâ, numine veterum Walachrorum topico*; une explication du monument anglo-saxon connu sous le nom de *Stonehenge*; une dissertation sur le *Gui sacré des druides*, et d'autres pièces de choix. On doit encore à Keysler un *Voyage instructif et très-détaillé en Allemagne*, *Bohême*, *Hongrie*, *Suisse*, *Italie*, etc., traduit en anglais sur la deuxième édition, en 4 volumes in-4°, Londres, 1756, avec beaucoup de figures.

* KHALDOUN (Abd er-Rahman ibn), né à Tunis en 732 de l'hégire, 1331 de l'ère vulgaire, de parens originaires d'Hadramont dans l'Yémen (ce qui lui a fait donner le surnom d'Al-hadrâmy), entra âgé de 17 ou 18 ans au service du dey, en qualité de secrétaire, et remplit honorablement cet emploi jusqu'en 784-1381, qu'il passa de Tunis à Alexandrie et de cette ville au Caire, où il se fixa et occupa deux ans après la place importante de premier juge sous le règne de sultan Bargoug. Khaldoun fut dépouillé plusieurs fois de cette charge, et toujours réintégré dans ses fonctions, qu'il remplissoit encore à sa mort en 808-1405; il avoit alors 76 ans lunaires et 25 jours. Il est connu avantageusement dans la littérature orientale par une multitude d'*ouvrages estimés*, dont les mieux connus en Europe sont : I. *Histoire*, *antiquités*, *connoissances*, *guerres et domination des Arabes*. Cet ouvrage est manuscrit dans la bibliothèque publique de Leyde.

II. *Divulgation du secret des lettres*, manuscrit à la bibliothèque impériale. III. *Histoire de Grenade*, manuscrit, à la bibliothèque de l'Escurial. IV. *Traité de la dignité royale et de l'administration d'un royaume*. M. de Sacy en a donné deux fragmens assez considérables dans sa Chrestomatie arabe. Khaldoun, fait prisonnier dans la ville de Damas par Tymour Link (Tamerlan), dut sa liberté à son mérite. Quelques auteurs ont écrit qu'il fut emmené à Samargand, où il mourut. Mais ce fait est trop en opposition avec le caractère du conquérant tartare pour y ajouter foi. Tymour aimoit les lettres, accordoit sa protection aux savans; ç'auroit été manquer à ce double mérite que de priver un homme célèbre de sa liberté.

* KHALED, surnommé *Saïfallah* ou l'*Epée de Dieu*, se distingua parmi les guerriers arabes du 7e siècle. D'abord ennemi de Mahomet, il vainquit le prophète au combat d'Ahed, le seul où Mahomet ait été vaincu. Devenu depuis zélé musulman, il soumit les peuples qui se révoltèrent après la mort de Mahomet, battit les armées d'Héraclius, conquit la Syrie, la Palestine, une partie de la Perse et sortit vainqueur d'une foule de combats singuliers qu'il proposoit aux généraux ennemis. L'histoire en rapporte un surtout avec le gouverneur grec de la ville de Bostra qu'il assiégeoit, dont les détails sont d'une originalité piquante. Il mourut dans la ville d'Emesse, l'an 21 de l'hégire. — Il avoit un frère nommé MOYSE *rabbin* distingué comme lui.

* I. KHATCHADOUR, docteur arménien, de Césarée, se distingua dans la poésie, sur-tout dans les sujets tristes et lugubres. On a de lui deux pièces de ce genre parmi les manuscrits arméniens de la bibliothèque impériale, ainsi que deux espèces d'élégie, dont l'objet de la première est de demander à Dieu la délivrance des maux spirituels qui accablent l'homme dans cette vie. Cette pièce est composée de vingt distiques, dont chaque vers est de quinze syllabes; la césure est après la dixième syllabe ou le cinquième pied. La deuxième pièce roule sur la douleur du péché et la crainte de l'enfer; les vers sont de la même mesure que ceux de la pièce précédente, excepté qu'ils ne sont point disposés en distiques, et qu'ils sont indépendans l'un de l'autre.

* II. KHATCHADOUR DE GARIN, natif d'Arzroum, et élève de la Propagande, florissoit au commencement du 18e siècle. Innocent XI et Clément XII l'envoyèrent en qualité de nonce apostolique auprès du grand-patriarche d'Arménie, afin de rétablir l'amitié et l'union entre les deux Églises, et favoriser la mission des jésuites au Levant. Khatchadour mourut vers le milieu du siècle, et laissa, 1° Une *Grammaire arménienne*, imprimée à Livourne; 2° Une *Traduction en vers et en prose* des Œuvres de saint Thomas-d'Aquin, imprimée à Venise en 3 vol. in-4°.

* III. KHATCHADOUR, docteur, natif de Ghetchar, ville de la Grande-Arménie, florissoit vers la fin du 12e siècle. La poésie et la grammaire furent les études les plus favorites de cet auteur, et il les cultiva pendant toute sa vie. Les principaux ouvrages qu'il laissa en mourant sont, 1° un Poëme intitulé *Les apôtres*; 2° Un Poëme *sur l'Assomption de la sainte Vierge*; 3° La *Vie de saint Grégoire Illuminateur*, *en vers arméniens*; 4° Un grand nombre de *Poésies sacrées* et *profanes*.

* IV. KHATCHADOUR, docteur, professeur de grammaire et d'éloquence dans le collège patriarcal d'Auy, vers le commencement du 11[e] siècle, fit, en 1048, un voyage à Constantinople avec le patriarche d'Arménie, et reçut des accueils très-flatteurs de la part de l'empereur Monomaque. L'historien Matthieu d'Edesse en fait mention avec éloge. Il mourut vers l'an 1073. On a de lui, 1° un *Commentaire de la Genèse;* 2° Une *Grammaire* et quelques *morceaux de poésie;* 3° Mais son ouvrage le plus estimé et le plus recherché est le *Cantique des Cantiques de Salomon mis en vers arméniens.*

* I. KHAZRAJY (Abou Osaïba ibn), qui porte aussi les noms de *Aboul-a'bbas Mouaffleg-ed-dyne Ahmed*, médecin et auteur arabe, disciple de Béïthar, mort en 668 de l'hégire, 1269 de l'ère chrétienne, a laissé une *Histoire des médecins anciens et modernes*, par ordre de dates, en 5 livres et en 15 chapitres qui traitent, le 1[er] de l'origine de la médecine; 2[e] des premiers médecins connus; 3[e] des médecins de la famille d'Esculape: 4[e] des médecins de l'école d'Hippocrate; 5[e] des médecins de l'école de Galien; 6[e] des médecins chrétiens d'Alexandrie avant Mahomet; 7[e] des médecins arabes du commencement de l'hégire; 8[e] des médecins de la Syrie sous la domination des A'bbacydes; 9[e] des médecins qui ont traduit du grec les livres de leur art; 10[e] des médecins de l'Iraq, de la Chaldée et de la Mésopotamie; 11[e] des médecins persans; 12[e] des médecins indiens; 13[e] des médecins d'Afrique; 14[e] de ceux d'Egypte; 15[e] des médecins de la Syrie, depuis les A'bbacydes. Cet ouvrage est manuscrit dans les bibliothèques de Leyde, d'Oxford, et impériale de Paris.

* II. KHAZRAJY (Isma'il ben), surnommé *Haresh de Séville*, mort en 421 — 1030, a laissé une *Histoire littéraire en arabe des Espagnols célèbres par leurs écrits.*

* III. KHAZRAJY *Voy.* DIEL-DYNE, n° I.

* KHERASKOF (Michel), gentilhomme russe, recommandable par plusieurs *pièces de théâtre*, et par différens *morceaux de poésie*, particulièrement par un poëme en 4 chants, intitulé *Numa Pompilius*, dans lequel il célèbre la victoire navale remportée sur les Turcs à la bataille de Tchesmé, et par un poëme épique intitulé *La Rossiada*, en 12 chants, dont le sujet est la conquête de Cazan par Yvan Vassiliewitch II. Ce poëme, fort estimé des Russes, peut être regardé comme faisant époque dans l'histoire de leur poésie. Le plan en est disposé avec sagesse, les événemens se suivent avec rapidité, mais avec ordre, et l'imagination du lecteur est sans cesse réveillée par des scènes de terreur, dans lesquelles l'auteur paroît exceller. Le sujet intéresse vivement les Russes, et le poëte a su se prévaloir habilement du goût du peuple, en introduisant dans son poëme beaucoup de saints et de martyrs. M. Le Clerc dit que quoique cet ouvrage renferme des passages d'une grande beauté, il pèche en plusieurs endroits par un défaut d'harmonie qu'il seroit aisé de faire disparoître en le retouchant. Kheraskof a obtenu de son souverain les récompenses que son mérite réclamoit. Il a successivement été nommé vice-président du collège des mines, conseiller d'état et curateur de l'université de Moscou.

* KHIKAR, secrétaire de Sennachérib, roi d'Assyrie, vers l'an 985 de J. Ch. Il y a sous son

nom, dans la bibliothèque impériale, un manuscrit en langue arménienne, intitulé *Instructions et avertissemens donnés par écrit par le sage Khikar à Nathan son fils.* Après ces avis on lit du même une histoire, ou roman allégorique de l'éducation de Nathan, de sa fuite auprès d'un prétendu Pharaon, roi d'Égypte, et du voyage de Khikar en Égypte, pour se saisir de Nathan, qui, dans cette histoire, n'est plus appelé son fils, mais son neveu. Il est rapporté que Khikar le ramena avec lui et le jeta dans une prison d'où il ne sortit qu'après la mort de ce dernier.

* KHILKOF (le prince), descendant d'une très-ancienne famille russe, s'étoit distingué par plusieurs ambassades, lorsqu'il fut nommé en 1700 à celle de Suède. Il accompagna Charles XII dans sa descente dans l'île de Séeland. La trève de Travendal, entre la Suède et le Danemarck, étant survenue, il revint à Stockholm au moment où la rupture entre la Suède et la Russie étoit prête à éclater. Le caractère d'ambassadeur, respecté comme sacré chez toutes les nations, ne le mit point à l'abri du ressentiment de Charles XII, qui le fit arrêter et emprisonner. Sa captivité fut longue, et pendant quelque temps très-rigoureuse; il l'employa, à l'invitation du prince Trubetskoi son compagnon d'infortune, à écrire un *Abrégé de l'histoire de Russie*, depuis ses premiers commencemens jusqu'au temps où il écrivoit, et il le compléta avant d'avoir recouvré sa liberté. La Russie, abondante en chroniques et en annales particulières, n'avoit encore, à l'exception d'une très-aride compilation, destinée à Alexis Michaelovitch, aucun corps d'histoire régulier et suivi. Le prince Khilkof fut le premier à entreprendre cet utile ouvrage, et, après une captivité de dix-huit ans, il mourut dans sa prison de Westeras, au moment d'obtenir son élargissement. Son ouvrage, qui n'est qu'un abrégé très-succinct, a été publié en 1770, par M. Muller, en 1 volume in-8°, divisé en sept livres. Le premier commence à la création du monde, et finit à l'établissement de l'empire russe sous Ruric; les six suivans renferment son *Histoire* jusqu'en 1713. Malgré la liberté dont jouit le prince d'entretenir des correspondances à Moscou, on sent que le défaut de documens pris dans le pays ne peut qu'avoir rendu son ouvrage imparfait. A sa mort un de ses compatriotes, Vassili Tatisichef (*voyez* son article), entreprit le même ouvrage sur un plan beaucoup plus étendu. Mais c'est toujours beaucoup d'avoir donné cet ouvrage qui pouvoit servir à en faire un bon.

KHONDEMYR, Persan, auteur d'un abrégé de l'*Histoire de Perse* de Mirkhond.

* KHOSROU-PARWIZ, prince aimable et magnifique, monté sur le trône de Perse l'an 590, étoit contemporain de Mahomet, qui lui écrivit de sa propre main pour l'engager à embrasser l'islamisme. Kosrou, pour toute réponse, déchira la lettre du prétendu prophète. C'est le dernier grand roi de la famille des Sassanides qui ait régné sur la Perse : il s'illustra par ses triomphes dans plusieurs guerres contre les Grecs, sur tout par la défaite d'Héraclius, et épousa Schyryn (Irène), fille de l'empereur Maurice. Leurs amours sont le sujet d'un joli roman écrit en persan par Nezàmy (*voyez* ce nom), et d'une multitude de romances, dont plusieurs, entre autres celles de Jamy, sont consacrées à célébrer la beauté de Schyryn. On raconte qu'un certain statuaire, nommé Ferhâh, devint si éperdu-

ment amoureux de cette princesse, qu'il perça une *montagne*, soit pour lui plaire, par la conviction qu'il n'y a rien d'impossible à l'amour, soit pour distraire sa mélancolie par un travail si pénible et si long.

* KHOUAREZMY (Mohammed), astronome arabe, jouit dans l'Orient d'une grande célébrité; il précéda Nascer-ed-Dyne dans la science, et *découvrit* ou *inventa* le second degré des équations. Il connut l'algèbre un des premiers et s'y distingua; il a laissé des *Tables astronomiques*, dressées par ordre du khalyf Al-Mâmôun sous lequel il vivoit, et suivit dans ses calculs la méthode indienne qu'il rectifia, et dont il s'écarte quelquefois pour s'abandonner à ses observations particulières. On le regarde comme un des plus grands génies dont l'Orient puisse se glorifier.

KHUNRAT. *Voyez* KUNRAHT.

* KIASEDDIN-BALBAN, d'abord esclave, puis ministre de Nascer-ed-Dyn, sultan de Délhy, lui succéda par son choix, et ne trouva, dans les grands qui l'aimoient, personne qui s'opposât à son élévation. Cet homme d'une activité infatigable, et aussi sage que vigilant, se levoit à toute heure de nuit, étoit par-tout à la fois, et ne se confioit, dans le maniement des affaires ou la conduite des armées, qu'à des gens comme lui, d'une prudence, d'une habileté, d'une vertu et d'un courage éprouvé. Il possédoit sur-tout le talent de les employer selon leur genre particulier de mérite; mais ce qui lui assigne sur-tout une place parmi les grands monarques, c'est que, dans le pays du despotisme, il n'abusa jamais des droits illimités de la couronne. On n'entendit point parler de vexation et d'actes arbitraires sous son règne, et personne ne périt injustement. La prospérité des peuples fut sans bornes; il aimoit les lettres, c'est le partage des grands princes, et admettoit à sa table les plus beaux esprits du siècle; entre autres plusieurs poëtes célèbres qu'il combla de faveur. Kiaseddin avoit soutenu une guerre honorable contre les Persans, dans laquelle il perdit un de ses fils. Il mourut l'an 685 de l'hégire, après un règne de 20 ans et quelques mois. Après sa mort, les grands du royaume rendirent le sceptre à la descendance de Nascer-ed-Dyn, et placèrent son fils sur le trône.

* KICHEN (Myth. ind.), l'aîné des vingt-quatre fils de Pouroub, jouit le premier du pouvoir souverain, tant par droit d'aînesse que par sa sagesse et son courage. Ce fut lui qui dompta les éléphans et les réduisit à porter des fardeaux, parce que, ne pouvant aller à cheval à cause de sa corpulence, il s'en fit une monture. Kichen contemporain de Thahmourats, roi d'Irân et de Touran, mourut âgé de quatre cents ans, et laissa trente-sept enfans. Il avoit eu pour ministre son petit-neveu Braman qui inventa les caractères sanscrits. La villa d'Awad doit sa fondation, ainsi que les autres villes et les villages qui en dépendent, à l'amour de Kichen pour l'architecture.

* KICK (Cornelius), peintre *de fleurs* d'Amsterdam, né en 1635, mort en 1675. Une touche délicate et un coloris brillant, donnent à ses tableaux la fraîcheur de la nature.

KIDDER (Richard), né à Suffolck en 1649, d'abord ministre à Londres, doyen de Péterborough, ensuite évêque de Bath et de Wels, fut écrasé dans son lit avec sa femme, par la chute d'une cheminée qu'une grande tempête renversa le 26 novembre 1703. Ce prélat, profondément versé dans la littérature

hébraïque et rabbinique, a donné, I. Un savant *Commentaire* sur le Pentateuque, avec quelques *Lettres* contre Jean Le Clerc, en deux vol. in-8°. II. Une *Démonstration de la venue du Messie*, en 3 vol. in-8°. III Des *Ouvrages de controverse.* IV. Des *Livres de morale.* V. Des *Sermons.* Ouvrages qui attestent l'érudition de l'auteur, qui se montre quelquefois assez bon logicien.

KIEN. *Voyez* LANUZA.

† KIENLONG, savant empereur chinois, favorisa les missionnaires français, et publia, dans sa langue, *divers écrits.* On connoît, dans la nôtre, son Eloge de la ville de Moukden, traduit par le P. Amyot, et publié par de Guignes, à la suite de l'Art militaire des Chinois. Kienlong étoit parvenu à une extrême vieillesse, lorsqu'il donna audience dès l'aube du jour à l'ambassadeur anglais Macartney, qui visita la Chine en observateur éclairé, et qui a parlé souvent avec éloge de ce souverain. Kienlong, le doyen des rois de l'univers, est mort à la fin du 18e siècle.

* KIERINGS (Alexandre), peintre hollandais, estimé pour ses *paysages*, mais peu connu hors de son pays, où il s'acquit une réputation à la fin du 17e siècle. Les figures de ses tableaux sont en général de Poëlemburg, dont il avoit été l'élève.

* KIES, excellent professeur de mathématiques à Tubinge, membre de l'académie de Berlin, né en 1712, se proposa d'abord d'entrer dans l'Eglise, et il se livra aux études relatives à cet état ; mais son goût le portant à étudier la philosophie et les mathématiques, il s'efforça de se lier avec le célèbre Wolf, qui le recommanda au prince Czartorinski. Ce seigneur l'appela à Varsovie, où il publia ses *Institutiones mathematicæ.* N'ayant pas obtenu un emploi convenable, il revint à Berlin, où l'amitié d'Euler lui étant utile, il fut agrégé, en qualité d'astronome, à l'académie, dont les mémoires contiennent plusieurs de *ses écrits.* Les fameuses disputes entre Konig et Maupertuis donnèrent des chagrins à Kies, qui montra trop son adhésion au premier, et se permit des plaisanteries trop amères sur le second. Les choses en vinrent au point qu'il fut obligé de quitter Berlin pour aller occuper une chaire de mathématiques et de physique à Tubinge, où il mourut en 1781.

KII, simple batelier russe, dont quelques historiens ont fait un prince, traversoit les passagers d'une rive du Nieper à l'autre. Il employa ses richesses, vers l'an 430 de l'ère chrétienne, à bâtir Kiœff, qui fut pendant long-temps la seule ville connue sur l'immense région de l'empire russe.

*I. KILBYE (Richard), théologien anglais, né à Radcliffe, au comté de Leicester, mort en 1620, étoit, en 1577, boursier au collége d'Oxford, et en 1590, recteur de ce même collége. Il fut ensuite professeur d'hébreu, et chanoine de Lincoln. Kilbye est un des *traducteurs* de la version de la Bible que les Anglais ont actuellement. Il a aussi prêché quelques *Sermons* qui sont imprimés.

* II. KILBYE (Richard), théologien anglais, ministre d'Allhallows au comté de Derby, mort en 1617, a donné un livre intitulé *Le fardeau d'une mauvaise conscience*, qui a eu plusieurs éditions.

* I. KILIAN (saint), Ecossais, exerça dans le 7e siècle le ministère évangélique avec beaucoup de succès dans la Franconie, et spécialement dans le district de Wurtzbourg, où l'on croit qu'il scella sa prédication par le martyre.

† II. KILIAN-DUFLÆUS (Corneille), né à Duffle, près Malines, mort dans un âge avancé en 1607, fut, pendant 50 ans, correcteur de l'imprimerie de Plantin, qui dut une partie de sa gloire à ses soins et à son attention scrupuleuse. Nous avons de lui, I. Une *Apologie* des correcteurs d'imprimerie, contre les auteurs. C'est une épigramme de dix-huit vers que l'on trouve dans le *Theatrum vitæ humanæ* de Beyerlinch. Chevillier l'a insérée dans son Origine de l'imprimerie de Paris, et s'explique de la manière suivante : « Nous ne chargerons pas néanmoins les imprimeurs ni les correcteurs de toutes les fautes qui sont dans les imprimés; ils ont leur excuse comme les auteurs. Elles restent quelquefois dans une édition par l'ignorance ou par la négligence de celui qui a composé l'ouvrage ou qui a entrepris de le faire imprimer. Il a donné une copie peu correcte, qui a été imprimée fidélement, par conséquent avec les fautes du manuscrit; mais il arrive que les doctes qui jugent sans flatter, venant à censurer ce qui mérite de l'être, alors on accuse celui qui n'est point coupable, tout le mal ayant été fait uniquement par l'auteur. Un fort habile correcteur, dans l'imprimerie de Plantin, appelé Corneille Kilian, a fait l'apologie des correcteurs contre les auteurs qui, après s'être trompés, faute de science et de lumière, et après avoir donné des copies peu correctes, ne laissent pas de s'en prendre aux innocens. II. *Etymologicon linguæ teutonicæ*, Antverpiæ, 1599, in 8°. Il y en a plusieurs autres éditions, Amsterdam, 1642; mais cet ouvrage est défiguré dans le *Keliang auct.* III. Quelques *Vers latins* assez médiocres. Il a traduit en hollandais l'Histoire des Pays-Bas de Guichardin.

* III. KILIAN (Lucas), célèbre graveur allemand du 16e siècle. Les plus recherchées de ses estampes sont une *Sainte famille*, d'après Corneille de Harlem; une *Adoration des bergers*, d'après Rottenhamer; *Venus assise sur les genoux d'un satyre*, d'après le même, *l'Enlèvement de Proserpine*, idem; une *Adoration des bergers*, d'après Jacques Palme le jeune; *La multiplication des pains*, d'après Le Tintoret, etc., etc. — Son frère WOLSANG ou WOLSGAND, a gravé au burin un grand nombre de sujets et de portraits, mais moins estimés que ceux de Lucas.

* IV. KILIAN (Barthélemi), né à Ausbourg, parvint à une perfection de dessin qui, jointe à l'élégance, à l'art et à la facilité de son burin, lui acquit une réputation immortelle. Il grava beaucoup de *portraits* de princes, d'autres personnages distingués de son temps, et ceux de beaucoup de philosophes grecs qu'on trouve dans l'ouvrage sur les peintres de Saudrart, du P. Athanase Kirker, de Galilée, etc., et même le sien. En 1675 il grava en 58 pièces la *Vie d'Ulysse*, tirée de l'Odyssée d'Homère, sujet peint à Fontainebleau par Nicolas dell' Albate, Modenois, sur les dessins du Primatice.

* V. KILIAN (Philippe), frère du précédent, et son rival dans l'art de la gravure. Les nombreux ouvrages de cet artiste portent tous l'empreinte d'un burin ferme et agréable, particulièrement les *portraits* de beaucoup d'excellens artistes, gravés sur les dessins de Joachim Saudrart, et insérés dans ses ouvrages. Il grava, sur les dessins du même, les *statues* d'Hercule et de la Sibylle de Cumes, existantes l'une et l'autre dans le palais Justinien à Rome. On trouve de sa main, en un volume, les *portraits* des magistrats de Breslaw.

* VI. KILIAN (Jacques), né à Prague le 14 février 1714, entra chez les jésuites à Cracovie en 1731, où il s'appliqua à l'étude avec ardeur, et fit de grands progrès dans la physique et la géométrie. Les ouvrages qu'il a laissés supposent les talens et les vastes connoissances des Kircher, des Schott, des Bonanni et des Boscowich. Les principaux sont, I. *Causa efficiens motus astrorum ex principiis pyrotechnicæ naturalis*, avec figures, Dantzick, 1769, un volume in-8°. II. *Prodromus physico astronomicus pyrotechnici systematis vorticum*, Dantzick, 1770, in-8°. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans ces ouvrages des idées systématiques, et si l'on veut paradoxales ; mais il y a aussi bien de l'étude et du génie. La nouvelle hypothèse sur la cause du mouvement des astres suffit au moins pour affoiblir la confiance qu'on a pu donner aux autres. Il a écrit encore : *Ars demittendi se ab alto ; Navis horologa solaris ; Statua Memnonis, sibilo solem salutans ;* mais, ces ouvrages, restés en manuscrit, sont perdus. Après la destruction de la société, il se retira chez un gentilhomme près de Konitz, et mourut en 1774.

KILKOF. *Voyez* KHILKOF.

* I. KILLIGREW (Catherine), née à Giddy-Hall, dans le comté d'Essex, en 1530, fille de sir Antoine Cooke, se distingua par son esprit et ses connoissances; elle possédoit l'hébreu, le grec et le latin, et se rendit célèbre par ses *pièces de poésie*, dont Harrington et Fuller nous ont conservé quelques fragmens. Elle mourut en 1600.

* II. KILLIGREW (William), né dans le comté de Middlesex en 1605, descendoit de la même famille, et remplit plusieurs emplois honorables à la cour sous Charles Ier et Charles II. On a de lui quelques *pièces de poésie* qui eurent du succès, et un ouvrage intitulé *Pensées de jour et de nuit*, en prose et en vers, 1694, in-8°, qui fut publié un an après sa mort, puis *les Pensées innocentes d'un homme de cour*, in-8°.

* III. KILLIGREW (Thomas), frère du précédent, né en 1611, page sous Charles Ier et valet de chambre de Charles II, dont il partagea l'exil et les infortunes. Le séjour qu'il fit au-delà de la mer le mit à portée de voir la France, l'Italie, l'Espagne, et il fut nommé, en 1751, résident à Venise. Ses heures de loisir, pendant son absence, furent consacrées à la *poésie* et à la composition de plusieurs *pièces de théâtre*, imprimées à Londres en 1664, in-fol. Il mourut en 1682. Killigrew fut remarquable par sa gaieté et les agrémens de son esprit ; Charles II goûtoit à tel point sa conversation, qu'il lui donnoit souvent accès auprès de sa personne à l'exclusion de ses ministres. En comparant Killigrew, qui parloit avec beaucoup de grace et de facilité et écrivoit beaucoup moins bien, à Cowley, son contemporain, qui excelloit dans le talent d'écrire et qui parloit fort peu, Denham a dit de l'un et de l'autre :

Had Cowley ne'er spoke, Killigrew ne'er writ,
Combin'd in one, they'd made a matchless wit.

* IV. KILLIGREW (Henri), frère des précédens, né en 1612, se voua à l'état ecclésiastique : à la restauration, il fut aumônier du duc d'Yorck et surintendant de sa chapelle. A l'âge de 17 ans il avoit fait une tragédie intitulée *La Conspiration*, qui obtint les éloges et le suffrage de Ben Jonson ; elle fut imprimée en 1638, et réimprimée en 1652, sous le titre de *Pallantus et Eudora*. On a de Killigrew un vol. de *Sermons*, 1685, in-4°.

* V. KILLIGREW (Anne), fille du précédent, née à Londres peu de temps avant la restauration, se distingua par ses succès dans la *poésie* et la *peinture*, et joignit, dit Wood, les graces à la beauté et les talens à l'esprit. Dryden parut lui prodiguer l'encens de la flatterie; mais, ajoute Wood, elle surpassa même ses éloges. Elle fit le *portrait* du duc d'Yorck, depuis Jacques II, et de la duchesse, à laquelle elle fut attachée en qualité de dame d'honneur. Elle a laissé *plusieurs autres portraits* et des *sujets d'histoire* qu'elle s'étoit amusée à peindre; ses talens furent la moindre de ses perfections. Elle les rendit plus recommandables encore par une piété exemplaire et une vertu sans tache. Cette aimable personne mourut en 1685, de la petite vérole, à l'âge de 25 ans. Un an après sa mort, on publia ses *Poésies*, accompagnées d'une ode de Dryden, in-4°.

* VI. KILLIGREW (Marguerite) épousa en secondes noces Guillaume Cavendish, duc de Newcastle. La *Vie* du duc son époux la meilleure de ses productions, fut traduite en latin. Ses autres *ouvrages*, sur des sujets de philosophie, ne forment pas moins de 13 volumes in-fol. James Bristow voulut essayer d'en traduire un volume, mais ne put les comprendre, tant ils étoient obscurs et vides d'idées. Elle mourut en 1673.

KILLODOR-BAHANDER-KHAM, l'un des principaux généraux marates au service de Tippo-Saïb, renommé par sa bravoure, s'éleva, par des actions d'éclat, au commandement de l'armée. Il fut tué, le 21 mars 1791, sur les remparts de Bangalore, place prise d'assaut par les Anglais. Lord Cornwallis fit offrir à Tippo-Saïb le corps de Killodor, pour lui rendre les honneurs funèbres; mais le sultan le refusa, en disant « que le plus beau lieu d'inhumation pour un guerrier étoit celui où il avoit péri les armes à la main pour la défense de son pays. »

* KILMAINE (Charles-Jennings), général au service de la république française, ci-devant capitaine au régiment de Lauzun, hussards, naquit à Dublin, en 1754, d'une famille noble, et passa de bonne heure au service de France. Il suivit Biron et La Fayette en Amérique, et se distingua dans cette guerre. La révolution, qui éclata peu de temps après son retour en France, lui fournit l'occasion de donner de nouvelles preuves de courage, et d'obtenir les premiers grades. Il parvint bientôt à celui de général, et fut employé dans les armées des Ardennes et du Nord; il refusa le commandement de la dernière. Après s'être distingué à Jemmapes, il passa dans la Vendée, puis vint à l'armée du Nord, et se distingua au camp de César; mais bientôt victime des ridicules dénonciations qui s'attachèrent alors à tous les généraux, il fut destitué et incarcéré pendant 18 mois. Rendu à la liberté après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il défendit la convention lors de l'insurrection de prairial an 3 (1795), passa en Italie, et cueillit de nouveaux lauriers dans les plaines de Castiglione et de Mantoue. Le projet d'une descente en Irlande le ramena à Paris; il fut nommé général en chef de l'armée d'Angleterre, et l'idée de donner l'indépendance à ses compatriotes le conduisit promptement. Mais le projet n'eut pas lieu, et Kilmaine obtint, en 1798, un commandement dans l'intérieur. Il passa ensuite en Hollande, puis en Helvétie, où il eut le commandement en chef, qu'il céda bientôt après à Masséna. Revenu à Paris, il y mourut le 15 décembre 1799.

* KILWARDEN (Arthur Wolfe, lord), premier juge du banc du roi en Irlande, né d'une famille obscure de Dublin, mort en 1803, élève du collége de la Trinité à Dublin, fut reçu avocat en 1766, et nommé peu après membre du conseil, puis il siégea au parlement. En 1787, il fut solliciteur-général, et deux ans après procureur-général. Enfin, à la mort du lord Clonmell, nommé premier juge du banc du roi, Kilwarden montra dans cette place une grande modération, et une impartialité incorruptible; mais il n'en périt pas moins d'une manière déplorable. Une populace effrénée l'arracha de son carrosse, avec son neveu, le révérend Richard Wolfe, et les massacra dans une rue de Dublin : un homme de cette populace prit sous sa protection Miss Wolfe, fille du lord, qui étoit aussi dans ce même carrosse, et la sauva de la fureur du peuple.

* I. KIMBER (Isaac), théologien dissident, né en 1692 à Wantage au comté de Berk, mort à Londres en 1758, fut pendant bien des années éditeur du *London Magazine*. Il a composé aussi beaucoup d'ouvrages I. La *Vie d'Olivier Cromwel*, in-8°. II. La *Vie de l'évêque Beveridge*, qui se trouve en tête des Œuvres de ce prélat. III. Une *Histoire d'Angleterre*, 4 vol. in-8°. IV. Vingt *Sermons*, qui ont été imprimés après sa mort.

* II. KIMBER (Edouard), fils du précédent, né en 1719, mort en 1769, d'abord destiné à la librairie, préféra de servir dans les armées, et se fit une réputation en Amérique. Kimber a été, après son père, éditeur du *London Magazine*. On a de lui encore une compilation du *Pocket peerage d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*; et une *Histoire d'Angleterre*, en 10 vol. in-8°. Enfin, il est auteur du *Joe Thompson*, roman, et de quelques autres *ouvrages*.

KIMCHI (David), rabbin espagnol, nommé en 1232 arbitre de la querelle survenue entre les synagogues d'Espagne et de France, au sujet des livres de Maimonides, mourut vers 1240. C'est celui de tous les grammairiens juifs qui, avec Juda Chiuug, a été le plus suivi, même parmi les chrétiens, lesquels n'ont presque composé leurs Dictionnaires et leurs versions de la Bible que sur les livres de ce savant rabbin. On estime particulièrement sa méthode, la netteté et l'énergie de son style : les juifs modernes le préfèrent aussi à tous les grammairiens. Il s'est illustré par divers ouvrages. I. Une Grammaire hébraïque, intitulée *Michlol*, c'est-à-dire *Perfection*, Venise, 1545, in-8°; Leyde, 1631, in-12. C'est cette Grammaire qui a servi de modèle à toutes les Grammaires hébraïques. II. Un livre des *Racines hébraïques*, 1555, in-8° ou in-fol. sans date. III. *Dictionarium talmudicum*, Venise, 1506, in-fol. IV. Des *Commentaires* sur les Psaumes, sur les Prophetes, et sur la plupart des autres livres de l'ancien Testament, imprimés, au moins pour la plus grande partie, dans les grandes Bibles de Venise et de Bâle. On n'y a pourtant point mis ses *Commentaires* sur les Psaumes, qui se trouvent imprimés séparément en Allemagne. Dom Janvier, bénédictin de Saint-Maur, en a donné une version latine en 1669, in-4°. Ces *Commentaires*, ainsi que tous les autres de cet illustre rabbin, sont ce que les juifs ont produit de meilleur et de plus raisonnable sur l'Ecriture. Génébrard a traduit ses *Argumens* contre les chrétiens, 1566, in-8°.

* KINASTON (François), fils de sir Edouard Kinaston, né au comté

de Shrop, mort en 1642, élève du collége d'Oncel à Oxford, reçu maitre-ès-arts à Cambridge, parut ensuite à la cour, et fut fait chevalier. Kinaston, premier directeur d'une académie ou société appelée *Museum Minervæ*, dont il a publié les *Constitutions* en 1636, a traduit aussi, de l'anglais en latin, le *Troitus et Cressid* de Chaucer.

I. KING. *Voyez* CHING.

* II. KING (Adam), en latin *Regius*, jurisconsulte et mathématicien, vivoit sous Charles Ier. On trouve dans les *Deliciæ poëtarum Scotorum* des *Supplémens* qu'il fit au poëme de Buchanan sur la sphère. Ils ont été réimprimés à la suite de ceux de Pincier, dans la collection des œuvres de Buchanan.

† III. KING (Jean), né à Warnhall en Angleterre, chapelain de la reine Elizabeth, prédicateur du roi Jacques, doyen de l'église du Christ à Oxford, enfin évêque de Londres, mourut en 1621. On a de lui plusieurs *ouvrages*, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires* sur Jonas, Oxford, 1599, in-4°, et ses *Sermons*. Jacques II jouant sur le nom de ce prélat, qui signifie roi, l'appeloit le Roi des prédicateurs, et le lord chef de justice Coke disoit que de son temps la chambre étoilée n'avoit point eu d'orateur qui le surpassât.

IV. KING (Henri), fils du précédent, mort le 1er octobre 1669, évêque de Chichester, laissa différens ouvrages en anglais et en latin, en prose et en vers. Les meilleurs sont des *Sermons*, une *Explication de l'Oraison dominicale*, et une *Traduction* des Psaumes, *en vers*, propres au chant, 1651, in-12.

† V. KING (Guillaume), né à Antraim, en 1650, d'une ancienne famille d'Ecosse, obtint, après divers emplois, le doyenné de Dublin en 1688. Peu favorable au parti du roi Jacques, il manifesta trop ouvertement son attachement aux intérêts de Guillaume, et fut mis en prison; mais quand le gendre eut détrôné le beau-père, il fut nommé à l'évêché de Derby, et ensuite à l'archevêché de Dublin. King mourut en 1729, à 79 ans. Ses ouvrages sont, I. *l'Etat des protestans d'Irlande sous le règne du roi Jacques;* ouvrage vanté par le fameux G. Burnet, mais dont Leslie a fait la réfutation. II. *Discours sur les inventions des hommes dans le culte de Dieu*, souvent réimprimé. III. Un *Traité de l'origine du mal*, en latin, traduit en anglais par Edmond Law, 1731, in-4°, et en 1732, 2 vol. in-8°. Le traducteur a chargé sa version de longues notes, dans lesquelles il prétend réfuter les objections que Bayle et Leibnitz avoient faites contre ce traité. IV. Des *Ecrits polémiques*. V. Des *Sermons*, etc.

* VI. KING (Edouard), jeune Anglais de grande espérance, boursier du collége du Christ à Cambridge en 1633, tomba dans la mer où il se noya, en passant de Chester en Irlande. C'est d'après ce triste accident que Milton fit le beau poëme de Lycidas. On trouve dans la collection de Nichols quelques *pièces de poésie* de King.

† VII. KING (Guillaume), né à Londres en 1663, jurisconsulte anglais, d'une illustre famille, élève de l'école de Westminster, puis du collége du Christ à Oxford, où il commença l'étude des lois, débuta par défendre Wickliffe contre les calomnies de Varillas. La reine Anne le fit son secrétaire, et il accompagna le comte de Pembrock en Irlande. Il auroit pu s'enrichir par les emplois importans qu'il exerça dans ce pays; mais il aima mieux retourner en Angleterre, pour

cultiver les sciences et la littérature. Il mourut le 25 décembre 1712, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On a de lui un grand nombre d'*Ecrits* en anglais, remplis de saillies. Ses bonnes *Réflexions* sur le livre de Molesworth, touchant le Danemarck, ont été traduites en français.

* VIII. KING (Edmond), médecin et chimiste anglais, de la société royale de Londres, fut un des grands anatomistes de son temps, et zélé partisan de la transfusion qu'il chercha à mettre en vogue de concert avec Thomas Cox. Le résultat de leurs opérations se trouve dans les Transactions philosophiques, année 1667, dans le Journal d'Angleterre, et dans celui des savans, année 1668. King a aussi donné particulièrement quelques *Mémoires* insérés dans le recueil de la société de Londres; tels sont des *Réflexions* sur les parties parenchymateuses du corps humain, année 1666; une *Observation* sur la glande pinéale pétrifiée, année 1686. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort; on sait seulement qu'il vivoit du temps de Charles II d'Angleterre, et que ce prince prenoit plaisir à visiter son laboratoire. King soigna le roi dans sa dernière maladie.

* IX. KING (Jean), second fils de King, évêque de Londres, mort en 1639, élève de l'église du Christ, orateur public de l'université, et chanoine des églises du Christ et de Windsor, a donné, I. *Oratio panegyrica, de auspicato Caroli principis in regnum Hispanicum adventu.* II. *Gratulatio pro Carolo reduce Oxoniensium nomine recitata.* III. *Cenotaphium Jacobi, sive laudatio funebris piæ et felicis memor. Jac. mag. Brit. reg.*, et quelques *Sermons*.

* X. KING (Guillaume), publiciste anglais et bon écrivain, né à Stepney en 1685, mort en 1763. Elève du collége de Baliol à Oxford, il fut nommé en 1718 principal du collége de Sainte-Marie; mais en se mettant sur les rangs pour être représentant de l'université, il se démit de sa place de principal, et n'ayant pas obtenu celle qu'il désiroit, il alla en Irlande: on ignore l'époque de son retour; mais on sait qu'il étoit encore en Irlande quand il publia un *poëme satirique* intitulé le *Toast*. En 1749 King prononça à Oxford un *discours* pour la dédicace de la bibliothèque de Radcliffe. Ce docteur, royaliste très-zélé, mais généralement regardé comme ennemi de la maison de Brunswick, qui ne lui épargna pas les désagrémens, est auteur de plusieurs *Traités*, et de cinq vol. de *Sermons*.

† XI. KING (Pierre), né à Excester dans le Devonshire en 1659, d'un mercier qui l'avoit destiné à la même profession. Les études auxquelles il se livra par goût intéressèrent le célèbre Locke, son oncle maternel, qui l'envoya étudier à Leyde, et à son retour au collége de Justice du Temple. Ses progrès dans l'étude des lois, et son mérite, l'élevèrent à plusieurs dignités, et enfin à celle de grand-chancelier d'Angleterre. Il mourut en 1733 à Ockam, après avoir publié deux ouvrages estimés dans son pays. I. *Recherches sur la constitution, la discipline et l'unité du culte de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siècles*, 1691, in-8°. II. *Histoire du Symbole des apôtres, avec des réflexions critiques sur ses différens articles*, 1702, in-8°. Le traducteur anglais de l'Histoire ecclésiastique de Mosheim lui reproche d'avoir confondu le chancelier Pierre King avec un autre savant du même nom, prêtre et lecteur de Topsham, près d'Exeter, qui étoit aussi le lieu de sa naissance,

et qui s'est sur-tout fait connoître par une dispute littéraire avec W. Moyse, sur la légion fulminante.

* XII. KING (Jean-Glen), théologien anglais, né au comté de Norfolck, mort en 1787. Elève du collége de Caïus à Cambridge, où il fut reçu docteur, on le chargea du cabinet des médailles de l'impératrice de Russie. Ce savant a laissé beaucoup d'ouvrages. I. *Les Rites et Cérémonies de l'Eglise grecque*, 1772, *contenant l'exposition de la doctrine de cette Eglise, de son culte et de sa discipline*. II. *Observations sur le climat de la Russie et des contrées du nord, avec une vue des montagnes près de Pétersbourg*. III. *Observations sur le vase de Barberini.*

* XIII. KING (Thomas), fameux comédien, né en 1730 à Westminster, mort en 1805, reçut une excellente éducation, et étoit destiné au commerce. Mais il n'avoit pas vingt ans quand il quitta ce parti pour le théâtre. Il commença sa réputation à Dublin, et débuta ensuite à Drury-Lane avec beaucoup d'éclat. Le rôle de lord Ogleby porta sa réputation au plus haut degré. Personne n'a jamais rendu comme lui le sarcasme, et il excelloit dans le rôle de Pierre Teazle de l'Ecole du scandale. Ce comédien avoit gagné une grande fortune; mais une malheureuse passion pour le jeu lui enleva promptement ce qu'il avoit acquis en bien des années.

KINKSTON (la duchesse de.) *Voyez* HERVEY, n° III.

* I. KINSKHOT (Gaspard), né à La Haye en 1622, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à la jurisprudence. Il fut un des députés des états-généraux pour la paix de Westphalie. Il mourut à La Haye en 1649, à l'âge de 27 ans. On a de lui des *Poésies latines* distribuées en IV livres, La Haye, 1685, in-12. Il y a beaucoup d'imagination, de la netteté et de l'élégance.

* II. KINSKHOT (Henri), bon jurisconsulte, issu d'une bonne famille de Turnhout, près d'Anvers, mort à Bruxelles en 1608, a donné *Concilia juris*, Louvain, 1633, in-fol., qui ont été augmentés par son fils François DE KINSKOT, chancelier de Brabant, mort le 3 mai 1654.

* KIOSEM, fille d'un prêtre grec de Romanie, se rendit à Constantinople à la mort de son père; elle y fut conduite par des femmes qui comptoient s'en servir pour parvenir à la fortune. Sa beauté n'étoit pas extraordinaire; mais une figure intéressante, une taille avantageuse et pleine d'agrément, la musique et la danse qu'elle possédoit parfaitement, et des reparties remplies de vivacité, de grace et de finesse, la firent réussir auprès de l'efféminé Achmet I, à qui elle fut présentée, et qui la mit au nombre de ses favorites. Adorée du sultan, elle lui donna un fils nommé Amurat, et elle fut déclarée seconde sultane. Elle acquit bientôt des richesses immenses. A la mort d'Achmet I, son successeur Mustapha la fit conduire dans le vieux sérail, comme n'étant pas mère du nouvel empereur, disgrace qu'elle supporta avec courage. Durant le règne d'Amurat son fils, cette femme adroite et ambitieuse se fit des amis en prodiguant les trésors qu'elle avoit entassés aux pachas et aux ministres de l'empire, et elle parvint ainsi, après des événemens divers, à porter la couronne. Elle fut massacrée à l'âge de 72 ans, et termina misérablement une vie livrée à l'ambition et aux intrigues du sérail. Cette princesse s'est rendue célèbre pour avoir eu l'art de régner, même à la fin de ses jours,

dans une cour où la vieillesse est le plus grand malheur qui puisse arriver.

KIPPING (Henri), *Kippingius*, littérateur luthérien, né à Rostock, mort en 1678, sous-recteur du collége de Bremen, est connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. Un *Supplément* à l'Histoire de Jean Pappus. II. Un *Traité des Antiquités romaines*, en quatre livres, Leyde, 1713, in-8°, en latin. III. Un autre *sur les ouvrages de la création*, Francfort, 1676, in-4°. IV. Plusieurs *Dissertations* ou *Exercitations* sur l'ancien et le nouveau Testament, etc.

* KIPPIS (André), théologien anglais et biographe, né en 1727 à Nottingham, mort en 1795, élève du docteur Doddridge, fut en 1746 ministre à Boston au comté de Lincoln. En 1750 il passa à Dorking au comté de Surrey, et en 1753 il étoit pasteur d'une congrégation à Westminster. Kippis fut quelque temps un des coopérateurs au Monthly Review; et en 1761 il fut un des propriétaires d'un ouvrage périodique intitulé *Bibliothèque*, qui n'eut pas de succès. Deux ans après il fut professeur dans une académie pour l'éducation des ministres dissidens, établie aux frais de M. Coward et de ses amis. En 1763, Kippis publia *la Défense des ministres protestans dissidens, relativement à leur dernière adresse au parlement*. Cet ouvrage causa une dispute entre lui et le docteur Tucker. En 1777 il donna une nouvelle édition de la *Bibliotheca Britannica*, dans laquelle il montra toute l'étendue de son érudition. Cinq volumes de cet ouvrage furent publiés de son vivant, et la plus grande partie du sixième étoit prête avant sa mort. En 1788 cet auteur a donné *la Vie du capitaine Cook*, un vol in-8°; et la même année *la Vie du docteur Lardner*, qui se trouve en tête de ses œuvres. Le docteur Kippis a donné encore l'*Histoire des connoissances*, etc., dans le New annual Register, et un grand nombre d'autres écrits, particulièrement des *Sermons* et des *Traités*. L'université d'Édimbourg le reçut docteur, et il fut aussi associé de la société royale, et de celle des antiquaires. Cet auteur, laborieux et intelligent, écrivoit avec pureté et correction.

I. KIRCH. *Voyez* KIRKE.

† II. KIRCH (Godefroi), astronome, mort en 1710, mari de Marguerite, célèbre par ses *laborieuses observations* et les *savans ouvrages* qu'il a laissés. (*Voyez* les deux articles suivans.)

† III. KIRCH (Marie-Marguerite), femme du précédent, savante, née à Leipsick en 1670, morte à Berlin en 1720, fille de Mathias Winkleman, théologien luthérien, épousa Godefroi Kirch, habile astronome de Luben dans la Basse-Lusace (*voyez* l'article précédent); elle aida son mari dans ses observations astronomiques, et pour les calculs des Ephémerides. Lorsque le roi de Prusse fonda l'académie des sciences à Berlin, en 1700, Kirch y fut placé et pensionné comme astronome; sa femme mérita par ses travaux l'estime et l'admiration de tous les membres de cette société savante. En 1702 elle découvrit une comète, et Kirch en a publié les observations faites par sa femme. En 1707 elle observa une aurore boréale très-remarquable, et dont l'académie des sciences de Paris fait mention. L'année suivante, après la mort de son mari, elle publia un *Discours sur la prochaine conjonction de Saturne et de Jupiter*. Cette dame a laissé un fils qui a soutenu la réputation de ses père et mère.

† IV. KIRCH (Christ-Fried),

fils des précédens, né en 1694, astronome de la société royale des sciences de Berlin, correspondant de l'académie de Paris, acquit de la réputation aux observatoires de Dantzick et de Berlin, et mourut dans cette dernière ville le 9 mars 1740.

† I. KIRCHER (Athanase), jésuite de Fulde, bon mathématicien et profond érudit, professoit à Wirtzbourg, dans la Franconie, lorsque les Suédois troublèrent par leurs armes le repos dont il jouissoit. Il se retira en France, y eut des démêlés avec le P. Maignan (*V.* ce mot), passa à Avignon, et de là à Rome, où il mourut en 1680, à 79 ans. Kircher ne cessa d'écrire qu'en cessant de vivre. Les principaux fruits de sa plume laborieuse et féconde sont, I. *Prælusiones magneticæ*, Romæ, 1654 ou 1658, in-fol. II. *Ars magna lucis et umbræ*, in-folio, Romæ, 1646, 2 vol. III. *Primitiæ gnomonicæ catoptricæ*, in-4°. IV. *Musurgia universalis*, 1650, in-fol., 2 vol. V. *Obeliscus Pamphilius*, 1650, in-folio. VI. *Obeliscus Ægyptiacus*, in-folio. VII. *Œdipus Ægyptiacus*, Rome, 1652-1654, 4 vol. in-fol. C'est une explication d'un grand nombre d'hiéroglyphes telle qu'on peut l'attendre d'un savant qui avoit une façon de voir toute particuliere. Ce livre est rare. VIII. *Iter extaticum cœleste*, sive *Mundi opificium quo cœli siderumque natura, vires et structura exponuntur*, Rome, 1656, in-4°. Il donna, l'année d'après, *Iter extaticum terrestre*, in-4°, dans lequel il décrit la structure du globe terrestre. IX. *Mundus subterraneus*, Amsterdam, 1678, in-folio, 2 vol. X. *China illustrata*, à Amsterdam, 1667, in-fol. Struvius en porte ce jugement : *Kircheri China est vera auctoris phantasia; sic autem judicatur, eò quòd patres Jesuitæ, nuper reduces, facta pleraque in illo libro improbent.* Ce livre a été traduit en français par d'Alquié, 1670, in-folio, sous ce titre : *La Chine d'Athan. Kircher, illustrée de plusieurs monumens, tant sacrés que profanes, et de quantité de recherches de la nature et de l'art, avec un Dictionnaire chinois et français.* XI. *Arca Noë*, in-fol. XII. *Turris Babel*, in-fol., Amsterdam, 1679. Cette production, peu commune et vraiment singulière, traite de la construction de la tour de Babel et de la dispersion des peuples. XIII. *Phonurgia nova, de prodigiosis sonorum effectibus, et sermocinatione per machinas sono animatas*, 1673, in-fol. XIV. *Ars magna sciendi*, 1669, in-folio, ouvrage plus subtil qu'utile, plein de combinaisons pénibles et de spéculations techniques, moins propres à faire des savans qu'à dégoûter des sciences. XV. *Polygraphia*, seu *Artificum linguarum, quo cum omnibus totius mundi populis poterit quis correspondere*, 1663, in-folio. XVI. *Scrutinium physico-medicum contagiosæ luis*, Leipsick, 1671, avec une préface de Langius. C'est un traité sur la peste fort utile et bien écrit. XVII. *Mundus magnes*, in-4°, où l'on voit l'idée de l'attraction universelle. XVIII. *Magia Catoptrica*, où l'on trouve les miroirs d'Archimède et de Buffon. Ce n'est point la seule idée qu'il ait fournie aux physiciens modernes; et il a mis sur la voie de beaucoup d'expériences faites après lui. Son malheur étoit de mêler à des opinions vraies les préjugés de son siecle, ou les siens. XIX. *Latium*, id est *Nova et parallela Latii, tùm veteris, tùm novi, Descriptio*, 1671, in-folio, ouvrage savant, et qui a coûté beaucoup de recherches, mais plus curieux qu'exact. Un de ses plus rares ou-

vrages, et que l'on ne trouve pas dans les grandes bibliothèques, même dans les bibliographes les plus estimés, est la *Vie* de saint Eustache; en voici le titre : *Historia Eustachio-Mariana, de admirandâ Eustachiî sociorumque vitâ*, Rome, 1665, in-4°, fig. Tous les livres du P. Kircher, pleins d'une érudition profonde, sont remarquables par les singularités qu'il y entasse. Il étoit un peu visionnaire, et Rich. Simon le compare à Postel. Il étoit content, pourvu qu'il trouvât des choses qu'on n'avoit pas remarquées avant lui. Peu lui importoit qu'elles ne fussent pas toujours d'une utilité marquée, ni relatives à son sujet. Tout ce qui portoit l'empreinte de l'antiquité étoit divin à ses yeux. Cette manie l'exposa à quelques tours plaisans. On dit que des jeunes gens, ayant dessein de se divertir à ses dépens, firent graver sur une pierre informe plusieurs sujets de fantaisie, et enterrèrent cette pierre dans un endroit où ils savoient qu'on devoit bâtir dans peu. On fouilla effectivement dans ce lieu quelque temps après, et on trouva la pierre, qu'on porta au P. Kircher, comme une chose merveilleuse. L'érudit, enchanté, s'occupa de l'explication des caracteres qu'elle contenoit, et, après bien de l'application, crut y être parvenu. — Mencken raconte du même jésuite une autre histoire. Un des amis de ce Père lui présenta une feuille de papier de la Chine, sur lequel il avoit inscrit des caractères, qui parurent d'abord tout-à-fait inconnus au P. Kircher. Après bien des veilles inutiles et des peines perdues de la part du P. Kircher, ce même ami vint faire l'aveu de son imposture au bon Père; et ayant aussitôt présenté ce papier mystérieux au miroir, le savant jésuite y reconnut facilement des caractères lombards, qui ne l'avoient si fort embarrasé que parce qu'ils étoient écrits à l'envers. Mais cette anecdote est controuvée; voici le fait. Le P. Gaspard Schott raconte que, lorsqu'il étoit à Rome associé aux études de Kircher, un antiquaire de ses amis, nommé Torquatus Alexander, lui envoya un jour, par son domestique, un très-ancien papier trouvé dans un vieux château, sur lequel étoient écrits des caractères que personne n'avoit pu déchiffrer. A peine Kircher, avec lequel j'étois alors, dit Schott, eut-il jeté les yeux sur le papier, qu'il lut cette écriture, et la donna à lire à un de nos confrères qui étoit présent, mais dans un ordre renversé. Ce papier, ajoute Schott, avoit autrefois été présenté à un miroir; il étoit écrit de droite à gauche (*Magia universalis*, part. I, liv. VI, pag. 309, édit. de 1657.) Ce fait, raconté par un témoin oculaire, a sans doute donné lieu à l'historiette de Mencken. Kircher laissa un riche cabinet de machines et d'antiquités, décrit par le P. Philippe Bonnani, Rome, 1709, in-fol. Battara a donné, en 1774, une nouvelle description des pièces relatives à l'histoire naturelle. Le P. Kircher passe avec raison pour un des savans les plus distingués de son temps, et pour un des plus féconds écrivains de la célèbre société à laquelle il appartenoit. Philosophie, mathématiques, physique, cosmographie, histoire naturelle, philologie, histoire, antiquités, il avoit tout étudié; il a écrit sur tout. Depuis 1631 jusqu'à 1677, on compte 33 *ouvrages* différens, formant près de 40 volumes, la plupart in-folio, sortis de la plume de cet infatigable et intrépide érudit. Il est devenu assez difficile de compléter la volumineuse collection de ses œuvres : heureusement, une bonne partie des ouvrages qui la composent peut être placée parmi les livres que l'on est convenu d'appeler curieux, mais

que personne ne lit, parce qu'ils n'apprenent rien. Tels sont presque tous ceux qui traitent des sciences : quelques vues ingénieuses, quelques faits intéressans y dédommagent rarement du fatras de mauvaise physique dans lequel ils sont noyés. On consulte plus volontiers les ouvrages de Kircher sur les antiquités : nous ne placerons point dans cette classe la *Turris Babel* et l'*Arca Noë ;* l'esprit de critique qui préside aujourd'hui à l'étude et à la discussion des faits et des monumens de l'antiquité a condamné à l'oubli toutes ces pieuses visions ; mais nous citerons le *Latium*, l'*Œdipus Ægyptiacus*, etc. Nous devons ajouter cependant que ces savans ouvrages eux-mêmes sont loin d'avoir obtenu toute la confiance que les longs travaux et la vaste érudition de leur auteur devoient leur mériter.

II. KIRCHER (Jean), théologien, publia, en 1646, en latin, les *Motifs de sa conversion du luthéranisme à la religion catholique.* Les luthériens ont fait diverses réponses à cet ouvrage de Jean Kircher.

III. KIRCHER (Conrad), théologien luthérien d'Augsbourg, célèbre par sa *Concordance grecque* de l'ancien Testament, qu'il fit imprimer à Francfort en 1607, en 2 vol. in-4°. Cet ouvrage peut servir de dictionnaire hébreu. L'auteur met d'abord les noms hébreux, et ensuite l'interprétation que les Septante leur ont donnée, et cite les endroits de l'Ecriture où ils se trouvent différemment interprétés. Le principal défaut de cette *Concordance* est d'y avoir suivi l'édition de Alcala de Hénarès, au lieu de suivre celle de Rome, qui est la meilleure. La Concordance de Trommius n'a pas fait oublier celle de Kircher.

† I. KIRCHMAN (Jean), recteur de l'université de Lubeck, sa patrie, exerça cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 20 mars 1643, à 68 ans. Ses principaux écrits sont, I. *De funeribus Romanorum*, Leyde, 1672, in-12, traité savant qui lui acquit une grande réputation, et lui procura un riche mariage. II. *De annulis liber singularis*, Lubeck, 1623, in-8°, et Leyde, 1672, in-12, ouvrage plus curieux qu'utile. III. *Horoscope du fils aîné d'Adolphe-Frédéric, duc de Mecklenbourg*, 1624, in-4°. On a encore de lui quelques *Oraisons funèbres* et des *Traités de logique et de rhétorique.* Il avoit plus d'érudition que de talent.

II. KIRCHMAN (N.), professeur de physique à Pétersbourg, célèbre par ses expériences sur la matière électrique, et par le genre de mort qui termina ses jours le 6 août 1753. Il avoit dressé un conducteur pour soutirer la foudre ; un globe de feu en sortit au moment qu'il en approcha et lui brûla la tête. Depuis cette époque, quelques physiciens ont pensé que les conducteurs n'étoient pas toujours un préservatif contre le feu du ciel. Un poëte latin a fait à Kirchman cette épitaphe, imitée de Virgile, au 6e livre de l'Enéïde :

Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dùm flammas Jovis et sonitus non curat olimpi
Demens, qui nimbos ac irritabile fulmen
Igniferis filis ferroque lacessit acuto.
At pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille leves de culmine tecti
Scintillas) raptumque immani turbine volvit.

† I. KIRCHMAYER (George-Gaspard), professeur à Wittemberg, et membre des sociétés royales de Londres et de Vienne, naquit à Uffeinheim en Franconie, l'an 1635, et mourut en 1700, après avoir publié plusieurs *ouvrages* d'érudition et de physi-

que. Les principaux sont, I. Des *Commentaires* sur Cornelius Nepos, Tacite et d'autres livres classiques. II. Des *Oraisons* et des *Pièces de Poésie*. III. *De corallo, balsamo et saccharo*, 1661, in-4°. IV. *De tribulis*, 1692, in-4°. V. Six Dissertations sous le titre de *Hexas disputationum zoologicarum*. Elles roulent sur le basilic, la licorne, le phénix, le béémoth, et l'araignée. VI. *Pathologia vetus et nova*. VII. *Philosophia metallica*. VIII. *Institutiones metallicæ, de diluvii universalitate dissertatio prolusoria*. Genève, 1667, in-16.

II. KIRCHMAYER. *Voyez* NAOGEORGE.

† KIRCHMEYER (Jean-Sigismond), théologien protestant, né à Allendorf en Hesse l'an 1674, professeur de philosophie et de théologie à Marpurg, mourut en 1749. On a de lui, I. Plusieurs *Dissertations académiques*. II. Un *Traité* en latin *contre les enthousiastes*. Les protestans en font cas.

† KIRKE, colonel d'un régiment anglais, se signala sous le règne de Jacques II par des cruautés sans exemple. Il fut employé à poursuivre les rebelles qui avoient pris part en 1685 à la conjuration du duc de *Monmouth*, et il s'en acquitta avec la barbarie d'un soldat de fortune qui avoit vécu longtemps chez les Maures. En entrant dans une ville, il fit conduire au gibet dix-neuf habitans. Ensuite se faisant un jeu de sa cruauté, il en fit exécuter plusieurs autres, pendant qu'il buvoit avec ses compagnons à la santé du roi et de la reine. Observant que, dans leurs agonies, leurs paroles étoient tremblantes, il s'écria aussitôt « qu'il falloit de la musique pour leur danse », il donna ordre que les tambours et les trompettes se fissent entendre. Il lui vint dans l'esprit de « faire pendre trois fois un même homme, pour s'instruire, disoit-il, par cette bizarre expérience » ; et chaque fois il lui demanda s'il ne se repentoit pas de son crime ? Mais ce misérable s'obstinant à protester que, malgré ce qu'il avoit souffert, il étoit toujours disposé à s'engager dans la même cause, Kirke le fit étrangler.... On conte de lui un trait plus horrible encore. Une jeune fille demanda la vie de son frère, en se jetant aux pieds de Kirke. Elle étoit belle ; Kirke promit ce qu'elle demandoit ; mais il y mit des conditions bien dures. Cette tendre sœur se rendit à la nécessité cruelle qu'on lui imposoit. Le tigre, après avoir passé la nuit avec elle, lui fit voir le lendemain par une fenêtre son frère pendu à un gibet qu'il avoit fait dresser secrétement. Elle mourut sur-le-champ de rage et de désespoir. On ne sait en quelle année ce monstre termina sa détestable vie.... *Voyez* DAIN.

* KIRKLAND (Thomas), fameux médecin, membre de la société royale d'Edimbourg et de celle de médecine de Londres, né en 1721, mort en 1798, à Ashby-de-la-Zouch, au comté de Leicester, s'appliqua avec ardeur à la médecine, qu'il pratiqua avec succès. On lui doit plusieurs ouvrages. I. *Recherches sur la partie médicale de la chirurgie*, 2 vol. in-8°. II. *Observations relatives aux remarques de Pott sur les fractures*. III. *Traité sur les fièvres des femmes en couche*, in-8°. IV. *Pensées sur l'amputation*, in-8°. V. *Commentaire sur les affections apoplectiques et de paralysie*, in-8°.

† I. KIRSTENIUS (Pierre), médecin, né à Breslaw en 1577, eut la direction des colléges de cette

ville, après avoir acquis de vastes connoissances par l'étude des langues savantes et par des voyages dans toutes les parties de l'Europe. Son emploi lui dérobant trop de temps, il se dévoua entièrement à la médecine, et se retira en Prusse avec sa famille. Le chancelier Oxenstiern, l'y ayant connu, l'emmena en Suède, et lui procura la chaire de professeur en médecine dans l'université d'Upsal. Il y mourut le 5 avril 1640. Son épitaphe porte qu'*il savoit vingt-six langues*. Croyant ne pouvoir exercer avec succès la médecine sans entendre parfaitement Avicenne, il céda au désir d'apprendre l'arabe, que lui avoient suggéré Scaliger et Casaubon; il lut donc Avicenne, Mésué, Rhasis, Abenzoar, Abukasis et Averroës; son application à l'étude de cette langue l'y rendit fort habile, et il mit un grand zèle à en propager la connoissance; il consacra toute sa fortune à l'impression de livres arabes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. I. *Traité de l'usage et de l'abus de la médecine*, en latin, Francfort, 1610, in-8°. II. *Les quatre évangélistes tirés d'un ancien manuscrit arabe*, Francfort, 1609, in-fol. III. *Notes* sur l'Evangile de saint Matthieu, *confronté sur les textes arabe, syriaque, égyptien, grec et latin*, Breslaw, 1612, in-fol. IV. *Grammatica arabica*, 1608. V. *Tria specimina characterum arabicorum*, in-fol. VI. *Decas sacra canticorum et carminum arabicorum ex aliquot MSS. cum latinâ ad verbum interpretatione*, 1609, in-8°. VII. *Liber secundus canonis Avicennæ, typis arabicis ex MSS. editus et ad verbum in latinum translatus*, 1610, in-fol. VIII. *Epistola S. Judæ ex MSS. Heidelbergensi arabico ad verbum translata*, 1611, in-fol.

II. KIRSTENIUS (George), habile médecin et savant naturaliste, né à Stetin en 1613, mort en 1660, à 47 ans, fit long-temps et avec applaudissement des exercices publics sur la physique, la médecine, la botanique, l'anatomie, etc. On estime ses *Exercitationes Phytophilologicæ*, imprimées à Stétin, 1651, in-4°.

* KIS (Etienne), théologien luthérien, né à Izegedin en 1505, mort en 1572, prêcha sa doctrine en Hongrie. Il est auteur de plusieurs ouvrages. I. Traité *de Deo et homine*, in-fol. II. *Tables analytiques de plusieurs livres de l'Ecriture sainte*, in-fol.

† KISKA DE CIECHANOWIECK (Jean), chevalier polonais, à ce qu'on croit, ou plutôt lithuanien, disciple du fameux Castalion, à la mémoire duquel il fit dresser un monument après sa mort. Parvenu à l'âge de figurer dans l'administration, il fut président-général dans la Samogitie, châtelain ou capitaine dans Wilna, et gouverneur de Bressici. Il devint si riche et si puissant, dit Sandius, qu'on le fait seigneur de 70 villes ou bourgs et de 400 villages. Avec ses richesses et l'autorité que lui donnoient ses emplois, il protégea les sociniens en toute occasion et contre tous leurs ennemis; il leur bâtit et fonda plusieurs églises, et mourut sans enfans en 1592, laissant le prince de Radzivil héritier de tous ses biens et de son affection pour la secte qu'il avoit embrassée. On a quelques *Lettres* de lui, adressées aux églises sociniennes, dans lesquelles il les invite à tenir un synode pour régler les différens qui étoient entre elles au sujet de l'élection des magistrats et de l'usage des armes. *Voyez* ZISCA.

* KISRAJE, fils aîné de Mahraje, hérita de l'empire des Indes à la mort de ce dernier, près de qui il étoit

rentré en graces après s'être révolté et avoir été vaincu par Moultchand. Férydôun, roi de Perse, l'avoit aidé dans sa rébellion. Son successeur Manoutchéher vint aussi à son secours pour réduire les rajas du Dékan qui s'étoient révoltés. Cette expédition et la conquête de Ceylan rendirent Kisraje redoutable à ses voisins et lui assurèrent de longues années de paix. C'est le prix le plus doux des victoires. Il mit son repos à profit pour rendre son empire florissant, et fut aussi renommé pour sa justice qu'il étoit célèbre par ses conquêtes. Il étoit monté sur le trône à 20 ans, et en régna 100 accomplis, pendant lesquels il paya toujours un tribut annuel aux rois de Perse, outre les présens considérables qu'il fit à Manoutchéher après la réduction du Dékan.

* KISSANÉ, divinité arménienne, adorée avec pompe par les habitans de la province de Daron; Kissané avoit un temple dans l'endroit appelé Innaghian sur la montagne de Karké; sa statue, qui y étoit placée en bronze massif, avoit douze coudées de long, d'après le rapport de l'historien Clag. Les prêtres qui le servoient dans le temple étoient tenus de porter une espèce de crinière ou chevelure au-dessus du front pour se distinguer des prêtres attachés au service des autres temples. Kissané étoit le frère du dieu Demetz, et on lui donnoit le surnom de *Glorieux* à l'époque de l'établissement du christianisme en Arménie. Un saint surnommé l'*Illuminateur* fit abattre la statue de cette divinité païenne et rendit son temple au culte de la religion de J. C. *Voyez* les articles ARZAN, n° I, *et* DEMETZ.

* KITZSHER (Jean de), né en Misnie, vivoit en 1514; il fut recteur des deux colléges de l'université de Boulogne, et écrivit les ouvrages suivans: I. *Dialogus de imperii rebus, cum epitomate historiarum tam Romanarum quam externarum.* II. *Dialogus in defensionem poëtices;* ce sont les Muses elles-mêmes qui parlent dans ce dialogue. III. *Dialogus in quo virtus ac fortuna dissidentes decertant.* Parmi les interlocuteurs sont la Tempérance et la Chasteté. IV. *Dialogus in quo virtus à fortunæ loris et vinclis constringitur, et in quo eadem virtus ad Leonem pontificem provocat*, etc. V. Des *Harangues* et des *Epîtres* adressées à des rois et à des papes.

* KIUPERLI, fameux pacha de la Porte Ottomane, créé, à l'âge de 70 ans, grand visir par la régence de Méhémet IV, étoit encore vigoureux, plein d'esprit et de talens, et consommé dans l'art de gouverner. Son administration apporta plus d'avantage et de gloire à l'empire ottoman que n'auroit pu le faire celle d'un ministre dans la force de l'âge. Ses exploits militaires lui acquirent autant de gloire auprès des Turcs que la manière adroite dont il fit la fortune d'Achmet son fils. Consumé par les ans et ses entreprises glorieuses, et voyant arriver son heure fatale, il lui confia les secrets les plus importans de l'empire, et cessa de vivre le 19 octobre 1661. Achmet se rendit sur-le-champ auprès du sultan pour lui rendre le sceau, et en même temps lui remit une lettre de son père qui lui annonçoit qu'il avoit rendu son fils dépositaire du secret de l'état. Méhémet créa de suite Achmet Kiuperli grand-visir, quoiqu'il n'eût que 32 ans. Sous le ministère de ce jeune homme, les Turcs portèrent l'épouvante et la terreur en Autriche, en Pologne et dans les états de la république de Venise. Il mourut à 47 ans, et laissa un frère qui se distingua dans la guerre et la politique. La famille

Kiuperli, qui existe encore en Turquie, est considérée au point que, parmi les nombreux privilèges dont elle jouit, il en est un qui mérite d'être cité. Si un de ses membres a commis un délit qui mérite la mort, on ne peut pas lui trancher la tête; il doit être étranglé, selon l'usage établi pour la famille impériale, dont il est défendu de répandre le sang.

* KLAUNIG (Godefroi), né à Breslaw en 1676, fut envoyé à Leyde pour étudier la médecine, dans laquelle il fit de si grands progrès, qu'il fut reçu docteur en 1699. A son retour dans sa patrie il exerça son art avec tant de célébrité, que dès 1704 il fut nommé médecin de Charles-Philippe, comte palatin. Il mourut au mois de janvier 1731. Outre les *Observations* qu'il a communiquées à l'académie des curieux de la nature, dont il étoit membre, on a de lui un ouvrage intitulé *Nosocomium caritatis*, sive *Historiæ in nosocomio sanctissimæ Trinitati sacro observatæ*, Uratislaviæ, 1718, in-4°. Ces observations sont médicinales; celles qui regardent les ulcères et les tumeurs sont en plus petit nombre.

†KLAUSWITZ (Benoît-Gottlieb), né à Leipsick en 1692, professeur de théologie à Hall, mourut en 1749, à 57 ans. Il a donné, I. Plusieurs *Dissertations académiques*. II. Des *Explications* de divers passages de la Bible. III. Un *Traité* estimé en allemand, sur *la Raison* et *l'Ecriture sainte*.

†KLÉBER (J. B.), né à Strasbourg en 1750, perdit son père dès sa plus tendre enfance. Destiné à l'architecture, il fut envoyé à Paris, pour y puiser dans les leçons du célèbre Chalgrin le goût et la perfection de son art. Se trouvant dans un café où des étrangers étoient insultés, il prit leur défense et acquit leur amitié. Ceux-ci l'engagèrent à les suivre à Munich, où le jeune Kaunitz, fils du ministre de l'empereur, lui fit donner une lieutenance dans son régiment, sans passer par le grade d'enseigne, qui est celui par lequel commencent tous les officiers autrichiens. Après huit ans de service, Kléber revint dans sa patrie; et l'intendant La Galésière le nomma inspecteur des bâtimens publics de la Haute Alsace. Kléber y cultiva pendant six ans son art à Béfort. Il se montra bientôt zélé partisan de la révolution française qui venoit d'éclater, et obtint du général Wimpfen, qui commandoit à Brisach, une place d'adjudant-major dans un bataillon qui rejoignit l'armée de Custines à Mayence. Le siége de cette ville fournit l'occasion à Kléber de montrer sa bravoure, et de profiter de ses études. Les généraux le recherchèrent dès-lors comme l'un des officiers les plus instruits des armées françaises. Mayence, malgré la défense la plus vigoureuse, fut forcée de se rendre; et Kléber, venu à Paris, y obtint le titre de général de brigade. Custines alloit y succomber sous le poids d'injustes accusations. On cherchoit de tous côtés des témoins contre lui; Kléber fut cité; mais, loin d'inculper l'accusé, il eut le courage de le louer sur son zèle et son intrépide valeur. Envoyé dans la Vendée, il y dirigea l'expédition contre l'ile de Noirmoutier; mais fatigué des scènes d'horreur dont cette malheureuse terre étoit le continuel théâtre, il demanda son rappel, et fut employé dans l'armée du Nord. Dès son arrivé, il battit les Autrichiens à Merber-le-Château, et leur fit douze cents prisonniers. Il les défit encore à Marchiennes, s'empara de Mons, et chassa l'ennemi de Louvain, après l'avoir débusqué du poste redoutable qu'il occupoit sur la mon-

tagne de Fer. Quelque temps après, Kléber mit le siége devant Mastricht, dont il se rendit maître en onze jours, et ouvrit, par cette conquête, les portes de la Hollande, dont les Français ne tardèrent pas à s'emparer. Il contribua ensuite à la prise de Dusseldorf, à celle de Francfort, et au gain de la bataille de Butzbach. Mécontent du directoire, il quitta l'armée, se retira à Paris, et y vécut quelque temps dans la retraite. Après avoir acheté une maison de campagne dans les environs, il s'y occupoit à *rédiger des mémoires* sur ses campagnes, lorsque Napoléon l'emmena en Egypte avec lui. Arrivé devant Alexandrie, il y fut atteint d'une balle à la tête comme il escaladoit les murs de cette ville avec l'intrépidité qui lui étoit ordinaire ; mais il ne succomba pas à cette blessure. Napoléon, se dirigeant ensuite vers le Caire, laissa le commandement d'Alexandrie à Kléber. Celui-ci en sortit bientôt avec sa division pour s'embarquer à Damiette, et aller former le blocus d'El-Arich. Après la prise de ce fort, il combattit l'ennemi à Sed-Jarra, au mont Thabor et à Aboukir. Napoléon, avant de quitter l'Egypte, où il avoit nommé Kléber général en chef, avoit commencé une négociation pour la paix. Ce dernier la continua. L'armée ottomane se portoit alors à 80,000 hommes ayant 70 canons, et Kléber n'avoit à lui opposer que 8,500 hommes; il fut arrêté, par le traité d'El-Arich, signé le 4 pluviôse an 8, que l'armée française se retireroit avec armes et bagages sur Alexandrie, Rozette et Aboukir, pour être embarquée et transportée en France ; que la ville du Caire seroit évacuée ; que tous les Français détenus dans les villes de la domination turque seroient remis en liberté, et que jusqu'à l'entière exécution de la convention, il y auroit un armistice. Déjà les Turcs avoient pris possession des forts de Katich, de Salahié, de Lesbech et de la ville de Damiette ; déjà Kléber se préparoit à évacuer le Caire, lorsqu'une lettre de Sidney Smith, ministre d'Angleterre près de la Porte, lui annonça que son gouvernement n'approuvoit pas le traité d'El-Arich, et que le commandant de la flotte anglaise sur la Méditerranée avoit reçu l'ordre de s'opposer à son exécution. Le général français, forcé de combattre, arrêta les départs, rappela ses troupes dispersées, expédia des dromadaires pour faire approcher celles de la Haute-Egypte, pourvut à de nouvelles munitions, et montra le plus grand sang-froid dans cette circonstance orageuse. Une nouvelle dépêche de Keit, amiral anglais, ne lui offrit de capitulation qu'à condition que l'armée d'Egypte mettroit bas les armes, se rendroit prisonnière de guerre, abandonneroit tous ses vaisseaux, ses places et ses munitions : Kléber fit imprimer cette lettre pour lui servir de manifeste, et se contenta d'y ajouter ces mots : « Soldats ! on ne répond à de pareilles propositions que par des victoires ; je suis sûr de vous. » Les Français combattirent alors avec autant de courage que de succès. A Matharich, Nasif pacha, à la tête de 6,000 janissaires d'élite et d'un corps de cavalerie, fut défait ; près de l'obélisque d'Héliopolis, le grand-visir Couzef, dix fois supérieur en force, fut obligé de reculer ; à El-Hanka, son camp fut pris. Le fort Belbeys fut emporté ; le grand-visir enfin, obligé de prendre la fuite à travers le désert au moment même où un vent du midi soufflant avec violence empêchoit de respirer par son excessive chaleur, laissa à Salahié tous ses bagages et un butin immense. L'insurrection avoit éclaté dans la ville de Boulac et au Caire ; on y avoit égorgé des Cophtes, des Grecs, des Chrétiens de Syrie qui

étoient favorables aux Français. Les crieurs publics proclamoient au haut des mosquées des imprécations contre ces derniers ; les insurgés avoient établi des fabriques de poudre et forgé des boulets ; ils avoient fondu des mortiers et même des canons ; Kléber les attaqua sur tous les points, et les força de retranchemens en retranchemens, de rues en rues. Après la prise du Caire et la soumission entière de l'Egypte, il s'occupoit à faire acquitter la solde de l'armée, à resserrer l'alliance qu'il avoit faite avec Mourad bey, à régler le plan de fortifiations des places et des côtes, lorsque, se promenant dans son jardin, il fut assassiné, le 25 prairial de l'an 8, par le Turc Soleyman, qui lui porta quatre coups de poignard. Les Français firent à leur chef de pompeuses funérailles, et punirent son meurtrier par le supplice le plus terrible. (*Voy.* SOLEYMAN.) Kléber étoit l'un des plus beaux hommes de l'armée. Sa taille bien proportionnée avoit près de six pieds. On a imprimé à Paris, en 1801, une notice sur sa vie ainsi que sur celle du général Desaix. *V.* OSSIAN.

* KLEIN (J. P.), conseiller de la cour de justice départementale de la Gueldre, mort à Arnhem le 20 février 1805, âgé de 45 ans, consacra ses premières études à la théologie. La foiblesse de sa poitrine le fit renoncer au ministère sacré, et il se voua à la jurisprudence. La *poésie* et la *musique* furent ses délassemens favoris. Les premiers échantillons de son talent pour la poésie hollandaise parurent dans le deuxième volume du Recueil de la société connue sous la devise : *Dulces ante omnia musæ*. Il a publié depuis diverses *Odes*, *cantates*, etc. Sa dernière production fut une *ode alcaïque* sur la mort de Van Elphen, son maître et son ami. Parmi d'*autres opuscules*, on lui doit aussi *quelques traductions* de l'allemand, et une brochure qui parut en 1798, sous le titre de *Pensées libres sur les devoirs d'un juge*. Antoinette Ockerse, son épouse, partagea ses goûts littéraires, et concourut à quelques-unes de ses productions.

† KLEIST (Ewald-Chrétien de), né à Zeblin en Poméranie l'an 1715, servoit dans les armées du roi de Prusse, en qualité de major du régiment de Haussen, lorsqu'il mourut des blessures qu'il avoit reçues à la sanglante bataille de Kunersdorf, entre les Russes et les Prussiens, au mois d'août 1759, à 44 ans. Ce poëte guerrier étoit humain, compatissant, généreux ; on le vit, dans la direction qu'il eut de l'hôpital de Leipzick, s'occuper avec ardeur du plus petit besoin du dernier des malheureux entassés par milliers dans cet asile de la misère humaine. Ami du célèbre Gessner, poëte allemand, il marcha sur les mêmes traces. Il a donné aux acteurs de ses *Idylles* les mêmes sentimens de vertu et de bienfaisance qui distinguent les bergers de Gessner ; mais il ne s'est pas borné à des bergers : il a introduit, dans l'Eglogue, des jardiniers et des pêcheurs, à l'exemple de Sannazar, de Grotius et de Théocrite lui-même. Kleist avoit aussi composé des *Traités de morale* qui n'ont pas encore été publiés. De ses réflexions sur l'art de la guerre il forma un roman militaire, intitulé *Cissides*, et imprimé au commencement de 1759. Quand le guerrier parle dans cet ouvrage, c'est avec une simplicité héroïque ; mais quand le poëte prend la parole, il vous transporte au milieu des combats. Il joignoit à une connoissance profonde de son métier des notions de toutes les sciences, et parloit avec facilité l'allemand, le latin, le français, le polonais et le danois.

* KLESCH (Christophe), fameux prédicant luthérien, né à Iglaw, dans le comté de Scepus, en Hongrie, et mort à Berlin en 1697, s'est fait connoître par un grand nombre d'*ouvrages*, dont les derniers sont remplis de visions qui marquent assez le dérangement de sa tête. En assurant que le pape est la bête de l'Apocalypse à sept têtes, il montre aussi que Louis XIV est la bête à deux cornes, comme roi de France et de Navarre. Il trouve dans le nom de *Ludovicus* le nombre 666, dont il est parlé au verset 18 du ch. VIII. Ce nombre y est effectivement selon la valeur des lettres romaines, et c'est tout ce qu'il y a de vrai dans le *Commentaire* de Klesch.

KLING. *Voyez* CLING.

* KLINGENSTIERNA (Samuel), secrétaire d'état, habile mathématicien, de l'académie royale des sciences de Stockholm, mort dans cette ville le 26 octobre 1765, excella particulièrement dans la partie de l'optique, et c'est lui qui remporta le prix de Pétersbourg pour la perfection des télescopes de Dollon.

† KLINGSTET (Charles-Gustave), peintre en miniatures obscènes (dites *tabatières*) du duc d'Orléans, régent, natif de Riga en Livonie, mort à Paris le 26 février 1734, âgé de 77 ans, s'étoit destiné à la profession des armes, sans négliger les talens qu'il avoit pour la peinture; son goût et sa bravoure furent également connus. Ce peintre a traité des sujets extrêmement libres. On ne peut point dire qu'il ait eu, dans un haut degré, la correction du dessin et le génie de l'invention; cependant on voit plusieurs morceaux de sa composition assez estimables. Ses ouvrages sont, pour l'ordinaire, à l'encre de la Chine. Il a excellé dans la *Miniature* : il donnoit beaucoup de relief et de caractère à ses figures. On l'appeloit dans son temps le *Raphaël des Tabatières*. La fille unique de Klingstet épousa Bernière, l'un des quatre contrôleurs-généraux des ponts et chaussées, si connu par sa manufacture des miroirs concaves et des loupes à eau, dont il publia une description en 1763.

* KLINKENBERG (D.), membre de la société batave des sciences de Harlem, et anciennement correspondant de l'académie des sciences de Paris, mort à La Haye en 1799, âgé de 90 ans, s'est distingué par ses connoissances en géographie, en astronomie et en hydraulique; c'est sur-tout dans cette dernière partie qu'il s'est fait un nom. On a de lui des *Mémoires* sur ce sujet insérés dans ceux de la société de Harlem.

* KLOCKER (David), peintre d'histoire et de portraits, né à Hambourg en 1629, mort en 1698, voyagea en Italie pour étudier les grands maîtres de cette école, puis s'établit à Stockholm, où le roi lui accorda sa protection. On trouve peu de *ses tableaux* hors de la Suède.

KLOPPENBURG (Jean). *Voy.* CLOPPENBURG.

* KLOPSTOCK (Frédéric-Gottlieb), né à Quedlinbourg le 2 juillet 1724, après avoir fait d'excellentes études dans les premières universités d'Allemagne, conçut le projet doublement hardi de composer un *Poëme épique*, et de le versifier dans un mètre jusqu'alors inconnu à la langue allemande. C'est à l'université de Leyde, où il continuoit sa théologie, que son génie enfanta les trois premiers chants de la *Messiade*, qui parurent en 1748, dans un journal imprimé à Zurich, et qui firent la plus grande sensation

dans toute la Germanie; lorsque ce poëme parut en entier, il fut accueilli avec transport. Après ce brillant succès, le jeune Klopstock se rendit à Zurich, sur l'invitation de plusieurs hommes célèbres, tels que Bodmer, Breitinger et Gessner, qui y avoient formé une société littéraire. Les conseils, les lumières qu'il trouva dans cette réunion, contribuèrent à mûrir et à perfectionner son talent. Sur la proposition du comte de Bernstorf, de se rendre auprès de lui à Copenhague, Klopstock partit en 1751. En passant à Hambourg, il fit la connoissance d'une femme aimable, spirituelle et sensible, appelée Meta Moller, en qui l'enthousiasme pour le poëme se changea subitement en passion pour le poëte, qu'elle épousa. Arrivé à Copenhague, il obtint de Frédéric V, par les soins de M. Bernstorf, une pension plus que suffisante pour qu'il pût vivre en liberté par-tout où il lui plairoit de se fixer. Il perdit son épouse en 1758, et quelque temps après le comte de Bernstorf, son Mécène, après la mort duquel il revint à Hambourg, où il passa, presque sans interruption, les 30 dernières années de sa vie. La réputation dont il jouissoit avoit excité la munificence du margrave de Bade, qui joignit ses bienfaits à celui du roi de Danemarck, en le gratifiant d'une pension. Klopstock fut le créateur de la langue poétique allemande; il lui donna cette énergie, cette noblesse et ce système de mélodie qui la distinguent avec tant d'avantage de celle des poëtes qui l'ont précédé. Ce genre de mérite ne sauroit être apprécié par les étrangers et sera même toujours moins senti par ses compatriotes, à mesure que les auteurs s'approprieront les beautés de son style, et qu'elles seront plus généralement répandues dans leurs ouvrages. Si depuis quelques années on est moins enthousiaste de sa *Messiade*, si l'on juge plus rigoureusement les défauts de cet ouvrage, qui pour la plupart tiennent au sujet même, le temps n'a fait qu'ajouter à la réputation de ses *Poëmes lyriques*, et il sera toujours le Pindare de l'Allemagne. Klopstock mourut le 13 mars 1803. Le spectacle de ce poëte mourant offrit un sujet vraiment poétique. Dans ses momens d'exaltation, les êtres poétiques qu'il avoit créés lui apparoissoient; il les voyoit, il les appeloit par leurs noms; il se sentoit transporté au milieu d'un monde peuplé, embelli par les charmes de son imagination. Revenu à lui, il faisoit les réflexions les plus touchantes sur son état. Une fois il s'écria : « Je vais donc redevenir le père de mon enfant ? » Cet enfant étoit mort en naissant, et avoit coûté la vie à sa mère. La *Messiade*, poëme en vingt chants, a été traduite en français par une dame allemande (madame de Kourzrock), de l'académie des arcades, Aix-la-Chapelle, 1801, 3 vol. in-8°. On a encore de Klopstock un *Discours sur la langue allemande*, dont l'amélioration l'a occupé jusque dans sa vieillesse. Il a composé aussi des *Tragédies*, dont les sujets sont pris, soit dans l'Histoire sacrée, soit dans celle de l'antique Germanie. *La Mort d'Adam* a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe; l'abbé Roman en a donné une traduction française, avec des réflexions préliminaires sur cette pièce, Paris, 1762, in-12, et l'abbé de Saint-Ener une autre, Paris, 1770, in-8°. Celle d'*Arminius* a créé un genre nouveau qui a peut-être trop de défauts pour qu'un autre que lui puisse en faire ressortir les beautés.

KLOTZIUS (Etienne), théologien luthérien, né à Lippstadt en 1606, gouverna, en qualité de surintendant-général, les églises des

duchés de Sleswick et de Holstein: il eut beaucoup de crédit auprès de Frédéric III, roi de Danemarck, et mourut à Flensbourg en 1668. On a de lui plusieurs *ouvrages* de théologie et de métaphysique, peu connus.

* KLUIT (Adrien), professeur d'antiquités, d'histoire diplomatique et de statistique à l'université de Leyde, est auteur de *plusieurs ouvrages* qui attestent l'étendue et la profondeur de ses connoissances; son livre sur les *Droits de l'homme en France*, et celui sur la *Souveraineté des Provinces-Unies*, lui font le plus grand honneur; mais c'est sur-tout son *Histoire du gouvernement des Provinces-Unies* qui lui acquit la réputation la mieux méritée.

* KNAPP (G. Christophe), professeur de théologie à Halle, a fait preuve de beaucoup de connoissances et d'une sage critique dans une suite de *programmes* écrits dans un latin très-pur, et qui ont été recueillis en 2 vol. à Halle, sous le titre de *Scripta varii argumenti.*

* KNAPTON (George), peintre anglais, élève de Richardson, né en 1698, mort à Kensington en 1778, garde des tableaux du cabinet du roi d'Angleterre, peignoit *le portrait* au pastel.

* KNAULT (Christophe), docteur en médecine, né à Halle en Saxe, et mort dans cette ville en 1694, cultiva la botanique pour la quelle il avoit un goût qu'il inspira à Christian son fils. L'un et l'autre ont écrit sur cette science; nous en avons deux ouvrages dont le premier est composé par le père, et le second par le fils; ils sont intitulés, I. *Enumeratio plantarum circa Halam Saxonum et ejus vicinia, ad trium ferè milliarium spatium, spontè nascentium, methodicè consignata*, Lipsiæ, 1687, in-4°. II. *Methodus plantarum genuina, quâ differentiæ genericæ tam summæ, quam subalternæ ordine digeruntur*, Halæ, 1705, in-4°. C'est sur le nombre des parties de la fleur et celui des enveloppes du fruit que sa méthode est fondée; mais c'est par-là même qu'elle est défectueuse, parce que les caractères des plantes sont moins réglés sur ce nombre que sur la figure et la proportion de leurs principales parties.

† KNELLER (Godefroi), excellent peintre dans le portrait, né à Lubeck en 1648, fut d'abord élève de Rembrant et ensuite de Carle Marate et du cavalier Bernin. Après s'être appliqué quelque temps aux *tableaux d'histoire*, il se livra tout entier au *portrait*, et passa en Angleterre, où il fut comblé de biens et d'honneurs. Il y devint premier peintre de Charles II, fut créé chevalier par le roi Guillaume III, et enfin nommé baronnet. Il eut l'honneur de peindre dix têtes couronnées, quatre rois et trois reines d'Angleterre, le czar Pierre, Charles III, roi d'Espagne et Louis XIV. En 1700, l'empereur Léopold l'anoblit et le nomma chevalier du saint-empire. Comblé d'honneurs et de richesses, il vécut près d'Hampton-court dans la plus grande aisance. M. Walpole cite de lui plusieurs exemples de la vanité qu'on lui reprochoit; mais, ajoute-il, comment auroit pu se défendre d'être vain un homme célébré par Dryden, Addison, Prior, Pope et Steele? Kneller mourut à Londres en octobre 1723, âgé de 75 ans: on lui a érigé un monument à l'abbaye de Westminster, orné d'une épitaphe flatteuse par Pope. La touche de Kneller est ferme, sans être dure. On a gravé d'après ce maître.

* KNIGHT (Samuel), savant théologien anglais, né à Londres, mort en 1746, élève de l'école de Saint-Paul, puis du collége de la Trinité à Cambridge, posséda plusieurs bénéfices, et fut chapelain du roi George II. On a de lui la *Vie du docteur Colet*, et celle d'Erasme, toutes deux in-8°, publiées en 1724 et 1726.

* KNIPSMACOPPE (Alexandre), docteur et professeur de médecine en l'université de Padoue, prononça, en 1716, dans les écoles de cette ville, une oraison intitulée *Pro empiricâ sectâ adversùs theoricam medicinam prælectio*, imprimée à Padoue en 1717, in-4°. On a encore de lui *De Aortæ polypo* qu'il écrivit à Charles Patin, professeur de médecine en la même université.

* I. KNOLLES (sir Robert), célèbre officier anglais sous le règne d'Édouard III, né en 1317, d'une famille sans nom, au comté de Chester, et qui par ses actions éclatantes parvint au rang de général et fut créé chevalier, s'est fait redouter en France, où il fit plusieurs conquêtes. Il y fut grand-sénéchal de Guienne, et y réprima par sa prudence autant que par sa fermeté une insurrection dangereuse; à la fin de sa carrière il se retira dans ses terres au comté de Kent, et ce fut lui qui fit construire le pont de Rochester.

* II. KNOLLES (Richard), né dans le comté de Northampton, mort à Sandwich en 1610, acquit par ses connoissances et ses ouvrages une grande réputation. Il se fit connoître par un *Abrégé de grammaire latine, grecque et hébraïque, avec les racines*, qui parut à Londres en 1600. Mais il s'est immortalisé par une excellente *Histoire des Turcs*, dont la première édition parut en 1610, in-fol., et qui dans la dernière porte le titre d'*Histoire générale des Turcs, depuis qu'ils ont formé une nation jusqu'à l'élévation de la famille ottomane.* Il employa douze années à composer cet ouvrage, qui, depuis la mort de l'auteur, a eu deux continuations; l'une qui commence en 1628 et finit en 1637, a été faite sur des Mémoires fournis par le chevalier Peter Wyche, ambassadeur à Constantinople; la seconde, infiniment préférable, a pour auteur Paul Ricaut, consul anglais à Smyrne; elle embrasse depuis l'an 1623 jusqu'à 1677, et à été imprimée à Londres en 1680. Ricaut est remonté à une époque antérieure à celle où finit l'ouvrage de Knolles, « parce que, dit-il, le règne du sultan Amurat n'y avoit été traité que d'une manière incomplète. » On a encore de Knolles un ouvrage posthume, intitulé *Vies et conquêtes des empereurs ottomans jusqu'en l'année 1610*. Il parut en 1621, et a été continué jusqu'à cette époque par une autre main. *Voyez* RICAUT.

* KNOLLIS (François), homme d'état d'Angleterre, né à Gray au comté d'Oxford, mort en 1596. Elève de l'université, il vint à la cour après avoir achevé ses études, et favorisa beaucoup la réformation sous le règne d'Edouard VI. Après la mort de ce prince, Knollis sortit du royaume et n'y revint qu'à l'avénement de la reine Elizabeth, qui le nomma vice-chambellan de sa maison, et conseiller privé. Il fut aussi employé souvent dans les affaires d'état les plus importantes, et fut un des commissaires pour le procès de Marie, reine d'Écosse. Enfin il fut trésorier de la maison de la reine, et chevalier de la Jarretière. Ce seigneur cultivoit aussi les lettres. On a de lui plusieurs écrits politiques. I. *Traité des usurpations des évêques de Rome.* II. *Coup-d'œil général sur l'île de Wight.* Ce dernier ouvrage n'a pas été imprimé.

† I. KNORR A ROSENROTH (Christian), savant Allemand du 17e siècle, connu principalement par un ouvrage traduit de l'hébreu et qui a pour titre : *Kabbala denudata, seu doctrina Hebræorum transcendentalis et methaphysica atque theologica*, Sulzbach, 1677-1684, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage se trouve difficilement complet avec *Adumbratio kabbalæ christianæ*, pièce qui doit se trouver à la fin du 3e vol., et beaucoup plus rarement encore avec une autre partie intitulée *Liber seu porta cœlorum, etc.* L'auteur a approfondi, et l'on pourroit même dire épuisé la matière qu'il traite. Parmi les rêveries, les folies et les chimères qu'il discute, on y trouve d'excellentes recherches sur la philosophie des Hébreux, et principalement sur celle des rabbins. Knorr mourut en 1689, à 53 ans.

* II. KNORR (George Wolfgang), célèbre graveur, né en 1705 à Nuremberg, où il est mort en 1761, s'attacha de bonne heure à dessiner des objets d'histoire naturelle; ses talens et son goût le firent exceller dans la manière de les représenter. On a de lui divers *Recueils de coquilles, de plantes, de fleurs, de pétrifications*, qui parurent à Nuremberg, et qui sont fort estimés des amateurs.

† KNOT (Edouard), jésuite anglais, natif de Northumberland, enseigna long-temps à Rome dans le collége des Anglais. Envoyé ensuite en Angleterre en qualité de vice-provincial, il y soutint le parti des réguliers contre Richard, évêque de Chalcédoine, vicaire apostolique en Angleterre. Il est auteur d'un *Livre sur la hiérarchie*, censuré avec celui de son confrère Jean Floid, par l'archevêque de Paris, par le clergé de France et par la Sorbonne. Cette censure fut renouvelée en 1643 par l'assemblée du clergé Ce livre intitulé *Modestes et courtes discussions de quelques propositions du docteur Kellisson, par Nicolas Smith*, in-12, Anvers, 1631, fit alors du bruit parmi les théologiens. Knot mourut le 14 janvier 1656, dans un âge assez avancé. On a de lui quelques *Ecrits de controverse.*

* KNOWLER (William), théologien anglais qui s'est fait une réputation par la *Traduction du commentaire de saint Chrysostôme sur l'Epître de saint Paul aux Galates;* la préface contient des réflexions judicieuses sur les ouvrages des saints Pères. Knowler, né en 1699, mourut en 1767.

* KNOWLTON (Thomas), botaniste et naturaliste anglais, né en 1692, d'abord jardinier du docteur Sherard, ensuite celui du comte de Burlington, à Lanesboroug au comté d'Yorck. C'est Knowlton qui a découvert la production singulière que Linnée a nommée *conferva ægagropila.* On trouve dans les Transactions philosophiques quelques extraits de *Lettres* de ce savant homme adressées à M. Catesby, *sur la situation de l'ancienne ville de Delgovicie, et sur deux hommes de grosseur et de poids extraordinaires*, et une autre *Lettre sur les cornes d'un cerf trouvées dans le comté d'Yorck.*

† I. KNOX (Jean), né à Giffard, ou Lothian oriental, en 1504, fameux ministre écossais, fut un des apôtres du calvinisme et du presbytéranisme en Ecosse. Il étudia d'abord à Paris, sous Jean Major, docteur de Sorbonne, et ensuite à Genève, sous Calvin. De retour en Angleterre, le roi Edouard VI voulut lui donner un évêché; mais il le refusa, en disant que « l'épiscopat étoit contraire à l'Evangile. » Il passa en Ecosse l'an 1559, et y répandit ses opinions par le fer et par le feu. La reine Marie

Stuart ayant voulu s'opposer à ses fureurs, il souleva ses disciples contre elle, et prêcha le régicide. Il se retira à Francfort, où son opposition à la liturgie occasionna un schisme. L'empereur le poursuivit. Il se sauva à Genève. Il mourut en 1572, à Edimbourg; ses funérailles ont été très-solennelles. Sponde, Thevet, et la plupart des écrivains catholiques ont dépeint Knox comme un fanatique emporté; mais Bayle et Burnet n'en parlent pas de même, et Bèze sur-tout l'a fort exalté. Cette diversité de sentimens sur Knox fait juger que, malgré son atroce fanatisme, il avoit quelques qualités estimables. Robertson a tracé avec autant d'impartialité que d'exactitude le caractère de Knox dans le 6ᵉ livre de son Histoire d'Ecosse. On a de lui des *ouvrages de controverse* marqués au coin de l'enthousiasme, une *Histoire de la réformation de l'Eglise d'Ecosse*, Londres, 1644, in-fol., et un *Ouvrage contre le gouvernement des femmes.* Ses écrits sont très-rares.

* II. KNOX (Jean), libraire distingué de Londres, qui forma un établissement pour la pêche du hareng sur la côte nord-est d'Ecosse. Il mourut en 1790. Il a publié un ouvrage intitulé *Vues systématiques de l'Ecosse.*

* KNUPPER (Nicolas), fameux peintre, né à Leipsick en 1603, mort en 1660, a particulièrement réussi dans les *Batailles* et les *Conversations.*

† I. KNUTZEN (Mathias), né à Oldensworth dans le Ducheswich, fit ses études à Kœnigsberg en Prusse, et s'avisa de courir le monde et de s'ériger en nouvel apôtre de l'athéisme. En 1674 il répandit dans divers endroit de l'Allemagne, et sur-tout à Iène en Saxe, et à Altdorff, une *Lettre* latine, et deux *Dialogues* allemands, qui contenoient les principes d'une nouvelle secte qu'il vouloit établir, sous le nom de la secte des *consciencieux*, c'est-à-dire, de gens qui ne feroient profession de suivre en toutes choses que les lois de la conscience et de la raison. Ce chef des *consciencieux* nioit l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame. Cet athée se vante d'avoir fait un grand nombre de disciples. Il en avoit, dit-il, sept cents, tant bourgeois qu'étudians, dans la seule ville d'Iène. Jean Musæus, savant professeur en théologie dans l'université de cette ville, combattit cette assertion dans un livre allemand publié en 1675. Les *Dialogues* de Knutzen sont écrits en allemand et très-irréguliers. On peut voir sa *Lettre* toute entière en français et en latin, dans les Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique, par La Croze, in-12, ou dans l'ouvrage intitulé *Micrælii syntagma historiæ ecclesiasticæ*, 1699; il la date de Rome, quoiqu'il ne soit jamais sorti d'Allemagne. Le précis de son système est renfermé dans cette lettre, et peut se réduire aux six articles suivans: 1° *Non esse deum neque diabolum;* 2° *Magistratum nihil æstimandum; templa contemmenda, sacerdotes rejiciendos;* 3° *Loco sacerdotum esse scientiam et rationem cum conscientiâ conjunctam quæ docet honestè vivere, neminem lædere, et suum cuique tribuere;* 4° *Conjugium à scortatione nihil differre;* 5° *Unicam esse vitam; post hanc, nec præmium nec pœnam dari;* 6° *Scripturam sacram secum ipsam pugnare.* Les historiens ne nous apprennent pas quelle fut la fin de ce sectaire.

† II. KNUTZEN (Martin), né à Kœnigsberg en 1713, où il fut professeur en philosophie, et bibliothécaire, mourut en 1751, à 38 ans. On a de lui un grand nombre d'ou-

vrages; les uns sont en allemand, et les autres en latin. Les principaux de ceux-ci sont, I. *Systema causarum efficientium*. II. *Elementa philosophiæ rationalis, methodo mathematicâ demonstrata*. III. *Theoremata de parabolis infinitis*, etc. Celui de ses livres allemands qui fit le plus de bruit est une *Défense de la religion chrétienne*, in-4°.

* KNYF (Guillaume-Jean), médecin des Pays-Bas, vivoit au commencement du 17ᵉ siècle. On a de lui, I. *Diæta analeptica, seu vivendi ratio recreativa*, Amsterdam, 1618, in-4°. II. *Goylandiæ libri duo, seu ejusdem regionis descriptio historica, nec non herbarum in eâdem nascentium, cum earum viribus, brevis enarratio*, ibid., 1621, in-4°.

KOBAD. *Voyez* CABADES.

KOBURGER (Antoine), célèbre imprimeur de Nuremberg, mort en 1513, avoit, dit-on, vingt-quatre presses, et employoit cent ouvriers par jour; cependant il n'a donné que trente-sept éditions, parmi lesquelles il y en a douze de la Bible. L'une d'elles est ornée de très-belles figures en bois. Cet imprimeur avoit des magasins à Paris, à Nuremberg, à Lyon, et il avoit attaché à son imprimerie, en qualité de correcteur, le savant Frédéric Pistonius.

KODDE. *Voyez* CODDE, n° II.

KOEBERGER (Wenceslas), peintre flamand, disciple de Martin de Vos, perfectionna en Italie ses talens pour la *peinture* et *l'architecture*. Il embellit plusieurs églises d'Anvers par *ses tableaux*, et dirigea le bâtiment de celle de Notre-Dame de Montaigu, sur le modèle de celle de Saint-Pierre de Rome. Bon physicien comme bon architecte, il trouva le moyen de dessécher plusieurs marais du côté de Dunkerque, et d'en former des terres propres au labourage et au pâturage. Il mourut à 70 ans, vers le milieu du 17ᵉ siècle.

KOEC. *Voyez* COECH.

* KOEGLER (Ignace), né à Landsberg en Bavière en 1660, entra chez les jésuites en 1696, et se distingua particulièrement dans l'étude des mathématiques, qu'il enseigna avec beaucoup de réputation dans l'université d'Ingolstadt. Ayant désiré de se dévouer aux travaux des missions étrangères, il fut envoyé à la Chine en 1715, où il devint président du tribunal des mathématiques, et mandarin dans le tribunal des rites. Il jouit de la confiance et de la considération de l'empereur Yung-Ching au point que, durant la grande persécution que ce prince exerça contre les chrétiens, le père Koegler fut presque le seul qui put calmer ses fureurs. Ses forces commençant à s'épuiser, il obtint pour associé dans sa place de président de mathématiques le père Augustin Hallerstein, qui le remplaça après sa mort. Il mourut à Pékin en 1746, à l'âge de 66 ans; l'empereur lui fit faire des obsèques magnifiques. Ses *Observations astronomiques* recueillies par le père Hallerstein, et envoyées à Vienne, ont été imprimées dans cette ville avec celles du père Hallerstein, par les soins du père Hell, 1768, 2 vol. in-4°.

KOELLIN. *Voy.* COLLIN, n° VII.

KOEMPFER ou COEMPSER (Engelbert), médecin et voyageur célèbre, né le 15 septembre 1651, à Lemgow en Westphalie, d'un ministre, passa en Suède, après s'être donné pendant quelques années à l'étude de la médecine, de la physique et de l'histoire naturelle. On le sollicita vivement de s'arrêter dans ce royaume; mais sa passion extrême pour

les voyages lui fit préférer à tous les emplois qu'on lui offrit la place de secrétaire d'ambassade à la suite de Fabrice, que la Suède envoyoit au roi de Perse. Il partit de Stockholm l'an 1683, s'arrêta deux mois à Moscou, et passa deux ans à Ispahan, capitale de la Perse. Fabrice voulut l'engager à revenir avec lui en Europe; mais son goût pour les voyages augmentant avec les connoissances qu'il acquéroit, il se mit sur la flotte de la compagnie hollandaise des Indes orientales, en qualité de chirurgien en chef. Koempfer, à portée de satisfaire sa curiosité, poussa ses courses jusqu'au royaume de Siam et au Japon. Ce pays, fermé aux étrangers, n'étoit connu qu'imparfaitement; l'habile voyageur remarqua tout, et, graces à ses soins, on vit disparoître dans la géographie un vide qu'on désespéroit de pouvoir jamais remplir. De retour en Europe en 1693, il se fit recevoir docteur de la faculté de Leyde, et revint dans sa patrie. La composition de divers ouvrages, la pratique de la médecine, et l'emploi particulier de médecin du comte de La Lippe, son souverain, l'occupèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 2 novembre 1716. Parmi les ouvrages dont ce savant observateur a enrichi la littérature, on distingue, I. *Amœnitates exoticæ*, in-4°, 1712, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage entre dans un détail curieux et satisfaisant sur l'histoire civile et naturelle de la Perse et des autres pays orientaux que l'auteur avoit parcourus et examinés avec toute l'attention d'un voyageur philosophe. II. *Herbarium ultra-gangeticum*. III. *Histoire naturelle, ecclésiastique et civile de l'empire du Japon*, en allemand, traduite en anglais par Scheuchzer; et en français sur cette version, en 1729, en 2 vol. in-fol., avec quantité de figures, et en 3 vol. in-12, avec les cartes seulement. Koëmpfer voit en savant, il écrit de même: il est un peu sec, et quelquefois minutieux; mais il est si estimable à tant d'autres égards, il entre dans des détails si curieux, il les rend avec tant d'exactitude et de vérité, qu'il mérite bien qu'on lui pardonne quelque chose. IV. Le *Recueil* de tous ses autres Voyages, à Londres, 1736, en 2 vol. in-folio, avec figures. On y trouve des descriptions plus exactes que toutes celles qui avoient paru avant lui de la cour et de l'empire de Perse, et des autres contrées orientales.

* KOEN (Gisbert), professeur de langue grecque à l'académie de Franeker, où il mourut à la fleur de son âge en 1768, fut un excellent disciple de L. C. Valckenaer. On a de lui *une édition* accompagnée de savantes notes du Traité du grammairien Grégoire, sur les dialectes de la langue grecque, Leyde, 1766, in-8°.

† I. KOENIG (George-Mathias), professeur en poésie et en langues latine et grecque, et bibliothécaire de l'université de sa patrie, naquit à Altorf en 1616, et mourut dans cette ville en 1639. La plupart des savans ne le connoissent que par sa *Bibliotheca vetus et nova*, in-folio, publiée en 1678. Cet ouvrage méritoit d'être plus soigné. Ce qu'il dit des auteurs est ou superficiel, ou inexact, et a été relevé en grande partie par Jean Mollerus. — Son père, George KOENIG, natif d'Ambert, mort en 1654, a 64 ans, fut professeur de théologie à Altorf, et a laissé un *Traité des Cas de conscience*, in-4°, 1675, et d'*autres livres théologiques*.

II. KOENIG (Daniel), fils d'un théologien de Berne en Suisse, mourut à Roterdam en 1727, à 22 ans, des coups qu'il reçut à Franeker. La populace, l'entendant parler français,

le prit pour un espion de la France, et l'eût mis en pièces, si le sénat académique ne l'avoit arraché à cette tourbe mutinée : les blessures qu'il reçut le mirent au tombeau quelques mois après. On lui doit la *Traduction* latine des Tables que le docteur Arbuthnot a publiées sur les monnoies des anciens, 1727, in-4°. Cet ouvrage ne fut publié qu'en 1756, in-4°, par Reitz, professeur à Utrecht, qui l'orna d'une préface curieuse et utile.

III. KOENIG (Samuël), frère du précédent, connu de bonne heure par ses talens pour les mathématiques, demeura deux ans au château de Cirey, avec l'illustre marquise du Châtelet, qui eut beaucoup à se louer de ses leçons. Il obtint ensuite une chaire de philosophie et de droit naturel à Franeker, d'où il passa à La Haye pour être bibliothécaire du prince stathouder, et de madame la princesse d'Orange. L'académie de Berlin se l'associa, et le rejeta ensuite de son sein. On sait à quelle occasion : Koënig disputa à Maupertuis sa découverte du *Principe universel de la moindre action.* Il écrivit contre lui, et cita, en le réfutant, un fragment d'une Lettre de Leibnitz, dans laquelle ce philosophe disoit avoir remarqué que, dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum*, ou un *minimum.* Maupertuis fit sommer son adversaire, par l'académie de Berlin, de produire l'original de cette lettre; l'original ne se trouvant plus, le philosophe suisse fut condamné par l'académie. Toute l'Europe a été instruite des sujets de cette querelle. Koënig en appela au public; et son *Appel*, écrit avec cette chaleur de style que donne le ressentiment, mit plusieurs personnes de son côté. On a de lui d'*autres ouvrages.* Il mourut en 1757, regardé comme un des meilleurs mathématiciens de ce siècle. Voici comme le caractérise Voltaire dans une lettre à Helvétius : « Koënig n'a de l'imagination en aucun sens, mais il est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à point nommé de quoi la matière est composée, et il jure, d'après Leibnitz, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non étendues, et la matière impénétrable composée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade est un miroir de son univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de St. Pâris. D'ailleurs il est très-bon géomètre, et, ce qui vaut mieux, très-bon garçon. »

† IV. KOENIG (Emmanuel), médecin, né à Bâle en 1658, d'Emmanuel Konig, ou Koënig, libraire de cette ville, fut nommé, en 1695, à la chaire de professeur de la langue grecque, et en 1711 à celle de médecine théorique, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1731. Ce médecin ayant beaucoup lu, et avec fruit, publia différentes collections, dans lesquelles il employa les riches matériaux qu'il avoit amassés; ces collections, qui furent généralement estimées en Suisse, parurent sous ces titres : I. *Regnum vegetabile*, Basileæ, 1680, 1688, 1708, in-4°. II. *Regnum animale*, ibid. 1682, 1698, 1703, in-4°. III *Regnum minerale*, ibid., 1686, 1703, in-4°. IV. *Thesaurus remediorum è triplici regno*, ibid. 1693, in-4°. V. *Tractatus de affectibus per fascinum inductis*, 1711.

† KOERTHEN (Jeanne), femme de Henri Bloick, née à Amsterdam en 1650, morte en 1715, donna, dès ses premières années, des marques sensibles de son goût pour les beaux-arts. Elle réussissoit à jeter en cire des statues et des fruits, à graver sur le verre, à peindre en

détrempe ; mais elle excelloit principalement dans la *Découpure.* Tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle le rendoit avec ses ciseaux. Elle exécutoit *des paysages*, *des marines*, *des animaux*, *des fleurs* et *des portraits* d'une ressemblance parfaite. Ses ouvrages, d'un goût de dessin très-correct, ne peuvent mieux être comparés qu'à la manière de graver de Mellan. En les collant sur du papier noir, le vide de la coupe représentoit les traits comme le burin ou la plume. C'est peut-être là l'origine de ces portraits grossièrement découpés, dont la folie a succédé parmi nous à celle des Pantins. Les talens de madame Koërthen lui acquirent un nom dans l'Europe ; elle reçut des visites de plusieurs têtes couronnées, entre autres de Pierre-le-Grand.

* KŒTSNER *ou* KATSNER (Abraham), doyen des mathématiciens en Europe, né à Leipsick en 1719, et mort le 20 juin 1800, occupa la place de professeur ordinaire de mathématiques et de physique à l'université de Gottingue, depuis 1756. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à répandre une méthode plus saine dans l'étude des mathématiques. Paralysé, quelques mois avant sa mort, de la main droite, il commença d'écrire avec la gauche. On a de lui une excellente *Histoire des mathématiques*, en 4 vol., qu'on peut appeler un catalogue raisonné de sa propre bibliothèque ; car il possédoit un trésor précieux de tout ce qu'il y avoit de plus rare dans les mathématiques. Parmi ses autres ouvrages, on distingue des *Traductions* de plusieurs ouvrages importans, écrites en français, en anglais ou en hollandais ; beaucoup de *Dissertations*, les unes imprimées séparément, d'autres insérées dans différens recueils ; plusieurs *Eloges*, des *Ouvrages élémentaires* sur les différentes parties des mathématiques, qui ont obtenu le plus grand succès. Ses élémens de l'arithmétique, de la géométrie, de la trigonométrie plane et sphérique, et de la perspective, ont eu cinq éditions, depuis 1758 jusqu'en 1794. On a encore de ce savant, entre autres, des *Elémens de mathématiques* appliquées, de la mécanique élevée, de l'hydrodynamique très-estimés. Le duc de Brunswick-Oels a fait élever à Kœtsner un monument, en marbre de Carrare, dans la bibliothèque de l'université de Gottingue, et y a fait placer l'inscription suivante, composée par lui-même :

Koetsner
Dem Einzigen seiner art,
Gebohren den XXII sept CIϽIϽ CCXIX
Gestorben den XX Junius CIϽIϽ CCC
Erichtet von seinem verc – hrer und freunde
Friedcrich Auguet
Herzog zu Braunschweig oels.

C'est-à-dire, « érigé à Kœtsner, l'unique dans son genre, né le 22 septembre 1719, mort le 20 juin 1800. »

KOETZ (Roelof), excellent peintre de portraits, né à Zwoll en 1655, mort en 1725, a été distingué et très-encouragé par Guillaume III d'Angleterre, et par plusieurs princes. On compte, suivant Pilkington, biographe anglais, 5000 *portraits* de Koetz, tous parfaitement finis.

* KOFFLER (Jean), missionnaire en Cochinchine pendant 14 ans, et pendant 7 ans médecin du roi de ce pays, qu'il quitta en 1755, fut ensuite arrêté en Portugal, et rédigea pendant sa détention, en 1767, une *Description* succincte de la Cochinchine, que le P. Eckart divisa en chapitres, et publia avec quelques notes. M. de Murr l'a réimprimée à Nuremberg en 1803, sous le titre de *Joannis Koffler historica Cochinchinæ descriptio*, *in epitome*

redacta, ab Ans. ab Eckart, edente Chr. de Murr, 126 p. in-8°. L'auteur, rendu à la liberté, fut envoyé en mission en Transilvanie, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1780. L'introduction de son ouvrage contient quelques autres particularités de sa vie, et la description du collége Clémentin des jésuites à Prague.

* KOLB (François), né à Rœtlen, dans le marquisat de Baden, aux environs de Bâle, étudia dans cette ville avec Zwingle. Il commença par être maître d'école de Saint-Martin à Bâle; et, en 1512, il passa à Berne où il obtint un canonicat et une charge de prédicateur. Pendant la guerre de Milan il prêcha contre l'usage de servir pour de l'argent les puissances étrangères dans les guerres et d'en recevoir des pensions. Il mourut en 1535, âgé de 70 ans. C'étoit un homme plein de franchise, ardent dans la dispute, et soutenant ses opinions avec vigueur. Retiré à la chartreuse de Nuremberg, il fut obligé d'en sortir, ayant déplu par trop de vivacité à soutenir les opinions contre les catholiques. Les réformés font de Kolb les plus grands éloges.

KOLNER (Jean), docteur en médecine, né à Colberg, professa son art à Grepswald, où il mourut en 1650. Zélé partisan de l'astrologie, il fit dépendre la plupart des opérations de l'économie animale de l'influence des astres. L'ouvrage qu'il a laissé est une preuve de son engouement pour cette vaine science; il est intitulé *Tractatus jatro-mathematicus ex thematis cœli, ad horam decubitus, erectione, morbi alicujus naturam, mutationem, crisim, eventum*, etc. *per conjecturas astrologicas in genere et in specie prænuntians. Cum appendice de purgationis et phlebotomiæ, secundùm influentiam astrorum, rectâ administratione*, Gryphiswaldii, 1618, in-8°.

* KOMARZEUWSKI (Jean-Baptiste), né en 1748, fut d'abord élevé par les jésuites de Pologne: quelques personnes disent qu'ils l'enlevèrent à ses parens, et qu'il passa long-temps pour un enfant naturel. Quoi qu'il en soit, il paroît certain que J. B. Komarzeuwski se créa lui-même. Ayant montré beaucoup de dispositions pour l'art militaire, le roi Poniatouski l'appela à son service. Il se conduisit en brave homme et en bon citoyen, et le roi le nomma général. Komarzeuwski ne fut pas ingrat; il le prouva surtout dans les dernières années de sa vie. Komarzeuwskiavoit étudié avec soin la géométrie et la géographie. Il a publié, en 1796, la meilleure *Carte géographique de la Pologne* que nous ayons en ce moment; le *Graphomètre souterrain*, avec des cartes et des gravures, ouvrage infiniment utile aux personnes qui veulent ou qui font exploiter des mines. Il a publié quelques autres ouvrages qui portent tous le cachet de l'utilité et de la science. Venu à Paris en 1806, il y fréquenta les savans, les gens de lettres, qu'il aimoit beaucoup, et dont il étoit aimé. Il y publia, en 1808, son *Coup-d'œil sur la révolution de Pologne*, ouvrage assez bien écrit, mais qui n'est autre chose que le panégyrique de son roi Poniatouski, et qui, pour cette raison, ne plut pas à tout le monde. L'ouvrage posthume de Rhulières sur la révolution de Pologne, ayant paru peu de temps après celui du général Komarzeuwski, lui fit beaucoup de tort; ce qui n'empêche pas que le général Komarzeuwski n'ait été regardé de son vivant comme un homme très-savant et très-estimable. Il étoit membre de la société royale de Londres et de la société

littéraire de Varsovie. Il est mort à Paris en 1809, regretté de tous ses amis et de toutes les personnes qui l'ont connu.

KONIG. *Voyez*. KOENIG.

* KOOGEN (*Léonard* Van der), peintre et graveur, né à Harlem, où il mourut en 1681, fut long-temps, à Anvers, élève de Jacques Jordans. Il adopta d'abord le genre de la peinture en grand, mais il la réduisit ensuite en moyen et en petit. De retour dans sa patrie, il se lia étroitement avec Corneille Béga. Ils avoient un même atelier, travailloient dans le même genre et s'encourageoient réciproquement. Les ouvrages de Koogen, quoique peu connus en France, méritent cependant d'être recherchés, par l'intelligence qui se fait remarquer dans les conceptions, et le bon goût qui brille dans l'exécution. Cet artiste a *gravé à l'eau-forte* à la manière du Carrache.

KOOREE. *Voy*. LOL-KOOR.

KOORNHERT. *Voy*. CORNHERT.

KOPHTUS, *ou* CHEOSPES, *ou* CHEMMI, roi d'Egypte, fit bâtir, suivant la plus commune opinion, les fameuses *Pyramides d'Egypte*, qui ont passé pour l'une des merveilles du monde. Il y occupa, dit-on, 360,000 ouvriers, qui travaillèrent pendant vingt-trois années. Pline dit qu'il y fut dépensé 1800 talens, seulement en raves et en oignons, les Egyptiens étant grands mangeurs de ces légumes. Ces pyramides au nombre de trois, une grande, et deux un peu inférieures, sont à deux milles du grand Caire, et distantes de deux cents pas l'une de l'autre. On dit que les deux moindres furent bâties par l'un des Pharaons, pour déposer les corps de son épouse et de sa fille. Au reste, ce sont des conjectures que nous donnons d'après mille autres écrivains : l'histoire n'a pas la vue assez perçante pour plonger dans les ténèbres épaisses de plus de trente siècles accumulés.

* KORENATZY, KORENENSE *ou* KOREN (Moyse de), savant évêque arménien, natif de Koren, village dans la province de Daron, florissoit dans le 5e siècle. Après avoir étudié avec succès les sciences sacrées et profanes, il exerça pendant quelque temps les fonctions de secrétaire auprès du patriarche d'Arménie. Koren alla ensuite, par ordre et aux frais de ce prélat, à Alexandrie, à Jérusalem, à Athènes, à Rome et à Constantinople pour apprendre des langues étrangères, acquérir de nouvelles connoissances et rapporter dans sa patrie les meilleurs écrits sacrés et profanes. A son retour en Arménie, il occupa la place de juge surveillant dans le palais patriarcal. Ensuite il devint chancelier auprès du prince Isaac Pocratide; puis archevèque de la province de Palrévante. D'après l'historien Thomas Artzrouny, cet auteur a vécu 120 ans. Le chronologiste Samuel, dont les ouvrages se trouvent dans la bibliothèque impériale des manuscrits, fixe l'époque de sa mort dans l'année 492 de J. C. Korenatzy forma un grand nombre d'élèves savans, et s'occupa continuellement à la *composition* et *traduction* de différens ouvrages : ce fut lui qui acheva la belle version de la Bible arménienne faite sur un ancien exemplaire du texte des septantes. Les principaux ouvrages qu'on connoit de lui sont, I. Une *Histoire d'Arménie depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 440 de J. C.*, divisée en trois livres, imprimée à Amsterdam, à Venise et à Londres. Cette dernière édition, de 1736, volume in-4°,

est suivie d'un petit *Traité géographique* sous le nom de cet auteur, où il a mis en regard du texte arménien une version latine faite par les frères Wiston. II. Un livre intitulé *Les chries ou l'art de l'éloquence*, divisé en dix livres, imprimé à Venise, 1796, in-8°. III. Un grand nombre d'*Homélies* sur la sainteté, sur les fêtes et autres sujets sacrés.

† KORNMANN (Henri), jurisconsulte allemand, publia divers livres au commencement du 17e siècle : I. *Templum naturæ*, seu *De miraculis quatuor elementorum*, Darmstadt, 1611, in-8°. II. *De miraculis vivorum*, Kirchkeim, 1614, in-8°. III. *De miraculis mortuorum*, 1610, in-8°. Ces trois ouvrages, sur-tout les deux derniers, sont curieux et difficiles à trouver. IV. *De Virginitatis jure, tractatus novus et jucundus, ex jure civili, canonico, patribus, historicis, poëtis, etc. confectus*, 1617, in-8°. V. *Linea amoris*, 1610, in-8°. Quoique ce livre et le précédent soient superficiels, il s'y trouve des choses curieuses; ces ouvrages de Kornmann ont été réunis avec d'autres du même auteur, sous le titre d'*Opera curiosa*, Francfort, 1694, 5 vol. in-8°.

* KORTENAAR (Egbert-Meeuszoon, c'est-à-dire, Barthélemi, fils de Matthieu), lieutenant-amiral au service de la république batave, mort en combattant pour sa patrie le 13 juin 1665, jour désastreux pour la marine hollandaise. Dans des combats antérieurs, il avoit déjà perdu, au service de sa patrie, sa main droite et un œil. Il s'étoit sur-tout distingué contre les Suédois en 1658; et quoiqu'il ne fût que capitaine en second à bord du vaisseau de l'amiral de Wassenaar, la gloire de cette journée lui fut attribuée en très-grande partie. La grande église de Roterdam offre un mausolée en marbre érigé en l'honneur de ce brave homme, avec cette inscription :

Bartholomæo à Cortenaar,
Heroï incomparabili,
Hoc virtutis et gloriosæ mortis
Monumentum P. P. rei
Maritimæ.

† I. KORTHOLT (Christian), né en 1633 à Burg dans l'île de Femeren, professeur de grec à Rostock en 1662, vice-chancelier perpétuel et professeur de théologie dans l'université nouvellement fondée à Kiell. Il remplit ces deux emplois avec autant d'habileté que d'application. Ce savant mourut en 1694, à 61 ans, avec la réputation d'un homme aussi bon citoyen qu'érudit profond. On a de lui, I. *Paganus obtrectator, sive de calumniis paganorum in veteres christianos*, à Kiell, 1698, in-4° : ouvrage intéressant pour ceux qui aiment la religion. Il a été réimprimé à Lubeck en 1703, in-4°. II. *Tractatus de origine et naturâ christianismi ex mente Gentilium*, Kiell, 1672, in-4° : livre aussi curieux que le précédent. III. *Tractatus de persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque martyrum cruciatibus*, Kiell, 1689, in-4°. IV. *Tractatus de religione ethnicâ, mahummedanâ et judaïcâ*, in-4°, Kiell, 1665. V. *De Christo crucifixo judæis scandalo, gentilibus stultitiâ*, Kiell, 1678, in-4°. VI. *De tribus impostoribus magnis liber, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes et Benedicto Spinosæ oppositus*, dont la meilleure édition est celle de Hambourg, 1701, in-4°, par les soins de Sébastien, fils de l'auteur. VII. Plusieurs *Traités* de controverse, remplis de fiel et d'amertume, et où les invectives contre le pape ne sont pas épargnées. On en peut juger par les titres de quelques-uns d'entre eux : *le Papisme plus noir que le charbon;*

le *Béelzebuth romain ; le Pape schismatique*. Kortholt est moins estimable dans les ouvrages de raisonnement que dans ceux d'érudition.

II. KORTHOLT (Christian), petit-fils du précédent, aussi savant que son grand-père, travailla au *Journal de Leipsick* jusqu'en 1736, et mourut à la fleur de son âge, en 1751, professeur de théologie à Gottingue. On lui doit, I. Une *édition* des Lettres latines de Leibnitz, en 4 vol. ; des Lettres françaises du même, en un seul volume, et un *Recueil* de diverses pièces philosophiques, mathématiques et historiques de ce philosophe. II. *De Ecclesiis suburbicariis*. III. *De enthusiasmo Muhammedis*. IV. De savantes *Dissertations*. V. Des *Sermons*, etc.

* KOSLOW (Gabriel), peintre en histoire, mort en 1791, étudia sous Valeriani, et fut employé en 1762, à l'académie des arts de Saint-Pétersbourg. On distingue parmi ses tableaux celui qui représente *Zéphyre et Flore ;* il est dans la collection du comte de Bruce. On en a encore un *saint Pierre* et plusieurs *Saintes Familles*. Ses *dessins allégoriques* et *ses ornemens* sont ce qu'on estime le plus.

KOTLUK-TURKHAM, sœur du conquérant Timur, plus connu sous le nom de Tamerlan, l'aida de ses conseils dans l'administration de ses vastes états, le rendit clément à l'égard des vaincus, et fortifia son ame dans les revers. En 1381 Timur, désespéré de la perte de sa fille unique, restoit insensible aux défaites de ses généraux, et laissoit l'ennemi pénétrer dans l'empire. Kotluk lui reprocha sa foiblesse, son désespoir, et le contraignit, en quelque sorte, d'assurer le repos de ses sujets par de nouvelles victoires.

† KOTTER (Christophe), corroyeur de Sprotaw en Silésie, né dans le bourg de Languenaw dans la Lusace, en 1585, fameux dans le parti protestant par ses visions chimériques et absurdes, qu'il mit au jour vers l'an 1620. En 1625, Comenius, ayant fait connoissance avec ce fou, propagea ses prophéties. Comme elles annonçoient de grands malheurs à la maison d'Autriche, et de grands avantages à ses ennemis, on le mit au pilori à Breslaw en 1627, et on le bannit ensuite des états de l'empereur. Il passa dans la Lusace, et y prophétisa jusqu'à sa mort, arrivée en 1647, à 62 ans. Comenius publia les délires de ce visionnaire et ceux de Drabitius et de Christine Poniatovia, deux autres fanatiques comme lui, sous le titre de *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1664. L'édition de 1657 est beaucoup moins ample.

KOUC (Pierre). *Voy.* COECH.

† KOULI-KAN (Thamas), roi de Perse, appelé aussi *Schah-Nadir*, naquit à Calot, dans la province de Khorasan, une des plus orientales de la Perse, et sujette aux incursions des Tartares Usbecks. Le père de Nadir, chef d'une branche de la tribu des Afschards, étoit gouverneur de la forteresse que les Afschards avoient bâtie contre les Tartares. Depuis bien des années, ce gouvernement avoit été héréditaire dans cette famille. Cette dignité revenoit donc à Nadir, après la mort de son père, qui le laissa mineur. Son oncle s'empara du gouvernement, sous le prétexte spécieux d'en prendre soin jusqu'à la majorité de son neveu. Nadir, né avec une ame élevée et un esprit indépendant, ne voulut pas vivre sous ses lois, et s'expatria. Etant allé en pélerinage à Muschade dans le Khorasan, le beglerbeg le prit à son service pour sous-maître

des cérémonies, et fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui donna une compagnie de cavalerie. Sa bravoure et son habileté l'élevèrent en peu d'années à un grade supérieur; il fut fait min-baschi, ou commandant de mille chevaux. Il demeura dans ce poste jusqu'à l'âge de 32 ans, se faisant aimer de tous ceux avec qui il se familiarisoit, et cachant son extrême ambition. Il ne put s'empêcher de la laisser transpirer en 1720. Les Tartares Usbecks firent une irruption dans le Khorasan, avec un corps de dix mille hommes. Le beglerbeg n'avoit sur pied qu'environ quatre mille chevaux et deux mille fantassins. Dans un conseil de guerre, où tous les officiers faisoient sentir au gouverneur qu'il y auroit de l'imprudence de se risquer avec des forces si inégales, Nadir s'offrit pour cette expédition, en répondant du succès. Le gouverneur, charmé de cette proposition, le fit général des troupes. Nadir part, rencontre l'ennemi, le bat, et tue de sa main le général des Tartares. Le beglerbeg demanda pour lui à la cour la lieutenance générale du Khorasan. Mais le foible Hussein se laissa prévenir contre Nadir par des officiers jaloux de ses succès; et l'emploi fut donné à un autre, parent du gouverneur. Nadir, piqué, s'emporta en reproches contre le beglerbeg, et poussa l'insolence si loin, que ce seigneur, quoique naturellement doux, se vit obligé de le casser, après lui avoir fait donner la bastonnade sous la plante des pieds, jusqu'à ce que les ongles des orteils lui fussent tombés. Cet affront obligea Nadir à prendre la fuite; il se joignit à deux voleurs de grand chemin, enrôla des bandits, et se vit dans peu à la tête de 500 hommes bien montés. Avec ce corps, il ravagea tout le pays, et brûla les maisons de tous ceux qui refusoient de contribuer. Les Aghwans s'étoient rendus maîtres d'Ispahan, sous la conduite de Maghmud ou Maghmoud, qui venoit d'envahir la Perse. Les Turcs et les Moscovites s'étoient, d'un autre côté, jetés sur divers états de la Perse; de sorte que Schah-Thamas, légitime successeur de Hussein, n'avoit plus que deux ou trois provinces. Un des généraux de son armée, dont il étoit mécontent, se retira secrètement auprès de Nadir avec 1500 hommes. L'oncle de Nadir, appréhendant alors qu'il ne vînt le dépouiller du gouvernement à main armée, lui écrivit qu'il obtiendroit, s'il vouloit, le pardon de tout ce qu'il avoit fait, et qu'il pourroit entrer au service du roi. Il accepta cette offre, et partit, sans différer, pour Calot, avec le général fugitif, et cent hommes d'élite. Il fut bien reçu; mais la nuit suivante il fit investir la place par cinq cents hommes, et étant monté dans la chambre de son oncle, il le tua, en 1727. Schah-Thamas, ayant besoin de monde, fit dire à Nadir qu'il lui pardonneroit encore cette faute s'il venoit le joindre, et qu'il le feroit min-baschi. Nadir, ravi de cette proposition, se rendit auprès du monarque, s'excusa et promit beaucoup de fidélité. Après s'être signalé en diverses rencontres contre les Turcs, il fut fait lieutenant-général. Il s'insinua dans l'esprit du roi, lui rendit suspect le géneral de ses troupes, auquel on coupa la tête, et obtint sa place au commencement de 1729. Alors il déploya toute l'étendue de ses talens. Le roi se reposa sur lui de toutes les affaires militaires. Dans le mois d'août de cette année, Thamas apprit qu'Aschruff, successeur de Maghmud, s'avançoit avec trente mille hommes vers le Khorasan. Nadir marcha contre lui : la bataille se donna, et Aschruff, y ayant perdu douze mille hommes, se retira à Ispahan avec le tiers de son armée

environ. Ce fut alors que Thamas fit à son général le plus grand honneur qu'un roi de Perse puisse faire. Il lui ordonna de porter son nom, de sorte qu'il fut nommé *Thamas-Kuli* ou *Kouli*, l'Esclave de Thamas, en y ajoutant le mot Kan, qui signifie seigneur. L'esclave voulut bientôt être le maître ; Kouli-Kan excita une révolte contre Thamas, le fit enfermer dans une prison obscure ; et ayant tiré du sérail un fils de ce prince qui étoit encore au berceau, il le plaça sur le trône. Kouli-Kan fut le premier qui lui prêta serment de fidélité, et tous les autres officiers suivirent son exemple. Quand on eut remis ce roi enfant dans le berceau, il fit trois ou quatre cris. Kouli-Kan demanda aux assistans s'ils entendoient ce que vouloit le nouveau roi ? et quelques-uns d'entre eux ne sachant que répondre, il leur dit : « Je vais vous l'apprendre. J'ai reçu de Dieu le don d'entendre le langage des enfans. Le prince nous redemande les provinces que les Turcs ont envahies... Oui, mon prince, ajouta-t-il, en touchant la tête de l'enfant, nous irons bientôt tirer raison du sultan Mahmoud, et, s'il plaît à Dieu, nous vous ferons manger des raisins de Scutari, et peut-être de Constantinople. Kouli-Kan, déclaré régent pendant la minorité du jeune prince, alla faire la guerre aux ennemis de l'empire. Il gagna plusieurs batailles, dont la plus mémorable fut celle d'Erivan, livrée le 28 mai 1735. Les Turcs perdirent dans cette journée plus de 50,000 hommes, et le général qui les commandoit. La conquête de plusieurs provinces fut le fruit de tant de succès. La couronne de Perse fut alors déférée au vainqueur par tous les grands de l'empire. Il partit au mois de décembre, avec une armée de plus de 80,000 hommes, ayant laissé son fils, Béza-Kuli-Mirla, pour commander dans Ispahan pendant son absence, et il prit Candahar après un siége de dix-huit mois. Quelques ministres de Mahommed-Schah, empereur du Mogol ou de l'Indostan, écrivirent à Kouli-Kan, pour l'inviter à s'emparer d'un empire dont le monarque indolent et voluptueux n'étoit pas digne. Dès que le roi de Perse eut prit ses sûretés, il ne se refusa pas à cette conquête, si conforme à son inclination. Après avoir pris les villes de Ghorbuudet et de Choznaw, il marcha droit à Cabul, capitale de la province du même nom, et frontière de l'Indostan ; Kouli-Kan la prit, et il y trouva d'immenses richesses. Il écrivit au grand-mogol « que tout ce qu'il venoit de faire étoit pour le soutien de la religion de l'empereur. » Mahommed ne répondit à cette lettre qu'en levant des troupes. Kouli-Kan envoya un second ambassadeur pour demander environ 100 millions de notre monnoie, avec quatre provinces. L'empereur trop nonchalant, et trahi par ses ministres, ne fit aucune diligence. Le Persan se rendit devant Pishor, dont il s'empara, après avoir defait un corps de 7000 hommes campés devant cette place, au mois de novembre 1738. Le 19 janvier suivant, il se vit maître de Lahor. Enfin l'armée du grand-mogol s'ébranla, et le monarque partit de Delhi le 18 janvier. Kouli-Kan alla au-devant de lui. Son armée étoit d'environ 16,000 hommes à cheval. Il alla camper à une petite distance de l'armée ennemie. Le combat se donna, et le Persan remporta une victoire complète, quoiqu'il n'eût fait agir qu'une partie de ses troupes. La consternation et la terreur se répandirent dans le camp de l'empereur. On tint un conseil, et on fit faire des propositions d'accommodement à Kouli-Kan, qui exigea qu'avant toutes choses le grand-mogol vînt s'en-

tretenir avec lui dans son camp. L'empereur fit ce qu'on demandoit de lui ; et après que le roi de Perse l'eut fait asseoir à côté de lui dans le même siége, il lui parla en maître et le traita en sujet. Il ordonna ensuite à un détachement de cavalerie de s'emparer de toute l'artillerie du grand-mogol, et d'enlever tous les trésors, les joyaux, et toutes les armes et les munitions de l'empereur et des émirs. Les deux monarques se rendirent ensuite à Delhi, capitale de l'empire, et ils y arrivèrent avec leurs troupes, le 7 mars 1739. Le vainqueur enferma le vaincu dans une prison honorable, et se fit proclamer empereur des Indes. Tout se passa d'abord avec beaucoup de tranquillité ; mais une taxe que l'on mit sur le blé causa un grand tumulte, et quelques-uns des gens du roi de Perse furent tués. Le lendemain 11, le tumulte fut plus grand encore. Kouli-Kan monta à cheval, et envoya un gros détachement de ses troupes pour apaiser le tumulte, avec permission de faire main-basse sur les séditieux, après avoir employé la douceur et les menaces. Le roi de Perse, s'étant rendu dans une mosquée, y fut attaqué à coups de pierres; on tira même sur lui. Ce prince, se livrant alors à toute sa fureur, ordonna un massacre général. Il le fit cesser enfin : mais ayant duré depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures après midi, il y eut un si grand carnage, que l'on compte qu'il y périt de 120,000 à 150,000 habitans... Plusieurs, jaloux de leur honneur, donnèrent la mort à leurs épouses, et se tuèrent ensuite.... Dans la plupart des maisons, quand un des membres de la famille survivoit au massacre, il entassoit 30 à 40 cadavres, et les brûloit; on en faisoit autant au milieu des rues, etc. Enfin Nadir céda aux habitans. Pour se délivrer d'un hôte si formidable, il s'agissoit de lui payer les sommes qui lui avoient été promises : Kouli-Kan eut, pour sa part, des richesses immenses en bijoux, en diamans. Il emporta beaucoup plus de trésors de Delhi, que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces trésors, amassés par un brigandage de plusieurs siècles, furent enlevés par un autre brigandage. Le palais seul de l'empereur renfermoit des trésors inestimables. La salle du trône étoit revêtue de lames d'or ; des diamans en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles et de pierres précieuses, formoient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout étoit digne d'attention ; il représentoit la figure d'un paon qui, étendant sa queue et ses ailes, couvroit le monarque de son ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art étoit composé, représentoient au naturel les couleurs de cet oiseau brillant. On fait monter le dommage que causa cette irruption des Perses à 125 millions de livres sterling. Un dervis, touché des malheurs de sa patrie, osa présenter à Kouli-Kan la requête suivante : « Si tu es dieu, agis en dieu ; si tu es prophète, conduis-nous dans la voie du salut ; si tu es roi, rends les peuples heureux, et ne les détruis pas.... » Kouli-Kan répondit : « Je ne suis pas Dieu, pour agir en Dieu ; ni prophète, pour montrer le chemin du salut ; ni roi, pour rendre les peuples heureux. Je suis celui que Dieu envoie contre les nations sur lesquelles il veut faire tomber sa vengeance. » Le monarque persan, qui étoit en droit de tout exiger de Mahommed, finit par lui demander en mariage une princesse de son sang pour son fils, avec la cession de toutes les provinces situées au-delà de la rivière d'Ateck et de celle de l'Indus,

du côté de la Perse. Mahommed consentit à ce démembrement, par un acte signé de sa main. Kouli-Kan se contenta de la cession de ces belles provinces qui étoient contiguës à son royaume de Perse, et les préféra sagement à des conquêtes plus vastes, qu'il eût conservées difficilement. Il laissa le nom d'empereur à Mahommed; mais il donna le gouvernement à un vice-roi. Comblé de gloire et de richesses, il ne songea plus qu'à retourner en Perse. Il y arriva après une marche pénible, qui fut traversée par plusieurs obstacles que sa valeur et sa fortune surmontèrent. Ses autres exploits sont peu connus. Il fut massacré le 8 juin 1747 par Saleh-Beg, colonel de la garde aghuane, et Mahommed, gouverneur de Tawus, de concert avec Ali Kouli-Kan, neveu de Thamas, qui se fit proclamer roi de Perse. Le premier pénétra la nuit dans la tente où Thamas étoit couché avec la fille du grand-mogol, qu'il avoit épousée, après avoir détrôné le père. « Les assassins, dit un historien persan, firent une balle de paume de cette tête que l'univers, peu de temps auparavant, n'étoit pas capable de contenir. » Ses trois fils et seize autres princes du sang royal furent égorgés le même jour. Ainsi mourut ce prince, aussi brave qu'Alexandre, aussi ambitieux, mais bien moins généreux et moins humain. (*Voyez* BOUGAINVILLE.) Ses conquêtes ne furent marquées que par des ravages. Point de villes réparées ou bâties; point de grands établissemens. Il aimoit à l'excès les femmes, sans négliger les affaires. Pendant la guerre, il vivoit comme un simple soldat; dans la paix il n'étoit pas moins frugal. Sa taille étoit de six pieds, sa constitution fort robuste, et sa voix extrêmement forte. Quant à sa religion, il n'en eut aucune. Son premier acte d'autorité, en montant sur le trône, fut de s'emparer de la plus grande partie du bien des ministres de la religion. Il demanda peu de temps après une traduction en langue persane de la Bible et de l'Alcoran. Les missionnaires européens, les rabbins et les mollas travaillèrent à ces ouvrages. Lorsqu'ils furent achevés, les traducteurs lui en lurent une partie. Il plaisanta sur les mystères de la religion chrétienne, se moqua de celle des juifs, tourna Mahomet et Ali en ridicule. Ensuite il fit enfermer les traductions des livres sacrés des chrétiens et des musulmans dans une cassette, disant qu'il donneroit bientôt aux hommes une religion beaucoup meilleure. Mais les affaires de Perse ne lui permirent pas d'exécuter son projet. Ce prophète guerrier, ennemi de la contradiction, auroit sans doute fait recevoir ses dogmes à coups de sabre. Un des chefs des ministres de la religion de Perse lui ayant voulu représenter qu'il n'appartenoit pas au prince d'innover en matière de religion, Kouli-Kan ne lui répondit qu'en le faisant étrangler. La crainte qu'il inspiroit étoit telle, qu'à son retour des Indes, au milieu même de la marche, il osa commander à ses soldats de remettre dans son trésor tout ce qu'ils avoient pillé dans cette expédition; et ses soldats obéirent. Il se contenta de faire distribuer à chacun d'eux cinq cents roupies, et une somme un peu plus forte aux officiers, qui reçurent sans se plaindre cette foible récompense de leurs travaux et de leurs fatigues. (*Voy.* l'extrait historique qui est à la fin de Nadir, tragédie par Dubuisson, représentée en 1780.) On a une Histoire de Thamas Kouli-Kan, traduite d'un manuscrit persan, par Williams-Jones, membre du collége d'Oxford, 1770.

* KOUWENBURG (Jean), chi-

rurgien de Middelbourg, sa patrie, y exerça sa profession depuis environ 1710 jusque vers 1740. On a de lui un traité en flamand, qu'on peut rendre par le titre de *Chirurgie marine*, ou *Consolation des gens de mer par rapport à divers accidens auxquels ils sont exposés.* Cet ouvrage parut à Middelbourg, 1721, in-12; à Middelbourg et à Amsterdam, 1726, in-12; à Middelbourg, 1733, in-12; les deux dernières éditions enrichies par l'auteur de beaucoup de notes et de remarques, sont préférables à la première.

* KOZAK (Jean Sophrone), docteur en médecine, né en Bohême, pratiqua son art à Brême pendant 45 ans, et y mourut en 1685, âgé de 82 ans. Partisan de Robert Fludd, il embrassa la plupart de ses opinions et les consigna dans les ouvrages qu'il a publiés, et dont les principaux sont, I. *Anatomia vitalis microscomi*, Bremæ, 1636, in-4°. II. *Tractatus de hæmorrhagiâ*, Ulmæ, 1666, in-8°.

* KRAG (André), né à Ripen, ville de Danemarck en Jutland, en 1558, reçu docteur en médecine à Montpellier en 1585, quitta cette ville la même année, et se rendit à Copenhague, où il fut chargé, en 1589, par l'université, d'enseigner les mathématiques. Ce qu'on a de ce médecin se réduit à quelques *Lettres* que Jean Hornung a recueillies dans sa *Cista medica*, imprimée à Nuremberg en 1625, in-4°. Il est encore l'éditeur de *Laurea apollinea Monspeliensis*, collection de discours académiques, de questions de médecine, de leçons de physique, de problèmes et de consultations. Krag mourut à Copenhague le 8 Juin 1600.

KRANS. *Voyez* CRUSIUS, n° I.

I. KRANTZ. *Voyez* FISCHET.

† II. KRANTZ *ou* CRANTS (Albert), doyen de l'église de Hambourg, sa patrie, fut employé dans diverses négociations, et s'en acquitta avec autant d'intelligence que de zèle. Il étoit l'arbitre des différens, la ressource des pauvres, et l'exemple de son chapitre. Cet homme estimable mourut dans un âge avancé, le 7 décembre 1517, laissant plusieurs ouvrages. Les plus connus sont, I. *Chronica regnorum Aquilonio-rum Daniæ, Sueciæ, Norwegiæ*, Argentorati, 1546, in-fol., réimprimée à Francfort dans le même format par les soins de Jean Wolff. II. *Saxonia*, sive *de Saxonicæ gentis vetustâ origine*, Francfort, in-fol., 1575, 1580, 1581. III. *Wandalia*, sive *Historia de Vandalorum origine*, Cologne, 1600, in-folio, réimprimée, avec plus de soin, en 1619, à Francfort, in-folio, par Wechel. IV. *Metropolis*, sive *Historia ecclesiastica de Saxoniâ*, 1575, 1590 et 1627, Francfort, in-fol. Elle ne regarde que l'histoire de Westphalie et de Jutland. Tous les ouvrages de cet auteur offrent beaucoup de recherches; mais il se perd dans les origines des peuples, ainsi que ceux qui, avant lui, s'étoient mêlés de débrouiller ce chaos. Plus savant que critique, il a beaucoup de penchant pour les fables, et même pour les plus absurdes. Il est d'ailleurs accusé de plagiat. On le dit dans son épitaphe très-éloquent; cela ne paroît guère par ses livres. (*Voyez* en la liste détaillée dans le trente-huitième volume des Mémoires du P. Nicéron.)

KRASHENNINICOW (Etienne), né à Moscow en 1713, fut du nombre des jeunes élèves attachés aux professeurs de l'académie de Saint-Pétersbourg. Cette compagnie ayant envoyé quelques-uns de ses membres au Kamtschatka, par ordre de l'impératrice, en 1733,

pour donner une relation de ce pays, le jeune Khrashenninicow suivit le professeur d'histoire naturelle. Il en revint en 1743, avec un grand nombre d'observations. L'académie le nomma adjoint en 1745, et professeur de botanique et d'histoire naturelle en 1753. Il mourut en 1755. Il avoit été chargé par sa compagnie de dresser la *Relation* des découvertes des académiciens, et de la combiner avec celle de Steller, qui étoit mort en 1745. C'est cet ouvrage, écrit avec beaucoup de sincérité et d'exactitude, dont la traduction forme le deuxième volume du Voyage de Sibérie de l'abbé Chappe d'Auteroche, à Paris, 1768, deux tomes en trois volumes in-4°, avec figures, magnifiquement exécuté. Il avoit été publié séparément en 1767, 2 vol. in-12. La meilleure traduction est celle de Saint-Pré, Amsterdam, 1771, 2 vol. in-8°. Il est divisé en quatre parties. La première comprend la description géographique des lieux; la seconde, l'histoire naturelle; la troisième traite des mœurs, des usages et des habitans; la quatrième, de la découverte et de la conquête du Kamtschactka par les Russes, et des établissemens qu'ils y ont formés.

* KRATZ (George), né à Schongaw en Bavière en 1714, jésuite en 1730, enseigna les mathématiques dans l'université d'Ingolstadt avec une réputation extraordinaire, et mourut à Munich en 1766. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres, I. *De viribus corporum; De genuino principio æquilibrii corporum solidorum*, Ingolstadt, 1759. II. *Observatio transitûs Veneris per discum solarem*, 6 junii, 1761. III. *Methodus cujuscunque non perfectè quadrati radicem veræ quàm proximam brevi labore determinandi*, 1762. IV. *De ratione motûs medii et distantiæ mediæ lunæ a terrâ ad vires quibus in lunam premitur*, 1762. On a publié après sa mort *Nova virium theoria de pressione fluidorum*, Ingolstadt, 1765; *Et Principia hydraulica*, Ingolstadt, 1770.

KRAUS (Joseph), célèbre musicien et compositeur, né à Manheim en 1756, élève de l'abbé Vogler, étudia dans sa jeunesse avec beaucoup de zèle les sciences dans plusieurs universités de l'Allemagne; mais entraîné par son penchant pour la musique, il s'y livra entièrement, et pour s'y perfectionner, il voyagea par l'Angleterre, l'Italie et la France depuis 1782 jusqu'en 1784. On a de lui plusieurs compositions, telles que le grand opéra de *Didon et Enée*; les *Intermèdes d'Amphitryon*; la *musique* pour les obsèques et l'enterrement de Gustave III; des *ballets*; des *simphonies*; des *airs* et *chansons* pour le clavecin, etc. Kraus est mort à Stockholm en 1792.

I. KRAUSE (Chrétien Gottfried), compositeur allemand, né à Sorau en 1719, mort à Berlin en 1771, a publié un *ouvrage* estimable sur *la poésie musicale*, plus profond, mais écrit d'une manière moins séduisante que les Traités d'Algarotti sur le même sujet.

* II. KRAUSE (François), peintre, né à Ausbourg en 1706, mort à Lyon en 1754, fut, par nécessité, dans sa jeunesse, ce qu'on appelle vulgairement *barbouilleur*; mais le désir de devenir peintre lui fit franchir tous les obstacles. Un seigneur l'ayant mené à Venise, il y reçut de Piazzetta des leçons dont il profita si bien, que, quand il partit pour Paris, on ne distinguoit plus les ouvrages du maître d'avec ceux de l'élève. Son orgueil excessif et une causticité indiscrète lui suscitèrent des ennemis dans la capitale; ce qui

le détermina à se retirer à Langres. De là il fut à Dijon, où il fit pour les chartreux *La Magdeleine chez Simon le Pharisien*. Ce superbe tableau, placé dans le réfectoire, est son chef-d'œuvre. *L'Histoire de la Vierge*, en sept morceaux. Krause fut très-employé dans les principales villes de la Bourgogne, et à Lyon, où il décora en entier l'église de Notre-Dame-des-Ermites, ouvrage qui l'occupa pendant douze ans, et jusqu'à sa mort.

† KRAUSSEN (Jean-Ulric), habile graveur allemand, dont nous avons l'*ancien et le nouveau Testament* très-élégamment exécutés en taille-douce. La délicatesse des figures fait rechercher le recueil qu'on en fit à Ausbourg, in-fol., 1705, qui doit contenir 135 planches. Les *Epîtres* et *Evangiles* sont gravés séparément, un vol. in-fol., 1706, avec 120 planches. L'explication est en allemand.

* KRAY (baron de), général-feld-zeugmeistre au service d'Autriche, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, propriétaire d'un régiment d'infanterie, etc., fut nommé général-major après avoir fait la guerre contre les Turcs en qualité de colonel, et servit d'une manière distinguée en 1793, 1794 et 1795 dans les Pays-Bas et sur le Bas-Rhin. Employé en 1796 à l'armée de Wartensleben, il continua à y rendre les plus grands services dès l'ouverture de la campagne, fut alors élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant, se conduisit de la manière la plus brillante dans toutes les affaires qui eurent lieu en août et septembre en Franconie, et se fit sur-tout remarquer par ses talens et ses manœuvres savantes aux batailles d'Altenkirken, de Forcheim, Bamberg, Wetzlar, Giernen, etc. Les défaites qu'éprouva, au commencement de 1797, cette même armée, alors commandée par Werneck, et la déroute presque inouïe dans laquelle elle fut mise par Hoche, firent inculper la plupart des officiers généraux qui y servoient. M. de Kray, acquitté par un conseil de guerre tenu à Vienne, fut condamné seulement à quinze jours d'arrêt, et passa en juillet à l'armée d'Italie, où il prit le commandement en chef des troupes autrichiennes après la mort du jeune prince d'Orange; il y ouvrit la campagne de 1799 de la manière la plus brillante, et prépara les succès qu'obtinrent ensuite Mélas et Suwarow. Il fut alors chargé du siége de Mantoue, dont il s'empara après deux mois de travaux suspendus un instant par l'approche de l'armée de Macdonald. L'empereur lui fit l'accueil le plus flatteur lorsqu'il se rendit à Vienne en février 1800; et lui confia, bientôt après, le commandement de l'armée du Rhin, que quitta l'archiduc Charles. Ses succès dans cette campagne ne furent pas brillans; il se retira devant les Français, entre le Danube et le lac de Constance. Au reste, la paix vint bientôt suspendre sa carrière militaire. On le regarde, avec justice, comme un des généraux les plus habiles qui aient commandé les Autrichiens pendant cette guerre. Il mourut en janvier 1804.

KREIG. *Voyez* KRIEG.

* KRESA (le père), savant jésuite, et mathématicien, né en Moravie en 1648, mort en 1715, fut confesseur du roi et de la reine de Bohême. Kresa savoit, outre sa langue maternelle, l'hébreu, le latin, le grec, le français, l'italien, l'espagnol et le portugais, et il étoit très-versé dans la philosophie et la théologie. Il a traduit Euclide en espagnol. On a de lui un ouvrage posthume intitulé *Analysis speciosa trigonometriæ sphœricæ*, *primo*

mobili, triangulis rectilineis, progressioni arithmeticæ et geometricæ, aliisque problematibus à R. P. Jacobo Kesa, in-4°.

KRETZCHMER (Pierre), né dans le Brandebourg vers 1700, conseiller des domaines du roi de Prusse, mort en 1764, distingué par ses connoissances dans la science économique et dans celle de l'agriculture, fit un grand nombre d'expériences sur ces matières; une des plus curieuses est celle qu'il développa dans un *Mémoire* au sujet de la multiplication extraordinaire d'un grain d'orge. Ce fut en marcottant les tiges d'une touffe d'herbe produite par ce grain semé au printemps, et transplantées ailleurs, qu'elles produisirent d'autres touffes, et ainsi de suite, par le même procédé, *ce grain d'orge produisit jusqu'à* 15000 *épis*. Cette culture demande trop de bras pour être d'une utilité générale. Ce même auteur avoit tenté d'introduire en Prusse le labourage à deux charrues; il le proposa dans un autre *Mémoire*. L'idée n'étoit pas neuve: Olivier de Serres en parle dans son Théâtre d'agriculture; mais cette idée est plus belle dans la théorie que dans la pratique.

KREUZ (Frédéric-Charles-Casimir, baron de), poëte allemand, qui peut être surnommé l'*Young* de son pays, mourut en 1770, âgé de 45 ans. De grandes beautés, nulle méthode, des images sublimes et beaucoup d'obscurité, sont les principaux caractères de son poëme *des Tombeaux*, le plus étendu, comme le meilleur de ses ouvrages, imprimé à Francfort-sur-le-Mein en 1769.

* KRIEG (Jean-Frédéric), né à Lahr en Brisgaw en 1730, entra au service de France à l'âge de seize ans, et fit, avec le maréchal de Saxe, toutes les campagnes des guerres d'Hanovre. Le maréchal de Broglie lui donna le grade de capitaine de cavalerie à la bataille de Rosbach, où il avoit reçu sept blessures. A celle de Minden, il le nomma major de la même arme. Krieg, à la malheureuse affaire de Clostercamp, reçut seize blessures en protégeant la retraite de l'armée française, et ne put reprendre le service que trois ans après. Au siége de Gibraltar, en 1782, il commandoit une batterie flottante; mais ces batteries ayant été détruites, il s'échappa à la nage, quoique blessé de nouveau, et sauva la vie à plusieurs de ses frères d'armes. A l'instant de la révolution, Krieg, capitaine au régiment de Nassau, devint aide-de-camp du général Wimpfen. Il commandoit en second la place de Thionville quand elle fut assiégée; et si cette ville fit une si glorieuse résistance; si les ennemis coalisés furent contraints à la retraite, on le doit particulièrement aux habiles manœuvres et à la valeur de ce guerrier, qu'on voyoit toujours à la tête des sorties. Les ennemis, pour se venger, mirent, en se retirant, le feu à sa seule propriété. C'étoit une petite faïencerie située à Oberkirch dans le Brisgaw. Krieg, chef de la légion de la Moselle, organisée par ses soins à Nanci, ensuite colonel d'infanterie, puis général de brigade, puis enfin général de division commandant de Metz, et sur-tout homme probe, devoit un tribut à ceux qui ne l'étoient pas. Il fut arrêté en 1793, et transféré dans les prisons de Paris, où il languit quinze mois. Ayant recouvré sa liberté, on le nomma chef d'une armée de la Vendée. Il s'y acquit une nouvelle gloire, et n'en revint que pour être général commandant en chef de Paris. Après avoir, pendant dix-huit mois, occupé ce poste difficile, il obtint sa retraite et fut se fixer à Bar-sur-Ornain, où il mourut en 1800. Krieg, soutien des pauvres, père du soldat, avoit

cinquante-quatre ans de service effectif, et trente-trois blessures.

* KRISDAPOR III, l'un des plus vertueux patriaches d'Arménie, naquit vers l'an 574. Il étudia avec ardeur le théologie, la rhétorique et les différens rites des églises. Ses parens, qui étoient d'une famille noble et possédoient de grandes richesses, engagèrent beaucoup leur fils unique de rester dans l'ordre des laïcs pour transmettre la descendance de leur maison; mais Krisdapor, dévoué entièrement à la vie contemplative, embrassa l'état ecclésiastique, et s'y distingua par ses connoissances, par ses vertus et spécialement par sa philantropie. Il disoit souvent à ses amis « que l'amour du prochain est l'aile des justes et le complément de toutes les vertus. » En 625 Krisdapor fut élu unanimement grand-patriarche d'Arménie; après avoir gouverné cette Eglise pendant trois ans en homme sage et pieux, il renonça de plein gré à la dignité de patriarche et vécut en simple religieux jusqu'à sa mort. On a de lui *un Recueil de sermons* fort estimés.

* KRISSADOUR, savant prélat arménien, florissoit vers le milieu du 7e siècle. Après avoir étudié avec succès la théologie et l'histoire, il embrassa l'état ecclésiastique et fut sacré évêque de Passen, province de la grande Arménie. En 645 il assista à un concile national tenu à Thovin, et mourut peu de temps après, laissant les ouvrages suivans: 1° *Commentaire de Daniel;* 2° *Commentaire de l'Apocalypse de saint Jean;* 3° *Histoire des martyrs faits en Perse et Arménie.*

KRODO *ou* CRODUS (Mythol.), divinité des anciens Saxons, représentée sous la forme d'un vieillard, portant une roue et un panier plein de fruits, ayant la tête nue et ses pieds appuyés sur une perche. Heineccius croit ce dieu l'emblème du soleil.

* KROPF (François-Xavier), de la compagnie de Jésus, a publié l'ouvrage suivant: *Historia provinciæ societatis Jesu Germaniæ superioris ab anno* 1611 *ad annum* 1630, Monachii, 1746, in-fol.

I. KROMAYER (Jean), né en 1576 à Dolhen en Misnie, ministre à Eisleben, prédicateur de la duchesse douairière de Saxe, et enfin surintendant à Weimar, où il mourut en 1643, à 67 ans, a donné, I. *Harmonia evangelistarum.* II. *Historiæ ecclesiasticæ compendium.* III. Une *Paraphrase* estimée sur Jérémie et sur ses Lamentations: elle se trouve dans la Bible de Weimar.

II. KROMAYER (Jérôme), neveu du précédent, né à Zeitz en 1610, mort en 1670, à Leipsick, où il étoit professeur en histoire, en éloquence et en théologie, eut une plume laborieuse et féconde. Entre ses nombreux ouvrages, nous citerons seulement, I. *Theologia positivo-polemica.* II. *Historia ecclesiastica.* III. *Polymathia theologica*, etc.

† KROUST (Jean-Marie), jésuite, professeur de théologie plusieurs années à Strasbourg, puis confesseur de Mesdames de France, travailla quelque temps au *Journal de Trévoux.* On a de lui, un ouvrage latin, en quatre volumes in-8°, intitulé *Institutio clericorum*, Augsbourg, 1767. Ce sont des méditations pour tous les jours de l'année. Il a encore donné un vol. in-8°, contenant une *Retraite de huit jours*, à l'usage des ecclésiastiques; réimprimée à Fribourg en Brisgaw, 1765. On trouve dans ces livres le langage onctueux de l'Ecriture et des Pères. Il ne faut pas juger

de ce jésuite par ce qu'en dit Voltaire, mécontent du zèle qu'il montra contre ses opinions philosophiques.

* KRUG (Théodore-Christophe), d'Hersfeld dans la basse Hesse, premier médecin de la cour électorale de Brandebourg, conseiller et directeur des mines, membre de la societé royale de Berlin, et de l'académie impériale des curieux de la nature, a donné plusieurs *Observations* dans les Mémoires de cette académie, et un ouvage imprimé à Nuremberg en 1692, in-4°, sous le titre d'*Observationum curiosarum triga.* Il mourut au mois de mai 1719.

*I. KRUGER (Jean-Gottlieb, professeur de médecine dans l'université de Halle en Saxe, membre des académies de Berlin et des curieux de la nature, mort en 1760, âgé de 45 ans, publia quelques ouvrages en allemand sur la dispute entre les animistes et les mécaniciens, qui divisoient alors les partisans de Stah de la plupart des autres médecins. Le premier est une *Phisiologie* qui parut à Halle en 1748, in-8°, et dont on a une traduction hollandaise, imprimée à Amsterdam, 1763, sous le même format. On a encore de ce médecin, I. *De refrigeratione sanguinis in pulmonibus*, Halæ, 1743 et en 1748, in-4°. II. *Differentia elateris, toni contractionis vitalis voluntariæ, sensibilitatis et irritabilitatis*, ibid., 1754, in-4°.

II. KRUGER (Jean-Chrétien), né à Berlin de parens pauvres, mort à Hambourg en 1750, âgé de 28 ans, distingué sur la scène comme acteur et comme poëte, auroit pu contribuer à illustrer le théâtre allemand, mais les travaux qu'exigeoient de lui sa qualité d'acteur, et son peu de fortune, l'obligèrent à entreprendre des traductions : la mort le surprit à la fleur de son âge, ainsi que Schlegel et Croneck, autres auteurs dramatiques du même pays. Outre la *Traduction* allemande du Théâtre de Marivaux, on lui doit un *Recueil de Poésies* imprimé à Leipsick, 1763. Les ouvrages qu'il contient sont des *Poésies diverses*, des *Prologues*, et sur-tout des *Comédies*, dont les principales sont, l'*Epoux aveugle, les Candidats* et *le duc Michel.*

* KUBLAY, grand-kan des Tartares, appelé aussi Ku-pi-lay, fut un des plus puissans seigneurs de l'Asie. Après avoir été élu empereur des Mogols, des Tartares et de la Chine en 1260, il essaya encore, mais avec peu de succès, de soumettre le Japon. Il aima les sciences et ceux qui les cultivoient, fut courageux à la guerre, sage dans le gouvernement de son empire, fastueux, magnifique, libéral, enfin un des plus grands princes qui eussent régné sur cette partie du monde. Ce prince combla de distinctions honorables trois célèbres voyageurs vénitiens, Marc, Nicolas et Matthieu Paul ; il ambitionna de se faire connoître, par leur moyen, des princes chrétiens et même du souverain pontife, quoiqu'il n'eût pas probablement l'intention d'embrasser leur religion. Chengkim, son fils, lui succéda. (*Voyez* la Relation des voyages de Marc-Paul, imprimée à Venise en 1496, puis insérée dans la *Raccolta di navigazioni e di viaggi* de Jean-Baptiste Ramusio, Venise, 1559 et 1597.)

* KUCHLIN (Jean), Hessois, né en 1546, sans fortune : ayant eu, en bas âge, le malheur de perdre son père, il fut adopté par Zacharie Ursinus, théologien de Heidelberg, auprès duquel il acheva ses études. Egalement savant en litté-

rature et en théologie, il fut successivement, dans sa patrie, instituteur et ministre de la religion. Les troubles excités par celle-ci l'ayant engagé à s'expatrier en 1577, il s'établit à Embden, d'où il fut appelé en même temps à Amsterdam et à Groningue. Menso Alting le décida pour la première de ces vocations. L'Église naissante d'Amsterdam avoit besoin d'un homme de mérite tel que Kuchlin, et il en devint en quelque sorte le père. En 1591 les états de Hollande ayant fondé un collége de théologie en l'université de Leyde, Kuchlin en fut appelé régent. Les regrets de l'Église d'Amsterdam l'engagèrent à y retourner peu de temps après. En 1595, à l'instante sollicitation des états, il reprit la régence du collége. Kuchlin mourut d'apoplexie en 1606; il n'a laissé qu'un ouvrage polémique sur le *Catéchisme d'Heidelberg* : *Disputationes theologicæ ad catecheseos ecclesiarum Belgicarum explicationem.*

KUHLMAN (Quirinus) né à Breslaw en Silésie avec un esprit sage et pénétrant. Une maladie dérangea ses organes à l'age de 18 ans, et il fut un des plus grands visionnaires de son siècle. Il se crut inspiré de Dieu, s'imagina être dans un globe de lumière qui ne le quittoit jamais, et ne voulut recevoir aucune leçon, parce que, disoit-il, le Saint-Esprit étoit son maître. Cet infortuné, qu'il auroit fallu enfermer, fut brûlé l'an 1689, en Moscovie, pour quelques prédictions séditieuses. Il avoit parcouru auparavant l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Orient, et n'avoit pas fait beaucoup de prosélytes. On a de ce visionnaire quelques écrits pleins des rêveries les plus absurdes, entre autres un intitulé *Prodromus quinquennii mirabilis,* publié à Leyde en 1674.

† KUHNIUS (Joachim), professeur de grec et d'hébreu dans l'université de Strasbourg, né à Gripswald, mourut en 1697, à 50 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Animadversiones in Pollucem*, 1680, in-12. C'est le plan d'une édition qu'il préparoit de l'Onomasticon de Jules Pollux, que la mort l'empêcha de publier; mais son travail a été recueilli dans l'édition de ce grammairien donnée à Amsterdam en 1706, in-folio. II. *Æliani variæ historiæ*, Argentorati, 1685, in-8°. Ses *Notes* sont exactes et savantes. III. *Diogenes Laertius de vitis philosophorum*, Amsterdam, 1692, in-4°, 2 vol. C'est l'édition de Ménage, dans laquelle on a inséré des *Notes* de Kuhnius et d'autres savans. IV. *Quæstiones philosophicæ ex sacris veteris et novi Testamenti*, *aliisque scriptoribus*, Argentorati, 1698, in-4°, 3 vol. V. *Pausaniæ Græciæ descriptio*, Lipsiæ, 1716, in-fol. Cet auteur, dont le texte avoit été fort altéré, a coûté beaucoup de travail, et cette édition est justement estimée. Ces deux derniers ouvrages n'ont été publiés qu'après la mort de Kuhnius.

* KUIC (Jean Van), peintre, né en 1530 à Dort, mort en 1572, a peint le *portrait* et l'*histoire.* Cet artiste eut une dispute avec les jésuites; on prétend qu'il étoit l'agresseur; mais ils se vengèrent cruellement; ils l'accusèrent d'hérésie et le firent brûler.

KULCZINSKI (Ignace), abbé de Grodno, né à Wlodimirs en Pologne l'an 1707, entra de bonne heure dans l'ordre de St.-Basile, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur-général de cet ordre. Il mourut dans son abbaye de Grodno en 1747, après s'être acquis une grande réputation par son *Specimen ecclesiæ Ruthenicæ*. On a encore de lui

en manuscrit *Opus de vitis sanctorum ordinis divi Basilii Magni*, 2 vol. in-fol.

* KULM (Jean-Adam), professeur de médecine et de physique à Dantzick, membre de l'académie impériale d'Allemagne, chercha à faciliter l'étude de l'anatomie à ses élèves, en publiant un *ouvrage sur la dissection*, avec des planches, et l'explication en allemand. Cet ouvrage parut dabord à Dantzick en 1725, in-8°, et reparut dans la même langue à Leipsick, 1731 et 1741, in-8°; et dans d'autres villes. Massuet le traduisit en français, Amsterdam, 1734. On a encore de ce médecin plusieurs *Dissertations* assez estimées sur son art.

KULPISIUS *ou* KULPIS (Jean-George), professeur en droit à Gieslen, puis à Strasbourg, assista au congrès de Riswick en qualité d'envoyé du duc de Wittemberg, et mourut en 1698. Le plus estimé de ses ouvrages est un *Commentaire* savant, in-4°, sur Grotius, sous le titre de *Collegium Grotianum*.

KUNADUS (André), théologien luthérien, né à Dobelen en Misnie l'an 1602, fut professeur de théologie à Wittemberg, et ministre général à Grimma. Il mourut en 1662, à 60 ans. On a de lui, I. Une *Explication de l'Epître aux Galates*. II. Un *Abrégé des lieux communs de théologie*. III. Des *Dissertations sur la tentation au désert; sur la confession de saint Pierre; sur ceux qui ressuscitèrent au temps de la Passion*, in-4°, etc.

† KUNCKEL (Jean), né dans le duché de Sleswick en 1630, chimiste de l'électeur de Saxe, de celui de Brandebourg, et de Charles XI, roi de Suède, qui lui donna des lettres de noblesse, et le titre de conseiller métallique. Il mourut en 1702, après avoir fait plusieurs découvertes, entre autres celle du *Phosphore d'urine*. On lui doit encore plusieurs nouvelles opérations sur l'art de la verrerie; une manière de mouler des figures en bois: une petite curiosité chimique, qui consiste à marbrer un globe de verre de différentes couleurs; et un procédé ingénieux pour faire une plante de métal. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a publié en allemand et en latin, on distingue ses *Observationes chimicæ*, Londres, 1678, in-12, et son *Art de la verrerie*, traduit en français par le baron Holbach, et imprimé à Paris en 1752, in-4°. Les chimistes qui l'avoient précédé avoient cultivé la chimie pour augmenter les lumières de la médecine; Kunckel en fit usage pour perfectionner les arts. Cet artiste avoit peu de théorie, mais il portoit dans la pratique une intelligence et une sagacité qui lui tenoient lieu de savoir. Il s'attacha sur-tout à suivre le travail de Néri sur la vitrification; et ses découvertes donnèrent beaucoup d'étendue à cette partie importante de la chimie. Une de ses expériences paroît démontrer contre le célèbre Buffon que l'or n'est pas vitrifiable; Kunckel en a tenu dans un feu de verrerie pendant plus d'un mois sans qu'il ait diminué d'un grain, ni reçu la moindre altération. Au reste, ses ouvrages brillent plus par le détail de ses expériences que par le style. Il écrit sans art et sans méthode.

† KUNRATH *ou* KHUNRATH (Henri), chimiste de la secte de Paracelse, fit beaucoup parler de lui au commencement du 17[e] siècle, et fut, dit-on, professeur en médecine à Leipsick. Mollerus prétend que Kunrath étoit un adepte qui possédoit la pierre philosophale. Il nous apprend lui-même « qu'il avoit obtenu de Dieu le don de dis-

cerner le bien et le mal dans la chimie. » Il mourut à Dresde en 1608. On a de lui plusieurs ouvrages d'une obscurité impénétrable. Les curieux recherchent son *Amphitheatrum sapientiæ æternæ solius veræ, christiano-cabalisticum, divino magicum, etc.* Hanoviæ, 1609, in-folio. On y mit un nouveau titre en 1653. Ce livre fut censuré par la faculté de théologie de Paris.

* KUPESKI (Jean), peintre, né à Poesing dans la haute Hongrie en 1666, mort à Nuremberg en 1740, après s'être instruit des principes de son art à Vienne, chez le peintre Claus, voyagea en Italie, et se fixa quelque temps à Venise où l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres servit beaucoup à le perfectionner. C'est sur-tout dans le *portrait* que cet artiste déjà estimé pour des compositions historiques s'est rendu célèbre. Celui d'un homme à mi-corps, jouant de la flûte, est plein de force et de vérité. Le *Tableau de famille du peintre* fait l'admiration de l'Allemagne, et le mérite, si on en juge par le prix de seize mille florins que l'acheta le margrave de Brandebourg Bareith. On compare Kupeski à Rembrant pour la couleur, et à Van Dyck pour les mains de ses portraits. Personne, au dire des connoisseurs, n'a porté plus loin l'intelligence du clair-obscur.

KUS *ou* CHUS, surnommé *Dent d'éléphant* par les Orientaux, parce qu'il régna en Ethiopie, pays d'où l'on tire l'ivoire, étendit ses conquêtes dans le Zanguebar et la Caferie. On le croit fils de Chanaan et petit-fils de Noé.

* KUSSEL (Melchior), né à Ausbourg, s'acquit beaucoup de réputation par son talent dans la gravure au burin, et sur-tout à l'eau-forte. Il *grava* beaucoup de sujets inventés et dessinés par Guillaume Baur, parmi lesquels on distingue douze paysages ornés de sujets historiques trois batailles; six vues de fabriques avec des figures et une chasse au cerf; six vues ornées de jardins; trente vues de marines avec des vaisseaux; la vie de la sainte Vierge et la Passion du Sauveur contenues en beaucoup de pièces; toutes les figures du Pastor fido et celles des métamorphoses. Tous ces ouvrages sont remarquables par la grace, l'élégance et la dégradation qui y règnent. Cet artiste florissoit vers la fin du 17e siècle.—Matthieu KUSSEL son frère fut aussi un graveur au burin très-célèbre, et obtint à la cour impériale et en Bavière une préférence honorable sur des artistes d'un talent très-distingué.

† KUSTER (Ludolphe), né à Blomberg dans le comté de Lippe en 1670, du premier magistrat de cette ville. Après avoir achevé l'éducation des enfans du comte de Schwerin, premier ministre du roi de Prusse, il voyagea en Angleterre et en France. De retour à Berlin, le monarque prussien le fit son bibliothécaire; mais le séjour de cette ville lui étant désagréable, il se retira en Hollande. Réduit à une extrême misère, il se rendit à Paris, où l'abbé Bignon, son ancien ami, l'invitoit de venir. Les sollicitations de cet abbé en firent un catholique. Il abjura le 25 juillet 1713. Kuster jouit alors de la faveur et des distinctions que pouvoit espérer un savant et un nouveau converti. L'abbé Bignon le présenta à Louis XIV, qui le gratifia d'une pension de 2000 livres. L'académie des belles-lettres lui ouvrit ses portes en qualité d'associé surnuméraire; distinction qu'elle n'avoit faite à personne avant lui. Ce savant mourut peu de temps après, le 12 octobre 1716. On ne peut nier que

Kuster ne fût rempli d'érudition; mais son mérite se bornoit là : il étoit de ces érudits enthousiastes pour le genre qu'ils ont embrassé, et qui traitent toutes les autres sciences de vaines ou de frivoles. Un livre de philosophie le faisoit fuir; et il croyoit bonnement qu'un homme qui compiloit étoit fort au-dessus d'un homme qui pensoit. Ayant trouvé un Traité philosophique dans la boutique d'un libraire, il le rejeta en disant : « Ce n'est qu'un livre de raisonnement : *Non sic itur ad astra.* » Il rapporte lui-même « qu'après avoir achevé, après quatre ans de travail, son *édition* de Suidas, qui lui tenoit extrêmement à cœur, il fut réveillé par des tonnerres violens, qui lui inspirèrent une telle frayeur pour son manuscrit, qu'il se précipita de son lit pour y cacher son auteur chéri, avec la même affection qu'auroit un père tendre pour un enfant unique. » Ses ouvrages les plus estimés sont, I. Une *Edition* du Lexicon de Suidas, Cambridge, en grec et en latin, en 1705, 3 volumes in-folio. Cet ouvrage demandoit une prodigieuse lecture : l'auteur n'épargna rien pour le rendre parfait en son genre. C'est aussi la meilleure édition que nous ayons du lexicographe grec. L'université de Cambridge récompensa l'éditeur, en le mettant au nombre de ses membres. La littérature grecque étoit ce que Kuster possédoit le mieux. Il regardoit l'histoire et la chronologie des mots grecs (c'étoient ses expressions ordinaires), comme tout ce qu'il y avoit de plus solide pour un savant. II. *Bibliotheca novorum librorum,* Utrecht, 5 vol. in-8°, journal assez médiocre, commencé en avril 1697, et fini avec l'année 1699. L'auteur s'étoit associé, pour ce travail, Henri Sike. III. *Historia critica Homeri*, Francfort, 1696, in-12, curieuse. Il se cacha, dans ce livre et dans le précédent sous le nom de *Neocorous*, qui signifie en grec, Sacristain. Kuster a la même signification en allemand. IV. *Jamblicus, de vitâ Pithagoræ*, Amsterdam, 1707, in-4°. V. *Novum Testamentum*, en grec, 1710, Amsterdam, in-f., avec les variantes de Mill, augmentées et rangées dans un ordre méthodique. VI. Une belle *édition* d'Aristophane en grec et en latin, imprimée d'abord à Oxford en 1708, et ensuite à Amsterdam en 1710, in-fol. (*Voy.* ARISTOPHANE, n° I.) VII. *De vero usu verborum eorumque differentiâ à verbis activis et passivis*, Paris, 1741, in-12, réimprimé plusieurs fois en Angleterre et à Leipsick. La meilleure édition est celle donnée en cette ville par Wolle, en 1752, in-8°. *Cohors Musarum, sive historia rei litterariæ*, Utrecht, 1715.

† KUTCHU (Mythol.), principal dieu des habitans du Kamtschatka, qui lui reprochent sans cesse d'avoir fait les montagnes trop escarpées et les torrens trop rapides, de faire tomber trop de pluie et d'exciter les tempêtes : dans tous les accidens qui leur arrivent, ils ne manquent pas de le maudire et de blasphémer contre sa puissance. Cependant ils cherchent d'un autre côté à l'apaiser et à se le rendre favorable. Dans cette vue ils élèvent dans une grande plaine une colonne qu'ils enveloppent de haillons; toutes les fois qu'ils passent devant cette colonne, ils y jettent un morceau de poisson ou quelqu'autre aliment, et ont soin de ne point cueillir de fruits et de ne tuer aucun animal dans le voisinage : ils croient par ces petites attentions prolonger leur vie. Au reste, ils n'offrent jamais à leur divinité que ce qui ne leur est bon à rien, les nageoires, par exemple, et la queue des poissons, ou quelqu'autre chose qui ne pourroit servir à leur nourriture.

KUYCK. *Voyez* CUYCK.

* I. KUYP (Jacob), fameux peintre *de paysage*, fondateur en 1643, de l'académie de peinture de Dort. Cet artiste copioit la nature avec une exactitude admirable.

* II. KUYP (Albert), peintre, fils du précédent, exerça l'art de son père; mais il le surpassa, tant par la variété de ses compositions que par le style et la touche.

* KYD (Thomas), écrivain anglais qui vivoit sous le règne d'Elizabeth d'Angleterre. Il a donné en 1595 une pièce intitulée *Pompée-le-Grand*, imitée de la tragédie française de Garnier.

* KYDERMISTER (Richard), auteur anglais, abbé du monastère des bénédictins de Winchcombe au comté de Glocester, né à Worcester, mort en 1531, a donné l'*Histoire de l'abbaye de Winchcombe* et *quelques écrits contre la réformation*.

* KYNASTON (Jean), théologien anglais, né à Chester en 1728, mort en 1783, élève du collége de Brasenose à Oxford, où il obtint une bourse en 1751. Ses principaux ouvrages sont, I. *De impietate C. Cornelio Tacito falso objectâ*. II. *Oratio habita in sacello collegii Æenei Nasi*, Oxon, 1761.

* KYNWELMARSH (François), gentilhomme du comté d'Essex, membre du collège de justice de Gray au 16e siècle, et ami de Gascoigne, eut part à sa *Traduction* de la Jocaste d'Euripide. — Il eut un frère compté ainsi que lui au nombre des bons poëtes. On trouve quelques pièces d'eux dans la collection intitulée *Le Paradis des devises sacrées*, 1576.

* KYPER (Albert), né à Kœnigsberg dans la Prusse ducale, professeur de physique et de médecine à Bréda, obtint, en 1648, une chaire de médecine à Leyde, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1655 ou 1658. Parmi les ouvrages qu'on lui attribue, les principaux sont, I. *Methodus medicinam ritè discendi et exercendi* Lugduni Batavorum, 1642, in-12. II. *Anthropologia, corporis humani contentorum, et animæ naturam et virtutes secundum circularem sanguinis motum explicans*, ibid., 1647, in-12; 1650, in-4°; Amstelodami, 1665, in-4°. III. *Institutiones medicæ ad hypothesin de circulari sanguinis motu compositæ*, Amstelodami, 1654, in-4°.

KYRLE (Jean), né à Ross, petit bourg de la province d'Héreford en Angleterre, mourut en 1724 à 90 ans. Avec un revenu de 500 guinées seulement, il fit plus que beaucoup de princes : il défricha des terres, pratiqua des chemins favorables au commerce, bâtit un temple, nourrit les pauvres de son canton, entretint une maison de charité, dota des filles, mit des orphelins en apprentissage, soulagea et guérit des malades, et apaisa les différens de ses voisins. C'est le célèbre Pope qui a fait connoître ses vertus dans son Epître morale sur l'emploi des richesses.

* KYSCHEN, fils de Pouroub, fils de Ind, fils de Cham, fils de Noé, jouit le premier des droits de la souveraineté et comme aîné des vingt-quatre fils de Pouroub, et à cause de sa grande sagesse et de sa bravoure. il dompta les éléphans pour la première fois et mit en usage la manière dont on se fait porter par eux dans l'Inde, parce qu'il étoit d'une si vaste corpulence qu'il ne

pouvoit point monter de chevaux. Il fonda une grande quantité de villes et de villages, et mourut après un règne aussi heureux que long, à l'âge de 400 ans, laissant trente sept enfans, la plupart mâles (Myth. ind.)

LABA LABA

LAAR. *Voyez* LAER.

† LABADIE (Jean), fils d'un soldat de la citadelle de Bourg en Guienne, né en 1610. Les jésuites de Bordeaux, trompés par sa piété apparente et charmés de son esprit, le revêtirent de leur habit, qu'il garda pendant quinze ans. Quoique dès-lors son esprit donnat dans les rêveries de la plus folle mysticité, il sut si bien se déguiser, que, lorsqu'il voulut quitter la société, on mit tout en usage pour le retenir. Labadie ne tarda pas de se faire connoître. Quelques mois avant de sortir des jésuites, il s'avisa de vouloir mener la vie de saint Jean-Baptiste, dont il croyoit avoir l'esprit. Il ne voulut plus manger que des herbes, et ce régime ne servit qu'à lui affoiblir la tête. Après avoir parcouru plusieurs villes de Guienne, il fut employé dans le diocèse d'Amiens. On le croyoit un saint; mais un commerce criminel avec une dévote, et des liaisons plus que suspectes avec des bernardines, découvrirent en lui un hypocrite. Caumartin, évêque d'Amiens, alloit le faire arrêter, lorsqu'il prit la fuite. Labadie demeura quelque temps ensuite à Bazas, il passa de là à Toulouse, et par-tout se fit connoître comme un homme qui se servoit de la religion pour satisfaire ses penchans. Nommé directeur d'un couvent de religieuses, il y introduisit le déréglement avec la fausse spiritualité. Tout ce que l'on a reproché de plus dissolu aux disciples du quiétiste Molinos, il le faisoit pratiquer à ces bonnes filles, les excitant lui-même par ses actions et par ses paroles. L'archevêque de Toulouse, informé de ces désordres, dispersa les religieuses corrompues, et poursuivit le corrupteur; mais ce fourbe alla se cacher dans un ermitage de carmes près de Bazas, s'y fit appeler Jean de Jésus-Christ, parla en prophete, et y sema son enthousiasme et ses pratiques. Il posoit pour principes, « 1° Dieu peut et veut tromper les hommes, et les induit effectivement en erreur; 2° L'Écriture sainte n'est point nécessaire pour conduire les hommes dans la voie du salut; 3° Le baptême ne doit être conféré qu'à un certain âge, parce que ce sacrement marque qu'on est mort au monde et ressuscité à Dieu; 4° La nouvelle alliance n'admet que des hommes spirituels, et nous met dans une liberté si parfaite, que nous n'avons plus besoin ni de la loi, ni de ses cérémonies; 5° Il est indifférent d'observer, ou non, le jour du repos; il suffit que ce jour-là on travaille dévotement; 6° Il existe deux Églises: l'une où le christianisme a dégénéré, et l'autre composée des régénérés qui ont renoncé au monde; 7° Jésus-Christ n'est point réellement présent dans l'Eucharistie; 8° La vie contemplative est un état de grace, une union divine pendant cette vie, et le comble de la perfection. » Labadie, contraint de prendre la fuite, se fit calviniste à Montauban en 1650, et y exerça le

ministère pendant huit ans. Quoiqu'il choquât dans ce poste les personnes sages par ses sermons satiriques, il ne laissa pas de se soutenir par le crédit des dévotes qu'il avoit séduites. Leurs pieuses cabales n'empêchèrent pourtant pas qu'il ne fût chassé quelque temps après. Il passa à Genève, d'où il fut encore expulsé, et de là à Middelbourg. Il s'acquit beaucoup d'autorité dans cette ville, à la faveur du ton mystique qu'il prenoit, et de la sévérité de mœurs qu'il affectoit. « On regardoit, dit Nicéron, comme autant de mondains vendus au siècle présent ceux qui le taxoient d'hypocrisie, et comme autant de saintes celles qui le suivoient. Mademoiselle Schurman, cette fille si fameuse dans la république des lettres, devint un des chefs les plus ardens de la secte. Ce fut elle qui entraîna la princesse Palatine Elizabeth, qui reçut les disciples errans et fugitifs de Labadie. Cette princesse regardoit comme un grand honneur de recueillir ce qu'elle appeloit la *véritable Eglise*, et se trouvoit heureuse de s'être détrompée d'un christianisme masqué qu'elle avoit suivi jusque-là..... Le nombre des sectateurs de Labadie augmenta considérablement, et seroit devenu très-grand, sans la désertion de quelques-uns de ses disciples, qui, publiant l'histoire de sa vie privée et de sa manière d'enseigner, n'oublièrent pas d'instruire le public des familiarités qu'il prenoit avec ses dévotes, sous prétexte de les unir plus particulièrement à Dieu. Il envoyoit de sa retraite des apôtres dans les grandes villes de Hollande; mais le succès ne fut pas assez grand pour le dispenser de chercher un lieu où il pût vivre sans craindre la famine. Il passa à Erfort, d'où la guerre le chassa, et l'obligea de se retirer à Altona dans le Holstein. Ce fut là qu'il mourut en 1674, entre les bras de mademoiselle Schurman, qui, comme une compagne fidèle, l'avoit suivi par-tout. Il avoit été déposé, peu de temps auparavant, dans le synode de Dordrecht. Les ouvrages de ce fanatique sont en assez grand nombre. Les curieux peuvent en voir la liste dans le dix-huitième volume des *Mémoires* du P. Nicéron. Il intituloit ses livres singulièrement: *Le hérault du grand roi Jésus*, Amsterdam, 1667, in-12; *Le véritable Exorcisme*, ou *l'Unique moyen de chasser le diable du monde chrétien*, Amsterdam, 1667, in-12; *Le chant royal du roi Jésus-Christ*, Amsterdam, 1670, in-12; *Les Saintes décades*, Amsterdam, 1671, in-8°; *L'Empire du S. Esprit*, Amsterdam, 1671, in-12; *Traité du soi*, ou *le Renoncement à soi-même*, etc etc. Il avoit composé à Montauban, 1656, in-24, *Pratique des deux Oraisons mentale et vocale*. Il vouloit introduire cette pratique parmi les protestans; mais son entreprise téméraire sur mademoiselle de Calonges, dont il osa toucher le sein, tandis qu'il croyoit l'avoir plongée dans la plus profonde méditation, renversa ses projets. Les disciples de ce dévot libertin s'appelèrent labadistes. On assure qu'il y en a encore dans le pays de Clèves, mais qu'ils y diminuent tous les jours.

LABAN, fils de Bathuel et petit-fils de Nachor, père de Lia et de Rachel, qu'il donna l'une et l'autre en mariage à Jacob, pour le récompenser de quatorze ans de services qu'il lui avoit rendus. Comme Laban vit que ses biens fructifioient sous les mains de Jacob, il voulut le garder encore plus long-temps par avarice; mais Jacob quitta son beau-père sans lui rien dire. Celui-ci courut apres lui durant sept jours dans le dessein de le maltraiter. Mais Dieu, dit l'Ecriture, lui apparut en songe, et lui défendit de faire aucun mal à Jacob. L'ayant atteint sur la montagne de

Galaad, ils offrirent ensemble des sacrifices et se réconcilièrent. Laban redemanda seulement à son gendre les idoles qu'il l'accusa de lui avoir dérobées. Jacob, qui n'avoit aucune connoissance de ce vol, lui permit de fouiller tout son bagage. Rachel, assise dessus, s'excusa de se lever, feignant d'être incommodée. Ils se séparèrent, contens l'un de l'autre, l'an 1739 avant J. C.

LABARDE. *Voyez* BARDE.

I. LABARRE. *Voyez* BARRE.

II. LABARRE (N.), général de la république française, employé en 1793 contre Toulon, se distingua le 17 novembre à l'attaque du fort Pharon. Il servit ensuite avec courage contre les Espagnols dans les batailles de Boulon et de Collioure, et mourut le 17 juin 1794, d'une blessure reçue au combat livré entre Rose et Figuières. La convention nationale décréta que ses belles actions seroient gravées sur une colonne au Panthéon.

LABARTHE. *Voyez* BARTHE.

† I. LABAT (Jean-Baptiste), dominicain parisien, professeur de philosophie à Nanci, envoyé en Amérique l'an 1693, y gouverna sagement la cure de Macouba, revint en Europe en 1705, et parcourut le Portugal et l'Espagne. Après avoir demeuré plusieurs années en Italie, il mourut à Paris le 6 janvier 1738, à 75 ans. On a de lui, I. *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ce pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitans anciens et modernes; les guerres et les événemens singuliers qui y sont arrivés pendant le long séjour que l'auteur y a fait; le commerce, les manufactures qui y sont établies, et le moyen de les augmenter: avec une description exacte et curieuse de toutes ces îles, ornée de figures*, Amsterdam, 1722, 6 vol. in-12, et Paris, 1742, 8 vol in-12. « Ce livre agréable et instructif est écrit, dit l'abbé des Fontaines, avec une liberté qui réjouit le lecteur. On y trouve des choses utiles, semées de traits historiques assez plaisans. On y souhaiteroit seulement un peu plus d'exactitude dans certains endroits. » II. *Voyages en Espagne et en Italie*, Paris, 1730, 8 vol. in-12, écrits avec autant de gaieté que le précédent. Ses plaisanteries ne sont pas toujours du bon genre, il censure le ton satirique de Misson, et l'imite quelquefois. III. *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, 5 volum. in-12; composée sur les mémoires qu'on lui avoit fournis, et par conséquent moins certaine que la relation de son voyage en Amérique. IV. *Voyages du chevalier des Marchais en Guinée, îles voisines, et à Cayenne, avec des cartes et des figures*, Paris, 1730, 4 vol. in-12. On y donne une idée très-étendue du commerce de ces pays. V. *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, Paris, 1732, 5 vol. in-12. Cette relation, traduite de l'italien du capucin Cavazzi, est augmentée de plusieurs relations portugaises des meilleurs auteurs, et enrichie de notes, de cartes géographiques et de figures. VI. *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, envoyé du roi de France à la Porte, 5 vol. in-12, 1735. Le P. Labat a recueilli et mis en ordre les Mémoires de ce voyageur sur l'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Barbarie. Le style de tous les ouvrages de ce dominicain est en général assez coulant, mais un peu diffus.

* II. LABAT (Pierre), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Toulouse, enseigna très-longtemps la théologie à Bordeaux et

dans sa patrie, où il mourut le 30 mars 1670. On a de ce dominicain une *Théologie scholastique* en latin, imprimée à Toulouse en 1658, et les trois années suivantes.

* III. LABAT (Pierre-Daniel), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1725 à Saint-Sever, cap de Gascogne, fit profession de la règle de Saint-Benoît au monastère de la Daurade, à Toulouse, en 1742. Prieur de la Daurade en 1768, il se distingua dans les conférences ecclésiastiques, ordonnées dans ce diocese par Loménie de Brienne, et il fut le rédacteur d'un écrit sur *la grace*, en 24 pag. in-4°, qui passe pour un modèle de précision et de clarté, de solidité et d'exactitude. Cet écrit, opposé à la doctrine des sulpiciens, qui dominoient dans l'assemblée, comme ils le faisoient aussi par leur nombre sur le clergé de la ville, fit interrompre les conférences. D. Labat se signala aussi par son zele pour la conservation des pratiques religieuses de son ordre, attaquées par les religieux de l'abbaye de Saint-Germain. D. de Coniac ayant proposé, en 1770, à D. Labat de venir se joindre à lui au monastère des Blancs-Manteaux de Paris, pour y travailler à la *Collection des conciles de France*, il se fixa aux Blancs-Manteaux. et se vit bientôt seul chargé de conduire l'ouvrage des conciles. Les lieux étoient peu favorables. Mais, au moyen de secours obtenus du gouvernement et de quelques souscriptions, D. Labat, qui, en 1785, avoit fait paroître *un Mémoire* de 224 pag. in-4° pour donner une idée de son travail, en publia le 1er vol. en 1789. La moitié du 2e volume étoit déjà imprimée, quand la révolution dépouilla le clergé de ses biens, et força à abandonner l'ouvrage qui fut mis à la rame. Ce 1er vol. a été ainsi très-peu répandu. D. Labat fut aussi d'un grand secours à D. Clémencet pour l'édition des Œuvres de saint Grégoire de Nazianze. Il publia, en 1785, l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Polycarpe*, en 1 vol. in-12. Du temps de l'assemblée constituante, il aida l'abbé de Rastignac dans ses ouvrages contre la constitution civile du clergé. Labat mourut à Saint-Denys le 10 avril 1803.

LABAUME. *Voyez* BAUME.

† LABBE (Philippe), jésuite, né à Bourges en 1607, professa les humanités, la philosophie et la théologie avec beaucoup de réputation, et mourut à Paris le 25 mars 1667. Il avoit une érudition fort variée, et une ardeur infatigable pour le travail. Toutes les années de sa vie furent marquées par des ouvrages, ou plutôt par des recueils de ce qu'il avoit ramassé dans les livres des autres, ou de ce qu'il avoit déterré dans les bibliothèques. «Le P. Labbe, dit Vigneul-Marville, étoit un fort bon homme. Quoique assez inférieur aux écrivains de son temps, il ne laissoit pas de bien servir en sécond. On a vu un grand nombre d'ouvrages, je ne dirai pas tout-à-fait de lui, mais de toutes sortes de personnes sous son nom. Les autres enfantoient, et lui, comme parrain, nommoit l'enfant, et lui donnoit un béguin et des langes. Aussi a-t-il été accusé d'être un peu pirate; mais il faut de ces gens-là dans la république des lettres, aussi-bien que sur la mer. Ce n'étoit pas par nécessité que le P. Labbe détroussoit les savans, mais par amusement; comme, à peu près saint Augustin, étant écolier, déroboit les poires de ses voisins, seulement pour se donner le plaisir de dérober chez autrui ce qu'il n'auroit pas voulu ramasser dans sa maison.» Il est vrai que la plupart des ouvrages que le P. Labbe publia

ne lui ont coûté que la peine de rassembler les matériaux et de les mettre en corps. Cependant ses recherches ont été quelquefois utiles, en ce qu'elles ont fourni le moyen de faire mieux, et ont abrégé le travail de ceux qui sont venus après lui. Ses principales compilations sont, I. *De byzantinæ historiæ scriptoribus, sub felicissimis Ludovici XIV Francorum ac Navarrorum regis christianissimi auspiciis, publicam in lucem è typographiâ regiâ Luparæâ emittendis, ad omnes per orbem eruditos, protreptricon, ubi catalogus scriptorum historiæ illius, servato ordine temporis, exhibetur*, Paris, 1648, in-fol. C'est le prospectus de la collection des écrivains de l'Histoire byzantine qui fut publiée les années suivantes à l'imprimerie royale. Ce prospectus, qui contient une notice fort exacte des écrivains de la Byzantine, avoit paru in-12 sur la fin de l'année précédente, 1647, pour pouvoir être envoyé plus facilement à l'étranger. II. *Nova bibliotheca manuscriptorum*, 1657, 2 vol. in-fol., compilation de plusieurs morceaux curieux qui n'avoient pas encore été imprimés, et qui font regretter que Labbe n'ait pas publié plusieurs pièces qui devoient paroître dans les volumes suivans; on en trouve de fort piquantes dans la liste qu'il a donnée lui-même pag. 32 et 33 du catalogue de ses ouvrages, seconde édition de 1662, in-4°. III. *Bibliotheca bibliothecarum*, 1664, 1672 et 1686, in-fol. et à Genève, 1680, in-4°, avec la *Bibliotheca nummaria*, déjà imprimée à Londres, 1674, in-4°, et à Leyde, 1682, in-8°, sous le nom de Selden, et un *Auctuarium*, imprimé en 1705. IV. *Concordia chronologica*, 1670, 5 vol. in-folio. Les quatre premiers volumes de cet ouvrage, fort embrouillé, peu utile, sont du P. Labbe; et le cinquième est du P. Briet. Cependant on y trouve des choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs; telle est l'*Ariadne chronologica*, qui est au premier volume. V. *Le Chronologue français*, 6 vol. in-12, 1666, assez exact, mais écrit avec peu d'agrément. VI. *Abrégé royal de l'alliance chronologique de l'Histoire sacrée et profane, avec le lignage d'outremer*, 2 vol. in-4°, 1651. Cet *Abrégé royal* est fort confus; mais on y trouve des extraits et des pièces qui ne sont que là. VII. *Concordia sacræ et profanæ chronologiæ, ab orbe condito ad annum Christi*, 1638, in-12. VIII. *Méthode aisée pour apprendre la chronologie sacrée et profane*, in-12, en vers artificiels si mal construits, que cette méthode aisée deviendroit fort difficile pour un homme qui auroit le moindre goût. IX. Plusieurs *Ecrits sur l'histoire de France*, la plupart ensevelis dans la poussière: *La clef d'or de l'histoire de France... Les Mélanges curieux.... Les Eloges historiques*, etc. X. *Pharus Galliæ antiquæ*, 1668, in-12. L'auteur, sous ce titre emphatique, avoit cru cacher les larcins qu'il avoit faits dans les écrits du savant Nicolas Sanson, qu'il censuroit vivement après l'avoir volé. Le géographe répondit avec la même vivacité au jésuite, dévoila ses plagiats, et montra, dans les deux seules premières lettres de l'alphabet, un millier de fautes. XI. Plusieurs autres ouvrages sur la *Géographie*, aussi inexacts que le précédent. (*Voy.* CLUVIER.) XII. Beaucoup d'*Ecrits* sur la grammaire et la poésie grecque. Le plus célèbre est connu sous le titre d'*Etymologie de plusieurs mots français*, 1661, in-12. Ce livre est contre le Jardin des racines grecques de Port-Royal. L'auteur avoit cueilli les plus belles fleurs de ce parterre, et après se les être ap-

propriées assez maladroitement, il invectivoit contre les écrivains qu'il avoit pillés. Lancelot, dans une deuxième édition, découvrit ces plagiats, et vengea son ouvrage. XIII. *Bibliotheca anti-Janseniana*, in-4°: et plusieurs autres écrits contre MM. de Port-Royal. XIV. *Notitia dignitatum omnium imperii Romani*, 1651, in-12, ouvrage utile. XV. *De Scriptoribus ecclesiasticis dissertatio*, en 2 v. in-8°. C'est une petite bibliothèque des écrivains ecclésiastiques, trop abrégée, et qui manque d'exactitude. XVI. Une *Edition de Glycas*, grecque et latine, au Louvre, 1660. XVII. *Conciliorum collectio maxima*, 17 vol. in-fol., 1672, avec des notes. Les quinze premiers volumes de cette collection sont du P. Labbe, les deux autres du P. Cossart. On y a joint un dix huitième volume, c'est le plus rare. Il est sous le titre de *Apparatus alter*, parce que le dix-septième tome est aussi un Apparat; cependant ce dix-huitième volume n'est autre chose que le Traité des conciles de Jacobatius. La diversité de génie de Labbe et de Cossart n'a pas peu contribué à laisser glisser dans cette édition le grand nombre de fautes dont elle fourmille. Elle est d'ailleurs recherchée, parce qu'il n'y en a pas de meilleure. Le jésuite Hardouin s'étoit chargé d'en donner une nouvelle; mais on peut voir dans son article comment il l'exécuta. Nicolas Coletti en a donné une plus ample, Venise, 1728—1732, 25 vol. in-fol., auxquels on joint le supplément par Mansi, Lucques, 1748, in-fol. XVIII. Enfin ce savant et infatigable compilateur publia, en 1659, un *Tableau des jésuites illustres dans la république des lettres*, suivant l'ordre chronologique de leur mort: ouvrage sec, et qui ne peut avoir d'utilité que par rapport aux dates. En 1662 il mit encore au jour une *Bibliographie* des ouvrages que les savans de la société avoient publiés en France dans le courant de 1661, et au commencement de 1662. Cette gazette littéraire est exécutée sur le modèle de la Bibliographie périodique que le P. Louis Jacob, carme, donnoit tous les ans à Paris. Le style du P. Labbe, sur-tout en français, est fort mauvais. Le P. Commire, excellent poëte, lui a consacré l'épitaphe suivante:

Labbeus hic situs est, vitam mortemque requiris?
Vita libros illi scribere, morsque fuit.
O nimiùm felix, qui patrum antiqua retractans
Concilia, accessit conciliis superum!

*I. LABBÉ (Pierre), jésuite, né à Clermont en Auvergne, l'an 1594, entra chez les jésuites en 1612, et s'y engagea dans la suite par la profession des quatre vœux. Il régenta toutes les classes, excepté celle des mathématiques, durant 24 ans; il fut ensuite recteur des cinq colléges, et d'un noviciat. Ses principaux ouvrages sont, *Carmen panegyricum Ludovico XIII*. Ce poëme est sur la prise de La Rochelle, et les deux siéges de Casal. *Vita et elogia Ludovici XIII regis, novo lyrici carminis modo*, Lyon, 1634, in-4°. *Elogia sacra theologica, philosophica, regia, eminentia, illustria, historica, poetica, miscellanea*, Grenoble, 1664, in-folio, et Leipsik, 1706, in-8°. *Epistola historica de ortu et situ primo Lugduni*, imprimée à Lyon.

II. LABBÉ (Marin), né au village de Luc, près de Caen, fut destiné, en 1678, à la mission de la Cochinchine. Rappelé en 1697, et nommé évêque de Tilopolis par le pape Innocent XII, il remplit pendant quinze ans les devoirs de vicaire apostolique dans la Cochinchine, où il étoit retourné, et où il

eut beaucoup à souffrir de la part des gentils et des chrétiens schismatiques. Il mourut en 1723. On a de lui une *Lettre* au pape Clément XI, sur le culte des Chinois; et un *Mémoire* sur une persécution, etc.

III. LABBÉ (Pierre-Paul), bénédictin de Saint-Maur, né à Roissy, au diocèse de Paris, mort le 14 mai 1778, âgé d'environ 50 ans, composa, pour l'Ecole militaire, un volume in-12, intitulé *L'Héroïsme*, ou *l'Histoire militaire des plus illustres capitaines*, Paris, 1766, in-12.

LABDA, fille d'un certain Amphion de Corinthe, de la famille des Bactriades, se voyant méprisée de ses compagnes, parce qu'elle étoit boiteuse, épousa Cation, dont elle eut un fils qui, dans la suite, fut appelé Cypsèle. Les Corinthiens, avertis par deux oracles différens, qu'un fils de Labda régneroit un jour dans leur ville, firent un décret par lequel on envoya dix députés pour enlever le petit Cypsèle, et le faire mourir. Lorsque la mère, baignée de larmes, eut mis son fils entre les mains du chef de la députation, l'enfant sourit si agréablement à son meurtrier, que celui-ci, n'ayant pas le courage de le tuer, le donna à celui qui le suivoit, ce dernier au troisième, et enfin il passa dans les mains de tous l'un après l'autre, jusqu'au dixième, qui le rendit à la mère. Les députés, sortis de la maison, se reprochèrent leur foiblesse, et accusèrent sur-tout leur chef de n'avoir point exécuté sa commission. Labda, qui entendit les reproches qu'ils se faisoient mutuellement, craignant qu'ils ne rentrassent, cacha son fils sous un vase à mesurer le blé, que les Grecs appellent *Cypsèle*, d'où il tira son nom.

LABDACE, fils de Phénice, vint à Thèbes dans un âge déjà avancé, et y régna quelques années. Son fils Laïus, père d'Oreste, lui succéda. C'est de ce Labdace que les Thébains ont été appelés Labdacides.

LABÉ (Louise), et non pas *Labbé*, comme ce nom est écrit dans les précédentes éditions, connue sous le nom de *la Belle Cordière*, naquit à Lyon en 1526 ou 1527; elle étoit fille d'un nommé Charly, dit *Labé*. Son père lui donna une éducation très-soignée, lui fit apprendre la musique, plusieurs langues, et, ce qui n'est pas ordinaire, elle reçut des leçons d'équitation et de tous les exercices militaires : on la vit même, dès l'âge de 16 ans, en 1542, figurer parmi les guerriers français au siége de Perpignan. Son nom de guerre étoit *le capitaine Loys*. Parmi les éloges que les écrivains du temps lui prodiguent, ils n'oublient pas de vanter la force de son bras, son courage et ses exploits. La première campagne de Louise Labé ne fut pas heureuse; les Français furent obligés de lever le siége de Perpignan. Elle renonça au métier de la guerre pour se livrer à l'étude, à la poésie et aux amours, qui furent ses principales occupations. Elle épousa Ennemond Perrin, marchand cordier fort riche; elle put alors satisfaire ses goûts pour la littérature. A plusieurs talens agréables, elle joignit la connoissance des langues grecque, latine, espagnole et italienne. Sa maison devint le rendez-vous des gens aimables et des beaux esprits. Elle excita et mérita à quelques égards l'admiration des poëtes de son temps, qui la placèrent au rang des muses, et la jalousie des femmes de Lyon, qui lui reprochèrent ses galanteries. Quelques-unes des productions de Louise Labé prouvent qu'elle ne fut insensible ni aux éloges des uns, ni

aux satires des autres. Voici ce qu'elle répond dans une *Elégie* adressée aux dames de Lyon :

Quand vous verrez, ô dames lyonnoises!
Ces miens écrits pleins d'amoureuses noises,...
Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et jeune erreur de ma folle jeunesse,
Si c'est erreur.... Mais qui, dessous les cieux
Se peut vanter de n'être vicieux?
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et toujours porte à ses voisins envie.
L'un, forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tâche y mettre la guerre.
L'autre, croyant pauvreté être vice,
A autre dieu qu'or ne fait sacrifice.
L'autre sa foi parjure; il emploira
A décevoir quelqu'un qui le croira.
L'un en mentant, de sa langue lézarde,
Millo brocards sur l'un et l'autre darde.
Je ne suis point sous ces planètes née,
Qui m'eussent pu tant faire infortunée.
Oncques ne fut mon œil marri de voir
Chez mon voisin mieux que chez moi pleuvoir.
Onc ne mis noise ou discord entre amis,
A faire gain jamais ne me soumis.
Mentir, tromper et abuser autrui,
Tant m'a déplu, que médire de lui.
Mais si en moi rien y a d'imparfait,
Qu'on blâme amour; c'est lui seul qui l'a fait.

Elle étoit l'amie de Clémence de Bourges, Lyonnaise célèbre par ses amours et par ses vers, et lui dédia ses ouvrages en 1555 (*voyez* son article); mais elle devint son ennemie mortelle. Clémence avoit confié à Louise les secrets de son cœur, et Louise lui enleva son amant. On ne trouve dans ses ouvrages aucune réponse aux plaintes énergiques de l'amante trompée. Louise Labé mourut au mois de mars 1566. Des écrivains ont émis des opinions diverses sur les mœurs de la *Belle Cordière*. La lecture de ses *Œuvres* et le rapprochement des témoignages des auteurs ses contemporains doivent seuls résoudre la question. Quelques-uns ont vanté sa vertu, son honnêteté; mais *honnêteté* et *vertu* ne signifioient pas alors, comme aujourd'hui, pureté de mœurs: Brantôme est notre garant. Voici ce qu'en dit du Verdier dans sa Bibliothèque: « Elle recevoit gracieusement en sa maison seigneurs, gentilshommes, et autres personnes de mérite, avec entretiens de devis et discours, musique, tant à la voix qu'aux instrumens, où elle étoit fort duicte, lecture de bons livres latins et vulgaires, italiens et espagnols, dont son cabinet étoit copieusement garni; collations exquises, confitures, enfin leur communiquoit les pièces les plus secrètes qu'elle eût. » Il ajoute, avec la franchise et la grossièreté de son siècle, la partie la moins brillante du portrait: « Mais, pour dire en un mot, elle faisoit part de son corps à ceux qui fonçoient, non toutefois à tous, et nullement à gens mécaniques et de vile condition, quelque argent que ceux-là lui eussent voulu donner. » Du Verdier tempère ensuite l'outrage que ce dernier trait peut faire à la réputation de la *Belle Cordière*. « Elle préféroit l'homme de lettres au plus grand seigneur, et faisoit, dit-il, courtoisie à l'un plutôt *gratis*, qu'à l'autre pour grand nombre d'escus, qui est contre la coustume de celles de son métier et qualité. » C'étoit la Leontium ou la Ninon de son temps. Quelques-unes de ses *Poésies*, et sur-tout le *Sonnet* 18 de ses œuvres, déposent contre sa chasteté. On ne peut citer que les quatre vers qui le terminent :

Permets m'Amour penser quelque folie:
Toujours suis mal, vivant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fais quelque saillie.

Il paroît que Louise Labé parcourut successivement toutes les phases de l'amour. D'abord amante sincère et passionnée, ensuite coquette, puis elle fut galante dans le sens le plus étendu de ce mot. Mais considérons que Louise Labé se trouvoit placée dans un siècle où la galanterie étoit en honneur, et entourée d'adorateurs aimables; si elle eût pu résister à tant de séductions, sa résistance eût été un véritable héroïsme. Une cer-

taine élévation d'ame, son goût pour l'étude, ses talens variés et fort extraordinaires pour son siecle firent disparoître, aux yeux de la plupart de ses contemporains, toutes les taches de sa conduite épicurienne. Les nombreux témoignages d'estime et d'admiration que lui ont prodigués les écrivains de son temps, la rue de Lyon où sa maison étoit située, qui a conservé son surnom, prouvent la haute considération dont elle jouissoit. Paradin, dans son Histoire de Lyon, dit « qu'il sembloit qu'elle eût été créée de Dieu pour être admirée comme un grand prodige entre les humains. » Les poëtes, qui se font un devoir de l'exagération, ont beaucoup exalté sa beauté. Des prosateurs plus sincères, et peut-être moins intéressés, assurent qu'elle étoit plus gracieuse que belle : tous s'accordent à dire que ses graces, son esprit, son savoir, ses talens, les vers qu'elle composoit, et qu'elle chantoit en s'accompagnant de son luth, faisoient le charme des adorateurs nombreux et distingués qui se réunissoient chez elle. Une *Epître* dédicatoire à Clémence de Bourges, écrite avec esprit; une *Pièce* en prose, intitulée *Le Débat de l'Amour et de la Folie*, où se trouve de la grace et de l'invention; 3 *Elégies*, 24 *Sonnets*, dont le premier est en italien, forment la totalité de ses *Œuvres* publiées. On y a joint diverses pièces de vers, composées par plusieurs poëtes contemporains à la louange de Louise Labé. La première édition de ses *Œuvres* fut donnée, en 1555, par Jean de Tournes, homme de lettres, imprimeur distingué à Lyon, et un de ceux qui étoient admis dans la société de l'auteur. Il en donna une seconde édition en 1556. Ces deux éditions sont très-rares. Une troisième édition, enrichie de gravures, a paru in-12, à Lyon, 1762.

* LABE (Sébastien), né à Rokyéczan en Bohême le 26 février 1635, entré chez les jésuites en 1653, où il enseigna les belles-lettres, fut, pendant quinze ans, prédicateur à Prague, et ensuite vingt ans missionnaire. Il mourut à Klattau en 1710, après avoir publié : *Sales Epigrammatici*, dont on a fait plusieurs éditions. La dernière est de Prague, 1701, in-8°. On a encore de lui des *Cantiques spirituels* en langue bohémienne, très-répandus parmi le peuple.

I. LABELLE. *Voyez* BELLE.

† II. LABELLE (Pierre-François), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, mort le 14 janvier 1760, âgé de 64 ans, auteur du *Nécrologe des appelans et opposans à la bulle Unigenitus*, Paris, 1755, en 2 vol. in-12. Le titre de cet ouvrage suffit pour faire connoître son attachement au jansénisme.

I. LABÉON (Q. Fabius Labeo), consul romain l'an 183 avant J. C., homme de guerre et homme de lettres, remporta une victoire navale sur les Candiots, et aida, dit-on, Térence dans ses *Comédies*. Il fut plus renommé pour son courage que pour sa bonne foi. Antiochus et les Nolitains eurent à s'en plaindre.

II. LABÉON (Caïus Antistius Labeo), tribun du peuple, l'an 148 avant J. C., voulut se venger du censeur Métellus qui l'avoit rayé de la liste des sénateurs. Il le condamna, sans forme de procès, à être précipité de la roche Tarpéïenne; et il auroit fait exécuter la condamnation sur-le-champ, sans un autre tribun qui survint et forma son opposition, à la prière des parens de Métellus. C'est une chose inconcevable, que ce pouvoir despotique des tribuns, au milieu d'une ville si jalouse de sa liberté; l'abus qu'ils en firent peut être regardé comme une des princi-

pales causes des troubles, et enfin de la ruine totale de la république. Non seulement Labéon demeura impuni, mais il reprit sa place au sénat, en vertu d'une nouvelle loi, par laquelle il fit statuer « que les tribuns auroient voix délibérative dans cette compagnie » ; et pour que son triomphe fût complet, il prononça la confiscation des biens de Métellus, et les fit vendre en plein marché à son de trompe.

III. LABÉON (Antistius Labeo), savant jurisconsulte, refusa le consulat qu'Auguste lui offrit. Il passoit six mois de l'année à converser avec les savans, et les six autres mois à composer. Il laissa *plusieurs ouvrages* qui sont perdus. Horace le traite avec mépris, sans doute pour faire sa cour à Auguste, qui ne l'aimoit point, parce que Labéon parloit avec tant de hardiesse et d'opiniâtreté, que souvent il résistoit en face à l'empereur. Son père avoit été un des complices de l'assassinat de Jules-César, et s'étoit fait donner la mort après la perte de la bataille de Philippes, trente-un ans avant Jésus-Christ.

LABÉRIUS (Decimus), chevalier romain, excella dans les mimes. C'étoient de petites comédies satiriques. A Rome, un homme de naissance qui travailloit pour le théâtre ne pouvoit y monter pour représenter ses ouvrages sans se déshonorer. Malgré cette opinion établie depuis long-temps, Jules-César pressa vivement Labérius de jouer dans une de ses pièces. Le poëte s'en défendit en vain, il fallut céder. Dans le prologue, Labérius exhala sa douleur d'une manière fort respectueuse pour César, et en même temps fort touchante ; c'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, suivant Rollin. Mais dans le cours de sa pièce, il lança contre lui divers traits satiriques, tels que celui-ci : *Necesse est multos timeat, quem multi timent*..... César l'en punit, en donnant la préférence à Publius Syrus, rival de Labérius. Cependant, lorsque la représentation fut finie, il lui donna un anneau, comme pour le rétablir dans la noblesse qu'il avoit perdue. Labérius alla chercher une place au quartier des chevaliers; mais chacun jugeant qu'il s'étoit rendu indigne de ce rang, ils firent en sorte qu'il n'y en trouvât plus aucune. Cicéron, le voyant dans l'embarras, le railla, en disant : *Recepissem te, nisi angustè sederem.* — Labérius lui répondit : *Mirum si angustè sedes ; qui soles duabus sellis sedere.* Il lui reprochoit ainsi de n'avoir été ami ni de César ni de Pompée, quoiqu'il affectât de le paroître de tous les deux. Labérius mourut à Pouzzol, dix mois après Jules-César, 44 avant J. C. Il avoit coutume de dire : *Beneficium dando accepit, qui digno dedit.* On trouve quelques fragmens de lui dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire.

LABERTHONIE. *Voyez* BERTHONIE.

* LABIA (Charles), noble Vénitien, d'abord archevêque de Corfou, et ensuite évêque d'Adria, florissoit à la fin du 17e siècle. On a de lui, I. *Simboli predicabili estratti da' sacri Evangelj, che corrono nella quadragesima delineati con morali ed eruditi discorsi*, Ferrare, 1692, in-fol. II. *Imprese pastorali*, part. I, II et III.

* LABIENUS (Titus), historien et orateur du temps d'Auguste. Suétone parle de lui dans la Vie de Caligula. Sénèque en fait mention dans la préface du cinquième livre des Controverses. On ne croit pas qu'il soit le même que Labiénus, lieutenant de César dans les Gaules, qui suivit

depuis le parti de Pompée, et qui fut tué en Espagne, comme on le voit dans les Commentaires de César et dans la Continuation de Hirtius. Il s'étoit distingué sous César par un grand nombre d'exploits hardis et malheureux. Mais il n'eut pas les mêmes succès sous Pompée. Le comte de Turpin-Crissé, dans ses Notes sur les Commentaires de César, parle ainsi de cette révolution dans les travaux militaires de Labiénus : « Pourquoi se montre-t-il dans la guerre civile si différent de ce qu'il avoit paru dans les Gaules ? C'est le sort de ceux qui passent d'un parti à un autre. L'histoire ancienne et moderne en fournit mille exemples. La désertion, non seulement est une tache à la gloire, mais presque toujours elle rend encore inutiles les plus beaux talens. » Il faut convenir cependant que la cause de Pompée étant celle de la république et de la patrie, la désertion de Labiénus ne manque pas de raisons justificatives.

LABIGNE. *Voyez* BIGNE.

LABILLARDERIE D'ANGIVILLER. *Voyez* FLABANT.

* LABONIA (François-Marie), né à Longobuccio et originaire de Temesino, jurisconsulte du 17e siècle, a publié *De verâ loci urbis olim Timesinæ situatione adversùs pertinacissimos neotericos.*

*I. LABORDE-MÉRÉVILLE (J. J.), né en Espagne, garde du trésor royal et banquier de la cour, député du tiers-état d'Étampes aux états-généraux en 1789, adopta le parti de la révolution, mais avec beaucoup de modération, et s'occupa particulièrement des finances et des intérêts de la caisse d'escompte, dont il étoit actionnaire. Le 29 septembre 1789 il fut un des députés chargés de recevoir l'argenterie que les églises abandonnoient en don patriotique. Il mit ensuite 50 mille francs à la disposition du comité des recherches, et fut nommé commissaire pour examiner la situation de la caisse d'escompte. Il signa la protestation du 12 septembre 1791. Son modérantisme, et plus encore son immense fortune, le conduisirent à l'échafaud. Domicilié à Méréville, département de la Seine, le tribunal révolutionnaire de Paris le condamna à mort le 29 germinal an 2 (11 avril 1794), comme conspirateur, à l'âge de 70 ans. Il avoit envoyé avec le célèbre voyageur Lapeyrouse deux de ses fils, dont la mort est décrite d'une manière si touchante dans le poëme de la Navigation.

II. LABORDE. *V.* BORDE (la).

LABOTTIERE (Jacques), libraire de Bordeaux, où il est mort en 1798, à l'âge de 82 ans, a publié l'*Almanach des laboureurs*, et celui de Bordeaux, fait à l'imitation de celui de Lyon. Il réunissoit du savoir et de l'esprit aux connoissances bibliographiques.

I. LABOUREUR (Jean le), né à Montmorency près de Paris en 1623, fit gémir la presse dès l'âge de 19 ans. Il étoit à la cour en 1644, en qualité de gentilhomme servant, lorsqu'il fut choisi pour accompagner le maréchal de Guébriant dans son ambassade en Pologne. De retour en France, il embrassa l'état ecclésiastique, obtint le prieuré de Juvigné, la place d'aumônier du roi, et fut fait commandeur de l'ordre de Saint-Michel. Ce savant, mort en 1675, est connu par plusieurs ouvrages. I. *Histoire du maréchal de Guébriant*, 1656, in-fol., plus exacte qu'élégante. II. *Histoire et relation d'un voyage de la reine de Pologne*, 1648, in-4°, curieuse, quoique diffuse. III. Une *bonne édition* des Mémoires de Michel de

Costelnau, Bruxelles, 1731, 3 vol. in-fol., avec des Commentaires historiques très-utiles pour l'intelligence de plusieurs points de notre histoire. « Ces Mémoires, dit Anquetil, sont écrits avec la simplicité que demandent les ouvrages de ce genre. Castelnau, gentilhomme d'un mérite distingué, bon officier, bon négociateur, dit tout ce qui s'est passé sous ses yeux pendant l'espace de dix ans, depuis la mort de Henri II, en juillet 1559, jusqu'en août 1570. Ils ont été *commentés* et *considérablement enrichis* de Lettres, Instructions, Actes, Mémoires, etc. par Jean Le Laboureur, historiographe de France. Le Laboureur étoit un homme très-laborieux et très-érudit. Son travail sur Castelnau est devenu moins précieux pour la partie des anecdotes, parce que, depuis sa mort, arrivée en 1675, on a imprimé beaucoup de Mémoires originaux qu'il avoit insérés dans ses notes, en tout ou en partie; mais il sera toujours recherché et lu avec fruit. Le Laboureur pense librement; il dit tout ce qu'il sait sans ménagement; il saisit et marque tous les traits caractéristiques des personnes qu'il veut peindre. Sa manière est fière, mais sans rudesse; son style mâle et nerveux; enfin, il attache jusque dans les dissertations et les généalogies. » Nous souscrivons aux éloges qu'Anquetil donne à Le Laboureur; mais quant à son style, il est souvent lourd et embarrassé. IV. *Histoire du roi Charles VI*, traduite du latin en français sur un manuscrit tiré de la bibliothèque du président de Thou, en 2 vol. in-fol. 1663; elle est estimée des savans. V. *Traité de l'origine des armoiries*, 1684, in-4°. On y trouve des choses curieuses et recherchées. VI. *Histoire de la pairie*, en manuscrit, à la bibliothèque impériale, qui a été publiée sous ce titre: Histoire de la pairie et du parlement de Paris, par D. B., Londres, 1740, in-12. On a cru que Boulainvilliers étoit l'auteur de cet ouvrage; mais les détails que donnent les continuateurs de la Bibliotheque historique de la France, par le P. Le Long, semblent prouver, dit M. Barbier, que Le Laboureur est le seul et véritable auteur. Il laissa d'autres manuscrits: Clérambault, qu'il avoit initié dans les recherches généalogiques, hérita d'une partie de ses dépouilles littéraires. Le poëme de Charlemagne, in-8°, 1664, n'est point de lui, mais de son frère Louis, mort en 1679, qui ne fit que de mauvais vers, si l'on en excepte cette jolie pièce que tout le monde a retenu.

Que fais-tu dans les bois, plaintive tourterelle?
— Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.
— Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?
Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

* II. LABOUREUR (D. Claude le), oncle des précédens, mort en 1675, à 53 ans, prévôt de l'abbaye de l'Isle-Barbe sur la Saône et près Lyon, fut obligé de résigner ce bénéfice, pour se soustraire au ressentiment du chapitre de Lyon, dont il avoit parlé d'une manière peu mesurée, en présentant à l'archevêque ses *notes* et ses *corrections* sur le Bréviaire de ce diocèse, 1643, in-8°. On a de lui, I. Les *Masures de l'Isle-Barbe*, 2 vol. in-4°, Paris, 1681: ouvrage plein d'érudition et recherché. II. *Discours de l'origine des armes et des termes reçus et usités pour l'explication de la science héraldique*, Lyon, 1658, in-4°. III. *Histoire généalogique de la maison de Sainte-Colombe et autres maisons alliées*, Lyon, 1673, in-8°.

LABOURLIE. *Voyez* BOURLIE.

LABOURLOTTE (Claude), l'un des plus braves capitaines de son

siècle, ne fut redevable de sa fortune qu'à son courage; car il étoit de si basse condition, qu'on dispute encore s'il étoit Lorrain ou Franc-Comtois. On dit qu'il avoit été barbier du comte Charles de Mansfeld, et qu'il lui rendit un service signalé en le délivrant d'une mauvaise femme. L'historien de l'archiduc Albert le nie; mais Grotius le dit positivement. Labourlotte passa par tous les degrés de la milice, jusqu'à celui de commandant des troupes vallones au service du roi d'Espagne. Ce héros avoit plus de bonheur que de conduite; jamais il ne s'engageoit plus volontiers dans une entreprise que lorsqu'elle étoit fort périlleuse. Il fut blessé en diverses occasions, et enfin tué d'un coup de mousquet le 24 juillet 1600, pendant qu'il faisoit travailler à un retranchement entre Bruges et le fort Isabelle. Il avoit eu beaucoup de part aux actions barbares que les troupes de l'amirante de Castille commirent sur les terres de l'empire en 1598.

* LABRAGERESSE (Privat-Bonnet de), docteur médecin, mort à Mende, sa patrie, le 15 novembre 1804, âgé de 80 ans, avoit des connoissances si étendues dans l'art de guérir, qu'il étoit devenu l'oracle de la médecine dans le département de la Lozère et dans les contrées environnantes. Il étoit connu dans le monde savant par un *Mémoire sur la rage*, qui fut inséré dans les Mémoires de la société royale de médecine avec une mention très-honorable. Un autre ouvrage qu'il composa sur la *Pulsatille* contribua beaucoup à étendre au loin sa réputation.

† LABRE (Benoît-Joseph), né à Saint-Sulpice d'Amette, village du diocèse de Boulogne-sur-mer, le 26 mars 1748, montra dès sa première jeunesse une grande piété, qu'augmentoit encore l'envie de ne rien faire. Il se présenta deux fois chez les chartreux; mais la règle ne lui paroissant pas assez austère, il voulut entrer à la Trappe. Le prétexte d'une foible santé lui fit refuser l'habit; cependant il le prit à Sept-Fonts; mais la délicatesse de son tempérament l'obligea en 1770 de sortir de ce monastère, après dix mois de séjour. En 1776, il alla s'établir à Rome, où il vécut d'aumône, ne demandant rien, prenant ce qu'on lui donnoit, et distribuant aux autres nécessiteux tout ce qui lui étoit donné au-delà du plus étroit nécessaire. Après sa mort arrivée le 16 avril 1783, son tombeau attira un concours infini d'étrangers et de Romains. Il voulut gagner la vie éternelle en se promenant, en demandant l'aumône, et en lisant les œuvres du P. de Grenade, Espagnol, et du P. Le Jeune, qu'il parvint à savoir presqu'entièrement par cœur. Pie VI l'a béatifié par un décret du 13 mars 1792, non comme le *patron des gueux*, ainsi que l'ont avancé quelques journalistes, mais comme le modèle des quemandeurs, des trucheurs, et autres gens qui vivent aux dépens du public. Sa vie, écrite en italien par Marconi, a été traduite en français par l'abbé Roubaud, Paris, 1785, in-12.

LACARRY (Gilles) jésuite auvergnat, né au diocèse de Castres en 1605, professa les humanités, la philosophie, la théologie morale, l'Écriture-sainte, fit des missions, obtint les emplois de sa société, et mourut à Clermont en Auvergne l'an 1684. Malgré la multitude et la variété de ses occupations, il trouva le temps de composer un grand nombre d'ouvrages très-utiles, sur-tout pour ceux qui s'appliquent à notre histoire. Les principaux sont, I. *Historia Galliarum sub præfectis*

prætorii Gallicrum, Clermont, in-4°; morceau assez bien fait et plein d'érudition. II. *Historia Coloniarum à Gallis in exteras nationes missarum*, 1677, in-4°; ouvrage estimé, où brille le savoir et le discernement. III. *Epitome historiæ regum Franciæ*, Clermont, 1672, in-4°; petit abrégé de notre histoire, tiré du *Doctrina temporum* de Petau. IV. *De regibus Franciæ et lege salicâ*, in-4°. V. *Cornelii Taciti liber de Germaniâ*, in-4°, 1649, avec de savantes notes, que Dithmar a suivies dans l'édition qu'il a donnée du même ouvrage en 1726, in-8°, à Francfort-sur-l'Oder. VI. *Historia Romana*, depuis César jusqu'à Constantin, appuyée sur les médailles et les autres monumens de l'antiquité. Cet ouvrage publié à Clermont, 1671, in-4°, contient des instructions utiles en faveur des personnes peu versées dans la connoissance des médailles, et offre de savantes discussions sur plusieurs faits. VII. Une bonne édition de Velleïus Paterculus, avec des notes. VIII. *Historia christiana imperatorum, consulum et præfectorum; Notitia magistratuum et provinciarum imperii utriusque, cum notis*, in-4°, 1666. Ces ouvrages annoncent un homme profondément versé dans les matières les plus épineuses de l'histoire, et un savant qui n'est pas dépourvu de goût.

LACASE, dont le nom de famille étoit Le Vacher, né à La Rochelle, fut employé de la compagnie des Indes, qui l'envoya chez les peuples de Madagascar où sa mémoire est encore célèbre. A son arrivée au port Dauphin, qui, brûlé en 1655, venoit d'être rétabli en 1663, les Français n'avoient auprès des insulaires aucune considération. Lacase entreprit de leur en donner; il y réussit par de nombreuses victoires, ce qui lui fit donner par les Madécases le nom de *Dian-pouffe*, qui appartint à l'un de leurs guerriers qui avoit fait la conquête de l'île, et dont ils ont gardé un respectueux souvenir. Les Français furent les seuls qui ne rendirent pas justice à Lacase: mais le souverain d'Amboule, profitant de son mécontentement, l'attira près de lui et lui fit épouser sa fille Dian-nong. Lacase est mort dans cette contrée sauvage vers l'an 1680.

* LACATHELINIÈRE (Ripault de), chef vendéen, se mit dès l'origine de l'insurrection, en mars 1793, à la tête des paysans du pays de Retz, s'empara du port de Saint-Cere, de Bourgneuf, et fut ensuite forcé de se replier dans le Bocage, à l'approche du général Beysser qui lui fut opposé avec la garde nationale de Nantes et quelques troupes de ligne. Après la retraite de Beysser, Lacathelinière se joignit à Charrette, et se trouva, vers la fin de juin, à l'attaque de Nantes, avec sa division: le mauvais succès de cette entreprise le força de rentrer dans le pays de Retz, d'où il fut chassé de nouveau par la garnison de Mayence, après plusieurs combats sanglans. Il parvint à cette époque à opérer sa jonction avec Charrette, et se trouva aux combats de Torfou et de Montaigu. S'étant séparé encore de Charrette, après le passage de la Loire et de la gendarmerie vendéenne, il eut à soutenir le choc de plusieurs colonnes républicaines pendant la campagne d'hiver de 1794, et ne put réussir à joindre Charrette qui s'étoit avancé jusqu'à Machecoult pour se réunir à lui. Lacathelinière, se voyant pressé de toutes parts, étoit d'avis de suspendre les hostilités jusqu'à la belle saison; mais ses officiers voulant suivre l'exemple de Charrette, qui chaque jour livroit combat aux républicains, le décidèrent à former de nouveaux

rassemblemens. Attaqué par une colonne républicaine à l'entrée de la forêt de Princé, vers la fin de février 1794, il la repoussa d'abord, et fut battu à son tour par de nouvelles troupes qui arrivoient successivement. Blessé de deux coups de feu, il se cacha dans une ferme, où il fut découvert le lendemain par deux soldats républicains qui s'étoient écartés pour marauder. Conduit à Nantes, il fut condamné à mort et fusillé. Ce chef étoit d'un caractère ferme, mais sanguinaire.

* I. LACERDA (Manuel de), religieux de l'ordre des ermites de St. Augustin, né à Lisbonne, où il mourut le 13 novembre 1634, âgé de 65 ans, enseigna la théologie dans l'université de cette ville. On a de lui des *Questions* sur diverses parties de la théologie, et un traité *de sacerdotio Christi domini, et utroque ejus regno*, imprimés à Coimbre en 1619 et 1625.

* II. LACERDA. *Voy.* CERDA.

LACHANIUS, seigneur gaulois, père de Rutilius Numatianus, né à Toulouse, ou, selon D. Rivet, à Poitiers, s'acquit beaucoup de gloire dans les charges de questeur, de préfet du prétoire et de gouverneur de Toscane. Les peuples, charmés de sa bonté, de son équité, sur-tout de son attention à les soulager, lui firent ériger plusieurs statues en différens endroits de l'empire. Il mourut vers la fin du 4e siècle.

LACHESIS. *Voyez* PARQUES.

* LACINIO (G.), né en Calabre, excellent chimiste, vécut dans le 16e siècle. On a de lui *Pretiosa ac nobilissima artis chimicæ collectaneæ de occultissimo pretiosissimo philosophorum lapide.*

* LACIZE (Paul), né à Vérone, également versé dans les langues grecque, hébraïque et latine, embrassa la réforme pendant qu'il étoit professeur de langue latine à Lucques, et fut contraint, en 1542, de prendre la fuite avec Pierre Martire Vermigli, Florentin. Il devint ensuite professeur de grec à Strasbourg. On lui doit la *version* des Homélies de Jean Tzetze, Basileæ, 1546.

† LACLOS (Pierre-Ambroise-François CHAUDERLOS de), né à Amiens en 1741, officier d'artillerie, et secrétaire des commandemens du duc d'Orléans, fut regardé comme un prodige d'immoralité dans un siècle immoral; il s'étoit rendu célèbre avant la révolution, par un roman intitulé les *Liaisons dangereuses*, 4 petits volumes in-12, 1782 : tableau de la galanterie moderne, qu'on auroit dû cacher aux jeunes gens et aux ames honnêtes, et qui ne fait pas honneur au siècle. En blâmant le peintre, il faut avouer qu'il peint quelquefois avec feu et avec vérité. Laclos, l'un des affidés du duc d'Orléans, contribua, non à le corrompre, mais à le transformer en chef de parti. On attribue à Laclos, un des plus actifs de la faction orléaniste, l'invention de la *fable des brigands*, au moyen de laquelle on fit, en 1789, prendre les armes à la France entière en moins de 48 heures. Il fut vivement inculpé dans les dépositions faites au châtelet sur les événemens des 5 et 6 octobre. Jean Peletier, négociant à Paris, déposa avoir ouï dire que Laclos, avant ses liaisons avec d'Orléans, avoit cherché à s'introduire dans la maison de Monsieur; mais que, n'ayant pu y réussir, il étoit devenu un des affidés de d'Orléans, et avoit, le 6 octobre, déguisé en femme, dirigé cette portion du peuple qui fit une irruption dans le château de Versailles. Le comte d'Arsac de Ternay déposa aussi l'avoir vu le 5 au soir, vêtu d'un habit

brun, au milieu des premiers groupes de femmes qui vinrent de Paris. Lorsque les suites de cette journée forcèrent le duc d'Orléans à se retirer à Londres, il y accompagna ce prince, et ce fut lui qui, chargé de sa correspondance avec les affidés de Paris, indiqua à Latouche les moyens d'arrêter ou d'éluder les poursuites du châtelet relatives à cet événement. En 1791 il figura dans le club des jacobins; il s'y agita beaucoup pour faire prendre quelques résolutions contre Louis XVI, après l'arrestation de ce prince à Varennes, et fut l'auteur de ce rassemblement au Champ-de-Mars, contre lequel La Fayette fit marcher des troupes, sur la réquisition de Bailly. En 1792 il fut fait colonel d'artillerie, et donné pour conseil à Luckner; mais le duc d'Orléans ayant été arrêté en 1793, il se vit enveloppé dans sa ruine, et emprisonné. Cependant il parvint, dit-on, à racheter sa tête à force de complaisances, et devint, dans son cachot, le rédacteur de la plupart des discours de Robespierre. Rendu à la liberté, après la chute de ce tyran-protecteur, Laclos cacha dans l'obscurité ses vices et son ignominie. Rentré par la suite en activité de service, il étoit, sous le gouvernement consulaire, inspecteur-général d'artillerie à l'armée de Naples. Il est mort à Tarente le 5 septembre 1803, laissant quelques *Ecrits* sur l'art militaire. Laclos, homme aimable, a d'autant mieux représenté les roués, qu'il tenoit beaucoup de leurs mœurs et de leur caractère. Sa phisionomie étoit pleine d'esprit; mais on regrette qu'il ait employé sa plume à peindre les vices et les turpitudes d'une certaine classe de la société qui ne méritoit que la haine et le mépris.

LACOLONIE (Jean-Martin de), maréchal des camps des armées de l'empereur, né en Périgord, mort à Bordeaux le 26 novembre 1759, âgé de 85 ans. Après avoir passé sa jeunesse au service du duc de Bavière, où il se distingua honorablement, il publia *la Relation* de ses campagnes, dans des *Mémoires* qui portent son nom. Il y en a une édition publiée à Francfort en 1730, et une autre à Bruxelles en 1737, avec des corrections, toutes les deux en 2 vol. in-12. Cet ouvrage peut servir à faire connoître certaines circonstances des guerres d'Allemagne et de Turquie. On y désireroit moins de prolixité dans la narration des faits, et plus de correction dans le style. Lacolonie étoit, comme son compatriote Montluc, plus soigneux de bien faire que de bien dire. On a encore de lui, une *Histoire curieuse et remarquable de Bordeaux*, Bruxelles, 1760, 3 vol. in-12. Le style de ce livre est très-négligé; les grands événemens de l'histoire générale de France y sont confondus avec les faits particuliers qui concernent Bordeaux. Les recherches qu'on y trouve sont exactes et abondantes.

I. LACOMBE. *Voyez* COMBE *et* GUYON, n° II.

† II. LACOMBE (J.B.), né à Toulouse, y fut instituteur; n'ayant point réussi, il vint tenter fortune à Bordeaux, d'où différentes escroqueries le forcèrent de se retirer. Il ouvrit une école dans un village et se tint obscur jusqu'après la révolution du 31 mai: il osa alors reparoître, parvint à se rendre agréable aux représentans en mission, et, à la faveur du régime de la terreur qu'ils établirent, il s'éleva jusqu'à la présidence de la commission militaire instituée dans cette ville, et qui y fit couler tant de sang. Il désignoit lui-même ses victimes, s'enrichissoit à leurs dépens, et on le vit, au commencement de 1794, envoyer à l'échafaud

jusqu'à trente personnes à la fois : la commission militaire de Bordeaux l'envoya à son tour au supplice, et le peuple l'y accompagna en poussant des cris de joie et l'accablant de malédiction. Un témoin oculaire a assuré « que ce concussionnaire féroce étant sur le point de prouver à ses juges qu'il étoit moins coupable que ceux qui avoient institué la commission militaire, l'accusateur public lui imposa silence; mais que cependant on ne put l'empêcher de proférer ces mots remarquables : « Si vous avez des reproches à me faire, vous m'avez aussi de grandes obligations. Si j'avois suivi les ordres des représentans, j'aurois fait périr le double de victimes, et beaucoup de ceux qui m'écoutent n'existeroient plus. »

* III. LACOMBE (Jacques), né à Paris en 1724, avocat, reçu libraire en 1766, connu par de nombreux ouvrages, qui ont été en général bien accueillis, dont les principaux sont les suivans : I. *Abrégé chronologique de l'Histoire ancienne*, 1757, in-8°. II. — *De l'Histoire du Nord.* III. — *de l'Histoire d'Espagne et de Portugal.* IV. *Dictionnaire portatif des beaux-arts*, 1759, in-8°. V. *Le Salon*, 1753, in-12. VI. *Le Spectacle des beaux-arts*, 17[illegible], in-12. VII. *Révolution de l'empire de Russie*, 1760, in-12. VIII. *Histoire de Christine, reine de Suède*, 1762, in-12. Ce dernier a été traduit en anglais. Lacombe a rédigé longtemps le Mercure de France, et travaillé à l'Encyclopédie par ordre de matières.

* IV. LACOMBE DE PREZEL (Honoré), frère du précédent, né à Paris en 1725, s'est livré à la rédaction de différens *Dictionnaires*, tels que celui, I. *Du Citoyen*, 1761, in-8°, 2 vol. II. *Dictionnaire de jurisprudence*, 3 vol. in-8°, 1763. III. *Dictionnaire des portraits et des anecdotes des hommes célèbres*, 3 vol. in-8°, Paris, 1766, compilation qui a exigé autant de goût que de recherches. Il en existe une contrefaçon de 1787, 2 vol. in-12. IV. *Les pensées de Pope*, in-12.

I. LACOSTE. *Voyez* COSTE.

* II. LACOSTE (Elie), médecin à Montignac, député du département de la Dordogne à l'assemblée législative, et ensuite à la convention nationale ; il siégea constamment à la montagne, présida la convention en juin 1794. Il fut membre du comité de sûreté générale pendant la terreur. Le 14 juin il fit le rapport de la conspiration de Batz ou de l'étranger, tendante selon lui à faire assassiner Collot et Robespierre ; conspiration au moyen de laquelle on envoya à la mort une foule de victimes. Comme tous les membres des comités du gouvernement menacés par Robespierre, il s'éleva avec force, le 27 juillet même année, contre le tyran, seconda les efforts de ses collègues, dénonça Labretèche comme exécuteur des mesures prises contre la convention. Le 29 il fit décréter que le tribunal révolutionnaire, voué en partie à Robespierre, seroit suspendu et remplacé par une commission ; cependant la révolution du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794) alla, comme toutes les réactions, plus loin que la plupart de ses auteurs ne l'avoient prévu. Ses premiers symptômes se manifestèrent par la dénonciation de Lecointre de Versailles, contre les membres de l'ancien comité de salut public ; Lacoste la combatit vivement comme tendante à ramener la royauté, et demanda l'arrestation de son auteur. Peu de temps après il sortit du comité de sûreté générale. Lors de la discussion sur les prévenus de l'ancien comité de salut public, Lacoste les défendit de nouveau sans pouvoir

les sauver ; lui-même fut attaqué directement le 28 mai 1795, à la suite de l'insurrection des premiers jours de prairial, et malgré ses services au 9 thermidor, oubliés alors, pour le renversement de Robespierre, la convention le décréta d'arrestation, comme membre des anciens comités de gouvernement ; il fut élargi par la suite, mais exclu du corps législatif. Il est mort en 1803.

LACOUR (le P.). *Voyez* COUR.

* I. LACROIX (Claude), né à Saint-André, village entre Herve et Dalem, dans la province de Limbourg, l'an 1652, se fit jésuite l'an 1673, enseigna la théologie morale à Cologne et à Munster, et mourut à Cologne le premier juin 1714. On a de lui un *Commentaire* sur la Théologie morale de Busembaum, Cologne, 1719, 2 vol. in-fol. Lacroix donna en entier dans son *Commentaire* le texte de Busembaum pour l'expliquer, et fixer le vrai sens des décisions.

* II. LACROIX de CONSTANT (Charles de), né à Givry en Champagne le 15 avril 1741, fit ses études avec distinction au collége des Grassins à Paris. Il se destinoit au barreau ; mais la révolution parlementaire de 1775 l'en éloigna. Il s'attacha à M. Turgot, auprès duquel il resta quatre années, et dont il partagea les travaux et la disgrace. Cependant on reconnut ses services par une pension de 6,000 fr. Il se livroit au repos et aux belles-lettres dans le fond de la Champagne, lorsque la révolution de 1789 vint le rejeter dans le tourbillon des affaires. Lacroix fut successivement membre des assemblées provinciales, administrateur de son département, député du département de la Marne à la convention nationale, ministre des relations extérieures, ambassadeur en Hollande, préfet du département des Bouches-du-Rhône, et enfin préfet du département de la Gironde. Il étoit l'un des commandans de la légion d'honneur. Il marqua peu à la convention. Il fut chargé plusieurs fois de commissions particulières, telles que de seconder en 1792 la levée en masse, et de surveiller les manufactures d'armes de Versailles. Le 7 avril 1793 il entra au comité de salut public, fut élu secrétaire de l'assemblée le 19 juin, fit décréter des peines contre les administrations qui empêchoient les assemblées des sociétés populaires. Dans les derniers mois de 1794 il comprima les terroristes dans le département des Ardennes. Le 14 thermidor an 4 (1er août 1795), dans la discussion sur la paix avec l'Espagne, il attaqua un article du traité comme contraire à l'unité et à l'indivisibilité de la république. « Cet article porte, dit-il, que dans la fixation des limites respectives des deux états, on suivra la crète des montagnes et le courant des eaux. Or il existe sur le revers des monts dont les eaux coulent sur le territoire espagnol des communes qui font partie intégrante de la république ; jamais les citoyens qui les habitent ne consentiront à passer sous un gouvernement étranger. Je pense donc que cet article doit être supprimé. » Il passa en septembre au conseil des anciens, et en fut élu secrétaire à la première séance. Il s'y opposa à une espèce de serment contre la royauté, et motiva cette opposition sur les devoirs des représentans du peuple. Le directoire l'ayant nommé ministre des relations extérieures le 4 novembre même année, il occupa cette place jusqu'au 16 juillet 1797. Pendant son ministère, il signa la paix avec l'infant duc de Parme, traita avec le Portugal, et négocia avec lord Malmesbury, auquel il fit signi-

fier l'ordre de quitter Paris. En octobre, le directoire le nomma ambassadeur en Hollande. En juin suivant Charles de Lacroix réclama en vain contre la violation de la dignité du gouvernement français outragé alors en sa personne. Le directoire, complice secret de cet outrage, ne lui donna point de satisfaction. Il fut porté, en 1799, au rang des candidats pour le directoire. Le premier consul Bonaparte le nomma, en mars 1800, à la préfecture des Bouches-du-Rhône, d'où il passa à celle de la Gironde. Il mourut à Bordeaux le 4 novembre 1805. Charles de Lacroix porta dans toutes ses fonctions une intégrité parfaite, une fermeté inaltérable, un amour excessif de ses devoirs, et une grande application au travail.

* III. LACROIX (J. P. de), né à Pont-Audemer en 1754, avocat à Anet près de Dreux, fut, au commencement de la révolution, d'abord procureur-général-syndic du département, puis député d'Eure-et-Loir à la législature. Ses opinions furent modérées. Dans cette assemblée il laissa entrevoir à la cour la possibilité de le gagner, ce qui fut exécuté. Le parti de la Gironde chercha long-temps, mais bien vainement, à l'attirer à lui; on lui offrit des avantages considérables, on flatta son ambition par l'espoir de la présidence; il refusa tout, et avoit en horreur à cette époque les jacobins, qui n'étoient pas encore ceux de 1793 et de 1794. Doué d'un bel organe, d'une figure agréable et d'une taille imposante, ayant le ton et les manières de la bonne société, ce ne fut pas sans peine que le parti d'Orléans l'amena dans ses rangs. Il y entra enfin. On le vit pendant les derniers mois de 1791, attaquer avec force les ministres des colonies et des relations étrangères, et provoquer les mesures de rigueur contre les émigrés, renouveler la proposition du licenciement de la garde du roi, et, en juin, défendre d'Orléans et Dumouriez, accusés d'être chefs d'une faction opposée à la cour. Lors des événemens du 20 juin, Lacroix demanda que le maire et la municipalité de Paris fussent appelés à la barre pour rendre compte de ce qui se passoit. Le 3 janvier 1792 il fit ôter au département la surveillance sur la nouvelle municipalité de Paris, et ordonner que les bronzes des édifices nationaux et les statues des rois seroient convertis en canons. Le 5 février il accusa Louis XVI d'être l'auteur de tous les troubles, par son refus de sanctionner le décret contre les prêtres. Il fut ensuite un des provocateurs du décret d'amnistie pour les délits révolutionnaires commis à Avignon. Dans le courant de mai il proposa de confisquer les biens des officiers émigrés, pressa avec chaleur la mesure de déportation contre les prêtres insermentés; il défendit ensuite une adresse envoyée de Marseille contre Louis XVI, accusa enfin les ministres et les généraux de perfidie, demandant que, puisque l'assemblée avoit déclaré la patrie en danger, elle concentrât en elle-même tous les pouvoirs. Il se signala en août par de nouvelles attaques, notamment à la séance du 10, dans laquelle on acheva de détruire la monarchie; il y fit décréter l'envoi de commissaires aux différentes armées pour y annoncer la déchéance du roi, et ensuite la création d'une cour martiale pour juger, sans désemparer, les Suisses faits prisonniers à l'attaque du château. Le 19 du même mois, nommé président de l'assemblée, il proposa la Guiane pour la déportation des prêtres. Réélu à la convention nationale, on le vit, le 30 septembre, produire une dénoncia-

tion d'un genre assez singulier. Il s'agissoit d'une lettre écrite d'Angleterre par Narbonne, et dans laquelle cet ex-ministre assuroit avoir remis à Lacroix une somme considérable pour être partagée entre lui, Gensonné, Thuriot, Albitte, Bazire, Merlin de Thionville et Chabot, et il se promit de le poursuivre comme calomniateur. Le 4 octobre il fut élu président. Comme Lacroix avoit servi quelques années dans l'ancienne gendarmerie, il se prétendit, en 1792, officier de fortune, se fit donner le 4 août la croix de Saint-Louis; ensuite le brevet de colonel, et enfin en mai 1793, le grade de maréchal-de-camp. Cet avancement rapide lui fut reproché plusieurs fois par ses collégues, et il se contenta d'y répondre par des divagations. Depuis le mois de décembre 1792 jusqu'au mois d'avril 1793, il se rendit trois fois dans la Belgique avec son ami Danton, et, d'après le rapport de Prudhomme et de plusieurs autres, ce fut Robespierre lui-même (qui méditoit déja leur perte) qui leur aida à obtenir cette mission, en leur faisant entrevoir la possibilité d'y faire fortune. Lacroix pressura en effet les Belges avec la dernière avidité, et s'enrichit sur-tout aux dépens des églises et de l'armée française au moment de sa retraite depuis Aldentrorm jusqu'aux forteresses de Flandre. En mars il aida à l'érection du tribunal révolutionnaire, devint en avril membre du comité de salut public, et dès-lors les girondins l'accusèrent vivement pour sa conduite dans la Belgique, et ses liaisons avec Dumouriez. Mais tout le parti de la montagne, uni alors contre les girondins, le soutint fortement. A son retour il rendit, comme il voulut, compte de sa mission; déclama vivement contre les trahisons de Dumouriez; fit décréter que les membres de la famille des Bourbon serviroient tous d'otages pour garantir la vie des commissaires de la convention livrés aux Autrichiens, et qu'aucun noble ne seroit admis dans le camp sous Paris. Il se prononça à cette même époque contre la Gironde, qu'il poursuivit avec acharnement. On le vit, particulièrement le 27 mai, prendre la défense de Robespierre, Danton et Marat contre cette faction, et faire casser la commission des douze. Dans la séance du 2 juin il fit créer l'armée révolutionnaire, au nombre de 6000 hommes, et prit une part active aux mesures qui suivirent cette époque, soit contre les députés fugitifs, soit contre leurs partisans dans les départemens. Il provoqua aussi la destruction de la maison de Buzot à Evreux, ainsi que le droit pour le comité de salut public de lancer des mandats d'arrêts. Le 12 août il demanda un rapport sur la situation de la république, et se plaignit ensuite de ce que les procès-verbaux du 31 mai avoient été falsifiés; mais comme on l'a plusieurs fois observé, la haine qui subsistoit depuis longtemps entre les chefs de la montagne et ceux des cordeliers éclata avec force après la chute complète de la Gironde. Miaczenski, créature de Dumouriez, avoit accusé en mourant Lacroix d'être un des complices de ce général, l'un des spoliateurs de la Belgique, et d'avoir un intérêt dans une fabrique de faux assignats. Le girondin Lassource avoit aussi produit des inculpations de même nature; et à la fin de 1793 les montagnards les renouvelèrent d'une manière plus inquiétante pour Lacroix. En conséquence, il prononça, le 28 janvier 1794, un long discours, dans lequel il combattit avec la plus grande adresse tous les faits allégués contre lui, démontrant qu'il n'existoit pas de preuves, et rappelant sur-tout qu'il avoit été un

des dénonciateurs de Dumouriez. Sa défense, quoique attaquable sur beaucoup de points, parut alors valable. On le vit encore quelque temps à la tribune, et le 4 février il fit décréter d'enthousiasme la liberté des nègres, « ne voulant pas que la convention se deshonorât par une discussion prolongée. » Il réclama ensuite la révision des certificats de résidence délivrés jusqu'alors aux émigrés, puis fit imprimer le mémoire justificatif de sa mission. Mais sa perte étoit jurée, et, après les mesures prises entre Robespierre, St.-Just et les autres membres du comité de salut public, il fut arrêté avec Danton, le 31 mars, et condamné à mort le 5 avril, « comme ayant conspiré contre la république, et voulu rétablir le gouvernement monarchique. » Renfermé au Luxembourg, il affecta en y arrivant de s'étonner du nombre, de l'âge, du sexe des détenus, et de s'attendrir sur leur sort. Danton lui ayant demandé, lorsqu'on leur apporta leur acte d'accusation : « Eh bien ! qu'en dis-tu ? — Que je vais me couper les cheveux, répondit-il, afin que Samson n'y touche pas. » Ils affichèrent tous deux une gaieté extraordinaire en allant au tribunal. Voici comment Mercier s'exprime sur son compte dans son nouveau Paris : « Cet avocat de campagne devint colonel et maréchal-de-camp en deux ou trois mois, acquit de riches propriétés, fut le complice de Danton, resta long-temps d'intelligence avec Dumouriez, qu'il fit semblant de dénoncer; favorisa les tribunes, les massacreurs, les mouvemens des sections; fut un des oppresseurs de la convention en se mêlant aux rugissemens, parlant sans cesse sans-culotterie, caressant la commune anarchique, et défendant les égorgeurs de sa voix stentorienne. »

IV. LACROIX. *Voyez* CROIX-DU-MAINE. NICOLE. PÉTIS *et* BUSEMBAUM.

† LACTANCE (Lucius-Cœlius-Firmianus), orateur et défenseur de l'Eglise. On ne connoît ni son pays ni sa famille; les uns le disent né en Afrique, les autres à Fermo dans la Marche d'Ancône. Son éloquence lui acquit une si grande réputation, que Dioclétien le fit venir à Nicomédie où il résidoit, et l'engagea à y enseigner la rhétorique latine: mais il eut peu de disciples, parce qu'on y parloit plus grec que latin. Là, il vit commencer, l'an 303 avant J. C., cette terrible persécution contre les chrétiens; et s'il n'étoit pas lui-même chrétien alors (ce qu'on ne peut décider, parce qu'on n'a rien de certain sur sa conversion), son humanité du moins le rendit sensible aux maux qu'il voyoit souffrir aux chrétiens. Sa vertu et son mérite le distinguèrent tellement, que Constantin lui confia l'éducation de son fils Crispe. Lactance n'en fut que plus modeste. Il vécut dans la solitude et la pauvreté au milieu de l'abondance et du tumulte de la cour. Il ne reçut les présens de l'empereur que pour les distribuer aux pauvres. Cet homme célèbre mourut en 325. Le style de Cicéron avoit été le modèle du sien; même pureté, même clarté, même noblesse, même élégance; c'est ce qui le fit appeler le *Cicéron des chrétiens ;* mais il a un ton déclamateur que Cicéron n'avoit point. Parmi ses ouvrages, les plus célèbres sont, I. *Institutions divines*, en 7 livres, traduites en français par René Famé, Paris, 1542, in-fol. L'auteur y élève le christianisme sur les ruines de l'idolâtrie ; mais il réfute beaucoup plus heureusement les chimères du paganisme qu'il n'établit les vérités de la religion chrétienne. Il traite la théologie d'une manière philosophique; il

n'approfondit pas les mystères, et s'égare dès qu'il veut en chercher les raisons. En général, son ouvrage, dont l'abbé Maupertuis a traduit en français le premier livre, est plutôt d'un rhéteur que d'un théologien. On l'accuse d'avoir eu des opinions outrées en morale, et de condamner la défense de soi-même contre tout agresseur. II. *Traité de la mort des persécuteurs*, publié pour la première fois par Baluze, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Colbert, et réimprimé à Utrecht, in-8°, en 1693. (*Voy.* FOUCAULT, n° II.) Le but de l'auteur est de prouver que les empereurs qui ont persécuté les chrétiens ont tous péri misérablement. On a contesté quelques-uns des faits qu'il cite, et on lui reproche des exagérations et de l'emphase. Cet ouvrage a été traduit en français par Jacques Basnage, sur la version anglaise de Burnet, Utrecht, 1687, in-12. III. Un livre de l'*Ouvrage de Dieu*, dont le but est de prouver qu'il y a une providence. IV. Un livre de *la Colère de Dieu*. C'est le dernier des ouvrages que Lactance publia dans les Gaules : au jugement de saint Jérôme, il n'y a pas moins d'érudition que d'éloquence dans ce traité. L'édition la plus correcte de toutes ces différentes productions est celle de Desmarettes, Paris, 1748, en 2 vol. in-4°, par les soins de l'abbé Lenglet. Les meilleures après celles-là, sont celles de Leipsick, par Warchius, en 1715, in-4° ; des *Variorum*, Leyde, 1660, in-8°, de Rome, 1754, 14 vol. in-8°. La première édition de Lactance se fit au monastère de Sublac en Italie, 1465, in-folio.

* I. LACY (Jean), excellent acteur sous Charles II, qui l'honora d'une grande faveur. Langbaine dit de lui que les temps à venir ne le verront ni égaler, ni surpasser. Il est connu avantageusement par trois comédies : *The dumb Lady* (la dame muette) ; *The old Troop or M. Ragon*, et *sir Hercules Buffoon*.

* II. LACY (Jean), gentilhomme anglais, partisan zélé de certains Français imposteurs, qui se donnèrent, à la fin du 16e siècle, pour prophètes, a publié dans ce temps quelques mauvais *Traités* sur cette affaire, pour laquelle son vif empressement le fit mettre en prison.

LACYDE, philosophe grec, natif de Cyrène, disciple d'Arcésilaüs, et son successeur dans l'académie, fut estimé d'Attale, roi de Pergame, qui lui donna un jardin où il philosophoit. Ce prince auroit voulu le posséder à sa cour ; mais le philosophe lui répondit toujours que « le portrait des rois ne devoit être regardé que de loin. » Les principes de Lacyde étoient : « Qu'il falloit toujours suspendre son jugement, et ne hasarder jamais aucune décision. » Lorsque ses domestiques l'avoient volé et qu'il s'en plaignoit, ils ne manquoient pas à lui dire : « Ne décidez rien, suspendez votre jugement. » Fatigué de se voir battre sans cesse avec ses propres armes, il leur répliqua un jour : « Mes enfans, nous parlons d'une façon dans l'école, et nous vivons d'une autre manière à la maison... » Lacyde suivoit ce principe à la lettre. Tout philosophe qu'il étoit, il fit de magnifiques funérailles à une oie qu'il avoit beaucoup chérie ; enfin il mourut d'un excès de vin l'an 212 avant J. C.

* LADAM (Nicaise), natif de Béthune, suivit la cour d'Autriche, et se fixa ensuite dans la ville d'Arras. Il fut roi d'armes de l'empereur Charles-Quint, et il portoit le titre de *Grenade*. A l'exemple des hérauts et rois d'armes des siècles pas-

sés, il écrivit, en vers et en prose, les événemens du règne de cet empereur. Ses ouvrages, assez nombreux, sont restés manuscrits. Les auteurs de la Bibliothèque historique de la France en nomment improprement le recueil, Chronique de Charles-Quint, et disent qu'un exemplaire est conservé dans la bibliothèque de Saint-Waast d'Arras; qu'un autre étoit dans celle du chancelier d'Aguesseau. Il en est un troisième qu'ils n'ont pas connu, et qui est maintenant dans la bibliothèque de M. Dulaure. C'est un petit in-folio, écrit en caractères du 16e siècle, d'environ 600 pages. La première pièce est la *Généalogie de la maison d'Autriche, que l'auteur fait directement descendre de Pharamond.* Viennent ensuite diverses pièces en vers et en prose, des *Récits de batailles*, des *Négociations*, des *Traités de paix*, des *Lettres*, des *Eloges*, des *Satires*; ces dernières sont dirigées contre les Français. Toutes ces pièces sont relatives aux règnes de Charles-Quint et de François Ier, et aux années 1488 et suivantes, jusques et y compris 1543. On peut y puiser des lumières sur l'histoire de ce temps, et des détails qu'on ne trouveroit point ailleurs.

LADAS, coureur d'Alexandrie, d'une si grande légéreté, qu'on n'apercevoit point, dit-on, l'empreinte de ses pieds sur le sable. On lui érigea une statue dans le temple de Vénus à Argos.

* I. LADERCHI (Jean-Baptiste), né à Imola, professeur de jurisprudence à l'université de Ferrare en 1561, et employé dans diverses affaires difficiles par le duc Alfonse II et César, son fils, qui le comblè d'honneur, se rendit, en 1598, à Modène, où ses talens lui firent obtenir le titre de citoyen. Il mourut dans cette ville, le 7 février 1618, âgé de 80 ans. On a de lui un recueil de ses conseils, intitulé : *Jo. Baptistæ Laderchii responsa juris*, Ferrariæ, 1600, in-folio. Parmi beaucoup d'écrits sur la jurisprudence, qu'il a publiés, on remarque le suivant : *Eruditum responsum in materiâ monetarum, in quo probatur opinionem communem, ut creditoris lucro cedat augmentum monetæ, falsam esse*, Mutinæ, 1611.

* II. LADERCHI (Jacques), né à Faenza dans la Romagne, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se distingua par son savoir et sa piété. Il mourut le 25 avril 1738, laissant une ample collection de manuscrits et d'ouvrages imprimés, parmi lesquels on distingue les suivans : I. *Acta SS. Christi martyrum vindicata*, Romæ, 1723, 2 vol. in-4°. II. *Annales ecclesiastici ab anno* 1566, *ubi Odericus Raynaldus desinit, seu tomi* 22, 23 et 24 *Annalium baronariorum*, Romæ, 1727 et 1728, 3 vol. in-fol., Coloniæ Agrip., 1733. III. *Vita S. Petri Damiani, S. R. E. cardinalis*, etc., *in sex libros distributa*, Romæ, 1702. Il parut contre cette vie une critique indécente, intitulé *Nugæ Laderchianæ, et dialogus Sejani et Rufini*, Parisiis, 1705. IV. *De sacris basilicis SS. MM. Petri et Marcellini, dissertatio historica*, Romæ, 1705. V. *Acta passionis SS. MM. Crescii et sociorum ex MSS. codd. bibliothecæ Mediceo-Laurentianæ*, Florentiæ, 1707. VI. *Apologia pro actis eorum SS.*, Florentiæ, 1708. VII. *Acta S. Ceciliæ, et Transtiberina basilica illustrata*, Romæ, 1722, 2 volumes in-4°. VIII. *La critica d'oggidi, ossia l'abuso della critica odierna*, Rome, 1716, in-4°.

I. LADISLAS Ier, roi de Hongrie, après Geisa, en 1077, étoit

né en Pologne, où son père Bela I[er] s'étoit retiré pour éviter les violences du roi Pierre. Après diverses révolutions, il monta sur le trône, et y fit éclater le courage dont il avoit donné de bonne heure des preuves. Il soumit les Bohémiens, battit les Huns, les chassa de la Hongrie, vainquit les Russes, les Bulgares, les Tartares, agrandit son royaume des conquêtes faites sur eux, et y ajouta la Dalmatie et la Croatie, où il avoit été appelé, pour délivrer sa sœur des mauvais traitemens de Zuonimir son cruel époux. Ce héros étoit aussi un saint. Après sa mort, arrivée le 30 juillet 1095, Célestin III le canonisa.

II. LADISLAS IV, grand duc de Lithuanie, appelé au trône de Hongrie en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche, possédoit déjà celui de Pologne depuis l'espace de six ans, sous le nom de Ladislas VI. Amurat II porta ses armes en Hongrie; mais ayant été battu par Huniade, général de Ladislas, et se voyant pressé de retourner en Asie, il conclut la paix la plus solennelle que les chrétiens et les musulmans eussent jamais faite. Le prince turc et le roi Ladislas la jurèrent tous deux, l'un sur l'Alcoran et l'autre sur l'Evangile. A peine étoit-elle signée, que le cardinal Julien Césarini, légat en Allemagne, engagea Ladislas à la rompre. Ce prince foible et imprudent, cédant à ses sollicitations, livra bataille à Amurat, près de Varnes, le 11 novembre 1444; il fut battu et tué. Sa tête, coupée par un janissaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée turque. Amurat le fit enterrer sur le champ de bataille avec une pompe militaire. On dit qu'il éleva une colonne sur son tombeau, qu'il loua son courage et déplora son infortune. Cet échec causa en partie la ruine de la Hongrie et celle de l'empire grec, en ouvrant une nouvelle porte aux conquérans ottomans. *Voy*. OLESNIKI.

III. LADISLAS *ou* LANCELOT, roi de Naples, surnommé *le Victorieux et le Libéral*, fut l'un et l'autre; mais ces belles qualités furent ternies par une ambition sans bornes et par une cruauté inouïe. Il se disoit comte de Provence et roi de Hongrie. Il se fit donner cette dernière couronne à Javarin, en 1403, durant la prison du roi Sigismond, qui, bientôt après, le contraignit de retourner à Naples. Il avoit succédé à son père Charles de Duras, dans le royaume de Naples, en 1386; mais les Napolitains ayant appelé Louis II, duc d'Anjou, ces diverses prétentions causèrent des guerres sanglantes. Le pape Jean XXIII étoit pour le prince d'Anjou, à qui il avoit donné l'investiture de Naples. Il fit prêcher une croisade contre Lancelot, qui fut battu à Roquesèche sur les bords du Gariglian, le 19 mai 1411. Après cette défaite, dont le vainqueur ne sut pas profiter, Jean XXIII reconnut Lancelot, son ennemi, pour roi (au préjudice de Louis d'Anjou, son vengeur), à condition qu'on lui livreroit le Vénitien Corario, son concurrent au saint-siége. Lancelot, après avoir tout promis, laissa échapper Corario, s'empara de Rome, et combattit contre le pape son bienfaiteur, et contre les Florentins, qu'il força d'acheter la paix, en 1413. Ses armes victorieuses lui promettoient de plus grands succès, lorsqu'il mourut à Naples, le 16 août 1414, à 38 ans, dans les douleurs les plus aiguës. La fille d'un médecin, dont il étoit passionnément amoureux, l'avoit empoisonné avec une composition que son père lui avoit préparée, soit pour plaire aux Florentins, soit pour se venger de ce qu'il avoit séduit sa fille. Ladislas avoit épousé en premières noces la fille de Man-

fredi, comte de Modica, en Sicile; en secondes noces, Marie, fille du roi de Chypre; et enfin la princesse de Tarente. Il n'eut aucun enfant de ces trois femmes. On lui reprocha d'avoir multiplié les titres de baron et de duc dans le royaume de Naples, et d'y avoir prodigué la noblesse.

IV. LADISLAS Ier, roi de Pologne, surnommé *Herman*, fils de Casimir Ier, élu l'an 1081, après Boleslas II, dit *le Cruel* et *le Hardi*, son frère, se contenta du nom de prince et d'héritier de Pologne, et mérita des éloges par son amour pour la paix. Il fut pourtant obligé de prendre les armes contre les habitans de Prusse et de Poméranie, qu'il défit en trois batailles. Ce fut de son temps que les Russes secouèrent le joug de la Pologne. Il mourut le 26 juillet 1102, après vingt ans d'un règne aussi tranquille qu'il auroit été glorieux, s'il n'avoit pas confié son pouvoir à un favori qui en abusa.

V. LADISLAS II, roi de Pologne, succéda à son père Boleslas III en 1139. Il fit la guerre à ses frères sous de vains prétextes, et fut chassé de ses états, après avoir été vaincu dans plusieurs batailles. Boleslas IV, le Frisé, monta sur le trône à sa place en 1146, et lui donna la Silésie à la prière de Frédéric-Barberousse. Ladislas mourut à Oldenbourg en 1159.

VI. LADISLAS III, roi de Pologne en 1296, surnommé *Loketeek*, c'est-à-dire *d'une coudée*, à cause de la petitesse de sa taille, pilla ses peuples, et s'empara des biens du clergé. Ces violences portèrent ses sujets à lui ôter la couronne, et à la donner à Wenceslas, roi de Bohême. Après la mort de ce prince, Ladislas, retiré à Rome, obtint de nouveau le sceptre à la sollicitation de ses partisans. Ses malheurs en avoient fait un bon prince. Il gouverna avec autant de douceur que de sagesse, étendit les bornes de ses états, et se fit craindre et respecter par ses ennemis. La Poméranie s'étant révoltée, Ladislas la réduisit par ses armes, jointes à celles des chevaliers teutoniques. Ces religieux guerriers demandèrent et prirent Dantzick pour leur récompense, et firent d'autres entreprises sur la Pologne. Ladislas marcha contre eux, et en défit vingt mille dans une sanglante bataille. Il mourut peu de temps après, le 10 mars 1333, avec une grande réputation de bravoure et de prudence. Ladislas ne regretta, au lit de la mort, que d'avoir ménagé les chevaliers teutoniques, oppresseurs domestiques qui déchiroient son royaume, et recommanda à son fils de ne pas les épargner. Il laissa d'Hedwige son épouse, Casimir-le-Grand, et Elizabeth, mariée à Charles, roi de Hongrie. Il avoit institué en 1325 l'ordre de chevalerie de l'Aigle blanc, à l'époque du mariage de son fils Casimir avec Anne, fille du grand-duc de Lithuanie.

† VII. LADISLAS V, dit *Jagellon*, grand-duc de Lithuanie, obtint la couronne de Pologne en 1386, par son mariage avec Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse avoit été élue reine de Pologne, à condition qu'elle prendroit pour époux celui que les états du royaume lui choisiroient. Ladislas étoit païen; il se fit baptiser pour épouser la reine. Il unit la Lithuanie à la Pologne, battit en diverses occasions les chevaliers teutoniques, et refusa le trône de Bohême que les Hussites lui offrirent. Il mourut le 31 mai 1434, à 80 ans. La probité, la candeur, la modération, la bienfaisance étoient les principales qualités qui caractérisoient ce prince. Il ne faisoit la guerre que pour avoir la paix; il

préféroit la voie des négociations à la force des armes. Cependant il eût pu se faire un grand nom dans les combats, où son courage et son habileté le rendoient redoutable. Il accueilloit et récompensoit avec noblesse les talens, prévenoit le mérite, et consacroit presque tout son temps à rendre la justice. On l'accusa d'être dissimulé, de manquer de constance, et d'apporter trop de lenteur dans ses entreprises; mais ses foiblesses ne dégénérèrent jamais en vices. *Voyez* OLESNIKI.

VIII. LADISLAS VI, roi de Pologne, fils du précédent, est le même que Ladislas IV, grand-duc de Lithuanie et roi de Hongrie. *Voyez* son article ci-devant, n° II.

† IX. LADISLAS-SIGISMOND VII, *ou* ULADISLAS, roi de Pologne et de Suède, monta sur le trône après Sigismond III, son père, mort en 1652. Il fut élu le 13 novembre de la même année, sacré et couronné le 18 février 1633. Avant son avénement à la couronne, il s'étoit signalé contre Osman, sultan des Turcs, auquel il avoit tué plus de cent cinquante mille hommes en diverses rencontres. Le monarque soutint la réputation que le général s'étoit acquise. Il défit les Russes, les contraignit à faire la paix à Viasima, repoussa les Turcs à Choczim, et mourut sans postérité à Merels en Lithuanie, le 20 mai 1648, à l'âge de 52 ans. Son frère lui succéda. Ladislas, naturellement brave et généreux, préféra au bien public les intérêts particuliers de la noblesse polonaise. Son injustice envers les Cosaques souleva ce peuple, et l'engagea dans une guerre qu'il ne vit point finir.

† X. LADISLAS, fils aîné d'Etienne Dragutin, épousa, un peu avant la mort de son père, la fille de Ladislas, vaivode de Transilvanie; et, à cause de cette alliance, faite avec une princesse schismatique, fut excommunié par le cardinal de Montefiore, légat du saint-siége. Ladislas étoit l'héritier présomptif de la couronne de Servie; en y renonçant, son père avoit réservé le droit de sa famille. Milutin, son oncle, voulant posséder ce trône, fit enfermer Ladislas après la mort de son père, et le tint en prison tant qu'il vécut. Ladislas, devenu alors roi de Servie, refusa l'apanage à Constantin son frère, qui, n'ayant pu l'obtenir de gré, le lui demanda à la tête d'une armée. Il fut vaincu et fait prisonnier: Ladislas poussa la cruauté jusqu'à le faire pendre et ensuite écarteler. Cette barbarie lui attira la haine des peuples, qui offrirent la couronne à Etienne, fils naturel de Milutin, exilé alors à Constantinople. Ladislas, abandonné, fut pris à Sirmick et jeté dans une prison d'où il ne sortit plus.

† I. LADVOCAT (Louis-François), né à Paris en 1644, mort dans la même ville, doyen de la chambre des comptes, le 8 février 1785, à 91 ans. Son principal ouvrage est intitulé *Entretiens sur un nouveau système de morale et de physique*, ou *recherche de la Vie heureuse selon les lumières naturelles*, Paris 1721, in-12. Cet ouvrage est oublié. On lui doit encore *Nouveau système de philosophie*, établi sur la nature des choses connues par elles-mêmes, Paris, 1728, 2 vol. in-12.

† II. LADVOCAT (Jean-Baptiste), fils du subdélégué de Vaucouleurs dans le diocèse de Toul, naquit le 3 janvier 1709, fut docteur et professeur de la chaire d'Orléans en Sorbonne, et occupa ensuite la cure de Domremy, lieu célèbre par la naissance de la Pucelle d'Orléans. Mais la Sorbonne, l'enviant à la province, le nomma, en 1740, à une de ses

chaires royales, et lui donna le titre de bibliothécaire en 1742. Le duc d'Orléans ayant, en 1751, fondé en Sorbonne une chaire pour l'hébreu, en confia l'exercice à l'abbé Ladvocat, qui la remplit jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 29 décembre 1765. Nous avons de lui, I. *Dictionnaire Géographique portatif*, in-8°, augmenté par le libraire Leclerc, ensuite par divers autres, et plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage, publié sous le nom de Vosgien, et donné comme une traduction de l'anglais, est un assez bon abrégé du Dictionnaire Géographique de La Martinière. Nous avons sous les yeux l'original anglais, avec lequel il n'a presque aucun rapport; mais Ladvocat voulut accréditer son ouvrage, en le présentant comme une production de l'Angleterre. II. *Dictionnaire historique portatif*, en 2 vol. in-8°, augmenté par le même libraire Leclerc, dont il y a eu aussi plusieurs éditions et diverses contrefaçons. L'auteur s'étoit servi des Dictionnaires antérieurs au sien; et ce dernier nous a été quelquefois utile. Ladvocat se défend assez mal à propos d'être l'abréviateur de Moréri. Il n'y a qu'à comparer sa première édition avec ce gros Dictionnaire, pour voir qu'il n'a pas puisé dans d'autres sources. On y trouve, à la vérité, quelques articles ajoutés; mais ces additions n'empêchent point que l'ouvrage ne soit trop court et trop négligé. L'auteur sembloit plutôt travailler pour le libraire que pour sa réputation. Le dernier volume de l'édition de 1760, est fait avec plus de soin que le premier, parce que l'auteur profita du Dictionnaire historique et critique de Barral, qui venoit de paroître. Rarement caractérise-t-il les grands écrivains. Ses éloges sont peu réfléchis et trop vagues. Sa littérature est très-superficielle; si l'on entend, par ce mot, la connoissance raisonnée des chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome, de Paris et de Londres. Au reste, il avoit des connoissances profondes à d'autres égards. Le libraire Leclerc a publié en 1777 une nouvelle édition de son *Dictionnaire*, en 3 vol. in-8°, augmentée d'un grand nombre d'articles. Cette édition a été réimprimée en 1789, avec un 4ᵉ vol. de supplément et de tables. III. *Grammaire hébraïque*, in-8°, 1755. Ladvocat l'avoit composée pour ses élèves; elle réunit la clarté et la méthode nécessaires. L'auteur s'y éloigne du système de Maselef et y suit l'ancienne prononciation des Massorèthes, c'est-à-dire, la prononciation avec le secours des points voyelles. IV. *Tractatus de conciliis in genere*, Caen, 1769, in-12. V. *Dissertation sur le psaume* 67, Exurgat Deus. VI. *Lettre sur l'autorité des textes originaux de l'Ecriture sainte*, Caen, 1766, in-8°. VII. *Jugement sur quelques nouvelles traductions de l'Ecriture sainte, d'après le texte hébreu*. Ces quatre derniers ouvrages posthumes sont opposés au système de l'abbé de Villefroy.

LÆLIEN (Ulpius Cornelius Lælianus), un de ces généraux qui prirent le titre d'empereur dans les Gaules sur la fin du règne de Gallien, fut proclamé Auguste par ses soldats à Mayence l'an 266. Il étoit d'un âge avancé; mais il avoit de la valeur et de la politique. Lælien ne régna que pendant quelques mois. Posthume-le-Jeune, ayant aspiré comme lui au trône des Césars, rassembla ses légions, le vainquit près de Mayence, au commencement de l'an 267; et l'usurpateur perdit dans la même journée l'empire et la vie. On l'a confondu mal à propos avec le tyran Lollien, qui prit la pourpre après lui; et avec Pomponius Ælianus, qui se révolta sous Dioclétien.

† LÆLIUS (Caïus), consul romain, l'an 140 avant J. C., intime ami de Scipion l'Africain le jeune, signala sa valeur en Espagne, dans la guerre contre Viriathus, général des Espagnols. Il ne se distingua pas moins par son goût pour l'éloquence et pour la poésie, et par la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivoient. On croit qu'il eut part aux *Comédies* de Térence, le poëte le plus châtié qu'ait eu le théatre de l'ancienne Rome. Son éloquence éclata plusieurs fois dans le sénat en faveur de la veuve et de l'orphelin. Ce grand homme étoit modeste. N'ayant pas pu venir à bout de gagner une cause, il conseilla à ses parties d'avoir recours à Galba, son émule, et il fut le premier à le féliciter, lorsqu'il sut qu'il l'avoit gagnée. Scipion et lui se retiroient à la campagne. —Il y a eu un autre LÆLIUS, consul romain, 190 ans avant J. C. Il accompagna le premier Scipion l'Africain en Espagne et en Afrique, et eut part aux victoires remportées sur Asdrubal et sur Syphax.

LAER *ou* LAAR (Pierre de), surnommé *Bamboche*, peintre, né en 1613 à Laar, village proche de Naarden en Hollande, mourut à Harlem l'an 1675. Le surnom de *Bamboche* lui fut donné à cause de la singulière conformation de sa figure, et encore parce qu'il est l'auteur du genre et des figures appelées *Bambochades :* dans sa plus tendre enfance, on le trouvoit continuellement occupé à dessiner ce qu'il voyoit. Sa mémoire lui représentoit avec fidélité, même après bien du temps, les objets qu'il n'avoit vus qu'une seule fois. Il étoit d'ailleurs un des plus grand musiciens de son temps. Le chagrin qu'il eut de voir les ouvrages de Wouvernardes préférés aux siens causa sa mort. Ce peintre ne s'est exercé que sur de petits sujets. Ce sont des *Foires*, des *Jeux d'enfans*, des *Chasses*, des *Paysages;* mais il y a dans ses tableaux beaucoup de force, d'esprit et de grace. Le Musée Napoléon en possède plusieurs.

LAERCE. *V.* DIOGÈNE-LAERCE, n° IV.

* I. LAET (Gaspard de), écrivain du 16e siècle, né à Looz ou Borchloen, capitale de l'ancien comté de Looz, réuni à l'évêché de Liège, étudia les mathématiques avec succès et fit des progrès si rapides dans la médecine, qu'en 1512 il reçut le bonnet de docteur en cette faculté dans l'université de Louvain, où il fit imprimer en 1540 une espèce d'almanach en français, intitulé *Progostination* de Louvain, pour l'an M. D. X. L. Des Pays-Bas il vint en France, et y passa les dernières années de sa vie, comme on en peut juger par l'édition qu'il donna à Rouen, en 1551, *Progostination*, pour l'an M. D. L. I.

† II. LAET (Jean de), fils du précédent, directeur de la compagnie des Indes, savant dans l'histoire et dans la géographie, naquit à Anvers, et y mourut en 1649. On a de lui, I. *Novus orbis, seu descriptio Indiæ occidentalis*, lib. XVIII, Elzévir, Leyde, in-folio, 1633. C'est une description du nouveau monde en dix-huit livres. Quoiqu'elle soit quelquefois inexacte, elle a beaucoup servi aux géographes. Laët traduisit lui-même cet ouvrage en français. Cette version fidèle, mais plate, parut en 1640, in-folio, à Leyde, sous le titre d'*Histoire du Nouveau-Monde.* II. *Respublica Belgarum*, in-24, assez exacte. III. *Gallia*, in-24, moins estimée que la précédente. IV. *De Regis Hispaniæ regnis et opibus*, in-8°. V. *Historia naturalis Brasiliæ G. Pisonis*, in-fol., avec fig., Leyde, 1648. VI.

Turcici imperii status, in-24. VII. *Persia*, seu *Regni Persici status*, in-24. Tous ces petits ouvrages, imprimés chez Elzévir, contiennent une description succincte des différens pays dont le royaume que le géographe parcourt est composé. On y parle des qualités du climat, des productions du terroir, du génie, de la religion, des mœurs des peuples, du gouvernement civil et politique, de la puissance et des richesses de l'état. Ce plan, qui est assez bon, a été mieux exécuté par les géographes qui sont venus après Laët. Mais, quoique ces petits livres ne soient guère au-dessus du médiocre, on les recherche en faveur du nom et de la réputation de l'imprimeur. Un ouvrage plus considérable, imprimé aussi chez Elzévir, en 1649, in-folio, l'occupa sur la fin de ses jours; c'est l'édition de *Vitruve*, avec les notes de Philandre, de Barbaro, de Saumaise, accompagnée de plusieurs *Traités* de divers auteurs sur la même matière. Ce recueil est estimé.

III. LAET. *Voyez* ROLLWINCH.

LÆTA, dame romaine, fille d'Albin grand-pontife, épousa, sur la fin du 4e siècle, Torax, fils de Ste Paule. Albin fut si touché de la vertu de son gendre et de la sagesse de sa fille, qu'il renonça au paganisme et embrassa la religion chrétienne. Læta fut mère d'une fille, nommée Paule comme son aïeule; c'est à cette occasion que saint Jérôme lui adressa une Epître qui commence ainsi : *Apostolus* Paule *scribens ad Corinthios*, etc., dans laquelle il lui donne des instructions pour l'éducation de cette enfant.

LÆTUS, capitaine de la garde prétorienne de l'empereur Commode, dans le 2e siècle, empêcha que ce prince barbare ne fît brûler la ville de Rome, comme il l'avoit résolu. Commode ayant voulu le faire mourir avec quelques autres, celui-ci le prévint, et, de concert avec eux, lui fit donner du poison l'an 193. Lætus éleva à l'empire Pertinax; et trois mois après il le fit massacrer, parce qu'il rétablissoit trop sévèrement la discipline militaire, et que, par l'innocence et la droiture de ses mœurs, il lui reprochoit tacitement sa dissolution. Didier-Julien le punit de mort peu de temps après.

II. LÆTUS POMPONIUS. *Voyez* POMPONIUS, n° III.

LÆVINUS TORRENTIUS. *Voyez* TORRENTIUS.

† LÆVIUS, ancien poëte latin dont il ne nous reste seulement que *deux vers* dans Aulu-Gelle, et *six* dans Apulée. On croit qu'il vivoit avant Cicéron. Il a composé deux poëmes qui sont perdus, dont le premier étoit intitulé *les Centaures*, et le second *Erotopægnia* (les Jeux d'amour). Festus a cité le premier poëme; les deux vers cités par Aulu-Gelle, de même que les six cités par Apulée, sont du second poëme.

LAFAGE. *V.* FAGE *et* POILLY.

† LAFARE (Charles-Auguste, marquis de), né au château de Valgorge dans le Vivarais en 1644, capitaine des gardes de Monsieur, et de son fils, depuis régent du royaume, plut à ce prince par l'enjouement de son imagination, la délicatesse de son esprit, et les agrémens de son caractère. Son talent pour la poésie ne se développa, suivant l'auteur du Siècle de Louis XIV, qu'à l'âge de près de 60 ans. Ce fut pour madame de Caylus qu'il fit ses premiers vers, et peut-être les plus délicats qu'on ait de lui :

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance et même sans désirs,

Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchanta ma jeunesse, etc.

Ses autres *Poésies* respirent une douce liberté, une négligence aimable; mais le style en est incorrect et sans précision. C'étoit l'Amour, c'étoit Bacchus, plutôt qu'Apollon, qui inspiroit le marquis de Lafare. Les fruits de sa muse se trouvent à la suite des Poésies de l'abbé de Chaulieu, son ami (édition de Saint-Marc). L'abbé de Chaulieu lui inspira sans doute le goût des poésies légères, et avec lui cette liberté épicurienne qui se plaît à afficher l'insouciance dans la plupart de ses pièces. Ces deux hommes étoient faits l'un pour l'autre : mêmes inclinations, même ardeur pour les plaisirs, même façon de penser, même génie. Il y avoit une parfaite sympathie dans tous leurs goûts et même dans leurs défauts. Le marquis de Lafare mourut en 1712. « Lafare n'est plus, écrivoit l'abbé de Chaulieu à madame de Bouillon. J'ai vu mettre le comble aux amertumes de ma vie, par la mort du plus tendre et du plus fidèle ami qui fut jamais. Pendant quarante ans la raison n'a cessé d'approuver et de cimenter une union qu'un penchant aveugle avoit commencée. » Outre ses *Poésies*, on a de lui, des *Mémoires* et des *Réflexions* sur les principaux événemens du règne de Louis XIV, in-12. Ils sont écrits avec beaucoup de sincérité et de liberté ; mais cette liberté est quelquefois poussée trop loin. Le marquis de Lafare, qui, dans le commerce de la vie, étoit de la plus grande indulgence, n'a presque fait qu'une satire. Il étoit mécontent, il passoit sa vie dans une société qui se faisoit un mérite de condamner la cour : « Cette société, dit l'auteur déjà cité, fit, d'un homme très-aimable, un historien quelquefois très-injuste. « Dans ces *Mémoires*, dit l'auteur de l'Esprit de la Fronde, il n'y a guère qu'une douzaine de pages qui regardent la Fronde ; mais ces douze pages valent un livre d'un autre, parce qu'elles sont d'un philosophe. Ce n'est qu'un coup-d'œil, mais ce coup-d'œil est celui de l'aigle. On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé *Panthée*, que le duc d'Orléans mit en partie en musique.

* I. LAFARINA (Vincent), poëte, né à Palerme, mort en 1628, a laissé les ouvrages suivans : *Acta S. Veneræ ; Carmina ; Inscriptiones urbis Panormi ; Rime ; Tractatus de præstantiâ tabellionatus in regno Siciliæ.*

* II. LAFARINA (Louis), né à Palerme en 1597, mort en 1664, embrassa dans sa jeunesse la profession des armes, et occupa ensuite les charges les plus honorables de sa patrie. Il possédoit beaucoup de langues, et étoit très-versé dans les sciences. On a de lui, *Canzoni siciliane ; de scriptoribus siculis ob urbe condito ; Rimario siciliano, e rime ; Discorsi politici, filosofici, e morali ; Ragguagli di Parnasso ; il Ministro di stato*, etc.

† LAFFICHARD (Thomas), né à Pouflon en 1698, diocèse de Saint-Paul-de-Léon, et mort à Paris le 10 août 1753, a donné un grand nombre de pièces aux Français, aux Italiens et à l'Opéra comique ; soit seul, soit en société avec Pannard et Vallois d'Orville. Celles qui sont imprimées et recueillies en un volume in-8°, eurent un succès passager. (*Voyez* la France littéraire, 1669, tom. 2). On lui doit encore plusieurs autres productions, telles que, I. Les *Caprices romanesques*, Amsterdam, 1745, in-12. II. Le *Songe de Clydamis*, contenant un Voyage de Cythère, Amsterdam, 1732, in-12. III. Le *Voyage interrompu*, Paris, 1737, 2 parties in-12.

IV. Le *Pouvoir de la Beauté*, 1755, in-12. Cet auteur avoit l'esprit plaisant et juste : s'il eût joint l'étude des règles à celle des poëtes dramatiques ; qu'il eût fréquenté les gens du monde, et témoigné moins d'indifférence pour la célébrité ; en un mot, s'il se fût plus occupé de son art et de la gloire qu'il procure, il avoit assez d'esprit et de gaieté pour se faire de la réputation dans un genre où il ne s'est exercé que par amusement.

* LAFFITE (N. de), petit-fils d'un lieutenant-général des armées sous Louis XIV, né en 1740 à Clavé, petit domaine près de Moncrabeau, servit de bonne heure avec distinction. Envoyé en Turquie en 1783, en qualité de major, il défendit le fort de Kinburn contre les troupes de l'impératrice Catherine II. Le sultan reconnut ses services par le don d'une épée magnifique. De retour en France, et devenu maréchal-de-camp, il commanda, en 1792, le corps du génie aux armées du nord, suivit Dumouriez à Ste-Menehould, et fit la brillante campagne de la Belgique. L'armée des Pyrénées orientales réclamoit son secours, elle auroit même cédé au nombre, si Laffite n'eût choisi une position avantageuse qui couvrit Baïonne et lui donna le moyen d'attendre des renforts. Ayant été compris dans le décret d'arrestation prononcé contre vingt officiers généraux, il en ressentit tant de chagrin, qu'on le trouva mort dans sa prison. Le lendemain arriva l'ordre de son élargissement et le brevet de général de division. On a de lui, I. Un excellent *Mémoire*, manuscrit, sur la frontière du nord, présenté au ministre de la guerre en 1779, et bien accueilli. II. Un *Traité de castramétation et de fortification*, pour l'école qu'il avoit formée à Constantinople, lequel fut magnifiquement imprimé en langue turque ; mais il travailla presque en vain pour faire adopter à la Porte son système sur la défense des places.

† LAFFREY (Arnoux), né à Gap en 1735, embrassa l'état ecclésiastique, vint jeune à Paris, et y publia le *Siècle de Louis XV*, 1776, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage offre peu d'intérêt, soit pour le style, soit pour l'art de présenter les faits. Laffrey est mort à Paris le 19 septembre 1794.

† I. LAFITAU (Joseph-François), né à Bordeaux d'un courtier de vin, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, où son goût pour les belles-lettres et pour l'histoire le tira de la foule. Sans avoir fait une fortune telle que celle de l'évêque de Sisteron, son frère, il avoit autant d'esprit que lui, plus de jugement et de savoir. Il se fit connoître dans la république des lettres par quelques ouvrages : I. Les *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, 1724, 2 volumes in-4°, et 4 vol. in-12. C'est un livre très-estimable. L'auteur avoit été missionnaire parmi les Iroquois ; aussi n'avons-nous rien d'aussi exact sur ce sujet. Son *Parallèle* des anciens peuples avec les Américains est fort ingénieux, et suppose une grande connoissance de l'antiquité. II. *Histoire des découvertes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, 1733, 2 vol. in-4°, et 1734, 4 vol. in-12 : exacte et assez bien écrite. III. *Remarques* sur le Ginseng, Paris, 1728, in-12. IV. *Histoire de Jean de Brienne, empereur de Constantinople*, Paris, 1727, in-12. Lafitau mourut en 1755.

† II. LAFITAU (Pierre-François), frère du précédent, né à Bordeaux en 1685, dut sa fortune à

son esprit. Admis fort jeune chez les jésuites, il s'y distingua par son talent pour la chaire. Ayant été envoyé à Rome pour entrer dans les négociations au sujet des querelles suscitées en France pour la bulle Unigenitus, il plut par ses bons mots à Clément XI, qui ne pouvoit se passer de lui. Lafitau sortit de son ordre, et fut nommé à l'évêché de Sisteron, à la prière de l'abbé Dubois, qui, lui ayant fait part du désir qu'il avoit d'être cardinal, dit Duclos, le payoit à Rome pour en préparer les voies. Le jésuite, qui avoit les mêmes vues, prenoit l'argent et s'en servoit pour lui-même. L'abbé s'en aperçut, et n'étant pas encore assez puissant pour en prendre une vengeance qui eût dévoilé ses desseins, il résolut de s'en débarrasser, sous prétexte de récompenser ses services. Lafitau, si différent des anciens évêques, le fut, comme eux, malgré lui. Egalement éloigné de Rome et de la cour, il se vit relégué à Sisteron. Les commencemens de son épiscopat lui firent moins d'honneur que la fin; s'étant peu à peu détaché du monde, il fut l'exemple de son clergé, ordonna des missions, assembla un synode, fonda un séminaire, et mourut au château de Lars, le 5 avril 1764. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Histoire de la Constitution Unigenitus*, en 2 vol. in-12, agréablement écrite. II. *Histoire de Clément XI*, en 2 vol. in-12. Il fait faire à son héros des miracles. (*V.* DUPIN, n° IV.) III. Des *Sermons assez médiocres*, en 4 volum. in-12; son *Sermon sur le Jeu* est cependant estimé. IV. *Retraite de quelques jours*, in-12. V. *Avis de direction*, in-12. VI. *Conférence pour les missions*, in-12. VII. *Lettres spirituelles*, in-12. VIII. *La Vie et les Mystères de la sainte Vierge*, 2 vol. in-12 : ouvrage plein de fausses traditions. Duclos donne au P. Lafitau le caractère d'un vrai valet de comédie; fripon, effronté, libertin, nullement hypocrite, mais très-scandaleux et grand constitutionnaire. Duclos appuie ce qu'il dit et le prouve par des lettres du cardinal Dubois et de l'abbé de Tencin, depuis cardinal, à sa sœur. Celui ci mandoit que Lafitau avoit mené la conduite la plus scandaleuse; qu'étant parti de Rome avec une maladie honteuse pour se rendre à Sisteron, siége de son évêché, il fut obligé de faire chez un chirurgien une quarantaine qui lui tint lieu de retraite au séminaire, etc. Comme Duclos n'étoit pas janséniste, on ne peut l'accuser d'animosité contre un évêque qui vivoit encore lorsque l'académicien écrivoit ses Mémoires.

* LAFITE (Marie-Elizabeth), morte à Londres au mois de novembre 1794, a traduit en français, d'abord en société avec Caillard et Henri Renfner, les Essais sur la physiognomonie de J. G. Lavater, La Haye, 1781-1783, 3 v. in-4°, et seule, I. *Histoire de la conversion du comte Struensée*, Lausanne, 1773, in-8°. II. *Lettres sur différens sujets*, Paris, 1735 et 1737, en 9 vol. in-12. III. *Mémoires de mademoiselle de Sternheim*, par Wieland, La Haye, 1773, 2 vol. in-12. IV. *Vie et lettres de Gellert*, Utrecht, 1775, 3 vol. in-8°.

* LAFLIZE (Dominique), médecin à Nanci, où il naquit en 1736, et mourut le 23 janvier 1793, a publié, I. *Méthode nouvelle et facile d'administrer le vif-argent aux personnes attaquées de la maladie vénérienne*, traduite du latin de Plenk, Nanci, 1768, in-12. II. *Dissertatio physiologica sistens raram placentæ supra caput adhæsionem*, Nanci, 1769, in-4°. III. *De aquis Nanceïanis*, 1770, in-4°. IV. *Quæstiones medicæ, an in morbis acutis exanthemata sint critica*, 1771, in-4°. V. Des *Discours* et des *Mé-*

moires couronnés par l'académie de chirurgie de Paris.

LAFONT. *Voyez* FONT.

LAFONTAINE. *Voy.* FONTAINE.

† LAFOREST (N**), curé-custode de Sainte-Croix de Lyon, sa patrie, a laissé ; I. Une *Instruction* pour ramener les réformés à l'Eglise romaine, in-12 ; écrit sage et sans fanatisme. II. Un traité de l'*Usure et des Intérêts*, augmenté d'une défense et de diverses observations, Paris, 1777, in-12 ; la première édition parut en 1769, sous le titre de Cologne et Paris.

† I. LAFOSSE (Etienne-Guillaume), maréchal des écuries du roi, mort en 1765, après avoir publié quelques brochures sur différentes maladies des chevaux, naquit avec un génie naturel, et se fit écouter avec intérêt au milieu de l'académie des sciences. Lafosse laissa un fils, maréchal comme lui, écuyer célèbre, passionné pour le cheval, et qui hérita de l'habileté de son père. Nous avons de ce dernier, I. Le *Guide du maréchal*, 1756, in-4°. II. Un *Cours d'hippiatrique*, 1774, in-fol., remarquable pour la beauté des figures et de l'impression, et encore plus par la justesse des observations qui le firent considérer par Haller comme le plus grand hippiatre connu. III. Un *Dictionnaire d'hippiatrique*, 1775, 4 vol. in-8°. Il est fâcheux que Lafosse se soit déclaré ennemi de Bourgelat, et qu'il ait souillé ses écrits d'injures grossières contre ce rival renommé, tandis que celui-ci n'a jamais parlé de Lafosse dans les siens qu'avec décence et modération.

* II. LAFOSSE (J. B. Joseph de), graveur, élève de Fessard, né à Paris en 1721, *grava* plusieurs portraits d'après Carmontel, comme la famille de Calas et divers sujets pour la grande édition des fables de La Fontaine, in-folio, ainsi que des vignettes d'après Eisen et autres.

III. LAFOSSE. *Voyez* FOSSE.

† LAGALLA (Jules-César), né en 1576, d'un père jurisconsulte, à Padulla, petite ville de la Basilicate au royaume de Naples, fit ses premières études dans sa patrie, et fut envoyé à Naples à l'âge de 11 ans pour y étudier la philosophie. Son cours étant achevé, il s'appliqua à la médecine, et fit tant de progrès dans cette science qu'après avoir été reçu docteur gratuitement, par une distinction que le collége des médecins de Naples voulut lui accorder, il fut nommé à l'âge de 18 ans médecin des galères du pape. A 19 il se fit recevoir docteur en philosophie et en médecine dans l'université de Rome, et à 21 ans, il fut jugé digne, par Clément VIII, de la chaire de logique du collége Romain, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1623. Les travaux de cette place lui laissoient peu de temps pour pratiquer la médecine ; aussi est-il plus connu comme philosophe que comme médecin. Il paroît cependant qu'on n'avoit pas une mince opinion de ses talens dans l'art de guérir, puisque Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, voulut l'avoir près de lui en qualité de médecin, ce que sa mauvaise santé ne lui permit pas d'accepter. Il est resté peu d'ouvrages de lui. Leo Allatius, qui a donné sa Vie, y cite un traité intitulé *Disputatio de cœlo animato*, Heidelberg, 1722, in-4°.

*LAGANARIO (Jean), jurisconsulte napolitain, vécut dans le 17e siècle, et publia des *Commentaires* sur la pragmatique du royaume de Naples. — Il ne faut pas le confondre avec Vincent LAGANARIO qui vécut à la même époque, et à qui on doit quelques *Poésies*.

LAGARDIE. *Voy.* GARDIE.

LAGEDAMON (Jean), prêtre sulpicien, auteur d'un traité *de matrimonio*, 1745, in-8°, et de *Poésies lyriques* ou *Cantiques spirituels*, 1750, 3 vol. in-12, naquit en Bretagne en 1700, et mourut à Paris en 1755.

LAGERLOOF ou LAGERLOEF (Pierre), *Laurifolius*, habile Suédois, né dans la province de Vermeland le 4 novembre 1648, professeur d'éloquence à Upsal, choisi par le roi de Suède pour écrire l'histoire ancienne et moderne des royaumes du nord, mourut le 7 janvier 1699. On a de lui, I. *De orthographiâ Suecanâ*. II. *De commerciis Romanorum*. III. *De Druidibus*. IV. *De Gothicæ gentis sedibus*, Upsal, 1691, in-8°. V. Des *Discours* et des *Harangues*, etc. Son latin étoit très-goûté dans le nord.

* LAGET (Guillaume), ecclésiastique protestant, pasteur de l'église de Genève, né en cette ville en 1710 de parens français, réfugiés du Languedoc, se rendit recommandable par l'étendue et la variété de ses connoissances, par l'aménité de son esprit et l'amabilité de son caractère. On n'a de lui qu'un recueil de *Sermons* sur divers sujets importans, en 2 vol., Genève, 1779. Cinq de ces Discours, qui traitent *de l'influence de la religion chrétienne sur le bonheur de la société civile*, avoient d'abord paru séparément, accompagnés de savantes notes. Ses discours de morale montrent une grande connoissance du cœur humain, et un riche fonds de sensibilité. La précision, la clarté, la rapidité, l'énergie caractérisent presque toujours le style de ses compositions. Il avoit traduit de l'anglais le *Traité de Hutcheson*, sur l'origine des idées que nous avons de la beauté et de la vertu, et il l'avoit enrichi de notes et d'explications; mais le manuscrit en a été égaré. Il avoit entrepris un an avant sa mort un ouvrage *sur l'éloquence politique*. Le chancelier Bacon avoit déjà regretté que cet ouvrage manquât à la littérature. Laget s'étoit chargé de donner des leçons sur cette matière à un seigneur anglais. Sa maladie et sa mort ont arrêté ce projet, déjà fort avancé. Il mourut en 1770. Son fils, Charles-Henri LAGET, qui marchoit avec honneur sur les traces de son père, et qui avoit été consacré au saint ministère en 1773, fut l'éditeur des Sermons de son père et de son *Eloge historique*, qui se trouve à la tête de ce recueil. Laget mourut à l'âge de 24 ans, au château de Warmond, près de Leyde en Hollande, où il s'étoit chargé de l'éducation des deux fils du baron de Leyde. *Voyez Sennebier*, liv. 1, de Gen., tom. 3, p. 48 — 52.

LAGIUS (Matthieu), savant Hollandais, a publié, à Leipsick en 1659, in-4°, avec des notes et des remarques, dans lesquelles il venge son compatriote Barthius des attaques de Vlitius, *une édition* des poëtes qui ont traité de la chasse.

† LAGNEAU (David), connu seulement par sa manie pour la pierre philosophale, qui lui fit perdre le jugement et sa fortune, et qui l'engagea à traduire et à augmenter le livre de Basile Valentin, intitulé *Les douze clefs de la philosophie de frère B. Valentin, traitant de la vraie médecine métallique, plus d'azoth, ou le moyen de faire l'or caché des philosophes*. La traduction de Lagneau fut imprimée à Paris en 1660, in-8°. Les amateurs du grand œuvre la recherchent. Cet auteur, à qui l'on doit encore *Harmonie mystique*, ou *accord des philosophes chimiques*,

traduit par Veillutil, Paris, 1636, in-8°, mourut sur la fin du 17e siècle.

† LAGNY (Thomas Fantet, sieur de), célèbre mathématicien, né à Lyon en 1660, fut destiné par ses parens au barreau ; mais son goût l'entraîna vers la physique et la géométrie. Connu de bonne heure à Paris, il fut chargé de l'éducation du duc de Noailles. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1695, et, quelque temps après, Louis XIV lui donna la chaire d'hydrographie à Rochefort. Son mérite le fit rappeler à Paris 16 ans après, et lui obtint une place de pensionnaire de l'académie, celle de sous-bibliothécaire du roi pour les livres de philosophie et de mathématiques, et une pension de 2000 liv. dont le duc d'Orléans le gratifia. Il mourut le 12 avril 1734. Dans les derniers momens où il ne connoissoit plus aucun de ceux qui étoient autour de son lit, un mathématicien s'avisa de lui demander « quel étoit le carré de douze? Il répondit dans l'instant : Cent quarante-quatre. » Ses ouvrages les plus connus sont, I. *Méthodes nouvelles et abrégées pour l'extraction et l'approximation des racines*, Paris, 1692 et 1697, in-4°. II. *Elémens d'arithmétique et d'algèbre*, Paris, 1697, in-12. III. *La cubature de la sphère*, 1702, La Rochelle, in-12. IV. *Analyse générale* ou *Méthode pour résoudre les problèmes*, publiée à Paris par Richer en 1733, in-4°. V. Dans les Mémoires de l'académie des sciences, plusieurs *Ecrits* importans, qui décèlent tous un grand géomètre.

* LAGOMARSINI (Jacques), jésuite, célèbre philologue et l'un des hommes les plus versés dans la connoissance de la langue latine qui aient illustré le 18e siècle, né à Gênes le 30 septembre 1698, d'une famille noble originaire d'Espagne, apprit les belles-lettres sous la direction des jésuites, et entra dans leur ordre le 29 novembre 1713. En 1721 il fut chargé d'enseigner les belles-lettres à Arezzo. Ayant terminé son cours de théologie à Rome, il fut envoyé en 1730 à Florence, où pendant 20 ans il professa la rhétorique, puis à Rome, où il enseigna la langue grecque jusqu'à sa mort arrivée le 18 mai 1773, à l'âge de 75 ans, trois mois avant la suppression de son ordre. Ce littérateur, aimé et estimé de Benoît XIV, jouit d'une considération distinguée auprès des savans de l'Europe. Il collationna les Œuvres complètes de Cicéron sur plus de trois cents manuscrits de la bibliothèque Laurentine ; ouvrage immense qui restà manuscrit, auquel il employa dix années de peines et de soins, et dont fait mention avec éloge l'abbé d'Olivet, dans la préface de l'excellente édition qu'il a donnée de cet orateur en 1740. Le professeur de botanique Pontedera, ayant projeté une nouvelle édition des auteurs anciens *de Re rustica*, eut recours à Lagomarsini, qui collationna le texte de plusieurs de ces auteurs sur divers manuscrits des bibliothèques de Florence. On doit à ce savant laborieux et estimable, outre les ouvrages dont nous avons parlé, I. *Antonii Mariæ Gratiani de scriptis invitâ Minervâ ad Aloysium fratrem lib. XX cum notis Hieron. Lagomarsini*, Florentiæ, 1746, 2 vol. in-4°, fig. Les notes sont amples, savantes et écrites très-purement. Le premier volume est dédié à Muratori, et le second au marquis Maffei. II. *Julii Pogiani Sunensis epistolæ et orationes olim collectæ ab Antonio Mariâ Gratiano, nunc ab Hieronymo Lagomarsinio è soc. Jesu adnotationibus illustratæ*,

ac primum editæ, Romæ, 1762, 4 vol. in-4°. Le second volume de cet ouvrage est terminé par une pièce très-éloquente de Lagomarsini, intitulée *In Jacobum Augustum Thuanum posteritatis nomine, ad quam ille quodam suo carmine provocavit, actio.* III. *Hieronymi Lagomarsini societatis Jesu orationes septem ; editio sexta retractatior, et auctior ; accedit epistola semel jam edita, quâ quid in M. Tullii Ciceronis contra L. Pisonem Oratione interciderit, demonstratur*, Romæ, 1753. IV. *R. P. Hieronymi Lagomarsini societatis Jesu Epistolæ ad amicum exemplum, in quâ judicium fertur de aliquot locis operis inscripti : Noctium Sarmaticarum vigiliæ ; editio post polonicam et germanicam tertia*, Bononiæ, 1753. Cette lettre adressée au célèbre Facciolati a été aussi insérée dans la *Raccolta Calogeriana*, tom. 10, pag. 435. Le P. Mignoni fit imprimer à Varsovie, en 1751, les *Noctium Sarmaticarum*, etc. Un habitant de cette ville écrivit à Lagomarsini, pour avoir son opinion sur quelques passages de cet ouvrage, ce qui fit publier l'opuscule dont nous venons de parler. V. *R. P. Hieronymi Lagomarsini societatis Jesu litterarum ad Joannem Vicentium Lucensem exemplum, quibus judicium fertur de aliquot locis libelli Romæ mense septembri anno 1753 vulgati hoc titulo : F. Vicentii Mariæ Dinelli cathedratici Casanatensis ordinis prædicatorum ad Carolum Nocetium soc. Jesu theologum, etc., Epistolæ*, Tridenti, 1754. VI. *Giudizio degli autori della storia letteraria d'Italia intorno l'ultimo libro de' teatri del P. Concina*, Venise, 1756. VII. *Angelo Mariæ card. Querinio de Dione Cassio Epistola.* Cette lettre, relative aux corrections faites à Dion Cassius par Reimaro, est insérée dans le quatorzième volume de la *Storia letteraria d'Italia*, page 167. VIII. *Lettera del P. Lagomarsini al signor marchese Maffei intorno alla sua Merope.* Cette lettre fut aussi publiée dans le 14e volume de l'ouvrage déjà cité, pag. 284, avec la réponse du marquis Maffei. IX. *De origine fontium carmen.* Ce poëme, que Lagomarsini récita à Rome en 1726, traduit en vers italiens par le P. Bergantini, théatin, fut publié avec la traduction *Delle cose botaniche* de Savastano, Venise, 1749. X. *De Aleæ Januensis, seu de aleæ Romanæ Romam traductæ ratione, Elegiacon, auctore Golmario Marsiliano.* Cette ingénieuse élégie, publiée en 1735 dans le douzième volume de la *Raccolta Calogeriana*, et dans l'ouvrage intitulé *De Azevedo Venetæ urbis descriptio*, Venetiis, 1780, est écrite avec une facilité digne d'Ovide. Cet infatigable écrivain eut part à *plusieurs ouvrages* publiés de son temps, tels que les lettres contre le livre de l'abbé Lami, *De eruditione apostolorum*, etc. 1741 ; les notes du poëme *Josephi Mariani Parthenii electricorum libri VI*, Rome, 1767 ; les *Traductions* et les *Notes* des Oraisons et des Epîtres de Cicéron, par le P. Bandiera, etc. Lagomarsini laissa une bibliothèque considérable et beaucoup de manuscrits, parmi lesquels on distingue sa *Correspondance*, en 20 volumes, avec les hommes les plus considérables de son temps, et un ouvrage en 30 volumes, destiné à justifier son ordre, et intitulé *Testimonia virorum illustrium de societate Jesu indè usque ab initio ejusdem repetita, ordine chronologico, ad nostram hanc ætatem perpetua, nec unquam interrupta annorum serie digesta.*

* LAGRANGE (Charles), cha-

noine régulier de Saint-Victor, confesseur des religieuses de Port-Royal-des-Champs, ensuite prieur-curé de Villiers-le-Bel, où il mourut en 1709, est auteur de deux ouvrages anonymes, l'un intitulé *Réfutation d'un écrit favorable à la comédie*, in-12, Paris, 1694; l'autre est un *Recueil d'instructions solides* en 3 volumes, sous ce titre : *Les Mystères sacrés de N. S. J. C.*, 3 vol. in-8°, Paris, 1697.

* LAGRENÉE l'aîné (Jean-Louis), peintre, né à Paris en 1724, montra dès l'enfance des dispositions pour le dessin, et l'on remarquoit dans ses premiers essais une grace naturelle qu'il a toujours conservée dans ses productions. Elève de Carle Van-Loo, il suivit avec docilité les leçons de son maître, et, la première fois qu'il se présenta au concours public, il obtint le grand prix ; le sujet donné étoit *Joseph expliquant les songes*. Quoique le premier essai ne fût que l'aurore du talent agréable que Lagrenée a développé dans la suite, on y remarquoit un dessin facile, un aimable maniement du pinceau et une couleur harmonieuse. Pendant son séjour à Rome, il se fortifia dans le dessin, sans perdre cependant le charme de son coloris; car on peut devenir bon dessinateur par l'étude, mais il est reconnu que l'intelligence nécessaire à l'art du coloris est un don de la nature, qui tient à l'organisation physique de l'individu, et Lagrenée, organisé comme il convenoit pour cette partie de l'art, la possédoit éminement. De retour à Paris, il composa, pour son morceau de réception à l'académie, *Déjanire enlevée par le centaure Nessus*. Ce tableau fut tellement admiré, que l'auteur entra à l'unanimité dans une compagnie qui comptoit déjà parmi ses membres plus d'un homme célèbre. Peu de temps après, nommé premier peintre de l'impératrice Elizabeth, il passa en Russie, où il fut reçu membre honoraire de l'académie, et où il laissa des témoignages de son rare mérite; mais il revint bientôt en France pour occuper à l'académie la place de professeur. Peu de temps après le roi le nomma directeur de son académie à Rome; il s'acquitta avec autant d'honneur que de sagacité d'un poste d'autant plus important pour les arts, que le directeur de cette académie est chargé de conduire les élèves les plus distingués dans la route la plus difficile à tenir, puisqu'il doit les perfectionner dans toutes les parties qui constituent l'art de la peinture. Enfin, de retour dans sa patrie, Lagrenée reçut du gouvernement des marques de distinction, honorables pour l'art et glorieuses pour l'artiste. Recteur de l'académie, on lui donna un de ces logemens aux galeries du Louvre que Henri IV avoit consacrés aux artistes à titre de récompense. *Je tiens à honneur*, disoit ce grand roi, d'*avoir auprès de ma personne ceux que j'estime et qui contribuent le plus à la gloire du gouvernement*. L'empereur Napoléon le décora de la légion d'honneur, et lui donna le titre de conservateur de son Musée. Jean Louis Lagrenée sacrifia toute sa vie aux graces. Doué d'un caractère sensible et doux, il se peignoit dans ses ouvrages; son dessin est agréable et coulant, ses compositions sont aimables et légères ; il peignoit de préférance des déesses, des nymphes et des amours, se jouant ou badinant ensemble. Il fit paroître, à l'exposition publique, un tableau qui fut singulièrement remarqué du célèbre Francklin, pendant son séjour à Paris : Ce tableau représentoit *les Graces lutinées par les Amours*. Le lit des Graces est le lieu où se passe la scène ; là, on voit les

Amours se cacher dedans, dessous et jusque dans les rideaux du lit, tandis que les Graces, quoique nues, se défendant avec décence et de leur mieux des espiègleries des Amours, prennent les attitudes les plus agréables et montrent les formes les mieux dessinées, qu'une couleur douce et vrai relève d'autant mieux que le ton du lit est d'un vert foncé ; tel étoit l'ensemble de ce beau tableau qui fut généralement loué par les connoisseurs. Lagrenée, après avoir consacré sa vie entière aux arts, mourut le 19 juin 1805, à l'âge de 81 ans. Il eut plusieurs élèves habiles parmi lesquels on distingue Jean-Jacques LAGRENÉE, son frère puîné, membre de l'ancienne académie, recteur des écoles spéciales de peinture et sculpture, lequel a également contribué à la restauration du bon goût dans les arts du dessin, que l'on avoit singulièrement négligé dans les écoles pendant un grand nombre d'années.

* LAGUERIE (J. TESSON de), né à Coutances en 1744, mort à Paris en 1776, âgé de 32 ans, est auteur, I. Des *Amours de Lucile et de Doligny*, ou *Lettres de deux amans*, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. II. De *la fille de trente ans*, comédie en un acte et en prose, 1775, in-8°.

† LAGUILLE (Louis), jésuite, né à Autun en 1658, mort à Pont-à-Mousson en 1742, se trouva au congrès de Bade en 1714 ; le zèle pour la paix, qu'il fit paroître dans cette assemblée, lui valut une pension ; il a donné plusieurs ouvrages. Le principal est une *Histoire d'Alsace ancienne et moderne, depuis César jusqu'en* 1725, Strasbourg, en 2 vol. in-fol. et en 8 vol. in-8°, 1727. Cette histoire commence par une notice utile de l'ancienne Alsace, et finit par plusieurs titres qui lui servent de preuves, et desquels on peut tirer de grandes lumières. On a encore de lui des *vers* latins et français sur Léopold second, duc de Lorraine, Pont-à-Mousson, 1699, in-4°, et une *Oraison funèbre* de Louis XIV prononcée à Strasbourg le 18 novembre 1715.

† LAGUNA (André), médecin, né à Ségovie en 1499, passa une grande partie de ses jours à la cour de l'empereur Charles-Quint, qui avoit une grande confiance en lui. Il se rendit à Metz l'an 1540, où il prodigua tous ses soins à ses habitans durant une épidémie pestilentielle. De là il se rendit à Rome ; il parcourut ensuite l'Allemagne, les Pays-Bas, et alla enfin finir ses jours dans sa patrie en 1560. Ce médecin bon critique a donné, I. *Anatomica methodus*, Paris, 1535, in-8°. II. *Epitome Galeni operum, adjectis vitâ Galeni et libello de ponderibus et mensuris*, Lyon, 1543, in-fol. III. *Annotationes in Dioscoridem*, Lyon, 1554, in-12. IV. Une *Version* espagnole des ouvrages de Dioscoride, Valence, 1636, in-fol., etc.

LAGUS (Daniel), luthérien, professeur de théologie à Gripswald, mort en 1678, a publié, I. *Theoria meteorologica*. II. *Astrosophia mathematico-physica*. III. *Steichologia... Psychologia... Archologia* : ce sont trois traités différens. IV. *Examen trium confessionum reformatarum, Marchiacæ, Lipsiensis et Thorunensis*. V. Des *Commentaires*, plus savans que méthodiques, sur les Epîtres aux Galates, aux Ephésiens et aux Philippiens.

† I. LAHARPE (Emmanuel-François), né à Roll en Suisse le 27 septembre 1754, entré au service comme capitaine des troupes bernoises au service de Hollande en 1773, fit la campagne de Bohême

en qualité d'aide-de-camp du prince royal de Prusse en 1778. Ayant été proscrit en Suisse en 1791, il vint offrir ses services à la France, et fut nommé lieutenant-colonel au 4e bataillon de Seine-et-Oise. Il fit la campagne de 1792 à l'armée du centre, et ses premiers pas dans la guerre de la révolution furent des succès. Laharpe passa ensuite au commandement de la ville et château de Bitche, d'où il fut envoyé, en l'an 2, à l'armée d'Italie, où il se distingua, en qualité de général de brigade, à l'attaque du poste Saint-Jacques, à celle du château de Cossaria, qui fut emporté avec une rare bravoure, et au combat de la Roquette du Cairo, où l'ennemi fut repoussé sur tous les points. L'année suivante, il déploya beaucoup de sang-froid, de valeur et d'activité aux avant-postes de Vado et de Tersanno attaqués par les Autrichiens, qui furent repoussés, et contribua aux succès qui signalèrent l'ouverture de la campagne de l'an 4 par le général en chef Bonaparte. Il périt glorieusement au combat de Fombio, le 18 floréal de la même année.

II. LAHARPE. *Voyez* HARPE.

LAHAYE (Guillaume-Nicolas de), né en 1725, d'un père graveur en géographie, eut pour parrain le célèbre géographe de Lisle. Sous leur inspection, il devint le plus célèbre artiste français pour la gravure de la topographie et de la géographie. Son burin étoit pur, son ordonnance nette et précise. Il a *gravé* plus de 1200 cartes ou plans, parmi lesquels on doit distinguer en *Géographie* les Œuvres de d'Anville et de Robert de Vaugondy, l'Atlas de d'Après de Mannevillette; en *Topographie*, les Campagnes de Maillebois en Italie, la Carte des Alpes de Bourcet, celles des limites de France et de Piémont, du diocèse de Cambrai, du pays de Vaux et du territoire de Genève, par Mallet, celles enfin des forêts de Fontainebleau et de Saint-Hubert. Lahaye est mort aux Carrières de Charenton près Paris en 1801.

LAHIRE. *Voyez* HIRE.

* LAHOZ, général cisalpin, commandant des troupes lombardes, embrassa la cause républicaine, et fut employé dans l'armée d'Italie dès le commencement de la conquête des Français. Il adressa, en avril 1797, une proclamation au peuple de Brescia, et menaça de punir ceux qui troubleroient encore l'ordre public. En juillet 1798, il se présenta à la tête des troupes cisalpines sur les frontières du Piémont; mais les Français arrêtèrent ce désir naissant de faire des conquêtes. Lahoz fut envoyé à Paris pour s'opposer à ce que le directoire français continuât à s'immiscer dans le gouvernement cisalpin. Cette mission fut sans succès; le directoire refusa de l'entendre. Alors Lahoz publia la lettre où il demandoit audience, et dans laquelle on remarquoit ce passage. « Il s'agit de déjouer une conspiration odieuse contre la constitution, et de connoître le sentiment du directoire français sur une poignée de scélérats qui s'assemblent chez l'ambassadeur Trouvé, et qui composent le comité des novateurs. » Le directoire, pour répondre, fit insérer dans les journaux diverses notes où l'on représentoit cet émissaire comme un agent de l'étranger. En août 1798, il eut ordre de quitter Paris, et fut destitué ainsi que son aide-de-camp. Le ressentiment de cette injure le jeta dans un parti d'indépendance; il se mit à la tête d'un grand nombre d'insurgés, seconda les Autrichiens contre les Français, et combattit ceux-ci par-tout où il les trouva. Lahoz, commandant une des divisions qui formoient le siége d'Ancône en 1799, y fut blessé grièvement dans une sortie de la garnison française et

mourut peu d'heures après. Les Français publièrent qu'on avoit trouvé sur son cachet les armes de l'empereur d'Allemagne, et son nom avec cette inscription : *Mort aux Français!*

* I. LAIGUE (Geoffroi de), chevalier, né le 10 novembre 1614 au château de Laigue, situé entre Vienne et Lyon, seigneur et baron de Laigue et de Chandieu en Dauphiné (Isère), appelé le marquis de Laigue. Pourvu en 1643 d'une compagnie au régiment des Gardes-Françaises, maréchal-des-camps et armées du roi, capitaine des gardes du corps de Gaston, duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII, en 1649, et conseiller d'état ordinaire de S. M. en ses conseils. Laigue, l'un des hommes les plus braves de son temps, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, comme fils puîné, mais son caractère et ses goûts lui firent bientôt abandonner cette carrière pour prendre celle des armes, dans laquelle il devint célèbre. Il se trouva en 1664 au siége de Gravelines, où il fit des actes de valeur, étant monté le premier à la brèche, suivi de quelques soldats d'élite : il ne s'étoit pas moins distingué à la fameuse bataille de Lens en 1648. Il entra dans le parti de la Fronde, dont il fut un des chefs, ainsi que Louis de La Trémouille, duc de Noirmoutier, son ami ; ils restèrent l'un et l'autre dans ce parti jusqu'au moment de la déclaration de paix donnée par le roi au mois de mars 1649, registrée au parlement de Paris le 1[er] avril suivant. Geoffroi de Laigue, mort à Paris le 19 mai 1674, fut enterré le lendemain, 20 mai, dans l'église des Jacobins du faubourg S.-Germain, où sa famille a fait mettre sur sa tombe une inscription latine rapportée par Piganiol, tom. VII, pag. 144. Il laissa, par testament, une somme de 80,000 livres environ aux hôpitaux et à des maisons religieuses. Il étoit issu au 10[e] degré de noble Falcon DE LAIGUE, vivant en l'année 1279, dans le Dauphiné. La maison de Laigue, en latin *de Aqua*, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, et qui s'est rendue recommandable principalement par ses services militaires, s'est divisée, de temps immémorial, en plusieurs branches qui se sont successivement établies en Berri, en Provence et dans d'autres provinces de France.

* II. LAIGUE (Etienne de), sieur de Beauvais en Berri, né vers la fin du 15[e] siècle, chevalier de l'ordre, gentilhomme de la chambre du roi et ambassadeur de François I[er] auprès des princes d'Allemagne. Laigue publia entre autres ouvrages des *Commentaires* in-fol. sur l'histoire de Pline, et une *Traduction* de César, en 1 vol. in-12, imprimé à Paris en 1539. Il est à remarquer que Guillaume du Bellay, sieur de Langey, et Etienne de Laigue, sont les deux premiers d'entre les nobles qui, excités par l'exemple de leur roi, « semblent avoir chassé et banni l'ignorance qui s'étoit cantonnée par tous les coins du royaume pendant le règne de Louis XI. » (Comines, tom. III, p. 17.)

* III. LAIGUE (Philibert de), chevalier banneret, l'un des principaux seigneurs de la cour de René, surnommé *le Bon*, roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem, etc., comte de Provence, fut conseiller et chambellan ordinaire de ce prince. Ce preux chevalier parcourut une carrière honorable qu'il dut autant à ses belles qualités qu'à son illustre naissance. Dès le commencement du 14[e] siècle, un membre de cette maison figura avec éclat à la cour des comtes de Provence : on veut

parler de Jean de Laigue, *aliàs de Aquâ Blanca*, grand-sénéchal de Provence en 1328, coseigneur de Bardonenche et de la Tour en Dauphiné, où ce seigneur avoit son château fort. Philibert de Laigue étoit un des tenans au magnifique tournois dressé et maintenu par le roi René, en faveur des dames, et qui eut lieu proche Saumur en Anjou, l'an 1446, il y jouta contre François de Carrion, le bâtard de Cherme et Guillaume de Courselles. Le même Philibert, et Philippe de Lenoncourt, ouvrirent un autre tournois à Tarascon, dont les fêtes furent célébrées les 2, 4 et 6 juin 1449, en présence du roi, de la reine et de toute la cour. D'après l'appel que ces deux braves champions firent publier, à plus de 20 lieues à la ronde, les chevaliers qui se présentèrent successivement dans la lice pour rompre une lance furent Pierre de Craon, Louis de Monberon, Philibert de La Jaille, Guillaume Dynve, Louis de Beauvau, Tanneguy du Châtel, qui entra en champ clos portant en croupe la dame de Pontevès de Cabanes; Ferri de Lorraine, gendre du roi René; Philibert de Stainville, Robert de Fay, Antoine de Pontevès, Jean Cossa *aliàs* de Cossé, Guerrier de Charno, Foulques d'Agout, Honoré de Baux, Gui de Laval, et Jean Bazelin. Philibert de Laigue, s'étant rendu très-important à la cour du roi René, fut envoyé ambassadeur auprès du pape Paul II, par le prince Jean d'Anjou, duc de Calabre, fils aîné de René, et son lieutenant-général, pour aller traiter de sa part avec le souverain pontife, et aviser aux moyens à employer pour le recouvrement des royaumes de son père : Philibert est qualifié de *magnifique* dans les lettres de ce prince, données à Tours le 20 janvier 1469. Immédiatement après la mort du roi René, Yoland d'Anjou, sa fille, duchesse de Lorraine et de Bar, en considération des services que Laigue avoit rendus à son père et à son frère, l'établit grand-sénéchal de son duché de Bar, par lettres données à Nanci le 5 août 1480. Philibert de Laigue, qui eut encore d'autres beaux emplois, avoit épousé, du consentement du roi, l'héritière de l'ancienne maison d'Oraison, Louise, fille unique de Pierre d'Oraison, seigneur de Venterol, et de Briande de Glandevès, l'un des plus riches partis de la Provence. Leur mariage se fit avec pompe à Aix, dans la grand'salle du palais royal, le 31 mars 1478. Leur postérité, qui a aussi été très-illustre, a pris le nom d'Oraison, en conformité des dispositions du testament de Marguerite d'Oraison, vicomtesse de Cadenet, grand'tante maternelle d'Antoine-Honoré de Laigue, fils de Philibert, fait en 1503, par lequel elle laissoit, à cette condition, tous ses biens, qui étoient considérables, audit Antoine-Honoré de Laigue, son petit-neveu, qui épousa, en 1512, Catherine de Clermont-Lodève, sœur du cardinal de Clermont, et nièce du cardinal George d'Amboise, premier ministre sous Louis XII.

* IV. LAIGUE D'ORAISON (Antoine de), vicomte de Cadenet, baron d'Oraison, petit-fils de Philibert de Laigue, nommé chevalier de l'ordre du roi en 1562 ou 1563, capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, l'un des plus grands seigneurs de la Provence, devint chef des religionnaires du pays. Il avoit épousé, le 29 décembre 1542, Marthe de Foix, de la très-illustre maison de Foix, fille de Jean de Foix, vicomte de Meiles, comte de Gurson, et sœur de Françoise de Foix, femme de Claude de Savoie, comte souverain de Tende, et grand-sénéchal de Provence.

* V. LAIGUE-D'ORAISON (François de), vicomte de Cadenet, marquis d'Oraison, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, et conseiller en ses conseils d'état et privé, fils du précédent, né en Provence vers 1544, exerça pendant quelque temps la charge de grand-sénéchal de Provence. C'est en sa faveur que fut érigée en marquisat la baronnie d'Oraison, par lettres de Henri III, données le 3 mars 1588, vérifiées au parlement d'Aix, séant en la ville du Pertuis, à cause des troubles, le 12 octobre 1589, en considération, disent les lettres, de l'ancienneté de sa noblesse et de ses services dans les guerres, tant au dedans qu'au dehors du royaume, où il n'avoit jamais épargné ni sa personne ni ses biens, et de ce qu'il s'étoit entremis en plusieurs importantes affaires concernant les biens de la couronne. » Il avoit fait ses premières armes sous le connétable Anne de Montmorency. A la bataille de Dreux, donnée le 19 décembre 1562, le cheval du connétable ayant été tué sous lui, il fut remonté par Laigue d'Oraison, lieutenant de sa compagnie de gens d'armes, qui donna le sien. Il souscrivit, ainsi que son père, l'acte de réconciliation passé le 1er juillet 1579 entre les trente plus puissans seigneurs de Provence que les affaires du temps avoient divisés : cette sorte de traité de paix fut conclue à la Bastide de Beauvoisin, en présence de la reine mère du roi, assistée des princes et des membres du conseil privé de S. M. Entièrement dévoué à son prince, on le voit à la tête des gentilshommes provençaux qui, en 1588, suivirent le parti du roi pendant les guerres civiles qui désolèrent ce pays. Il contribua beaucoup à la victoire complète remportée sur le duc de Savoie à Vinon, le 15 décembre 1591. Henri IV lui ayant confié le commandement en chef des royalistes en-deçà de la Durance, ce prince lui écrivit directement plusieurs lettres, et une, entre autres, datée du mois d'octobre 1593, par laquelle il lui donne des instructions sur ses opérations militaires. Immédiatement après, en novembre, il soumet à l'obéissance du roi plusieurs villes et places fortes, et défait, à Manne, le 9 janvier 1594, les gendarmes du duc d'Epernon. Au mois de mars de la même année, les royalistes s'étant assemblés à Aix d'après son invitation et celle du comte de Carces, qui commandoit pour le roi au-delà de la Durance, il arriva dans cette ville quelque temps après, où il fut reçu, ainsi que la marquise d'Oraison, sa femme, qui l'accompagnoit, avec de grandes marques de bienveillance, et salué par les personnes les plus considérables de cette capitale. Laigue assista, comme député de la noblesse, aux états de Provence convoqués par le roi en septembre 1594. Il se distingua au siége du château de Sallon, emporté par escalade le 22 avril 1595 ; et enfin, à la mémorable journée du 17 février 1596, il seconda puissamment Libertat et le duc de Guise, pour la délivrance de Marseille, que les duumvirs Casaulx et Louis d'Aix, soutenus par les Espagnols, tenoient sous le joug. Après la reddition de cette ville et sa soumission à l'obéissance du roi, le marquis d'Oraison, pour se reposer des fatigues de la guerre, se rendit à son château de Cadenet, où il mourut peu après, le 24 juin 1596, « selon que plusieurs croyent, dit Nostradamus, d'un trop excessif jeu d'amour qu'il avoit voulu prendre avec une jeune fille, un peu plus rudement que son âge ne portoit. Le dommage de sa mort n'étant pas moindre que le regret qu'il laissa pour tout plein de belles et illustres qualités dont il étoit généreusement

doué, et pour la grande affection qu'il avoit pour son roi. » Il avoit été marié deux fois; sa première femme étoit Melchione de La Croix, issue des comtes de Forcalquier; et la seconde, Magdeleine de La Louve. Il laissa un fils, André DE LAIGUE, marquis d'Oraison, capitaine de 50 hommes d'armes, nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, mort avant sa réception; et deux filles, dont l'une, Marthe DE LAIGUE d'Oraison, baronne d'Allemagne, fondatrice du couvent des capucins de Marseille, mourut en odeur de sainteté, l'an 1627, à l'hôtel-dieu de Paris, où elle s'étoit donnée au service des malades. C'est son mari, Alexandre de Castellane, baron d'Allemagne, qui, l'an 1612, eut ce fameux et terrible duel contre Annibal de Forbin.

* VI. LAIGUE-D'ORAISON (André de), comte de Boulbon, fils puîné d'Antoine et de Marthe de Foix, né vers 1546, nommé évêque de Riez en 1570, en prit possession par procureur en 1573; mais au lieu de se faire sacrer, il quitta son état, se jeta dans le parti des huguenots, et se maria. Nommé chevalier de l'ordre du roi en 1585, mestre de camp des vieilles bandes françaises, et député de la noblesse de Provence aux états-généraux tenus à Paris en 1614. C'est en sa faveur que la terre de Boulbon fut érigée en comté par lettres de Henri IV, données à Paris au mois d'octobre 1608, vérifiées le 10 janvier 1609, en considération de ses services et de son illustre extraction. Il avoit épousé, le 10 juin 1588, Jeanne d'Arces, fille héritière de Jean d'Arces, seigneur de la Batie en Dauphiné, et de Livarot en Normandie. Ils laissèrent une fille, Renée, mariée, en 1603, à Henri de Brancas-Forcalquier, baron de Cereste, et deux fils, Alfonse DE LAIGUE, qui continua la postérité des comtes de Boulbon, et César DE LAIGUE, chevalier de l'ordre du roi, auteur de la branche des marquis de Livarot en Normandie, dont un de ses descendans, appelé aussi César, marquis de Livarot, sous-lieutenant de la compagnie des gendarmes bourguignons de la garde du roi, en 1678, fut tué à la bataille de Fleurus le 1er juillet 1690.

† LAIMAN ou LAYMAN (Paul), jésuite, natif de Deux-Ponts, enseigna la philosophie, le droit-canon et la théologie en divers collèges d'Allemagne, et mourut à Constance le 13 novembre 1635, à 60 ans. On a de lui une *Théologie morale* en latin, in-fol., dont toutes les décisions ne sont pas exactes; et d'*autres ouvrages* ensevelis dans les grandes bibliothèques.

LAINÉ. *Voyez* LAISNÉ.

†. I. LAINEZ (Jacques), Espagnol, l'un des premiers compagnons de saint Ignace, contribua beaucoup à l'établissement de sa société, et lui succéda dans le généralat en 1558. Lainez assista au concile de Trente, comme théologien de Paul III, de Jules III, de Pie IV, et s'y distingua par son savoir, par son esprit, et surtout par son zèle pour les prétentions ultramontaines. Dans la XXIIIe session tenue le 15 juillet 1563, il soutint « que la hiérarchie étoit renfermée dans la personne du pape; que les évêques n'avoient de juridiction et de pouvoir qu'autant qu'ils les tenoient de lui; que J. C. n'avoit donné sa mission qu'à saint Pierre, de qui les autres apôtres avoient reçu la leur; que le tribunal du pape sur la terre est le même que celui de J. C. dans le ciel, et qu'il a la même étendue, etc. » Lainez vint en France à la suite du cardinal de Ferrare, légat de Pie IV, et y joua un personnage singulier. Il parut au

colloque de Poissy pour disputer contre Bèze. Ses premiers traits s'adressèrent à la reine Catherine de Médicis. Il eut la hardiesse de lui dire que ce n'étoit pas à une femme d'ordonner des conférences de religion, et qu'elle usurpoit le droit du pape. Il disputa pourtant dans une assemblée qu'il réprouvoit, et il lui échappa bien des puérilités. De retour à Rome, il refusa la pourpre, et mourut le 10 janvier 1565, à 53 ans. Quelques auteurs ont prétendu qu'on avoit jeté les yeux sur lui dans le conclave de 1509, pour remplir le trône pontifical. On a de lui *quelques ouvrages de théologie et de morale*. Théophile Raynaud le fait auteur des *Déclarations sur les constitutions des jésuites;* et plusieurs écrivains lui attribuent les constitutions mêmes : ces constitutions qui n'ont pas été écrites par une industrie humaine, mais qui ont été, ce semble, inspirées par la divinité ; c'est le jugement qu'en porte le père Alegambe, en bon jésuite. Saint Ignace, nourri dans l'opinion du pouvoir absolu du pape sur le spirituel et le temporel, crut qu'il falloit ériger la société en monarchie. Au reste, c'est Lainez qui doit être regardé comme le vrai fondateur de la société. Sa premiere démarche fut de faire déclarer le généralat perpétuel, quoique Paul IV sentît la dangereuse conséquence de cette perpétuité. La seconde fut de faire accorder au général, 1° le droit de passer toutes sortes de contrats sans délibération commune; 2° de donner l'autorité et l'authenticité aux commentaires et aux déclarations sur les constitutions; 3° le pouvoir d'en faire de nouvelles, de changer et d'interpréter les anciennes; 4° celui d'avoir des prisons. Enfin Lainez se fit presque tout déférer dans la première congrégation qui fut tenue après la mort d'Ignace. Ainsi fut substituée à la droiture et à la simplicité évangélique une politique qui parut plus humaine que chrétienne. On sait combien les jésuites surmontèrent d'obstacles pour s'établir en France. Chassés de ce royaume en 1594, ils y rentrèrent dix ans après, malgré les remontrances du parlement de Paris. Henri IV répondit lui-même à ces représentations avec cette éloquence vive, franche et naïve qu'on n'a fait que délayer dans les longues apologies des jésuites. « J'ai observé, dit ce monarque aux députés du parlement, que quand j'ai commencé à parler de rétablir les jésuites, deux sortes de personnes s'y sont opposées; ceux de la religion prétendue réformée, et les ecclésiastiques mal vivant. On leur reproche qu'ils attirent à eux les beaux esprits, et c'est de quoi je les estime. Quand je fais des troupes, je veux qu'on choisisse les meilleurs soldats, et désirerois de tout mon cœur que nul n'entrât dans vos compagnies, qui n'en fût bien digne; que partout la vertu fût la marque et la distinction des honneurs. Ils entrent, dit-on, comme ils peuvent dans les villes, et suis moi-même entré dans mon royaume comme j'ai pu. Châtel ne les a point accusés, et quand même un jésuite auroit fait ce coup, duquel je ne veux plus me souvenir, faudroit-il que tous les jésuites en patissent, et que tous les apôtres fussent chassés pour un Judas? Il ne faut plus leur reprocher la ligue, c'étoit l'injure du temps; ils croyoient bien faire, et ils ont été trompés comme plusieurs autres. On dit que le roi d'Espagne s'en sert; je dis aussi que je veux m'en servir. La France n'est pas de pire condition que l'Espagne. Puisque tout le monde les juge utiles, je les tiens utiles à mon état; et s'ils y ont été par tolérance, je veux qu'ils y soient par arrêt. » Tout ce que dit Henri IV en faveur des jésuites étoit vrai. Le roi de Por-

tugal, Joseph Ier, soupçonnant que ceux qu'il accusoit d'avoir attenté à sa vie avoient fait part de leur dessein aux jésuites, les chassa de ses états en 1759. (*Voyez* Malagrida.) Cette disgrace fut l'époque d'une foule d'écrits que leurs adversaires publièrent en France. Les magistrats ne tardèrent pas d'examiner le régime de cette société, à l'occasion d'un événement qui parut d'abord de peu d'importance, mais dont les suites furent très-considérables. Le P. La Valette, préfet des missions de la Martinique, avoit tiré une lettre de change sur le P. de Sacy, jésuite de la maison professe, son correspondant à Paris. La lettre fut protestée, et Sacy assigné pardevant les consuls, qui le condamnèrent à l'acquitter. Il en appela au parlement. Les porteurs, qui étoient de riches marchands de Marseille, publièrent alors des mémoires dans lesquels ils tâchèrent de prouver que « les jésuites n'étant que les agens du général, qui étoit maître de toutes leurs possessions, la société entière répondoit de leur dette. » Il fallut donc examiner les constitutions des jésuites. Le parlement de Paris, où il se trouvoit beaucoup de jansénistes, dont la secte étoit ennemie des jésuites, condamna ces constitutions, prononça la dissolution de la société dans son ressort, et fut bientôt imité par les autres parlemens. Louis XV, cédant aux remontrances de ces compagnies et au désir d'un grand nombre de ses sujets, supprima les jésuites, en 1763, dans tout son royaume. Anéantis en France, ils le furent bientôt dans les autres parties du monde chrétien. Le roi d'Espagne les chassa en 1767, avec toutes les marques d'une indignation dont il cachoit les motifs. Le roi de Naples, le duc de Parme, et le grand-maître de Malte, imitèrent cet exemple en 1768. Enfin, le pape Clément XIV supprima entièrement l'ordre en 1773. Voltaire triompha de la destruction des jésuites, qu'on appeloit *les grenadiers de la religion chrétienne*, et cette destruction est regardée généralement comme une des causes qui ont amené la révolution de 1789.

† II. LAINEZ (Alexandre), de la même famille que le précédent, né à Chimay dans le Hainaut en 1650, se distingua de bonne heure par ses talens pour la poésie et par son goût pour les plaisirs. Après avoir parcouru la Grèce, l'Asie mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie, la Suisse, il revint dans sa patrie dépourvu de tout. Il y menoit depuis environ deux ans une vie obscure, mais gaie, lorsque l'abbé Faultrier, intendant du Hainaut, fut chargé par Louvois, ministre de la guerre, de faire la recherche de quelques auteurs de libelles qui passoient sur les frontières de Flandre. Lainez fut soupçonné d'être un de ces auteurs. L'abbé Joachim de Faultrier, né à Auxerre en 1626, mort à Paris en 1709 (qui avoit formé une riche bibliothèque, dont le catalogue, fort recherché des bibliographes, fut rédigé par Prosper Marchand, alors libraire à Paris, et parut en cette année 1709), descendit chez le poëte épicurien, accompagné de 50 hommes, pour visiter ses papiers; mais, au lieu de libelles, il ne trouva que des vers aimables et des relations de ses voyages. L'intendant, charmé de ce qu'il vit, embrassa Lainez, et l'invita à le suivre; mais ce poëte voulut s'en défendre, disant « qu'il n'avoit que la robe de chambre qu'il portoit. » De Faultrier insista, et Lainez le suivit. L'abbé devint son protecteur, le logea et le nourrit pendant longtemps. Lainez vint à Paris, où il continua de mener une vie douce et insouciante. Après avoir passé la nuit dans les plaisirs, il ne s'en trouvoit

pas moins assez assidument à huit heures du matin à la bibliothèque du roi. Un de ses amis lui en témoignant sa surprise, il lui répondit par ce distique imité de Virgile :

Regnat nocte calix volvantur biblia mane !
Cum Phœbo Bacchus dividit imperium.

Ce poëte épicurien mangeoit beaucoup, et se remettoit quelquefois à table après avoir bien dîné, en disant que son estomac n'avoit pas de mémoire. On le vit toujours très-attentif à conserver sa liberté. Personne ne savoit où il logeoit ; il refusa même de très-bonnes places, pour n'être point gêné. Jamais il ne livra rien à l'impression. La plupart des petites *Pièces* qui nous restent de lui, recueillies et publiées par d'Aquin, La Haye, 1753, in-8°, ne sont presque que des impromptu. On y remarque une imagination vive, libre, riante, singulière ; le sel de la saillie se fait sentir dans quelques-unes, le pinceau de la volupté a crayonné les autres ; mais elles manquent, presque toutes, de liaison dans les idées et de correction dans le style. Les seuls vers délicats qu'on ait de Lainez sont ceux qu'il fit pour madame de Martel :

Le tendre Appelle un jour, dans ces jeux si vantés, etc.

encore ne soutiendroient-ils pas l'œil d'une critique sévère. Lainez, mort à Paris le 18 avril 1710, passoit pour déiste. Il reçut néanmoins les sacremens dans sa dernière maladie. On dit qu'après les lui avoir administrés, son confesseur fit emporter la cassette de ses papiers pendant la nuit. Le moribond, s'étant réveillé, cria au voleur, fit venir un commissaire, dressa sa plainte, fit rapporter la cassette par le prêtre même, à qui il parla avec vivacité, et à l'instant se fit transporter dans une chaise sur la paroisse Saint-Roch, où il mourut le lendemain. Il avoit imaginé de se faire mener dans la plaine de Montmartre, et d'y mourir, pour voir encore une fois lever le soleil. Il devoit ses idées à ses longs voyages, à ses lectures, et particulièrement à Pétrone, dont il a fait une *Traduction* en vers et en prose, qui n'a jamais été imprimée. Lainez, excellent géographe, savoit le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, et possédoit tous les bons auteurs qui ont écrit en ces langues. Ami de la philosophie, il fit le voyage de Hollande pour le seul plaisir d'y voir Bayle. *Voyez* MONNOIE.

† LAIRE (François-Xavier), bibliothécaire du cardinal Loménie, membre de la ci-devant académie royale des sciences de Besançon, de celles de Rome, de Florence, etc., bibliothécaire de l'école centrale du département de l'Yonne, professeur de bibliographie et membre du lycée, né en 1739, à Dôle en Franche-Comté, de parens honnêtes, mais peu fortunés, entra dans la maison des minimes de cette ville. L'avantage de jouir d'une bibliothèque immense, qui existoit dans ce couvent, le mit à même d'acquérir les connoissances profondes et variées qu'il possédoit sur la bibliographie et les autres parties de l'histoire littéraire, la science des médailles, l'étude des antiquités, les langues anciennes, etc. ; les nombreux voyages qu'il entreprit par la suite dans plusieurs parties de la France, en Grèce, et à trois reprises différentes en Italie, contribuèrent à orner sa vaste érudition et à l'accroître encore. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire de quelques grands hommes du 15e siècle, avec un Supplément aux Annales typographiques* de Maittaire, en latin, Naples, 1776, in-4°. II. *Specimen historicum typographiæ Romanæ, XV sæculi, cum indice librorum*, etc., Romæ, 1778. III. *Epistola ad abbatem*

Ugolini, etc., imprimée à Pavie, mais avec la fausse indication de Strasbourg, in-8°. IV. De l'*origine et des progrès de l'imprimerie en Franche-Comté*, avec un *Catalogue des livres qui y furent imprimés*, Dôle, 1784, in-12. V. *Serie dell' edizioni Aldine*, conjointement avec le cardinal de Loménie, dont il étoit le bibliothécaire, Pise, 1790, in-12. La seconde édition, augmentée, fut publiée en 1790, à Padoue, in-12, et la 3e à Venise, en 1792, même format. VI. *Index librorum ab inventâ typographiâ, ad annum* 1500, Sens, 1792, 2 volumes in-8°. Cet ouvrage est un Catalogue historique et raisonné de tous les livres imprimés dans le 15e siècle, qui faisoient partie de la magnifique bibliothèque du cardinal de Loménie. VII. *Recherches et observations historiques sur un monument des arts qui existoit dans l'église de Sens*, insérées dans le Magasin encyclopédique, année 3e, p. 542. Ce monument est le tombeau d'Antoine Duprat, chancelier de France. VIII. *Lettres sur différens monumens antiques trouvés à Auxerre*, dans le même journal. Laire mourut en 1801.

† LAIRESSE (Gérard de), peintre et graveur, né à Liège en 1640, mourut à Amsterdam en 1711. La poésie et la musique firent tour à tour son amusement, et la peinture son occupation. Son père fut son maître dans le dessin. Lairesse réussissoit, dès l'âge de quinze ans, à peindre le *portrait*. Il gagnoit de l'argent avec beaucoup de facilité, et le dépensoit de même. L'amour fit les plaisirs et les tourmens de sa jeunesse; il pensa être tué par une de ses maîtresses qu'il avoit abandonnée. Etant devenu aveugle en 1690, il dicta un *Livre* sur les peintres, traduit en français par M. Jansen, Paris, 1787, 2 v. in-4. Lairesse entendoit parfaitement la partie poétique de la peinture; ses idées sont belles, élevées; il inventoit facilement, et excelloit dans les grandes compositions; ses *Tableaux* sont la plupart ornés de belles fabriques. Il avoit puisé dans les ouvrages des peintres de son pays la vérité du coloris et le charme de l'exécution; il les surpassa par la correction de son dessin, le choix et l'élévation des pensées, la dignité de l'expression. Cependant il est loin d'atteindre la pureté de l'antique et la majestueuse sévérité de l'école romaine. Mais quand on considère qu'il n'a pas vu l'Italie, qu'il n'eut d'autres secours pour former son goût que quelques tableaux du Poussin, les estampes gravées d'après ce maître et celles de Piétro Testa, on ne peut méconnoître la supériorité de son génie. Heureux dans ses compositions, il les termina toujours d'un pinceau soigné, moelleux et facile. Toutes les parties de l'art lui furent également familières, et c'est avec justice qu'il fut nommé le *Poussin* de sa nation. On lui reproche d'avoir fait des figures trop courtes et peu gracieuses. Lairesse a laissé beaucoup d'*Estampes* gravées à l'eau-forte. On a gravé d'après ce maître. Un de ses principaux tableaux est celui d'*Antiochus* et de *Stratonice* qui étoit, en 1781, aux Délices près de Genève, chez le fameux Tronchin. On en trouve une notice fort étendue dans le Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale, par Sumier, 2 vol. in-8°, tom. II. Antiochus, amoureux de sa belle-mère, périssoit d'un amour qu'il n'osoit avouer. Le médecin Erasistrate devina la cause, et le père du malade lui céda sa femme. Le Musée Napoléon possède plusieurs *Tableaux* de ce maître. Lairesse fut père de trois fils, dont deux furent ses élèves dans son art. Il avoit aussi trois frères peintres. Ernest et Jean, qui s'atta-

chèrent à peindre des *animaux*, et Jacques qui représentoit fort bien les *fleurs*. Ce dernier a composé, en flamand, un *ouvrage* sur la peinture pratique. Gérard Lairesse avoit pris Le Poussin pour modèle : il l'imitoit dans le choix et l'ordonnance des sujets, mais non dans la profondeur de la méditation, dans l'excellence des pensées et dans la connoissance de l'antique. Il travailloit avec trop de rapidité. Il peignit en un seul jour *Apollon* et les *neuf Muses*; c'est ce que n'auroit pas voulu faire Le Poussin. Au reste, il connoissoit bien la fable et l'histoire, et observoit exactement le costume et les convenances; enfin, son coloris est agréable, et son dessin, sans être correct, ne manque pas d'une certaine élégance. On voit de lui dans la galerie de Dresde le *Parnasse*, *Apollon et les Muses*, sujet qu'il a souvent répété; et au Musée Napoléon, une *Assomption de la vierge; Antiochus et Stratonice; Achille à Scyros; la mort de Germanicus; Hercule entre le Vice et la Vertu*. Il y avoit encore de lui, à l'exposition de 1807, un charmant tableau représentant une *Fête en l'honneur de Bacchus*.

† LAIRVELS (Servais), né à Soignies en Hainaut, l'an 1560, docteur de Sorbonne, général et réformateur de l'ordre de prémontré, fit approuver sa réforme par Louis XIII, qui lui permit de l'introduire dans les monastères de son royaume, et par les papes Paul V et Grégoire XV. Il mourut à l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois le 18 octobre 1631, après avoir publié quelques *ouvrages de piété* écrits d'une manière diffuse. I. *Statuts de la réforme de l'ordre de prémontré*. II. *Catéchisme des novices*. III. *L'Optique des réguliers de l'ordre des Augustins*, *etc*.

† LAIS, fameuse courtisane, née à Hyccara, ville de Sicile, fut transportée dans la Grèce, lorsque Nicias, général des Athéniens, ravagea sa patrie. Corinthe fut le premier théâtre de sa galanterie. Princes, grands orateurs, philosophes, tout courut à elle, ou pour admirer ses charmes, ou pour en jouir. Le célèbre Démosthènes fit exprès le voyage de Corinthe; mais Laïs lui ayant demandé environ 4000 livres de notre monnoie, il s'en retourna en disant : « Je n'achète pas si cher un repentir. » Comme elle mettoit ses faveurs à un très-haut prix, peu de gens pouvoient y prétendre; c'est ce qui donna lieu au proverbe rapporté par Horace : *Non licet omnibus adire Corinthum* : « Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. » Les attraits de cette courtisane n'eurent aucun pouvoir sur le cœur du philosophe Xénocrate. N'ayant pu l'attirer chez elle, cette beauté alla chez lui; mais la philosophie l'emporta sur la coquetterie. Laïs avoit un penchant décidé pour les philosophes. Le dégoûtant cynique Diogène ne lui déplut point et en obtînt tout ce qu'il voulut. Aristippe, autre philosophe, mais beaucoup plus aimable que le cynique, dépensa avec elle une partie de son bien, et en fut moins aimé que Diogène : il lui dédia quelques ouvrages. Comme on l'en railloit, il répondit : « Je ne pense pas que le vin et les poissons m'aiment, cependant je m'en nourris avec beaucoup de plaisir. » Il répondit à un autre de ses amis qui lui reprochoit ce commerce : « Je possède Laïs, mais elle ne me possède pas. » Cette femme badinoit quelquefois sur la foiblesse de ces gens qui prenoient le nom de sages : « Je ne sais ce qu'on entend, disoit-elle, par l'austérité des philosophes mais avec ce beau nom ils ne sont pas moins souvent à ma porte que les autres Athéniens. » Le sculpteur Myron s'étant présenté

chez elle, et en ayant été mal accueilli, crut qu'il devoit s'en prendre à ses cheveux blancs : il les teignit en brun, et ne fut pas mieux reçu. « Imbécille que vous êtes, lui dit la courtisane, vous venez me demander une chose qu'hier je refusai à votre père ! » Ausone a fait sur cette aventure l'épigramme suivante :

Canus rogabat Laidis noctem Myron :
Tulit repulsam protinùs.
Causamque sensit : et caput fuligine
Fucavit atrâ candidum.
Idemque vultu, crine non idem Myron,
Orabat oratum prius.
Sed illa formam cum capillo comparans,
Similemque non ipsum rata,
Fortasse et ipsum, sed volens ludo frui
Sic est adorta callidum :
Inepte, quid me, quod recusavi, rogas?
Patri negavi jam tuo.

Après avoir corrompu une partie de la jeunesse de Corinthe, Laïs passa en Thessalie pour y voir un jeune homme dont elle étoit amoureuse. On prétend que quelques femmes, jalouses de sa beauté, l'assassinèrent dans un temple de Vénus, vers l'an 340 avant l'ère chrétienne. La Grèce lui éleva des monumens. Le tombeau qu'on lui éleva sur les bords du Pénée portoit cette inscription :

La Grèce,
Glorieuse et invincible,
Fut esclave de la céleste beauté de Laïs,
Que l'amour engendra,
Que Corinthe nourrit,
Et qui repose
Dans les belles campagnes de la Thessalie.

On lui érigea un cénotaphe dans un faubourg de Corinthe appelé le Cranion. Pausanias nous apprend dans ses Corinthiades qu'on avoit sculpté sur ce tombeau une lionne qui tenoit dans ses griffes un bélier. Il y eut encore une autre Laïs, aussi fameuse que la précédente, que Pausanias dit être fille de Damasandre.

I. LAISNÉ. *Voyez* LAINEZ.

† II. LAISNÉ *ou* LAINAS (Vincent), prêtre de l'Oratoire de France, né à Lucques en 1633, professa avec distinction, et fit à Avignon, à Paris et à Aix, des *Conférences sur l'Ecriture sainte*, qui furent si applaudies, que dans cette dernière ville on fut obligé de dresser des échafauds dans l'église. Il mourut à Aix le 28 mars 1677. On a de lui, I. Les *Oraisons funèbres du chancelier Séguier* et *du maréchal de Choiseul*. Les louanges y sont mesurées. Son éloquence est à la fois fleurie et chrétienne. Il eût été mis à côté des plus célèbres orateurs de sa congrégation, si ses infirmités ne l'avoient obligé de quitter la chaire. II. Des *Conférences sur le concile de Trente*, imprimées à Lyon. III. Des *Conférences* manuscrites en 4 v. in-fol. *sur l'Ecriture sainte*. Un magistrat d'Aix les conserve dans sa bibliothèque.

LAITH *ou* LEITH. *Voy*. JACOB, n° IV.

LAIUS, fils de Labdacus, roi de Thèbes, et mari de Jocaste. *Voyez* ŒDIPE.

* LAKE (Arthur), prélat anglais, né à Southampton, mort en 1626. Elève de l'école de Wykeham, et ensuite boursier au nouveau collége d'Oxford, obtint en 1608 un canonicat de Worcester, et fut nommé en 1626 évêque de Bath et Wells. Lake étoit estimé comme savant, profond théologien, et prélat exemplaire. Après sa mort on a imprimé un vol. in-fol. de ses *Sermons* et de ses *Méditations*.

LALA, native de la ville de Cyzique dans l'Asie mineure, résida à Rome vers les derniers temps de la république, et s'y rendit célèbre par son adresse à *sculpter* l'ivoire et par les graces de son pinceau. Elle excelloit sur-tout *à peindre* les

femmes, et surpassa Sopyle et Denys, deux peintres renommés, ses contemporains. On croit qu'une statue de la galerie Justiniani, à Rome, la représente.

† I. LALANDE (Jacques de), conseiller et professeur en droit à Orléans, né dans cette ville en 1622, y mourut le 5 février 1703. Son inclination bienfaisante lui mérita le glorieux titre de *père du peuple*. On a de lui, I. Un excellent *Commentaire sur la coutume d'Orléans*, in-fol., 1704, en 2 vol.: cette première édition est meilleure que la réimpression de 1677. II. *Traité du ban et de l'arrière-ban*, in-4°, 1674. III. Plusieurs autres *Ouvrages de droit*, en latin.

† II. LALANDE (Michel-Richard de), musicien français, né à Paris en 1657, mort à Versailles le 8 janvier 1726, fut placé comme enfant de chœur à Saint-Germain l'Auxerrois, par son père, dont il étoit le quinzième enfant. Dès sa plus tendre jeunesse il marqua sa passion pour la musique. Il apprit de lui-même à jouer de plusieurs sortes d'instrumens. Le duc de Noailles le choisit pour enseigner la musique à sa fille, et le fit choisir pour montrer à jouer du clavecin à mesdemoiselles de Blois et de Nantes, filles naturelles de Louis XIV, qui le combla de bienfaits. Lalande fut successivement maître de musique de la chambre, compositeur surintendant de la musique, et maître de la chapelle du roi. Les *Motets* qu'il a fait exécuter devant Louis XIV et Louis XV, toujours avec beaucoup de succès et d'applaudissemens, ont été recueillis en 2 vol. in-fol. On admire sur-tout le *Cantate*, le *Dixit*, le *Miserere*. Il est encore auteur de la musique de l'opéra de Mélicerte, et du *ballet des Elémens*.

* III. LALANDE (Joseph-Jérôme Le Français de), de l'académie des sciences, du bureau des longitudes, professeur d'astronomie au collége de France, membre de l'institut et de la légion d'honneur, associé de toutes les académies savantes, naquit à Bourg en Bresse le 11 juillet 1732, de parens respectables. Destiné par son père au barreau, Lalande vint à Paris pour se livrer à l'étude de la jurisprudence, et il s'y livroit avec ardeur, quand la vue de l'observatoire fit naître en lui un goût qui dérangea les projets de son père, et devint la passion dominante de toute sa vie. Il fut accueilli par Le Monnier, l'un de nos plus célèbres astronomes. Le jeune Lalande, doué de la facilité la plus grande, profita des leçons d'un si habile maître, qui bientôt le fit nommer commissaire de l'académie pour aller à Berlin déterminer la parallaxe de la lune, de concert avec La Caille, qui alloit faire la même opération au cap de Bonne-Espérance. Le grand Frédéric ne put s'empêcher de témoigner sa surprise au jeune commissaire qu'on lui présenta (il avoit à peine 19 ans.) Au reste, ajouta-t-il, l'académie des sciences vous a nommé, vous justifierez son choix; dès-lors la jeunesse de l'astronome fut une recommandation de plus. Il se vit admis à la cour, reçu à l'académie, et lié avec tout ce que Berlin avoit de plus distingué. Le compte qu'il rendit de sa mission à son retour lui ouvrit les portes de l'académie des sciences. Dès ce moment, et jusqu'à la suppression de cette compagnie, il ne parut d'elle aucun volume où l'on ne trouvât de lui quelque Mémoire important. La part active qu'il prenoit aux travaux de l'académie ne se bornoit pas aux seules matières astronomiques. On lui doit l'édition française des *Tables de Halley*, *l'Histoire de la comète de* 1759,

in-8°. Il fournit à Clairault des calculs immenses pour établir la théorie de cette fameuse comète. Chargé de la connoissance des temps en 1760, il changea entièrement la rédaction de cet ouvrage utile, et lui donna la forme qu'on suit actuellement. Il composa 17 volumes pour cette collection, et laissa son exemple à ses successeurs. Tant de calculs ne l'empêchèrent pas de faire paroître, en 1764, la première édition de son grand *Traité astronomique*, ouvrage célèbre et classique, qu'il a perfectionné depuis, et qui a paru en 3 volumes in-4°. Il fit tous les articles d'astronomie de l'Encyclopédie d'Yverdun, et refondit le tout pour l'Encyclopédie méthodique. A ses leçons écrites il joignit, pendant 46 ans l'instruction orale. Dès 1761, il avoit remplacé son premier maître, de Lisle, dans la chaire d'astronomie au collége de France, et sut donner un éclat tout nouveau à cette partie curieuse de l'instruction publique. Son école devint une espèce de séminaire, d'où sortit une foule de disciples qui peuplèrent les observatoires. Dans le nombre des ouvrages qui attestent sa fécondité, nous n'avons pas encore cité le *Voyage d'Italie*, qu'il fit presque en courant, et qui est le recueil le plus curieux et le plus complet que les voyageurs puissent consulter; il est intitulé *Voyage d'un Français en Italie, dans les années* 1765 *et* 1766, 8 vol. in-12, avec un volume de planches; réimprimé à Yverdun, et dont il a paru une nouvelle édition en 1786, en 9 vol.; ni son Traité des canaux, qui parut sous ce titre : *Des Canaux de navigation, et spécialement du canal de Languedoc*, 1778, in-fol. : c'est une grande histoire des canaux anciens et modernes, exécutés, entrepris et projetés chez tous les peuples du monde; cet ouvrage manquoit aux sciences, et a été fort utile aux ingénieurs; ni cette *Bibliographie astronomique*, 1 vol. in-4°, catalogue immense de tous les ouvrages qui ont paru sur cette science. Associé à toutes les académies connues, il étoit le lien commun qui les unissoit toutes par sa correspondance, et faisoit circuler de l'une à l'autre ce que chacune avoit produit. Il employoit pour le bien des sciences et des savans le crédit que lui donnoit une réputation universelle. Au zèle ardent qui le dévoroit, à cette prodigieuse activité de caractère, il joignoit un amour pour la vérité qui dégénéroit quelquefois en une espèce de fanatisme. Tout ménagement lui paroissoit indigne d'un homme franc et loyal. Il produisoit donc, sans aucune espèce de retenue, ce qu'il croyoit juste et vrai, toutes ses pensées et tous ses sentimens. On conçoit que, dans une aussi longue carrière, et voulant exercer parfois cet ascendant qu'il croyoit appartenir à ses longs services, il a dû choquer plus d'un amour-propre, et ce tort réel, il le sentoit lui-même, et faisoit des efforts pour le réparer. Utile à l'astronomie par ses travaux, par ses écrits, par son exemple, par ses élèves, par son crédit et sa correspondance pendant sa vie, il l'est encore après sa mort par une médaille qu'il a fondée, et que l'institut décerne chaque année à l'auteur du meilleur mémoire ou de l'observation la plus curieuse. Tant de travaux et de succès sembloient faits pour lui assurer un bonheur inaltérable, et long-temps, en effet, il jouit de la réputation la plus brillante. Avec un peu plus de circonspection, il eût joui sans trouble, et jusqu'au dernier instant, de cette considération si flatteuse. Mais sa franchise imprudente, cette intrépidité avec laquelle il avoit toujours manifesté ses opinions dans les temps même les plus orageux, la sévérité quelquefois un peu brusque

avec laquelle il repoussoit des systèmes formés par l'ignorance, et qui n'auroient dû exciter que sa pitié, l'habitude à laquelle il se livra d'émettre continuellement son opinion, même dans des matières où il étoit libre de taire son avis ou même de n'en point avoir, animèrent contre lui une foule de mécontens et de détracteurs, qui en vinrent jusqu'à lui contester son mérite réel. On oublia ses longs et durables services, pour ne songer qu'à des torts passagers ou de nulle importance. Dans quelques discussions où il n'avoit de tort que par la forme, on voulut l'accabler d'outrages, qu'heureusement il eut la sagesse de mépriser, s'il n'eut pas celle de les prévenir. Son caractère étoit un composé de qualités grandes et recommandables et de singularités; parmi ces dernières, on signalera celle qu'il eut d'afficher et de prôner l'athéisme, et qui ne contribua qu'à lui attirer des ennemis et des ridicules. Malgré ses opinions et ses singularités, Lalande étoit bon, généreux, sensible. Après la journée du 10 août 1792, M. Dupont de Nemours eut besoin d'un asile : M. Harmand, un des élèves les plus distingués de Lalande, le lui donna dans l'observatoire des Quatre-Nations, dont Lalande lui confioit les clefs et les travaux. Il y pourvoyoit aux besoins de M. Dupont. Une réquisition ayant été lancée sur les jeunes gens de l'âge de M. Harmand, ce dernier, quoique marié, eut à craindre d'être forcé de partir. Il fut trouver Lalande, lui confia la position de M. Dupont, et lui dit : « S'il sort de l'observatoire, il sera massacré; s'il y reste, il est exposé à mourir de faim. — Courez, lui répondit Lalande, le garantir de toute inquiétude; je lui porterai régulièrement à manger. » Il ne pouvoit, non plus que M. Harmand, le faire qu'au péril de sa propre vie. Lalande étoit plus religieux qu'il ne croyoit l'être, puisqu'il s'est montré constamment homme de bien, rempli d'honneur, de probité, de courage, d'activité pour toutes les choses utiles, d'amour et de zèle pour le genre humain. Imiter le grand bienfaiteur, c'est rendre le plus digne hommage à la bonté infinie, à la raison suprême qui gouverne l'univers. Ce qui prouve que l'athéisme qu'affichoit Lalande n'étoit point dans son cœur, c'est qu'on l'a vu contribuer de sa bourse à l'habillement des enfans pauvres qui faisoient leur première communion, et coopérer à tous les actes de bienfaisance que commande la religion. Ce célèbre astronome mourut à Paris le 4 avril 1807. Indépendamment des ouvrages cités dans le cours de cet article, on a de lui, I. *Exposition des calculs astronomiques*, Paris, 1662, in-8°. II. *Etrennes historiques à l'usage de la province de Bresse*, Paris, 1756, in-8°. III. *Dissertation sur la cause de l'élévation des liqueurs dans les tubes capillaires*, Paris, 1770, in-8°. IV. Discours qui a remporté le prix de l'académie de Marseille, en 1757, sur ce sujet : *L'esprit de justice assure la gloire et la durée des empires*, Marseille, 1757. V. *Discours sur la Douceur*, Bourg en Bresse, 1780. VI. *Abrégé d'astronomie*, in-8°, réimprimé en Hollande, traduit en allemand, et ensuite en italien; réimprimé à Paris en 1795, traduit de nouveau à Padoue. VII. *Réflexions sur les comètes qui peuvent approcher de la terre*, 1773, in-8°. VIII. *Ephémérides des mouvemens célestes*, depuis 1775 jusqu'en 1800 : tome VII, VIII et IX, in-4°; le tome IX va depuis 1793 jusqu'en 1800. IX. *Traité des flux et reflux de la mer, avec des supplémens d'astronomie*, formant le 4e volume de son astronomie, et une nouvelle édition des *Leçons de la Caille*, avec des notes. X. *Astro-*

nomie des dames, 1786, in-12; réimprimée en 1795, etc., etc. Lalande a *terminé* l'Histoire des mathématiques de Montucla, que cet auteur avoit laissée à sa mort au commencement du troisième volume. Il est encore auteur ou éditeur d'une foule d'*autres ouvrages* littéraires et scientifiques, et de notes, remarques et observations, insérées dans les divers Journaux et l'Encyclopédie.

† I. LALANE (Pierre), Parisien, fils d'un garde-rôle du conseil privé, n'eut d'autre passion que la littérature et la poésie. On ne connoît guère cependant de lui que *trois pièces* en vers français; la première, en stances champêtres à son ami Ménage, est la meilleure: les deux autres, qui sont des *Stances* et une espèce d'*Eglogue*, roulent sur la mort de sa femme, Marie Glatelle des Roches, qui étoit très-belle, et qui mourut après cinq ans de mariage. Elles se trouvent toutes trois dans le tome IV du Recueil des plus belles Pièces des poëtes français, par mademoiselle d'Aunoy; ainsi que dans le recueil de différentes poésies publiées par Le Fèvre de Saint-Marc, Amsterdam (Paris), 1759, 2 vol. in-12. L'amour a souvent inspiré des poëtes, et leur a dicté des vers fort passionnés pour leurs maîtresses: mais on n'en a guère vu faire de leurs femmes le sujet de leurs poésies, et pleurer leur mort en vers. Ceux de Lalane marquent plutôt un homme sensible qu'un bon poëte. Il mourut vers 1661. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1759, in-12, avec celles de Montplaisir. Ménage lui fit cette épitaphe:

Coniugis ereptæ tristi qui tristior Orpheo
Flebilibus cecinit funera acerba modis;
Proh dolor! ille tener tenerorum scriptor amorum,
Conditur hoc tumulo marmore Lalanius.

Plus qu'Orphée adorant une épouse plus belle,
Plus qu'Orphée accablé de sa perte cruelle,
Celui qui sur un luth inondé de ses pleurs,
Modula ses vives douleurs,
Le chantre fortuné des amours les plus tendres,
Sous ce marbre où ma main a gravé ses malheurs,
Lalane, hélas! n'est plus qu'un peu de cendres.

† II. LALANE (Noël de), fameux docteur de Sorbonne, du collège de Navarre, et abbé de Notre-Dame-de-Valcroissant, né à Paris de parens nobles, étoit très-versé dans la théologie de saint Augustin et de saint Thomas: il fut zélé défenseur des amis de la doctrine de l'évêque d'Hyppone et de Port-Royal, et le chef des députés à Rome pour l'affaire de Jansénius, à la défense duquel il travailla toute sa vie. Au mois de mai 1653, il prononça devant le pape Innocent X la harangue rapportée au chap. 22 de la sixième partie du Journal de Saint-Amour, dans laquelle il présenta l'écrit à trois colonnes, où les sens hérétiques et catholiques des cinq propositions, et dans lesquels ces théologiens protestèrent qu'ils ne soutenoient que le sens de la colonne du milieu. On lui attribue plus de *quarante ouvrages* différens sur ces matières ridicules. Les principaux sont, I. *De initio piæ voluntatis*, 1650, in-12. II. *La Grace de Jésus-Christ*, Paris, 1651, in-4°, sous le nom de sieur de Bonlieu, réimprimée avec des augmentations en 1666, in-12. III. *Conformité de Jansénius avec les Thomistes, sur le sujet des cinq propositions.* IV. *Vindiciæ sancti Thomæ circa gratiam sufficientem*, contre le père Nicolaï, cordelier, avec Arnauld et Nicolle.... Lalane mourut en 1673, à 55 ans.

† LALAURE (Claude-Nicolas), avocat au parlement de Paris sa patrie, né le 22 janvier 1722, mort le 10 septembre 1781, a laissé, I. *Traité des servitudes réelles à l'usage de tous les parlemens du royaume*, 1761, in-4°. Ce n'est

que la première partie d'un ouvrage dont la seconde est en manuscrit entre les mains de sa famille. II. *Nouvelle édition* du Recueil d'Arrêts de Bardet, 1773, 2 vol. in-fol., avec des notes savantes et instructives.

*LALEMAN *ou* ALEMAN (Louis), né vers l'an 1390, dans le château d'Arbent, bourg du Bugey, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé évêque de Maguelone en Languedoc. Le clergé et le peuple d'Arles le demandèrent pour archevêque à Martin V, qui le fit aussi vice-camerlingue de l'église romaine et ensuite cardinal. Il assista au concile de Bâle, où entre autres choses on s'occupa du rétablissement de l'ancienne discipline autant que les mœurs du siècle le pouvoient permettre, et de la réformation de l'église dans son chef et ses membres. Eugène, redoutant l'autorité et les entreprises du concile, envoya deux légats pour prendre ses intérêts et le dissoudre; mais le nombre des pères grossissant de jour en jour, ils confirmèrent, comme à celui de Constance, la supériorité du concile sur le pape, et signifièrent à Eugène qu'il eût à adhérer à leurs décisions. Ce pape varia quelque temps, et enfin, par sa bulle du 17 décembre, il reconnut légitime et approuva tout ce que le concile avoit fait et ce qu'il feroit; 1° pour la foi catholique; 2° pour la réunion des princes chrétiens; 3° pour la réformation de l'église dans son chef et dans ses membres. Le concile continua ses séances jusqu'à l'instant où Eugène, voyant les progrès que faisoit cette autorité sur la sienne, fit revivre ses moyens de cassation, et chargea ses légats de semer la division entre ses membres. Il transféra même le concile de Bâle à Ferrare, par une bulle du 18 septembre 1437. Le concile cassa la bulle, et maintint son indépendance; mais la mort de Sigismond étant survenue, les légats, profitant de cet évènement, ébranlèrent plusieurs des pères; le président même du concile, Julien Cesarini, cardinal de St. Ange, se retira de Bâle le 9 janvier 1438, après 30 séances; par cette retraite Louis Aleman, archevêque d'Arles, se trouva à la tête du concile. Une ordonnance de Charles VII, roi de France, faisoit défense à tous les prélats de son royaume d'aller à Ferrare, et de quitter l'assemblée légitime de Bâle. Le concile, après avoir protesté contre les irrégularités d'Eugène, résolut de le citer à son tribunal, déclara le nouveau concile de Ferrare illégal, suspendit le pape de ses fonctions. Après le temps, et au-delà de ce qui avoit été accordé, il fut déposé, malgré ses menaces et ses bulles fulminantes; on nomma Amedée VIII, duc de Savoie, sous le nom de Felix V; et le concile continua ses séances. Malgré toutes les mortifications qu'Eugène chercha à faire éprouver au cardinal d'Arles, après le couronnement de Frédéric III, il fut lui-même le premier à conseiller à Félix V de se démettre. Le cardinal d'Arles, voulant terminer avec honneur son assemblée, tint la dernière séance le 16 juin; c'étoit la 45ᵉ du concile en 1443, elle fut la conclusion de son ouvrage. Il se retira à Arles, où le pape Nicolas V, qui avoit succédé à Eugène, le rétablit dans toutes ses dignités, dont néanmoins il n'avoit pas été censé déchu, ni privé de la communion de l'église. Malgré les efforts d'Eugène, mort 3 ans après, Nicolas V le fit son légat dans la Basse-Allemagne, où il travailla à réformer les mœurs; il y bâtit et entretint des hôpitaux, rétablit et orna les églises. Il mourut à Salon, le 16 septembre 1450, âgé d'environ 60 ans. Louis Aleman a été béatifié par Clément VII, le 9 avril 1527. On

peut lire des extraits des discours de ce cardinal, dans les ouvrages d'Enée Silvius (Pie II), *de gestis Basiliensis concilii*, tome 1, livre 1, pag. 22 et 34, etc. Cet article qui est à *Aleman* est incomplet; on a cru devoir le reproduire ici avec ses développemens.

* LALIVE (Ange Laurent), né à Paris en 1725, mort dans la même ville en 1775, a gravé à l'eau-forte, I. *Divers petits paysages* d'après Boucher. II. *Une suite de caricatures* d'après Saly. III. *Un groupe* qui a pour titre: les *Fermiers brûlés*, d'après Greuze. IV. *Une suite de Portraits d'hommes illustres*, dans tous les genres, de format, in-4°.

* I. LALLEMANT (Adrien), né à Sorcy-sur-Meuse en 1527, mourut à Paris, où il avoit reçu le bonnet de docteur sous le décanat de Jean de Garris. Lallemant, très-laborieux, publia des ouvrages qu'on n'auroit pas attendus d'un aussi jeune homme. I. *Commentaires* sur les livres d'Hippocrate, qui traitent, l'un de l'air, des eaux et des lieux; l'autre des vents. Ces ouvrages, imprimés à Paris, 1557, in-8°, annoncent que l'auteur étoit nourri de l'étude des anciens médecins. II. *Dialectique en français pour les barbiers et chirurgiens*; écrit, dit M. Portal, estimable par l'intention, mais qui n'est que le produit d'une imagination crédule et remplie des préjugés de l'école. III. *De optimo disputandi genere libri tres*, Parisiis, 1547, in-8°.

† II. LALLEMANT (Louis), jésuite, né à Châlons-sur-Marne, mort recteur à Bourges le 5 avril 1635, est auteur d'un *Recueil de Maximes*, qu'on trouve à la fin de sa Vie, publiée en 1694, in-12, par le P. Champion; réimprimée à Avignon en 1781 dans le même format.

† III. LALLEMANT (Jacques-Philippe), jésuite, né à Saint-Valery-sur-Somme, mort à Paris en 1748, dans un âge avancé, a laissé, I. *Le véritable esprit des disciples de St. Augustin*, 1705 et 1707, 4 vol. in-12. II. Une *Paraphrase des Psaumes*, en prose, Paris, 1710, in-12, et qui met dans un assez beau jour ces sublimes cantiques. L'auteur, pour la rendre plus utile, a cru qu'il devoit la rendre plus intelligible. Il a cherché un milieu entre la paraphrase trop libre et la version trop resserrée: il lie ce qui sembloit être détaché, il éclaircit ce qui paroît obscur, il donne quelque goût à ce qui eût été trop sec. Ces additions, courtes et judicieuses, ne défigurent et n'altèrent rien. Il exprime le sens et les sentimens; il joint l'esprit à la lettre, l'onction à l'intelligence. Ce qu'il ajoute à l'original ne change rien à ce qu'il y trouve; et ce qu'il y met du sien, il semble qu'il l'ait pris dans l'esprit et dans le cœur du roi-prophète.» III. *Réflexions morales avec des notes sur le nouveau Testament*, 12 vol. in-12, Paris, 1713 — 1725; réimprimé à Liège en 1793, avec le même nombre de volumes, qu'il opposa à celui de Quesnel. Les notes que le père Lallemant a mises à la fin de chaque chapitre sont très-utiles pour l'intelligence du sens littéral. IV. Plusieurs *Ouvrages* sur le jansénisme dont il étoit un des plus grands adversaires.

† IV. LALLEMANT (Pierre), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, ensuite prieur de l'abbaye, natif de Reims, n'embrassa cet état qu'à l'âge de 33 ans. La chaire, la direction et les œuvres de piété remplirent le cours de sa vie. Il la termina, le 18 février 1673, à 51 ans, après avoir été chancelier de l'université. Nous avons de lui, I. *Le Testament spirituel*, in-12.

II. *Les saints désirs de la Mort*, in-12. III. *La mort des Justes*, in-12. IV. *La vie de sainte Geneviève*, 1663, in-8° : elle manque de critique. Le P. Dumoulinet en a donné une seconde édition, avec des notes et des remarques, Paris, 1683, in-12. V. *Eloge funèbre du président Pompone de Bellièvre*, in-4°, prononcé à l'Hôtel-Dieu de Paris le 17 avril 1657, imprimé pour la troisièmefois en 1671, in-12.

* V. LALLEMANT (Jean), médecin d'Autun, célèbre au seizième siècle par un grand nombre d'ouvrages de *poésie*, d'*histoire* et de *médecine*. On cite parmi ces derniers *Hippocratis de hominis ætate, ex extremo fine libri de carnibus; de septimestri, item de octimestri partu, libri latini facti et scholiis adornati*, Genevæ, 1571, in-8°. *De ptisanná sui temporis*, Heduæ, 1578, in-8°. *Accesserunt Claudii Galeni Pergameni*. I. *De optimá corporis nostri constitutione*. II. *De pleniore habitu*. III. *De inequali temperie*. IV. *Quomodò simulantes morbum sint derprehendendi*. V. *De ptisanná opuscula à se emendata infinitis locis, versione latiná, et ad hœc litterá græcá ad librorum calcem restitutá*. VI. *Galeni operum latinè edendorum specimen*, Genevæ, 1579, in-8°. VII. *Traduction* des quatre Philippiques de Démosthènes, du grec en français, Paris, 1549, in-8°. VIII. *Sophoclis tragediæ septem e græco*, Paris, 1577, in-8°. Bayle range Lallemant parmi les plagiaires, parce qu'il a emprunté plusieurs vers de Georges Rataller sans le nommer.

† VI. LALLEMANT (Richard Goutran), mort à Rouen le 3 avril 1807, à l'âge de 81 ans, exerça, avec distinction, pendant un grand nombre d'années la profession d'imprimeur; livré particulièrement à l'impression des ouvrages classiques, il en a donné *plusieurs éditions*, accompagnées de notes de son frère l'abbé, qui existe encore, à qui l'on doit un *Dictionnaire français et latin*, réimprimé plusieurs fois par son frère. On attribue à Richard une *Bibliothèque des Thératicographes*, imprimée au-devant de l'Ecole de Chasse de Verrier de La Couterie. En 1763, il a rempli la place de maire, celle d'échevin et de juge syndic des consuls de la ville de Rouen avec honneur; il a même obtenu de Louis XV des lettres de noblesse comme imprimeur.

† LALLI (Jean-Baptiste), *Lallius*, jurisconsulte et politique, employé par le duc de Parme et par le pape au gouvernement de différentes villes, mourut à Norsia dans l'Ombrie, sa patrie, en 1637, à 64 ans. On a de lui plusieurs poëmes italiens. I. *Domiziano il moschicida*, Vicence, 1619 ou 1626, in-12. II. *Il mal francese*, Venise, 1629, in-12. III. *Rito Vespasiano, overo la Gierusalemme desolata*, in-12. IV. *L'Eneide travestita*, in-12. V. Un vol. de *Poésies diverses*, Milan, 1630, in-12. Sa parodie de l'Enéide vaut mieux que celle de Scarron. Le style en est à la vérité très-négligé, mais en général les plaisanteries y sont bien amenées, et la versification en est coulante. Dans ses autres poésies légères, s'il a la même négligence, il a aussi le même naturel et la même gaieté. Son poëme sur la destruction de Jérusalem, d'une diction plus élevée, prouve que Lalli auroit pu être un poete au-dessus du médiocre, si des travaux plus importans lui eussent permis de se consacrer tout entier aux Muses. Un des ouvrages les plus estimés de Lalli, comme jurisconsulte, est intitulé, *Viridarium practicabilium materiarum in utroque jure ordine alphabetico*.

† I. LALLOUETTE (Ambroise), chanoine de Sainte-Opportune, né en 1711 à Paris, sa patrie, mort dans cette ville le 9 mai 1724, à 71 ans, fit des missions pour tâcher de réunir les protestans à l'Eglise romaine. On lui doit, I. Des Traités sur la *Présence réelle*, sur *la Communion sous une espèce*, réunis en un vol. in-12. II. L'*Histoire des traductions françaises de l'Ecriture sainte*, Paris, 1692, in-12. L'auteur parle des changemens que les protestans y ont faits en différens temps, et entre dans des détails curieux, mais quelquefois inexacts. III. *La Vie d'Antoinette de Gondi, supérieure-générale du Calvaire*, in-12. IV. *Abrégé de la Vie de M. Le Camus, évêque et prince de Grenoble*, Paris, 1720, in-12. V. L'*Histoire et l'abrégé des ouvrages latins, italiens et français, pour et contre la comédie et l'opéra*, Paris (Orléans), 1697, in-12. Cet ouvrage parut d'abord à Orléans au commencement de la même année 1697, sous le titre de, *Histoire de la comédie et de l'opéra, où l'on prouve qu'on ne peut y aller sans péché*. L'édition ne se vendant pas à Orléans, on l'envoya à Paris, où l'on changea son titre et le lieu de l'impression. Cette espèce de supercherie ne réussit pas, et l'ouvrage ne fit qu'un saut, comme dit Boileau, de l'imprimeur chez l'épicier.

II. LALLOUETTE (Jean-François), musicien français, disciple de Lully, mort à Paris en 1728, à 75 ans, obtint successivement la place de maître de musique de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et de celle de Notre-Dame. Il a composé plusieurs *Motets à grand chœur*, qui ont été fort applaudis; mais on n'a gravé de ces ouvrages que quelques *Motets* pour les principales fêtes de l'année, à une, deux et trois voix, avec la basse continue. Son *Miserere*, sur-tout, est très-estimé.

* III. LALLOUETTE (Pierre), médecin de Paris, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, né à Paris en 1711, y mourut le 10 août 1792. Lallouette, aveugle depuis 18 ans, a publié, I. *Nouvelle méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation*, 1776, in-8°. II. *Traité des scrophules*, vulgairement appelées *écrouelles* ou *humeurs froides*, tom. I, 1780, tom. II, 1782, in-12. III. Plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils de médecine.

*LALONIA (Jacob), Sicilien, de l'ordre des carmélites, homme très-savant, enseigna à Padoue, à Pise et en d'autres villes d'Italie. Il a publié : *Super sententias*, *in metaphysicam Aristotelis*, *in logicam*, etc.

† LALLY (Thomas-Arthur, comte de), lieutenant-général des armées, grand'croix de l'ordre militaire de Saint-Louis, gentilhomme irlandais, dont les ancêtres suivirent la fortune de Jacques II, roi d'Angleterre, lorsqu'il chercha une asile en France, se distingua de bonne heure par des actions de courage; il se signala sur-tout à la bataille de Fontenoi, sous les yeux de Louis XV, qui le fit brigadier sur le champ de bataille. L'année suivante, 1746, Lally donna un plan de descente en Angleterre; et si le prince Edward n'eût point été battu à Culloden, on devoit lui confier, sous le commandement du maréchal de Richelieu, une partie de l'armée de débarquement. Lorsque les Anglais eurent allumé la guerre en 1755, on le jugea propre à rétablir nos affaires dans les Indes orientales. Il fut nommé, en décembre 1756, gouverneur des possessions françaises dans cette partie du monde;

Le procès de M. de Lally ayant fixé l'attention de toute l'Europe, des écrivains ayant émis diverses opinions, nous avons préféré nous borner à consigner dans cet ouvrage des extraits de pièces originales et des réflexions qui nous ont été remises, sous garantie, par un membre du parlement de Dijon chargé de l'examen de cette procédure. Il s'explique ainsi. « M. de Lally partit de Lorient le 2 mai 1757, sur l'escadre de M. d'Aché, et arriva à Pondichéry le 28 avril 1758. Nous avions alors dans l'Inde plus de forces de terre et de mer que les Anglais. Notre position dans ce pays étoit avantageuse. Si les Anglais nous avoient enlevé Mahé et Chandernagor, nous les avions chassés de la côte d'Orixa, où nous possédions des provinces fort importantes et par leurs richesses et par leur position. Le jour même où M. de Lally débarqua à Pondichéry, il se mit en marche pour assiéger Goudelour; il s'en empara après une médiocre résistance, et le fort Saint-David subit bientôt le même sort. Mais l'expédition qu'il tenta ensuite contre le roi de Tanjaour, au mépris formel de ses instructions, fut très-loin de répondre à ces brillans commencemens. Rentré dans Pondichéry, M. de Lally s'occupa d'assiéger Madras, et le conseil, d'accord avec lui, rassembla des sommes considérables pour faciliter ce dessein important. Mais pendant ces préparatifs, notre armée d'Orixa, à laquelle M. de Lally avoit enlevé son général, le fameux Bussy, étoit mise dans une déroute absolue par des forces anglaises très-inférieures en nombre et en artillerie. Son nouveau chef, ami de M. de Lally, livroit bientôt Masulipatan, et notre puissance dans le nord de l'Inde disparut comme une vaine lueur. Cependant M. de Lally venoit d'arriver devant Madras, en décembre 1758. Il s'empara sans peine de la ville Noire, qui étoit toute ouverte, et fit creuser la tranchée devant le fort Saint-George. Mais l'attaque fut mal conduite; notre armée, harcelée sur ses derrières, par suite d'une autre faute de M. de Lally, manqua de tout: le siége fut levé après quarante-six jours de tranchée ouverte, et on se retira honteusement. Ce fut alors que les soldats, qui n'avoient reçu aucune paye depuis huit ou dix mois, se mutinèrent. On négocia en vain pour ne leur rien donner; il fallut se résoudre à les apaiser par l'argent. Le conseil de Pondichéry porta sa vaisselle à la monnoie; M. de Lally consentit à entr'ouvrir ses coffres; tout rentra dans l'ordre; et depuis ce moment jusqu'à la prise de Pondichéry, les troupes ne donnèrent plus lieu à la moindre plainte, malgré la disette qu'elles éprouvèrent et les fatigues extrêmes qu'elles eurent à essuyer. Un an s'écoula sans qu'il se passât sur terre un événement de quelque importance. Mais notre escadre, commandée par le comte d'Aché, fut obligée, après des combats assez vifs, de retourner à l'île de France, d'où elle ne revint plus. Son absence, jointe à notre retraite devant Madras, avoit permis aux Anglais de prendre à leur tour l'offensive. Ils vinrent attaquer Vandavachy, battirent de Lally complètement sous les murs de cette place, le 22 janvier 1760, et firent de Bussy prisonnier. Depuis cette fatale journée ce ne fut plus qu'une suite de disgraces. M. de Lally avoit laissé prendre Valdaour, « parce que, disoit-il, il étoit mécontent de la cour. » Il s'étoit retiré à Pondichéry; l'armée ne tarda pas à y rentrer aussi, et bientôt la disette commença à s'y manifester. Cette position fâcheuse augmentoit encore la mésintelligence qui existoit entre le conseil et de Lally, presque dès l'ar-

rivée de ce général, et occasionnoit souvent des scènes très-violentes de sa part. L'indication seule en seroit déplacée dans un espace aussi borné; mais il étoit impossible à de Lally de violer plus complètement ses instructions sur ce point comme sur tous les autres. La principale cause de la perte de Pondichéry fut le défaut d'approvisionnemens. De Lally avoit montré la plus extrême négligence à la pourvoir de subsistances; il laissa enlever un convoi faute de précautions suffisantes pour en faciliter l'entrée dans la ville; il refusa de profiter des propositions qui lui étoient faites pour y introduire des vivres; enfin, ne voulant pas même que la colonie de Pondichéry eût la consolation de faire une capitulation, de Lally se rendit aux Anglais à discrétion, le 15 janvier 1761, et les vainqueurs détruisirent de fond en comble une ville dont la prospérité et la splendeur étonnoient peu de temps auparavant. Le conseil de Pondichéry et les prisonniers français, entre autres de Lally, furent ramenés en Europe. Ils avoient tous été devancés par leurs plaintes réciproques. Celles de ce général s'étendoient presque sur tout le monde; mais aussi presque tout le monde se plaignoit de lui. Le ministre voulant connoitre les vraies causes de la perte de l'Inde, reçut des informations, fit arrêter de Lally, et résolut de laisser un libre cours à la justice. La procédure fut commencée par le châtelet le 6 juillet 1763. Enfin, au mois de janvier 1764, le roi renvoya, par des lettres-patentes, à la grand'chambre assemblée du parlement de Paris, la connoissance de tous les délits qui auroient été commis aux Indes orientales. La procédure fut instruite avec autant d'exactitude que d'impartialité, de l'aveu même de l'accusé, par ses lettres écrites de la Bastille; et le 6 mai 1766, de Lally fut déclaré « dûment atteint et convaincu d'avoir trahi les intérêts du roi et de son état, et de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité et d'exactions envers les sujets du roi et étrangers, et condamné à avoir la tête tranchée et ses biens confisqués. Le comte d'Aché fut renvoyé honorablement des accusations intentées contre lui; il en fut de même de plusieurs personnes distinguées par leur conduite et leurs services. Il est bon de remarquer que l'avocat-général Séguier, persuadé de l'innocence du gouverneur, ne partagea point l'opinion de ses juges, et que l'un d'eux, M. Pellot, pensoit que, si de Lally ne devoit pas être absous de toutes les accusations intentées contre lui, du moins il ne méritoit pas une peine capitale. L'arrêt fut exécuté, et ce lieutenant-général finit sa vie sur un échafaud à l'âge de 68 ans. Cet arrêt parut avoir eu pour base les règles de la justice. Plusieurs années après, des écrivains, Voltaire entre autres, répandirent des nuages sur la légalité de l'arrêt du parlement de Paris. On calomnioit, dans des Mémoires, des militaires et des magistrats, et le conseil d'état crut devoir, le 25 mai 1778, casser l'arrêt du parlement de Paris, et renvoyer l'affaire au parlement de Rouen pour y être examinée de nouveau. M. D'Eprémesnil, neveu par son père de M. de Leyrit, gouverneur, pour le roi, de Pondichéry, commandant-général des troupes françaises dans l'Inde, etc. voyant son oncle violemment accusé dans les Mémoires du fils de de Lally, se crut forcé d'entrer en lice, et fut reçu par le parlement de Rouen partie intervenante dans le procès. Mais M. de Lally-Tolendal, redoutant ce nouvel adversaire, fit casser tout ce qui avoit déja été fait à Rouen, et renvoyer l'affaire au parlement de Dijon, qui ne put se dispenser cependant de suivre la même

marche, et rendit enfin, le 23 août 1783, après quarante-neuf séances consécutives, un arrêt qui, entre autres dispositions, déclara le général de Lally « dûment atteint et convaincu de n'avoir pas suivi ses instructions; d'abus d'autorité; d'avoir, par des discours outrageans, manifesté sa haine contre le conseil et les habitans de la ville de Pondichéry; d'avoir exercé plusieurs vexations, tant contre les membres dudit conseil que contre les habitans blancs et noirs de la colonie; d'avoir tenu des propos propres à inspirer le découragement; d'avoir négligé de pourvoir à l'approvisionnement de ladite ville; d'avoir, dans le temps même où elle étoit dans un besoin pressant, commis l'usure, en exigeant de la compagnie des Indes, sous le nom d'une personne interposée, des intérêts à trente pour cent; et d'avoir, par sa capitulation particulière, abandonné et sacrifié les intérêts des habitans de Pondichéry et de toute la colonie; en conséquence, *condamna la mémoire* du général de Lally, etc. » On sent que de Lally étant mort, le parlement de Dijon ne pouvoit plus prononcer d'autre peine contre lui, que de condamner sa mémoire au lieu de l'absoudre. Cependant, ce général fut mieux défendu après sa mort qu'il ne s'étoit défendu lui-même. Les lois criminelles n'accordoient point alors de défenseurs aux accusés, ils n'en ont obtenu que depuis notre révolution. De Lally avoit eu la permission d'écrire, et en abusa dans ses Mémoires pour irriter ses anciens ennemis et s'en faire même de nouveaux. Il se livra par écrit aux mêmes emportemens qu'il avoit eus souvent dans ses discours. M. de Lally Tolendal a prétendu que le parlement de Dijon avoit *ratifié par bêtise un assassinat que le parlement de Paris avoit commis par cruauté*. Il s'est plaint avec amertume de M. de Torcy, son dernier rapporteur, magistrat d'un mérite reconnu. Il a constamment cherché à faire encore casser l'arrêt du parlement de Dijon; il n'a pu y parvenir. En effet, comment remettre en jugement, après vingt ans, et pour la troisième fois, la vie ou l'honneur de *dix-huit personnes* renvoyées d'un crime capital ou déchargées d'accusation, et cela pour la mémoire d'un homme abhorré dans l'Inde, condamné, à de si longs intervalles, par deux cours souveraines, et qui ne pourroit être réhabilité dans l'histoire? De Lally paroît n'avoir eu aucune des qualités nécessaires pour un général en chef; mais ce n'est pas sur les faits militaires qu'il a été jugé; le parlement ne crut pas devoir s'en occuper quoiqu'il en eût bien le droit; il ne trouva que trop de charges contre lui. Le Mémoire du jésuite Lavaur, sur lequel M. de Tolendal revient sans cesse dans ses écrits, n'a pas non plus occupé les juges. En un mot, s'il eût été possible au parlement de Dijon de réhabiliter la mémoire de de Lally, il s'y seroit prêté volontiers; mais les preuves de mauvaise conduite et de graves délits étoient trop évidentes et trop multipliées. « Il est probable, a-t-on dit, que si de Lally eût été d'intelligence avec les Anglais, il seroit resté parmi eux. » Ce raisonnement de Voltaire n'est point exact. Un coupable en crédit espère échapper à la preuve; il croit en imposer par son audace. Or, quand le général de Lally revint en France, madame de Pompadour, qui l'avoit fait nommer au commandement des troupes du roi dans l'Inde, vivoit encore. Il comptoit sur le silence des Anglais; il se croyoit sûr de sa protectrice; et ce ne fut en effet qu'après deux ans d'examen et de recherche de la part des ministres, que cette dame l'ayant abandonné au moment de la paix, il fut arrêté.

Nous finirons par deux traits qui achèveront de montrer quelle étoit dans l'Inde l'opinion publique sur le général Lally. M. de Bussy rapporte dans son Mémoire qu'un Indien s'exprimoit ainsi : « L'Inde française a été conduite à sa perte par M. de Lally comme une partie d'échecs est conduite à sa fin. » Et vingt ans après, on entendoit dans le même pays, les pères irrités contre leurs enfans, s'écrier, après avoir épuisé tous les reproches : « Monstre, tu veux donc devenir un Lally ! » « L'homme qui a jugé le plus rigoureusement de Lally, dit l'auteur de la Vie privée de Louis XV, est celui qui a osé le défendre le premier par écrit ; c'est ce Voltaire, dont on cite avec complaisance ce mot : *Lally est un homme sur lequel tout le monde avoit le droit de mettre la main, excepté le bourreau.* »

* LAMA (Jean-Bernard), fils d'un peintre napolitain, élève de Jean-Antoine d'Amato, né vers 1508, fut aussi excellent architecte. Ses ouvrages sont, le *Crucifix*, la *Descente de croix* dans l'église de Sainte-Marie-des-Graces ; *la table* pour le grand-autel de l'église de Saint-André, les *ouvrages en stuc* dans l'église de l'Annonciation ; la *Transfiguration du Seigneur* sur le Mont-Tabor dans celle de Saint-Marcel ; la *Lapidation de saint Etienne* dans l'église Saint-Laurent ; la *Dispute* du Christ enfant avec les docteurs dans le temple, qui est au grand-autel de l'église de la Sapience ; la *Descente de croix* dans Saint-Jacques des Espagnols, et beaucoup d'*autres tableaux*. Il mourut en 1579, à 71 ans.

* LAMANNA (Jérôme), né à Catane, fameux peintre et poëte, mort en 1640, a laissé des *Poésies* dont quelques-unes sont insérées dans les *Poesie de' signori academici Fantastici di Roma*, et a fait imprimer *Licandre*, tragicomédie, des *Pastorales*, des *Idylles*, etc.

* LAMANON (Robert-Paul), né à Salon en Provence en 1752, fit sa philosophie au séminaire de Saint-Charles à Avignon, et s'appliqua principalement aux mathématiques. Après avoir fait son cours de théologie à Arles, il fut nommé à un canonicat, dont il donna sa démission en 1774. Lamanon, entièrement libre, se livra à l'étude avec une ardeur peu commune, et jaloux d'étendre ses connoissances, il parcourut la Provence, le Dauphiné, la Suisse, les Alpes et les Pyrénées. De retour chez lui, il s'appliqua, pour ainsi dire, avec passion, à l'étude de la météorologie, de la minéralogie, de la physique, et des autres branches de l'histoire naturelle. Il alloit faire imprimer son grand ouvrage de la *Théorie de la terre*, lorsqu'il fut appelé par le ministre à concourir, en qualité de naturaliste, aux recherches savantes de l'expédition sous les ordres de l'infortuné La Peyrouse. L'armement fit voile le 1er août 1785. Les commencemens de la navigation furent heureux ; mais, à l'île de Mouna, les Français furent attaqués par les insulaires, et Lamanon, avec plusieurs hommes de l'équipage, tomba victime de la fureur de ces antropophages.

* LAMARCHE (Jean-François), jésuite, né en Bretagne en 1700, mort en 1763, a donné, *La foi justifiée de tout reproche de contradiction*, 1762, in-12. *Instruction dogmatique sur les indulgences*, 1751, in-12. *Discours sur la géométrie.*

I. LAMARE. *Voy.* MARE.

* II. LAMARE (Pierre-Bernard), né à Barfleur, département de la

Manche, en 1753, successivement nommé par Louis XVI, en 1792, commissaire civil aux Iles-du-Vent, secrétaire-général du ministre des relations extérieures, secrétaire d'ambassade à Constantinople, consul de France à Varna, mourut à Bucharest le 16 avril 1809, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Lamare, profondément versé dans les langues anglaise et allemande, a traduit dans la nôtre une foule d'histoires, de voyages, de romans et d'ouvrages politiques. *Voyages de Sparrman au cap de Bonne-Espérance* (sous le nom de Le Tourneur), 3 vol.; *Voyages de Kiesbek en Allemagne*, 3 vol.; les *mémoires de Beniouski*, 2 vol.; *Vie du baron de Trenk*, 2 vol. (sous le nom de Le Tourneur); *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, par Damberger; *Défense des constitutions américaines*, par Adams, 2 vol. in-8°. En commun avec Le Tourneur, une partie du Théâtre de Shakespear, de l'*Histoire universelle*, du *Fédéraliste américain* et de *Clarisse Harlow*; les *Ouvrages d'Arthur Young*; le *Voyage de Sophie en Prusse*; le *Moine*, 3 vol.; le *Sylphe*, 2 vol.: *Herbert*, ou *Adieu richesses*, etc.; *S. Julien*, ou l'*Histoire d'une famille*, par Auguste La Fontaine; les *Quatre âges d'Alcibiade*, imité de l'allemand; *Herman et Ulric*, etc. Il a fait aussi l'*Equipondérateur*, qui fut envoyé dans tous les départemens par ordre du gouvernement. Il a laissé en manuscrit *la traduction* des Patentes ou brevets d'invention en Angleterre, ouvrage important qui formeroit 8 vol. in-8°, et dont les amis des arts et de l'industrie nationale désirent la publication.

* LAMARLIÈRE (Antoine-Nicolas), né à Crépy, département de la Marne, le 3 décembre 1745, après avoir étudié dans les colléges de Meaux et de Paris, fut fait lieutenant au régiment Dauphin, infanterie, en 1761, et successivement sous-aide-major et aide-major au même régiment. Il fit la campagne de 1762 en Allemagne, se trouva à plusieurs combats, et fut blessé au bombardement de Ham. Lamarlière passa en Corse avec son régiment, et y fit la campagne de 1769. En 1778, il fut nommé major au régiment provincial de Grenoble, puis adjoint à la lieutenance du roi, chargé du commandement des ville et citadelle de Montpellier. A l'époque de la révolution, colonel du 14ᵉ régiment d'infanterie, il conduisit 9 bataillons à Lille que les ennemis commençoient à bombarder, et partagea le commandement avec le général Ruault. Nommé maréchal-de-camp le 21 août 1792, il commanda l'avant-garde de l'armée du Nord, où il se signala par ses talens militaires; sa prudence et son activité peu communes éclatèrent sur-tout dans l'expédition hardie de la Gueldre prussienne qu'il mit à contribution. A l'armée du Nord, en 1793, il battit avec son corps les Autrichiens, postés entre Wassemberg et Berghem. Il remplit ensuite les fonctions de chef de l'état-major des armées du Nord et des Ardennes, et fut élevé au grade de général de division le 5 avril 1793. A l'affaire du 24 mai, il repoussa les Hollandais à Boucy et à Turcoing, et leur enleva un drapeau. Après avoir remporté de nouveaux avantages dans la guerre de poste, ce général fut envoyé à Lille, en qualité de commandant de la ville et des détachemens campés et cantonnés sous ses murs; il s'y occupa de la réorganisation des troupes qui s'étoient, pour ainsi dire, débandées par la défection de Dumouriez. Malgré des succès constans et une conduite irréprocha-

ble, ce général fut accusé d'être complice de Custines, et envoyé au tribunal révolutionnaire, où il fut condamné à mort, et exécuté le 6 brumaire an 2 (1793).

* LAMBA-DORIA, Génois, intrépide commandant de l'armée navale de sa patrie, combattit les Vénitiens dans le golfe Adriatique. Dans la plus grande chaleur de l'action, on lui apprit que son fils venoit d'être tué. Au lieu de donner le moindre signe de douleur, il exhorta ses guerriers à continuer le combat, et à faire tous leurs efforts pour obtenir une victoire entière. Quant à son fils, il ordonna qu'on « le jetât à la mer, puisqu'il ne pouvoit pas avoir une sépulture plus noble que le lieu où il avoit reçu la mort en combattant pour sa patrie. » Trait qui ne prouve pas la sensibilité d'un pere.

LAMBALLE (Marie-Thérèse-Louise DE SAVOIE-CARIGNAN, princesse de), veuve de Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon-Penthievre, prince de Lamballe, née à Turin le 8 septembre 1749, fut nommée surintendante de la maison de la reine de France, et s'unit à Marie-Antoinette de la plus intime amitié. Avertie par cette dernière de sa fuite à Varennes, madame de Lamballe gagna promptement Dieppe, d'où elle passa en Angleterre. Elle y eût vécu heureuse, si le désir de revoir la reine et de partager son sort ne l'eût rappelée pres d'elle. Madame de Lamballe suivit son amie dans sa prison au Temple, et y fut renfermée jusqu'à ce que la commune de Paris, irritée de son attachement, la fit arracher de ce triste lieu, pour la transférer à la Force. Le 3 septembre 1792, on la fit lever de grand matin pour la conduire à la porte de cette prison, où elle trouva des bourreaux. Ceux-ci lui ayant fait quelques questions sur la reine, elle leur dit : « Je n'ai rien à répondre ; mourir plus tôt ou plus tard m'est devenu indifférent, et je suis toute préparée. » Aussitôt, traînée dans les cours au milieu de plusieurs cadavres, elle fut égorgée. « Le sincère attachement de madame de Lamballe pour la reine, dit l'auteur du Nouveau Tableau de Paris, fut son seul crime. Au milieu de nos agitations, elle n'avoit joué aucun rôle ; rien ne pouvoit la rendre suspecte aux yeux du peuple dont elle n'étoit connue que par des actes multipliés de bienfaisance. Les écrivains les plus féroces, les déclamateurs les plus fougueux, ne l'avoient jamais attaquée dans leurs feuilles. Le 3 septembre, on l'appelle au greffe de la Force ; elle comparoît devant le sanglant tribunal. A l'aspect des bourreaux couverts de sang, il falloit un courage surnaturel pour ne pas succomber ; plusieurs voix s'élèvent de la foule et demandent sa grace. Un instant indécis, les assassins s'arrêtent ; mais, bientôt frappée de plusieurs coups de sabre, elle tombe baignée dans son sang, et elle expire. Aussitôt on lui coupe la tête, les seins ; son corps est ouvert : on en arrache le cœur ; sa tête est ensuite portée au haut d'une pique ; à quelque distance on traînoit son corps. Les tigres qui venoient de la déchirer se donnerent le barbare plaisir d'aller montrer sa tête et son cœur à Louis XVI, à la reine et à sa famille. » Madame de Lamballe, belle, douce, obligeante, modérée au sein de la faveur, ne demanda jamais rien pour elle-même. Son nom est resté sans tache ; les libelles révolutionnaires le respectèrent. On osa l'assassiner ; on n'osa pas flétrir sa mémoire.

† LAMBÉCIUS (Pierre), né à

Hambourg en 1628, fit des progrès si rapides dans la littérature, qu'à l'âge de 19 ans il publia ses savantes *Remarques* sur Aulu-Gelle. Des voyages dans les différentes contrées de l'Europe répandirent son nom, et augmentèrent ses connoissances. De retour à Hambourg, il fut nommé, en 1652, professeur d'histoire, et, en 1664, recteur du collége. Deux ans après, il épousa une femme riche, mais vieille, acariâtre et avare. Ne pouvant plus vivre avec cette furie, il passa à Rome, et y fut bien accueilli. Le pape Alexandre VII et la reine Christine lui firent un sort heureux. Il oublia aisément sa patrie, où l'envie, après avoir critiqué ses *Ouvrages*, l'avoit accusé d'être hérétique et même athée. « L'accueil de Christine, dit d'Alembert, consola Lambécius des persécutions qu'il avoit essuyées de la part des théologiens protestans. Ces persécutions étoient allées au point qu'il s'étoit fait catholique pour se justifier de l'athéisme dont on l'accusoit, c'est-à-dire qu'il changea de religion pour prouver qu'il en avoit une. » Lambécius devint ensuite bibliothécaire de l'empereur, et mourut dans ce poste à Vienne en 1680. Il reste de lui, I. *Origines Hamburgenses ab anno* 808 *ad annum* 1292, 2 vol. in-4°, 1652 et 1661; et 2 vol. in-fol. 1706 et 1710 : ouvrage chargé d'érudition, exact et fidèle, à l'exception de quelques endroits où son amour pour sa patrie l'a induit en erreur. II. *Animadversiones ad* Godini *Origines Constantinopolitanas*, très-savante production, Paris, 1655, in-fol. III. *Commentariorum de bibliothecâ Cæsareâ-Vindobonensi libri* VIII, Vienne, 1665, 1679, 8 vol. in-fol. L'auteur n'est pas toujours exact dans cet écrit, plein de beaucoup de choses inutiles, et d'autres qui sont curieuses et singulières. Il faut joindre à cet ouvrage le supplément de Daniel Nesselius, 1690, 2 vol. in-fol. IV. *Prodromus historiæ litterariæ, et diarium sacri itineris Cellensis :* ouvrage posthume, publié à Leipzick en 1710, in-fol., par le savant Jean-Albert Fabricius. Lambécius vouloit donner une histoire littéraire complète; mais ce qu'il en a fait est la partie la plus stérile. Il ne s'étend que depuis Adam jusqu'au 13e siècle avant J. C. : il s'est contenté de donner le projet du reste de l'ouvrage. Struve doutoit que Lambécius fût en état de composer une bonne histoire littéraire, quoiqu'il fût savant et laborieux; son style étoit diffus, ses digressions assommantes, et il avoit plus d'esprit que de jugement et de goût. Quant à son *Iter Cellense*, qu'on avoit imprimé séparément, et qu'on a joint dans cette édition, c'est un journal du pélerinage que l'empereur Léopold fit, en 1665, au monastère de Marien-Kell, dans la haute Stirie. Le rédacteur y a rassemblé des observations propres à enrichir l'histoire littéraire.

* I. LAMBERT, roi d'Italie, fils de Guy, duc de Spolète, roi d'Italie en 891, et d'Agillonde; il fut associé à l'empire encore jeune en 892, et roi effectif d'Italie en 895. Il s'accommoda avec Berenger, son compétiteur, et avec Arnoul, roi de Germanie (neveu de Charles-le-Gros), qui l'avoit attaqué en 896. L'an 898, Lambert défait, près de San-Donnino dans le Parmesan, Adalbert II, marquis de Toscane, qui lui disputoit la couronne, le prend et l'envoie prisonnier à Pavie. Il meurt la même année, à la chasse, dans la forêt de Marengo, suivant quelques historiens, d'une chute de cheval, suivant d'autres, tué par Hugues, comte de Milan. Lambert descendoit de Charlemagne par N**, fille du comte Pépin, mariée à son aïeul Lambert Ier, duc d'I-

talie, en 878 (laquelle étoit petite-fille de Bernard, roi d'Italie, auquel Louis-le-Débonnaire fit arracher les yeux en 817). (*Voyez* LOUIS I[er], n° I, empereur.) Le jeune Lambert, suivant Luitprand, étoit doné de bonnes qualités, et donnoit de très-grandes espérances.

II. LAMBERT (saint), évêque de Mastricht, sa patrie, fut chassé de son siége après la mort de Childéric, par le barbare Ebroin, qui mourut sept ans après. Lambert, rétabli sur le trône épiscopal, convertit un grand nombre d'infidèles, adoucit leur férocité, et fut tué le 17 septembre 709, selon les bollandistes, par Dodon, qui se vengea sur lui d'un meurtre commis par deux neveux du saint évêque. Son martyre arriva à Liége, qui n'étoit qu'un petit village, et qui devint par cet événement une ville considérable, la dévotion des fidèles y ayant attiré beaucoup de peuples. — Il y a eu deux autres saints de ce nom, l'un archevêque de Lyon, mort en 688; l'autre, évêque de Vence en 1114.

III. LAMBERT DE SCHAWEMBOURG, ou, selon d'autres, d'Aschaffembourg, célèbre bénédictin de l'abbaye d'Hirchfelden en 1058, entreprit le voyage de Jérusalem. De retour en Europe, il composa une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1077. Cette Chronique n'est qu'un mauvais abrégé jusqu'à l'an 1050; mais depuis 1050 jusqu'en 1077, c'est une histoire d'Allemagne d'une juste étendue. Cet ouvrage, imprimé à Bâle en 1669, in-folio, avec celui de Conrad de Liechtenaw, se trouve aussi dans le premier volume des Ecrivains d'Allemagne de Pistorius. Un moine d'Erfurt en a donné une assez bonne mais confuse continuation jusqu'à l'an 1472; on la trouve aussi dans le Recueil de Pistorius.

IV. LAMBERT, évêque d'Arras, né à Guines, se distingua tellement par la prédication pendant qu'il étoit chanoine de Lille, que les Artésiens désirant séparer leur église de celle de Cambrai, à laquelle elle étoit unie depuis cinq cents ans, l'élurent pour évêque en 1092. Urbain II confirma cette élection, et sacra le nouvel évêque à Rome, malgré les oppositions des Cambraisiens. Lambert assista à quelques conciles, et mourut en 1115, âgé de 66 ans. Il fut enterré dans sa cathédrale, où on lui mit une épitaphe, qui annonce: « Que la sainte Vierge étoit apparue à Lambert et à deux jongleurs, et qu'elle avoit donné à l'évêque un cierge qui avoit la vertu de guérir du mal des ardens, si fort commun en France. » Il y a dans le *Miscellanea* de Baluze un *Recueil de chartes et de lettres* qui concernent l'évêché d'Arras, attribuées à Lambert, et peu faites pour exciter de l'intérêt.

V. LAMBERT (François), cordelier d'Avignon sa patrie, né en 1487, quitta son couvent pour prêcher le luthéranisme, et sur-tout pour avoir une femme. Luther en fit son apôtre dans la Suisse et en Allemagne, et lui procura la place de premier professeur de théologie à Marpurg, où il mourut de la peste en 1538. Lambert affectoit un air dévot, et déchiroit impitoyablement les catholiques, pour se faire valoir auprès des luthériens. On a de lui, I. Deux *Ecrits*, l'un pour justifier son apostasie, et l'autre pour décrier son ordre, 1523, in-8°. Le premier a été réimprimé avec plusieurs de ses *Lettres*, et de ses *Questions théologiques*, dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn. II. Des *Commentaires* sur saint Luc, sur le Mariage, sur le Cantique des Cantiques, sur les petits Prophètes, et sur l'Apocalypse,

in-8°. III. Un *Traité de la vocation*, in-8°. IV. Un autre *Traité* renfermant plusieurs discussions théologiques, sous le titre assez juste de *Farrago*, in-8°. Ce moine apostat se déguisa long-temps sous le nom de Johannes Serranus (Jean de Serres.) Ses écrits sont aussi remplis d'emportement que vides de jugement et de raison.

VI. LAMBERT, surnommé le *Bègue* à cause de la difficulté de sa prononciation, mourut l'an 1177, à son retour de Rome, où Raoul, évêque de Liège, l'avoit envoyé. Ce fut lui qui institua les béguines des Pays-Bas ; établissement qui étoit fort répandu dans ces provinces. Il assura des moyens de subsistance et de sagesse à une multitude de filles, sans leur ôter la liberté de rentrer dans le siècle. Plusieurs auteurs attribuent l'institution des béguines à Sainte-Bègue; mais ce sentiment est moins fondé.

VII. LAMBERT (N**), poëte dramatique, a donné au théâtre français les *Sœurs Jalouses* ; la *Magie sans Magie* ; le *Bien perdu et retrouvé*; les *Ramoneurs*, comédies, représentées en 1658 et 1660, qui eurent quelque succès dans leur nouveauté, malgré leur médiocrité.

† VIII. LAMBERT (Anne-Thérèse DE MARGUENAT DE COURCELLES, marquise de), née à Paris d'un maître des comptes, perdit son père à l'âge de trois ans. Sa mère épousa en secondes noces Bachaumont, qui se fit un devoir et un amusement de cultiver les heureuses dispositions qu'il découvrit dans sa belle-fille. Après la mort de son mari, Henri Lambert, marquis de Saint-Bris, qu'elle avoit épousé en 1666, et qu'elle perdit en 1686, elle essuya de longs et de cruels procès, où il s'agissoit de toute sa fortune. Elle les conduisit avec toute la capacité d'une personne qui n'auroit point eu d'autre talent. Libre enfin et maîtresse d'un bien considérable qu'elle avoit presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il étoit honorable d'être reçu. « Elle n'étoit pas seulement ardente, dit Fontenelle, à servir ses amis, sans attendre leurs prières, ni l'exposition humiliante de leurs besoins; mais une bonne action à faire, même en faveur des personnes indifférentes, la tentoit toujours vivement, et il falloit que les circonstances fussent bien contraires, si elle n'y succomboit pas. Quelques mauvais succès de ses générosités ne l'avoient point corrigée, et elle étoit toujours également prête à hasarder de faire le bien. Elle fut fort infirme pendant tout le cours de sa vie. Ses dernières années furent accablées de souffrances, pour lesquelles son courage naturel n'eût pas suffi sans le secours de toute sa religion. » Cette dame illustre mourut le 12 juillet 1733, à 86 ans. Ses *Ouvrages* ont été réunis en deux vol. in-12. Elles les avoit lus à quelques amis, quoiqu'elle ne les destinât pas à voir le grand jour; mais en croyant n'écrire que pour soi, dit Fontenelle, on écrit aussi un peu pour les autres sans s'en douter. Les productions de madame de Lambert se répandirent en manuscrit, et devinrent bientôt publiques. Les principales sont, I. Les *Avis d'une mère à son fils*, et *d'une mère à sa fille*. Ce sont des préceptes donnés par une amie, et qui partent du cœur. C'est une philosophie aimable, qui s'applique à faire sentir les douceurs attachées à la vertu. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une ame noble et délicate, qui possède sans faste et sans effort les qualités qu'elle exige dans les autres. II. *Nouvelles réflexions sur les femmes*, ou *Métaphysique d'amour*: elles sont pleines d'imagination, de finesse et d'agré-

ment. III. *Traité de l'Amitié.* L'auteur peint les avantages, les charmes, les devoirs de ce sentiment, avec autant de vérité que de délicatesse, et montre qu'elle étoit digne de le connoître. IV. *Traité de la vieillesse* non moins estimé que celui de l'Amitié. V. *La Femme ermite*, petit roman extrêmement touchant. VI. Des *Morceaux* détachés de morale ou de littérature. C'est par-tout le même esprit, le même goût, la même nuance. On a publié en 1808 les *Œuvres* complètes de madame la marquise de Lambert, suivies de ses lettres à plusieurs personnages célèbres, un volume in-8°. Il s'y trouve quelquefois du précieux, mais rarement.

† IX. LAMBERT, Hollandais, marin intrépide, capitaine de vaisseau, célèbre dans le 17e siècle par une action des plus vigoureuses, et sans doute trop violente. En 1624, les états de Hollande, ayant armé six vaisseaux contre les Algériens, en donnèrent le commandement à ce brave homme, qui s'empara d'abord de deux vaisseaux corsaires, et mit 125 pirates à la chaîne. Après cette première expédition, il alla mouiller devant Alger avec son escadre de six vaisseaux, et à portée du canon de cette ville, il arbora l'étendard rouge en signe de guerre. Cette hardiesse surprit ceux d'Alger; et le capitaine Lambert, trouvant qu'on différoit trop à lui rendre les esclaves qu'il avoit demandés, fit lier dos à dos une partie des Turcs et des Maures qu'il avoit dans ses vaisseaux, les fit jeter à la mer, et fit pendre les autres aux antennes, à la vue des Algériens, qui regardoient en frémissant cette sanglante exécution. Il fit faire ensuite une décharge contre la ville; et ayant levé l'ancre, fit voile pour s'en retourner. Sur la route il eut une seconde rencontre de deux vaisseaux d'Alger; s'en étant encore rendu maître, il revint avec sa proie devant cette ville, et contraignit enfin ces corsaires à rendre tous les esclaves hollandais qu'ils avoient en leur puissance, en échange de ceux qu'il tenoit dans ses vaisseaux. Comblé de gloire, et accompagné de ses compatriotes qu'il avoit tirés d'esclavage, il aborda en Hollande, où sa valeur reçut les applaudissemens qu'il lui étoient dus. Mais n'y avoit-il pas quelque imprudence dans sa conduite? et n'avoit-il pas fait courir à ses compatriotes le danger de subir de terribles représailles?

† X. LAMBERT (Joseph), fils d'un maître des comptes, né à Paris en 1654, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, obtint le prieuré de Palaiseau près Paris, et mourut le 31 janvier 1722. Ce fut à sa réquisition que la Sorbonne fit une déclaration qui rend nulles les thèses de ceux qui s'y seroient nommés titulaires de plusieurs bénéfices. On a de lui, I. *L'année évangélique* ou *Homélies*, en 7 vol. in-12. Son éloquence est véritablement chrétienne, simple et touchante, mais dénuée de cette chaleur qui émeut un auditoire. Tous ses ouvrages sont marqués au même coin. Le style en est négligé; mais il écrivoit pour l'instruction des gens de la campagne. II. Des *Conférences* en 2 vol. in-12, sous le titre de *Discours sur la vie ecclésiastique*. III. *Epîtres et Evangiles de l'année*, avec des réflexions, 1713, in-12. IV. *Les Ordinations des Saints*, in-12. V. *La manière de bien instruire les pauvres*, in-12. VI. *Histoires choisies de l'ancien et du nouveau Testament*, recueil utile aux cathéchistes, in-12. VII. *Le chrétien instruit des Mystères de la religion et des vérités de la morale.* VIII. *Instructions courtes et familières* pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année,

en faveur des pauvres, et particulierement des gens de la campagne, in-12. IX. Deux *Lettres sur la pluralité des bénéfices*, contre l'abbé Boileau. X. *Instructions sur les Commandemens de Dieu*, *en faveur des pauvres et des gens de la campagne*, 2 vol., in-12. XI. *Instruction sur le Symbole*, 2 vol. in-12.

† XI. LAMBERT (Michel), musicien français, né en 1610 à Vivone, petite ville du Poitou, mort à Paris en 1696, excelloit à jouer du luth, et marioit, avec beaucoup d'art et de goût, les accens de sa voix aux sons de l'instrument. Il fut pourvu d'une charge de maître de musique de la chambre du roi. Les personnes de la première distinction apprenoient de lui le bon goût du chant, et s'assembloient même dans sa maison, où ce musicien tenoit, en quelque sorte, une académie. Il est regardé comme le premier en France qui ait fait sentir les vraies beautés de la musique vocale, les graces et la justesse de l'expression. Il sut aussi faire valoir la légèreté de la voix, et les agrémens d'un organe flexible, en doublant la plupart de ses airs, et les ornant de passages vifs et brillans. Lambert a fait quelques petits *Motets*, et a mis en musique des *Leçons de Ténèbres*. On a encore de lui un Recueil contenant plusieurs *Airs* à une, deux, trois et quatre parties, avec la basse continue.

† XII. LAMBERT (Jean), général des troupes d'Angleterre sous la tyrannie de Cromwel, signala sa valeur dans différentes occasions. Il n'eut pas précisément les vertus qui font un grand homme; il eut les qualités moins honorables, mais plus rares, d'un chef de parti. Son esprit, sans être fort étendu, étoit propre à former et à entretenir des factions; son cœur, sans être droit, étoit généreux; il osoit aspirer à tout. Cromwel ayant cassé le parlement, l'an 1653, établit un conseil dont Lambert fut le chef. Lorsqu'il fut déclaré protecteur de la république, Lambert empêcha qu'il ne fût déclaré roi. Cromwel le regarda dès-lors comme son rival, et lui ôta le généralat. Après la mort du protecteur, arrivée en 1658, Lambert se ligua avec le chevalier Vane contre le nouveau protecteur, Richard Cromwel, fils d'Olivier. Il s'opposa ensuite de toute sa force au rétablissement de la monarchie; ses intrigues furent inutiles. Son armée ayant été défaite, il fut pris par le général Monck, qui le fit mettre dans la tour de Londres avec Vane son complice, et fut condamné à mort l'an 1662. L'arrêt ne fut point exécuté; le roi, par une bonté peu commune, se contenta de reléguer Lambert dans l'île de Jersey, où il passa le reste de sa vie.

† XIII. LAMBERT (Claude-François), né à Dôle, eut la cure de Saineau, dans le diocèse de Rouen, qu'il abdiqua ensuite, et vint à Paris se metre aux gages des libraires, pour lesquels il compila divers ouvrages, dont les principaux sont, I. *Le nouveau Télémaque*, ou *Mémoires et aventures du comte de *** et de son fils*, La Haye, 1741, 3 vol. in-12. II. *La nouvelle Mariane*, La Haye, 1765, 3 volumes in-12. III. *Mémoires et aventures d'une femme de qualité*, La Haye, 1739, 3 vol. in-12. Ils sont dénués d'imagination et d'élégance. IV. *L'Infortunée Sicilienne*, Paris et Liège, 1742, 2 vol. in-12. V. *Recueil d'observations sur tous les peuples du monde*, 4 vol. in-12. VI. *Histoire générale de tous les peuples du monde*, 14 vol. in-12, qui se relient en 15. Il a réuni dans ce livre ce qui se trouve répandu dans les différens voyageurs. VII.

Histoire littéraire de Louis XIV, 3 vol. in-4°, qui lui valut une pension. L'auteur l'a ornée de *discours préliminaires* sur les progrès de chaque science sous le règue illustre de Louis-le-Grand; mais ces discours pleins d'emphase sont dénués de sens et de justesse. VIII. *Histoire de Henri II*, 2 vol. in-12. IX. *Bibliothèque de physique*, Paris, 1758, 6 vol. in-12. X. *Mémoires de don Inigo de Pascarilla*, Paris, 1764, in-12, etc. L'abbé Lambert mourut à Paris le 14 avril 1765.

† XIV. LAMBERT (Jean-Henri), l'un des plus habiles mathématiciens du 18e siecle, né à Mulhausen, en Alsace, vers l'an 1728, mourut à Berlin, de consomption, le 23 septembre 1777, à 49 ans, pensionnaire de l'académie de cette ville, et conseiller supérieur au département des bâtimens. Outre les *excellentes pièces* qu'il inséra dans les Mémoires de Berlin, de Bâle, de Munich, on a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, remarquables par la clarté, l'originalité, l'étendue de ses idées. Les principaux sont, I. Un *Traité sur les propriétés les plus remarquables de la route de la Lumière*, LaHaye, 1759. II. Une *Perspective*, Zurich, 1758. III. Une *Photométrie*, Augsbourg, 1760, in-8°. IV. Un *Traité sur les Orbites des comètes*, Augsbourg, 1761, in-12. V. Des *Opuscules* mathématiques, etc.

* XV. LAMBERT-LOMBART, peintre, né à Liège. On peut juger du temps où il florissoit par le nom de ses élèves, qui furent Golzius, Franc-Flore, Guillaume Cage, etc. Quelques estampes, gravées d'après ses ouvrages, prouvent qu'il n'avoit rien négligé pour se rendre célèbre dans son art. Ses voyages en Italie l'avoient mis à portée d'étudier les antiques. Ce fut lui qui introduisit dans son pays une méthode contraire au goût gothique et barbare qui y régnoit. La maison de cet artiste étoit une espèce d'académie.

* XVI. LAMBERT (George), peintre, élève de Hassel, a peint *le paysage*, d'abord dans le goût de Wooton; mais ensuite il a préféré la manière de Gasper. Cet artiste a fait aussi quelques *décorations de théâtres*, et on a des tableaux de lui à l'hôtel de la compagnie des Indes orientales à Londres, qui représentent ses établissemens dans les contrées lointaines. Lambert mourut en 1765.

* XVII. LAMBERT, dit *Lecourt*, poëte, né à Châteaudun vers le milieu du 12e siècle. Le titre de clerc qu'il prend dans ses *poésies* suppose qu'il étoit prêtre, écolier ou homme de robe. Ce fut lui qui mit la première main au fameux roman d'*Alexandre*, dont les trois vers suivans justifient cette notice.

La verté de l'histoir' si com li roi la fit
Un clerc de Châteaudun Lambert li cors l'écrit,
Qui de latin la trert, et en romans la mit.

Il s'étoit associé dans ce travail un certain Béarnois, connu sous le nom d'Alexandre de Paris, à qui l'on attribue communément l'invention de nos vers alexandrins.

* I. LAMBERTINI (César), né à Trani dans le royaume de Naples, fut le premier archevêque de sa patrie, et devint, en 1509, évêque d'Isola, ville de la Calabre ultérieure, qu'il gouverna sans interruption jusqu'en 1545, époque à laquelle son grand âge le força de résigner son évêché à Thomas Lambertini son neveu. On a de lui un traité intitulé: *Cæsaris Lambertini Tranensis de jure patronatûs*.

II. LAMBERTINI. *Voy.* BENOIT XIV, n° XVII.

LAMBIN (Denys), célèbre commentateur, né à Montreuil-sur-mer, en Picardie, voyagea en Italie avec le cardinal de Tournon, et obtint la place de professeur en langue grecque au collége Royal de Paris. Il l'occupa jusqu'à sa mort, occasionnée en 1572 par la nouvelle du meurtre de son ami Ramus, égorgé dans le massacre de la Saint-Barthélemi. Il avoit alors 56 ans. On a de lui plusieurs *Ouvrages*, dans lesquels on trouve une érudition vaste, mais quelquefois accablante. Le soin qu'il a de rapporter les diverses leçons avec la plus scrupuleuse exactitude ennuya bien des savans, et fit naître le mot de *lambiner*. Lambin a donné des *Commentaires* sur Lucrèce, 1563, in-4° ; sur Cicéron, 1685, 2 vol. ; sur Plaute, 1588 ; et sur Horace, 1605 ; tous trois in-fol. Son travail sur Horace a été applaudi ; mais il a été moins heureux dans les corrections qu'il a faites aux Œuvres de l'orateur latin. Il change le texte de Cicéron à son gré, et sans être autorisé par les anciens manuscrits. Il ôte les mots des éditions qui se trouvent entre les mains de tout le monde, pour en substituer de nouveaux, qu'il n'a pris que dans sa bizarre imagination. Toutes les fois qu'il ajoute ces mots : *Invitis et repugnantibus omnibus libris*, on peut assurer qu'il se trompe. On a encore de lui la traduction en latin de *la Politique et de la morale d'Aristote*, et de quelques harangues d'Eschine et de Démosthènes. Lambin avoit été très-lié avec Muret, auquel il avoit fait part de ses interprétations de plusieurs passages difficiles d'Horace. Muret les employa dans ses diverses leçons, sans en faire honneur à son ami. Ce procédé les brouilla ; mais ils se réconcilièrent ensuite. Lambin parla toujours avec honneur de Muret, tandis que celui-ci, naturellement bilieux et vindicatif, se répandoit contre lui en injures, même après leur réconciliation. Le fils de Lambin fut précepteur d'Arnauld d'Andilly.

* LAMBLARDIE (J. C.), inspecteur-général, directeur de l'école des ponts et chaussées, et instituteur de l'école polytechnique, né à Loches en 1747, et mort à Paris en 1798, fut un des élèves du célèbre Perronet. Nommé sous-ingénieur dans la Normandie, il publia, sur les côtes de cette province, un excellent *Mémoire* qui contient des vérités neuves et des principes nouveaux pour l'établissement et la direction des jetées dans les ports sujets aux alluvions ; d'autres *Mémoires* lui méritèrent la confiance du gouvernement. Il fut chargé des travaux qui devoient s'exécuter dans les ports de Dieppe, de Tréport et du Havre. La construction de la grande écluse de Dieppe fut un des plus beaux résultats du génie de Lamblardie. Ingénieur en chef du département de la Somme, il donna un bon *Mémoire* sur la navigation de cette rivière. On a encore de lui *Cours d'architecture hydraulique*, inséré dans le journal de l'école polytechnique en 1795 et 1796.

† LAMBRUN (Marguerite), Ecossaise de la suite de Marie Stuart. Le mari de Marguerite Lambrun mourut de douleur de la fin tragique de cette princesse qu'il servoit, et sa veuve forma aussitôt la résolution de venger la mort de l'un et de l'autre. Pour exécuter son projet, elle s'habilla en homme, prit le nom d'Antoine Sparch, et se rendit à la cour de la reine Elizabeth. Elle portoit toujours sur elle deux pistolets,

l'un pour tuer cette princesse, l'autre pour se tuer elle-même. Un jour qu'elle perçoit la foule à dessein de s'approcher de la reine qui se promenoit dans ses jardins, elle laissa tomber un de ses pistolets. Les gardes, qui s'en aperçurent, se saisirent d'elle : on alloit la traîner en prison; mais la reine, qui la prenoit pour un homme, voulut l'interroger elle-même, et lui demanda son nom, sa patrie et sa qualité. « Madame, lui répondit-elle avec intrépidité, je suis femme; je m'appelle Marguerite Lambrun. J'ai été plusieurs années au service de la reine Marie ma maîtresse, que vous avez si injustement fait mourir; et par sa mort vous avez été cause de celle de mon mari, qui n'a pu survivre à cette princesse. Egalement attachée à l'une et à l'autre, j'avois résolu de venger leur perte par la vôtre. Il est vrai que j'ai été fort combattue, et que j'ai fait tous les efforts possibles sur moi-même pour me détourner d'un si pernicieux dessein; mais je ne l'ai pu. » La reine l'écouta froidement et lui répondit de même. « Vous avez donc cru faire votre devoir, et rendre à l'amour que vous avez pour votre maîtresse et pour votre mari, ce qu'il demandoit? Mais quel pensez-vous que doit être aujourd'hui mon devoir envers vous? » Marguerite répliqua : « Je dirai frachement à votre majesté mon sentiment, pourvu qu'elle ait la bonté de me dire auparavant si elle demande cela en qualité de reine, ou en qualité de juge..... » Elizabeth lui répondit que c'étoit en qualité de reine. « Votre majesté doit donc, ajouta-t-elle, m'accorder ma grace. — Quelle assurance me donnerez-vous, lui dit la reine, que vous n'en abuserez pas, et que vous n'entreprendrez pas une seconde fois une action semblable? — Madame, repartit Marguerite Lambrun, la grace que l'on veut donner avec tant de précaution n'est plus une grace; et ainsi votre majesté peut agir contre moi comme juge. » La reine s'étant tournée vers quelques personnes de son conseil qui étoient présentes, leur dit : « Il y a trente ans que je suis reine; mais je ne me souviens pas d'avoir trouvé une personne qui m'ait donné une pareille leçon. » Ainsi elle voulut lui donner la grace entière et sans condition, quoique le président de son conseil dit tout ce qu'il put pour la porter à faire punir cette femme. Elle pria la reine d'avoir la générosité de la faire conduire sûrement hors du royaume, et on la transporta sur les côtes de France.

†I. LAMECH, de la race de Caïn, fils de Mathusala, pere de Jabel, de Jubal, de Tubalcaïn et de Noema, célèbre dans l'Ecriture par la polygamie, dont on croit qu'il usa le premier dans le monde. Il épousa Ada et Sella.

II. LAMECH, fils de Mathusalem, père de Noé, qu'il eut, dit l'Ecriture, à l'âge de 182 ans; après la naissance de son fils il en vécut encore 575. Ainsi tout le temps de sa vie fut de 757 ans. Il mourut la 5e année avant le déluge, 2453 ans avant J. C.

* LAMELIN (Englebert), médecin, né à Cambrai, fit imprimer en 1628 à Lille un ouvrage de sa composition portant pour titre : *De vitâ longâ libri duo, quibus adjecta sunt commoda et incommoda sobriæ et moderatæ vitæ*. Lamelin a ajouté à cet ouvrage la *Traduction* en latin d'un Traité de la peste fait en français par son père, et l'a intitulé *Tractatus de peste ejusque præservatione*. On lui doit encore *Avant-goût du vin, déclaration de sa nature, faculté médici-*

nale et alimentaire, Douay, 1630, in-8°.

LAMET. *Voyez* DELAMET.

LAMETRIE. *Voyez* METTRIE.

† I. LAMI (Dom François), né à Montyreau, village du diocèse de Chartres, de parens nobles, porta d'abord les armes, qu'il quitta ensuite pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur. Il y fit profession en 1659, à 23 ans, et mourut à St-Denys le 4 avril 1711, à 75 ans. Lami sacrifia au soulagement des pauvres jusqu'à ses beaux instrumens de physique. Ses principaux ouvrages sont, I. Un Traité, estimé, *De la connoissance de soi-même*, 6 volumes in-12, dont la plus ample édition est celle de 1700. II. *Nouvel Athéisme renversé*, in-12, contre Spinosa. Les argumens de cet impie y sont rapportés avec beaucoup de méthode, et d'une manière capable d'éblouir ceux même qui se flattent de justesse d'esprit; au lieu que les réponses sont vagues, et ne consistent la plupart qu'en des exclamations, des railleries; ainsi cet ouvrage est loin d'avoir atteint son but. Nous parlons de la première édition, Paris, 1695, in-12. Dans la seconde, faite à Bruxelles, in-12, on a ajouté une réfutation de Spinosa par Fénélon et Boulainvilliers, qui a été réimprimée en 1731. III. *L'Incrédule amené à la religion par la raison; ou Entretiens sur l'accord de la raison et de la foi*; Paris, 1710, in-12; livre estimé et peu commun. Il est écrit avec force et solidité, et l'auteur a l'art de rendre sensibles à l'esprit des matières très-abstraites. IV. *De la connoissance et de l'amour de Dieu*, in-12: ouvrage posthume. V. *Lettres philosophiques sur divers sujets*, in-12. VI. *Lettres théologiques et morales sur quelques sujets importans*, Paris, 1708; in-12. VII. *Les gémissemens de l'Ame, sous la tyrannie du corps*, in-12. VIII. *Les premiers élémens*, ou *Entrée aux connoissances solides*, suivies d'un *Essai de logique* en forme de dialogue, Paris, 1706, in-12. L'auteur de cet ouvrage, qui est clair et précis, rejette l'art des syllogismes comme inutile. Il suit ordinairement dans cet ouvrage les idées de Descartes et de Malebranche, et les développe avec ordre et netteté. IX. *Réfutation* du système de la grace universelle de Nicole. X. Un petit Traité de Physique fort curieux, sous ce titre: *Conjectures sur divers effets du tonnerre*, 1689, in-12. XI. *La Rhétorique de collége trahie par son apologiste*, in-12, contre le fameux Gibert. Ce titre annonce un ouvrage assez vif. Le P. Lami ne mesuroit pas toujours ses expressions. Le sujet de la querelle étoit de savoir « si la connoissance du mouvement des esprits animaux dans chaque passion est d'un grand poids à l'orateur pour exciter celles qu'il veut dans le discours. » Le professeur Pourchot avoit soutenu l'affirmative; le bénédictin la soutint avec lui contre le professeur de rhétorique. On disputa long-temps vivement, et chacun, se flattant d'avoir pour soi la vérité, demeura dans son opinion. Le P. Lami est, de tous les bénédictins de Saint-Maur, celui qui a le mieux écrit en français, quoique son style, quelquefois foible et souvent diffus, ne soit pas exempt d'affectation. Un des talens du P. Lami étoit de briller dans la dispute. Il parloit avec abondance et avec facilité. Madame la princesse de Guise, duchesse d'Alençon, le mena à la Trappe, où elle le mit aux prises avec le fameux réformateur de cette abbaye, au sujet des études monastiques. Malgré son attachement et son estime pour l'abbé de Rancé,

elle ne put s'empêcher de donner le prix au P. Lami... *Voyez* MAISTRE, n° III.

† II. LAMI (Jean), théologien du grand-duc de Toscane, professeur d'histoire ecclésiastique dans l'université de Florence, et garde de la bibliothèque Riccardi, né dans la terre de Santa-Croce, entre Pise et Florence, le 8 février 1697, mourut à Florence le 6 février 1770. Il est connu dans le monde savant par un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns firent naître des épines sous ses pas. Les principaux sont, I. *De rectâ patrum Nicænorum fide dissertatio*, Venetiis, 1730; Florentiæ, 1770. II. *De rectâ christianorum in eo quod mysterium divinæ trinitatis adtinet sententiâ libri VI*, Florentiæ, 1733. III. *Deliciæ eruditorum, seu veterum anecdotorum collectanea*, Florentiæ, ab anno 1736, ad annum 1769, 18 vol. in-8°. IV. *Chronologia virorum eruditione præstantium a mundi ortu ad sæculum XVI deducta*, Florentiæ, 1770. V. *De eruditione apostolorum liber singularis*, Florentiæ, 1730 et 1766. Cet ouvrage fit à son auteur beaucoup d'ennemis qui l'accusèrent d'impiété et de socinianisme; parmi eux se distinguèrent Léon Pascoli et le jésuite Lagomarsini, qui, unis à quelques autres, publièrent six lettres contre Lami, qui répliqua par les *Dialoghi d'Aniceto Nemesio*, Roveredo, 1742, VI. *Jo. Meursii opera, XII voluminibus comprehensa*, Florentiæ, 1740, 12 vol. in-folio. VII. *Memorabilia Italorum eruditione præstantium, quibus vertens sæculum gloriatur*, Florentiæ, 1742, 2 vol. in-8°. VIII. *Novelle letterarie.* Ce journal fut commencé par Lami en 1740. Ce savant étoit propre à ces sortes d'ouvrages : sa mémoire étoit meublée d'anecdotes piquantes, et son portefeuille enrichi d'écrits rares, dont il publia même une collection particulière. Ce fut lui qui, montrant à des gentilshommes suédois l'ancien palais de Médicis, qu'une rue sépare du collége des jésuites, leur dit : « Voici le berceau des lettres; puis se tournant vers le collége : et en voici, ajouta-t-il, le tombeau..... » IX. *Sanctæ ecclesiæ Florentinæ monumenta*, etc., Florentiæ, 1758, 3 vol. in-folio. X. *Lezioni d'antichità toscane, e specialmente della città di Firenze*, Florence, 1766, 2 vol. in-4°. Lami avoit dans sa conversation et dans ses écrits un ton de singularité qui s'étendoit jusque sur son genre de vie.

LAMIA, nom d'une illustre famille romaine, de laquelle descendoit Ælius Lamia, qui est loué dans Horace. — Il y a eu un autre Lucius Ælius LAMIA, exilé pour avoir embrassé avec trop de chaleur le parti de Cicéron contre Pison. Il fut édile, puis préteur après la mort de César. On croit que c'est lui qui, ayant passé pour mort, fut mis sur le bûcher, et recouvra le sentiment par l'action du feu.

I. LAMIE (Mythol.), fille de Neptune, née en Afrique, étoit d'une beauté ravissante. Jupiter en fit sa maîtresse la plus chérie. Junon irritée fit périr tous ses enfans. Ce malheur rendit Lamie si furieuse, qu'elle dévoroit tous ceux qu'elle rencontroit, et elle fut changée en chienne. C'est sans doute cette fable qui a donné lieu à celle des Lamies.

† II. LAMIE, fameuse courtisane, fille d'un Athénien, de joueuse de flûte devenue maîtresse de Ptolomée I[er], roi d'Egypte, fut prise dans la bataille navale que Démétrius-Poliocerte gagna sur ce prince auprès de l'île de Chypres. Le vainqueur l'aima autant que le

vaincu, quoiqu'elle fût déjà d'un âge assez avancé. Lamie, féconde en bons mots et en réparties agréables, joignoit les graces de l'esprit a celles de la figure. Elle avoit acquis un si grand empire sur Démétrius, que, pour subvenir à son excessive prodigalité, il ne cessoit d'imposer des taxes onéreuses sur les Athéniens. Il fit lever un jour, avec autant de rigueur que de promptitude, une somme de 250 talens : « Qu'on la porte, dit-il, à Lamie et à ses femmes pour leur savon. » Ce propos et l'emploi de cette somme furent plus sensibles aux Athéniens que la perte de leur argent; et cependant, de concert avec les Thébains, ils élevèrent à Lamie un temple, sous le nom de Vénus Lamie. *Voyez* Plutarque sur Démétrius.

I. LAMOIGNON (Charles de), d'une ancienne famille du Nivernais, qui remonte jusqu'au 13[e] siècle, mort en 1573, maître des requêtes, fut visité plusieurs fois dans sa dernière maladie par le roi : sa sagesse et son intégrité lui avoient mérité cette distinction. — Son fils, Pierre DE LAMOIGNON, mort en 1584, conseiller d'état, étoit un bon poëte latin. — Chrétien, son autre fils, fut père du suivant.

† II. LAMOIGNON (Guillaume de), marquis DE BASVILLE, né en 1617, petit-fils du précédent, attaché par son père au célèbre Bignon, acquit de bonne heure, sous un si bon guide, les talens et les vertus du citoyen et du magistrat. Il fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1635, maître des requêtes en 1644, et se distingua dans ces deux places. Son mérite lui procura la charge de premier président du parlement de Paris en 1658. Le cardinal Mazarin lui dit, quelques mois avant de le faire nommer : « Si le roi avoit connu un plus homme de bien et un plus digne sujet, il ne vous auroit pas choisi » : paroles que Louis XIV répéta depuis au cardinal de Noailles, en lui donnant l'archevêché de Paris. On avoit offert au roi une somme considérable pour cette place; « mais quelque besoin qu'en ait le roi, dit Mazarin, il vaudroit mieux qu'il donnât cet argent pour avoir un bon premier président, que de le recevoir. » Le président de Lamoignon remplit tous les devoirs de sa place avec autant de sagesse que de zèle; il soutint les droits de sa compagnie, éleva sa voix pour le peuple, terrassa la chicane par ses arrêts, enfin, il crut que « sa santé et sa vie étoient au public, et non pas à lui : » c'étoient les expressions dont il se servoit .... On sait la part qu'il eut à la malheureuse affaire du surintendant Foucquet. Il fut mis d'abord à la tête d'une chambre de justice pour faire le procès à ce ministre, contre lequel Louis XIV étoit extrêmement irrité. Plus le roi mettoit de chaleur dans cette affaire, plus Lamoignon sentit qu'il devoit y mettre de modération. Il fit donner à Foucquet un conseil qui n'étoit gêné par l'assistance d'aucun témoin. Colbert, le plus ardent persécuteur de Foucquet, voulut sonder les dispositions du premier président à l'égard de ce ministre. « Un juge, répondit Lamoignon, ne dit son avis qu'une fois, et que sur les fleurs de lis. » Il n'en fallut pas davantage pour rendre Colbert ennemi du premier président. Il engagea Louis XIV à donner à Lamoignon des marques de mécontentement auxquelles ce magistrat fut sensible comme il le devoit. Il rapporta au roi les provisions de sa charge, et profita de la conjoncture pour lui dire de ces vérités dont la force est si grande dans la bouche d'un homme vertueux qui se sacrifie. Le roi n'accepta pas ce sacrifice :

il répara, par ces mots obligeans qu'il savoit si bien dire, les termes d'animadversion qu'on lui avoit suggérés; et le jour même, il envoya Le Tellier faire savoir au premier président qu'il feroit plaisir au roi de bien vivre avec Colbert, et d'oublier ce qui s'étoit passé entre eux. Foucquet apprenant que Lamoignon, auquel il avoit donné des sujets de plainte dans le temps de sa faveur, étoit président de la chambre de justice, pressentit le motif qu'avoient eu des courtisans et des ministres pour faire ce choix; mais il jugea aussi qu'ils s'étoient trompés, en croyant un vrai magistrat capable de ressentiment; il le fit prier d'oublier ses torts. La réponse de Lamoignon fut : « Je me souviens seulement qu'il fut mon ami, et que je suis son juge. » Cependant il se déchargea insensiblement de la commission de juger un homme qu'il croyoit au moins coupable de péculat, mais contre lequel on montroit un acharnement qui pouvoit rendre son jugement suspect au public. Il se retira sans éclat, alléguant l'incompatibilité des heures du palais et de la chambre de justice. « Ce n'est point moi, disoit-il, qui quitte la chambre, c'est la chambre qui me quitte. » Il n'en fut que plus attaché aux devoirs de sa place; et il fut parmi les premiers présidens ce que d'Aguesseau fut ensuite parmi les chanceliers. Ses harangues, ses réponses, ses arrêtés étoient tout autant d'écrits solides et lumineux. Simple dans ses mœurs, austère dans sa conduite, il étoit le plus doux des hommes quand il voyoit à ses pieds la veuve et l'orphelin. « N'ajoutons pas, disoit-il, en parlant des plaideurs, au malheur qu'ils ont d'avoir des procès., celui d'être mal reçus de leurs juges : nous sommes établis pour examiner leurs droits, et non pas pour éprouver leur patience. » Il savoit faire respecter sa personne et le corps dont il étoit le chef. Saintot, maître des cérémonies, ayant, dans un lit de justice, salué les prélats avant le parlement, Lamoignon lui dit : « Saintot, la cour ne reçoit point vos civilités. » Le roi répondit au premier président : « Je l'appelle *monsieur Saintot*. » — « Sire, répliqua le magistrat, votre bonté vous dispense quelquefois de parler en maître ; mais votre parlement doit toujours vous faire parler en roi. » Il se délassoit par les charmes de la littérature des travaux de sa place. Les Boileau, les Racine, les Bourdaloue composoient sa petite cour. Il mourut le 10 décembre 1677, à 60 ans. « La mort le frappa, dit son panégyriste Fléchier, mais elle ne put le surprendre. » La France doit à Lamoignon les premiers efforts qui aient été faits pour la réformation de la justice. Il eût voulu que Louis XIV fût le Justinien de sa nation, comme il en étoit l'Auguste, et qu'il lui donnât une législation complète et uniforme. C'est à des vues si saines qu'on doit l'utile ouvrage des *Arrêtés* dont le chancelier d'Aguesseau faisoit tant de cas. Ces *Arrêtés*, réimprimés en 1781, in-4°, sur plusieurs matières importantes du droit français, parurent, pour la première fois à Paris, en 1702, in-4°. Il laissa deux fils, le président DE LAMOIGNON, qui suit; l'intendant de Languedoc (Basville), le meilleur modèle des intendans, s'il n'avoit été un peu dur et despotique. Le fils de ce dernier, LAMOIGNON de Courson, intendant de Guienne, se permit tant d'actes d'autorité arbitraire, qu'il fut obligé de renoncer à l'administration de cette province (*Voyez* des traits de son despotisme dans les de Mémoires de Duclos.) La branche LAMOIGNON-BASVILLE est éteinte depuis quelques années par la mort de M. de Montrevault.

† III. LAMOIGNON (Chrétien-François de), fils aîné du précédent, né à Paris en 1644, reçut du ciel, avec un esprit étendu, facile, solide, propre à tout, une éloquence naturelle, à laquelle l'art eut peu de chose à ajouter; un cœur juste, et un caractère ferme. Son père cultiva ses heureuses dispositions. Reçu conseiller en 1666, il devint ensuite maître des requêtes, et enfin avocat-général, place qu'il remplit pendant vingt-cinq ans. Aux ouvertures du parlement, et dans les occasions où il s'agissoit de venger l'honnêteté publique, il se montroit ce que Cicéron étoit à Rome, parlant pour Ligarius, ou contre Catilina. On proposa à la cour de récompenser son mérite par une pension de six mille livres; on fut ensuite six mois sans en parler. Louis XIV s'en souvint, et dit un jour à Lamoignon : « Vous ne me parlez pas de votre pension? — Sire, répondit l'avocat-général, j'attends que je l'aie méritée. — A ce compte, répliqua le roi, je vous dois des arrérages » ; et la pension fut accordée sur-le-champ, avec les intérêts, à compter du jour où elle avoit été proposée. Au commencement de 1690, le roi lui donna l'agrément d'une charge de président à mortier; mais l'amour du travail le retint encore 8 ans entiers dans le parquet, et il ne profita de la grace du prince que lorsque sa santé et les instances de sa famille ne lui permirent plus de fuir un repos honorable. Les lettres y gagnèrent. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes en 1704, et le roi le nomma président de cette compagnie l'année d'après. Ce savant magistrat discutoit une difficulté littéraire avec presque autant de facilité qu'un point de jurisprudence. Il mourut le 7 août 1709. C'est lui qui fit abolir l'épreuve, aussi ridicule qu'infâme, du congrès. Louis XIV respectoit sa vertu, et lui en donna des preuves dans plusieurs occasions. Des personnes distinguées lui confièrent un dépôt important de papiers. La cour en fut instruite. Un secrétaire d'état ombrageux écrivit à Lamoignon que le roi vouloit savoir ce que contenoit le dépôt. Le généreux magistrat répondit : « Je n'ai pas de dépôt; et si j'en avois un, l'honneur exigeroit que ma réponse fût la même. » Lamoignon, mandé à la cour, parut devant Louis XIV, en présence du secrétaire d'état; il supplia le roi de vouloir bien l'entendre en particulier. Il lui avoua pour lors qu'il avoit un dépôt de papiers, et l'assura qu'il ne s'en seroit jamais chargé si ces papiers eussent contenu quelque chose de contraire à son service et au bien de l'état. « Votre majesté, ajouta-t-il, me refuseroit son estime si j'étois capable d'en dire davantage. » « Aussi, dit le roi, vous voyez que je n'en demande pas davantage, je suis content. » Le secrétaire d'état rentra dans ce moment, et dit au roi. « Sire, je ne doute pas que M. de Lamoignon n'ait rendu compte à votre majesté des papiers qui sont entre ses mains. » « Vous me faites là, dit le roi, une belle proposition, d'obliger un homme d'honneur de manquer à sa parole ? »...... Puis se tournant vers Lamoignon : « Monsieur, dit-il, ne vous dessaisissez de ces papiers que par la loi que vous a imposée le dépôt. » On n'a imprimé qu'un de ses ouvrages, tel qu'il est sorti de sa plume : c'est une *Lettre* sur la mort du P. Bourdaloue, jésuite, qu'on trouve à la fin du 5e tome du Carême de ce grand orateur. Il donna le jour au chancelier DE LAMOIGNON, père de LAMOIGNON-MALESHERBES.

* IV. LAMOIGNON (C. F. D.), président à mortier au parlement de Paris, succéda à M. de Miroménil dans la place de garde des sceaux, et l'occupoit encore au moment des disputes qui survinrent en 1787 et

1788, entre la cour et les parlemens. Lamoignon partagea les projets et la disgrace du cardinal de Brienne; en 1789 on le trouva mort dans son parc, ayant un fusil près de lui. Quelques personnes ont cru qu'il avoit été assassiné, et le plus grand nombre qu'il s'étoit tué, soit exprès, soit par accident. Il avoit alors beaucoup de dettes, et il laissa sa famille presque ruinée. Il avoit été en 1787 membre de l'assemblée des notables.

† V. LAMOIGNON-MALESHERBES (Chrétien-Guillaume) naquit à Paris le 16 décembre 1721, de Guillaume de Lamoignon, chancelier de France. Après de bonnes études et une éducation soignée par la tendresse paternelle, il entra dans la carrière du barreau, et exerça d'abord la place de substitut du procureur-général, puis celle de conseiller au parlement, enfin de premier président à la cour des aides en 1750. Pendant vingt-cinq ans qu'il remplit cette dernière place, il s'opposa vivement à la création des impôts désastreux et à l'avidité des financiers. On a imprimé en 1779, sous le titre de Mémoires pour servir à l'histoire du droit public de la France en matière d'impôts, un recueil des *Discours* et des *Remontrances* qu'il composa pendant cette longue lutte contre le despotisme et la fiscalité. Ce sont autant d'ouvrages solides et profonds sur les différentes parties de l'administration des finances; ils présentent sur-tout un modèle bien rare de l'art de dire la vérité au prince sans dissimulation et sans exagération, sans foiblesse et sans irrévérence, avec une fermeté tranquille, une force de raisonnement irrésistible, une éloquence tantôt douce et persuasive, tantôt vive et imposante; et en même temps avec tous les égards que dictent la prudence et la raison envers ceux qu'on est forcé d'attaquer, ou plutôt contre lesquels on est forcé de se défendre. C'est là que se trouvent, à chaque instant, de grandes et importantes vérités, exprimées, comme celle-ci, avec une concision qui en double la force et l'utilité: « Les libéralités du prince n'enrichissent que les courtisans; ses refus font la richesse du peuple. » Une déclaration de 1756 ordonnoit la perception d'un vingtième sur l'industrie des ouvriers et des commerçans. Malesherbes remontra combien on devoit ménager une classe d'hommes dont le travail continu créoit les richesses nationales et la force de l'état. Il ne s'éleva pas avec moins d'énergie, soit contre l'établissement des tribunaux d'exception pour fait de contrebande, toujours plus favorables aux traitans qu'à des accusés obscurs et privés de leurs juges naturels, soit contre la perception d'une subvention générale, dont le comte de Clermont, assisté du maréchal de Berchiny, vint faire enregistrer l'édit avec tout l'appareil de la force militaire, soit enfin contre les lettres de cachet, dont abusoit la vengeance personnelle des gens en place; « car personne, dit hardiment Malesherbes au roi, n'est assez grand pour se mettre à l'abri de la haine d'un ministre, ni assez petit pour n'être pas digne de celle d'un commis...... Les lettres de cachet sont la punition ordinaire des discours indiscrets; et on n'a de preuve de ceux-ci que par la délation, preuve toujours incertaine, puisqu'un délateur est toujours un témoin suspect. » A l'époque de la suppression de la cour des aides, au mois d'avril 1771, Malesherbes se retira dans sa terre, où il anima par son exemple au travail, où il créa l'abondance dans toutes les familles, où il récompensa, par des prix d'encouragement, l'agriculture, où il se fit chérir de tous les habitans comme un père. Il cul-

tiva ses jardins, y rassembla des plantes étrangeres, les acclimata, les répandit sur le sol de la France, et vécut en homme privé, en savant, en philosophe, dans un docte loisir, *docta per otia*. En 1774, lors du rétablissement des cours souveraines, M. de Malesherbes parut encore quelques instans à la tête de la cour des aides, et ce fut pour y recommander l'amour de la paix et un généreux oubli du passé. A peine Louis XVI étoit il parvenu au trône, qu'il voulut s'entourer des hommes les plus recommandables par leur probité ; et Malesherbes fut nommé ministre d'état en 1775, pour la partie de l'intérieur. Sous son administration, les maisons de force laissèrent échapper un grand nombre de détenus par ordre du gouvernement ; mais cette mesure philantropique infecta la société de plusieurs mauvais sujets que leurs familles avoient fait enfermer pour n'en être point déshonorées. Il fit construire, pour ceux qui étoient condamnés à la réclusion, des chambres plus vastes et plus saines, où des filatures de coton et des métiers faciles leur donnèrent moyen d'acquérir plus d'aisance par leur travail. Sur sa demande, La Chalotais, procureur-général du parlement de Bretagne, qui pendant sa proscription et ses malheurs avoit perdu toute sa fortune, reçut du roi une indemnité de cent mille livres, et une pension de huit mille. Une descendante du grand Corneille manquoit du nécessaire : Malesherbes alla la visiter, lui prodigua les marques du plus tendre intérêt, et lui fit assurer des secours. En 1776, le renvoi de son ami Turgot du ministère le détermina à le quitter aussi. Retiré au milieu des champs, Malesherbes y conçut l'idée de voyager d'une manière simple et sans appareil : et il l'exécuta. Sous le nom de M. Guillaume, il parcourut successivement les diverses provinces de la France, de la Suisse et de la Hollande. Par-tout il visita les manufactures, les bibliothèques, les divers objets des arts. Un jour qu'il s'étoit égaré, il aperçut un village, et se rendit chez le curé pour lui demander l'hospitalité. Celui-ci refusa de le recevoir sous son toit, et ne voulut lui donner asile que dans sa grange ; Malesherbes s'y coucha sur de la paille fraiche, et dit que de sa vie il n'avoit passé une si bonne nuit. Rendu le matin dans la ville prochaine, il écrivit ainsi au curé : « Lamoignon-Malesherbes prie M. le curé de recevoir ses vifs remercimens, pour l'asile qu'il a eu la bonté de lui accorder. Il n'oubliera jamais ses vertus hospitalières. Pour lui en témoigner sa reconnoissance, il vient de demander pour lui, au ministre qui a la feuille des bénéfices, le premier canonicat vacant. » Il tint parole, et le curé fut nommé. Cette singularité n'est rien moins que louable : c'étoit récompenser l'inhospitalité. Voyageant dans les montagnes de la Suisse, seul et à pied, il rencontre le pasteur Wittenbach, et se lie de conversation avec lui. Je suis ministre, dit le pasteur. Et moi ex-ministre, répond Malesherbes : nous pouvons parler le même langage. L'entretien se prolonge jusqu'au soir, et le pasteur, étonné de trouver des mœurs si douces réunies à tant de connoissances, propose avec effusion à son compagnon de voyage, qu'il prenoit pour un ex-ministre du saint Evangile, une cure dans le canton. L'écriture de M. de Malesherbes, qui étoit très-difficile à déchiffrer, lui attira en Hollande une aventure d'un autre genre, mais dans laquelle on retrouve également sa gaieté et sa bonhomie. Il avoit laissé quelques mots par écrit à un homme franc et brusque : « Quel diable de griffonnage ! lui dit celui-ci. — Vous

trouvez donc mon écriture mauvaise? — Ah! détestable! — Eh bien! cela n'a pas empêché que dans mon pays je n'aie été secrétaire d'un fort grand seigneur (Il venoit de quitter la place de sécrétaire d'état.) — Parbleu! il falloit que ce fût une grande bête. » De retour dans ses foyers dès l'origine de la révolution, il la vit avec plaisir; car il étoit fortement imbu des opinions dominantes. Mais il ne dut pas tarder à être désabusé. Lorsque la convention mit en jugement Louis XVI, il écrivit à son président pour lui annoncer que si on donnoit un conseil à l'accusé, et dans le cas où ce dernier le choisiroit pour cette fonction, il étoit prêt à s'y dévouer. « Je ne vous demande pas de faire part à la convention de mon offre, ajoutoit-il, car je suis bien éloigné de me croire un personnage assez important pour qu'elle s'occupe de moi; mais j'ai été appelé deux fois au conseil de celui que vous allez juger, dans le temps que cette fonction étoit ambitionnée par tout le monde; je lui dois le même service, lorsque bien des gens trouvent cette fonction dangereuse. » A peine Louis XVI fut-il mis en jugement, qu'il vint le défendre. Cette noble démarche lui concilia l'estime de tous les partis. Malesherbes étoit alors septuagénaire, et tous les cœurs, à cette époque, étoient glacés d'effroi. Ce fut le 14 décembre 1792 qu'il fut introduit, pour la première fois, au Temple: Louis XVI courut à sa rencontre, et le serra tendrement dans ses bras. Ce vieillard vénérable eut le courage d'annoncer, le premier, le décret de mort à son auguste client. « Je m'y suis toujours attendu, lui dit Louis avec calme: au nom de Dieu, mon cher Malesherbes, ne pleurez pas; nous nous reverrons dans un monde plus heureux. » La fille de Malesherbes, épouse du président de Rosambo, fut arrachée de ses bras pour être traduite en prison; son père demanda comme une grace de partager son sort; on le lui promit. En effet, le lendemain il fut arrêté, conduit aux Madelonnettes, et ensuite dans la maison d'arrêt de Port-Libre. En y arrivant, il reconnut un père de famille qui avoit occupé une place dans ses bureaux. « Eh quoi! lui dit celui-ci, vous ici, monsieur! — Oui, mon cher, répondit le vieillard, je deviens mauvais sujet sur la fin de mes jours, et je me suis fait mettre en prison. » Traduit au tribunal révolutionnaire avec sa fille et sa petite-fille, tous les trois furent condamnés à mort. C'est dans ce moment que madame de Rosambo, rencontrant mademoiselle de Sombreuil, qui avoit arraché son père aux bourreaux, lui dit en l'embrassant: « Mademoiselle, vous avez eu la gloire de sauver votre père; j'ai du moins la consolation de mourir avec le mien! » Malesherbes, traversant la cour de la conciergerie pour arriver à la charrette qui devoit le conduire à l'échafaud, heurta rudement une pierre, et dit en souriant: « Oh! oh! voilà ce qui s'appelle un mauvais présage: un Romain à ma place seroit rentré. » Il périt le 22 avril 1793, et montra, dans ce dernier moment, la sérénité de Socrate et la fermeté de Caton. Appelé à l'académie des sciences en 1750, et à celle des belles-lettres et inscriptions en 1759; nommé directeur de la librairie, ce magistrat fit jouir la presse de toute la liberté qu'elle pouvoit obtenir sous un gouvernement sage, ami de l'ordre et des mœurs. « M. de Malesherbes, écrivoit Voltaire en 1773, a rendu service à l'esprit humain, en donnant à l'imprimerie moins de contrainte; sous lui, nous étions déjà à moitié chemin des Anglais. » C'est pendant sa direction que parurent les premiers volumes de l'Encyclopédie, qui n'a

pas peu contribué à la révolution. Lorsque le chancelier Maupeou lui ôta cette place, J. J. Rousseau, qui n'étoit pas flatteur, écrivit à Malesherbes : « En apprenant votre retraite, j'ai plaint les gens de lettres, mais je vous ai félicité ; en cessant d'être à leur tête par votre place, vous y serez toujours par vos talens. Par eux, vous embellissez votre ame et votre asile ; occupé des charmes de la littérature, vous n'êtes plus forcé d'en voir les calamités ; vous philosophez plus à votre aise, et votre cœur a moins à souffrir. » Ce magistrat avoit cultivé toutes les branches de l'érudition ; mais il aimoit sur-tout l'histoire naturelle, et l'agriculture, et s'en occupoit avec fruit. On a de lui, I. Des *Observations* sur les pins, les orchis, le melèze et le bois de Sainte-Lucie. II. Deux *Mémoires* sur l'état civil des protestans. Le premier parut en 1785, et le second en 1787 sous la rubrique de Londres. Ils respirent la tolérance. III. *Mémoires sur les moyens d'accélérer les progrès de l'économie rurale en France.* L'auteur a pour but de faire distribuer des secours utiles aux cultivateurs, de favoriser leurs expériences, d'améliorer les sociétés d'agriculture, et de les rendre les gardiennes des procédés et des observations qui ont besoin, pour être adoptés, d'une longue suite d'épreuves, dont la durée excède la vie naturelle de l'homme. Telles sont d'ordinaire toutes les expériences à faire sur les plantations. A cet écrit on en joint un autre, intitulé *Idées d'un cultivateur patriote sur le défrichement des terres incultes, sèches, et maigres, connues sous le nom de landes, garrigues, gâtines, friches*, etc., Paris, 1791, in-8°, réimprimé dans le tome X des Annales d'agriculture française, par M. Tessier. IV. *Observations sur l'Histoire naturelle de Buffon*, publiées avec une préface et des notes par M. Abeille, Paris, 1796, 2 vol. in-8°. On a publié en l'an 10 *ses Pensées et Maximes*, Paris, in-12. Malesherbes étoit aussi simple dans sa manière de vivre, que dans ses discours. Ennemi du faste, il ne se permettoit aucune dépense personnelle, mais il étoit prodigue par bienfaisance. Sa fortune en fut plus d'une fois altérée ; et on lui conseilla de prier son intendant de ne lui donner par mois qu'une somme fixe pour la distribuer aux malheureux. Un jour qu'il venoit de la recevoir, il la donne en entier à une famille indigente, et retourne vers l'intendant en demander une semblable. Celui-ci se permit quelques représentations, qui cessèrent lorsque son maître lui répondit avec sa douceur ordinaire : « Que voulez-vous que je fisse ? ils étoient si malheureux ! » Ardent au travail, il s'y appliquoit dès l'aurore ; et dans les dernières années de sa vie, il se couchoit à moitié habillé, pour perdre moins de temps, et en consacrer davantage à l'étude. En 1802, on a publié sa Vie, in-12. Le lycée de Nimes a proposé pour sujet de son prix l'Eloge de ce magistrat. *Voyez* LOUIS XVI.

LAMONCE. *Voyez* MONCE.

* LAMONIÈRE (Jean de), né à Lyon, a laissé *Observatio fluxûs dysenterici Lugduni Gallorum populariter grassantis, anno D.* 1625, *et remediorum illi utilium*, Lugduni, 1626, in-16 ; Amstelodami, 1629, in-12. Cet ouvrage a rapport à la dyssenterie qui désola la ville de Lyon en 1625. Il y traite de la nature de cette maladie, des moyens curatifs qui lui conviennent, et des diverses opinions de ceux qui ont écrit sur le même sujet.

LAMOTHE. *Voyez* MOTHE.

LAMOUR (Jean), l'un des plus habiles serruriers de ce siècle, né à Nanci en 1695, et mort en 177..., termina ses plus beaux ouvrages sous les yeux du roi Stanislas. Il se fit sur-tout connoître par des *grilles en fer* qui décorent différens édifices à Nanci, dont il fit *graver les dessins* dans un ouvrage de format grand atlas.

† LAMOURETTE (Adrien), né à Strévent près de Calais, embrassa l'état ecclésiastique, et devint vicaire-général de l'évêque d'Arras. Quelques écrits où il tâcha d'associer les idées philosophiques aux idées religieuses le firent connoître de Mirabeau, qui en fit son théologien, et à qui il fournit les discours qu'il prononça sur le culte et la constitution du clergé à l'assemblée constituante. Nommé, en 1791, évêque de Lyon, il passa aussitôt à l'assemblée législative; il s'y montra plus modéré qu'on ne s'y attendoit, et sur-tout plus ennemi que tout autre des moyens extrêmes. Partisan de la monarchie, il conjura ses collégues, le 7 juillet 1792, d'abjurer toute haine, de ne former plus qu'un parti, et de vouer, sans restriction, un attachement sincère au monarque. Ce discours plein de chaleur émut l'assemblée, qui, dans un moment d'enthousiasme, prêta un nouveau serment de fidélité, qu'on appela serment d'amourette, et qu'elle ne tarda pas à oublier. Pénétré d'horreur au récit des massacres de septembre, Lamourette fit décréter que la municipalité rendroit compte sur-le-champ de la sûreté publique. Arrêté à Lyon après le siége de cette ville, il fut traduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 11 janvier 1794, à l'âge de 52 ans. Après avoir entendu son jugement, il fit le signe de la croix, et ne parut point regretter la vie. Dans la prison, il avoit montré le même courage. Il étoit à table lorsqu'il reçut son acte d'accusation; il n'en soutint pas moins presque seul la conversation avec calme, avec éloquence. Elle avoit pour sujet l'immortalité de l'ame. Lamourette exhorta ses compagnons d'infortune à ne plaindre ni son sort, ni le leur. « Faut-il s'étonner de mourir, leur dit-il; la mort n'est-elle pas un accident de l'existence? au moyen de la guillotine, elle n'est plus qu'une chiquenaude sur le cou. » Les écrits de Lamourette ont pour titre: I. *Considérations sur l'esprit et les devoirs de la vie religieuse*, in-12, publiées en 1785. II. *Pensées sur l'incrédulité*, 1786, in-8°. III. *Pensées sur la philosophie de la foi*, 1789, in-8°. IV. Les *Délices de la religion*, 1788, in-12. Cet ouvrage est dédié à madame de Genlis. V. *Désastre de la maison de Saint-Lazare*, 1789, in-8°. VI. *Lettre pastorale*, 1790, in-8°. VII. *Prônes civiques*, 1790, in-8°. VIII. *Le décret de l'assemblée nationale sur les biens du clergé, justifié par son rapport avec la nation et les lois de l'institution ecclésiastique*, in-8°, Paris, 1790. IX. *Observations sur l'état civil des Juifs*, Paris, 1790, in-8°. Il plaida la cause des enfans d'Israël. On doit rendre justice à son style qui est élégant et clair, et à son érudition.

LAMPE (Frédéric-Adolphe), recteur, ministre et professeur de théologie à Brême, mort dans cette ville le 3 décembre 1729, à 46 ans, laissa plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue son traité *De cymbalis veterum*, Utrecht, 1703, in-12. Son *Histoire sacrée et ecclésiastique*, in-4°, Utrecht, 1721; et son *Commentaire* sur l'Evangile de saint Jean, en 3 gros vol. in-4°, plein de savantes minuties, sont d'un mérite fort inférieur. On a encore de lui un *Abrégé de la théo-*

logie naturelle, in-8°. Il travailla avec Théodore de Hase à un journal intitulé *Bibliotheca historico-philologico-theologica*, et donna une édition de *Historia ecclesiæ reformatæ in Hungariâ et Transylvaniâ*, de Paul Ember, avec des supplémens, Utrecht, 1728, in-8°.

LAMPÉTIE ou LAMPÉTUSE (Mythol.), fille d'Apollon et de Neæra. Son pere l'avoit chargée du soin des troupeaux qu'il avoit en Sicile. Les compagnons d'Ulysse en ayant tué quelques bœufs, Apollon porta ses plaintes à Jupiter, qui les fit tous périr. —Il y eut une autre LAMPÉTIE, sœur de Phaëton, laquelle fut métamorphosée en peuplier.

* LAMPLUGH (Thomas), prélat anglais, élève du collége de la Reine à Oxford, où il fut boursier, né en 1615 au comté d'Yorck, mort au château de Torse en 1691, se rangea du côté des presbytériens dans le temps des guerres civiles; mais, à la restauration, il rentra dans le devoir, fut reçu docteur, et nommé principal du collége d'Alban et vicaire de Saint Martin-des-Champs. En 1672, il fut nommé chanoine de Rochester, et en 1676, évêque d'Exeter. A l'arrivée du prince d'Orange en Angleterre, le prélat adressa au clergé et au peuple une *Exhortation* pour leur recommander la fidélité au roi Jacques, qui lui avoit donné l'archevêché d'Yorck; mais lui-même n'en prêta pas moins le serment à Guillaume et à Marie.

I. LAMPRIDE (Actius Lampridius), historien latin du 4e siècle, avoit composé les *Vies* de plusieurs empereurs; mais il ne nous reste que celles de Commode, de Diadumène, fils de Macrin, d'Héliogabale et d'Alexandre-Sévère. On les trouve dans les *Historiæ Augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. Cet auteur offre des choses curieuses, mais son style est mauvais; il ne sait d'ailleurs ni choisir les faits, ni les arranger.

II. LAMPRIDE (Benoît), poëte, natif de Crémone, enseigna les langues grecque et latine avec réputation à Rome, où Léon X le protégea. Après la mort de ce pontife, il se retira à Padoue, et fut ensuite précepteur du fils de Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui des *Epigrammes* des *Odes*, et d'autres *Pièces de vers*, en latin, Venise, 1550, in-8°. Il mourut en 1540. Lampride tâcha d'imiter Pindare dans ses Odes; mais il n'eut pas assez de force pour suivre le vol de ce poëte.

*LAMPRUS, poëte et musicien grec, enseigna à Sophocle la musique et la danse. Il excelloit dans son art, disent Plutarque et Cornélius Népos; mais Platon, dans son Marnesène, le place beaucoup au-dessous de Konnos, qui avoit été maître de Socrate en ce genre.

*LAMPSON (Dominique), peintre et poëte, né à Bruges en 1532, passa une partie de sa vie en Angleterre auprès du cardinal Polus. Après la mort de ce cardinal, il repassa dans les Pays-Bas, et devint successivement secrétaire de trois évêques de Liége. Il mourut dans cette ville en 1598. Ses ouvrages imprimés sont, *In tabulam Cebetis carmen*; *Ode ad Ernest. Bavarum*; *Vita Lamberti*; *Elogia in effigies pictorum celebrium Germaniæ inferioris*; *Psalmi septem pœnitentiales lyricis versibus redditi*.

* I. LAMPUGNANI (Jérôme), jurisconsulte, né à Milan, mort en 1644, enseigna dans beaucoup de villes d'Italie, et écrivit quelques

ouvrages, parmi lesquels on distingue *Compendium introductionis ad justinianeas institutiones*; *De ratione studendi in utroque jure*, etc.

*II. LAMPUGNANI (Augustin), gentilhomme milanais, moine et abbé bénédictin, vécut dans le 17e siècle, et écrivit les ouvrages suivans : *Lumi della lingua italiana*, Bologne, 1652, in-12 ; *Diporti accademici*, Milan, 1653, in-8°, ouvrage dans lequel il traite des dialectes de différentes villes d'Italie ; *Lettre* à l'académie des incogniti de Venise, dont il étoit membre, Bologne, 1641, in-12.

III. LAMPUGNANI (Jean-André), domestique de Galéas Sforce, duc de Milan, l'un des trois conjurés qui assassinèrent ce prince dans l'église de Saint-Etienne, le 26 décembre 1476, ne se porta à cette perfidie que par un mécontentement qu'il prétendoit avoir reçu du duc, qui avoit refusé de lui rendre justice au sujet d'un bénéfice dont l'évêque de Côme l'avoit dépouillé. Lampugnani, assisté de ses deux complices, Charles Visconti et Jérôme Olgiati, porta les deux premiers coups au duc, feignant d'avoir des lettres à lui présenter, et fut aussitôt percé lui-même de plusieurs coups. Il ne laissa pas de fuir ; mais étant tombé de foiblesse dans l'endroit de l'église où les femmes étoient assemblées, il y fut achevé par un Maure. Ses complices furent pris et punis par les plus cruels supplices. On admira la fermeté d'Olgiati ; car, voyant que le bourreau détournoit la tête en le tourmentant : « Prends courage, lui dit-il, et ne crains point de me regarder ; les peines que tu crois me faire souffrir font toute ma consolation, quand je me rappelle que, si je les endure, c'est pour avoir tué le tyran et rendu la liberté à ma patrie. » Il montra la même constance jusqu'au dernier soupir.

* LAMURE (François DE BOURGUIGNON BUSSIÈRE de), doyen de l'université de médecine de Montpellier, associé de la société royale de médecine, né au fort Saint-Pierre de la Martinique en 1717, fit ses études en médecine à l'université de Montpellier, y reçut en 1740 le bonnet de docteur et en fut nommé professeur en 1750. De Lamure, quoique très-laborieux, a très-peu écrit, mais sa réputation ne s'en étendoit pas moins dans toute l'Europe. Le célèbre médecin de Haen, de Vienne, répondit à un Français qui lui avoit écrit pour le consulter : « Pourquoi vous adresser si loin ? consultez Lamure; c'est un médecin guérisseur. » Deux questions importantes sur la pulsation des artères et sur les mouvemens du cerveau étoient encore indécises. De Lamure les a résolues et il a attaché son nom à cette partie de la phisiologie. Il eut au sujet de la dernière question une dispute avec Haller pour l'antériorité de la découverte, et Haller même sut lui rendre justice. De Lamure mourut en 1787. On a de lui, I. *Theoria febris*, 1738, in-4°. II. *Quæstiones medicæ pro cathedrâ vacante per obitum*, D. Fitzgerald, 1749, in-4°. III. *Pathologicarum de febre et palpitatione lectionum vindiciæ*, 1748, in-8°. IV. *Recherches sur les causes de la pulsation des artères*, 1769, in-8°.

† I. LAMY (Bernard), prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, d'une famille noble, professa les humanités et la philosophie dans divers collèges de sa congrégation. Son zèle pour les opinions de Descartes souleva contre lui de ridicules partisans des rêves d'Aristote. On le persécuta à Saumur et à Angers, où il enseigna successivement la philo-

sophie. La frénésie des sectateurs de l'ancienne vint au point, qu'ils demandèrent une lettre de cachet contre lui. Le savant oratorien fut privé de sa chaire et relégué à Saint-Martin-de-Miséré, diocèse de Grenoble. Le cardinal Le Camus, évêque et prince de cette ville, l'associa au gouvernement de son diocèse, et lui confia la place de professeur en théologie dans son séminaire. Lamy joignit l'Ecriture sainte à la théologie, et dès-lors prépara les matériaux des ouvrages qu'il a publiés sur cette matière. Celui qui a fait le plus de bruit est sa *Concorde des évangélistes*, dans laquelle il avança trois faits qui l'engagèrent dans de longues contestations. Il y soutenoit, 1° que saint Jean-Baptiste avoit été mis deux fois en prison; la première, par l'ordre des prêtres et des pharisiens; la seconde, par celui d'Hérode: 2° il prétendoit que Jésus-Christ ne mangea pas l'agneau pascal dans la dernière cène, et que le véritable agneau pascal fut mis en croix pendant que les juifs immoloient le typique ou le figuratif: 3°. les deux Maries et la pécheresse étoient, selon lui, la même personne. Bulteau, Tillemont, Mauduit, Witasse, Daniel, Piednu, attaquèrent ces opinions, sur-tout celle de la pâque; et Lamy perdit beaucoup de temps à leur répondre. Après avoir, pendant plusieurs années, contribué à l'instruction et à l'édification du diocèse de Grenoble, il alla demeurer à Rouen, où il mourut le 29 janvier 1715. On lui doit, I. *Elémens de géométrie et de mathématiques*, 2 vol. in-12. II. *Traité de perspective*, 1700, in-8°. III. *Traité de l'équilibre*, 1687, in-12. IV. *Traité de la grandeur en général*, in-12, Paris, 1715. Il le composa dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris. Tous ces différens traités ont le mérite de l'ordre et de la netteté; mais à présent ils ne sont presque d'aucun usage. V. *Entretiens sur les sciences et sur la manière d'étudier*, 1706, in-12: ouvrage dans lequel l'auteur indique les écrivains qu'on peut consulter; mais il en cite un trop grand nombre, et ce ne sont pas toujours les meilleurs. Il faudroit que quelque habile bibliographe revît ce livre, et y ajoutât la liste des bonnes productions qui ont paru depuis la mort de l'auteur. « Ses réflexions sont quelquefois assez superficielles. La Lettre sur les humanités, qui suit le second Entretien, est du célèbre Duguet, alors de la congrégation de l'Oratoire. » VI. *Démonstration de la sainteté et de la vérité de la morale chrétienne*, en 5 vol. in-12, 1706 à 1716. Cet ouvrage diffus est chargé d'inutilités. Le P. Lamy avoit reconnu lui-même ce défaut, et il travailloit à rendre son livre plus court lorsque la mort l'enleva. VII. *Introduction à l'Ecriture sainte*, in-4°, Lyon, 1709, traduite de l'*Apparatus biblicus*, qu'il avoit déjà donné en 1696, *ibid.*, in-8°. Il y en a un *Abrégé* in-12. L'abbé de Bellegarde traduisit cet ouvrage sous le titre d'Apparat de la Bible, en 1697, in-8°; mais cette version ne plut point au P. Lamy, et il adopta celle de l'abbé Boyer, chanoine de Montbrison; c'est celle que nous avons indiquée. Ce livre remplit son titre, et l'on gagne beaucoup à le lire avant d'étudier les livres saints. Les dernières éditions de cet ouvrage ainsi que de tous ceux du P. Lamy sont les meilleures, parce que sa vivacité ou son inconstance naturelle, le dégoûtant d'une trop longue application à la même chose, ne lui permettoit pas de limer ses productions. VIII. *De tabernaculo fœderis, de sanctâ civitate Jerusalem et de templo ejus*, Paris, 1720, in-fol., ouvrage savant, avec des notes du P. Desmolets, qui a mis en tête de cette édition une préface et la Vie de

Bernard Lamy. IX. *Harmonia, sive concordia evangelica*, Lyon, 1699, 2 vol. in-4°; nous en avons déjà parlé. X. *L'Art de parler*, avec des *Réflexions sur l'art poétique*, 1715, in-12; ce n'est pas la meilleure production du P. Lamy, ni la meilleure rhétorique que nous ayons. Elle est divisée en 2 part.; l'une, en 4 livres, regarde l'*Art de parler*, ou *la Gammaire*, dans laquelle il fait entrer beaucoup de choses étrangères à son sujet; l'autre roule sur *l'Art de persuader*, qu'il traite d'une manière assez superficielle. Dans ses *Réflexions sur la poétique*, les matières sont peu approfondies; et l'on y désireroit plus de goût. Lorsque l'auteur présenta *l'Art de parler* au cardinal Le Camus, ce prélat lui dit : « Voilà sans doute un excellent Art; mais qui nous donnera l'Art de se taire? » Le style de cet écrivain est assez net et assez facile; mais il n'est pas toujours pur.

*II. LAMY (Guillaume), né à Coutances en basse Normandie, docteur en la faculté de médecine de Paris, s'éleva des premiers contre la transfusion du sang, opération qu'il prétendit être un moyen de tourmenter les malades sans tendre à leur guérison. On a de lui, I. *Lettre à Moreau contre l'utilité de la transfusion*, Paris, 1667, in-4°. II. *Seconde lettre dans laquelle sont confirmées les raisons rapportées dans la précédente*, ibid., in-4°. III. *De principiis rerum libri tres*, Parisiis 1669, in-12. IV. *Discours anatomiques*, Paris, 1675, 1685, in-12; Bruxelles, 1679, in-12. V. *Explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive*, Paris, 1677. C'est un tissu de principes hasardés et dénués de probabilité. VI. *Dissertation sur l'antimoine*, Paris, 1682.

III. LAMY. *Voy.* LAMI *et* AMY.

*LAMZWEERDE (Jean-Baptiste), écrivain du 17ᵉ siècle et docteur en médecine, s'établit à Amsterdam vers 1666, et de là fut à Cologne occuper la chaire de professeur extraordinaire, et y donner des leçons d'anatomie. Ennemi juré des principes novateurs de Descartes, il l'accusoit d'avoir emprunté de Platon, d'Aristote et de Galien, tout ce qu'il y a de raisonnable dans ses ouvrages; ceux de Lamzweerde sont principalement; I. *Explication de la cause du mouvement des muscles, avec un catalogue des muscles*, en flamand, d'après le latin de Willis, Amsterdam, 1667, in-12. II. *Joannis Sculteti armamentarium chirurgicum auctum et illustratum*, Amstelodami, 1672, in-18°; Lugduni Batavorum, 1693, in-8°. Almeloveen l'accuse de plagiat dans son *Inventa nov-antiqua*, pour n'avoir eu d'autre part à l'ouvrage publié sous son nom que d'y insérer cent trois observations tirées de Pierre de Marchettis sans le nommer. III. *Oratio de podagrâ*, 1685, in-folio.

* I. LANA (Jean de), né à Bologne, de l'ordre de Saint-Augustin, vécut dans le 14ᵉ siècle, et mourut en 1357. Il a laissé un *Commentaire* sur le maître des sentences, et d'autres *Ouvrages*.

† II. LANA (François de), jésuite, né à Bresce en 1637, mort en 16...., enseigna la philosophie et les mathématiques. On trouve des choses relatives à la navigation aérienne dans son recueil de nouvelles inventions, publié à Bresce en 1670, in-fol. sous le titre de *Prodromo all' arte maestra* : ouvrage qui reparut dans la même ville en 1684, sous le titre de *Magisterium naturæ et artis*, 3 vol. in-fol., avec fig. Une *Dissertation* particulière sur l'aérostation, intitulé *Navis volans*, qui semble enlever à Montgolfier l'honneur d'avoir découvert les aérostats. Cette

dissertation, tirée des œuvres de Lana, a été publiée à Naples en 1784.

* L'ANARIO (François), noble Napolitain, duc de Carpignano, né en Aragon, a publié *Guerres de la France, depuis* 1554 *jusqu'en* 1609, Venise, 1616, in-4°. Cet ouvrage fut traduit en espagnol par l'auteur et imprimé à Madrid en 1623, in-4°. On doit encore à Lanario, I. *Trattado del principe, y de la guerra*, Palerme, 1624, in-4°. II. *Exemplar de la costante patientia cristiana, y politica*, Madrid, 1628.

* LANAY (Jean de), né à Bois-Commun, en Beauce, près de Montargis, et mort, selon Devaux, en 1641, doyen du collége des chirurgiens, a donné, *Aphorismi Hippocratis, græcè et latinè, in novum ordinem digesti, et in sectiones septem distributi, cum argumentis in eosdem*, Parisiis, 1628, in-8°. Lors de la première édition de cet ouvrage, en 1620, quelques médecins critiquèrent la traduction. Le traducteur, piqué, leur répondit par un écrit qui se trouve dans la seconde édition sous ce titre : *In censuram nonnullorum medicorum Parisiensium apologia*. Lanay prenoit en tête de ses ouvrages les titres de chirurgien du roi, et de professeur et maître dans la faculté de chirurgie de Paris.

* I. LANCASTER (Jacques), navigateur anglais, mort vers 1620, fit voile en 1591 pour les Indes orientales, avec une escadre qu'il commandoit, mouilla à Ceylan et à Sumatra, et, après avoir pris quelques vaisseaux et perdu quelques-uns des siens, voulut revenir en Angleterre: mais il fut poussé par les vents contraires sur les côtes d'Amérique. Lancaster étant descendu dans une petite île, son équipage profita de son absence pour lever l'ancre et retourner en Angleterre. Depuis, le navigateur passa à bord d'un vaisseau français et arriva à Rye en 1594. Mais, en 1595, il retourna en Amérique avec une autre flotte, ravagea les côtes du Brésil, s'empara de la ville de Fernambuco, où il trouva des richesses immenses qu'il emporta en Angleterre. Enfin il entreprit encore un troisième voyage aux Indes orientales, en qualité de commandant de la flotte de la compagnie des Indes d'Angleterre, et forma un établissement à Achem, puis un autre à Bantam, après quoi il revint se fixer en Angleterre.

* II. LANCASTER (Nathaniel), docteur et théologien anglais, né dans le Cheshire, recteur de Stamford-Rivers au comté d'Essex, a donné, I. *Essai sur la délicatesse*, in-8°, Londres, 1748. II. Un discours intitulé *De la vertu publique* ou *de l'amour de la patrie*. III. Un *poëme contre les méthodistes*. Lancaster fit brûler tous ses papiers en 1775, époque où il mourut.

* LANCEA (Blasco), jurisconsulte, né à Catane, mort en 1555, exerça pendant quelque temps la profession d'avocat avec succès ; il occupa ensuite divers emplois honorables. On a de lui quelques *Conseils ;* des *Remarques* sur la bulle de Nicolas V, et sur la pragmatique du roi Alfonse ; *De censibus ; lectura in cap. si aliquem de successione feudorum ; responsa feudalia; allegationes*, etc.

† I. LANCELOT-VOËSIN, seigneur de LA POPELINIÈRE, gentilhomme gascon, étoit calviniste et mourut catholique en 1608. C'étoit un homme d'une imagination vive, mais mal réglée. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Histoire de France*, depuis 1550 jusqu'en 1577, 4 vol. in-8°. Elle comprend les règnes des rois Henri II, François

II, Charles IX et Henri III, et tout ce qui s'est passé en Europe, soit en paix, soit en guerre, dans cet espace de temps. Quoique sa matière soit vaste, il pouvoit se renfermer dans des bornes plus étroites. Il narre avec assez de netteté, et il est sincère et exact dans beaucoup d'endroits. II. *Les trois mondes*, in-4°. III. *Histoire des histoires, etc.* Cet écrit, peu digne d'être lu, n'est qu'un insipide recueil de bruits populaires.

† II. LANCELOT (Jean-Paul), jurisconsulte célèbre de Pérouse, mort dans sa patrie en 1591, à 80 ans, composa divers ouvrages, entre autres celui des *Institutes du Droit Canon* en latin, à l'imitation de celles que l'empereur Justinien avoit fait dresser pour servir d'introduction au Droit Civil. Il dit dans la préface de cet ouvrage qu'il y avoit travaillé par ordre du pape Paul IV, et que ces Institutes furent approuvées par des commissaires députés pour les examiner. Nous en avons diverses éditions, avec des notes. La meilleure est celle de Doujat, Paris, 1685, 2 vol. in-12. Durand de Maillane, savant canoniste, en a donné une traduction française avec des remarques intéressantes, en 10 vol. in-12, 1770, à Lyon, chez Bruyset. L'histoire du Droit Canon qu'il a mise à la tête de sa traduction, comme Ferrière a mis une histoire du Droit Romain à la suite de sa traduction des Institutes de Justinien, est un morceau savant et très-bien fait. On a encore de Lancelot un *Corps du Droit Canon*, in-4°.

† III. LANCELOT (dom Claude), né à Paris en 1616, employé, par les solitaires de Port-Royal, dans une école qu'ils avoient établie à Paris, y enseigna les humanités et les mathématiques. Il fut ensuite chargé de l'éducation des princes de Conti. Cette éducation lui ayant été ôtée après la mort de la princesse leur mere, il prit l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Cyran. Son jansénisme le fit exiler à Quimperlay en Basse-Bretagne, où il mourut le 15 avril 1712. Ses principaux ouvrages sont, I. *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine*, in-8°, 1664, et réimprimée depuis en 1667, in-8°, avec des corrections et des augmentations, et en 1761, in-8°. Lancelot est le premier qui se soit affranchi de la coutume, aussi ridicule que peu judicieuse, de donner à des enfans les règles du latin en latin même. On peut regarder son ouvrage comme un excellent extrait de ce que Valle, Scaliger, Scioppius, et sur-tout Sanctius, ont écrit sur la langue latine. On y trouve des remarques aussi savantes que curieuses sur les Noms romains, sur les Sesterces, sur la Manière de prononcer et d'écrire des anciens, etc. II. *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque*, aussi estimable que sa méthode latine, et plus estimée par certains critiques. Elle parut en 1656, in-8°, et fut réimprimée en 1754. Rien n'est plus clair, plus savant et mieux entendu que la manière dont l'auteur explique tout ce qui peut servir à la parfaite intelligence de la langue grecque. Il a profité du travail de ceux qui avoient écrit avant lui sur le même sujet; mais il a su si bien digérer leurs pensées et leurs recherches, qu'il est devenu lui-même auteur original. III. Des *Abrégés* de ces deux excellens ouvrages. On prétend que Louis XIV se servit de la *Méthode latine*. Si l'on compare ces livres à ceux des autres grammairiens qui l'avoient précédé, il faut avouer que personne n'avoit trouvé avant Lancelot l'art de semer des fleurs dans les champs arides de la grammaire. Les vers français de ces deux ouvrages

sont de Sacy. IV. *Le Jardin des racines grecques*, in-8°, 1657. (*V.* Labbe.) Tout n'est pas également juste dans cet excellent ouvrage, sur-tout dans la partie des mots français qui ont quelque rapport avec ceux de la langue grecque. Mais il ne dit rien de lui-même, et il ne se rend pas toujours garant de ce que disent les autres. V. Une *Grammaire italienne*. VI. Une *Grammaire espagnole*, qui parut pour la première fois en 1660. La première fut réimprimée en 1664, et la deuxième en 1665, toutes deux in-12. Elles sont moins étendues et moins estimées que ses Grammaires grecque et latine. VII. *Grammaire générale et raisonnée*, in-12, réimprimée en 1764, par les soins de Duclos, secrétaire de l'académie française, et en 1803, par ceux de M. Petitot, in-8°. Cette dernière édition est précédée d'un Discours bien écrit sur la littérature française. La *Grammaire* de Lancelot, faite sur le plan et sur les idées du docteur Arnauld, est digne de cet homme célèbre. Elle a été traduite en plusieurs langues. On y sent autant le philosophe que le grammairien. (*Voy.* l'article Arnauld, n° IV.) VIII. *Delectus epigrammatum*, 1659, 2 volum. in-12, avec une préface par Nicole. Cette Dissertation de Nicole a été traduite en français par Breugière de Barente, à la tête du recueil des plus belles Epigrammes; et par Germain La Faille, dans son recueil des plus beaux endroits de Martial, Toulouse, 1689, 2 vol. in-12. IX. *Mémoires pour servir à la Vie de saint Cyran*, 2 parties in-12, ouvrage plein de passion et de préjugés. X. *Dissertation sur l'hémine de vin et la livre de pain de saint Benoît*, in-12. Cette question fut examinée par le savant Mabillon, qui réfuta l'opinion de l'auteur. Il vouloit réduire les bénédictins à douze onces de vin par jour; Mabillon leur en donnoit jusqu'à dix-huit. D. de Vert et Pelletier de Rouen, entrèrent ensuite dans cette discussion ridicule. (*V.* l'article de ce dernier.) XI. Les *Dissertations*, les *Observations* et la *Chronologie sacrée*, qui enrichissent la Bible de Vitré, Paris, 1662, in-fol. Sa *Chronologie*, exacte et courte, tirée en partie des Annales d'Ussérius, contient un abrégé très-clair de l'Histoire sainte. Ses *Tables des monnoies et des mesures des anciens* sont un autre ornement de la Bible de Vitré qui n'est pas à négliger. Cet imprimeur donna une autre Bible in-4° en 1666, où l'on trouve des tables chronologiques sacrées, qui sont l'abrégé de celles qui accompagnent l'édition in-fol.

* IV. LANCELOT (Antoine), de l'académie des belles-lettres, né à Paris le 4 octobre 1675, fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique; mais ne s'y sentant point appelé, et n'osant en faire l'aveu à ses parens, il s'enfuit de chez eux, et alla de Paris à Beauvais sans savoir où il alloit. Le besoin l'ayant ramené à des réflexions sérieuses, il revint sur ses pas, et rentra en grace avec ses parens, à condition d'être ecclésiastique. L'année suivante, entraîné par un nouveau dégoût de son état, il disparut une seconde fois, et se rendit au camp devant Namur, dont Louis XIV avoit formé le siége. Le service militaire ne lui convenant pas plus que celui des autels, il se détermina pour les lettres; il s'attacha d'abord à un conseiller au châtelet, nommé Herbinot, homme d'une érudition bizarre, et qui se laissa mourir de faim, n'ayant, disoit-il, besoin que de ses racines grecques et hébraïques. Il travailla avec lui à un *Dictionnaire étymologique*. Lancelot occupa ensuite, pendant quatre ans, une place à la bibliothèque Maza-

rine. Ce fut là qu'il se rendit véritablement savant et utile aux savans. Lancelot fournit à Bayle des articles curieux pour son Dictionnaire, et il étudia les anciens monumens avec dom Mabillon : il alla ensuite en Dauphiné, où il travailla avec Valbonnays, premier président de la chambre de Grenoble, à une *Histoire du Dauphiné* que celui-ci avoit entreprise. De là il voyagea en Italie, où il fut accueilli des savans. A son retour, les pairs le choisirent pour éclaircir leurs titres et défendre leurs priviléges. Il fit imprimer en leur nom, et de leur aveu, 1 vol. in-fol. de *Mémoires* pour les pairs de France, avec les preuves, Paris, 1720. En 1719 il obtint la récompense de ce travail; les pairs lui achetèrent une charge de secrétaire du roi, dont il se défit en 1725. Il étoit entré en 1719 dans l'académie des belles-lettres, et il fut fait inspecteur du collége royal en 1732. Il fut en même temps commissaire au trésor des chartres et il en avança beaucoup la Table historique. En 1737 il fut chargé d'aller à Nanci faire l'inventaire des archives des duchés de Lorraine et de Bar, nouvellement réunis à la France; il n'en revint qu'en 1740, et mourut peu de temps après son retour, le 8 novembre de la même année. Il a fait la *Préface de l'Histoire des grands officiers de la couronne;* il a enrichi de savantes *notes* une édition des amours de Daphnis et de Chloé; il a fourni des *additions* et des *corrections* pour les Pithœana, les Naudœana, les Patiniana; les antiquités gauloises de Pierre Borel. On a encore de lui, dans le recueil de l'académie des belles-lettres, un grand nombre de bons *Mémoires*, un, entre autres, fort curieux *sur les merveilles du Dauphiné*, qu'il réduit à peu de chose. On lui doit aussi des *notes* et des *remarques* sur le *Cymbalum mundi* de Bonaventure Desperriers, Amsterdam, 1732, in-12.

* V. LANCELOT (Robert), frère de Jean-Paul, jurisconsulte, fut professeur à Péruse sa patrie, et avocat à Rome, où il mourt en 1585. On a de lui, *De appellationibus, de attentionibus et innovationibus; de restitutione in integrum, etc.*

* VI. LANCELOT (D. Secondo), né à Péruse, de l'ordre olivetan, florissoit dans le 17e siècle. On fait cas de son *Histoire de l'ordre des moines du mont Olivet*, écrite en latin, et imprimée à Venise en 1623. Lancelot est encore plus connu par deux petits ouvrages, l'un intitulé *l'Oggidi*, dans lequel il compare les mœurs anciennes et modernes; et l'autre, *I Farfalloni degli antichi storici*. Il fit imprimer aussi *Acus nautica*, etc., et quelques autres *Opuscules*. Il mourut en 1643.

VII. LANCELOT. *V.* LADISLAS. n° III.

* LANCI (Corneille), né à Urbin, chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, vécut dans le 16e siècle, et écrivit un petit ouvrage, intitulé *Gli esempi della virtù delle donne*, qu'il dédia à Magdeleine Salvetti Acciajuoli, dame de Florence et poëte célèbre, à laquelle il adressa l'année suivante sa comédie intitulée *la Nicolsa*.

† LANCJEAN *ou* LANG-JAN (Remi), peintre, le meilleur des élèves de Van Dyck, né à Bruxelles, mort en 1671, forma sa manière sur celle de son maître; il a saisi assez bien son coloris; mais il n'a pu atteindre à la même finesse de dessin. On voit peu de tableaux de chevalet de Lancjean. Ses principaux *ouvrages* sont des sujets de dévotion peints en grand. Cependant on voit dans la galerie de Vienne un beau

tableau de lui, représentant *Mercure avec l'Amour, qui lui montre Hersé avec ses compagnes portant des fleurs au temple de Minerve.*

* LANCINUS-CURTIUS, de Milan, vivoit au commencement du 16e siècle. Une grande connoissance des langues grecque et latine lui acquit de la réputation ; ses poésies sont médiocres ; elles consistent en *Sylves*, en *Epigrammes*, et en ces sortes de vers qu'on appelle *Serpentins*, *Rétrogrades*, *Acrostiches*, etc., dont le plus grand mérite est de mettre l'esprit à la torture, sans étendre ses connoissances.

† LANCISI *ou* LANCISIUS (Jean-Marie), professeur d'anatomie au collége de la Sapience, médecin et camérier secret d'Innocent XI et de Clément XI, né à Rome en 1654, mort dans cette ville le 21 janvier 1720, à 65 ans, exerça ces emplois avec beaucoup de succès. La plupart de ses ouvrages ont été imprimés à Genève en 1718, 2 vol. in-4°, réimprimés en latin en 1739, in-fol. On y trouve différens *Traités* curieux *sur les morts subites, sur les mauvais effets des vapeurs de marais, sur le ver solitaire, sur les maladies épidémiques des bestiaux, sur la manière dont les médecins doivent étudier*. On a encore de lui une édition de la *Metallotheca vaticana* de Michel Mercati, Rome, 1717, avec un Appendix de 1719 qui manque à plusieurs exemplaires, ainsi qu'une édition des *Tabulæ anatomicæ Bartholomæi Eustachii*. Lancisi s'étoit formé une bibliothèque de plus de vingt mille volumes, dont il fit don de son vivant à l'hôpital du Saint-Esprit pour être ouverte au public, et particulièrement destinée à l'usage des jeunes médecins et chirurgiens attachés à cet hôpital. Le pape Clément XI, assisté d'un grand nombre de cardinaux, en fit l'ouverture en 1716.

* LANCISIO (Nicolas), écrivain ascétique, né en Lithuanie, près Wilna, en 1574, de parens calvinistes, étudia les belles-lettres à l'académie de cette ville, sous la direction des jésuites, et, ayant embrassé la religion catholique, entra dans leur ordre, et se rendit à Rome, où il se distingua par son savoir, et devint préfet du collége romain. De retour en Pologne, il enseigna la théologie, fut recteur de plusieurs colléges et provincial de Pologne et de Lithuanie. Il mourut à Koun le 30 mars 1652, âgé de 78 ans. Beaucoup de ses *Opuscules*, imprimés séparément, ont été recueillis et réimprimés sous ce titre : *Nicolai Lancisii soc. Jesu Opera omnia spiritualia XXI opusculis comprehensa*, Ingolstadii, 1724, 21 vol. in-8°. Le caractère de ses ouvrages est l'onction, la piété, une profonde connoissance de l'Écriture et des Pères.

† LANÇON (Nicolas-François), né à Metz le 17 mars 1694, d'un conseiller au bailliage, conseiller au parlement de Metz en 1722, et premier échevin de sa patrie en 1758, réforma les hôpitaux, fit d'autres établissemens utiles, et mourut le 6 mars 1767. Il a laissé, I. *La Réforme des coutumes de Toul et Verdun*. II. *Mémoire sur l'état de Metz et les droits de ses évêques avant sa réunion à la couronne*. Il s'y montra un courageux défenseur des droits du souverain contre les entreprises ultramontaines. III. *Table chronologique des édits enregistrés au parlement de Metz*, 1740.

† LANCRE (Pierre de), auteur du *Tableau de l'inconstance des mauvais Anges et Démons*, à Paris, 1613, in-4°. Il y faut une figure

du sabbat pour qu'un bibliomane achète cher cette rapsodie. On a encore du même Pierre de Laucre un autre ouvrage aussi intéressant que le premier, sous le titre de *L'Incrédulité et mescréance du sortilége pleinement convaincue*, où il est traité de la fascination, de l'attouchement, etc., Paris, 1622, in-4°.

† I. LANCRET (Nicolas), peintre, Parisien, né en 1690, mort en 1743, eut Watteau pour maître; mais il ne saisit ni la finesse de son pinceau, ni la délicatesse de son dessin. Il a fait pourtant plusieurs choses agréables, d'une composition riante. On a gravé plus de quatre-vingts sujets d'après *ses tableaux*. On en voit plusieurs dans les galeries de Dresde, de Sans-Souci en Prusse, et autres.

* II. LANCRET (Michel), ingénieur des ponts et chaussées, mort à Paris en 1807, âgé de 33 ans, consacra ses premières études à l'architecture; il se livra ensuite aux sciences mathématiques, et il obtint dès les premiers pas des succès brillans à l'époque de la création de l'école polytechnique. Lorsqu'on organisa l'expédition d'Egypte, Lancret y prit une part distinguée, et fut nommé membre de l'institut d'Egypte. A l'époque de l'entrée de l'armée au Caire, chargé d'une mission honorable et délicate, il s'en acquitta avec autant de talens que de désintéressement. Dans le cours de l'expédition, il s'est livré à des observations importantes et à l'étude des objets qui pouvoient, dans un tel voyage, présenter le plus d'intérêt. A son retour, nommé commissaire du ministre de l'intérieur, près la commission chargée de diriger l'exécution de l'ouvrage sur l'Egypte, il montra dans cet emploi autant d'habileté, de zèle et de dévouement, que d'intégrité, de droiture et d'exactitude. Cet ouvrage lui est redevable de résultats précieux, et par l'ensemble d'un recueil aussi étendu, et par l'exécution de ses parties.

† LANCRINCK (Prosper-Henri), peintre allemand d'origine, établi en Angleterre, se forma d'après les ouvrages du Titien et de Salvator Rosa. Il reste dans ce royaume peu d'ouvrages de ce maître. Il en avoit rassemblé une grande partie chez un de ses protecteurs, où ils périrent dans un incendie. Ses *Paysages* sont admirables pour l'invention, l'harmonie, le coloris et la chaleur, particulièrement par la beauté des ciels. Ses *Vues* sont un peu heurtées, mais remarquables par la bonne entente de la lumière, et peintes avec chaleur. Il réussit bien dans les *petites figures*, peintes dans le goût du Titien, dont elles sont ornées. Lancrinck mourut en 1692.

† LANDA (Catherine), de la maison des comtes Landi de Plaisance, une des dames savantes du 16e siècle, étoit en correspondance avec le cardinal Bembo. Célèbre par sa beauté et par son esprit, elle épousa Jean Firmo Trivulce, comte de Melzi, sénateur de Milan, mort en 1556, neveu du cardinal Scaramurio Trivulce, et petit-neveu du célèbre Jean-Jacques, le maréchal de France. Elle eut de ce mariage trois enfans mâles, George-Théodore, marié à Olympie Pallavicini; Horace, marié a Andronique Comnène, et Claude Lejui, gouverneur des archiducs Rodolphe et Ernest d'Autriche, commandeur de l'ordre de Calatrava, grand-écuyer de l'empereur Rodolphe II, et son ambassadeur à Rome; tous morts sans postérité; et une fille nommée Constance, qui épousa Fabien Visconti-Borromée; comte d'Albizat.

† LANDAIS (Pierre), fils d'un tailleur de Vitré en Bretagne, entra en qualité de garçon, l'an 1475, au service du tailleur de François II, duc de Bretagne. Ce fut par ce moyen qu'il eut entrée dans la chambre du duc, et qu'il se fit aimer de ce prince, qui lui fit confidence de ses plus grands secrets. Ainsi Landais, après avoir passé par les charges de valet et de maître de la garde-robe du duc, parvint à celle de grand-trésorier, qui étoit la première charge de Bretagne. Il abusa de son pouvoir, opprima les innocens, persécuta les barons, trahit l'état, et s'enrichit par mille vexations. Ses crimes irritèrent tellement les barons et le peuple, que le duc, pour avoir la paix, fut contraint de livrer Landais au chancelier Christiau, qui le condamna à être pendu; et il le fut en 1485.

* LANDAZURI (don Joachim), savant espagnol, naquit à Vitoria vers l'année 1730, et y mourut en 1806. On a de lui, I. *Histoire ecclésiastique et politique de la Biscaye*, 3 vol. II. *Géographie de la Biscaye*, 2 vol. III. *Description et Antiquités de la ville de Vitoria*, 1 vol. IV. *Histoire des Hommes illustres de la Biscaye*, 1 vol.; tous ces ouvrages écrits en espagnol, ont été imprimés à Vitoria séparément.

LANDE. *Voyez* LALANDE.

* LANDEN (Jean), célèbre mathématicien anglais, né en 1719 à Northampton, mort en 1790, acquit par lui-même la plupart de ses connoissances profondes dans les hautes mathématiques. On trouve dans les Transactions philosophiques plusieurs *Mémoires* de lui, et il a donné, en 1755, un volume intitulé *Lucubrations mathématiques*. Depuis, il a donné encore deux autres volumes de *Mémoires*, qui sont du plus grand intérêt; mais ils ne sont à la portée que des personnes très-versées dans les sciences mathématiques. En 1766, Landen fut reçu membre de la société royale de Londres. Il a été aussi agent du comte de Fitz-William, et n'a quitté cette place que deux ans avant sa mort.

LANDES. *Voyez* DESLANDES.

* LANDI (Bassano), né à Plaisance, homme de beaucoup d'esprit et d'une grande érudition, professeur ordinaire de médecine théorique à l'université de Padoue, où il s'acquit de la réputation, a publié les ouvrages suivans: *Satrologia; Dialogi duo ad Herculem Estensem secundum Ferrariæ ducem, quibus continetur methodus ad cognoscendos, et curandos morbos; Præfatio in Aphorismos Hippocratis; Libellus de vacuatione; Commentarius in artem Galeni; De origine, et causa pestis Patavinæ anni* 1555 *liber epiphylidum; Ecphrasis de motu; Ecphrasis de loco; De incremento; De naturâ cœlesti; De humanâ historiâ lib. II, vel de singularium hominis partium cognitione; Paraphrasis in librum Aristotelis de animâ; Annotationes in Terentium; Orationis Demosthenis contra Androtinem latina conversio.*

* LANDINI (François), Florentin, devenu aveugle dès l'enfance, se livra, pour se distraire, à l'étude du chant et des instrumens de musique, particulièrement de l'orgue, et parvint rapidement à en jouer avec beaucoup d'art. Il inventa plusieurs instrumens, fut couronné à Venise en 1364, et mourut à Florence en 1390. Son habileté à toucher de l'orgue lui fit donner le nom de *François des Orgues*. L'étude de la musique ne l'occupa point

entièrement; il fut également versé dans la grammaire, la dialectique, la poésie latine et italienne. Il a laissé deux petits poëmes latins, qu'on conserve manuscrits à la bibliothèque Riccardi. Ils sont intitulés *Versus Francisci Organistæ de Florentiâ.*

† LANDINO (Christophe), littérateur florentin, assez habile pour son temps, vivoit au 15e siècle. Ses ouvrages sont cependant plus recherchés pour le temps auquel ils ont été imprimés que pour leur bonté réelle. Il a *traduit* l'Histoire naturelle de Pline. Sa *Version*, qui n'est pas toujours exacte, fut imprimée à Venise, en 1476, in-fol. En 1482 on imprima à Florence, in-fol., ses *Commentaires* latins sur Horace. Ils ont été réimprimés plusieurs fois depuis; mais la première édition est la plus recherchée. On lui doit aussi un *Commentaire* fort prolixe et fort peu estimé *sur Le Dante*. La première édition parut à Florence en 1481, grand in-fol., avec le texte du poëte italien. Une partie de ces notes ont été jointes à celles de Vellutello sur le même auteur par Sansovino. Landino est encore auteur des *Disputationum camaldulensium, libri IV*, in-fol., sans date, sans nom de ville ni d'imprimeur. Les deux dernières sont intitulées *Allegoriæ in Virgilium.*

LANDO (Ortensio), médecin milanais du 16e siècle, auteur de plusieurs ouvrages, se plaisoit à les publier sous des noms supposés. On a de lui, I. Un dialogue intitulé *Fortianæ quæstiones*, où il examine les mœurs et l'esprit des divers peuples d'Italie, et où il prend le nom de *Philalethes Polithopiensis*, Lovanii, 1550 in-8°. II. Deux autres dialogues, l'un intitulé *Cicero relegatus;* et l'autre, *Cicero revocatus*, qui ont été faussement attribués au cardinal Alexandre. Ils parurent à Lyon, où Lando étoit alors, en 1534, in-8°. III. Plusieurs de ses *Opuscules* ont été réimprimés à Venise en 1552, sous ce titre: *Varii componimenti d'Ortensio Lando, cioè dialoghi, novelle, favole;* c'est 1 vol. in-8°.

* I. LANDOLINA (Joseph), Sicilien, né en 1602, entré dans l'ordre des jésuites en 1618, y acquit de la considération par son savoir, et mourut en 1676. On a de lui *Mondo rifatto da Cristo appasionato in sei discorsi sopra la passione, etc.*

* II. LANDOLINA (Vincent-Marie), Sicilienne, née d'une famille noble en 1636, se fit bénédictine en 1658, et mourut en 1689, après une vie exemplaire. On a de cette religieuse *Espressioni divotissime, etc.*

† LANDON, pape après Anastase III en 914, mourut à Rome après six mois de pontificat, le 26 avril 915. Soumis aveuglément aux volontés de la fameuse Théodora, mère de Marosie, il ordonna archevêque de Ravenne le diacre Jean, un des amans de cette femme impérieuse.

† I. LANDRI, maire du palais de Clotaire, sut le défendre pendant sa jeunesse contre Childebert. Les armées étant en présence, Landri fit avancer vers le camp de Childebert quelques troupes avec des ramées qu'elles plantèrent, de sorte que les gens de Childebert s'imaginoient être auprès d'un bois taillis. Mais au point du jour les soldats de Landri sortirent de ces feuillages, et attaquèrent si brusquement ceux de Childebert, qu'ils les mirent en fuite l'an 593. Landri passoit pour l'amant de Frédégonde, mère de Clotaire, et

fut soupçonné de l'assassinat de Chilpéric, époux de cette princesse. *V.* FRÉDÉGONDE.

† II. LANDRI (saint), évêque de Paris, signala sa charité durant la grande famine qui affligea cette ville l'an 651. Ce fut lui qui fonda, vers le même temps, l'hôpital qu'on a dans la suite appelé *Hotel-Dieu*. Il fut enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois, qui alors se nommoit Saint-Vincent.

* LANDSDOWN (lord), fils du comte de Shelburne, obtint, jeune encore, une lieutenance dans les gardes du roi, et servit dans la guerre de sept ans, sous le duc de Brunswick, en qualité de volontaire. Il fut major-général en 1765, lieutenant-général en 1772, et général en 1783. Intimement lié dès sa jeunesse avec le comte de Chatam, il adopta les opinions politiques de ce grand homme. Le 16 avril 1762, Landsdown fut nommé premier lord des communes et conseiller privé; et le 30 juillet 1766 il fut fait secrétaire d'état à la place du duc de Richemond. Il joua dès-lors, sous le nom de lord Shelburne, un rôle important dans le ministère, où lord Chatam occupoit la place de chancelier de l'échiquier; mais cette administration n'eut qu'une durée éphémère. Lord Chatam, dont les plans étoient contrariés par le cabinet secret caché derrière le trône, et plus puissant que le roi lui-même, donna le premier sa démission. Le comte de Shelburne suivit son exemple. Depuis cette époque jusqu'en 1782, il s'est opposé aux projets du gouvernement sans s'écarter un instant des principes politiques qu'il avoit adoptés. Il combattit la décision de la chambre des communes touchant le retour de M. Wilkes, et s'opposa au pouvoir que s'arrogeoient les deux chambres de juger elles-mêmes les auteurs des libelles, et de les dérober à l'action des tribunaux. Il s'éleva contre la guerre d'Amérique, résista à l'influence toujours croissante de la couronne; et voulant arrêter les progrès de la dette publique, il suggéra l'idée de soumettre les dépenses de l'état à un sévere examen, proposa l'abolition des emplois inutiles, et fit plusieurs motions tendantes à établir un système plus régulier d'économie politique. En 1782, lors de la chute de lord North, le comte de Shelburne, nommé au département des affaires étrangères, fit la paix avec la France, et reconnut l'indépendance de l'Amérique; mais au bout de neuf mois il fut exclu du ministère par Pitt, qui, à peine âgé de 24 ans, réunit alors en sa personne les charges de grand-trésorier et de chancelier de l'échiquier. Le marquis de Landsdown se retira alors dans ses terres. La lutte occasionnée par la révolution de France le tira de sa retraite; il figura bientôt dans l'opposition, et combattit souvent les opérations du ministère. En janvier 1793 il proposa à la chambre des pairs d'envoyer en France un ambassadeur pour intercéder en faveur de Louis XVI, et demanda que les dix mille émigrés français qui se trouvoient en Angleterre dans la plus grande détresse fussent envoyés au Canada pour y former une colonie. Il protesta en février contre la guerre faite à la France; en mars 1794 il appela l'attention de l'assemblée sur le même sujet, et fit un tableau effrayant des suites de la dernière campagne, dont il dit qu'il n'y avoit point d'exemple dans les annales du monde, tant par le sang répandu que par l'épuisement des finances. Il demanda aussi qu'il fût voté une adresse au roi pour lui représenter que ces désastres démontroient l'impossibilité de conquérir la France et de s'immiscer dans son

gouvernement, même dans le cas d'une confédération générale; il combattit en juin suivant le subside accordé au roi de Prusse; et en janvier 1795 il présenta un travail sur les ressources et l'état des finances de l'Angleterre et de la France. En avril 1798 il demanda le renvoi des ministres. « Je le demande à l'instant, dit-il, parce que notre situation est désespérée, et qu'il n'y a pas une minute à perdre. » En décembre suivant, il prononça un nouveau *Discours* pour la paix et contre la réunion de l'Irlande. Depuis il a continué de figurer dans ce même parti, et mourut en août 1805, âgé de 71 ans. Dans un âge aussi avancé, il conservoit encore la vivacité et la pénétration de la jeunesse; il cultivoit les arts. Son palais de Berkeley Squarre est l'un des plus élégans et des plus magnifiques de l'Angleterre. On y voit une collection des tableaux des plus grands maîtres; les lambris sont peints par Cypriani; les meubles seuls valent cent mille livres sterling; la bibliothèque, qui a cent dix pieds de longueur, contient dix mille volumes. On y voit une collection complète de tous les ouvrages politiques que l'on a publiés en France et en Angleterre sur la révolution française. Héritier de l'immense fortune accumulée par son aïeul le marquis DE LANDSDOWN, il en faisoit le plus noble usage, et étoit le protecteur le plus généreux des gens de lettres et des artistes.

* LANDULFO (Bernard-Pompée), noble Napolitain et excellent peintre, a laissé la *Vierge du Rosaire* dans l'église de la Pietà de' Turchini, et la *Vierge des graces*. Il mourut en 1590.

* LANE (Jeanne), demoiselle anglaise qui eut la principale part à l'évasion de Charles II après la bataille de Worcester. Le monarque prit la livrée de cette maison et courut à cheval devant la voiture de cette demoiselle depuis Beutley-Hall, terre qui appartenoit à M. Lane, jusqu'à une terre de M. Northon, auprès de Bristol. Beutley-Hall étoit à douze milles de la forêt de Boscovel, où Charles s'étoit caché dans un chêne: et ce fut à Brighthelm-Stone, près de Bristol, qu'il s'embarqua pour la France. À la restauration, Jeanne Lane reçut le prix de son dévouement. Elle épousa sir Clément Fisher, baronnet du comté de Warwick.

† I. LANFRANC, fils d'un conseiller du sénat de Pavie, vint habiter la France. Il professa d'abord à Avranches; mais ayant été pris par des voleurs qui le laissèrent attaché à un arbre en allant d'Avranches à Rouen, il se fit moine dans le monastère du Bec, dont il devint prieur. Guillaume, duc de Normandie, le tira de son monastère pour le mettre à la tête de l'abbaye de Saint-Etienne de Caen qu'il venoit de fonder. Ce prince, étant monté ensuite sur le trône d'Angleterre, l'appela et lui donna l'archevêché de Cantorbéry en 1070. Lanfranc mourut le 8 mai 1089, regardé à la fois comme un homme d'état habile, et comme un savant prélat. Dans ses ouvrages, recueillis par dom d'Achery, en 1648, in-fol., on trouve, I. Son *Traité du corps et du sang de notre Seigneur*, contre Bérenger. II. Des *Commentaires* sur saint Paul. III. Des *Notes* sur Cassien. IV. Des *Lettres*.

† II. LANFRANC, médecin de Milan, professa avec distinction en cette ville la médecine et la chirurgie. Il y essuya de grandes persécutions dont il ne dit point le sujet; il fut même arrêté et mis en prison; mais Matthieu Visconti lui permit de se transporter où il jugeroit à propos; et ayant choisi la France, le vicomte l'y fit conduire. Il demeura

quelque temps à Lyon. L'an 1295, appelé à Paris pour lire publiquement la chirurgie et démontrer les opérations de cet art (la chirurgie étoit alors entièrement abandonnée aux barbiers), il fit naître une classe mitoyenne entre les médecins et les barbiers, qui joignoit la pratique des opérations manuelles à la science médicale, comme faisoit Lanfranc: c'est ce qui a donné lieu au collége des chirurgiens de Saint-Côme à Paris, lequel a commencé du temps de saint Louis. On a de Lanfranc *Chirurgia magna et parva*, Venise, 1490, in-fol., imprimée plusieurs fois depuis; dans l'édition de Lyon, 1553, on y trouve Gui de Chauliac, et autres anciens chirurgiens.

† III. LANFRANC (Jean), peintre, né à Parme en 1581, mort à Rome en 1647, à 66 ans, fut d'abord page du comte Scotti; mais étant né avec beaucoup de dispositions et de goût pour le dessin, il en faisoit son amusement. Le comte s'en aperçut, et le mena lui-même dans l'école d'Augustin Carrache, et depuis dans celle d'Annibal Carrache. Ayant étudié les ouvrages de Raphaël et du Corrège, et particulièrement les raccourcis dont ce dernier a embelli la coupole de Parme, il réussit parfaitement dans ce genre; ce qui le fit bientôt connoitre. Il eut occasion de développer ses talens *dans la coupole* de Saint-André de la Valle. Les papes Paul V et Urbain VIII le comblèrent de biens et d'honneurs. Il fut fait chevalier romain, et jouit heureusement de sa considération et de sa fortune avec une femme aimable et des enfans chéris. Lanfranc réussissoit peu dans les tableaux de chevalet, et n'aimoit que les grandes machines. Il avoit un génie hardi, une exécution facile, du goût dans les *draperies*, *groupoit* avec intelligence; mais il connoissoit peu le clair-obscur. Son coloris est noir; les teintes de ses carnations sont triviales; il a souvent manqué de correction. Le roi et le duc d'Orléans avoient plusieurs de ses tableaux.

* LANFRANCO (André), clerc-régulier, vécut dans le 17e siecle. On a de lui *Opuscula theologica; De beneficiis ecclesiasticis, scilicet quod jus habeant beneficiarii in suorum beneficiorum fructibus.*

* LANFREDINI (Jacob), savant et illustre cardinal, né à Florence le 26 octobre 1680, embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir fait preuve de savoir, de prudence et de probité dans divers emplois, il fut revêtu de la pourpre par Clément XII en 1734, et se distingua dans le gouvernement de son diocèse par sa piété et son zèle, et mourut le 16 mai 1741. On a de lui, I. *Raccolta d'Orazioni sinodali, e Lettere pastorali*, Jesi, 1740, in-4°. II. *Lettere pastorali*, Turin, 1768, 2 vol. in-8°. III. *Lettere scritte alla nobiltà, ed agli artisti*, in-8°.

LANG (Jean-Michel), né à Etzelvangen, dans le duché de Sultzbach, en 1664, obtint la chaire de théologie à Altorf. Mais s'y étant attiré des ennemis, il quitta cette place et alla demeurer à Prentzlow, où il mourut le 20 juin 1731. On a de lui, I. *Philologia barbaro-græca*, Norimbergæ, 1708, in-4°. II. *Dissertationes botanico-theologicæ*, Altorfiæ, 1705, in-4°. III. Plusieurs *Traités* latins sur le mahométisme et l'Alcoran: *De fabulis Mohammedicis*, 1697, in-4°. Ces livres sont peu répandus en France; ceux qui les connoissent en font cas.

† LANGALLERIE (Philippe de Gentils, marquis de), premier baron de Saintonge, d'une famille distinguée de cette province, se consacra aux armes dès sa jeunesse,

fit trente-deux campagnes au service de France, donna dans chacune de grandes preuves de valeur, et parvint au grade de lieutenant-général en 1704. Des mécontentemens occasionnés par les persécutions du ministre Chamillart, son ennemi, l'obligèrent de passer au service de l'empereur en 1706. Il obtint l'emploi de général de la cavalerie; mais il ne le garda pas long-temps. Soit inconstance, soit mécontentement, il quitta l'empereur, passa en Pologne, où il fut fait général de la cavalerie lithuanienne, et ne s'y trouva pas bien encore. Il se retira à Francfort, laissant un pays où le roi Auguste n'étoit pas assez absolu pour tenir tout ce qu'il lui avoit promis. Après diverses courses à Francfort, à Berlin, à Hambourg, à Brême, etc., il trouva une espèce d'établissement à Cassel, par la protection du prince héréditaire de Hesse. Le landgrave étant mort, Langallerie partit pour la Hollande, où il se lia très-étroitement avec l'aga turc, ambassadeur à La Haye, qui conclut un traité avec lui, au nom du grand-seigneur. On n'en a jamais bien su les articles; mais en général on croit qu'il s'agissoit d'une descente en Italie, dont le marquis devoit commander les troupes. Il passoit à Hambourg pour faire préparer des vaisseaux, lorsque l'empereur le fit arrêter à Stade en 1716. On le conduisit à Vienne, où il mourut de chagrin le 20 juin 1717, à 61 ans. Voici comme le peignoit le duc, depuis maréchal de Noailles, dans une lettre à Louvois, du 8 juillet 1690: « C'est un homme enivré de lui-même, qui veut le commandement en chef. Il n'est pas permis d'avoir un autre avis que le sien, sans s'exposer à ses emportemens. Il se croit engagé à se justifier à tout le monde des mauvaises démarches que je fais, parce qu'il prétend que tout roule sur lui, et que je ne dois rien faire que ce qu'il me propose, et il le dit ainsi. » Cette jalousie du pouvoir, jointe à son esprit bizarre et inconsidéré, furent la source de toutes ses fautes. Il a paru à La Haye, en 1743, des *Mémoires du marquis de Langallerie, histoire écrite par lui-même dans sa prison à Vienne*, in-8°. Cette prétendue histoire est un roman qu'on a voulu débiter à la faveur d'un nom connu. On prétend que le marquis de Langallerie avoit fait le projet de rassembler dans les îles de l'Archipel les restes infortunés de la nation hébraïque.

LANGBAINE (Gérard), né à Barton-Kirke en Angleterre en 1608, mort le 10 février 1658, à 50 ans, fut garde des archives de l'université d'Oxford. On a de lui *plusieurs écrits*, dans lesquels l'érudition est semée à pleines mains. Les plus connus sont, I. Une *Edition* de Longin en grec et en latin, avec des notes. II. *Fœderis Scotici examen*, en anglais, 1644, in-4°. III. Une *Traduction* anglaise de l'Examen du Concile de Trente, par Chemnitz. — Son fils, auteur de l'*Histoire des Dramatiques Anglais*, 1692, in-8°, mourut l'année d'après, à 36 ans.

* LANGDALE (Marmaduke), vaillant capitaine anglais, mort en 1681. Dans le temps des guerres civiles, il prit le parti du roi, leva des troupes pour son service, et remporta quelques avantages sur Fairfax, fit lever le siége du château de Pontefract, et se rendit maître de Berwick et de Carlisle. Quand le parti du roi fut tout-à-fait abattu, il vint en France, où ce prince le créa lord Langdale.

† I. LANGE (Joseph), *Langius*, professeur en grec à Fribourg, dans le Brisgaw, vers 1610, d'abord protestant, ensuite ca-

tholique, publia, au commencement du siècle dernier, la compilation intitulée *Polyanthea*, 1659, 2 vol. in-fol. On y trouve des passages sur toutes sortes de matières. On a encore de lui *Florilegium*, in-8°, et *Elementale Mathematicum*, in-8°.

† II. LANGE (Paul), bénédictin allemand, natif de Zwickau en Misnie, parcourut, en 1515, tous les couvens d'Allemagne, afin de rechercher des monumens. Il est auteur d'une *Chronique des Evêques de Zeitz en Saxe, depuis 968 jusqu'en* 1515, imprimée dans le Ier tome des Ecrivains d'Allemagne. Il y loue Luther, Carlostad et Melanchthon, et y déclame contre le clergé; ce qui l'a rendue précieuse aux protestans.

† III. LANGE (Jean), né à Leewenberg en Silésie, l'an 1485, mort à Heidelberg en 1565, à 80 ans, exerça la médecine en cette ville avec distinction, et fut médecin de quatre électeurs palatins. On a de lui, *Epistolarum medicinalium opus miscellaneum*, 1589, in-8°; recueil rempli d'une rare érudition, et dont la lecture est utile à tous ceux qui veulent apprendre l'histoire de la nature.

† IV LANGE (Rodolphe), gentilhomme de Westphalie et prévôt, de la cathédrale de Munster, y fit établir un collége. Par cet établissement et ses écrits, il fut le principal restaurateur des lettres en Allemagne. On a de lui plusieurs *Poëmes latins* sur le dernier siége de Jérusalem, sur la Vierge, sur saint Paul, que l'on ne croit pas avoir été imprimés. Maittaire en indique cependant une édition de Munster, 1486, in-4°. Lange mourut en 1519, à 81 ans.

* V. LANGE (Chrétien), né en 1619 à Luccau dans la Basse-Lusace, fils d'un professeur très-distingué, de théologie de Leipsick, après avoir fait de bonnes études, voyagea en Italie, en France, en Hollande, en Angleterre, et vint ensuite rejoindre son père. Les membres de la faculté de médecine, frappés de son mérite, après qu'il y eut pris le bonnet de docteur, cherchèrent à le fixer parmi eux. Il obtint successivement les chaires de physiologie, d'anatomie, de chirurgie et de pathologie. On a de ce médecin, I. *De Genuino acidulas egranas salubriter usurpandi modò*, Lipsiæ, 1651, in-4°. II. *De thermis Carolinis*, ibid., 1653, in-4°. III. *Athanasii Kircheri scrutinium physico-medicum contagiosæ luis quæ dicitur pestis*, Lipsiæ, 1659, in-12; 1671, in-4°, avec une préface. Tous les ouvrages de Lange, mort en 1662, ont paru à Francfort en 1688, par les soins de George Francus.

† VI. LANGE (Chrétien-Jean), né à Pegau en Misnie en 1655, mort à Leipsick en 1701, étudia la médecine dans cette ville, et l'y professa avec distinction jusqu'à sa mort. Ses ouvrages recueillis avec soin par Augustin Quirin Rivinus ont été imprimés à Leipsick en 1704, 2 vol. in-fol., sous ce titre: *Opera omnia medica theoretico-practica.* Jean-Frédéric Zittmann publia, en 1706, les *Responsa medicinæ forensis*, qu'il avoit séparées des ouvrages de Lange.

† VII. LANGE (Charles-Nicolas), médecin du siècle dernier, pratiqua son art à Lucerne en Suisse, et mérita par ses connoissances dans l'histoire naturelle, son goût pour l'observation et la solidité de ses réflexions, d'être membre de l'académie impériale d'Allemagne. Ses ouvrages sont très-estimés. Voici les principaux: I. *Historia lapidum figuratorum Helvetiæ, ejusque vi-*

ciniæ, Venetiis, 1708, in-4°, Lucernæ, 1735, in-4°, avec un appendice. II. *Tractatus de origine lapidum figuratorum*, Lucernæ, 1709, in-4°. III. Un ouvrage en allemand, imprimé à Lucerne en 1714, in-8°, dont Manget rend le titre par celui-ci : *Descriptio contagii bovini, ab anno* 1711 *ad* 1714, *in principalioribus orbis christiani provinciis atrociter grassati*. IV. Un autre imprimé dans la même ville, dont Haller parle sous un titre allemand, que Manget traduit ainsi : *Descriptio morborum ex esu clavorum secalinorum cum pane*. V. *Methodus nova et facilis testacea marina in suas debitas classes, genera et species distribuendi*, Lucernæ, 1722, in-4°.

* VIII. LANGE (Nicolas), né à Crempen en Alsace en 1586, mort à Groningue en 1643, professa la jurisprudence à l'université de cette dernière ville, et a laissé *quelques ouvrages* relatifs à cette science.

† IX. LANGE (François), avocat au parlement de Paris, natif de Reims, mort à Paris le 11 novembre 1684, à 74 ans, s'est fait un nom par le livre intitulé le *Praticien français*, 2 vol. in-4°, 1755.

X. LANGE (Samuel Gotthold), poëte lyrique allemand, le premier de son pays qui ait secoué le joug de la rime, a *traduit* les Odes d'Horace, et en a *fait d'autres* à son imitation. Il a aussi *imité* les Psaumes de David ; mais le plus intéressant de ses ouvrages est un *Recueil* de lettres imprimé à Halm en 1769 et 1770, dans lequel on trouve des renseignemens précieux sur l'histoire de la littérature allemande.

* XI. LANGE (Jean-Remi), peintre, natif de Bruxelles, mort en 1671, le meilleur des élèves de Van Dyck, forma sa manière sur celle de son maître : il a assez bien saisi son coloris ; mais il n'a pu atteindre à la même finesse de dessin. On voit peu de tableaux de chevalet de Lange. Ses *principaux ouvrages* sont des sujets de dévotion peints en grand.

† LANGEAC (Jean de), né d'une ancienne maison à Langeac, ville de la basse Auvergne, embrassa l'état ecclésiastique. La quantité de bénéfices qu'il posséda est étonnante : on le voit successivement précenteur de l'Hôtel-Dieu de Langeac, curé de Coutange, comte de Brioude, doyen du chapitre de Langeac, archidiacre de Retz, chevecier de l'église du Puy, comte de Lyon, prévôt de Brioude, abbé de Saint-Gildas-des-Bois, de Saint-Lo, de Charli, d'Eu, de Pébrac; et enfin évêque d'Avranches, et ensuite de Limoges. Dans l'état, on le voit paroître sous les qualités de protonotaire du saint-siége, de conseiller au grand conseil. François Ier, qui l'aimoit, le fit son aumônier en 1516, maître des requêtes en 1518, ambassadeur en Portugal, en Pologne, en Hongrie, en Suisse, en Ecosse, à Venise, à Ferrare, en Angleterre, et enfin à Rome. Ce fut à sa recommandation que Robert Cénalis lui succéda à l'évêché d'Avranches. Dans tous les lieux où Lange se trouva, il ne fut occupé que du bien public. Sa mémoire subsiste encore à Limoges, où on l'appelle le bon évêque. Il soutint vigoureusement les droits du roi dans tous les pays où il fut envoyé, et défendit avec la même force à Rome les libertés de l'Eglise gallicane. Il aimoit et protégeoit les lettres. Ce prélat mourut à Paris en 1541.

† LANGEAY (René DE CORDOUAN, marquis de) fut déclaré impuissant, en 1659, par arrêt du parlement de Paris, à la poursuite de Marie Courtomer de Saint-Simon, qui se remaria au duc de La Force en 1678.

Langeay prit une seconde femme, Diane de Montaut de Navailles, et en eut plusieurs enfans: il se pourvut alors contre l'arrêt de 1659. Le parlement le rapporta en 1677, et abolit la honteuse épreuve du congrès.

* LANGEBEECK (Jacques), né en 1710, de Frédéric Langebeeck, pasteur de Skioldborg, au diocèse d'Aulborg et d'Eclei-Skytte, s'est distingué sur-tout par sa profonde connoissance de l'histoire et des antiquités danoises. En 1744 il institua, sous la protection royale, une société particulièrement destinée à s'occuper de ces objets. Celle-ci publia, depuis 1745 jusqu'en 1752, six tomes, 4 de mémoires et diplômes sous le titre de *Danske Magazin*: ce magasin a toujours continué jusqu'en 1753, que, par ordre et aux dépens du roi, Langebeeck entreprit son voyage autour de la mer Baltique. Il étoit chargé de rechercher tous les documens et mémoires propres à servir à l'histoire et à la diplomatie du Danemarck; il s'acquitta de cette commission avec le plus grand succès, et revint de son voyage au bout de vingt mois. Il avoit déjà auparavant publié en allemand les trois premiers tomes de la *Bibliothèque Danoise* à Copenhague, en société avec N. Harboe. En 1748 il fut nommé garde des archives royales, membre de l'académie royale de Copenhague, et conseiller de justice en 1755; conseiller d'état en 1770, associé de l'institut, historiographe de Gottingue en 1772. Les mémoires et les calendriers de l'académie de Copenhague offrent un grand nombre d'autres ouvrages de Langebeeck, tous relatifs à l'histoire physique, littéraire, politique de sa patrie. On doit à ses soins une *nouvelle édition* des Lettres d'Olaüs Wormius, Copenhague, 1751, in-8°; il a de plus contribué aux IVe et V^e tomes de l'Atlas danois de Hofman: il a aidé M. Wormius dans la composition de son Dictionnaire des savans danois. Il se distinguoit dans la science par ce caractère communicatif si propre à en étendre les progrès. Dans sa vieillesse il osa essayer *de la poésie*; il composa en danois trois poëmes intitulés, I. *Nouvel échantillon de la liberté d'écrire*, Copenhague, 1771, in-4°. II. *La guerre de la veille de Noël*, 1772. III. *Les jours de vengeance*, 1772. L'amour de la patrie et de la vérité, la haine de la tyrannie et des tyrans caractérisent sur-tout le premier de ces écrits plein de nerf et de feu. Le caractère moral de Langebeeck ne le rendoit pas moins recommandable que ses écrits. Il se maria deux fois, en 1755 et en 1773. Il a laissé encore un *très-grand nombre d'ouvrages* achevés ou presqu'achevés, des milliers de diplômes, lettres, ordonnances, médailles, sceaux, etc., touchant le Danemarck, la Norwège, le Holstein, la Suède; des monumens danois de toute espèce, peints aux dépens du roi, par M. Abildgaard. (Le roi a donné une assez forte somme à la veuve de Langebeeck pour tous ces trésors). Enfin, une *quantité incroyable d'extraits* touchant l'histoire, la géographie, les usages, les lois et les mœurs de tous les pays soumis à la domination danoise, et aussi des pays voisins, qui montent à plus de 30 vol. partie in-fol., partie in-4° ou in-8°. M. le chambellan de Suhm a donné la vie de Langebeeck dans le tome IV des *Scriptores rerum. Danicarum*. Langebeeck est mort le 16 août 1775.

* LANGELANDE (Robert), l'un des poëtes anglais les plus anciens, et l'un des premiers disciples de Wicleff. On n'a aucun renseignement sur sa famille. Il est l'auteur de l'ouvrage intitulé *The visions of Pierce Plowman*, qu'il acheva, suivant

Bayle ; en 1569. Il est divisé en vingt visions isolées, et sans dépendance entre elles ; de sorte que le poëme ne fait point un tout uniforme et régulier. C'est une satire dans laquelle le poëte passe en revue les différens états de la vie, et particulièrement le clergé que Wicleff l'avoit induit à censurer. On y trouve beaucoup d'esprit, d'imagination et de gaieté, déparées par l'ancienneté du langage et par une poésie barbare. Il ne s'est point assujetti au joug de la rime; il y a suppléé en s'imposant la nécessité de commencer ses vers par des mots dont la première lettre est toujours la même, ce qui jette de l'obscurité et de l'embarras dans sa diction, et l'éloigne souvent de l'expression propre et naturelle. Il a en cela imité les poëtes saxons, dont on retrouve souvent la tournure dans ses visions.

* LANGELIER (Nicolas), évêque de Saint-Brieux, dans le 16e siècle, un des plus zélés prélats de son temps, et des plus illustres défenseurs des libertés de l'Eglise gallicane, assista à diverses assemblées du clergé du royaume, qui le nommèrent pour faire des remontrances en 1585; il se trouva au concile provincial de Touri, dont il a recueilli les actes. Il mourut en 1595.

* LANGELOT (Joël), né en Thuringe, docteur en médecine, mort en 1680, ayant fait une étude particulière de la chimie, fut chargé en 1642, par le duc de Holstein-Gottorp, de la direction de son laboratoire. Langelot se distingua tellement dans cet emploi, que le prince le nomma d'abord médecin de sa cour, et ensuite de sa personne et de celle de son fils. Il laissa en mourant à l'académie impériale des curieux de la nature, dont il étoit membre, une lettre sous ce titre : *Epistola ad præcellentissimos naturæ curiosos de quibusdam in chymia prætermissis, quorum occasione, secreta haud exigui momenti, proque non entibus hactenus habita, candidè deteguntur*, Hamburgi, 1673, in-8°.

† LANGES (Nicolas de), né à Lyon, exerça successivement les places de conseiller au parlement de Dombes, et de lieutenant-général de la sénéchaussée de Lyon. Ce fut un de ceux qui s'opposèrent avec courage au massacre de la Saint-Barthélemy. Chargé d'une négociation auprès des Suisses en 1682, il la remplit avec succès. Ami des gens de lettres, il les rassembloit chez lui, et fut le fondateur d'une académie qui a existé long-temps. Langes mourut le 6 avril 1606, à 81 ans.

† I. LANGEVIN (Eléonor), docteur de Sorbonne, natif de Carentan, mort en 1707, est auteur d'un livre intitulé l'*Infaillibilité de l'Eglise touchant la foi et les mœurs*, contre Masius, professeur de Copenhague, Paris, 1701, 2 vol. in-12.

* II. LANGEVIN (Raoul), chanoine de Bayeux, composa en 1269 le fameux *cartulaire* de cette église, si connu sous le nom de son auteur. C'est une compilation des statuts, usages et cérémonies qui se pratiquoient de son temps dans cette cathédrale.

LANGEY. *Voyez* BELLAY, n° I.

* LANGHAM (Simon), prélat et cardinal anglais, mort à Avignon en 1376, fut abbé de Westminster, et ensuite évêque d'Ely, puis archevêque de Cantorbéry. Edouard III le fit trésorier d'Angleterre, et Urbain VIII lui donna le titre de légat après l'avoir fait cardinal.

* LANGHANS (N.), conseiller supérieur d'architecture, mort à

Berlin en 1809, dirigea la construction du nouveau théâtre de cette ville, et se rendit sur-tout célèbre par la *superbe porte* dite *de Brandebourg*, qu'il construisit d'après les Propylées d'Athènes, et qui fait un des premiers ornemens de Berlin.

* LANGHORNE (Jean), théologien et poëte anglais, né à Kirby-Stevan, d'un ecclésiastique du Westmoreland, mort en 1779. Quand il eut pris les ordres il se chargea de l'éducation des fils d'un getilhomme du comté de Lincoln, et épousa sa fille. Il eut ensuite la cure de Blagden, au comté de Sommerset, et fut en outre juge de paix et chanoine de Wells. Langhorne a été un des coopérateurs au *Monthly review*, et il a publié, I. *Les Epanchemens de l'imagination*, deux vol. in-12, traduits en français par La Baume, et publiés par Imbert, Paris, 1780, in-18. II. *Les Lettres de Théodose à Constance*, 2 vol. in-12, dont on a une traduction française par Robinet, Roterdam, 1764, in-8°. III. *Soliman et Almena*, roman traduit en français par M. de Laflotte, Paris, 1765, in-12. IV. *Frédéric et Pharamond*, in-12. V. Deux vol. de *Sermons*. VI. *Effusions de fantaisies*, 2 vol. VII. *Les Fables de Flore*, en vers. VIII. *Traduction* des Vies de Plutarque.

† I. LANGIUS *ou* LANGHE (Charles), né, selon quelques-uns, à Gand, et, selon d'autres, à Bruxelles, fut chanoine de l'église de Liège, où il mourut dans un âge peu avancé le 29 juillet 1575. Il étoit très-versé dans le grec et le latin, bon poëte, et l'un des plus judicieux critiques de son siècle. Nous avons de lui des *Commentaires* sur les Offices de Cicéron, sur les Comédies de Plaute, et plusieurs pièces de vers.

II. LANGIUS. *V.* LANGE, n° I.

LANGLADE. *Voyez* SERRE, n° III.

* LANGLAND (Jean), né à Hanley, dans le comté d'Oxford, fut chanoine de Windsor, et se distingua par sa prédication. Henri VIII le choisit pour son confesseur, le nomma à l'évêché de Lincoln, et le créa lord aumônier. Langland proposa, en 1528, à ce monarque, son divorce avec Catherine, et en fut ensuite le plus ardent instigateur. En 1532 il fut élu chancelier de l'université d'Oxford. Ses *écrits* ont été publiés en un volume in-folio la même année à Londres. Langland mourut en 1547.

I. LANGLE (Jean-Maximilien de), ministre protestant, né à Evreux, mort en 1674, âgé de 84 ans, a laissé deux volumes de *Sermons*, et une *Dissertation* pour la défense de Charles I[er], roi d'Angleterre.

II. LANGLE (Pierre de), né à Evreux en 1644, docteur de Sorbonne en 1670, fut choisi, à la sollicitation de Bossuet, son ami, pour précepteur du comte de Toulouse. Louis XIV lui donna, en 1698, l'évêché de Boulogne. Le *Mandement* qu'il publia en 1717, au sujet de son appel de la bulle Unigenitus, excita des troubles dans son diocèse. Les habitans de Calais se soulevèrent; ceux de Quernes en Artois le reçurent, dans une visite, à coups de pierres et à coups de bâton. Ce prélat fut inflexible; il s'opposa avec Colbert, évêque de Montpellier, à l'accommodement de 1720. Cette démarche irrita le régent, qui l'exila dans son diocèse. Il y mourut le 12 avril 1724.

* III. LANGLE (Samuel de), né à Londres, mais amené en France à un an, mort en 1699, fut ministre d'une église protestante à Rouen; il vint ensuite desservir celle de Cha-

renton près Paris, où ses vertus et son savoir lui concilièrent l'estime générale. Quand la persécution s'éleva contre les protestans en France, il passa en Angleterre, et y obtint un canonicat de Westminster. Enfin l'université d'Oxford le reçut docteur. L'évêque Stillinfleet a imprimé une *Lettre* de Langle *sur la différence de l'Eglise d'Angleterre et des Eglises dissidentes.*

* IV. LANGLE (le marquis), mort à Paris en octobre 1807, étoit né avec une certaine originalité d'esprit qui donnoit du piquant à ses productions; esprit fort dans sa jeunesse, dans un âge plus avancé (après avoir vécu d'une manière peu honorable), il devint presque dévot, et dans ses derniers momens il se confessa, reçut les sacremens de l'Église, et donna toutes les marques d'un sincère repentir. On a de lui, I. *Amours* ou *Lettres d'Alexis et de Justine*, Neufchâtel, 1786, 2 vol. in-8°. La ressemblance de ce titre avec celui de l'infâme ouvrage intitulé Justine, ou les Malheurs de la vertu, a fait confondre le marquis de Langle avec le véritable auteur de ce dernier ouvrage. II. *Paris littéraire*, Paris, un vol. in-12, an VIII (1800). III. *Nécrologe des auteurs vivans*, Paris, 1807, in-18. Cette brochure est une réimpression de celle qui a pour titre *Paris littéraire*, avec quelques additions et corrections; elle attira à l'auteur une foule d'ennemis, dont il avoit froissé trop vivement l'amour-propre. IV. Le *Nouveau Werther*, imité de l'allemand, Neufchâtel, 1786, in-8°. V. *Voyage de Figaro en Espagne*, 1785, 2 v. petit in-12; 5e édit., 1796, in-8°, sous le titre de *Voyage en Espagne.* Cette brochure reçut, dans son origine, les honneurs du bûcher, ce qui lui donna une certaine vogue, qu'elle a perdue depuis; quoi qu'il en soit, ce Voyage composé à Paris n'est pas tout-à-fait sans mérite.

* LANGLÉ (J. B.), ancien professeur au conservatoire de musique à Naples, bibliothécaire du conservatoire à Paris, est mort le 18 septembre 1807, dans un âge avancé. On lui doit le *Traité de la Fugue*, celui de l'*Harmonie* et de la *Basse sous le chant.* Les études sérieuses ne l'ont point empêché de réussir dans la pratique d'un art qu'il professoit avec tant de succès. Il a écrit *plusieurs ouvrages* fort agréables, et notamment l'*Opéra de Corisandre*, resté au répertoire de l'académie impériale de musique.

* LANGLEY (Batti), architecte anglais, auquel on doit un ouvrage utile, intitulé *Builder's jewel*, contenant les prix des ouvrages et des matériaux qui servent à bâtir. Il a laissé d'*autres livres* usuels propres aux ouvriers qu'on emploie pour les constructions. Il mourut en 1751.

* I. LANGLOIS (Michel), poëte et jurisconsulte, né à Beaumont en Hainaut, vivoit sur la fin du 15e siècle et au commencement du suivant. Ce poëte éprouva toutes les vicissitudes de la fortune. On a de lui des *poésies* latines qui parurent à Pavie en 1505 ou 1506, parmi lesquelles on distingue une exhortation à la vertu qu'il adressa à ses disciples, à Paris, lorsqu'il entreprit de leur expliquer les Fastes d'Ovide, et plusieurs autres pièces adressées à des personnes riches ou constituées en dignité, dans le dessein d'en obtenir des secours.

† II. LANGLOIS (Martin), bourgeois de Paris, officier municipal, échevin de la ville et en même temps prévôt des marchands, employa tout son crédit pour faire triompher la cause de Henri IV, sans craindre de blesser le parti opposé, en

qui résidoit le pouvoir. « Le mercredi 19 janvier 1594, dit Pierre de l'Etoile, le cardinal Pellevé ayant rencontré au Louvre le prévôt Langlois, lui dit : « On ne vous voit pas souvent à la messe des états, et vous y devez venir. — Je vais, répondit Langlois, à la messe de ma paroisse. — Vous ne faites pas votre charge, répliqua le cardinal. — Je pense, repartit Langlois, faire ma charge aussi bien et mieux que ne faites la vôtre. — Ne me reconnoissez-vous donc pas pour être votre archevêque, lui demanda le cardinal transporté de colère? — Mais que vous ayez, répondit Langlois, fait élection de l'un des deux archevêchés de Sens ou de Reims, alors je vous reconnoîtrai pour tel, et non plutôt. — Il vous faut déposer, reprit le cardinal; aussi-bien vous connoît-on trop, et chacun sait le lieu d'où vous venez. — On me connoît bien, voirement, pour homme de bien, dit Langlois; et pour le regard du lieu, je veux bien que sachiez que je suis d'aussi bonne maison et meilleure que vous n'êtes. Quant à me déposer, il n'est pas en votre puissance, ni d'homme qui vive; il n'y a que le peuple qui m'a élu qui me puisse déposer. Au reste, je n'ai que faire de vous, et ne vous connois et respecte que pour la couronne que vous avez sur la tête. Je sais que vous avez force évêchés; mais on ne voit pas que vous vous en acquittiez comme il faut. ... Et ainsi se départirent. » Deux mois après, Langlois redoubla de zèle et d'efforts pour faire entrer Henri IV dans Paris. Ce fut par les mesures qu'il prit avec Brissac, gouverneur de cette capitale, et quelques autres bons citoyens, que ce prince fit son entrée dans Paris, la nuit du 21 au 22 mars 1594, sans presque répandre de sang. Il n'y eut qu'un corps de garde espagnol et trois bourgeois de tués. La mort de ceux-ci affligea beaucoup le roi. Il répéta souvent depuis « qu'il eût voulu racheter pour beaucoup la vie de ces trois citoyens, pour avoir la satisfaction de faire dire à la postérité qu'il avoit pris Paris sans verser une goutte de sang. » Henri récompensa dans la suite le brave et fidèle Langlois par une charge de maîtres des requêtes.

III. LANGLOIS (Denys), d'abord médecin, se fit imprimeur pour donner *ses ouvrages*, dont les éditions sont correctes et recherchées; on distingue celles d'Edmond Richer, *de Ecclesiasticâ potestate;* et de Jean Dartis, *De suburbicariis regionibus et ecclesiis.* Ce dernier ouvrage est très-rare.

* IV. LANGLOIS (Jean-Baptiste, ou selon d'autres, Etienne), jésuite, né à Nevers en 1663, et mort en 1706, à 43 ans, publia *divers écrits*, oubliés aujourd'hui, contre l'édition de saint Augustin donnée par les bénédictins de Saint-Maur. (*Voyez* MASSUET.) Nous avons de lui *Histoire des croisades contre les Albigeois*, Paris, 1703, in-12, ouvrage plus estimable par les recherches que par le style. Peut-être exagère-t-il un peu trop, lorsqu'il parle des vices et des erreurs des Albigeois.

* V. LANGLOIS (Jean-Thomas), journaliste, ancien avocat au parlement de Paris, concourut, en 1791 et 1792, à la rédaction des *Actes des apôtres.* Constamment opposé aux principes de la révolution, il s'étoit tenu éloigné de tous les emplois, et ne s'occupoit que de la rédaction de quelques *Mémoires.* Il a fourni plusieurs articles dans les journaux de la *Quotidienne* et du *Précurseur*. On cite comme un modèle celui qu'il publia en 1804 en faveur des déportés de la Guadeloupe, et auquel ceux-ci durent

leur salut. Langlois mourut à Gisors en 1805, à l'âge de 57 ans.

* VI. LANGLOIS (Isidore), né à Rouen le 18 juin 1770, d'un marchand de bas, et mort à Paris en 1800, rédigea pendant la révolution le *Messager du Soir*. Plein de feu et d'esprit, ardent et laborieux, il avoit un courage indomtable; mais ses forces n'y répondoient pas: il étoit foible, bilieux et valétudinaire. Personne ne peut se vanter d'avoir été aussi souvent et aussi long-temps proscrit, tantôt par un parti, tantôt par un autre. Sa plume facile et mordante signaloit sans miséricorde le crime. On a de lui, I. *Des gouvernemens qui ne conviennent point à la France*, 1795, in-8°. II. *A ses juges et à ses concitoyens*, 1795, in-8°.

* LANGTON (Etienne), né en Angleterre, fut élevé dans l'université de Paris, et se concilia par l'étendue de ses connoissances l'estime du roi et de la noblesse de France. Il fut nommé cardinal et archevêque de Cantorbéry par le pape Innocent III, sous le règne du roi Jean. Les moines de Cantorbéry, suivant leur usage, avoient élu le prélat qui devoit remplir le siége vacant et soumis leur élection à l'approbation du pape. Quelques disputes qui s'élevèrent entre eux fournirent au pape un prétexte pour annuler l'élection; il nomma Langton, le sacra lui-même à Viterbe, et écrivit au roi pour l'engager à confirmer ce qu'il avoit fait. Jean, indigné, chassa les moines de Cantorbéry, saisit leurs biens et interdit à Langton l'entrée du royaume. Le pape, à cette nouvelle, manda aux trois évêques, de Londres, d'Ely et de Worcester, de faire des représentations au roi pour lui persuader de rétablir les moines et de mettre Langton en possession de l'archevêché de Cantorbéry; que si le roi s'y refusoit au bout d'un temps limité, ils avoient ordre de mettre le royaume en interdit. Jean s'obstina, et l'interdiction fut proclamée au moment prescrit. Le pape, voyant que les mesures qu'il avoit prises étoient sans effet, prononça l'excommunication de Jean, le déclara déchu de toute autorité et ses sujets dégagés de toute obéissance. Cet orage n'auroit eu vraisemblablement aucune suite, si le roi, s'apercevant de la défection de ses sujets, et alarmé des préparatifs que la France faisoit contre lui, ne se fût trouvé dans le plus grand embarras. (*Voyez* JEAN-SANS-TERRE, n° LII.) Il se détermina donc à se soumettre au saint-siége, à recevoir l'archevêque et à rétablir les moines. Peu de temps après Langton passa en Italie pour assister à un concile œcuménique, et le roi mourut pendant son absence. A son retour il ne négligea rien pour s'attirer les bonnes graces de Henri III son successeur. Il fit exhumer le corps de Thomas Becket, pour l'enfermer dans une châsse d'or, enrichie de pierres précieuses. Le roi, le légat du pape, et toute la noblesse, assistèrent à la cérémonie de cette translation, dont l'archevêque fit les honneurs avec toute la magnificence d'un prince. Langton occupa le siége de Cantorbéry l'espace de 22 ans, et mourut en juillet 1228. Son érudition et ses écrits, dont Bayle donne la liste, le placent au rang des hommes les plus illustres de son temps.

* LANGUE ou LANG (Jean), connu sous le nom de *Joannes Langus*, jurisconsulte allemand, né à Freistadt, enseigna le droit et les belles-lettres dans différentes villes. Nommé ensuite chancelier de l'évêque de Breslaw, conseiller ordinaire de l'empereur Ferdinand Ier, il fut employé en diverses négocia-

tions importantes. Un seigneur espagnol lui vantoit un jour la douceur de sa langue, et le railloit sur la dureté de la langue allemande : « Il me semble, lui disoit-il, que j'entends tonner quand j'entends parler allemand, et je crois que Dieu se servit de cette langue quand il chassa nos premiers parens du paradis terrestre pour les effrayer davantage. — Cela peut être, lui répondit froidement Langue ; mais il y a apparence que le serpent se servit aussi du langage espagnol, dont vous vantez si fort la douceur pour tromper Eve. » Ce jurisconsulte mourut à Sweinitz dans la Silésie en 1567, âgé de 64 ans. On a de lui la traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore Calixte, qu'il fit sur le seul exemplaire qui existât alors en Europe. Il y ajouta des *notes;* et le fit imprimer pour la première fois a Bâle en 1552. Il est encore *traducteur* d'autres pièces de saint Grégoire de Nazianze, de saint Justin, martyr, et *auteur* de plusieurs poëmes.

† I. LANGUET (Hubert), né à Vitteaux en Bourgogne l'an 1518, étudia en Italie, et passa de là en Allemagne pour voir Melanchthon. Cet homme célèbre lui inspira les opinions de Luther. Après la mort de Melanchthon, Languet se retira près d'Auguste, électeur de Saxe qui lui confia les négociations les plus importantes. Envoyé en France en 1570, il fit une harangue éloquente et hardie à Charles IX, au nom des princes protestans d'Allemagne ; elle se trouve dans les Mémoires de Charles IX ; et le jour du massacre horrible de la Saint-Barthélemy, il ne craignit pas d'exposer sa vie pour sauver celles de du Plessis-Mornay et d'André Wechel, ses amis. Les différens survenus en Saxe entre les luthériens et les zuingliens sur l'Eucharistie l'obligèrent de demander son congé au duc de Saxe, dont il étoit un des premiers ministres. Il mourut à Anvers le 30 septembre 1581, au service du prince d'Orange, qui faisoit de lui un grand cas. Ses voyages lui avoient appris à connoître le monde et à le mépriser. Il le quitta sans regret, parce que, dit-il dans ses derniers momens, loin de devenir meilleur, il empiroit toujours. On a de lui *plusieurs ouvrages ;* les principaux sont, I. Des *Lettres* en latin, à l'électeur de Saxe, publiées à Hall, in-4°, en 1699 ; à Camérarius, père et fils, imprimées en 1685, à Francfort, in-12 ; au chevalier Ph. Sidney, mises sous presse en 1646, in-12. II. *Vindiciæ contra tyrannos*, publiées sous le nom de *Stephanus Junius Brutus*, Edimbourg, 1579, in-8° ; traduites en français par François Estienne, 1581, in-8°. C'est la production d'un républicain qui pense sur les monarques à peu près comme on en parloit dans le sénat de Rome après l'expulsion des Tarquins. Cet écrit a contribué dans ces derniers temps à faire fermenter quelques têtes. En traitant du pouvoir du prince sur le peuple et du peuple sur le prince, il fait toujours prévaloir celui du peuple. III. Une *Relation* de l'expédition de l'électeur Auguste, contre Guillaume Grumbach et autres révoltés de Saxe, avec l'*Histoire* de ce que fit l'empereur contre ce prince, 1562, in-4°. IV. L'*Apologie* ou *Défense de Guillaume, prince d'Orange, contre le ban et édit du roi d'Espagne*, Delft, 1581, in-4°. Cette apologie fut réfutée par Jurieu, dans l'ouvrage intitulé *Apologie pour LL. MM. Britanniques, contre un libelle infâme, intitulé Apologie......* La Haye, 1689, in-8°. Sa Vie a été écrite par La Mare, conseiller au parlement de Dijon, Hall, 1700, in-12.

† II. LANGUET (Jean-Baptiste-Joseph), arrière-petit-neveu du

précédent, né à Dijon en 1675, du procureur-général au parlement de cette ville, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1703, et obtint la cure de Saint-Sulpice en 1714. L'église de sa paroisse n'étoit guère digne de la capitale : on vouloit la rétablir, et on avoit déjà construit le chœur ; mais le reste étoit imparfait. L'abbé Languet conçut le vaste dessein d'élever un temple capable de contenir ses nombreux paroissiens. Il entreprit ce grand ouvrage, n'ayant d'autres fonds qu'une somme de cent écus. Il employa cet argent à acheter des pierres, qu'il étala dans les rues pour annoncer son dessein au public. Les secours lui vinrent aussitôt de toutes parts ; et le duc d'Orléans, régent du royaume, lui accorda une loterie. Ce prince posa la première pierre du portail l'an 1718 ; et le curé de Saint-Sulpice n'épargna, pendant toute sa vie, ni soins ni dépenses pour rendre son église l'une des plus magnifiques de France en architecture et en décorations. La consécration s'en fit en 1745. Un autre ouvrage qui ne fait pas moins d'honneur à l'abbé Languet est l'établissement de la maison de l'*Enfant Jésus*. Cet établissement, précieux à la société, est peut-être ce qui caractérise davantage le mérite et les talens de ce célèbre curé. Il étoit composé de trente à trente-cinq demoiselles pauvres, faisant preuve de noblesse depuis 1535 jusqu'à leur entrée, avec la qualité de chevalier dans le premier père dont elles descendoient. On préféroit celles dont les parens avoient été au service du roi. On donnoit à ces demoiselles un entretien et une éducation conformes à leur naissance. On les occupoit en même temps, tour à tour, aux différens soins que demande la boulangerie, les basses-cours, les laiteries, le blanchissage, le jardin, l'apothicairerie, la lingerie, les fileries, et les autres objets du ménage. Un autre but de cet établissement étoit de servir de retraite et de ressource à plus de huit cents pauvres femmes et filles, qui alloient y chercher de quoi vivre, soit qu'elles fussent de la ville, de la campagne, ou des provinces. On les y nourrissoit, et on leur faisoit gagner leur vie par le travail, en les employant sur-tout à filer du coton et du lin. Il y avoit à l'Enfant Jésus, en 1741, plus de 1400 femmes et filles de cette espèce, et le curé de Saint-Sulpice employoit tous les moyens convenables pour les établir. L'abbé Languet ne cessa de soutenir cette maison jusqu'à sa mort, arrivée le 11 octobre 1750, dans son abbaye de Bernay. Jamais homme ne fut plus habile et plus industrieux que lui à se procurer d'abondantes aumônes et des legs considérables. Il distribuoit environ un million chaque année. Il préféroit toujours les familles nobles réduites à la pauvreté ; et il y avoit, dit-on, dans sa paroisse quelques familles de distinction, à chacune desquelles il donnoit jusqu'à trente mille livres par an, ce qui nous semble excessif. Généreux par caractère, il donnoit grandement et savoit prévenir les besoins. Dans le temps de la cherté du pain, en 1725, il vendit, pour soulager les pauvres, ses meubles, ses tableaux et d'autres effets rares et curieux qu'il avoit amassés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce temps-là que trois couverts d'argent, point de tapisserie, et un simple lit de serge, que Mad. de Cavois ne fit que lui prêter, ayant vendu auparavant pour les pauvres tous ceux qu'elle lui avoit donnés en différens temps. Il distribua jusqu'à son patrimoine. Sa charité ne se bornoit pas à sa paroisse. Dans le temps de la peste de Marseille, il envoya des sommes considérables en Provence, pour soulager ceux qui étoient affligés de ce fléau. Il s'intéressa sans cesse

et avec zèle à l'avancement et au progrès des arts, au soulagement du peuple, et à la gloire de la nation. L'abbé Languet refusa constamment plusieurs évêchés qui lui furent offerts par Louis XIV et par Louis XV, sous les ministères du duc de Bourbon et du cardinal de Fleury. Sa piété et son application continuelle aux œuvres de charité ne l'empêchoient point d'être gai et agréable dans la conversation. Il y faisoit paroître beaucoup d'esprit, et avoit souvent des reparties fines et délicates. Le cardinal de Fleury, frappé de l'esprit d'ordre et d'économie qui le distinguoit, lui proposoit un jour de le faire surintendant-général de tous les hôpitaux du royaume, « J'ai toujours dit, lui répondit Languet en souriant, que les bontés de votre éminence me conduiroient à l'hôpital. » Une dévote qu'il administroit au lit de la mort crut devoir l'assurer, sans qu'il l'interrogeât, qu'elle ne recevroit point la bulle Unigenitus : Madame, répondit le curé, elle s'en passera.

† III. LANGUET (Jean-Joseph), frère du précédent, né à Dijon le 25 août 1677, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et, à la sollicitation de Bossuet, son ami et son compatriote, entra dans la maison de Navarre, dont il devint supérieur. Il prit ensuite le bonnet de docteur de Sorbonne, et fut nommé évêque de Soissons en 1715. Il signala chaque année de son épiscopat par des *Mandemens* et par des *Ecrits* contre les jansénistes et les convulsionnaires. Ce prélat passa, en 1731, de l'évêché de Soissons à l'archevêché de Sens. Il gouverna très-bien ces deux diocèses, et mourut le 3 mai 1753. Ses *Ouvrages polémiques* ont été traduits en latin, imprimés à Sens en 1753, 2 vol. in-fol., et supprimés par un arrêt du conseil. On a encore de lui, I. *La Vie de Marie Alacoque*, 1729, in-4° ; ouvrage ridicule, où l'on trouve d'indécentes puérilités. Jésus-Christ y converse avec cette religieuse dans le style de Berruyer. II. Une *Traduction* des Psaumes, in-12. III. Une *Réfutation*, in-12, peu solide et peu judicieuse, de l'excellent Traité de Claude de Vert, trésorier de Cluny, sur les cérémonies de l'Église. IV. Des *Livres de piété* qui n'ont pas assez d'onction. V. Des *Remarques* sur le Traité du jésuite Pichon, touchant la fréquente communion. VI. *Traité de la confiance en la miséricorde de Dieu*, 6e édition, Paris, 1735, 1 vol., in-12. VII. Plusieurs *Discours*, dans les recueils de l'académie française. Ils prouvent qu'il étoit très-capable de composer lui-même ses ouvrages. Son style est diffus et un peu trainant, mais clair, naturel, élégant et assez noble.

* LANGUIDARA (Antoine), né à Messine en 1660, fut ecclésiastique et exerça pendant quelque temps la profession d'avocat. On a de lui L'*Anacoreta Zancleo, ovvero la notizia di S. Niccolò, venuto, e morto in Messina co' suoi seguaci; il secolo impugnato, e rivocato da' vizi; l'avvocato ravveduto*, etc.

* LANGWEDEL (Bernard), médecin, né à Hambourg en 1596, y exerça son art, dès l'an 1623, avec une telle distinction, que le duc de Saxe-Lawembourg se l'attacha en qualité de conseiller premier médecin. Langwedel mort en 1656, très-attaché à la doctrine d'Hippocrate, a laissé les ouvrages suivans: I. *Carolus Piso enucleatus, sive observationes medicæ Caroli Pisonis, certis conclusionibus physico-pathologicis comprehensæ, rationibus firmis illustratæ et in epitomen redactæ*, Hamburgi, 1639, in-8°; Lugduni Batavorum, 1639,

in-12. II. *Thesaurus Hippocraticus, sive aphorismi Hippocratis in classes et certos titulos ordine dispositi atque succinctis rationibus illustrati*, Hamburgi, 1639, in-12. III. *Colloquium Romano-Hippocraticum inter Marforium et Pasquinum, patricios romanos*, etc.

* LANIER, peintre, employé à rassemblerdestableaux précieux chez l'étranger, pour la collection de Charles Ier, roi d'Angleterre. Il a mis sa marque à tous ceux qu'il a apportés en Angleterre. On ne sait rien de plus de cet artiste.

* LANNES (Jean), maréchal d'empire, duc DE MONTEBELLO, colonel-général des Suisses, né à Lectoure, le 11 avril 1769, d'une famille honnête, fit de bonnes études dans le collége de cette ville. Mais son père ayant été caution d'un fermier qui fit banqueroute, il fut obligé de vendre une métairie, et la diminution de sa fortune obligea son fils de se mettre en apprentissage chez un teinturier; il exerçoit cette profession lorsque les dangers de la patrie appelèrent, en 1792, ses amis au poste d'honneur. Il partit pour l'armée des Pyrénées-orientales en qualité de sergent-major; bientôt, par son courage et ses talens, il devint colonel. Après le traité de Bâle, qui procura la paix avec l'Espagne, Lannes ne fut pas compris dans le nombre des colonels en activité; le repos où il sembloit condamné l'indigna, et il s'achemina, en 1796, vers l'armée d'Italie comme simple volontaire; mais sa valeur attira sur lui tous les regards, et le général en chef Bonaparte le nomma colonel du 29e régiment sur le champ de bataille de Millésimo. Lannes fit des prodiges en cette qualité à la bataille de Bassano, où il prit deux drapeaux; au passage du Pô; à la bataille de Lodi, à l'assaut de Pavie, à la suite duquel il devint général de brigade; au siége de Mantoue, dont il enleva le faubourg Saint-George à la baïonnette; au combat de Governolo et à la mémorable bataille d'Arcole, où il voulut assister malgré la douleur que lui causoient des blessures reçues au précédent combat. Lorsque l'armée d'Italie marcha sur Rome, le général Lannes pénétra le premier à Imola, dont il enleva les retranchemens. Cet événement décida la soumission du saint-père, auprès duquel Lannes fut envoyé pour traiter de la paix. Après le traité de Campo-Formio, en 1797, le général Lannes vint à Paris, d'où il devoit prendre part à l'expédition dirigée contre l'Angleterre; mais celle d'Égypte ayant été décidée, il y accompagna le général en chef Bonaparte, qui depuis longtemps avoit appris à le connoître et à l'aimer. Dans la guerre à jamais célèbre de l'Égypte, Lannes, l'un de ceux qui avoient signalé la plus grande valeur à Malte, fut constamment le général d'avant-garde. Au débarquement d'Alexandrie, dans tous les combats qui précédèrent l'entrée des Français au Caire, dans la poursuite des terribles Mamelucks, au siége de Saint-Jean-d'Acre, enfin, à la bataille d'Aboukir, il joignit constamment le sang-froid à la valeur, et la valeur aux talens. Sa division se porta sur la montagne de Sables contre les Turcs défendus par six gros canons; la terreur qu'il portoit fut si grande, que ces Turcs éperdus se jetèrent dans la mer; plus de dix mille y périrent, refoulés vers le rivage par la cavalerie du général Murat..... Le général Lannes investit Aboukir; il attaqua de vive force la redoute, les retranchemens furent emportés, et il fut dangereusement blessé dans ce combat. De retour en France, en 1799, Lannes fut chargé de dé-

poser dans le temple des Invalides les 52 drapeaux pris par l'armée d'Égypte; le discours qu'il prononça dans cette cérémonie offroit le tableau le plus vrai et le plus éloquent des travaux de nos illustres phalanges qui avoient bravé la faim, la soif, les déserts brûlans et les constans efforts d'un ennemi fier du nombre de ses soldats, de sa connoissance du terrain et de ses premiers succès. Après la révolution du 18 brumaire, à laquelle le général Lannes contribua puissamment, il fut envoyé à Toulouse pour y commander la division militaire dont sa ville natale faisoit partie; sa sagesse énergique y dissipa les troubles que des factions espéroient y entretenir encore. Cette armée de réserve, créée comme par enchantement pour la délivrance de l'Italie, qui franchit les Alpes, en 1800, d'une manière plus prodigieuse que celle d'Annibal, qui enleva les forts, les villes, les camps à la baïonnette, et reconquit à pas de géans le royaume d'Italie, eut constamment le général Lannes à son avant-garde; voici comme il haranguoit ses soldats en marchant au second assaut de Pavie : « Camarades, nous marchons pour cueillir de nouveaux lauriers. Je renverrai sur les derrières de l'armée le soldat indigne qui se souillera d'une atteinte aux propriétés; il expiera dans la nullité et le mépris le crime d'avoir compromis le nom français qui fut confié si grand à votre courage. » Le deuxième passage du Pô, l'enlèvement de la position avantageuse de la Stradella, la bataille de Casteggio, et enfin la célèbre bataille de Marengo, sont des faits d'armes, dans le récit desquels les actions valeureuses du général Lannes seront placées au premier rang. Créé maréchal d'empire et appelé à la cour, il se montra constamment ennemi du mensonge et de l'intrigue; nommé à l'ambassade de Lisbonne, il y déploya un caractère de fermeté qui maintint, dans un pays trop souvent dominé par les agens britanniques, la dignité du nom français. Il ne quitta ce poste que pour aller combattre l'Autriche, dans la campagne de 1805. A la bataille d'Austerlitz, il eut le commandement de l'aile gauche de l'armée, et contribua par sa bravoure et ses savantes manœuvres au succès de cette célèbre journée. Dans la campagne de Prusse, à Iéna, à Eylau, à Friedland, le maréchal se signala dans presque tous les combats qu'on livra aux Prussiens et aux Russes. La paix qui en fut la suite, en donnant un instant de relâche aux troupes françaises, leur préparoit de nouveaux triomphes en Espagne. Le maréchal Lannes s'y couvrit de nouveaux lauriers à la bataille de Tudéla, et sur-tout au siége de Sarragosse, pendant la durée duquel il déploya tout ce que peut le talent militaire joint à cette noble volonté de vaincre. La France avoit encore les armes à la main dans l'Espagne, lorsqu'elle apprit que l'Autriche se disposoit à lever contre elle l'étendard de la guerre, que ses armées s'organisoient de toutes parts, et menaçoient déjà d'envahir son territoire. Une nouvelle guerre commence; le maréchal Lannes y conduit à la victoire les braves avec lesquels il s'étoit déjà illustré tant de fois, et y débute par la prise de Ratisbonne, après une suite non interrompue de combats et de succès. On lit dans la vie militaire du maréchal Lannes, publiée en 1810 par M. René Perin; « Le duc de Montebello, à la bataille d'Esling, est frappé d'un boulet qui lui emporte la cuisse; dans le premier moment on désespère de sa vie; on le transporte sur un brancard auprès de l'empereur; quelques larmes coulent des yeux de

monarque; il se tourne vers ceux qui l'entourent et leur dit : « Il falloit que dans cette journée mon cœur fût frappé par un coup aussi sensible, pour que je pusse m'abandonner à d'autres soins que ceux de mon armée. » Le maréchal, qui avoit perdu connoissance, revient à lui; il se jette au cou de l'empereur, en lui disant : « Dans une heure, vous aurez perdu celui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été votre meilleur ami. » Il expira quelques heures après, le 31 mai 1809. Le maréchal avoit pour l'empereur une amitié tendre et chevaleresque : abstraction faite du rang, c'étoit sa personne qu'il aimoit. Il étoit à Napoléon ce que Sully étoit à Henri IV. Les cérémonies funèbres qui furent ordonnées pour la translation du corps du maréchal de Strasbourg à Paris le 22 mai, jour anniversaire de la bataille d'Esling, les personnages illustres qui composèrent le cortège, les obsèques qu'on lui fit à Paris avec autant de grandeur que de magnificence les 5 et 6 juillet, jour anniversaire de la bataille de Wagram, lorsqu'on transporta son corps au Panthéon, attestent l'estime que portoit l'empereur à l'un de ses plus vaillans capitaines.

* I. LANNOY (François-Ferdinand de), né à Lille en Flandre en 1732, fit en 1748 ses premières armes dans le régiment du roi, infanterie, et en 1754 il fut nommé colonel aux grenadiers de France. Il se signala dans la guerre de 1756, et il existe de lui un *manuscrit* curieux sur cette guerre. Rendu à sa famille en 1763, il se livra tout entier à l'éducation de ses enfans, pour lesquels il a composé plusieurs écrits estimables. En 1769 il fut créé brigadier des armées; et en 1772 il reçut le brevet de colonel du régiment provincial d'Arras. Malgré la foiblesse de sa santé, il mit au jour des *mémoires* intéressans et remplis de vues utiles sur plusieurs objets d'administration et de législation. En 1780, Lannoy fut promu au grade de maréchal-de-camp, et mourut en 1790, regretté de tous ceux qui avoient eu l'avantage de le connoître et d'apprécier ses talens.

† II. LANNOY (Charles de), d'une des plus illustres maisons de Flandre, chevalier de la Toison-d'or en 1516, gouverneur de Tournay en 1521, et vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint en 1522, eut le commandement général des armées de ce prince après la mort de Prosper Colonne, en 1523. Lannoy s'immortalisa, en 1525, à la journée de Pavie, journée à jamais célèbre par les malheurs de François Ier. On sait que ce prince, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de l'homme du monde le plus intrépide, fut forcé de se rendre; mais il ne voulut se rendre qu'au vice-roi. « Monsieur de Lannoy, lui dit-il en italien, voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant que de la rendre il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, et qu'il n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune... » Lannoy se mit à genoux, reçut avec respect les armes du prince, lui baisa la main, et lui présentant une autre épée : « Je prie, dit-il, votre majesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui a épargné le sang de plusieurs des vôtres. Il ne convient pas qu'un officier de l'empereur voie un roi désarmé, quoique prisonnier. » Le généreux Lannoy traita toujours François Ier en roi. Craignant que ses troupes n'entreprissent de se saisir de la personne de ce prince pour s'assurer de leur paiement, il le fit mener dans le

château de Pizzighitone. Le traité ayant été fait entre Charles-Quint et François Ier, ce fut Lannoy qui conduisit le roi près de Fontarabie, sur le bord de la rivière de Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne. L'empereur Charles-Quint lui donna la principauté de Sulmone, le comté d'Ast, et celui de la Roche en Ardennes. Il mourut à Gaëte en 1527. Launoy étoit un général réfléchi, mesuré, capable de décider la victoire par ses talens militaires autant que par son courage, et à sa place dans un cabinet comme sur un champ de bataille. — On connoît encore de cette famille distinguée Raoul DE LANNOY, qui servit avec distinction sous Louis XI. Ce brave guerrier étoit monté à l'assaut, à travers le fer et la flamme, au siége du Quesnoy. Louis XI, témoin de son ardeur, lui passa au cou une chaîne d'or de cinq cents écus, en lui disant : « Par la *Paque-Dieu*, mon ami, vous êtes trop furieux en combats ; il faut vous enchaîner : car je ne veux point vous perdre, et je désire de me servir de vous plus d'une fois. » Les descendans de Lannoy ont porté long-temps une chaîne autour de leurs armes, en mémoire de cette action. Cette maison remonte au 14e siècle.

LANOUE. *Voyez* NOUE.

LANSAC (Louis DE SAINT-GELAIS de), ambassadeur à Rome en 1554, et au concile de Trente, qu'il vit terminer. Quoiqu'il eût écrit que « le Saint-Esprit étoit apporté de Rome toutes les semaines dans la valise du courrier (lettre du 19 mai 1562), il fut favorable aux états de Blois, à la réception de ce concile. Il mourut en 1589. — Urbain, évêque de Comminges, son fils naturel, ligueur forcené, causa l'émeute de Toulouse, qui fut suivie de la mort de Duranti. *Voyez* ce mot.

† LANSBERG (Jean), natif d'une ville de ce nom en Bavière, se fit chartreux à Cologne, et mourut en 1539, avec le surnom de *Juste*, surnom peu convenable à un chartreux qui n'avoit guère les occasions ni les moyens d'être injuste. Il laissa un grand nombre d'*Ouvrages ascétiques*, qui respirent une piété tendre. Ils ont été recueillis à Cologne en 1693, en 5 vol. in-4°. Ses *Entretiens de Jésus-Christ avec l'ame fidèle* ont été traduits en français.

† LANSBERGHE *ou* LANDSBERGHE (Philippe), mathématicien, né à Gand en 1561, fut pendant quelque temps ministre à Anvers. Cette ville étant rentrée sous l'obéissance de Philippe II, le 17 août 1585, il se vit obligé de chercher un asile dans les Provinces-Unies. Il y fut ministre à Ter-Goës, en Zélande, et se retira, sur la fin de ses jours, à Middelbourg, où il mourut en 1632. On a de lui, I. Une *Chronologie sacrée*, Middelbourg, 1645, in-4°. II. *Progymnasmata astronomiæ restitutæ*, 1629, in-4°. III. *Commentarius in motum terræ*, dans le précédent. Il s'y déclare pour le système de Copernic ; ce qui dénote des lumières peu communes dans ce temps. IV. *Tabulæ motuum cœlestium perpetuæ*, Middelbourg, 1633, in-fol. On dit qu'il travailla 40 ans à ces tables. V. *Introductio in quadrantem tùm astronomicum tùm geometricum*, etc., Middelbourg, 1633, in-fol. VI. *Horologiographia nova*, etc. Tous ces ouvrages ont été réunis à Middelbourg, 1633, in-fol.

LANSDOWNE (George GRANVILLE, lord), secrétaire d'état en Angleterre, contrôleur de la maison de la reine, et membre du conseil

privé, mort en février 1735, descendoit, dit-on, de Rollon, premier duc de Normandie. Il cultiva la poésie dramatique. Son *Juif de Venise*, comédie retouchée d'après Shakespear, et son *Amour héroïque*, tragédie, eurent quelques succès. On a imprimé ses *Œuvres* à Londres, in-4° et in-12; et à Paris, chez Cazin, in-12.

† LANSIUS (Thomas), jurisconsulte allemand, né en 1577 à Bergen dans la Haute-Autriche, se livra de bonne heure à l'étude; mais comme ce n'est pas toujours par le moyen des livres qu'on parvient à y faire des progrès rapides, il voyagea beaucoup, acquit une grande connoissance des mœurs et des lois des différentes nations, et devint professeur de jurisprudence à Tubinge. Il a donné l'édition d'un ouvrage composé par Frédéric-Achille, duc de Wurtemberg, sous ce titre: *Orationes, seu Consultatio de principatu inter provincias Europæ*, dont la 2[e] édition parut en 1619, in-4°, et la 3[e] à Amsterdam, 1636, in-8°. Lansius mourut octogénaire en 1657.

LANSPERGE (Jean). *Voyez* LANSBERG.

† LANTARA (Simon-Mathurin), né à Fontainebleau, peintre à Paris, s'est distingué dans le *paysage*. Avec de grands talens il avoit les mœurs, l'insouciance et la simplicité d'un enfant. On en profita souvent pour avoir ses tableaux à vil prix; aussi Lantara mourut-il à l'hôpital de la Charité de Paris le 22 décembre 1778. Ses tableaux sont très-rares, et se vendent fort cher.

* LANTIERI (Jacob), né à Paratico dans le Bressan, excellent ingénieur du 16[e] siècle, a laissé, I. Onze *Dialogues* sur la manière de lever les plans des forteresses selon Euclide, et sur celle de former les modèles et de lever les plans des villes, Venise, 1557, in-4°. II. Deux *Livres* sur la manière de faire les fortifications de terre autour des villes et des châteaux, ainsi que d'élever des forts en campagne, Venise, 1559, in-4°.

* LANUSSE (François), né à Habas, département des Landes, en 1762, livré au commerce, acquit les connoissances nécessaires à cette profession; mais il la quitta à l'époque de la révolution, et obtint du service à l'armée des Pyrénées orientales, où il donna des preuves de ses talens; il fut ensuite envoyé avec le corps qu'il commandoit à l'armée des Alpes. Lanusse, adjudant-général à l'époque où Bonaparte vint prendre le commandement de l'armée d'Italie, se distingua à l'affaire de Dégo le 26 germinal an 5, et le 19 floréal à Fombio, où il attaqua l'ennemi sur la chaussée, et contribua beaucoup à la victoire. Dans l'expédition d'Egypte, Lanusse seconda toutes les opérations de l'armée, lorsqu'elle opéra sa descente au voisinage d'Alexandrie, et partagea ses succès et ses victoires dans les combats qu'elle livra aux Arabes. Les Anglais s'étant emparés d'Aboukir, Lanusse, avec le général Friant, leur livra un combat en avant d'Aboukir; il y fut blessé dangereusement, après avoir fait des prodiges de valeur, et mourut des suites de ses blessures quelque temps après à Alexandrie.

† I. LANUZA (Jérôme-Baptiste DE SELLAN de), surnommé le *Dominique de son siècle*, né à Ixar, dans le diocèse de Saragosse, en 1553, se fit dominicain, devint provincial de son ordre, et présenta une requête à Philippe III, contre le silence que les papes avoient imposé sur les matières de la grace. Ce pieux

dominicain fut élevé, en 1616, sur le siége de Balbastro, et en 1622 sur celui d'Albarazin. Il mourut dans cette dernière ville le 15 décembre 1625, après une vie remplie par les devoirs d'un évêque et les exercices d'un religieux. Philippe III estimoit tant sa vertu, qu'il le fit prier, à son avénement au trône, de lui indiquer les ecclésiastiques et les religieux qu'il jugeroit mériter les premières dignités de l'Eglise. On a de lui, I. des *Traités évangéliques* écrits simplement et solidement. II. Des *Homélies* en 3 vol., traduites de l'espagnol en latin assez fidèlement par Onesime de Kin, Mayence, 1649, 4 vol. in-4°; et en français, par Louis Amariton, avec peu d'exactitude.

* II. LANUZA (Louis), appelé l'*Apôtre de la Sicile*, né à Alicata, ville de ce royaume, le 21 juin 1591, embrassa à 18 ans l'institut des jésuites à Messine, fut missionnaire et excellent prédicateur, et édifia sa patrie par l'exemple d'une vie pure. Obligé par ses travaux et par ses fatigues de s'arrêter à la maison professe de Palerme, il y mourut saintement le 21 octobre 1656, âgé de 65 ans. Il laissa plusieurs ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue, I. *Le due macchine potentissime per convertire l'anime a Dio*. II. *Rimedio preciso contro la pestilenza del peccato*.

* LANZANI (Polidore), peintre, appelé aussi *Polidore de Venise*, élève du Titien, florissoit dans cette ville en 1560. Quoiqu'il eût beaucoup de talent, il ne fut pas aussi recherché qu'il le méritoit, parce qu'il y avoit de son temps de très-grands peintres à Venise. La plupart de ses tableaux représentent des vierges ou des saints. Il y en a trois dans la galerie de Vienne; savoir, *une sainte-Famille*, *un Mariage de sainte Catherine*, et une *Vierge avec l'enfant Jésus, sainte Claire et saint Nicolas*. On voit aussi deux tableaux de lui dans la galerie de Dresde, *sainte Catherine avec l'enfant Jésus et saint André*; et la *Vierge donnant l'enfant Jésus à la Magdeleine, tandis qu'un homme présente un petit enfant à saint Joseph*.

* LANZE (Victor-Amédée delle), cardinal, né d'une famille illustre à Turin le 1er septembre 1712, chanoine régulier de Sainte-Geneviève à Paris, ensuite vicaire à Turin, et enfin cardinal, par la promotion de Benoît XIV, du 10 avril 1747, devint archevêque de Nicosie, préfet du concile, aumônier du roi de Sardaigne, et abbé commandataire de l'abbaye de St.-Bénigne, où il mourut le 25 janvier 1784. On a de ce cardinal les ouvrages suivans; I. *Synodus diœcesana Segusii in Galliâ subalpinâ coacta an.* 1745 *à Victorio Amadeo à Lanceis*. II. *Synodus diœcesana insignis abbatiæ Fructuariensis S. Benigni de S. Benigno*, etc., Augustæ Taurinorum, 1752.

† LANZONI (Joseph), médecin et professeur à Ferrare, membre de l'académie des curieux de la nature, y naquit en 1663. Il employoit à la littérature ou à l'étude de l'antiquité tout le temps que sa profession n'absorboit point. S'il s'agitoit en Italie quelque question difficile sur des matières de philosophie et de médecine, il en étoit presque toujours l'arbitre. Plusieurs académies en Italie et hors de l'Italie se l'associèrent. Il a été le restaurateur et le secrétaire de celle de Ferrare. Il avoit du goût et de l'inclination pour la poésie, on assure même qu'il étoit très-versé dans les langues de Virgile et du Tasse. Il mourut en 1730. On a donné à Lausanne, en 1738, le *Recueil de ses*

ouvrages manuscrits et imprimés, 3 vol. in-4°, en latin.

† LAOCOON (Mythol.), fils de Priam et d'Hécube, et grand-prêtre d'Apollon, s'opposa aux Troyens, lorsqu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans la ville; mais ils s'obstinèrent à ne pas le croire. Pour les convaincre de la réalité de ses frayeurs, il osa décocher une flèche dans les flancs de cette vaste machine, qui rendit à l'instant un son qui indiquoit que des armes y étoient renfermées; mais les dieux, irrités contre Troie, fermèrent les oreilles de ses concitoyens à ses instances, et le punirent même de sa témérité. Il sortit à l'instant de la mer deux énormes serpens, qui vinrent attaquer ses enfans au pied d'un autel; il courut à leur secours, et fut étouffé comme eux dans les nœuds que ces monstres faisoient avec leur corps. Cet événement est le sujet du beau groupe trouvé en 1506 à Rome sur le mont Esquilin, dans les ruines du palais de Titus. Pline nous a conservé les noms des trois sculpteurs qui y travaillèrent: Agésander, Polydore et Athénodore. Ce chef-d'œuvre de la sculpture ancienne a été transporté à Paris dans ces derniers temps, et placé dans le Muséum du Louvre.

LAODAMIE (Mythol.), fille de Bellérophon, fut aimée de Jupiter, et en eut Sarpédon. Diane la tua à coups de flèches, parce qu'elle avoit mis sa beauté au-dessus de celle de la déesse. — Il y eut une autre LAODAMIE, fille d'Acaste, et femme de Protésilas. Celle-ci aima si tendrement son mari, qu'ayant appris qu'il avoit été tué au siége de Troie, et ne pouvant lui survivre, elle demanda aux dieux, pour toute grace, d'en voir au moins l'ombre. Ce qui lui ayant été accordé, elle expira en l'embrassant.

I. LAODICE (Mythol.), fille de Priam et d'Hécube, et femme d'Hélicaon, connue par sa passion effrénée pour Acamas, compagnon de Diomède au siége de Troie. — Il y eut trois autres LAODICE; l'une femme de Phronée; une autre, fille de Cynire; la troisième, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, qu'on offrit en mariage à Achille.

II. LAODICE, sœur et femme de Mithridate, roi de Pont, et mère de Dripetine, s'imaginant que ce prince étoit mort, se livra au plaisir de l'amour. Il avoit quitté secrètement sa cour, pour reconnoître les lieux où il devoit un jour faire la guerre, et n'avoit donné aucune de ses nouvelles depuis son départ. A son retour, Laodice, craignant ses reproches, voulut l'empoisonner; mais son dessein ayant été découvert, Mithridate la fit mourir. Elle avoit épousé en premières noces Ariarathe, roi de Cappadoce. *Voy.* ce mot, n°s VI *et* VII; BÉRÉNICE, n° II, *et* MITHRIDATE.

III. LAODICE. *Voy.* ANTIOCHUS, n° II.

LAODOCUS (Myth.), fils d'Anténor, jeune Troyen d'une grande valeur. Pallas, cachée sous sa figure, engagea Pandarus à tirer une flèche à Ménélas, pour rompre les conventions de paix faites avec les Grecs. — Il y eut un autre LAODOCUS, fils d'Apollon.

LAOMÉDON (Mythol.), roi de Phrygie, fils d'Illus et père de Priam, ayant formé le projet de bâtir les murailles de Troie, Neptune et Apollon, déguisés en maçons, vinrent s'offrir pour cette entreprise moyennant une somme d'argent dont ils convinrent. L'ouvrage étant fini, il ne voulut plus tenir sa parole. Pour l'en punir, Apollon affligea le pays d'une grande peste, et

Neptune envoya un monstre après une inondation terrible. Les Troyens consultèrent l'oracle, qui répondit que, pour être délivrés de leurs maux, il falloit réparer l'injure faite aux dieux, en exposant au monstre Hésione, fille de Laomédon. Hercule vint délivrer cette infortunée, à condition qu'il l'épouseroit; Laomédon y avoit consenti; mais ce prince sans honneur et sans foi refusa de tenir sa promesse. Hercule, indigné, ruina sa ville, le tua, et donna Hésione à Télamon, qui l'emmena dans la Thrace.

LAON (le cardinal de). *Voyez* MONTAIGU, n° III.

LAPARELLI (François), né à Cortone le 5 avril 1521, fut estimé de Côme Ier, grand-duc de Toscane, par son application aux sciences militaires et mécaniques. Il obtint, sous Pie IV, une compagnie de deux cents hommes, avec laquelle il fut chargé de garder Civita-Vecchia, dont il fortifia les murs et le port. Michel-Ange Buonarotti lui confia ensuite l'exécution de ses dessins pour l'église de Saint-Pierre. Soliman II, en 1565, ayant résolu de chasser de Malte les chevaliers de Jérusalem, le pape y envoya François Laparelli. Il donna le projet d'une nouvelle ville, laquelle porta le nom de *la Vallette*, parce que Jean Parisot de La Vallette étoit alors grand-maître de Malte. Dans la suite, les Turcs ayant formé des entreprises sur l'île de Chypre, Laparelli offrit ses services aux Vénitiens; arrivé à Candie, où toute la flotte chrétienne s'étoit réunie, il y mourut de la peste le 26 octobre 1570.

† LAPEROUSE et non LAPEYROUSE (Jean-François PICOT DE GALAUP de), célèbre navigateur français, d'une famille noble de Toulouse, né à Albi en 1741, entra dans le corps de la marine en 1756, et servit avec beaucoup d'activité pendant la guerre qui commença à cette époque, et pendant les quinze années de paix qui suivirent. Il se distingua dans la guerre d'Amérique, où il détruisit les établissemens anglais de la baie d'Hudson. En août 1786 il partit avec les vaisseaux l'Astrolabe et la Boussole, pour faire des découvertes, ou plutôt pour continuer celles du fameux capitaine Cook. Louis XVI, à qui l'on avoit proposé ce voyage maritime comme une expédition qui illustreroit son règne, en traça luimême le plan. Après avoir visité l'île de Pâques et la côte N. O. de l'Amérique, Laperouse débouqua le détroit de Beering, et s'avança vers les latitudes septentrionales, où il fut arrêté par les glaces. Le 1er octobre 1787 il appareilla du port d'Awatska, pour reconnoître les îles du Japon et les détroits qui les séparent, soit du continent de l'Asie, soit d'elles-mêmes : c'étoit une opération que n'avoient pu faire ni Cook, ni King. Notre habile navigateur, redescendu au midi, visita la terre des Arsacides et celle de Courville. A l'île des Navigateurs il perdit quatorze hommes, qui furent mangés par les peuples barbares de ce pays : de ce nombre étoit le chevalier Fleuriot de Langle, excellent marin, né en Bretagne près de Pontrieux. Au mois de février de l'année suivante, Laperouse arriva à Botany-Bay, où les Anglais venoient de former une colonie qui commence à fleurir. Depuis cette époque, on n'a reçu aucune nouvelle de ce hardi argonaute; il est probable qu'il a péri par un naufrage, ou sous les coups de quelques hordes barbares. Le commodore Hunter assure que Laperouse avoit fait naufrage par l'effet des calmes et des courans. En 1791 les états-généraux ordonnèrent que deux vaisseaux seroient

envoyés à sa recherche; d'Entrecasteaux, et après lui M. du Petit-Thouars, furent chargés de cette expédition, dont on n'a recueilli aucun fruit. Le commodore Billings, dans ses voyages de la mer Glaciale, fut étonné de trouver, sur ces bords lointains et déserts, la tombe d'un capitaine anglais, avec cette inscription: *Monument érigé, en* 1787, *par Laperouse*. Un littérateur distingué s'écrie en rapportant ce fait: « Illustre et trop malheureux navigateur, qui rendra le même devoir à ta cendre? Quelle ile, quelle terre inconnue la recèle? Une épitaphe ne sera-t-elle pas au moins le prix de ton courage? Qu'il seroit doux pour les marins d'honorer ta froide dépouille à trois ou quatre mille lieues de leur patrie, et de verser des larmes d'attendrissement sur la destinée d'un homme qui s'arracha des bras d'une tendre épouse pour aller tenter de nouvelles découvertes, et se perdre au milieu des nations sauvages! » On doit consacrer ici les noms des infortunés navigateurs qui ont péri avec lui. On voyoit sur la frégate la Boussole, MM. de Clônard et de l'Escars, lieutenans de vaisseau; Boutin et Pierreverd, enseignes; Colinet, lieutenant; Céran et d'Arbaut, gardes de la marine; Broudac, volontaire; Monneron, capitaine au corps du génie; Bernicet, ingénieur-géographe; d'Agèles de l'académie des sciences, astronome; de Lamanon, physicien-naturaliste; Mongès, l'un des auteurs du Journal de Physique; Raulin, chirurgien-major; Lecor, adjudant; Duché de Venoy et Prévôt, peintres; Colimon, botaniste, et 89 hommes d'équipage. Sur l'Astrolabe se trouvoient MM. Fleuriot de Langle, capitaine; de Monty, lieutenant; de La Borde-Marchainville, de Vaugeois, d'Aigremont, enseignes; Blondel, lieutenant de frégate, de La Borde, de Bouterviller, de Flassou, de Lauriston, gardes de la marine; Monge, astronome; de La Martinière, botaniste; Receveur et Dufresne, naturalistes; Lesseps, vice-consul à Cronstadt, interprète: Labau, chirurgien, et 94 hommes d'équipage (*Voyez* ENTRECASTEAUX). La malheureuse destinée de Laperouse a fourni à l'auteur du poëme de la Navigation un de ses plus beaux morceaux.

* I. LAPI (Mauro), Florentin, moine camaldule, florissoit dans le 15e siècle. On lui doit l'*Itinerarium Hierosolymitanum*, divisé en 21 chapitres, et dédié, en 1465, au cardinal Marc Barbaro, évêque de Vicence; et la *Traduction* du livre *De Humanitate* de S. Laurent Justinien. Il mourut âgé de 88 ans.

* II. LAPI (Basile), né à Florence, religieux de l'ordre de Cîteaux, élève de Vespuce, dédia à Léon X l'ouvrage *De ætatum computatione et dierum anticipatione*. Il en fit un autre, *De varietate temporum*.

* III. LAPI (Laurent-Marie), né le 19 août 1703 au bourg de Saint-Laurent, dans la Toscane, fit ses études au séminaire de Florence, et se livra par goût à la poésie italienne, qu'il cultiva avec succès. Admis à l'académie des *Apatisti*, il s'y distingua par les *Pièces de vers* qu'il y récita; mais s'étant livré à une critique trop amère des abus de tous les genres, et particulièrement de ceux introduits dans les ordres religieux, il fut attaqué par le P. Accetta, qui publia contre lui une satire sanglante. Lapi s'abstint alors de réciter à l'académie, et, s'étant assidument appliqué aux études ecclésiastiques, il devint professeur de philosophie morale au séminaire Florentin, et fut un des

examinateurs du synode de Florence et de Fiésole. Lapi mourut en 1754, léguant par son testament ses livres à sa patrie, pour que l'usage en fût public. On a de lui, I. *Theologia scholastica elegiacis versibus expressa*, Florentiæ, 1728. II. *Instituzioni, in cui brevemente si spiegano le cose necessarie e più utili per vivere cristianamente*, Florence, 1748. Ce livre fut réimprimé dans la même ville, sous un autre titre, et avec des augmentations, en 1751. III. *Traduzione in versi toscani d'alcuni Inni sacri*, Florence, 1755.

* **LAPIDE** (Cornelius), savant jésuite, né en 1566, mort à Rome en 1637, se consacra entièrement à la critique et à l'éclaircissement des passages obscurs de l'Ecriture sainte. On a recueilli ses *Œuvres* en 10 vol. in-fol.

LAPIERRE. *Voyez* MALLEROT, et PIERRE (Corneille de la), nº XXVI.

* **LAPIS** (Gaetan), peintre d'un goût original, né à Cagli, dans le duché d'Urbin, en 1704, fut élève de Conca. On voit plusieurs de ses *Tableaux* dans diverses églises de sa patrie, qui attestent les talens de ce peintre, et le prince Borghèse possède à Rome une *Naissance de Vénus* peinte sur une voûte avec une extrême correction de dessin et beaucoup de grace. Elle est estimée par les connoisseurs. Une trop grande timidité et la méfiance de lui-même empêchèrent cet artiste de parvenir à la fortune où ses talens devoient le conduire. Il mourut à Rome en 1776.

† I. **LAPO** (Arnolphe di), architecte fameux, né à Florence l'an 1232, fut le premier qui retira l'architecture de l'état de barbarie où elle étoit plongée, et qui commença à en faire disparoître les faux ornemens et le mauvais goût. Lapo réunit dans ses constructions l'élégance à la solidité. Il a bâti la *Cathédrale* de Florence; et après lui, Brunelleschi a élevé sur cet édifice la coupole hardie qui fait l'admiration des architectes. On doit à Lapo les *Murailles* de Florence flanquées de tours, la *place* des Prieurs, celle de Saint-Michel, l'*abbaye* et l'*église* de Sainte-Croix, dans laquelle se voit le portrait du constructeur, par Le Giotto. Cet architecte se fit une grande réputation par le fameux *Edifice* d'Assise, divisé en trois étages, qui formoient autant d'églises l'une sur l'autre. Il mourut en 1300.

* II. **LAPO** *ou* JACOPO, né à Florence, célèbre jurisconsulte du 14ᵉ siècle, contemporain et ami de Pétrarque, se livra à la recherche des ouvrages des anciens, et découvrit l'Oraison pour Milon, les Philippiques de Cicéron, et les Institutions de Quintilien. Il exerça la jurisprudence à Bologne et à Florence, fut envoyé plusieurs fois en ambassade, et mourut, le 27 juin 1381, à Rome, où il étoit avocat consistorial et sénateur. On a de lui, I. un volume d'*Allegazioni*. II. Deux *Traités*, l'un sur l'*Hospitalité*, et l'autre sur la *Portion canonique et sur le quart*. III. Une *Lettre* publiée en 1753 par l'abbé Méhus, précédée de sa Vie.

I. **LAPORTE**. *Voyez* PORTE.

† II. **LAPORTE** (Arnaud de), intendant de la marine à Toulon, devenu, en 1790, intendant de la liste civile, remplit cette place délicate et dangereuse avec autant de probité que d'attachement à Louis XVI. Le 21 juin 1791 il remit à l'assemblée nationale la déclaration que ce prince avoit écrite avant de partir pour Varennes. Il fut, le 21 juin 1792, accusé d'avoir la veille

fait brûler cinquante-deux ballots contenant la correspondance du prétendu *comité autrichien*, qui se trouvèrent être une édition des Mémoires de madame La Motte contre la reine, édition qu'on avoit supprimée. Enveloppé dans la perte du roi, il fut arrêté et condamné à mort par le tribunal criminel le 28 août de la même année, à l'âge de 49 ans. Il entendit sa condamnation sans trouble, et monta sur l'échafaud avec tranquillité. Se tournant vers le peuple assemblé, il lui dit avec douceur : « Citoyens, soyez sûrs que je meurs innocent; car je ne puis regarder comme un crime ma fidélité à mon roi : puisse mon sang, que vous désirez, vous donner plus de bonheur, et rendre la paix à ma patrie ! »

* I. LAPPE DE WAREN (Gibert), natif d'Utrecht, fort appliqué à la recherche des antiquités de sa patrie, a publié le *Corpus historiæ Trajectinæ*, Utrecht, 1643, in-folio. Heursen, dans son *Historia episcopatûs Traject.* t. I, pag. 127, reconnoît lui avoir eu de grandes obligations pour cet ouvrage. On a encore de lui *Observationes de morte Alberti Pighii*.

* II. LAPPE DE WAREN *ou* VANDER LAPPEN (Gibert), aïeul du précédent, né en 1511 à Wesep, du maire de cette petite ville, fut envoyé par son père à Naerden, sous le professeur Lambert Hortensius, savant distingué. Son cours étant fini, il enseigna la grammaire à Ziriczée en Zélande, et vint après à Louvain où il étudia la médecine sous Reinier Gemma qui lui donna tous ses soins. Lappe voyagea ensuite en Italie, et se fixa long-temps à Bologne, où Jacques Arochius lui donna le bonnet de docteur en 1545. De retour dans sa patrie, il exerça sa profession à Weere, à Campen, et enfin à Utrecht, où il mourut en 1574. Il n'a point laissé d'ouvrages touchant la médecine; mais on connoît de lui *Institutiones grammaticæ*, Anvers, 1539, in-12, et une *Elégie* qui se trouve à la tête du Commentaire de Lambert Hortensius sur l'Enéide.

LAPPO. *Voyez* GIOTTINO.

* LAPPUS, dit *le Castiglioni*, ou, selon d'autres, *de Birague*, est auteur d'un *Traité de droit*, allégué par Forster : il traduisit aussi quelques *Vies* de Plutarque et les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse. Cet auteur vivoit vers l'an 1440.

LARA (Mythol.), naïade du fleuve Almon. Jupiter n'ayant pu séduire Juturne, sœur de Turnus, parce que Lara le traversoit toujours, ordonna à Mercure de la conduire dans les enfers. Celui-ci en fut épris, et la rendit mère de deux jumeaux, qui furent les dieux Lares. (*Voy.* ce mot.) C'est la même que Larunde.

LARAZE. *Voy.* PONCE, n° II.

LARCHANT (Nicolas DE GRIMOUVILLE de), principal du collége de Bayeux, sa patrie, mort en 1736, cultivoit avec succès la poésie latine. On a de lui, en vers latins, la *Traduction* du fameux poëme intitulé Philotanus.

* LARCHER (Claude), vertueux et savant magistrat : ayant vu condamner au gibet le respectable Barnabé Brisson, il interrompit le fanatique Cromeau, qui, faisant sans mission l'office de juge, lui lisoit sa sentence, et lui dit : « Il suffit; après cette mort atroce du plus grand de nos magistrats, la vie m'est à charge : tu peux m'assassiner aussi. » Il monta aussitôt à la fatale échelle. Jean Tardif, son collégue, imita son courage; et tout Paris eut la douleur de voir pendant deux

jours les corps de ces trois hommes de bien exposés aux outrages de la barbarie et de l'impiété, à la porte même du sanctuaire de la justice.

† LARDNER (Nathaniel), célèbre théologien anglais, né à Hawkhurst dans le comté de Kent l'an 1684, mourut pauvre le 24 juillet 1768, à 84 ans. Il finit ses études à Utrecht, sous Grævius et Burmann, et y fit tous les progrès auxquels on pouvoit s'attendre sous de tels maîtres. Nous avons de lui *la Crédibilité de l'histoire de l'Evangile*, en 8 vol. in-12, publiée en 1755, 1756, 1757. *Le Témoignage des anciens juifs et païens en faveur de la religion chrétienne*, 4 vol. qui ont paru en 1763, 1765, 1766 et 1767. Outre ces deux ouvrages, il a encore publié en 1753 l'*Essai sur le récit de Moyse, concernant la création et la chute de l'homme*, ouvrage systématique, et qui est peu propre à donner des éclaircissemens sur ce sujet. Le docteur Kippis a rassemblé tous ses ouvrages en 11 vol. in-8°.

LARES (Mythol.), dieux domestiques, fils de Mercure et de la nymphe Lara ou Muta; quelques auteurs disent de la déesse Manie. Les anciens regardoient les dieux Lares comme les gardiens et les protecteurs des familles et des maisons; c'est pour cela qu'ils étoient héréditaires. Les poëtes les prennent souvent pour les maisons mêmes, et les confondent avec les dieux Pénates. On distinguoit plusieurs sortes de Lares. On appeloit *Lares familiares*, ceux qui protégeoient les familles; *Lares præstites*, ceux dont la vigilance s'étendoit à mettre en sûreté tout ce qu'il y avoit dans la maison; c'étoit ceux-ci que l'on couronnoit de fleurs, et que l'on couvroit de la peau d'un chien; souvent aussi on mettoit près d'eux un petit chien, pour signifier qu'ils étoient les fidèles gardiens de la maison: *Lares parvi*, ceux qui habitoient la campagne et en protégeoient les habitans. *Lares publici*, étoient ceux qui veilloient à la conservation des villes et de l'état dont ils étoient les protecteurs. Comme les dieux Lares passoient aussi pour être fils de la déesse Manie, les fous s'adressoient particulièrement à eux pour être guéris. On faisoit des sacrifices aux Lares dans les maisons, dans les carrefours et dans les places publiques. On leur offroit les prémices des fleurs, des fruits, et on leur immoloit ordinairement un cochon.

LARGE (le). *Voyez* LIGNAC.

LARGENTIER, médecin. *Voy.* ARGENTIER.

† LARGILLIÈRE (Nicolas de), excellent peintre de *portraits*, naquit à Paris en 1656, et passa en Angleterre, où l'on employa son pinceau. Le roi, étonné de son habileté qui étoit au-dessus de sa jeunesse, prenoit plaisir à le voir travailler. Enfin l'amour de la patrie ramena Largillière en France, malgré les instances de la cour d'Angleterre, qui lui offroit des places non moins honorables qu'avantageuses. L'académie le reçut comme peintre d'histoire; il réussissoit en effet très-bien dans ce genre: mais l'occasion le fit travailler principalement au *portrait*. A l'avénement de Jacques II à la couronne d'Angleterre, Largillière fut mandé nommément pour faire les *portraits* du roi et de la reine, dans lesquels il se surpassa lui-même. On lui fit encore les offres les plus séduisantes pour le retenir à cette cour, mais il ne se laissa point tenter. Il mourut à Paris en 1746, laissant de grands biens. Ce maître peignoit pour l'ordinaire de pratique; cependant son dessin est correct, et il saisit parfaitement la nature. Sa touche est libre, savante et légère;

son pinceau moelleux; sa composition riche et ingénieuse. Il donnoit une ressemblance parfaite à ses têtes; ses mains sont admirables, et ses draperies d'un grand goût. Rival du fameux Rigaud, dans la partie qu'il avoit embrassée, il fut toujours son ami. Les plus beaux ouvrages de Largillière, ceux où il s'est montré aussi bon peintre d'histoire que de portrait, sont les deux grands tableaux qu'il fit pour l'hôtel-de-ville; l'un représente le *Repas donné à Louis XIV et à toute sa cour par la ville de Paris, au sujet de la convalescence de ce monarque;* l'autre, le *Mariage du duc de Bourgogne avec Marie-Adélaïde de Savoie;* et l'un des quatre grands *tableaux* qui étoient à Sainte-Geneviève; il avoit été peint pour le vœu de la ville en 1694. Sainte Geneviève est dans la gloire, et au bas sont le prévôt des marchands, les échevins, etc., en habits de cérémonie. Largillière s'y est peint parmi les assistans, ainsi que le fameux Santeuil qui l'en avoit prié. On connoit la malice du peintre qui peignit le poëte dans son manteau noir, et dont celui-ci porta ses plaintes en beaux vers latins, intitulés *In votivâ tabellâ ad ædem D. Genovefæ pictus fraudulenter conqueritur ex albo Santolius niger ad A. Bosc urbi præfectum.* La belle maison que Largillière avoit fait bâtir à Paris étoit ornée de tous côtés des productions de son génie. Sans parler des portraits, qui se montoient à plus de quinze cents, on y remarquoit plusieurs *beaux tableaux* d'histoire, des *paysages* des *animaux*, des *fleurs*, des *fruits*, de l'*architecture feinte*, etc. Edelinck, Van Schupen, son élève, Schmidt, Chereau, Drevet, etc., ont gravé environ soixante morceaux d'après lui. Les *Portraits* les plus remarquables de Largillière sont ceux de Huet, évêque d'Avranches; de Gobinet; de la famille du président Lambert; de mademoiselle Duclos de la comédie; du cardinal de Noailles; du prince de Galles; de Van der Meulen; de Forest, et le sien qu'il a peint à différens âges. Un de ses fils, conseiller au châtelet de Paris, puis commissaire des guerres, mort en 1742, a laissé au théâtre de l'opéra comique *l'Amante retrouvée; Aly et Zémire*, et quelques autres petites *Pièces*.

LARIVIÈRE. *Voyez* RIVIÈRE.

† LARMESSIN (Nicolas de), graveur, né à Paris en 1673, mort dans la même ville en 1755, fut graveur du cabinet du roi : on connoit de lui, I. La *Vision d'Ezéchiel,* d'après Raphaël, du recueil de Crozat. II. Une *Sainte famille.* III. Une *Vierge tenant l'enfant Jésus.* IV. Le *Portrait de Louis XV* en pied, et le même à cheval, d'après Jean-Baptiste Vanloo. V. Celui *de la reine* en pied, d'après le même. VI. Une *Suite de vingt-deux sujets pour les contes de La Fontaine*, d'après Lancret, Boucher et d'autres. VII. Les *Quatre âges*, d'après Lancret. VIII. Le *Savoyard* et la *Savoyarde*, d'après Pierre. IX. Beaucoup d'autres *Pièces* et divers *Morceaux* d'après Watteau, Le Moine, etc.

* I. LAROCHE (Michel), docteur en médecine, ancien médecin du Lazaret, membre de l'ancienne académie de Marseille et du collége de médecine de la même ville, mort le 20 octobre 1807. Le grand concours de peuple, de parens et d'amis qui assistèrent à son inhumation, qui eut lieu le 22 du même mois, prouve que ses talens, ses vertus, et son amour de l'humanité ont laissé des regrets.

II. LAROCHE. *Voyez* ROCHE.

LAROCHEFOUCAULD. *Voyez* ROCHEFOUCAULD.

* LAROON (Marcellus), peintre hollandais, né à La Haye en 1653, mort en 1705, vint en Angleterre avec son père. Cet artiste distingué par la correction de son dessin drapoit si bien, que Kneller l'a employé pour les draperies de ses figures; mais son plus grand mérite est la fidélité avec laquelle il *copioit* les ouvrages des meilleurs maîtres.

LAROQUE. *Voyez* Roque.

LAROUARIE. *Voy.* Rouarie.

† LARREY (Isaac de), né à Lintot près de Bolbec, dans le pays de Caux, de parens calvinistes, en 1638, exerça pendant quelque temps avec succès la profession d'avocat dans sa patrie. Les rigueurs qu'on faisoit éprouver en France à ceux de sa religion l'obligèrent de passer en Hollande, où son mérite fut récompensé par le titre d'historiographe des états-généraux. L'électeur de Brandebourg l'appela ensuite à Berlin, et l'y fixa par une pension. Il y mourut le 17 mars 1719. Doué d'une mémoire excellente, à laquelle il se fioit trop, il ne faisoit pas d'extraits de ses lectures; de là les inexactitudes qui fourmillent dans quelques-uns de ses écrits. Les plus connus sont, I. Une *Histoire d'Angleterre*, Roterdam, 4 vol. in-fol., 1707 à 1713, éclipsée par celle de Rapin Toyras, qui l'a été à son tour par celle de Hume. Cet ouvrage, qu'on ne lit plus, eut un grand succès lorsqu'il parut. La modération avec laquelle l'auteur parle des querelles de religion, modération qui ne se soutient point dans le dernier volume, et la beauté des portraits, servirent à faire rechercher cet ouvrage. D'ailleurs on n'avoit rien en français d'aussi complet sur l'histoire d'Angleterre. On a reconnu depuis que Larrey avoit manqué de secours, et qu'il n'avoit pas assez soigné son style. Nous avons dit que Larrey fut bien moins modéré dans le dernier volume de son Histoire que dans les premiers. En effet, son quatrième volume n'est qu'un tissu de mensonges, un amas de déclamations virulentes, où tout ce qui porte le nom de catholique est décrié : il adopte contre eux toutes les calomnies semées par la populace. Il rejette sur eux le soupçon de l'incendie de Londres en 1666. Mais quel intérêt pouvoient avoir les catholiques d'Angleterre à en détruire la capitale, et avec elle leurs propres maisons et celles de leurs amis? Pouvoient-ils se flatter, dit d'Avrigny, de trouver dans cet horrible embrasement l'abrogation des lois portées contre eux? On ne se détermine point à de grands crimes sans de grandes espérances; et ici il ne pouvoit y avoir pour les catholiques d'autre perspective que d'être encore plus persécutés qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors. II. *Histoire de Louis XIV*, 1718, 3 vol. in-4° et 9 vol. in-12; mauvaise compilation de gazettes infidèles, sans agrément dans le style, et sans exactitude dans les faits, les dates et les noms propres. Les trois derniers volumes sont de La Martinière. En voulant rendre cette Histoire agréable à la France, il déplut aux Anglais et aux Hollandais, qui le traitèrent de panégyriste de Louis XIV et de prévaricateur dans sa religion. Larrey fut modéré, et on le trouva partial, parce que dans ses autres ouvrages il avoit pris le ton d'un réfugié mécontent. On remarqua des différences essentielles entre Larrey écrivant la vie de Louis XIV, et Larrey écrivant les vies de Charles II, Jacques II et Guillaume III. III. *Histoire d'Auguste*, in-8°, Roterdam, 1690. Ce premier ouvrage historique de Larrey, l'un des plus recherchés, est écrit d'un style ferme et avec vérité. Comme les

faits qu'il rapporte étoient fort connus, et par-là moins piquans, il les a entremêlés de réflexions politiques, et de descriptions des spectacles et des mœurs de l'ancienne Rome. Ces ornemens rendent son livre plus instructif et plus agréable. Il a été réimprimé avec l'excellente Histoire des Triumvirats, par Citry de La Guette, Trévoux, 1741, 4 vol. in-12. IV. *L'Héritière de Guienne*, ou *Histoire d'Eléonore, fille de Guillaume, dernier duc de Guienne, femme de Louis VII, roi de France*, in-12, Roterdam, 1692: morceau d'histoire curieux, rempli d'incidens qui amusent le lecteur, écrit d'un style vif et un peu romanesque. On y voit que cette princesse répudiée épousa un prince du sang d'Angleterre, depuis Henri II, et que ce fut par ce mariage que les monarques anglais devinrent maîtres de la Guienne. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris, en 1788, in-8°, avec un supplément, des notes et des figures par M. Cussac. V. *Histoire des sept Sages*, 2 vol. in-8°, 1713. Cet ouvrage composé uniquement pour amuser les oisifs, et qui ne parvient pas toujours à son but, quoique écrit passablement, a peu de finesse dans la manière dont les événemens sont amenés et liés; et il faut être en garde contre le mélange que l'auteur y fait du vrai et du vraisemblable, pour rendre son livre plus intéressant. Larrey parut aussi sur la scène en qualité de controversiste. Il donna, en 1709, une *Réponse* à l'Avis aux Réfugiés, réimprimée à Rouen, in-12, 1714 et 1715.

* LARRIÈRE (Noël de), né à Bazas en 1738, mort en 1802, fut l'un des élèves les plus distingués de l'abbé d'Etemare en Hollande. Les connoissances profondes et variées de Larrière avoient un degré rare d'exactitude et de précision. Il étoit reconnu comme l'un des meilleurs écrivains ecclésiastiques du siècle passé. Il a donné, 1° *Vie d'Antoine Arnauld*, rédigée d'après les Mémoires du P. de Bellegarde, 2 v. in-4° et in-8°, Paris et Lausanne, 1775; 2° *Principes sur l'approbation des confesseurs*, in-12, 1785; 3° *Préservatif contre le schisme*, in-8°, Paris, 1791; 4° Défense de cet ouvrage contre le père Lambert, sous ce titre: *Le Préservatif contre le schisme accusé et non convaincu de graves erreurs*, in-8°, Paris, 1791. Au moment de sa mort Larrière venoit de mettre la dernière main à un *Traité* contre le Contrat social de J. J. Rousseau, resté manuscrit ainsi que la *Théologie* du docteur Arnauld, en 6 volumes. Il n'avoit pas borné ses études aux matières contestées de son temps; il s'étoit élevé aux plus hautes conceptions sur le droit public; il en a fait l'objet de ses méditations. Larrière fit le voyage de son pays à Paris pour assister aux séances du premier concile national, et pour l'appuyer de ses lumières en qualité de théologien. A cette époque il s'associa aux travaux des éditeurs des Annales de la religion.

* LARRIVÉE (Henri), né à Lyon le 8 septembre 1733, reçu au théâtre de l'opéra en 1754, y passa 32 ans qui furent une suite non interrompue de succès et d'agrémens. Ceux qui ont joui de ses talens n'oublieront jamais la manière sublime avec laquelle il *jouoit* et *chantoit* le rôle d'Agamemnon. Il avoit créé ce rôle sous les yeux et aidé des conseils de Gluck; et le caractère qu'il y avoit imprimé n'a pu être perfectionné depuis. Noblesse, dignité, énergie, voix sonore et brillante, déclamation juste et animée, telles furent les qualités qu'il posséda dans un degré éminent, et qui le ren-

dirent long-temps cher aux amateurs du théâtre de l'opéra. Ce célèbre artiste est mort dans le château de Vincennes le 7 août 1802. L'époque de sa mort offre une particularité assez singulière. Son frère, plus âgé que lui, et retiré à Meudon, près Paris, depuis 27 ans, fut attaqué de la même maladie, et mourut le même jour que lui, à une heure de différence.

I. LARROQUE (Matthieu de), né à Leirac près d'Agen en 1619, de parens calvinistes, prêcha à Charenton avec applaudissement. La duchesse de La Trimouille, l'ayant entendu, le choisit pour son ministre à Vitré en Bretagne. Après avoir servi cette église pendant 27 ans, il alla exercer le ministère à Rouen, et mourut le 30 janvier 1684. Grand et rigide observateur de la morale, Larroque ne se contentoit pas de la pratiquer, il tonnoit en chaire contre ceux qui s'en éloignoient. Tous les accidens de la vie le trouvèrent ferme et inébranlable. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Histoire de l'Eucharistie*, Elzévir, 1669, in-4°, et 1671, in-8° : pleine de recherches curieuses; mais, d'ailleurs, l'un des écrits les plus foibles que les protestans aient publiés contre ce mystère. Cette histoire est en outre remplie de puérilités et d'inconséquences. II. *Réponse au livre de M. de Meaux, de la communion sous les deux espèces*, 1683, in-12. III. Un *Traité sur la régale*. IV. Deux savantes *Dissertations* latines sur Photin et Libère. V. Plusieurs autres *Ecrits de controverse* estimés dans son parti.

† II. LARROQUE (Daniel de), fils du précédent, né à Vitré, aussi savant que son père, mais écrivain moins solide, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, passa à Londres, de là à Copenhague, ensuite à Amsterdam, et enfin revint à Paris pour embrasser la religion catholique. Un écrit satirique contre Louis XIV (à l'occasion de la famine de 1693), auquel il avoit eu part, le fit enfermer au Châtelet, d'où il fut transféré au château de Saumur. Etant sorti cinq ans après de sa prison, il obtint un poste dans le bureau des affaires étrangères, et une pension de quatre mille livres dans le temps de la régence. Il mourut le 5 septembre 1731, à 70 ans. C'étoit un médiocre écrivain. On a de lui, I. *Vie de l'imposteur Mahomet*, traduite de l'anglais du savant Prideaux, Paris, 1699, in-12. II. Deux romans satiriques, l'un sous le titre de *Véritables motifs de la conversion de Rancé*, abbé de la Trappe, 1685, in-12; l'autre, sous celui de *Vie de Mézeray l'historien*, Amsterdam, 1726, in-12. III. *Traduction* de l'Histoire romaine d'Echard, retouchée et publiée par l'abbé des Fontaines. (*V.* ce mot.) IV. *Avis aux réfugiés*, in-12, 1690. On crut dans toute la Hollande que Bayle étoit l'auteur de ce livre, quoique ce fût Larroque, suivant l'abbé d'Olivet. Il fit, dit-on, cet ouvrage pour engager ses frères persécutés à garder le silence contre les persécuteurs, et à ne pas mettre d'obstacles par leurs déclamations à leur retour en France. Cet avis, judicieux à plusieurs égards, déplut aux deux partis. V. Il travailla aux *Nouvelles de la république des lettres*, pendant une maladie de Bayle.

LASCA. *Voy.* GRAZZINI, n° II.

I. LASCARIS (Théodore), d'une ancienne famille grecque, passa dans la Natolie, après la prise de Constantinople par les Latins, et s'y fit reconnoître despote. L'empire grec étant déchiré de toutes parts, il profita de l'état de foiblesse où il étoit pour se faire déclarer empereur à Nicée en 1206. Il soutint une guerre opi-

niâtre contre l'empereur Henri, et combattit avec avantage les Français établis dans l'Orient. Mais ayant épousé Marie, fille de Robert de Courtenay, il vécut pendant quelque temps en paix. Il avoit aussi tourné ses armes contre le sultan d'Icone, qui étoit venu assiéger Antioche sur le Méandre; il attaqua son armée, et lui ôta la victoire et la vie. Après avoir donné diverses preuves de valeur, il mourut en 1222 dans sa 46e année. C'étoit un grand prince, qui retarda par son courage et sa prudence la chute de l'empire d'Orient. — Jean Ducas Vatace, son successeur et son gendre, eut un fils, nommé aussi Théodore LASCARIS. Ce dernier régna à Nicée depuis 1255 jusqu'en 1259. Ce prince combattit avec succès le roi des Bulgares, et se fit craindre des peuples qui l'environnoient. Des accès fréquens d'épilepsie le jetèrent dans une maladie de langueur. Comme ses derniers momens approchoient, il se revêtit, suivant l'usage du temps, d'un habit de moine, et mourut âgé de 36 ans. Ses talens militaires, sa générosité, la protection qu'il accorda aux savans, furent balancés par l'impétuosité de son caractère. Il devint soupçonneux et cruel, sur-tout envers les seigneurs de sa cour. Il avoit épousé Hélène, fille d'Azan, roi de Bulgarie, laquelle lui donna un fils nommé Jean LASCARIS. *Voy.* JEAN, n° XLVII.

† II. LASCARIS (André-Jean), dit *Rhyndacène*, de la même famille que le précédent, passa en Italie l'an 1453, après la prise de Constantinople. La Grèce étoit devenue la proie des Ottomans et le séjour de la barbarie. La maison de Laurent de Médicis, l'asile des gens de lettres, fut celui de Lascaris. Ce seigneur florentin, occupé alors à former sa vaste bibliothèque, l'envoya deux fois à Constantinople pour chercher des manuscrits grecs. A son retour, Louis XII l'appela à Paris, et l'envoya à Venise comme ambassadeur, fonction à laquelle il étoit moins propre qu'à celle de bibliothécaire. Quelque temps après, le cardinal de Médicis ayant été élevé au pontificat sous le nom de Léon X, Lascaris, son ancien ami, passa à Rome, et obtint de ce pontife la direction d'un collége des Grecs. Il mourut de la goutte en 1535, âgé d'environ 90 ans. On imprima à Bâle en 1537, et à Paris, 1544, in-4°, quelques *Epigrammes* de Lascaris en grec et en latin, car il possédoit parfaitement ces deux langues. Son style a de l'harmonie et de la vivacité. Une des grandes obligations qu'on lui a, c'est d'avoir apporté en Europe la plupart des beaux manuscrits grecs que nous y voyons. C'est par son conseil et celui de Budé, que la bibliothèque de François premier fut dressée. On pense que ce fut André-Jean Lascaris qui fit imprimer par Laurent de Alopa, à Florence, en 1494, 1496, etc., l'*Anthologie* d'Agathias mise en ordre par Planude, l'Apollonius Rhodius, le Callimaque et d'autres auteurs grecs en lettres majuscules onciales.

† III. LASCARIS (Constantin), issu de la maison des précédens, quitta Constantinople, sa patrie, en 1453, lorsque les Turcs s'en furent rendus maîtres. S'étant réfugié chez le duc François Sforce de Milan, il fut chargé d'enseigner le grec à Hippolyte, fille de ce prince. Cette princesse ayant été mariée à Alfonse, Lascaris la suivit à Naples, où le roi Ferdinand lui donna une chaire de littérature grecque. Les différentes guerres de ce royaume le forcèrent à se retirer en Sicile; il se fixa à Messine où Pierre Bembo, depuis si célèbre, vint exprès prendre de ses leçons. Lascaris mourut en cette ville vers la fin de 1493. De

son école sortirent, outre Bembo, plusieurs autres hommes illustres. Il laissa sa bibliothèque au sénat de Messine, qui l'avoit honoré du droit de bourgeoisie en 1465, et qui lui fit élever un tombeau en marbre. On a de lui une *Grammaire grecque*, en grec seulement, qu'il composa pour son élève la princesse Hippolyte de Milan; elle parut dans cette ville en 1476, in-4°. C'est la première production grecque de l'imprimerie. Outre cette édition, il y en a aussi d'autres qui sont rares; savoir, celle de 1480 sans nom de ville; mais qui paroît être de Milan; celle de Vicence, par Léonard de Bâle, 1488, toutes deux in-4°, avec la traduction latine de Jean Creston, carme; il y en a une troisième corrigée par Jean Marie Tricaelius, Ferrare, 1510, in-4°; nous ne parlerons pas des autres; nous observerons seulement que Constantin Lascaris est encore auteur d'un *Ouvrage* sur les écrivains grecs de la Sicile et de la Calabre, lequel n'a pas été imprimé. Il existe encore des Lascaris. Un d'eux, grand maître de Malte au 17e siècle, gouverna sagement cet ordre pendant 22 ans, dans des temps difficiles. Il mourut en 1657. — Jules Théodore LASCARIS, ci-devant chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, officier de mérite, a eté de l'expédition d'Égypte; de retour en France, il s'est rendu à Constantinople. Les LASCARIS existans sont des Vintimille de Gènes. Un seigneur de ce nom prit de sa mère celui de LASCARIS. *Voyez* l'Histoire du Bas-Empire de M. Royou, t. IV. p. 98.

LAS-CASAS (Barthélemi de). *Voyez* CASAS.

LASCÈNE *ou* LASENA (Pierre), avocat de Naples, originaire de Normandie, habile dans les belles-lettres et dans la jurisprudence, mort à Rome le 20 août 1636, à 46 ans, a donné, I. *Nepenthes Homeri*; seu *De abolendo luctu*, Lugduni, 1624, in-8°. II. *Cleombrotus, sive De iis qui in aquis pereunt*, Romæ, 1637, in-8°. III. *Dell' antico Ginnasio Napoletano*, Napoli, 1688, in-4°.

LASCUS *ou* LASCO (Jean), ministre protestant d'une famille illustre de Pologne, travailla d'abord en Angleterre. Banni de ce pays par la reine Marie, il se réfugia à Francfort sur le Mein, où il mourut en 1560, après avoir essuyé beaucoup de persécutions de la part des luthériens. Ses principaux ouvrages sont, I. *Tractatus de sacramentis*, Londini, 1552, in-8°. II. *Forma ministerii in peregrinorum ecclesiâ institutâ Londini anno* 1550, *per Edwardum VI*, in-8°.

* LASCY (le comte de), feld-maréchal au service d'Autriche, un des généraux que l'on appeloit communément les *Faiseurs militaires* de Joseph II, parce qu'ils l'aidèrent à opérer dans ses troupes des changemens qui améliorèrent son armée, s'occupa particulièrement des détails de formation, d'habillement, etc. En 1788 il commanda en chef l'armée de l'empereur contre les Turcs; mais cette campagne n'ayant pas été heureuse, il reçut sa démission en février 1789, rentra au conseil aulique de la guerre, et fut chargé, au moment de la mort de Joseph II, de signer toutes les expéditions des affaires de ce département avec l'archiduc François jusqu'à l'arrivée de Léopold. Après la mort du maréchal de Laudon, en juin 1790, il reprit le commandement contre les Turcs. L'empereur le chargea en avril 1794 de diriger, en son absence, les affaires de la guerre. En juillet, S. M. I. le nomma chancelier de l'ordre de Marie-Thérèse. Lascy, mort à Vienne le 30 novembre 1801, âgé de 77 ans, étoit, à cette époque, le plus ancien

des généraux de la monarchie autrichienne. Son corps fut enterré, suivant sa volonté, dans le tombeau qu'il s'étoit fait préparer au milieu de son jardin à Newaldeck.

LASERRE. *Voyez* SERRE.

LASIUS. *Voyez* LAZIUS.

† LASNE (Michel), habile graveur, né à Caen en 1596, mort à Paris en 1667, dessinateur correct, conduisoit son burin facilement et d'une manière agréable. Il a laissé des gravures estimées. I. Un *Christ* mort étendu sur une pierre, auprès duquel est la Magdeleine assise. II. Un *Christ* dans sa gloire, accompagné de saint Pierre et saint Paul d'après Paul Veronèse. III. Une *Visitation* d'après Louis Carrache. IV. La sainte Vierge et l'enfant Jésus qui dort, connu sous le nom du *Silence du Carrache*. Heinzelman et Picart le Romain ont gravé le même tableau. V. Une *Sainte Famille*, d'après Rubens. VI. *Saint François* d'Assise recevant l'enfant Jésus des mains de Marie, d'après le même. VII. *Diverses thèses* dont une d'après Le Brun. VIII. Des *Portraits*, entre autres celui de Louis XIII à cheval. IX. D'autres *morceaux* d'après Le Titien, Paul Véronèse, l'Espagnolet, Benedette de Castiglione, Ph. Champagne, Vouet, Laurent de La Hire, P. Mignard et autres maîtres.

LASOURCE (Marie-David-Albin), né à Angles près de Montpellier, ministre protestant, nommé député du département du Tarn à la législature et à la convention, y montra des sentimens de liberté très-exagérés, qu'il soutint quelquefois avec une éloquence pleine de chaleur et de mouvement. Il y poursuivit le gouverneur de Saint-Domingue Blanchelande, La Fayette, et le ministre Montmorin. Lorsque la proscription exercée par Robespierre s'étendit sur les girondins, Lasource osa l'attaquer et l'accuser de tyrannie. Bientôt après il fut décrété d'accusation et condamné à mort le 30 octobre 1793, à l'âge de 31 ans. Après avoir entendu sa condamnation, il dit aux juges : « Je meurs dans le moment où le peuple a perdu sa raison ; pour vous, vous mourrez le jour où il la recouvrera. »

* I. LASSELS (Richard), prêtre de la communion romaine, né en 1603, d'une bonne famille du comté d'Yorck, étudia d'abord à Oxford, ensuite à Douay. On a de lui un *Voyage en Italie*, 2 vol. in-8°.

* II. LASSELS (Richard), gentilhomme anglais de la même famille que le précédent, cornette dans l'armée royale pendant les guerres civiles de son pays, contribua beaucoup à l'évasion du roi Charles II, après la bataille de Worcester.

LASSENIUS (Jean), né l'an 1636 à Waldan en Poméranie, voyagea, avec un jeune seigneur de Dantzick, en Hollande, en France, en Angleterre, en Ecosse et en Irlande. Il visita les bibliothèques, et les savans les plus distingués de ces pays, avec lesquels il forma des liaisons. Etant à Nuremberg, il se fit des ennemis, en publiant un ouvrage intitulé *Classicum belli Turcici* contre deux jésuites, les pères Otton d'Augsbourg et Neuhausen de Ratisbonne, et contre le docteur Jæger. On l'enleva secrétement, et on l'enferma dans une prison en Hongrie, où il eut beaucoup à souffrir. Ayant obtenu sa liberté, il fut nommé pasteur de diverses églises luthériennes en Allemagne, puis professeur de théologie à Copenhague, où il mourut en 1692, à 56 ans. Il a laissé un grand nombre d'*Ouvrages* en allemand.

* LASSONE (Joseph-Marie-François de), premier médecin de Louis XVI et de la reine, docteur-

régent de la faculté de Paris, de l'institut de Bologne, de l'académie de médecine de Madrid, et pensionnaire vétéran de l'académie des sciences, né à Carpentras le 3 juillet 1717, fit ses études à Paris sous les yeux de son père, qui étoit médecin ordinaire du roi, et à 25 ans il entra comme anatomiste à l'académie des sciences. Un événement extraordinaire mit un terme à ses travaux anatomiques. En choisissant parmi quelques cadavres un sujet propre à ses dissections, il crut apercevoir sur l'un d'eux des signes de mort incertains, et il chercha à ranimer une vie qui peut-être n'étoit pas éteinte. Ses efforts ne furent point vains. Lassone guérit le malade; il étoit pauvre; il le nourrit, le consola; mais l'idée d'avoir été exposé à commettre un crime involontaire ne lui permit plus de se livrer à des travaux que depuis il ne pouvoit plus envisager sans effroi. L'histoire naturelle et la chimie prirent la place de l'anatomie. Ses nombreux *Mémoires* offrent une suite précieuse d'observations nouvelles, utiles, soit au progrès de la science, soit à celui de l'art de composer les remèdes. La médecine lui doit de nouvelles préparations de mercure et d'antimoine. C'est lui qui, avec un de ses collègues, observa le phénomène singulier de l'inflammation du phosphore par l'effusion de l'eau froide. Après avoir exercé la médecine dans les hôpitaux et les cloîtres, il fut appelé à la cour, d'abord comme premier médecin des deux reines, et ensuite du roi. Ce médecin, mort à Paris en 1788, est auteur d'une *Dissertation sur le cancer des mamelles*, insérée dans les Mémoires de l'académie de chirurgie, tom. II, et de beaucoup de *Mémoires* dans le Recueil de l'académie des sciences.

I. LASSUS ou LASUS, poëte dithyrambique, né à Hermione dans le Péloponnèse l'an 500 avant J. C., l'un des sept sages de la Grèce après la mort de Périandre, fut fort applaudi de son temps. On a conservé le souvenir de sa réponse à un homme qui lui demandoit : « Ce qui étoit le plus capable d'inspirer la sagesse? ».... « L'expérience. » Lassus fut le premier, dit-on, qui nota la musique; il remporta le prix pour ses *vers bachiques*, et fit un *Hymne* en l'honneur de Cérès, où il n'employa jamais la lettre S.

† II. LASSUS (Orland ou Roland), célèbre musicien du 16e siècle, né à Berg en 1520, mort à Munich en 1594, étoit le premier homme de son art, dans un temps où la musique n'étoit pas ce qu'elle est aujourd'hui. Il fit briller ses talens dans les cours de France, d'Angleterre, de Bavière, etc. On a de lui un grand nombre de pièces de musique sur des sujets sacrés et profanes : *Theatrum musicum*; *Patrocinium Musarum*; *Motetarum et madrigalium libri*; *Liber Missarum*, etc. L'un de ses motets les plus célèbres est sur ces paroles :

Deus qui bonum vinum fecisti
Et ex eodem multa capita dolere creasti,
Da nobis, quæsumus, intellectum
Ut saltem possimus invenire lectum.

Ses contemporains le vantèrent comme la merveille de son siècle, et le mirent au-dessus d'Orphée et d'Amphion.

* III. LASSUS (Pierre), bibliothécaire et ancien secrétaire de l'institut, professeur de pathologie externe à l'école de médecine, et chirurgien consultant de l'empereur, naquit à Paris le 11 avril 1741, d'un père estimé dans la pratique de la chirurgie. Destiné lui-même à l'exercice de cet art, il travailla avec ardeur à acquérir des connoissances; et, après avoir suivi pendant quelque temps les leçons de l'académie,

il fut reçu maître le 1er juin 1765. En 1771 il fut nommé chirurgien ordinaire de mesdames Victoire et Sophie de France, filles de Louis XV. Un événement qui auroit causé la ruine d'un autre avança la fortune de Lassus. Appelé pour saigner madame Victoire, il la piqua deux fois, et soit émotion de la part de la princesse, soit défaut d'habitude de la part du chirurgien, le sang ne jaillit point ; ne pouvant garder Lassus, madame Victoire lui conserva le titre qui l'attachoit à elle, et lui donna les fonds nécessaires pour acheter la charge de lieutenant de premier chirurgien du roi à Paris. Il en fut pourvu en 1779, et deux ans après, revêtu de celle de professeur des opérations. Lorsque les tantes de Louis XVI se déterminèrent à quitter la France, Lassus fut choisi pour les accompagner. Il parcourut avec elles une partie de l'Italie, et séjourna quelque temps à Rome, où il suivit dans les hôpitaux toutes les pratiques avantageuses, se lia avec les plus fameux maîtres, et fit des *Extraits* ou *Traductions* des meilleurs ouvrages de chirurgie italiens. Quelque temps après son retour en France, il fut nommé, au mois de décembre 1794, à la chaire d'histoire de la médecine légale, et passa dans la même année à celle de pathologie externe, qui convenoit davantage à ses goûts, quoique par ses connoissances il fût également propre à l'une et à l'autre. Il possédoit en effet plusieurs langues, et avoit débuté dans la carrière littéraire par des *traductions* d'ouvrages chirurgicaux anglais. Ce médecin mourut le 16 mars 1807. Les ouvrages qu'on a de lui sont, I. *Nouvelle méthode de traiter les fractures et les luxations*, par M. Pott, avec la *Description des nouvelles attelles* de M. Sharp, *pour le traitement des fractures de la jambe*. Ouvrage traduit et augmenté de notes, Paris, 1771, in-12; nouvelle édition, 1788, in-8°, traduit en hollandais par Jacobs Gand, 1772. II. *Manuel pratique de l'amputation des membres*, par Ed. Alanson, traduit de l'anglais, 1784, in-12. III. *Essai* ou *Discours historique et critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens et les modernes*, 1783, in-8°. Ce discours prouve à la fois de l'érudition et du discernement ; car il faut beaucoup de l'une et de l'autre dans l'histoire des sciences, quand il s'agit de rendre à chacun ce qui lui appartient au milieu de tant de répétitions des mêmes faits qui ne sont pas toutes involontaires. IV. *Ephémérides pour servir à l'histoire de toutes les parties de l'art de guérir*, avec M. Pelletan, 1790, in-8°, 24 cahiers par année. V. *Traité élémentaire de la médecine opératoire*, Paris, 1795, 2 vol. in-8°. VI. *Pathologie chirurgicale*, ibid, 1806, 2 vol. in-8°. Ce fut pour ses élèves qu'il rédigea ces deux ouvrages, où l'on trouve beaucoup de clarté, des principes sains, et un choix heureux de ce qu'il est le plus convenable de présenter à l'esprit des jeunes gens. VII. Des *Mémoires* sur des objets particuliers de chirurgie, répandus dans le Recueil de l'académie de ce nom, et dans ses *Ephémérides*.

* LASTE (Noël dalle), célèbre littérateur et excellent écrivain latin, né d'une honnête famille à Marostica, dans le Vicentin, le 30 mars 1707, fit ses premières études au séminaire de Padoue, et obtint ensuite la chaire de belles-lettres de cette ville, qu'il abandonna pour se rendre à Venise, où il se chargea de l'éducation de plusieurs jeunes nobles. Nommé, par un décret honorable, historiographe de l'université de Padoue, il devint ensuite censeur des livres en matière de religion et des brefs de la

cour de Rome à Venise, emplois qu'il occupa avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 21 juin 1792. On a de ce littérateur, I. *Laurentii Pataroli vita*, sans nom d'auteur. Cette vie est en tête des Œuvres de Patarol, imprimées à Venise en 1743, 2 vol. in-4°. II. *Laudatio in funere Francisci Lauredani ducis Venetiarum*, Venetiis, 1762, in-4°. III. *Oratio ad Hieronymum Venerium D. Marci procuratorem*, Venetiis, 1759 et 1760, in-4°. IV. *Oratio ad Ludovicum Rezzonicum D. Marci procuratorem*, Venetiis, 1762, in-4°. V. *Oratio de Joanne Marco Calvo D. Marci procuratore*, Venetiis, 1764, in-4°. VI. *De Musæo Philippi Farsetii Epistola ad Cortonensium academiam*, Venetiis, 1764, in-4°. VII. *Gratulazione al procuratore Ludovico Manin*, Venise 1764, in-4°. VIII. *Gratulazione nuziale* (en vers) *a S. E. Giambatista Cornaro*, Venise, 1746, in-4°. IX. *Natalis Lastesii Marosticensis gratulationes*, etc., Patavii, 1767, in-8°. Presque tous les ouvrages cités précédemment furent réimprimés dans ce recueil. X. *Documenti di S. Gregorio Nazianzeno alle Vergini, tradotti dal greco in verso italiano*, Venise, 1754, in-4°. XI. *Carmina*, Patavii, 1774, in-4°. Ce recueil contient un poëme très-beau, intitulé *Apollo Vaticanus*, déjà imprimé séparément à Bassano, 1773, avec la traduction en vers italiens de Sébastien Pagello. XII. *Canto di S. Gregorio Nazianzeno in lode della Verginità*, Venise, 17....., in-4°. XIII. *Laudatio in funere Clementis XIII P. M. habita coram principe ac senatu Veneto*, Venetiis, 1769, in-4°. XIV. *Oratio de Joanne Hieronymo Zuccato equite, magno reip. Venetæ cancellario*, Venetiis, 1772, in-4°. XV. *Vita Francisci Algarotti*, Venetiis, 17...., in-8°. Cette vie a été imprimée dans le tome V des *Vitæ Italorum, etc.* de Fabroni. XVI. *Natalis Lastesii ad Jacobum Morellium epistola*. Cette lettre est insérée dans un petit livre intitulé *Componimenti nella morte di Daniele Farsetti*, Venise, 1787, in-12. XVII. *Natalis Lastesii epistola seminarii Patavini magistris*. Elle est insérée dans le livre intitulé *De vitâ Victorini Feltrensis dialogus Francisci Prendilaquæ Mantuani, etc.*, Patavii, 1774, in-8°. Laste eut part à la correction et à la publication des ouvrages de Sperone Speroni, Venise, 1740, 5 vol. in-4°, et a laissé des *manuscrits*, parmi lesquels on distingue une *Traduction* en vers italiens de l'Art poétique d'Horace et de l'Enéide de Virgile, et un *Recueil* de lettres.

LASTIC (Jean de), d'une famille distinguée d'Auvergne, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, étoit grand-prieur d'Auvergne, lorsque, le 6 novembre 1437, il fut élu à Rhodes, quoique absent. On donne le nom de grand-maître à tous ses prédécesseurs; mais il est constant que ce fut Lastic qui porta le premier ce titre dans l'ordre: il s'étoit signalé de bonne heure par sa valeur et sa prudence. Le soudan d'Egypte se disposoit à faire le siége de Rhodes lorsqu'il fut élevé au magistère. Lastic, craignant l'exécution de ce projet, fit une ligue avec l'empereur de Constantinople contre les infidèles, et fortifia toutes les places de l'île. Au commencement d'août 1444, le soudan parut à la vue de Rhodes, avec une flotte composée de dix-huit mille combattans. Mais après plusieurs assauts soutenus courageusement par le grand-maître et ses chevaliers, les barbares furent contraints de lever le siége. Quelque temps après, Lastic fit avec Amurat un traité de paix qu'il renouvela

en 1450 avec Mahomet II. Ce dernier prince feignit d'abord de vouloir bien vivre avec les Latins et les Grecs; mais comme la conquête de Constantinople étoit le grand objet de son ambition, il assiégea cette capitale de l'empire en 1453, et s'en rendit maître. Sept mois après la prise de cette ville, Mahomet envoya une ambassade à Rhodes, pour demander à l'ordre un tribut annuel de deux mille écus. Le grand-maître répondit « qu'il ne souffriroit jamais que ses chevaliers fussent tributaires d'un empereur turc. » Le sultan ayant, en cas de refus, menacé de porter ses armes victorieuses dans Rhodes, Lastic mit cette île en état de défense. Il implora le secours des princes chrétiens, et sur-tout de Charles VII, roi de France. Il mourut en 1454, accablé d'années, après avoir tenu le gouvernail, dit l'abbé de Vertot, dans des temps difficiles et orageux, avec autant de sagesse que de fermeté. — De la même famille étoit Louis DE LASTIC, grand-prieur d'Auvergne, qui acquit beaucoup de gloire en France dans les guerres contre les calvinistes. Lorsque Malte fut assiégée par les Turcs en 1565, sous le magistère de Jean de La Valette, il fut député au vice-roi de Sicile, pour solliciter des troupes. Ce gouverneur, homme fier et hautain, se plaignit de ce que les chevaliers ne le traitoient pas d'excellence. Lastic lui répondit : « Pourvu que nous arrivions à Malte assez à temps pour secourir la religion, je vous traiterai avec plaisir d'excellence, d'altesse, et même, si vous voulez, de majesté. » Le vice-roi sourit à cette réponse ; et après bien des obstacles et des irrésolutions que Lastic vainquit, il amena un secours considérable. La maison de LASTIC, l'une des plus distinguées parmi la première noblesse d'Auvergne, a produit d'autres personnages illustres dans le clergé et dans l'état militaire.

* LASTMAN (Nicolas), graveur hollandais, né en 1619, a laissé, I. *la Prière au jardin des olives*, d'après Pierre Lostman. II. *Saint Pierre délivré de prison*, d'après Jean Pinas, pendant de l'estampe précédente. III. *Le martyre de St. Pierre*, d'après Le Guide. IV. *Le portrait de C. Van Mander*, copie de celui gravé par J. Saenredam.

* LASTRA (François de la), Espagnol, premier chanoine et docteur de l'université de Salamanque, ensuite clerc mineur, a publié 3 vol., intitulés *Recollectiones et quæstiones morales ex utrâque facultate decerptæ*, 1682.

LATAILLE. *Voyez* TAILLE.

LATERANUS (Plantius), désigné consul l'an 65 de J. C., fut tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Pison contre ce prince, avant de prendre possession de son consulat. Epaphrodite, affranchi de Néron, tâcha vainement de tirer de Lateranus quelques éclaircisssemens sur la conjuration; ce sénateur ne révéla rien, et se contenta de répondre à cet esclave : « Si j'ai quelque-chose à dire, je le dirai à votre maître. » On le conduisit au supplice sans lui avoir donné le temps d'embrasser ses enfans; et ce fut en ces derniers momens que sa constance parut dans toute son étendue. Quoique le tribun qui alloit lui trancher la tête fût lui-même de la conspiration, il ne daigna pas lui faire le moindre reproche; et le premier coup qu'il en reçut n'ayant fait que le blesser, il secoua seulement la tête, et la tendit ensuite avec autant de fermeté qu'auparavant. C'est de Plantius Lateranus que le célèbre palais de Latran a tiré son nom ; c'étoit autrefois la maison qu'habitoient ceux de cette famille. Les auteurs contemporains la mettoient au nombre des plus magnifiques de Rome.

LATHBER (Jean), cordelier anglais, vivoit dans le 15e siècle. On a de lui des *Commentaires* estimés sur les Psaumes, sur Jérémie, et sur les Actes des apôtres.

† LATIMER (Hugues), évêque de Worcester, l'un des premiers réformateurs de l'Eglise d'Angleterre, né à Thurcaston, dans le comté de Leicester, vers 1470, d'un honnête fermier, fut destiné à l'état ecclésiastique, et se fit remarquer d'abord par son zèle à défendre l'Eglise romaine, et par une violente opposition aux opinions nouvelles qui commençoient à se propager en Angleterre. Il déclama avec force contre Mélanchthon et ses dangereuses innovations; mais Thomas Bilney, un de ses amis, et l'un des chefs du parti de la réforme, eut l'adresse de captiver l'esprit fougueux de Latimer, qui, de catholique zélé, devint bientôt un protestant fanatique. Ardent défenseur des nouvelles opinions, il s'appliqua en public et en particulier à leur gagner des partisans. Une pareille conduite, dans un moment où Cambridge, où il avoit été élevé, et tout le reste du royaume, étoit encore attaché à l'Eglise romaine, eut bientôt éveillé l'attention du clergé catholique. Dans ce choc violent d'opinions contraires, Latimer et Bilney, appelés en jugement, toujours accusés ou suspects, éprouvèrent de vives persécutions qui remplirent leur vie toute entière, et ne firent qu'ajouter à l'opiniâtreté de leur obstination. Gardiner, évêque de Winchester, ayant à son retour d'Allemagne engagé le roi à se rendre plus favorable au parti qui restoit attaché à l'Eglise romaine, Henri convoqua le parlement de 1539, qui s'est rendu célèbre par le fameux acte des six articles. Il n'eut pas plutôt été divulgué, que l'alarme se répandit dans le parti de la réforme. Latimer, n'ayant pas voulu y adhérer, crut qu'il étoit de son devoir de se démettre de son évêché, et forma le projet de se retirer à la campagne; mais une blessure considérable l'ayant rappelé à Londres, il fut bientôt rejeté dans le tourbillon de l'orage qu'il avoit voulu fuir. Accusé d'avoir tenu des propos contre la conduite de la cour, il fut conduit à la tour, et détenu pendant les six dernières années du règne de Henri. L'avénement au trône d'Edouard VI lui rendit la liberté, et l'auroit rendu à son évêché s'il eût voulu y consentir; mais sous le règne de Marie, et sous le ministère de l'évêque de Winchester, il fut, ainsi que Ridley, une des premières victimes immolées au désir d'éteindre l'hérésie naissante. Ils furent condamnés l'un et l'autre à être brûlés vifs, et exécutés à Oxford en 1554.

I. LATINUS, roi des Laurentins Aborigènes dans l'ancien Latium; fils de Faune et de Marica, commença de régner vers l'an 1259 avant J. C. Il eut d'Amate, sœur de Daunus, roi des Rutules, une fille appelée Lavinie, que l'oracle lui ordonna de marier à un prince étranger: il la donna en effet à Enée, qui étoit sorti de Troie pour s'établir en Italie. Turnus, roi des Rutules, à qui la princesse avoit été promise, en fut si irrité, qu'il déclara la guerre au prince troyen et au roi Latinus: cette guerre fait le sujet des six derniers livres de l'Enéide. La victoire s'étant déclarée pour Enée, il bâtit une ville du nom de Lavinie, fille de Latinus. Strabon ajoute que le roi des Aborigènes ayant été tué dans une seconde bataille contre les Rutules, Enée vainquit les Rutules à son tour, et les subjugua entièrement. Lorsqu'il fut paisible possesseur du royaume, il changea le nom des Aborigènes en celui de Latins.

Denys d'Halicarnasse rapporte la même chose sur l'origine de ces peuples, excepté qu'il dit que le roi de la nation donna le nom de Latins aux Aborigènes.

† II. LATINUS PACATUS DREPANIUS, orateur latin, né à Drépane dans l'Aquitaine, dont nous avons un *Panégyrique* de Théodose-le-Grand, prononcé devant ce prince en 389, après la défaite du tyran Maxime. Il y en a une édition de 1651, in-8° ; mais la meilleure est celle d'Amsterdam, 1753, in-4°, par les soins de Jean Arntzenius, qui a recueilli tous les commentaires des éditeurs qui l'avoient précédé ; et on trouve encore ce discours dans les *Panegyrici veteres*, 1677, in-4°. Cet orateur n'étoit pas sans mérite. « S'il n'a point, dit Thomas, cet agrément que donnent le goût et la pureté du style, il a souvent de l'imagination et de la force. Son éloquence, en général, ne manque ni de précision, ni de rapidité. Au reste, dans sa manière d'écrire il ressemble plus à Sénèque et à Pline qu'à Cicéron ; quelquefois même il a des tours et un peu de la manière de Tacite. Ses expressions ont alors quelque chose de hardi, de vague et de profond, qui ne déplait pas. »

† III. LATINUS-LATINIUS, *ou* LATINO-LATINI, comme l'appelle le père Nicéron, né à Viterbe en 1513, travailla avec les cardinaux (Buon-Compagno, Montalte, depuis papes), Sirlet, saint Charles-Borromée, etc. à la correction du décret de Gratien ; ce travail dura pour lui treize années : il a laissé *Observationes et emendationes in Tertullianum ; Bibliotheca sacra et profana*, sive *Observationes, correctiones, conjecturæ et variæ lectiones*, imprimées à Rome en 1667, par les soins de Dominique Macri, etc., qui l'enrichit de la Vie de l'auteur. Les protestans ont accusé celui-ci, sans trop de raison peut-être, d'avoir supprimé les pièces des anciens qui ne s'accordoient pas avec ses sentimens. Il étoit très-attaché aux intérêts de la cour de Rome. Il mourut dans cette ville le 21 janvier 1593, à 80 ans.

I. LATOMUS (Jacques), savant théologien scolastique, né à Cambron dans le Hainaut, docteur de Louvain, et chanoine de Saint-Pierre de la même ville, écrivit contre Luther, et fut l'un des meilleurs controversistes de son temps. Il mourut en 1544. Tous ses ouvrages furent recueillis et publiés en 1550, in-fol.

II. LATOMUS (Barthélemi), professeur en langue et en éloquence latine, natif d'Arlon, dans le duché de Luxembourg, professa l'éloquence au collége royal de Paris, et mourut à Coblentz vers 1566, à 80 ans. On a de lui des *Notes* sur Cicéron, sur Térence, etc., qui ne sont pas sans mérite (dans l'édition de Jean Oporin, Bâle, 1554, in-fol.), et quelques *Traités de controverse* contre les protestans, in-4°.

LATONE (Mythologie), fille de Cœus et de Phœbé. Comme Jupiter l'aimoit, Junon, par jalousie, la fit poursuivre par le serpent Python ; et pendant toute sa grossesse cette infortunée erra de côté et d'autre. Des paysans lui ayant refusé de l'eau pour étancher sa soif, et l'ayant accablée d'injures, ils furent métamorphosés en grenouilles. Enfin Neptune par pitié fit paroître au milieu des eaux l'île de Délos, où elle alla se réfugier, et accoucha d'Apollon et de Diane.

LATOUCHE. *Voy*. TOUCHE.

I. LATOUR. *Voy*. TOUR.

II. LATOUR DU PIN. *Voyez* TOUR DU PIN.

III. LATOUR EN VOIVRE. *Voy.* TOUR EN VOIVRE.

IV. LATOUR D'AUVERGNE. *Voy.* AUVERGNE.

† LATTAIGNANT (Gabriel-Charles de), né à Paris vers la fin du 17e siècle, d'une famille de robe, qui le destina à l'état ecclésiastique, fut chanoine de Reims, et conseiller-clerc au parlement de Paris. Afin d'accorder l'enjouement de son esprit et le penchant très-vif qu'il avoit pour les plaisirs avec la littérature qu'il aimoit, il s'attacha à la poésie légère. Il faisoit les délices d'un repas par sa facilité à composer et à chanter des couplets, quelquefois jolis, d'autres fois très-médiocres, mais toujours agréables pour les personnes qui en étoient l'occasion ou le sujet. Il eut, pendant trente ans, la réputation du plus aimable chansonnier de Paris; mais dès qu'il voulut avoir celle d'auteur, il perdit presqu'entièrement la première. Quoique l'abbé de Lattaignant ne fût pas naturellement satirique, il se permit cependant quelques vaudevilles qui lui attirèrent des désagrémens. « Le comte de Clermont-Tonnerre, dit l'auteur de sa notice biographique, attaqué dans une de ces bluettes, le fit, comme dit Boileau, repentir d'avoir imité Regnier. Il arriva même qu'un jour un des mécontens, voulant lui donner sa rétribution ordinaire, se trompa, et s'adressa à un autre chanoine de Reims, qui lui ressembloit, et que le chansonnier appela depuis son *receveur.* » Afin de vérifier le proverbe: *Quand le diable devient vieux il se fait ermite*, cet abbé chansonnier, après avoir joui de tous les plaisirs, se retira, sur la fin de ses jours, chez les Pères de la doctrine chrétienne, où il mourut le 10 janvier 1779. Sa conversion fut l'ouvrage de l'abbé Gauthier, qui étoit en même temps confesseur de Voltaire et chapelain des Incurables. Cette double qualité donna lieu à l'épigramme suivante :

Voltaire et Lattaignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Gargnille;
Mais Gauthier cependant me paroît mieux trouvé.
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit étoit réservé
Au chapelain des Incurables.

Ses *Poésies* ont été recueillies en 4 volumes in-12, et on a donné, après sa mort, ses *Chansons* et ses autres *Œuvres posthumes.* Si l'on en excepte une vingtaine de *Madrigaux* ou de *Chansons*, les *Opuscules poétiques* de l'abbé de Lattaignant sont, en général, lâches et foibles; quelques-uns même sont avilis par une bigarrure de termes nobles et bas, et par une familiarité souvent triviale. En 1810, on a publié, en un volume in-18, le *Choix des poésies* de cet abbé, c'est-à-dire, tout ce qui méritoit d'être conservé; par ce moyen, en épargnant au lecteur des dégoûts, on a servi la mémoire de Lattaignant.

* LATUDE (H. Mazers de), né à Montagnac en Languedoc en 1724, fut renfermé à la Bastille sous Louis XV, à l'âge de 20 ans, pour avoir, dit-on, donné de faux avis à madame de Pompadour sur un complot formé, disoit-il, contre sa vie, dans l'espérance d'obtenir, par ce zèle simulé, la protection de la maîtresse du roi. Il lui dénonçoit l'arrivée d'une boîte contenant un poison subtil. Cet envoi, préparé par lui-même, ne contenoit que de la cendre. Une longue détention fut la punition de cette supercherie. Latude tenta plusieurs fois de

s'échapper; mais ses tentatives ne firent qu'irriter l'autorité qui le punit, en agravant la rigueur de sa captivité. Il fut enfermé successivement à Vincennes et à Bicêtre pendant 35 ans. Remis enfin en liberté à l'époque de la révolution, il publia des *Mémoires* qui renferment quelques détails intéressans par leur singularité, et qui prouvent que, sur vingt personnes renfermées à la Bastille sous Louis XVI, il y en avoit dix-neuf qui le méritoient, et qui avoient ainsi été soustraites à la fatale potence, ou aux galères, par le crédit de leur famille. Ces *Mémoires*, néanmoins alors très-répandus, devinrent une arme contre la cour dans les mains du parti de la révolution. L'assemblée nationale accorda, en 1790, une pension alimentaire à Latude; mais il se vit bientôt le jouet de la commune de Paris et des législateurs, qui, abusant de sa simplicité, le laissèrent sans secours. En 1793, il fut rendu en sa faveur un jugement qui condamnoit les héritiers Amelot et Pompadour à lui payer des indemnités; ils lui donnèrent plusieurs métairies pour vivre honorablement. Les échelles de corde et autres instrumens dont il disoit s'être servi dans ses évasions avec une patience et une adresse incroyable, ont été long-temps exposés aux yeux du public. Ces instrumens étoient l'ouvrage d'un mousse enfermé à la Bastille, et accusé d'être l'espion des Anglais. Latude mourut à Paris en décembre 1804, à l'âge de 80 ans.

† LAU (Théodore-Louis), fameux spinosiste du 18[e] siècle, conseiller du duc de Courlande, s'est fait connoître par un *Traité* imprimé sans date, ni nom de lieu, Francfort, en 1717, sous ce titre: *Meditationes philosophicæ de deo, mundo, homine*, in-8° de 48 pag. Ce livre fut proscrit; ce qui l'a rendu fort rare. Lau y dit, paragraphe IV: *Deus est materia simplex: ego materia modificata..... Deus oceanus: ego fluvius....... Deus terra: ego gleba....* Le jugement qui supprima cet ouvrage obligea son auteur à sortir de Francfort. Vogt le fait mourir à Hambourg en 1740. On a réimprimé ses *Méditations* en 1770, avec une traduction française, sous le titre de Kœnigsberg, pour former le tome VIII de la Bibliothèque portative du bon sens. On trouve en tête du volume une notice sur la vie de l'auteur. Il a fait aussi quelques *Traités de politique*, à laquelle il ne s'entendoit pas, et qui ne valent pas mieux que ses *Traités théologiques*. *Voyez* LAUD.

* LAVAGNA (Jacques), Napolitain, mais originaire de Gènes, vécut dans le 17[e] siècle. On a de lui des *Poésies; Le Courrier extraordinaire, où l'on prouve, sans réplique, la fausseté de la médecine;* un livre de *Lettres philosophiques*, etc.

LAVAGNE. *Voyez* FIESQUE.

† I. LAVAL (Gilles de), seigneur de Retz, conseiller et chambellan du roi, et maréchal de France, fils aîné de Guy de Laval et de Marie de Craon, naquit vers l'an 1400, et se signala de bonne heure dans les guerres du règne de Charles VII. Laval figura au siége d'Orléans, à la prise de plusieurs villes et forteresses, telles que Jargeau, Mehun, Baugenci, etc., et fut créé, vers l'an 1429, maréchal de France. Il assista à Reims au sacre du roi, contribua, en 1431, à chasser les Anglais de Lagny. L'histoire auroit placé honorablement son nom parmi les guerriers qui, à cette époque désastreuse, défendirent leur pays contre les attaques des Anglais, si

les crimes les plus énormes dont il s'est rendu coupable n'avoient souillé sa mémoire, et ne formoient ses principaux titres à la renommée. La vie privée de Gilles de Laval est un des exemples les plus éclatans de la perversité de son siècle. Il dépensa une grande partie de son riche patrimoine en luxe et en débauches les plus recherchées. Il marchoit toujours accompagné de musiciens, de baladins, de sorciers, de cuisiniers, de chiens, et d'une foule de femmes et de garçons prostitués. « Il croyoit à la magie, et entretenoit de jeunes garçons et de jeunes filles, dit Mézerai, qu'il tuoit après pour en avoir le sang, afin de faire ses charmes. » Dom Lobineau, dans son Histoire de Bretagne, le peint comme un monstre de débauche et de cruauté. « Sans avoir, dit-il, d'habitudes avec les femmes, il s'abandonnoit aux plus infâmes débauches que l'imagination puisse se représenter; et, par un dérèglement inconcevable, les malheureuses victimes de sa brutalité n'avoient d'attraits pour lui que dans le moment qu'elles expiroient. Cet homme abominable se divertissoit aux mouvemens convulsifs que donnoient à ces innocentes victimes les approches de la mort qu'il leur faisoit lui-même souffrir assez souvent de sa propre main. Par les procès-verbaux qui en furent dressés, et par sa propre confession, le nombre de ces misérables enfans qui furent sacrifiés à sa lubricité, dans les châteaux de Machecou et de Chantocé, se montoit à près de cent, sans compter les enfans qu'il avoit fait mourir à Nantes, à Vannes et ailleurs. » Cet historien avoue qu'il n'a point rapporté, dans son volume des Preuves, le procès fait à ce seigneur, à cause des abominations trop scandaleuses qui s'y trouvent. Enfin, Gilles Laval avoua lui-même à ses juges que lui seul avoit commis des crimes assez énormes pour faire mourir dix mille hommes du dernier supplice. Ses crimes seroient restés impunis; car, dans ce temps, on ne faisoit guère justice des plus grands scélérats, lorsqu'ils étoient nobles; mais Gilles de Laval s'étant rendu coupable de quelques atteintes contre l'autorité de Jean VI, duc de Bretagne, celui-ci le fit arrêter; alors les actes exécrables de sa vie furent dévoilés dans une longue procédure. Il fut condamné, par sentence du sénéchal de Rennes, à être pendu et brûlé. L'exécution en eut lieu en *la prée de Bièce-lez-Nantes*, le 23 décembre 1440. Son corps fut tiré des flammes et enterré dans l'église des carmes de Nantes. On a vu, à la fin du 18e siècle, un ex-capucin, appelé Pascal, exercer sur un commissionnaire auvergnat des actes semblables. Il fut condamné au feu par arrêt du parlement de Paris. On a vu, tout récemment, un ex-marquis, dont le nom est célèbre dans la littérature, ériger en principes, dans plusieurs ouvrages dont on n'ose citer les titres, les actions les plus destructives de l'ordre social, et l'exécrable mélange de la cruauté avec les crimes les plus hideux qu'une imagination corrompue puisse enfanter. Ce libertin sanguinaire a passé une partie de sa vie dans les prisons d'état, et a terminé sa funeste et malheureuse carrière dans les loges de Charenton.

II. LAVAL (André de), seigneur de Lohéac et de Retz, second fils de Jean de Montfort, seigneur de Kergolay, et d'Anne de Laval, dont il prit le nom et les armes. Cette famille de Laval est une ancienne maison de Bretagne, dont l'héritière épousa Matthieu de Montmorency. Le fils puîné de Matthieu en prit le nom, et ses descen-

dans le portèrent jusqu'à Guy XII, mort sans enfans en 1413. Anne, sa sœur, mère d'André, dont il est question dans cet article, fut l'héritière de sa maison. André, son fils, rendit des services signalés au roi Charles VII, qui le fit amiral, puis maréchal de France. Il fut suspendu de sa charge au commencement du règne de Louis XI; mais ce prince le rétablit peu de temps après, et lui donna le collier de l'ordre de Saint-Michel en 1469. Laval mourut en 1486, à 75 ans, sans postérité, et avec plus de réputation que de bien. Envoyé en 1455 contre Jean, comte d'Armagnac, qui étoit excommunié pour avoir épousé publiquement sa propre sœur, il le poussa si vivement, qu'en une seule campagne il le dépouilla de ses états. — Une branche de Montmorency-Laval, descendante de Guy VII, fit revivre le titre de Laval, et le transmit à sa postérité.

III. LAVAL (Urbain de), marquis de Sablé et de Bois-Dauphin, maréchal de France, et gouverneur d'Anjou, de la même famille qu'André, mais d'une branche collatérale, se signala en divers siéges et combats. Il suivit le parti de la Ligue, fut blessé et fait prisonnier à la bataille d'Ivry en 1590. Il fit ensuite son accommodement avec Henri IV. Ce prince lui donna le bâton de maréchal de France, et le fit chevalier de ses ordres et gouverneur d'Anjou. Son crédit augmenta sous le règne suivant. Lorsque le prince de Condé et beaucoup d'autres mécontens se furent unis pour empêcher le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne, la reine Marie de Médicis, et le marquis d'Ancre, son confident, firent commander à Bois-Dauphin l'armée qu'ils mirent sur pied pour combattre celle des mutins. Celle-ci étoit foible; elle manquoit de provisions; il y avoit dix à douze chefs. Celle du roi étoit nombreuse; elle avoit tout en abondance; Bois-Dauphin en étoit le seul général. Ces avantages ne firent qu'augmenter sa honte: car les mécontens prirent des places sous ses yeux, et passèrent l'Oise, l'Aisne, la Marne, la Seine, l'Yonne, et la Loire, sans qu'il les en empêchât. Il eut beau dire « qu'il avoit un ordre secret de ne rien hasarder »; il fut blâmé de tout le monde, et accusé même à la cour, par les uns de timidité, et par les autres d'intelligence avec les rebelles. Depuis, il ne commanda plus. Dans la suite, n'ayant pu acquérir l'estime et la confiance, ni du connétable de Luynes, ni du cardinal de Richelieu, qui gouvernèrent l'un après l'autre, il se retira dans une terre, où il mourut le 27 mars 1629, dans un âge assez avancé.

† IV. LAVAL-MONTIGNY (François de), premier évêque de Québec, fils de Hugues de Laval, seigneur de Montigny, fut d'abord archidiacre d'Evreux, et ensuite nommé au siége nouvellement érigé à Québec, qu'il alla remplir en 1673. Il y fonda un séminaire, et y mourut le 6 mai 1708, à 86 ans, après s'être démis de son évêché. L'abbé de La Tour, doyen du chapitre de Montauban, a écrit sa Vie, in-12.

† V. LAVAL (Antoine de), sieur de Belair, maître des eaux et forêts du Bourbonnais, puis capitaine des châteaux de Beaumanoir-lès-Moulins, savant dans les langues, l'histoire et la théologie, a laissé un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est *Desseins de Professions nobles et publiques*, contenant entre autres l'*Histoire de la maison de Bourbon*, Paris, 1605, in-4°. Il mourut en 1631, à 80 ans.

* VI. LAVAL (Antoine BANDIERI de), né à Paris en 1688, danseur distingué au théâtre de l'opéra,

fut maître de danse des enfans de France, et ensuite directeur des ballets du roi. Ceux qu'il composa pour les fêtes données à l'occasion du mariage du dauphin et des spectacles de Fontainebleau en 1753 et en 1754 mirent le sceau à sa réputation en ce genre. Il mourut en 1767.

VII. LAVAL (Antoine), jésuite, né à Lyon, professeur d'hydrographie auprès des gardes marines de Toulon, a donné un *Voyage à la Louisiane*, Paris, 1728. Il mourut la même année, après avoir travaillé long-temps, avec son compatriote de Chazelles, à dresser les cartes marines des côtes de Provence.

* LAVARDE (l'abbé Jacques-Philippe de), chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital, né à Paris le 14 août 1693, mort le 24 novembre 1760, a publié, I. *Lettre critique et historique* à l'auteur de la Vie du père Gassendi, Paris, 1737, in-12. II. Une nouvelle *édition* des Maximes sur le ministère de la chaire, par le père Gaichiès de l'oratoire, Paris, 1739, in-12. L'abbé Lavarde l'a donnée sur un exemplaire que l'auteur avoit revu avec soin et augmenté avant sa mort. Les maximes sont suivies, dans cette dernière édition, de onze *Discours académiques*. Elles ont été encore réimprimées en l'an 12 (1804), par les soins de M. Dubroca, avec les Dialogues de Fénélon sur l'éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier.

LAVARDIN. *Voyez* BEAUMANOIR, n° II, COTA, HILDEBERT, *et* MASCARON.

† I. LAVATER (Louis), controversiste protestant, né à Kibourg dans le canton de Zurich en 1527, mort chanoine et pasteur de cette dernière ville le 17 juillet 1586, à 59 ans, a laissé une *Histoire sacramentaire*, des *Commentaires* et des *Homélies*. Ces divers ouvrages sont lus par les gens de son parti : mais son Traité curieux *De Spectris* (Genève, 1580, in-8°; et Leyde, 1687, in-12) est recherché de tout le monde. Teissier donne de grands éloges à cet auteur. — Son petit-fils, Jean-Rodolphe, chanoine de Zurich, mort en 1625, à 46 ans, est auteur d'un Traité peu commun, *De Variis prodigiis, anno* 1608, *visis*.

† II. LAVATER (Jean Gaspard), né à Zurich le 15 novembre 1741, manifesta de bonne heure son goût pour le merveilleux : son imagination encore peu exercée recherchoit avec avidité toutes les sensations physiques un peu mystérieuses ; les images singulières ou bizarres, l'escamotage ; en un mot les tours de gobelets et les miracles de la foire. Lorsque sa raison fut un peu développée, il étudia la théologie, devint ministre du culte protestant, et s'acquit de la réputation par ses discours éloquens où régnoit une douce sensibilité. Si ses idées eussent continué à se porter vers les objets religieux, il eût été l'un des plus célèbres ascétiques ; mais les voyages qu'il fit tempérèrent l'effervescence de son imagination si vive et si mobile. Le séjour de Berlin, où la philosophie étoit à la mode, y contribua pour la plus grande partie. De retour à Zurich, Lavater manifesta cependant quelques idées d'intolérance dans plusieurs disputes théologiques, et écrivit beaucoup d'ouvrages en faveur de la religion, et le plus souvent pour soutenir ses opinions et ses erreurs. Ces travaux ne l'empêchèrent point de se livrer à des observations délicates, difficiles, à des recherches sur la physionomie qui ont tant contribué à sa renommée. Il en publia les premiers résultats dans une *Dissertation* pré-

sentée à la société de Zurich, et composa un système profond de ce qui n'offroit que des aperçus vagues. Il crut avoir trouvé le moyen de distinguer les caractères, la différence des passions et des esprits à la seule inspection de la tête. Il alla même jusqu'à tirer des inductions du caractère de l'écriture. Il ne borna point sa doctrine à l'homme; il l'étendit aux animaux. Est-il possible de prononcer sur le génie d'une personne d'après sa physionomie? Ceci peut arriver après une longue suite d'observations. Les facultés intellectuelles se marquent, se prononcent par certains traits caractéristiques. N'a-t-on pas souvent comparé les figures d'illustres modernes avec les portraits ou les médailles de grands personnages de l'antiquité? N'y a-t-on point saisi des ressemblances frappantes qui tenoient à l'analogie intellectuelle qui existoit entre les objets de comparaison? En contemplant la statue de Démosthènes, on croit lire sur son visage les nobles soucis, la généreuse inquiétude que lui inspiroient les desseins ambitieux de Philippe et la ruine prochaine de la liberté grecque. La physionomie de Voltaire, de cet homme unique qui joignoit tant de génie à tant de malignité, qui étoit tour à tour si sublime et si plaisant, annonçoit, dit-on, ce singulier contraste; elle tenoit à la fois de l'aigle et du singe. Les formes de gouvernement, les accidens politiques impriment aussi sur les visages des différences sensibles. Si les études, les institutions impriment des traces sur la physionomie, ne trouvera-t-on pas bien simple que l'habitude de la bassesse, de la perfidie, de la cruauté se marque d'une manière sensible pour les yeux pénétrans et exercés? Les peintres ne suivent-ils point cette idée? Ont-ils à représenter un Caïn, un Néron, un Caligula, ne désignent-ils point par la férocité de la physionomie le caractère de ces êtres monstrueux? Ces recherches l'occupèrent le reste de sa vie, et il leur consacra tout le temps que lui laissoient les devoirs de sa profession. Le grand travail qui suivit sa *Dissertation*, et dont cette dernière offroit à peine l'esquisse, parut pour la première fois en 1772, sous ce titre : *De la Physiognomonique*, Leipsick, 2 vol. in-8°. Une autre édition beaucoup plus étendue fut publiée avec le titre de *Fragmens physiognomoniques pour propager la connoissance des hommes et la bienveillance envers leurs semblables*, 1er vol. 1775, 2e vol. 1776, 3e vol. 1777, et 4e vol. 1778. Il y a aussi un abrégé assez étendu de l'ouvrage de Lavater, publié en allemand par Michel Amrbrusler, 2 vol. in-8°, Zurich, 1783 et 1784. On n'avoit rien écrit encore de plus approfondi sur cette matière; c'est au moins l'aperçu d'un système fort ingénieux : c'est le résultat d'une immensité d'observations très-curieuses, très-nouvelles et souvent d'une vérité frappante. Lavater ne se borna pas à publier son ouvrage en allemand, il en fit faire sous ses yeux une édition en français, d'après un nouveau manuscrit, avec des dessins plus soignés et plus nombreux. Elle fut publiée sous le titre *de la Physiognomonie*, ou *l'Art de connoître les hommes et de les faire aimer*, La Haye, 1783, 3 vol. petit in-f°. M. Lavater fils, docteur en médecine, donna un 4e volume en 1802; mais les éditions françaises les plus complètes qui aient été données sont celles de L. Prudhomme, en 10 vol. in-4°, grand papier double, et 10 vol. in-8°, aussi en grand papier, Paris, 1806 et 1807; elles ont paru sous ce titre : *L'art de connoître les hommes par la physionomie*, par Gaspard Lavater, *nouvelle édition, corrigée et dispo-*

les instances de cette mère sensible, le philosophe ne voulut rien dire. Il lui promit une lettre, si elle lui donnoit sa parole d'honneur de ne la décacheter qu'au bout de six mois. Cette dame quitte la Suisse, fait un voyage en Allemagne, elle a le malheur de voir mourir sa fille au bout de cinq mois. Dans l'excès de sa douleur, elle avoit oublié la lettre de Lavater; elle ne l'ouvrit que six semaines après la mort de sa fille. Voici son contenu: « Madame, lorsque vous ouvrirez cette lettre, je pleurerai avec vous la perte que vous aurez faite. La physionomie de votre chère fille est l'une des plus parfaites et des plus régulières que j'aie encore vues; mais j'ai remarqué des traits qui annoncent qu'elle mourra dans les six mois qui s'écouleront depuis l'instant que j'ai eu le plaisir de vous recevoir. » Lavater ne dissimule pas néanmoins les difficultés qu'on a à deviner le caractère des femmes par la physionomie. « J'ai souvent frémi, dit-il, et je frémis encore en considérant jusqu'à quel point la physiognomonie peut compromettre les femmes, à combien d'inconvéniens cette science peut les exposer. Étudier le mérite et les grandes qualités d'un sexe qui a tant de pouvoir sur nous, c'est le plus noble usage que nous puissions faire de notre sentiment physionomique. Ce même sentiment est aussi un préservatif contre l'avilissement. Guidé par lui, vous apprendrez à connoître et à fixer la ligne de séparation entre l'esprit et les sens; vous poursuivrez la raison jusqu'au point où elle semble se confondre avec la sensibilité; vous démêlerez le vrai sentiment du faux, qui n'est qu'un jeu de l'imagination; vous distinguerez la coquetterie de l'amour, et l'amour de l'amitié; vous respecterez davantage l'innocence des femmes et la pureté de leurs mœurs; vous fuirez ces syrènes impudentes dont les regards révoltent la modestie et la vertu. Suivez votre guide, et vous vous détournerez de telle femme qui attire les hommages de la multitude; vous serez indigné de l'insolent orgueil de son silence, de l'afféterie de son langage précieux et vide de sens, de son regard dédaigneux qui ne s'arrête jamais sur les misères de l'humanité; vous remarquerez son nez impérieux, ses lèvres relâchées par l'ineptie, détraquées par le mépris, teintes par l'envie, à demi rongées par l'intrigue et la méchanceté; vous retrouverez jusque dans l'arrangement de ses dents la jalousie, l'avidité, la passion de commander; et tous ces traits, et tant d'autres qui ne vous échapperont pas, vous mettront en garde contre l'appât funeste des charmes qu'elle étale sans rougir. Suivez votre guide, et vous sentirez combien il seroit humiliant d'être surpris par une physionomie dont vous avez démasqué les vices. Je cite un seul exemple entre mille. Mais si d'un autre côté, vous voyez la beauté dans tout son éclat, dans toute sa dignité et dans toute sa pureté; une de ces femmes candides et sensibles qui frappent au premier abord, et qui exercent un empire irrésistible sur tous ceux qui les approchent; si vous découvrez sur son front voûté une aptitude étonnante à recevoir les instructions du sage; si vous apercevez dans ses sourcils concentrés, mais non trop fortement tendus, un fonds inépuisable de sagesse; dans le contour délicat de son nez, le goût le plus fin et le plus épuré; dans la blancheur de ses dents et dans la fraîcheur de ses lèvres, le tendre intérêt que dicte la bonté; dans chaque mouvement de sa bouche, la bienveillance et la douceur, l'humilité et la compassion; dans le son de sa voix, une noble modestie; si vous

rencontrez dans ses yeux à demi-baissés et doucement mobiles une ame qui semble appeler la vôtre; si elle vous paroît supérieure à tous les tableaux et à toutes les descriptions; si vos sens enivrés se délectent aux perfections de sa belle forme; si ces perfections vous échauffent comme les rayons d'un soleil bienfaisant, votre sentiment physionomique tant vanté ne risque-t-il pas de vous égarer, de vous perdre? « Si ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé. » Le sentiment physionomique est-il autre chose que la simplicité de l'œil? Nous ne saurions étudier l'ame dégagée du corps, mais c'est par l'extérieur que nous jugeons de l'intérieur, et plus l'esprit parle à nos sens, plus nous respectons le corps qui lui sert d'enveloppe. L'homme, pénétré d'un sentiment qui émane de la divinité, pourroit-il profaner ce que Dieu a sanctifié; le profaner, c'est-à-dire l'affliger, l'avilir, le défigurer, le détruire. Si une grande et belle physionomie ne vous inspire pas le respect et un amour fondé sur la vertu, le sentiment physionomique n'est pas fait pour vous, car il est une révélation de l'esprit. Il est le gardien de la chasteté, il réprime les désirs déréglés, il élève l'ame, et il communique cette élévation aux physionomies qui sont en correspondance avec la vôtre. L'énergie commande le respect; le sentiment de l'amour produit l'amour même, mais un amour désintéressé, mais un amour pur comme celui des anges. En général les femmes sont beaucoup plus délicates, plus tendres, plus sensibles et plus faciles à former et à conduire que le sexe masculin. » Rapprochant les rapports physionomiques des deux sexes, Lavater s'exprime ainsi : « La constitution de l'homme est plus solide, celle de la femme plus molle. La forme de l'homme est plus droite, celle de la femme plus souple. L'homme marche d'un pas ferme, la femme pose ses pieds avec défiance. L'homme contemple et observe, la femme regarde et sent. L'homme est grave, la femme légère. Le corps de l'homme est plus grand et plus large, le corps de la femme plus petit et plus effilé. La chair de l'homme est dure et rude, celle de la femme douce et tendre. Le teint de l'homme est brun, celui de la femme est blanc. La peau de l'homme est ridée, celle de la femme plus unie. La chevelure de l'homme est plus courte et plus forte; celle de la femme plus longue et plus fine. Les sourcils de l'homme sont serrés, ceux de la femme plus clairs. Les lignes physionomiques de l'homme sont proéminentes; celles de la femme rentrent davantage; elles sont droites chez les hommes, arquées chez la femme. Les profils de l'homme sont moins souvent perpendiculaires que les profils des femmes. Les traits de l'homme sont plus angulaires, ceux de la femme plus arrondis, etc., etc. » Les autres ouvrages de Lavater sont, I. *Œuvres en prose*, 1 vol. in-8°. II. *Journal de l'observateur de soi-même*. Le pasteur Zollikoffer, de Leipsick, en a donné une édition, 1778. III. *Salomon*, 1785, in-8°. IV. *Poëmes*, 1785, in-8°. V. *Nathanaël*, in-8°. VI *Jésus messie*, ou *Evangiles et Actes des apôtres* mis en cantiques, 1786, 4 vol. VII. *Lettres fraternelles*, 1787, in-8°.

* LAVATERUS (Henri), docteur en médecine, né à Zurich, mort dans cette ville en 1623, y enseigna la physique, et y devint principal du collége Carolin. Son attachement à la secte galénique lui fit écrire contre Ange Sala, partisan de la secte chimique, *Defensio medicorum galenicorum adversus*

calumnias Angeli Salæ, operarii chemeci, in quâ superba ejus censura examinatur et refutatur.

LAVAU. *Voyez* FLONCEL.

† LAVAUR (Guillaume de), avocat au parlement de Paris, l'oracle de son pays, joignoit, à la connoissance des lois, une vaste littérature. Il mourut âgé de 76 ans, le 8 avril 1730, à Saint-Ceré dans le Querci, où il étoit né. On a de lui, I. L'*Histoire secrète de Néron, ou le Festin de Trimalcion*, traduit avec des remarques historiques, in-12, 1726. II. *Conférence de la Fable avec l'Histoire sainte*, 1730, deux vol. in-12. L'auteur prétend prouver que les grandes fables, le culte et les mystères du paganisme ne sont que des altérations des usages, histoires et des traditions des anciens Hébreux : système qui n'a pas été adopté par tous les savans. Il y a de l'érudition dans ce livre ; mais les conjectures n'y sont pas toujours heureuses. Huet avoit eu la même idée avant lui ; il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il a profité de sa Démonstration évangélique.

† LAUBADERMONT, dont le vrai nom étoit *Jacques Martin*, conseiller d'état, obtint ce titre par sa lâche déférence aux volontés du cardinal de Richelieu. Il présida aux jugemens de Grandier et de Cinq-Mars, et fut rapporteur de l'affaire de Thou. (*Voyez* ces différens articles.) C'est ce juge inique et complaisant qui disoit : « Donnez-moi une ligne la plus indifférente de la main d'un homme, et j'y trouverai de quoi le faire pendre. » Le fils de Laubadermont fut tué en 1651, parmi une troupe de voleurs dans laquelle il s'étoit enrôlé ; le père mourut dans son lit, quoiqu'il eût mérité de finir autrement.

LAUBANIE (Yrier DE MAGONTHIER de), né en 1641 dans le Limousin, parvint par ses services au grade de lieutenant-général, et donna en diverses occasions des preuves d'un grand courage. Etant sorti de Brisach à la tête de 2000 hommes, il surprit la ville et le château de Neubourg, y fit quatre cents prisonniers, força les ennemis de décamper, et occasionna la bataille de Fredelingen, où ils furent battus. Nommé gouverneur de Landau en 1704, il y fut assiégé par deux armées, commandées par le prince Louis de Bade et le prince Eugène, soutenues par l'armée d'observation de milord Marleborough ; il défendit la place durant soixante-neuf jours avec une valeur opiniâtre. Les généraux ennemis envoyèrent un trompette pour le sommer de se rendre. « Il est si glorieux, répondit Laubanie, de résister à des princes qui ont tant de valeur et de capacité, que je désire d'avoir encore quelque temps cette gloire. Je veux mériter la même estime qu'a obtenue d'eux M. de Melac dans le temps du premier siége. » — « Il y a vraiment de la gloire à vaincre de pareils ennemis, dit l'un des généraux, en apprenant cette réponse. » Laubanie, quoique devenu aveugle le 11 octobre par l'éclat d'une bombe qui creva à ses pieds, ne se rendit que le 25 novembre, et obtint la plus honorable capitulation. Il fut fait grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, et se retira à Paris. Le duc de Bourgogne avoit beaucoup d'estime pour ce brave officier. Il le présenta un jour à Louis XIV, le tenant par la main, et adressa ces paroles au roi : « Sire, voilà un pauvre aveugle qui auroit besoin d'un bâton. » Louis XIV ne répondit rien. Laubanie fut si saisi de ce silence, qu'il tomba malade, et mourut peu de temps après, en 1706.

LAUBESPINE. *Voyez* AUBESPINE.

† LAUBRUSSEL (Ignace de), jésuite, professeur dans son ordre, provincial de la province de Champagne, et ensuite préfet des études du prince Louis des Asturies, devint confesseur de la princesse lorsque ce prince se fut marié. Laubrussel, né à Verdun en 1663, mourut au Port-Sainte-Marie en Espagne le 9 octobre 1730, à 67 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Les plus connus sont, I. *Vie du P. Charles de Lorraine*, jésuite, 1733, in-12. II. *Traité des abus de la critique en matière de religion*, 1710. L'auteur a compilé ce qui a été dit de plus fort sur les mystères, sans y répondre le plus souvent que par des exclamations ou des raisons très-foibles.

† LAUD (Guillaume de), fils d'un bourgeois de Reading en Angleterre, illustre par ses talens et par sa constance dans ses malheurs, naquit en 1573, et prit le bonnet de docteur à Oxford : il parvint par son mérite, après avoir rempli divers siéges, à l'archevêché de Cantorbéry. Son attachement à Charles Ier lui devint fatal. Les ennemis de ce prince firent mettre l'archevêque à la tour de Londres. Il fut accusé par le parlement d'avoir voulu introduire la religion catholique, d'avoir entrepris de réunir les Eglises romaine et anglicane. Laud démontra la fausseté de toutes ces imputations; mais Charles ayant été entièrement défait, et les séditieux n'ayant plus rien à craindre, on fit couper la tête à cet illustre prélat le 10 janvier 1655. Il souffrit la mort avec l'intrépidité d'un martyr. Il fit sur l'échafaud un long discours, où il insinua qu'il mouroit « pour n'avoir pas voulu abandonner le temple de Dieu et adorer les veaux de Jéroboam; il faisoit allusion au schisme des presbytériens. Laud avoit beaucoup d'esprit, et l'avoit perfectionné par l'étude. Il passa pour bon théologien; mais il ne soutint pas sa réputation de bon politique. « Son désintéressement, ses mœurs austères, dit l'abbé Millot, méritoient sans doute des éloges ; mais ses préjugés superstitieux, son zèle opiniâtre, son courage entreprenant, et sa fermeté inflexible devoient produire de grands maux par son opposition à l'esprit national.» Laud avoit à cœur d'exalter les droits du sacerdoce, et de multiplier les cérémonies dans le culte. Il en introduisit plusieurs peu différentes de celles de l'Eglise romaine. Les puritains virent avec horreur ce qu'ils appeloient d'*abominables superstitions*. La table de communion, entourée d'une balustrade, les ministres, revêtus d'une chape pour administrer le sacrement, les communians obligés de le recevoir à genoux ; des crucifix et d'autres images placés dans les temples, furent à leurs yeux des scandales qui annonçoient l'Antechrist. On cria que l'évêque de Londres travailloit à rappeler le papisme. Il s'expliqua souvent sur ses ennemis d'une manière aigre et dure. La droiture de son cœur et la pureté de ses intentions lui persuadèrent qu'il pouvoit parler avec impunité contre le vice triomphant : il se trompa, et fournit aux parlementaires, qui n'étoient pas d'humeur de pardonner à leurs ennemis, un moyen de le perdre. Il eut même beaucoup de peine à obtenir qu'on se contentât de lui trancher la tête. On vouloit le soumettre à un supplice plus infâme. Cependant, après sa mort, on permit à quelques-uns de ses amis de prendre son corps pour l'enterrer à leur gré. Siri a prétendu que Laud, qui étoit en commerce de lettres avec le cardinal Barberin, se seroit fait catholique, si le pape avoit voulu lui donner une place éminente. C'est une calomnie. Dans

les derniers momens, où l'on ne déguise point la vérité, Laud déclara tout haut qu'il mouroit comme il avoit vécu, membre de l'Eglise anglicane. Il est vrai que l'auteur d'une brochure, intitulée Le masque mourant, voulut prouver dans le temps que, par l'Eglise anglicane, il avoit entendu la romaine, répandue dans diverses contrées de la Grande-Bretagne, mais tout le monde sentit le ridicule d'une telle interprétation, donnée pour diminuer l'horreur d'un arrêt de mort que plusieurs regardoient comme aussi cruel qu'injuste. On a de cet infortuné prélat une *Apologie de l'Eglise anglicane* contre Fischer, Londres, 1639, in-fol. Warton, publia, en 1695, in-fol., la Vie de cet archevêque. Elle est curieuse et recherchée. On y trouve l'Histoire du procès de Laud, composée par lui-même dans la tour de Londres avec beaucoup de vérité. *Voy.* Lau.

* LAUDE *ou* DELLA CROCE (André), de l'ordre de Sainte-Marie-du-Mont-Carmel, professeur à Padoue, procureur-général de son ordre, né à Catane en 1614, et mort à Gênes en 1675, publia les ouvrages suivans : *In primam partem D. Thomæ disput. theolog. a q. 1 usque ad q. 23 inclusivè, tom. I. In primam partem D. Thomæ, disput. theolog. de lib. vitæ ; de omnipotentiâ ; de trinitate ; de creatione ; de angelis, tom. II. In primam secundæ D. Thomæ disput. theolog. de fine ; de beatitudine ; de voluntario et involuntario ; de actionibus humanis ; de bonitate, et de malitiâ humanorum actuum, tom. III. In primam secundæ D. Thomæ, tom. IV.*

LAUDENOT (Louise), fille d'un médecin du roi, se fit religieuse dans l'abbaye de Montmartre, et y mourut le 27 mai 1636. On lui doit plusieurs ouvrages pieux. I. *Exercice pour la sainte communion.* II. *Catéchisme des vices et des vertus.* III. *Recueil* des Œuvres de sainte Gertrude. IV. *Méditations* sur les vies des Saints, pour toutes les fêtes de l'année. Ces écrits ont du naturel et de l'onction.

* LAUDER (Guillaume), Ecossais, mort en 1771, enseignoit le latin dans l'université d'Edimbourg, où il publia en 1739 une *Edition* des Psaumes de Johnston. Ensuite il alla à Londres, et publia un *Essai sur Milton*, dans lequel il accusoit ce poëte d'imitations et de plagiat. Les citations qu'il rapportoit de Grotius et d'autres auteurs ont longtemps passé pour justes et vraies ; mais à la fin, Douglas, depuis évêque de Salisbury, découvrit et prouva qu'elles étoient des inventions de Lauder. Celui-ci se voyant poursuivi avoua la fraude, et s'en reconnut coupable dans un écrit dicté par le docteur Johnson, et que Lauder signa. Il passa depuis aux Barbades, où il tint une école.

† LAUDHON (Gédéon, baron de), maréchal, grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, né en Livonie en 1716, servit avec distinction sous les empereurs François Ier et Joseph II contre la Prusse et la Turquie. Laudhon n'étoit que de quatre ans plus jeune que Frédéric II, roi de Prusse ; les guerres presque continuelles qui, depuis l'avénement de ce prince au trône en 1740, jusqu'au traité de 1785, agitèrent la Prusse et l'Autriche, étoient une école où se formoient les plus habiles généraux de l'Europe. Laudhon se fit remarquer parmi eux ; et, dès la guerre de 1757, son nom étoit déjà célèbre. On sait combien elle pensa être funeste à la Prusse. Frédéric voyoit ligués contre lui la Rus-

sie, l'empire d'Allemagne, la maison d'Autriche, la Saxe, la Suède et la France; jamais campagne n'offrit plus de combats, ni plus de vicissitudes dans les armes. Celles de l'Autriche furent un moment et presque en tous lieux victorieuses; le prince Charles s'étoit emparé de Breslaw, Haddreck, de Berlin; et enfin Laudhon avoit pris, en une nuit, Schweildnitz, la nombreuse garnison qui la défendoit, une artillerie formidable et des magasins immenses. C'en étoit fait en apparence de la Prusse; Frédéric n'avoit point encore vaincu à Rosbach et à Lissa. C'est à la fin de cette campagne qu'il faut placer l'entrevue du roi de Prusse et de l'empereur, dans laquelle Laudhon, admis à leur table, alloit s'asseoir du côté opposé à celui du roi, lorsque celui-ci lui faisant place à côté de lui: « Venez vous mettre ici, M. de Laudhon, lui dit-il, j'aime mieux vous avoir à côté de moi qu'en face. » Il fit depuis la guerre contre les Turcs. Il mourut au lit d'honneur à 74 ans, en juillet 1790, au quartier général de Neutischein. Il étoit né pauvre, et fut long-temps dans les troupes légères, où il se forma par la vie la plus dure au métier de la guerre. Sa valeur et son intelligence le firent distinguer, et il fut bientôt à la tête des généraux de l'empereur. La confiance et l'amour que sa bonté et sa simplicité au milieu de l'appareil du commandement avoient inspirés aux soldats servirent beaucoup à ses victoires. Il se fit dresser un mausolée de son vivant, avec cette inscription: COMMEMORATIO MORTIS OPTIMA PHILOSOPHIA. Ces sentimens philosophiques de Laudhon, sa modestie, son désintéressement, l'amour du soldat pour lui, et enfin son élévation, qui ne lui fit rien perdre de sa simplicité, rappellent quelques traits du caractère et de la vie de Catinat. Quoiqu'il eût servi long-temps, il ne laissa pas une grande fortune; et l'empereur dédommagea sa veuve de ce désintéressement, en lui assurant une partie des pensions de son illustre époux. Frédéric-le-Grand faisoit beaucoup de cas des talens militaires de Laudhon.

LAUDUN. *Voyez* DELAUDUN.

* LAVECQ (Jacques), né à Dordrecht en 1625, où il mourut en 1655, fut élève de Rembrant, dont il imita la manière de façon à s'y tromper: mais ayant voulu s'en faire une, il devint inférieur à ce qu'il avoit été, et ne peignit que le *portrait*. Appelé à Sédan, pour faire celui d'un vieil ecclésiastique, celui-ci lui dit qu'il s'étoit autrefois fait peindre par un méchant artiste flamand dont l'ouvrage pitoyable étoit dans son grenier. Lavecq ayant désiré de le voir, quelle fut sa surprise en reconnoissant un très-bel ouvrage de Van Dyck?

* LAVELLUS (Jacques), né à Castro-novo en Sicile, auteur d'un *livre* sur le pouls, et des *commentaires* sur le premier livre des pronostics d'Hippocrate. Ces ouvrages, publiés au commencement du 17e siècle, ont pour titre: I. *De pulsibus ad tirones liber commentarii in primum librum prognosticorum Hippocratis*, Venetiis, 1602, in-4°; 1609, in-8°. II. *Compendium medicinæ*, Venetiis, 1609, in-8°, avec deux lettres, l'une: *De curatione eorum qui à fulmine icti sunt*; l'autre: *De admirabilibus nuper inventis.*

I. LAVERDY. *Voyez* AVERDY.

II. LAVERDY (Clément-Franç.), professeur en droit canon, et avocat au parlement de Paris sa patrie, né en 1695, et mort en 1754, publia différens mémoires estimés. On cite celui *sur le droit de succession de*

la maison de Ligneville au duché de Lorraine, 1739 et 1740, in-4°.

* LAVÉRERIE (Pierre-Nicolas le comte de), né à Alençon le 25 avril 1728, et mort dans cette ville en 1800, en fut successivement échevin et maire. On lui doit beaucoup de recherches importantes sur les antiquités et l'histoire d'Alençon. Ces connoissances précieuses furent utiles à M. Odolant-Desnos, lorsqu'il publia, en 1787, ses *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et ses seigneurs*, 2 vol. in-8°; ouvrage savant et bon à consulter. On lui doit encore le *Plan du camp de Chatellier*, près Montrée, (arrondissement d'Argentan), camp gaulois, désigné mal à propos sous le nom de *camp de César*.

† I. LAUGIER (Marc-Antoine), né à Manosque en Provence le 25 juillet 1713, entra de bonne heure chez les jésuites, se consacra à la chaire, et prêcha à la cour avec applaudissement. Ayant quitté la compagnie de Jésus pour quelques mécontentemens qu'on lui donna, il se tourna du côté des beaux-arts. Son *Essai sur l'Architecture*, 1755, in-8°, dont il y a eu deux éditions, prouva qu'il étoit né pour eux. Il y a sans doute quelques réflexions hasardées dans cet ouvrage; mais on y trouve encore plus de vues justes et d'idées saines: il est d'ailleurs bien écrit. Son *Histoire de la République de Venise*, en 12 vol. in-12, Paris, 1759—1766; et celle de *la Paix de Belgrade*, en 2 vol. in-12, 1763, lui assurent un rang parmi nos historiens. Il réunit dans l'une et dans l'autre, à quelques endroits près, le caractère de la vérité au mérite de l'exactitude. Le style auroit pu être plus soigné dans certains morceaux, moins oratoire dans d'autres; mais en général il a de l'élégance et de la clarté; son Histoire de Venise a été traduite en italien, et accompagnée de nombreuses notes, où les étrangers apprendront beaucoup mieux à connoître le singulier gouvernement de Venise que dans l'Histoire inexacte d'Amelot de La Houssaye. On a encore de lui, I. *Paraphrase* du Miserere, *traduite* de Ségneri, Paris, 1754, in-12. II. *Voyage à la mer du Sud*, traduit de l'anglais, Lyon, 1756, in-4° et in-12. Cette traduction, de l'abbé de Rivers, n'a été que retouchée et mise en meilleur ordre par Laugier. III. *Apologie de la musique française*, 1754, in-8°. L'abbé Laugier mourut le 7 avril 1769.

* II. LAUGIER (François), de Nanci, docteur en médecine, mort à Reggio en Lombardie le 17 décembre 1793, a publié *Institutiones pharmaceuticæ*, Modène, 1788—1791, 3 vol. in-8°.

* III. LAUGIER DE TASSY (N.), commissaire de la marine pour sa majesté très-chrétienne en Hollande, vivoit sur la fin du 17e siècle, et au commencement du suivant. Il est auteur d'une *Histoire du royaume d'Alger*, Amsterdam, 1725, 1 vol. in-12, de 348 pag. avec 2 cartes, dont l'une représente le royaume d'Alger, et l'autre la ville d'Alger. On en a fait une nouvelle édition à Paris, en 1727, aussi in-12, mais sans cartes, et d'ailleurs d'une exécution très-inférieure à celle de Hollande. Dans cet ouvrage, Laugier de Tassy donne un abrégé, ou pour mieux dire une idée de l'ancienneté du royaume d'Alger et de ses révolutions; mais il s'est attaché à exposer fidèlement l'état de son gouvernement au moment où il écrivoit, en traçant ce qu'il avoit vu, ce qu'il avoit appris sur les lieux, et ce qu'il a trouvé dans des mémoires appartenant à des maisons

chrétiennes établies dans ce pays. Il égaye ses lecteurs par des récits d'aventures ou historiettes qui ont rapport aux sujets qu'il traite : tels sont entre autres les Amours d'Aruch Barberousse avec la princesse Zaphira, traduits d'un manuscrit en vélin que possédoit le marabout du territoire de Constantine, descendant de la famille du mari de Zaphira. Cette production, qui réunit les charmes du roman à l'intérêt de l'histoire, a toujours été estimée et recherchée des hommes instruits, tant en France que dans l'étranger. Don Antoine de Clariana traduisit cet ouvrage en espagnol dès l'année 1733. Cette traduction parut à Barcelonne avec quelques additions et trois cartes. Elle fut réimprimée en plus beaux caractères, à Madrid, vers 1780, de format in-8°. En 1750, un anonyme anglais voulut se donner pour l'auteur de l'ouvrage de Laugier de Tassy, ce qu'il exécuta en publiant : *A compleat history of the piratical states of Barbary*, etc., London, ou *Histoire complète des corsaires de Barbarie, savoir : d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Maroc, contenant l'origine, les révolutions et l'état présent de ces royaumes, leurs forces, leurs revenus, leur police et leur commerce;* par un gentilhomme *qui y a résidé long-temps avec un caractère public*. Telle est la traduction du titre sous lequel l'auteur anglais produisit son plagiat. Il a ajouté à l'Histoire du royaume d'Alger, 1° un morceau sur Tunis : c'est une analyse fidèle des *Mémoires historiques qui concernent le gouvernement de l'ancien et du nouveau royaume de Tunis*, par de Saint-Gervais, consul de France à Tunis, Paris, 1736, in-12. 2° Un morceau sur Maroc, dont on n'a pu découvrir l'original. L'ouvrage anglais a été traduit en allemand, Rostock, 1753, in-8°; en italien, Venise, 1754, in-8°; en français, Paris, 1757, 2 vol. in-12. Le traducteur français est Boyer de Pébrandié, médecin connu par d'autres traductions d'ouvrages anglais; son style est meilleur que celui de Laugier de Tassy. Il a donné à sa traduction le titre d'*Histoire des états barbaresques qui exercent la piraterie, contenant l'origine, les révolutions et l'état présent des royaumes d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Maroc, avec leurs forces, leurs revenus, leur politique et leur commerce, par un auteur qui y a résidé plusieurs années avec un caractère public*. Un nommé Le Roy mit au jour l'*Etat général et particulier du royaume et de la ville d'Alger*, La Haye, 1750, petit in-8° de 232 pag. C'est l'ouvrage de Laugier de Tassy, abrégé et augmenté de notes tirées du *Dictionnaire de Moréri*, et de l'*Etat chrétien et politique des royaumes de Tunis, d'Alger et de Tripoli*, Rouen, 1703, in-12. Ce dernier ouvrage a été traduit en allemand, Hanovre, 1752, in-8°. L'*Histoire du royaume d'Alger*, par Laugier de Tassy, existe par conséquent trois fois en français, deux fois en allemand, une fois en espagnol, en anglais et en italien. C'est son mérite réel qui l'a fait traduire dans ces diverses langues.

* LAVIANO (Fauste), né à Cuccaro dans la principauté de Citra, jurisconsulte du 16e siècle, publia *Summa, et repertorium Cod. Just. imperator.*, Venetiis, 1605, in-4°.

LAVICOMTERIE. *Voy.* VICOMTERIE.

LAVIGNE. *Voyez* VIGNE.

* LAVILLEHEURNOIS (Berthelot de), domicilié à Paris, ancien maître des requêtes, fut dénoncé, en janvier 1797, comme

chef d'une conspiration royaliste par le colonel Malo, qui l'avoit attiré dans sa caserne à l'École militaire, ainsi que Brottier et Duverne de Presle, en feignant de partager leurs projets ; d'après la déclaration de Duverne, qui finit par accuser ses complices pour avoir sa grace, cette conjuration tendoit à former et armer dans toute la France des compagnies à l'instar de celles des chouans, pour les faire soulever ensuite toutes à la fois et leur imprimer un mouvement régulier et uniforme. On trouva dans ses papiers un plan écrit de sa main. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné, en avril, à une année de détention ; mais le 8 du même mois, le directoire le fit écrouer de nouveau, attendu qu'il n'avoit été jugé que sur le fait d'embauchage, et voulut que son procès lui fût fait comme coupable de conspiration. Après le 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), les directeurs le firent comprendre dans la déportation à Caïenne, où il fut conduit avec Pichegru et autres, et y mourut en juillet 1799.

* LAVINGTON (George), prélat anglais, élève du collége d'Exeter à Oxford, où il fut reçu docteur, ensuite successivement chanoine de Worcester et de Saint-Paul, et enfin évêque d'Exeter, naquit en 1683 à Heavitrée, dans le Devonshire, et mourut en 1762. Lavington a été enterré dans sa cathédrale. On a de ce prélat, I. Un livre très-curieux, intitulé *L'Enthousiasme des méthodistes et des papistes comparé*, in-8°. II. Un autre ouvrage *sur les Moraves* et quelques *Sermons* particuliers.

* LAVINHETE (Bernard), natif du Béarn, docteur en théologie, est auteur d'un ouvrage intitulé *De Incarnatione Verbi*, très-curieux et peu commun, imprimé à Cologne, 1516, in-8°, et dédié au pape Léon X, à ses cardinaux et aux docteurs en théologie de toutes les universités. L'auteur, dans cet ouvrage, combat le mahométisme et principalement la secte des nominaux et de leur chef Guillaume Ockam. (*Voyez* ce nom.) Il soutient avec chaleur le parti des réaux, et s'appuie du sentiment de saint Jean Damascène, d'Avicenne, d'Aristote, etc.

LAVINIE, fille de Latinus, roi du Latium, promise à Turnus, roi des Rutules, épousa Énée, et en eut un fils posthume, nommé Sylvius, parce qu'elle l'enfanta dans un bois, où elle s'étoit retirée par la crainte qu'elle avoit d'Ascagne, fils d'Énée.

† LAVIROTTE (Louis-Anne), médecin, né à Nolay, diocèse d'Autun, mort le 3 mars 1759, dans sa 34e année, bon physicien et observateur habile, a traduit de l'anglais, I. *Observations sur les crises par le pouls* de Nihell, in-12. II. *Dissertation sur la transpiration*, in-12. III. — *Sur la chaleur*, Paris, 1751, in-8°. IV. *Découvertes philosophiques* de Newton, par Maclaurin, 1749, in-4°. V. *Méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux*, 1740, in-8°. VI. *Nouvelles observations microscopiques* de Needham, Paris, 1750, in-8°. VII. Il a donné, de son propre fonds, des *Observations sur une Hydrophobie spontanée, suivie de la rage*, in-12.

* LAULANHIER (Michel-Joseph de), évêque d'Egée, né au Cheylard dans le Vivarais en 1718, a publié, sous le masque d'un ancien militaire, plusieurs ouvrages contre les philosophes modernes. I. *Essais sur la religion chrétienne, et sur le système des philosophes modernes, accompagnés de quelques réflexions*

sur les campagnes par un ancien militaire retiré, Paris, 1770, in-12 de 311 pages. II. *Pensées sur différens sujets par un ancien militaire*, Langres et Paris, 1773, in-12 de 331 pages. III. *Réflexions critiques et patriotiques sur différens sujets, pour servir principalement de préservatif contre les maximes de la nouvelle philosophie*, 3e édition, revue, corrigée et augmentée, Paris, 1780, in-12 de 410 pages. L'auteur paroît avoir fondu ses deux premiers ouvrages dans le 3e, et c'est probablement ce qui l'a déterminé à présenter celui-ci comme une troisième édition.

* LAULNE (Etienne de), graveur, né à Orléans, florissoit au 16e siècle. On a de lui un nombre assez considérable de *petites gravures* fort délicates, exécutées à Strasbourg vers 1570. De Laulne a introduit *dans ses dessins* des inventions charmantes dans le goût des grotesques et des arabesques, à l'usage des damasquineurs et des metteurs en œuvre.

† I. LAUNAY (Pierre de), écrivain de la religion prétendue réformée, né à Blois en 1573, quitta une charge des finances, le titre de secrétaire du roi, et toutes les prétentions de fortune, pour se livrer à l'étude des livres sacrés. Les protestans de France avoient en lui une confiance extrême. Il fut député à tous les synodes de sa province, et à presque tous les synodes nationaux qui se tinrent de son temps, et mourut en 1662. On a de lui, I. Des *Paraphrases* sur toutes les Epîtres de saint Paul, sur Daniel, l'Ecclésiaste, les Proverbes et l'Apocalypse. II. Des *Remarques* sur la Bible, ou *Explication des mots, des phrases et des figures difficiles de la sainte Ecriture*, Genève, 1667, in-4°. Ces deux ouvrages sont estimés des calvinistes.

† II. LAUNAY (François de), né à Angers en 1612, reçu avocat à Paris en 1638, suivit le barreau, plaida, écrivit et consulta avec un succès égal jusqu'en 1680. Il obtint cette année la chaire de droit français, chaire qu'il remplit le premier. Il fit l'ouverture de ses leçons par un *Discours* dans lequel il prouva « que le droit romain n'est pas le droit commun de France. » Il mourut le 9 juillet 1693. On a de lui, I. Un savant *Commentaire* sur les Institutes coutumières d'Antoine Loysel, 1688, in-8°. II. Un *Traité du droit de chasse*, 1681, in-12, dont le Dictionnaire de Trévoux a fait le plus grand usage. III. Des *Remarques sur l'institution du droit romain et du droit français*, in-4°, 1686.

III. LAUNAY (Pipoulain de) est auteur d'une *Méthode* estimée *pour apprendre le latin*, 1756, 4 vol. in-8°, qui avoient été précédés d'une *Méthode pour apprendre à lire*. Cet habile grammairien mourut en 1767.

IV. LAUNAY (N**.), mort en 1751, a donné au théâtre français *le Paresseux*, comédie en trois actes, représentée en 1733; et aux Italiens, *la Vérité fabuliste*.

* V. LAUNAY (Jean PIOCHON de), né à Dijon en 1649, mort à Paris en 1701, eut d'abord du goût pour l'état ecclésiastique. Après avoir fait sa théologie à Paris, il entra chez les chartreux; mais l'austérité de leur règle ne s'accordant pas avec la foiblesse de son tempérament, il se décida pour la chirurgie. Elève de Blegny, il ne tarda pas à surpasser son maître; et le roi, dont il mérita l'attention, le fit recevoir à Saint-Côme. On a de lui *Instructions nécessaires pour ceux qui sont incommodés de descentes, avec quelques remarques sur le remède du*

roi et sur les moyens qu'on peut prendre pour envoyer des bandages dans les provinces, Paris, 1690, 1730, in-12. Ce remède consiste dans l'usage interne de l'esprit de sel, l'application d'un emplatre, et le bandage; moyens communiqués par le prieur de Cabrières. Il en est fait mention dans la feuille publiée en 1686 par ordre de Louis XIV.

VI. LAUNAY (mademoiselle de). *Voyez* STAAL.

* VII. LAUNAY (Nicolas de), né à Paris en 1739, disciple de Lempereur, fit de tels progres dans l'art de la gravure qu'il obtint successivement les titres d'agréé à l'académie de France, de membre de celle des arts de Copenhague, et enfin de graveur du roi. On a de lui plusieurs *Sujets* d'après différens maîtres, des *Portraits* et beaucoup de jolies *Vignettes* pour les Métamorphoses d'Ovide, les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, de l'abbé Raynal d'après les dessins de Cochin, Moreau, Marillier, etc., etc.

† VIII. LAUNAY (Robert de), graveur, né à Paris en 1754, frère et élève du précédent. On a de lui *le Malheur imprévu*, d'après Greuze, *idem*, d'après Aubry; *le Mariage conclu*, d'après Borel; *les Adieux de la nourrice*, d'après Aubry; beaucoup de jolies *Vignettes* pour les Œuvres de Voltaire, et celles de J. J. Rousseau; et plusieurs autres *Sujets* d'après différens maîtres.

† IX. LAUNAY (B. R. de), dont le nom est *Jourdan*, prenoit mal à propos le titre de marquis, et descendoit d'un simple officier de la justice de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Depuis plusieurs années il étoit gouverneur de la Bastille, qui fut attaquée le 14 juillet 1789 par une multitude armée, mêlée avec des gardes-françaises. De Launay n'avoit pour garnison que quelques invalides. Il avoit reçu le matin la promesse de Berthier, intendant de Paris, qui lui annonçoit des secours en hommes et en munitions; mais les assiégeans arrivèrent trois heures avant, ainsi la résistance eût été inutile; en outre le parti d'Orléans dirigeoit en sous main la multitude. Une députation de la commune de Paris s'y transporta pour inviter de Launay de ne point faire de résistance; il ordonna aussitôt de baisser le pont levis pour recevoir les députés; la foule se précipita dans la première cour du château. La garnison fit feu. L'abbé Fauchet, orateur de la députation, reçut plusieurs balles dans son manteau et une sur son rabat. De Launay saisi voulut se tuer avec une canne à dard; on l'en empêcha pour le massacrer un instant après, et sa tête fut promenée au bout d'une pique. L'abbé de La Reynie, qui suivit les députés, arracha la croix de Saint-Louis de de Launay, et la plaça à sa boutonnière, et sous prétexte de soustraire les vases sacrés de l'impiété, il les enleva pour les cacher chez lui, et ne les jamais rendre.

* X. LAUNAY l'aîné (J. de), commissaire du roi près le tribunal d'Angers, député de Mayenne et Loire à l'assemblée législative, y réclama la destruction de la constitution civile du clergé, et demanda le mariage des prêtres. Le 5 décembre il fit une sortie contre l'agiotage, auquel il attribua la dépréciation des assignats. Il dénonça un complot ayant pour but l'assassinat de plusieurs députés. Devenu membre de la convention, il fit autoriser le comité de sûreté générale à prendre connoissance des arrestations postérieures au 10 août; présenta un rapport sur les prisons, et un mode de prononcer sur les exceptions en matière d'émigration. Dans la lutte entre la gironde et la

montagne, il se rangea dans ce dernier parti, et s'opposa vivement à la convocation des assemblées primaires demandée par les girondins. Le 16 juillet il fit ordonner l'apposition des scellés sur les magasins de la compagnie des Indes. Le 16 octobre il fit décréter la suppression définitive de cette compagnie et la vente de ses marchandises; mais lorsqu'il fut question des mesures d'exécution, on prétendit qu'à la faveur des premières dispositions, qui sembloient dirigées contre la compagnie, de Launay avoit glissé des clauses dont l'effet devoit être de favoriser les intéressés aux dépens de la république. Barrère et Chabot l'accusèrent encore de leur avoir présenté un plan d'agiotage qui devoit leur donner les moyens d'acheter à la baisse les effets publics, et de les revendre à la hausse, par divers décrets provoqués à propos. Les députés associés, les accusés et les accusateurs furent décrétés d'accusation, traduits au tribunal révolutionnaire le 16 mars 1794 et condamnés à mort le 5 avril suivant (16 germinal an 2.)

XI. LAUNAY, orfèvre. *Voyez* BALLIN.

I. LAUNOY (Matthieu de), prêtre de La Ferté-Alais, au diocèse de Sens, se fit protestant en 1560, et exerça le ministère à Sédan, où il se maria. Une scène scandaleuse qu'il donna dans cette ville l'obligea de fuir. Il redevint catholique, et fut pourvu d'un canonicat à Soissons. C'étoit un homme ardent, toujours emporté ou par les plaisirs ou par la fureur de cabaler. De protestant fanatique, il devint ligueur furieux. Il se mit à la tête de la faction des Seize, et fut le promoteur de la mort du président Brisson. Le duc de Mayenne ayant fait poursuivre les meurtriers de ce magistrat, Launoy passa en Flandre, et y mourut à ce qu'on croit. On a de lui de mauvais *Ecrits justificatifs et de controverse* dans lesquels il calomnie les ministres calvinistes, comme il avoit calomnié les prêtres catholiques dans le temps qu'il étoit protestant.

† II. LAUNOY (Jean de), né à Valdesie à deux lieues de Valogne, le 21 décembre 1603, prit à Paris le bonnet de docteur en théologie en 1636. Un voyage qu'il fit à Rome augmenta son érudition. De retour à Paris, il se renferma dans son cabinet, recueillant les passages des Pères et des auteurs sacrés et profanes sur toutes sortes de matières. Les *Conférences* qu'il tint chez lui tous les lundis furent une espèce d'école académique où les savans mêmes trouvoient à s'instruire. Elles rouloient sur la discipline de l'Eglise, et sur les droits de celle de France. On y attaquoit avec force les prétentions ultramontaines; on y discutoit les fables des légendes. L'apostolat de St. Denys l'Aréopagite en France; le voyage de Lazare et de la Magdeleine en Provence; la résurrection du chanoine qui produisit la conversion de saint Bruno; l'origine des carmes; la vision de Simon Stock au sujet du scapulaire, et une foule d'autres traditions furent proscrites à ce tribunal. Ce fut ce qui fit surnommer Launoy le *Dénicheur de saints*. Aussi le curé de Saint-Roch disoit: « Je lui fais toujours de profondes révérences, de peur qu'il ne m'ôte mon saint Roch. » Le président de Lamoignon le pria un jour de ne pas faire de mal à saint Yon, patron d'un de ses villages. « Comment lui ferois-je du mal, répondit le docteur, je n'ai pas l'honneur de le connoître? » Il disoit « qu'il ne chassoit point du paradis les saints que Dieu y avoit placés, mais bien ceux que l'ignorance superstitieuse des peuples y avoit

fait glisser. » Il avoit rayé de son calendrier sainte Catherine, martyre; et le jour de sa fête il affectoit de dire une messe de *requiem*. Rien ne pouvoit corrompre l'austère critique de ce docteur. Loin de rechercher les bénéfices, Launoy refusa même ceux qu'on lui offrit. « Je me trouverois bien de l'Eglise; mais l'Eglise ne se trouveroit pas bien de moi », disoit-il à ceux qui vouloient lui inspirer de l'ambition. Il vécut toujours dans une extrême médiocrité. Il aima mieux se faire exclure de la Sorbonne que de souscrire à la censure du docteur Arnauld, quoiqu'il ne pensât pas comme lui sur les matières de la grace. Il fit plus, il écrivit contre le Formulaire de l'assemblée du clergé de 1656. La république des lettres lui est redevable de plusieurs ouvrages. L'abbé Granet en a donné une bonne édition en 1631, 5 tomes en 10 vol. in-fol., enrichie de la Vie de l'auteur, et de plusieurs de ses *écrits* qui n'avoient point encore vu le jour. Cet habile critique n'écrit ni avec pureté, ni avec élégance; son style est dur et forcé. Il s'exprime d'une manière toute particulière, et donne des tours singuliers à des choses très-communes. Ses citations sont fréquentes, extraordinairement longues, et d'autant plus accablantes, qu'il ne craint pas de les répéter. Ses raisonnemens ne sont pas toujours justes, et il semble quelquefois avoir eu d'autres vues que celles qu'il se propose dans son ouvrage. Il avoit l'humeur un peu caustique. Ménage lui ayant reproché d'avoir choqué les jacobins qui l'attaquoient vivement dans leurs écrits, Launoy lui répondit malicieusement : « Je crains plus leur canif que leur plume. » Les religieux lui avoient été cependant utiles, et il avoit beaucoup profité des entretiens du savant jésuite Sirmond. Gui Patin prétend même qu'un des amis de Launoy lui avoit dit « qu'il avoit été long-temps pensionnaire des jésuites, qui se servoient de lui pour approuver leurs livres; mais qu'il avoit été cassé aux gages pour n'avoir pas voulu donner quelque approbation à une nouvelle doctrine qu'ils vouloient publier. » Bayle doute avec raison qu'il ait été pensionnaire des jésuites. Ce critique éprouva sur ses vieux jours qu'il avoit des ennemis redoutables. On lui défendit de tenir des assemblées dans sa chambre. Quoiqu'on ne s'y entretînt que de sciences, on lui fit dire que le roi souhaitoit que ces assemblées cessassent. Il mourut le 10 mars 1678. Il commença son testament par ces mots : « J'aurai bientôt fait, car je n'ai pas beaucoup de bien, etc. » Il fut enterré aux minimes de la Place royale. Le Camus, premier président de la cour des aides, lui fit faire l'épitaphe suivante :

D. O. M.

Hic jacet Joannes Launoïus, Constantiensis,
Parisiensis Theologus;
Qui veritatis assertor perpetuus,
Jurium Ecclesiæ et Regis acerrimus vindex,
Vitam innoxiam exegit;
Opes neglexit,
Et quantulumcunquè ut relicturus satis habuit·
Multa scripsit nullâ spe, nullo timore;
Optimam famam maximamque venerationem
Apud probos adeptus, etc.

Les minimes, craignant que l'éloge de *Veritatis assertor perpetuus* ne choquât ceux dont Launoy avoit attaqué les fausses traditions, s'excusèrent de la faire graver sur son tombeau; et, pour colorer cette excuse, ils prétendirent avoir reçu des défenses de leur général et de la cour. Ses principaux ouvrages sont, I. *De variâ Aristotelis fortunâ in academiâ Parisinâ*. (*Voy*. ARISTOTE.) II. *De duobus Dionysiis*. III. *Historia gymnasii Navarræ*, pleine de savantes recherches. IV. *Inquisitio in chartam immunitatis sancti Germani à Pratis*; ouvrage très-abondant en citations. V. *De com-*

mentitio Lazari, Magdalenæ, Marthæ et Maximini in Provinciam appulsu; pièce victorieuse qui plut à tous les bons critiques, excepté aux dominicains et aux Provençaux. Le père Guesnay, jésuite, tâcha de réfuter Launoy dans son livre intitulé *Magdalena Massiliensis advena*, Lyon, 1643; mais il règne dans cette réponse, dit Nicéron, plus de prévention que de bonne critique. Launoy répliqua par sa *Disquisitio disquisitionis de Magdalenâ Massiliensi advenâ*, où il terrassa son adversaire. VI. *De auctoritate negantis argumenti;* Launoy s'y montre en plusieurs endroits bon logicien; mais il donne peut-être trop d'autorité à cet argument. VII. *De veteribus Parisiensium basilicis;* savant et curieux. VIII. *Judicium de auctore librorum* DE IMITATIONE CHRISTI. IX. *De frequenti confessionis et eucharistiæ usu.* X. *De curâ Ecclesiæ pro sanctis et sanctorum reliquiis;* ouvrage judicieux. XI. *De curâ Ecclesiæ pro miseris et pauperibus;* seconde édition, 1663, in-8°. « Launoy, dit Nicéron, en publiant en 1649 sa dissertation *De veteri ciborum delectu*, ajouta à la fin un petit écrit de six pages, où il montre que, suivant la doctrine des Pères, il est mieux de donner aux pauvres qu'aux églises. Il augmenta depuis cet écrit, et le mit dans l'état où il est dans cette édition. Thiers, dans sa réponse à de Launoy sur l'argument négatif, a prétendu qu'il avoit pillé l'ouvrage intitulé l'*Aumône chrétienne*, Paris, 1651, in-12, 2 vol.; mais tout ce pillage se réduit à dix passages des Pères et des conciles, dont Launoy s'est servi. » XII. *De veteri ciborum delectu in jejuniis*, qui mérite le même éloge que le précédent. L'auteur y montre qu'on pourroit jeûner en mangeant de la viande : il le fit au sujet du siége de Paris. XIII. *De scholis celebrioribus à Carolo Magno extructis;* on y trouve des choses recherchées. XIV. *De Sacramento unctionis extremæ.* XV. *Romanæ Ecclesiæ traditio circa simoniam;* la matière y est épuisée. XVI. *De vero auctore fidei professionis quæ Pelagio, Augustino et Hieronymo tribui solet.* XVII. Des *Lettres* imprimées séparément à Cambridge, 1689, in-fol. XVIII. Plusieurs *Ecrits* sur la véritable tradition de l'Eglise touchant la grace, et sur divers points de critique historique, etc. *Voyez* DIOCRE, *et* GRANET, n° I, à la fin.

†LAVOISIER (Antoine-Laurent), l'un des plus grands chimistes modernes, successivement fermier-général, régisseur des poudres et salpêtres, et commissaire de la trésorerie nationale, naquit à Paris le 26 août 1743. Dès l'âge de 23 ans il présenta à l'académie des sciences un mémoire sur la meilleure manière d'éclairer les rues pendant la nuit, et cette compagnie lui décerna pour prix de ce travail une médaille d'or; deux ans après il en devint membre, et l'un de ses plus célèbres collaborateurs. Lavoisier cultivoit avec un succès égal plusieurs parties de la physique et de l'histoire naturelle, lorsqu'une circonstance qui fait époque dans l'histoire des sciences l'attacha exclusivement à la chimie. La découverte des fluides élastiques, due aux travaux de Black, de Cavendish, de Macbride et de Priestley, venoit de répandre une lumière nouvelle sur l'étude des phénomènes de la nature. Le jeune savant sentit, par cette sorte d'instinct qui caractérise le génie, jusqu'où pouvoit s'étendre la magnifique carrière qui s'ouvroit devant lui : il répéta les expériences, et les varia de mille manières. Opérant avec des instrumens qu'il inventoit lui-même, et qu'il faisoit exécuter avec une perfection jusqu'alors inconnue, d'a-

bord il confirma les résultats obtenus ; bientôt il les étendit, il en découvrit de nouveaux, et l'application qu'il en fit à la chimie opéra dans cette science une révolution complète. Une note remise à l'académie vers la fin de 1772 prouve incontestablement que Lavoisier avoit alors trouvé la véritable cause de l'augmentation de poids qu'acquièrent les métaux lorsqu'on les expose à l'action du feu. Cette belle découverte, qui sert de base à tout l'édifice de la chimie moderne, renversoit déjà la théorie vague et incertaine du phlogistique. Depuis cette époque, quarante *Mémoires* lus à l'académie pendant l'espace de vingt années, et imprimés dans son recueil, présentèrent un corps de doctrine qui embrassa tous les phénomènes chimiques. Lavoisier créa une science nouvelle ; il changea l'art d'opérer et l'art de raisonner. Offrant le premier exemple d'une exposition claire et méthodique, d'une discussion précise et d'une démonstration rigoureuse, il apprit à donner aux travaux un but déterminé, à classer les faits selon leur importance, à les éclairer réciproquement en les subordonnant les uns aux autres, à en déduire toutes les conséquences auxquelles ils peuvent conduire. « Les recherches et les découvertes que renferment ses mémoires, a dit un chimiste célèbre, constituent un ensemble si bien lié, un enchaînement si naturel d'idées et de phénomènes, qu'il est impossible de n'y pas reconnoître une première conception du génie, le produit nécessaire d'une seule idée primitive, un ouvrage d'un seul jet qui n'a pu sortir que d'une tête forte et créatrice, telle que les fastes de l'esprit humain n'en montrent qu'à de longs intervalles. Outre l'effort du génie nécessaire pour créer ce plan, pour concevoir cette vaste théorie, il a fallu que la nature eût donné à Lavoisier un courage et une constance inébranlables, pour qu'il ait pu suivre pendant vingt ans la route qu'il s'étoit ouverte, sans se détourner un seul instant, sans faire un seul faux pas, sans être arrêté ni ralenti par les obstacles de tout genre qu'on lui a opposés. » Lavoisier jouit de la gloire qui étoit due à ses rares talens et à ses longs travaux. La doctrine qui lui appartient exclusivement fut généralement adoptée en France ; une nomenclature systématique fixa en quelque sorte l'ère de la science qu'il avoit fondée, et il compta bientôt parmi ses disciples les chimistes les plus célèbres de l'Europe. En 1789 il réunit en un seul faisceau toutes les vérités nouvelles qu'il avoit énoncées séparément ; et sous le titre modeste de *Traité élémentaire de chimie*, il publia un livre absolument neuf pour la forme et pour le fond, qui sera toujours le meilleur modèle à suivre dans la composition des ouvrages de ce genre. Au génie des sciences, Lavoisier joignoit encore le talent des affaires ; son activité s'étendoit et suffisoit à tout ; par-tout il portoit la même facilité de conception, la même netteté d'idées, le même esprit de méthode, la même persévérance et le même dévouement. Toutes les époques de sa vie ont été marquées par de grands travaux et par des services importans dans plusieurs branches de l'administration. Consulté par le comité des impositions de l'assemblée constituante, il l'aida souvent de ses lumières ; il a publié plusieurs bons ouvrages sur l'économie politique. Possédant à la fois une fortune considérable, des places éminentes et une réputation étendue, il ne se servoit de tant d'avantages que pour soulager l'indigence, protéger le mérite obscur, et hâter encore les progrès des sciences, en encourageant ceux qui les cultivoient. Un crime

d'autant plus atroce qu'il étoit sans motif enleva à la France cet homme illustre, au milieu de sa carrière. Lavoisier, compris dans l'acte d'accusation que la convention nationale porta contre les anciens fermiers généraux ses confrères, parut avec eux devant le tribunal révolutionnaire, et fut condamné à mort. Il demanda aux bourreaux, que l'on appeloit alors des juges, de suspendre de quinze jours l'exécution de sa sentence, pour qu'il pût terminer des expériences utiles : « Je ne regretterai point alors la vie, ajouta-t-il, et j'en ferai volontiers le sacrifice. » On lui répondit que la république n'avoit pas besoin de savans, et il marcha à l'échafaud avec sérénité. Il est mort le 6 avril 1794, âgé de 51 ans. Ses écrits sont, I. *Opuscules chimiques et physiques*, 1773, 2 vol. in-8°. II. *Nouvelles recherches* sur l'existence d'un fluide élastique, 1775. Cet ouvrage est le principal titre à la gloire de son auteur. III. *Rapport* des commissaires chargés de l'examen du magnétisme animal, in-8°. IV. *Méthode* de nomenclature chimique. V. *Traité élémentaire de chimie*, 1789, 2 vol. in-8°. VI. *Instructions* sur les nitrières et sur la fabrication du salpêtre, 1777 et 1794, in-8°. VII. *De la reproduction et de la consommation* comparées à la *population*, in-8°. Cet écrit est un excellent traité d'arithmétique politique. VIII. Il s'occupoit d'un grand travail sur la richesse territoriale de la France, dont il publia *un extrait* en 1791, lorsqu'on termina ses jours.

* LAUR *ou* LAURI (Philippe), fils d'un peintre d'Anvers établi en Italie, né à Rome en 1623, apprit les premiers élémens de son art auprès de l'un de ses frères et d'Angelo Caroselli son beau-frère qui s'étoit acquis quelque réputation. Il eut bientôt surpassé ses maîtres, et quoiqu'il ait peint avec succès quelque grands tableaux d'église, il a mieux réussi dans les sujets d'histoire traités en petit. On ne peut pas le compter au rang des premiers peintres de Rome; mais son dessin est pur et gracieux, ses paysages sont agréables et d'un bon goût, son coloris qui varie est quelquefois trop foible. Laur n'avoit pas les agrémens de la figure; en revanche, il étoit d'un caractère enjoué; la gaieté de ses reparties le rendoit cher à ses amis. Un jour son barbier, ayant su qu'il avoit fait cadeau d'un tableau de prix à un apothicaire qui lui avoit donné des soins pendant une maladie, imagina qu'il pourroit obtenir la même faveur et la demanda. Laur saisit avec beaucoup d'adresse les gestes ridicules que faisoit le barbier dans sa conversation, et écrivit au-dessous de cette caricature; « Il cherche une dupe et ne la trouvera pas. » Il l'envoya au barbier au moment où un grand nombre de ses amis se trouvoient rassemblés dans sa boutique. Le rire qu'il excita mit le pauvre homme dans une fureur dont le tableau se seroit ressenti s'il n'eût été retenu; aussi Laur ne lui confia-t-il plus le soin de sa barbe. Cet artiste mourut en 1694, laissant après lui une fortune considérable dont il avoit usé avec sagesse. On voit de lui au Musée Napoléon un joli tableau représentant *les anges exécutant un concert pour S. François d'Assise*.

*LAURATI (Piétro), peintre, natif de Sienne, disciple de Giotto, florissoit dans le 14e siècle. Cet artiste a travaillé à Sienne et à Arezzo; il réussissoit principalement dans le *jet des draperies*, et à faire sentir sous l'étoffe *le nu* de ses figures. Il a aussi excellé dans les parties qui regardent la perspective.

† II. LAURE (la belle), plus connue sous ce nom, que sous celui

de *Laure de Noves*, qui étoit celui de sa famille, naquit à Avignon, ou dans un village circonvoisin, en 1308, d'Audifret de Noves, et fut mariée à Hugues de Sade, seigneur de Saumane. Son esprit, sa vertu et sa beauté lui soumettoient tous les cœurs. Ce poëte, retiré à Avignon, la vit pour la première fois en 1327, et conçut une si violente passion pour elle, qu'il l'aima tout le temps qu'elle vécut, c'est-à-dire vingt ans, et dix ans après sa mort. Ce poëte lui consacra sa muse, et fit à sa louange 318 *Sonnets* et 88 *Chansons*, auxquels elle doit son immortalité. La plupart respirent la poésie la plus aimable et les sentimens les plus tendres. Laure étoit, dit-on, du nombre des dames qui composoient la cour d'amour. Cette cour étoit une assemblée de femmes qui ne traitoient que de matières de galanterie, et qui décidoient gravement sur ces bagatelles. Laure, morte de la peste à Avignon le 6 avril 1348, fut enterrée aux cordeliers dans une petite chapelle modeste et obscure, où les voyageurs ne manquoient jamais d'aller lire son nom sur la pierre du tombeau. Ils ne l'y retrouveront plus ; les ravages de la révolution l'ont fait disparoître; et peut-être en ce moment l'église elle-même a-t-elle cessé d'exister. On a débité beaucoup de fables sur cette femme. Fleury, dans son histoire ecclésiastique, raconte que le pape Benoît XII voulut persuader à Pétrarque d'épouser Laure, lui promettant dispense pour garder ses bénéfices. Le poëte l'ayant refusé sous le frivole prétexte qu'il ne pourroit plus la chanter, Laure se maria à un autre. Villaret, continuateur de l'Histoire de France, qui a adopté ce récit, fait dire à Pétrarque qu'il ne vouloit point de ce mariage, de peur que l'hymen n'éteignît son ardeur poétique. Ces faits et beaucoup d'autres ont été puisés dans des auteurs italiens qui n'ont jamais bien connu Laure. Quelques foibles soupirs, quelques regards gracieux et quelques paroles honnêtes furent, dit-on, les seuls aiguillons dont elle se servit pour ranimer la verve du poëte, quand elle la voyoit se ralentir. Dans le Virgile de Pétrarque, on trouve une note relative à l'origine de son amour et de la mort de son amante; il ajoute: « J'aime à croire que son ame, comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, est retournée au ciel d'où elle étoit descendue. Je goûte une douceur mêlée d'amertume à me rappeler toutes ces circonstances; et je les écris sur le livre que j'ai le plus souvent sous les yeux, pour me pénétrer de cette vérité, que rien ne doit plus m'être cher dans cette courte vie, et qu'il est temps de m'arracher à Babylone, puisque la mort a rompu le nœud le plus puissant de ceux qui me captivoient encore. Avec le secours du Tout-Puissant il me sera facile d'agir en conséquence de cette réflexion, si mon esprit, désormais plus mâle et plus courageux, arrête fortement sa pensée sur les vains soucis, les espérances frivoles, et les accidens imprévus dont il fut si long-temps le foible jouet... » François premier, passant à Avignon, ordonna de décorer de sculptures le tombeau de Laure; mais cet ordre ne fut pas exécuté. Ce prince l'honora de l'épitaphe suivante :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.
O gentile ame! étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

Elle ne vaut pas celle que lui fit son amant en vers italiens :

Qui riposan quei caste e felici ossa
Di quell' alma gentile e sola in terra
Aspro e dur Sasso! hor bon teco hai sotterra
El' vero honor, la fama e beltà scossa

Morte ha del verde Laura svelta, e smossa
Fresca radice, e il premio di mia guerra,
Di quattro lustri e più; (s'ancor non erra
Mio pensier tristo) el' chiude in poca fossa.
Felice pianta in borgo d'Avignone.
Nacque e mori: e qui con ella giace
La penna, el' stil, l'inchiostro e la ragione.
O delicati membri, o viva face
Ch'ancor mi cuoggi e struggi! in ginocchione
Ciascun preghi il Signor t'accetti in pace.

« Il est assez vraisemblable, dit Voltaire, que Laure étoit ce que Boileau appelle une *Iris en l'air*. » Cela n'est ni vrai, ni vraisemblable. L'existence de Laure est démontrée par divers monumens, par le témoignage des contemporains, par la généalogie de la maison de Sade, et par les *Mémoires* de l'abbé de Stade, publiés à Avignon en 3 vol. in-4°, 1764 et années suivantes. *Voyez* STADE. *Voy.* aussi l'article PÉTRARQUE.

II. LAURE (César), Lyonnais, après avoir acquis de grandes richesses dans l'art des teintures, consacra toute sa fortune à des établissemens de bienfaisance. Ayant vu des chiens se disputer le cadavre d'un homme condamné à mort et le dévorer, il fonda une compagnie de pénitens, dite de la *Miséricorde*, destinée à donner la sépulture aux pauvres et aux suppliciés, à soulager la misère des prisonniers, à arranger leurs affaires et à payer leurs dettes. Cette confrérie, composée des plus notables bourgeois, a subsisté jusqu'aux événemens de 1789. Laure mourut en 1656.

* III. LAURE. *Voyez* LALAURE.

LAUREA. *Voyez* LAURIA.

*I. LAUREMBERG (Guillaume), né en 1547, mort en 1612, reçu docteur à Rostock, y enseigna les mathématiques et la médecine avec tant de considération, que l'université de cette ville le nomma plusieurs fois recteur. On a de lui, I. *Disputatio de febris petechialis essentiâ, causis et signis*, Rostochii, 1605, in-4°. II. *De curatione calculi*, Lugduni Batavorum, 1619, in-12; Wittebergæ, 1623, in-12. Lauremberg prétend s'être guéri lui-même d'une pierre grosse comme une noix muscade par l'usage des cloportes et de quelques autres médicamens dont il donne la recette. III. *Botanotheca*, sive *Modus conficiendi herbarium vivum*, Rostochii, 1626, in-12; Hafniæ, 1653, in-12 : on peut joindre à cet ouvrage, 1° *Viridarium* de Simon Paulli, Altorfii, 1662, in-4°; 2° *Deliciæ Sylvestres* de Maurice Hoffmann, Argentorati, 1667, in-4°; Francofurti, 1708, in-4°; 3° *Quadripartitum botanicum* de Simon Paulli. — Son fils, Pierre, professeur de philosophie à Montauban, puis de poésie à Rostock, mort en 1639, est auteur de plusieurs *ouvrages*, entre autres d'un *Traité de la culture des jardins*, d'un *Abrégé d'histoire*, *etc.*, que Riolan estime peu. — Ceux de Jean, son frère, professeur de médecine et de mathématiques, mort en 1658, ont été recherchés. I. *Gnomaticæ libri tres*, Hafniæ, 1640, in-4°. II. *Otium Soranum*, ibid, 1640, in-4°. III. *Arithmetica et algebra*, Soræ, 1643, in-4°. IV. *Antiquarium*, Lugduni, 1650, in-4°. V. *Græcia antiqua*, Amstelodami, 1671, in-8°. VI. *Satyræ*. Jean Lauremberg a eu la réputation d'être un excellent poëte satirique.

II. LAUREMBERG (Jacques Sébastien), jurisconsulte d'Hambourg, né en 1619 et mort en 1668, fut professeur en droit à Rostock. Il est auteur d'un livre qui parut sous le titre de *Orbis Bacchans*, qui n'est guère connu que des bibliographes.

† I. LAURENS (Honoré du), né à Tarascon en Provence le 12 mars 1554, avocat-général au parlement de Provence, se distingua dans le parti de la Ligue. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et

Henri IV lui donna l'archevêché d'Embrun. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut à Paris en 1612. On a de lui, I. Un *Traité sur l'Henoticon*, ou *Edit de Henri III* pour réunir les protestans à l'Eglise catholique, 1588, in-8°. L'auteur y raisonne savamment sur la nécessité d'une seule religion. II. *Discours et rapport de la conférence de Surène*, entre les députés des états-généraux et ceux du roi de Navarre, Rouen, 1693, in-8°. Cette relation, traduite en vers latins par Etienne Bernard de Dijon, a été imprimée à Paris en 1595, in-8°.

† II. LAURENS (André du), né à Tarascon le 21 décembre 1558, frère du précédent, disciple de Louis Duret, fut professeur de médecine à Montpellier, chancelier de l'université, et premier médecin du roi Henri IV. On a de lui, entre autres, un *Traité d'Anatomie*, en latin, in-fol., imprimé à Paris, 1600, à Francfort, 1627, qui a été traduit en français par Héliot. Du Laurens mourut en 1609.

III. LAURENS. *Voyez* DULAURENT, LAURENT *et* LORENS.

† I. LAURENT (saint), diacre de l'Église romaine sous le pape Sixte II, administroit en cette qualité les biens de l'Eglise. L'empereur Valérien ayant allumé le feu de la persécution par un édit cruel, Sixte fut mis en croix, et du haut de son gibet il promit, dit-on, à Laurent, impatient de le suivre, qu'il recevroit dans trois jours la couronne du martyre. On l'arrêta bientôt après, et le préfet de Rome lui demanda, au nom de l'empereur, les trésors qui lui avoient été confiés. Laurent ayant obtenu un délai de trois jours, pendant lequel il rassembla tous les pauvres chréthiens, il les présenta au préfet : *Voilà*, lui dit-il, *les trésors de l'Eglise*. Ce barbare, outré de dépit, le fit étendre sur un gril ardent, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Le héros chrétien, tranquille sur les flammes, dit au préfet : « J'ai été assez long-temps sur ce côté, faites-moi retourner sur l'autre, afin que je sois rôti sur tous les deux. » Le préfet, d'autant plus furieux que Laurent étoit plus intrépide, le fit retourner : « Mangez hardiment, dit le martyr, et voyez si la chair des chrétiens est meilleure rôtie que crue. » Ce mot nous paroît déplacé dans la bouche d'un martyr. Il pria ensuite pour ses persécuteurs, pour ses bourreaux, pour la ville de Rome, et expira le 10 août 258. Sa mort fit beaucoup de chrétiens. On ajoute même que plusieurs païens, touchés de sa constance, ne tardèrent pas d'embrasser la religion qu'il leur avoit inspirée.

II. LAURENT, évêque de Novare dans le 6e siècle, s'illustra par ses vertus et par son zèle. On trouve quelques-unes de ses *Homélies* dans la Bibliothèque des Pères.

III. LAURENT (saint), moine et prêtre de Rome, envoyé par saint Grégoire-le-Grand, avec saint Augustin, pour convertir les Anglais, en baptisa un grand nombre. Il succéda à saint Augustin dans l'archevêché de Chantorbéry, et termina ses travaux apostoliques en 619. — Il ne faut pas le confondre avec saint LAURENT, issu du sang royal d'Irlande, abbé de Glindale, puis archevêque de Dublin, qui mourut dans la ville d'Eu en Normandie l'an 1181.

† IV. LAURENT DE LA RÉSURRECTION (le frère), convers de l'ordre des carmes déchaussés, né à Hérémini en Lorraine, mort à Paris en 1691, à 80 ans. Fénélon,

archevêque de Cambrai, qui avoit été fort lié avec lui, le peint comme un saint homme. On a publié sa Vie à Châlons en 1694, sous le titre de Mœurs et entretiens du frère Laurent.

* V. LAURENT (Gaspar), professeur de belles-lettres à Genève, à la fin du 16ᵉ et au commencement du 17ᵉ siècle, a laissé quelques ouvrages, tels que, *Syntagma confessionum fidei*, in-4°, 1612; *Quæstiones miscellaneæ ethicæ*, in-4°, 1626; mais le plus remarquable est un traité sur les controverses religieuses, rempli de sagesse et de modération; il a pour titre: *De disputationibus in controversiis de religione observatio, ex veterum scriptis potissimum desumpta*, Gen. 1602, in-8°.

* VI. LAURENT (Stringer), fameux général au service de la compagnie des Indes anglaises, né en 1697, mort en 1775. La compagnie, reconnoissante de ses services, a élevé à sa mémoire un monument dans l'abbaye de Westminster.

* VII. LAURENT (George-Frédéric), de Lubben dans la basse Lusace, mort en 1673, pratiqua successivement la médecine à Dantzick, à Leipsick, à Lubeck, à Hambourg, à Nikoping, à Altenbourg et à Copenhague, où le roi Frédéric III le nomma son premier médecin. Il abandonna cet emploi et revint à Lubeck en 1663. C'est dans cette ville qu'il termina sa carrière, âgé de 79 ans. On a de lui, I. *Exercitationes in nonnullos minus absolutè veros Hippocratis aphorismos, eorumque rationes, conscriptæ*, Hamburgi, 1647, 1653, in-4°. La censure qu'il fait dans cet ouvrage de la doctrine d'Hippocrate le mit en guerre avec Bernard Langwel. II. *Defensio venæ sectionis in febre acutâ, continuâ et malignâ, prope pedis dextri pollicem*, Hamburgi, 1647, in-4°. III. *Necessaria defensio, sive responsio ad mendacia et convicia*, ibid., 1648, in-4°. IV. *Monochordum Foresio-Lygæo-Langwedelianum*, in-4°. V. *Protestatio adversùs Pasquillantis calumnias.*

† VIII. LAURENT (Jacques), fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, porta long-temps l'habit ecclésiastique, qu'il quitta dans un âge assez avancé. Il fut secrétaire du duc de Richelieu, père du célèbre maréchal, vainqueur de Mahon. Laurent cultivoit la *poésie*; mais il est moins connu par ses vers, qui sont très-médiocres, que par la *Traduction de l'Histoire de l'empire ottoman*, traduite de l'italien de Sagredo, 6 vol. in-12, Paris, 1724. Le traducteur, après avoir poussé sa carrière jusqu'à 85 ans, fut brûlé dans l'incendie de sa maison, arrivé le 6 mars 1726. Il a laissé entre les mains de l'abbé de La Croix, son parent, chanoine de Notre-Dame de Paris, une *Traduction* de Tite-Live qui n'a point paru.

* IX. LAURENT (Louis), né à Bologne, docteur en philosophie et en médecine de l'université de cette ville, où il fit imprimer *quelques ouvrages* d'astronomie et de physique en 1684 et 1685. Laurent publia aussi en 1689 un *Traité de médecine* qui renferme plusieurs beaux secrets de chimie. — George Mathias parle d'un autre LAURENT (Jean-George); mais il a tant de rapports avec George-Frédéric, qu'on pourroit supposer que c'est le même.

† X. LAURENT, *ou plutôt* LAURENS (Pierre-Joseph), habile mécanicien, né en Flandre en 1715,

d'un simple éclusier de Bouchain, mort en 1773, avec les honneurs de chevalier de l'ordre du roi, se signala par des prodiges de mécanique, et par toutes les vertus de l'excellent citoyen. Le cardinal de Polignac ayant vu une *petite machine* qu'il fit, âgé seulement de huit ans, prédit que cet enfant seroit un jour un grand homme dans cette branche importante de la physique, et ne se trompa point. Laurent fit exécuter, à vingt-un ans, dans les provinces de Flandre et de Hainaut, des desséchemens reconnus jusqu'alors impraticables. Chargé de la direction des canaux des généralités de Valenciennes et de Lille, il travailla à faciliter la navigation de la Scarpe, et construisit sur les autres rivières des écluses plus commodes. Valenciennes lui est redevable d'une machine ingénieuse pour lever la grille qui ferme l'Escaut, par laquelle un homme fait, en quelques minutes, ce qui employoit auparavant 50 hommes et 24 heures. Le chariot qui amena de Paris en 1757, avec la plus grande facilité, la statue de Louis XV, fut encore un des fruits de son industrie. Il inventa aussi la machine connue sous le nom de *grand Puits*, dont on se servit en Bretagne pour purger à la fois les mines de toutes leurs eaux incommodes et en extraire les métaux. La jonction de l'Escaut et de la Somme présentoit des difficultés insurmontables : Laurent conçut le projet de les vaincre, en formant un canal souterrain de trois lieues d'étendue, dont le niveau devoit rejoindre l'Escaut à quarante cinq pieds au-dessus de sa source, et la Somme à quinze pieds au-dessous de son lit. On travaille actuellement à l'exécution de ce grand ouvrage, que Voltaire, écrivant à son inventeur, appeloit avec raison un chef-d'œuvre inouï. Ses machines étoient fort simples. Il est encore auteur de la *belle Cascade de Brunoy*, et de celles de Chanteloup. On ne doit pas oublier le bras que cet habile mécanicien fit à un soldat, à l'aide duquel il put écrire en présence du roi, et lui présenter un placet, quoiqu'il ne fût resté que 4 à 5 pouces du bras gauche, et rien du droit. Laurent devoit tout à son génie ; il n'eut d'autres moyens de parvenir que l'instinct de son art, car il manquoit presque entièrement d'instruction. L'exploitation des mines de Pompéan lui procura une grande fortune, dont son fils profita pour arriver au ministère. Les divers phénomènes de mécanique qu'a opérés cet excellent artiste ont été célébrés dans une belle Epître en vers par M. l'abbé Delille.

* XI. LAURENT (P.), graveur, né à Marseille en 1739, étudia le dessin sous les professeurs de l'académie de cette ville. A l'âge de 19 ans il se rendit à Avignon, où le célèbre Balechou lui donna, pendant trois mois, des leçons et des conseils sur son art. Son goût pour l'instruction le conduisit à Lyon, et ensuite à Paris, où il mit au jour *quelques ouvrages*. Il cultiva tous les genres, et apporta dans chacun le sentiment et l'esprit qui font le véritable artiste. Le Poussin, Berghem, Lutherbourg, et plusieurs maîtres renommés ont exercé son burin avec un succès égal. Le *Déluge*, fruit de ses dernières années, est l'ouvrage où il a déployé toute la maturité de son talent. Mais le genre où il excelloit fut, sans contredit, le paysage et les animaux ; ce genre est celui qui a fait sa réputation comme graveur. La gravure lui doit plus encore pour son grand ouvrage du *Musée français*, entreprise dont il conçut le premier l'idée, et dont le but, dans l'exécution, étoit de régénérer la gravure presque éteinte en

France. Malheureusement cet ouvrage est plus fait pour des souverains que pour des amateurs. Ce célèbre artiste est mort le 30 juin 1809.

XII. LAURENT (André), graveur anglais, élève de Le Bas, mort à Paris vers 1750. Son estampe de la *Pythonisse*, d'après Salvator Rose, est estimée.

* XIII. LAURENT, médecin, député du Bas-Rhin à la convention nationale, envoyé en mission aux armées du Rhin, du Nord et de Sambre-et-Meuse, s'y distingua par sa bravoure. En 1792 il envoya à la convention les richesses des églises du département de Jemmapes. Le 26 juillet 1794 il annonça la prise d'Anvers et l'envoi de l'instrument qui tenoit Drouet enchaîné à Bruxelles. Ce fut aussi lui qui donna, le 26 octobre, le détail de la mort de Legros, adjudant-général de l'armée du Nord, « inhumainement fusillé, dit-il, par les ordres de Cobourg, pour avoir refusé de crier Vive le roi. » Après la session, le directoire l'employa comme commissaire, et le département du Bas-Rhin le réélut au conseil des cinq-cents en mai 1798, pour 2 ans. Il y demanda la mise en vente des biens des cultes réformés, combattit le projet pour le rétablissement de l'impôt sur le tabac, comme portant sur une denrée précieuse aux pauvres cultivateurs, et sur-tout aux soldats. Le 8 février 1799, il insista de nouveau en faveur du projet qui soumettoit à l'aliénation les biens du culte protestant. Le 22 avril, nommé secrétaire, il parla contre le projet sur les comptes à rendre par les fournisseurs. En novembre, il fut exclu du corps-législatif, à la séance de Saint-Cloud, comme l'un des opposans à la révolution du 18 brumaire an 6 (9 novembre 1799.) Laurent est mort en 1804.

* XIV. LAURENT, de Liége, religieux bénédictin du monastère de Saint-Laurent, près de Liége, d'où il tire son nom, passa de là dans le monastère de Saint-Vannes à Verdun, et composa une *Chronique* des évêques de Verdun et des abbés de Saint-Vannes depuis l'an 1040 jusqu'en 1144, insérée dans l'ouvrage de dom d'Achery, et dans le premier tome de l'Histoire de Lorraine de dom Calmet.

* XV. LAURENT, de Vérone, qui fleurit vers l'an 1120, a laissé un poëme latin en sept livres, intitulé *de Bello Balearico*, sive *rerum in majorica Pisanorum gestarum lib. VII.* Ughelli l'a inséré dans le troisième volume de son *Italia sacra*.

XVI. LAURENT DE MÉDICIS. *Voy.* ALEXANDRE, n° XXI.

XVII. LAURENT-JUSTINIEN (St.) *Voy.* JUSTINIANI, n° I.

XVIII. LAURENT D'UPSAL. *Voy.* l'article GOTH.

XIX. LAURENT-ÉCHARD. *Voy.* ÉCHARD, n° II.

† XX. LAURENT DE BRINDES (le bienheureux), général des capucins, né à Brindes dans le royaume de Naples le 22 juillet 1559, mort à Lisbonne le 22 juillet 1619. Les papes, l'empereur, le roi d'Espagne l'employèrent dans diverses négociations; et il les remplit avec beaucoup d'intelligence et de sagesse. Il convertit en Italie un grand nombre de juifs, en Allemagne plusieurs hérétiques, et fut regardé comme un nouveau saint Bernard. Pie VI l'a béatifié en 1783. Sa Vie, publiée à Paris en 1787, est écrite avec élégance.

LAURENTIA. *Voy.* ACCA.

LAURENTIEN (Laurent), professeur en médecine à Florence et à Pise dans le 15ᵉ siècle, traduisit en latin le *Traité de Galien sur les fièvres*, et commenta les *Pronostics d'Hippocrate*, Lyon, 1550, in-12. Une noire mélancolie le rendoit insupportable à lui-même. Il acheta une maison et paya le tiers du prix, avec la condition que, si, dans six mois, il ne payoit le reste, l'argent qu'il avoit avancé resteroit au vendeur. Faute d'avoir bien pris ses mesures, il ne put trouver la somme promise à la fin des six mois, ce qui le rendit si chagrin, que, manquant de confiance en ses amis qui lui auroient fourni cet argent, il se précipita dans un puits.

* I. LAURENTIO (Augustin de), né à Palerme, mort en 1661, étudia la philosophie sous Joseph Requesens, jésuite, et la médecine sous le célèbre Joseph Petronelli, et se distingua tellement dans ces sciences, que Marc-Antoine Alaimo l'associa à ses travaux littéraires, et que Pétronelli lui confia souvent le soin de la garnison dont il étoit chargé. Laurentio se fit un nom dans l'académie de Reaccensi, où il brilla par ses connoissances dans les belles-lettres, et sur-tout par son talent *en poésies* latine et italienne. On a de lui, I. *Disceptationum medicarum decas prima*, Panormi, 1652, in-4°. II. *Panormus, deliciarum hortus, à medicinâ tanquam à pervigili dracone custoditur: oratio in anniversariâ academiæ Panormitanæ solemnitate habita kalendis augusti*, 1650; *ibid.*, in-4°.

II. LAURENTIO (Nicolas GABRINO, dit). *Voy.* GABRINO, n° I.

* LAURENTIUS (Jacques), théologien hollandais, mort ministre du saint Evangile à Amsterdam, sa ville natale, en 1644, âgé de 60 ans, a laissé quelques *Ecrits de controverse*, portés, comme de raison, sur l'index à Rome. On a encore de lui d'assez *mauvaises rimes hollandaises* sur les principaux édifices publics d'Amsterdam.

* LAURERIO (Jean-Jacob), né à Bénévent, jurisconsulte du 16ᵉ siècle, a fait imprimer *Tractatus de judice suspecto tam judicum, quam aliorum quorumcumque, de quorum suspicione in judicio et extra discuti solet.*

† LAURÈS (Antoine de), né à Gignac, dans le diocèse de Montpellier, en 1707, mort à Paris le 13 janvier 1779, cultiva la poésie de bonne heure, et remporta quatre prix à l'académie des Jeux Floraux, et trois à l'académie française. Son *Ode sur le Jeu* est une de ses meilleures pièces. On a encore de lui une *traduction* ou plutôt une *imitation* en vers de la Pharsale de Lucain, 1773, in-8°, dans laquelle il a tâché de faire disparoître les taches, et de rapprocher les vraies beautés de ce poëme; mais, en voulant le décharger de son embonpoint, il l'a un peu desséché, et il est souvent difficile de reconnoître l'original dans le traducteur. Il s'y trouve cependant des morceaux bien versifiés, et quelques-uns de son invention qui ne déparent point le poëme latin. Nous n'avons pas parlé de *quelques tragédies lyriques* et de *deux comédies* de cet auteur. La poésie dramatique n'étoit pas sa partie brillante.

LAURI. *Voyez* LAUR.

† LAURIA (François-Laurent de), ainsi nommé de la ville de Lauria dans le royaume de Naples, où il étoit né (car son nom de famille étoit *Brancati*), se fit cordelier, et parvint à la pourpre romaine en 1687, sous Innocent XI. L'illustre

franciscain auroit pu se flatter d'avoir la tiare, si les Espagnols, avec lesquels il étoit brouillé, ne lui eussent fait donner l'exclusion dans le conclave où Alexandre VIII fut élu : il eut quinze voix dans un scrutin. Ce savant cardinal mort à Rome le 30 novembre 1693, à 82 ans, laissa plusieurs ouvrages de théologie. Le plus estimé est son *Traité* en latin *de la Prédestination et de la réprobation*, in-4°, publié à Rome en 1688, et à Rouen en 1705. Saint Augustin est son guide dans ce traité.

† LAURIÈRE (Eusèbe-Jacob de), avocat au parlement de Paris, sa patrie, naquit en 1659, et suivit le barreau pendant quelque temps; mais son goût pour les travaux du cabinet l'obligea de l'abandonner. Il fouilla toutes les parties de la jurisprudence ancienne et moderne, débrouilla le chaos de l'ancienne procédure, porta la lumière dans la nuit obscure des coutumes particulières de diverses provinces de la France, et, par des recherches épineuses, se rendit l'oracle de la jurisprudence. On avoit recours à lui comme à une ressource assurée, et quelquefois unique pour les questions extraordinaires. Il mourut à Paris le 9 janvier 1728. On a de lui, I. *De l'origine du droit d'amortissement*, 1692, in-12; l'auteur y traite aussi du *Droit des francs-fiefs*, qui étoit fondé sur les mêmes principes. II. *Texte des coutumes de la prévôté de Paris*, réimprimé avec beaucoup de notes nouvelles, Paris, 1777, 3 volumes in-12. III. *Bibliothèque des coutumes*, in-4°, avec Berroyer. Cet ouvrage, qui n'est proprement que le plan d'un bâtiment immense, que ces deux savans architectes n'ont pas fini, renferme la préface d'un nouveau *Coutumier général*, et une *Dissertation* profonde sur l'origine du droit français. IV. *Glossaire du droit français*, in-4°, 1704. Ce dictionnaire de tous les vieux mots des ordonnances de nos rois et des autres titres anciens avoit été donné d'abord par Ragneau; Laurière le mit dans un meilleur ordre. Il étoit d'autant plus capable de ce genre de travail, qu'il étoit fort versé dans la lecture de nos poëtes et de nos vieux romanciers. V. *Institutes coutumières de Loysel*, avec de savantes notes, 1710, 2 vol. in-12. VI. Le 1er et le 2e tome du *Recueil* curieux et immense des *Ordonnances de nos rois*, qui forme aujourd'hui quinze volumes in-fol. VII. *Table chronologique des ordonnances*, Paris, 1706, in-4°, avec deux de ses confrères. VIII. Une édition des *Ordonnances* compilées par Néron et Girard, 1720, 2 vol. in-fol.

† LAURIERS (du), *dit* BRUSCAMBILLE. Nom de théâtre d'un comédien français appelé du Lauriers. C'étoit lui qui composoit les prologues des pièces qui se jouoient au théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Il en a fait imprimer plusieurs volumes. 1° *Prologues*, *tant sérieux que facétieux*, *avec plusieurs galimatias*, par le sieur D. L., Rouen, 1610. Cet ouvrage, qui avoit déjà eu une édition imprimée sans l'aveu de l'auteur, fut réimprimé pour la troisième fois à Lyon, en 1618, in-12, sous le titre de *Fantaisie de Bruscambille*, *contenant plusieurs discours*, *paradoxes*, *harangues et prologues facétieux*. 2° *Les pensées facétieuses et bons mots du fameux Bruscambille*, *comédien original*, imprimés à Cologne en 1741. Les amateurs de facéties ne manquent pas de recueillir ces ouvrages, qui ont le mérite de faire connoître l'état de grossièreté du théâtre français avant Molière, et les progrès que la langue et la po-

litesse ont faits depuis cette époque.

LAURIFOLIUS. *Voyez* LAGERLOOF.

I. LAURO (Vincent), né à Tropéa en Calabre, cultiva de bonne heure la médecine, et joignit à cette science une grande capacité pour les affaires. Pie V, qui connoissoit tout le mérite de ce savant, lui conféra l'évêché de Mondovi en Piémont. Sous le pontificat de Grégoire XIII, Lauro, envoyé en qualité de nonce en Pologne, remplit cette nonciature successivement auprès de Sigismond-Auguste, de Henri de Valois, duc d'Anjou, et d'Etienne Battori. A sa persuasion, Jean III, roi de Suède, reçut dans sa cour le jésuite Antoine Possevin, qui ramena Sigismond, fils de ce prince, à la religion catholique. Grégoire XIII, en reconnoissance des services de Lauro, le décora de la pourpre romaine en 1583. Dans cinq conclaves consécutifs, Lauro eut un grand nombre de voix pour être placé sur la chaire de Saint-Pierre. Il mourut en 1592, à 70 ans, avec la gloire de n'avoir dû son élévation qu'à son mérite.

† II. LAURO (Jean-Baptiste), né à Pérouse en 1581, camérier d'Urbain VIII, chanoine de Sainte-Marie, secrétaire du consistoire, etc., mort en 1629, a donné, I. *Epistolæ*, 1624, in-8°. II. *Poëmata*, 1623, in-12. — Un autre LAURO publia en 1542, à Venise, une *traduction* des écrits de Constantin Porphirogénète et de Columelle sur l'agriculture, in-8°.

* III. LAURO (Grégoire), théologien et excellent historien de l'ordre de Citeaux, auteur des ouvrages suivans : *Magni prophetæ beati Joanni Joachim abbatis sacri Cisterciensis ordinis monasterii Floris et Florensis ordin. institutoris. Hersiarum Alethia apologeticæ, sive mirabilium veritas defensa*, Neapoli, 1660. *Et Vaticiniorum de apostol. viris, sive de Romanis pontificibus historica et symbolica explicatio.*

* LAURUS (Pierre), médecin, né à Modène, florissoit au 16e siècle. Ses ouvrages ne consistent guère qu'en *traductions*. On a de lui celles en italien du traité d'agriculture de Cassianus Bassus, et des douze livres de Columelle sur le même sujet. Laurus a encore donné un traité latin, intitulé *De quatuor ægritudinibus aulicorum*, 1558, in-8°, traduit de Louis Lobéra.

* LAUTERBACH (Joseph), que Lipenius, Manget et plusieurs autres appellent *Lautenbach*, pratiqua la médecine à Friedberg et la professa ensuite à Giessen, jusqu'à sa mort arrivée en 1614. On a de lui un *recueil de consultations* imprimé en latin à Francfort, 1605 et 1660.

LAUTREC. *Voyez* FOIX, n° VI.

* LAUVERJAT (Thomas-Etienne), chirurgien mort en 1800, a publié, I. *An utilia in graviditate, partu et post partum balnea, theses anat. chirurg.* 1774, in-4°; II. *Nouvelle méthode de pratiquer l'opération césarienne*, 1788, in-8°; et *quelques autres brochures.*

* I. LAUWERS (Nicolas), habile graveur flamand, né à Leuse en 1620, avantageusement connu par des estampes exécutées d'après des maîtres célèbres. I. Une *Adoration des rois*, d'après Rubens. II. *Jesus-Christ devant Pilate*, et une *Descente de croix* d'après le même. III. *Le triomphe de la nouvelle loi.* IV. *Le concert de Ste.-Cécile*, d'après Gerard Seghers. V. une *Assemblée de joueurs*, dont le pendant est le *Reniement de St. Pierre.*

* II. LAUWERS (Conrad), frère

du précédent, a joui d'une assez brillante réputation comme graveur. On a de lui, I. *Elie auquel un ange apporte la subsistance dans le désert*, d'après Rubens. II. *L'hospitalité de Philémon et de Baucis envers Jupiter et Mercure*, d'apres Jacques Jordaens. III. *Le baptême des nègres*, d'après Erasme Quillinus.

LAUZUN (Antoine-Nompar DE CAUMONT, duc de), né en 1634, sut s'attirer les bonnes graces de Louis XIV, et celles de mademoiselle de Montpensier. (*Voyez* ce dernier article.) Lauzun, sorti de Pignerol, passa l'an 1689, en Angleterre, pour aider le roi Jacques II à reconquérir son royaume. Ce prince obtint pour lui le titre de duc de *Lauzun* en 1692. Il mourut au couvent des petits-augustins à Paris, en 1723, avec la réputation d'un homme avantageux et brave, mais qui avoit moins de mérite que l'art de faire valoir le peu qu'il en avoit. Il ne laissa point de postérité de la fille du maréchal de Lorges, qu'il avoit épousée après la mort de mademoiselle de Montpensier. La branche des Caumont-LAUZUN étoit séparée de celle des ducs de La Force depuis le 13e siècle.

† I. LAW (Jean), Écossais, né le 16 avril 1671 à Edimbourg, d'un coutelier, ou, selon d'autres, d'un orfévre, se donnoit cependant pour gentilhomme. Il étoit grand, bien fait, d'une figure agréable et noble, avoit beaucoup d'esprit et une politesse distinguée. L'arithmétique, la géographie et l'algèbre furent les études auxquelles il se livra de préférence dans sa jeunesse. Soigneux de sa personne, et recherché dans sa toilette, il excelloit dans toutes sortes de jeux d'adresse et de combinaison. On le citoit comme un des meilleurs joueurs de paume de l'Ecosse, quoique de son temps ce genre d'exercice fût très en vogue dans ce pays. Ayant séduit à Londres la fille d'un lord, il tua le frère de sa maîtresse, et fut condamné à être pendu. Obligé de fuir de la Grande-Bretagne, il passa en Hollande, et de là en Italie. Il repassa en Écosse vers l'an 1700. En 1705, il proposa au parlement d'Angleterre un plan, dans lequel il indiquoit les moyens de faire face à l'embarras où se trouvoit l'Écosse, par l'effet de la rareté du numéraire, et de l'insolvabilité de la banque. Avant de mettre cet ouvrage au jour, il avoit publié un autre écrit, où il proposoit une autre émission de papier-monnoie, auquel on affecteroit pour hypothèque des propriétés foncières. Le parlement rejeta ce plan, et ce fut cette dernière circonstance qui détermina Law à abandonner sa patrie, pour aller tenter fortune dans les pays étrangers. Il se rendit d'abord à Bruxelles, à Venise et ensuite à Gênes. Le jeu fut, dans toutes les villes où il s'arrêta, le principal objet de ses spéculations; et en peu de temps il eut réalisé la somme de 110,000 livres sterling. Son plan d'une compagnie, qui paieroit en billets les dettes d'un état, et qui se rembourseroit par les profits, étoit une imitation de la banque d'Angleterre et de sa compagnie des Indes. Il proposa cet établissement au duc de Savoie, depuis premier roi de Sardaigne (Victor-Amédée), qui répondit « qu'il n'étoit pas assez puissant pour se ruiner. » Il le vint proposer à des Marêts, contrôleur général de France, en 1709 ou 1710, dans le temps d'une guerre malheureuse, où toute la confiance étoit perdue, et la base de ce système devoit être la confiance. Enfin, il trouva tout favorable sous la régence du duc d'Orléans : deux milliards de dettes à éteindre, un prince et un peuple

amoureux des nouveautés. Il établit d'abord une banque en son propre nom l'an 1716 : elle devint bientôt le bureau général des recettes du royaume. On y joignit une compagnie du Mississipi, compagnie dont on faisoit espérer de grands avantages. Le public, séduit par l'appat du gain, s'empressa d'acheter avec fureur des actions de cette compagnie et de cette banque réunies. Les richesses, auparavant resserrées par la défiançe, circulèrent avec profusion; les billets doubloient, quadruploient ces richesses. La banque fut déclarée banque du roi en 1718; elle se chargea du commerce du Sénégal, des fermes générales du royaume, et acquit l'ancien privilége de la compagnie des Indes. Etablie sur de si vastes fondemens, ses actions augmentèrent vingt fois au-delà de leur première valeur. En 1719, elles valoient quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le royaume. Le gouvernement remboursa en papier presque tous les rentiers de l'état; tous les débiteurs payèrent ainsi leurs créanciers, et l'on ne tarda pas à voir la subversion des fortunes établie. Ce fut alors, en 1720, qu'on donna la place de contrôleur des finances à Law. On le vit en peu de temps d'Écossais devenir Français par la naturalisation; de protestant, catholique; d'aventurier, seigneur des plus belles terres; et de banquier, ministre d'état. Il étoit si enivré de son système, que, de toutes les grandes terres qu'il acheta en France, il n'en paya aucune en argent. Il ne donna que des à-comptes en billets de banque. Ayant été nommé marguillier d'honneur à la paroisse de Saint-Roch, il donna cent mille écus à la fabrique, mais ce ne fut qu'en papier. Pour avilir les espèces, on les avoit refondues, on avoit porté le marc de l'or et de l'argent à un prix exorbitant; et ensuite on y fit des diminutions successives. Le public, craignant ces diminutions sur l'argent, qui varioit sans cesse, et croyant sur la foi du charlatan écossais que les billets auroient un prix immuable, s'empressoit de porter en foule son argent comptant à la banque. « Messieurs, ne soyez pas en peine, dit un homme qui n'étoit pas dupe à ceux qui se pressoient à la porte, on vous prendra tout. » La France se crut riche. Le luxe fut proportionné à cette confiance, et tous les vices marchèrent à sa suite. Tout amour de la gloire fit place au désir des richesses; plus de mœurs, plus de décence, plus de patriotisme. Les gros financiers ayant épuisé la banque, qui ne pouvoit plus payer ses billets, Law fit rendre un arrêt du conseil, portant « défense de garder dans sa maison plus de cinq cents livres en espèces, sous peine de confiscation. » Cet arrêt n'ayant remédié à rien, on réduisit les billets de banque à la moitié de leur valeur. Cette mesure ne servit qu'à faire connoitre à tout le monde l'état déplorable de la nation. Chaque intéressé se voyant sans argent, perdant la moitié de ses billets, et craignant pour l'autre moitié, se vit ruiné pour toujours. Le gouvernement, étonné, incertain, entassa arrêts sur arrêts, révoqua la malheureuse défense de garder de l'argent, permit d'en faire venir de l'étranger, et ne put empêcher une défiance et une confusion extrêmes. Le peuple manquoit de pain et de monnoie. Il se précipitoit en tumulte aux bureaux de la banque pour échanger des billets de dix livres, et avoir ainsi quelque argent. La presse étoit si grande, qu'il y eut trois hommes étouffés; et la populace porta leurs cadavres dans la cour du Palais-Royal, en criant au régent : « Voilà le fruit de votre système. » Le parlement

de Paris s'opposa, autant qu'il le put, aux innovations, et il fut exilé à Pontoise. Enfin Law, chargé de l'exécration publique, et obligé de quitter le pays qu'il avoit bouleversé, se retira d'abord dans une de ses terres en Brie; mais ne s'y trouvant pas en sûreté, il parcourut une partie de l'Allemagne, et descendit en Italie par le Tirol. Après avoir entrepris quelques autres courses en Hollande, en Angleterre, en Danemarck, il s'arrêta enfin à Venise, où il mourut l'an 1729, l'esprit plein de projets imaginaires et de calculs immenses. Un anonyme lui a fait cette épitaphe :

Ci gît cet Ecossais célèbre,
Ce calculateur sans égal,
Qui par les règles de l'algèbre
A mis la France à l'hôpital.

Le jeu avoit commencé sa fortune, cette passion servit à la détruire. Quoique son état ne fût guère au-dessus de l'indigence, il joua jusqu'à sa mort. Lorsque le président de Montesquieu passa à Venise, il n'oublia pas de voir ce trop célèbre Écossais. Un jour, la conversation roula sur son fameux système. « Pourquoi, lui demanda Montesquieu, n'avez-vous pas essayé de corrompre le parlement de Paris, comme le ministère anglais fait à l'égard du parlement de Londres ? — Quelle différence, répondit Law ! Le sénat anglais ne fait consister la liberté qu'à faire tout ce qu'il veut; le Français ne met la sienne qu'à faire tout ce qu'il doit. Ainsi l'intérêt peut engager l'un à vouloir ce qu'il ne doit pas faire; il est rare qu'il porte l'autre à faire ce qu'il ne doit pas vouloir. » Il eut un enfant de sa femme, ou plutôt d'une maîtresse aussi hautaine que belle. Elle avoit obtenu une pension qui fut supprimée après la mort du régent : et cette femme qui, dans le temps de son élévation, disoit qu'il n'y avoit point d'animal plus ennuyeux qu'une duchesse, rentra dans la misère d'où elle avoit été tirée. Pendant l'administration de Law, « des femmes titrées se montroient courageusement, dit Duclos, sur le devant du carrosse de sa femme et de sa fille, et des hommes du plus haut rang assiégeoient son antichambre. » *Voyez* les Mémoires de Duclos, second volume; l'Histoire du Système des Finances, par du Haut-Champs, La Haye, 1734, 6 vol. in-12, et les Mémoires de la Régence, 5 vol. in-12, 1749.

* II. LAW (Guillaume), pieux théologien, né en 1686 à Kings-Cliffe, au comté de Northampton, mort en 1761, élève d'Oxford, où il prit ses degrés, et entra dans les ordres. Mais comme il avoit des scrupules sur le serment, il refusa de le faire, et par-là il renonça aux bénéfices qu'on lui avoit offerts plusieurs fois. Law a mené une vie très-retirée, dont il a passé la plus grande partie chez madame Ester Gibbon, tante du célèbre historien. Il a écrit, I. un *Livre contre l'évêque Hoadley*. II. Quelques *Livres de piété pratique*, tels que *le Sérieux appel à la vie dévote*. III. *Traité de la perfection du chrétien;* et dans ses dernières années, il donna une *Edition* des Ouvrages de Jacob Brehem, dont il avoit adopté les rêveries mystiques.

* III. LAW (Edmond), savant prélat anglais, né en 1703 au Westmoreland, mort en 1787, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, et boursier au collége du Christ, étoit encore à l'université quand il fut membre d'une société nommée *le Zodiaque*, dans laquelle on comptoit plusieurs jeunes gens savans et de beaucoup d'esprit. En 1739 il obtint la cure de Graystock, et

ensuite celle de Salkeld. Il fut nommé, en 1757, maître du collége de Saint-Pierre ; en 1767, chanoine de la cathédrale de Durham ; et enfin, en 1769, évêque de Carlisle. Ce prélat, modeste et simple, et du caractère le plus heureux avoit un extérieur paisible qui annonçoit la tranquillité de son ame vertueuse. Il fuyoit le grand monde, et ne se plaisoit que dans la conversation solide d'un ami choisi : alors ses reparties étoient vives et brillantes, quoique réservées, ses pensées solides, ses discours instructifs ; mais la loi de la nature ne permet pas que rien soit parfait. Cette modestie, cette retenue, cette crainte de l'injustice, enfin des vertus portées à l'excès, dégénérèrent en une foiblesse de gouvernement qui ne donna pas assez d'action à son autorité ; de sorte qu'il ne réprima pas les abus autant que les devoirs de sa place le lui commandoient. On a plusieurs ouvrages de ce savant prélat. I. *Théorie de la Religion*, in-8°. II. Une *Edition* de l'Origine du mal, par l'archevêque King, avec des notes, in-8°. III. *Examen de la Controverse sur les états immédiats*, in-12. IV. Quelques *Discours*.

* I. LAWES (Henri), musicien et compositeur anglais, né à Salisbury vers l'an 1600, fut attaché, en 1625, à la chapelle du roi, et ensuite à la musique privée de Charles Ier. Intimement lié avec Milton, il composa *la musique* de son Comus, et de plusieurs autres poésies de sa jeunesse, ainsi que celle des Psaumes de George Sandys, qui parut en 1638, et de plusieurs Chansons de Waller. Il mourut le 21 octobre 1662.

* II. LAWES (Guillaume), frère du précédent, musicien comme lui, ne se distingua pas moins par son habileté. Il prit parti dans les guerres civiles, fut commissaire de l'armée, et tué au siége de Chester.

* LAWSON (sir John), né à Hull de parens pauvres, fut destiné au service de mer. Son mérite et ses talens lui valurent le commandement d'un vaisseau et le rang de capitaine. Il servit avec beaucoup de zèle et de fidélité sous le parlement, et lorsque le gouvernement eut changé sous Cromwel, il conserva son poste ; mais ses principes républicains refroidirent le zèle qu'il avoit d'abord montré. Cependant il se détermina à servir Monk dans ses projets, après néanmoins avoir déclaré hautement son dévouement au parlement qui l'en fit remercier publiquement. Il servoit sous le duc d'Yorck, en 1665, en qualité de contre-amiral, et fut tué la même année dans un combat contre les Hollandais.

* LAZAR-TONTRACIEN, de la secte des arevortys, ou adorateurs du soleil, et un des apologistes de cette doctrine, vivoit vers le milieu du 11e siècle. En 1051, lorsque Gregoire Makisdros (*voyez* cet article) voulut renverser leurs temples, exterminer les prêtres et le peuple qui tenoient encore à ce culte ancien, Lazar de Tontrag fut un de ceux qui échappèrent au massacre général. Son *Apologie*, divisée en six livres, fut brûlée dans une place publique, et lui se sauva auprès du patriarche des Syriens, dans l'intérieur de la Mésopotamie Lazar mourut dans ce pays vers l'an 1062, après y avoir propagé sa doctrine qui existe jusqu'à présent du côté de Merdin et de Nizib, sous la dénomination arabe de chemcy.

* LAZARD (Charles-Pierre), pieux théologien anglais, mort en 1803, fils d'un célèbre médecin

de Greenwich, fit ses études à l'école de Westminster, puis au collége de Saint-Jean à Cambridge. En 1773 et en 1775 il obtint le prix de poésie. Pendant plusieurs années Lazard fut ministre de la chapelle d'Oxendon, et bibliothécaire de l'archevêque de Tenison, dans la paroisse de Saint-Martin. En 1800 il obtint un canonicat de Bristol. Ce docteur a publié quelques *Discours* séparés; et depuis sa mort on a imprimé de lui, par souscription, un volume de *Discours*.

† I. LAZARE, frère de Marie et de Marthe, demeuroit à Béthanie; Jésus, qui l'aimoit, alloit quelquefois loger chez lui: étant venu, dit l'Écriture, en cette ville quatre jours après la mort de Lazare, il se fit conduire à son tombeau, en fit ôter la pierre, et lui rendit la vie. Ce miracle éclatant, opéré aux portes de Jérusalem, ayant été rapporté aux princes des prêtres et aux pharisiens, ils prirent la résolution de faire mourir et Jésus-Christ et Lazare. Ils exécutèrent leur dessein envers Jésus-Christ; mais à l'égard de Lazare, l'Histoire sainte ne nous apprend pas ce qu'il devint. Les Grecs disent qu'il mourut dans l'île de Chypre, où il étoit évêque, et que ses reliques ont été transportées à Constantinople sous l'empereur Léon-le-Sage. Les anciens martyrologes d'Occident confirment cette tradition. Ce n'est que vers le 13e siècle de l'Église qu'on a parlé de son voyage en Provence avec Marie-Magdeleine et Marthe, ses sœurs, et qu'on l'a supposé mort évêque de Marseille. *Voyez* LAUNOY, nº II.

† II. LAZARE, pauvre véritable ou symbolique, que Jésus-Christ nous représente, dans l'Évangile, tout couvert d'ulcères, couché devant la porte d'un riche, où il ne désiroit que les miettes qui tomboient de sa table, sans que personne les lui donnât. Dieu, pour récompenser la patience de Lazare, le retira du monde; et son ame fut portée dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et eut l'enfer pour sépulture. Lorsqu'il étoit dans les tourmens, il vit de loin Lazare, et lui demanda quelques rafraîchissemens; mais Abraham lui répondit « qu'ayant été dans les délices pendant que Lazare souffroit, il étoit juste qu'il fût dans les tourmens, pendant que celui-ci étoit dans la joie. » Quelques interprètes ont cru que ce que Jésus-Christ rapporte ici de Lazare et du mauvais riche est une histoire réelle; d'autres prétendent que ce n'est qu'une parabole; et enfin quelques-uns, tenant le milieu, veulent que ce soit un fonds historique, embelli par le Christ de quelques circonstances paraboliques.

III. LAZARE, religieux grec, qui avoit le talent de la peinture, consacra son pinceau à des sujets de piété. L'empereur Théophile, iconoclaste, furieux, fit déchirer le peintre à coups de fouet, et lui fit appliquer aux mains des lames ardentes. Lazare, guéri de ses plaies, continua de *peindre* Jésus-Christ, la Vierge et les saints. Il mourut en 867, à Rome, où l'empereur Michel l'avoit envoyé.

* IV. LAZARE DE PARBE, historien et orateur, vivoit vers la fin du 5e siècle. Il écrivit, à la demande de Vahan, gouverneur-général d'Arménie, une *Histoire de ce pays, la division du royaume des Arsacides jusqu'à son temps*, c'est-à-dire, depuis l'an 388 jusqu'à 485 de J. C. Cet ouvrage fut imprimé à Venise, en 1 vol. in-8°, en 1793. La bibliothèque impériale en possède un exemplaire manuscrit. On a de lui aussi un *Livre sur l'éloquence, divisé en cinq parties*.

† LAZARELLI (Jean-François), poëte italien, né à Gubio, d'abord auditeur de rote à Macérata, ensuite prévôt de la Giraudole, mourut en 1694, âgé de plus de 80 ans. On a de lui un Poëme singulier, intitulé *La Cicceide legitima*. La seconde édition, qui est augmentée, est de Paris, sans date, in-12, elle a été réimprimée une troisième fois. C'est un recueil de sonnets et de vers mordans contre un nommé Arrighini, son collégue à la rote de Macerata. Il le prend au berceau, et ne le quitte qu'au cercueil. Il pousse la bassesse jusqu'à plaisanter sur sa mort et son enterrement. La versification de ce satirique est coulante, aisée, naturelle, ses saillies sont vives, ses plaisanteries piquantes; mais il est amer et grossier. Au reste, la satire de la *Cecceide*, contenant différentes allusions, ne peut être bien goûtée que de ceux qui entendent parfaitement l'italien.

* LAZARIG *ou* GHAZARIG, surnommé *le Traducteur*, naquit vers le commencement du 9ᵉ siècle, dans la province de Daron en Arménie. Après avoir étudié dans sa patrie, il alla à Edesse pour acquérir de nouvelles connoissances : au retour dans son pays, il s'occupa à traduire plusieurs ouvrages des pères grecs et syriens dans sa langue maternelle. Le chronologiste Samuel, dont l'ouvrage se trouve dans la bibliothèque impériale, parle de cet auteur avec beaucoup d'éloge. On a de lui, I. Une *Histoire des martyrs*, partie traduite, partie compilée. II. La *Traduction* des Œuvres de saint Cyrille de Jérusalem, et de celles de saint Athanase. On lui attribue aussi la *Traduction* de la Chronique de Jules Africain, que l'on croit perdue pour la postérité.

* LAZERI (Pierre), né dans le territoire de Sienne le 16 octobre 1710, de l'ordre des jésuites à Rome en 1727, bibliothécaire du collége Romain, et professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de cette ville, emplois qu'il occupa encore après la suppression de son ordre. Deux ans après il devint théologien et bibliothécaire du cardinal de Zelada, et mourut en 1789. Lazeri étoit très-versé dans les langues grecque, latine et hébraïque. On a de lui, I. *Della consecrazione del Panteon da fatta Bonifacio IV discorso*, Rome, 1749. Ce discours fut prononcé devant Benoît XIV, et l'auteur répondit aux critiques qui en furent faites par un appendix, imprimé à la suite de l'ouvrage. II. *Theses selectæ ex historiâ ecclesiasticâ de persecutionibus in Ecclesiam excitatis*, Romæ, 1749. III. *Petri Joannis Perpiniani Valentini e soc. Jesu opera*, tom. 4, in-8°. IV. *Theses selectæ ex historiâ ecclesiasticâ sæculi V*, Romæ, 1751. V. *De anno Christi natali ab orbe condito exercitatio chronologica ex prolegomenis historiæ ecclesiasticæ*, Romæ, 1753. VI. *De arte criticâ et generalibus ejus regulis ad historiam ecclesiasticam relatis. Exercitatio critica ex prolegomenis historiæ ecclesiasticæ*, Romæ, 1754. VII. *De criticæ regulis, quibus vera falsis admixta secerni possunt; Exercitatio critica ex prolegomenis historiæ ecclesiasticæ*, Romæ, 1754. VIII. *Miscellaneorum ex MSS. libris bibliothecæ collegii Romani societatis Jesu*, tom 1ᵉʳ, Rome, 1754, et tom 2, Rome, 1757. IX. *Lettera del P. Pietro Lazeri a monsignor Michelangelo Giacomelli sulla tragedia di Eschile intitolata Prometeo legato*. Cette pièce est insérée dans le *Giornale de' letterati di Roma*, Rome, 1754. X. *Catalogi duo antiquorum pontificum Romanorum, quos pontificiam his-*

toriam primorum IV sæculorum explicandam iterum recensitos, et animadversionibus illustratos exhibent PP. soc. Jesu in collegio Romano, Romæ, 1755. XI. *De hæresi Berilli disquisitio ex historiâ ecclesiasticâ sæculi III*, Romæ, 1755. XII. *De verâ, vel falsâ traditione historicâ, regulisque ad eam internoscendam exercitatio critica*, Romæ, 1755. XIII. *De antiquis formulis fidei, earumque usu exercitatio*, Romæ, 1756. XIV. *De hæresi Albigensium exercitatio*, Romæ, 1756. XV. *Pontificum Romanorum epistolæ* xxx *sæculo* XIII *scriptæ, Aonii Palearii epistolæ* XXXV, etc. Romæ, 1758. XVI. *De hæresi Marcianistarum epistola ad Aloysium Brenna v. Cl.*, Romæ, 1775. XVII. *De falsâ veterum christianorum rituum à ritibus ethnicorum origine diatriba*, etc., Romæ, 1777. Lazeri a laissé, outre beaucoup d'*autres manuscrits*, 28 volumes inédits de son *Histoire ecclésiastique*.

LAZERME (Jacques), professeur de médecine en l'université de Montpellier, mort au mois de juin 1756, âgé de plus de 80 ans, auteur d'un ouvrage intitulé *Tractatus de morbis internis capitis*, 1748, 2 vol. in-12 : ouvrage utile aux jeunes médecins. Didier des Marêts l'a traduit en français. Il a été imprimé à Paris en 1754, sous ce titre : *Traité des maladies internes et externes de la tête*, 2 v. in-12. On a encore de lui, I. *Curationes morborum*, 1751, 2. v. in-12, mises en français sous ce titre : *Méthode pour guérir les maladies*, Paris, 1755, in-12. II. *De suppurationis eventibus*, 1724, in-8°. III. *De febre tertianâ intermittente*, 1731, in-8°.

† LAZIUS (Wolfgang), professeur de belles-lettres et de médecine à Vienne en Autriche sa patrie, naquit en 1514, et mourut en 1565, avec le titre d'historiographe de l'empereur Ferdinand Ier, et la réputation d'un mauvais critique. On a de lui, I. Un savant traité *De gentium migrationibus*, 1752, in-f. Il roule principalement sur l'émigration des peuples du Nord. II. *Commentariorum reipublicæ Romanæ in exteris provincii bello acquisitis constitutæ libri XII*, 1598, in-fol., pleins de recherches et d'inexactitudes. III. *De rebus Viennensibus*, 1546, in-fol. ; savant, mais rempli de fautes. Les états de Vienne jugèrent cependant son travail digne d'une récompense honorable. IV. *Geographia Pannoniæ*, dans *Ortelius*. V. *In genealogiam Austriacam commentarii*, 1564, in-fol., etc. La plupart des ouvrages de Lazius ont été recueillis à Francfort, 1698, en 2 vol. in-fol. *Voyez* ABDIAS, n° III.

† LAZOWSKI, Polonais chassé de sa patrie, qui vint en France au moment de la révolution, et y parut un Jacobin aussi audacieux que féroce. Nommé capitaine de son quartier, il dirigea, le 10 août 1792, l'artillerie qui foudroya le château des Tuileries. Après avoir figuré au milieu des assassins des prisons de Paris, au mois de septembre il partit pour Versailles à la tête d'une horde d'assassins, et leur ordonna d'immoler tous les prisonniers qui venoient d'y être amenés d'Orléans. Au milieu de ces affreux exploits, il mourut d'une fièvre inflammatoire ; et ce qui pourra faire juger à nos neveux de toutes les fureurs de notre temps, c'est que Robespierre prononça l'oraison funèbre de ce scélérat au sein de la convention ; que celui-ci fut enterré avec une pompe solennelle sur la place du Carrousel, au pied de l'arbre de la liberté ; que la section du Fi-

nistère demanda son cœur pour en faire un objet de culte, et que la commune de Paris adopta sa fille.

* I. LAZZARELLI (Louis), né en 1450, à San-Severino dans la Marche, et mort le 23 juin 1500, un des poëtes latins que Frédéric III couronna, écrivit un *Poëme latin* sur les vers à soie, qui, quoique inférieur à celui composé postérieurement par Vida sur le même sujet, n'est pas néanmoins dépourvu d'élé- 1765 avec la vie de Lazzarelli, et gance. L'abbé Laucellotti le publia en une notice sur ses ouvrages, parmi lesquels on doit particulièrement distinguer celui inédit intitulé *Fasti sacri*, dont on conservoit un exemplaire manuscrit à la bibliothèque des jésuites de Brera à Milan. On a aussi de Lazzarelli la *Description* en vers d'un très-beau carrousel qui eut lieu à Padoue en 1464; ce livre est fort rare. Plusieurs bibliothèques possèdent des *Poésies latines* inédites de cet auteur.

* II. LAZZARELLI (P. D. Mauro Alexandre), moine du Mont-Cassin, né à Modène en 1662, professeur de théologie, et procureur de son monastère dans sa patrie. Pendant qu'il occupa cette dernière charge il mit en ordre les archives, et composa une *Chronique* de son couvent, en 7 vol. in-4°, depuis l'an 996 jusqu'en 1720. Devenu résident du duc Renaud Ier à Milan, il y mourut en 1729. On a de lui, I. *Vita di S. Ignazio, vescovo d'Antiochia, e martire*, Modène, 1696 et 1699. II. *Vita di S. Marzio denominato il solitario*, Modène, 1699. III. *Orazione detta nel funeral del P. M. Giacomo Zucchini da Faenza, domenicano, inquisitore generale di Modena*, Modène, 1712. On conserve dans la bibliothèque Pagliaroli de Modène beaucoup de *Poésies italiennes* de Lazzarelli, et la *Traduction* du français de l'ouvrage du P. Bouhours, intitulé Manière de bien penser.

* LAZZARI (Pierre-Antoine), né à Pavie, mort en 1630, protonotaire apostolique, chevalier de Saint-Jean-de-Latran, prévôt de Ste-Marie Gualtera dans sa patrie, publia les ouvrages suivans : *Summa, sive compendium omnium operum D. Martini ab Altpizcueta Navarri, etc., multis in locis emendatum, declaratum, ac perutilibus adjectionibus auctum adjectis declarationibus sac. conc. Trid. congreg. canonicorum quæst. in utroque tam interno, quam externo foro practicabilium sectio unica, et de blasphemiâ; de Monitoriis; l'Orologio della passione di Cristo, etc.*

* LAZZARINI (Dominique), né à Morro-Valle dans la Marche le 20 août 1668, professeur de jurisprudence à Macerata, auditeur de rote à Péruse, et professeur de belles-lettres à l'université de Padoue, où il mourut en 1734, âgé de 66 ans, fit imprimer en 1711 le discours *Pro optimis studiis* qu'il récita lorsqu'il prit possession de sa chaire de belles-lettres. On a plusieurs écrits de ce littérateur, parmi lesquels on distingue une tragédie d'*Ulysse le jeune;* trois *Lettres* sur la contestation élevée entre le marquis Maffei et les Bressaul, et quelques autres petits *Ouvrages*. Sa Vie a été écrite par Fabroni dans les *Vitæ Italorum*, et par son neveu Antoine LAZZARINI.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

PLANCHE XLIX.

KAIN (Henri-Louis le).
KANT (Emmanuel).
KAUFFMAN (Auguste).
KAUNITZ-RITTBERG.
KELLER (Jean).
KEMPIS (Thomas).
KERSAINT (Gui de).
KING (Jean).
KIPPING (Henri).
KIRCHER (Jean).
KLEPOR (Jean).
KOULI-KHAN (Thomas).

PLANCHE L.

LABADIE (Jean).
LABBÉ (Charles).
LAIRESSE (Gérard).
LALANDE (Jérôme de).
LALLY (Thomas Arthur).
LAMBALLE (Marie-Thérèse).
LAMBERT (Anne-Thérèse).
LAMI (Jean).
LAMY (Bernard).
LAMOIGNON.
LAMOIGNON (Chrétien).
LANCISI (Joh. Muri).

PLANCHE LI.

LANFRANC.
LANFRANC (Jean).
LANGUET (J.-B.-J.-G.).
LAPEROUSE.
LARGILLIÈRE ((Nicolas de).
LASCHARI.
LASNE (Michel).
LASSONE, médecin.
LASSUS (Orlando de).
LATIMER.
LATOMUS (Jacob).
LATTAIGNANT.

PLANCHE LII.

LAND.
LANDHON.
LAVATER.
LAUNAY (Jean de).
LAVOISIER.
LAURE.
LAW (Jean).
LECUWENHOF.
LEEWEN (Simon de).
LEIBNITZ.
LELY.
LEMERY.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME IX.

PLANCHE XLV.

IGNACE DE LOYOLA.
IMHOF (Jacob).
IMPÉRIALE (Jean-Baptiste).
INNOCENT X.
INNOCENT XI.
INNOCENT XII.
INNOCENT XIII.
ISABELLE DE BAVIÈRE.
ISOCRATE.
IVES (saint)
JACQUES II.
JACQUES IV.

PLANCHE XLVI.

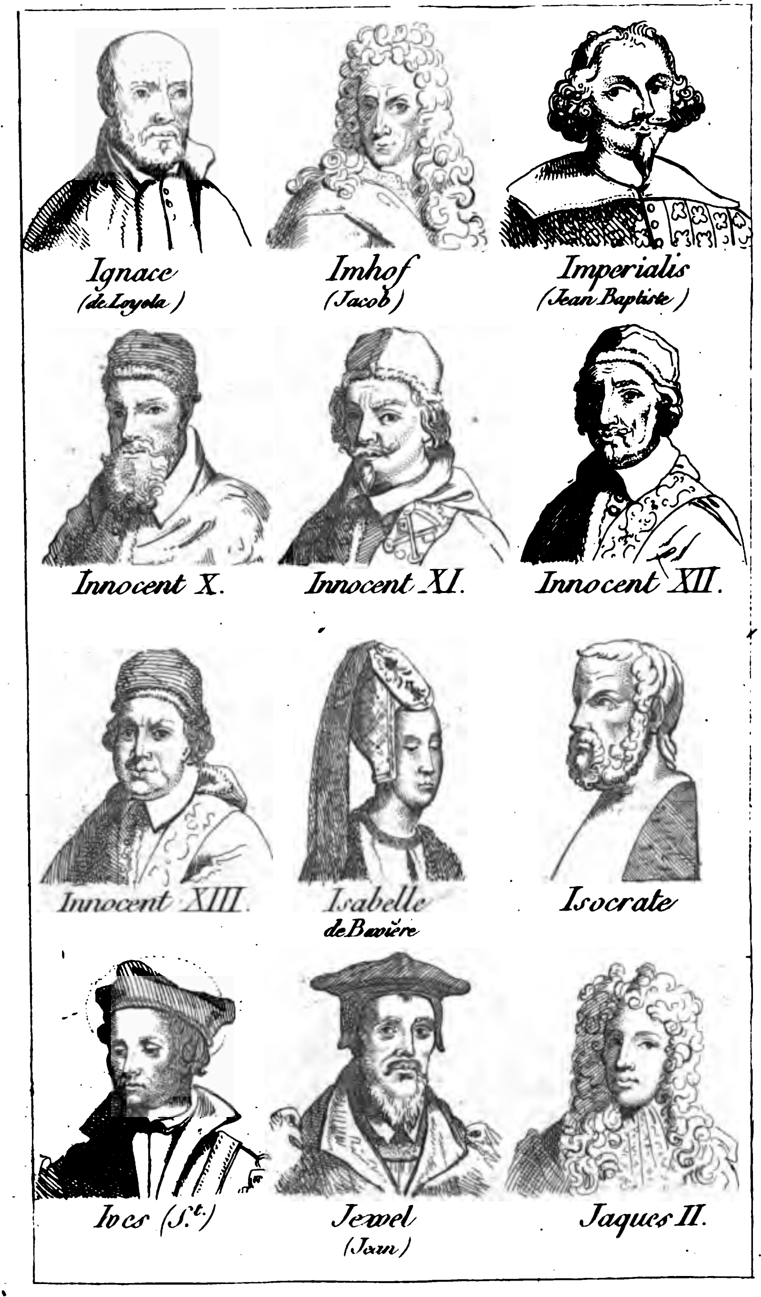
JACQUES V.
JANSÉNIUS.
JAQUELOT.
JEAN CHRISOSTOME.
JEAN IV, duc de Bourgogne.
JEAN-SANS-PEUR.
JEANNE DE NAPLES.
JEANNE D'ARC.
JEANNIN (Pierre).
JÉAURAT (Edme-Sébastien).
JEAN (le jeune).
JEWEL (Jean).

PLANCHE XLVII.

JODE (Picter de).
JOHNSÓN (Samuel).
JOLY (Claude).
JOMBERT (Charles-Antoine).
JONAS (Juste).
JONCOUR (Marguerite de).
JONES (Inigo).
JORDANS (Jacques).
JOSEPH de Paris.
JOUVENOT (Jean).
JOVE (Paul).
JOVIEN (Flavius).

PLANCHE XLVIII.

JOYEUSE (Anne de).
JOYEUSE (François de).
JUAN d'Autriche.
JULES II.
JULIEN, qualifié d'Apostat.
JUNIUS, le théologien.
JUNIUS (François).
JUNIUS (Adrianus).
JURIEU (Pierre).
JUSSIEU (Bernard de).
JUSTINIEN.
JUVENAL.


Ignace
(de Loyola)
Imhof
(Jacob)
Imperialis
(Jean Baptiste)
Innocent X.
Innocent XI.
Innocent XII.
Innocent XIII.
Isabelle
de Bavière
Isocrate
Ives (S.t)
Jewel
(Jean)
Jaques II.


Jacques IV.
Jacques V.
Jansenius
Jacquelot (Isaac)
Jean (Chrisostôme)
Jean IV. (Duc de Bragance)
Jean sans peur
Jeanne de Naples
Jeanne d'Arc
Jeannin (Pierre)
Jeaurat (Edme Sébastien)
Jean le jeune


Jode
(Pieter de)
Johnson
(Samuel)
Joly
(Claude)
Jombert
(Charles Antoine)
Jonas
(Juste)
Joncoux
(Françoise Marguerite de)
Jones
(Inigo)
Jordans
(Jacques)
Joseph de Paris.
Jouvenet
(Jean)
Jove
(Paul)
Jovien
(flavius)


Joyeuse
(Anne de)
Joyeuse
(François de)
Juan
d'Autriche
Jules II
Julien
dit l'Apostat
Junius
(François)
Junius
(Franciscus)
Junius
(Hadrianus)
Jurieu
(Pierre)
Jussieu
(Bernard de)
Justinien
Juvenal


Kain
(Henri Louis le)
Kant
(Emmanuel)
Kauffmann
(Angélique)
Kaunitz
(Ritteberg)
Keller
(Jean)
Kempis
(Thomas)
Kepler
(Jean)
Kersaint
(Gui)
King (Jean)
Kipping
(Henry)
Kircher
(Jean)
Kouli-Kan
(Thomas)


Kain
(Henri Louis le)
Kant
(Emmanuel)
Kauffmann
(Angélique)
Kaunitz
(Ritteberg)
Keller
(Jean)
Kempis
(Thomas)
Kepler
(Jean)
Kersaint
(Gui)
King (Jean)
Kipping
(Henry)
Kircher
(Jean)
Kouli-Kan
(Thamas)


Labadie
(Jean de)
Labbé
(Charles)
Lairesse
(Gérard)
Lalande
(Jérome de)
Lulli
(Thomas Arthur)
Lamballe
Lambert
(Anne Thérèse de)
Lami
(Bernard)
Lami
(Jean)
Lamoignon
Lamoignon
(Chrétien Malesherbes)
Lancisi
(Jean Marie)


Lanfranc
Lanfranc (Jean)
Languet (J.B. J.G.)
Lapeyrouse
Largillière (Nicolas de)
Laschari
Lasne (Michel)
Lassone (Jph Mie Fçois)
Lassus (Orlando de)
Latimer
Latomus (Jacob)
Lattaignant


Laud
(Guillaume)
Laudhon
(Gédéon)
Launay
(Jean de)
Laure
Lavater
Lavoisier
Law
(Jean)
Leuwenhoeck
(Antoine)
Leeuwen
(Simon van)
Leibnitz
Lely
Lemery
(Nicolas)

